UNIV.OF
TORONTO
LIBRARY

Digitized by the Internet Archive
in 2010 with funding from
University of Ottawa

http://www.archive.org/details/missionsdelacong57obla

MISSIONS

DE

LA CONGRÉGATION

DES

Missionnaires Oblats

DE

MARIE IMMACULÉE

Tome LVII (1923)

294897
2.1.34

ROME (2)

MAISON GÉNÉRALE O. M. I.

5, Via Vittorino da Feltre, 5.

—

1923

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

57e Année. N° 219. Mars 1923.

PROVINCE DU MANITOBA

I. — Mission du Fort Alexandre, Man. (1865).

§ I. — **Bâtiments et Dépendances.**

La Mission du Fort Alexandre est une des plus anciennes de la Province du Manitoba.

Le diacre Taché passa par là pour se rendre à la Rivière-Rouge, dont il devait devenir, plus tard, l'Évêque et le premier Archevêque ; et nos premiers Missionnaires visitaient, de temps en temps, le Fort Alexandre. Mais ce n'est qu'en 1875 que fut ouvert le premier registre d'actes des baptêmes, mariages et sépultures de cette Mission. Le Père Missionnaire n'y venait, d'ailleurs, ordinairement, que pour quelques jours.

a) Église. — On y bâtit, d'abord, une petite maison,

qui servit d'école et d'église et, aussi, de presbytère passager.

Quelques années plus tard, l'église actuelle fut construite par les gens de l'endroit, sous la direction du R. P. Joachim Allard. Cette église est belle et grande, pour une église de mission. Elle a été faite solidement en poutres de bois, dont les interstices furent bouchés avec du mortier et recouverts, intérieurement et extérieurement, de bonnes planches goudronnées. Puis, on la peignit, intérieurement surtout, avec beaucoup de soin et de goût, — si bien que, lorsqu'à l'occasion du Centenaire de la Congrégation on la fit laver à l'intérieur, le plafond de l'église nous apparut parfaitement conservé, après 40 ans d'existence, avec sa belle peinture bleu-ciel et ses innombrables étoiles d'or.

Cette église a été, plus tard, agrandie par le R. P. Philippe Valès, qui en fit orner la façade d'un beau clocher à jour. Ce même Père fit aussi soulever l'église, en remplaça les fondements en bois de cèdre par des pierres, puis il fit les deux côtés du chœur et y plaça des vitraux.

La sacristie — bâtie, très solidement, en *tamarac* et qui servit, longtemps, de presbytère — fut reculée de quelques pieds, pour permettre d'agrandir l'église.

Enfin, plus récemment, les planches des murs extérieurs ont été changées et l'église repeinte extérieurement. Il ne reste plus qu'à en changer le toit, qui est en fort mauvais état.

Attenant à l'église est le cimetière — qui a été agrandi, il y a cinq ans, l'ancien étant déjà plein. A cette occasion, nous y avons fait construire une nouvelle clôture en fer, maintenue par de solides piquets cimentés dans le sol.

b) *Presbytère.* — Notre presbytère, en poutres de bois, a été bâti par les soins du R. P. Alfred Dupont. Il fut, ensuite, amélioré par le R. P. Valès, qui y fit faire une addition servant de cuisine, plâtrer les murs à l'extérieur et en garnir l'intérieur de planches qu'il fit peindre.

Aujourd'hui, le presbytère est très confortable. La construction de l'école-pensionnat a, en effet, permis d'y

installer des conduites d'eau, une salle de bains et un fourneau à vapeur pour le chauffage.

Tout dernièrement, le R. P. Paul Bousquet y a fait installer la lumière électrique, quand le Département indien en a doté l'école.

c) *École.* — Au début, l'école n'était autre que la petite bâtisse primitive dont j'ai parlé plus haut. Le Gouvernement nous a, plus tard, gratifié d'une école en planches, comme on en trouve partout dans les réserves. Cette école fut remplacée, en 1905, par l'école-pensionnat actuelle et l'ancienne est, alors, devenue un atelier (*Carpenter's shop*).

Cette école-pensionnat, construite en bois et reposant sur une substruction en pierres de 6 pieds hors de terre, bien que bâtie par nos Frères convers, est néanmoins la propriété du Département indien. La raison en est que la Congrégation s'était engagée à construire trois écoles sur des réserves, à ses frais, en échange de l'École industrielle de Saint-Boniface, qui devenait, par le fait même, propriété de la Congrégation, ainsi que le terrain qui l'environnait. Ladite école est alors devenue le Juniorat de la Province du Manitoba.

Bâtie pour recevoir 45 élèves, garçons et filles, l'École du Fort Alexandre logea, d'abord, les élèves et les Sœurs en charge, ainsi que le Père qui s'occupait des garçons. Elle mesurait 70 pieds sur 45 et avait un soubassement et trois étages. Au grenier se trouvaient trois grands réservoirs pour l'eau nécessaire (2.000 gallons), laquelle était et est encore pompée par une machine actionnée par un engin à gazoline de 4 chevaux (1). De plus, l'école était éclairée au gaz acétylène, la machine pour fabriquer ce gaz étant placée dans le soubassement de l'école, et était chauffée, comme elle l'est encore, par un fourneau à vapeur, conduisant la chaleur dans tous les appartements au moyen de radiateurs.

Plus tard, sous la direction du R. P. Hector Brassard, le Gouvernement fit ajouter une aile à l'école, pour nous

(1) Un *gallon* équivaut à 4 litres 54.

permettre d'y recevoir 60 élèves. L'allonge (30 × 45) comprend une salle de récréation dans le soubassement pour les garçons, une classe de 14 pieds de haut pour les grands et les grandes, et un dortoir de 16 pieds de haut pour les garçons. Il est même question de bâtir une autre aile, semblable à cette dernière, dans un avenir prochain. L'ancienne construction fut, alors, remaniée, en vue de l'agrandissement des pièces — chapelle, classe, réfectoire et dortoirs — devenues beaucoup trop petites.

Au mois d'octobre 1913, le Département indien fit construire, à ses frais, dans une nouvelle allonge, une buanderie, avec fourneau à vapeur, et un séchoir, chauffé par ledit fourneau. Cette amélioration supprima les jours de lavage et la mauvaise odeur qui en était la conséquence.

Un accident — survenu la veille de Noël 1917 et qui aurait pu coûter la vie à notre cher Frère Jacques Schnerch — nous priva de lumière. La machine à gaz, que l'on nettoyait alors, fit explosion, jetant à terre sans connaissance le cher Frère, brûlé au visage et aux mains. Fort heureusement, il eut plus de peur que de mal. Cet accident nous condamna, pendant un an, à l'éclairage des lampes à pétrole, mais nous valut, bientôt, l'installation de l'électricité, aux frais du Département indien, — en sorte que, depuis ce moment (janvier 1919), tous nos locaux sont éclairés à l'électricité, laquelle est produite par une dynamo actionnée par un engin à gazoline de 9 H.P., emmagasinée dans 52 piles et, de là, distribuée dans nos différentes dépendances, y compris le presbytère.

d) *Bâtisses.* — Parlons, de suite, des autres bâtisses.

L'Atelier. — Dans notre ancienne école, mentionnée plus haut, se trouve la machinerie, c'est-à-dire l'engin à gazoline (9 chevaux), la dynamo, la pompe à eau, les batteries électriques, une meule à grain et tous les autres outils. Obligés de faire, nous-mêmes, presque tous nos travaux de réparation, nous sommes, forcément, assez bien montés en ces sortes d'articles. Une cave, creusée

au-dessous de l'atelier, nous permet de conserver des pommes de terre et d'autres légumes pour l'hiver.

L'Étable. — Un récent incendie a bien endommagé cette étable-écurie, qui avait une quinzaine d'années d'existence. Le Gouvernement nous en bâtira, bientôt, une nouvelle pour abriter une quarantaine de bêtes à cornes et une dizaine de chevaux. Actuellement, la mission possède environ 30 bêtes à cornes, de tout âge, et cinq bons chevaux.

La Grange. — Près de l'étable, nous avons une grange en poutres de bois, qui peut contenir 15 tonnes de foin et qui abrite la machine à battre le grain. Notre première maison d'école sert, aujourd'hui, de porcherie (sauf votre respect), et un hangar fermé en planches sert de remise à la machinerie agricole — à savoir : les charrues, la semeuse, la moissonneuse, la machine à récolter les pommes de terre, le rouleau de fer pour les champs, les traîneaux pour l'hiver et les voitures légères d'hiver et d'été. De plus, nous conservons à l'extérieur une machine à répandre mécaniquement le fumier de ferme sur les champs, ainsi qu'un engin portatif à gazoline, qui sert pour scier le bois et battre le grain.

e) *Ferme.* — Nous avons, dépendant de la Mission et de l'école, environ 90 acres de terrain clair, sur lesquels 75 sont en culture ou en prairie cultivée, et le reste en pacage pour les animaux (1). Un fermier à gages, aidé d'autres hommes (et des grands garçons de l'école, quand le travail le demande), prend soin des chevaux et des machines et cultive ce terrain. La terre est bonne ; mais les récoltes sont bonnes ou mauvaises, selon les circonstances atmosphériques — la chaleur, la pluie, les gelées hâtives en automne ou tardives au printemps. Généralement, nous avons lieu d'être satisfaits. Les produits de la ferme aident beaucoup à subvenir aux dépenses de l'école.

En somme, petit à petit, avec la civilisation, la face des choses a changé au Fort Alexandre.

(1) Une *acre* anglaise vaut 40 ares et demi.

Au début, c'était un point perdu au milieu des bois et des marais : on ne pouvait en sortir qu'en canot, pendant l'été, et sur la glace du lac, en hiver. Un chemin fut, ensuite, coupé dans le bois, ce qui permit de faire les voyages, l'hiver, à l'abri des tempêtes ; mais ce chemin était impraticable, l'été.

Plus tard, les bateaux à vapeur vinrent chercher du bois de chauffage, ce qui permit de se rendre, de temps en temps, en ville sur ces bateaux et de leur faire apporter les provisions nécessaires.

Puis, les bateaux à gazoline firent leur apparition. En juillet 1917, la Mission fit l'acquisition de la *Regina Pacis*, pendant la fameuse Guerre européenne. Ce petit croiseur à gazoline nous permet de faire des voyages un peu plus rapides, pendant l'été

Pendant l'année 1916, le C. N. R. (*Canadian Northern Railway*) poussa une ligne de chemin de fer jusqu'à 20 milles et, l'année suivante, jusqu'à 10 milles de Fort Alexandre. Toutes ces améliorations amenèrent, insensiblement, des débouchés et un bien-être relatif.

§ II. — Directeurs et Auxiliaires.

Jusqu'à présent, il n'a été parlé que des développements matériels du Fort Alexandre ; et, certes, ils ont nécessité un bien grand travail de la part des différents Pères de cette Mission. Ils ont dû travailler et payer de leur personne ; et ils l'ont fait, sans compter. Mais pas seulement au point de vue matériel ; ils se sont aussi dépensés pour le bien des âmes.

Les premiers ouvriers évangéliques, qui ont fondé la Mission, sont les RR. PP. Joachim Allard, Alexandre Madore, Alfred Dupont et Louis Lebret : tous sont morts.

Au début, comme nous le disions en commençant, les RR. PP. Missionnaires y passaient seulement quelques jours. Puis, il y eut un Père résidant et, d'abord, le R. P. Allard. Les trois Pères Allard, Dupont et Lebret y travaillèrent ainsi seuls, à tour de rôle. Après

eux, vint le R. P. Joseph MAGNAN, qui fut parfois seul et parfois fut aidé par un *socius*. Les RR. PP. Siméon PERREAULT, Jean DORRIS et Zéphyrin GASCON passèrent ainsi quelques mois, au Fort Alexandre, en qualité de *socius* du Directeur.

Le R. P. Philippe VALÈS prit la succession du P. MAGNAN et dirigea la Mission pendant 13 ans. A cette époque, le Père desservait différentes Missions : *Broken Head*, *Balsam Bay*, *Black River*, *Bad Throat*, *Hole River* et *Berens River*. Aujourd'hui, les Missions de Broken Head et Berens River sont desservies par d'autres Missionnaires.

C'est pendant le directorat du P. VALÈS que fut bâtie l'école-pensionnat (juin 1905).

Le R. P. Philippe GEELEN fut envoyé au Fort Alexandre, au mois de février 1906, avec mandat spécial de mettre cette école sur le pied des autres écoles-pensionnats, et devenait *socius* du P. VALÈS. Le P. GEELEN est encore au Fort Alexandre et toujours chargé de la direction des garçons, en même temps que de la direction des Sœurs.

En 1910, de janvier à septembre, le R. P. VALÈS fit un voyage en France et laissa la charge de l'école au P. GEELEN ; à son retour, il la gouverna encore une année ; puis, au mois de septembre 1911, il partait pour le Fort Frances, en remplacement du R. P. Hector BRASSARD, qui devenait Directeur au Fort Alexandre.

Le R. P. BRASSARD y resta deux ans, comme Principal de l'École. C'est pendant ce temps que fut agrandie l'école et bâti le poulailler actuel. Puis, en août 1913, il partait se reposer dans sa famille et ne revint plus. Et le R. P. Paul BOUSQUET venait, au commencement d'octobre de cette même année, prendre la direction de la Mission et de l'école. C'est sous son principalat que fut bâtie la buanderie actuelle.

Le 28 juin 1914, le R. P. BOUSQUET — allant, croyait-il, passer quelque temps en France — laissait la charge de la Mission au P. GEELEN. Mais son absence fut longue : la Guerre européenne éclata, et le R. P. BOUSQUET y

prit part, d'abord en qualité d'infirmier, puis comme interprète. Il en revenait, en congé illimité, à la fin de septembre 1918, et reprit, immédiatement, le directorat de l'école et de la Mission. Il en est encore chargé aujourd'hui, ayant toujours le P. Geelen comme *socius*.

Le Frère scolastique Jacques Schnerch apporta à l'œuvre tout le dévouement dont il était capable, pendant les huit mois qu'il passa au Fort Alexandre (3 août 1918–4 avril 1919). Son état de santé ne lui permettant pas de poursuivre ses études, il vint passer quelques mois avec nous. Il se trouvait à l'école, au moment de la grande épidémie d'influenza. Il paya son tribut à la maladie, mais n'eut à en subir qu'une attaque bénigne, pas plus que le P. Geelen. Tous deux soignèrent les malades, — cette maladie frappa toute notre population et fit 10 % de victimes, dont six à l'école. Nous n'avons eu qu'à nous féliciter du dévouement et de l'ardeur juvénile de ce jeune Frère, qui fera plus tard un excellent missionnaire. Il se trouve, maintenant, au Scolasticat d'Edmonton.

Le Rév. Père Joseph Camper vint, bien des fois, au Fort Alexandre, pour y prêcher des retraites, ainsi que les RR. PP. Joachim Allard et Siméon Perreault. Le R. P. Camper venait encore, à la fin de mars 1916, pour nous prêcher une retraite ; mais le Bon Dieu ne lui donna pas cette consolation. Il nous arrivait malade, par une journée bien froide : ayant manqué son train, il ne s'était pas trouvé à la station, quand on était allé l'y prendre. Il prit froid en route et, bien malade, dut s'arrêter deux jours dans un campement. On l'amena alors au Fort Alexandre, après une grosse tempête. Il se mit au lit et déclina, insensiblement, malgré les soins les plus intelligents et dévoués qui lui furent prodigués. Le bon Père était usé par 50 années d'un ministère aussi pénible que fructueux : il a succombé à la tâche et est tombé sur la brèche, fervent missionnaire malgré ses 75 ans. Ce vétéran des Missions a fait un bien indicible parmi les Sauteux — dont il fut l'apôtre. Il s'est éteint, au mois de mai de cette année 1916, après avoir renouvelé

ses vœux, le 1er mai, 52e anniversaire de son Oblation et à la veille de célébrer ses noces d'or de prêtrise. Il repose, aujourd'hui, dans le cimetière de la Mission, vénéré après sa mort comme pendant sa vie. A chaque printemps, sa tombe se couvre de fleurs, que nos bonnes Sœurs Oblates cultivent en signe de gratitude envers celui qui, après Mgr Langevin, fut leur père et leur soutien.

Un autre de nos Pères repose à côté du R. P. Camper : c'est le R. P. Pierre Saint-Germain, mort ici à l'âge de 85 ans. Son gardien, pendant les derniers mois, avait été le R. P. Agapit Page, qui, à cause de ses infirmités, ne pouvait, par ailleurs, se livrer à aucun ministère actif.

Le cher Frère Émile d'Amour est notre seul Frère convers ; il y a 22 ans qu'il se dévoue au service de la Mission. Bon et fervent religieux, il a soin des bêtes à cornes et des poules et, entre temps, il est ingénieur, menuisier, plombier, forgeron, etc., etc. Il a, certes, bien mérité de la Congrégation, le brave Frère !

Auxiliaires bien précieuses aussi que nos bonnes Sœurs, qui, sans se ménager, se dévouent, surtout à l'école, au bien de nos pauvres paroissiens.

Les premières Religieuses qui se prodiguèrent au service de l'école, dès 1905, furent les Sœurs de la Croix de Saint-André. Admirables religieuses, — capables sous tous rapports, excepté pour l'enseignement de l'anglais — elles ont inauguré l'école et dégrossi les premiers élèves, auxquels elles ont fait un bien immense. Malheureusement, ces dévouées Sœurs ne pouvaient s'occuper autant des garçons que des filles, leurs Règles s'opposant à leur présence dans la partie de l'école réservée aux garçons. Après avoir travaillé, pendant neuf ans, au bien de notre école et de notre Mission, elles durent, à notre grand regret, se retirer.

Les Sœurs Oblates du Sacré-Cœur et de Marie-Immaculée — fondées par Mgr Adélard Langevin, Archevêque de Saint-Boniface, pour le service de nos écoles — prirent la succession des Filles de la Croix, en juillet

1914. Depuis cette époque, ce sont ces Sœurs, nos Sœurs, qui sont chargées de l'éducation de notre jeunesse. Bonnes et dévouées, ces précieuses auxiliaires, au nombre de sept, s'acquittent de leur tâche avec un zèle inlassable et travaillent de toutes leurs énergies à faire de nos enfants, garçons et filles, des chrétiens pieux et instruits. Elles prennent soin, également, de l'église et du presbytère et sont, sous tous rapports, dignes de leur Fondateur et de leur vocation (1).

§ III. — École et Mission.

Je disais, plus haut, que la civilisation, en se rapprochant du Fort Alexandre, avait amené avec elle un bien-être relatif ; mais nous devons constater aussi qu'avec

(1) J'ai dit que les Filles de la Croix, Religieuses françaises, venues au Manitoba au moment des expulsions (1905), n'étaient pas capables d'enseigner l'anglais ; nous devions recourir pour cela aux services d'une maîtresse d'école. Or, en 1909, c'était une vieille fille, Mlle Lévêque, qui faisait cette classe d'anglais. Sujette aux maux de gorge, elle fut prise de ce mal, au mois de février. L'infirmière en charge, Sœur Sophie de Saint-Pierre, diplômée de la Croix-Rouge, appliqua à Mlle Lévêque, le 19 février, sur le haut du dos, à la naissance du cou, un large vésicatoire, qui travailla très bien et la soulagea. Mais ce fut en vain qu'on s'évertua ensuite, pendant plusieurs jours et par tous les moyens, à sécher la plaie faite par le vésicatoire. La chair était à vif, et on commençait à s'inquiéter, non sans raison. Mlle Lévêque avait une grande confiance en Monseigneur de Mazenod, dont elle avait lu la vie. Elle avait trouvé une relique de notre vénéré Fondateur appartenant au P. Geelen : c'était une fleur de pensée, faite avec un morceau de soutane de Monseigneur. Or, le 26 février, Mlle Lévêque était au pire : elle ne dormait plus depuis plusieurs jours, et nous étions bien anxieux. S'adressant, alors, à Monseigneur de Mazenod, la malade plaça sous sa tête la relique en question. Vers minuit, elle put s'endormir... Une heure plus tard, elle se réveillait : à sa grande surprise et reconnaissance, la plaie était complètement sèche... — Ceci paraît bien être un fait miraculeux. Il a été attesté par le R. P. Valès, le P. Geelen et la sœur Sophie Saint-Pierre. Une relation en a été écrite, immédiatement, et envoyée au R. P. Provincial, qui a dû la transmettre à la Maison générale. Le médecin de la Mission, le Dr Steep, venu chez nous deux ou trois jours plus tard, déclarait qu'il était absolument impossible qu'un vésicatoire séchât si vite...

l'amélioration des moyens de transport nos Indiens ont, par contre-coup, subi davantage les mauvais exemples et les blasphèmes des blancs, et ont senti se développer en eux l'esprit d'indépendance, le besoin de liberté et les attraits du plaisir. L'esprit de foi, chez eux, commença, dès lors, à s'affaiblir.

Pour faire de l'argent, on s'éloigna de la Mission. Au début, on y revint, pour la Messe du dimanche. Mais, insensiblement, on trouva plus pratique et moins fatigant de ne pas revenir. Et l'on passa des semaines, puis des mois sans Messe. Le respect humain s'en mêlant, la prière fut d'abord négligée, puis les autres pratiques religieuses, — le maigre du vendredi, par exemple, sous prétexte qu'on travaillait fort et dans le bois. Et la foi s'affaiblit de plus en plus. Par contre, le plaisir, les danses, les amusements, les voyages en ville et la boisson prirent la place des exercices de piété. La prédication ne leur fit plus l'effet salutaire d'autrefois, contrebalancée qu'elle était par les mauvais exemples et les mauvais conseils des blancs.

Et nos enfants se ressentent de ce voisinage ; ils ont, pendant les vacances, accompagné leurs parents un peu partout, et, aujourd'hui, ils aiment bien mieux ces lieux de liberté et de plaisir que la contrainte et la règle de l'école. Le recrutement de l'école en devient même difficile ; et nous constatons, d'ailleurs, avec peine, que les jeunes gens et les jeunes filles qui sortent de notre école, loin de profiter de leur instruction, de l'éducation et des conseils qu'ils y ont reçus pour bien faire, sont souvent ceux qui se comportent le plus mal.

Les conseils, les catéchismes, etc., sont bons pour les tout petits ; mais, dès qu'ils grandissent, nos enfants n'en tiennent plus compte. De là nous concluons que la jeune génération ne vaut pas les anciennes et que nos travaux, nos peines et nos sacrifices en faveur de notre école se perdent de plus en plus.

Est-ce à dire que tous nos labeurs se résolvent en pure perte ? Non ! Dieu merci, nous avons des jeunes

gens, sortis de l'école, qui ont fondé de bonnes familles et qui prospèrent. Ceux-là font notre consolation. En tous cas, l'instruction reçue contribue toujours à la mort chrétienne de nos anciens.

Il n'en reste pas moins vrai que notre Mission passe, aujourd'hui, par le creuset des souffrances. Mais nous espérons que le Bon Dieu daignera, enfin, seconder nos efforts et faire encore en notre faveur quelques merveilles qui nous permettent de reprendre le dessus et de ramener tous nos gens dans la voie droite. Car j'aime à croire que leur foi n'est qu'assoupie : elle se ranimera, comme elle s'est ranimée momentanément, quand la Providence nous envoya la dure leçon de l'influenza — malheureusement, si vite oubliée !

Le plus grand nombre de nos vieux Missionnaires ont disparu qui, dans les retraites, remuaient si bien nos gens et les ramenaient dans la voie du bien. Ils n'ont pas été remplacés et ne le seront pas de sitôt : tous les Missionnaires, parlant les langues indigènes, sont très occupés dans leurs postes respectifs, et la plupart d'entre eux, du reste, ne jouissent plus de leur première vigueur.

Le matériel absorbe trop l'attention de ceux qui sont chargés des écoles : ils sont trop occupés aux travaux de la ferme, du jardin, etc., nécessités par les besoins de l'école. Les achats de vivres, de vêtements, de chaussures et, en un mot, des différentes fournitures de l'école sont un sujet de trouble continuel pour le directeur ; la surveillance des enfants et leur travail en sont un autre. Puis, le recrutement de l'école devient difficile. La correspondance avec le Département — inspecteurs et agents — demande beaucoup de temps. L'esprit religieux du Missionnaire se ressent, nécessairement, de toutes ces difficultés : son temps est trop exclusivement consacré au matériel et pas assez au spirituel, aux exercices de piété. Les Frères convers deviennent de plus en plus rares, et ils n'ont pas toujours les qualités requises pour aider efficacement les Pères. Le prêtre, le religieux gémit de constater que, malgré ses efforts, son bon vou-

loir et son énergie, il succombe à la tâche et qu'il est nécessairement obligé de négliger son propre avancement spirituel.

Ceci n'est pas un tableau outré : c'est le résultat d'une expérience, durant plusieurs années, de cette vie d'un Missionnaire chargé d'une école, — il y a plus de 20 ans que je mène cette vie. C'est, d'ailleurs, un fait constaté, non pas par un seul, mais par plusieurs autres, qui pensent absolument comme moi...

En plus du Fort Alexandre, nous desservons encore les trois Missions de :

a) *Black River*, où il y a aussi une mission protestante, avec un catéchiste protestant. Nous n'y avons que deux familles catholiques ;

b) *Bad Throat*, Mission de blancs, canadiens et anglais (peu de catholiques), où la grande plaie est le mariage mixte, contracté devant le ministre ;

c) *Hole River*, Mission indienne, où il y a un catéchiste protestant et nombre de païens adonnés aux superstitions sauvages, danses et sorcelleries : quatre ou cinq familles catholiques.

Ces dessertes sont visitées, une ou deux fois par an. Elles sont d'un difficile accès pour les Pères du Fort Alexandre, qui ne peuvent s'y rendre que par le lac, — en canot, l'été, et, l'hiver, en traîneau à chiens. Hiver comme été, ce voyage est très dangereux, les tempêtes étant fréquentes et soudaines sur le Lac Winnipeg. On s'y rendrait plus facilement de Winnipeg ou Selkirk, par les bateaux à vapeur desservant ces localités. La Mission de *Bad Throat* peut être dirigée par n'importe qui, parlant le français et l'anglais, — tout le monde y comprend l'anglais. Un prêtre séculier pourrait y rester à demeure et y fonder une paroisse...

C'est toujours la même constatation et la même prière : — *Messis quidem multa, operarii autem pauci : rogate ergo Dominum messis, ut mittat operarios in messem suam !...*

Philippe Geelen, *O. M. I.*

II. — Mission-École de Camperville, Man. (1892).

§ I. — Historique et Personnel.

Les Pères Oblats ont commencé à résider à la Rivière-aux-Épinettes en 1886. Mais, bien avant cette date, ils desservaient cette Mission, chaque hiver, en partant, en « traîne à chiens », de la Mission de Saint-Laurent et en visitant toutes les Missions qui se trouvent le long des Lacs Manitoba et Winnipegosis.

Autrefois aussi, du temps de Mgr Alexandre Taché, les Missionnaires passaient souvent en bateau, par la Rivière-aux-Épinettes, pour se rendre vers les postes du nord, tels que l'Ile-à-la-Crosse ; et les vieux métis racontent encore comment, une fois, Mgr Taché a été trouvé sur une île, manquant de tout et incapable d'aller plus loin, vu que son bateau avait échoué.

A dire vrai, le premier poste, où les Missionnaires venaient visiter les fidèles de *Pine Creek*, ne se trouvait pas à l'endroit où nous avons, aujourd'hui, la Mission, mais une douzaine de milles plus au nord, à la « Baie-aux-Canards ». Il y a encore, actuellement, beaucoup de métis, en ce dernier endroit, pour la bonne raison que nous leur avons obtenu une réserve, où ils peuvent vivre en tranquillité, sans craindre que les blancs viennent leur prendre le terrain.

Mais, dès qu'il a été question de bâtir une école-pensionnat pour les Indiens, la Mission a été établie là où elle se trouve aujourd'hui, car c'est là, tout près, que se trouve la réserve en question, — la ligne de démarcation est distante de quelques verges seulement de l'église.

D'abord, les Indiens étaient peu nombreux ; c'étaient, surtout, les familles des *Pieds-Plats*. Mais, plus tard, les Missionnaires obtinrent de plusieurs autres familles, appartenant à d'autres réserves, de venir se grouper

à la Rivière-aux-Épinettes. Et nous avons, maintenant, les *Ours-d'Été* et d'autres tribus encore.

La langue la plus communément parlée à la Rivière-aux-Épinettes est le *sauteux*. Mais plusieurs métis parlent le *cris*, et quelques sauvages venant du nord parlent le *maskégon*.

Tous sont catholiques, aujourd'hui, — sauf un seul, dont les enfants sont, d'ailleurs, baptisés et qui vient à la Messe régulièrement, tous les dimanches, mais qui ne veut pas « prier » lui-même, parce que, dit-il, « beaucoup de ceux qui prient, c'est-à-dire qui pratiquent la Religion catholique, ne sont pas meilleurs que moi... ».

Les principaux Missionnaires qui ont desservi la Mission de la Rivière-aux-Épinettes, depuis le commencement, sont le Père Joseph Camper, le Père Alfred Dupont et le Père Adélard Chaumont, qui tous les trois ont déjà cessé de vivre. C'est le Père Dupont qui a été le premier Missionnaire résidant. Le Père Camper a toujours visité, régulièrement, sa chère Mission de *Pine Creek*, même lorsqu'il y avait un autre Père en charge ; car il avait une autorité absolue sur les Indiens et, chaque année, à son arrivée, c'était lui qui réglait toutes les difficultés récentes.

§ II. — Œuvres et Résultats.

L'œuvre principale de la Mission de la Rivière-aux-Épinettes est l'école-pensionnat, qui a dû commencer vers 1890. L'école actuelle date de 1898 ; elle est bâtie en pierres et peut loger 80 élèves.

Ce sont les Franciscaines Missionnaires de Marie qui aident les Pères dans cette œuvre : elle s'occupent du soin des filles, de la classe, de la cuisine, du jardin et de la laiterie. Elles se trouvent au nombre de dix : elles sont ainsi plus nombreuses que ne sont, en général, les religieuses dans d'autres écoles de même importance, mais elles ont plus d'exercices de piété, elles doivent passer, chaque jour, plusieurs heures devant le Saint

Sacrement exposé — et c'est, sans doute, à ces longues heures de prière que l'on doit attribuer le succès que nous avons pu obtenir dans cette Mission, malgré tant d'entraves de toute sorte.

Il est incontestable qu'il s'est opéré beaucoup de bien dans cette école. Grâce à elle, nous pouvons bien dire que nous commençons, aujourd'hui, à voir grandir, autour de nous, une génération éclairée quant à la religion et quant aux connaissances ordinaires. Les résultats, cependant, auraient pu être plus nombreux et plus palpables, tellement que l'on se demande, parfois, si vraiment nous faisons une œuvre qui en vaille la peine. Plusieurs de nos anciens élèves laissent beaucoup à désirer, en ce qui concerne leur conduite et la pratique de la religion. Les métis, qui n'ont pas reçu l'instruction de l'école, mènent une vie bien plus édifiante et conservent un bien plus grand respect pour le Père.

Une grande œuvre, — que le défunt Père Chaumont a pu mener à bout, malgré les grandes distances de la civilisation — ç'a été de bâtir, sans aucune dette subsistante, une vraie église de ville dans la Mission de la Rivière-aux-Épinettes ; et les étrangers qui viennent visiter notre poste, bien que prévenus d'avance, n'en peuvent croire leurs yeux, quand ils se trouvent devant ce superbe monument — que l'on pourrait, véritablement, appeler une cathédrale. Cette église est bien vaste ; et rarement elle se trouve complètement remplie, car les Indiens continuent encore leur vie nomade d'autrefois et ils sont souvent absents — occupés soit à la pêche, soit à la chasse. Cependant, à la nuit de Noël, l'église est toujours trop petite, parce que les fidèles, malgré les grands froids de l'époque, ne manquent jamais, après avoir parcouru des distances de cent milles parfois, de venir assister à la Messe de minuit et y faire la sainte Communion...

Depuis quatre ou cinq ans, nous voyons un nouvel élément s'infiltrer, peu à peu, dans notre population : ce sont des Canadiens-Français, que nous avons encouragés à venir s'emparer du sol, à se grouper autour de

l'église et à tenir ainsi à distance les Protestants, qui commencent à nous entourer.

Les Indiens et les métis, en voyant venir ces nouveaux colons, furent d'abord bien édifiés de les voir venir assister à la Messe, le dimanche. Mais, bien vite, certains défauts des blancs les surprirent et les malédifièrent. Ils en remarquèrent quelques-uns qui n'étaient pas bien honnêtes dans leurs marchés, d'autres qui n'étaient pas envers le prêtre aussi généreux qu'ils auraient dû l'être, et d'autres, enfin, qui se contentaient de faire la Communion pascale. Et, alors, eux qui venaient souvent assister à la Messe quotidienne et y communier, eux qui s'approchaient toujours des Sacrements, en partant pour la chasse et la pêche et en en revenant, se relâchèrent de leurs bonnes habitudes et n'apportèrent plus la même ferveur dans la pratique de la Religion.

Il serait donc bon qu'aussitôt que les Canadiens-Français deviendront assez nombreux pour avoir une chapelle à eux, ils se séparent des sauvages et des métis. Ceux-ci seront, alors, moins jaloux et plus portés à garder leurs habitudes d'autrefois.

Le malheur est que nous avons, aujourd'hui, bien peu de Missionnaires parlant couramment le sauteux comme nos anciens ; et c'est, peut-être, pour cette raison que nous n'avons pas, maintenant, sur les fidèles, le même prestige qu'avaient nos premiers Missionnaires.

Un autre malheur à déplorer, c'est que nous n'avons pas, actuellement, un Père Missionnaire qui puisse visiter les populations sauteuses et leur prêcher des retraites et des missions, — comme faisait le bon Père Camper, dans le vieux temps. Les sauvages aiment beaucoup la prédication ; et leur plus grand plaisir, dans la pratique de la Religion, est d'entendre la parole divine bien expliquée. Mais ils sont complètement faibles, laissés à eux-mêmes ; et, s'ils n'ont pas, de temps en temps, un prédicateur et un confesseur extraordinaire, pour venir les réveiller un peu, ils se laissent vite tomber dans l'apathie et la négligence. Il serait donc à souhaiter qu'un jeune Missionnaire puisse se former, avant long-

temps, et puisse continuer l'œuvre des anciens Missionnaires — qui exerçaient une influence et une autorité souveraines sur ces populations, par la prédication de retraites substantielles et par le chant des cantiques aimés. Malheureusement, maintenant, on semble plus porté au développement des ressources matérielles ; et le spirituel s'en ressent vite.

§ III. — **Difficultés et Espérances.**

Lors même que l'école-pensionnat viendrait à se fermer, vu que le Gouvernement commence à en avoir assez de ces sortes d'écoles, il resterait, à la Rivière-aux-Épinettes, une œuvre qui ne peut que durer et qui doit subsister : c'est ce qu'on pourrait appeler une paroisse indienne.

Il est vrai que les sauvages ne donnent pas assez pour l'entretien de leurs prêtres ; et ils ont été trop accoutumés, depuis longtemps, à compter sur la Mission pour leurs besoins matériels et pour leurs nécessités imprévues ; mais des efforts continus réussiront peut-être, un jour, à les amener à ce qu'ils doivent être.

La Rivière-aux-Épinettes restera, d'ailleurs, toujours un centre de Missions, qui sera bien important et plus facile à desservir, quand le chemin de fer projeté passera à quelque distance de la Mission. Aujourd'hui, la distance de la gare est de 35 milles, et c'est la Mission de la Province la plus difficile d'accès.

Néanmoins, quand d'autres Missions auront, pour une raison ou pour une autre, cessé d'exister, la Mission de la Rivière-aux-Épinettes demeurera encore, et Notre-Dame des Sept-Douleurs, sa Patronne, la gardera.

Joseph Brachet, *O. M. I.* (1)

(1) Le R. P. Joseph Brachet, originaire du Diocèse de Tarentaise (1886-1913-1918), a actuellement pour auxiliaire, à la Résidence de *Pine Creek*, le R. P. Mathias Kalmes, du Diocèse de Namur (1875-1897-1901).

III. — École Saint-Antoine, Kenora, Ont. (1897).

En commençant le rapport que vous m'avez demandé, sur notre École indienne, je dois d'abord, pour que vous ne soyez pas déçu, vous avertir qu'il aura la couleur locale : il sera forcément maigre, comme tout ce qui pousse sur nos rochers.

Il sera maigre, d'abord, à cause du manque de documents. Les Pères qui m'ont précédé ici, — comme moi-même, d'ailleurs — occupés à soutenir une œuvre difficile, se sont efforcés de faire l'ouvrage à eux confié plutôt que de décrire la façon dont ils s'y sont pris pour le faire. Je devrai donc me borner à donner les grandes lignes de l'histoire de notre œuvre, jusqu'au moment de mon arrivée, à l'aide de quelques souvenirs légués par la tradition. Puis, pour ce qui regarde mon administration, je parlerai de mémoire, et il me sera assez facile de dire ce qui a été fait.

Quant aux suggestions que vous me demandez au sujet de ce qui reste à faire et qui devrait être fait, ce sera plus difficile, car je ne sais trop ce qu'il faut en penser. Je me contenterai donc d'exposer la situation, comme je la connais, en vous laissant le soin de tirer les conclusions.

§ I. — Écoles et Réserves.

L'École de Kenora se trouve dans le nord-ouest de l'Ontario, à deux milles de la petite ville de Kenora — dont elle porte le nom devant le seul Gouvernement, car, pour nous, elle s'appelle l'École Saint-Antoine, nom qui lui fut donné par son fondateur, le regretté Mgr Adélard Langevin, Archevêque de Saint-Boniface. Je dois dire, d'ailleurs, que le bon Archevêque, en plaçant ici son école, s'est montré plutôt grand amateur du beau qu'homme pratique ; car, si, de nos balcons ou de nos fenêtres de façade, nous pouvons jouir d'un des plus beaux panoramas du pays, il nous suffit de traverser la maison dans sa largeur, pour avoir un point de vue tout différent et refroidir notre enthousiasme. De ce côté, c'est un rocher nu qui se dresse, à une centaine de verges, et qui domine la maison de plusieurs pieds. Quelques cyprès rabougris s'accrochent à ses flancs, semblant nous dire : « Ici on peut vivre, mais à condition d'y être beaucoup plus tenace qu'exigeant ! »

Voilà pour le côté purement matériel. Comme situation, au point de vue de l'expansion de la Religion, je ne puis dire si ailleurs on eût été mieux ni même si on pourrait trouver mieux maintenant.

La grande difficulté, ici, c'est l'éloignement de tous nos Indiens : nous avons à nous occuper de 16 « réserves », dont la plus rapprochée — *Rat Portage*, à 4 milles, au sud — vient d'être vendue.

Ensuite, vient *Clear Water Bay* (8 milles, à l'ouest), les *Dalles* (18 milles, au nord-est), *White Fish Bay* (45 milles, au sud-est), *Neangashing* (45 milles, au sud), *Assabaska* (90 milles, au sud), *Big Island* (60 milles, au sud-ouest), et deux réserves à *North West Angle* (respectivement, à 45 et 65 milles). Toutes ces réserves sont sur le Lac-des-Bois — et exclusivement païennes, à l'exception des Dalles, où nous avons quelques catholiques.

Nous avons aussi, sur le *C. P. R.* (Canadian Pacific Railway), *Eagle River* (à 65 milles, à l'est), *Wabigoon* (à 94 milles, à l'est) et *Ignace* (à 146 milles, également à l'est.)

Les autres réserves sont :

a) *White Dog* (à 60 milles, au nord), où il faut aller en traîneau à chiens ou en canot. Cette réserve est peuplée d'Anglicans, qui ont été abandonnés par leurs ministres et qui reviendraient facilement au Catholicisme, leur première Religion ;

b) *Grassy Narrows* (au nord-est) : peuplée de catholiques et que l'on visite, en faisant 56 milles sur le *C. P. R.*, 9 en voiture ou comme on peut, 28 en char sur le *C. G. R.* (*Canadian Great Railway*) et 20 en canot ou à pied et en traîneau à chiens ;

c) *Wabaskang* (20 milles, au nord de *Grassy Narrows*) : mêmes moyens de locomotion ; quelques Catholiques et des païens — qui se convertiraient assez facilement ;

d) enfin, *Lac Seul* (aussi au nord-est) : peuplée de Protestants abandonnés de leurs ministres et assez faciles, eux aussi, à ramener au Catholicisme.

§ II. — Histoire et Difficultés.

La fondation de l'école date de 1897. C'est le Père Urgel Poitras qui fit bâtir la maison.

Le Père Charles Cahill fut ensuite nommé principal de l'École. Il eut, d'abord, pour l'aider une dame Boileau, qui était, en même temps, maîtresse d'école et surveillante des filles. Puis, ce fut Edwin Kipling, un ancien élève de l'École de Saint-Boniface, qui vint, avec sa femme (elle aussi de l'École de Saint-Boniface), lui prêter main-forte. Le 2 novembre 1898, enfin, les Sœurs Grises arrivent pour prendre la charge de l'école.

De ces commencements je sais peu de chose, si ce n'est qu'ils furent très ardus. Aussi, bien qu'il ne faille pas se réjouir du malheur des autres, c'est, cependant, une fiche de consolation pour nous de penser que nos difficultés ne datent pas d'aujourd'hui.

Le Père Cahill quitta Kenora, pour aller occuper la cure de Sainte-Marie de Winnipeg. Le 13 mars 1903, le Père Mathias Kalmès le remplace. Après un principalat de trois ans, il est remplacé lui-même par le Père Paul Bousquet, qui demeure six ans. Puis vient le Père Joseph Léonard, qui arrive ici au mois de septembre 1912 et quitte au mois d'avril suivant, pour aller prendre la direction de l'École de Camperville ; son successeur fut le Père Jean Dorais, qui me remet la direction, le 1er octobre 1914.

De ce qui s'est passé, sous ces derniers Pères, je ne connais guère que les deux faits suivants : à savoir, l'agrandissement de l'école, à deux reprises, sous l'administration du Père Bousquet, et l'achat d'un bateau à gazoline, sous le même Père. Ce bateau coûta $90.000 et fut payé en partie par Mgr Langevin, en partie par des dons et le reste par l'école ($20.000).

Sous le Père Bousquet, il y eut augmentation sensible dans le nombre des enfants, — il est vrai que la plupart étaient des métis et ne venaient pas du territoire de notre école.

Quelle est, maintenant, la situation actuelle de l'école et du territoire à visiter ?

Les difficultés — je ne pourrai pas les énumérer toutes, mais en voici les principales :

a) D'abord, la difficulté matérielle, à cause du manque de terrain cultivable. Il nous faut presque tout acheter, et vous comprendrez, facilement, qu'avec les 16 maigres indemnités que nous paie le Gouvernement (40 1/8 cents par jour), il n'est pas facile de joindre les deux bouts, — les repas les moins chers que l'on puisse avoir ici sont à 50 cents. Avec le temps, cependant, cette difficulté pourra disparaître ; car, depuis mon arrivée à Kenora, nous avons acheté du Gouvernement 118 arpents de terrain, sur lesquels il sera possible de défricher environ 55 acres, — deux en sont déjà cultivés, cette année — mais c'est un travail bien lent et qu'il faut faire nous-mêmes, car ici il n'y a pas de main- d'œuvre ;

b) Difficultés de recrutement. Les réserves étant si éloignées, les Indiens n'aiment pas à se séparer de leurs enfants, avec la perspective de ne pouvoir les revoir qu'une fois par année ;

c) Difficulté pour convertir les Indiens. Étant donné la distance qui nous sépare des réserves, il est facile de comprendre que nous ne pouvons les visiter souvent ; et — comme nos Indiens sont, par ailleurs, païens obstinés — il faut, nécessairement, un travail continu pour pouvoir leur faire quelque bien. Pour le moment, ceux qui nous confient leurs enfants, ne le font qu'à la condition expresse que nous ne les baptiserons pas (ceci s'entend des sauvages des réserves du Lac-des-Bois ; car, quant aux autres, nous sommes libres de les baptiser, même lorsque les parents ne sont pas catholiques).

Les résultats ne sont pas très consolants au dehors : à part *Grassy Narrows* et *Ignace*, rien, — mais ces deux réserves vaudraient la peine qu'on les visite plus régulièrement.

A l'école, non plus, pas de bien grands résultats. Quelques enfants y sont morts dans de fort beaux sentiments ; mais, cela, ce sont des oasis dans le désert.

En sortant de l'école, nos enfants retournent chez leurs parents, païens ou indifférents ; et il n'est pas difficile de deviner l'influence néfaste de ce milieu sur leurs âmes jeunes et impressionnables. Je dois faire exception pour trois filles — deux métisses et une Indienne — qui se sont faites religieuses.

Comme pour tout le reste, la grande difficulté, pour maintenir ces enfants dans la pratique de ce qui leur a été enseigné à l'école, ce sont les trop grandes distances et leur vie absolument nomade — il s'écoule, parfois, plusieurs années avant que nous puissions les revoir, après leur départ de chez nous.

Pendant le temps qu'ils sont à l'école, nos enfants sont, cependant, très maniables. J'ai résidé dans plusieurs établissements similaires, et je n'hésite pas à dire qu'ici les enfants sont plus faciles à diriger que partout ailleurs.

§ III. — **Projets et Espoirs.**

Pour remédier à toutes ces difficultés, tant pour la conversion des vieux sauvages que pour le maintien de nos enfants à leur sortie de l'école, nous avions formé le projet, sous le provincialat du Père Cahill, de bâtir deux écoles en échange de celle-ci : une sur le *Lac-des-Bois*, pour les Indiens du lac, et une autre à *McIntosh*, sur la ligne du *C. G. R.*, pour les réserves de *White Dog*, *Grassy Narrows*, *Lac Seul*, *Wabaskang*, *Ignace* et *Eagle River*.

Mais, dans les circonstances actuelles, je ne sais si nous devons, plus que jamais, presser ce projet ou l'abandonner, — je veux parler de la nouvelle loi que fait voter, en ce moment, le Gouvernement provincial. Serait-il à propos de bâtir une école, si, dans dix ans, les Indiens doivent être affranchis ? Ou, au contraire, devrions-nous nous presser, plus que jamais, de profiter du fait de l'instruction obligatoire, que le Gouvernement doit imposer aux sauvages, pour nous préparer à les recevoir ? Je pose les questions, mais je ne saurais y répondre.

Pour le moment, je travaille à un projet qui, si je

réussis, simplifierait la question et, je crois, réglerait le problème : c'est de réunir tous les sauvages du Lac sur une seule réserve. Nous pourrions, alors, bâtir près de cette réserve, et cette école, même au cas où les sauvages seraient affranchis, serait encore utile. Ceci pour les sauvages du Lac. Pour ceux du nord, je ne sais vraiment quoi suggérer.

Quant à la question financière, je dois déplorer le peu de cas qui est fait, parmi les Catholiques, de nos écoles sauvages. A côté de nous, je vois une école protestante, qui n'a besoin de rien acheter et peut même vendre, au profit de l'école, par exemple, des habits fournis par les Sociétés bibliques. Vous savez que nous ne pouvons compter sur cette ressource, et ce n'est que grâce au dévouement de nos Religieuses que nous pouvons nous maintenir. Ce devrait être le contraire, si les bonnes âmes — et il y en a aussi parmi les Catholiques — étaient intéressées à notre œuvre. Et l'œuvre des vieux habits pourrait fonctionner chez nous aussi bien que chez eux. Et alors, avec le dévouement de nos Religieuses et, je crois pouvoir l'ajouter, avec le nôtre aussi, nos serions bien supérieurs aux Protestants.

En parlant de cette école, notre voisine, je dois aussi mentionner une autre lacune qui existe chez nous. Nous sommes trop laissés à nos propres forces. Ainsi, il y a trois ans, avec l'approbation du Rév. P. Provincial, je demandai au Département indien de m'autoriser à recevoir 70 enfants. On me le refusa, sous prétexte que notre école n'était pas assez grande ; mais, dans le même temps, l'église presbytérienne demandait que l'école de *Shoal Lake* — au moins, un tiers plus petite que la nôtre, de l'aveu même de l'inspecteur du Gouvernement — fût autorisée pour 75 enfants, et ils l'obtinrent, — cette école est payée pour 75 enfants. Les ont-ils ou ne les ont-ils pas, c'est ce que je ne puis dire ; mais je sais qu'ils sont payés pour ce nombre...

J'ai dit nos difficultés et le peu de succès que nous avons obtenu jusqu'ici. Mes prédécesseurs et moi, jusqu'ici, nous avons semé. Mais bientôt, peut-être, viendra

la récolte. Nous avons ici un beau cyprès, provenant d'une semence tombée dans une fissure de nos rochers. Le plant a végété, bien longtemps ; mais, un jour, une de ses racines a trouvé une fissure plus large, s'y est enfoncée, et, d'infime qu'il était, l'arbre est devenu un géant. Plaise à Dieu que notre école trouve bientôt, dans le rocher du paganisme de nos sauvages, la fissure qui lui permettra de devenir un grand arbre, donnant des fruits abondants de salut aux âmes affamées de nos pauvres Indiens !...

Conrad Brouillet, *O. M. I.*

Solemnitas Immaculatae Conceptionis.

Beatissime Pater, — *Superior Generalis Oblatorum B. V. M. Immaculatae, ad pedes Sanctitatis Vestrae provolutus, implorat Indultum vi cuius, in cunctis Ecclesiis vel Oratoriis eiusdem Congregationis, haberi queat, die Dominica infra Octavam Immaculatae Conceptionis, unica Missa cantata vel lecta ipsius festi Immaculatae Conceptionis.*

Et Deus, etc.

Sacra Rituum Congregatio, utendo facultatibus sibi specialiter a Sanctissimo Domino Nostro Pio Papa XI tributis, attentis peculiaribus adiunctis, propter externam solemnitatem festi Immaculatae Conceptionis B. M. V., petitum Indultum unicae Missae cantatae vel lectae, in supradictis Ecclesiis aut Oratoriis celebrandae, ad proximum quinquennium benigne concessit ; dummodo non occurrat festum duplex lae classis, aut aliquod festum ipsius Deiparae Virginis, et serventur Rubricae. Contrariis non obstantibus quibuscumque.

Datum Romae, die 22 Februarii 1923.

† Ant. Card. VICO,
Episc. Portuen., Praef.
Alexander VERDE,
S. R. C., Secretarius.

L. † S.

Sacrae Rituum Congregationis.

Protoc. N° 23/923.

VICARIATS D'AFRIQUE AUSTRALE

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines [1].

§ LXI. — Dundee, au Natal.

Le train, parti de Johannesburg dans la soirée du mardi 1er août, traverse les grandes plaines de l'est, larges et herbeuses, et nous passons la frontière vers quatre heures du matin. Le Natal nous apparaît avec les premières lueurs du jour. C'est toujours le plateau sud-africain, — la frontière est encore à 1.655 mètres d'altitude — mais plus montagneux, plus pierreux aussi ; et, si nous rencontrons encore des étendues assez vastes et à peine ondulées, ce n'est plus que par exception.

Nous descendons, cependant : Newcastle n'est plus qu'à 1.187 mètres. Le niveau remonte encore, et les collines apparaissent plus nombreuses et plus pittoresques. Voici Glencoe, à 1.280 mètres. Le Père Lucien Delagnes s'y trouve, avec un des catholiques de la paroisse de Dundee — dont il est chargé. Une auto nous prend, pour nous conduire jusqu'à Dundee, à travers les mines de charbon, à neuf kilomètres et demi de Glencoe.

Nous arrivons, à huit heures, chez les Sœurs Dominicaines et disons, aussitôt, nos Messes. Le couvent est tout neuf, en briques de couleur absolument uniforme c'est un grand édifice de style rhénan, très monacal:

(1) Voir *Missions*, N° 216 (Juin 1922), pp. 245-319, — N° 217 (Septembre 1922), pp. 508-691, — et N° 218 (Décembre 1922), pp. 756-850.

La chapelle sert d'église paroissiale : elle se compose de deux parties perpendiculaires, se rejoignant devant le maître-autel, — l'une servant pour les fidèles et l'autre réservée pour le chœur des religieuses. L'intérieur est sévère, mais propre et bien agencé. Il y a environ cent cinquante enfants, dont un tiers catholiques, la plupart pensionnaires.

Le Père habite à un kilomètre du couvent. Sa paroisse n'est pas très peuplée de catholiques, — une centaine, sur 3.000 habitants — mais il a un district important à visiter et doit aller, parfois, jusqu'à plus de cent soixante kilomètres. Ce district vient, pourtant, d'être réduit, par l'érection du nouveau Vicariat apostolique du Zululand — confié aux Bénédictins allemands, autrefois à Dar-es-Salam.

Pour desservir son immense paroisse, le R. P. Delagnes possède une motocyclette, qui lui permet de répondre prestement aux appels fréquents des malades.

De-ci de-là, il y a des agglomérations noires, et le Père y compte un certain nombre de catholiques et plusieurs chapelles — malheureusement, pauvres. Comme il possède très bien le zoulou, il est à même de faire un grand bien parmi ces indigènes.

Tout près du couvent de Dundee, les Sœurs ont bâti une chapelle-école pour les Zoulous, et que fréquentent aussi quelques Indiens. Monseigneur va les voir, dans la journée, et se rend compte, à la fois, des progrès des enfants, instruits par une jeune fille zouloue, et du bon esprit des fidèles, dont plusieurs ont pu venir à l'appel du Père.

Le soir, Salut, Bénédiction papale et réunion dans la grande salle des Sœurs. Une cinquantaine de paroissiens avaient pu se rendre libres ; avec les religieuses et les enfants catholiques du couvent, la salle contenait une bonne centaine de personnes.

Le programme est celui de tous les *meetings* de ce genre : musique, chants, thé, discours, etc. Disons, pour être vrai, que ce *social* (comme on dit, en ce pays) n'a pas été tout à fait comme les autres.

D'abord, un ténor et une basse, dignes de nos plus grands théâtres européens. Ce n'est pas l'essentiel, mais c'est déjà quelque chose.

Ensuite, la présentation et les souhaits du R. P. Delagnes, très personnels, tranchaient avec ceux que nous avions entendus jusqu'ici. « Personnels », non pas en ce sens que le Père s'y soit mis en cause ; mais sa manière de dire et les choses qu'il dit furent marquées d'un cachet spécial et fort intéressant. Soulignant, d'abord, que Monseigneur était le premier archevêque venu à Dundee, il exprima le regret que cette petite paroisse n'eût pas les éléments d'une réception digne de celles dont les journaux avaient apporté quelques échos en Natal ; il affirma, néanmoins, que l'accueil des fidèles de Dundee ne le céderait à aucun autre pour la spontanéité du cœur.

Cette affirmation, appuyée par les approbations de l'assistance, l'amena, tout naturellement, à parler de ses paroissiens : avec une force de conviction qui impressionnait, il fit entendre qu'à Dundee prêtre, religieuses et laïques, malgré leur petit nombre, étaient parfaitement unis et en pleine collaboration pour le bien et que, nulle part ailleurs, il n'avait rencontré plus de cohésion dans les œuvres de Dieu.

Après lui, parla Mr. O'Hea. Orateur chaleureux, prenant, Mr. O'Hea saisit, en même temps qu'il séduit ; sa parole est facile et ardente à la fois ; on sent qu'il manie le verbe avec une maîtrise consommée et qu'il y fait passer le souffle d'une éloquence naturelle — que les années n'ont pas diminuée.

Il rappelle, d'abord, qu'il a fait connaissance, tout jeune, avec les Oblats : les Pères d'Inchicore sont venus prêcher une mission entraînante chez son frère ou oncle prêtre. A Londres, il a entendu le R. P. Anthony Gaughran — plus tard, premier Vicaire apostolique de Kimberley et Évêque de Prière. Venu en Afrique, il les a retrouvés, et avec quelle joie ! Pour lui, c'était encore un peu d'Irlande et c'était la Religion catholique...

A Johannesburg et, plus tard, à Durban, il vit de près le R. P. Odilon Monginoux, un héros et un saint.

Il le dépeint, compromettant sa santé et sa vie pour aller au chevet des moribonds, pendant une épidémie, et, cloué sur son lit par le mal, s'étonnant de l'admiration du médecin devant un acte qu'il croyait tout simple pour un Oblat.

Mgr Jolivet, Mgr Delalle et plusieurs autres reviennent dans ses souvenirs... Et il termine, en faisant hommage au zèle calme et persévérant du R. P. Delagnes, qui ne s'accorde jamais un moment de repos et que toute la contrée estime et vénère.

Il offre ensuite à Monseigneur — en gerbe ou en bouquet, comme l'on voudra — tout ce qu'il vient de dire sur ses Fils de l'Afrique et lui souhaite de présider, de longues années encore, aux destinées d'une telle Famille religieuse.

Monseigneur répond, en faisant l'éloge de l'Afrique et en saluant la terre de Natal. Dundee est sa première étape ; et il se réjouit de rencontrer de tels sentiments, en prenant contact avec ce beau Vicariat. L'éloge des Oblats le rend fier : il connaît ses Fils, les estime et se sent encouragé à les admirer toujours davantage, quand il les voit ainsi appréciés. Il termine, en demandant des prières et en souhaitant à la paroisse ferveur et prospérité...

§ LXII. – **Mission de Ladysmith.**

Le lendemain, il nous faut partir, de bonne heure, pour Ladysmith. Le Père voulait nous accompagner jusque-là ; mais, au dernier moment, on est venu apporter le corps d'un Indien catholique, mort à 112 kilomètres de Dundee, et qui doit être enterré le jour même...

Toute cette contrée, de Newcastle à Elandslaagte, est très riche en houille. Dundee occupe à peu près le centre de ce bassin, qui s'étend à 64 kilomètres au nord-ouest et à 48 kilomètres au sud-ouest de cette ville. La houille y est peu profonde : on dit que les puits ne dépassent pas 200 mètres.

Les mines sont, à peu près, toutes en activité, — sauf

celles qui appartiennent aux compagnies qui s'occupent des diamants.

On assure que le bassin minier renferme près de 9 milliards de tonnes ; et l'on en extrait presque 3 millions par an.

Nous retrouvons, à Glencoe, la grande ligne et les collines couvertes de petits arbres épineux. Soudain, les côtes se font plus douces, les champs plus abondants, les étendues plus monotones : c'est le plateau, avec ses pâturages et ses petites fermes.

Une colline nous barre la route : le train la tourne et arrive dans un magnifique cirque de montagnes, où s'étale une petite ville — Ladysmith.

Que de souvenirs évoque ce simple nom de femme, devenu nom de ville ! Il n'y a pas 7.000 habitants à Ladysmith et, pourtant, elle est plus connue que bien d'autres centres plus peuplés. Pourquoi ? C'est que Ladysmith est le centre d'une région qui renferme nombre de champs de bataille, — Colenso, Spion Kop, etc., — et qu'elle-même eut à subir un siège fameux. Elle fut encerclée par les Boers, qui occupaient les montagnes voisines et la bombardaient, et le siège dura depuis le 2 novembre 1899 jusqu'au 28 février 1900. Pas de pièce de canon pour riposter, et pas une usine capable d'improviser quoi que ce soit, — comme on fit à Kimberley et à Mafeking, où l'on conserve précieusement le souvenir des canons fondus pendant que ces villes étaient isolées.

On se rappelle les noms des généraux Buller, qui s'attache aux revers de Colenso et de Spion Kop, French, vainqueur à Elandslaagte, et Kitchener, qui organisa la délivrance des villes assiégées.

La ville est assise au fond de la cuvette formée par les collines disposées autour, et qui constituent un cercle d'investissement parfait. Une petite colline la limite, brusquement, au nord ; mais, depuis la guerre, on a commencé à bâtir sur ce monticule et aussi en arrière. La rivière Klip coule au fond de la vallée et déborde, parfois, dans la ville : c'est pourquoi les nouvelles habitations cherchent les hauteurs.

Dès que nous sortons de la gare, un bel établissement, situé au sommet du monticule que nous venons de mentionner, frappe nos regards : c'est le couvent des Sœurs Augustines, dont la chapelle sert d'église paroissiale. La voiture nous amène, par quelques circuits, devant la maison, — où sont rassemblées les Sœurs, avec les enfants. Le cri de « Vive Monseigneur » salue, trois fois, l'arrivée de l'auto : ce nous est un plaisir, assez rare, d'entendre du français en cette région. Les Sœurs sont en majorité Bretonnes, et bon nombre d'enfants sont Mauriciens. Cependant, les classes se font en anglais.

On entre à la chapelle prier, un instant, et chanter ; et Monseigneur bénit tout ce monde, petits et grands.

Les Pères Jacques Saby et Victor Hecht, qui sont venus nous chercher à la gare, nous mènent au presbytère, à l'extrémité de la propriété. Le R. P. Saby est un ancien de Ladysmith, où il est arrivé il y a 26 ou 27 ans. Le R. P. Hecht est le missionnaire de Harrismith, dans l'État libre d'Orange ; et Monseigneur l'a convoqué à Ladysmith, ne pouvant aller le voir chez lui.

Le presbytère se compose de deux chambres. La chapelle a la forme d'un T, la branche verticale servant aux fidèles de race blanche, et la branche horizontale aux Sœurs, du côté de l'évangile, et aux gens de couleur, du côté de l'épître, — l'autel et le chœur séparant ces deux parties.

Le couvent comprend la partie scolaire et un sanatorium-clinique.

Le soir, *meeting*. Il y a bien cent cinquante personnes, réunies dans la grande salle des Sœurs pour saluer Monseigneur. Le R. P. Saby commence par présenter aux fidèles de Ladysmith l'illustre Visiteur. Comme il n'y a pas encore d'archevêque au Sud-Africain, il est bon de donner un aperçu succinct de la hiérarchie catholique : le Père compare l'Église à un corps militaire, à une armée; et place facilement l'idée d'un archevêque dans l'état-major ecclésiastique ; puis il offre à Monseigneur, au nom de sa paroisse, le plus chaleureux *welcome* (bienvenue).

La réunion a la chance de posséder deux artistes

un professeur de déclamation, qui nous donne quatre délicieux morceaux, débités avec une mimique irrésistible, et une musicienne de talent, qui s'évertue, à la fois, sur l'harmonium, le piano, la guitare et d'autres instruments, dont elle n'a, ce soir-là, ni le temps ni le moyen de nous offrir les accords. Ce qu'elle nous fait entendre est parfait : la foule la redemande — une fois, deux fois, trois fois...

Les enfants du couvent nous réjouissent, à leur tour, avec grâce et harmonie, de leurs voix frêles encore mais justes et bien exercées.

Au nom des laïques, Mr. Dunne présente les souhaits de bienvenue à Monseigneur — qui répond, comme toujours, avec à-propos et plein succès.

Le *God save the King* (DIEU sauve le Roi) termine la séance.

Le lendemain est le premier Vendredi du mois. Messe pieuse et recueillie. Visite des classes, où les enfants accueillent Monseigneur, avec leurs physionomies ouvertes et confiantes et ce je ne sais quoi d'attirant qui leur vient de l'éducation reçue ici : la bonté est si prédominante chez ces Sœurs, et l'on sent que la férule doit dormir souvent, car elles sont de véritables mères pour tous ces petits...

L'après-midi, Salut et Bénédiction papale, comme d'habitude...

§ LXIII. — **Visite à Estcourt.**

A six heures, il faut partir. Il est grand dommage que cette portion de notre voyage soit accomplie le soir, car nous ne pourrons jouir, comme il conviendrait, de toutes les beautés du paysage. Vers sept heures et demie, nous croisons la fameuse Tugela et passons, ensuite, à Colenso — qui n'est qu'un petit village de 30 blancs.

Il est près de neuf heures, quand nous nous arrêtons à Estcourt, ville de 800 habitants environ, située au milieu d'une charmante contrée, au climat délicieux

C'est ici que nous attend le R. P. Joseph Bold, le bon Missionnaire des noirs de cette région.

Il ne nous attend pas seul : quelques-uns de ses paroissiens blancs sont là, qui nous aident à descendre du train. Mais, quelle surprise ! Lorsque nous débouchons sur le quai de la gare, venant des coins éloignés, près des lignes latérales, un chant superbe et nourri sort de la pénombre. Nous nous écarquillons les yeux, et, quand ils arrivent à s'habituer un peu à l'obscurité, nous distinguons une troupe de deux cents noirs, formant un chœur uni et puissant, sous la direction d'un grand barbu, en redingote, qui est le catéchiste du Père.

Il faut nous arrêter et attendre la fin. C'est harmonieux, c'est solide, c'est convaincu surtout. Il y a des petits et des grands, des jeunes et des vieux. Et le grand barbu dirige tout ce monde avec fermeté, je vous assure.

Quand c'est fini, ils s'agenouillent tous comme un seul homme, et Monseigneur donne sa bénédiction. Mais, aussitôt, ils se relèvent et, sur un geste du catéchiste, ils recommencent. Nous n'attendons plus, cette fois, car il est neuf heures. Croyez-vous qu'ils vont se déconcerter pour si peu ? Vous ne connaissez guère les Zoulous ! Ils nous suivent en chantant, et c'est dans une atmosphère de notes musicales, fortement poussées, que l'auto démarre.

Le couvent des Sœurs Augustines n'est pas loin. Nous entendons la petite cloche (souvenir de la paix de 1919) qui sonne, à toute volée, dans le clocheton de la chapelle ; et, bientôt, la voiture pénètre dans l'allée principale, sous une forêt de guirlandes et d'arcs de triomphe, sans oublier les bannières, les lanternes vénitiennes et les écussons, — le tout flottant au vent.

A peine sommes-nous descendus, installés dans nos chambres, près de la chapelle, que nous entendons des voix angéliques résonner dans le sanctuaire : les religieuses entonnent l'*Ecce Sacerdos magnus*. Monseigneur entre dans le sanctuaire et, après le chant et une courte prière, bénit les Sœurs derrière leur clôture.

Mais en voilà bien d'une autre : la troupe des Zoulous

est à nos trousses ! Leurs chants retentissent au bout de l'allée, claironnants ceux-ci : nous nous approchons, et Monseigneur les remercie, après les avoir bénis à nouveau. Et le Père les envoie se coucher : il est temps !

Samedi matin, Mgr Delalle nous arrive, pendant la Messe de Mgr Dontenwill : déjà, mercredi dernier, à Dundee, un télégramme avait apporté à notre Révérendissime Père ses souhaits de bienvenue sur la terre de Natal. Il tient à venir lui-même saluer Monseigneur, à sa dernière étape avant Durban, la ville épiscopale, et à l'accompagner jusque-là.

A dix heures, Messe pour les noirs, en plein air.

Il faut dire que la chapelle, très gracieuse, est beaucoup trop petite. Bâtie pour les catholiques blancs d'Estcourt, qui sont une poignée, elle tient une trentaine de personnes. Or, si le Père Bold a environ cent soixante catholiques blancs dans son district, il a aussi 1.250 Zoulous — dont un bon nombre sur un terrain appartenant à la Mission, près d'Estcourt. L'autel est donc dressé dans la véranda de l'école, en contre-bas du couvent, qui occupe la partie supérieure du talus.

Plus de deux cents noirs assistent à la sainte Messe, et soixante-quinze d'entre eux reçoivent la Communion. Pendant le saint Sacrifice, chants et prières se succèdent, très pieusement, — le chœur des jeunes filles et le catéchiste se tenant à droite de l'autel, sous la véranda.

Que c'est tout de même triste de ne pouvoir offrir un sanctuaire à ces braves Zoulous ! Le R. P. Bold, qui a créé cette Mission noire, a eu beaucoup à faire pour la mener au point où elle est aujourd'hui. On ne peut tout faire à la fois ; il faut courir au plus pressé, et le plus pressé était de s'assurer des catéchistes, dans tous les centres, et de les faire vivre.

Mais c'est un crève-cœur de voir ces pauvres Zoulous assister à la Messe au bas d'un mur de véranda, contre une clôture de jardin en fil de fer barbelé, sur un sol inégal et rocailleux, — et contents, quand même. Les noirs ne sont-ils pas toujours contents ? Mais j'avoue que les blancs, prêtres ou non, n'ayant pas reçu de Dieu en

partage la science du bonheur dans toutes les circonstances de la vie, voudraient quelque chose de mieux. Et je suis sûr que ceux qui liront ces lignes partageront notre peine et voudront que les catholiques noirs du R. P. Bold puissent être contents à bien plus juste titre... Une belle église ? Non ! Une grande église : une église qui puisse contenir toutes les ouailles du zélé Missionnaire, celles de maintenant et celles de demain, — une église qui ne soit pas de celles qu'on trouve trop petites dans dix ans ! Des briques ! Des briques pour Estcourt !...

A deux heures, aura lieu la cérémonie de la Confirmation. Auparavant, Monseigneur manifeste le désir de voir le terrain de la Mission. Quel spectacle ! Sur un sol en pente, et aride autant que restreint, un certain nombre de huttes en terre sont dispersées. Grises, comme la terre d'où elles semblent émerger (ainsi que des champignons desséchés), elles ne respirent guère la richesse ; pas de *kraal* pour les bestiaux, pas de clôture en roseaux pour cacher la petite cuisine familiale, aucun de ces petits raffinements de luxe ou de confortable indigène, — tels que nous en avons vu, même en Bechuanaland...

La porte qui conduit à la chapelle est une plaque de zinc, de la hauteur d'un enfant ; elle est ébréchée, considérablement, en sept endroits (je les ai comptés), et ne tient pas plus dans les charnières fatiguées qu'un poivrot qui a bu ne peut tenir debout sur les trottoirs.

La cloche sonne pour faire sortir les gens des huttes. La cloche ? Elle a un son si particulier que je demande à la voir. Stupéfaction : à une branche d'arbre est suspendu un tronçon de rail, d'environ cinquante centimètres, sur lequel on frappe au moyen d'une barre de fer... Sainte pauvreté !

La chapelle est une hutte double, dont on a enlevé la cloison médiane : murs en mottes de terre grise, mais grise de cette couleur de boue alluviale qui donne, plus que toute autre, l'impression de la misère, — un toit en chaume, noirci par les pluies et surtout le soleil, — le parquet en terre battue. C'est inouï le rôle que joue la terre, par ici ! Heureusement encore qu'elle est là !

L'autel est en bois blanc, — mal peint, je l'avoue — et c'est profondément triste de considérer ce tabernacle lamentable, fait de quatre morceaux de bois blanc mal joints... Est-il possible de laisser sans secours une Mission qui donne de si belles espérances ?...

Voici justement les fidèles qui accourent saluer les deux évêques : silencieusement, ils s'approchent, s'agenouillent, baisent l'anneau de Monseigneur et reçoivent sa bénédiction. Ils sont généralement bien vêtus, portent des habits de blancs : les femmes ont des corsages, des turbans bien serrés à la tête, des bérets de laine ou des rubans qui leur maintiennent les cheveux, plus longs qu'au Basutoland, et l'on voit des hommes habillés comme de grands messieurs des villes, tout en noir, avec des *gibus* et des redingotes. Le tout est, naturellement, de seconde ou troisième main.

Quelques femmes, des païennes, ont derrière la tête des espèces de coiffures rouges, qui s'allongent en s'amincissant : ce sont leurs cheveux, mélangés à de l'argile, qui obtiennent ainsi une consistance particulière. Dès qu'elles deviennent catholiques, elles coupent cet ornement. En général, hommes et femmes ont des cheveux plus abondants et plus longs qu'au Basutoland. Noirs et crépus toujours, ils sont travaillés de diverses façons : tantôt, ils forment, autour de la tête, comme un casque ou perruque assez épaisse, — tantôt, on les réunit en petites tresses, dont quelques-unes retombent sur les côtés du visage, — tantôt, on les sépare, soigneusement, par une raie ; rarement, le crâne est rasé. Nous devons dire, cependant, que nous ne jugeons pas les modes zouloues par la seule Mission d'Estcourt : peut-être devrons-nous, plus tard, modifier ou compléter nos observations.

De prime abord, nous remarquons, ici, l'absence totale de châles voyants et de couvertures rouges, si fréquents au Basutoland. Quelques châles, noirs ou gris, avec dessins discrets, — les costumes, nous l'avons déjà dit, se rapprochent plutôt de l'habit européen. Les turbans ne sont pas multicolores, comme ceux qu'on

aperçoit sur les têtes des femmes basutos : ils sont tous noirs et très serrés autour du crâne. Les enfants et pas mal de grandes personnes vont pieds nus.

Le Père Bold, qui a créé cette Mission de toutes pièces, a d'autres groupes dans le district. Pour instruire et maintenir tout ce monde dans la foi, pour recevoir et former les catéchumènes, il a des catéchistes et de petites écoles. Les catéchistes sont très bien formés : il en avait vingt, dernièrement, mais il en a donné à ses confrères, et il ne lui en reste que seize.

Les écoles sont à sa charge, — bâtisse, entretien, et salaire des instituteurs. C'est dire que le développement de ces écoles est subordonné aux ressources qu'il reçoit. Au Basutoland, les subsides du Gouvernement sont d'un très grand secours et ont permis le progrès merveilleux de l'organisation scolaire, — sans, toutefois, dispenser les Pères de l'énorme travail que suppose le chiffre de 112 écoles. Ici, le Gouvernement est tellement exigeant pour les instituteurs et le fonctionnement des écoles, que l'on ne pourra rien attendre de lui d'ici de longues années. De là, une extrême lenteur dans la marche en avant, — à moins que d'Europe, à la suite des paroles si justes de notre bien-aimé Père dans la foi, S. S. Pie XI, les catholiques ne nous envoient des fonds. S'ils deviennent, peu à peu, conscients des responsabilités qui pèsent sur eux et comprennent que de leurs hésitations et de leurs refus dépendent les impossibilités contre lesquelles nos zélés Missionnaires doivent s'arrêter, vaincus, il faut espérer qu'ils viendront à leur aide et que les Pères n'auront plus à gémir sur l'immensité des besoins et l'inutilité de leurs efforts isolés.

Les Zoulous sont disposés à se convertir : il suffit de se présenter à eux, avec l'ardeur d'un zèle apostolique et l'amour de leurs âmes, — un grain de patience ne fait pas de mal, non plus, pourvu qu'il se développe quelque peu, sans aller nécessairement jusqu'à grandir comme le grain de sénevé, — de la douceur et de la bonté, mais avec un alliage prudent de fermeté... Et puis, allez de l'avant, apôtre de Dieu ! Les âmes sont

prêtes à vous recevoir : elles n'accourront pas en foule, sans efforts de votre part, mais tout ce que vous ferez sera bien récompensé.

Et quelle joie, si vous pouvez, comme le bon Père Bold, enregistrer des récoltes de mille ou deux mille conversions en peu d'années !

Et quelle œuvre solide vous accomplirez, si vous avez soin, comme lui, de former des catéchistes sérieux, qui vous seconderont et entretiendront vos néophytes dans la ferveur de la foi !

Et comme vos efforts se décupleront, si vous pouvez vous assurer des parrains et marraines, en Europe, qui apporteront à vos bras robustes les matériaux nécessaires et ne laisseront jamais chômer votre activité sacerdotale !...

Le Père Bold me disait que — s'il n'avait pas été arrêté, depuis la guerre, à chaque instant, par la pénurie des ressources — il compterait, aujourd'hui, bien certainement, deux à trois mille catholiques indigènes dans son district, qui comprend les deux conscriptions civiles de Weenen et d'Estcourt. Quel saisissant commentaire aux paroles autorisées de S. S. Pie XI ! Comme les catholiques privilégiés de nos pays devraient méditer l'un et les autres !...

A deux heures, de retour à la Mission d'Estcourt, cérémonie de la Confirmation, — sous la véranda de de l'école, comme la Messe, ce matin.

Plus de deux cents noirs vinrent recevoir le Sacrement des soldats du Christ, défilant, les uns après les autres, devant le petit autel de la véranda, — les mamans avec leurs petits enfants sur le dos, tout en recevant l'onction sacramentelle...

A trois heures et demie, réunion des blancs dans la grande salle du Pensionnat. Y étaient présents : le Maire (élu de la veille au soir), le Magistrat (un ancien sénateur du Natal), le Ministre anglican, le Sous-Magistrat (nommé, d'aujourd'hui, Magistrat dans un autre district) et une cinquantaine de personnes.

Chants et piano. Madame la Doctoresse est une

artiste : on en profite. Un Mr. Selmer, Danois, est un virtuose du violon : il est mis à contribution.

Le R. P. Bold présente, le premier, à Monseigneur, les souhaits de bienvenue de la paroisse, en termes simples et précis.

Son Honneur Monsieur le Maire parle à son tour. Le matin même, il recevait de son prédécesseur les insignes de sa nouvelle fonction : ceci est le premier devoir qu'il lui est donné de remplir comme Maire d'Estcourt, et il se déclare heureux et honoré, à la fois, de recevoir Mgr l'Archevêque de Ptolémaïs.

Monseigneur répond, en exprimant son contentement d'être reçu par le Maire, le Magistrat et tant de notabilités de la ville d'Estcourt. Cela lui confère, quelque peu, le droit de cité — que, d'ailleurs, le Maire lui octroie, séance tenante, en lui donnant la permission d'inscrire, sur ses cartes de visite, le titre de « Citoyen d'Estcourt ».

Vers la fin de la séance, Mr. Winter, ancien sénateur et ancien ministre pour les affaires des natifs, raconte qu'il a vu naître la Mission catholique d'Estcourt et qu'il n'a jamais eu qu'à se féliciter des catholiques — et, en particulier, du R. P. Justin Barret, dont il rappelle le souvenir vénéré. Il avoue que c'est une pitié de voir les protestants en retard pour toutes les œuvres de charité, alors que les catholiques, si peu nombreux à Estcourt, ont trouvé moyen d'y fonder un sanatorium, un pensionnat et une école pour les blancs, sans parler de ce que fait le Père Bold pour les indigènes.

Mr. Jackson, le Magistrat, vient corroborer le témoignage de son ami, Mr. Winter, et ajoute son *welcome* à tous ceux qui ont été présentés en ce *meeting*.

Ensuite, a lieu le Salut du Très Saint Sacrement...

Le lendemain, dimanche 6 août, à la Messe de 9 heures, dite par Mgr Delalle, assiste Mgr Dontenwill, qui donne la Bénédiction papale et prononce une allocution.

Et nous partons, à midi, touchés de cette cordiale réception et profondément émus d'avoir pu prendre contact avec une Mission zouloue. A Dundee, le temps nous a manqué pour le faire ; et c'est vraiment dommage,

car le R. P. Delagnes y a fondé, lui aussi, de belles œuvres et y compte un millier de néophytes. Mais celle-ci est la première que nous ayons pu voir de près, et, vraiment, elle constitue une œuvre intéressante au premier chef...

§ LXIV. — **Arrivée à Durban.**

La chaleur se fait sentir, d'une manière inaccoutumée pour nous. Déjà, à Ladysmith, le soleil dardait puissamment ses rayons sur nous : l'altitude n'était plus que de 1.001 mètres. Ici, nous sommes remontés à 1.168, mais la température monte, à mesure que nous approchons de la côte. Et nous allons descendre, progressivement, jusqu'à Pietermaritzburg puis, fortement, sur la ville de Durban.

Malheureusement, le temps se couvre : de gros nuages assombrissent le beau ciel d'Afrique, jusqu'aujourd'hui si éclatant, et notre voyage commence avec d'implacables brouillards qui viennent écraser les paysages. Et quels beaux paysages ! Jusqu'à Pietermaritzburg, ce que le brouillard nous accorde, si parcimonieusement, est splendide ! Ce ne sont que vallons verdoyants (malgré l'hiver), côtes escarpées, ondulations gracieuses du sol, prairies et parcs naturels, vallées herbeuses — autour desquelles notre train tourne, soit pour escalader une hauteur, soit pour descendre à un niveau inférieur. Et, parfois, ces beaux spectacles nous sont rendus sous un nouvel aspect, lorsque nous sommes parvenus de l'autre côté du cirque gracieux qui nous les offrait d'abord.

D'Estcourt, qui est à 1.168 mètres, nous sommes montés jusqu'à 1.535, par New Formosa (quel nom poétique !), Mooi River (la jolie rivière), Fountain Hall, Rosetta ; puis nous redescendons, en faisant tours et détours, surplombant des ravins, contournant les plus délicieux coins boisés qu'il soit possible de rêver sur terre.

Le brouillard augmente : tout à coup, la pluie se met de la partie.

A Merryvale, des noirs devaient venir saluer Monseigneur au passage. Il fait vraiment trop froid : le R. P. Van der Laenen n'a pu donner suite à son projet. Les Cafres ne peuvent supporter cette humidité, qui perce leurs pauvres habits. D'ailleurs, le train ne s'arrête même pas.

Les abords de Pietermaritzburg sont de toute beauté : rien de plus joli que Cedara, Hilton Road, Sweetwaters, Blackridge. Nous ne pouvons, cependant, distinguer que ce qui touche de près la ligne du chemin de fer et devons renoncer à la vue de la ville — que l'on pourrait apercevoir de loin, entre les coteaux que nous contournons sans cesse.

Après avoit fait circuits sur circuits, nous débouchons, enfin, dans la plaine de Pietermaritzburg : nous ne sommes plus qu'à 676 mètres d'altitude.

A la gare, nous attendent les Pères Amand Langouet, Supérieur, Alain Tanguy et Arthur Van der Laenen, avec plusieurs catholiques de la ville. Vingt minutes de bonne causerie, et nous repartons à toute allure.

On remonte jusqu'à 901 mètres. Nous sommes dans l'obscurité et sous la pluie : impossible de songer à rien voir. A partir de Hillcrest, le train descend vertigineusement vers la mer : nous quittons, définitivement, le plateau sud-africain, pour aborder les régions de la côte. En 38 kilomètres, nous descendons de 666 mètres, et, à vol d'oiseau, il n'y a pas 20 kilomètres : c'est la dégringolade.

Bientôt, nous apercevons les feux de la côte, — une ligne interminable de lumières, que la pluie fait scintiller comme une rangée d'étoiles. La ville de Durban et ses faubourgs, le phare de Bluff, sont marqués de mille rayonnements, étincelant au milieu de l'ombre : Escombe, Malvern, Bellair (où le R. P. Chauvin nous attendait et ne vit passer qu'un train rapide comme un éclair), Sea View (vue de la mer), Umbilo, Congella, Berea Road (le beau quartier de Durban), puis la gare centrale, etc.

Mgr Delalle était désolé de cette malencontreuse

pluie. 800 noirs de Greyville (deuxième paroisse de Durban) devaient venir saluer Monseigneur et l'acclamer, à la gare, et une imposante manifestation aurait lieu ; mais cette pluie gâtait tout.

Sur le quai, attendaient plusieurs centaines de personnes, — au milieu, le nouveau Maire, élu depuis deux jours : Mr. Gilbert, un catholique fervent. Il s'avance et complimente Monseigneur, en lui souhaitant la bienvenue à Durban.

Dans le hall d'entrée, qui est assez vaste, deux mille personnes sont massées. Dès que les évêques apparaissent, trois hourras retentissent, à faire trembler tout l'édifice. Puis on entonne le *Faith of our Fathers...*

Mr. Gilbert offre son auto aux évêques ; et, bientôt, la voiture part, sous la pluie. Nous sommes accostés par un jeune homme, qui s'exprime en un français impeccable et nous offre une seconde automobile : c'est M. Raoul de Gersigny, frère d'un Novice Oblat — actuellement, à San-Giorgio, près de Turin. Nous recueillons les dernières notes du cantique si enlevant, et, en route ! La maison épiscopale de Mgr Delalle est tout près, à côté de la cathédrale — qui dessine, dans le ciel presque obscur, sa gigantesque silhouette.

Les Pères, que nous avons aperçus à la gare, arrivent les uns après les autres : ce sont les Pères Léon Sormany, Supérieur, Raoul Maingot, apôtre des Indiens, Gabriel Vialard et Joseph Kérautret, de la Cathédrale ; — Charles Serrière, de Greyville, — Victor Belner, lui aussi de la Cathédrale, — Jean Quinquis, de Verulam, — Casimir LeBras, d'Umtata, Qumbu et autres lieux, dans le Transkei, — Corentin LeLouet, de Cala, tout à fait au bout du Transkei, — et les Frères Alexandre Boudon et Charles Poirier.

Le Père Louis Crétinon est malade, au sanatorium, et le Père William Murray, à Umtata.

Le lendemain, arrivent, pour la retraite, les Pères Louis Mathieu, d'Oakford, — Saby, Delagnes et Bold, que nous avons vus à Ladysmith, Dundee et Estcourt, — Amand Langouet et Albert Hanon, de Pieterma-

ritzburg, — Félix Coupé et Anselme Rousset, du Zululand, — Vincent Kelly, de Kokstad, — et, pour saluer Monseigneur, les Pères Pierre Vernhet et Louis Tual, de Greyville, — Auguste Chauvin, de Bellair, — François Rousseau, de Verulam. Magnifique réunion de Missionnaires, où tranchent les belles barbes, blanches et grises, et que transfigure la joie de voir enfin le Père vénéré de de la Famille.

Nous allons jeter un coup d'œil à la Mission du R. P. Maingot et passons à travers son orphelinat d'Indiens, gentils moutards aux frimousses chocolat, aux yeux intelligents et fureteurs, — très hardis, dès qu'on leur adresse quelques mots...

La pauvreté règne en souveraine, malheureusement incontestée, dans cette œuvre : si l'on pouvait faire une petite révolution de palais, dans ces parages, et culbuter l'église, par exemple, qui suc la misère !

Nous allons chez les Sœurs de la Sainte-Famille, de Grey Street, qui reçoivent leur vénéré Père avec tous les signes de la joie. Leurs Sœurs de France et d'Europe envient leur bonheur, mais elles ne se privent pas d'en profiter. La salle de communauté est ornée des divers blasons qui leur sont chers : celui qui renferme le trèfle tricolore de la Sainte-Famille, les armes des Oblats de Marie Immaculée, le blason de Mgr Dontenwill, celui de Mgr Delalle et, au milieu, celui du Saint-Père. Les photographies ne sont pas oubliées, et nous admirons l'art délicat et fin qui a présidé à toute cette ornementation.

Ce couvent, un des plus anciens que les Sœurs de la Sainte-Famille ont fondés au Sud-Africain, a la charge de six écoles, — pour blancs, Indiens, métis, noirs — dans les deux paroisses. Si l'on ajoute les 150 enfants qui sont au Pensionnat de Maris Stella, sur la colline, nos Sœurs instruisent plus de 2.000 enfants à Durban. Elles ont, pour ainsi dire, le monopole de l'enseignement catholique. Et la somme de travail qui pèse sur leurs épaules n'a d'équivalent que le dévouement avec lequel elles s'acquittent de leur tâche. C'est la

tradition de la Sainte-Famille : on dit que cette tradition effraie les jeunes filles de la colonie sud-africaine (on le susurre : est-ce bien vrai ?), mais n'est-ce pas un titre de plus pour les jeunes filles d'Europe ?

En rentrant, visite de la cathédrale. Lors de l'arrivée, il faisait sombre ; nous fûmes, cependant, frappés par les grandes proportions de cet édifice, la plus vaste et la plus belle église catholique au Sud-Africain. Nous l'admirons mieux, en plein jour. De style gothique, elle dresse fièrement ses nefs élancées ; les colonnes sont d'un beau marbre ; les stalles, de grande allure ; et le chœur est un vrai chœur de cathédrale. L'orgue est superbe. Au point de la grande nef le plus rapproché du chœur, la tombe de Mgr Charles Jolivet, qui a fait cette église — et l'a vue presque achevée, avant de mourir (1903).

Le presbytère-évêché touche à la cathédrale : le terrain, qui les porte tous deux, a été pris sur le cimetière, autrefois en dehors de la ville, aujourd'hui complètement englobé dans rues et constructions.

C'est qu'actuellement Durban est une ville de 93.500 habitants, dont 46.000 blancs, sans les faubourgs, et de 156.000 âmes, en y comprenant les faubourgs.

Elle a été fondée en 1824 et porte le nom du gouverneur d'alors, Sir Benjamin d'Urban. Elle a 14 kilomètres de long et s'étend entre la colline, dont les pentes portent de magnifiques villas et des parcs splendides, et la mer, qui lui apporte la brise fraîche et le vent salin.

La baie est de toute beauté : très longue, elle ne se rattache à la mer que par un étroit chenal, et la presqu'île du Bluff lui fait une barrière protectrice de deux chaînes de collines boisées.

La cité, dans ses quartiers actifs et commerçants, est aussi brillante que n'importe quelle ville européenne ; quant au reste, abstraction faite des parties habitées par les Indiens (très pittoresques, d'ailleurs), c'est un enchantement. En plein hiver, on ne voit que parcs et jardins, des arbres verts comme en été, des fleurs comme au printemps, des senteurs délicieuses et des coins ravissants. Le Berea, surtout, — avec ses pentes

fleuries, ses jardins anglais, ses allées ombreuses et ses arbres exotiques, — constitue une féerie continuelle. Que doit être l'été dans ces parages, si l'hiver est déjà si beau ? On me montre une rangée d'arbres, dont le branchage nu se déploie en forme de parasol très large : au mois de janvier, chacun de ces arbres n'est qu'une flamme ; les feuilles poussent en-dessous, et la partie supérieure forme une véritable flambée de fleurs rouges.

Le soir, le panorama de la ville offre un tout autre aspect. On dirait que le Créateur a semé sur ces pentes des myriades d'étoiles d'or, plus nombreuses vers le bas, aux approches de la baie : là, elles se réunissent, s'accumulent, forment des lignes lactées, s'amassent en groupes lumineux et, ici, elles montent, comme des vers luisants partis à l'assaut de la colline. On ne se lasse pas de contempler un tel spectacle : Durban est un vrai paradis, et l'on ne s'étonne plus de la vogue dont il jouit dans tout le Sud-Africain...

Mardi matin, nous arrive le R. P. Joseph Rosenthal, de Greytown, au nord de Pietermaritzburg...

Les exercices de la retraite se succèdent, selon les traditions et coutumes, et c'est une émotion bien compréhensible, quoique souvent renouvelée, qui nous saisit, lorsque tous viennent prononcer devant leur Supérieur Général leurs vœux de religion, scellés une fois de plus...

Dans la journée de samedi, on invite Monseigneur à encourager de sa présence une partie de plaisir organisée, pour les enfants des catéchismes, au parc de la ville. Lundi dernier, devait avoir lieu un immense pique-nique, mais la pluie est venue tout gâter. Le pique-nique devait être suivi de courses et concours sportifs, qui ont été transférés au samedi.

Nous arrivons sur le terrain voisin des ébats : des nuées d'enfants, apercevant les évêques, accourent aussitôt, comme des papillons de toutes couleurs, entourent les prélats et se pressent pour baiser leurs anneaux. Nous faisons un mètre par minute, à peu près... Dame ! les enfants catholiques de Durban n'ont pas peur de leurs prêtres, et ils aiment leur évêque à la folie. Il faut dire

que l'on ne peut être plus accueillant ni plus simple que Mgr Delalle et qu'il est un vrai père pour tous ces enfants. Nous finissons par pouvoir nous placer sur un banc : la seconde série des concours va commencer.

Les petits garçons, d'abord : il faut les voir s'élancer, au signal donné, les lèvres serrées, allongeant les jambes, tendant le cou et se culbutant, parfois, les uns les autres, par séries, comme des jeux de cartes.

Pendant ce temps, les petites filles viennent encore se présenter devant nous, pour saluer les évêques ou obtenir la faveur de se placer tout auprès d'eux. Les Mauriciennes de couleur sont les plus empressées : il faut dire que cette journée est une joie pour elles et, en général, pour tous les enfants de sang mêlé, car c'est une des occasions où ces pauvres petits sont admis à se mélanger avec les enfants blancs. Ils ne manquent pas l'occasion, je vous assure...

L'une d'entre elles, du plus beau chocolat, et Mauricienne authentique (car elle parle français), se rapproche insensiblement. Voyant son petit manège, je lui demande son nom.

— « Vivienne Létang », me répond-elle.

— « Vous êtes Française ? »

— « Oh ! oui », dit-elle vivement.

— « D'où ? »

— « De Maurice. »

— « Oui, vous, mais votre famille ? De Bretagne, sans doute ? »

— « Oui, mon Père, de Bretagne. »

Il faut dire que tous les Mauriciens de couleur prétendent descendre des Bretons. Il en est qui parlent à peine un français de créole (*Moi, parler fançais...*) et qui arborent des noms superbes, — Lindolent, Larivière, quelquefois même une particule, — mais, invariablement, ils sont Bretons.

Les courses de garçons finies, ce sont les petites filles. Les toutes mignonnes se bousculent et font des pirouettes involontaires, qui se terminent par des larmes et des grimaces, mais il en est qui finissent par arriver, quand même.

Les Enfants de Marie ont également leur concours, puis les dames (poids lourds et poids légers) et, enfin, les papas, au grand plaisir des bambins, qui en trépignent de joie. Le tout est fait, évidemment, pour procurer aux enfants de bonnes et désopilantes minutes.

Pour finir, la distribution des prix. Pas de chicanes : tout le monde semble content. Heureux petit peuple !...

Le soir de ce même jour, séance à l'Orphelinat Sainte-Philomène, sur le Berea. Il y a là 94 fillettes de couleur, Indiennes et filles de sang mêlé : œuvre magnifique, dont la fondation est due à une apôtre, Mère Marie de la Croix. Sœur Augustine-Marie de la Croix s'était faite religieuse pour évangéliser les noirs. Issue d'une des familles les plus distinguées de la noblesse de l'Ille-et-Vilaine, elle vint en Afrique et chercha le moyen d'établir une œuvre au Basutoland. La Providence ne sembla pas seconder ses plans. C'est alors qu'elle se fixa auprès du Sanatorium de sa Congrégation, à Durban, et se mit résolument à besogner, pour fonder l'orphelinat.

— « A défaut de noirs, » disait-elle, « j'aurai des demi-noirs. »

Aujourd'hui, elle a réussi à mettre sur pied un très beau bâtiment, tout payé, et dirige son œuvre magistralement.

Nous avons pu nous en rendre compte. La salle des fêtes de l'orphelinat, très gentîment décorée, s'ouvre devant une vingtaine d'hôtes, amis et bienfaiteurs. Les écussons des Oblats, de Mgr Dontenwill et de Mgr Delalle sont fort bien exécutés. Les décors de la scène sont dus au pinceau de Mère Marie de la Croix.

Une adresse et un chant de bienvenue, deux récits, puis une opérette, gentîment jouée par ces fillettes, en des costumes aussi jolis que dans n'importe quel pensionnat, et enfin l'histoire d'Ali-Baba, représentée en tableaux successifs. Jeu intelligent, — on nous signale une actrice qui vient de passer, avec succès, ses examens d'institutrice — très nuancé, sans hésitation aucune.

Mgr Delalle fait ressortir le dévouement des Sœurs

et le bon esprit des enfants. Il fait les fonctions de chapelain et d'aumônier de l'établissement et sait parfaitement à quoi s'en tenir. Les enfants le connaissent et ont, tout à fait, l'air de lui porter, au moins, autant d'affection que les petites de cet après-midi, dans le parc.

Mgr DONTENWILL remercie et de l'adresse et de la séance, loue les actrices et leur jeu délicat, les maîtresses et leurs succès, puis bénit l'assemblée.

Mère Marie de la Croix peut être contente : le Bon DIEU est avec elle. Puisse la bénédiction du prélat lui porter bonheur et développer encore le bien qu'elle fait ici !...

M. Xavier de Gersigny, qui nous avait amenés ici dans son auto, vient nous reprendre après la séance.

Pendant notre absence, Mgr CÉNEZ et le R. P. LEBRETON sont arrivés du Basutoland. Mgr CÉNEZ sera co-consécrateur, au sacre de Mgr Fleischer, mardi prochain, et assistera aux fêtes jubilaires. Il a voulu donner au R. P. LEBRETON un repos bien gagné, après ses courses dans la montagne, et réparer ses forces par un petit séjour à Durban...

Dimanche, à 11 heures, réception du nouveau Maire à la Cathédrale : grand orchestre, Messe pontificale. A 11 heures moins cinq, le *Mayor* fait son entrée, en habit, toge écarlate, la chaîne d'or en sautoir, — suivi de Madame la *Deputy-Mayor* (1re adjointe) et de la plupart des conseillers, en toge violette. Église pleine comme un œuf.

A 11 heures précises, le clergé fait son entrée à son tour : une vingtaine d'enfants de chœur, grands et petits, les Pères QUINQUIS, LEBRAS, LEBRETON, VIALARD, BOLD, KÉRAUTRET (cérémoniaire), SABY, LELOUET et KELLY (diacre et sous-diacre), PERBAL (prêtre assistant), NN. SS. CÉNEZ et DONTENWILL, en mantelletta violette, et Mgr DELALLE, célébrant. Le spectacle est de toute beauté.

Les cérémonies de la Messe pontificale se déroulent, avec leur splendeur accoutumée, et le chœur, accompagné par un orchestre des mieux composés, exécute la *Messe*

de Sainte-Cécile, avec une perfection digne des meilleures cathédrales.

Le sermon est donné par le R. P. SORMANY, qui commente l'évangile du jour et l'applique très adroitement à la circonstance, félicitant le Maire et son Conseil d'avoir voulu mettre sous la protection divine leur gestion municipale. Il fait ressortir le fait que les actions humaines les meilleures sont gâtées par l'orgueil, qui s'en attribue tout le mérite, et que le plus sage est celui qui rapporte tout à DIEU et le fait présider à sa conduite.

Après l'élévation, un magnifique *Panis Angelicus*, de Franck, est chanté par une des plus superbes voix que nous ayons entendues au Sud-Africain : un Français, élève du Conservatoire de Paris.

L'après-midi, Salut du Très Saint Sacrement, à l'église indienne du R. P. MAINGOT.

Trois autos, ornées de rubans violets flottant au vent, viennent chercher les trois évêques à l'évêché et les amènent devant l'église — où les notables de la colonie indienne les reçoivent chaleureusement. La petite église est trop étroite pour contenir le monde qui s'y presse ; les chants sont enlevés par la foule, pieuse et ardente à la fois. La Bénédiction papale clôt la cérémonie, et l'on se rend dans la cour de l'orphelinat.

Les évêques et les Pères, ainsi que la Révérende Mère Marie-Emmanuel, Vicaire Générale de la Congrégation de la Sainte-Famille, se placent sous la véranda ; le peuple se masse dans la cour.

En quelques mots émus, le Père MAINGOT présente Monseigneur à ses paroissiens et lui souhaite la bienvenue, tant au nom de la communauté indienne qu'en son nom personnel. Une splendide adresse est lue par Mr. Lazarus, secrétaire du Comité, et le Président offre ensuite à Sa Grandeur une canne, en bois de coco, et une aiguière à parfums, délicatement ouvragée : puis, suivant le rite cher aux Indiens, il passe autour du cou de Mgr DONTENWILL une guirlande d'œillets de différentes couleurs, d'une épaisseur peu commune, — il y a, au

moins, quatre cents fleurs d'œillets. La foule applaudit, à tout rompre.

Mgr Delalle prend, alors, la parole : il retrace, en termes élogieux, ce qu'a fait le Père Maingot pour l'œuvre indienne de Durban. Après un ministère de plusieurs années dans le Diocèse de Jaffna, il est venu se dévouer pour les Indiens du Natal, a embelli leur église, construit une école, qui contient aujourd'hui trois cents enfants, fondé un orphelinat, — et doit, certainement, mijoter encore quelque chose, car son cœur n'est jamais en repos, lorsqu'il s'agit de ses chers paroissiens. Aussi l'évêque du diocèse peut-il affirmer, en toute connaissance de cause, qu'il est aimé des Indiens, auxquels il a voué sa vie.

Mgr Delalle rend hommage, ensuite, aux Sœurs de la Sainte-Famille, dont le dévouement aux Indiens de Durban est le même que celui qu'elles manifestent à Ceylan. Il termine, en remerciant Mgr le Supérieur Général d'être venu apporter sa bénédiction à ses enfants du Natal et à leurs ouailles.

— « Si les évêques », ajoute-t-il, « doivent avoir un grand cœur, que doit être celui d'un archevêque ? »

Mgr Dontenwill répond, en rappelant, d'abord, son voyage à Ceylan, au milieu des populations indiennes, si ferventes et si empressées. Il retrouve, ici, cet esprit chrétien, vivace et plein de promesses. Il se souvient d'avoir été, là-bas, « enguirlandé » et embaumé, comme aujourd'hui. Les éloges prodigués au Père, et aux Sœurs qui le secondent, le remplissent de fierté et de joie ; mais ils ne l'étonnent pas. Depuis longtemps, il connaît le zèle du Père Maingot et des Sœurs de la Sainte-Famille : il l'apprécie, et il est venu pour encourager, féliciter et bénir tous ceux qui ont travaillé à l'œuvre de Dieu.

Il souhaite que l'église se transforme, que les œuvres se développent et fructifient, sous la haute direction de Mgr Delalle et par les efforts du Père Maingot. On vit longtemps, parmi les Indiens, — témoin le Père Chounavel, qui atteindra bientôt ses 98 ans, à Colombo,

qui prêche, confesse et rédige en singhalais et en tamoul des brochures estimées. Il souhaite au Père MAINGOT d'aller jusqu'à cent ans...

Il présente, ensuite, Mgr CÉNEZ, le dévoué Vicaire apostolique du Basutoland, où s'accomplissent tant de merveilles, où les chrétientés se développent, avec une rapidité consolante, et gagnent, tous les jours, en néophytes solidement formés. Il salue, enfin, la R. M. Vicaire des Sœurs de la Sainte-Famille, dont les œuvres indiennes sont aussi prospères que les fondations sud-africaines.

L'assistance est invitée à visiter les locaux de l'orphelinat ; et les évêques s'entretiennent, familièrement, avec chacun des membres présents. Une grande cordialité règne au milieu de cette foule. On remarque les orphelins, coquettement vêtus de leur petit uniforme de toile blanche avec collet bleu. Ils ont l'air bien portants, heureux et pas du tout gênés de voir tout ce monde faire irruption dans leur domicile...

Lorsque les automobiles partent, les évêques sont salués d'un triple hourra et accompagnés par les acclamations de toute la foule. Toutes ces physionomies bronzées sont illuminées de joie, leurs beaux yeux noirs brillent, et l'on sent qu'ils sont fiers d'être les premiers fidèles de Durban à saluer l'hôte distingué qui vient de Rome.

Tout ce qui a été fait, dans le courant de cette visite, marque un sacrifice, consenti par celui-ci ou celui-là. *Consenti* est trop peu dire : c'est toujours généreusement offert, et les Indiens sont enthousiastes de sacrifices, lorsqu'il s'agit pour eux de montrer leur amour de la Religion et leur dévouement pour le prêtre. Je revois encore, en esprit, la petite église, les guirlandes et les bannières, les fleurs de l'autel, les bougies innombrables qui le couvraient, le tabernacle orné, comme une mariée, de fleurs blanches et de voiles fins, — et tout cela, et chacun de ces détails a son histoire charmante, connue seulement de DIEU et, quelquefois aussi, du Père MAINGOT.

Le soir, réunion des Enfants de Marie, auxquelles le Père LeLouet adresse un sermon bien senti, et que Monseigneur consent à voir en *meeting*...

§ LXV. — Mariannhill et Bellair.

Lundi, nous partons pour Mariannhill.

Mariannhill est une abbaye. Une branche de l'Ordre des Trappistes, après un essai infructueux dans le Vicariat du Cap oriental, demanda à Mgr Jolivet, alors Vicaire apostolique du Natal, la permission de s'établir sur son territoire, pour l'évangélisation des noirs. Mgr Jolivet y consentit, avec plaisir, et Mariannhill fut fondé, à quelques milles de Durban.

Mais le ministère des Missions, dès que les postes éloignés devinrent nécessaires, n'était pas compatible avec l'esprit et la règle de la Trappe. Rome changea et le nom et les Constitutions des Pères, qui devinrent les Missionnaires de Mariannhill.

Leurs Missions ayant progressé et — grâce à un recrutement abondant, grâce à des ressources régulières, alimentées par une propagande constante en Allemagne et en Amérique — ayant donné la preuve qu'elles pouvaient aller de l'avant toutes seules, Rome érigea en Vicariat cette partie du Vicariat du Natal et nomma évêque le Supérieur Général, Mgr Adalbéron Fleischer.

Je n'ai pas l'intention de raconter ici les fêtes du sacre et d'allonger mon récit de détails qui n'entrent pas dans mon plan. Qu'il me suffise de dire que ces fêtes furent telles que nous les attendions, brillantes et touchantes.

Mgr Delalle était le prélat consécrateur et NN. SS. Mac-Sherry et Cénez, co-consécrateurs.

Au banquet, Mgr Delalle fit ressortir la part que les Oblats avaient prise à la fondation et aux progrès de Mariannhill. Les Trappistes avaient été reçus par Mgr Jolivet, à une heure critique pour leur existence sud-africaine. La collaboration entre l'évêque Oblat et le Supérieur Général, d'une part, et entre les Pères de Mariannhill et les Oblats, d'autre part, s'est toujours

maintenue cordiale et fraternelle. La séparation ne changera rien à cet état des choses : le sacre de Mgr Fleischer, premier Vicaire apostolique de Mariannhill, par le Vicaire apostolique du Natal, crée des liens nouveaux, qui consolideront l'union de tous dans le travail commun.

Mgr Fleischer répondit, en rendant hommage à celui dont le souvenir plane sur Mariannhill et dont les traits restent gravés dans les cœurs plus encore que sur la pierre du cloître de l'abbaye : Mgr Jolivet, — à son successeur, qui fut toujours si ami de Mariannhill, aux heures difficiles comme dans les beaux jours de fête, et qui le fortifia lui-même, bien des fois, dans l'exercice de sa charge de Supérieur Général, — aux Oblats, qui resteront l'objet de l'affection des Pères de Mariannhill. comme des frères de combat et d'apostolat.

Mgr Dontenwill — sollicité, à plusieurs reprises, de vouloir bien prendre la parole — est salué par une véritable ovation. Il vient apporter au nouvel évêque le salut de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée et lui promettre que la séparation des Vicariats ne changera rien aux sentiments de ses Fils ni à la fraternité apostolique de leurs œuvres. La rivalité des Missions restera toujours cordiale, car elle n'a qu'un but — promouvoir le règne de Jésus-Christ. Il souhaite que la prospérité continue à faire progresser Mariannhill et ses Missions et que le sourire du succès favorise le travail des Pères soumis à Mgr de Tibériopolis...

En rentrant à Durban, nous nous arrêtons à Bellair, pour quelques heures, afin de saluer la Révérende Mère Saint-Donat, Provinciale de la Sainte-Famille pour l'Afrique. Agée et infirme, elle peut difficilement se déplacer : Monseigneur a voulu venir chez elle. Le couvent est tout proche de la gare.

C'est, d'abord, un assemblage délicieux des plantes et des arbres les plus originaux de ce pays. Il faudrait consulter un ouvrage de botanique spéciale, pour donner une idée de l'impression des voyageurs qui pénètrent, pour la première fois, dans ce parc.

Plus loin, une petite grotte de Lourdes, chargée et

entourée de fleurs, d'une nuance de pourpre un peu tendre : c'est un décor très heureusement combiné, dont la richesse rutilante fait penser à un Lourdes tel que la France ne peut en connaître, un Lourdes adapté à la végétation luxuriante de l'Afrique. Et un seul pied de *bougainvillea* suffit pour produire tant de splendeurs !

Le couvent apparaît, un peu plus loin, coquet, retiré et comme satisfait de s'être logé au milieu de cette vie débordante et fleurie.

Pour le moment, il n'y a que deux novices à Bellair. Les postulantes irlandaises, qui le remplissaient autrefois, sont en Europe ; on préfère les garder là-bas, quelque temps, avant de les envoyer en Afrique.

Le R. P. Chauvin dessert la chapelle du couvent et la petite église de la paroisse, sans compter les postes environnants.

Sur le terrain de la communauté, se trouve aussi une chapelle, dédiée à Sainte Philomène, et que fréquentent les Zoulous catholiques de l'endroit. C'est le R. P. Tual, de Greyville, qui vient les visiter. Cette chapelle est bien pauvre : toute en zinc, elle est une vraie étuve, même à cette époque hivernale, et on doit y étouffer, pendant les mois d'été. Mais le pire défaut de Sainte-Philomène, c'est l'exiguité du local, à peine suffisant pour le tiers des fidèles qui doivent le fréquenter et qui se découragent.

Ah ! pourquoi est-on obligé de se débattre, continuellement, contre les difficultés matérielles et le manque de ressources d'argent ? On dit que la Propagation de la Foi a donné 20 millions aux Missions, en 1921 : c'est dix fois plus qu'il faudrait pour subvenir aux besoins multiples des œuvres et au zèle conquérant des Missionnaires ! Que ne peut-on amener ici les fidèles désireux de coopérer à l'évangélisation des pauvres infidèles, afin qu'ils puissent se rendre compte, *de visu*, des nécessités criantes de nos églises cafres ! Que ne pouvons-nous, comme d'autres, avoir sans cesse des représentants en Europe, qui se chargeraient de faire connaître notre pauvreté et de crier à tous les échos quel gouffre est

un Vicariat qui veut aller de l'avant et ramener au bercail du bon Pasteur toutes les brebis errant au dehors !...

§ LXVI. — Banquet et Discours.

Le soir, banquet au *Royal Hotel*, de Durban, en l'honneur de Mgr le Supérieur Général.

Mgr Delalle préside ; Mgr Dontenwill est à sa droite. Viennent ensuite, différemment rangés : NN. SS. Mac-Sherry (de Port-Elizabeth), Cox (de Johannesburg), Cénez (du Basutoland), Van Nuffel (Préfet apostolique du Transvaal septentrional), Kelly (Prélat romain et Curé d'East London), Mr. Walter Gilbert (Maire de Durban), le Colonel Molyneux, les Pères Pierce (Curé d'Uitenhage), Sormany, Serrière, Th. Ryan (de Pretoria), Kelly, LeBras, Lebreton, Vialard, Tual, Chauvin, Kérautret, Quinquis et Saby, MM. Woodson, O'Meara, Lennox, Evans, Donovan, de Gersigny, Tyndall, Balfe, etc., — en tout, une centaine de personnes. Pas de dames.

Mgr Delalle porte le premier *toast :* au Pape et au Roi.

Le Maire, quoique non inscrit dans la liste des discours, tient à saluer les hôtes illustres de cette soirée et, en première ligne, Mgr Dontenwill. Il considère de son devoir de leur souhaiter un heureux séjour à Durban et promet de faire tout son possible pour qu'ils emportent de la ville le meilleur souvenir.

Le Colonel Molyneux commence par rendre hommage au travail et aux œuvres des Oblats, à Durban et à travers le monde. « Personne », dit-il, « n'a plus contribué à consolider leur position, à donner plus d'efficacité à leur action, à élargir davantage leur but d'apostolat, que Sa Grâce Mgr Dontenwill, ici présent, notre hôte distingué. Il a conduit les destinées de la Congrégation à travers les épreuves de la grande Guerre et les jours anxieux qui l'ont suivie ; et la manifestation de reconnaissance de ce soir n'est pas autre chose que

le tribut d'admiration de Durban à sa large et sage administration. »

Il rappelle, ensuite, qu'en 1908 le Chapitre général des Oblats l'enleva au siège archiépiscopal de Vancouver et que le Saint-Siège lui donna le titre d'Archevêque de Ptolémaïs. Ce titre est bien choisi : un Missionnaire, comme celui qui présida aux travaux apostoliques des Oblats, en Colombie-Britannique, était désigné pour recevoir le titre d'Archevêque d'une cité qui s'enorgueillit des œuvres et voyages de Saint Éphrem et de Saint Basile. La prospérité religieuse de cette ville fut renouvelée, après la prise de Ptolémaïs par Richard Cœur-de-Lion, en 1191, au prix de cent mille vies françaises et anglaises...

Le rapprochement est possible entre Ptolémaïs et l'Église du Sud-Afrique : les Pères qui ont jeté les fondements de la Foi en ce pays, les évêques de sainte mémoire qui les ont dirigés, ont lutté, prié et souffert ; la liberté qui règne au Sud-Africain leur a permis d'engager les pieds de leur peuple sur de larges routes... Après tout, le temps des choses héroïques n'est pas fini, et l'avenir est illuminé par de belles espérances. Dans le chaos inextricable des sectes et des opinions religieuses, les catholiques savent qu'ils possèdent la Foi sûre et immuable, pour laquelle il n'existe pas de doute, et les Missionnaires n'ont jamais trouvé de terrain plus fertile qu'ici. Mais, comme au temps de l'antique Ptolémaïs, comme à l'époque de Richard Cœur-de-Lion, il faut se battre, et les jours de combat ne finiront jamais. Mais nous avons confiance : conduits par de tels chefs, l'avenir nous sourit, et ceux qui ont choisi leurs places à l'avant-garde le voient rempli de gloire... Quelle joyeuse vision de l'avenir doit apparaître aux yeux du saint Fondateur des Oblats !

Nos prières et notre aide modeste sont promises à ses Fils. Que leur voix puisse se faire entendre bien loin, leur cœur se réjouir au spectacle de nombreux succès, et leur chef, ici présent, connaître de longs jours, pour présider, longtemps et glorieusement, aux victoires pacifiques de ses Enfants !

Monseigneur répond, en félicitant Mr. Molyneux, qui a parlé avec son cœur de soldat et de catholique fervent, et lui reproche de lui avoir attribué une action et une influence qu'il ne se reconnaît pas. Il lui a permis d'apprendre sur son siège titulaire des détails qui lui avaient échappé jusqu'ici. Le souvenir des combats de Richard Cœur-de-Lion est précieux, — à notre époque, surtout, qui est celle des croisades modernes. Nous avons tous à lutter, non plus pour conquérir les Lieux-Saints, mais, à notre porte, pour garder notre Foi, contre tous les ennemis de la Vérité et de la Révélation.

Monseigneur souhaite à Durban de ne pas connaître de rivaux dans cette croisade et à tous les catholiques de cette ville de ne le céder à aucun autre pour la défense de la Foi et de l'Église. Qu'ils soient de bons citoyens, qu'ils rendent la tâche facile à leur Maire, mais, surtout, qu'ils soient de vrais « piliers de leur Église ».

Mr. O'Meara — frère de celui qui, à Johannesburg, porta le *toast* aux hôtes, le jour du banquet au *Grand National Hotel*, et de la Supérieure des Sœurs de la Sainte-Famille de Grey Street — se leva, alors, pour saluer « nos Visiteurs » :

— « Je me réjouis, » dit-il, « de cette occasion publique de proclamer, bien haut, ce que pensent tous les catholiques de Durban des hommes que Rome a envoyés en ce pays pour étendre le règne du Christ. Ce qu'ils avaient à faire, ils l'ont fait sans argent, sans ressources d'aucune sorte, et ils ont surmonté des obstacles, qui auraient effrayé bien des cœurs courageux. Ils ont élevé notre idéal et l'ont pourtant satisfait. »

Mgr Mac-Sherry répond, au nom des autres visiteurs, en rappelant ce qu'était Durban lors de sa première visite ; il loue le courage des citoyens de la ville, leur heureux optimisme, leur ténacité, et leur souhaite de plus amples succès encore.

Mgr Cox, sollicité de prendre la parole à son tour, élève la question et rappelle les premiers temps de l'apostolat en Afrique, particulièrement au Transvaal, lorsque les débutants de l'apostolat furent reconduits à la fron-

tière par les autorités d'alors. Il compare cette époque aux beaux jours de la visite de Mgr Dontenwill à Johannesburg, qui marquèrent de vrais triomphes pour la Religion ; il évoque le souvenir de sa réception, des réunions de la *Catholic Young Men's Society*, et des œuvres splendides que l'illustre Visiteur a pu contempler. Il fait l'éloge de Durban : la ville contient moins de catholiques que Johannesburg ; cependant, pour une circonstance comme celle-ci, on a pu réunir plus d'hommes ici que là-bas. Johannesburg est jeune, et la C. Y. M. S. multiplie les promesses d'avenir : mais Durban compte de longues années d'existence, et le nom catholique y est justement respecté, car il renferme une force. Il souhaite que la Foi catholique devienne, de plus en plus, le phare lumineux et sûr, auquel se rallient les protestants, nos frères qui errent et doutent, qui cherchent et demandent leur chemin...

Le *God save the King* retentit : on se lève, on chante. C'est fini.

Belle réunion, où vibraient des cœurs vraiment dévoués. Lorsque Mgr Dontenwill se leva, ce fut une tempête d'applaudissements : ils crépitaient comme des fusillades nourries, mais pacifiques, et l'on croyait tout fini, qu'ils reprenaient de plus belle et roulaient toujours plus fort à travers la salle. Mgr Cox fut aussi longuement applaudi, dès qu'on le vit se décider à parler. Les Oblats sont, certainement, très aimés au Sud-Africain, et nul ne peut douter de leur popularité, que cette Visite de notre Supérieur Général grandira encore...

Le lendemain, jeudi 17, M. Walter Gilbert avait convoqué, pour un *at home*, toute la société durbanienne, dans les Galeries artistiques de l'Hôtel-de-Ville.

Il recevait lui-même, avec Madame la Mairesse, Mgr Dontenwill et Mgr Delalle. Les salles des Galeries artistiques furent bientôt remplies de monde. Les chants, la musique, les tableaux et gravures occupèrent agréablement ces deux heures, à la grande satisfaction de tous...

§ LXVII. — Écoles de Durban.

Vendredi 18, visite de l'école Saint-Augustin, pour les enfants de couleur. 206 enfants nous attendaient dans la grande salle et accueillirent Monseigneur par un gracieux chant de bienvenue. Deux récitations en français, par de petites Mauriciennes, et deux ou trois en anglais, quelques chants, vraiment bien exécutés, et Monseigneur se mit à parler aux enfants et à les questionner sur toutes sortes de sujets. Un peu intimidés, d'abord, les pauvres petits n'osaient guère répondre ; mais, bientôt, la glace fut rompue, et les solutions se pressaient sur leurs lèvres, plus nombreuses peut-être qu'il n'aurait fallu.

Plusieurs de ces enfants sont, autant du moins que j'ai pu en juger, complètement blancs. Mais il suffit qu'ils soient nés d'un père ou d'une mère noire, arabe ou de sang mêlé, pour que les portes de la société blanche leur soient inexorablement fermées. Seuls, les catholiques admettent d'aller à l'église avec les gens de couleur, — mais pas ailleurs, du reste : ils ne permettraient pas, par exemple, que leurs enfants soient, à l'école, côte à côte avec les enfants de sang mêlé, de même que les parents de ceux-ci tireraient immédiatement leurs enfants d'une école où l'on recevrait les Cafres...

Aussitôt après, nous allons voir l'école Saint-Antoine, pour les Indiens. 350 enfants fréquentent cette école — dirigée, comme la précédente, par les Sœurs de la Sainte-Famille. Ici, nous visitons les classes, l'une après l'autre. Les petits Indiens — dont les familles sont originaires, surtout, des régions de Madras et de Calcutta — sont très bronzés, presque noirs et, en tout cas, généralement plus noirs que bien des Cafres. Plusieurs sont de sang mêlé, mi-arabes ou même mi-cafres. Le type indien est assez régulier ; plusieurs de ces fillettes et garçons, surtout les plus foncés, sont vraiment beaux. On y reconnaît le visage de l'Indo-européen, descendant de Japhet, avec des yeux superbes, brillants et profonds.

Malheureusement, à l'encontre des fils de Cham et aussi des enfants qui participent à la fois de Cham et de Japhet, comme ceux que nous venons de voir, les petits Indiens n'ont pas d'oreille. Leurs dispositions musicales sont inférieures, leurs voix faussent, à chaque instant, et il faut énormément de patience et de ténacité pour leur faire apprendre, à peu près, un morceau de musique.

Leur accueil est extrêmement gracieux : on voit leurs yeux briller de contentement sur leurs faces sombres, leurs bouches s'ouvrent et laissent passer de magnifiques dents blanches, et ces sourires sont encadrés par les plus belles chevelures noires que l'on puisse imaginer. Allons, petits Indiens, laissez aux Zoulous et à leurs frères de couleur les jolies voix et le chant harmonieux : vous avez la grâce et même la beauté. A chacun la part que Dieu lui a départie ! Il fallait quelque chose aux enfants de Cham pour racheter leurs lèvres épaisses, leur nez épaté, leurs cheveux crépus : vous avez reçu d'Adam et d'Ève l'héritage intact de la beauté extérieure, si vous n'avez pas recueilli leur sens musical aussi parfaitement.

Après la visite des classes, on réunit en bas les élèves catholiques seuls, environ 130, car les autres sont païens ou mahométans. Monseigneur leur pose quelques questions sur la Religion ; et l'examen paraît satisfaisant, puisque les visages s'épanouissent, de plus belle, et que les réponses se succèdent, avec autant de rapidité que d'ensemble.

Et le bon Père Maingot, qui nous accompagne, est ravi : quel bien va faire cette visite à ces chers Indiens, qu'il aime tant ! Mais il déplore le manque de place, la petitesse des locaux :

— « C'est cinq ou six cents enfants que nous pourrions recevoir ! Et, comme de temps en temps quelques-uns se convertissent, même des mahométans, vous voyez le bien qui en résulterait ! »

— « C'est bien, Père Maingot ! Mais vous devriez faire gémir la presse ! »

— « Je n'ai pas le temps ! Et comment voudriez-vous que je prenne une plume, à mon âge ? »

— « A votre âge ! Vous n'avez que 59 ans ! »

— « C'est trop tard pour commencer. Je ne sais plus écrire. Si l'on ne m'aide pas, nous en resterons où nous en sommes : voilà tout. Je rongerai mon frein, je mourrai plus vite, et, après moi, un autre tâchera de faire mieux. »

Le bon Père Maingot ne doit pas dormir en paix, toutes les nuits, je pense...

Et il faudrait si peu pour le combler de joie !...

Ce même jour, visite aux Sœurs de Maris Stella. L'admirable site de ce pensionnat, sur les pentes du Berea, rend la situation de Maris Stella une des plus belles de Durban. Avant d'aller passer une des grandes journées jubilaires de la semaine prochaine au milieu des enfants de cette institution, Monseigneur a tenu à rendre visite aux Sœurs, à ses Filles de la Sainte-Famille.

La vue que l'on a de Maris Stella est superbe : devant la maison s'étale la ville entière, la baie, la mer, — les jardins suivent la pente, très prononcée à cet endroit, — et, sur les étages successifs du terrain, les jeux de tennis alternent avec les plantations d'arbres exotiques. La maison elle-même est de toute beauté et comprise dans un large esprit ; les dortoirs sont spacieux, avec de grandes ouvertures donnant sur la mer ; les classes sont grandes, aérées, décorées avec un goût parfait ; aux murs, irréprochablement propres, ne pendent que des gravures de choix, des peintures ou aquarelles délicates et en nombre restreint, de nature à former, à la fois, le sens esthétique et le jugement des fillettes de Maris Stella. En effet, rien n'impressionne mieux et ne donne davantage l'idée du goût sûr et raffiné — que doit posséder toute maîtresse de maison — que l'organisation de tout cet établissement.

Un coup d'œil aux salles de musique, — très nombreuses, comme il convient, — puis à la chapelle provisoire, enfin au réfectoire, dont les tables sont disposées isolément, comme dans un hôtel (à l'encontre du sys-

tème européen, où les tables se succèdent en lignes continues) ; et la visite est terminée. Nous reviendrons, mes Sœurs...

§ LXVIII. — L'Église du Bluff.

Samedi 19, bénédiction de l'église du Bluff, bien connue des lecteurs des *Petites Annales*, ainsi que le Père Ienn, qui a tant de fois donné des articles intéressants et fait entendre des appels angoissés dans leurs colonnes.

On se souvient de *Un Œil et un Cheval*... Le pauvre Père Ienn, en effet, n'a plus qu'un œil, et il eut la malchance de perdre son cheval, à peu près en même temps que la Providence le privait de son œil.

Dernièrement, il écrivit pour demander des briques : il en a reçu, puisque son église est finie et que Monseigneur va la bénir, ce soir. Je crois avoir entendu dire que la forte somme était due à un frère et une sœur qui s'étaient intéressés spécialement à cette œuvre du Bluff et à son vaillant Missionnaire. Les autres briques, offertes par les lecteurs des *Petites Annales*, ont permis de parfaire la somme globale, et, en cette journée du 19 août 1922, on pensera tout particulièrement à eux : ils le méritent bien. Leur souvenir et leurs bienfaits planeront sur cette cérémonie, et ils auront leur part des premières prières qui monteront dans l'église neuve...

A dix heures du matin, trois voitures viennent chercher NN. SS. Dontenwill, Delalle, Cénez, Cox, Mac-Sherry, Mgr Van Nuffel, Mgr Kelly et les Pères Pierce, Quinquis, Lebreton et Perbal.

Nous traversons les quartiers populaires, puis les faubourgs habités par les Indiens, dans les fonds contigus à la baie. Une pagode misérable nous apparaît, dans un coin de terrains vagues et lépreux, des cahutes en zinc sale, des débris amoncelés, toute la lyre des taudis et de l'indigence malpropre...

Bientôt, nous tournons la baie. Voici Clairwood et sa petite église neuve, que dessert le Père Ienn ; voici Jacobs et ses usines. C'est fini de tourner : nous allons, désormais, entrer dans la presqu'île étrange qui sépare

de l'océan la baie de Durban. Sur la carte, cette presqu'île — dite *Bluff*, ce qui signifie « falaise » — paraît toute mince et extrêmement longue pour sa largeur. En réalité, elle comprend deux chaînes de collines, séparées par une vallée marécageuse. Du côté de la ville, la pente semble assez raide ; du côté de l'océan, elle est souvent abrupte, — ce qui lui fait mériter son nom de falaise.

Mais, ce qui fait le charme du Bluff, c'est sa végétation luxuriante. Dès que nous abordons la première colline, nous sommes dans les fourrés. Tout pousse, sur ce sol fertile. Les arbres sont rapprochés et vigoureux, les lianes et les arbustes remplissent le peu d'espace laissé libre, et il ne reste pas un pouce de terre visible, tellement la verdure le couvre partout.

La vallée, dans sa partie cultivable, est couverte de cannes à sucre et de bananiers. Les fonds sont trop humides et marécageux : on nous dit qu'on y a fait des essais de rizières.

Dans la partie la plus basse, l'eau séjourne. Nous passons, quand même ; mais la troisième voiture, trop rapprochée de la seconde, nous arrose copieusement, car les chevaux n'ont pas l'habitude de lever délicatement les pieds, lorsqu'ils marchent dans l'eau. Les protestations que nous faisons entendre, au nom de Mgr Cénez, nous valent une distance salutaire et préservatrice.

On remonte : c'est du sable, du beau sable rouge, dans lequel les roues enfoncent, et les montures aussi. Tous les quinze mètres, les attelages s'arrêtent pour souffler. Mon Dieu, que c'est donc difficile d'arriver au Bluff !

La végétation est aussi riante que sur l'autre versant : il y a même plus de bambous et de bananiers sauvages, — ce qui lui donne, tout à fait, l'aspect colonial.

Enfin, nous arrivons sous une haute futaie, qui ne laisse presque point passer les rayons du soleil. Là-bas, au fond de cette espèce de grande coupole de verdure, un arc de triomphe est dressé, avec des inscriptions et des bannières multicolores. Les Pères Murray et Jenn attendent, avec les Sœurs de la Sainte-Famille et un groupe d'enfants et de noirs.

Les acclamations retentissent sous les grands arbres : nous descendons de voiture, et en route vers l'église ! Tout le long de ce chemin creux, tracé entre des taillis de bananiers sauvages, on avait planté régulièrement des tiges bien fournies et feuillues de ces bananiers, dont les larges feuilles dentelées jouaient avec les guirlandes et les bannières.

En débouchant du chemin, on arrive devant l'église, placée sur un talus, au milieu — j'allais dire — « de la jungle ». Elle est charmante, dans sa robe neuve, avec ses couleurs toutes fraîches, sa tour crénelée, ses fenêtres lancéolées, son toit un peu coupé court, ses contre-forts gentîment posés sur des assises solides et laissées visibles, tout le reste étant crépi en clair.

A l'intérieur, elle est gaie. Les bancs sont neufs et pas encore peints, les murs sont tout à fait nus et attendent un chemin de croix — simples gravures en couleurs, encadrées et surmontées de croix par le Père Quinquis. De chaque côté du chœur, deux petits transepts, celui de droite pour les blancs, celui de gauche communiquant avec le couvent des Sœurs.

Ce couvent est fait de plusieurs morceaux, — je n'ose pas dire : bâtisses. Ce sont des charpentes de bois, entourées de zinc, — zinc dessus, zinc à droite, zinc à gauche, zinc devant, zinc derrière, zinc partout, — sauf pour le plancher. On dirait que les Sœurs ont voulu multiplier la chaleur des températures étouffantes de l'été... L'école est de même. Quelles jolies classes on doit faire, en janvier, quand la sueur coule sur tous les fronts et que, de toutes parts, le soleil chauffe les parois et la toiture ! C'est du plomb qui ruisselle en écrasant les corps... Il doit y être bien difficile, alors, de réaliser le *mens sana in corpore sano*...

La demeure du Père est pire encore : une masure de zinc, deux chambres délabrées, et qui tiennent uniquement par la force de l'habitude. Heureusement que les briques sont là, pour en bâtir une nouvelle ! Le Père a voulu que le Bon Dieu fût le premier servi...

Pour protéger les « cahutes » de zinc, sous lesquelles

Père et Sœurs s'abritent contre la violence des vents du large, on a planté, juste auprès, face à la mer, des bambous, des bananiers et plusieurs autres espèces d'arbres, qui ont, malheureusement, l'inconvénient de diminuer la circulation de l'air. Ceci n'est pas fait pour rendre la température supportable, en été : mais il est plus important de conserver son toit, si miséreux qu'il soit, que de le voir emporté par les tempêtes. Il n'est pas rare que l'ouragan enlève les maisons jusqu'à cent mètres, dans la vallée.

Les fourrés donnent, d'ailleurs, à la résidence du Bluff un aspect riant : on y est enveloppé, de toutes parts, des richesses de la nature — ici féconde et généreuse, comme nulle part. Même en hiver, les fleurs abondent, et la variété de la flore rend le séjour ravissant. Aussi le R. P. Murray, tombé malade, ces derniers temps, et guéri au sanatorium, a-t-il accepté, avec plaisir, d'aller faire sa convalescence dans la solitude du Bluff...

Au dîner de famille, à l'heure des toasts, nous attendions un mot du Père Ienn. Toujours modeste et désireux d'effacer sa sympathique personne, le Père chargea son compagnon temporaire, le R. P. Murray, de parler à sa place.

Le Père Murray a habité, longtemps, la ville de Durban, comme Curé de la Cathédrale. Il dit les origines de la résidence du Bluff, qui fut la première Mission cafre au Sud-Africain. Le Bluff était le refuge des esclaves des Portugais ; et, bien avant la fondation de Saint-Michel (aujourd'hui, Mission des Pères de Mariannhill), un Oblat desservait une petite chapelle sur la falaise. L'église actuelle est la quatrième de la Mission, si l'on peut donner le nom d'églises aux trois précédentes. Il dit les travaux et les efforts du Père Ienn pour développer l'œuvre et arriver à la construction du sanctuaire que l'on va bénir...

Du coup, le Père Ienn oublie toutes ses résolutions de silence et se lève, comme mû par un ressort. Son œil brille, sa barbiche grise s'agite, et il proteste :

— « Le Père Murray ne dit pas toute la vérité.

Je n'aurais rien pu faire, sans lui. C'est lui qui a dirigé vers le Bluff la générosité de la principale marraine. Je lui dois la plus grande partie des murs, les fenêtres et le futur presbytère. »

On applaudit et le Père Murray et le Père Ienn. C'est touchant de voir l'assaut de modestie et de charité de ces deux vrais Oblats. Le Père Murray, dans son imposante stature, secoue la tête, mais en vain. On lui paie le tribut de reconnaissance auquel il a droit, ainsi qu'à sa sœur, la marraine du Bluff. Le Père Ienn, malgré sa petite taille et sa nerveuse maigreur, se dresse, animé par l'émotion :

— « Oui », ajoute-t-il, « ce serait un péché d'oublier ce qu'a fait le Père Murray. Il a toujours aimé le Bluff... Je ne voudrais pas, non plus, qu'on passât sous silence les lecteurs des *Petites Annales* (de Paris) et de l'*Immaculata* (de Strasbourg), ni la Comtesse Ledochowska — qui vient de mourir, sans que j'ai pu lui écrire ma gratitude pour la grande part qui lui revient dans notre joie de ce jour... A tous ma reconnaissance — et à vous aussi, Monseigneur et Révérendissime Père, qui avez daigné venir au Bluff, pour bénir sa petite église en briques. Et vous, Messeigneurs ! Cinq évêques au Bluff : quel événement et quel honneur pour notre pauvre Mission cafre ! Que Dieu vous le rende ! »

Monseigneur Dontenwill clôt le repas fraternel par un toast délicat, qui n'oublie personne et souhaite à la Mission un développement capable de récompenser le dévouement des Missionnaires passés et présents...

Il reste du temps, avant que les fidèles puissent arriver : il ne faut pas oublier que nous sommes au samedi et que les Zoulous de la Mission ne sont libres de leur service chez les blancs qu'à une heure de l'après-midi, — semaine anglaise...

Nous allons utiliser ce temps par une petite excursion vers le rivage de la mer. Une allée de grands arbres — plantés par le R. P. Alexandre Baudry, il y a bien des années — nous y conduit. Et, puis, c'est la dune, analogue à celles de la plage belge, mais toute couverte

d'arbustes et de buissons : aussi n'a-t-elle pas dépassé la première ligne de hauteurs et descend-elle vers les flots en pente beaucoup plus inclinée que sur les côtes de la Panne, Ostende ou Blankenberghe. Mais le sable est le même, la mer identique ; seul, le ciel diffère, lequel est ici d'un bleu magnifique.

La marée monte : comme la pente est vive, nous recevons sur les pieds une vague traîtresse, qui ne nous a pas donné le temps de reculer. Un cavalier passe : le Père Belner lui demande son cheval, quelques instants, pour se donner le plaisir d'avancer dans les flots. Mais la bête est craintive et ne se laisse pas mouiller au-dessus des genoux...

La cloche sonne : il faut remonter. Déjà, de Clairwood, beaucoup de Mauriciens sont arrivés ou montent les sentiers de la colline. Les noirs sont installés un peu partout ; il en est qui chantent des airs, joyeux et graves à la fois, qu'ils exécutent comme des pontifes s'acquittant d'un rite sacré, — cela nous rappelle le Basutoland...

A trois heures et demie, les évêques sortent du couvent, précédés des enfants de chœur et vêtus de leur rochet et de la *mantelletta* violette, — sauf Mgr Delalle, qui porte le camail, et Mgr Dontenwill qui est en chape et en mitre d'or, avec la crosse. La procession s'arrête devant le portail fermé, et les prières commencent. Aux chants répondent les Pères, dirigés par le R. P. Belner. Au moment où l'on entonne le *Miserere*, Monseigneur commence le tour de l'église, en aspergeant les murs ; il est suivi par les Évêques et les Pères. Puis on pénètre dans le sanctuaire, en chantant les Litanies des Saints, et Monseigneur asperge les parois et le temple tout entier.

Alors, seulement, le peuple peut entrer. Et sa joie éclate en cantiques de fête : enfin, ils ont une église — une église en briques, une église blanche et proprette, une église avec un pavé, des bancs, des vitraux teintés !... Mais c'est inouï au Bluff, cela !

Le temps de garnir l'autel et d'allumer : c'est le Salut du Très Saint Sacrement, puis, après une allocution de

Monseigneur, traduite en zoulou par le R. P. Tual, la Bénédiction papale.

Il est temps de partir : les voitures sont prêtes. Les noirs chantent, dans leur langage guttural et leurs airs mélodieux, des ritournelles où reviennent constamment les mêmes phrases, mais ils sont fiers de pouvoir offrir cela aux évêques venus les voir... Songez donc : cinq évêques au Bluff !

On s'installe, — pas tous, cependant : Mgr Cénez reste à la Mission, pour les cérémonies du dimanche. Au moment du départ, les acclamations couvrent la voix des chanteurs, qui se décident, enfin, à cesser leurs variations musicales, pour se joindre aux hourras de la foule, et longtemps les cris nous suivent... Quels gens heureux !...

§ LXIX. — **Réunions et Visites.**

Dimanche matin, Messe de Communion générale, à la Cathédrale : 405 fidèles se pressent à la Table sainte. On avait demandé aux gens de venir communier, ce jour-là, aux intentions de Mgr l'Archevêque ; en comptant les autres Messes de la matinée, il y a près de 500 communions et, en y joignant les chapelles et les couvents, on arrive facilement au total de 800, ainsi offertes, ce jour-là, dans la seule paroisse de la Cathédrale, — Greyville se réservant pour le 27 août.

A 4 heures, réunion des associés de l'Apostolat de la Prière. En pratique, cette association assemble les Mauriciens de couleur, qui parlent le français. Le R. P. Vialard, leur Directeur, avait demandé au Père Perbal de leur dire quelques paroles d'édification. Après le Salut, Mgr Dontenwill vint leur parler, familièrement, sur le porche de l'église.

A sept heures et demie, grand Salut, avec sermon de Monseigneur. La cathédrale était pleine comme un œuf, longtemps avant le sermon, qui fut écouté religieusement. D'une voix claire jusqu'au bout, Monseigneur parla du Pape ; on l'entendait dans tout le vaste vaisseau,

et, nous devons le dire, on l'écoutait avec plus le vif intérêt. Ce sermon a charmé, instruit, édifié...

Après le Salut, très solennel, Bénédiction papale.

Le R. P. Sormany monta en chaire, tout d'abord, pour réciter, avec le peuple, dans un impressionnant dialogue, l'acte de contrition. Puis, le Pontife, de l'autel, chanta, de sa voix claire et sonore, la Bénédiction envoyée par Sa Sainteté Pie XI à son bon peuple d'Afrique...

Aussitôt après la cérémonie, concert sacré dans la grande salle de l'école Saint-Augustin. Une quinzaine de morceaux, chantés alternativement par des hommes ou des jeunes filles ou des dames. La Sainte Vierge y était de cinq morceaux, dont un fragment du *Stabat* de Rossini, un morceau de violon (*Ave Maria*, de Schubert), etc., — le tout, artistement et pieusement. Soirée inoubliable...

Lundi, visite de l'école Saint-Joseph de Grey Street : plus de 600 enfants — dont 250, au moins, sont catholiques. Ces derniers furent, d'abord, réunis dans la grande salle, pour recevoir la bénédiction des deux évêques. Dans une série de questions charmantes, Monseigneur les intéressa vivement et les mit à l'aise, sans tarder. Ils chantèrent deux jolis chœurs, puissamment nourris...

Nous allons, ensuite, dans les classes. Classes de garçons, très nombreuses et très appliquées ; classes des filles, bondées aussi. Et tout ce petit monde est intelligent et pétille de vie et d'esprit, — les grandes, plus graves, un peu sur la réserve, mais bientôt conquises, à leur tour, et comme au regret de voir cette visite passer avec tant de rapidité.

Nous quittons l'école, en admirant le nouveau bâtiment que les Sœurs viennent de construire et dont le rez-de-chaussée est déjà comme une ruche bourdonnante d'abeilles studieuses.

La Révérende Mère Saint-Donat, Provinciale des Sœurs de la Sainte-Famille, vient d'arriver pour présenter ses souhaits à Monseigneur. Nous rentrons à l'évêché, échangeant nos impressions et nous communiquant notre admiration pour le travail intelligent des Sœurs

de la Sainte-Famille, — travail distingué par le Gouvernement lui-même, puisqu'il a totalement adopté cette école et la considère comme sienne.

A midi, nous montons au sanatorium : les Sœurs Augustines ont voulu se donner la joie de devancer la journée jubilaire et de réunir chez elles les Évêques et les Pères. Étaient présents NN. SS. Dontenwill, Delalle, Mac-Sherry, Cénez, Cox, Van Nuffel, Kelly, — et les Pères Pearce, Saby, Mathieu, Chauvin, Murray, Ryan, Sormany, Lebreton, Serrière, Tual, Belner, Vialard, Ienn, Crétinon, Kérautret et Perbal...

Mais, bientôt, il faut partir pour Essenwood, la résidence de Mr. Walter Gilbert — autrement dit, *His Worship the Mayor* (Son Honneur Monsieur le Maire).

Résidence charmante, sur le sommet du Berea, — avec vue splendide sur la ville, la baie et la mer, d'un côté, et sur la vallée, de l'autre. La végétation rappelle celle de Bellair : plantes exotiques, fleurs délicieuses, etc., avec enchantement des parfums et de la verdure fraîche. La fanfare de Nazareth House accueille les visiteurs : c'est encore un *at home*, comme celui de jeudi — mais, cette fois, un *at home* privé.

Les arrivants saluent Mr. et Mrs. Gilbert, ainsi que NN. SS. Dontenwill et Delalle, et s'intallent dans le parc — où sont disposés fauteuils, chaises et tables, avec du thé, des rafraîchissements et des gâteaux.

Le tout est du meilleur goût, au sens propre et au sens figuré...

§ LXX. — **Jubilé de Monseigneur.**

Mardi 22 est le jour du grand Jubilé. Comme on l'a vu, les fêtes jubilaires sont commencées depuis six jours déjà ; mais c'est ce jour, l'anniversaire exact, qui est choisi pour la fête proprement dite.

Les visiteurs affluent, dès la veille ; il en vient, la nuit ; et il en arrive encore, le matin.

A dix heures et demie, Messe pontificale, chantée par le vénéré Jubilaire. La cathédrale est parée avec une

magnificence discrète, qui fait honneur au sens esthétique du Fr. Charles Poirier autant qu'à la délicatesse de son tact artistique. La grille de la galerie (seul défaut de la cathédrale) est couverte d'une tenture blanche immense, recouverte partiellement de guirlandes plates, de fleurs-de-lis vertes et de croix. Aux colonnes, des écussons rompent la ligne, tous parfaitement dessinés ; et des oriflammes aux couleurs fines pendent de place en place. Rien de trop voyant, rien de criard.

Les colonnes de marbre sont marquées d'un fin cordon de guirlandes vertes ; les autels sont garnis de verdure fraîche. Le maître-autel est une merveille d'ornementation et de bon goût. Dans le chœur, sont placés des prie-Dieu, couverts de tentures rouges, pour les Évêques et les Prélats.

A l'heure dite, la procession fait son entrée : des rangées de nombreux enfants de chœur aux soutanelles rouges et aux rochets de dentelles, — des jeunes gens habillés de soutanes noires et de surplis, — les Pères Kérautret (cérémoniaire), Bold, Rosenthal, Delagnes, Tanguy, Ienn, Quinquis, Chauvin, Murray, Rousseau, Ryan et Pierce, — NN. SS. Kelly et Van Nuffel, le premier en mantelletta violette, le second en mantelletta noire bénédictine, avec la croix pectorale d'or et un gland d'or au cordon, — Mgr Fleischer, Évêque de Tibériopolis, assisté d'un Père de Mariannhill, — Mgr Cox, Évêque de Dioclée, assisté du Père Lebreton, — Mgr Cénez, Évêque de Nicopolis, assisté du Père Maingot, — Mgr Mac-Sherry, assisté du Père Langouet, — Mgr Delalle, assisté du Père Gourlay et du Père Serrière, en camail violet, qu'il cède à Mgr Mac-Sherry pour le sermon, — les Pères Tual et Vialard, diacre et sous-diacre, en tunique et dalmatique d'or, — les Pères Mathieu et Saby, diacres d'honneur, en dalmatiques blanches et ornements d'or, — le Père Perbal, prêtre assistant, en chape d'or, — enfin, Mgr Dontenwill, Archevêque de Ptolémaïs, en mantelletta violette, avec la crosse et la mitre, suivi de ses porte-traîne et des enfants de chœur destinés à tenir les attributs épiscopaux.

La cathédrale est remplie ; dans le fond, plus de trois cents personnes se pressent, sans trouver de place.

L'orgue et l'orchestre jouent une entrée triomphale, digne des plus belles basiliques de Rome. Le spectacle est une de ces féeries que l'on ne peut oublier.

La Messe est de celles que composa Gounod : si nos églises de France et de Belgique ne les entendent plus, elles charment encore les oreilles et aussi les cœurs en Afrique. Les artistes ont été superbes, et nous devons dire qu'ils y ont mis tout leur cœur de catholiques et tout leur talent d'artistes.

Les cérémonies se sont déroulées avec autant d'ordre et de facilité qu'il a été possible à des missionnaires : pas un accroc, et la plus grande aisance a présidé à tous les mouvements.

Le sermon était réservé à Mgr Mac-Sherry, doyen des Évêques présents, Évêque de Justinianopolis, sacré un an avant Mgr Dontenwill. Magistralement, il retrace la carrière religieuse et épiscopale de Mgr de Ptolémaïs, s'arrête à contempler le tableau apostolique que présente la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, répandue et agissante dans les cinq parties du monde, et s'étend davantage sur le rôle joué par les Oblats, dans le Nord-Ouest canadien et en Colombie-Britannique, depuis 80 ans. Il cite plusieurs paroles — entr'autres, celle du Cardinal Moran, Archevêque de Sydney — sur le mérite universel de la Congrégation et l'esprit apostolique de ses membres. Il parle aussi de leur œuvre au Sud-Africain — et du développement de leurs Vicariats depuis Mgr Allard, puisque d'un seul on en a fait huit.

Avant de descendre de chaire, Mgr de Justiniaponolis donne lecture d'un télégramme reçu de Rome : « Saint-Père bénit affectueusement vénéré jubilaire. » Un frisson d'émotion secoue l'assistance, qui voit dans cette marque d'affection du Chef de l'Église le couronnement et le bouquet d'une si belle fête, en même temps qu'un signe très clair de l'estime de Sa Sainteté Pie XI pour les Oblats et leur Père bien-aimé.

Après la Messe, la procession passe au centre de l'église, pour permettre au Pontife jubilaire de bénir tout le peuple — qui se presse, avide de le voir et de s'incliner sous sa main bénissante. Puis, le clergé fait le tour de l'église par l'extérieur et rentre dans la sacristie par le couvent. Le tout a duré deux heures...

Après le repas fraternel, réunion au premier étage de l'évêché, pour la présentation des vœux. Mgr Delalle — qui a pris déjà la parole, la veille au soir, pour offrir à notre Révérendissime Père les souhaits, les prières et les Messes de tous les Oblats présents — se contente, cette fois, d'un rapide et spirituel discours, au nom des Oblats du Natal.

Mgr Mac-Sherry parle au nom du clergé séculier et des autres Congrégations non représentées. Il redit l'estime de tous pour les Oblats et, surtout, pour leur Chef si distingué.

Mgr Cénez est invité à prendre la parole au nom du Basutoland. Il rappelle que les vœux des Oblats de ce Vicariat ont été offerts à Roma, par anticipation, et, comme le Basutoland veut toujours être le premier auprès du Père commun, il anticipe du même coup les vœux de la Saint-Augustin, — ce qui n'empêche pas les souhaits de Jubilé : *Ad multos annos !*

Mgr Cox présente les hommages de ses deux Vicariats et trouve toujours un grand charme à s'incliner devant le Père de la Famille, pour lui redire, avec une nouvelle ardeur, l'esprit d'obéissance et l'amour de ses Fils.

Mgr Fleischer parle au nom des Pères de Mariannhill et souhaite à Monseigneur un accroissement, toujours plus sensible, des grâces de Dieu sur lui et sa Congrégation, dont les Pères de sa Famille à lui seront toujours les cadets émus et reconnaissants.

Mgr Van Nuffel parle au nom des Bénédictins du Nord du Transvaal et se déclare heureux d'être venu, de si loin, pour dire au Supérieur Général des Oblats l'estime qu'ils conçoivent pour ceux qui les ont précédés en ce pays, l'affection et la vénération avec laquelle ils en-

tourent le tombeau du R. P. Étienne Hammer, *O. M. I.*, enterré dans ce Vicariat, et l'admiration qu'ils éprouvent pour Mgr l'Archevêque de Ptolémaïs. Il porte une sainte envie aux Oblats de posséder un tel Chef et un tel Père et souhaite que Dieu le comble de ses dons toujours plus abondants.

Le R. P. Thomas Ryan vient dire quelques mots, au nom du R. P. Porte, Vicaire des Missions de l'Orange et du Transvaal, malade à Taungs, et exprime à Monseigneur les sentiments des Pères de ce Vicariat, corroborant les paroles de Mgr Cox. Il espère que Monseigneur reviendra en Afrique et trouvera, à Pretoria, une église encore plus belle que la Cathédrale de Durban.

Le Père Perbal lit une adresse envoyée par Mgr Gotthardt, Préfet apostolique de la Cimbébasie — le seul Vicariat Oblat non représenté, en ce jour, certainement pas de la faute du Préfet ni des Pères, qui ont fait leur possible pour venir.

Il parle, ensuite, au nom de la Maison Générale, qui n'a jamais la consolation de fêter la Saint Augustin et se voit encore privée de ce beau Jubilé, mais qui se console en pensant qu'elle est remplacée par les Pères d'Afrique, d'une façon si brillante, si filiale, et avec une joie si méritée. Il offre les vœux des Secrétaires, des Pères, des Frères convers de Rome, et aussi ceux des Pères Missionnaires et Professeurs d'Europe, au milieu desquels il a combattu ou enseigné autrefois. Il unit ces hommages et ceux des 3.500 Oblats, Novices et Junioristes, et des 4.000 Sœurs de la Sainte-Famille, à ceux des Pères d'Afrique, — le tout ne faisant qu'un seul hommage, puisqu'il n'y a qu'un seul cœur et qu'une seule âme...

Monseigneur, très ému, et très maître de lui pourtant, remercie... Il remercie les Évêques, — particulièrement, Mgr Delalle, qui, d'un Jubilé destiné à rester secret, a constitué la plus belle des fêtes, pour son affection filiale et son grand cœur d'Oblat ; Mgr Mac-Sherry, pour son beau discours de ce matin et ses paroles de tout à l'heure ; Mgr Cénez et Mgr Cox, qui se sont si

gentîment associés à ce concert ; Mgr Fleischer et les Pères de Mariannhill, Mgr Van Nuffel et les Bénédictins, — puis, les Pères Ryan et Perbal, et tous, enfin, pour leurs prières et leur attachement à la Famille, toutes choses qui touchent profondément le cœur du Père et le rendent fier de ses Enfants.

Nos visiteurs vont s'éparpiller : il nous restera le souvenir de leur grande bonté et des témoignages d'affection qu'ils ont prodigués à la grande Famille des Oblats, en la personne de son Chef. Qu'ils sachent bien que les Oblats ne l'oublieront jamais. Ce Jubilé, célébré en Afrique, a resserré les liens qui unissent tous les Missionnaires catholiques entre eux, a dégagé la belle part que les Oblats ont prise dans l'apostolat sud-africain et n'a pas été inutile, à une heure où les divisions de Vicariats ont diminué territorialement cette part, pour jeter un éclat nécessaire sur les origines de leurs travaux et les résultats merveilleux de leurs efforts.

Les Oblats étaient, là-bas, les seuls Missionnaires, à une époque où l'on ne connaissait ni chemins de fer ni automobiles. Ils ont travaillé dans des conditions telles, que leurs souffrances et leurs œuvres peuvent être considérées, aujourd'hui, comme des labeurs héroïques, sans qu'on ait besoin, pour cela, de forcer aucune note de vérité. Il faut qu'on s'en souvienne et qu'on sache que cette diminution de territoires ne peut être attribuée, en aucune façon, à une diminution de vitalité, mais au développement de la propagation de la Foi catholique. Les hommages — reçus, à cette occasion, par leur Supérieur Général — attirent l'attention sur ces faits très simples et soulignent les leçons qui s'en dégagent logiquement.

Des contrées immenses viennent d'être données à d'autres, qui ne contiennent ni postes établis ni propriétés ecclésiastiques ; la condition des Oblats était la même au début, avec cette différence qu'ils avaient des distances énormes à parcourir, à pied ou avec des moyens de fortune pires encore, qu'ils avaient à lutter contre des hostilités aujourd'hui disparues, même dans le souvenir

des habitants de ce pays, et que leur pauvreté était absolue, aussi absolue, plus absolue qu'on ne le peut concevoir, surtout en regard des facilités que possèdent les nouveaux arrivants...

Gloire aux Oblats qui dorment leur dernier sommeil sur la terre africaine et qui ont souffert et lutté, comme des géants, pour leurs successeurs et pour la Foi du Christ ! Ils ont rendu possible, nécessaire, ce triomphe d'aujourd'hui, et ce n'est que justice d'associer leur souvenir à de telles fêtes. Leurs sueurs ont été fécondes, puisqu'elles ont fait lever de si belles moissons ; et, lorsque les Pères Bénédictins ou d'autres se prosternent et prient sur leurs modestes tombes, ils renvoient tout simplement aux semeurs le tribut de mérite qui revient à leurs larmes amères et que la joie des récoltes ne pourrait faire oublier, à ceux qui moissonnent, de leur reconnaître d'abord.

Et si les Oblats d'Europe regrettent de ne pas avoir pu posséder, au milieu d'eux, leur Père vénéré, en un tel jour de bonheur, qu'ils se consolent, en pensant que leur sacrifice a valu à leurs Frères d'Afrique des clartés inoubliables, au fond de leurs pénibles tranchées de combat... Des alliés, des combattants de la même cause, mais plus tard arrivés, ont choisi ce jour pour venir à eux, les mains tendues, et glorifier leurs luttes victorieuses, en les acclamant et en fêtant leur citation à l'ordre du jour de l'Église...

Le soir, grande séance au *Town Hall* ou Hôtel-de-Ville.

Près de 700 fillettes et garçonnets, tous vêtus de blanc, s'étagent sur les bancs de la grande estrade, vrai parterre de fleurs charmantes et animées.

La salle, plus large que celle du *Town Hall* de Johannesburg, semble un peu moins longue ; elle paraît à peu près aussi vaste, d'aucuns disent plus vaste. En tout cas, elle a un cachet plus grandiose et plus artistique, — ce qui n'est pas peu dire. La lumière semble contenue dans des vasques d'albâtre, là-haut, et le plafond sculpté nous en renvoie les reflets. C'est exquis !

L'assistance est déjà installée, lorsque Monseigneur fait son entrée, face au public. Il va se mettre à saluer, lorsque soudain et sans que rien ait pu le faire prévoir, un tonnerre d'applaudissements éclate en arrière. C'est l'estrade tout entière qui se dresse, spontanément, et qui fait ruisseler, dans les rangs des blanches fillettes, des flots d'applaudissements. Les petites mains crépitent, à n'en plus finir ; lorsque la fatigue ralentit le mouvement, de plus ardentes reprennent, et le fleuve roule des vagues plus bruyantes encore. C'est un joli spectacle ; et ces petites sont charmantes, réellement.

Il y a, cependant, une fin à tout, et les applaudissements cessent : le calme renaît. Monseigneur reçoit quelques notables, qui n'étaient pas encore installés dans la salle, et aussitôt se place dans le fauteuil présidentiel, au centre de la salle.

Sur un geste du R. P. Sormany, toutes les enfants se lèvent, et, avec accompagnement de l'orgue puissant qui occupe le fond de la salle, sur l'estrade, entonnent un chant de bienvenue.

Puis, chacune des écoles exécute un ou deux chants, tous préparés et dirigés par le Père Sormany, avec une maîtrise que nous n'avions pas encore rencontrée au Sud-Africain. La séance musicale est, d'ailleurs, parfaite : ce ne sont pas des morceaux accolés bout à bout, c'est un régal organisé, gradué. Une idée a présidé à l'arrangement de cette séance, et tout s'est exécuté magistralement.

Les morceaux sont chantés avec un ensemble rarement obtenu dans des chœurs aussi nombreux (600 pour les chants initial et final, et 100, 200 ou 250 pour les autres), avec une finesse de nuances et une légéreté de vocalise tout à fait artistiques.

Incontestablement, c'est la plus belle audition musicale que nous ayions entendue en ce pays.

Avant le chœur final, M. Raoul de Gersigny présente l'adresse de la paroisse, au nom du Comité, et offre à Monseigneur, comme souvenir, un magnifique album, représentant photographiquement les œuvres catholiques

de Durban, — vues prises pendant le séjour de Monseigneur dans la ville.

Mgr Delalle avait ouvert la partie des souhaits, en offrant à Monseigneur ceux du diocèse et de la ville épiscopale, avec une éloquence vibrante et une émotion communicative. On sentait le cœur d'un fils, heureux et fier de voir comment les fidèles de la ville entouraient son Père.

Mgr notre Révérendissime Père répondit :

— « Je suis un étranger parmi vous, et vous me traitez comme si j'étais un des vôtres. Vos hommages me touchent et me confondent. Mais je les comprends : vous avez saisi cette occasion de montrer votre estime et votre reconnaissance pour ces prêtres dévoués qui vous ont consacré leur vie et qui travaillent à Durban depuis 70 ans. En leur nom, j'accepte et vous remercie. Durban est une magnifique cité ; les œuvres catholiques y sont admirables ; l'entrain et la ferveur des fidèles m'édifient, depuis que je suis en ce pays. Je voudrais y rester. »

On applaudit, naturellement.

Monseigneur termine par un mot aux parents chrétiens, au sujet de leurs enfants, et souhaite à toutes les familles les bénédictions divines...

On se sépare, à neuf heures un quart. C'est le propre des bonnes choses de laisser des regrets, — par exemple, celui de les avoir trouvées trop courtes. Ce soir, nous avons un double regret, parce que les choses entendues étaient, non pas simplement bonnes, mais excellentes, et, ensuite, parce que, vraiment, la séance n'a pas été longue. Et puis, elle était tellement bien organisée, qu'elle a pris fin exactement à l'heure indiquée, contrairement à ce qui se passe, toujours, en pareille occurrence.

Nous devons ici un juste témoignage d'admiration et de reconnaissance au véritable organisateur de ce fêtes jubilaires — le R. P. Sormany. Depuis longtemps, il les préparait avec amour, avec tout son cœur de fils : il les a faites superbes, dans le plein sens de ce mot. Nulle part, elles n'eussent été aussi belles, aussi par-

faitement réussies. Elles ont duré six jours déjà et ne sont point terminées encore, mais nous devons, sans plus tarder, rendre hommage aux efforts très méritoires et aux fatigues du Père Sormany, dont personne ne connaîtra la mesure, ainsi qu'au succès universellement reconnu, indéniable, éclatant, qui a couronné ces efforts et récompensé ces fatigues.

Sa Grandeur Mgr Delalle mérite aussi l'expression de notre reconnaissance. Il a été la tête et le cœur de toutes ces réceptions ; il a dirigé comme un grand évêque et il a parlé comme un vrai Oblat.

Et les fidèles de Durban ! Avec quel empressement ils sont venus, même un jour de semaine, acclamer le vénéré Jubilaire et prier pour lui ! Ils se sont montrés chaleureux, enthousiastes ; ils ont regardé Mgr de Ptolémaïs comme leur appartenant, à titre de Père de tous les Oblats. Et cette conduite affectueuse des Catholiques de Durban ira au cœur de tous les Oblats du monde : confié à Durban, ce Jubilé a trouvé, non seulement des cœurs d'Oblats pour l'organiser et le diriger, mais des cœurs d'enfants pour en faire un triomphe populaire inimitable.

Le Natal est bien la terre enchanteresse qu'on nous avait annoncée. Terre de soleil et de fleurs, terre de chaleur et de séduction, terre de douceur et de paix, elle réunit tous les éléments d'un petit Paradis terrestre ; mais elle contient quelque chose de plus précieux encore que toutes ses richesses de nature choyée, je veux dire des âmes exquises, où Dieu s'est plu à cultiver les fleurs les plus ravissantes de son Paradis céleste...

Jour béni que celui où notre vénéré Fondateur maria cette contrée de charme et de splendeur à sa Congrégation ! Jour béni que celui où Mgr Allard débarqua sur ces côtes, caressées par le plus beau soleil ! Que Dieu ne brise jamais ces liens, qu'Il vient encore de consolider, et que de nombreux Oblats viennent poser le pied sur ces rives embaumées, pour s'y consacrer à la culture des fleurs humaines que le Créateur y a placées !...

§ LXXI. — Nazareth-House et Maris-Stella.

Mercredi 23, journée de repos après toutes ces fêtes. Nos visiteurs s'en vont, les uns après les autres, et le calme se rétablit, peu à peu, dans la maison. Dans l'après-midi, nous faisons une toute petite apparition à *Nazareth House*, la seule maison religieuse où Monseigneur n'ait pas encore paru.

Située sur la cime du Berea, Nazareth House commande, à la fois, le panorama de la ville et de la baie et celui de la vallée, des collines et des montagnes — qui s'élèvent, au loin, vers Pietermaritzburg et les plateaux. Sur cette crête, les Sœurs se sont ingéniées à placer leurs divers bâtiments, non sans peine. Pourtant, le tout est bien réussi. Salles, vérandas, dortoirs et chapelle, — tout est grand et parfaitement organisé pour recevoir l'air, qui abonde sur ces hauteurs.

Les jeunes gens, qui nous ont accueillis avec leur fanfare, n'auront pas, cette fois, le bonheur de voir Monseigneur. Ce sera pour la prochaine visite...

Jeudi, journée de *Maris Stella*.

Dès le matin, une voiture vient nous chercher pour la Messe, à laquelle assistent les Sœurs et les pensionnaires catholiques. Le R. P. Tual, aumônier du couvent, nous reçoit avec son amabilité douce et souriante. La Révérende Mère Vicaire Générale et la Mère Provinciale d'Afrique sont là, elles aussi, pour faire les honneurs de la maison à Monseigneur.

Après la Messe, arrivent Mgr Delalle, le R. P. Sormany, les Pères Ryan et Murray, Saby, Vialard, Belner, Tanguy et Serrière.

Une séance a été préparée, dans la salle des fêtes. Lorsque nous y arrivons, à la suite de NN. SS. les Évêques, un tonnerre d'applaudissements se déchaîne. La salle est délicatement ornée de violet et d'argent — le violet épiscopal, l'argent des noces jubilaires. Tout reste dans ces deux tons : le ruban qui tient les jeunes chevelures est violet, les guirlandes sont violettes et

argentées, les festons sont violets, le papier des programmes est violet et le titre en est encadré de violet et d'argent.

Une jeune fille lit une adresse, enluminée par une de ses compagnes avec un goût très fin, puis toutes exécutent un chant de bienvenue composé (paroles et musique) par une religieuse de la communauté.

Les tout petits commencent ; puis les enfants se succèdent graduellement, présentant tous les plus beaux morceaux de leur riche répertoire. Signalons, chez les bébés, un chant délicieux pour elles autant que pour nous, car il permet d'exhiber toutes les splendeurs de leur *nursery* enfantine (poupées, grandes et petites, ours, singes, éléphants, etc.) ; ensuite, le chant du cantique *Le Nom de Marie*, en français, par une jeune Française, douée d'un organe d'une merveilleuse ampleur pour son âge ; enfin, le chant de la lanterne, donné et dansé par de jolies petites japonaises, aux robes multicolores descendant jusqu'à terre, et portant chacune la lanterne symbolique.

Pour finir, le chœur de Maris Stella, dont les paroles sont du Père Sormany, mi-anglais, mi-latin.

Monseigneur remercie les enfants et les Sœurs. La séance mériterait mieux que des remerciements : aussi y joint-il un congé. Du coup, l'enthousiasme est à son comble. Trois hourras éclatent pour Mgr Dontenwill, qui en fait ajouter trois pour Mgr Delalle et, enfin, trois pour Maris Stella. Ceux-ci sont tout simplement formidables. Comme elles aiment leur Maris Stella ! Quelle démonstration spontanée de l'attachement qu'ont su inspirer, ici comme partout, les Sœurs de la Sainte-Famille ! Cette explosion, non préparée, est une des meilleures récompenses de bien des fatigues et de tous les dévouements des religieuses pour ces enfants. Et il faut noter que, parmi ces 150 pensionnaires et externes, plus des deux tiers sont non-catholiques, c'est-à-dire juives ou protestantes.

Les Sœurs nous gardent jusqu'au Salut du Saint Sacrement, à trois heures et demie. Elles nous donnent

même le réfectoire des enfants pour la circonstance. Celles-ci devaient dîner sur les pelouses du parc, — perspective qui les comblait de joie. Mais la pluie tombe, depuis ce matin, et les pelouses n'offriraient qu'un parquet humide et détrempé. On se rabattra sur la grande salle, qui offrira, du moins, le charme du changement et de l'impromptu.

Le menu qu'on nous offre est encore encadré de violet et d'argent, et le réfectoire est orné, lui aussi, des deux mêmes couleurs, — avec, en surplus, les écussons des Oblats, de la Sainte-Famille, du Saint-Père, de Mgr Dontenwill et de Mgr Delalle.

Le Salut est chanté en musique par les élèves, et nous n'avons pas besoin de dire si elles y ont mis tout leur cœur et tout leur talent...

En rentrant, l'automobile de M. Raoul de Gersigny fait un petit coude, pour nous arrêter, un instant, devant son *home*, où nous pénétrons pour quelques minutes, et devant la maison familiale des de Gersigny, où nous admirons les superbes photographies des neuf enfants de la famille — dont huit fils...

§ LXXII. — **Verulam et Dépendances.**

Vendredi matin (24 août), à huit heures, sous une pluie torrentielle, l'automobile de M. Boulle, de Tongaat, vient nous chercher pour la visite de Verulam.

Toutes les cataractes du ciel semblent ouvertes. Les rues sont comme des ruisseaux, l'eau dégouline de partout sur notre voiture, que l'on a heureusement pris la précaution de fermer de tous côtés. Quel déluge !

Naturellement, nous ne distinguons pas grand'chose du paysage, — sauf qu'il est très pittoresque et de lignes tourmentées. Les lits des fleuves côtiers ont creusé, à chaque instant, de gentilles vallées ; et nous remontons continuellement les collines, qui doivent nous faire descendre dans de nouveaux vallons. Et, partout, des champs de cannes à sucre ! La verdure claire et tendre de ces grandes feuilles minces couvre toutes les

croupes comme tous les fonds. De place en place, des bouquets d'arbres, des maisons, un moulin à sucre ; puis, les cannes recommencent...

Sur des ponts plus ou moins neufs, nous passons l'Umgeni, l'Umchlanga, l'Umchodi, etc...

A Mount Edgecombe, nous percevons le son d'une petite cloche qui semble saluer la voiture. En effet, devant une petite église, des chrétiens sont assemblés, plusieurs s'abritant sous le porche. Nous finissons par distinguer le Père Quinquis, au milieu de ses gens. Il s'approche et nous invite à passer sous un petit arc de triomphe mouillé, dont deux petites fillettes, habillées en anges, soutiennent les tentures pour nous laisser avancer. Les pauvres enfants : elles ne sont pas très à l'aise sous la pluie fine qui les pénètre, mais elles sont bien heureuses et fières quand même, je vous assure, et ne céderaient pas leur place pour n'importe quoi !...

La petite église de Mount Edgecombe se remplit bientôt, non seulement des fidèles qui attendaient là, mais encore des hommes qui travaillaient dans l'usine avoisinante et qui sont accourus au son de la cloche. Un cantique, chanté par le Père Quinquis et les gens (en français, s'il vous plaît : douce surprise !), et Monseigneur leur adresse la parole, aussi en français, avant de leur donner la Bénédiction papale.

Encore un cantique populaire, et nous sortons. Mais, que cette église est pauvre ! Et dire que le Père Quinquis en a six comme celle-là !

Les gens acclament Monseigneur. Ce sont, presque tous, des Mauriciens de diverses couleurs, mais « français » : il suffit, pour en être convaincu, de voir quelle profusion de drapeaux tricolores ils ont semés dans leur chapelle et tout autour !...

Les anges sont encore là, soulevant les tentures mouillées, et les gouttes de pluie perlent, en scintillant, sur leurs ailes toutes blanches. On dirait qu'ils viennent du ciel et qu'ils ont traversé un nuage chargé de fines ondées : n'est-ce pas charmant ? Nous leur demandons leurs noms : Agnès et Antoinette. Elles sourient, et leurs dents

blanches ressortent sur leurs visages bronzés. Au revoir, anges blancs ! Si vous retournez au Ciel, gardez les gouttelettes de cristal qui se sont fixées à vos ailes : l'Enfant Jésus les changera en étoiles...

Nous reprenons notre course, avec le Père Quinquis en plus... Dix minutes, et nous sommes à Ottawa. Ottawa : que de souvenirs pour Monseigneur, et quel contraste !

L'Ottawa de Natal est une vallée très irrégulière, dont les pentes sont uniformément couvertes de cannes à sucre et dont les chemins, aujourd'hui boueux à plaisir, font des rubans blonds dans les étendues vertes. L'église est perchée sur un talus, à côté de la route. Comme la pluie a cessé, il y a un peu plus de monde dehors. Monseigneur est acclamé.

Nous entrons ; et, aussitôt, trois superbes voix entonnent un chant triomphal, dans le français le plus pur, avec un accent qui n'est pas du tout déplaisant. On me dit que c'est l'accent créole de Maurice.

Même cérémonie qu'à Mount Edgecombe, sauf qu'ici la sacristie n'existe pas et que tout doit se faire dans le chœur — où une grosse armoire contient tout ce qui est nécessaire aux cérémonies. Comme il n'y a place, dans le dit chœur, que pour deux personnes (à condition qu'on n'ouvre pas l'armoire), il est facile de deviner les évolutions qui nous sont imposées pour arriver à mener à bonne fin nos opérations. Ne trouvant pas de surplis, nous appelons le Père Quinquis. Il arrive, bouscule le contenu de l'armoire et ne trouve rien, non plus. Force lui est d'appeler la sacristine.

Pendant ce temps, le chœur des chanteuses continue à chanter : elles ne demandent pas mieux, et, tout en couvrant charitablement de leurs accords nos maladresses et nos gaucheries, elles ont la consolation de montrer leurs belles voix, en une circonstance inoubliable.

Enfin, l'on trouve. Allocution, Bénédiction papale, cantique...

Sur le seuil, les gens acclament Monseigneur, qui s'entretient familièrement avec eux, toujours en français.

Tout à coup, la pluie recommence à tomber...

Nous rentrons dans l'auto, et nous voilà repartis. Vers dix heures et demie, nous abordions Verulam, et la voiture était saluée par le carillon joyeux de toutes les cloches de l'église. Le Père Quinquis, jugeant sans doute que les sonneurs n'étaient pas assez énergiques, va se joindre à eux et donner au carillon quelque chose de plus fourni, de plus dru, de plus... breton.

Le Père François Rousseau est là et nous introduit dans l'église — où flottent tous les drapeaux des alliés. Personne n'a été convoqué : pourtant une douzaine de fidèles sont là, qui demandent à être bénis par Monseigneur.

Nous admirons le sanctuaire, qui est assez simple, et le presbytère, qui est coquet, — à bon compte, d'ailleurs. Si vous pouvez vous appuyer sur cette balustrade, qui court tout le long de la maison, des quatre côtés, vous le devez au Père Quinquis, qui a lui-même moulé les balustres et la rampe : cela manque un peu de fini, il faut bien l'avouer, mais c'est solide et pas cher. Et puis, entrez dans ces chambres : que de lumière, que de fenêtres, quelle gaîté entre, à pleins flots, par toutes ces ouvertures, et quelle santé aussi ! Et je vous assure qu'on en profite : le bon Père Rousseau, à 70 ans, est encore gaillard et plein de force, et son entrain et sa bonne humeur ne le cèdent à aucune espèce de gaîté. Quant au Père Quinquis, pour se multiplier comme il le fait, il lui faut des forces. Il en a. Mais il a vécu, de longues années, avec son confrère dans un presbytère qui était un taudis, tout simplement : celui-ci vient d'être terminé, et on y a mis tout ce qui manquait à l'autre, et à peu de frais...

Il nous faut, maintenant, reprendre la voiture, pour aller à Tongaat.

Nous commençons par descendre, tout à fait, dans le fond de la vallée, pour passer l'Umhloti, dans le lit même de la rivière, — lit très large, à peu près tout couvert d'eau, mais pas de profondeur, en ce moment. L'auto fait jaillir des gerbes d'eau boueuse, et c'est tout.

Nous retraversons les immenses étendues plantées de cannes à sucre. On nous explique comment elles se cultivent. On dépose en terre des fragments de tiges, comprenant chacun un nœud, destiné à devenir le point de départ d'une nouvelle tige. La croissance de la canne prend environ un an et demi ou deux ans, dans cette région. Lorsqu'elle est jugée suffisante, on coupe la tige, et l'on abandonne sur le terrain les feuilles et les chaumes, qui servent d'engrais. La canne repousse alors, toute seule, encore deux fois. Ce n'est qu'au bout de huit années que l'on vient labourer le terrain et remettre dans le sol de nouveaux fragments de tiges.

Nous arrivons à Tongaat, et M. Boulle nous conduit aussitôt à son moulin à sucre, ouvert la semaine dernière.

Les tiges arrivent dans des wagonnets, qui ont été chargés dans les champs eux-mêmes et qui sont parvenus ici par de petites lignes du genre Decauville. Une grue les décharge et laisse tomber les cannes sur une sorte de trottoir roulant, qui les emporte vers six énormes broyeurs cylindriques, dans lesquels elles doivent passer successivement. Le jus qui en découle ressemble, tout à fait, à de la boue fortement jaunâtre. On le dégage, d'abord, des restes de pulpe solide qu'il contient encore ; puis, on le purifie, on le clarifie, on le fait bouillir, pour en retirer l'eau sous forme de vapeur ; et, enfin, on l'amène dans des cylindres, analogues aux séchoirs rotatifs des buanderies. Ces cylindres sont animés d'un mouvement giratoire extrêmement rapide : le sucre se colle aux parois, et le liquide appelé « mélasse » est violemment projeté au dehors, par les trous, sur les parois d'une cage concentrique à la première. Il ne reste plus qu'à arrêter le cylindre et à faire tomber le sucre-cassonade, que l'on emportera vers la raffinerie. Quant à la pulpe, elle est considérée comme un combustible tellement avantageux, que l'usine l'emploie pour chauffer ses chaudières.

Chez M. Boulle, nous trouvons, à deux heures, un certain nombre de catholiques de Tongaat, — d'abord, la famille Boulle elle-même, famille mauricienne de

langue française, avec cinq jeunes filles, élèves ou anciennes élèves de *Maris Stella*, et un fils ; puis, le docteur Bonfà, Italien, dévoué zélateur, après M. Boulle, de la future église de Tongaat, dont on nous montre les plans ; M. et Mme Marotte, Mauriciens aussi ; M. et Mme McGee, Mme Saunders, etc...

Vers quatre heures, nous repartons. Le temps s'est rasséréné, et l'automobile court plus allègrement sur la route. Nous voyons mieux Verulam, petite localité de 1.280 habitants — dont 320 blancs, seulement. Là, nous attend la voiture des Sœurs d'Oakford.

Nous changeons donc de véhicule : la route, paraît-il, est montante et boueuse, et l'auto déraperait...

§ LXXIII. — **Arrêt à Oakford.**

Quels magnifiques paysages nous découvre cette route d'Oakford ! Ici, des bambous, qui se balancent lentement sur le lit d'un ruisseau ; là, des arbres de toute essence, qui constituent un joli petit parc naturel ; plus loin, des pentes douces, surplombant brusquement le cours d'un torrent et garnies de végétations variées ; à ce détour de la route, un bois de conifères ; enfin, le sommet, qui nous révèle, tout à coup, un inoubliable panorama de collines verdoyantes, semblables toutes à des mamelons de tailles diverses, ou rappelant une ondulation irrégulière de grosses vagues, qui se seraient fixées, soudainement, en vallons et hauteurs. Et la vue s'étend tellement loin, que l'œil s'y perd : là-dedans, ni villes, ni villages, rien que des huttes isolées, que nous ne percevons d'ailleurs pas.

Nous redescendons, maintenant, vers Oakford.

Un mamelon nous en sépare encore. Deux routes y conduisent : l'une, à droite du mamelon, va vers le presbytère et le couvent, et l'autre, à gauche, vers le pensionnat. Ce détail suffit déjà, pensons-nous, à donner une idée de l'étendue de cette Mission.

La voiture arrive vers l'allée principale. Elle est accueillie par la Révérende Mère Générale, la Mère Prieure

et les Sœurs, qui saluent NN. SS. les Évêques et le Père. Puis, comme il se fait tard, nous allons à l'église et ensuite chez le Père, qui avait tenu à nous recevoir le premier.

Le R. P. Louis Mathieu a organisé, ici, une œuvre grandiose.

Qu'on se figure un très grand terrain (acheté par les Sœurs Dominicaines) et que traversent, au fond de vallons très fortement creusés, un torrent et son affluent. Le torrent sépare les bâtiments d'un certain nombre de champs de rapport, plantés d'aloès, d'ananas, etc. L'affluent sépare le pensionnat du reste des constructions.

A cause de cette disposition, le pensionnat est le plus haut placé. Par ordre de hauteur, on trouve, en descendant vers le lit du torrent, l'église, le presbytère, l'école indigène, l'école des petits, celle des garçons, le couvent et sa chapelle. Une briqueterie voisine avec le lit de la rivière. Nous l'avons appelé torrent, parce qu'à l'époque des crues elle renverse les ponts que l'on établit pour la passer.

Autour de l'église et couvrant toute la dépression de ce que nous avons appelé l'affluent, une magnifique forêt de conifères, plantés par le Père Mathieu — qui a, d'ailleurs, organisé tout Oakford.

L'église est vaste : 44 mètres de long, — une seule nef, malheureusement, ce qui fait qu'elle est déjà trop petite. Et elle est solidement et artistiquement bâtie, — avec une tour, renfermant de jolies cloches. Le presbytère est simple et fort convenable, mais très commode ; une véranda en fait le tour, — il faut se souvenir qu'il fait très chaud par ici, en été, et que les vérandas sont de nécessité absolue.

Le couvent et la chapelle des Sœurs ne sont pas encore définitifs.

L'école des petits, ou « jardin d'enfants », a un dortoir tout en bois, le dernier cri au point de vue de l'hygiène.

Mais la merveille d'Oakford, c'est le pensionnat. Perché sur sa hauteur, de l'autre côté du petit torrent, il se dresse, majestueux et fier, avec sa tour en observa-

toire. On y accède par un pont et une passerelle, puis par des escaliers de pierre, qui amènent, peu à peu, jusqu'au terre-plein sur lequel il est bâti. La façade est magnifique, avec son escalier monumental à l'extérieur, ses vérandas aux colonnes de ciment et de pierre, ses balustrades et ses pignons. A droite, près de la tour, une grande salle, de toute beauté. Les classes et les dortoirs sont spacieux et bien aérés. Certes, l'air ne manque pas à Oakford, et c'eût été une faute de construire sans le faire entrer, à flots, dans les appartements. L'architecte — qui est le R. P. MATHIEU en personne — n'aurait pas commis cette faute ; et Oakford se réjouit, à la fois, de la splendeur architecturale de ses lignes et de la disposition saine et pratique de ses locaux.

Tout autour du mamelon, que domine le pensionnat, suivant les pentes d'accès, sont disposés des pavillons de bois, d'aspect pittoresque, tous en deux couleurs et séparés les uns des autres par six ou sept mètres : ce sont les pavillons de musique, chacun contenant un piano. Gracieuse façon de résoudre le problème du bruit agaçant que font, dans une grande maison, les élèves de piano !...

Le soir, séance dans la grande salle du pensionnat. Ce qui distingue des autres cette réunion, ce sont les tableaux vivants : l'Annonciation, l'Ange-Gardien, Lourdes, — tout à fait réussis, tant pour la grâce que pour la vérité des attitudes, la richesse des costumes et la beauté du chant, qui donnait à ces tableaux leur signification.

Les danses irlandaises n'ont pas manqué : *hornpipe*, *jig*, etc. Même une danse slave. Récitations très belles... Bref, de l'art et de l'adresse, du savoir-faire et de la solennité.

Le lendemain matin, Messe de Communion. La pluie avait duré toute la nuit, une pluie froide : aussi les noirs n'étaient pas venus nombreux, nous dit le Père. Pourtant, l'église se remplit peu à peu.

Les noirs ? dira-t-on. Oui, les noirs. Ce n'est pas parce qu'un Père Oblat fait une belle œuvre, fonde un

pensionnat et des écoles pour blancs, réussit et prospère dans ses entreprises, dignes des plus belles villes, qu'il abandonnera les « âmes délaissées », les « pauvres », que son vénéré Fondateur a voulu lui apprendre à aimer. Le R. P. Mathieu a une belle Mission de près de deux mille noirs, — avec une école et, surtout, une église pour eux. Et, si tant de ces braves gens y sont venus, ce samedi matin, malgré la pluie, par des chemins couverts d'une boue froide et gluante, c'est une preuve que leurs âmes n'ont pas été négligées.

Ils chantent de très beaux cantiques, ces chers indigènes, prient comme des anges et viennent communier en foule. Les jeunes filles ont leur costume d'Enfant de Marie, — un gracieux voile bleu, comme les blanches de Johannesburg, mais attaché sur le haut de la tête, une robe blanche, — mais... ni souliers ni bas. Que voulez-vous ? Au Natal, on ne peut se payer toutes les élégances. Pourvu, d'ailleurs, que l'âme soit belle !

Après la Messe, Salut, allocution de Monseigneur (traduite par le Père) et Bénédiction papale.

A dix heures, visite de l'école indigène. Acclamations, en anglais, à l'arrivée des Évêques, chants, gymnastique, et exécution d'une pièce — *L'Enfant prodigue*. Les chants nous rappellent ceux du Basutoland, par leur exploitation systématique d'une même phrase musicale, dont ils épuisent toutes les variations.

La visite des locaux du pensionnat nous donne l'occasion de revoir les fillettes, qui sont en grand congé du samedi. Dès qu'elles voient arriver les soutanes violettes, c'est une envolée de moineaux, avec un piaillement assourdissant : heureusement que tout cela s'épanouit en une robuste acclamation. Puis on entoure les deux prélats, qui vont être enveloppés durant toute la visite de la maison.

Pensez donc ! Mgr Delalle est connu de tout ce petit monde, et de longue date ! Aussi, comme on l'entoure et comme on le choie ! Il me fait penser, avec ces grappes d'enfants autour de lui, au *Laissez venir à moi les petits enfants !*

Et Mgr Dontenwill est si bon ! « Notre archevêque »..., comme elles disent déjà.

Chez les garçons, c'est un peu plus réservé ; mais les hourras sont plus virils.

Chez les tout petits, c'est un émoi, — un émoi qui n'est pas de longue durée, car, bien vite, on lâche les jouets pour venir entourer les visiteurs.

Enfin, le couvent : les Sœurs ont la dernière visite. Elles aiment beaucoup les Oblats, n'ayant qu'eux dans toutes les Missions où elles se trouvent : Oakford (Maison Générale), Mount-Sergeant, Greytown, Harrismith...

Nous repartons, vers trois heures. Le soleil est revenu et chauffe d'une façon plutôt lourde, l'air étant encore tout chargé d'humidité. Mais la nature se regaillardit, sous ses rayons, et l'on sent presque les ananas pousser...

A quatre heures, en gare de Verulam, nous sommes signalés au Père Quinquis, dont la maison et l'église sont toutes proches. Aussitôt, ce sonneur endiablé se suspend à ses cloches, avec deux complices, et voilà l'église de Verulam qui fait entendre, à toute volée, les belles Paccard qu'elle possède dans son clocher. Le train est parti, que nous les entendons encore...

§ LXXIV. — **Journée de Greyville.**

Dimanche 27, dès 7 heures, l'auto du Maire de Durban, Mr. Gilbert, nous attend devant l'évêché. Il est fidèle paroissien de Greyville et va communier, tout à l'heure, — avec Madame et leur jeune fille, qui sont dans l'auto.

A sept heures et demie, commence la Messe de Communion. 213 personnes sont venues recevoir le Divin Maître, aux intentions du vénéré Jubilaire. En comptant les autres Messes célébrées dans la paroisse, il y a ainsi près de 300 Communions.

Une remarque faite déjà autre part, notamment à la Cathédrale de Johannesburg et à celle de Durban : la Communion se fait, dans ses pays, avec un ordre parfait. Deux prêtres, ou deux jeunes gens habillés en servants de Messe (au Basutoland, un catéchiste), se

tiennent devant la sainte Table, dans la grande allée. On ne vient que par là, on ne s'approche qu'autant que la place est libre, et l'on s'en retourne par les allées latérales, l'espace étant toujours libre pour circuler... L'habitude est tellement entrée dans les mœurs que, souvent, cela se fait tout seul.

Que de paroisses, en France et en Belgique, feraient bien de se modeler sur cette discipline — aussi douce, d'ailleurs, que féconde en résultats ! Les personnes qui communient sont moins bousculées, celles qui attendent moins écrasées, et la prière se continue, protégée par cet ordre calme et silencieux.

A dix heures, l'église de Greyville se remplit, une seconde fois, pour la Messe solennelle — chantée par le Père Perbal, assisté des Pères Kérautret et Tanguy. Monseigneur est au trône, assisté par le Père Serrière. Le jubé chante la *Messe* de Farmer, très solennelle et fort bien exécutée.

Après quoi, Monseigneur reçoit les Messieurs de la Conférence de Saint-Vincent de Paul et les félicite de leur zèle.

Mgr Delalle nous rejoint ensuite, — ainsi que le Père Tual, occupé, toute la matinée, chez ses noirs. Au repas de famille, le Père Serrière remercie ses hôtes et, principalement, Mgr notre Révérendissime Père, qui a bien voulu honorer Greyville. Puisque l'occasion est si belle, il lui offre déjà les vœux de fête de la paroisse et de son curé.

A deux heures, Monseigneur reçoit, à l'église, avant l'heure des catéchismes, les enfants de la paroisse, — disposés par groupes, dans l'église, autour de leurs catéchistes, — les interroge, s'intéresse à leurs progrès, les encourage et les bénit.

Puis, il revêt les ornements épiscopaux et prend la crosse et la mitre, pour suivre les noirs, qui sont venus le chercher en procession. Plus de huit cents sont là, presque tous hommes et jeunes gens, comme à Doornfontein (Johannesburg). Un chœur de quinze jeunes gens et de sept ou huit jeunes filles chantent un cantique

en zoulou, et la procession pénètre dans une église comble.

Salut, avec allocution émue de Monseigneur — qui félicite les chrétiens de leur piété et de leur ferveur, leur souhaite une église plus grande, leur recommande l'obéissance à leur prêtre et leur annonce la Bénédiction papale, laquelle suit aussitôt.

La procession sort de nouveau, — Monseigneur étant assisté, comme à l'entrée, des Pères Saby, Tual, Tanguy et Perbal, — et l'on s'arrête à côté de l'église, sur l'emplacement gazonné de l'aile future, rendue nécessaire par le développement de la Mission.

Le catéchiste parle d'abondance. C'est un homme mûr, très noir, avec une petite barbiche, — un peu plus longue que celle que portent les Zoulous, d'ordinaire. Il a un air si bon, si dévoué, si doux que, n'était la couleur, on le prendrait pour le plus aimable et le mieux formé des blancs que la discipline religieuse ait jamais préparé au service laïque de la Religion. Le Père Tual estime grandement ce précieux auxiliaire et le considère comme une âme d'élite, incomparablement façonnée par la pratique des sacrements de notre sainte Religion. Il traduit ses paroles, comme, tout à l'heure, il a transposé en zoulou celles de Monseigneur.

Le catéchiste exprime la reconnaissance de la paroisse indigène de Saint-Paul de Greyville pour Sa Grandeur et, dans sa personne, pour tous les Oblats qui se sont dévoués, à Durban, à l'œuvre de la conversion et de l'éducation chrétienne des noirs. Il dit la volonté de tous d'être des enfants dévoués de la Sainte Église, fidèles à leurs prêtres et désireux de profiter de leur enseignement.

Monseigneur encourage dans cette voie le catéchiste et les gens qui l'entourent, fait ressortir le grand avantage d'avoir connu la Vérité et d'appartenir à l'Église catholique, et déclare qu'il rapportera au Saint-Père tout ce qu'il a vu ici — la piété, le zèle, l'assiduité aux exercices de notre Religion qu'il a constatés à Saint-Paul de Greyville.

Tous se prosternent, et Monseigneur les bénit.

Quelles bonnes physionomies il nous est donné de contempler, en cet instant ! Comme on lit sur ces visages la douceur native et la sincère affection pour le prêtre ! Quelle communication de tendresse et de reconnaissance s'établit, sous l'influence du zèle sacerdotal catholique, entre ces âmes toutes simples et le cœur du prêtre, quel qu'il soit, même quand le langage n'est pas commun ! Nous n'avons, pour nous exprimer, que le sourire et les gestes, et cela suffit pour que nous puissions nous comprendre et que la sympathie naisse instantanément...

Qui nous a dit que les Zoulous étaient violents, altiers, sanguinaires ? Pas ceux-ci, en tout cas ! Et comme on a raison de proscrire, lorsqu'on parle d'eux, ce terme de *sauvages*, qui correspond si peu à l'aménité de leur caractère et à la douceur de leur commerce !...

Le Père Tual est un Oblat, dans le plein sens de ce mot. Très apprécié de *Maris Stella*, où il trouve les enfants et les personnes de la haute société durbanaise, il ne l'est pas moins de ses chers Zoulous, pour lesquels il se dévoue sans compter, avec la patience et la mansuétude tenace du Breton... Déjà, grâce à ses efforts, il faudrait deux Pères, sinon trois, pour suffire au ministère indigène de Durban, car la ville est grande, et son activité s'exerce au delà des limites de la cité. Dans la ville, il trouve les noirs employés au service des blancs ; dans les faubourgs et les villages éloignés, il s'occupe des familles, dont nous avons vu, aujourd'hui, nombre de représentants.

A quand les aides que réclament, impérieusement, les progrès de son apostolat ? Dans son allocution, le catéchiste en réclamait plusieurs, — respectueusement, mais avec la fermeté que justifie la devise bien connue des Oblats : « Il m'a envoyé évangéliser les pauvres... » L'appel de ces pauvres noirs sera-t-il entendu ?

Mgr Delalle nous a dit, bien des fois : — « Si un de nos Pères chargés des noirs vient à nous faire défaut, par la maladie ou la mort, je n'ai personne pour le remplacer. »

Personne ? La réponse est à l'Europe... Que beaucoup de jeunes gens se lèvent et s'écrient : « *Ecce ego : mitte me !...* »

Au presbytère, nous attendent les états-majors de quatre œuvres paroissiales : les Dames de l'Autel, les Enfants de Marie, les Dames de Charité, les Catéchistes. Elles offrent à Monseigneur les vœux de Greyville, à l'occasion de son Jubilé, et le cadeau des œuvres — une superbe fourrure, faite de peaux de chacal africain, formant tapis...

A sept heures, Salut du Saint Sacrement. On commence par chanter deux dizaines de chapelet ; puis, Monseigneur prêche sur le don de Dieu, grâce insigne de la Foi, qui constitue pour nous un nouveau Paradis et nous offre l'entrée dans les trésors du Roi du Ciel, particulièrement l'Eucharistie.

Le Salut se distingue par la perfection des chants, — spécialement, un *Ave Maria*, en italien, chanté par une élève de *Maris Stella*. Après la Bénédiction, *Papal Blessing* et, pour finir, *Faith of our Fathers*.

La journée de Greyville a été fort belle. Trois fois, l'église Saint-Joseph s'est remplie et, trois fois, le peuple chrétien de cette paroisse a donné les preuves d'une piété édifiante, qui fait honneur au zèle du R. P. Serrière. Quant à l'église Saint-Paul, elle était pleine à craquer, et nous avons dit ce qu'il fallait penser des noirs et du Père Tual...

Greyville possède un troisième prêtre, le R. P. Vernhet, dont la charge est de visiter les stations et postes extérieurs à Durban — parmi lesquels Pinetown, dont nous avons vu l'église, en revenant de Mariannhill. Actuellement, le Père Vernhet est à Ladysmith, où il remplace momentanément le R. P. Saby. Il rentrera pour la retraite...

Lundi matin 28, retour à Greyville, pour visiter l'école Sainte-Agnès :

— « École trop petite », nous dit le Père. « Nous devrions avoir 500 enfants ; et nous les aurions, si le local était là. Nous devons nous contenter de 140... »

Charmants, par exemple ! Les petites nous chantent, en un pittoresque français, *Au Clair de la Lune*, et les grandes viennent nous donner une séance improvisée, remplie de grâce juvénile et de talents prometteurs. La séance est encore égayée par un dialogue impromptu entre Mgr Delalle et une petite brunette, qui n'a pas froid aux yeux et qui n'admet pas qu'on dise du mal des fillettes au profit des petits garçons : c'est délicieux...

Ensuite, nous nous dirigeons vers l'École supérieure de la rue Saint-André, qui fait l'office, pour la partie de Durban voisine de la baie, de *Maris Stella*, pour le Berea et le nord.

C'est une maison particulière, achetée pour servir d'école et demeurée, jusqu'ici, sans transformations.

Lorsque l'auto apparaît à la grille du parc, les enfants, massées sous la véranda, font retentir des applaudissements, qui durent jusqu'à notre arrivée devant la maison. Elles sont toutes habillées de blanc, avec un ruban rouge dans les cheveux, comme le soir de la réception à l'Hôtel-de-Ville. D'ailleurs, pour mieux marquer encore le lien qu'elles prétendent établir entre cette réception et la visite d'aujourd'hui, qui n'en est que le complément, elles vont nous chanter la cantate qu'elles ont exécutée ce jour-là.

Et bien d'autres choses encore... N'oublions pas que c'est une école supérieure, *High School*. On déclame avec un art consommé, on chante avec une maîtrise parfaite, on joue avec un brio qui ne se fait admirer, nulle part, aussi bien qu'à Saint-Andrew.

La Révérende Mère Marie-Emmanuel, Vicaire Générale de la Sainte-Famille, la Mère Supérieure de Grey-Street (dont dépend cette école, comme Sainte-Agnès, Saint-Augustin, Saint-Antoine, Saint-Joseph et le Bluff), et Sœur Anne-Marie, secrétaire de la R. M. Vicaire, sont présentes à cette audition.

Nous visitons ensuite les classes, toutes décorées par les élèves elles-mêmes ; puis, nous allons voir les petits et petites, bourrés dans leur local un peu exigu ; et, là aussi, on nous régale d'harmonie. Celle-ci est à moins

longue haleine ; on sent que ces délicieux marmots n'ont pas les poumons organisés pour emmagasiner l'air, comme les grandes jeunes filles du sixième *standard*. Mais, quand même... ; et, puis, quelle jolie naïveté ! Et quel contentement, sans arrière-pensée, dans leurs yeux profonds !... Monseigneur les embarrasse, parfois, mais on se tire toujours d'affaire avec Monseigneur.

Il faut s'en aller : les jeunes filles sont là, pour nous arrêter au passage. Il faut à quelques-unes la signature de Mgr notre Révérendissime Père sur leurs carnets d'autographes ; il faut à toutes quelque chose que l'on a oublié... Ah ! nous y sommes : un congé !...

La cause est entendue : il y aura congé. Les hourras éclatent, les applaudissements crépitent, les cris montent, montent... Soudain, tout s'arrête : Monseigneur part. On salue les Sœurs, et l'on se dirige vers la grille. Alors, c'est un triple hourra : *Hip, hip, hip, hourra !...*

§ LXXV. — **Tous en Retraite.**

Et nous voilà rentrés à l'évêché — où sont arrivés, pendant notre absence, la plupart des Pères qui vont entrer en retraite, ce soir, et ceux qui sont venus offrir à leur Père leurs meilleurs vœux de fête.

Mgr Delalle les traduit, à la fin du repas familial. Il se défend de faire des compliments et se borne à enregistrer des faits. Le fait qui l'intéresse le plus, en cette minute, c'est l'œuvre accomplie par notre Révérendissime Père en Afrique et la bonté accueillante qu'il a témoignée à tous. Plusieurs ne l'avaient jamais vu et gémissaient, depuis longtemps, de ne pas connaître le Chef de la Famille. Ils étaient un peu émus, en l'abordant ; mais, au bout d'une minute, ils se trouvaient aussi parfaitement à l'aise que s'ils l'avaient toujours connu...

— « N'est-ce pas le cœur, le grand cœur de Mgr de Mazenod, sa paternelle bonté, son héritage de tendresse, que vous avez reçu, Monseigneur ? Aussi, les Oblats du Natal sont-ils fiers de vous posséder, en ce jour de fête, qui succède à d'autres jours bien beaux. Et ils vous sou-

haitent de rester bien longtemps encore à la tête de la Famille qui vous est si chère... »

Monseigneur répond qu'il est bien heureux que Mgr Delalle n'ait pas voulu faire de compliments : où en serait-il lui-même, sous de telles masses de fleurs ? Il veut bien voir, en tout cela, la grande affection des Oblats pour leur Congrégation, et ce sentiment et cette tradition lui sont une consolation et une garantie bien précieuses. Qu'elle pousse et grandisse, en Afrique, cette plante si belle, qui prend ses racines dans le cœur de notre vénéré Fondateur, et qu'elle produise tous les fruits qu'elle a produits dans les premiers Oblats !...

Le soir même, ouverture de la retraite : c'est le silence, c'est la prière. Rien de plus édifiant que de voir ces Missionnaires aux cheveux blancs s'entourer de recueillement, pour la cinquantième ou soixantième fois de leur vie, afin de méditer sur les vérités éternelles et les devoirs de leur état, écouter avec une attention charitable un prédicateur plus jeune que la presque totalité d'entre eux...

Puis, le vendredi soir, devant la paroisse réunie pour le Salut du premier Vendredi, les retraitants ont clôturé les saints exercices, en renouvelant leurs vœux. Spectacle profondément édifiant pour les fidèles. L'un après l'autre, Mgr Delalle en tête, ils sont venus se prosterner devant leur Supérieur Général, — têtes chenues et cheveux noirs, Pères et Frères convers, — pour redire leurs serments de religieux et leur volonté de se consacrer, avec une ferveur rajeunie, à l'œuvre de dévouement qui est la leur.

Le *Te Deum*, qui a suivi cette rénovation des vœux de religion, était particulièrement émouvant. Ces voix sacerdotales, au timbre viril, résonnaient, dans la grande cathédrale, avec une force mâle et prometteuse de nouveaux sacrifices...

Partez, hérauts de la bonne Nouvelle, partez, une fois de plus, aux combats de la Foi ! Vous vous êtes retrempés dans le silence et la méditation des vérités éternelles : les fidèles peuvent avoir confiance en vous ! Ils vous

verront revenir avec plus de vertu et plus de sens divin encore... Et ceux qui vous ont entendus comprendront, mieux que jamais, de quel puissant laboratoire vous tenez les énergies saintes qui vous animent !...

§ LXXVI. — Mission Ste-Croix d'Entabeni.

Dès le lendemain matin, il nous faut être prêts à repartir, — cette fois, pour le Zoulouland.

Après la division du Vicariat du Natal, qui lui a enlevé le sud et le nord de son territoire, il nous est resté, cependant, quatre districts du Zoulouland : le Nqutu, où travaille le R. P. Delagnes, le Nkandhla, où la fondation d'une Mission est décidée, le district d'Eshowe et celui de Mtunzini. Près d'Eshowe se trouve la jeune Mission de Saint-Jules et, dans le dernier district, la Mission d'Entabeni, dédiée à la Sainte-Croix, la première Mission du Zoulouland, — où nous allons, en ce jour.

De Durban à Tongaat, nous retrouvons les mêmes paysages que le 25 : cannes à sucre, bosquets cette fois ensoleillés, vallons verdoyants et coteaux ondulés...

Après Tongaat, c'est encore pareil : la ligne monte et descend, alternativement, traversant quelques petits tunnels et ne dépassent jamais 84 mètres d'altitude. Mais jamais elle ne se rapproche de la mer. Naturellement, beaucoup de ponts, à cause des petits fleuves côtiers. Nous passons la Tugela, déjà vue près de Ladysmith : large et sablonneux, son lit n'est couvert que de dix centimètres d'eau, par places ; mais, à l'époque des grandes pluies, elle devient un fleuve — comme le Var, dont elle rappelle assez bien le cours.

A Darnall, un certain nombre de Mauriciens viennent saluer NN. SS. les Évêques, à la gare. Avertis (nous ne savons trop comment) de notre passage, ils ont tenu à faire preuve de leur attachement à la Religion de leurs pères.

Nous nous arrêtons, quelque peu, à Stanger, ville de 950 habitants et magistrature de ce district. C'est là que repose Chaka, le « Vieux Lion », le terrible chef des

Zoulous, au temps de leur splendeur guerrière, assassiné, en 1828, par son frère Dingaan — que les Boers battirent, en 1838, près de la rivière Umhlatosi. Dingaan fut assassiné, l'année suivante, et remplacé par son jeune frère, Umpanda, ami des Boers. Le successeur d'Umpanda fut, en 1872, Cetewayo, sous lequel eut lieu la dernière guerre zouloue — qui causa la mort du Prince Impérial, le 1er mai 1879. Cetewayo fut capturé et exilé. Il y eut encore quelques tentatives de soulèvements, sous Dinizulu, qui fut arrêté en 1907. Tous ces lieux sont remplis de souvenirs guerriers. Si l'on songe que les Zoulous parvenaient, parfois, à mettre 30.000 hommes en rangs de combat, on se rendra compte de la capacité guerrière de ce peuple, discipliné par Chaka, et qui vécut, un grand siècle, des traditions glorieuses du « Vieux Lion »...

Un autre arrêt, à Gingindhlovu. Sur le quai de la gare, grouille une quantité de Zoulous, bruyants et remuants au possible.

Les types Zoulous sont plus foncés que dans les autres parties du Natal et, à plus forte raison, qu'au Basutoland. Comme ils portent les jambes et les cuisses découvertes, on constate la teinte rouge cuivrée que prend leur peau sous le noir et, aussi, la forte membrure de leurs corps parfaitement musclés.

Les femmes que nous voyons à Gingindhlovu sont, les unes habillées à l'européenne, sauf bas et souliers, qui manquent souvent, et les autres, d'un jupon très court et d'une pièce d'étoffe qui passe sous les épaules et les laisse découvertes — ainsi qu'une grande partie de la poitrine et du dos. Les premières sont, ou bien des servantes venues de la ville, ou bien des catholiques ; les autres sont païennes.

Mais celles-ci attirent les regards par une autre caractéristique bizarre. Si elles sont encore jeunes filles, elles tressent leurs cheveux en une quantité assez grande de petites tresses, qui pendent telles quelles et donnent à leur tête l'aspect singulier d'un métier de brodeuse lorraine, avec les bobines de fil suspendu de toutes parts. Si elles sont mariées, elles ramènent tous leurs cheveux derrière

la tête, les étirent, les allongent, tant qu'elles peuvent, et forment, avec un mélange d'argile et de couleur rouge, une sorte de hennin naturel, rigide, rougeâtre et non pointu, duquel s'échappent quelques frisons. Elles le portent plus ou moins long : cela dépend, évidemment, de la longueur de leurs cheveux. Les vieilles femmes ont l'air de n'avoir placé sur leur chef qu'un pot de fleurs renversé et plutôt trapu. Certaines, plus jeunes mariées, en ont de très longs, qui s'arrondissent à l'extrémité et s'inclinent, parfois, sous le poids de l'argile qu'ils contiennent.

Plusieurs de ces femmes n'ont pas même la pièce d'étoffe suffisante pour se voiler le corps ; et nous voyons des hommes complètement nus, à part le carré d'étoffe ou de fourrure qui constitue le strict minimum exigé par la décence...

Ils sont tous très gais. Nous avons dit qu'ils se montraient bruyants : ils s'agitent, s'interpellent, se démènent en tous sens, en jouant de la musique... Ils aiment énormément la musique. On en voit souvent qui s'en vont, le long des routes, avec un harmonica aux lèvres, un accordéon ou une lourde cithare, et qui jouent et chantent, tout en marchant, la bouche ouverte (sauf pour l'harmonica, bien entendu), le regard en haut, le visage fixé dans un sourire de béatitude incompréhensible, et le corps balancé rythmiquement, sans ralentir pour cela leur marche.

Mais nous bavardons, et le train repart. Voici Emoyeni, petite halte dans la plaine. Le neveu du Père Sormany est là (Mr. Bernard Cropper), qui nous entraîne vers les voitures, — une, celle de la Mission, qu'il conduit lui-même et qui portera notre Rév^me^ Père ; l'autre, appartenant à un voisin, M. Loumeau, et qui portera Mgr Delalle et le Père Secrétaire. Le wagon à bœufs sera chargé des bagages et des amis de M. Loumeau, Mauriciens et Français, qui n'ont pas voulu manquer la fête et dont plusieurs viennent de 85 kilomètres.

Avec nous est descendu le Frère Léon Gumede, notre premier Frère convers Zoulou, qui vient de faire sa retraite à Durban. C'est un charmant Frère, dévoué,

vertueux, très attaché à la Congrégation. Il dirige les employés de l'exploitation de cannes à sucre. Nous aurons, plus d'une fois, l'occasion d'apprécier ses qualités et de souhaiter que d'autres vocations suivent la sienne. Ce serait la solution du problème, si ardu, des Frères convers pour le Natal...

Et nous voilà partis, à travers la plaine ! Chemins d'herbe, à peine tracés, cahoteux et coupés, de place en place, par des mares où il faut pénétrer. Nous descendons et montons, successivement, deux ondulations de terrains verdoyants, et, à force de secousses, nous arrivons à la propriété de M. Loumeau. La Mission n'est pas loin.

De fait, parvenus sur la hauteur, nous apercevons un bouquet d'arbres, entrons sous une drève bien fournie, et, finalement, les voitures s'arrêtent, au seuil du fourré, sous lequel apparaît la haute stature du Père Anselme Rousset, venu d'Umpapala (Mission Saint-Jules).

Il faut descendre de voiture et faire à pied notre entrée. Nous pénétrons sous la feuillée, et devant nous monte une allée charmante, toute décorée de bannières et de guirlandes et garnie de deux rangées d'enfants, jeunes gens ou jeunes filles, qui s'inclinent sur le passage des prélats.

Mais quel est donc ce chant ou cette musique que nous entendons ? On dirait que quelqu'un chante en sourdine ou qu'un instrument s'amuse, dans le fourré, à nous mystifier en voilant ses accords. Nous regardons, prêtons l'oreille, tout en avançant. Tout à coup, le mot de l'énigme nous est donné : c'est un gramophone vénérable, venu échouer à Entabeni, à la suite de ne je sais quelles aventures, et qui veut se mettre de la fête, lui aussi. Il est dressé un peu à l'écart, sur une petite table, derrière un arbuste et joue bravement le *Défilé de la Garde républicaine*. Il est bien certain que notre défilé à nous n'a rien de commun avec celui de la Garde républicaine : tout au plus pourrait-on dire que nous faisons partie de la Garde royale du Roi des rois... En tout cas, le mystère est éclairci, et le vent, qui souffle très fort aujourd'hui,

explique pourquoi les accords éclatants de cette marche nous arrivaient si voilés...

Voici le Père Félix Coupé, qui termine le rangement des dernières petites, tout en haut de l'allée, alerte, sémillant, empressé ; voici les Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie, toutes vêtues de blanc, avec leurs petits souliers merveilleusement blancs...

Puis, l'arc de triomphe, où se réunissent toutes les couleurs et toutes les étoffes, pour fêter un Père. Saint Michel et Sainte Jeanne d'Arc en gardent l'entrée, l'épée au clair : mais ils sont en papier...

De l'arc de triomphe, nous débouchons sur le palier de la Mission. A gauche, une hutte ronde (chambre du Père Coupé), puis, tout auprès, le presbytère de cinq chambres, tout en bois recouvert de zinc, — un vrai four, en été. Toujours à gauche, sur le versant opposé du monticule, le dortoir des filles. A droite, la chapelle : boyau long et fort étroit (il n'y a pas cinq mètres en largeur), fait de deux bâtisses successives, mises bout à bout, — le tout en zinc, recouvert d'un plafond à trois mètres du sol. Qu'allons-nous prendre, demain, dans cette étuve ? Contigu à l'église, le couvent des Sœurs, avec une chapelle intérieure. Plus à droite et un peu en avant, l'école. Plus à droite encore, le dortoir des garçons. L'école est en zinc. Mais ce dortoir ! Figurez-vous une bâtisse rectangulaire, formée de murs en mottes de terre, d'un mètre d'épaisseur, rongés et entamés, de toutes parts, par les pluies et les gouttières, l'eau pénétrant dans cette terre noire comme chez elle ; les murs n'atteignant pas deux mètres de hauteur, le sol de la maison est surbaissé, par rapport à l'extérieur ; et, comme il est difficile de creuser des fenêtres dans des parois de cette sorte, on distingue à peine une ou deux meurtrières par où l'air filtre péniblement. D'ailleurs, ce n'est qu'un dortoir : or, que faire en un dortoir, à moins de dormir, et qu'a-t-on besoin de lumière pour dormir ? Nous entrons. Une douzaine de jeunes gens sont là ; nous les discernons vaguement, accroupis sur des nattes. Inutile de songer à les saluer, à leur serrer la main : nous irions mettre nos

doigts dans leurs yeux... Pauvre Mission ! Les autres bâtisses, plus ou moins désarticulées, intéressent les animaux — chevaux, bœufs et moutons. Mais comme tout cela branle !

C'est pourtant, la chapelle qui, après tout, nous fait le plus pitié. Elle est, certainement, beaucoup trop petite pour les fidèles de la Mission ; elle accumule les odeurs, la chaleur, le soleil ; elle est pauvre et misérable dans son ornementation et, si elle a, sur bien des églises du Basutoland, l'avantage de posséder des bancs, — œuvre de nos précieux Frères convers, — elle ressemble plutôt à un large corridor qu'à une église.

L'inventaire des bâtisses terminé, nous visitons la propriété. Comme les arbres poussent tout seuls dans ce merveilleux pays, le P. Rousset, fondateur de la Mission, n'a eu qu'à recueillir, de ci de là, quelques boutures ou des graines et à les semer ou les mettre en terre. Aussi le terrain de Sainte-Croix d'Entabeni est-il couvert d'arbres, — eucalyptus, gouaviers, papayers, amatongoulous, ifs, etc., etc. : que sais-je ? Et tout cela donne des fruits, chacun à son époque. Nous avons pu goûter quelques fruits de l'amatongoulou, sortes de baies, grosses comme des prunes et rouges comme le fruit de l'églantier ; l'intérieur est rempli de pulpe savoureuse et d'un jus laiteux. Le fruit du papayer mûrit à peine, en ce moment : il devient gros comme un petit potiron, et sa chair rousse est renommée pour sa fraîcheur et ses qualités digestives. L'atte ou cœur-de-bœuf, fruit de l'attier, renferme une sorte de pulpe laiteuse : on lui donne ce nom, parce qu'elle a la forme d'un énorme cœur.

La Mission possède quatre hectares sur la réserve indigène, dont elle occupe une extrémité. Un peu plus loin, le Vicariat s'est rendu acquéreur de 503 hectares de terrain, que l'on garnit, progressivement, de cannes à sucre. Le rendement de ces champs immenses de cannes, dont l'exploitation est dirigée par Mr. Bernard Cropper, servira à soutenir les Missions zouloues du Natal, au moins dans une certaine mesure.

Car, il faut le dire, c'est ici la misère, la misère noire.

Quand on se trouve devant une situation comme celle de S. G. Mgr Delalle, avec une douzaine de Missions principales pour les natifs, sans revenus, sans secours autres que ceux de la Propagation de la Foi, en présence de besoins dix fois plus élevés que les ressources dont on dispose, quel angoissant problème !

Pour développer les œuvres, les Pères auraient besoin de secours, — et les secours ne viennent pas ! Et il y a les instituteurs à payer, les catéchistes à payer, les fournisseurs d'articles scolaires à payer, les commerçants à payer, les maçons à payer, — quand on bâtit une école, un pan de chapelle, un mur, une sacristie, un rien : tout se paye, hélas !

Et, malgré cela, les Pères font des prodiges, les chrétientés se multiplient, il faut agrandir les églises, il faut en faire de nouvelles, il faut établir de nouvelles Missions, — avec des Sœurs, un couvent, au moins une hutte pour le Père, etc., — et la liste des choses nécessaires s'allonge, sans que se remplisse, pour cela, la bourse épiscopale. Bien au contraire ! Que de soucis, dont il n'est pas facile de prévoir la fin !...

Nous rentrons au presbytère. La chaleur du jour est tombée : sous la véranda, nous jouissons de la fraîcheur du soir...

Dimanche matin, à six heures, comme je sors de ma chambre, je remarque, entre cette chambre et celle de Mgr Delalle, un bourdonnement intense, que je percevais, déjà, depuis mon réveil. Des milliers d'abeilles remplissent ce petit espace, allant au butin ou en revenant, chargées de pollen. Mais où vont-elles se nicher ? Finalement, je découvre leur nid : c'est entre le zinc et le bois, qui, à eux deux, forment toute la paroi. C'est là qu'elles logent leur miel et leur cire, et le zinc résonne de tout le tapage qu'elles font à l'intérieur.

Malheureusement, les pauvres petites ne jouissent pas toujours en paix de leurs douces récoltes : les rats pullulent dans ces parages et font leur régal des rayons bien remplis.

Puisque nous parlons des animaux, mentionnons

d'autres hôtes indésirables de la Mission. Ce sont les fourmis blanches, petites mais nombreuses et tenaces, qui rongent le bois, sans qu'on s'en doute, et parviennent à faire crouler les demeures sur la tête des habitants, lorsqu'elles ont fini par ne laisser que les apparences fragiles des poutres et des parois. Cela ne les empêche pas, d'ailleurs, de s'attaquer aux provisions et aux habits, dont elles ne se résignent jamais à épargner quoi que ce soit. Si elles découvrent, le soir, une paire de souliers sur leur passage, vous ne trouvez, le lendemain matin, que les clous. Heureusement qu'elles ne passent pas partout !

D'autres indésirables encore : je vous présente les serpents. Le Père Coupé en a tué un énorme, à la sacristie, la veille de notre arrivée. En nous promenant hier sous les arbres, le Père Rousset nous montrait un endroit où, l'année précédente, un mamba se balançait au-dessus de sa tête. Brrr..... : cela donne le frisson !

Mgr notre Révérendissime Père célèbre la sainte Messe, à huit heures et demie. Église pleine et 183 communions, sur lesquelles les communions d'hommes sont dans la proportion de sept à dix. Il est à remarquer que, chez les Zoulous, où les progrès de la foi sont moins prononcés qu'au Basutoland, les hommes se convertissent, cependant, plus volontiers. Il faut dire aussi que le mouvement vers l'Église catholique se fait, de jour en jour, plus sensible. Les demandes affluent, et l'on souffre de ne pouvoir donner à ces postulants de notre sainte Religion les Missionnaires que l'on voudrait. Ah ! comme les appels de S. S. Benoît XV et de S. S. Pie XI étaient et restent opportuns ! Des prêtres et des ressources : ce mot d'ordre devrait être celui de toutes les paroisses chrétiennes de nos pays d'Europe...

A dix heures, grand'Messe, chantée par Mgr Delalle. Les deux prélats sortent en procession de la sacristie et entrent à l'église par le portail, — le portail : je vous demande un peu si on peut appeler cela un portail ! — bénissant le peuple, assemblé autour de l'église. Il y en a tant, que je m'étonne et suppose qu'ils vont entrer après nous ; mais, à ma stupéfaction, je constate que

l'église est pleine déjà et que tout ce monde est condamné à rester dehors. Il y en a dans la sacristie, il y en a des grappes à toutes les fenêtres, il y en a devant la porte un très grand nombre. Aux fenêtres du chœur, nous aurons, pendant toute la Messe, des poignées de spectateurs qui nous rouleront leurs yeux blancs ; et, comme l'église est très étroite, cela nous fera l'effet d'être tout près, presque sur les marches de l'autel.

Et qu'il fait chaud ! Le soleil darde ses rayons sur le zinc du toit et le zinc des parois, se multipliant ainsi par toute la superficie métallique — qu'il chauffe, depuis le matin. Les haleines des assistants, celles des noirs restés dehors et qui nous envoient par les ouvertures des bouffées de chaleur, le manque d'air, la proximité du plafond, tout contribue à faire de ce local une étuve, dans le sens complet du mot. Nos habits sont bientôt trempés.

Après la Messe, notre Révérendissime Père prononce quelques paroles et donne la Bénédiction papale, — après quoi, la procession reprend pour le retour au presbytère, sous les yeux des fidèles, émerveillés de ces splendeurs inaccoutumées.

Ils nous suivent, au bout de peu de temps, et les évêques les reçoivent sous la véranda. Un jeune homme vient lire une touchante adresse, — si originale, que je tiens à en donner la traduction :

« Révérendissime et bien-aimé Père. — Nous sommes très heureux, aujourd'hui, de votre arrivée. Depuis longtemps, nous entendions dire que vous viendriez nous voir. En effet, nous vous voyons, maintenant, de nos propres yeux. Oui, grand-père, nous vous saluons avec notre cœur rempli de joie.

« Depuis quelque temps, notre pays a été divisé ; mais nous sommes heureux de rester sous votre houlette et celle de vos Pères. Cependant, nous pleurons, car nous avons besoin de plus de prêtres. Notre pays est bien grand et nos Pères peu nombreux. Permettez-nous de vous demander de nous envoyer, au plus tôt, d'autres Pères. Beaucoup désirent se convertir : qui les enseignera ? Vos enfants, grand-père, ont faim. Envoyez-leur d'autres prêtres pour leur distribuer la nourriture de leurs âmes.

« De même que nous nous réjouissons, nous désirons, que vous aussi, vous soyez heureux.

« Aujourd'hui, à la Messe, nous avons offert la sainte Communion à votre intention ; nous avons beaucoup prié pour vous et pour le Pape aussi. Oui, le Pape, notre Chef : oh ! nous l'aimons bien, — on nous a toujours appris à l'aimer et à prier pour lui.

« Vous, grand-père, vous habitez près de lui. Bientôt, vous retournerez de l'autre côté des mers. Vous lui parlerez : nous vous prions de lui dire combien nous l'aimons et comme nous prions pour lui.

« Nous sommes bien pauvres ; pourtant, laissez-nous remettre entre vos mains notre petite obole, avec les cœurs de vos enfants du Zoulouland.

« Souvenez-vous de nous. Priez toujours pour nous.

« Que Dieu vous comble toujours de ses faveurs, bien-aimé grand-père.

« Nous, vos enfants affectueux.

« Entabeni, 3 Septembre 1922. »

Monseigneur répond, en leur parlant du Pape, qu'ils aiment tant, en leur promettant des prêtres, puisqu'il en ont tant besoin, et en leur souhaitant mille bénédictions.

Ils apportent leurs cadeaux : un agneau, un coq, des paniers, tressés par eux en fibres d'aloès, des cuillers en bois sculpté, des colliers, des bracelets, des tabatières, des ceintures, des sachets, des lances et javelots, des calebasses, des nattes, etc., — bref, tout un arsenal d'objets bizarres ou gracieux, qui ont le très grand prix d'être de leur confection et de symboliser l'hommage de leur cœur reconnaissant.

Monseigneur demande comment il va emporter tout cela. Il réclame un wagon et des bras : qui va l'accompagner jusqu'à Rome ? Un recul répond à cette question : les Zoulous ne sont pas si voyageurs, et le Sud-Africain suffit à leur curiosité. Un tel voyage les effraie... Il faudra donc nous ingénier nous-mêmes pour transporter ces trésors.

On nous offre le dîner dans la salle d'école. A la même table seront réunis les Évêques, les Pères, les amis et visiteurs blancs, et le Frère Léon.

La véranda de l'école est gracieusement garnie de petits jardinets bordés de briques : sur le plancher de bois, les Sœurs ont disposé de la terre, des fleurs, des

arbustes. Dans la salle, même décoration, faisant tout le tour : on dirait que ces jardinets sont là continuellement et que les fleurs y ont poussé et fleuri. Au fond, un gigantesque rosier garnit toute la muraille. Des tentures couvrent les parois, harmonieusement drapées. Des guirlandes courent à travers la salle, et la table est chargée de fleurs. Les Franciscaines Missionnaires de Marie sont des artistes d'un goût très sûr ; et, de même qu'elles trouvent le moyen de conserver immaculés leurs petits souliers blancs, au fin fond du Zoulouland, elles n'ont pas laissé entamer leur sens du beau délicat, tout en travaillant avec zèle à éduquer les enfants de ce peuple — hier encore, si guerrier et si rude.

A l'heure des toasts, le Père Coupé se lève. Le Parisien se révèle ici, ce qu'il est toujours, un cœur d'enfant très affectueux et très déférent : il salue son Père et lui offre, en termes choisis, l'hommage de la Mission et du Missionnaire. Il a un mot aussi pour les visiteurs et amis, et, tout de même, l'esprit parisien trouve à se déployer : preuve qu'il ne s'éteint jamais et qu'il ne gâte pas le cœur.

Monseigneur répond, en remerciant le Père de tout ce qu'il a fait à Entabeni, après le Père Rousset, dont il continue l'œuvre. Il salue, lui aussi, les familles présentes et les loue de leur empressement à venir fêter le pasteur qui passe au milieu de ses enfants ; et il renouvelle sa promesse de faire tout ce qui est en son pouvoir pour venir en aide aux Missionnaires du Zoulouland.

Mgr Delalle se lève, à son tour, et demande la permission de parler sur un autre sujet. Un de ces jours de septembre, pas très lointain, ramène le vingt-cinquième anniversaire de l'ordination sacerdotale du Père Coupé. L'évêque ne peut oublier de souligner ce Jubilé. Le Père s'est dévoué au Natal, pendant tout ce temps, dans le ministère des indigènes. Il vient de terminer la belle église d'Umsinsini, cédée aux Pères de Mariannhill par le récent partage du Vicariat. Il lui souhaite de commencer son second quart de siècle de prêtrise par la construction d'une belle église à Entabeni. En souvenir

de cette fête, il lui offre un portait de Sainte Jeanne d'Arc tissé et finement encadré.

Le Père Coupé remercie, très ému, et promet de se dévouer à Entabeni, comme il l'a fait à Umsinsini. Sainte Jeanne d'Arc, pour laquelle il a toujours eu beaucoup de dévotion (en vrai Parisien), l'y aidera quelque peu, — il l'espère, du moins. Si elle pouvait lui apporter autant de briques qu'elle a libéré de Français au quinzième siècle !

M. Daniel, fils de Marseillais, né à la Réunion, marié à une Mauricienne, ingénieur à Tinley Manor (Natal), porte la santé de Mgr Delalle...

Mgr Dontenwill porte celle des Sœurs et les remercie de leur dévouement...

A trois heures, sous la véranda (il fait tellement chaud à l'église), Monseigneur baptise deux jeunes gens, trois femmes et un enfant, — six nouveaux chrétiens, qui viennent grossir le nombre des catholiques de la Mission de Sainte-Croix !

Ensuite, les enfants de l'école viennent faire montre de leur savoir en gymnastique suédoise. Le Père Coupé nous fait remarquer finement qu'il a été soldat, mais qu'il n'a pas encore pu réaliser de grands progrès, n'étant que depuis peu de mois à Entabeni. Son escouade fonctionne, d'ailleurs, très bien.

Le soir, les enfants reviennent entendre le gramophone. Il faut les voir accompagner des balancements rythmés de leurs corps les morceaux un peu enlevants du répertoire ! Ils s'y sont d'ailleurs exercés, toute l'après-midi, en dansant et en chantant à la manière indigène — assez semblable à celle du Basutoland.

§ LXXVII. — **Visite d'un « Kraal ».**

Lundi matin, Mgr Delalle, le Père Rousset et le Père Perbal vont à la découverte d'un *kraal* païen, à peu de distance de la Mission.

On traverse un fond marécageux, où coule un ruisseau, stagnant par places et qu'on traverse sur un pont zoulou. Imaginez une dizaine de pierres, très dures et

pourtant poreuses, posées à même dans la boue noirâtre du ruisseau et dans les interstices desquelles passe une eau sale : voilà le pont, qui ne risque pas d'être renversé, à l'époque des crues. Le Père Rousset nous dit que les grandes pluies gonflent tellement cet infect ruisseau, qu'elles couvrent tout le fond de ce vallon et qu'on ne peut plus passer, même à cheval.

Plus haut, des milliers de fourmilières, monticules d'un demi-mètre de hauteur et plus, très compacts et durs, — la fourmilière descendant, parfois, jusqu'à un mètre sous terre. Les fourmiliers font un ravage continuel dans ces monticules, dont plusieurs sont éventrés.

L'emplacement du *kraal* est désert : plus rien, — les habitants ont émigré !

Un enfant, qui garde les bestiaux, un peu plus loin, nous explique où il se trouve, en ce moment : nous prenons notre courage à deux mains et poursuivons notre route à travers les prés.

Le voici. Pas d'enceinte : c'est une exception. Quelques huttes, assez petites...

Nous approchons. Chemin faisant, le Père Rousset nous expose la grande règle de politesse zouloue. Nous allons entrer dans le *kraal*. Il ne faut pas adresser la parole, les premiers, mais attendre qu'on daigne nous parler. C'est entendu : nous n'y manquerons pas et nous ne proférerons le *San'bona* que lorsqu'on nous l'aura déjà dit.

Quelques femmes et jeunes filles sont là, qui nous regardent entrer. La mode nous rappelle un peu celle qui sévit, actuellement, en Europe : le décolletage est même en progrès par ici, et nos dames d'Europe pourraient, si elles voyaient ces dames zouloues, être tentées de faire des progrès dans la suppression des habits. La plus âgée peut avoir cinquante ans : elle porte sur la tête le « hennin » rouge, signe des femmes mariées ; mais son hennin n'est pas très grand et aurait besoin de rafraîchissement. Les trois autres sont des jeunes filles et laissent tomber de leur tête de nombreuses tresses noires...

Enfin, Madame nous dit le sacramentel *Sanibona*

(« Je vous ai vus ! »), et nous répondons. Le Père Rousset demande où est le père. On nous apprend qu'il est aux champs et que déjà on l'a envoyé chercher. Nous sommes devant la hutte principale, mais nous n'y entrerons que quand il sera là.

Nous nous dirigeons vers la hutte des jeunes filles, et l'une d'elles nous suit. Une petite cour, fermée par des roseaux assez mal tressés et retenus, la précède. Nous entrons à quatre pattes, la porte n'ayant qu'un demi-mètre de haut. La hutte est faite d'une charpente de branches plus ou moins fortes, un tronc de deux mètres soutenant le sommet ; sur la charpente sont fixées de grandes herbes très serrées et retenues ensemble par des morceaux de bois, formant un tout compact et résistant au vent. On est parfaitement à l'abri et de la pluie et du vent, à cause de l'imperméabilité du chaume et de la petitesse de la porte.

On fait le feu au milieu, la fumée monte et garnit toute la partie supérieure, noircissant les poutres et l'herbe d'une épaisse couche de suie. On a suspendu des épis de maïs, que la fumée préserve des vers et qui serviront pour la semence. Il y a, contre les parois, des marmites en terre, des calebasses, des ustensiles divers, des cannes, etc. Par terre, sont roulées les nattes qui servent de sièges, car on doit être placé assez bas pour éviter d'avoir la tête dans la fumée.

La jeune fille qui nous a suivis nous présente des nattes, et nous nous asseyons, sans mot dire. Elle s'accroupit devant une pierre, creusée en forme de mortier, et se met à moudre du maïs : c'est la farine de la famille, — fermentée, elle sera la base de la bière, boisson ordinaire des Zoulous. Les deux autres jeunes filles entrent, à leur tour, et une conversation s'engage entre elles et le Père Rousset.

Quand nous avons assez vu la hutte et fait l'inventaire de son mobilier, nous sortons.

— « Attention ! » nous dit le Père Rousset. « Il ne faut pas sortir à reculons : ce serait considéré, par nos hôtesses, comme une insulte. Sortez face à l'extérieur. »

Nous nous remettons à ramper, — sans aucune grâce, assurément.

La hutte voisine est de même taille, c'est-à-dire assez petite. La clôture de roseaux est à moitié renversée, et nous apercevons un enfant de deux ou trois ans, entièrement nu, et une fillette de dix ou douze ans, qui ne porte qu'un petit pagne.

— « C'est le costume de leur âge », nous fait observer le Père Rousset.

— « Dites plutôt que c'est la nudité de leur âge », ripostons-nous.

Nous approchons : le gosse s'enfuit, en hurlant, la petite le suit, et tous deux s'engouffrent dans la hutte. De celle-ci sortent le visage et le buste d'une vieille, qui peut avoir soixante-dix ans. Tout en restant accroupie, elle nous salue et, en souriant, échange quelques plaisanteries avec le Père Rousset.

A ce moment, la plus jeune des jeunes filles s'avance, portant une calebasse, et la mère nous offre à boire. Le Père Rousset commence, à même le récipient, dont la fille a pris soin d'essuyer les bords avec ses doigts.

Il me passe le « verre » :

— « A votre tour. C'est de la bière cafre. Elle est d'ordinaire mieux réussie ; mais ce n'est pas mauvais, tout de même. Je suis bien content d'en avoir bu, car la marche m'avait donné soif. »

— « J'en ai bu au Basutoland. Ce n'est pas si mauvais que le sel de magnésie. Allons-y bravement. »

Et je saisis la calebasse. Le liquide, épais et roussâtre, passe en laissant l'impression qu'il y a plus à manger qu'à boire. Il est doucereux et acide, à la fois. Pour faire plaisir à nos hôtesses, j'en absorbe de longues gorgées : aussi bien, je sais que c'est rafraîchissant. Quand même, le courage a des limites : je n'ai pas la force d'aller jusqu'au bout, et Mgr Delalle déclare qu'il n'y touchera pas.

—« Tenez, Père », dis-je au Père Rousset, en lui tendant le pot, « finissez. Je ne puis me dévouer jusqu'au fond. »

— « Oh ! » répond-il, « je n'ai pas l'intention de finir. Ce serait mieux d'achever, mais elles devront se contenter de notre bonne volonté. »

Sur ces entrefaites, l'homme arrive. C'est Tetemanezulu, — de race royale, comme l'indique la terminaison « zulu ». Il est vêtu, assez pauvrement, d'un veston usé, les cuisses et jambes nues, avec le petit pagne devant et la peau de mouton qui lui bat les mollets.

Il suit la charrue, qui revient avec lui, et laisse le gamin conduire les bêtes à la hutte qui sert d'écurie. Quant à lui, il va s'appuyer à un arbre, en se tournant vers nous. Le Père Rousset demeure le dos tourné, sans mot dire, attendant le salut. Nous, qui ne sommes pas encore faits à la politesse zouloue, nous ne nous privons pas de le regarder.

Il a une face énergique, carrée, mais les yeux sont bons et doux. Un petit collier de barbe noire et frisée lui entoure le menton et le bas des joues. Sa taille est haute, sa carrure forte.

Les femmes se taisent.

— « Quand va-t-il se décider à parler ? » demandé-je au Père Rousset.

— « Attendez, » murmure-t-il.

— « Je vous ai vus, prêtres ! » dit alors le Zoulou.

Le Père Rousset se retourne vers lui. C'est alors seulement qu'il semble s'apercevoir de sa présence.

— « Je t'ai vu, enfant ! » lui répond-il.

On appelle enfants, sans distinction d'âge, tous les hommes de race royale, descendants de Dinizulu. Rien ne leur fait plus d'honneur que cette appellation.

Et la conversation s'engage — dont, naturellement, je ne saisis pas un mot.

Quand le Père la laisse tomber, Tetemanezulu se tourne vers un jeune homme, qui est en train de couvrir une nouvelle hutte-écurie. Il lui donne quelques conseils, pour fixer les morceaux de bois qui retiendront les herbes.

Il se tourne vers nous et nous invite à le suivre dans sa hutte. Nous passons à côté de l'enclos des bestiaux,

sorte de grand cercle entouré de fascines et dont le sol est tout couvert de bouses piétinées.

Il y a encore cinq ou six huttes, pour ses femmes. La sienne est la plus proche de l'enclos, qui occupe le milieu du *kraal*.

La hutte du maître est la plus vaste et la mieux entretenue. Les parois sont plus soignées, les herbes plus serrées, le sommet plus élevé ; le sol, de terre battue et archibattue, est comme ciré de noir, lisse et poli comme s'il était fait de céramique luisante, sans aucun interstice. Le foyer est bien au milieu, entre deux poutres, qui soutiennent le tout. Le mobilier est plus sobre encore que dans l'habitation que nous avons vue. Pas de maïs, ni cette abondance d'ustensiles de cuisine que nous avons remarquée là-bas. Des cannes, des nattes. A peine entrés, nous apercevons deux étrangères, assises dans un coin.

— « C'est une jeune fille et sa mère », nous dit le Père. « Elle est, sans doute, fiancée à Tetemanezulu. Cela lui fera une femme de plus. »

Comme je n'ai pas de natte et que je reste debout, il fait un signe, et l'une des filles me tend une natte. Quant à lui, il donne un ordre, et on lui apporte une cuvette en terre, et il se lave les mains.

Le Père lui fait quelques compliments, lui dit que nous trouvons sa hutte belle et spacieuse. Au bout d'une minute, nous nous levons et lui faisons nos adieux : la visite est terminée. Nous le laissons à sa fiancée ; peut-être va-t-il débattre avec la mère l'époque où il pourra livrer les bœufs et conclure le mariage.

— « Les autres femmes », dis-je au Père Rousset, « n'ont pas l'air de voir avec déplaisir arriver au logis une nouvelle épouse : pourquoi ? »

— « Parce que cela diminue leur travail. Et, puis, c'est dans leurs mœurs. L'homme est chef : sa volonté fait loi. »

— « Pauvres esclaves ! »

— « Oui ; et que la Religion catholique les délivre de cette sujétion ! Alors, l'homme et la femme travaillent

également. Et puis, comme ils forment un ménage plus simple, il y a moins à faire : on bâtit moins, on construit mieux, on garde ses bœufs. C'est l'aisance qui s'établit au foyer, plus stable et plus uni.. Si vous voulez », ajoute-t-il, « nous irons voir, en retournant à la Mission, un ménage catholique. »

Nous y arrivons en une demi-heure.

De loin, notre regard se pose sur un carré d'arbres déjà vigoureux, formant quatre allées plantées en ligne, à la manière de la Mission. Au centre, deux cases, — l'une pour les gens, l'autre pour les bêtes. Celle des gens est en mottes et non plus, simplement, en herbes ; la porte, quoique basse, est assez haute pour que nous n'ayons pas à nous mettre à quatre pattes. Le toit est en chaume très épais. Il doit y faire bon, l'hiver, et, en été, les mottes entretiennent une fraîcheur relative.

D'ailleurs, tout auprès, nous voyons la carcasse d'une nouvelle maison, plus ample et plus haute. La charpente est déjà faite : il ne reste plus qu'à mettre, entre les montants de bois et sous le toit achevé, les murs en mottes qui la fermeront.

Le mari est au travail. La femme nous reçoit, avec ce sourire qui sent la famille : elle est de chez nous, elle a confiance. Les enfants s'approchent, répondent à nos questions, disent leurs noms : ce n'est plus cette réserve sauvage de tout à l'heure.

Malheureusement, nous n'avons plus le temps de nous arrêter davantage. Il faut rentrer à la Mission. En passant auprès des plantations de sucre, je demande à Mgr Delalle la permission de couper une de ses cannes à sucre et de la sucer ou, mieux, de la mâcher. Permission accordée, sans peine : le jus est abondant et délicieux, — la canne choisie étant à point. Haute d'un mètre et demi, elle sera coupée dans quelques mois : on passera le feu dans le champ, pour brûler les feuilles sèches, et l'on coupera les cannes avec des espèces de serpettes, qui en tranchent quatre ou cinq d'un coup.

Quand on ne brûle pas, il faut « tracher », — travail que les noirs n'aiment guère, car les feuilles coupent les

doigts, piquent les épaules et les jambes et provoquent des démangeaisons cuisantes...

. . . . . .

Le soir de ce même jour, séance à l'école : lanterne magique !

De même que le gramophone, la lanterne magique est une vieillerie, prêtée par le Père Rousset au Père Coupé. Le gramophone vient du Père Van der Laenen, autrefois à Entabeni. La lanterne a une origine plus confuse. Nous allons avoir la preuve de son ancienneté.

Elle est éclairée par une lampe à alcool dénaturé. Au bout de dix minutes, la poire à pression est percée et la lampe n'éclaire plus. Dans ce pays, le caoutchouc ne résiste pas : il est durci et inutilisable, au bout de très peu de temps. Il faut ajouter que le clapet ne fonctionne plus et que l'air s'échappe. Les manchons sont extrêmement fragiles, et nous en perdons trois sur quatre.

Après une demi-heure de tâtonnements, on nous apporte deux nouvelles poires, qui ne peuvent pas s'adapter, puis deux pompes à bicyclette. La plus petite nous donne la pression voulue ; et la séance reprend, à la grande joie des enfants, qui applaudissent, à tout rompre, chaque fois qu'un sujet intéressant passe sous leurs yeux. Les portraits des guerriers zoulous, des grands chefs et des sorcières ont un succès spécial. Mais le portrait du Père Rousset (fondateur de la Mission), du Frère Boudon et du Père Coupé ne sont pas salués avec moins d'enthousiasme.

Les deux tendances se manifestent : attachement aux traditions nationales et aux souvenirs religieux. Les vues de la Vie de Notre-Seigneur sont contemplées avec une émotion plus silencieuse mais profonde.

Bref, nous remarquons que ces récréations plaisent aux enfants et peuvent les instruire. Mais il faudrait un appareil à demeure dans la Mission, une lampe simple et pratique (le caoutchouc et les rouages compliqués n'étant pas de mise en cette région) et des vues instructives. Qui va les envoyer au Père Coupé ? Il y aura bien, dans la grande et généreuse ville de Paris, des compa-

triotes du Père Coupé qui voudront enrichir le Parisien d'Entabeni d'un appareil complet et de vues religieuses...

. . . . . .

Mardi matin, départ. Cette fois, nous allons à Gingindhlovu, directement. Bernard Cropper veut nous faire voir le pays de ce côté, plus varié et plus intéressant. Le Père Coupé, qui doit visiter un de ses postes secondaires, prend sa chapelle portative et nous accompagne.

Nous passons devant la maison des Dunn, métis très intéressants, qui ont joué un rôle prépondérant dans la fondation de la Mission de Sainte-Croix. Nous en reparlerons.

Les voitures, un peu plus loin, descendent dans un ruisseau noirâtre, qui coupe la route, et y plongent jusqu'à l'essieu. Ce doit être gai de passer par là, au moment des grandes pluies !

La route monte et descend, continuellement. Les vallons sont jolis et verdoyants. Les plantations de cannes à sucre alternent avec les champs d'ananas et les pâturages. Mais c'est, quand même, la plaine, car les montées sont douces et les collines arrondies. Au loin, les perspectives des montagnes d'Eshowe, derrière lesquelles se trouve la Mission de Saint-Jules, Umpapala, près Mbongolwane, dirigée par le Père Rousset. Nous avons le regret de ne pouvoir la visiter : difficultés d'accès, de logement et manque de temps. Cette fondation est assez récente et très pauvre : quelle misère encore, là-bas ! Un presbytère fait de pierres, ajustées et non cimentées, et composé d'une seule chambre qui craque de toutes parts... et une chapelle digne de Bethléem.

Nous rentrons à Durban pour la soirée. Le lendemain, repos, sauf une visite au sanatorium — et un Salut, avec Bénédiction papale, dont bénéficient les orphelines de Sainte-Philomène...

§ LXXVIII. — **Mission de Maritzburg.**

Jeudi matin, départ pour Pietermaritzburg. Le temps s'est refroidi, mais, par ici, cette journée d'hiver est comme une de nos journées ensoleillées de mai.

Nous pouvons admirer, cette fois, les paysages — que la pluie et l'obscurité du 6 août nous ont interdit de contempler.

La montée vers Maritzburg se partage en deux, comme si l'accès aux plateaux était coupée par un palier. La première partie de la montée est excessivement accidentée. La ligne, construite il y a plus de vingt ans, a été faite avec la préoccupation d'éviter les tunnels, les viaducs et autres travaux d'art, si nombreux dans nos montagnes d'Europe : on est tombé dans un autre excès, celui des courbes et des rampes fréquentes. Le train monte, descend, tourne à n'en plus finir. Tantôt il souffle et s'époumonne, tantôt il dégringole, avec une vitesse qui tient du vertige ; il nous donne, deux et trois fois de suite, la vue du même paysage sous des aspects différents, — et nous ne nous en plaignons pas.

Que de jolis coups d'œil pour les peintres et les photographes : ces champs de bananiers, le long des pentes, — ces bosquets de fleurs, — ces plantations de pins, qui trahissent tous les mouvements du sol, en les arrondissant, — ces vues lointaines sur les collines, qui se succèdent et se dépassent, comme si elles se haussaient pour mieux voir !

Et quelles surprises, lorsque la ligne — après avoir serpenté, quelques minutes, entre deux talus — débouche, soudainement, sur le bord d'un vallon. Tout à coup, on est en présence d'une immense plaine, à peine modelée, çà et là, par la main habile du Créateur. Au loin, Durban nous apparaît plusieurs fois, chaque fois un peu plus loin ; le Berea ne la cache plus ; nous sommes sur un Berea plus élevé et qui la domine de plus loin. Les ondulations du terrain la préparent et lui font une verte couronne. Elle se repose là-bas, toute tranquille, la ville fastueuse et fière, dans ses fleurs et ses arbres, au bord de la mer prestigieuse, que le soleil fait briller au loin. Elle apparaît comme une superbe oasis, à l'extrémité d'une terre que les distances font sembler vide et sur laquelle on ne perçoit plus ni les bois ni les huttes ni même les agglomérations trop petites. Elle attire par

son éloignement, qui la fait plus grande encore, et par sa position, qui est la plus flatteuse, après cette étendue interminable, — vrai glacis enchanté, pittoresque et gracieux du séjour le plus séduisant de l'Afrique du Sud...

Nous montons toujours. Nous irons jusqu'à 900 mètres, au milieu des sites les plus changeants et les plus surprenants. Voici, par exemple, Krantz Kloof, un ravin extrêmement profond, que nous verrons quatre fois, et dont les bords sont masqués par des végétations arborescentes, d'une vitalité magnifique, et près duquel (car il est long) le Créateur a ménagé quantité de coins délicieux, où les Durbanais viennent, l'été, chercher la fraîcheur.

Plus loin, c'est la « vallée des mille collines », que nous découvrons, brusquement, au sortir d'une tranchée. Rien de plus féerique ni de plus grandiose que cette immense étendue, où pas une surface plane ne se distingue, tant les collines paraissent rapprochées. On dirait qu'elles se poursuivent l'une l'autre ou qu'elles se poussent, comme les moutons d'un troupeau pressé. Et toutes sont couvertes d'herbe fraîche, mamelonnées ou doucement ondulées : pas une ligne heurtée dans ce spectacle, où l'encombrement ne perd jamais l'aspect de l'ordre ; elles sont innombrables et, pourtant, chacune a l'air à sa place, et toutes semblent obéir aux montagnes qui ferment, à l'horizon, cette assemblée de collines réunies là par Dieu, — exprès, dirait-on, pour fournir à l'œil le régal le plus enthousiasmant.

Nous tournons autour d'un des côtés de ce cirque original, et nous avons la chance de l'examiner longtemps. Quelle beauté calme et reposante dans ces croupes, qui se répètent, pour ainsi dire, à l'infini, sans se ressembler ! On ne peut rien imaginer de plus désencombré que celles qui sont les plus proches et qui portent, à peine, deux ou trois huttes isolées. Le gazon les recouvre, comme du velours, — un velours vert tendre, jeté sur elles comme un manteau, sans un pli, sans une tache, — et, aussi loin que notre regard peut aller, il suit les courbes douces

et ne s'arrête nulle part : pas une fracture, pas un rocher.

Nous tournons encore. Voici les hauteurs que nous côtoyions tout à l'heure : elles sont de même nature et, cependant, paraissent plus élevées. La ligne du chemin de fer y trace de longues traînées jaunes, qui déchirent le spectacle et en abîment l'harmonieuse uniformité. Puis, tout d'un coup, un écran de roches coupées cache le cirque aux mille collines, sans nous avertir : c'est fini.

Bientôt, le panorama change : nous sommes sur le premier palier, un plateau immense, — avec, à l'horizon, quelques montagnes aux pans raides et desséchés, un peu comme au Basutoland. La verdure est plus anémique, la faune n'est plus si vigoureuse, les espèces sont moins tropicales. Ce n'est plus la même vie ni la même fécondité luxuriante. Nous entrons dans un climat plus tempéré, nous montons d'une façon moins sensible : c'est le plateau de Pietermaritzburg.

Encore une poignée de collines, juste avant d'arriver, pour permettre à la ville, appelée le « trou dormant », de s'étaler, paresseusement, dans une cuvette — qu'elle remplit tout entière, au pied de la seconde montée vers les plateaux. Voici Thornville, Fox Hill, Bisley et, enfin, Pentrich. Nous tournons autour de la cuvette, avant de trouver un joint pour y descendre. Pietermaritzburg n'est qu'à 676 mètres d'altitude, — un vrai trou dormant, protégé par de charmantes collines, qui en rendent le séjour agréable et tranquille.

Pietermaritzburg a un peu plus de 34.000 habitants, dont la moitié, exactement, sont blancs. Elle est la capitale de la Province ou État du Natal. Son nom rappelle deux chefs Boers, Piet Retief et Maritz — qui, avec Potgieter, furent, à une certaine époque, les conducteurs du peuple *dutch* (ou hollandais) en quête d'une nouvelle contrée.

Lorsque nous arrivons en gare, le quai nous paraît d'une animation peu habituelle. En effet, Son Honneur le Maire, Mr. Saunders, est là pour accueillir Monseigneur, avec un bon nombre de notables, — MM. E. P. Smith,

Kufal, de Villiers Saint-Pol (magistrat), — le chef de gare et une foule nombreuse.

Le Maire complimente Monseigneur et lui souhaite la bienvenue : c'est un petit homme fin, à la barbiche blanche, et qui place ses phrases soigneusement, comme s'il voulait les retrouver ensuite. Monseigneur répond, avec son sourire et son amabilité habituelle. M. de Villiers Saint-Pol présente les vœux des Catholiques, et l'on se met en marche vers la sortie.

C'est alors seulement que nous pénétrons dans le hall. Les cadets du Collège Saint-Charles sont là, avec leur fanfare, qui retentit, — tambours, clairons, fifres écossais. Des policiers maintiennent ou, plutôt, constatent l'ordre.

Nous passons entre deux haies de cadets. Deux automobiles reçoivent les Évêques, le Maire, les notables, le R. P. Amand Langouet, Supérieur de Pietermaritzburg. Les cadets se mettent en rangs, la fanfare en tête.

Mais en voici bien d'une autre. Les voitures défilent entre deux haies de jeunes filles, vêtues de blanc (comme les cadets) et conduites par les Sœurs de la Sainte-Famille, — ce sont les élèves des trois écoles de nos Sœurs, — et, les autos passées, elles se mettent à la suite, en rangs militaires, comme les garçons. C'est un spectacle curieux : en avant, les cadets, culotte blanche et chemise blanche, les manches retroussées jusqu'au coude, le chapeau colonial gris-vert à larges bords, un des bords relevé et portant la plaque et le monogramme du collège, et, en arrière, les filles, en blanc, avec le chapeau uniforme et la plaque-écusson de l'Institut, — et tout ce monde défilant d'un bon pas.

La foule suit ou accompagne sur les trottoirs, — blancs, noirs, métis, Indiens, il y a de tout, — extrêmement sympathique. C'est un cortège triomphal.

Nous arrivons, bientôt, à l'église — qui n'est pas loin de la gare. La foule entre, peu à peu, puis les Évêques, qui font une prière sur deux prie-Dieu placés dans le chœur, pendant qu'on chante *Faith of our Fathers.*

Les prélats donnent ensuite leur bénédiction, et l'on entonne le cantique *God bless our Pope...*

Après cette réception solennelle, nous saluons les Pères Pierre Gourlay, Alain Tanguy, Albert Hanon et Arthur Van der Laenen, et passons la soirée en communauté.

A huit heures, *at home* à l'Hôtel-de-Ville, splendidement décoré.

Mgr Dontenwill et Mgr Delalle — assistés du Maire, de l'Administrateur (fonction répondant à celle de Gouverneur) Mr. Plowman et de MM. E. P. Smith, Saint-Georges, ainsi que des Pères Sormany et Langouët — reçoivent un à un les invités.

Pour la présentation, les autorités montent sur l'estrade.

Le Maire parle, le premier, pour la bienvenue officielle. M. de Villiers Saint-Pol lit l'adresse des Catholiques, et Mr. Bird parle au nom de la paroisse.

Mr. Bird est le représentant d'une des familles catholiques les plus anciennes de la ville. Il rappelle que les Oblats sont, depuis 70 ans, à Maritzburg et que c'est la première fois que leur Supérieur Général vient les visiter en Afrique. Il souhaite la répétition plus fréquente de cette visite et, particulièrement, exprime le désir de revoir ici Mgr Dontenwill.

Monseigneur répond qu'en effet, s'il fallait encore attendre 70 ans, il en aurait alors 135, — ce qui serait un peu trop. Il remercie le Maire et fait remarquer que, si Maritzburg est la dernière ville qu'il visite au Natal, ce n'est pas la moindre. L'hospitalité qu'il y reçoit est charmante.

Il fait ressortir l'insistance avec laquelle l'adresse des Catholiques exprime la reconnaissance pour l'œuvre des Oblats depuis 70 ans. C'est tout à l'éloge de la communauté ou paroisse. Il espère que Maritzburg continuera à donner l'exemple de la déférence et de l'obéissance à l'autorité et souhaite que ses progrès aillent, toujours, en grandissant. Il souligne, ensuite, l'œuvre des Sœurs de la Sainte-Famille, qui n'a pas peu contribué à la

prospérité religieuse et a fait de Maritzburg un centre d'éducation apprécié.

Il promet de se souvenir de tout ce qui a été fait ici et d'en rendre compte au Saint-Père, à son retour à Rome, en lui disant quels enfants dévoués le Pape possède en cette cité.

Les applaudissements éclatent, à chaque phrase de ce discours, exprimant l'attachement profond des Catholiques pour l'Église et les Oblats.

La séance continue : chants et musique, — artistement exécutés, morceaux de choix...

Vendredi matin, à dix heures, nous sommes réunis chez les Frères Maristes, au Collège Saint-Charles, pour un *Grand Gymnastic Display*. On a dressé une estrade, couverte d'un velum : devant nous se déploient, tour à tour, les diverses classes. Petits et grands rivalisent de bonne tenue et de discipline militaire...

Pour finir cette séance, la plus belle en ce genre que nous ayons vue en Afrique, Monseigneur proclame un congé. Cette fois, ce sont les athlètes qui applaudissent, et, quand ils sont fatigués d'applaudir, ils lancent un triple hourra en l'honneur de Mgr l'Archevêque, à faire crouler les murs du Collège.

Saint-Charles était, autrefois, entre les mains des Oblats : Mgr Delalle a fait là ses premières armes, et la confiance de Mgr Jolivet l'avait placé très jeune à la tête du Collège. Il y fut remplacé par le Père Sormany, qui en fut le dernier directeur Oblat. Les nécessités du ministère obligèrent l'Évêque à reprendre les Pères pour le travail paroissial, et les Frères Maristes vinrent les remplacer.

Il fallut, alors, se pourvoir d'un presbytère. Saint-Charles était déjà le troisième. On acheta, auprès de l'église, deux méchantes bicoques — qui sont encore habitées par les Pères. Mais nous avons, en ce moment, la perspective d'une meilleure résidence, dont les murs se couvrent de la charpente destinée à recevoir le toit. Dans quelques mois, les Oblats de Maritzburg auront enfin, après soixante-dix ans de ministère et de dévoue-

ment, une maison modeste mais répondant mieux aux besoins des santés.

L'église est une grande bâtisse tripartite, couverte de trois plafonds, de hauteur inégale, et éclairée par lès fenêtres des nefs latérales et d'une espèce de triforium vitré à la partie supérieure. Les colonnes sont en bois. Au-dessus de la table de Communion, une triple arcature supporte un grand Crucifix polychromé et deux statues de la Sainte Vierge et de Saint Jean. Les bancs sont d'une extrême simplicité. La décoration est de bon goût. Somme toute, c'est une église commode, mais modeste.

Presque point de jardin : la plus grande partie de la propriété de la Mission a été cédée au Collège.

Une rue sépare le collège et l'église (qui sont attenants) du Sanatorium des Sœurs Augustines, auquel est adjoint une Maternité, — de l'église des Zoulous, — de l'Orphelinat des Sœurs de la Sainte-Famille, dont la chapelle n'est autre que la première église de Maritzburg, — de l'école paroissiale et de l'école supérieure, toutes deux dirigées par les Sœurs de la Sainte-Famille.

L'après-midi, l'auto de Mr. Smith vient nous prendre, pour nous faire faire le tour de la ville : jardin botanique, Pentrich, Alexandra Road, le Cimetière, — où reposent les Pères Édouard Kelly, Justin Barret (le fondateur de la paroisse, mort à 84 ans) et François Rieland.

Samedi matin, visite du Sanatorium et de la communauté des Sœurs de la Sainte-Famille. Le Sanatorium compte 85 lits, plus une Maternité : c'est la dernière fondation des Sœurs Augustines, au Natal, et la plus importante.

La Sainte-Famille possède, à Maritzburg, 35 Sœurs et dirige l'école indienne, l'Orphelinat Sainte-Marie, l'école paroissiale et l'école supérieure. C'est leur établissement le plus important, quant au nombre des religieuses, de tout le Sud-Africain. La Rév. Mère Vicaire et Visitatrice est présente à la réunion.

§ LXXIX. — Visite à Howick.

A deux heures, départ pour Howick, toujours dans l'auto de Mr. Smith, qui nous accompagne. Nous montons les collines qui mènent au deuxième palier : ascension rude, s'il en fut, mais dont notre voiture *Hupmobile* s'acquitte à merveille.

Arrivés au sommet, à 1.300 mètres, nous stoppons. En nous retournant, nous laissons échapper un cri de surprise et d'admiration. Devant nous s'étale un panorama inoubliable : la ville tout entière, les collines qui l'enferment, celles qui s'étagent en arrière, les contreforts du plateau que nous abordons, les vallées profondes qui commencent, les bois et, tout au loin, les montagnes — dont l'une en forme de table gigantesque et qui semble clôturer l'horizon. Un tel spectacle ne peut se décrire : c'est un prodige de la main du Créateur, — *Benedicite, montes et colles, Domino...*

Nous montons encore. Les sommets sont boisés, plus qu'il n'est ordinaire en ce pays. La fraîcheur devient plus sensible.

Voici Hilton Road, Cedara, sur un plateau légèrement incurvé qui porte l'école d'agriculture et ses nombreux bâtiments, Merrivale, la jonction du petit embranchement pour Howick, et enfin Howick.

Howick n'a que six cents habitants ; mais on dit que c'est une ville d'avenir. Admirablement située sur l'Umgeni, entre des collines qui en protègent les habitations clairsemées, elle possède bon air et des environs superbes : c'est une des raisons de son grand succès comme saison d'été.

Nous nous arrêtons, quelques minutes, chez Mr. Drew, hôtelier catholique, qui a réuni chez lui les représentants des familles catholiques de la localité.

Puis, comme l'heure de la cérémonie chez les noirs n'est pas encore sonnée, nous allons visiter, à deux pas, les chutes du grand Umgeni.

La rivière coule dans un fond aux pentes peu inclinées ;

puis, rencontrant tout à coup le vide, elle se précipite, d'une hauteur de 110 mètres, dans une gorge de toute beauté. Ces chutes sont deux fois plus hautes que celles du Niagara et, lorsque sévissent les pluies du printemps, lancent dans l'abîme un volume d'eau incroyable. Les eaux ont creusé un lit dont on ne connaît pas la profondeur, car la chute est presque verticale et la masse d'eau qui tombe empêche quiconque d'en approcher.

L'endroit est vraiment pittoresque : qu'on se figure une muraille de plus de cent mètres, absolument à pic, aux pans coupés tout droit, les cassures de la roche étant verticales ; en bas, une vallée étroite et qui tourne, brusquement, vers l'est. Fraîche et verdoyante, à cause de la vapeur d'eau et de l'humidité qui règne continuellement dans ce boyau resserré, elle est habitée par un certain nombre de familles, et l'on y a bâti une usine, aussitôt après le tournant. C'est, deux ou trois fois plus profond, le fameux Grund de Luxembourg, — avec, en plus, quelque chose de sauvage dans les formes, — et la chute est une des plus belles du monde.

Actuellement, le volume d'eau est déjà respectable, et, comme il n'y a pas d'espace libre entre l'eau et la muraille de rochers, l'écume et la vapeur fine jaillit d'un peu partout. L'eau se divise et retombe en pluie d'une blancheur de neige, sauf sur la droite, où elle est jaunâtre pendant une dizaine de mètres. La seconde partie de la chute est éblouissante et forme un rideau de dentelle parfaitement opaque. Mais, du haut en bas, la largeur de la nappe est égale, et pas une brisure ne vient troubler l'harmonie éclatante de cette neige mobile, d'un mouvement continu et attirant.

Mais il faut s'arracher à ce spectacle : à quatre heures, vous devons être à l'église zouloue.

Nous y parvenons, en effet, à l'heure dite. Le Père Van der Laenen nous apprend que son appel aux diverses chrétientés voisines a eu plus d'effet qu'il n'avait espéré : il y aura 211 confirmands. Heureusement que les deuxé vêques ont apporté mitres et crosses : ils vont donner la Confirmation ensemble.

L'église a été bâtie par le Père Lenn et le Frère Boudon. Elle est en zinc, très modeste ; pas de sacristie, sinon un espace très restreint derrière l'autel ; une petite chambre pour le Père, sans *lit*, — il doit y loger, comme ces jours-ci, lorsqu'il vient faire le service à Howick. Sur le côté, une petite chapelle, adjacente à l'autel, pour les Catholiques blancs. Le sol est en terre battue et mal égalisée : les temps de la construction sont loin.

C'est la pauvreté qui règne ici : il y a, tout juste, une étole et un surplis, — et quel surplis : une grande chemise, qui me va jusqu'à mi-jambe, et Dieu sait si je suis grand !

Le Père Hanon, qui est venu prêter main forte au Père Directeur pour les confessions, s'empare de l'unique aube de la Mission et la relève pour l'amener à la hauteur de mon surplis.

Pas de chape et une seule étole, — heureusement qu'on s'est muni, à Maritzburg, d'une belle étole pour Mgr l'Archevêque.

Sur le palier de l'autel, deux fauteuils en osier : comme ils occupent toute la place, on les enlève. De plus, la table de communion ne pouvant recevoir, à la fois, que dix confirmands, Monseigneur décide d'aller dans les rangs, qui sont opportunément disposés en long, les fidèles se regardant. Il n'y a, dans l'église, que les confirmands, avec le parrain et la marraine, et ils remplissent tout.

Les deux Pontifes sont montés sur le palier de l'autel et chantent ensemble, en suivant, sur un Pontifical unique, les prières de la Confirmation. Ils descendent, ensuite, dans les rangs et confirment, chacun, tout un côté de l'église.

On fait ensuite entrer le peuple, qui remplit tous les intervalles et toute l'allée du milieu ; et Monseigneur donne la Bénédiction papale, puis la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Pauvre église ! C'est à peine si elle a le strict nécessaire en fait d'ornements : et encore ! Pas de chape, pas de custode pour la lunule ; un tout petit ciboire, — et le

Père aura, demain, plus de 300 communions. Quand il y a des enfants de chœur, rien n'est là pour les habiller. Bref, c'est la pauvreté de Bethléem... Les ouvroirs du Sacré-Cœur et l'Œuvre des Églises pauvres de Belgique ne pourraient-ils s'intéresser à Howick et aux autres Missions du Père Van der Laenen ?...

Le retour se fait dans une fraîcheur un peu perçante, — nos habits étant, d'ailleurs, plutôt légers. Le vent est plus violent : on nous prédit la pluie pour demain.

§ LXXX. — Journée des Paroisses.

Dimanche matin, grande affluence à la Messe de Communion : le R. P. Langouet a demandé la Communion pour Mgr Dontenwill, et 380 personnes se présentent à la sainte Table, dont 140 hommes et jeunes gens. Si l'on ajoute à ces chiffres ceux des chapelles, de l'église cafre et de l'église indienne, on arrive au total de 650 Communions, pour le moins, — offertes, ce jour-là, à l'intention de Monseigneur.

A neuf heures, le carillon tubulaire de l'église zouloue retentit des plus jolis airs : il est actionné par un gros clavier, sur lequel jouent les doigts exercés du Père Hanon, et les huit tubes chantent, de leurs voix presque argentine, la grande liesse de la paroisse des noirs. L'église est comble. Ce n'est pas comme à Durban, où les hommes forment l'immense majorité ; ici, les Zoulous sont établis et vivent en famille : il y a même nombre de femmes, portant des bébés, qui, pendant toute la Messe, restent assises sur les deux pelouses qui sont devant le porche-clocher.

La Messe finie, avec ces beaux chants pleins et nourris, dont les Cafres ont le secret, le carillon reprend de plus belle, et les deux Évêques arrivent, en rochet et mozette, devant les yeux émerveillés de nos chers Zoulous.

Allocution, Bénédiction papale et Salut, comme à l'ordinaire. L'attitude des fidèles est parfaite, leur contentement visible, même pour ceux qui, placés à l'extérieur, ne peuvent ni voir ni entendre et qui semblent ravis de l'honneur fait à leur église, sans plus.

Le Père Hanon, qui a la charge de cette œuvre, est originaire du diocèse de Nancy — et ancien élève de Pont-à-Mousson, comme Mgr Delalle et Mgr Cénez. Jusqu'en 1919, il était professeur au Collège ou en charge des blancs. Il n'y a donc guère que deux ans qu'il s'occupe des noirs, et il le fait avec un zèle admirable. Outre cette église centrale de Pietermaritzburg, il en a deux autres sur les confins de la ville, sans parler des postes éloignés.

L'église a été bâtie par le jeune Père Meyer, depuis tué au Swaziland. Le carillon vient de l'ancienne église de Durban.

A Maryvale, tout près de Maritzburg, il possède un terrain de deux hectares, sur lequel a été construite une école en briques, avec toit en zinc. Le Père a déjà pu y ajouter une aile, dans le prolongement de l'axe du bâtiment. Elle est en briques, et il y a mis un toit de zinc, aux plaques de rencontre salies, trouées et noircies de toute façon ; la porte a été fabriquée par lui-même, et fort bien réussie. Que ne fait-on pas, quand l'argent fait défaut ?

En ce moment, il prolonge l'école de l'autre côté, avec deux noirs sous sa direction, étant lui-même architecte, entrepreneur et maître-maçon.

Plus loin, se trouvent les fondations de son futur presbytère, à trois chambres, le tout demeurant à fleur de terre, faute d'argent.

Plus tard, aussitôt qu'il le pourra, il remplacera l'église au carillon, trop petite, par une autre plus spacieuse, qu'il bâtira sur le terrain de Maryvale et qu'il espère dédier à la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus, alors béatifiée ou même canonisée. Nous espérons que les nombreux clients de la « Petite Fleur » enverront leur obole au Père Hanon, grand fervent de Thérèse et qui lui voue déjà les âmes et les œuvres de Maryvale...

A deux heures, visite à la prison. Le Père Hanon a obtenu de Pretoria, non sans peine, la permission d'introduire Monseigneur dans ces murs sacrosaints. Devant nous, les portes s'ouvrent donc, avec tintement de clés,

— deux énormes trousseaux, qui auraient donné des cauchemars à plus d'un « Petit Chose »...

On nous conduit à la salle des exercices religieux. Une soixantaine de noirs nous y attendent, priant avec le Père Hanon. Quelques-uns seulement sont catholiques; mais beaucoup sortiront avec la connaissance de nos prières et de nos mystères, et plus d'un viendra trouver le Père pour lui demander le baptême.

Monseigneur leur parle de la Religion catholique, le seul chemin pour aller à Dieu, la grande sécurité des âmes, le refuge à l'heure dernière. Qui est catholique est dans la lumière et, s'il demeure fidèle aux devoirs de la Religion, y restera jusqu'à la fin. Il leur dit, ensuite, quelques mots du Pape — le Père commun, le Chef unique, le Vicaire du Christ — et leur procure sa bénédiction.

M. de Villiers Saint-Pol, qui nous accompagne, leur dit également quelques mots, après notre sortie : en sa qualité de magistrat, il les a condamnés, mais ils doivent savoir que c'était juste, et, du reste, s'ils écoutent les conseils du Père, lui ne les condamnera plus, et ils ne reviendront plus en ce lieu.

On nous fait visiter le reste de la prison, les cellules, l'infirmerie, où ces pauvres noirs sont soignés mille fois mieux qu'ils ne le seraient chez eux, et, enfin, le théâtre des exécutions. Le chevalet, où l'on attache les condamnés au fouet, et le chat à neuf queues, sorte de fouet au manche léger et aux lanières longues et minces, nous font frissonner. Mais, ce qui est le plus sinistre, c'est le lieu de la pendaison, la trappe qui cède soudain sous les pieds du condamné et le fait retomber dans le vide de tout le poids de son corps, lui cassant net la colonne vertébrale à la hauteur du cou...

En sortant, nous filons droit sur l'église Saint-Antoine, où nous attendent les Indiens.

Les deux Évêques, en crosse et mitre, sont accueillis par un joli cantique, chanté par les enfants — qui font, d'ailleurs, tous les frais de la musique religieuse, ce soir.

Monseigneur parle, quelques instants, et donne la

Bénédiction papale. Le Salut est rehaussé par quelques motets en plain-chant, les seuls que nous entendons au Natal, où tout est en musique : l'*O Mater pulcherrima*, de dom Pothier, est particulièrement touchant.

Après la cérémonie, on se réunit en plein air, au milieu des Indiens : il y a des sièges pour tout le monde, et le temps est d'une douceur idéale, comme il n'y en a qu'à Natal.

Le Père Gourlay présente les hommages de sa paroisse indienne, les souhaits de bienvenue de tous, grands et petits (il y a un bon nombre de tout petits sur les bras des mamans), et retrace les origines de la Mission. Elle a été décidée par le T. R. P. Soullier, un des prédécesseurs de Monseigneur, alors Assistant Général et Visiteur en Afrique ; et le R. P. Chauvin y fut nommé, aussitôt après sa prêtrise. Il construisit l'église, que nous voyons, et l'école, que nous visiterons demain, — toutes deux si stables et si bien agencées, que rien n'y a été ajouté depuis.

La paroisse indienne est pauvre, dit le Père; cependant, elle tient à offrir un souvenir à Monseigneur, sous la forme de quatre vases indiens. Que de bien on pourrait faire dans cette population ! Mais il faudrait du renfort...

Monseigneur répond, en souhaitant à la paroisse des développements et une prospérité qui nécessitent, de plus en plus, le secours ardemment désiré et... promis. Il suggère la construction d'un presbytère, l'agrandissement de l'église, l'accroissement des locaux paroissiaux, et termine en bénissant l'assistance.

On nous conduit, ensuite, sous une tente splendidement décorée, où les Indiens ont préparé un thé raffiné, selon toutes les règles de l'art : plusieurs sont *waiters* (garçons) dans les hôtels de Maritzburg et connaissent la manière de traiter un visiteur distingué. Rien ne manque : ni les tasses splendides, ni les gâteaux, ni le beurre, ni les serviettes de papier élégamment colorié et historié de symboles gracieux. Il est évident que nous ne pouvons toucher à ces gâteries que du bout des lèvres, pendant que les enfants sont régalés de brioches à l'extérieur.

Un dernier salut à tout ce monde, et nous rentrons...

A huit heures, sermon par Monseigneur, qui élève l'âme de ses auditeurs à la méditation des mystères de l'Église, des Sacrements et de la grâce distribuée par Notre-Seigneur, par l'entremise des successeurs des Apôtres, et les exhorte à y recourir fréquemment.

Il donne ensuite la Bénédiction papale, en grande pompe, et enfin la Bénédiction du Très Saint Sacrement. Les chants étaient superbes, ce qui n'est pas étonnant dans une paroisse où l'on chante, chaque dimanche, la Messe en musique. Signalons, au passage, l'*Ave Maria* de Gounod, éxécuté avec âme par une des meilleures paroissiennes de Sainte-Marie.

§ LXXXI. — Journée des Écoles.

Lundi, journée scolaire, comme dimanche avait été la journée des paroisses.

Nous commençons par Maryvale, où le Père Hanon est allé nous devancer et nous reçoit avec ses enfants. Il salue en Monseigneur le Père, qui daigne encourager ses fils et porter sa bénédiction aux moindres d'entre eux. Il lui présente les ruines de Maryvale et les petits essais de reconstruction, les fondations du presbytère, la seconde aile de l'école qui sort de terre, l'emplacement (encore incertain) de la future église, le terrain, vierge et inculte, etc. Il fait ressortir la pauvreté de ces commencements et oublie de dire tous les soucis qu'il a eus, depuis deux ans, et tous les travaux auxquels l'ancien professeur de Saint-Charles s'est astreint, en ces deux années de labeurs ardus. Il offre à Monseigneur, comme symbole des hommages de la Mission, quelques branches de rosiers de son terrain...

Et deux petits anges noirs, Sara et Pierre, les apporte gentiment sur l'estrade, en balbutiant timidement deux mots de présentation.

Monseigneur remercie le Père, les instituteurs et les enfants. Il fait rayonner, aux yeux de tous, les grands espoirs de l'avenir, les futurs développements de la Mission de la petite Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus

et les consolations que promettent au Père les dures semences du présent.

Avant de laisser bénir les assistants, Mgr Delalle se lève et parle : il ne peut laisser passer ce qui a été dit. Le Père Hanon est trop humble, et ses paroles pourraient laisser l'impression de ce qui n'est pas. Jusque-là brillant professeur et uniquement adonné au ministère des blancs, il a demandé, à 12 ans, de pouvoir s'occuper des natifs. Tout en apprenant la langue, il s'est mis à l'œuvre et a déblayé le terrain de Maryvale des bicoques qui l'encombraient (d'où les ruines, dont il parlait et qui sont déjà un progrès et un succès) : il dessert trois Missions différentes ; il travaille de ses mains, se fait maçon, menuisier, charpentier ; et tout ce qui existe, en ce moment, à Maryvale, c'est à lui qu'on le doit, sauf les six mètres de la construction centrale, qui forment l'embryon de la future Mission. L'Évêque tient à montrer au Supérieur Général ce que font les Pères et désire qu'on ne les croie pas sur parole, quand ils s'effacent et diminuent leur œuvre personnelle.

Les deux Prélats bénissent, alors, enfants et parents. Et nous quittons Maryvale pour « les Indes », comme dit le Père Gourlay.

L'école indienne, bâtie par le Père Chauvin, possède un *hall* magnifique, très élevé, de forme carrée, où la lumière, pénétrant par les vitres du haut, se joue gaiement sur les têtes noires de plus de trois cents enfants, assemblés pour acclamer Monseigneur. La décoration est abondante et, pourtant, de très bon goût : on y sent la profusion indienne et le tact européen des Sœurs de la Sainte-Famille.

La séance est réussie : garçons et fillettes défilent, sous nos yeux, pour des chants et des danses, ainsi que des récitations — débitées avec un art parfait. Un chant tamoul réjouit nos oreilles, — sans rien dire à notre intelligence, cela va sans dire : seul, le Père Gourlay en bénéficie pleinement. A la fin, quatorze fillettes nous arrivent, habillées en japonaises et délicieuses dans leurs robes multicolores... Les garçonnets ne sont pas moins

charmants, lorsqu'ils viennent évoluer, en faisant mine de tirer sur une cigarette de bois.

Les types indiens sont, comme toujours, très remarquables. Leurs yeux sont vifs et profonds, leurs traits réguliers, leurs chevelures noires et lisses, en même temps que très longues, et leur physionomie intelligente et éveillée.

La plupart des Indiens de Maritzburg viennent de la région de Madras et parlaient, là-bas, le tamoul ; mais les anciens seuls se le rappellent et, si ceux qui se sont fixés à la campagne n'en conservaient pas l'usage, la langue disparaîtrait complètement. Les enfants apprennent tous l'anglais, et la grande majorité ne parle plus que cela, même parmi les adultes. Ceci est encore plus remarquable à Durban, où l'on constate aussi un mélange de *coolies* venus du Bengale : le Père Maingot, qui sait pourtant le tamoul à la perfection, ne fait plus le ministère qu'en anglais.

A onze heures, nous arrivons à Loop Street, où l'orphelinat et l'école paroissiale nous offrent encore une séance.

On commence par les « bébés », qui chantent adorablement, en ouvrant leurs petites bouches toutes rondes, en faisant des *o* parfaits et en montrant leurs quenottes blanches. Puis, grandes et petites exécutent des *drills* de toutes manières, avec des *clubs*, des arcs fleuris, etc. Les garçonnets ont leur tour, avec des *dumb-bells*. Les chants, eux aussi, font honneur à l'école.

Bref, quand Monseigneur remercie et félicite, nous sommes tous d'accord avec lui pour déclarer que nous avons eu affaire à de petits rossignols, agiles et harmonieux.

Des hourras retentissants terminent la séance...

A trois heures, Saint-Augustin reçoit l'illustre visiteur. Saint-Augustin est une des nombreuses Missions visitées par le Père Van der Laenen. La Mission a été fondée par le vaillant Père Meyer, dont nous avons déjà eu occasion d'admirer l'activité, à Maritzburg même. Ce petit homme, tyrolien d'origine, était merveilleux d'influence sur les indigènes. Il en obtenait ce qu'il voulait.

Il faut croire qu'il n'était pas moins habile avec les blancs d'Europe, puisqu'il a tant fait, lors de son trop court passage en ce monde.

Cependant, Saint-Augustin, avec sa chapelle-école, est bien trop pauvre. Desservie par les Pères de Mariannhill, pendant plusieurs années, cette Mission vient d'être reprise par les Oblats, à qui incombe la charge de la développer. Tout est à faire : la chapelle-école est en briques, mais trop petite, et si pauvre, — rien dedans, rien à côté !... Le bon Père Van der Laenen, si dévoué, se désole : si on lui venait en aide ?...

Les enfants accueillent Monseigneur avec une sorte de crainte respectueuse : ont-ils peur ? On entre.

— « Nous sommes heureux d'être la Mission de Saint-Augustin », dit le catéchiste, « parce que nous avons le même Patron que Votre Grandeur. Nous le sommes pour une seconde raison : parce que ce grand Saint, un des piliers de l'Église, était comme nous un homme de couleur, un Africain. »

Monseigneur répond, en soulignant cette affirmation et en appelant les bénédictions du Docteur africain sur les Missions de ses compatriotes du Sud. Il fait le souhait de voir, bientôt, toutes les petites chrétientés zouloues devenir aussi nombreuses et ferventes que celles d'Hippone, de Tagaste et de Carthage, au temps d'Augustin...

Puis, les deux Pontifes bénissent l'assistance et, en sortant, se mêlent aux rangs des enfants, les recevant, leur donnant à baiser leur anneau pastoral, et si bien, que la crainte de tout à l'heure se change en une affection débordante et hardie. Et, quand ils partent, c'est une acclamation sans fin, enthousiaste, éperdue, qui les accompagne... Avaient-ils, ces pauvres petits, avaient-ils la moindre idée de ce qu'est un Père, fût-il Archevêque, quand ce Père est un Oblat ?...

Nous devions une visite à la pieuse et dévouée famille de M. de Villiers Saint-Pol. Il fut le premier laïque de Pietermaritzburg à saluer Monseigneur, le 6 août, lorsque nous descendions, sous la pluie, d'Estcourt à Durban. Lorsque, « enfin », — disaient les gens de Maritzburg, —

Monseigneur remonta vers la capitale du Natal. M. de Villiers Saint-Pol fut le plus actif et le plus heureux des organisateurs de la réception. On se souvient de son initiative à la prison, où il accompagna notre Révérendissime Père. Chrétien zélé, convaincu, fervent, il est vraiment un modèle, et cet encouragement, qui n'avait pas été sollicité, lui était bien dû.

Il demeure, avec sa famille, sur une des pentes qui avoisinent la ville. D'une de ses terrasses, nous jouissons d'une vue gracieuse sur la cité, à travers les arbres — qui font de ce coup d'œil une vraie vision stéréoscopique naturelle.

A la maison, nous trouvons Madame de Charmoy et sa fille, Madame de Villiers Saint-Pol et les enfants. Pierre de Villiers nous accompagne, ayant été rencontré par une des deux autos, comme il sortait du Collège : on nous le présente comme un futur Oblat. La famille est tout à fait distinguée et vraiment pieuse, et nous emportons une excellente impression de cette visite. M. de Villiers Saint-Pol, avant le départ de Monseigneur, le remercie, en termes émus, et lui dit que la date du 11 septembre 1922 restera gravée dans les cœurs de tous, chez lui. Il ajoute que, dans la prière familiale quotidienne, tous ajouteront, désormais, le nom de Mgr Dontenwill à celui de leur cher évêque, Mgr Delalle — qui a béni le mariage de Joseph de Villiers de Saint-Pol avec Mademoiselle de Charmoy, peu de temps après son sacre, et dont le Jubilé épiscopal sera le signal des noces d'argent des deux époux chrétiens du modeste *cottage*...

Le soir, à huit heures, séance à l'école supérieure des jeunes filles. Il paraît que les concerts du *Convent High School* sont très courus à Maritzburg. Nous nous en apercevons, en voyant la salle assiégée, dès sept heures : lorsque nous y entrons, elle est pleine comme un œuf, à en craquer de toutes parts, — pas une place, pas un pouce de parquet qui reste libre. Un orchestre, le meilleur de la ville, commandé par les Sœurs, a voulu venir donner son concours gracieux, — trop honoré, a dit le chef

(fils d'un évêque anglican), de venir jouer devant l'Archevêque, Supérieur des Oblats.

On nous distribue un programme, cartonné de violet, avec lettres d'or, mais qui nous semble bien chargé :

— « Rassurez-vous », nous dit-on, « le *Convent High School* a l'habitude de mener rondement les choses, et les morceaux ne sont pas longs. »

L'orchestre salue l'entrée de Monseigneur par une superbe marche triomphale. Et une jeune fille vient lire une adresse, où elle se déclare persuadée que Monseigneur sera tellement captivé par les beautés de Natal, qu'il voudra certainement y prolonger son séjour ; elle lui souhaite mille consolations et lui demande de porter au Pape les hommages filiaux de ses enfants de Maritzburg.

L'adresse est reliée en cuir précieux, avec titre en lettres d'or et les armes de l'établissement. Elle est fixée à l'intérieur, au moyen d'un sceau en or du Transvaal représentant la Croix du Sud au-dessus d'un éléphant, — avec, au-dessous, le nom zoulou de Pietermaritzburg : *Umgungundhlovu* (littéralement, la cité des éléphants). Elle est écrite en lettres d'or, noires et rouges, avec lettrines enluminées et encadrement de même, sur du parchemin authentique, et porte, outre les armes de Monseigneur, celles des Oblats, celles de la ville et celles de l'école.

Puis, une jeune fille vient déclamer une Ode à Monseigneur, « Grand Prince de l'Église », relatant, en style poétique, les diverses périodes de sa vie : Alsace, Canada, Rome.

Puis, le régal commence. Musique, chœurs, récitations, tout est digne de la haute réputation de l'école, une des plus distinguées du Sud-Africain.

Deux scènes de Shakespeare, parfaitement rendues, mettent dans cette séance une note tragique très intéressante.

Le tout se clôture sur le chœur de l'école : *Pergam nec revertar...*

Monseigneur se lève et, en termes d'un à-propos uni-

versellement admiré, exprime l'enchantement de tous et sa gratitude pour tout ce qu'on lui a dit. Il rectifie un vers de l'Ode. On avait dit :

To us, in « Darkest Africa' s » clime, thy blessing ne'er extended.

Il propose de remplacer *darkest* par *brightest*, car son impression d'Afrique est telle, qu'il ne peut la traduire que par ce mot. Il félicite les enfants et jeunes filles de leur habileté consommée, dans toutes les branches de l'art, et leur souhaite de pouvoir être, dans l'avenir, aussi heureuses qu'elles l'ont été aujourd'hui. Il compte sur elles pour la construction de la cité future, pour l'établissement de familles catholiques solides et vertueuses, pour l'extension du nom chrétien.

Le *God save the King* fait lever toute l'assistance. Il est à peine terminé que, de l'estrade où sont réunies toutes les élèves, partent les hourras les plus nourris pour Mgr Dontenwill, Mgr Delalle, etc. ; et notre Révérendissime Père y coupe court, en faisant acclamer la R. Mère Vicaire, la Rév. Mère Supérieure et, finalement, le *Convent High School.* Le succès est complet, définitif. Ces dernières acclamations fournissent aux élèves l'occasion d'affirmer, une fois de plus, leur amour pour leur école et les Sœurs qui la dirigent. C'est un triomphe...

§ LXXXII. — **Mission St-Pierre, Montebello.**

Mardi matin, Mr. A. P. Smith, qui n'a pas voulu nous laisser prendre le chemin de fer, nous envoie son automobile pour nous conduire à Saint-Pierre. Il y a 52 milles, par la voie ferrée, pour aller jusqu'à Glenside, et la route coupe, par moments, la ligne à chaque instants ; et, comme il reste encore six milles de Glenside à la Mission, cela nous fait une randonnée de plus de soixante milles — soit, cent kilomètres.

Les montées, de Maritzburg au plateau, sont de toute beauté, comme, l'autre jour, de Maritzburg à Howick. Nous nous arrêtons, quelques instants, sur les rives de l'Umgeni, pour admirer les chutes appelées *Albert Falls.* Elles sont beaucoup plus étendues mais moins hautes

que celles de Howick : quatorze mètres de hauteur, mais il y a bien un demi-kilomètre en largeur. Comme là-bas, la cassure du rocher est verticale, mais elle est irrégulière, de sorte que, par endroits, l'eau tombe sur les sections de roches, et la chute se répète par étages successifs. Le bassin du fond se remplit d'une eau bourbeuse, qui se déverse, ensuite, à travers un chaos de rochers de toutes formes, amoncelés par la violence des grandes eaux. A l'époque des pluies, cette chute doit être impressionnante : car, alors, les vagues blondes se précipitent à gros bouillons sur la crête, se divisent aux arêtes verticales, tombent et retombent sur les pointes des roches moins élevées, en formant de véritables nuages de vapeur. L'endroit où la chute est, actuellement, plus fournie est précisément celui où l'eau ne tombe pas dans le bassin mais sur un énorme rocher incliné vers nous : les nappes d'eau qui s'écrasent sur la surface supérieure, à peu près plane, rejaillissent en pluie éclatante, dans les fines gouttelettes de laquelle les rayons du soleil viennent constamment se jouer. Et, comme elles redescendent par divergence, elles forment un superbe éventail toujours mouvant, irisé aux couleurs (extrêmement mobiles) de l'arc-en-ciel.

Nous remontons en voiture, laissant là l'Umgeni et ses chutes, pour faire l'ascension du plateau sur lequel se trouve Dalton. Que de jolis points de vue il nous est donné de contempler encore ! Quelle riche et féconde terre que celle du Natal, toujours imprévue en ses aspects et toujours riante en ses surprises !

Après Dalton, la végétation change encore : les plantations de *blackwattles* se succèdent sans beaucoup d'interruptions. Le *blackwattle* est un arbre de la famille de l'acacia, dont le bois est excessivement dur et dont l'écorce fournit du tannin et des couleurs. On ne le laisse pas grossir, et les coupes sont fréquentes, en ce pays. Malheureusement, l'arrivée de la neige, en juin dernier, — elle est tout à fait inouïe, en ces régions, — a fait un tort immense à ces arbres, tous jeunes et peu accoutumés à porter le poids qui leur a été imposé. Nous en voyons

une quantité ou bien brisés, ou bien pliés presque jusqu'à terre. Quelques-uns forment arc de triomphe au-dessus de la route ; et, comme ils sont en fleurs, leurs beaux bouquets d'or couronnent élégamment la maigre feuillée de leurs branches ou se penchent mélancoliquement sur nos têtes.

Nous passons des sous-bois très originaux, des chemins d'un calme idéal, côtoyant ces forêts juvéniles, des fonds délicieux, des montées pittoresques, — la dernière, surtout, débouchant d'une de ces plantations, laquelle nous place, en quelques minutes ardues, sur un perron magnifique, dominant une plaine d'une étendue immense, avec des vallonnements gracieux, et faisant face aux montagnes du Noodsberg. En bas, des troupeaux paissent, tout petits, sur la verdure des prés ; les plantations apparaissent comme des buissons ; les collines courbent gentîment leurs lignes arrondies ; et les croupes vertes se poursuivent, comme les vagues de l'océan, sous une brise légère. Là-bas, le Noodsberg ferme l'horizon, avec sa ligne horizontale de faîte, comme une barre qui voudrait arrêter l'effort en même temps que le regard.

Tout à coup, en descendant paisiblement du sommet boisé, nous nous trouvons en présence de drapeaux et de fillettes en robes blanches : c'est la Mission !

Les décorations et le peuple assemblé nous rappellent à la réalité toute proche. C'est l'accueil qui se prépare : on court, on se range, on appelle, la cloche sonne. Soudain, tout redevient calme, car la voiture est là. En deux rangées, les hommes, les femmes, les filles et les garçons nous acclament et s'inclinent sous la bénédiction des deux Évêques, puis suivent la voiture dans l'enclos de la Mission.

Celle-ci est située sur la pente, et il n'y a pas un pouce de terrain qui soit à plat. Nous apercevons, d'abord, une grande cour, dominée par le pensionnat, petite bâtisse élégante, destinée à une trentaine de fillettes blanches et flanquée de deux chambres octogonales, qui vous ont un petit air de tourelles assez agréables à

voir. Au bas de la cour, une petite maison écrasée, rampante, pauvre et minable à souhait : c'est le couvent des Sœurs Dominicaines.

L'auto s'arrête au milieu de la cour, et le Père L'Hôte aide Monseigneur à descendre. Bientôt, les indigènes et les Sœurs font cercle autour de nous.

Les premières salutations échangées, on descend à gauche du couvent. Voici l'église, misérable construction en bois et zinc, — beaucoup trop petite, même pour ces gens qui sont venus accueillir Monseigneur et dont la moitié à peine peut entrer, pour prier avec nous. Tout y est pauvre, — les bancs, les murs, qui se lézardent ou se pèlent, — mais, surtout, c'est resserré, étriqué, lilliputien. Un peu à droite, nous apercevons un tas de pierres (de mauvaises pierres, car le pays n'en fournit pas de bonnes), qui vont servir à faire du béton. Ce béton formera les fondations d'une église, puis les murs, — le tout, à l'aide des bras du Frère Poirier, qui se multiplie, à travers le Vicariat, dans toutes les Missions où il y a du travail de ce genre.

Plus bas encore, l'ancien presbytère, en terre ; il sert, aujourd'hui, à toutes sortes de choses.

Descendons toujours. Voici le nouveau presbytère en bois, recouvert de zinc. Les quatre chambres en sont plus élevées que d'ordinaire dans nos constructions d'Oblats, ce qui lui donne un air de gaîté et, en même temps, de confortable très caractérisé. Et, pourtant, c'est si peu de chose que deux mètres de plus en hauteur pour des chambres en bois !

Autour du presbytère court une véranda, pavée en ciment. Mais, ce qu'il y a de plus beau dans cette résidence, ce qu'il y a d'irrésistible, d'unique, c'est le spectacle qui se déroule, quotidiennement, devant les yeux du Père.

La voilà, cette vallée aux mille collines ! L'autre jour, nous la voyions de la ligne du chemin de fer, c'est-à-dire de la périphérie ; maintenant, nous y sommes, et nous en admirons, à nos pieds, une des plus belles parties, avec le Noodsberg, qui la termine !

Devant nous, une succession de ces vagues de verdure mamelonnée, que nous avions aperçue, au galop, quand l'auto nous emportait rapidement vers Saint-Pierre, et, de ci de là, sur le flanc des mamelons, des *kraals* de Zoulous — chacun avec ses quatre ou cinq huttes et son cercle blanc ou gris, sur le fond vert de la pente. Quelques bois sombres et touffus, aux formes toujours différentes ; des plantations plus maigres, ordinairement de *black-wattles* ; des ravins, des trous dans le rocher, mais plus rares ; au fond, des troupeaux, semblables à des groupes de fourmis noires, se détachant sur la verdure des prairies.

Puis, les collines s'élèvent et semblent monter à l'assaut, se succédant toujours plus hautes... Et, enfin, la ligne du Noodsberg, laissant à gauche une trouée vers Mapumulo, dans des perspectives sans fin et attirantes au possible, commençant parfaitement horizontale et se poursuivant avec deux brisures, qui en rabaissent chaque fois le niveau, mais continuant, jusqu'au bout, en forme de table, et s'abaissant, tout à coup, pour former une nouvelle trouée, dans la direction d'Oakford et de la mer — que l'on voit, à soixante kilomètres ou un peu davantage.

Isolé au milieu de cet admirable panorama, le *Mount Sergeant* dresse sa plate-forme hardie : on dirait un cône de verdure tronqué, à mi-chemin du sommet, et surmonté d'une masse cylindrique de rochers nus.

De ce côté, c'est-à-dire vers la droite, les collines présentent l'aspect de celles du Basutoland, avec les assises supérieures creusées par les pluies et mises à nu, découvrant les couches parallèles des formations géologiques. Mais, au-dessous et (la plupart du temps) sur le sommet lui-même, la verdure ne perd jamais ses droits : jusqu'au plus fort de l'hiver, il y a de l'herbe, plus ou moins fraîche, — tandis que les vallées du Basutoland sont sèches et blondes, cinq mois de l'année...

Nous n'avons rien, ce soir, sauf le Salut — chanté, à six heures, par Mgr Delalle, devant tous les noirs arrivés à la Mission. Plusieurs sont venus ou viendront encore de Mapumulo, la plus importante des stations

du Père L'Hôte et la plus consolante aussi. Il en est qui se sont mis en marche, dimanche, et qui ont déjà 52 kilomètres dans les jambes, d'aucuns même 63, et, parmi eux, des enfants, des fillettes...

Mercredi matin, Messe de communauté, à six heures : une trentaine de communions.

A huit heures, Messe de la Mission. Comme l'église est par trop petite, le Père a dressé une belle estrade, entourée de verdure et de plaques de zinc, — pour la protéger contre les grands vents, s'il en vient. On installe les bancs, en avant, jusque près du presbytère.

La Messe commence, au milieu des chants de l'assistance, accompagnés par un harmonium et un violon : le couvent a été mis à contribution, comme on le voit.

Mais les chants sont entrecoupés de prières, que dirige une Sœur. A la Communion, 243 fidèles se présentent, dont 54 hommes. C'est très impressionnant. Tous sont bien habillés, quelques-uns avec une certaine recherche : on voit qu'ils ont voulu faire honneur à leur illustre visiteur.

Après la Messe, Confirmation de 78 fidèles : le nombre n'est pas élevé, parce que la dernière Confirmation est récente.

Monseigneur fait précéder la Confirmation d'une allocution, que traduit le Père L'Hôte. Avant de donner la Bénédiction papale, nouvelle allocution. Puis, Salut du Très Saint-Sacrement, qui clôture le tout.

Dès qu'on a débarrassé l'autel et que les Évêques se son dévêtus de leurs ornements, on revient au reposoir. Et le Père L'Hôte présente à Monseigneur les hommages de sa grande paroisse et à ses paroissiens le Visiteur qu'ils ont l'honneur de posséder. Le Père a une éloquence naturelle très précieuse en ce pays, où tous les noirs sont éloquents : sa voix vibre parfois d'une manière très vive, et le cœur qu'il met à tout ce qu'il dit lui donne des accents émouvants.

Monseigneur se prête, ensuite, à un long défilé de toute l'assistance, qui vient lui baiser l'anneau, et dont le Père

profite pour lui parler, occasionnellement, de ses stations secondaires, de ses catéchistes, de ses instituteurs, etc.

Quelques païens se trouvaient au fond de la scène et regardaient curieusement la cérémonie. Il fallait voir leurs yeux grands ouverts, lorsque passaient les Évêques, avec leur crosse et leur mitre et leurs habits violets et leur grand air de dignité et leurs bénédictions sur la foule agenouillée..

Il faut remarquer que nos catholiques, à l'encontre des païens, sont passablement bien vêtus Sauf les jambes, ils se couvrent tout le corps ; et, bien souvent, les hommes portent bas et souliers. Pour le reste, ils imitent, de plus en plus, les Européens. Les femmes portent un serre-tête noir très simple : les jeunes filles le prennent souvent de couleur et y mettent des broches, quand elles en peuvent trouver, — il arrive, parfois, que ce ne sont que des médaillons de réclame commerciale, mais elles n'y regardent pas de si près.

Les catholiques abandonnent peu à peu les énormes pendants d'oreille des païens. On ne voit pas, chez eux, de ces ornements ressemblant à un profil de grosse bobine de fil et élargissant démesurément le lobe inférieur de l'oreille. On en voit, parmi les nôtres, qui laissent pendre ce lobe désormais disgracieux et percé d'un trou inutile ; d'autres, surtout les jeunes filles, y placent des pendants d'oreille analogues à ceux des Européennes. Les hommes d'âge mûr ne dédaignent pas de les imiter.

Quant aux cheveux de ces dames, qui ne peuvent plus être cultivés comme ceux des païennes, on constate que, sur bien des têtes, ils ont disparu : la conversion a coïncidé avec une mesure radicale, et... il ne reste rien.

Les jeunes filles — ah ! qu'il est difficile à la vanité d'abdiquer tout à fait ! — les jeunes filles se font souvent une raie, partageant leur épaisse chevelure frisée en deux parties, soigneusement peignées — et parfois ondulées, s'il vous plaît !...

Après le dîner, le Père L'Hôte, le Père Hanon et moi partons pour une petite excursion à cheval. Le Père a une malade à voir, et nous en profiterons, — moi pour

examiner quelques huttes de ces parages et le Père Hanon pour tirer quelques bons coups de fusil.

La hutte où nous entrons est celle de la mère de la jeune institutrice de Mapumulo (une perle, paraît-il), — hutte tout en roseaux légers, la porte basse, l'intérieur enfumé.

Nous entrons à quatre pattes, comme il convient ; et nous voilà devant une quinzaine de personnes, accroupies autour de la hutte, plutôt à gauche. A droite, la vieille mère est couchée sur une natte, à terre. Le Père l'interroge : elle répond faiblement.

Pendant la conversation, j'examine l'intérieur. Deux poutres rondes soutiennent la charpente. Le plafond, assez bas, est tout noir de fumée, ainsi que le haut des troncs, qui forment colonnes. Les poules entrent, — quelquefois aussi les veaux, me dit le Père. Le mobilier est pauvre, et les habits de ces braves gens sont très sommaires, quoique modestes ; deux païennes, qui sont là au milieu de cette famille chrétienne, sont seules habillées à la mode cafre.

Lorsque nous sortons, les habitants des autres huttes du *kraal* sont réunis et nous entourent vite. Les enfants païens s'enfuient, lorsque nous voulons les approcher ; les petits chrétiens, eux, se laissent toucher et bénir, — on voit qu'ils ont confiance et aiment le prêtre.

Nous nous remettons en selle, en disant à tous : « *Salani kahle !* » ce qui veut dire : « Restez bien ! »

Nous repartons au galop, en remontant vers le Mount Sergeant. Nos chevaux sont agiles et musclés : je les crois plus forts que ceux du Basutoland ; leur course est plus rapide et leurs membres plus résistants ; mais ils n'ont pas le pied si sûr, n'ayant pas l'habitude des chemins rocheux et des ascensions hasardées.

Nous passons à mi-côte du mont, en essoufflant littéralement nos pauvres montures, puis descendons l'autre versant sur l'herbe à demi sèche. Les bêtes glissent constamment, et j'ai pitié de la mienne, un peu plus lourde que celle du Père L'Hôte, et qui s'énerve à vue d'œil. Le spectacle est superbe : au fond, le ravin boisé, où

coule un ruisseau frais, — devant nous, se dresse une muraille à pic. — et, au loin, une montagne en forme de table, interrompue au beau milieu par une cassure nette et profonde du plus bel effet.

Au ruisseau, nos bêtes se désaltèrent longuement. Mais il faut remonter ; et ce n'est pas une petite affaire, car nous sommes très bas, par rapport à la Mission, qui est perchée à 1.100 mètres d'altitude.

En montant, nous apercevons un indigène, qui travaille auprès de *kraal* et qui est vêtu d'un simple pagne.

— « Voulez-vous le voir de près ? » me demande le Père. « Et vous verrez sa hutte, qui est assez intéressante. »

Nous approchons. Par ici, il n'est pas nécessaire de prendre les mêmes précautions de politesse que chez le Père Rousset. On interpelle les noirs, dès qu'on arrive auprès d'eux ; et le commerce plus fréquent des blancs leur a donné l'habitude de ces entorses à leurs coutumes.

Notre homme est petit, trapu, comme les *Boschimans* d'autrefois. Ce n'est pas le type zoulou, qui est plutôt élancé. Sa peau noire est ridée aux coudes, sur le cou, aux genoux, un peu partout. Il a une face grimaçante, de petits yeux brillants, le front étroit, sous les cheveux crépus et grisonnants. Il nous accueille aimablement, avec un sourire qui contracte davantage sa face carrée, et nous invite à entrer chez lui.

Petite porte, comme d'habitude. La hutte est belle, le parquet bien entretenu. Au milieu des sept troncs qui en supportent la charpente, une déclivité ovale est pratiquée dans le plancher, avec un rebord plat légèrement en saillie : c'est le foyer, où brûlent deux bûches sous une marmite. Des épis de sorgho s'enfument sous le plafond. Les branches sèches, qui forment l'armature de la hutte, sont régulièrement serrées et entrelacées fortement, au moyen de fibres solides. La partie supérieure est luisante de fumée.

Nous apercevons, lorsque nos yeux se sont faits à la demi-obscurité de la hutte, le coin où se trouvent les cruches pour la bière, la place des divers ustensiles de

ménage, les calebasses, les cannes, les nattes pour la nuit, etc.

Le Père leur raconte que je suis venu de Rome, un pays d'où il faudrait deux années pour venir en wagon à bœufs. Ils expriment leur surprise et leur admiration par des exclamations prolongées.

Puis le bonhomme nous montre une zagaie, avec laquelle il a fait la guerre, autrefois : elle n'a plus de manche et la pointe en est fort ébréchée. Mais il en reste fier, car il a été jadis du nombre des guerriers de la nation. Actuellement, les lois anglaises interdisent sévèrement le port et l'usage de ces armes. Seuls, les porteurs de lettres, au service du Gouvernement, ont le droit de les avoir, pour défendre les sacs postaux ; aussi en sont-ils fiers et ne feraient-ils rien qui pût leur mériter d'être privés d'un tel emploi.

Le Père demande à notre homme si les jeunes gens ne manient pas la zagaie :

— « Oh ! les jeunes ! Ils n'en ont jamais tenu dans leur main ! Il n'y a plus de guerriers zoulous ! »

— « Mais, toi, combien as-tu tué d'ennemis ? »

— « Pas un seul ! Je suis né trop tard. Je n'ai jamais tué que des singes. Notre guerre a été trop tôt finie... »

Nous remontons en selle, pour gravir la colline de la Mission. Le chemin que nous suivons est des plus pittoresques. A droite, le ravin, dont les arbres nous empêchent de voir le fond. Au delà, une muraille de rochers nus et ravinés par les pluies : elle est à pic, sur une hauteur de trente ou quarante mètres, mais son pied plonge dans les arbres et le sommet verdoyant forme un dos harmonieux, qui se prolonge ensuite en plateau de prairies. A gauche, ce sont des étages superposés de prés verts, de champs, de vergers ou, du moins, de ce qui paraît tel. De temps à autre, il faut franchir les ruisseaux, qui descendent des hauteurs et qui gazouillent sous la feuillée.

Un dernier effort, et voilà nos braves montures sur le sommet. Désormais, il n'y a plus qu'à gravir les pentes douces qui mènent à la Mission.

Chemin faisant, nous rencontrons un de nos bons catholiques, qui nous donne son impression sur la fête :

— « Oh ! Père », dit-il, « c'était doux, c'était suave, c'était bon ! Je recommencerais bien, dix fois, la route de Mapumulo (soixante kilomètres), pour voir encore pareille chose ! Comme on voudrait mourir, après cela ! »

Une protestante, qui assista, elle aussi :

— « Père, nous étions au ciel !... »

Le soir, les Novices des Sœurs Dominicaines nous invitent à un petit concert au Noviciat, qui est situé au sud de la Mission, très à l'écart. Petite séance très intéressante et assez variée : violon, piano, chants et récitations...

Jeudi matin, petite, très courte excursion dans un *kraal* voisin. Le Père Hanon nous photographie, avec quelques enfants et deux hommes, devant une hutte.

Là, tout près, une autre en construction : on en voit la carcasse, faite de branches fortes, courbées en demi-cercle et reliées à d'autres — également courbées et croisant les premières. Le tout constitue un treillis, auquel on ajoutera assez de branches pour que le réseau en soit serré à n'y pouvoir glisser le doigt. A l'intérieur, ces branches soutiennent des crochets, et l'on peut y pendre des ustensiles de tout calibre. La carcasse sera recouverte de grandes herbes, que l'on fera tenir au moyen de morceaux de bois assez courts et qui rejoindront le réseau primitif, afin de rendre le chaume compact.

Le Père L'Hôte conduit Monseigneur sur le plateau, sur la partie du moins qui appartient aux Sœurs, jusqu'au bord d'une vallée formant *krantz*. Le plateau s'incline, en formant une courbe convexe, et descend brusquement à pic. Le sentier suit la courbe en sa longueur et s'infléchit brusquement vers la vallée, pour utiliser quelques roches disposées entre elles de telle manière que l'on peut poser le pied de l'une à l'autre, bien qu'elles soient l'une sous l'autre, mais en zigzag. On le voit, la descente est périlleuse à l'extrême. C'est, pourtant, ce chemin que prennent les catholiques des *kraals* de cette vallée, pour venir à l'église, et que prend

le Père, quand il va voir les malades. Il l'a pris, même la nuit, — non sans émotion, toutefois. Si le pied lui manquait, il ferait une chute considérable sur les rochers et, de là, dans le fond du ravin.

En bas, quelques *kraals*, généralement établis sur des monticules. En face, la montagne puissante et majestueuse se dresse, avec ses pentes vertes et ses rochers à pic, comme les nôtres, mais plus inaccessibles.

Vers la droite, le ravin se rétrécit et, finalement, n'a plus d'issue qu'un mur resserré entre les deux collines : c'est de là que descend, au moment des pluies, la rivière, qui coule sur le plateau, et que se forme une jolie chute.

Vers la gauche, au contraire, il devient une vallée et rejoint la vallée voisine, avec de nouveaux aspects sauvages et pittoresques.

Ces régions sont très dures pour les voyageurs. Si l'on va en wagon à bœufs, on est secoué d'une manière atroce. Si l'on monte à cheval, — et bien des courses ne peuvent se faire qu'à cheval, — on côtoie, bien souvent, des précipices affreux, sans parler de la fatigue des côtes, des descentes et du trot du cheval. Et, si l'on doit aller à pied, le cheval ne pouvant descendre des sentiers comme celui dont nous venons de parler, il faut être quelque peu acrobate et posséder de solides poumons et un cœur indécrochable. Avis aux aspirants Missionnaires, qui voudraient venir au secours du Père L'Hôte...

Ils auront ici une nature superbe, ils pourront se rassasier les yeux de spectacles variés à l'infini, ils ne se fatigueront jamais de contempler et de louer les créations admirables du Tout-Puissant. De plus, ils auront le charme de la vie la plus intéressante pour un pionnier de l'Évangile, qui veut se dévouer, à chaque instant, et donner à Dieu les forces de son corps, ses loisirs et ses fatigues, pour la conversion des infidèles. Ils trouveront du travail, partout : ils en auront jusque par-dessus les épaules...

Mais il faut qu'ils soient solides : pas d'asthmatiques ni de cardiaques pour se dépenser par ici. Le Natal renferme assez d'autres Missions pour leur zèle ; et, si elles

sont moins favorisées du côté des paysages, elles sont aussi belles sous le rapport des âmes.

Cependant, la Mission de Saint-Pierre est une des plus belles du Natal.

Elle s'étend sur presque toute la « vallée des mille collines » et au delà. Elle a bien cent cinquante kilomètres de long sur plus de cinquante de large, et, comme elle est tout entière en pays de montagnes, on voit s'il y a des difficultés pour l'administrer.

La station la plus florissante est Mapumulo, tant pour le nombre des convertis que pour la ferveur des fidèles. Il faudrait un Père à Mapumulo. Il ne serait pas très confortablement logé, — deux chambres formant hutte, — mais il aurait une chrétienté idéale et qu'il pourrait facilement développer et former, en restant sur place. Seulement, Mapumulo n'est pas facile d'accès. On y est isolé du reste du monde. Saint-Pierre est à près de dix kilomètres d'une station de chemin de fer : le Père y est postier, le bureau de la poste étant à la Mission même, ainsi que la cabine téléphonique. Mais à Mapumulo !... Il y a plus de 50 kilomètres pour Saint-Pierre, au moins autant pour Greytown, et au moins 80 pour rejoindre Stanger, sur la ligne de Durban au Zoulouland.

Mais quelle brave et bonne population ! Les voilà qui partent, ce matin, pour s'en retourner chez eux : ils sont encore tout courbaturés, de la trotte de l'autre jour, et voudraient ne pas avoir à porter les paquets que le Père leur confie pour la Mission (c'est le seul moyen de faire parvenir quelque chose à Mapumulo) : mais le Père fait un signe, et les voilà qui prennent leurs fardeaux, pour l'amour de Dieu... Et ils vont faire ainsi cinquante kilomètres, quelques-uns davantage.

Le Père a d'autres stations vers le sud, l'est, l'ouest et le nord... Il n'y suffit pas. Il n'a pas le temps de former ses gens. Et, quand arrivent les pluies, allez passer les rivières gonflées, lorsqu'un malade vous appelle et que l'on veut, à tout prix, arriver à temps ! Que de fois il risque sa vie et disparaît sous l'eau, son cheval et lui étant emportés par le courant !

S'il y avait assez de prêtres, chacun aurait sa chrétienté à diriger, et chacune de ces chrétientés se développerait plus rapidement, et les pauvres prêtres ne se tueraient pas en voyages — qui leur mangent leur temps et leurs forces...

Des prêtres pour la conversion des Zoulous ! Des jeunes gens solides et courageux ! Des âmes apostoliques, dévorées de zèle et ne reculant devant aucune fatigue ni aucun sacrifice !

Le Zoulouland est mûr pour les travaux de l'apostolat. Ce n'est pas encore comme au Basutoland, où les moissons sont coupées et vont se gâter, si les moissonneurs ne sont pas assez nombreux pour les rentrer dans les greniers. Mais c'est le blé sur pied et qui se dore sous les chauds rayons du soleil de la grâce. Demain, il sera prêt à être coupé : que ferons-nous, si nous ne pouvons envoyer les hardis faucheurs, qui le coucheront dans le sillon, et les moissonneurs, pour le ramasser en gerbes ? Que ferons-nous, que dirons-nous, si nous n'avons pas sous la main des jeunes gens formés, dès le Juniorat, à l'amour des âmes et prêts à commencer le travail, à pied d'œuvre ?

Aussi, au nom des Missionnaires des Zoulous, — ceux de Nqutu, de Weenen, de l'Umgeni, du Noodsberg, d'Umpapala et d'Entabeni, — je crie à toutes les familles et institutions où arriveront ces lignes : « Envoyez-nous de vos enfants ! »

Envoyez-nous de vos enfants ! Nous ne les condamnerons pas à des travaux surhumains, et, plus ils seront nombreux, plus leur tâche deviendra facile. Ils jouiront du plus beau climat qui soit au monde, ils se repaîtront de magnifiques spectacles, ils vivront au milieu du peuple le plus doux qu'on puisse imaginer.

Le temps n'est plus aux anthropophages : le blanc est respecté par ici, et le Missionnaire surtout jouit d'un prestige supérieur.

Envoyez-nous de vos enfants ! Ils seront heureux, selon DIEU et, bien souvent aussi, selon les hommes ; mais, ce qui est plus appréciable, ils s'assureront la plus belle

récompense que puisse envier, sur terre, une âme grande et noble, — la joie de faire des chrétiens ! Ils prieront et peineront pour vous, en travaillant à la plus belle des causes, et ils embelliront votre couronne céleste, en tressant la leur par le labeur quotidien de leur vie de Missionnaires...

Envoyez-nous de vos enfants ! Nous couvrirons ce bienheureux pays d'un tel réseau d'églises et de Missions, que bientôt le Christ JÉSUS aura partout des bercails, où rentreront les brebis perdues, et que le cher Zoulouland et le cher Natal seront cités en exemples aux nations qui aiment notre Sauveur...

Envoyez-nous de vos enfants, et nous entamerons le Nkandhla, qui n'a encore aucune Mission, et nous conquerrons l'Umsinga et l'Umvoti, qui sont à peine touchés, et nous achèverons de christianiser l'Umgeni, le Victoria, l'Umlalazi, l'Eshowe, le Nqutu, le Weenen, le Klip River, etc..., où de florissantes Missions ne sont encore que des oasis au milieu d'un désert ou, si vous aimez mieux qu'on ne prononce pas le mot de désert à propos de cette prestigieuse terre de Natal, des lumières perçant à peine les profondes ténèbres...

Envoyez-nous de vos enfants, et nos Juniorats, Noviciats et Scolasticats les prépareront, lentement, à la vie que je viens d'essayer de vous décrire. Et comme, plus tard, vous serez fiers, parents chrétiens, d'avoir donné vos fils et vos filles à une telle œuvre de rédemption !

Envoyez-nous-en, non pas demain, mais aujourd'hui, car l'œuvre presse et les âmes appellent à grands cris des sauveurs. Entendez-vous cette protestante qui dit : « J'étais au ciel ! » C'est l'impression de la nation zouloue, qui a vu, qui comprend l'immense et substantielle différence entre la Religion catholique et les sectes qui se disent chrétiennes.

Chez nous, c'est le ciel, qui exige des âmes pures, — trop sévère, disent encore les païens enfoncés dans leurs vices ; bien beau, disent ceux qui veulent sérieusement aller à DIEU. Et ils viennent... Mais beaucoup ne peuvent venir, parce qu'ils sont loin, parce qu'ils ne savent

pas, parce qu'ils n'ont eu cette impression qu'une fois et que l'éloignement a déjà étouffé ce souvenir. Ah ! si nous avions des prêtres partout !

Envoyez-nous-en, aujourd'hui, pour que toutes ces âmes simples ne soient pas dévorées par le lion infernal ; aujourd'hui, pour que le salut de tant d'infidèles ne soit pas compromis et la persévérance de tant de nouveaux chrétiens arrêtée.

Et, au nom de ces chers enfants zoulous de la Sainte Église, au nom également de ceux qui le deviendront grâce à vous, merci !...

L'après-midi, nous allons sur nos trois chevaux jusqu'au Noodsberg. On ne se fait pas une idée, quand on voit de loin ces gracieux vallonnements appelés les « mille collines », de la profondeur des gorges qui les séparent. Ni de leur beauté : je n'en finirais plus, si je me mettais à les décrire.

En revenant, le Père L'Hôte nous fit visiter une chute de dix ou douze mètres, tombant sur des roches plates, à cassure horizontale.

Et, à six heures, nous étions de retour, — nos chevaux en sueur, tant ils avaient monté et descendu de côtes abruptes...

Je m'en voudrais de ne pas mentionner la visite de Monseigneur à l'école noire, située à droite de l'église, sur la pente qui regarde vers le nord. Elle est dirigée par les Sœurs Dominicaines, comme les autres établissements qui sont dans la Mission. 70 enfants y reçoivent l'éducation chrétienne, y venant d'assez loin parfois. Le dévouement des Sœurs pour cette belle œuvre est admirable, et l'on peut dire qu'elles secondent dignement le Père.

Le soir, séance au pensionnat — qui compte trente élèves, dont quatre catholiques. Ce sont généralement, des enfants des blancs d'alentour ou des fillettes qui ont besoin de grand air durant leurs études. Malgré leur petit nombre, elles ont gracieusement réussi leur *entertainment*, et tel numéro, spécialement enfantin, a été rappelé, avec force applaudissements, par l'assistance, composée de gens des environs. La partie déclamation

était l'une des plus remarquables que nous ayons entendues en Afrique.

Bref, nous partons de Saint-Pierre avec d'excellents souvenirs. Mission noire en pleine prospérité, grâce au dévouement du Père L'Hôte, et que la pénurie de Missionnaires empêche seule de développer davantage ; pays unique et impressionnant par ses inépuisables beautés naturelles ; œuvres délicatement menées par les Sœurs.

Les Sœurs Dominicaines d'Oakford, fondées par les Oblats (Mgr Jolivet et le R. P. Mathieu), ne travaillent qu'aux côtés des Oblats : Oakford (Maison-Mère), Saint-Pierre (Noviciat), Greytown et Harrismith sont, jusqu'ici, leurs seuls établissements. Elles ont un profond esprit religieux, un esprit de sincère déférence vis-à-vis du Missionnaire, des qualités précieuses de travail et de zèle ; leurs œuvres blanches ne les empêchent pas de s'adonner au ministère des noirs ; elles collaborent, pleinement et sans répugnance aucune, à toutes les entreprises des Oblats et s'efforcent de les bien seconder. L'autre soir, on demandait aux Novices et aux Postulantes qui voulait être de la fondation éventuelle d'un couvent à Mapumulo : toutes, d'enthousiasme, levaient la main. C'est une Mission exclusivement indigène, où la difficulté des communications et de la vie ne laisse pas entrevoir, si vite, la possibilité d'y établir un couvent. Mais l'état d'esprit est précieux à enregistrer...

§ LXXXIII. — Visite à Greytown.

Vendredi matin, départ pour Greytown. Une auto nous conduit à Dalton, où le Père Rosenthal vient nous chercher dans celle de Mr. Lewis Forder.

Nous arrivons à Greytown, juste à temps pour assister à la séance qu'ont préparée les catholiques de l'endroit et les Sœurs Dominicaines, avec le concours de leurs pensionnaires. Mr. Warner, magistrat de la localité, souhaite la bienvenue à Monseigneur, au nom des catholiques, et le Père Rosenthal le fait ensuite, tant en son nom personnel qu'en celui de tous les fidèles de son grand district.

Chants et orchestre sont fort remarquables : décidément, les Sœurs Dominicaines savent former leurs élèves...

Le thé est servi, ensuite, pour tout ce monde, sous la véranda du couvent, où une communication très franche et familiale s'établit, sans peine, entre les invités et les visiteurs.

A trois heures, Salut à l'église : une quarantaine de noirs étaient venus, malgré la difficulté pour eux de quitter leur travail, le vendredi. Plusieurs, d'ailleurs, avaient compris qu'il s'agissait du samedi et ne viendront que demain.

L'église est faite en forme de T, — les deux ailes latérales étant pour les Sœurs et pour les indigènes, et la nef pour les blancs. Elle est petite, élégante, bien ornée.

Greytown n'est pas encore une Mission bien avancée, et l'on songe à une église spéciale pour les Zoulous, dès que le Père aura fait faire quelques progrès à sa chrétienté. Mais,... mais alors se posera l'éternelle question d'argent. Peut-être même que cette question est déjà responsable du trop peu de développement qu'a pris la Mission : car, si l'on avait une église cafre, elle attirerait plus facilement les païens que l'aile latérale de la chapelle des blancs.

Rentrée à Pietermaritzburg, le soir de ce même jour, avec 90 kilomètres, ou près de cent en automobile. Monseigneur déclare qu'il n'est pas fatigué...

§ LXXXIV. — **Maritzburg à Durban.**

Samedi matin, visite de l'établissement de Saint-Charles, — autrefois, évêché, presbytère et Collège des Oblats et, aujourd'hui, Collège des Frères Maristes. Comme ces derniers ont acheté un terrain, de l'autre côté de la ville, et se proposent d'y bâtir un nouveau Collège, la question se pose de savoir ce que deviendront ces bâtisses, qui appartiennent toujours à Mgr Delalle. Nous croyons pouvoir deviner que la solution n'est pas étrangère à cette visite.

Au moment du départ, l'auto de Mr. A. P. Smith est entourée d'un groupe nombreux de catholiques de la ville, ainsi que des enfants des écoles, garçons et filles. Chaque fois que l'auto semble vouloir démarrer, les hourras éclatent. Finalement, nous partons, salués par les acclamations des fillettes, qu'accompagnent les Sœurs de la Sainte-Famille, puis par celles des jeunes gens, qui sont, un peu plus loin, avec les Frères Maristes.

Maritzburg nous laisse l'impression d'une réception vraiment cordiale et qui ne le cède à aucune autre pour le caractère familial, simple et confiant, — caractère, d'ailleurs, reconnu à cette vieille paroisse, évangélisée par nos Pères depuis soixante-dix ans...

La route est encore plus accidentée en auto qu'en chemin de fer. Ce ne sont que montées et descentes, pics et vallons, tranchées dans les collines et remblais au-dessus des ravins, horizons moutonnés et montagnes au lointain... Nous revoyons la « vallée des mille collines », au fond de laquelle nous avons cheminé, là-bas, tout à l'extrémité : nous la comprenons mieux, aujourd'hui, et ne nous fions plus à cet aspect gracieux et enveloppant des côtes verdoyantes, qui paraissent onduler les unes sur les autres, sans heurts ni rochers. Nous savons qu'elles ne se rejoignent que par des précipices et des gorges profondes, mais nous n'admirons que davantage cette nature à la fois sauvage et gracieuse, qui trouve moyen de ne se répéter jamais.

Nous nous arrêtons à Bellair, où Monseigneur va demeurer jusqu'à lundi, célébrer pour la paroisse, donner la Confirmation à quinze indigènes, dans la petite église-étuve de Sainte-Philomène, et, l'après-midi, confirmer trois convertis du protestantisme, à Malvern. Le R. P. Chauvin et les Sœurs de la Sainte-Famille reçoivent Monseigneur avec joie, heureux de le posséder, durant deux grands jours...

Lundi, visite à Nazareth. Les enfants nous donnent, sur le terrain des jeux de l'orphelinat, une séance de gymnastique parfaite, avec accompagnement de la fanfare de l'établissement, pendant les exercices. L'espace

est large et les mouvements exécutés avec un ensemble irréprochable, même par les petites filles...

Mardi, visite à Genazzano. C'est la maison de repos des Sœurs Dominicaines d'Oakford, à laquelle est adjointe un petit pensionnat d'enfants de couleur. Bien que cette maison serve de résidence à un prêtre séculier, qui y dit la Messe tous les jours, c'est le R. P. Mathieu qui y fait le ministère, — encore que Genazzano soit à 20 km. d'Oakford. Le dernier Oblat résidant à Genazzano fut le R. P. Léopold Trabaud.

Genazzano est fondé depuis plus de 25 ans. Les Sœurs ont là 88 hectares, plantés en cannes à sucre et bananiers, tout à fait sur le bord de la mer. Le seul défaut de cette résidence, c'est la difficulté d'y accéder...

A la gare de Verulam, nous attend une voiture du genre char-à-bancs, traînée par six mules. Nous nous hissons à l'intérieur, le siège étant occupé par deux Indiens, — l'un pour tenir les rênes de ce nombreux attelage, l'autre pour manier un long fouet destiné aux mules de devant. Ce dernier descend, souvent, pour courir à côté des mules et les exciter, en poussant des cris et en faisant claquer un petit fouet à énormes lanières de cuir. Tous ces genres d'exercices nous promettent un voyage plutôt drôle.

Après avoir passé péniblement l'Umhloti, nous nous engageons dans les immenses plantations de cannes à sucre. L'horizon en est rempli : aussi loin que le regard peut porter, il ne distingue que des cannes, — les unes longues et tout à fait à point, les autres à peine adolescentes, d'autres perçant le sol de quelques semaines seulement. De temps à autre, nous rencontrons des indigènes, occupés à couper et à *tracher* la canne. Avec des serpettes bien aiguisées, ils en tranchent le pied, détachent les feuilles sèches, le long de la tige, et suppriment le bouquet de feuilles vertes qui la surmonte. Un bon travailleur doit en couper ainsi plusieurs milliers par jour.

Bientôt, nous entrons dans la partie sablonneuse de notre route : les pauvres mules ont bien du mal à faire

quelques pas. Les deux Indiens se démènent, alors, avec force cris et coups de fouet... et, lentement, la voiture avance, tout en enfonçant profondément dans le sable fin.

Voici la dernière montée, le dernier vallon et, enfin, la propriété des Sœurs. Quant à la Mission, elle est derrière ce tertre boisé qui cache une partie du rivage. Un peu de patience, encore un peu de sable à avaler, et nous y sommes. Voici déjà les allées d'arbres régulièrement plantés, à quoi l'on reconnaît les plans du Père Mathieu ; voici les bosquets frais et pas trop touffus, pour laisser passer le vent ; voici les bâtisses, la plupart en bois et zinc, et la chapelle, auprès de laquelle attendent les Sœurs, les indigènes et les enfants.

Aussitôt après l'accueil, on entre à l'église, fraîchement et artistiquement décorée, et Monseigneur donne la Bénédiction papale et le Salut. Les noirs sont heureux de chanter leur cantique préféré — *Yeti Maria*, sur l'air de l'*Ave Maria* de Lourdes — légèrement augmenté de notes d'appoint.

Nous n'avons, malheureusement, que peu d'heures à donner à Genazzano. Un petit tour sur la plage, qui est à vingt mètres, un autre au jardin, où nous admirons les bananiers et les régimes de bananes en pleine croissance, et nous voilà contraints de repartir, si nous voulons ne pas manquer le train de quatre heures.

Le retour s'effectue avec plus de sable qu'à l'aller ; et le vent nous en fait avaler des quantités telles, que nous réclamons la faveur de sucer un peu de canne. Un Indien nous en coupe une, et nous nous appliquons à l'écorcer et à la mâcher consciencieusement : c'est très fin et assez juteux, mais les fibres sont un peu dures pour les dents...

Voilà donc la fin de nos visites au Natal. Dans deux jours, nous quittons la terre enchantée à laquelle on a donné le nom qui rappelle la venue du Sauveur parmi nous, le rayon du Soleil divin éclairant le monde, la joie des anges et des bergers...

§ LXXXV. — Œuvres et Ouvriers.

Il est temps de jeter un coup d'œil sur les œuvres et les hommes de ce beau Vicariat.

D'abord, les œuvres indigènes.

Le Bluff a pour Missionnaire le Père Lenn, bien connu de nos lecteurs de Paris et de Strasbourg, — petit, nerveux, entreprenant, jamais en repos, et bon comme le bon pain d'Alsace. Il a deux chapelles à desservir : la sienne, au Bluff, et celle de Clairwood, pour les Mauriciens. Son école du Bluff compte 75 élèves indigènes, dont 52 catholiques. La population catholique est de 530 ; et le Père a fait, cette année, 50 baptêmes, entendu 2.759 confessions et donné 4.534 communions. Il y a 37 catéchumènes. La population indigène ne s'accroît pas : elle aurait, plutôt, tendance à diminuer.

Saint-Paul de Greyville est la Mission cafre de Durban. Elle est desservie par le Père Louis Tual, un jeune (17 ans de Mission), les cheveux encore tout noirs et l'air aussi prudent et réservé qu'au Scolasticat : âme de zèle et de feu, qui possède sur les Cafres une autorité merveilleuse et s'en sert adroitement, pour leur plus grand bien. Il a quatre chapelles, quatre catéchistes et 1.500 catholiques. Dans tout le district de Durban, il resterait, croit-on, à convertir, 7.000 protestants et 21.800 païens zoulous. D'où l'on voit s'il est urgent que d'autres Pères Tual se lèvent, dans notre courageux Morbihan, pour le seconder !

Aux 1.500 catholiques, il faut ajouter 175 catéchumènes. Il y a eu, cette année, 140 baptêmes (dont 60 adultes), 7.500 confessions et 21.800 communions. Les écoles comprennent 280 élèves, dont 153 catholiques.

La population indigène de la ville et celle qui fréquente l'église Sainte-Philomène de Bellair sont assez instables ; celle, au contraire, qui habite près de la chapelle de l'Umgeni est plus fixe. Cette Mission ou, plutôt, ces trois Missions ont de l'avenir ; et elles se développeront rapidement, le jour où le Père Tual comptera deux acolytes.

Dundee est confié au Père Lucien Delagnes. Si l'on s'en souvient, c'est la première que nous avons touchée, en abordant le Natal. Le solide Rouergat — qu'est le Père Delagnes — s'accommode de la solitude septentrionale où il se trouve et de la somme de travail qui pèse sur ses épaules. Il a sous sa dépendance six districts, avec 529 catholiques indigènes : il reste à convertir 8.750 protestants et 73.875 païens. Il faut compter 172 catéchumènes. Il y a eu, cette année, 95 baptêmes, dont 43 d'adultes, 2.064 confessions et 8.360 communions.

Il faut ajouter à Dundee, et dans la paroisse immense du Père Delagnes, 207 catholiques blancs et 55 Indiens. Les écoles indigènes comprennent 62 élèves (dont 20 catholiques) et les écoles blanches 112 (dont 25 catholiques).

Saint-Pierre est desservi par le Père Jules L'Hôte, à la longue barbe de fleuve, au bon sourire et à l'âme généreuse, qui se dévoue pour ses noirs, sans compter, et leur prodigue, avec les élans de son éloquence tout entière sortie du cœur, les marques d'un dévouement infatigable. Il a trois églises, cinq catéchistes, 950 catholiques et 160 catéchumènes. Il lui reste à convertir de 75 à 100.000 païens ou protestants.

Dans les écoles, il compte 168 élèves, dont 131 catholiques. Cette année, il a eu 75 baptêmes, dont 38 d'adultes, 4.920 confessions et 12.930 communions.

Saint-Pierre est la Mission la plus pittoresque du Vicariat, la plus intéressante pour les jeunes qui peuvent venir s'y former, celle aussi qui semble appelée à de plus beaux avenirs. Mais elle doit être partagée, étant trop grande pour un seul Missionnaire : or, le moyen de partager, quand on est « un » ? En avant, ceux qui veulent leur part du gâteau !

Saint-Jules est la jeune Mission du Zoulouland. Elle est dirigée par le Père Anselme Rousset, encore un grand Missionnaire à la barbe fluviale et d'une bonté paternelle à toute épreuve... Elle ne compte encore que 115 catholiques indigènes, et il y reste 3.000 protestants et près de 70.000 païens. Ajoutons 25 catéchumènes. Il y a

50 enfants dans l'école, dont 11 catholiques. Cette année, 22 baptêmes (dont 13 d'adultes), 1.231 confessions et 2.300 communions.

Saint-Jules est à ses débuts, mais quel champ s'ouvre devant elle ! On dit cette Mission presque aussi pittoresque que Saint-Pierre — à laquelle, d'ailleurs, elle touche.

Greytown est confié, depuis peu, au Père Joseph Rosenthal, charmant et jeune confrère, d'une complaisance intarissable. Il n'a encore que 150 catholiques noirs, noyés au milieu de 40.000 païens. Ajoutons 82 catéchumènes et deux catéchistes, pour deux chapelles. Le Père s'occupe aussi de 150 catholiques blancs. Il a eu, cette année, 39 baptêmes, dont 10 d'adultes, 1.100 confessions et 5.750 communions.

Greytown est encore en période d'organisation ; mais cette Mission a de l'avenir, si l'on peut facilement atteindre les centres indigènes — malheureusement, assez éloignés de la ville où réside le Père.

Saint-Augustin est la Mission voisine de Maritzburg, qui est confiée au Père Arthur Van der Laenen, depuis peu. Beaucoup d'entre nous connaissent ce Père, dont l'activité se déploya en Belgique, d'abord, et que son amour pour les âmes abandonnées appela en Afrique. Oui, il aime ses chers noirs et souffre d'être seul, devant son immense district, avec tant à faire et l'impuissance de réaliser tout ce qu'il voudrait...

Avec Howick et la réserve noire qui touche au nouveau Vicariat de Mariannhill, il compte un millier de catholiques et davantage. Saint-Augustin seul en a 390, avec deux chapelles, deux catéchistes, 168 baptêmes (dont 70 d'adultes), 2.917 confessions et 3.268 communions. Il y a 128 enfants à l'école, dont 96 catholiques.

Il y a beaucoup à faire dans ce district, formé de morceaux, et qui a passé en plusieurs mains. Le Père a besoin d'être beaucoup aidé et compte sur ses compatriotes pour adopter sa triple ou quadruple Mission.

Oakford est dirigé par le Père Louis Mathieu, dont nous avons parlé bien des fois. Malgré ses 66 ans, le Père

est agile, svelte et courageux comme un jeune ; il monte à cheval, avec une élégance et une maîtrise consommées, et semble ne se fatiguer jamais. Au courant de tout ce que produit l'esprit humain en Europe, il dirige les Sœurs Dominicaines, leur important pensionnat et, en même temps, sa Mission indigène...

Celle-ci compte 2.000 catholiques sur 12.000 païens, trois églises ou chapelles, deux catéchistes, 99 catéchumènes. Il y a 150 enfants indigènes à l'école (dont 102 catholiques). L'année a donné 90 baptêmes (dont 39 d'adultes), 3.650 confessions et 20.436 communions.

Estcourt est la Mission du Père Joseph Bold, qui nous a reçus avec tant de douceur et de bonté, au commencement d'août. Il a développé cette Mission d'une manière fort intéressante : elle compte, aujourd'hui, 1.600 catholiques, dont au moins 1.300 indigènes, 70 catéchumènes, huit églises ou chapelles, 21 catéchistes, et 45 enfants (tous catholiques) à l'école indigène. L'année donne un total de 107 baptêmes (dont 54 d'adultes), 3.252 confessions et 11.995 communions...

Encore une Mission à partager : mais où est le partenaire pour la division de cet intéressant champ de travail ?

La Mission du Saint Nom de Jésus, à Pietermaritzburg, desservie par le Père Albert Hanon, avec le zèle et l'intelligence qu'on lui connaît, comprend deux églises, deux catéchistes, 1.200 catholiques, et 90 catéchumènes. Il y a eu 227 baptêmes, dont 82 d'adultes, 5.050 confessions et plus de 15.000 communions. Les écoles comprennent 200 élèves, dont 135 catholiques.

Emoyeni compte 600 catholiques, confiés au zèle du Père Félix Coupé ; il y a trois chapelles, trois catéchistes, 80 catéchumènes, 82 enfants à l'école (dont 36 catholiques), 72 baptêmes (dont 23 d'adultes), 2.500 confessions et 6.220 communions...

Le Vicariat compte, en tout (y compris quelques Missions desservies par d'autres Pères que les Oblats), 15.900 catholiques et 1.800 catéchumènes indigènes. Le tout pour 16 prêtres, avec 53 chapelles et 79 catéchistes.

Les enfants noirs ou de couleur, qui fréquentent les écoles, sont au nombre de 2.527, dont 1.851 catholiques. Il y a eu, cette année, 1.821 baptêmes, dont 815 d'adultes, 66.548 confessions et 144.223 communions.

Les Missions noires se divisent en deux parties distinctes : celles du Zoulouland proprement dit, où se trouvent les Pères Coupé (à Entabeni) et Rousset (à Umpapala) et où pénètre le Père Delagnes par le nord-ouest. Le genre de population est assez différent du reste du Natal, bien que la langue soit la même. C'est dans le Zoulouland que les Cafres sont restés, le plus longtemps, conscients de leur force militaire et attachés à leurs traditions guerrières. Il semble aussi qu'ils soient plus difficiles à convertir.

L'origine de nos Missions du Zoulouland est assez curieuse. Lorsque les Anglais, après la défaite décisive des Zoulous, en 1879, divisèrent le pays en treize districts, pour les donner à des chefs choisis par eux, ils confièrent le treizième à un blanc, nommé John Dunn, catholique baptisé mais vivant au milieu des noirs et comme eux. Vers l'âge de vingt ans, Dunn avait vu mourir son père, tué sur les collines du Berea (aujourd'hui, Durban) ; et, empêché d'hériter par certaines dispositions de la loi *dutch*, il s'était enfoncé dans le Zoulouland.

Dunn vivait à Emoyeni. Il avait adopté les mœurs zouloues et épousé soixante femmes noires. En 1895, il tomba malade et demanda un prêtre. Sur les 131 enfants qui lui restaient, il ne s'en trouva pas un seul pour songer au prêtre catholique — d'ailleurs, trop loin. On courut au pasteur protestant le plus proche, à Eshowe :

« — John Dunn a vécu comme un chien », répondit le ministre ; « qu'il meure comme un chien ! »

Comme on ignorait totalement que Dunn était catholique, cette réponse fut jugée comme le verdict inexorable de l'Église. Mais John, sentant venir la fin, réunit autour de lui sa nombreuse famille de mulâtres et leur dit :

— « Pendant ma vie, j'ai trop négligé les devoirs de ma Religion, et je n'ai pas pris les moyens de faire de

vous des chrétiens. Quand je serai mort, si vous désirez devenir chrétiens, je vous conseille fortement d'entrer dans l'Église catholique romaine. »

Le Haut-Commissaire anglais du Zoulouland, Sir Marshall Clark, eut pitié de cette famille sans chef. Ayant connu les Oblats, au Basutoland, il s'adressa à Mgr Jolivet et lui demanda de procurer aux enfants de Dunn le moyen de réaliser le désir de leur Père mourant.

C'est ainsi que le Père Rousset partit de Newcastle, au nord du Natal, pour venir s'établir à Emoyeni, en novembre 1895, dans la maison même de John Dunn, dont les enfants et petits-enfants conservent précieusement la mémoire et jusqu'au moindre souvenir.

Avec le Fr. Boudon, le Père put se bâtir une chapelle, un peu plus loin, en 1897, à Entabeni. La Mission Saint-Jules, à Mbongolwane (on dit, plus souvent, à Umpapala), date de 1914.

De la Mission Sainte-Croix d'Entabeni, on dessert Ebuhleni, Emangete, Amatikulu, Mtunzini et la léproserie d'Amatikulu...

En dehors du Zoulouland proprement dit, vivent nombre de Cafres qui parlent le zoulou mais qui en diffèrent de plus en plus, à mesure qu'on se rapproche du Basutoland et du Transkei. Ceux-là n'ont, généralement, pas été enregimentés par les chefs zoulous pour la résistance au Boer et à l'Anglais. Ils sont plus doux et s'adaptent plus volontiers aux situations qui leur sont faites par les blancs.

Cependant, ici encore, il faut faire la distinction entre ceux qui vivent dans les villes, ceux qui travaillent sur les fermes et ceux qui sont dans les réserves.

Les jeunes gens viennent prendre de l'ouvrage dans les villes et s'embauchent, un peu partout, pour gagner leur vie. Ils sont, la plupart du temps, seuls et ne tiennent pas à demeurer longtemps. Quand ils ont amassé un peu d'argent, ils retournent chez eux.

D'autres travaillent sur les fermes des blancs et y habitent, avec leurs familles. Une loi récente vient d'in-

terdire à un fermier de recevoir sur son terrain plus de familles cafres que n'en comporte l'exploitation de sa ferme. Cette mesure va renvoyer dans leurs réserves nombre de noirs, qui en étaient sortis, et changer quelque peu la face de certaines de nos Missions. Nos Pères ne regrettent pas ce changement, car certains fermiers n'étaient pas du tout commodes pour permettre à leurs indigènes de remplir leurs devoirs religieux.

Enfin, il reste les réserves, — parfois, très grandes et, généralement, montagneuses. Les noirs sont là chez eux ; les blancs n'y pénètrent point, pour s'y fixer ou pour exploiter.

Ce n'est pas toujours facile de créer des Missions dans les réserves. On n'obtient, ordinairement, qu'un lopin de terre — insignifiant, en ce pays, et pas suffisant, en tout cas, pour soutenir la Mission. L'idéal est de pouvoir acheter une ferme, sur les confins de la réserve, et d'y bâtir école et église. Mais... mais... : il est facile de tirer les conséquences de cette considération.

Les Indiens sont 400 catholiques à Maritzburg, sous la houlette du Père Pierre Gourlay, à la barbe blanche, qui compte environ 2.000 communions, dans l'année, et 27 baptêmes, dont deux d'adultes.

A Durban, ils sont 815 catholiques sur 24.000. Le Père Raoul Maingot dépense à cette Mission un zèle dévorant, mais il est dur d'amener à la vraie Foi ces musulmans et bouddhistes, qui forment l'immense majorité de ce peuple. 318 enfants fréquentent l'école, mais 130 seulement sont catholiques. Il faut compter 62 baptêmes (dont 6 d'adultes), 3.660 confessions et 8.260 communions.

Le nombre total des Indiens catholiques du Natal ne doit pas dépasser 1.500. Comme ces gens ne peuvent pas toujours se trouver à proximité d'un prêtre catholique, on se demande si beaucoup conservent leur foi. Mais, certainement, ceux qui peuvent être visités par les deux deux Pères Maingot et Gourlay se montrent très attachés à notre sainte Religion et très généreux dans l'accomplissement de leurs devoirs.

Les Indiens sont assez mal vus, en ce pays. Les blancs,

qui les méprisent, ont pris ombrage de leur immigration, trop prononcée, au Sud-Africain et viennent de se décider à des mesures qui ont pour but d'enrayer et même de supprimer totalement l'arrivage de nouveaux Indiens. Quant à ceux qui veulent retourner dans l'Hindoustan, le voyage leur est payé... Néanmoins, la plupart tiennent à rester : là-bas, ils sont de la dernière caste, tandis qu'ici ils peuvent s'enrichir et devenir considérés parmi les leurs, sinon par les blancs.

Leur esprit, surtout s'ils sont musulmans, n'est pas des meilleurs. Aussi l'on comprend quel doit être le rôle du Missionnaire catholique : il lui est difficile de se tenir absolument à l'écart de toutes les questions brûlantes qui se rattachent à la condition sociale des Indiens au Sud-Afrique, — et, pourtant, il le faut. Il doit être le ministre de Dieu, uniquement cela. Qui sait si, un jour, cette attitude ne lui vaudra pas de nombreux et consolants retours ?

Les blancs occupent les autres Pères du Vicariat.

La Cathédrale compte environ 4.000 catholiques, avec quatre prêtres. Il y a eu 265 baptêmes, dont 34 d'adultes, 23.739 confessions et 82.835 communions. Les Pères Léon Sormany, Gabriel Viallard, Victor Belner et Joseph Kérautret s'y dépensent avec zèle et forment leur population fidèle avec une attention vigilante et soutenue. Le travail ne manque pas et l'aide serait bienvenue, dans une paroisse où, chaque matin, il y a cinq Messes à dire. Le R. P. Louis Crétinon, à peine remis de sa dernière maladie, leur prête main-forte.

Saint-Joseph de Greyville est desservi par le Père Charles Serrière : il y a 1.300 catholiques, 46 baptêmes, dont 3 d'adultes, 3.000 confessions et 5.600 communions, rien qu'à l'église paroissiale, — il faudrait y ajouter les chiffres de *Maris Stella.*

Le Père Serrière est aidé, à Greyville, par le Père Pierre Vernhet, qui s'occupe des blancs éparpillés à Pinetown, Umbogintwini et autres lieux.

La ville de Durban compte 1.491 enfants dans les écoles du Vicariat (dont 598 catholiques), — il n'est

question que des enfants blancs. Le total des communions s'élève à 101.000 pour les blancs, à 115.000 en tout.

Les chiffres de Dundee ont été cités plus haut.

Pietermaritzburg est confié au Père Amand Langouet et au Père Alain Tanguy. Il y a 1.200 catholiques, dans le district, trois églises ou chapelles, 54 baptêmes (dont 3 d'adultes), 12.029 confessions et 55.000 communions. 758 enfants fréquentent les écoles blanches, dont 277 catholiques.

Le Père Langouet dirige cette paroisse Sainte-Marie avec beaucoup de savoir-faire et de dignité, et il est secondé par le Père Tanguy, qui se donne aux œuvres de toute son âme.

Verulam est une paroisse extrêmement éparpillée, composée surtout de Mauriciens parlant français. Il y a six églises : Verulam, Mount Edgecombe, Ottawa, La Mercy et Tongaat, — celle-ci sur papier, mais dont la construction est imminente, — et je crois même qu'il y en a une septième, dont le nom m'échappe.

En tout, Verulam compte un bon millier de catholiques, 39 baptêmes, 1.800 confessions et, approximativement, autant de communions. Les deux Pères Jean Quinquis et François Rousseau ne sont aidés par aucune religieuse et doivent tout faire eux-mêmes, — ce dont ils s'acquittent avec un dévouement que les distances rendent méritoire et que leur simplicité seule ne reconnaît pas.

Les chiffres de Greytown ont été donnés plus haut.

Ladysmith, desservi par le Père Jacques Saby, compte 308 catholiques, 41 baptêmes (dont 5 d'adultes), 1.060 confessions et 8.036 communions. 104 enfants, dont 48 catholiques, fréquentent l'école.

Bellair a 350 catholiques, avec Malvern, 15 baptêmes (dont deux d'adultes), 1.625 confessions et 4.500 communions. Ce poste est confié au Père Auguste Chauvin.

Le Vicariat comprend, outre Mgr Henri Delalle, Évêque de Thugga, 39 prêtres, 16 Frères Maristes, 494 religieuses, 60 églises ou chapelles, autant d'écoles,

et une population de 26.709 catholiques, nombre auquel il faut ajouter les catéchumènes, sur une population globale de près de 800.000 habitants.

Il y a eu, cette année, 2.903 baptêmes (dont près de 700 d'adultes), 108.971 confessions et 375.156 communions.

La population blanche comprend une partie de langue anglaise, la plus importante, et une autre de langue française, les Mauriciens.

Parmi ceux-ci, il faut distinguer les Mauriciens descendant directement de Français, auxquels se rattachent des Français authentiques (très peu nombreux, d'ailleurs), et les Mauriciens plus ou moins colorés, qui tiennent, cependant, à leurs origines françaises. Plusieurs sont parfaitement instruits, et l'on est surpris de découvrir chez eux, malgré leur teint chocolat plus ou moins foncé, une correction de langage que nos paysans de France ne possèdent dans aucune province.

Ils n'aiment pas à être confondus avec les Cafres. Un de nos jeunes Pères, nouvellement arrivé en Afrique et nanti de quelques phrases zouloues, recevait, à la porte du couvent, une personne sur le compte de laquelle il ne croyait guère se tromper, étant donnée la couleur de sa peau. Il lui demande en zoulou ce qu'elle voulait.

La dame se redresse, courroucée :

— « Mais, mon Père, vous ne voyez pas qui ze suis ? Ze suis Madame Sarles ! »

Madame Charles, comme beaucoup de ses compatriotes, prononce le français d'une manière fort pittoresque. On se rappelle le parler créole, mis à la mode sous le Directoire : on le retrouve quelque peu à Maurice, et il suffit d'entendre une phrase pour être

Les enfants, élevés dans les écoles catholiques ou autres, ne parlent plus le français qu'à la maison, et certains l'oublient. Dans les familles distinguées, on s'efforce d'en conserver l'usage ; cependant, même là, il n'est pas rare d'entendre les parents parler le français, habituellement, et les enfants répondre en anglais. Dans

le peuple, où les parents eux-mêmes sont obligés de savoir l'anglais, pour leur travail, le français a tendance à se perdre peu à peu.

Beaucoup de ces familles sont restées bien ferventes, et il est touchant de constater combien les Mauriciens aiment le prêtre et répondent à son zèle. Malheureusement, il y a aussi des déchets : la transplantation n'a pas fait que du bien...

Le plus grand nombre d'entre eux habitent à Durban et sur la côte nord ; il y en a moins à Maritzburg, et de moins en moins à mesure qu'on va vers le Transvaal.

On retrouve, parmi eux, des noms de la noblesse française, quelquefois assez connus. Dans le peuple, surtout de couleur, la formation des noms rappelle le Canada : Lindolent, Lespérance, Lafleur, Léloquent, Lintelligent, Labonté, Larose, Ladégourdie, Philogène, Bauristhène, Pointu, Ducasse... J'en passe et, peut-être, des meilleurs...

Le travail dans la population blanche est ardu, lui aussi. Les Pères qui s'y dévouent s'usent vite et n'ont pas toutes les consolations qu'offre le ministère des noirs...

§ LXXXVI. — Passé et Avenir.

Somme toute, depuis les Pères Sabon et Barret, placés au Natal par Mgr Allard, les Oblats de Marie Immaculée ont fait, au Natal, de belles œuvres et, surtout, des œuvres solides. Obligés de s'occuper, avant tout, des catholiques qu'ils trouvaient un peu partout, — *Maxime autem domesticos fidei*, — ils n'ont pas toujours pu, autant qu'ils l'auraient voulu, consacrer aux indigènes leur activité apostolique. Ils se sont refusés à à une ambition qui leur aurait fait manquer les deux ministères, en voulant trop embrasser.

Dès le commencement, pourtant, ils ont prélevé sur leur personnel — cependant, fort restreint — un certain nombre de sujets pour les noirs. Aujourd'hui, onze y

sont adonnés, et un douzième s'y prépare (1). Un Frère convers noir les aide dans leur tâche, et un deuxième demande à commencer son noviciat.

Lorsqu'on jette sur le passé un regard impartial, on ne peut s'empêcher de déplorer que ces onze n'aient pas été vingt, dès la première heure, et ne soient pas, aujourd'hui, une cinquantaine ; mais, en même temps, on est forcé d'admirer ce qu'ont fait, avec si peu de secours et si peu de ressources, ces quelques hommes, isolés, perdus dans l'immense contrée du Natal, et obligés de se former eux-mêmes, chacun dans sa Mission. Il y avait tout ce qu'il fallait pour échouer : ils ont réussi.

Et ils ont fait œuvre solide. Ce qui distingue le ministère des Oblats en Afrique, c'est la formation qu'ils donnent aux indigènes. Leur faisant subir un prudent catéchuménat, de deux ans en principe, ils s'attachent à en faire des convaincus et ne les baptisent que lorsqu'ils se rendent compte qu'il y a un fonds de christianisme puissamment inculqué dans leur esprit et dans leur cœur.

Jugeant qu'il leur était, chez eux, interdit de *fignoler*, comme on dit parfois dans certains métiers, ils ont renoncé à constituer des chorales et des fanfares, des associations brillantes, avec bannières et tambours ; ils ont dû même s'abstenir de songer à des écoles normales pour catéchistes, à des ouvroirs, à des œuvres raffinées. Seul, Oakford est en passe d'offrir quelque chose de cela. Le manque d'hommes et de ressources les a confinés dans le travail des âmes, et il est permis de se demander si ce n'est pas un bien. Les fondements sont là, comme au Basutoland, il y a quinze ans ; le reste viendra, quand viendront les armées de renfort. Mais, quand ?...

Pour la seconde fois, il y a lieu de faire appel aux vocations. La situation du Vicariat de Natal est belle,

(1) Ce serait se faire une idée inexacte que de s'en tenir à ce chiffre de douze. En réalité, il faut y ajouter deux Pères, qui sont consacrés aux Indiens, et il en reste treize pour les blancs, plus trois malades ou en Europe. Il faut, d'ailleurs, ajouter que la plupart des Pères chargés de paroisses blanches s'adonnent au ministère des gens de couleur.

si on la considère par rapport aux moyens employés, — disons plus, pour être juste : elle est telle, qu'elle provoque l'admiration. Mais, si on la compare avec la somme de travail à fournir, telle n'est point l'impression définitive. 17.000 noirs et 11.000 blancs conquis à l'Église, sur une population de 800.000 : quelle marge ! Aussi faut-il, de toute nécessité, que les moyens augmentent.

Comment ? Il faut qu'on s'intéresse davantage au Natal, à ses œuvres, à sa pauvreté. Il faut qu'en Europe on connaisse ce qu'ont fait ces hommes, une poignée, pour évangéliser ce vaste pays — dont on a fait, depuis la fondation du Vicariat, *huit* Vicariats nouveaux ! Sait-on qu'il y a, aujourd'hui, plus de 150.000 catholiques et catéchumènes, dans la portion de territoire confiée à Mgr Allard ?

Et si, à côté des Oblats, les Pères de Mariannhill, par exemple, ont avancé plus vite dans l'évangélisation des noirs, c'est parce qu'ils étaient plus nombreux (la Congrégation n'ayant à fournir que ce Vicariat), mais c'est, surtout, parce qu'ils ont été puissamment aidés par des ressources régulières. En les acceptant dans son Vicariat et en leur taillant un domaine, Mgr Jolivet savait que leurs amis viendraient à leur secours, et son espoir n'a pas été déçu. Qu'il en soit de même pour les Oblats de Natal — demeurés seuls ou à peu près !

Malheureusement, la somme de travail qui pèse sur leurs épaules ne leur permet pas d'écrire et de faire savoir leur détresse. Que les lecteurs de nos obligeantes Revues se fassent leurs propagateurs et — soit dans les journées de Missions, soit dans les œuvres — rappellent, à tous ceux qui veulent aider la Propagation de la Foi, combien sont intéressants ces religieux modestes et ignorés, qui ont su faire tant de choses, avec la sueur de leur front et la pauvreté de leur vie... Qu'ils disent, surtout, combien ils auraient fait et feraient encore davantage, si l'on déblayait le terrain devant eux !

Comment encore ? En multipliant leur nombre trop restreint. Il ne faut pas que le Natal, tant de fois rogné par les besoins de la Propagande, échappe à la Famille

des Oblats. Il est grand encore : il suffirait ainsi à leur zèle, si les vocations, un instant taries par la persécution et la fermeture de nos Noviciats, revenaient comme autrefois. On ne saura jamais tout le mal qu'ont fait à l'Église — et à la France, par ricochet — les Waldeck-Rousseau et les Combes...

Que si, dans une famille, un jeune homme rêve de s'adjoindre à la phalange des Missionnaires du Natal, n'hésitez pas à le laisser partir, parents chrétiens : pourquoi ce jeune homme ne ferait-il pas pour les âmes ce que font, annuellement, des milliers d'autres pour de l'argent ? Tous les paquebots, chaque semaine, déversent sur le Sud-Africain des quantités de chercheurs de fortunes : aucun n'est effrayé par le climat et, vraiment, il n'y aurait pas de quoi ! Ni par la distance : que sont en effet, à l'heure actuelle, ces 17 jours de bateau ?

Si, de ci de là, des jeunes gens, dans une paroisse ou dans un séminaire, pensent à donner leur vie à la grande œuvre des Missions, orientez-les vers le Natal : leur présence y est si nécessaire, si urgente ! Songez donc : ce n'est pas dans dix ans, c'est demain qu'ils devraient être là, aux côtés des anciens, pour leur prêter main-forte !...

Et des Frères convers ! Comme ils seraient utiles, dans ce Vicariat, qui en possède juste trois ! Que de choses on peut faire avec plusieurs Frères convers dévoués ! Et quelle aide puissante pour les Missions ! Que de temps gagné pour le prêtre, dont le plus clair des journées disparaît en préoccupations matérielles et en travail des mains !

Des hommes ! Encore des hommes ! Toujours des hommes !...

§ LXXXVII. — **Adieux au Natal.**

Et, le vendredi 22, nous quittions Durban. Sur le quai du port, un certain nombre de personnes attendaient Monseigneur, pour le saluer, une dernière fois. Les Mauriciens étaient les premiers. Devant nous, se dressait la masse imposante de l'*Arundel Castle*, magnifique *steamer*

de plus de vingt mille tonnes, le plus beau et le plus important de la Compagnie de la « Castle Line ».

Depuis le moment de notre installation sur le bateau jusqu'au départ des non-passagers, ce fut une procession ininterrompue de personnes qui voulaient offrir à Monseigneur les adieux de Durban, Pietermarizburg, etc.

Mgr Delalle et les Pères avaient tenu, eux aussi, à être là, au grand complet. Tous ceux qui n'étaient pas appelés à terre par le ministère demeurèrent, jusqu'à la dernière minute, entourant leur Père et leur Chef.

Sur le quai, plusieurs familles — entre autres le petit servant de Messe quotidien de Monseigneur, avec sa mère — montèrent la garde jusqu'au départ du *steamer;* et nous les vîmes agiter leurs mouchoirs, lorsque l'*Arundel Castle* fit ses dernières évolutions dans la baie...

« Ordo » de 1924.

6 Janv. : Supprimer (*In Vesp., com. seq. et Dom.*).
13 » *In Vesp., com. seq.*
3 Févr : *Semid.*
16 » Erreur de ligne : la parenthèse (*v. Immac.*, etc.) doit être placée au jour suivant.
7 Avril : *Color violac.*
12 » *Offic. feriale.*
30 » *Color alb.*
29 Mai : *Offic. festiv.*
3 Juill. : *Ult. Ev. oct.* (S. R. C., 16-6-1922).
11 » *Simpl.*
18 » Après *in L. et M.*, rétablir le *V.* (*Vesp.*).
1er Août : *Offic. festiv.*
14 Sept. : *Color rub.*
27 » *Color rub.*
18 Oct. : *Color rub.*
19 » *Offic. dominicale.*
27 » *Offic. feriale.*
2 Nov. : *Color virid.*
16 » *Color virid.*
19 » A la 2e col., 9a *lect. S. Pontiani.*
7 Déc. : *Offic. dominicale.*
16 » *Color rub.*
18 » *Offic. feriale.*
28 » *Offic. festiv.*

N. B. — La Messe votive des Apôtres SS. Pierre et Paul, d'après les nouvelles Rubriques, comporte l'Oraison *A cunctis*, lorsqu'elle est *diei currentis*, mais on y supprime la mention des SS. Pierre et Paul. Changer en ce sens la note (b) du Tableau des Messes votives.

ÉCHOS DE ROME

I. — Jubilé Épiscopal de Monseigneur Dontenwill, S. G. [1].

§ I. — Lettre du Pape [2].

VENERABILI FRATRI AUGUSTINO,
ARCHIEPISCOPO TITULARI PTOLEMAIDENSI,
SUPERIORI GENERALI MISSIONALIUM OBLATORUM MARIÆ IMMACULATÆ,
PIUS PP. XI.

VENERABILIS FRATER,
Salutem et apostolicam benedictionem.

PLENUM quintum ac vicesimum ab inito episcopatu annum, quemadmodum ipse, gratiis ex animo agendis, bonorum omnium datori DEO acceptum refers, ita ingenti lætitia commemoraturi sunt religiosi viri, quibus utiliter regundi te totum abhinc quindecim annos dedidisti.

In quo quantum ii tibi confiderent de tuaque opera sibi sponderent, perspicuo illud argumento est, quod,

(1) On a déjà lu, dans un précédent article, l'intéressant récit des fêtes du Jubilé de Monseigneur, à Durban, en Août dernier (Voir, plus haut, pages 70-79). Nous ne donnons ici que le texte ou la traduction de quelques pièces officielles relatives à cet heureux anniversaire. Dans notre prochain numéro, nous espérons pouvoir publier un petit compte rendu des fêtes de clôture de cette année jubilaire, lesquelles doivent être célébrées à la Maison Générale, le mardi de Pâques, 3 Avril prochain.

(2) Cette lettre autographe de notre Saint-Père le Pape PIE XI à Mgr notre Révérendissime Père, datée du 14 Mars, a été publiée dans les *Acta Apostolicae Sedis*, du 5 mai 1923 (Vol. XV, Num. 5, page 212), sous le titre suivant : — *AD R. P. D. AUGUSTINUM DONTENWILL, ARCHIEPISCOPUM TIT. PTOLEMAIDENSEM, A QUINDECIM ANTE ANNIS SUPERIOREM GENERALEM MISSIONALIUM OBLATORUM MARIAE IMMACULATAE, INITUM ABHINC XXV ANNOS EPISCOPATUM CELEBRATURUM.*

cum Neo-Westmonasteriensem Ecclesiam sapienter gubernasses eidemque in Archiepiscopalem nomine Vancuveriensem erectæ præfectus esses, te summum Congregationis moderatorem ea voluntatum consensione delegerunt, ut non ante quieverint quam s. m. Decessor Noster Pius X, raro hoc in genere exemplo, vacuum te esse jussit pastorali officio ut Sodalitatis tuæ regimen capesseres.

Præterquam enim quod religiosorum alumnorumque numerus est hoc temporis intervallo mirifice auctus, adiuncta quoque veteribus provinciis aliarum quinque accessione, nihil præterea reliqui fecisti ut Missionum utilitatibus consuleres quæ per quinque orbis terrarum partes commissæ tuis essent.

Communi sane tuo tuorumque studio catholica Fides inter Canadensis regionis indigenas ea cepit incrementa ut duo novi ibidem constituti sint Vicariatus apostolici ; teque nec itinerum diuturnitas atque asperitas nec locorum natura cælique varietas deterruit, quominus Missiones eas omnes, qua late patent, peragrares stationesque pene singulas inviseres, ut sacrorum Christi legatorum animos consulendo ac bene precando ad perferendos nobilissimi officii labores confirmares atque acueres.

Sed aliam placet gubernationis tuæ memorare laudem, quæ minus fortasse apparet ac splendet, cum, contra, sine ulla dubitatione supra ceteras emineat : tuam illam intelligimus constantem curam et sollicitudinem de interioris vitæ exercitatione apud tuos augenda, quam quidem vitam nisi vivimus, nostram proximorumque sanctificationem, quamvis laboriose quæramus, haud tamen efficienter promovemus. Quam ad rem cum tibi persuasum habeas plurimum prodesse accuratissimam religiosæ vivendi disciplinæ observationem, eam non modo editis scriptis datisque ad universam Congregationem litteris, sed etiam, immo potissimum, exemplo ipse tuo tueris ac provehis.

Neque minus tibi curæ est, ut Missionales Oblati summa reverentia atque amore Apostolicam Sedem

prosequantur : qua ex eorum cum Jesu Christi Vicario coniunctione recte putas vim ac virtutem ad optima quæque patranda in Sodalitatis viscera haud mediocrem defluere atque insinuari.

Hæc sane omnia, ut tibi proximorum Decessorum benevolentiam peperere; ita Nostram, et merito quidem, conciliant ; cuius publico sint testimonio gratulationes et vota, quibus gaudium lætitiamque participare tuam et cumulare quodammodo volumus.

Tibi enim, Venerabilis Frater, eventum tam faustum gratulamur ; fructus gratulamur tam uberes, quos in diœcesi ante, in Congregatione postea moderanda cepisti ; gratiam denique auctoritatemque gratulamur, qua, præsertim apud tuos, iam diu flores cum ob prudentiam et æquabilitatem in gubernando, tum ob præclaras animi ingeniique tui laudes.

Ac præterea ominamur optamusque, velit tibi Immaculata Dei Genetrix, qua utimini Patrona, illud impetrare, ut longissimam posthac ætatem exigas egregieque factis inlustrare peragas.

Cælestium interea munerum auspex paternæque caritatis Nostræ testis sit apostolica benedictio, quam tibi, Venerabilis Frater, et toti, cui præes, Sodalitati amantissime in Domino impertimus.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, die XIV mensis Martii anno MDCCCCXXIII, Pontificatus Nostri secundo. PIUS PP. XI.

§ II. — **Traduction du Précédent.**

A notre Vénérable Frère AUGUSTIN,
Archevêque titulaire de Ptolémaïs,
Supérieur Général
des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée,
PIE XI, Pape.

Vénérable Frère,

Salut et bénédiction apostolique.

Cette vingt-cinquième année d'épiscopat, que vous accomplissez, fournit non seulement à votre âme un nouveau

motif de reconnaissance envers DIEU, *source de tout bien, mais encore aux Religieux, au gouvernement desquels vous vous êtes consacré tout entier depuis quinze ans, l'occasion d'une immense joie.*

Avec quelle confiance en vous et en votre dévouement cette charge de Supérieur Général vous fut alors confiée, la preuve évidente en est dans la manière avec laquelle le Chapitre Général de la Congrégation vous choisit. Vous administriez avec sagesse le Diocèse de New-Westminster ; vous veniez d'être placé à la tête du nouvel Archevêché de Vancouver ; et, pourtant, on n'eut pas de repos, avant que notre Prédécesseur de sainte mémoire, Pie X, malgré la rareté du cas, vous eût enlevé la charge pastorale, pour que vous pussiez accepter le Généralat de votre Institut.

Et, de fait, pendant ce Généralat, le nombre de vos Religieux s'est accru merveilleusement : cinq nouvelles Provinces sont venues s'ajouter aux anciennes, et vous n'avez rien négligé de ce qui pouvait être utile aux Missions qui vous sont confiées dans les cinq parties du monde. Et, de la collaboration de vos enfants avec vous, la Foi catholique s'est tellement développée parmi les indigènes des régions canadiennes, qu'il a fallu y créer deux nouveaux Vicariats apostoliques.

Et vous n'avez pas reculé devant de longs et durs voyages, devant les difficultés de pays et de climats si variés, pour aller parcourir et visiter toutes ces Missions, où qu'elles se trouvent, pour porter là-bas, aux âmes bénies des ouvriers du Christ, le conseil et l'exhortation propres à les aider et à les exciter aux travaux de leur sublime ministère.

Mais nous aimons à rappeler un autre titre de gloire de votre Généralat, moins apparent et moins brillant peut-être, et pourtant, sans aucun doute, dépassant tous les autres. Nous voulons parler de ce souci constant et de cette sollicitude que vous avez de promouvoir l'exercice de la vie intérieure chez tous les vôtres, sans laquelle réalisée en notre âme tout ce que nous pouvons faire d'efforts pour notre sanctification et celle des autres n'atteint point son but. Aussi bien, convaincu de l'immense utilité d'une exacte observance de la discipline religieuse, vous l'avez maintenue

et pronue, non seulement par vos lettres adressées à toute la Congrégation, mais surtout par votre exemple personnel.

Vous n'avez pas moins d'attention à ce que les Missionnaires Oblats nourrissent à l'égard du Siège Apostolique une souveraine révérence et un véritable amour ; car c'est de cette union intime avec le Vicaire de Jésus-*Christ que vous voyez, avec raison, découler jusqu'aux entrailles de la Société la force et la vertu puissante qui fait de grandes œuvres.*

Toutes ces choses, évidemment, vous avaient gagné la bienveillance de nos Prédécesseurs immédiats : elles ne peuvent que vous concilier la Nôtre.

Que celle-ci ait un témoignage public dans les félicitations et les vœux avec lesquels nous voulons partager et, de quelque manière, combler votre joie et votre allégresse !

Oui, Vénérable Frère, nous vous félicitons de l'heureux événement ; Nous vous félicitons des moissons si abondantes cueillies et dans votre diocèse d'abord, et puis, dans le gouvernement de votre Congrégation ; Nous vous félicitons de l'amour et de l'autorité dont vous jouissez, surtout auprès des vôtres, soit à cause de la prudence et de l'équilibre impartial de ce gouvernement, soit à cause des dons choisis de votre cœur et de votre esprit.

Enfin, nous souhaitons et nous prions pour que l'Immaculée Mère de Dieu, *votre Patronne, veuille vous obtenir de longues années encore et de beaux travaux pour continuer à remplir votre vie.*

En signe et comme gage de ces faveurs divines et de Notre Paternelle affection, recevez la Bénédiction Apostolique — que Nous vous donnons, Vénérable Frère, à vous et à toute la Famille religieuse que vous gouvernez, très affectueusement dans le Seigneur (1).

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 14e *jour de mars de l'an de grâce* 1923, *de Notre Pontificat le second.*

Pie XI, Pape.

(1) Merci, Très Saint Père !... « Que le Seigneur daigne aussi Vous garder et Vous vivifier, qu'Il Vous rende heureux sur la terre, et qu'Il ne Vous livre jamais aux embûches de Vos ennemis ! »

§ III. — Propagande et Oblats [1].

SACRA CONGREGATIO
DE
PROPAGANDA FIDE

Rome, le 31 Mars 1923.

Illustrissime et Révérendissime Seigneur,

Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime s'apprête à célébrer le vingt-cinquième anniversaire de sa Consécration épiscopale ; et, à cette occasion, j'éprouve le besoin et je me fais un devoir de lui présenter, au nom de la Sacrée Congrégation de la Propagande et au mien, les plus vives félicitations.

C'est à bon droit que vous pouvez considérer, avec une véritable satisfaction, cette déjà longue période de votre vie, durant laquelle, orné de la plénitude du sacerdoce, vous avez acquis — au regard et des Missions et de l'Institut aux destinées duquel vous présidez si dignement — des mérites tout particuliers.

Le Bon Dieu, qui a daigné doter Votre Seigneurie d'éminentes qualités d'esprit et de cœur, a trouvé en vous un serviteur fidèle — qui, sans trêve et sans souci des fatigues et des sacrifices, a, par la prière et par l'exemple, coopéré inlassablement à l'expansion du Règne de Jésus-Christ.

C'est donc avec une véritable et sainte joie que, dans cette si heureuse occasion, non seulement vos Fils spirituels, mais tous ceux qui savent aimer et admirer la vertu et les saintes activités du zèle, présentent à Votre Seigneurie leurs souhaits et leurs vœux ; et moi, pour ma part, je vous renouvelle mes plus chaleureuses félicitations, en exprimant le désir que vous puissiez, de longues années encore, avec la même énergie, vous consacrer au bien de l'Église et des âmes, pour le plus grand avantage des Missions.

(1) Traduction de l'italien.

Priant le Seigneur de vous combler de ses faveurs les plus choisies, dans des sentiments de distinguée et sincère estime, je suis heureux de pouvoir me dire de votre Seigneur Illustrissime et Révérendissime le serviteur très dévoué.

Signé : G.-M. Card. van Rossum, Préfet.

Illustrissime et Révérendissime
Monseigneur Augustin Dontenwill,
Archevêque de Ptolémaïs,
Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée.

II. — Lettre Circulaire du Révérendissime Père Général [1].

Nos Révérends Pères et bien chers Frères,

Il y a plus de dix mois, nous vous annoncions notre départ pour l'Afrique du Sud et vous demandions de nous accompagner de vos prières, afin de rendre plus profitable à la gloire divine et au bien de nos Frères des Missions africaines cette longue Visite canonique.

Rentré à Rome, depuis le 22 décembre, nous sommes heureux de pouvoir vous exprimer toute notre gratitude pour votre filiale affection, qui a fait planer, sur ces deux traversées et les nombreuses courses de ces dix mois, des supplications efficaces, et nous a valu des grâces précieuses, au bénéfice des vaillants Missionnaires d'Afrique et de leurs œuvres d'apostolat.

Vos cœurs ne se sont pas contentés de cela : ils ont découvert et souligné un anniversaire que nous aurions voulu garder secret et que nous espérions célébrer dans l'intimité de nos souvenirs personnels, pensant bien qu'il était ignoré du continent où nous portions nos pas.

(1) Circulaire N° 130, du 6 Janvier 1923.

La surprise fut grande pour nous de voir si solennellement fêter ce Jubilé de 25 ans d'épiscopat et de nous sentir entouré d'une sympathie si universelle.

Bien qu'ils aient agi à notre insu et contre nos goûts, nous tenons à remercier S. G. Mgr Delalle, le R. P. Sormany et nos Pères d'Afrique, principalement parce que la manifestation qu'ils ont organisée (et si parfaitement réussie) est un acte de reconnaissance envers la Congrégation, bienfaitrice insigne des populations d'Afrique australe.

Nous leur unissons, dans notre gratitude, tous ceux des nôtres qui nous ont aidé à remercier Dieu et ont imploré pour nous de nouvelles faveurs, — sans oublier les nombreux Oblats, qui, de tous les points du monde, nous ont exprimé, à travers les félicitations et les compliments, leur dévouement et leur attachement inébranlables à la Congrégation.

A tous, nous dirons que nous avons laissé passer les félicitations et les compliments, qui s'adressent finalement à l'Auteur de tout bien, et que nous gardons pour nous, avec la permission de Dieu, le bénéfice de leurs prières et la joie qu'ils nous ont procurée.

Nous gardons les prières, pour qu'elles rendent nos actions de grâces plus vives et plus agréables au Seigneur et nous obtiennent le pardon des fautes commises dans le gouvernement du Diocèse de New-Westminster et dans la direction de notre chère Famille.

Nous savourons la joie ressentie par notre cœur, car rien ne nous réconforte, rien ne nous inspire confiance comme de voir les Fils de Mgr de Mazenod aussi unis à celui que Dieu a voulu leur donner pour Père ; et nous caressons l'espoir que de beaux jours sont encore réservés à la Congrégation, si tous ses membres mettent leur énergie, pour l'acquisition des vertus religieuses, à la hauteur de leur affection filiale et maintiennent constamment leur élan vers le haut idéal que leur a tracé leur vénéré Fondateur...

Nous devons ensuite remercier le R. P. Servule Dozois, — et nous le faisons avec bonheur — pour avoir exercé,

une fois de plus, les fonctions de Vicaire Général : le sachant au gouvernail, nous étions pleinement rassuré sur la conduite et la sécurité du navire, que nous avions confié, durant cette absence, à ses mains expertes et fermes.

* * *

Nous revenons d'Afrique, fier du passé et du présent de la Congrégation en ce pays.

Ce que les Oblats ont fait en Afrique se mesure mathématiquement, aujourd'hui, au développement des œuvres et de la Foi catholique : huit Vicaires ou Préfets Apostoliques, se partagent, en ce moment, le champ dévolu jadis à Mgr Allard et à ses compagnons. Mais ces magnifiques résultats ne disent que faiblement les efforts, les sacrifices et les souffrances des pionniers qui ont ouvert la route et dont les successeurs recueillent le fruit des héroïques travaux, sans savoir toujours les douleurs qu'il a coûtées.

Le présent, c'est l'assemblage de ces ruches bourdonnantes et actives, qui s'appellent nos Vicariats de Natal, du Basutoland, du Transvaal méridional et de Kimberley, ainsi que notre Préfecture de Cimbébasie.

Le présent, ce sont les chrétientés ferventes, que nos Pères ont patiemment formées, — les œuvres, pleines de vitalité, qu'ils ont greffées sur des paroisses tenues bien en main, — les écoles florissantes, les collèges, les hôpitaux catholiques, — bref, un ensemble d'entreprises où l'audace et la ténacité sont couronnées par le succès et qui soulèvent l'admiration et, parfois, l'envie des non-catholiques.

Le présent, ce sont les conversions en foule, au Basutoland, — c'est le progrès incessant de nos Missions zouloues du Natal, — ce sont les efforts méritoires de nos Pères du Vicariat du Sud-Afrique pour atteindre les indigènes, — et l'ardeur de ceux de Cimbébasie à développer des Missions qui connaîtront bientôt les lourdes moissons automnales...

Oui, l'on est fier d'être Oblat, quand on a pu toucher

du doigt, comme nous l'avons fait, tant de preuves de la survivance de l'esprit apostolique chez les nôtres, — quand on les a vus fraternellement unis, gais et actifs, travaillant allègrement dans la pauvreté et les privations, le renoncement et l'oubli d'eux-mêmes, et faisant honneur (autant que le permet leur isolement) à leurs obligations d'Oblats.

Et, comme les populations évangélisées par eux nous redisaient, sous de multiples formes, leur attachement et leur reconnaissance pour « leurs Pères », notre cœur se gonflait d'un légitime orgueil et remerciait le Seigneur de nous les avoir conservés si fidèles à leur sainte vocation. Et cette parole de la Préface de nos *Constitutions* nous revenait à la mémoire : *Ea sunt immensa salutis opera, quæ possunt oriri e laboribus sacerdotum, quibus Dominus mentem addidit in societatem coadunari.., si digne et fideliter impleverint officium suum et a sacrosancta vocatione sua non defecerint.*

* * *

L'esprit et le cœur encore tout remplis de ces visions d'apostolat, nous vous offrons nos paternels souhaits, à l'aurore de cette année nouvelle, et implorons de la miséricorde et bonté de Dieu cette grâce puissante qui accompagnera vos paroles, touchera et convertira les cœurs : *Dignetur verba ministri sui comitari haec gratia potens, quæ movet et convertit animas* (Reg. 122).

Nous lui demandons aussi pour vous la santé, si nécessaire à l'ouvrier apostolique et, malheureusement, si souvent ébranlée, pour le plus grand dommage des œuvres dans les Provinces et Vicariats — que la maladie vient désorganiser ou gêner dans leur développement.

Nous le prions, enfin, d'accroître parmi vous les vertus religieuses, persuadé, après tout ce que nous avons vu, que le succès des œuvres est en raison directe de l'intensité de ces vertus. Plus nous ressemblerons à l'Oblat, tel que le voulait notre vénéré Fondateur, tel qu'il l'a dépeint dans l'immortelle Préface de nos Saintes Règles,

tel que vous devrions toujours essayer de le devenir, plus nos travaux seront bénis d'En-Haut, et plus aussi notre Famille sera forte et utile à la propagation de la Foi catholique : *Exinde Religioni nostræ et firmitas et pietatis calor et perennitas devenerunt* (Préface)...

Recevez, nos bien chers Pères et Frères, avec notre paternelle bénédiction, l'assurance de nos sentiments les plus dévoués en N. S. et M. I.

† Aug. Dontenwili, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général O. M. I.

III. — Le « Manuel Homilétique » du R. P. Kassiepe [1].

§ I. — Précieuse Approbation Pontificale [2].

SEGRETARIA DI STATO
DI SUA SANTITA

Du Vatican, le 28 Février 1923.

Protoc. N° 14828.

Mon Révérendissime Père,

C'est avec un vif plaisir que je m'empresse de vous informer que le Saint-Père a daigné accueillir, avec la plus bienveillante satisfaction, l'hommage, que vous avez voulu déposer à ses pieds, de votre *Homiletisches Handbuch*. C'est un livre qui ne pouvait provoquer chez l'Au-

(1) Homiletisches Handbuch *für Missionen, Missionserneuerungen, Exerzitien, Oktaven, Triduen und für Religionsvorträge in Standesverein*, von P. Max Kassiepe, *O. M. I.*, Missionar. Zweite, verbesserte Auflage : — a) Erster Band, 1920, VIII-272 pp.; b) Zweiter Band, 1922, VIII-476 pp.; c) Dritter Band, 1922, VI-312 pp.; d) Vierter Band, 1922, VIII-378 pp. (25 × 16 cm.). Verlag von Ferdinand Schöning, Paderborn.

(2) Cette lettre est traduite de l'italien.

guste Pontife que la plus douce et la plus vive complaisance.

Il présente, en effet, d'abondants et solides matériaux de consultation, qu'une longue expérience vécue rend éminemment pratiques et, par cela même, d'autant plus précieux. C'est donc avec un immense avantage que pourront y puiser tous les prédicateurs et les missionnaires qui se consacrent, particulièrement, à prêcher au peuple la parole divine.

C'est pourquoi, de tout cœur, l'Auguste Pontife forme le vœu qu'aille en augmentant la faveur unanime avec laquelle il fut accueilli et que viennent en hâter la diffusion des versions (promises) dans les langues les plus importantes.

En attendant, mon Révérend Père, comme témoignage de spéciale bienveillance et affection, avec ses félicitations paternelles, l'Auguste Pontife vous envoie de cœur la Bénédiction Apostolique.

Et moi, profitant de l'occasion, je suis heureux de me redire, avec des sentiments de distinguée et sincère estime, de votre Paternité Révérendissime le très affectionné dans le Seigneur,

Pierre Card. Gasparri.

Révérendissime Père Max Kassiepe, *O. M. I.*,
Assistant Général,
5, Via Vittorino da Feltre, Rome.

§ II. — Approbation du Protecteur.

PALAZZO PROPAGANDA
ROMA

Rome, le 16 Janvier 1923.

Mon Révérend Père,

Vous avez, récemment, terminé avec le quatrième volume votre Manuel homilétique *pour Missions*, etc., et eu la bonté de m'en présenter les quatre volumes — fruit d'un travail de longues années.

Je ne serais pas un vrai Fils de Saint Alphonse, ce grand apôtre des missions populaires, si je ne saluais pas avec une vive joie la seule parution de votre ouvrage.

Et cette joie et ma reconnaissance à votre endroit sont d'autant plus grandes, que la connaissance que j'ai prise de votre travail m'a montré que c'est un vrai chef-d'œuvre. Il faudrait trop m'étendre si je voulais louer tous les mérites de ce livre.

Je vous dirai seulement la satisfaction avec laquelle j'ai vu combien vous avez estimé et apprécié les « retours de missions » selon leur valeur exacte, et qu'ici vous avez, non moins que pour les missions proprement dites, amassé d'abondants matériaux. Ensuite, vous avez tracé, selon leur véritable caractère, les exercices des retraites populaires, en usage en Hollande, et vous en avez très bien jugé la relation avec les missions, en même temps que vous savez en tirer de grands avantages pour les milieux allemands.

Mais la plus haute valeur de votre livre est, que vous avez souverainement facilité la prédication des missions et que vous avez assuré à celles-ci le succès, grâce à vos conseils pratiques — et fondés tous sur l'étude et de longues années d'expérience.

L'on ne saurait jamais trop estimer l'importance des missions pour la vie vraiment catholique d'un peuple, car, non seulement la vie selon les principes chrétiens, mais aussi la conservation de la foi y sont étroitement liées. Vu le grand nombre des ennemis de la vie profondément chrétienne, — lesquels, aujourd'hui, cherchent, par tant et de si divers moyens, dans la presse, dans les associations et dans les usines, à arracher des esprits, des cœurs et des actions, la pensée de la vie éternelle, et, partant, le souci de l'éternité, — il devient, plus que jamais, d'urgente nécessité de ramener, avec une vigoureuse fermeté, cette idée dans la vie quotidienne des fidèles.

Non seulement je bénis votre travail, mais j'exprime aussi le désir que votre ouvrage se répande, autant que faire se peut, dans toute l'Allemagne, qu'il soit même traduit dans d'autres langues, afin que le plus grand nombre de catholiques soit atteint et pénétré par les doctrines, si élevées et si pratiques à la fois, de ce magnifique ouvrage.

Ainsi, au ciel, votre couronne sera formée de beaucoup d'âmes qui, autrement, n'auraient pas fait leur salut, — ce qui est, sans contredit, la plus belle récompense que vous puissiez désirer pour les peines nombreuses que ce travail vous a coûtées.

G. M. Card. van Rossum.

§ III. — « Commentarium pro Religiosis » [1].

A. R. P. Maximilianus Kassiepe, fundator operis *Missionskonferenz* in Germania et notissimus cum in Germania tum in Urbe orator sacer, ea omnia in suo opere *Homiletisches Handbuch* collegit quæ ad opus missionum recte prosequendum alicujus utilitatis esse possunt. Ideo et fundamentalia principia exponit sacræ Rhetorices, et rationem et ordinem proponit ad singulas res tractandas diversimode et efficaciter.

Opus est vere argumentorum omnis generis summa et quidem magni pretii, ut nullum fere sit argumentum de quo non plures — imo et plurimas — inducat schemas et exempla ut quisque, prolubito quod sibi magis arrideat, assumat. Sic, exempli gratia, de peccato mortali 19, de peccatis luxuriæ 29, de vita beata in gloria cælesti 29, de confessione peccatorum 31, de officiis parentum 40, de B. Virgine Maria 42, etc., profert diversas schemas.

Non omnes schemæ, in quatuor hujus operis voluminibus contentæ, paris sunt extensionis, — aliquæ enim breviores, aliquæ brevissimæ sunt, — sed tamen omnes practicæ, omnes utiles, omnes sufficientes ; nam, quod aliis deficit, in aliis invenitur, datque varietas ordinum oblatorum in schemis facultatem variandi ipsam rationem exponendi doctrinam. Pretium etiam auget hujus operis multitudo schemarum è maximorum

(1) Voir *Commentarium pro Religiosis*, mense Martio 1923 (Ann. IV, N° 3, page 94) : *Bibliographia*. — Cette Revue mensuelle est éditée par les PP. Missionnaires Fils du Cœur Immaculé de la Bienheureuse Vierge Marie : 131. Via Giulia, Rome (XVI). Abonnements : 15 lires (en Italie) ou 15 francs (en dehors de l'Italie), par an.

oratorum operibus desumptarum, pro unoquoque argumento ; nomen vero auctoris semper in singulis schemis indicatur ad calcem.

Sed, pro nobis, maximum pretium est operis in psychologicis et practicis observationibus quas auctor egregius unicuique argumentorum generi præmittit ; quod præcipue novellis Missionariis magna poterit esse utilitate, cum ea in his observationibus ediscere valeant quæ adhuc non sunt experti. Præclarus auctor, per plurimos annos Missionarius in Germania, propria experientia hæc didicit, maxima ex parte, et probavit ; ideo confidenter ea offert ut et aliis possint esse utilia.

De varietate argumentorum jam diximus : omnia in hoc opere invenientur quæ pro missionibus et spiritualibus exercitiis pro populo desiderantur. Doctrina fidei et morum, de Jesù Christo, de Ecclesia, de Beata Virgine Maria, et argumenta specialia pro circumstantiarum varietate, durantibus missionibus, in opere locum inveniunt ; sed peculiarem laudem merentur quæ, in volumine III, de renovatione familiæ christianæ et puerorum sanctificatione et ea quæ, in volumine IV, traduntur de adolescentium præservatione et christiana institutione religiosa.

Ultimo operis loco de missionum methodo disserit, additque rationem missiones variæ durationis commode distribuendi juxta morem diversarum nationum — ut Italiæ, Galliæ, Angliæ, Hispaniæ, etc. Quoad Hispaniam, methodum ingerit a nostræ Congregationis Missionariis (Filiorum Immaculati Cordis Beatæ Mariæ Virginis) adhibitam, cujus rei gratia P. Kassiepe grates persolvimus.

Volumen IV indice rerum copiosissimo clauditur. Opus vere Missionariis commendandum, dignum quod ab omnibus præ manibus habeatur. Difficultas non parva erit, pro Missionariis non Germanis, lingua germanica qua est digestum ; at huic tamen difficultati obviandi causa, ejus fit versio polonica et alia italica adornatur, quo ex opere major Missionariorum numerus utilitatem capere possit. Josephus Lopez, *C. M. F.*

NOUVELLES ET VARIÉTÉS

I. — Conférences sur Ceylan, « Perle des Indes ».

Le R. P. Charles Soubry-Matthews, Missionnaire à Jaffna, a entrepris, ces temps derniers, une tournée de conférences, avec projections, sur nos Missions de Ceylan.

Le vénéré Évêque de Jaffna, S. G. Mgr Brault, dont nous déplorons la perte prématurée, étant Angevin, il convenait que son Missionnaire portât, en premier lieu, la bonne parole sur cette chrétienne et fertile terre de l'Anjou. Les journaux nous ont, tour à tour, appris que le R. P. Soubry s'était fait entendre, avec un succès croissant, à Beaupréau, à Saumur, à Angers même (grand et petit Séminaires) et enfin, en cette dernière ville encore, à la Salle Saint-René, où, sous la présidence de Mgr Pasquier, Recteur honoraire des Facultés catholiques de l'Ouest, le distingué conférencier a parlé devant l'élite intellectuelle de la cité.

Le R P. Soubry a, ensuite, poursuivi sa tournée de conférences dans le midi de la France, — avant de remonter vers le nord, où de nombreux collèges et institutions ecclésiastiques ont aussi eu la joie d'entendre sa très entraînante parole. Voici, à titre de spécimen, le compte rendu de la conférence qu'il a donnée, le 9 février dernier, à la Salle Saint-Jean, à Lyon (1).

La conférence — annoncée sous le titre de *Ceylan, la Perle des Indes*, au profit de l'Œuvre apostolique des Missions — a été donnée, Salle Saint-Jean, vendredi 9 février dernier, devant une magnifique assistance. Et, si exigeante que pût être l'attente de l'auditoire, elle fut pleinement satisfaite par l'immense intérêt de la communication du R. P. Charles Soubry. Les deux heures, durant lesquelles se dérou-

(1) Extrait du *Nouvelliste*, de Lyon, 45e Année, N° 42 (11 février 1923), page 3 : *Ceylan, la Perle des Indes*.

lèrent ses projections et le commentaire dont il les accompagnait, furent deux heures d'enchantement. Rappelons-en brièvement le charme.

Me Charles Jacquier — avec la verve géniale de ses improvisations, toujours un régal exquis — avait, à peine, achevé la protocolaire formalité de la « présentation » du conférencier, que celui-ci, une fois égrenés les obligatoires compliments du début, nous fit commencer le voyage qu'il avait promis.

Faisant éteindre les lumières, il montre sur l'écran le magnifique *steamer* à bord duquel doit s'effectuer la traversée Marseille-Ceylan. Trajet direct. Deux courtes escales à Port-Saïd et à Suez, et nous débarquons à Colombo.

Mais, dans cette banale capitale de Ceylan, rien qui puisse captiver notre attention. Bien vite, nous nous enfonçons dans la jungle, pour aller porter le tribut de notre admiration aux ruines merveilleuses de la « Cité des 90 Rajahs », Anuradhapura — qui florissait, il y a 3.000 ans, et envoyait à Salomon l'or qui entra dans la décoration du Temple de Jérusalem. Ces ruines couvrent des centaines de kilomètres carrés et attestent une civilisation parvenue à un degré inouï de splendeur. A la suite de quelles catastrophes cette splendeur s'est évanouie, nul n'en sait rien.

La sauvage végétation tropicale règne, aujourd'hui, maîtresse incontestée, sur cette immense ville morte ; et le P. Soubry nous en fait admirer de prodigieux types, — des palmiers, des cocotiers, des bambous, des lianes, — d'invraisemblable dimension et parmi lesquels palpite une vie animale intense, des reptiles effroyablement venimeux, des léopards, des singes, des éléphants, des buffles, etc. L'apparition sur l'écran de chacun de ces seigneurs de la jungle rappelle au conférencier mille anecdotes curieuses, dont il fait le récit avec un rare bonheur d'expressions. Pas un instant l'intérêt ne languit.

Mais ce n'est pas pour s'extasier devant la faune et la flore des pays lointains que s'expatrie le Missionnaire : c'est pour conquérir des âmes. Le P. Soubry nous pré-

sente les populations diverses, parmi lesquelles il est allé vivre, uniquement, dans l'espoir de les convertir à la Religion chrétienne. Et c'est avec une complaisance particulière qu'il aborde cette seconde partie de son sujet.

Nous regrettons de n'en pouvoir parler longuement. Sa parole élégante devient plus pénétrante et plus imagée, pour dépeindre les consolants résultats déjà obtenus. Les touchants détails qu'il prodigue sur les progrès de l'évangélisation, les faits absolument probants qu'il cite, — notamment, l'histoire si belle du jeune Tharcisius, — nous émeuvent profondément. A tout instant, des applaudissements enthousiastes lui témoignent l'ardente sympathie de l'auditoire.

Bref, c'est sur un magnifique cri d'espoir en l'avenir, salué par une ovation prolongée, que prit fin cette inoubliable communication sur « la Perle des Indes ».

V. G.

II. — Une Journée des Missions à Lille [1].

Dans la *Semaine Religieuse* de Lille et le *Télégramme du Nord*, nous glanons ces intéressants détails, que corroborent splendidement les bonnes nouvelles que nous donne, à ce sujet, notre correspondant local :

« L'embrasement qui saisit la ville de Jérusalem, il y a dix-neuf siècles, aux premières heures de la Pentecôte, s'est emparé de Lille, le dimanche 3 décembre dernier, en cette mémorable *Journée des Missions*.

« N'était-ce pas, en effet, la même tempête de l'Inspiration, le même souffle de l'Apostolat qui, jadis, ébranlait le Cénacle et prenait possession de l'assemblée des Apôtres agenouillés ? Ceux-ci se sont répandus à travers

(1) Voir *Petites Annales de Marie Immaculée* (Paris), 28e Année, N° 1 (Janvier 1923), page 26 : *Nouvelles diverses* (France).

le monde : par eux, le flambeau de la vérité surnaturelle et de l'amour divin a brûlé les âmes, et l'incendie, à partir de ce jour, ne s'est pas arrêté. C'est l'honneur de l'Apostolat catholique d'avoir, avec l'aide de l'Esprit-Saint, « renouvelé la face de la terre » ; c'est la gloire de nos Œuvres missionnaires d'être les auxiliaires des travaux et des victoires de l'apostolat.

« Dans une enthousiaste et superbe apothéose, la ville de Lille, par sa triomphale *Journée des Missions*, vient de mettre en relief toutes ces merveilles, en proclamant, au moyen d'une prédication générale et d'une exposition parfaitement réussie, la catholicité, la fécondité, la charité de l'esprit missionnaire ; elle a projeté sur cette œuvre les trois rayons dont l'Église illumine sa surnaturelle mission.

« La *catholicité*, tel est bien le privilège que Dieu voulut pour l'apostolat : Allez, dit Jésus à ses envoyés, vers toutes les nations. Par eux, l'Église a couru au-devant des âmes, sous tous les climats et sous tous les cieux ; de partout aussi nous sont venus ceux qui se firent entendre dans toutes les églises de Lille. D'Ordres et de costumes divers, ils représentaient toutes les parties de l'univers, du pôle à l'équateur. Dans la chaire de Saint-Maurice-des-Champs, un Oblat de Marie, le R. P. Gabriel Houssais, a évoqué ses souvenirs des Missions polaires du Mackenzie. Çà et là ont apparu les paysages du Levant: Mésopotamie, Chine, Japon, Madagascar, Kabylie, Afrique équatoriale, Dahomey, Maroc, Sibérie. Toutes ces régions, confiées au zèle apostolique des fils de France, ont trouvé d'éloquentes voix pour faire entendre, à la catholique population lilloise, et l'immensité du champ à défricher et le nombre incalculable d'âmes à convertir, pour faire comprendre aussi, à tous, les espoirs qu'il est permis de fonder sur la générosité des Français.

« Car c'est la France, après tout, qui, par ses Missionnaires, a fait pénétrer son influence en ces divers et lointains pays. C'est elle qui, par leur entremise, s'est installée, en aimable et bienfaisante souveraine, aux quatre coins du monde, au milieu de la reconnaissance et de la

vénération des indigènes ! Non, l'esprit français ne peut se passer de conquêtes morales et pacifiques, d'action civilisatrice. Notre génie est autrement envahissant que nos armes, et la pensée française, grâce à nos Missionnaires, défie toutes les barrières et se joue de toutes les résistances. « Fille aînée de l'Église », la France peut profiter de la catholicité de sa Mère, comme aussi de son universelle *fécondité*. »

C'est cette merveilleuse *fécondité* que l'Exposition missionnaire — qui s'est tenue, en décembre dernier, dans les salons de l'Évêché de Lille — a mise en parfaite évidence ! Captivante vision qui a fait voir, en un saisissant résumé, les efforts héroïques, les durs obstacles et les consolants succès de nos Missions catholiques. Il y avait là plus de « mille pièces à conviction », qui attirèrent, pendant huit jours, une affluence énorme de visiteurs. Là encore, toutes les Sociétés françaises des Missions étaient représentées : *Jésuites*, *Prêtres de la Mission*, *Missions Étrangères de Paris*, *Missionnaires du Sacré-Cœur*, *Marianistes*, *Frères Mineurs*, *Sœurs Franciscaines*, *Auxiliatrices du Purgatoire*, et — il nous en coûterait de ne pas les nommer — les *Oblats de* Marie *Immaculée*, desquels l'éminent Directeur de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, à Paris, n'a pas craint de dire qu'ils étaient « les plus nombreux, les plus méritants et les plus pauvres. »

Notre chère Congrégation était donc bien représentée. Elle avait pris place à côté de la Société des Missions Étrangères de Paris, dont les reliques très émouvantes de sa *Salle des Martyrs* rehaussaient de leur auréole empourprée le *stand* de ceux qu'un grand Pape appela un jour les *Martyrs du Froid* — les Oblats de Marie.

Dans ce stand artistiquement disposé, on pouvait admirer, au premier plan, une éloquente statistique des Pères et Frères Oblats travaillant au rachat des âmes, depuis les confins glacés de l'Amérique septentrionale jusqu'aux impénétrables jungles de Ceylan, en passant par l'Afrique méridionale et l'Australie. De chaque côté, deux grands panneaux, — l'un donnant la photographie de tous nos évêques, archevêques et cardinal défunts, et

l'autre celle de nos évêques et archevêques vivants. Puis, sur la table, une collection variée d'objets exotiques de Ceylan, d'Afrique et de l'Amérique du Nord.

C'était, on le voit, fort simple. Ce fut, sans doute, cette simplicité et cette modestie qui attirèrent la foule très sympathique et la suspendirent, avide d'explications et de détails circonstanciés, aux lèvres du Père Oblat chargé de faire les honneurs du *stand* (1). De l'avis de Mgr Descamps, notre exposition oblate eut un gros succès.

Il nous est doux de mentionner ici l'infatigable dévouement de deux de nos zélatrices du Nord — Mlles Antoinette Delbaere et Denise Poulet. Leur modestie eût voulu que leur nom restât ignoré ; mais, comme elles furent à la peine, elles doivent être à l'honneur. Dieu, qui a vu, saura les récompenser largement pour le zèle empressé qu'elles ont mis, pendant ces journées d'exposition, à faire connaître nos Missions. Nos remerciements les meilleurs et nos plus sincères félicitations à nos chères zélatrices !...

III. — La Tournée d'Hiver d'un Jeune Missionnaire.

Au mois de mars dernier, je me rendais à la Mission indienne d'Opénaga. Cette Mission, située à 120 milles au nord d'Attawapiscat, comprend une quinzaine de familles crises. Chaque année, le Missionnaire visite le groupe d'Indiens qui y résident, afin que les vieillards, les femmes et les enfants — empêchés de suivre les exercices de la mission d'été, à Attawapiscat — participent, eux aussi, aux bienfaits de la Religion.

Il ne serait peut-être pas sans intérêt de lire le récit du voyage que, jeune Missionnaire, je viens de faire à cette Mission d'Opénaga.

§ I. — Préparatifs et Voyage.

Oh ! parcourir 120 milles dans un traîneau tiré par des chiens, et cela par un froid souvent très rigoureux, n'est

(1) Le R. P. Maurice Deroudt (N. D. R.).

pas de nature à égayer et à faire désirer le jour du départ. S'il ne s'agissait que d'un voyage de plaisir, je suis certain que les préparatifs traîneraient en longueur. Le Prêtre-Missionnaire, heureusement, ne marche pas pour son plaisir. Dans sa pensée, le salut des pauvres âmes a infiniment plus de valeur que son repos et ses aises. Et je dirais que c'est d'un cœur joyeux qu'il songe au moment du départ.

C'est entendu : je dois partir. Une heure ou deux suffisent pour m'y préparer. Mais le dimanche 29 février, veille du voyage, c'est grande tempête : on ne voit pas à un arpent devant soi, et le vent froid souffle avec rage et semble vouloir tout emporter dans sa course rapide. Vers le soir, j'apprête ma chapelle portative ; puis, je mets dans un sac la part de nourriture destinée à mes chiens, que j'ai la précaution d'attacher ; et, enfin, dans une boîte je dépose notre nourriture à nous — quelques galettes, du thé et un bon morceau de lard, toutes choses nécessaires pour le premier terme du voyage.

Il ne reste plus qu'une demi-heure de préparatifs, le lundi matin. Juste le temps de tout disposer sur le traîneau : tente, petit poêle, couverture en peau de lièvre, provisions, raquettes et chapelle portative. En un tour de main, d'ailleurs, le tout est ficelé. Les chiens attelés hurlent, sautent au bout de leurs cordes : ils sentent qu'ils vont bientôt partir. Moi-même, je revêts mon habit en peau de caribou et je chausse mes souliers faits de peau d'orignal.

Puis, ayant dit bonjour au R. P. Louis Boisseau, mon Supérieur et le Directeur de nos Missions, je pars, — sous la conduite de mon jeune guide de 17 ans, qui s'appelle Xavier Atoket.

Que le Bon Dieu *et la Vierge Immaculée daignent veiller sur leur petit Missionnaire !...*

A la différence de certains endroits, comme dans les Missions de l'Ouest où le Missionnaire repose dans une carriole assez bien protégée contre le froid, ici le Prêtre-Missionnaire conduit lui-même ses chiens. Il trotte, une bonne partie du temps, à côté de son traîneau, faisant

avancer les chiens, les stimulant et tirant lui-même, au besoin, quand l'attelage peut difficilement se défendre contre une couche profonde de neige.

I. *Premier jour.* — La tempête d'hier n'est pas toute passée, bien qu'elle soit moins violente. Le vent souffle encore assez fort, et le thermomètre marque 30 degrés Fahrenheit au-dessous de zéro.

En cette première journée, nous avons fait un peu plus de trente milles. Après avoir descendu la rivière d'Attawapiscat, une heure durant, dans la neige épaisse, nous nous engageâmes à travers une suite de marais gelés et, au moyen de ce raccourci, nous nous dirigeâmes, au plus vite, vers le large. Pendant le reste du parcours, nous avons longé les côtes de la Baie James.

Vers midi, et avant de prendre le large, nous faisons du feu. Ici, surtout, mon guide me sera bien utile. Car le froid et le vent nous pénètrent, et nos doigts s'engourdissent malgré nous. Le petit Indien ramasse, promptement, quelques branches sèches ; il les casse, fait quelques éclisses et allume le foyer. Sans tarder, il y suspend une petite chaudière, remplie de neige — qui se changera vite en eau, sous l'action du feu déjà pétillant. De mon côté, je coupe de petits arbres, que j'enfonce à la file dans la neige ; près du feu, je creuse un peu la neige, y mets des branches ; puis, me blottissant, je réchauffe mes pauvres doigts. Notre repas est frugal, bien entendu : de la galette gelée, agrémentée d'un peu de lard, que l'on casse à belles dents. Le tout est suivi d'une tasse ou deux de thé. On se sent réchauffé et réconforté... De nouveau, le traîneau est ficelé, les cordes de l'attelage démêlées et... *kwit* ! En avant, les chiens !

De bonne heure dans l'après-midi, nous suivons la lisière des branches. On se prend à geler. Un gros vent froid souffle de côté ; et bientôt apparaîtra la nuit, car le soleil est disparu sous d'épais nuages. Campons ! Les chiens comprennent que c'est l'heure du repos pour eux et qu'ils seront bien soignés. Aussi s'élancent-ils à travers les branches de la route.

Mais camper : ce sera l'affaire d'une heure et demie

à deux heures de travail. Pendant que je dételle les chiens, pour les attacher à de petits arbres, leur préparant à chacun un bon lit de branches, et aussi pendant que, bien soignés, ils mangent, se couchent et dorment, mon jeune guide, lui, foule la neige ou y creuse le campement. De trois longues gaules il soutiendra la tente, qu'il fixera solidement. A l'intérieur, des branches recouvrent la neige ; et notre petit poêle, muni de son tout petit tuyau, s'y installe pour contre-balancer l'influence du froid. Xavier fait bouillir le thé, j'entre les bagages et, notre provision de bois jugée suffisante, nous nous asseyons enfin, à la manière indienne, — c'est-à-dire, sur nos talons. C'est l'heure du repos. Puis, après avoir bu et cassé une croûte, nous causons un peu de la journée qui décline et des espérances du lendemain.

Au dehors, il fait nuit. Le vent a diminué, il se tait, — c'est le grand calme de la forêt. Que la solitude est grande, au fond des bois ! Nous n'entendons plus que le ronflement de nos chiens. Au firmament, la lune perce les nuages, juste assez pour nous permettre de voir, à quelque distance devant nous, l'immensité de la mer glacée.

Mais le sommeil nous gagne. Une fois la prière terminée, chacun s'enveloppe dans sa couverture. Le sac de linge servira d'oreiller. C'est ainsi que, sous la tente, en pleine neige recouverte de quelques branches, l'Oblat, Missionnaire du Bon Dieu, reposera ses membres fatigués.

Mon petit Indien est à peine couché qu'il dort, en ronflant. Quant à moi, mon âme s'élève encore vers Dieu par la prière. Je pense aux chères âmes vers lesquelles je m'en vais. Oui, c'est uniquement pour Dieu et pour le salut des âmes créées à sa ressemblance que le Missionnaire voyage au milieu de toutes les difficultés. Ma pensée s'envole aussi vers vous, ô gens qui vivez dans la civilisation et qui, parfois, craignez de souffrir quelque incommodité en vue de l'extension du règne de Dieu, — vers vous, qui vous payez, peut-être, le confort d'une vie facile. Je pense, enfin, à mes bien-aimés confrères dans le sacerdoce, à mes Frères en religion, à mes bons parents, à mon cher Scolasticat d'Ottawa. Mes yeux

même se mouillent de larmes au souvenir, si ému mais réconfortant, de l'*Alma Mater*. Encore un moment, je me prépare à la sainte Messe — que je célébrerai sous la tente, demain. Et, m'en remettant une dernière fois à la divine Providence, je me livre au sommeil...

II. *Deuxième jour.* — Il n'est pas tard, le matin, quand je réveille mon petit compagnon :

— « *Ho ! Xavier, ashaie petaban Kotawé.* Ho ! Xavier, voici les premières lueurs de l'aurore, fais le feu ! »

Vite, il rejette sa couverture sur ses épaules et allume le feu. Moi, j'installe, le plus solidement possible, ma chapelle portative et revêts les ornements sacrés.

La sainte Messe commence. Sublime scène du saint Sacrifice célébré sous la tente ! Immense bonté de Jésus, qui daigne visiter de sa présence réelle son Prêtre-Missionnaire, dans cette vaste solitude de la nature et dans la nudité extrême du décor. Mon petit Indien récite les répons de la Messe, tout en attisant le feu et préparant le thé.

Après la Messe et quelques minutes d'action de grâces, qui se continuera en route, l'on boit quelque peu, et l'on enlève le campement. C'est l'affaire d'une demi-heure. Les chiens, qui ne demandent qu'à repartir, sont rattelés ; et nous regagnons le grand chemin.

Quand le soleil fait son apparition, nous sommes déjà à une heure de distance de l'endroit du campement. Nous filons bon train, car il faut trotter à côté du traîneau. Impossible de demeurer longtemps assis : le froid, par ce soleil levant, nous pénètre tout à fait.

J'avertis Xavier que le nez lui gèle. A son tour, il me rend le même service ; c'est l'entente convenue. Chacun se frotte alors, non seulement le nez, mais les joues et le menton. Gare aux doigts : il ne faut pas les sortir des mitaines... Cependant, nous nous encourageons. Le soleil monte ; bientôt, il fera moins froid.

Nous côtoyons de vraies montagnes de glace. D'un côté, c'est à peine si l'on aperçoit la forêt. De l'autre, la glace s'étend, à perte de vue, jusqu'à la grande mer — d'où l'on croit voir s'élever les vapeurs de l'eau salée.

En avant de nous, le regard se perd à contempler la cime des arbres, disparaissant au loin comme plongés dans l'eau : faux mirage de la lumière sur la neige et imperfection de la vue limitée.

Vers dix heures du matin, la soif se fait sentir. Apercevant la décharge de la rivière aux marais, nous nous en approchons pour faire du feu, — pour repartir sous peu.

A peine en route, nous apercevons — oh ! bien loin encore — un point noir, qui grossit de plus en plus. Il faut s'attendre à la rencontre de quelques Indiens qui, partis de Winisk, parcourent trois cents milles, pour aller conduire le courrier à Attawapiscat.

Bientôt, nous pouvons mieux distinguer. Ce sont bien les sauvages de Winisk. Les voici :

— « *Kitche Watchie* (Grand bonjour !)... Comment ça va-t-il ? »

Des nouvelles de nos Indiens de Winisk, de leur chasse, de leur santé, des malades, des défunts même, me mettent au courant de tout. On me remet des lettres de ces chers enfants des bois qui, au courrier d'hiver, se font un devoir d'écrire au Missionnaire.

Elle est fort intéressante — la Mission de Winisk, que l'on visite, en été, par canot. Pour la première fois, je l'ai faite, l'an dernier ; j'y retournerai, l'été prochain.

En attendant, je donne une seconde poignée de mains à mes heureux visiteurs en voyage, et nos chiens repartent. Les Indiens ne se sentent pas de joie d'avoir vu leur petit Missionnaire. Ils se retournent, pour me voir plus longtemps, et me saluent encore de leurs chapeaux, par intervalles.

Nous suivrons leurs traces. Qui sait ? Peut-être pourrons-nous atteindre, pour la deuxième nuit, le lieu où ils ont eux-mêmes campé !

Mais, au cours de l'après-midi, un gros vent s'élève, la poudrerie tombe en rafale, et, le diable aidant, nous perdons toute trace de nos devanciers. Nous avançons encore, pendant une heure.

Enfin, il faut nous résoudre à camper, avant que la

nuit nous surprenne, si nous voulons nous trouver du bois. En approchant des branches, mon sauvageon chausse les raquettes et marche en avant des chiens, dans la recherche d'un endroit favorable au campement. Je demeure au traîneau, tirant avec les chiens, pour sortir de la neige — devenue plus épaisse.

Enfin, on y est ; je m'assieds, un instant, pour tromper la fatigue. Mais vite à la besogne ! Même procédé que hier soir. Bien que pauvrette, notre tente nous abrite et nous protège. Nous nous y réfugions, contents de goûter un peu de repos. La prière suit de près le souper. Le sommeil ne tardera pas à s'emparer de nous. Dehors, le vent peut faire rage : il ne nous atteindra pas. Nous avons creusé un lit profond, et notre tente, entourée de neige à moitié de sa hauteur, est aussi protégée d'un rempart de branches et de petits arbustes.

III. *Troisième jour.* — Notre plan est arrêté. A la nuit, nous repartirons, afin de faire une bonne matinée. Ceci nous facilitera la chance d'arriver vers midi à Opénaga. Hier, nous avons parcouru 50 milles ; il nous en reste donc encore 40 à franchir.

Une heure après minuit nous trouve debout. A deux heures et demie, nous reprenons le large. Que c'est loin, 120 milles !

Vers dix heures du matin, nouvelle rencontre de quatre Indiens d'Attawapiscat, qui s'en reviennent.

— « Suis-je encore bien loin ? » leur demandai-je.

— « Non, Père, tu arrives. Regarde, là-bas, cette petite montagne qui surpasse la forêt : c'est là. »

Je tenais toujours les yeux fixés sur ce point de repère. Après deux heures et demie de trajet, nous y serions rendus. Nous remontâmes, alors, le cours capricieux de la rivière d'Opénaga, sur une distance d'une demi-lieue. Au détour d'une courbe, j'aperçois une vieille maison délabrée, qui me semble manquer de faîtage.

— « Qu'est-ce que cela ? » demandai-je à mon compagnon.

— « C'est Opénaga », me répond-il.

— « Mais où sont les tentes ? »

— « Dans le bois », ajouta-t-il.

Dès que nous sommes vus, l'alarme est donnée. C'est une vraie course vers nous. Les Indiens arrivent, de toutes parts, sur la lisière du bois. Bonne poignée de mains à chacun d'eux, vieux et jeunes, voire même aux bébés que les mères portent sur le dos...

§ II. — **Mission Indienne d'Opénaga.**

Il est une heure de l'après-midi. J'entre dans le « château », résidence de l'employé de la Compagnie Révillon, un Indien. On me reçoit avec joie : les Indiens envahissent la petite maison. Un bon vieillard presque nonagénaire s'avance et parle, le premier, au nom de tous.

— « Petite robe noire, comme je suis heureux, oui, comme je suis heureux de te voir ! Comme il me fait plaisir de voir, encore une fois, avant de mourir, l'homme de la prière... »

Les autres me regardent fixement. J'adresse un mot à chacun, par-ci par-là, tout en me dépouillant de mes habits de voyage, pour revêtir la soutane et la croix de l'Oblat. Je convie mes Indiens à la prière du soir. En attendant, je me réconforte par un bon repas.

La mission proprement dite commencera ce soir même, mercredi, et se prolongera jusqu'au départ du Missionnaire, le lundi suivant.

J'en donnerai les exercices dans l'endroit que j'habite et qui se transformera en chapelle. On met à ma disposition un coin de la maison. Sur une table, faite par l'Indien du poste, je dépose ma chapelle portative : ce sera l'autel. A côté, une chaise, encore l'œuvre de mon hôte, indique le lieu du confessionnal. En avant, près de moi, se placeront les petits garçons qui me pressent. Je pourrai, avec peine, me retourner pour le *Dominus vobiscum* et l'*Orate fratres*. Puis, les hommes viendront ensuite et, à l'arrière, près du gros poêle qui chauffe au rouge, les femmes et les jeunes filles.

Mais, d'abord, tout mon monde est-il à l'appel ? J'interroge ; oui, tous s'y trouvent. Plusieurs sont venus de

bien loin, de leur terrain de chasse, situé à plus de 150 milles. Ils ont dû prendre une semaine ou deux, pour venir rencontrer le Missionnaire et assister aux exercices de la mission. Leur moyen de locomotion n'est que la raquette ; ils transportent, sur leur traîneau, bagages et enfants. Quelle foi ! Aussi le Bon Dieu, en retour, les comblera-t-il de ses grâces de choix. Les fatigues ne comptent pas pour eux, lorsqu'ils songent au bonheur d'être là présents, à l'occasion de la visite de « l'homme de la prière ».

La maison-chapelle se remplit de monde. Point d'espace, sur le plancher, où quelqu'un ne soit assis. La récitation du chapelet commence et se termine par le chant d'un cantique d'actions de grâces. J'adresse quelques mots, suivis de la prière du soir. Mon discours est bref, car je sens le besoin de dormir. Si l'on se rappelle bien, la nuit dernière, je n'ai sommeillé que trois heures. J'exprime ma grande joie de les voir, et, avec tout mon cœur, je leur parle des grâces de la mission — dont j'ai soin d'indiquer l'heure des exercices.

Mais n'allez pas dire que la Messe aura lieu à telle heure. Ces gens-là n'ont pas de montre, et le moyen pour eux de comprendre est plus simple. « Quand le soleil du matin», leur dis-je, « se lèvera sur vous, venez : c'est le temps de la prière. » Et le soir : « Quand ce même soleil tombera derrière les arbres de la forêt, venez encore : c'est le temps de la prière. »

Quand la prière du soir fut dite, mon monde se retira ; mais il se passa assez de temps avant que les hommes eussent fini de fumer leur dernière pipe.

Enfin, me voilà seul, avec la famille de l'Indien du poste — sa femme et cinq enfants. Déjà, mon petit Xavier ronfle, enroulé dans sa couverture. J'en ferai autant, sous peu. Près de ma chapelle portative, je recouvre le plancher de ma peau de caribou ; et mon hôte, pleins d'égards pour moi, y ajoute autre chose, afin que je ressente moins la dureté du lit. Me voici donc dans ma chambre à coucher. Je m'enveloppe de ma couverture. Aucun danger de tomber à terre. Je dors profondément et me repose très

bien. Un autre coin de la maison se prête au sommeil de la famille...

L'aurore paraît à peine, que les Indiens sont déjà levés. Avant de recevoir sur eux les effets du soleil, plusieurs se rangent autour du poêle. Ils causent à voix basse, par crainte de réveiller le Missionnaire — qui dort encore.

Éveillé par les gémissements des enfants, je me lève et me mets à causer avec eux. Au dehors, garçonnets et fillettes crient à tue-tête :

— « C'est le temps de la prière : la *Robe noire* est levée. »

En moins d'un quart d'heure, tous sont entrés. J'entonne, alors, le cantique habituel. Puis, un vieil Indien récite la prière du matin, suivie de la sainte Messe, pendant la célébration de laquelle tous les sauvages chantent à pleine poitrine. Elle est touchante, cette scène de la Messe au milieu des enfants des bois. N'y cherchez pas de décor : il ne s'en rencontre guère. Pourtant, le spectacle est ravissant : piété vraie, foi naïve mais profonde. Ne cherchez pas, non plus, chez les assistants, le luxe dans les vêtements ou les parures. La Foi leur a appris que le corps est peu de chose et qu'à la poussière d'où il tire son origine il retournera, un jour, — que l'âme seule est façonnée à l'image de DIEU, — et que l'on vient à la Messe, non pour étaler des toilettes, mais pour prier et s'unir de sentiments avec un DIEU crucifié et dépouillé de parures pour nos péchés.

Après la Messe, je leur parle. Quelle attention ils apportent à écouter les paroles de *l'homme de la prière !* Ils me dévorent des yeux.

— « Mes enfants, que j'aime beaucoup en JÉSUS-Christ, je veux vous dire trois pensées ; gardez-les bien dans vos esprits. Tout homme, vu qu'il est esprit (âme), a un grand besoin du Bon DIEU toujours, car une seule chose est nécessaire : sauver son âme. Mais l'homme, oublieux de ses devoirs envers DIEU, laisse le péché entrer dans son cœur ; et DIEU se retire de lui avec la beauté de l'âme (grâce sanctifiante). De là, le besoin, pour vous, de l'homme de la prière, sublime ouvrier du Grand Esprit qui vient rebâtir, dans vos cœurs, ce que le mauvais

Esprit y a détruit. Remerciez le Bon Dieu du grand bienfait qu'Il vous envoie par la visite de la *Robe noire.* »

Je leur développai ces trois idées, durant une demi-heure environ. Puis, mon sermon fini, j'entonnai un cantique de pardon. Et ils écoutaient toujours, en me regardant et semblant vouloir me dire : — « O Père, c'est trop peu. Les choses que tu nous as dites sont si belles! Parle encore... » Ces chers enfants vivent de la foi ; ils ne peuvent pas se rassasier d'entendre les sublimes consolations et les hautes vérités de notre sainte Religion.

A midi, trois baptêmes ; nombre d'Indiens y assistent. Je fais ensuite la visite de quelques malades. Le reste de la journée et les jours suivants, je n'aurai pas une minute de répit : chacun viendra dire au Missionnaire ses petits secrets, ses chagrins et ses joies, ses espérances et ses déceptions. Un peu après le dîner, femmes et filles s'approchent du tribunal de la pénitence ; ce soir, hommes et jeunes garçons viendront à leur tour. La prière du soir, accompagnée d'une allocution, achèvera mon travail du jeudi.

Les deux jours qui suivirent me laissèrent quelques loisirs, en dehors des offices, pour la visite des tentes. C'est là une partie essentielle dans le programme de la mission. Les Indiens y sont très sensibles ; ils y tiennent beaucoup. D'ailleurs, le Missionnaire y trouve un excellent moyen d'apostolat. Dans ces visites, il se rendra compte, par lui-même, de la manière dont les enfants sont instruits de leurs prières, du catéchisme, etc. On lui posera, de la part de presque chaque sauvage, des questions sur les choses de la Religion qu'ils ne peuvent guère comprendre. Occasion favorable au Missionnaire pour glisser bien des conseils ou remarques.

Au cours de la Messe que je chante pour les défunts, tous reçoivent la sainte Communion.

L'instant d'après me verra suivre un petit sentier à travers le bois, dans le but de continuer mes visites aux sauvages. Pour s'introduire dans le *wigwam*, on ne trouve, en guise de porte, qu'une échancrure de la toile à tente, pratiquée dans le bas. Il faut se plier passablement pour

entrer. Ne parlons pas de chaise ni de propreté : s'asseoir sur ses talons, voilà la mode et les exigences...

Vous avez été aperçu ; aussitôt, tous sont rentrés. A votre arrivée, chacun aura la tête basse et ne proférera aucune parole. Si vous tenez à suivre l'étiquette jusqu'au bout, vous ne direz rien, pendant un instant. Puis, vous donnerez la main à chacun, en ajoutant, selon votre plaisir : « *Watchi !* Bonjour ! » Revenant à l'arrière, vous prendrez place près du feu. Alors, seulement, vous vous adresserez au chef de la famille, qui seul parlera, — les autres devant écouter et retenir tout ce qui s'échangera de paroles. Lorsque vous les aurez quittés, ils se rediront, de fil en aiguille, ce que vous aurez dit.

Je fus émerveillé de voir comment les jeunes enfants récitent leurs prières — le *Notre Père*, jusqu'aux commandements de Dieu et de l'Église inclusivement. Les parents eux-mêmes en sont fiers. Chaque soir, après le chapelet et les autres prières récitées en famille, le père ou la mère ou la grande sœur montrera aux petits à bien prier. Je ne pus m'empêcher de féliciter les enfants de leur savoir et d'encourager les parents à cette sainte pratique.

Écoutez, maintenant, les demandes qui se posent. Chacun aura la sienne, parfois. Pour ne pas l'oublier, ils ont eu la précaution de piquer une épingle à l'endroit du grand catéchisme de persévérance où se trouve la difficulté ; ou encore ils y ont mis une petite image ; ou bien ils l'auront même écrite.

— « Mon Père », dit l'un, « qui donc a assisté au mariage d'Adam et d'Ève ; il n'y avait pas de prêtre ? »...

— « Mon Père », dit un autre, « pourquoi est-il permis de manger des canards, le vendredi ? C'est de la viande et, pourtant, le commandement du Grand Esprit dit : *Vendredi, chair ne mangeras.* »

— « Robe noire », s'écrie un troisième, « un vendredi, j'avais grand'faim et n'avais rien à manger que de l'orignal : je m'en suis nourri. Ai-je mal fait ? »...

Le Missionnaire résoudra toutes ces difficultés, et sa réponse ne comporte aucune réplique. Il suffira à quelqu'un de répondre : « La Robe noire l'a dit », — c'est fini.

Oui, ils sont bons, nos chers Indiens ; et, tant qu'ils resteront soustraits à l'influence néfaste des blancs, ils se maintiendront pieux et pleins de foi. Leur vie rappelle les premiers âges de la Foi évangélique, où les chrétiens priaient à l'unisson, n'ayant qu'un cœur et qu'une âme pour le service de Dieu.

Pendant le temps de la mission, personne ne travaille : c'est le moment de la grande prière. Aujourd'hui, dimanche, grand jour de la prière et veille du départ de leur Missionnaire, à plus forte raison observeront-ils la consigne. Tous s'appliquent à prier, de leur mieux, le Grand Esprit.

J'avais eu l'heureuse indiscrétion de dire à quelques enfants que j'allais prier au cimetière. La nouvelle, comme des plumes qui s'envolent au vent, se répand immédiatement à travers toute la tribu. L'on vient vite me demander :

— « Père, veux-tu nous permettre de t'accompagner ? »

— « Certainement », leur répondis-je.

Le dîner fini, je me dirigeai vers un petit bois, en compagnie des hommes ; les autres nous suivirent. Arrivés au cimetière : chants et récitation du chapelet. Entre temps, je leur parle de la pratique sainte et salutaire de prier pour les morts, tout en faisant ressortir les grandes leçons que les défunts nous enseignent. Chacun s'en revient satisfait et se sent ému au souvenir de ses chers disparus.

Le reste de la journée, on ne me quitte pas. Tous veulent profiter de la présence du Missionnaire, en demeurant près de lui.

— « Ah ! Père », me disaient-ils, « reste donc avec nous ; pourquoi, t'en vas-tu ? Tu es si bon, Robe noire. Et puis, vois-tu, quand tu es parti, nous sommes bien tristes, va ! Nous parlons souvent de toi. »

§ III. — **Retour à Attawapiscat.**

A quatre heures du matin, le lendemain, je dis, une dernière fois, la sainte Messe pour mes sauvages. Tous

sont présents, bien que l'heure soit bien matinale : ils désirent vivement recevoir encore la sainte Communion. Je fais précéder mon départ de mes dernières recommandations...

Les chiens sont attelés et hurlent. Pendant que je revêts mon habit de voyageur, quelques Indiens mettent le bagage sur mon traîneau et le ficellent de leur mieux. De la nourriture, je n'en avais que pour venir. Et pour retourner ? Oh ! ne craignez pas : j'en ai plus qu'il ne m'en faut. Chacun est venu me donner, l'un un morceau de poisson, l'autre de la viande de caribou et d'orignal séchée. Cette viande est bonne, à condition toutefois que vous n'ayez pas le goût trop fin : l'apparence de cette viande rebute plutôt qu'elle n'allèche, et, en la mastiquant, on y trouve tous les goûts.

Une dernière poignée de mains à mes sauvages. Ils sont tristes et me disent :

— « Tu reviendras nous voir, n'est-ce pas, Robe noire ? Ne nous oublie pas, prie le Grand Esprit pour nous ! »

— « Oui, mes chers enfants des bois, je vous porte tous dans mon âme de prêtre. Au revoir ! »

Les chiens s'élancent. Et voilà que tout mon monde se prend à me reconduire ; vieux et jeunes, les voilà qui font couronne autour de moi et qui courent à côté ou en arrière de mon traîneau. Mais la vitesse de mes coursiers a bientôt essoufflé les plus âgés, qui s'arrêtent les premiers. Et, aussi longtemps qu'ils peuvent me voir, ils me crient : « *Watchi !* — Bonjour ! » Puis, leurs mains décrivent des signes d'adieu. Quant aux plus jeunes, ils poursuivent leur course, trois milles durant, jusqu'au large de la rivière. De nouveau, ils serrent la main de leur *Robe noire* et s'en retournent dans leurs familles.

Sept heures avaient marqué le moment du départ. Par malheur, mon petit Xavier a des plaies à un pied.

— « Assieds-toi sur le traîneau », lui dis-je », je vais fouetter les chiens ; et tout ira bien. »

Nous filons bon train. Le temps est beau, le soleil

se montre radieux et rend plus bénigne l'atmosphère un peu piquante de la matinée.

Vers onze heures, mon jeune guide essaie, mais en vain, de faire du feu : le bois de quelques épaves trouvé au large n'est pas sec. Force nous est donc de nous passer de boire. Continuons notre chemin, — quittes, plus tard, à nous rapprocher peu à peu des branches.

A midi et demi, nous trouvons, enfin, du bois favorable. Cette fois, nous nous arrêtons avec succès. Xavier réussit à faire du feu. J'entoure le foyer de petits arbres ; nous voici à l'abri du vent. Après nous être désaltérés et avoir mordu, péniblement, dans la viande séchée et réchauffée au feu, nous nous préparions à repartir, quand mon petit homme s'écrie :

— « *Atimwak, atimwak !...* Des chiens, des chiens ! »

En effet, une paire de chiens arrivaient, à travers les branches, jusqu'à nous. Ce sont les Indiens du courrier de Winisk qui reviennent ; ils ont aperçu la fumée de notre campement. A leur tour, ils profitent de notre feu, qui pétille encore, pour boire un peu de thé. Après un bout de causette, je les charge de saluer, en mon nom, toute la tribu de Winisk ; et je les quitte.

Le beau temps aidant, nous suivons leurs traces. Grosse journée ! Nous nous proposons de nous rendre à leur campement d'hier soir. L'emplacement de la tente est prêt, le lit de chaque chien semble bon, et il s'y trouve du bois pour la nuit. Heureuse aubaine, qui nous permet de nous asseoir, sans retard, dans notre tente et de nous réchauffer près de notre petit poêle... Nous avons déjà fait cinquante milles. Le soir j'examine le firmament.

— « Il fera beau demain », dis-je à Xavier.

— « Oui », me répond-il, « mais ces nuages qui montent et vont vers l'aurore disent que nous aurons tempête encore. »

— « Qu'importe », lui fis-je remarquer ; « s'il fait beau demain, nous ferons bonne journée : autant de gagné, car nous serons beaucoup moins loin d'Attawapiscat. »

— « Oui, Père ; et puis, demain soir, si le gros temps

s'annonce trop proche, dis, on marchera la nuit ; alors, surpris par le gros temps, nous serons tout près de la rivière. Tu le sais, ce n'est pas au large, aux jours de gros temps, qu'on peut marcher. »

— « Oui, oui, tu as raison », lui répondis-je. Et le sommeil s'empare de nous deux...

Le mardi matin, nous ne tardons pas à décamper, après la célébration de la sainte Messe. Il fait grand vent. Ayant réussi à percer les épais nuages de l'aurore levant, le soleil reste encerclé comme d'une couronne ; c'est un mauvais indice. Toutefois, la journée se maintint assez belle...

Nous rencontrâmes, vers les onze heures, un Indien seul du nom de Satherland. Il traînait une charge sur son *toboggan*.

— « Où vas-tu ? » lui demandai-je.

— « Je m'en retourne à Opénaga ; je suis parti d'Attawapiscat, et demain je serai rendu. »

— « As-tu bien pesant sur ton toboggan ? » et, sur ce, j'essaye de le traîner pour m'en rendre compte. A peine pouvais-je le remuer. Et lui qui le tire, sur une distance de 120 milles, en trois jours ! Peu d'hommes de la civilisation, pensais-je, pourraient en faire autant.

Poursuivant notre chemin, nous gagnons les bords d'une petite rivière, et nous faisons du feu. Et « *Kwit !* les chiens !... » Le petit sauvage souffre moins de son pied ; il peut trotter à son tour.

A cinq heures et demie, nous atteignons notre premier campement de l'aller. Il y a tout avantage à y camper : tout est prêt. D'ailleurs, le soleil baisse déjà. Le travail est vite fait ; nous nous reposons.

La journée a été bien remplie ; trente milles seulement nous séparent d'Attawapiscat. Par ici, on se croit rendu au but, quand il ne reste plus que trente milles à parcourir. De bonne heure donc, ce soir, nous nous reposons sous la tente. Et nous faisons bien. Car, c'est certain, le firmament l'annonce : il fera tempête, dès demain matin. Le cercle qui environne le soleil depuis deux matins, les nuages qui s'amoncellent à l'est, et le vent qui, du nord-

ouest, passe à l'est : autant de signes pour nous renseigner. Notre parti est pris : dormons un peu et, à la nuit, nous repartirons.

Une heure après minuit, le bois pétille dans le petit poêle, et la chaudière sautille sous l'action du feu. Nous nous hâtons si bien qu'à deux heures nous sommes sur la route. Le temps est sombre mais pas trop froid. Dans le calme de la nuit, il fait toujours bon en voyage.

Au bout d'une heure de marche, nous traversâmes la rivière Ekwan. Filons toujours. Bientôt, les premières lueurs de l'aurore apparaissent, puis une brise humide et froide, venant de l'est, nous arrive en face et va en augmentant.

Une heure après, la neige et la poudrerie font rage. Mais nous avons poussé les chiens, et nous avons trotté tellement que nous voilà au raccourci, à la suite des marais qui nous mènent au grand lac, à un mille de distance de la rivière d'Attawapiscat. La tempête peut maintenant sévir : la distance à parcourir encore est, désormais, courte...

A midi et demi, nous arrivons à notre résidence, bien portants quoiqu'un peu fatigués. Auprès d'un bon feu et grâce au repos du soir, nous nous remettons vite. Le lendemain sera consacré au travail habituel.

C'est ainsi que, sous la protection de Dieu et la garde de notre bonne Mère, nous accomplissons nos courses — parfois, bien lointaines. Pendant l'année qui vient de s'écouler, je n'ai pas parcouru moins de deux mille milles. Bientôt, durant l'été, il me faudra aller donner la mission au campement de Winisk, à 300 milles au nord d'Attawapiscat (1).

Édouard Meilleur, *O. M. I.*

(1) Nous publierons, dans notre prochaine livraison, le compte rendu de cette mission — donnée, l'été dernier, aux Cris de Winisk, par le jeune et vaillant apôtre qui signe l'intéressant récit qu'on vient de lire.

IV. — Mission Saint-Joseph, Fort Résolution, N. W. T. [1].

Vous désirez avoir des nouvelles de nos Missions du Mackenzie. Certes, ce n'est pas la bonne volonté qui manque ; mais que dire de nouveau, pour intéresser et faire un peu de bien ? Tout a été dit, bien des fois ; ici, pas plus qu'ailleurs, *nihil novi sub sole.*

Voici, au hasard, quelques notes prises dans le *Codex historicus* de la Mission Saint-Joseph, Grand-Lac-des-Esclaves, Territoire du Nord-Ouest.

§ I. — 26 Décembre 1921.

Voulez-vous que je vous raconte ma dernière visite aux malades de la Grande-Rivière-au-Bœuf ?...

Le lendemain de la grande fête de Noël, dans l'après-midi, on vient nous dire que Paul Edjeregon (*Le Bœuf maigre*) se meurt, à la Grande-Rivière-au-Bœuf, et qu'il demande le Père avec instance.

La Grande-Rivière-au-Bœuf se trouve, au moins, à 60 milles de la Mission Saint-Joseph. « Sans doute », me disais-je, « que le bon Père Bousso, de la Mission Sainte-Anne (Rivière-au-Foin), qui ne se trouve qu'à 25 milles de la demeure du patient, ira lui porter secours. Mais si, par hasard, le cher Père lui-même se trouvait malade ou absent ? »

J'aurais bien voulu, en ce moment, lui communiquer mes idées, d'autant plus que le bon Père Dupire, mon compagnon, se trouvait au lit, par suite d'une grande faiblesse, occasionnée par un surcroît de travail, durant ces derniers jours. A son âge (70 ans, dont 40 dans nos Missions), et fatigué comme il l'est, c'est un peu risqué de le laisser tout seul.

— « On est venu nous chercher, pour aller administrer

(1) Extraits de lettres adressées par le R. P. Alphonse Duport, Supérieur de cette Mission — au R. P. Servule Dozois, Assistant-Général. Voir *Missions*, Vol. LV, N° 213 (Juin 1921), page 128.

un malade, à 60 milles d'ici », lui dis-je : « je serai absent' au moins trois jours... Qu'en pensez-vous ? »

— « Allez, quand même », me dit-il.

Les préparatifs sont vite faits. Et, quelques instants après, j'étais sur le grand lac, carriole à toute vitesse, à travers crevasses et bordillons...

Toute la nuit, par un vent glacial, nous allons à la course ; mes compagnons sont pressés et moi pas moins qu'eux.

Vers les quatre heures du matin, nous arrivions à la Pointe-au-Soufre, quand, tout à coup, la tempête s'élève : la neige, soulevée en tourbillon, nous arrive, on ne sait comment, des quatre points cardinaux à la fois.

Mes compagnons, enveloppés par la *poudrerie* et juste au beau milieu des bordillons, ne s'émeuvent pas le moins du monde. On ne peut qu'admirer ces rois du désert — qui vont droit leur chemin, la pipe au bec, en pleine tourmente, comme si de rien n'était.

Cependant, la tempête devenant plus violente et la neige nous bouchant les yeux, force nous fut d'atterrir ; et ce ne fut que vers les sept heures que nous reprîmes notre marche.

Enfin, à onze heures un quart, nous arrivâmes à la Grande-Rivière-au-Bœuf... En arrivant, je trouvais mon malade pas trop mal et j'apprenais, en même temps, que le brave Père Bousso venait de repartir pour sa Rivière-au-Foin, après avoir passé la nuit auprès de lui et lui avoir donné les derniers sacrements.

Je n'eus qu'un regret, mais bien vif : celui d'avoir manqué la rencontre de ce bon Père. Je me serais presque décidé à aller camper chez lui, mais la pensée d'avoir laissé notre cher Père Dupire malade, au lit, me fit prendre la résolution de retourner aussitôt. Après avoir célébré le saint Sacrifice, je repartis donc immédiatement...

J'étais de retour, le lendemain 28 décembre, sur le soir, après une course de 120 milles (ou 200 kilomètres). C'était le second voyage « blanc » que je faisais de ma vie. Mais, en rentrant, du moins fus-je très heureux de trouver notre bon P. Dupire hors de danger...

§ II. – 31 Mai 1922.

L'envie vous prendrait-il encore de faire une visite à nos malades ? *Jam hiems transiit :* ce n'est plus l'hiver, mais le printemps dans la splendeur du beau mois de mai. Et, précisément, voici un jeune homme qui vient, en toute hâte, chercher le Père :

— « Ma vieille tante est bien malade, à la petite Rivière-au-Bœuf, et voudrait bien voir le Père, avant de mourir. »

Comptant pouvoir, aisément, parcourir les quinze milles qui nous séparent et arriver, de bonne heure, le soir, auprès de la malade, nous partîmes aussitôt, Isidore et moi, en petit canot, longeant les bords dégelés du grand lac.

Mais à peine avions-nous fait un mille de chemin, que la glace du lac, refoulée vers la terre par le vent, nous barrait le passage. Que faire ?

En vain, pendant une heure, essayons-nous de nous ouvrir un passage à travers les glaçons. Peine perdue. Il ne nous restait qu'à haler notre petite embarcation à terre, prendre notre bagage (chapelle, couvertures et provisions) sur le dos et suivre les bords sinueux de la grève.

Par cette voie, le chemin à parcourir n'était pas de moins de 20 milles, soit 30 kilomètres. C'est ce que nous fîmes, pourtant, sous une pluie fine et glacée, — marchant tantôt sur les bois de grève (fort glissants), tantôt dans la boue, tantôt dans l'eau jusqu'à mi-jambe.

Au début, je comptais mes chutes sur les bois de grève ; mais, à la fin, je ne pensais plus qu'à me ramasser, satisfait de n'avoir rien brisé, — j'aurais pu, en effet, me casser la tête ou les fondements, bien des fois. Puis, je remettais mon sac sur mes épaules, et je jetais un regard en avant, pour voir, à travers la brume, si la petite montagne de la Rivière-au-Bœuf ne paraissait pas encore.

De 1 heure à 10 heures du soir, je marchai ainsi, m'arrêtant, souvent, pour reprendre haleine. Je me rappelai,

alors, ce petit trait de la vie de Sœur Thérèse de l'Enfant-Jésus :

Ayant reçu ordre de son infirmière de faire, chaque jour, une petite promenade, cette sainte petite Sœur faisait des efforts inouïs pour obéir à la consigne.

— « Mais, ne voyez-vous pas », lui dit-on, « que vous vous fatiguez inutilement ? »

— « Je le sais bien », répondit-elle, « mais, en ce moment, je marche pour un missionnaire qui n'en peut plus. »

Voilà un rôle bien beau pour une petite Sœur, et qui ne laisse pas de donner du courage...

Quand j'arrivai, enfin, à la petite Rivière-au-Bœuf, j'étais rendu, exténué de fatigue, transi de froid, tiraillé par la faim et trempé jusqu'aux os.

Ma première visite fut, néanmoins, pour ma pauvre vieille — qui me serra les mains, avec grande effusion, tant elle était heureuse de voir le Père. Comme elle n'était pas en danger immédiat, je remis au lendemain l'Extrême-Onction ; et j'allai à mon logement, où m'attendait un brave vieux métis, du nom de William Mandeville. Je fis, ai-je besoin de le dire, grand honneur à la table de mes hôtes.

Le lendemain 27 (un samedi), toute la population — environ 30 personnes — se trouvait présente à la sainte Messe. Notre malade, dont la loge n'était qu'à deux pas, s'était fait transporter dans la maison, pour entendre la sainte Messe et recevoir le saint Viatique et l'Extrême-Onction.

Quand tout fut fini, la pauvre malade était toute radieuse de bonheur.

— « Maintenant », dit-elle, « que j'ai reçu tout ce que je désirais, que le Bon Dieu fasse de moi ce qu'Il voudra. Je n'aime plus rien sur la terre... Vive le ciel !... »

Elle et son vieux, tout en larmes, me prièrent de faire chez eux l'Intronisation du Sacré-Cœur. Ce que je fis avec empressement, à la grande consolation de ces deux excellents chrétiens.

J'ai appris, depuis, que la bonne vieille est morte, dans de grands sentiments de foi et de contentement, offrant

ses souffrances et sa vie au Sacré-Cœur, pour l'avènement de son Règne dans ce pays.

Je m'étais proposé de rentrer à la Mission, ce jour-là même, car je craignais que mon cher Père Dupire ne se fatiguât trop, le lendemain dimanche. La grosse journée de la veille et la perspective d'une nouvelle promenade de 30 kilomètres sur les bords du lac me déconcertèrent. Je restai donc au milieu de cette bonne population, le samedi ; et je profitai de l'occasion du mois de Marie pour réunir tout le monde dans la soirée, leur parler de la Bonne Mère et redresser quelques abus — survenus depuis mon dernier passage, il y a un mois.

Après l'instruction et le chapelet, tous (à une exception près) s'approchèrent du sacrement de Pénitence. Et, le lendemain dimanche, à la grand'Messe, je distribuai 22 communions...

A midi, je reprenais mon chemin par la grève, — faisant le même trajet, mais avec moins de fatigue...

Puis, le lundi, je repartais encore de la Mission, pour aller voir nos Frères, qui travaillaient à notre scierie, afin d'organiser l'ouvrage. Nous trouvant à court de main-d'œuvre, je pris la place de ceux qui manquaient, et je charriai des planches jusqu'au soir.

Le 30, après avoir dit la sainte Messe, je rentrai à la Mission. Et, à midi, je revenais au moulin, avec deux nouveaux engagés.

Et c'est ainsi que je pourrais continuer d'un jour à l'autre, du 1er janvier au 31 décembre. Jugez, par là, si j'ai le temps d'écrire des vers...

§ III. — **Années 1921-1922.**

Le bien s'est opéré, à n'en pas douter, à la Mission Saint-Joseph, en cette double année 1921-1922, soit au milieu de nous, soit auprès de nos braves chrétiens.

Mais le temps vient, pour ces derniers, où il sera plus difficile de les maintenir et de les faire progresser dans la voie du bien. Des étrangers en grand nombre, trappeurs, mineurs, voyageurs et commis, — protestants pour

la plupart ou catholiques à gros grains, à part de rares exceptions, — deviennent de plus en plus nombreux dans nos parages. Le bon Maître pourvoira, sans doute, aux besoins de son troupeau, en lui envoyant des pasteurs selon son Cœur. Le Vicariat a reçu, en 1921, trois nouveaux Pères. C'est bien beau, certes ; mais les vides ne sont pas encore tous remplis...

La Mission Saint-Joseph (pour ne parler que de celle-ci), autrefois si nombreuse, se trouve réduite, à la fin de cette année, à sept membres seulement : les Pères Louis Dupire et Alphonse Duport, et les Frères James O'Connell, Gérard Kraut, Derrien Kérautret, Albini Plante et Henri Latreille.

Depuis longtemps, la Mission Saint-Joseph fournit à ses voisines du travail, du secours et du personnel. Ses derniers sacrifices ont été le départ du R. P. Pierre Falaize, pour la Mission des Esquimaux, et celui du brave Frère Guillaume Beckschœffer, pour la Mission de la Providence. La Mission Saint-Joseph a généreusement consenti à tous ces sacrifices, quoique toujours au détriment de son développement.

Nous sommes heureux de constater, cependant, que la vie spirituelle n'a pas eu, chez nous, de déclin. La vie de communauté, sans être très régulière à cause de nos multiples travaux, est du moins très édifiante.

D'autre part, la vie chrétienne, parmi nos bons fidèles, est de plus en plus fervente ; et nous sommes heureux de voir que tous ceux qui nous honorent de leurs visites, se retirent édifiés de la fidélité et de la piété de nos ouailles.

C'est le Sacré-Cœur de Jésus qui opère, au milieu de nous, ce bien que nous constatons avec joie. Car, disons-le, son culte est en honneur chez nous : les premiers vendredis du mois, la fête du Sacré-Cœur, ainsi que les principales fêtes de l'année, sont sanctifiés par des communions nombreuses, sinon générales. Dans les familles, l'intronisation du Sacré-Cœur, qui, petit à petit, va de l'avant, fait aussi beaucoup de bien ; et c'est vers cette dévotion que se portent nos espérances pour l'avenir...

Alphonse Duport, *O. M. I.*

V. — Sainte Mort du R. P. Henri Grandin [1].

Un autre deuil cruel vient de frapper la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, par la mort de l'un de ses meilleurs Missionnaires, le R. P. Henri Grandin, Provincial de l'Alberta-Saskatchewan, au Canada.

Le Père Grandin était le neveu du saint Évêque du Pays des Neiges que l'Église — un jour, peut-être — voudra canoniser.

Voici dans quelles circonstances naquit la vocation du Père Grandin, — nous les trouvons relatées dans deux livres célèbres : *Aux Glaces Polaires* (2), par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.*, et *Vie de Mgr Grandin* (3), par le R. P. Émile Jonquet, *O. M. I.*

L'ouvrage *Aux Glaces Polaires* débute ainsi :

« Ceux qui furent les élèves des séminaires ou collèges ecclésiastiques, de 1860 à 1900, se souviennent d'un évêque-missionnaire, haut de taille, respirant l'humilité, qui s'arrachait parfois à ses solitudes de l'Extrême-Nord américain, pour aller mendier — de par le Canada, la Belgique et la France — des ressources et des apôtres. C'était Mgr Grandin.

« A la fin de la causerie cœur à cœur, où il avait décrit, sans en rien déguiser, les difficultés de ses Missions, du côté des éléments et du côté des hommes, où la peinture s'était faite de plus en plus sombre, comme à plaisir, son visage exprimait, tout à coup, l'anxiété et sa voix s'animait d'une conviction irrésistible :

— « Dans ce pays de sauvages et de bêtes fauves », s'écriait-il, « sous ce ciel glacial, sur ce sol couvert de neige, il vient cependant des commerçants, qui s'exposent à tous les dangers, pour acheter des peaux d'ours et de

(1) Voir *Petites Annales de Marie Immaculée*, 28e Année, N° 3 (Mars 1623), pp. 82-84 : *Le R. P. Henri Grandin*.

(2) Cfr. *Aux Glaces Polaires*. Lire, plus loin (*Notre Bibliothèque O. M. I.*), les nombreuses appréciations que nous publions sur ce chef-d'œuvre.

(3) Cfr. *Vie de Mgr Grandin*. Nous reparlerons, quelque jour, de cet autre beau livre — publié, à Montréal, en 1903.

martres : pas une queue de loup ne se perd dans nos pays de désolation... Et on ne trouverait pas des prêtres pour y venir chercher des âmes !... »

La *Vie de Mgr Grandin*, page 260, relate en particulier la tournée apostolique du grand évêque, venu pour le Chapitre général de sa Congrégation, en 1873 :

« Une grande mission l'attendait. L'œuvre de la Propagation de la Foi le pria de mettre, à son service, le talent de sa parole et l'action de son zèle. Vingt-trois cathédrales entendirent sa parole ; et dans combien d'églises paroissiales, de séminaires, d'écoles, de collèges, de pensionnats, de cercles catholiques, ne l'entendit-on pas célébrer la beauté de l'apostolat, affirmer la nécessité de l'œuvre de la Propagation de la Foi, cette merveille de la charité chrétienne au XIX^e^ siècle, faire l'éloquent parallèle, au point de vue moral, entre les peuples chrétiens et ceux qui ne l'étaient pas ! Que de courses ! Quelle activité dévorante ! Souvent, il prêcha trois, quatre et cinq fois par jour...

« L'ardent Missionnaire prêchait l'amour des âmes, le sacrifice, le zèle, toutes les généreuses pensées qui portent l'âme plus haut... Quels accents de tendresse pénétrante il savait trouver, quand il parlait de ses chers sauvages ! Comme on sentait qu'il les portait dans son cœur, que c'étaient ses enfants privilégiés !... »

Ce fut dans cette randonnée apostolique que Mgr GRANDIN décida l'abbé Henri, son neveu, âgé de vingt ans et élève du Grand-Séminaire du Mans, à le suivre au Canada.

Ils partirent ensemble, au mois de mai 1874.

* * *

C'était encore l'époque où il fallait un voyage d'environ deux mois, « en charrette à bœufs », pour se rendre de Winnipeg à Saint-Albert, siège de l'évêché de Monseigneur GRANDIN.

L'abbé GRANDIN devint novice, prononça ses vœux de religion, acheva ses études, et reçut l'onction sacerdotale des mains de son oncle vénéré.

Il passa donc quarante-neuf ans aux Missions du Nord-Ouest.

Il débuta par le régime des plus rudes privations, surtout dans les régions du lac la Biche, où il resta longtemps chargé de la tribu des Cris, Indiens et Métis de la fameuse nation Algonquine. On l'employa aussi à d'autres ministères, qui exigeaient de pénibles voyages à travers un diocèse plus grand, alors, que deux France.

Peu à peu, les chemins de fer s'étendirent sur la *prairie* sauvage, et la colonisation les suivit. Le Diocèse de Saint-Albert, devenu l'Archidiocèse d'Edmonton, vit se détacher de lui des territoires qui s'appellent, aujourd'hui, les Diocèses de Calgary, Régina, Prince-Albert (et Saskatoon).

Cependant, tous les Oblats de ces diocèses — plusieurs centaines — continuèrent à ne former qu'une seule Province religieuse et apostolique (l'*Alberta-Saskatchewan*), et c'est à leur tête que se trouvait le R. P. Grandin, comme Provincial, depuis 1906.

Mentionnons, seulement, parmi les œuvres de son inlassable activité, le *Juniorat* et le *Scolasticat* d'Edmonton, pépinières sacerdotales, — les plus septentrionales, sans doute, de la terre.

* * *

Ame saine, intelligence lumineuse et perspicace, très cultivée aussi, prudence avertie, volonté sans détour, foi à toute épreuve, cœur vaste et tendre, homme de prestance magnifique, à la tenue simple et exquise, large figure ensoleillée, sourire dont on ne savait dire s'il rayonnait de ces yeux bleus et fins, tout brillants à l'ombre de leurs épais sourcils, ou bien de ces lèvres, peintes par la bonté et toujours prêtes à s'ouvrir, sous la pression d'une franchise spontanée, originale, pour une vive boutade, un reproche sans voile, un encouragement, un pardon surtout, le Père Grandin fut, pour tout dire d'un seul mot, le Missionnaire aimé, et rien qu'aimé, aimé de tout le monde, — des évêques qui venaient consulter son expérience et son bon sens, comme des simples religieux qui lui ouvraient simplement leur âme, des gens du monde

comme des prêtres, des blancs comme des Indiens, des protestants comme des catholiques, des grands comme des petits. Et c'est pourquoi nous pleurons aujourd'hui !...

* * *

Le mal — lentement contracté dans les rigueurs d'un climat subarctique et les voyages de toutes sortes, mal douloureux entre tous, mais longtemps combattu par une calme énergie autant que par une constitution robuste — avait atteint sa phase mortelle. Les chirurgiens du Nouveau-Monde reculèrent, effrayés, devant l'opération qui s'imposait. L'un des plus habiles spécialistes de Paris eut confiance ; et son intervention réussit, en effet.

Mais que peuvent les hommes, lorsque vient l'heure de Dieu ? Elle sonna brusquement pour le cher malade, qui, d'ailleurs, avait horriblement souffert des suites de l'opération elle-même, mais dont la force vitale semblait devoir triompher bientôt. Les prières qui s'élevaient pour lui de tant de cœurs, au Canada et en France, l'aidèrent à accueillir la mort, à la manière des saints.

Il demanda au R. P. Cyprien Delouche, son ami particulièrement dévoué, de lui donner les derniers sacrements. Malgré les souffrances, qui augmentaient à chaque minute, il répondit, en pleine lucidité, avec un accent de force et de ferveur qui remua les assistants, à toutes les prières.

Quelques heures après, le soir du 15 février, les yeux attachés sur sa croix de missionnaire, dans un acte suprême de résignation et d'amour de Dieu, il expira.

* * *

Il repose, maintenant, au cimetière de Montmartre, dans le caveau de Famille où l'attendaient le T. R. Père Fabre, deuxième Supérieur Général, le saint Père Yenveux, de la Basilique du Vœu national, avec trente autres Oblats. Son cercueil touche celui du dernier disparu : un Frère coadjuteur. Il avait toujours aimé de prédilection les Frères coadjuteurs...

Il fut porté en terre sainte, le samedi 17. Le 17 février marque une des plus grandes fêtes de notre Congrégation, parce qu'il est l'anniversaire — le 97e, cette fois — du jour où le Pape Léon XII, en approuvant nos Règles et Constitutions, anticipa la définition même du grand dogme marial, en nous donnant, de son propre mouvement, le nom si beau d'*Oblats de* Marie *Immaculée.* Le 17 février, tous les Oblats célèbrent l'office et la Messe solennelle de l'Immaculée Conception. Avec quel élan Mgr de Mazenod, le vénéré Fondateur, dut-il recevoir son nouveau fils au ciel !...

Ici-bas, le Père Grandin eut les funérailles des pauvres.

La Messe de *Requiem* fut célébrée par le R. P. Lucien Thureau, à l'église Saint-François-Xavier. Le clergé paroissial voulut y assister. Qu'il en trouve ici l'expression de notre reconnaissance.

Puis le cortège se forma. Oh ! qu'il fut simple et réduit ! Une humble voiture pour les officiants ouvrait la marche. Le corbillard, à peine drapé de noir, venait alors. Suivaient, à pied, les trois frères du défunt, — dont deux prêtres, rappelant tout à fait par leur taille, par leur allure, le vénéré Mgr Grandin : l'un Aumônier militaire au Mans, blessé de la grande Guerre et décoré de la Croix de guerre et de la Légion d'honneur, et l'autre Curé de Neuville-sur-Sarthe. Après eux, un petit groupe d'Oblats. Enfin, quelques parents et amis et une dizaine de Religieuses de la Sainte-Famille de Bordeaux.

* * *

Mais ce ne fut pas tout. Il y eut encore Paris ! Oui, Paris, le vrai Paris, le Paris qui reste ce qu'est restée la France et qui se distingue, si profondément, des étrangers qui viennent, de toutes les régions du monde, scandaliser ses oreilles et ses yeux !

Sur les quatre ou cinq kilomètres parcourus, depuis le Boulevard des Invalides jusqu'au Cimetière de Montmartre, par les plus grandes artères et les places principales de la capitale, il ne se rencontra pas un homme qui

ne se découvrit avec respect, pas une femme qui ne se signât avec piété. Et quelle sympathie dans tous ces regards ! Beaucoup, remarquant l'étole violette qui pendait discrètement du catafalque, se découvraient deux fois, et l'on voyait des lèvres former avec vénération ce mot : « Un prêtre ! » Et s'ils avaient su que ce prêtre était un missionnaire ?...

Le salut de Paris fut encore plus unanime, si l'on peut dire, lorsque le cortège longea la Chambre des Députés, avant de traverser la Place de la Concorde. Toutes les automobiles ralentissaient leur marche et, derrière leurs vitres luxueuses, on voyait les fronts s'incliner davantage. Peut-être songeait-on invinciblement au sort de quelques antipatriotes qui avaient décidé, en ce lieu, l'expulsion des meilleurs fils de France et à la destinée des proscrits, immortels comme l'Église et la France, qui reviennent toujours... Pierre Duchaussois, *O. M. I.*

VI. — Mgr Jules Brault, Évêque de Jaffna.

Par un câblogramme à la Sacrée Congrégation de la Propagande, Son Excellence Mgr Pierre Pisani, Délégué apostolique aux Indes orientales, annonçait, fin janvier, la mort prématurée, survenue à Jaffna, le 20 du même mois, de Sa Grandeur Mgr Jules Brault, *O. M. I.*, Évêque de cette ville.

Jules-André Brault était né à Brain-sur-l'Anthion, Diocèse d'Angers, le 22 mars 1867.

Issu d'une de ces familles de cultivateurs aisés, où l'Église a recruté un si grand nombre de ses bons Missionnaires, Jules-André Brault entra, à l'âge de onze ans, à l'Institut Saint-Joseph de Baugé et, de là, après cinq ans, s'en alla acquérir une somme de connaissances plus approfondies au Petit Séminaire d'Angers — connu sous le nom de Collège *Mongazon*.

Mongazon compte, parmi ses gloires actuelles, l'illustre

Académicien René Bazin et Son Ém. le Cardinal Luçon, Archevêque de Reims.

Jules Brault, au dire de ses condisciples, fut l'un des plus brillants élèves de son cours. Sous le rapport du caractère, il était ce qu'il est toujours resté : aimable et bon cœur, aimé d'un chacun, chéri de tous à cause de son naturel abordable, toujours prêt à se donner à tous sans exception.

De Mongazon, le futur évêque passa au Grand Séminaire. C'était en 1886. Mgr Émile Freppel illustrait alors, de sa parole et de son prestige, le siège épiscopal d'Angers. En 1887, Mgr André Mélizan, Évêque de Jaffna, vint faire au Séminaire une conférence sur les Missions de Ceylan. Pour l'abbé Brault, la visite de cet Évêque Missionnaire fut un coup de grâce. Dès le 8 août de la même année, il entrait au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, chez les Oblats de Marie Immaculée.

Son noviciat achevé, ses Supérieurs l'envoyèrent poursuivre, à Rome, le cours de ses études philosophiques et théologiques ; et, le 15 août 1889, il y prononçait ses vœux de religion. Ordonné prêtre, le 29 septembre 1890, par Mgr Mathieu Balaïn, Oblat lui-même, Évêque de Nice et depuis Archevêque d'Auch, le P. Brault s'embarquait pour Colombo, à bord du *Natal*, le 29 janvier 1891.

A son arrivée à Ceylan, le P. Brault fut envoyé au Séminaire Saint-Bernard, alors à *Bambalapitiya*.

En poursuivant ses études, il s'y rendait utile, comme professeur, et, en même temps, se mettait à l'étude des langues et au courant des us et coutumes du pays.

Pendant un an, il fut l'auxiliaire du curé de l'importante Mission de *Moratuwa*. Le 2 avril 1893, il est envoyé à la Mission, plus importante encore, de Grand-Street, à *Negombo*. Deux ans durant, sous la direction du R. P. Germain Griaux, il s'y dévoua, donnant des preuves peu communes de son savoir-faire administratif. Le 5 mai 1895, le P. Brault était nommé curé de *Palagaturai* — Mission difficile à administrer, en raison de son étendue, de ses sept églises et de sa population de plus de 7.000 chrétiens.

Du 1er janvier au 1er septembre 1900, c'est *Chilaw*, autre centre et l'un des plus considérables de l'Archidiocèse de Colombo, qui allait être son nouveau champ d'action. En septembre 1900, il revient, à *Negombo*, succéder à son ancien Supérieur. Il était toujours à ce poste, quand, le 8 août 1907, il reçut sa nomination de Vicaire Général de Mgr Antoine COUDERT, Archevêque de Colombo.

« Aux multiples devoirs de cette charge déjà écrasante, le P. BRAULT ajouta, en 1913, ceux de Directeur Général des Écoles.

« Et ces écoles étaient nombreuses. Les statistiques de l'Archidiocèse de Colombo nous apprennent qu'à la date du 31 août 1922, il s'y trouvait 608 écoles, fréquentées par 49.500 enfants des deux sexes. Parmi ces écoles, dont le plus grand nombre (464) sont des écoles primaires, il faut signaler, cependant, 4 collèges secondaires de garçons, avec 3.200 élèves, et 3 écoles normales diocésaines, où de nombreux maîtres et maîtresses, tant séculiers que religieux, reçoivent une formation très soignée et se préparent à subir tous les examens d'État, en vue de la direction des écoles primaires.

« Le travail accompli par le P. BRAULT, comme Vicaire Général et comme Directeur Général des Écoles, a été pour Colombo d'une extrême fécondité.

« En outre, pendant bien des années, le Révérend Père fut Supérieur religieux de ses frères, les Oblats de MARIE Immaculée ; et il dirigea, en même temps, comme Supérieur ecclésiastique, les Sœurs du Bon-Pasteur (d'Angers), les Sœurs (indigènes) de Saint-François-Xavier et d'autres communautés établies dans le Diocèse de Colombo.

« Il occupait ces charges si importantes, quand il fut choisi, le 5 août 1919, comme successeur de Mgr Henri JOULAIN, à l'Évêché de Jaffna. Il fut sacré, à Colombo, par Mgr Antoine COUDERT, le 14 février 1920.

« Le *Jaffna Catholic Guardian* écrivait alors : — « Nous savons bien que notre gain est une perte pour Colombo ; mais la pensée que leur bien-aimé Vicaire Général fera

de grandes chose pour la gloire de Dieu, ici, dans notre pays du nord, dissipera chez eux le sentiment de leur perte ou, plutôt, réjouira même le cœur de Mgr l'Archevêque et consolera celui des prêtres et des laïques de son archidiocèse. »

« Sa réception à Jaffna fut triomphale : il y était impatiemment attendu de toute la population catholique, et celle-ci n'a jamais cessé, depuis, de le vénérer comme un père et un saint.

« Il avait dans la main, comme il portait dans son cœur, tout son clergé — tant séculier que régulier. Et, bien qu'il n'ait gouverné que pendant trois ans le Diocèse de Jaffna, on peut affirmer qu'il y a accompli des œuvres nombreuses et importantes, qui déjà faisaient présager un très fécond épiscopat.

« Il avait grandement à cœur de couronner la statue de Notre-Dame du Rosaire, à Madhu, dont le sanctuaire est vénéré et fréquenté par tous les Ceylanais. Sa mort prématurée, due à une angine de poitrine, ne lui a pas permis de réaliser ce pieux désir. Mais l'auguste Reine du Rosaire n'aura pas oublié d'en tenir compte à son généreux et dévoué serviteur (1). »

(1) Voir *L'Osservatore Romano*, du 4 février 1923, N° 28 (19.056), page 1, col. 5-6 : *Un Lutto nella Chiesa di Ceylon.*

Missionnaire des Pauvres.

Dans son « Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts » (*Action Française* du 30 juin 1922), Orion, à propos du « catalan dans l'Évêché de Perpignan et d'Elne », écrit ce qui suit :

— « Loué soit Dieu ! C'est là la vieille tradition de l'illustre Fondateur des Oblats, autrefois exalté par Mistral : Mgr de Mazenod. Ce prélat, en pleine ville d'Aix, en plein Marseille, *employait la pure langue provençale, et sa haute éloquence épandait dans les cœurs la parole de* Dieu *avec l'amour de la patrie.*

« Il recommandait à ses prêtres d'annoncer, comme lui, la bonne Nouvelle en provençal, pour que le pauvre monde y trouvât son compte. Sa devise, à lui, n'était-elle pas — si Orion n'est pas le dupe de ses souvenirs — *Pauperes evangelizantur ?...* »

GALERIE DE FAMILLE

I. — Mgr Adélard LANGEVIN, 1855-1915 (897) [1].

Mgr Louis-Philippe-Adélard Langevin — né à Saint-Isidore-de-Laprairie (Diocèse de Montréal), le 24 août 1855 ; profès, à Lachine, le 25 juillet 1882 ; ordonné prêtre, à Ottawa, le 30 juillet 1882 ; élu Archevêque de Saint-Boniface, le 8 janvier 1895, et sacré, à Saint-Boniface, le 19 mars suivant, par Mgr É-C. Fabre, Archevêque de Montréal — est mort, à Saint-Boniface, le 15 juin 1915.

Le jeune Louis-Philippe-Adélard — fils du notaire Langevin, de Saint-Isidore-de-Laprairie, et neveu par sa mère de Mgr Racicot, futur Auxiliaire du siège de Montréal — tenait de ces deux familles une rare noblesse de cœur, noblesse toujours plus réelle et précieuse que celle des armoiries. Souventes fois et très ému, il a raconté ce qu'à son père il devait de droiture, de conscience, d'esprit de devoir, et à sa mère, de piété et d'amour des pauvres. D'une part, l'intégrité et l'honneur que mettaient, autrefois, dans leurs actes les vieux notaires et qui étaient une tradition de carrière, et, d'autre part, la charité et le dévouement aux âmes qui furent les traits saillants de la sainte figure de son oncle maternel : ces deux courants lui passèrent dans les veines.

Malgré tant de qualités d'ordre moral, couronnant une intelligence vive et pénétrante et qui disputerait la palme aux plus brillants élèves, — plus tard, les plus distingués

(1) Cette Notice a déjà paru dans *La Bannière de Marie Immaculée* (Ottawa), 24me année, N° 24 (1916), pp. 86-96, — sous la signature du R. P. Rodrigue Villeneuve. Nous nous sommes seulement permis d'y ajouter quelques détails.

personnages, — parmi ses condisciples, il y avait en sa nature, dès l'enfance, une vivacité et une impétuosité de caractère, rachetées sans doute par un bon cœur sans égal, mais qui sollicitaient l'émondage d'une éducation ferme et avisée. Il n'était pas toujours à la remorque de ses compagnons d'enfance, et il savait les mener à la guerre. Son espièglerie scandalisait, parfois grandement, quelque vieille voisine, un peu confite en sa piété. Le presbytère connut lui-même son premier coup d'audace, — à sept ans, — quand, de son propre mouvement, il allait demander sa place au sanctuaire. Déjà, cambré sur la route, en face d'une porte d'où la mégère le menaçait, il affirmait crânement son *droit* de rester, s'il l'entendait, *dans le chemin du roi*. La grande sœur, soucieuse, aurait parfois gravement averti : — « Adélard, prends bien garde : si tu ne fais pas un saint, tu feras un bien mauvais garnement. » Mais déjà, en son cœur, il avait choisi de ne pas faire un mauvais garnement.

Une piété droite, une générosité sans limites, une intelligence éveillée : c'en était assez pour donner de justes espoirs d'un appel au sacerdoce. Volontiers, et de bonne heure, il prit le chemin du Petit Séminaire de Montréal, entretenant en lui-même le désir d'être prêtre. Qu'il fut parfois, au cours de ses études, espiègle et lutin, comme on le dit, c'est très croyable ; mais non moins aussi qu'il sut ravir l'affection de ses maîtres et leur inspirer les plus belles espérances.

Devenu ecclésiastique, il enseigna au Petit Séminaire, jusqu'à l'époque où il reçut l'ordre du diaconat. Il y serait resté même beaucoup plus longtemps ; car, dans sa foi perspicace et dans l'ardeur de sa piété, pour ne point s'exposer à faillir aux obligations de son sacerdoce, il songeait à entrer dans la Société de Saint-Sulpice ; sa faible santé y mit obstacle. Envoyé, quelque temps, comme professeur au Collège des Jésuites, — tout en prenant quelque repos, — ce fut là que la grâce de la vocation religieuse acheva de mûrir en son âme : il s'en vint frapper à la porte du Noviciat des Oblats, à Lachine.

Qu'est-ce qui l'attira, spécialement, dans notre Institut religieux ? Quel concours de circonstances déterminèrent ce choix? Il ne nous appartient pas de le dire. Chose assurée, la soif de sa sanctification personnelle et le dévouement aux âmes furent l'inspiration maîtresse de sa décision. Nous savons mieux, pour l'avoir appris de sa bouche, que toute ferme que fût cette résolution, elle lui en coûta cher, quand même, et ne fut point sans torturer profondément son cœur. Le démon pressentait-il l'apôtre et le pontife que serait ce jeune religieux ? En tout cas, l'ennemi ne lui laissa point, sans effort, secouer les liens du siècle. Il a raconté parfois, dans l'intimité, l'une des tentations les plus subtiles dont se servit l'enfer pour l'arrêter au seuil du cloître. Distingué par nature et par éducation, cultivé, aimable, spirituel, ce jeune abbé n'était point sans être disputé, à l'envi, dans les milieux les plus divers. Un jour qu'il visitait, à cette époque, la famille d'un de ses confrères, — plus tard l'un des membres distingués du clergé canadien-français, — la mère de celui-ci de lui dire très ingénûment :

— « Mais, Monsieur Langevin, est-il bien vrai que vous voulez entrer chez les Oblats ? Vous, si intelligent et qui avez tant d'avenir, vous en aller ainsi dans cette petite Congrégation, chez des Missionnaires de sauvages ! Je vous en prie, faites donc comme mon fils ou, du moins, entrez, je vous prie, dans un grand Ordre, où votre talent puisse trouver à se mieux exercer ! »

Que les menées de Dieu sont à l'encontre de la sagesse humaine ! Qui oserait dire, sur la tombe du grand mort, que son entrée dans l'état religieux aura rapetissé le rôle de son existence ? Quoi qu'il en soit, l'abbé Langevin dut répondre, alors, avec la liberté discrète et fière qui le caractérisait déjà ; néanmoins, la parole de cette dame avait été un dard cruel enfoncé dans son cœur. Il lui fallut remettre, une fois encore, sur le bûcher du sacrifice, toutes les inclinations de la chair et, de nouveau, les immoler une à une : ce fut fait pour toujours.

— « *Aucune parole humaine* », écrivait-il, plus tard, à l'un de ses protégés, qui se proposait d'entrer au novi-

ciat, « *ne pourra jamais exprimer ce qu'il m'en a coûté pour être religieux, être prédicateur de missions, être professeur, être vicaire des missions, être évêque !* DIEU *seul sait ce qu'une première détermination en a* déterminé *d'autres...* »

Il fut, au noviciat, le religieux modèle qu'il ne devait point cesser d'être. Pas plus à cette époque que plus tard, les allures mystiques ne durent le figer comme statue en niche, mais un robuste sens de la foi, la vaillance du sacrifice, la générosité du devoir et le courage dans la lutte morale achevèrent leur empreinte définitive sur sa physionomie intérieure. Il fit son oblation, en juillet 1882, et, quelques jours plus tard, il recevait, avec l'onction du sacerdoce, l'esprit du Bon Pasteur : cette grâce sublime couronnait l'œuvre de sainteté qu'avait accomplie le triple glaive des saints vœux.

Nous ne suivrons le jeune prêtre Oblat ni dans son ministère, comme prédicateur de retraites, — attaché à la maison de Saint-Pierre, à Montréal, — ni comme professeur puis Supérieur du Grand Séminaire d'Ottawa, où les prêtres qu'il a formés n'ont point oublié la science éclairée et la vertu solide de leur ancien directeur. Passons aussi sous silence son séjour à Sainte-Marie de Winnipeg, comme curé, et son œuvre comme Provincial des Oblats du Manitoba. Tout le monde sait que ce fut à peine âgé de 40 ans, le 19 mars 1859, qu'il fut sacré Archevêque de Saint-Boniface, pour succéder à Mgr Alexandre TACHÉ, qui lui avait dit, à son arrivée dans l'Ouest :

— « Enfin, vous voilà : je vous attendais depuis dix ans. »

Intercalons, pourtant, ici un incident qui peint au vif et la tendresse et la magnanimité de ce preux, formé au moule des moines chevaliers. Il venait de recevoir son obédience, pour l'Ouest, et devait partir peu après. Ses Supérieurs l'avaient autorisé à faire une visite d'adieux à sa famille ; mais il redoutait que leur affection ne parvînt à affaiblir la générosite de son obéissance. Il se rendit, quand même, chez ses parents, essaya d'y être joyeux,

cacha mal son émotion et ses larmes : néanmoins, malgré les plus pressantes sollicitations, il garda pour lui son secret. Quelques jours plus tard, les siens apprenaient par les journaux que le P. Langevin avait accepté de ses Supérieurs un nouveau poste de confiance... et d'immolation. Ce fut là le religieux qu'il resta toute sa vie...

Au jeune Père Taché, — il n'avait que 28 ans, — venu autrefois en France, pour être sacré Évêque de la Rivière-Rouge, et qui protestait de son élévation à l'épiscopat, désirant, disait-il, rester Oblat jusqu'à sa mort, le Fondateur avait répondu :

— « Tu seras évêque et, comme moi, tu n'en seras que plus Oblat (1). »

Mgr Langevin, non plus, ne fut pas moins Oblat, du jour où il porta la mitre. Son diocèse n'a pas paru souffrir de sa condition de religieux, — bien au contraire. Il eut l'intelligence assez nette de ses devoirs et le cœur assez large, pour répondre à chacun d'eux et les subordonner selon leur juste mesure.

Comme preuve de cette assertion, nous nous contenterons de citer ici le jugement porté sur le vénéré défunt par le *Messager Canadien du Sacré-Cœur de* Jésus :

— Nous nous inclinons, avec tout le Canada, devant la tombe, fraîchement fermée, du grand Archevêque de Saint-Boniface.

Il fut un homme de Dieu, comptant avant tout sur la grâce de Jésus-Christ et sur l'efficacité de la prière — à laquelle, malgré la multiplicité de ses occupations, il consacrait un temps considérable. La dévotion au Sacré-Cœur et à Marie Immaculée faisait ses délices : il trouvait en elle consolation, réconfort et force invincible, dans les tribulations qu'il eut à endurer et les luttes qu'il eut à soutenir.

Gardien vigilant des droits de Dieu, il lutta, jusqu'au bout, pour reconquérir la plénitude du droit des catholiques à leurs écoles. Il accepta, avec obéissance, la ligne de conduite tracée par Léon XIII ; mais, comme Léon XIII, il proclama que le règlement Greenway-Laurier n'était pas un règlement final — mais un commencement de justice.

(1) L'Évêque de Marseille tenait de l'ancienne noblesse ecclésiastique et séculière l'usage de tutoyer les inférieurs, qui n'avaient point un certain âge, fussent-ils même dans les ordres.

Ceux qui font bon marché des droits de l'Église, et qui règlent les questions en sacrifiant les droits inaliénables des catholiques, le trouvèrent incommode, — parce qu'il fut soucieux du bien des âmes. Il réclamait pour les catholiques le droit de se choisir des maîtres catholiques et des livres catholiques, d'enseigner d'une façon catholique, à toutes les heures de la journée — et pas seulement à 3 h. 30 de l'après-midi.

Évêque vraiment catholique, il fit son possible pour donner des prêtres de leurs langues aux catholiques français, anglais, flamands, polonais, ruthènes et autres, qui s'établissaient dans son vaste diocèse.

Sous son administration, de magnifiques édifices religieux s'élevèrent à Saint-Boniface et à Winnipeg, — cathédrale majestueuse dont la façade blanche se détache sur le paysage environnant, hôpital outillé à la moderne, collège, séminaire, pensionnats, etc., — attestant la vitalité et le progrès catholiques. Connaissant toute la puissance de la prière, il ouvrit dans son diocèse des maisons où les Carmélites, les Oblates, etc., intercéderaient, sans cesse, pour le succès des entreprises catholiques de la région.

Durant vingt années d'un fécond épiscopat, il dépensa ses forces, sans compter, pour le bien et le salut des âmes. Il a bien mérité la couronne de justice !...

Comment un archevêque qui aima tant la *sainte Église de* Dieu, — à la façon des Bourget et des Laflèche, — n'eût-il point continué d'aimer, d'amour tendre et fort, sur le trône épiscopal, l'état religieux, les Ordres religieux, les religieux eux-mêmes qui ont la mission d'être la moelle de la sainteté catholique ! Il savait trop sa théologie pour ignorer le sens de l'Église à ce sujet. Il avait trop de piété pour ne point goûter la saveur spirituelle des Instituts religieux. Son zèle était trop ardent pour ne point apprécier les travaux gigantesques et les dévouements sublimes dont sont capables les communautés religieuses. Aussi continuèrent-elles d'être bien accueillies et bien traitées dans son diocèse.

Mais il va sans dire qu'il garda toujours de toutes filiales préférences pour la Congrégation des Oblats, *sa Mère*, — car c'est ainsi qu'il parlait d'elle, sans pose et sans tartuferie, par l'instinct de sa foi, le besoin de son cœur.

Un jour, dans une grande cérémonie publique, où il avait pris la parole et à laquelle assistaient plusieurs

évêques Oblats de l'Ouest canadien, il s'écriait, en terminant :

— « Messeigneurs, nous ne pouvons point nous séparer, sans rendre un témoignage public à notre Mère la Congrégation des Oblats. Car c'est à elle que nous devons le bien incomparable qui s'est accompli, dans ces pays, par notre ministère. La couronne de l'épiscopat, c'est elle qui l'a posée sur nos fronts. Qu'elle soit bénie, et que Dieu lui rende les actions de grâces que nous lui devons ! »

Autrefois, il était venu aux fêtes jubilaires d'une Congrégation religieuse, à la fondation de laquelle les Oblats avaient eu une large part, dont les mérites s'étaient perdus dans l'oubli du temps, enveloppés sous diverses substitutions. On lui recommandait discrètement de ne point trop insister sur les commencements de cette œuvre :

— « Voilà bien », répliquait-il vivement : « j'ai fait 1.400 milles exprès pour cela... Non, non, je rendrai témoignage à la vérité ; sinon, je ne parlerai point. »

Il parla et, de sa bouche éloquente, cette fois encore, son Institut religieux fut vengé.

Quelle légitime fierté ne le saisissait-elle point, il y a quelques années, lorsque, dans une assemblée publique, exposant en un tableau financier les sommes consacrées au bien du diocèse, il pouvait affirmer que sa Congrégation, dans l'espace de moins de quinze ans, avait contracté des obligations pour $ 900.000, au profit des œuvres diocésaines !...

Mais une marque plus infaillible, pour un religieux, d'attache et de dévouement à son Institut, ce sont ses dispositions par rapport aux maisons de formation : elles sont des principes, — qui aime les fruits soigne bien les racines. Tout comme on a signalé, à qui mieux mieux, son amour pour la jeunesse, on apporterait d'innombrables témoignages de l'enthousiasme et du bonheur avec lesquels il cherchait à visiter souvent les juniorats, les noviciats et les scolasticats, à y faire de longs séjours, à y parler, s'y retremper, s'y reposer, s'y réjouir. Lachine, où il s'était préparé, autrefois, à la profession religieuse, lui fut souvent une oasis. Le Scolasticat Saint-Joseph

d'Ottawa, qui ne l'avait point connu comme étudiant, lui fut pourtant, à chaque occasion, un nid de repos : il en estimait, d'une amitié profonde, les supérieurs et les professeurs. En Europe, nos Scolasticats, celui de Rome en particulier, garderont de ses passages un non moins précieux souvenir.

Aimer les maisons de formation, c'est les vouloir nombreusement remplies, c'est travailler à leur trouver des sujets. Une belle page serait à écrire sur l'influence de Mgr Langevin dans le choix de l'état religieux que firent un grand nombre d'âmes qu'il rencontra. Avec quelle éloquence aussi ne prêchait-il point le zèle pour le recrutement des vocations ! Animé toujours de motifs surnaturels et élevé dans ses vues, il ne connaissait, en cela, ni l'étroitesse ni l'exclusivisme. Tout dévoué qu'il fût à sa Congrégation, il faisait la juste part à tous ; le clergé séculier ne fut point indûment dépourvu au profit de son Institut ; mais nul motif humain, eût-il eu la plus spécieuse couleur de zèle ou de piété, ne le fit jamais détourner un jeune homme d'embrasser la vie parfaite, qui lui parut capable d'en accepter les devoirs. Il ouvrait alors, toutes grandes, les portes de sa Congégation, se gardant bien de fermer, en même temps, celles des autres communautés. La liberté dans l'amour lui paraissait le plus sûr garant de persévérance et de profit pour les âmes appelées à une vocation d'élite.

C'est en vertu de ces sentiments qu'il crut répondre à une inspiration de la Providence en fondant une Congrégation de religieuses pour les besoins de ses œuvres. Leur nom révèle suffisamment, à lui seul, les préoccupations les plus chères à sa piété : il les appela les *Oblates du Sacré-Cœur et de* Marie *Immaculée.*

Les vertus religieuses assurent, pourtant, plus encore le véritable esprit religieux que le zèle ostensible et animé. Quelques traits suffiront à marquer, pour le présent, la physionomie religieuse de Sa Grandeur.

Un journal protestant (1), trahissant d'un mot une

(1) La *Free Press*, de Winnipeg.

rare admiration pour le défunt, s'exprimait ainsi dans l'éloge qu'il lui consacrait, au lendemain de sa mort : « Il mena toujours cette vie simple et chaste, à laquelle l'avait formé la Congrégation des Oblats. »

Distingué et sachant faire bonne figure dans le monde, il ne fut point un prélat mondain : il avait des soucis plus élevés et des passions plus nobles que de plaire dans un salon ou à l'estrade.

Toute sa vie, il fut l'homme béni qui ne met point dans les trésors de la terre ses espérances. Son détachement fut toujours remarquable. A lire le détail de son testament, on trouverait qu'il ressemble fort à celui de Pie X — le pape qui, en plus de sa vénération et de son obéissance, ravit si entièrement son admiration profonde. Des chercheurs de reliques précieuses, dans son cabinet particulier, après sa mort, durent se contenter de quelques bouts de crayons usés et de vulgaires manches de plume — comme n'en connaît guère notre vingtième siècle.

L'auteur du présent article compte pour l'une des grâces principales de sa vie d'avoir été, collégien encore, admis selon une certaine mesure dans l'intimité du grand archevêque. Il n'oubliera jamais la leçon de pauvreté et d'humilité que lui laissa l'une de ces premières rencontres. Monseigneur l'avait chargé d'aller lui reporter, à Saint-Pierre de Montréal, un certain samedi, une soutane violette dont il devait se servir, pour officier pontificalement, le lendemain. Le messager s'en fut la quérir chez les Petites-Sœurs, priées de procéder au raccommodage. Grande fut son édification d'entendre une bonne Sœur observer que la soutane n'en pourrait plus guère, s'il fallait recommencer, une fois encore, pareille opération. Il s'agissait, pourtant, du grand Archevêque de Saint-Boniface.

L'on pourrait bien ajouter que le Pontife — qui sut obéir à Rome, avec tant d'empressement et d'humilité, dans les circonstances héroïques que l'on sait, et qui avait soif des directions supérieures de l'Église — n'était pas un religieux qui appréciât moins celles des autorités de sa Famille religieuse. Il faudrait dire encore la piété

sincère qui témoigna, chez lui, de son attachement aux exercices de la vie religieuse et que seules les exigences de sa condition pouvaient lui faire omettre, à l'occasion. Enfin, on trouverait une preuve non moins équivoque de sa fidélité à sa vocation dans son zèle à défendre l'intégrité des principes de la vie religieuse et sacerdotale et dans les sévérités courageuses que lui inspirèrent, parfois, la haute idée qu'il avait de la discipline.

Mais, puisque nous ne pouvons songer à tracer au complet la silhouette du grand religieux, de l'admirable Oblat de Marie Immaculée que fut l'Archevêque de de Saint-Boniface, terminons par ce témoignage que lui rendait, au nom du Supérieur Général lui-même, le T. R. P. Servule Dozois, Assistant, dans l'Acte de Visite de la Province du Manitoba, le 16 avril 1911 :

— « *Nous sommes redevables de bien des faveurs à Monseigneur l'Archevêque de Saint-Boniface. En toute occasion, l'illustre prélat fait notre éloge, se proclame notre frère en religion* (1) *et nous fait participer, par là, à l'honneur que ses vertus et ses œuvres lui méritent devant* Dieu *et la sainte Église. Votre obéissance, dans le diocèse, à son égard ne pourra pas, sans doute, être plus complète que celle qui est due à tout autre chef de diocèse, mais vous pourrez peut-être vous efforcer de la rendre envers lui encore plus affectueuse, plus prévenante, inspirée en un mot d'une plus vive reconnaissance.* »

Rapprochons ces paroles de celles que lui adressait Pie X, lors d'une visite de Monseigneur au Vatican :

— *Multa audivi de te : bene laborasti et bene certasti. Certus sis quod Papa est cum episcopis certantibus pro justitia.* « J'ai appris beaucoup de choses à votre sujet : vous avez bien travaillé et bien combattu pour la Foi. Ne doutez point que le Pape est toujours avec les évêques qui luttent pour la justice. »

La reconnaissance des autorités de sa Famille reli-

(1) Monseigneur se faisait une règle inflexible d'ajouter toujours le monogramme de son titre d'Oblat à la suite de sa signature d'évêque : « † Adélard, *O. M. I.*, Archevêque de St-Boniface. »

gieuse, l'approbation de ses luttes par le Vicaire de Jésus-Christ, voilà bien le double rayon qui aura pu illuminer du plus doux espoir la vie du grand défunt ; sur sa tombe, c'est la double palme la plus précieuse que nous puissions déposer, avec nos larmes et nos prières (1).

R. I. P.

II. — R. P. Ernest TOURANGEAU, 1866-1922 (1146)[2].

« Le 7 février 1922, mourait, à l'hôpital de la Providence, à Lachine (Canada), après dix-huit mois de pénibles souffrances généreusement acceptées, dans la cinquante-sixième année de son âge, la trente-cinquième de sa vie religieuse et la trente-et-unième de son sacerdoce, l'un des Oblats les plus distingués de la Famille canadienne de cette Congrégation, ancien Supérieur local à Montréal et à Québec et ancien Provincial — le Père Ernest-Joseph-Antoine Tourangeau. »

Le Père Tourangeau était l'aîné d'une famille nombreuse, modeste et très chrétienne. Il naquit, le 8 septembre 1866, à Saint-Placide (Comté des Deux-Montagnes), sur les bords du lac aux eaux limpides et douces qu'a chanté, si poétiquement, le regretté Juge Routhier.

Les parents Tourangeau étaient animés d'une foi réelle et ardente. Aussi n'hésitèrent-ils pas devant les lourds sacrifices d'argent qu'imposent des études clas-

(1) Pour de plus amples détails, lire la *Vie de Mgr Langevin, Oblat de Marie Immaculée, Archevêque de Saint-Boniface*, par le R. P. Adrien Morice, *O. M. I.* : volume in-8°, de 374 pages, avec gravures, en vente au Juniorat des Oblats, 222, rue Provencher, à Saint-Boniface (Man.) ; 1916. Voir *Missions*, 53e année, N° 210 (Décembre 1919), page 391 : *Quelques Ouvrages parus pendant la Guerre* (4).

(2) Les alinéas de cette Notice, qui sont précédés de guillemets, sont tous extraits d'un article, — signé : *L'Abbé Élie Auclair*, — paru dans la *Semaine Religieuse* de Montréal, du 23 Février 1922, pp. 121-124.

siques. C'est qu'ils avaient pressenti, parmi leurs enfants, une vocation sacerdotale. Dieu allait appeler le jeune Ernest aux honneurs du sacerdoce. Aussi, sans tenir compte du travail qu'un aîné est naturellement condamné à fournir à sa famille, voulurent-ils, à tout prix, diriger leur fils dans les voies que le Maître avaient désignées. Que de parents chrétiens, dans notre Canada et ailleurs, sont ainsi allés jusqu'à l'héroïsme pour seconder les vues du Bon Dieu !

Le jeune Ernest Tourangeau entrait donc au Collège de Saint-Laurent, en septembre 1879 ; et il y terminait, sous la direction des Pères de Sainte-Croix, ses cours classiques, aux vacances de 1885.

Le vénérable curé, qui l'avait aidé à faire l'apprentissage de la vie de communauté, dut se réjouir de l'orientation qu'allait, alors, prendre son jeune protégé ; et il dut bénir le Bon Dieu, comme grand nombre des curés de notre cher pays, de lui avoir inspiré la sacerdotale idée de travailler au recrutement du clergé pour l'Église du Canada.

En effet, en septembre 1885, le jeune homme de Saint-Placide disait adieu à sa chère famille et s'en allait frapper à la porte du Noviciat des Oblats, à Lachine. L'année suivante, en septembre encore, il faisait son oblation temporaire et, l'année d'après, en septembre toujours, à l'âge de 21 ans, il se donnait irrévocablement à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, par la profession perpétuelle.

Rien d'étonnant dans cette marche régulière du religieux : le bon écolier, devenu fervent novice, entrait, de plain pied et comme naturellement, dans la voie que Dieu lui avait marquée ; et il était évident que, dès l'entrée au noviciat, l'adieu au monde avait été dit pour toujours.

Devenu frère scolastique, le jeune religieux alla faire ses études philosophiques au Scolasticat des Oblats, à Ottawa. Ses succès y furent si bien marqués, que les directeurs de cette maison le désignèrent pour aller faire ses études théologiques à Rome.

« Plein de santé et de fraîcheur, beau garçon au front large et à l'œil clair, le Frère Tourangeau était, alors, tout palpitant de vie et de talent. Aussi suivit-il avec un succès remarquable ses cours de théologie. »

Après quatre années, ainsi passées au foyer de la science ecclésiastique, il revenait au pays, aux vacances de 1892, muni de ses diplômes de licencié en théologie. Et il n'était plus seulement religieux ; il avait été ordonné prêtre, par Mgr Lenti, le 28 mars 1891.

« De 1892 à 1922, cela donne exactement trente ans. Retranchons-en deux années de maladie et de souffrances, et nous avons encore vingt-huit ans de labeur apostolique au crédit du cher et regretté Père. Il occupa des postes très importants.

« D'abord préfet de discipline, à l'Université d'Ottawa, pendant un an (1892-1893), il fut ensuite, pendant six ans (1893-1899), Maître des novices, à Lachine. Il dut, alors, prendre du repos et passa quelques mois à Madawaska. »

Grâces à Dieu, ce repos eut un effet merveilleux : il refit parfaitement son homme, et il permit aux supérieurs de confier au P. Tourangeau le supériorat et la cure de Saint-Sauveur de Québec (1900).

C'était un deuxième pas vers les hauteurs, et il ne devait pas être le dernier. En effet, après quelques années de supériorat à Saint-Sauveur, le Père Tourangeau devenait Supérieur provincial de la Province du Canada, en remplacement du Père Servule Dozois, que le Chapitre général de 1904 venait d'élever à la charge d'Assistant général de la Congrégation des Oblats.

Le Père Tourangeau ne fit qu'un terme de provincialat. Comment Dieu va-t-il le faire descendre de ces hauteurs ? Bien doucement et comme à regret. Du provincialat il s'en alla au supériorat du Cap-de-la-Madeleine ; de là, il passa au supériorat de Saint-Pierre de Montréal ; puis il devint « missionnaire » et prédicateur de retraites ; et enfin, une deuxième fois, il fut nommé Supérieur de Saint-Sauveur.

C'est là que la cruelle maladie attendait sa victime,

pour le terrasser, dix-huit mois plus tard, à l'âge de cinquante-cinq ans, comme nous l'avons déjà dit, dont trente de vie sacerdotale et trente-quatre de vie religieuse.

Que de cœurs le Père Tourangeau a consolés au cours de ces longues mais trop courtes années ! Que de courages n'a-t-il pas relevés, que d'âmes n'a-t-il pas remises à Dieu !

« Naturellement distingué, heureusement doué, très cultivé, ce religieux, bel homme et de commerce agréable, jouissait vraiment, partout, d'un grand prestige ; et sa carrière de plus d'un quart de siècle a été bienfaisante, à plus d'un titre.

« Supérieur aimé et administrateur apprécié dans sa communauté, il fut un prédicateur éloquent et écouté. Missions populaires, retraites dans les paroisses et dans les communautés, sermons de circonstance et allocutions diverses, — il a pratiqué tous les genres de prédication, avec une égale facilité et un égal succès.

« A plusieurs reprises, il accompagna Mgr l'Archevêque dans ses visites pastorales. Naguère, en qualité de Provincial, il avait visité les régions de l'Extrême-Ouest, où, par permission spéciale, — il aimait à le rappeler — il avait eu l'occasion d'administrer le sacrement de Confirmation.

« Toujours et partout, il passa en faisant le bien, il fut apprécié et aimé, il fut aimable et joyeux, sans donner jamais dans aucune sorte de familiarité. Le Père Tourangeau — c'était connu — était digne toujours, autant qu'il était enjoué aux heures de détente et facile avec tous.

« A la fin, — nous l'avons déjà noté, — sa générosité, dans l'épreuve de très longues souffrances, a fait l'admiration de ses proches. On pourrait presque dire qu'il a su se survivre à lui-même, affligé de façon humiliante dans son corps, mais tenant son âme haute et fière sous le regard de Dieu.

« C'est qu'au fond — et cela explique bien des choses — cet Oblat de Marie, si gentilhomme et si distingué,

était un vrai religieux, qui comprenait sa vocation et savait la vivre. La nature, chez lui, ne faiblissait pas, parce qu'il la soutenait et la fortifiait, constamment, par les pensées de l'au delà. »

Rempli du désir de vivre, le cher malade se soumettait, avec une générosité qui arrachait des larmes, aux opérations chirurgicales — plusieurs fois répétées et toutes plus douloureuses les unes que les autres. Puis, plein de foi, plein d'espérance et plein de charité, il a regardé la mort en face et, derrière elle, il a vu le Dieu de sa profession religieuse et de son onction sacerdotale, qui bénissait et qui tenait en mains une couronne éternelle...

« Les funérailles du Père Tourangeau, très simples et très modestes, comme toutes celles des Oblats, eurent lieu, au Noviciat de Lachine, sous la présidence de Mgr l'Administrateur apostolique, au milieu d'un grand concours de confrères, de prêtres et d'amis, accourus de partout.

« Ses restes mortels reposent au cimetière du Noviciat des Oblats, à Ville-la-Salle, Lachine.

« Nous nous inclinons, avec un respect ému, devant cette tombe et devant le souvenir de l'éminent religieux qui y dort son dernier sommeil. Bienheureux ceux qui sont ainsi de bons ouvriers dans le champ du Seigneur ! Leurs mérites les accompagnent là-haut. Après tout, c'est si vrai que le reste n'est rien ! »

R. I. P.

III. — F. Sc. Ernest DUFOUR, 1899-1922 (1153) [1].

Dans la nuit du 29 au 30 avril 1922, s'éteignait, dans la paix du Seigneur et à l'aube seulement de sa vie reli-

(1) Nous n'avons pas voulu écourter cette Notice du Fr. Dufour, assuré que nous sommes que tous ces détails sur la courte vie, la sereine maladie et la pieuse mort du cher Frère — décrits, avec tant d'exactitude et d'affection, par son vénéré Supérieur — intéresseront et édifieront d'autres que ses anciens condisciples des Scolasticats d'Ottawa et de Rome.

gieuse, un de nos meilleurs Frères du Scolasticat de Rome. Il n'avait pas eu le temps d'accomplir, au dehors, tout le bien que rêvait son âme d'apôtre ; mais tout porte à croire qu'il avait, au dedans de lui-même, atteint la mesure voulue de grâce et de perfection, pour aller recevoir, sans plus tarder, la récompense du bon et fidèle serviteur, dans le ciel.

Le Frère Ernest Dufour était né, le 30 mai 1899, à la Petite-Rivière-Saint-François, paroisse de la Province de Québec, d'une famille très modeste de condition mais riche des qualités et des vertus qui font de la famille canadienne-française presque l'idéal de la famille humaine sur la terre.

Quelque temps après, son père vint se fixer, avec toute sa famille, à la Baie Saint-Paul, village situé sur les bords du fleuve Saint-Laurent, où il prit la direction d'une goélette, pour le commerce des transports sur le fleuve.

De bonne heure, le jeune Ernest fut le compagnon habituel de son père, dans tous ces voyages. Pendant les mois d'hiver, il fréquentait l'école de la paroisse, — où il se distingua très vite, parmi les autres enfants. Mais son grand bonheur était, sitôt le fleuve libre de glaces, au mois de mai, de reprendre ses excursions et ses voyages et de passer l'été, presque entièrement, sur l'eau.

Dans ces parages, le Saint-Laurent, tout en continuant son cours vers le golfe, a déjà quelque chose, avec ses cinquante kilomètres de large, de la majestueuse beauté de l'océan et offre, avec son horizon sans fin, à peu près tous les spectacles de la haute mer.

Le contact continuel avec cette grande et belle nature façonna, bien vite, l'imagination toute fraîche d'Ernest et lui donna, en même temps, le goût des aventures les plus audacieuses. C'est ainsi qu'il arriva jusqu'à sa quinzième année. A en juger par ses goûts, autant que par la situation financière de sa famille, il allait, selon toute vraisemblance, continuer à rester avec son père, pour l'aider, encore longtemps, et, plus tard, devenir son associé ou son remplaçant.

Sur ces entrefaites, un secours providentiel vint lui

fournir la possibilité de compléter son instruction, en suivant un cours d'études classiques dans un des florissants collèges de la Province de Québec. Un riche et généreux bienfaiteur, sir Rodolphe Forget, voulait bien se charger de tous les frais de pension et d'éducation. C'est ainsi que le jeune Ernest fut placé par son père, quoique un peu à contre-cœur, au célèbre Collège de l'Assomption, près Montréal, — collège qui a fourni, depuis sa fondation, tant d'excellents sujets aux clergés séculier et régulier du Canada et, tout spécialement, à notre chère Congrégation des Oblats de Marie Immaculée...

La vie qu'Ernest avait menée, jusque-là, l'avait bien peu préparé à la discipline du collège. Mais, grâce à son esprit pénétrant et à son application, il ne tarda pas à conquérir les premieres places, — qu'il garda jusqu'à la fin, — en même temps que, par son excellente conduite, il méritait les meilleurs éloges de ses maîtres.

Sa bonne santé ne sembla pas ébranlée par un changement si radical. Cependant, il y avait trop de différence entre le grand air du large et l'atmosphère renfermée d'une salle d'étude de collège, surtout en hiver, pour qu'il ne se sentît pas mal à l'aise. Aussi, quand arrivait la fin de l'année scolaire, était-il on ne peut plus heureux de reprendre son vol vers la maison paternelle et ses excursions sur le grand fleuve — auquel il avait, si souvent, rêvé pendant l'année. Ces vacances de l'été le remettaient, à peu près complètement, et il reprenait, avec un nouveau courage, ses études — dont il désirait, cependant, voir bientôt la fin.

Survint, en 1917, la loi de conscription militaire obligatoire, — chose toute nouvelle, au Canada. Comme elle ne devait, cependant, pas s'appliquer aux clercs ni aux religieux, plusieurs jeunes étudiants, pour profiter de cette exception, devancèrent leur entrée dans les séminaires ou les noviciats.

Notre Frère Dufour fut de ce nombre. Avant d'avoir fait sa rhétorique, il quitta le Collège de l'Assomption et se présenta, avec plusieurs de ses condisciples du même

collège, au Noviciat de Notre-Dame des Anges, en mai 1918.

Il ne goûta pas, tout d'abord, les charmes ni les avantages de la vie religieuse. Les murs du noviciat lui semblaient bien étroits, le règlement bien austère. Souvent, dans l'intimité, il exprimait son étonnement de se trouver encore dans cette prison ; et il manifestait, ouvertement, son intention d'en sortir. Cependant, chose étrange, de ce groupe de treize, dont il faisait partie, il fut le seul à rester jusqu'à la fin du noviciat. Dans les derniers mois, la grâce avait éclairé son esprit et élevé ses aspirations, si bien que ce fut avec une véritable allégresse que, le 1er juin 1919, âgé exactement de 20 ans, il se consacrait à Dieu et prononçait ses premiers vœux de religion...

Comme nous l'avons dit, il lui restait à terminer ses études classiques et à faire sa rhétorique. Ce fut son travail de l'année suivante, au Scolasticat d'Ottawa, en compagnie de quelques autres Frères qui, comme lui, avaient devancé leur entrée au noviciat.

A Ottawa, comme à l'Assomption, le Frère Dufour donna des preuves d'une intelligence lucide, d'un talent facile de composition, d'un goût littéraire assez développé et d'une imagination, parfois, même trop exubérante. Dans les exercices d'éloquence, il était un des orateurs les plus ardents et les mieux écoutés. D'autre part, les doutes qu'il avait connus, au début de son noviciat, s'étaient complètement dissipés ; et, désormais, plus il avançait, plus il sentait d'amour pour la vie religieuse et pour la Congrégation qui l'avait reçu. Somme toute, il faisait déjà présager, pour plus tard, un excellent religieux et un missionnaire au cœur brûlant et à la parole puissante...

A cause de cet ensemble de qualités et malgré quelques défauts plutôt extérieurs, ses Supérieurs le choisirent, à la fin de cette année scolaire, pour l'envoyer faire ses études philosophiques et théologiques au Scolasticat de Rome — qui commençait, alors, à se repeupler, après la guerre. Il y arriva vers la fin d'août 1920.

Ce ne fut pas du premier coup qu'il sut apprécier, à sa juste valeur, le nouveau milieu où il venait d'arriver. Il y a tant de différence entre l'Italie et le Canada ! Son imagination ardente lui exagérait encore ces contrastes et l'entraînait à juger, trop facilement, tout ce qu'il voyait — personnes et choses. Si on ajoute qu'il manquait un peu de dignité et de tenue extérieures, qu'il avait un ton de voix bruyant et une prononciation assez défectueuse, on comprendra facilement pourquoi les appréciations portées, au début, sur son compte, même par ses Supérieurs, ne furent pas très flatteuses.

Mais tous ces défauts n'étaient guère que de surface. Son intelligence claire, sa bonne volonté profonde et sincère lui firent accepter, bien docilement, les observations qui lui furent adressées de divers côtés. Il devint, vite, plus réfléchi, plus attentif dans ses paroles, moins prompt aussi à se prononcer et à juger, et cela sans perdre de sa jovialité et de son entrain, — tellement qu'il devint, bientôt, l'un de nos Frères les plus aimés dans la Communauté. Il avait profondément compris la nécessité de se laisser former : aussi n'attendait-il plus qu'on l'avertît, mais il prévenait lui-même ses Supérieurs, en allant leur demander les observations qu'ils pouvaient trouver à lui faire. Avec de pareilles dispositions, notre Frère ne pouvait manquer de s'améliorer rapidement ; et il le fit si bien, qu'à la fin de sa première année de scolasticat, ses Supérieurs pouvaient déclarer que, de tous nos Scolastiques, aucun ne s'était aussi heureusement et complètement transformé.

Pour ses études, il eut moins de succès à Rome qu'il n'en avait eu à Ottawa et à l'Assomption. Au début, il fut plutôt déçu et presque découragé. Il ne s'était livré, jusque-là, qu'aux études classiques et littéraires, qui répondaient parfaitement à ses goûts et à son tempérament. Maintenant, il devait s'adonner aux études, plus sèches et plus arides, de la logique et de la métaphysique ; et il y trouvait bien peu matière à ces envolées, poétiques ou oratoires, qu'il avait tant aimées, pendant sa rhétorique, à Ottawa. La philosophie n'eut donc pas

beaucoup d'attraits pour lui, et c'est bien plus par devoir que par goût qu'il s'y appliqua.

Rome, cependant, l'attirait et le passionnait, d'un autre côté : par son riche passé historique, comme aussi par les splendeurs de la vie catholique dont elle est le centre. Autant que le lui permettait le règlement du Scolasticat, il suivait les grandes cérémonies liturgiques, les conférences historiques ou artistiques, et, surtout, il visitait les églises, les Catacombes et les autres monuments religieux de la ville. Avant la fin de sa première année de séjour, il avait visité et étudié plus de cent églises, et il se proposait de visiter et d'étudier, peu à peu, toutes les autres. Et, ce qu'il visitait ainsi, sa mémoire le retenait, — tellement que, l'année suivante, pendant sa maladie, il suivait, jour par jour, de son lit d'hôpital, toutes les fêtes auxquelles il avait assisté, l'année précédente, se rappelant mille détails que n'avaient jamais remarqués d'autres « Romains », bien plus anciens que lui.

Sans doute, cela ne favorisait pas beaucoup l'ascension de son esprit vers les hauteurs de la métaphysique ; mais cela contribuait, cependant, très puissamment, à élever son âme vers Dieu, en intensifiant son amour pour l'Église, qu'il connaissait mieux, et son admiration pour les Saints et pour les Martyrs, dont il étudiait ainsi la vie.

Dans l'ensemble, le Fr. Dufour s'était donc grandement amélioré : il avait travaillé, sérieusement, à la formation de son caractère et de son jugement, à l'acquisition des bonnes manières et au développement chez lui d'une solide piété. Cependant, il lui restait encore beaucoup à faire ; car, jusque-là, il ne dépassait pas la bonne moyenne qu'atteignent, ordinairement, nos Frères du scolasticat. Dieu allait, bientôt, lui fournir l'occasion et les moyens d'une formation plus rapide et plus profonde, — d'abord, par de grandes épreuves intérieures et, ensuite, par une maladie longue et cruelle mais saintement supportée, qui allait, lentement et inexorablement, le conduire au tombeau.

Depuis quelques mois, ceux qui l'observaient attentivement pouvaient remarquer en lui des signes de préoccupation et d'inquiétude. Il semblait rêveur et un peu triste, — lui qui, auparavant, était si joyeux. A l'étude, il paraissait distrait et occupé ailleurs. On aurait pu croire, à s'en tenir à ces dehors, qu'il était découragé et qu'il songeait à abandonner sa vocation.

Mais ceux qui pouvaient lire dans son âme savaient que ce changement extérieur provenait de dures épreuves de conscience, de tortures intérieures — qu'il essayait de cacher, le plus possible, mais qu'il était incapable de dominer. Il en était arrivé jusqu'à en perdre le sommeil et à verser des larmes, bien souvent, quand il se trouvait seul. L'avenir lui apparaissait de plus en plus sombre ; et, au terme de tout cela, il n'entrevoyait que l'effrayante vision de l'enfer. Les conseils, les explications, les ordres même, qui lui furent donnés, ne réussirent pas à faire disparaître ces craintes et ces tourments.

Avec la permission de son directeur, il résolut de demander à Dieu une maladie corporelle, même très grave, en échange des tortures morales qui l'accablaient. Dieu, sans doute, le prit au mot ; car, dès les premiers jours de la maladie qui allait, bientôt, fondre sur lui, les épreuves qui l'avaient tant fait souffrir, pendant plusieurs mois, disparurent, presque subitement, pour ne plus jamais revenir, un seul instant...

On était donc arrivé à la fin de l'année scolaire. Quelques jours avant le départ pour la maison de campagne, le 25 juin, la communauté avait eu l'honneur insigne d'assister à la Messe célébrée par S. S. le Pape Benoît XV, dans une des chapelles particulières du Vatican. Tous nos Frères scolastiques avaient reçu la sainte Communion de la main du Saint-Père. Au retour, tous s'entretenaient, avec joie, du bonheur qu'ils venaient de ressentir.

Cependant, le Fr. Dufour ne paraissait pas partager l'allégresse commune. Au R. P. Supérieur, qui lui en demandait la raison, il fit, tristement, cette réponse :

— « Je ne sais pas trop ce que j'ai ; mais je me sens très fatigué. Depuis trois jours, je crache du sang ; et,

ce matin, après avoir reçu la Communion, j'ai eu de la peine, en retournant à ma place, à retenir un vomissement de sang. »

Il ajouta qu'il se sentait un peu fatigué, depuis un mois, mais qu'il n'avait pas cru nécessaire d'en parler, parce qu'il pensait que ce ne serait rien.

Il est difficile de décrire l'impression de surprise et de peine qu'il fit sur ses Supérieurs par une déclaration si imprévue. Jusque-là, en effet, le Fr. Dufour avait été considéré comme fort et robuste, malgré son extrême maigreur.

Malheureusement, le médecin, qui fut aussitôt appelé, ne reconnut pas, tout de suite, la gravité du mal : il crut à une crise passagère, qui n'aurait pas de grandes conséquences.

Mais, malgré cette déclaration rassurante, notre Frère semble avoir eu, ce jour-là, le pressentiment de sa fin prochaine, car il écrivait, le soir même, dans son journal :

— *Après ce que nous avons vu, ce matin, il ne reste plus rien à voir à Rome...*

Quoique malade et blessé à mort, il ne prévoyait, probablement, pas qu'il disait si vrai. De fait, il ne fit plus aucune promenade, il ne visita plus rien, à Rome : la Messe du Pape et la Communion de la main du Vicaire de Jésus-Christ restèrent, dans son esprit et dans son cœur, comme le bouquet spirituel de tout ce qu'il avait vu et reçu dans la Ville éternelle.

Néanmoins, pendant les premières semaines qui suivirent, les faits semblèrent confirmer, pleinement, le verdict du docteur. Après une courte période de crise, les hémorragies, bientôt, ne se produisirent plus ; les forces, qui avaient rapidement baissé, revinrent presque aussi vite, à tel point que, quinze jours plus tard, le docteur déclarait notre malade en pleine convalescence et tout à fait hors de danger.

C'est ainsi que le Fr. Dufour alla, bientôt, rejoindre à Roviano la communauté, qui l'y avait précédé de quelques jours. Il y fut reçu avec des transports de joie : tous le félicitaient de sa prompte guérison — qui ne

pouvait manquer de s'affermir rapidement, au sein du confort de notre villégiature et, surtout, grâce aux prévenances et aux délicatesses les plus fraternelles qu'on lui prodiguerait à l'envi.

Les premiers jours, en effet, furent délicieux pour notre malade, qui se sentait revenir à la vie et qui se promettait de reprendre, sous peu, les magnifiques excursions de l'année précédente à travers nos montagnes si pittoresques de la Sabine.

Bientôt, cependant, la fièvre reprit — faible, mais persistante et régulière. Un nouveau médecin, consulté dès la première alerte, déclara, comme très certaine, la tuberculose des poumons à un degré déjà bien avancé.

Comment cette maladie avait-elle pu survenir et se déclarer si promptement ? Après coup, nous retrouvions, dans la vie passée du Frère, certains symptômes qui, tous ensemble, prouvaient que la maladie se préparait depuis longtemps ; mais ils étaient si vagues, si imprécis, qu'il nous eût été impossible d'en soupçonner, plus tôt, la cause secrète.

En tout cas, quel qu'ait pu être le passé, il était certain que nous nous trouvions, maintenant, en présence d'un malade gravement atteint — à qui il fallait encore, par prudence, comme d'ailleurs à la communauté, cacher la dure vérité.

On s'efforça de concilier, dans la mesure du possible, les soins les plus assidus et les marques du plus tendre dévouement avec l'isolement relatif où il fallait maintenir notre malade, afin d'éviter le danger de contagion. On ne permit à l'infirmerie que les visites nécessaires ; mais, comme notre Frère pouvait descendre et passer, dans la cour, sur une chaise longue, au bon et chaud soleil d'été, une grande partie de ses journées, il ne manquait pas d'y trouver, pendant les nombreuses récréations, une agréable compagnie — qui s'efforçait de le distraire et de l'égayer.

Le Frère ne tarda pas, néanmoins, à s'apercevoir que l'amélioration, qu'on lui promettait, se faisait bien attendre. Il ne comprenait pas pourquoi il avait toujours

un peu de fièvre et pourquoi ses forces, au lieu d'augmenter, diminuaient sans cesse. On ne voulut pas encore tout lui dire, parce qu'on espérait toujours pouvoir le rétablir assez pour le faire transporter au Canada et lui fournir la cure suprême de l'air natal.

On lui dit donc de ne pas s'inquiéter mais de s'abandonner, avec confiance, entre les mains de DIEU et de ses Supérieurs. Ce fut véritablement à la perfection qu'il fit cet acte de soumission et d'abandon. Pendant les sept mois qui lui restaient à vivre, non seulement on ne l'entendit jamais proférer une seule plainte, mais on ne put même jamais surprendre sur ses lèvres une seule de ces paroles si naturelles aux malades, par lesquelles ils cherchent à attirer sur eux la pitié et la commisération. Il se montra, toujours, non seulement résigné, mais tout bonnement joyeux et content, comme s'il se fût trouvé en bonne santé. Le médecin, qui le visitait très fréquemment, n'en revenait pas de voir notre malade toujours si calme, si gai, si enjoué.

Ce n'est pas qu'à l'intérieur il ne ressentît vivement la douleur de l'inaction et de l'isolement, de plus en plus complets ; mais, comme il le disait à son directeur, il voulait que DIEU seul en fût le témoin. A ses visiteurs et à ses infirmiers il ne voulait montrer que de la joie et de la reconnaissance, afin de diminuer leur peine et de rendre leur travail plus léger. Et, voyant combien ceux-ci se dévouaient pour le soigner et lui faire plaisir, il s'ingéniait, de son côté, à leur montrer combien ils y réussissaient. S'il s'apercevait qu'on ne pouvait lui donner tout ce qu'on aurait désiré, il le regrettait lui-même, pour se mettre en plein accord avec ceux qui le servaient ; mais il témoignait aussitôt, pour leur diminuer ce regret, combien il lui serait facile de s'en passer.

Cette parfaite résignation et cette soumission n'étaient, certes, pas le fruit naturel de son caractère ; car, quelques mois auparavant, il était tout autre. Ce n'était, évidemment, que par la grâce, qui surabondait en lui dans cette épreuve, et par ses longues méditations, dans le silence de la solitude, qu'il était arrivé à se faire une âme

totalement soumise à Dieu et parfaitement charitable envers le prochain...

Dieu allait lui demander, encore, un autre sacrifice, pour achever la purification de cette âme — qu'Il voulait complètement à Lui. Le mois d'octobre était arrivé, avec ses pluies et ses semaines sans soleil. Notre malade était beaucoup plus faible, et la fièvre devenait, sans cesse, plus élevée. Pendant ce temps, la communauté se préparait à rentrer à Rome. Et nous ne pouvions laisser notre pauvre Frère, seul, à Roviano ; d'autre part, vu la nature de sa maladie, les règlements civils nous défendaient de le recevoir dans notre maison du Scolasticat. Il fallut donc le transporter à Rome et le mettre dans un hôpital.

A l'annonce de cette décision, le Fr. Dufour ne se plaignit pas. Mais il ne put retenir son émotion ; et, un jour, en parlant cœur à cœur avec son directeur, il ne put s'empêcher de fondre en larmes. Se séparer de sa communauté, ne plus voir ses Frères qu'il aimait tant, lui paraissait la chose la plus dure qu'il pût avoir à supporter.

Il fallut, en même temps, lui faire connaître sa maladie et lui déclarer le grave danger où il se trouvait. Il en fut tout surpris, car il ne se croyait pas si malade. Mais quelques minutes lui suffirent pour accepter la volonté de Dieu et regarder, avec un calme parfait, la mort qu'on lui montrait comme arrivant à grands pas.

Vers les derniers jours de novembre, il fut donc transporté à Rome et confié aux soins d'un docteur spécialiste, qui avait une certaine célébrité et qui promettait de lui appliquer une cure nouvelle — préconisée comme très efficace.

Notre malade passa là près de trois mois, dans un milieu où il se sentait tout à fait étranger. Il recevait bien, il est vrai, tous les jours, quelques visites — de ses Supérieurs ou de ses confrères ; mais, le reste de la journée, c'était l'isolement presque complet. Quel changement pour lui, et comme il se sentait privé de cette réchauffante affection dont il avait été entouré, à Roviano, depuis le début de sa maladie !

Il avait, quand même, la force d'âme et la vertu de ne jamais faire voir sa peine à ses visiteurs : il les recevait toujours avec la même bonne humeur, le même visage souriant et le même accueil charmant qu'il leur avait montrés jusque-là. Il ne manifestait l'intime de son âme qu'à son directeur — auquel il avouait qu'il trouvait cette vie bien dure, mais qu'il l'acceptait, tout joyeusement et de bon cœur, pour l'expiation de ses péchés.

Son directeur lui demanda, une fois, s'il ne trouvait pas que le Bon Dieu l'avait trop bien exaucé et s'il ne regrettait pas d'avoir demandé une maladie, même très grave, en échange de ses peines de conscience d'autrefois.

— « Père », répondit-il aussitôt, « il n'y a aucune comparaison : je préfère, cent fois, mon état présent. Maintenant, la douleur ne m'empêche pas d'être très heureux, tandis qu'alors j'étais si malheureux !... »

Après deux expériences totalement infructueuses, le docteur déclara que le mal était trop avancé et qu'il n'y avait aucun moyen humain de l'enrayer. On n'eut pas besoin d'avertir le Frère : il avait tout compris, tout accepté d'avance et, de lui-même, il avait commencé sa préparation prochaine à la mort.

Pendant ce temps, on priait avec ferveur au Scolasticat. Depuis des mois déjà, on avait ajouté, à la prière du soir, des prières spéciales pour demander à Dieu, par l'intercession de Mgr de Mazenod, la guérison de notre Frère. Mais, après les déclarations des médecins que tout espoir humain était disparu, nous crûmes le temps venu de demander un vrai miracle, pour la glorification de notre vénéré Fondateur. La communauté se mit donc tout spécialement en prières ; et, tous ensemble, — depuis notre Révérendissime Père Général jusqu'aux plus jeunes des Scolastiques et des Frères convers, — à genoux devant l'autel où Mgr de Mazenod et le P. Tempier prononcèrent leurs premiers vœux, nous fîmes une grande neuvaine de supplications, pour obtenir du Sacré-Cœur de Jésus un miracle éclatant, par l'intercession de notre vénéré Père et pour sa glorification par la sainte Église. De son côté, le malade s'unissait à nous, récitant les

mêmes prières, dans son lit d'hôpital, au moment où nous les récitions, chez nous, à la chapelle.

Le miracle, demandé avec tant d'instance, ne fut pas obtenu. Mais nos prières furent, certainement, exaucées d'une autre manière : elles contribuèrent, sans doute, à mériter à notre Frère les grandes grâces qui allaient ajouter le dernier perfectionnement à sa belle âme et qui lui valurent, sans doute, beaucoup plus que le don de la santé corporelle que nous avions demandé pour lui.

Ayant pris, en vain, tous les moyens naturels et surnaturels pour ramener notre Frère à la santé du corps et voyant que, malgré tout, la mort approchait irrésistiblement, nous devions, désormais, nous occuper surtout de bien préparer l'âme de notre malade à paraître devant Dieu. Nous le transportâmes donc dans un autre hôpital, chez les Frères de Saint-Jean de Dieu, où il trouverait tous les secours religieux dont il avait besoin et où il aurait même, jusqu'à un certain point, les avantages de la vie de communauté.

Là, en effet, non seulement il put recevoir, plus fréquemment et plus longuement, la visite de ses Supérieurs et de ses confrères, mais il fut placé sous les soins de deux religieux, avec lesquels il se trouva, aussitôt, tout à l'aise et put ainsi s'entretenir des sujets pieux qui remplissaient son âme. De fait, par sa joyeuse résignation, sa bonté rayonnante, notre Frère gagna vite le cœur de ses nouveaux infirmiers — qui avouaient n'avoir jamais rencontré de malade aussi aimable et aussi facile à soigner. Plusieurs fois, il reçut même la visite du T. R. P. Général des Frères de Saint-Jean de Dieu, qui venait lui apporter le réconfort de ses bonnes paroles et qui aimait même à lui envoyer de petits cadeaux pour le distraire. Mais ce qui lui plaisait, surtout, dans sa nouvelle chambrette, c'est qu'elle était contiguë à la chapelle, de telle sorte que, tous les matins, il pouvait, de son lit, entendre réciter les prières de la sainte Messe. Nous avions demandé pour lui l'indult de pouvoir communier, tous les jours, sans être à jeun. Pendant les dernières semaines de sa vie, ce fut son plus grand bonheur.

Désormais, notre malade se trouve presque parfaitement heureux. Quand son directeur lui demande s'il a encore quelque préoccupation du côté de la terre, quelque chose qu'il désirerait, il répond toujours qu'il a tout ce qu'il faut et que le Bon Dieu s'est montré, pour lui, d'un amour qui le surprend, de plus en plus, et qui le jette dans une admiration croissante :

— « Je ne croyais pas que le Bon Dieu m'aimait tant ! » disait-il.

— « Et, cependant », lui répondit-on, « ce n'est encore rien, car, maintenant, c'est l'épreuve : si le Bon Dieu se montre si bon dans le temps du travail et de la peine, que sera-ce au moment de la récompense ! »

Il y avait, pourtant, dans son cœur une souffrance tout intime : elle venait de la peine que sa mort allait causer à ses bons parents qu'il avait laissés, là-bas, au Canada, et, surtout, à sa mère qu'il aimait tant. Quand il sentit sa fin approcher, il fit à son Supérieur ses recommandations sur ce qu'il faudrait dire ou envoyer à sa mère. Après cela, il fut parfaitement libre de tout lien terrestre, prêt à s'envoler au ciel, — quand Dieu lui ferait signe d'y monter...

A mesure que les semaines s'écoulaient, la maladie s'aggravait lentement. Notre pauvre Frère prenait, peu à peu, l'apparence d'un squelette. Bientôt, il n'eut même plus la force de s'asseoir dans son lit, sans avoir de violentes crises de toux — qui l'étouffaient. C'est donc complètement étendu sur son lit qu'il va passer le dernier mois de sa vie.

Malgré les souffrances et l'accablement, qui augmentent sans cesse, c'est toujours, chez notre malade, le même calme et la même gaîté souriante : le corps n'a plus qu'un souffle, mais l'âme reste toujours radieuse de vie et de bonheur. Tous les jours, son directeur lui fait une exhortation sur la préparation à la mort, sur le ciel, sur la vie bienheureuse de l'éternité ; c'est, presque toujours, le livre de l'*Imitation* qui fournit le thème développé. Notre cher mourant écoute et boit toutes ces paroles, avec une sorte de ravissement. Chez lui,

pas de piété expansive, débordante ni compliquée d'actes extérieurs ; c'est, plutôt, une union à Dieu par la réflexion intérieure et une vision presque constante de l'au delà. La seule chose qu'il demande spécialement, c'est qu'on lui mette, bien en vue, tout près de son lit, un tableau de Notre-Dame des Sept-Douleurs — que son infirmier lui avait donné, au début de sa maladie. Son regard, affectueusement et presque constamment fixé sur cette image, fut la principale expression extérieure des sentiments de piété qui remplissaient son âme...

On arriva ainsi à la fin d'avril. Le mal s'était aggravé sans interruption : l'estomac refusait presque toute nourriture, des crises très douloureuses de toux et de vomissements se succédaient, de plus en plus rapprochés. Plusieurs fois déjà, on avait cru que c'étaient vraiment les derniers moments.

La crise passée, et après quelques moments de faiblesse extrême, notre cher mourant reprenait son sourire et ses propos aimables. La lucidité d'esprit restait parfaite ; bien que n'ayant plus qu'un souffle de vie, il conversait volontiers avec ses visiteurs, — mais, ce qu'il désirait surtout, c'est qu'on lui parlât de la bonté et de la beauté de Dieu, qu'il allait voir bientôt, et de sa bonne Mère du Ciel, qui allait l'accueillir là-haut.

Il était parfaitement prêt à partir : il avait reçu l'Extrême-Onction, depuis trois semaines, — tous les jours, il recevait la sainte Communion, — tous les jours aussi, son directeur lui renouvelait l'absolution générale de tous les péchés de sa vie, — et on lui avait appliqué l'indulgence plénière pour l'article de la mort. Grâce à tous ces secours extérieurs et grâce aux excellentes dispositions de son âme, il nous semblait à tous qu'il était impossible d'être mieux préparé, pour aller recevoir la récompense finale et entrer dans la vie éternelle.

Le 29 avril, dans la matinée, après l'avoir exhorté, assez longuement, à remettre sa vie entre les mains de Dieu, comme Notre-Seigneur sur la croix, par un acte de charité aussi parfait que possible, son Supérieur lui demanda s'il avait quelque désir concernant les choses

d'ici-bas. Il répondit aussitôt, tout simplement, en montrant des yeux son image de Notre-Dame des Sept-Douleurs :

— « Je serais content, si vous vouliez envoyer cette image à ma mère, quand je serai mort, et lui dire que je la lui laisse, comme souvenir, en attendant notre rencontre au ciel. »

C'était l'unique désir qui lui restait du côté de la terre : il était bien facile de lui en promettre la réalisation.

Dans le courant de la journée, il dit au religieux qui le soignait, et d'un air un peu mystérieux :

— « Demain, ce sera grande fête pour moi ! »...

L'infirmier lui demanda si c'était pour lui quelque anniversaire important.

— « Non », répondit le malade : « c'est parce que je ne passerai pas le dimanche ici, — je serai là-haut ! »

Nous tenons ce petit trait du Frère infirmier lui-même, qui nous le raconta, le lendemain, alors que la prédiction était déjà vérifiée.

Le pressentiment de notre mourant n'était, en effet, que trop juste, bien que le docteur eût déclaré, ce jour-là même, que la mort pouvait encore tarder une quinzaine de jours. Vers 5 heures de l'après-midi, commença une crise plus forte que les autres. Avertis aussitôt, trois de nos Pères se rendent auprès de notre cher Frère. Ils ne peuvent que constater, impuissants, les affreux ravages de la maladie. Ils récitent des prières ; ils suggèrent au malade de pieuses invocations.

Les crises de toux et de vomissements se succèdent, si violentes et si rapprochées, qu'il devient évident que notre pauvre Frère ne passera pas la nuit. A chaque moment d'accalmie, au lieu de se plaindre ni même de gémir, il sourit doucement à ceux qui l'assistent et, de quelques mots entrecoupés, il s'excuse de les recevoir si mal.

Le peu de forces qui lui restaient s'épuisent rapidement. Vers 10 heures, il demande lui-même si on pourrait lui

donner le saint Viatique. On lui fait remarquer qu'il l'a déjà reçu, le matin de ce même jour. Il le comprend et s'excuse, en disant qu'il pensait que c'était déjà dimanche. D'ailleurs, à ce moment, il n'aurait pas pu communier ni même avaler la sainte Hostie.

Il est parfaitement tranquille, sans la moindre idée de crainte pour son salut. Il s'en va à DIEU aussi joyeusement et aussi sûr d'être bien reçu, qu'un enfant qui va trouver son père tendrement aimé. Il écoute les prières qu'on fait pour lui, les invocations qu'on lui suggère. Au Père qui l'exhorte il répond, d'une voix presque éteinte, que jamais il ne s'était senti si heureux, que jamais il n'avait si bien compris les avantages de la vie religieuse, qu'il remerciait de toute son âme ceux qui lui avaient fait du bien — ses parents, ceux qui l'avaient formé au noviciat et au scolasticat et, surtout, ceux qui l'avaient assisté pendant sa maladie. Il eut, à ce sujet, des paroles qui arrachèrent des larmes à ceux qui étaient témoins de cette scène — si pénible à la nature mais si consolante aux yeux de la foi.

Un peu plus tard, il demanda qu'on lui montrât, de plus près, son image préférée de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Il la prit dans ses mains défaillantes, et il la contempla, en souriant, comme un petit enfant qui fixe le visage de sa mère. On commença alors à réciter les prières des agonisants.

Peu à peu, notre cher Frère sembla s'endormir tout doucement, sans aucune secousse ni aucun mouvement. Quelques moments après, l'infirmier se penche vers le Père, qui récitait encore les prières, et lui dit :

— « Il vient de mourir ! ... »

C'était un peu après minuit, le 30 avril, jour de l'ouverture du mois de MARIE. Notre Frère venait de nous quitter, pour aller contempler éternellement, au ciel, Celle à laquelle il souriait si doucement, à travers son image, quelques instants auparavant.

Tous ceux qui ont pu approcher habituellement, pendant les dernières semaines de sa vie mortelle, notre bien-aimé disparu, et en particulier ses infirmiers, n'avaient

qu'une voix pour répéter qu'ils n'avaient jamais rencontré une âme si joyeusement soumise sous la main de DIEU et qu'ils n'avaient jamais été témoins d'une mort si douce, si pieuse et si désirable... *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur !*

R. I. P.

Trésor de Famille.

Lorsque le corps de notre vénéré Fondateur fut embaumé, le cœur fut divisé en deux parts égales. Les administrateurs du Sanctuaire de Notre-Dame de la Garde n'ayant pas demandé la part destinée à ce sanctuaire, — c'est du moins ce que j'ai entendu dire — les deux parts ont dû être gardées à Montolivet, où se trouvait alors l'Administration générale et le Scolasticat de la Congrégation. De ces deux parts, l'une a suivi l'Administration générale à Paris, et elle se trouve actuellement dans notre maison de Rome ; l'autre part est restée en possession du Scolasticat, qu'elle a suivi à Autun, à Inchicore (Dublin), à Belcamp (Raheny), à Saint-François (Bleyerheide) et à Liége.

Cette part, à notre arrivée à Inchicore, fut trouvée dissoute dans le liquide où elle était conservée. Après l'évaporation du liquide, les précieux restes furent placés dans le vase en cristal qui se trouve actuellement à Liége. Ce vase étant trop petit pour contenir toute la relique, une dernière part fut recueillie dans un autre vase en cristal. C'est cette part qui fut donnée au Scolasticat de Rome, le 17 novembre 1883, et qui vient d'être transmise au Scolasticat d'Ottawa (1909).

La maison de Rome ne possède donc que la part qui a toujours été en possession de la Maison Générale. Cette partie du cœur de notre vénéré Père est bien conservée dans un vase en cristal, enfermé dans un autre vase en argent — sur lequel sont gravées les armoiries des Oblats et celles de la Sainte Famille. Ce précieux trésor est placé dans un monument en marbre, qui reproduit, en miniature, l'Église de la Mission (Aix-en-Provence), berceau de notre Famille religieuse.

Charles TATIN, *O. M. I.*

NOTRE BIBLIOTHÈQUE O. M. I.

« Aux Glaces Polaires », du R. P. Duchaussois [1].

§ I. — Quelques Approbations Épiscopales.

1. Mgr Augustin DONTENWILL, Supérieur Général O. M. I.

L. J. C. & M. I. *Rome, le 17 Février 1921.*

Mon bien cher Père Duchaussois,

La lecture de votre manuscrit m'a procuré de consolantes impressions et m'a donné de vives espérances. Vous avez exploité une des matières les plus riches qui existent, et vous avez réussi à le faire, sans nuire à l'intérêt de votre ouvrage ; bien plus, vous avez trouvé, dans cette abondance même, un moyen de varier les effets et de multiplier le bien que vous en attendiez.

A prendre contact avec de tels exemples, comment les âmes généreuses ne concevraient-elles pas pour l'apostolat un désir des plus intenses ? Vous avez su donner à tous ces récits un tour si vivant, vous avez si bien ménagé les rapprochements et les

(1) Aux Glaces Polaires — *Indiens et Esquimaux*, par le R. P. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* Ouvrage orné de nombreuses gravures (115) et d'une carte :

a) Édition de Lyon : Beau volume, in-8° oblong, de XI-476 pages (7 fr. 50 ou $ 1.50). 6e et 11e mille. Bureaux de l'*Œuvre Apostolique de Marie Immaculée*, 39, quai Gailleton, Lyon (Rhône). 1921 (*) ;

b) Édition de Paris : Beau volume, in-8° oblong, de 488 pages (7 fr. 50 ou $ 1.50). 33e mille. Bureaux de l'*Œuvre des Missions*, 4, rue Antoinette, Paris (XVIIIe). 1922.

(*) Voir *Missions*, N° 216 (Juin 1922), page 449 : *Notre Bibliothèque O. M. I. — Quelques Ouvrages récents* (2).

contrastes, vous avez mis en lumière d'une manière si exacte le courage de nos Missionnaires, qu'il sera impossible de rester indifférent devant les faits que vous racontez et les situations que vous dépeignez.

Votre livre mérite encore un éloge tout particulier, au point de vue de la documentation : elle est vraiment digne du soin que vous y avez apporté.

Une considération, qui n'est pas à dédaigner, m'est suggérée par la lecture de quelques-unes de vos descriptions les mieux réussies. Nos Missionnaires ne désirent pas la publicité, tant s'en faut ; on trouverait même, parfois, qu'ils se taisent trop. Mais je pense que votre livre leur sera un réconfort, en ce sens qu'il leur donnera l'espérance de se voir soutenus, à brève échéance, par de nouveaux pionniers de l'Évangile. En un mot, ils seront heureux que tout ce que vous dites soit dit — et dit par un talent tel que le vôtre.

Il paraît que votre plume ne veut pas s'arrêter en si bon chemin. Tant mieux ! Nous attendons, avec une impatience qui se devine, les volumes promis ; et nous sommes sûrs qu'ils répondront aux premiers. Nous savons que vous continuerez à y mettre l'amour de votre Famille religieuse, l'esprit de zèle, et aussi l'élégance du style, le charme du récit, qui caractérisent celui-ci.

Quant à vous, vous savez que vous possédez, pour ce travail, notre pleine approbation et tous nos encouragements. Allez donc de l'avant, et prenez confiance en Dieu ! La bénédiction de Celui qui veut le salut de tous les hommes et, particulièrement, de ces pauvres Indiens et Esquimaux de l'Athabaska-Mackenzie, ne vous fera certainement pas défaut. Je me permets d'y joindre la mienne, en demandant au Divin Maître de féconder vos labeurs.

Croyez, mon bien cher Père, à mes paternels sentiments en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Augustin Dontenwill, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémais, Sup. gén. O. M. I.

2. Cardinal L.-N. Bégin, Archevêque de Québec.

ARCHEVÊCHÉ
DE
QUÉBEC

Québec, le 15 Novembre 1921.

A Sa Grandeur Mgr Breynat, *O. M. I.*,
Vicaire Apostolique du Mackenzie.

Monseigneur,

Je viens de terminer la lecture du livre du Père Duchaussois, « *Aux Glaces Polaires* », et je ne veux pas tarder à vous dire quelle excellente impression je garderai de cette lecture. Cette impression, je puis la décrire d'un mot : ce livre est l'un des plus atta-

chants que j'aie jamais lus. Tout y est nouveau pour le lecteur. On connaît, en effet, beaucoup mieux les gens et les choses d'Afrique ou d'Asie que ceux de cette région de notre Nord américain — qui fait, pourtant, partie de notre pays, mais avec laquelle les communications sont si lentes et si difficiles.

Sinon par la forme, toute imprégnée de sobriété et de simplicité, l'ouvrage du Père Duchaussois est, par le fond, une véritable épopée. Car cette évangélisation des pauvres habitants de l'Extrême-Nord par les Missionnaires Oblats est véritablement épique. Ces peuplades sont parmi les plus dénuées du genre humain, et le climat sous lequel elles vivent est vraiment terrible ; les conditions de vie, pour les gens de race civilisée, y sont les plus pénibles qui soient. En fait, je crois qu'on peut dire que ces Missions sont les plus dures et les plus difficiles de toutes les Missions du globe. Ils sont donc des héros, tous ces Missionnaires, qui passent leur vie dans ces régions désolées, dans l'unique but de porter la vraie Foi jusqu'aux extrémités de la terre et d'offrir la grâce du salut éternel à toutes ces pauvres peuplades — qui n'y pourraient parvenir, sans l'aide providentielle des apôtres dévoués qui abandonnent tout pour les secourir.

Combien glorieusement méritante n'est pas la Congrégation des Oblats, qui fournit de pareils apôtres et qui, d'ailleurs, depuis longtemps, dans ces pays de l'Ouest et du Nord, a accepté et poursuivi des travaux aussi extraordinaires pour le salut des âmes.

Je crois savoir que l'ouvrage du Père Duchaussois est déjà beaucoup lu, — et je n'en suis pas surpris, tant il est intéressant. Je souhaite qu'il continue à se répandre, de plus en plus, et qu'il aille éveiller, parmi nos bons jeunes gens, de nombreuses vocations de missionnaires.

Les âmes généreuses — et il y en a beaucoup — ne se laisseront pas effrayer par le tableau des sacrifices qu'exige la vie des apôtres de la Foi ; ces peines et ce labeur les attireront plutôt, avec la grâce de Dieu, vers cette vocation si méritante.

Cette histoire des Missions arctiques — si glorieuse pour la Congrégation des Oblats et qui sera, j'en suis sûr, l'occasion et l'origine de grands résultats pour la propagation de la Foi dans ces rudes pays du Nord — est encore un service rendu à la science profane, par les connaissances nouvelles et authentiques qu'elle répandra sur des contrées et des populations encore à peu près inconnues.

Si vous aviez l'occasion de le faire, Monseigneur, je serais heureux que vous fissiez savoir au Père Duchaussois à quel point j'apprécie l'importance et la valeur de son livre et quel service j'estime qu'il a, en l'écrivant, rendu à la Religion, au pays et à la science.

Veuillez agréer, Monseigneur, l'expression de mes sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur.

† L.-N. Cardinal Bégin,
Archevêque de Québec.

3. Mgr O.-E. Mathieu, Archevêque de Régina.

Régina, Sask., 30 Novembre 1921.

A Sa Grandeur Mgr Breynat, *O. M. I.*,
Vicaire Apostolique du Mackenzie.

Bien cher Monseigneur,

Oui, j'ai lu le beau livre du bon Père Duchaussois. Je ne puis vous exprimer tout le plaisir que m'a donné cette lecture, tout le bien qu'elle a fait à mon âme.

Quel exemple d'amour de Dieu nous donnent ces prêtres, ces religieux, qui sont venus, dans les immenses et inhospitalières régions de notre cher Ouest canadien, promener le signe de la Rédemption, la Croix du Christ — qui, partout où elle a été plantée et respectée, a toujours abrité des peuples civilisés et heureux !

Ils n'ont pas attendu la locomotive, le bateau à vapeur ou l'automobile, pour venir travailler au salut des âmes : c'est à pied qu'ils ont parcouru nos vastes prairies et franchi les passes de nos montagnes, — c'est en canots d'écorce qu'ils ont traversé nos grands lacs, — c'est à la belle étoile ou dans les huttes sordides des sauvages qu'ils ont pris leur repos, après leurs journées d'un pénible travail.

Et ces saints Missionnaires semblent avoir laissé quelque chose d'eux-mêmes à ces lieux qui les ont vus travailler, comme ces fleurs qui communiquent leur parfum à tout ce qui les touche ; et, nous qui leur avons succédé, nous éprouvons un charme ineffaçable, en parcourant ces territoires où ont vécu les plus beaux spécimens de notre race, et nous attribuons à leurs prières les douces émotions dont nos âmes sont parfois remplies.

C'est vous dire que nous n'oublions pas la reconnaissance que nous devons à ceux qui, dans l'Église de l'Ouest, ont planté, — à ceux qui ont arrosé, — à ceux qui ont taillé et fait grandir l'arbre à l'ombre duquel nous sommes venus nous asseoir.

J'espère que ce livre va se répandre partout. Il fera encore mieux connaître la vie austère, laborieuse et sainte de nos chers Missionnaires — qui est une confirmation de cette belle pensée de M^me^ de Swetchine : « La logique du Christianisme est si merveilleuse, qu'elle transforme en héros quiconque l'admet. pour lui-même, dans l'intégrité de ses conséquences ». Il fera admirer la somme de bien qu'ils ont opéré, leurs travaux, leurs intérêts, leurs sacrifices, leurs épreuves supportées en silence pour Dieu et pour les âmes.

Le Père Duchaussois a écrit un beau livre ; il a fait une bonne

œuvre. Nous lui devons des remerciements, et Dieu lui doit une récompense — qu'Il ne manquera pas de lui donner.

Veuillez croire, bien cher Monseigneur, à mon affectueux attachement.

† Olivier-Elzéar Mathieu,
Archevêque de Régina.

§ II. — Quelques Articles Importants.

1. Bonne Nouvelle, Paris [1] :

Sous ce titre, vient de paraître un livre qui passionne l'opinion. En quelques semaines, dix mille exemplaires de cet ouvrage ont été enlevés. Les tirages se succèdent, rapidement, pour répondre aux exigences d'un public avide de connaître des merveilles ignorées jusqu'à ce jour.

S'agit-il d'un roman en vogue ? Non pas. Rien de vulgaire en ces pages vécues, rien de fictif dans ces récits palpitants d'intérêt. L'imagination des poètes s'avouerait impuissante à inventer, dans un décor de réalités fantastiques, l'épanouissement de l'héroïsme obscur des hommes que l'auteur met en scène.

C'est l'histoire, simplement et suavement écrite, de l'évangélisation des Indiens qui peuplent les immenses régions de l'Athabaska-Mackenzie.

J'estime que, depuis la découverte du Nouveau-Monde, en 1492, jusqu'à notre époque, aucune œuvre n'a paru comparable à celle-ci, parce que nul écrivain n'a pu révéler ce qu'il ne connaissait pas : les mystères de l'Amérique boréale.

* * *

Le R. P. Duchaussois, Oblat de Marie Immaculée, doué d'une rare finesse d'observateur et d'une remarquable pénétration de psychologue, a croqué sur le vif des tableaux de la vie primitive en marge de la civilisation. Longtemps, il s'est trouvé en contact avec l'âme canadienne, il a parcouru les froides solitudes de l'Extrême-Nord, il a vu les forêts vierges, les lacs et les montagnes qu'il décrit, il s'est intéressé au triste sort des tribus peaux-rouges — Hurons, Iroquois, Algonquins, Sioux, Pieds-Noirs, etc. — dont il raconte les exploits épiques et les spasmes d'une lente agonie. C'est dire que son œuvre, *Aux Glaces Polaires*, offre un mérite incontestable de sincérité — que ne possède pas un roman de Louis Hémon, fût-il un chef-d'œuvre, tel que *Maria Chapdelaine*.

En un style sobre, clair, pittoresque, le R. P. Duchaussois

(1) Voir la *Bonne Nouvelle* (Paris), 14e année, N° 159 (Décembre 1921), pp. 337-341 : « *Aux Glaces Polaires* ».

évoque, rapidement, les audacieuses randonnées des *coureurs de bois* à travers les immenses territoires de la Nouvelle-France, les mornes *réserves* où végètent les derniers survivants des antiques souverains de la liberté, l'histoire d'une période qui fut très funeste aux intérêts de la mère-patrie.

Sait-on seulement que notre colonie, si facilement abandonnée à l'Angleterre par le traité de Paris, en 1763, comprenait une superficie équivalente à celle de l'Europe et de l'Australie ? Sait-on que le Canada actuel mesure environ 9.500.000 kilomètres carrés et que son étendue est à peu près égale à celle de l'Europe ? Sur une population totale de huit millions d'âmes, trois millions de Français constituent, dans le Dominion canadien, le groupe le plus important et le plus homogène.

***

Mais l'auteur se propose surtout d'introduire ses lecteurs au pays des glaces, dans les régions polaires situées à 3.000 lieues de la France. Là, c'est l'inconnu. Seuls, les commerçants de pelleteries et les Missionnaires — dans un but tout différent — y ont pénétré, depuis un siècle à peine. A ce compte, le livre du Père Duchaussois est une révélation et de toutes la plus curieuse qui se puisse imaginer.

De quarante à cinquante Missionnaires Oblats de Marie Immaculée se partagent, avec neuf ou dix mille indigènes, de vastes territoires ensevelis, une partie de l'année, sous un linceul de neige et de glace. Répartie également sur la superficie de l'Athabaska-Mackenzie, cette population donnerait la moyenne d'une âme par 250 kilomètres carrés.

La solitude de ces espaces sans fin est peuplée par les *Esquimaux* et les *Dénés*. Cette dernière race peau-rouge se diversifie en huit tribus : les *Montagnais*, les *Mangeurs-de-Caribous*, les *Castors*, les *Couteaux-Jaunes*, les *Plats-Côtés-de-Chiens*, les *Esclaves*, les *Peaux-de-Lièvres* et les *Loucheux*.

Avez-vous jamais entendu parler de ces Indiens ? Voulez-vous les voir défiler sous vos yeux comme sur l'écran d'un vaste cinéma ? Procurez-vous le passionnant ouvrage du Père Duchaussois. Avec l'art discret du photographe, qui connaît la perspective et ne rate pas ses poses, ou, mieux, avec l'habileté du peintre au goût éprouvé, qui s'imprègne l'âme de la mentalité d'un peuple devenu familier et le fait revivre sur la toile en un réalisme puissant, le savant Missionnaire, doublé d'un merveilleux artiste, vous initiera au mystère de la vie de ces pauvres sauvages, à leurs mœurs, à leurs usages, à leur martyre.

Martyrs aussi, martyrs du froid, de la faim, de l'isolement, ces apôtres — qui ont assumé la tâche et accepté l'honneur de diriger, dans le chemin du ciel, ces brebis errantes et délaissées.

Quels types étranges que ces fiers enfants des bois, à l'âme simple et naïve !

Quels admirables héros que ces Missionnaires qui, sans autre arme que la Croix, ont fait la conquête de ces tribus nomades — réputées irréductibles à l'action de la grâce !

La Terre Stérile — *The Barren Land* — est devenue, sous la main de ces nouveaux *défricheurs*, une terre neuve, fertile et riche des dons de Dieu.

Le sang des Pères Rouvière et LeRoux, massacrés par les Esquimaux en 1913, est, comme le sang des martyrs, une semence de chrétiens.

* * *

Que dire des spectacles grandioses que présente là-bas, dans ces régions inexplorées, la splendeur des sites ?

Quel tableau — à la fois idéalement primitif, effrayant et fascinateur — nous en trace la plume exercée du brillant écrivain ! Il est aisé de comprendre pourquoi les indigènes s'attachent à leur farouche patrie. Ils aiment leur désert de glace, leurs lacs, leurs forêts, leurs grands fleuves, leurs montagnes, comme le marin aime la mer. La pauvreté, la misère, la faim, l'intempérie des éléments ne les rebutent pas. Ils peinent, ils luttent, avec la joie dans l'âme, malgré l'accablement qui les étreint. Ils jouissent de la liberté... Et maintenant, les yeux illuminés par la Foi, ils regardent le ciel et poursuivent un noble idéal — jusque-là, insoupçonné.

Sous la hutte des forêts, sous la tente couverte de peaux de bêtes, sous la neige qui ne disparaît pas de septembre à juin, sous la nuit noire du solstice, nuit absolue de quarante fois vingt-quatre heures, ils chantent leur bonheur de vivre. Puis, quand reparaît l'astre-roi, — qui se promène, toujours visible à l'horizon, comme dans les visions des aurores boréales, — c'est la chasse, la pêche, les courses folles en canots d'écorce, la joie débordante.

* * *

Et cependant, été comme hiver, la lutte pour la vie s'impose aux habitants de ces régions du Pôle arctique. Nulle part, l'aisance ni le bien-être que prodiguent les pays de soleil.

Les Missionnaires Oblats — nos compatriotes — acceptent, sans crier misère, les pénibles conditions d'existence des sauvages qu'ils évangélisent.

Bohémiens de l'apostolat, pionniers de la civilisation, ils répandent autour d'eux, avec l'amour de la France, les bienfaits du Christianisme, en dépit de mille obstacles et de périls sans nombre.

Voyez-les à l'œuvre, — ces évêques, ces prêtres, ces religieux et religieuses, — parmi les peuplades frustes et grossières, s'adapter à leur genre de vie, pour les arracher à l'éternelle mort. Suivez-les dans leurs courses, à la raquette ou en traîneaux à chiens, exposés à une température qui descend parfois à 50 et même 60 degrés au-dessous de zéro, pendant des semaines et des mois, dormant à la

belle étoile, les membres gelés par le froid ou dévorés par la vermine, affrontant toutes sortes de dangers inimaginables, pour atteindre et sauver une âme !...

* * *

A chaque page de cette histoire, — plus prenante, à mon sens, que celle qui raconte les glorieux traits d'héroïsme de la Grande Guerre, — une poignante émotion vous convaincra de son mérite et de son opportunité. Vous serez charmé par l'austère beauté de ce livre (*Aux Glaces Polaires*) et, avec l'auteur, vous constaterez ce fait :

— « La profonde, l'incurable souffrance du Missionnaire ne lui vint jamais de sa propre misère. Il s'y attendait. Ses maîtres du noviciat l'y avaient préparé. Et même cette ressemblance privilégiée avec le divin Pauvre, entrevue par le rêve généreux de son enfance, n'avait-elle pas été l'aimant séducteur de sa vie sacerdotale et apostolique ? De bonne heure, et avec la sincérité de saint Paul, il a donc pu dire : *Scio esurire et penuriam pati* — *Je sais souffrir la faim et le dénuement.* L'objet de son inquiétude, de ses labeurs, c'est l'établissement de la Foi dans les âmes, son maintien, son progrès, en face des obstacles accumulés contre l'œuvre de Dieu par toutes les forces du pays le plus inhospitalier du monde. Ce n'est pas pour sa propre vie qu'il a lutté et qu'il lutte encore, c'est pour la vie de ses chères Missions... »

Une citation encore, pour ajouter un trait au tableau :

— « La famine est la noire souveraine de ces immensités perdues. C'est dans sa main spectrale qu'il faudrait placer la plume qui raconte la vie du Nord, pour mettre les descriptions d'accord avec la vérité. C'est elle qui règle la marche des groupes nomades à travers les steppes et les bois. C'est elle qui décime les familles, les tribus, la nation. C'est elle qui extermine des camps entiers, dont on retrouve les cadavres en débris sur le sol, à la fonte des neiges. C'est elle qui nous apprendrait, sans doute, ce que sont devenus tels commerçants, tels explorateurs, tels serviteurs de ceux-ci, dont les survivants ont raconté qu'ils s'étaient perdus dans la *poudrerie* mais dont les Indiens, reconnaissant un jour les restes sanglants, se disent entre eux que les plus faibles furent mangés par les plus forts... »

Et pour conclure :

— « L'infécondité d'un sol éternellement glacé, l'extrême isolement des régions arctiques, la misère presque permanente des sauvages : voilà donc le *vrai* cadre de vie et d'action où notre sympathie doit voir cinquante Missionnaires, autant de Religieuses enseignantes ou hospitalières et des centaines de vieillards, d'orphelins et de malades, les yeux levés au ciel vers le Dieu des pauvres, les bras tendus, par delà leurs neiges et leurs glaces, vers les pays plus doux, vers la charité, capable de donner un peu de son or et beaucoup de son cœur. »

Edmond Thiriet, *O. M. I.*

2. Croix, de Paris [1] :

Un humble grand Religieux et un petit Père d'apparence frêle. Le premier doit être le Supérieur du second..., ensemble paternel et sympathique.

Tous deux, ils m'apportent un livre... Méfiance !... méfiance ! !...

Ils me l'offrent — oh ! si simplement ! — Et, pendant qu'ils m'expliquent, je feuillette...

C'est intitulé : *AUX GLACES POLAIRES — Indiens et Esquimaux*, par le P. Duchaussois, Oblat de Marie Immaculée.

Cela a 500 pages, caractères variés, illustrations nombreuses. Ce livre se vend, un peu partout, — à Paris, 4, rue Antoinette ; à Lyon, 39, quai Gailleton ; à Strasbourg, à Bruxelles, à Ottawa (600, rue Cumberland), — pour 7 fr. 50, chiffre raisonnable.

Tout de suite, je suis pris par le texte, si pris que l'auteur, le frêle petit Père, me dit, avec son sourire un peu triste :

— « Vous le lirez après... Laissez-moi vous le parler... »

* * *

C'était jour de catéchisme, on m'appelait un peu de tous les côtés ; mais que refuser à un religieux, qui arrive directement des glaces du pôle ?

Et je le laissai tranquillement parler.

Le livre lui avait été demandé par Mgr Dontenwill, Supérieur Général de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

Il traite d'un apostolat de plus de soixante-dix ans, sous la latitude extrême du monde habité, dans ces immensités arctiques situées au nord des États-Unis et du Canada — lesquelles, ayant Edmonton pour pivot, s'irradient, d'un côté vers la baie de Mackenzie, dans l'océan Glacial, et, de l'autre, vers la presqu'île de Boothia avec, au centre, les deux immenses lacs de l'Ours et des Esclaves.

* * *

Ici, je l'interrompis.

— « Edmonton... ? Je connais !... »

D'abord, c'est la ville de mon grand patron, dont c'est la fête, aujourd'hui même.

Et puis, en 1890, alors qu'Edmonton était la dernière station postale du monde, nous avions, des amis et moi, envoyé aux Missionnaires une pièce de vin chaud d'Espagne, pour dire la Messe. Cette pièce fut arrêtée, à cet endroit, par les membres protestants de la *Royale Société de Tempérance* et... bue par eux !

(1) Voir *La Croix*, 42e année, N° 11.862 (20-21 Novembre 1921), page 1, 2e et 3e colonnes : *Les « Dépatriés »*, de Pierre l'Ermite — Abbé Pierre Loutil, Curé de Saint-François de Sales, à Paris.

Ce qui, naturellement, m'avait un peu vexé.

Mais, surtout, je pensais que, tout de suite, vers le Nord, c'était, sans aucune ressource, le royaume de la solitude et du froid.

* * *

Le petit Missionnaire leva alors les mains, en signe de protestation.

— « Décidément, les Français ne savent pas encore leur géographie !... »

Pays de la solitude... ? Oui... A cette base extrême du triangle de l'Amérique du Nord, les immensités sont sans limites... : une âme par 250 kilomètres carrés.

Pays du froid... ? Oh ! certainement !...

Mais aussi pays riche en fourrures splendides, en gisements de toutes sortes, — il y a là-bas, d'inépuisables nappes de pétrole. Dans le lac de l'Ours, on pêche des poissons sans nombre..., des truites invraisemblables, presque de grandeur d'homme... Vous verrez, d'ailleurs, les photographies...

— « Et la population... ? »

— « Elle nous est sympathique... Nos compatriotes de jadis ont laissé là-bas de grands souvenirs, qui sont parvenus jusque dans l'Athabaska et même le Mackenzie. »

Et le petit Père, une flamme subite au fond des yeux, déclama presque une citation :

— « ... Ils s'étaient détachés de ces rivages de France, qu'embaumait encore la foi du pêcheur normand, breton, vendéen..., au temps

Où tous nos monuments et toutes nos croyances
Portaient le blanc manteau de leur virginité... »

« ... Si des Français sérieux et bons », continua-t-il, « allaient là-bas, ils pourraient, aux étincelles qui restent, rallumer tout un passé. Je l'ai dit, d'ailleurs, hier, au Ministre... »

— « Au Ministre !... »

* * *

J'approchai ma chaise..., — on n'est pas journaliste pour rien.

— « Et que vous a répondu Son Excellence... ? »

— « Le Ministre... ? Il m'a regardé..., nous nous sommes regardés... »

— « Mais, enfin, qu'a-t-il dit... ? »

— « Que voulez-vous qu'il dise !... C'est un bon citoyen.., et l'évidence triomphera, chez nous, un jour ou l'autre. »

Le religieux alors se leva ; il était fatigué... Sa fine petite figure reflèta, un instant, tout son passé frigide de courses et de labeur.

— « Quand mon livre fut terminé », ajouta-t-il, en se dirigeant vers la porte, « j'étais là-bas, à Saint-Albert, dans notre vieille maison du Nord-Ouest. Je suis allé le déposer sur les deux tombeaux, qui se touchent, de Mgr Grandin et du P. Lacombe. Et

là, à genoux, j'ai prié ces grands Missionnaires du passé d'en disperser les pages parmi la jeunesse qui se passionne pour le sacrifice et le salut des âmes... Puisse mon pauvre livre les réjouir un peu, dans l'éternité !... »

* * *

Lorsqu'il fut parti..., que la porte se fut refermée, je pensai que, peut-être, pour ce cas exceptionnel, ce serait bien qu'un prêtre séculier français le remerciât, cet humble petit religieux, en l'aidant à réaliser son plus cher désir — celui de semer à tous les vents ces pages alertes, toutes frémissantes d'amour de son Dieu et de sa patrie.

Et c'est pourquoi, sans qu'il me l'ait demandé, j'écris ces quelques lignes...

Pierre L'Ermite.

3. Semaine Religieuse, Québec [1] :

Les premiers Missionnaires Oblats de Marie Immaculée arrivèrent de France à Montréal, au commencement de décembre 1841.

Le prêtre qui leur ouvrit la porte de l'évêché et les conduisit auprès de Mgr Bourget fut l'abbé Damase Dandurand, devenu — aussitôt, pouvons-nous dire — le Père Dandurand, *O. M. I.* Celui-ci, après une vie exceptionnellement longue (1819-1921), s'est endormi dans le Seigneur, à Saint-Boniface, le 13 avril 1921. Il a donc été donné au premier Oblat canadien d'assister, pendant 80 ans, au développement merveilleux et au travail magnifique de sa Congrégation dans les immenses régions du Canada.

Ce travail, c'est celui de l'apostolat. Chaque année, cette Congrégation a fourni des recrues à la première équipe, devenue bien vite une véritable armée d'apôtres ; de sorte que le P. Dandurand a pu voir 80 générations de jeunes Oblats s'enrôler, combattre et même mourir sur cet immense « champ d'honneur ».

Immense, disons-nous, car, étape par étape, cette armée de conquérants a déployé ses vaillantes colonnes depuis Montréal jusques *Aux Glaces Polaires*.

Ces derniers mots, que nous venons de souligner, servent de titre à un très beau livre, dû à la plume du R. P. Duchaussois, *O. M. I.*, et qui nous raconte ce que nous appellerions la « plantation de la Croix » dans les glaces du Pôle Nord :

— « Quel fut le chemin de cette croix pour les Missionnaires, appelés par Dieu à l'honneur de la planter dans les glaces les plus lointaines ? Quels furent ces apôtres, — évêques, prêtres, frères convers et religieuses ? Quelles déceptions et quelles consolations les accompagnèrent ? C'est ce que voudrait raconter ce livre. »

(1) Voir *La Semaine Religieuse*, de Québec, 34e année, N° 10 (3 Novembre 1921), pp. 148-151 : *Causerie de la Semaine*, « *Aux Glaces Polaires* ».

Et ce livre le raconte admirablement bien, dans ce style imagé, chaud, limpide et vraiment apostolique qui nous avait déjà tant charmés dans cet autre volume du même auteur — *Les Sœurs Grises dans l'Extrême-Nord du Canada* (1).

Vers ces régions, stériles et désolées, des hommes sont allés : les uns, les commerçants, à la recherche des fourrures, et les autres, les Missionnaires, à la conquête des âmes, — âmes de Dénés, dont « la conversion est un fait presque accompli, tandis que celle des Esquimaux n'en est encore qu'à la semence des martyrs. » Pour atteindre ces âmes, la vie des Missionnaires s'est usée, car il leur fallait les atteindre « par delà deux barrières, qui paraissaient d'abord infranchissables : les *distances* et la *pauvreté*, — les distances reculées jusqu'aux confins du globe, et la pauvreté entretenant une disproportion dérisoire entre les immensités et les moyens de les parcourir. »

Le récit de tels voyages, dans un tel dénuement, forme le plus beau livre de lecture que nous puissions recommander à toutes les catégories de lecteurs. Nous sommes assurés que chacun y trouvera ce qu'il préfère : l'historien, une synthèse lumineuse de l'histoire de l'Extrême-Nord, — l'ethnologue, des données marquées au coin de la science la plus sévère et la mieux informée, — le lettré, une œuvre d'une facture parfaitement classique, — l'amateur d'aventures, les épisodes les plus extraordinaires, — et les religieux, des modèles d'héroïsme.

Mais ce livre plaira surtout au peuple chrétien, plus avide qu'on ne le pense des belles pages de l'histoire de l'Église et, surtout, de l'évangélisation des pays infidèles. On lit beaucoup, au foyer canadien ; autrefois, on y lisait, le soir ou le dimanche, les *Annales de la Propagation de la Foi*. Voici de belles annales et qui touchent de très près à l'histoire du Canada. Les chapitres nombreux en sont ainsi agencés qu'aucun ne répète le précédent et que chacun met bien en relief l'idée neuve qu'il veut apprendre au lecteur. Mais le tout nous fait toucher du doigt que nous ignorons même les « belles gestes de Dieu » dans notre pays.

En ce qui a trait à la conversion de la nation Dénée, ces « gestes divines » commencent en 1845, et c'est M. l'abbé Jean-Baptiste Thibault qui est choisi de Dieu pour rencontrer, au Portage la Loche, les représentants de toutes les tribus de l'Extrême-Nord. M. Thibault était l'un des douze prêtres séculiers auxquels Monseigneur Taché rendait hommage, en les appelant « d'admirables ouvriers évangéliques, qui ont porté, bien haut et bien loin, la bannière sacrée du salut dans ces contrées, alors qu'elles étaient du plus difficile accès et des plus inhospitalières ».

Ils étaient douze ; c'était trop peu. Mgr Provencher chercha des religieux et, par l'intermédiaire de Mgr Bourget, il trouva les « Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ». Ceux-ci ont pour

(1) Voir *Missions*, vol. LIII, N° 209 (Juin 1919), page 169 (6) : *Quelques Ouvrages parus pendant la Guerre.*

devise : *Il m'a envoyé évangéliser les pauvres.* Fidèles à cette devise, ils ont évangélisé ces régions, les plus pauvres à tous les points de vue, en se condamnant eux-mêmes à une pauvreté telle, qu'on l'appellerait, plus exactement, l'indigence ou la misère. Là-bas, à l'Ile-à-la-Crosse, ceux qui seront, demain, les évêques de la peine, de la vermine et du froid, chantent en chœur un refrain hardi : *Vive le Nord et ses heureux habitants !* Mais demandez-vous un peu de quoi ce bonheur est fait. On peut dire qu'il n'est composé que d'une seule pièce : l'héroïsme dans l'amour de Dieu et des âmes. Le reste, saint Paul en a déjà fait l'énumération : *Labeurs, fatigues, veilles innombrables, faim, soif, jeûnes, froid, nudité — j'ai tout souffert* (1). Ajoutez à cela les horreurs de la solitude et, pour des hommes instruits et de bonne race, la société de ces primitifs : Castors, Couteaux-Jaunes, Plats-Côtés-de-Chiens, Peaux-de-Lièvres ou Loucheux.

Le sensualisme païen, qui nous envahit, a comme empoisonné l'atmosphère morale que nous respirons. Tous, nous avons besoin de boire l'air pur de ces héroïques exemples et, par là, raviver notre Foi chrétienne, en apprenant d'eux qu'il y a une chose qui prime tout : le règne de Dieu dans les âmes. Lisez *Aux Glaces Polaires :* l'air qui s'en dégage est l'atmosphère chaude, saine et pure du surnaturel.

Nous formons le vœu que ce livre soit lu et relu, dans nos familles canadiennes et, plus particulièrement, dans nos maisons d'éducation. Nous sommes assurés que cette lecture fera germer de nombreuses vocations apostoliques. Nous en avons plus besoin que jamais ! Les Missionnaires, religieux et religieuses, s'épuisent vite à cette tâche si pénible ; mais il ne faut pas qu'il s'éteigne, ce flambeau de la Foi, allumé dans les glaces du Pôle par tant de générations de héros. D'autres vont venir qui recevront, de leurs mains défaillantes, la garde de cette lumière divine, pour en aviver toujours l'éclat. Dieu s'est servi autrefois des fameux *coureurs de bois canadiens*, pour en faire non seulement des aventuriers mais les aides précieux du Missionnaire. Il demande maintenant à la jeunesse canadienne, jeunes gens et jeunes filles, d'être les Missionnaires des *Glaces Polaires.*

Alexandre Faure, *O. M. I.*

4. *Études* des Jésuites [2] :

Les aspirants aux missions, qui rêveraient un maximum de rendement en un minimum de peines, feront bien de ne pas regarder vers les « glaces polaires ». Mais si, en même temps que des âmes rachetées du sang de Notre-Seigneur, ils cherchent une large part à sa Croix, ils peuvent s'enrôler pour le Mackenzie, le

(1) II Corinthiens, XI, 27.

(2) Voir *Études*, 59e année, tome 171, N° 8 (20 Avril 1922), page 243 ; *Revue des Livres.*

Yukon et l'Athabaska. Tous les pays de missions sont pays de souffrances ; et ils attirent, pourtant. Les régions polaires sont de celles qui sollicitent le moins la nature ; et, cependant, depuis qu'elles se sont ouvertes à l'apostolat, elles n'ont jamais manqué de héros pour aller de l'avant (1845-1921). C'est l'histoire de ces hommes, prêtres et évêques, qui nous est racontée ici. Histoire merveilleuse de vaillance, d'entrain, d'oubli de soi et aussi de pittoresque.

Les peuples à conquérir sont, avec les Esquimaux, les huit grandes tribus des Indiens dénés, qui vivent, libres encore, dans le Nord-Ouest canadien. Pour les Dénés, c'est à peu près chose faite. Pour les Esquimaux, l'œuvre ne fait guère que de commencer. On peut espérer qu'elle sera féconde, car elle est fondée dans le sang, — deux des premiers Missionnaires, en 1913, ont été victimes de la cupidité des indigènes.

Ce livre est une des plus intéressantes contributions qui aient été faites, ces derniers temps, à la « littérature des missions ». C'est, au moins, un de ceux qui nous font voir, en toute franchise, la vie vraie des Missionnaires. Le livre se termine par une très utile notice sur les Pères Oblats de Marie Immaculée.

Alex. Brou, *S. J.*

5. Croix, de Paris [1] :

... Encore un mot sur cet Ouest canadien, que nous venons de quitter et dont la jeune et débordante vitalité nous a tant émerveillés.

Il serait impardonnable d'avoir parlé de l'Ouest canadien, sans mentionner l'œuvre que les Pères Oblats ont accomplie dans cette contrée lointaine. Ils ont, à la lettre, colonisé tout le pays, — ils en sont les premiers pionniers, — ils ont créé de toutes pièces, au milieu des pires dangers, les paroisses florissantes, les riches diocèses qui font la gloire de cette immense contrée. Ni le froid, ni la faim, ni la cruauté des sauvages, ni la perspective du martyre n'ont pu arrêter ces apôtres.

Qui dira jamais combien de ces héros obscurs, de ces humbles évangélistes, ont perdu la vie pour l'amour de Dieu et de notre chère France ? La liste (hélas !) n'est pas close ; elle s'allonge encore et, aujourd'hui, dans les régions du Nord, tout comme avant, des Missionnaires succombent aux grands froids, à l'extrême fatigue, aux attaques des sauvages.

On dirait que les vaillants Pères Oblats sont destinés à rester toujours des éclaireurs. On les trouve toujours à l'avant-garde. C'est à peine si on leur a laissé quelques paroisses par-ci, par-là, disséminées dans l'intérieur des trois provinces constituant l'Ouest canadien.

(1) Voir *La Croix* de Paris, 43e année, N° 12.139 (12 Octobre 1922), page 3, colonnes 5 et 6 : *Lettre du Canada. Les Missionnaires de l'Ouest canadien.*

Mais, sans se lasser, sans se décourager, toujours, toujours, ils montent plus loin, vers le Nord, et s'en vont convertir les Indiens, les Esquimaux, toutes les tribus de sauvages réfugiées dans les régions polaires.

Qu'on relise à ce sujet le beau livre du P. Duchaussois, — *Aux Glaces Polaires*, — livre magnifique, qui se lit comme un roman et qui restera comme l'épopée oblatienne. L'Académie française vient d'attribuer à cet incontestable chef-d'œuvre une de ses plus belles récompenses.

De même que nous avons rencontré, au lac Saint-Jean, les héros du livre *Maria Chapdelaine*, nous avons rencontré, ici, quelques-uns des personnages si sobrement crayonnés par le Père Duchaussois.

Le P. Turquetil, d'abord, plein de jeunesse, débordant de vigueur et de courage, qui passe ses hivers dans sa maison de neige, qui vit au milieu des Esquimaux et qui ne reçoit les lettres écrites de France — quand il les reçoit — que huit mois, dix mois, un an après. Il parle esquimau aussi bien que les indigènes. Il est, maintenant, acclimaté chez ces sauvages ignorant complètement le feu de chauffage, le feu d'éclairage et ne mangeant que de la viande crue.

Ensuite, le P. Ladet, rencontré à Saint-Albert, dans la maison de retraite des Pères Oblats, au fond de l'Ouest. C'est dans cette maison que les Pères viennent finir, dans la prière, leur vie de sacrifices et de renoncement. Le P. Ladet est un bon vieillard, à la barbe de fleuve, aimant à converser. Il évoque pour nous, d'une voix affaiblie et comme lointaine, les souvenirs de sa mission parmi les Indiens ; il nous raconte la mort de son compagnon de mission, le Fr. Alexis, un Frère convers, tué par derrière d'un coup de fusil. La chair de ce martyr, découpée en minces lambeaux, puis séchée au soleil, nourrit, un mois durant, le meurtrier et sa famille. Malgré son grand âge (83 ans passés), le P. Ladet est encore droit comme un jeune arbuste. Quand éclata la Guerre de 1870, il n'en reçut la nouvelle que deux ans après. Le même jour, il apprenait notre défaite.

Dans ces régions absolument inexplorées, les nouvelles arrivent bien rarement, quand elles arrivent. La seule consolation des Pères Oblats, — qui n'ont, du reste, pas besoin de consolations, car ce sont de sublimes résignés, — c'est la lecture de la *Croix*.

Comment la *Croix* peut-elle arriver jusqu'à eux ? Elle y arrive, pourtant, de même qu'elle arrive dans le fin fond de l'Annam, en Indo-Chine, — où je l'ai vue dans la cellule d'un Missionnaire, sur sa table de bambou.

A Saint-Albert, dans l'Ouest canadien, une religieuse de l'hôpital recueille précieusement tous les exemplaires de notre cher journal ; elle en fait des paquets de dix ou de vingt ; puis, quand un Père missionnaire sort guéri de l'hôpital, elle les lui confie. Celui-ci, en regagnant le pays des glaces, lit avidement tous les exemplaires, puis les laisse au « lac des Ours », où com-

mence la région polaire. De là, ils sont portés, dans diverses directions, par les sauvages en raquettes, et finissent par arriver dans les maisons de neige de nos chers exilés

L'un d'eux nous disait :

— « La *Croix* de Paris, si concise dans ses nouvelles mondiales si claire, si sobrement rédigée, est le seul lien qui nous rattache à la civilisation. Elle sait tout, elle renseigne sur tout. »

Un tel compliment, fait en présence du modeste collaborateur que je suis, ne pouvait que me faire plaisir.

Albert LARRIEU.

6. Action Française, Paris [1] :

Ce livre est un ouvrage d'édification. Et, cependant, Orion le réclame : il est à lui. Pourquoi ? Pour la valeur littéraire ? Le Père Oblat qui l'a écrit s'est bien soucié de la littérature ! Il a écrit clairement ce qu'il concevait bien, les mots sont venus tout seuls. Alors ? Pour trois raisons : parce qu'il parle fortement à l'imagination, — parce que c'est un livre d'histoire, — parce qu'il trace une page de la grandeur française.

Le Père DUCHAUSSOIS, Oblat de MARIE, a écrit le récit de la conquête du « Pays d'en haut » par les Missionnaires de sa Congrégation. Le pays d'en haut, c'est le territoire, large comme l'Europe, que baignent les grands fleuves du bassin de l'Océan Glacial américain, le Mackenzie et ses tributaires. Orion (l'avouera-t-il ?) a rarement autant appris qu'en lisant ce livre-là.

Il avait sur le Canada quelques vagues idées, provenant d'anciennes lectures de Gustave Aimard. Non seulement ces idées étaient vagues, mais il s'est aperçu qu'elles étaient fausses. Il a appris du Père DUCHAUSSOIS ce que c'était qu'un Indien, un Algonquin ou un Dené, un Esquimau, un Bois-Brûlé, un Coureur-des-Bois. Aux personnages mythologiques de Chateaubriand et de Fenimore Cooper, il a substitué des réalités : c'est toujours un profit. Il avoue avoir toujours eu un goût décidé pour les récits authentiques, les voyages, les découvertes : la lente conquête du bassin polaire, de 1918 à nos jours, c'est de l'histoire, et tout entière écrite avec du sang français. Il y a des réalités plus belles que les romans, dont le simple récit émeut, passionne, emporte tout.

Le Père DUCHAUSSOIS en voudrait à Orion de passer sous silence le meilleur de son livre — l'admirable vie des apôtres de ces terres d'épouvante. Pourquoi, après tout, cela n'appartiendrait-il pas encore à Orion ? Tout ce qui, imprimé dans un livre, est bon, juste et beau, — est sien.

ORION.

(1) Voir *L'Action Française*, 14e année, N° 309 (5 Novembre 1921), page 4, col. 1 : *Le Carnet des Lettres, des Sciences et des Arts.*

§ III. — Autres Entrefilets Intéressants.

1. Missions Catholiques, Lyon [1] :

Les Missions des Glaces polaires, nos lecteurs savent au prix de quelles souffrances elles ont été fondées et quel héroïsme elles exigent encore de ceux qui s'en font les apôtres.

Ils connaissent aussi la valeur — et nous prenons ce mot dans son sens le plus large, s'appliquant à l'homme, au religieux missionnaire, à l'écrivain — du R. P. Duchaussois, qui a bien voulu leur donner la primeur de deux chapitres de son ouvrage : *Les Esquimaux* (17 avril-31 mai 1918), — *La Lutte pour la Vie* (29 avril-27 mai 1921).

Le vaillant Missionnaire n'a pu écrire l'histoire complète de ces entreprises de civilisation et d'évangélisation ; il eût fallu un volume pour chaque station, même pour chaque héros. Ayant visité tout l'Athabaska-Mackenzie, il en est revenu, « les mains pleines de perles apostoliques, soigneusement ramassées dans les champs lointains, où les jetèrent tant de semeurs de l'Évangile » ; il a choisi les plus *fines* et les a serties dans le cadre restreint qu'il s'était tracé.

Il s'est appliqué à composer, de traits pris à tous les Missionnaires, la physionomie du « Missionnaire des pauvres au pays des glaces », de ce religieux qui a quitté famille et patrie pour se dévouer, corps et âme, à la conversion des sauvages, qui souffre habituellement du froid, de la faim, du dénuement le plus complet, — sans parler de l'isolement, — qui est plus dur à la fatigue que les sauvages eux-mêmes, dont la persévérance est inébranlable, la gaieté inaltérable, qui est heureux d'être choisi pour les postes les plus difficiles et les plus dangereux, s'y épuise lentement, à moins que les éléments hostiles ou quelque indigène inhumain ne viennent lui donner le coup fatal, toujours à redouter.

Lisez, lisez ce livre ; vous serez moins rivés à vos petites misères, vous serez plus fiers d'appartenir à l'Église catholique et apostolique, vous vous attacherez plus volontiers à l'austère doctrine évangélique qui inspire de tels dévouements.

Dieu veuille faire comprendre à tous la surnaturelle grandeur, la sublime beauté de la vocation apostolique, — inspirer à tous le désir de participer aux œuvres et aux mérites de ces merveilleux héros, par la prière et par l'aumône, — donner aux jeunes assez de forte vertu pour qu'ils veuillent élever jusque-là leurs généreuses ambitions !

(1) Voir *Missions Catholiques*, tome LIII, N° 2.733 (28 Octobre 1921), page 515 : *Bibliographie*.

2. Petite Illustration, Paris [1] :

Tout différent (des autres études sur les régions polaires), en son enseignement comme en son écriture, est le livre que le Rév. P. Duchaussois intitule : *Aux Glaces Polaires*.

Le R. P. Duchaussois a parcouru, avec Mgr Breynat, Vicaire apostolique du Mackenzie, toute la région où, du lac Athabaska aux abords de l'Océan Glacial, s'échelonnent les postes de Missionnaires. Les deux voyageurs ont ainsi erré dans les immensités arctiques, en esquif l'été, en traîneau l'hiver, logeant dans le désert ou la forêt.

Avec les notes rapportées de cette véritable expédition, longue et souvent périlleuse, le R. P. Duchaussois a écrit le livre très vivant où, selon son expression, « se compose, des traits pris à tous, la physionomie du Missionnaire des pauvres au pays des glaces ».

Tout le manuscrit de l'ouvrage ne nous est point, d'ailleurs, donné dans le livre paru. L'auteur avertit les spécialistes des études de la vie polaire que le texte intégral de son important travail est déposé dans les archives épiscopales du Mackenzie, au Fort Résolution. Et cela nous apprend que, dans ces régions de glaces, il existe des bibliothèques scientifiques à la disposition des voyageurs et des savants.

Albéric Cahuet.

3. Petites Annales, Paris [2] :

Le vénéré Fondateur des Missionnaires Oblats avait horreur de la publicité pour sa Famille religieuse et pour chacun de ses Enfants, parce que « le bruit ne fait pas de bien et le bien ne fait pas de bruit ».

Est-ce à dire qu'il eût désapprouvé la proclamation de l'un de ses Fils au tableau d'honneur de l'Académie française, dans sa séance solennelle du 7 décembre dernier ? Nous ne le croyons pas. Bien plus, il s'en fût réjoui ; car, pour sa grande âme d'apôtre, la gloire de Dieu et l'honneur de l'Église primaient tout le reste, même sa volonté de voir les siens modestes et ignorés de ce monde.

Aussi, étions-nous justement fiers, et comme Oblats et comme Français, d'entendre l'Académie, par la bouche de son Secrétaire perpétuel, M. Frédéric Masson, proclamer, devant l'élite intellectuelle de la société française, comme le plus digne d'une mention

(1) Voir *La Petite Illustration*, N° 104 (8 Juillet 1922), couverture page 4, colonne 2 : *La Vie littéraire — Études sur les Régions polaires.*

(2) Voir *Petites Annales de Marie Immaculée*, 28e année, N° 1 (Janvier 1923), page 28 : *Nouvelles diverses (France) — Les Oblats à l'Académie.*

spéciale, parmi les ouvrages couronnés et dotés du prix Montyon, celui d'un Oblat, « *Aux Glaces Polaires* », par le R. P. Duchaussois, *O. M. I.*

Nous étions fiers d'entendre le Secrétaire perpétuel signaler, à cette occasion, l'héroïsme des martyrs Oblats dans leur apostolat lointain et la sublimité du sacrifice quotidien de nos vaillants Missionnaires.

Dans son rapport, après avoir mentionné que 49 prix divers ont été décernés et que le temps ne lui permet pas de les nommer, M. Frédéric Masson ajoute :

— « Mais il est permis d'exprimer ses préférences pour un livre du Père Duchaussois : *Aux Glaces Polaires*, racontant les œuvres apostoliques de l'Athabaska-Mackenzie. Il y a là des occasions de sacrifices sans pareilles. On est englouti par les glaces, on meurt de faim, on est tué et mangé... ; le foie étant le morceau de choix chez les Esquimaux, ils ont mangé le foie du Père Rouvière et du Père LeRoux, et de bien d'autres. Le récit du martyre de ces hommes est des plus nobles qui soient, mais le plus beau est que, le Gouvernement du Canada ayant mis la main sur les assassins, les Oblats les demandèrent pour les instruire et les convertir. »

L'auditoire, qui avait écouté avec le plus religieux respect cet hommage solennel à l'apostolat de nos Missionnaires, ne put contenir son émotion et salua ces paroles du Secrétaire perpétuel par des applaudissements.

Une fois de plus, unissons nos félicitations à celles de l'Académie française pour le R. P. Duchaussois, et remercions-le d'avoir écrit de si belles pages à l'honneur de l'apostolat catholique, de sa Famille religieuse et de la France.

Nihil obstat.

Romæ, die 17ª Maii A.D. 1923.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 7653,9,23.

O Maria, *sine labe originali concepta,*
ora pro nobis, qui ad Te confugimus !

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

57e Année. N° 220. Juin 1923.

PROVINCE DU CANADA

I. — Le Canada comme Pays de Missions [1].

Eminences, Messeigneurs, Messieurs,

Ayant l'honneur d'avoir à Vous fournir quelques renseignements sur le Canada, je Vous avouerai, tout d'abord, que je n'estime pas que ce pays, comme pays de Missions, puisse être comparé, de toutes manières, à l'Afrique, à l'Asie, ni même à certaines autres régions de l'Amérique.

Dans ces pays, la population indigène, païenne ou

(1) Rapport présenté, par le R. P. Servule Dozois, Vicaire général *O. M. I.*, au Congrès des Missions, tenu, au Palais de la Chancellerie, Rome, du 1er au 3 juin 1922, sous la présidence de Son Ém. le Cardinal Guillaume van Rossum, *C. SS. R.*, Préfet de la Sacrée Congrégation de la Propagande et Protecteur de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée.

déjà convertie, se chiffre par millions. Dans ceux même où les indigènes catholiques sont au nombre de quelques millions, comme en Chine, on est toujours en pays de Missions proprement dits, à cause du travail qui reste à faire et parce que l'Église n'y a encore que l'organisation des vicariats apostoliques, — sans compter que, dans quelques-uns des pays où la hiérarchie ordinaire et régulière a été établie, on conserve aussi le régime des Missions et on relève de la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Au Canada, il en est autrement. Ce n'est, pourtant, pas l'étendue qui manque à ce pays : de l'est à l'ouest, il s'étend de l'Atlantique au Pacifique et, du nord au sud, de l'Océan Arctique aux frontières des États-Unis d'Amérique, — bref, on peut dire qu'il a, à peu près, la superficie de l'Europe. Tandis que sa population entière est d'environ huit millions (8.000.000) seulement, dont la majorité — les trois cinquièmes (3/5), à peu près — appartiennent au protestantisme. Les catholiques, qui seraient donc au nombre d'environ trois millions cinq cent mille (3.500.000), sont répartis en 34 diocèses, dont 11 sont des archevêchés et 6 des vicariats apostoliques (relevant de la S. C. de la Propagande), plus 1 abbaye *nullius*.

Les 34 diocèses sont divisés en paroisses régulières, ont en général leurs œuvres comme les diocèses d'Europe, recrutent et forment sur place le clergé dont ils ont besoin, et fournissent même un bon nombre de sujets aux Ordres et Congrégations religieux — qui se sont établis, en grand nombre, au Canada, depuis le milieu du siècle passé. J'ajoute, cependant, que quelques-uns de ces diocèses, de création récente, n'ont pas toute l'organisation des diocèses anciens ; plusieurs, par exemple, manquent encore de séminaires.

Il m'a semblé que ces 34 diocèses et l'abbaye *nullius* ne peuvent être appelés des pays de Missions, au sens qu'on attache, ordinairement, à ce mot. Il est vrai qu'en dehors de la Province de Québec, où le groupe catholique est plus compact, le territoire de ces diocèses est

habité par des protestants nombreux — bien plus nombreux (hélas !) que les enfants de la vraie Église. Je dirai, simplement, que ces frères séparés sont l'objet de la sollicitude du clergé catholique, comme dans tous les pays où existent les mêmes conditions, — v g., en Angleterre, en Allemagne, aux États-Unis, etc. — et avec des résultats à peu près identiques.

Dirai-je un mot de ces résultats, du nombre des conversions opérées ? — Plusieurs diocèses, tous peut-être, donnent des statistiques énumérant ces conversions. Ces nombres, tels quels, sont assez consolants. Mais il me semble qu'il y a une illusion à éviter ; et on l'évite, facilement, quand on sait que le nombre des catholiques qui font défection est presque égal à celui des convertis. Ces pertes sont dues au mélange, dans le même milieu social, des populations catholiques et protestantes, aux écoles sans Dieu et aux mariages mixtes.

En un sens, mais en un sens seulement, il est bien vrai que, depuis un demi-siècle surtout, l'Église catholique a fait des progrès marqués, au Canada et, si vous me permettez de le dire, aux États-Unis d'Amérique. Mais il faut reconnaître que ces progrès n'ont pas été opérés aux dépens de l'erreur. Ce sont des catholiques, d'Europe surtout et de certaines régions des pays mêmes dont je parle, qui, déplaçant leurs foyers, ont amené la création de si nombreux diocèses et paroisses.

La propagande catholique pourrait-elle être plus accentuée, parmi les populations protestantes ? — C'est là une question qui, on l'admettra facilement, est du ressort d'une autre autorité que la mienne. Je me permettrai, seulement, de recommander à vos prières apostoliques ces pauvres victimes de l'erreur, parmi lesquelles il se rencontre de bien belles âmes, et aussi les nombreux catholiques qui, en beaucoup de régions canadiennes, sont exposés au contact — toujours dangereux — de l'erreur.

* * *

Je vous entretiendrai, maintenant, si Vous le permettez, d'une partie de la population du Canada — dont la présence fait que ce pays peut, avec les réserves mentionnées plus haut, être considéré, actuellement et pour longtemps encore, comme un pays de Missions.

Je veux parler des Indiens, les descendants des peuplades que les découvreurs du Canada trouvèrent dans ces immenses régions. On rencontre ces Indiens, non seulement dans les six vicariats apostoliques, mais un peu partout — dans la plupart des diocèses, surtout dans l'ouest. Ils ne sont, du reste, pas très nombreux, relativement à leurs vastes territoires et comparativement à leurs compatriotes de race blanche. Leur nombre ne s'élève, certainement, pas à deux cent mille (200.000) ; et il semble permis de croire qu'ils ne furent jamais beaucoup plus nombreux, même quand ils étaient les seuls maîtres du pays.

Remarquez qu'à l'arrivée des blancs, ces Indiens ne connaissaient l'usage d'aucun métal ni d'aucun tissu. Une tribu seule, celle des Iroquois-Hurons, avait la notion de quelque culture et vivait en villages, — cela, d'ailleurs, sur un territoire relativement fort restreint. Tous les autres, du nord au sud et de l'est à l'ouest, vivaient en nomades, famille par famille, se réunissant très rarement, et pendant seulement quelques jours, pour se disperser aussitôt, et se nourrissant et s'habillant, comme ils le pouvaient, avec les moyens tout à fait rudimentaires qu'ils avaient à leur disposition.

Dès l'origine de la colonie française au Canada, cette population si misérable fut l'objet de la sollicitude d'admirables apôtres dont plusieurs — les Canadiens, du moins, l'espèrent — seront, tôt ou tard, mis par l'Église au rang des saints canonisés. Quel a été le résultat des travaux de ces hommes de Dieu ? Ils ont fait des chrétiens de ces pauvres sauvages — et même de fort bons chrétiens. Mais ils n'eurent pas le temps de

faire de ces chrétiens des « civilisés », au sens complet de ce mot, — et cela, pour plusieurs raisons.

Il y a, semble-t-il, dans la nature de l'Indien du Canada, quelque chose qui le rend réfractaire à l'ensemble des devoirs, des obligations et des manières de la vie civilisée. L'Indien « comprend » : il est intelligent, j'ose l'affirmer, à l'égal du blanc. Mais il ne sait — ou, mieux, il ne peut pas — vouloir, vouloir longtemps, persévérer, prévoir. Ce côté négatif de son tempérament est la caractéristique de l'Indien du Canada. Et voilà pourquoi les premiers Missionnaires ne réussirent pas à faire de lui un homme de tout point civilisé, — comme peut le devenir l'Indou ou le Chinois, à qui, du reste, avant l'évangélisation, il ne manque que la Vérité révélée, la véritable Religion.

Ajoutez à cet obstacle le fait que le travail des premiers Missionnaires fut interrompu, en 1763, au Canada, par la cession du pays à l'Angleterre — qui n'était pas, alors, la nation libre de fanatisme religieux qu'elle est devenue, depuis. Les Missionnaires du Canada durent repasser en France — ou s'éteindre sur place, puisqu'il leur fut interdit de se recruter.

De plus, enfin, ils n'avaient pas eu le temps de pénétrer plus loin à l'ouest que la Province d'Ontario, — qui n'est même pas au centre du Canada, — du moins, pour y établir des Missions stables.

Quant à créer un clergé indigène, s'ils y ont songé, ils ont dû, vite et facilement, se convaincre que la chose était impossible, — à cause, précisément, du tempérament de ces races. Jusqu'à l'heure actuelle, bien que la voie leur en fût ouverte comme aux autres, aucun indigène n'a pu arriver jusqu'au sacerdoce. Ajoutons même que, malgré bien des efforts, trois métis (ou sang-mêlés) seulement ont pu, jusqu'ici, devenir prêtres...

Après le départ des premiers Missionnaires des Indiens, le clergé séculier, lui-même peu nombreux et tout juste toléré par l'Angleterre, ajouta au soin des catholiques de race blanche — autant, du moins, qu'il le put — celui des Indiens. En 1818, l'Évêque de Québec,

alors le seul évêque du Canada, envoya au Manitoba, le centre géographique du pays, deux prêtres et un séminariste. Le premier de ces prêtres, l'abbé Provencher, Vicaire apostolique de l'Ouest, fut, deux ans plus tard, revêtu du caractère épiscopal ; puis il fut nommé Vicaire apostolique et, enfin, Évêque de Saint-Boniface. Mais, de 1818 à 1844, dix prêtres seulement vinrent seconder les efforts du dévoué prélat ; et la plupart, d'ailleurs, ne demeurèrent que cinq ou six ans dans ces régions — alors, inhospitalières.

Cette pénurie de prêtres s'explique, suffisamment, par le fait que la Province de Québec, seule province catholique de l'est, n'avait, à cette époque, qu'une population peu nombreuse (une soixantaine de mille âmes), pauvre et habituée d'ailleurs, depuis l'origine, à recevoir de France son clergé — tant régulier que séculier. Les inconvénients du changement de métropole, de la France catholique à l'Angleterre protestante, se firent longtemps sentir.

Mais enfin, en 1841, de nouveaux Missionnaires, appartenant à une Congrégation assez récemment fondée, arrivèrent au Canada. Et, en 1844, deux d'entre eux se rendirent à Saint-Boniface, près de Mgr Provencher, — tandis que, vers la même époque, quelques autres allèrent jusqu'en Orégon, à la demande des Évêques-Missionnaires de ce pays.

Depuis lors, cette Congrégation, — qui n'est autre que la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, s'il m'est permis de la nommer — cette Congrégation a fourni, à peu d'exceptions près, tous les Missionnaires des Indiens de l'ouest du Canada, ainsi que du nord des Provinces de Québec et d'Ontario, au nombre de plusieurs centaines. Jusqu'en 1870, tout l'ouest du Canada, ainsi que les immenses Provinces du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie, n'étaient habités que par les Indiens et quelques commerçants de fourrures. Depuis cette date, — et, surtout, depuis la construction d'une grande voie ferrée, en 1882 — l'immigration s'est précipitée dans ces immenses

plaines et, avec ces immigrants, un clergé plus nombreux, composé de séculiers et de religieux de divers Ordres ou Congrégations ; et les diocèses s'organisent rapidement. Mais les Indiens sont toujours là, donc ils ont toujours besoin de Missionnaires ; et ils sont toujours Indiens, ce qui veut dire qu'il ne peut être question pour eux de se fournir d'un clergé sorti de leurs rangs ni même d'un clergé soutenu par eux. Et les diocèses de l'ouest, la plupart de création récente, ne sont pas assez avancés pour prendre, à eux seuls, la charge de ces Indiens — dont les Oblats restent toujours ainsi les seuls Missionnaires.

Et voilà comment cette partie du Canada, même répartie en diocèses florissants, demeure pays de Missions... Combien de temps encore durera cet état de choses ? Il serait bien difficile de le déterminer. Actuellement, le plus grand nombre des enfants indiens — presque tous, pour mieux dire — passent par des écoles-pensionnats, où ils apprennent la langue du pays et quelques arts de la vie civilisée. Mais, en sortant de ces écoles, ils retournent, on peut le dire, à la vie sauvage avec leurs parents ; et, par là, les effets de leur passage à l'école se trouvent bien compromis. Cependant, certains Missionnaires expérimentés m'ont exprimé l'espoir qu'après trois, quatre ou cinq générations initiées par l'école à la vie civilisée, cette race se fusionnera, nécessairement, avec les autres qui, en nombres si prépondérants, envahissent le pays. Mais, en attendant, pendant ce laps de temps, les Missionnaires sont nécessaires...

Et des Missionnaires dévoués, déterminés à apprendre des langues difficiles et acceptant le sacrifice d'une vie agrémentée de bien peu des consolations et des douceurs de la vie civilisée !...

Les écoles dont je viens de parler, il me plaît de le dire à la louange du Gouvernement canadien, sont largement subventionnées par lui. Je dis *largement* et pas *complètement*. Qui comble le déficit ? Ce sont les Œuvres de la Propagation de la Foi et de la Sainte-Enfance

— et les Missionnaires eux-mêmes, par leurs industries, leurs sacrifices et la pauvreté religieusement soufferte.

* * *

Mais, outre ces régions maintenant habitées par les blancs, sillonnées de chemins de fer, et où les Indiens sont ainsi christianisés et civilisés dans les écoles, il y a encore des Vicariats apostoliques : l'Athabaska, le Mackenzie, le Keewatin, le Nord-Ontario, le Côté nord du Saint-Laurent, et le Labrador.

Une petite partie de deux de ces Vicariats (l'Athabaska et le Nord-Ontario) sont peut-être destinés, par la fertilité de leur sol et leur climat, à être peuplés par les blancs. Mais, pour le reste, ce sera toujours la vie sauvage, l'éloignement, la difficulté des communications, l'isolement, les voyages à pied, l'extrême pauvreté, une nourriture rebutante et le froid — le terrible froid, quelquefois jusqu'à – 60° et assez fréquemment jusqu'à – 40°.

Il y a là, et même dans les régions plus favorisées du sud du Canada, des Indiens protestants et des Indiens encore païens. Les tribus esquimaudes des rives de l'Océan Arctique sont à peine entamées. Elles ont déjà coûté la vie à quatre prêtres Missionnaires, dont deux ont été massacrés par elles (1). Ces Indiens, ces Esquimaux sont peu nombreux, et les résultats du dévouement qu'on leur consacre sont peu apparents. N'importe : il s'est trouvé des jeunes gens, des prêtres même déjà lancés dans la carrière et des religieuses en grand nombre, venant des pays du monde où la vie est le plus douce, qui ont tout abandonné pour courir à ces âmes. Car, à travers la misère, les haillons et la vermine, la Foi voit l'âme, — l'âme rachetée par le sang d'un Dieu — et une seule de ces âmes, disait le

(1) Ces deux derniers étaient les PP. Jean Rouvière (Mende) et Guillaume LeRoux (Quimper) ; leur mort date du 28/10 au 2/11 1913.

fondateur de Québec, a plus de prix que l'univers entier (1).

Il s'est donc trouvé de ces héros de la Foi, imitant de si près la folie de la Croix. Espérons qu'il s'en trouvera toujours. Mais, Éminences, c'est l'œuvre de la grâce : Dieu seul peut susciter ces héroïsmes, — et c'est là un des plus frappants miracles de sa bonté et de sa providence. C'est pourquoi je termine cet écrit, trop long et trop court à la fois, en me permettant de recommander à vos prières ces Missionnaires du Canada, eux et leurs successeurs, depuis les côtes arides du Labrador jusqu'à l'Ile de Vancouver, en passant par les glaces de la Baie d'Hudson et celles du Mackenzie.

Je les recommande aussi à votre charité, si vos aumônes peuvent, quelque peu, soulager leur pauvreté — qui, bien souvent, est extrême.

Servule Dozois, *O. M. I.*

II. — Les Oblats de Marie en Canada [2].

1. — Les Oblats aidèrent, grandement, à conserver et à raviver la Foi chez les Canadiens français de la Province de Québec, de l'Ontario, du Nord-Ouest canadien et des États-Unis.

Ils sont les premiers religieux venus au Canada, après

(1) Les Oblats de Marie Immaculée ont encore, actuellement, la charge exclusive des Vicariats du Keewatin (1 évêque et 18 Pères), du Mackenzie (1 évêque et 20 Pères), de l'Athabaska (2 évêques et 23 Pères) et du Yukon (1 évêque et 12 Pères). De plus, ils s'occupent des Indiens du Manitoba, de l'Alberta, de la Saskatchewan et de la Colombie : 50 Pères, environ, consacrent à leurs âmes tout leur temps et leurs talents, etc. Enfin, 10 Pères, avec 5 ou 6 Frères convers, sont exclusivement employés aux Missions indiennes de l'est du Canada (Québec et Ontario).

(2) Reproduction d'une notice dactylographiée, récemment publiée sous ce titre.

la cession du pays. Ils y arrivèrent, à la fin de 1841, au lendemain des douloureux événements de 1837 et 1838, qui avaient ébranlé nos populations les meilleures jusque dans leurs croyances chrétiennes.

Parcourant les paroisses de la Province de Québec, ils prêchèrent des retraites et des missions, qui ne contribuèrent pas peu à pacifier les esprits et les consciences, à sauvegarder l'autorité de l'Église, à remédier aux maux causés par un demi-siècle de perturbations, de persécutions, et même d'infiltrations voltairiennes.

Que de milliers de Canadiens français, émigrés aux États-Unis et dans les provinces anglaises du Canada, doivent, aux prédications et au dévouement des Oblats, la conservation de leur Foi catholique !

* * *

2. — Les Oblats ont travaillé, puissamment, à l'extension de l'Église dans tout le Canada, en se donnant, sans compter, aux œuvres de colonisation et à l'organisation de missions, de paroisses, de diocèses, d'établissements d'éducation, etc., etc.

a) Ils ont pratiquement établi les Archidiocèses, Diocèses ou Vicariats apostoliques actuels de Chicoutimi, du Golfe Saint-Laurent, d'Ottawa, de Pembroke, de Haileybury, de Hearst, de Mont-Laurier, de Saint-Boniface, de Winnipeg, de Regina, d'Edmonton, de Prince-Albert, de Calgary, de Vancouver, du Yukon, d'Athabaska, du Mackenzie et du Keewatin.

b) Les Oblats ont institué les pénibles et fructueuses missions des chantiers. Ils ont été seuls à les faire, pendant un très grand nombre d'années (1).

(1) « La mission, commencée dans les premiers jours de janvier, se continue, d'ordinaire, jusqu'à la fin de mars. C'est donc près de trois mois d'un travail incessant ; car, pendant tout ce temps, le Missionnaire voyagera huit et neuf heures par jour, tantôt à travers les forêts, tantôt à travers les rivières et les lacs que le froid a solidifiés, exposé à toutes les intempéries de la saison. A chaque instant, il peut s'égarer, prendre pour la route du chan-

c) Depuis plus de soixante et quinze ans, les Oblats desservent le plus grand nombre des sauvages de la Province de Québec et de l'Ontario, ainsi que tous les sauvages du Nord-Ouest, de la Colombie-Britannique et du Yukon.

d) Ils ont établi et maintenu, au prix des plus grands sacrifices, l'Université et le Grand Séminaire d'Ottawa. Ils ont fondé, et dirigé pendant longtemps, le Collège de Saint-Boniface, Manitoba, ainsi que celui de Saint-Louis, à New-Westminster, en Colombie-Britannique. Depuis quelques années, ils ont accepté le Collège de Gravelbourg, et ils le maintiennent, dans des circonstances particulièrement difficiles.

---

tier le chemin qui conduit au lieu de l'exploitation ; d'autres fois, des mares d'eau, couvertes d'une légère couche de glace et de neige, le mettent en danger de se noyer, avec tout ce qu'il possède. Le froid se joue de toutes les précautions qu'il peut prendre. Quand il arrive, entre 4 à 5 heures, son hôtellerie est le chantier, — sa table, ses genoux, — sa nourriture, du lard et du pain, arrosés d'une tasse de thé sans sucre et sans lait (aujourd'hui, nous devons dire que, sous ce rapport, le sort des Missionnaires s'est amélioré, avec celui des pauvres bûcherons), — sa société, des jeunes gens, pour la plupart grossiers, — l'air respirable, une vapeur épaisse, qu'exhalent les souliers et les bas séchant pour le lendemain. Chaque jour, après un voyage si pénible, il lui faut, en arrivant, profiter de l'absence des hommes pour dire son Bréviaire, bien souvent à la lumière de l'âtre ; puis, de 6 à 8 heures, n'importe la fatigue, il doit dérider ses hommes, afin de les gagner plus facilement à Jésus-Christ ! De 8 à 11 heures, souvent jusqu'à minuit, le Missionnaire fait la prière, dirige l'examen de conscience, prêche, confesse, réintègre au bercail les brebis égarées ; et, quand son travail est fini, pour prendre son repos, il s'enveloppe dans sa couverture et se couche, comme les autres, sur des branches de sapin !... Le sommeil dure peu. A 4 h. ½, on est debout. L'autel se dresse, et la Messe se célèbre ; après les derniers avis et le déjeuner, qui ressemble tout à fait au souper, le Missionnaire remonte dans son véhicule, pour aller au prochain chantier ; et, si parfois il rencontre sur sa route de pauvres maisons, il s'y arrête, quelques instants, pour exercer son saint ministère. Se livrer à ce travail, pendant trois mois, tous les jours, demande une certaine énergie ; mais, quand, comme le P. Reboul, on l'exerce pendant dix-huit ans, bien injuste serait celui qui n'appellerait pas cela de l'héroïsme — et un héroïsme tel que l'amour de Dieu et des âmes peut seul l'inspirer ! »

e) Œuvres de presse. — C'est un Oblat qui a inspiré la fondation du journal « *La Vérité* ». Ce sont les Oblats qui ont fondé et qui soutiennent encore le « *Patriote* » de l'Ouest, le « *Droit* » d'Ottawa, la « *Liberté* » de Saint-Boniface, plus un hebdomadaire anglais, un hebdomadaire allemand, un hebdomadaire polonais, un hebdomadaire ruthène pour les catholiques de l'Ouest, ainsi que plusieurs périodiques en langues indigènes pour diverses tribus sauvages.

f) Les Oblats continuent de prêcher, dans tous les diocèses du pays et même des États-Unis, des retraites paroissiales : c'est leur œuvre de prédilection. Ils ont, dans la province de Québec, trois maisons dites « Maisons de Missionnaires », où des Pères consacrent leur temps au travail exclusif des retraites paroissiales. L'une de ces maisons se trouve à Montréal et s'appelle « Maison Provinciale » ; la seconde, au Cap-de-la-Madeleine, précisément à côté de notre Sanctuaire national, dont on a, dernièrement, célébré le deuxième Centenaire ; la troisième, enfin, à Saint-Sauveur de Québec, « la Paroisse du Sacré-Cœur ».

g) Ils ont établi l'Œuvre des Retraites fermées à Ottawa, au Cap-de-la-Madeleine et à Mont-Joli. Ils ont organisé, avec grand succès, des retraites fermées ouvrières à Saint-Augustin, P. Q., et ailleurs.

h) Ils s'occupent, avec soin, d'œuvres ouvrières, à Hull, à Montréal, au Cap-de-la-Madeleine, à Saint-Sauveur de Québec et à Mont-Joli. Ils desservent, également, plusieurs cercles de l'Association catholique de la Jeunesse canadienne et de celle des Voyageurs de Commerce.

i) Enfin, depuis 1902, ils ont la direction du Pèlerinage national de Notre-Dame du Rosaire, au Cap-de-la-Madeleine, P. Q.

* * *

3. — Au point de vue national, les Oblats ont rendu et rendent encore des services signalés aux Canadiens français. Ils ont adopté franchement leur mentalité,

leurs usages, leurs aspirations, leurs causes, etc. Ils n'ont reculé devant aucun sacrifice, devant aucun péril même, pour leur être utiles...

Pour continuer leur Mission bienfaisante au pays, pour maintenir leurs œuvres, aussi importantes que nombreuses, les Oblats du Canada ont un très grand et pressant besoin de bons sujets. Ils osent demander qu'on leur vienne en aide *verbo et opere*.

Pour plus amples renseignements, s'adresser au *Noviciat des Oblats, Ville-La-Salle*, P. Q., ou au *Scolasticat Saint-Joseph, Avenue des Oblats*, OTTAWA.

III. — Une Mission Indienne à Winisk, Ontario [1].

MON RÉVÉREND ET BIEN CHER PÈRE,

Je vous avais promis, dans le compte rendu que je vous ai fait d'une mission d'hiver à Opénaga, de vous parler, une autre fois, de la belle et pieuse mission que, chaque année, un Père de la Résidence d'Attawapiskat va donner, en été, aux Indiens Cris de Winisk (2).

Ce récit du bien qui se fait et des peines que nous nous imposons, pour la plus grande gloire de DIEU et le salut de ces pauvres âmes, ne peut que vous intéresser. Il vous prouvera, de plus, que les Oblats de la Province du Canada n'ont pas besoin de courir, jusqu'au Mackenzie et au delà des Montagnes Rocheuses, pour trouver des sauvages à évangéliser, dans des Missions qui sont, certainement, des plus pauvres et des plus difficiles d'accès, aussi bien que des plus pénibles et des plus dangereuses.

Oui, mon Révérend Père, il y a de tout cela dans la vieille Province du Canada ; et les Pères qui s'y dévouent s'estiment très heureux de la part de travail qui leur est échue dans la Vigne du Seigneur.

(1) Lettre du R. P. Édouard MEILLEUR, de la Mission d'Attawapiskat, sur la Baie James, au R. P. Provincial des Oblats de la Province du Canada.

(2) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), pp. 195-211 : *La Tournée d'Hiver d'un Jeune Missionnaire*.

§ I. — D'Attawapiskat à Winisk.

Winisk est situé sur les bords de la Baie d'Hudson, à 300 milles au nord d'Attawapiskat, sur la rive nord de la rivière du même nom, à une couple de milles de la mer. Une vingtaine de familles, toutes catholiques, y résident. Deux compagnies, celles de « Révillon et Frères » et de la « Hudson Bay », y sont établies pour la traite des pelleteries.

Il s'y trouve une petite chapelle en planches, bien pauvre d'apparence, mais, cependant, très proprette à l'intérieur. Elle fut bâtie, en 1900, par les Frères Charles Tremblay et Émile Portelance, sous la direction du Rév. Père Gustave Fafard.

Avant comme après la construction de la chapelle, bien des fois, ce cher Père est parti d'Albany, pour aller donner la mission à Winisk. Et les annales d'Albany racontent combien de périls ce grand Missionnaire, le fondateur des Missions de la Baie, eut à essuyer pour se rendre dans cette localité.

Après le Rév. Père Fafard, ce fut le Rév. Père Louis Boisseau qui, dix fois consécutives, parcourut ces distances, — d'abord, d'Albany à Winisk et, ensuite, résidant à Attawapiskat, de cet endroit à Winisk.

Enfin, depuis trois ans, c'est à moi qu'est échue la douce tâche d'aller, chaque année, recueillir la moisson — jetée en terre fertile par mes devanciers. Et j'en suis heureux autant qu'édifié. La conduite de nos sauvages de Winisk peut, en effet, être comparée à celle des premiers chrétiens, et je vois là les fruits de la bonne semence de foi et de vertus solides qu'ont su, avec la grâce de Dieu, y faire germer mes prédécesseurs. Ai-je besoin d'ajouter que, de mon côté, je m'efforce, par tous les moyens en mon pouvoir, de conserver et de développer dans ces bonnes âmes le véritable amour du Christ ?...

Nos Indiens de Winisk savent que la « Robe-Noire » sera là-bas, vers le 18 juin. Soyez certains que, de leur côté, personne ne manquera de s'y rendre. Alors, il

faudra partir, vers le 5 ou le 6 de ce mois, une ou deux semaines après la débâcle.

Quelques jours auparavant, on fait ses préparatifs. Choisir deux bons sauvages, et leur fournir à chacun une couple de paires de souliers, en peau crue ; pourvoir le canot de cordelles, de voile et d'avirons ; faire les provisions pour tout le voyage, aller et retour (farine, viande séchée, lard, graisse, thé et sucre) ; puis, enfin, préparer la tente, les moustiquaires, etc...

Enfin, tout est prêt ; et, à trois heures de l'après-midi, nous partons. Le canot est chargé, mais, jusqu'au dernier moment, c'est un va-et-vient continuel. La plupart des sauvages sont sur la côte. Ils me donnent des lettres pour leurs parents et amis de Winisk. Je salue les enfants — qui reviennent de l'école d'Albany, sur une barge de la Compagnie Révillon Frères, accompagnés du R. P. Arthur Bilodeau. Je dis adieu et au revoir au R. P. Boisseau, mon Supérieur, et à notre Frère Joseph Turgeon ; et, encouragé par les bons souhaits de tous, sous la protection du Sacré Cœur de Jésus (dont le drapeau claque au vent, au-dessus de nos têtes), nous quittons la rive, et le canot s'éloigne, rapidement, sous les coups d'avirons de mes deux vigoureux Indiens — Andron Okimawininou, le capitaine, et Piten Shakabewitam.

J'indique d'abord, brièvement, le parcours du voyage. Nous descendons la rivière d'Attawapiskat, environ sept milles ; puis, nous voguons, comme en pleine mer, sur la baie, nous dirigeant vers le nord. Après avoir parcouru 20 milles, sur la baie, nous entrons dans la Rivière Ekiwan, qui nous retient cinq ou six jours. En la laissant, nous faisons portage et passons par une série de petits lacs vaseux. Puis, nous suivons le cours capricieux d'un petit ruisseau, où nous laissons bien des sueurs, pour retomber sur une rivière qui — après que nous l'aurons descendue, trois jours durant — nous jettera, enfin, dans la rivière Winisk, à vingt milles du poste...

Vers les cinq heures du premier jour, nous atteignons le large. Comme la mer est basse, il faut attendre la

prochaine marée montante. Suivre la mer qui se retire, avec notre léger canot, nous porterait à plusieurs milles des côtes : cela ne se fait pas. Nous campons, pour quelques heures. Mais l'on ne sort du canot que la tente, que l'on fixe tant bien que mal ; car nous sommes loin de la forêt, sur un terrain inondé à chaque marée. Les hommes ramassent quelques souches, débris de la dernière débâcle, et réussissent à faire du feu.

A 10 heures du soir, à la marée mi-montante, nous repartons. Il nous est avantageux de profiter du calme de la nuit pour franchir, sur mer, les 20 milles qui nous séparent de la Rivière Ekiwan. Le vent rend, fréquemment, ce passage impossible aux embarcations comme mon petit canot ; alors, il faut attendre le calme. Pour cette fois, en parcourant mes 20 milles, j'ai le temps d'égrener bien des dizaines de chapelet et de me dégourdir sur l'aviron.

La température, incertaine jusqu'à présent, commence à nous gratifier d'une pluie tranquille. Vers une heure du matin, nous arrivons à la Rivière Ekiwan ; et nous la remontons, afin de pouvoir nous reposer aux premières grosses broussailles. Pendant plus d'une heure, nous luttons contre un courant violent, nous servant, au lieu de nos avirons, de perches au moyen desquelles nous atteignons le fond de la rivière, pour pousser le canot. La perche vous procure un exercice plus violent que l'aviron.

Enfin le capitaine lance le cri : « *Kapanewan* — On débarque ! » Il n'eut pas à répéter son ordre. En un instant, le canot est à la rive. Il est bien entendu que je ne serai pas difficile, pendant tout le voyage, et que je saurai me conformer aux exigences, circonstances et façons de faire de mes aides. L'homme de l'avant du canot saute à terre, avec sa hache ; et, en moins de cinq minutes, le feu pétille. Le capitaine prend la petite chaudière, la remplit d'eau, y met du thé et emporte tout ce qu'il faut pour la collation — un morceau de *bannique*, sorte de galette sauvage, et de la viande sèche. Et nous voilà dégustant notre frugal repas, vers deux heures et demie du matin.

Après quoi, chacun, se recouvrant de sa couverture, s'étend sur la mousse fraîche, pour se reposer un peu. C'est bien la sauvagerie, dans sa réalité ; le prêtre, ici, est donc bien missionnaire. Nul bruit, si ce n'est celui du feu qui pétille encore, pendant quelque temps, — puis s'éteint doucement. Nul toit par-dessus nos têtes, si ce n'est le firmament — qui, devenu plus serein, s'est paré de son manteau d'étoiles.

A cinq heures du matin, — soit fraîcheur de la terre, soit fraîcheur de l'atmosphère, ou les deux à la fois — nous nous réveillons. Le temps d'attiser le feu, de faire la prière du matin, de boire une tasse de thé, et nous revoilà, tous trois, sur les avirons.

Aussitôt que le rivage devient propice, nous échangeons l'aviron contre la cordelle. La cordelle : dure besogne, s'il en est une ! C'est, pourtant, le procédé le plus avantageux, quand il faut remonter un fort courant. Deux et trois jours durant, nous nous servirons donc de la cordelle (1).

Dans l'avant-midi, la pluie recommence et, cette fois, tombe à verse. Nous patientons jusqu'à une heure de l'après-midi. Alors, mouillés comme des lavettes, nous abandonnons la partie et campons. Mais au lieu de monter la tente, comme à l'ordinaire, — vu que nous n'avons pas de petit poêle et qu'il faut nous faire sécher — nous la plaçons sur des perches, qui s'unissent par le sommet ; ainsi posé en demi-cône, elle prend l'aspect d'un *mikiwam* sauvage. Alors, le linge est étendu sur des cordes, attachées aux perches, au-dessus d'un bon feu. Nous nous abritons sous la partie couverte par la tente, buvant le thé, en regardant la pluie, qui tombe de plus belle.

Nous passons ainsi le reste de la journée et la nuit suivante. Ne pourrait-on pas croire que le démon tente

(1) Voici en quoi consiste ce moyen de locomotion, appelé la cordelle. Un cable long, mais assez léger, est attaché au canot. Au moyen de ce cable, un homme ou deux, suivant la trace du courant à vaincre et marchant sur la rive, halent l'embarcation, qui contient le bagage et que dirige un des voyageurs.

de nous décourager ou, du moins, d'enlever leur bonne humeur à mes hommes ? Vains efforts, en tous cas ; mes deux hommes sont plus joyeux que jamais. Ils fument, ils chantent, ils causent et rient, tour à tour.

— « Attends, petite Robe-Noire », me disent-ils, « tu vas voir qu'il viendra à faire beau... et que ça va marcher !... »

Le lendemain matin, aux premières lueurs de l'aurore : « *Waniskanewan* — On se lève », tonne le capitaine. Il est quatre heures. Vite le feu ; puis la prière du matin ; une bouchée, accompagnée de thé (cela va de soi !), et tous les effets sont remis dans le canot. Et à la cordelle, toute la journée, — sauf le temps de se réconforter par quelque nourriture !

Pendant ces deux ou trois jours de cordelle, nous avons bien monté de 20 à 30 rapides, dont quelques-uns étaient terrifiants. Debout dans le canot, l'on ne pouvait voir l'eau au-dessus du rapide, tant la différence de niveau était considérable.

On pourrait dire que cette première partie de la Rivière Ekiwan est un rapide continuel. Mes hommes sont à la cordelle, et moi je dirige le canot dans le courant. Gare, si la cordelle casse, — ce qui nous arriva, deux fois ! Parfois, j'étais seul à la cordelle, et mes deux hommes étaient penchés sur leurs perches ; et le canot montait ainsi, pas à pas, des gradins où l'eau tombait à pic. Il y a deux rapides, surtout, que je ne pourrai oublier. Les Indiens les appellent : *Pawastic ka kostatshikwat* (le Rapide où l'on a peur) et le *kishé Pawastic* (le grand Rapide).

Le soir, comme d'habitude, entre 8 et 9 heures, nous campons. La rapidité avec laquelle les Indiens dressent le campement surprendrait tout étranger. En une demi-heure, tout est prêt. Le premier qui débarque court ramasser du bois et fait du feu ; puis, il prépare les piquets de la tente. L'autre, hache d'une main et tente de l'autre, cherche le meilleur endroit, y dépose la tente, et coupe les trois perches qui doivent lui servir de charpente. Et, pendant que le premier fera le thé et

préparera le menu repas, l'autre, ayant monté la tente, étendra, à l'intérieur, quelques branches, en en mettant davantage à l'endroit où dormira la Robe-Noire.

Après le souper, on cause un peu, on récite le chapelet et la prière du soir ; et, enfin, chacun s'étend, pour dormir, à l'endroit même où il est assis. Je dois dire, à l'honneur de mes hommes, qu'ils se montrèrent toujours pleins d'égards envers moi et que, s'ils n'ont pas toute la délicatesse des gens civilisés, ils sont, par ailleurs, doués d'une grande bonté de cœur : toujours gais et contents, ils me prodiguent, à leur façon, mille petits soins...

Le temps nous favorise, enfin ! Le matin, il fait beau mais assez froid. Les mitaines sont encore utiles, croyez-le, et nous n'avons eu garde de les oublier (1). Mais, vers midi, un soleil de plomb nous accable, nous écrase, « encaissés » que nous sommes entre deux rives, couvertes d'arbres touffus, qui arrêtent tout mouvement de l'air. Et ce travail de la cordelle n'est pas rafraîchissant, non plus !

Dans l'après-midi, pour faire respirer quelque peu mes hommes, je me mis à la cordelle. Je marchais sur des rives littéralement couvertes de petits cailloux de toutes formes, pointus ou arrondis : et le soleil, les dardant de ses rayons, en réfléchissait une chaleur qui me brûlait les yeux. Et les pieds donc ! Attelé ainsi, ruisselant de sueur, les pieds endoloris, j'allais content, cependant. Malgré tout, mon cœur était gai, mon âme chantait, — en volant vers mon *Alma Mater*, notre cher Scolasticat.

L'*Adieu du Missionnaire* retentissait encore à mes oreilles :

> Partez, hérauts de la bonne Nouvelle !...

Et je méditais les dernières paroles :

> Oh ! qu'ils sont beaux vos pieds, Missionnaires...

---

(1) Gants en forme de sac, où le pouce seul a sa division à lui ce qui lui permet de s'opposer au reste de la main.

Puis, la dernière strophe :

> En nous quittant, vous demeurez nos frères :
> Pensez à nous, devant DIEU, chaque jour ;
> Restons unis par de saintes prières,
> Restons unis dans son divin amour !...

Oui... Il nous est facile et naturel de penser à vous ; mais, vous aussi, soyez fidèles au pacte convenu. Suivez-nous de vos prières, dans nos courses, qui ont pour but de soumettre la terre au joug du Christ !...

Nous filons toujours. Partis le 5, nous sommes déjà au 9 juin. La rivière, devenue plus profonde et moins rapide, nous permet d'échanger, de temps en temps, la cordelle pour l'aviron. Trois jours durant, nous remontons la Rivière Ekiwan, qui nous dirige vers le nord-ouest.

Le 9 et le 10 juin, nous rencontrons quelques familles crises qui, de leur terrain de chasse, s'en vont à Attawapiskat, pour la mission et pour la traite de leurs pelleteries. Voit-on apparaître au loin un canot ? Vite, nous hissons au mât notre petit drapeau du Sacré-Cœur. Immédiatement, nos Indiens devinent que c'est le Père s'en allant à Winisk, et les canots s'accostent. On se salue, à la mode indienne ; on se raconte les nouvelles, de part et d'autre, et, puis, nous filons toujours.

En cette journée du 10 juin, quelle chance ! Tout à coup, l'homme à l'avant du canot nous dit, tout bas : « Mousse, mousse : un orignal, un orignal ! » Vite, le canot à terre ; et, l'un des hommes, sa carabine à la main, court à travers les broussailles, pour s'approcher de sa proie. Nous, tête baissée, nous admirons ce bel animal qui, dans l'eau, se chauffe au soleil et cherche sa nourriture, ne se doutant guère du danger qui le menace. Enfin, notre homme se trouve à portée de son but. Il met en joue et tire. La balle, hélas ! passe au-dessus du but. Mais la bête, affolée, s'enfuit droit sur son ennemi. Celui-ci, enfin, lui casse la tête, de sa seconde balle.

L'orignal s'affaisse, se débat dans l'eau, et mes deux hommes de crier de joie. C'était vers midi. La journée

est finie : c'est la fête, c'est grand banquet ! L'orignal est tiré de l'eau et dépecé. Une partie en deviendra de la viande fumée. La grande chaudière est déjà sur le feu, bien remplie. Aussitôt cuite, cette portion disparaît, — vous devinez où. La chaudière est, encore deux fois, remplie et vidée ainsi.

La capacité d'ingurgitation, chez l'Indien, dépasse toute imagination : il faut la voir de ses yeux.

Vers le soir, pourtant, nous faisons quelques heures de route, mais lentement, et pour cause : l'orignal, entassé dans l'estomac humain, a perdu toute son agilité.

Le lendemain, 11 juin, nous suivons encore la Rivière Ekiwan, jusque vers midi. Nous sommes, alors, rendus au point où il faut la quitter. Nous pendons à de grands arbres une partie de nos provisions, pour le retour. Puis, c'est le portage : canot et provisions, sur notre dos, sont transportés sur les bords du petit lac.

On y dresse la tente. C'est là que nous coucherons. Demain matin, dimanche, nous avons la Messe sous la tente ; mes hommes vont se confesser et communier. Dire la Messe sur semaine : il n'y a pas à y songer, à cause des moustiques, qui nous dévorent, et aussi à cause de la hâte des hommes, qui veulent partir tôt, le matin, pour profiter de la fraîcheur de l'aurore.

Peut-on se représenter ces milliards de moustiques, de tous noms et de toutes formes, plus gros et plus malfaisants qu'ailleurs, qu'engendrent les marais sans limites des côtes basses de l'ouest de la Baie James ? Le matin et le soir, les jours sombres surtout, ce sont des nuages : rien qu'à tendre la main, on peut en prendre des centaines. Et que dire de leur rage à nous tirer du sang ? Il faut en faire l'expérience, pour en avoir l'idée. Il est vrai de dire, pourtant, qu'au moyen de moustiquaires nous réussissons à nous en préserver, suffisamment. Je crois que, sans cela, ces bestioles nous rendraient la vie absolument impossible !...

Après la Messe, le dimanche matin (12 juin), nous traversons quatre petits lacs, rapprochés les uns des

autres. Puis, nous changeons de *sport*. Attelés à des colliers de portage, pendant une heure et demie, nous traînons le canot à travers une vase épaisse (1). Il arrive qu'on enfonce dans cette boue jusqu'à la ceinture : et on s'en tire comme on peut. Ailleurs, nous enfonçons jusqu'aux genoux seulement, et, quelquefois, nos pieds s'arrêtent sur la glace du fond.

Enfin, vers neuf heures du matin, nous atteignons le fameux petit cours d'eau : *Minnenil Amouisipishishe* — le petit Ruisseau du Bonheur, ainsi nommé par dérision, sans doute. Toute la journée, nous nous hâtons tellement que, le soir, nous en sortons, pour tomber sur une autre rivière, où nous avons l'avantage de descendre le courant...

Mais je crains, mon Révérend Père, de trop m'attarder au récit de ce voyage : j'ai hâte de vous parler, surtout, de la mission de Winisk — qui en a été le but. Je pique donc au plus court.

Encore trois journées bien employées, où nous traversons, d'abord, un beau lac, puis, plus bas, un passage où la rivière serpente à travers une chaîne de rochers escarpés — dont il semble que, si on les touche, des blocs vont se détacher et nous écraser sous leur poids. Nous les redoutons, vraiment, car nous constatons, chaque année, le travail fait par la gelée, durant l'hiver, et la chute de grosses pierres, ici et là.

Plus tard, nous sautons des rapides dangereux — et capable de donner la chair de poule à plus d'un soi-disant brave canotier du Scolasticat. Heureusement, je puis me fier à l'adresse de mes sauvages ; et, si parfois l'on touche quelque roche, ce n'est jamais bien sérieux.

Le mercredi, nous campons très tard : mais c'est pour la dernière fois, puisque nous ne sommes plus qu'à

(1) Le collier de portage n'a rien de ce qui répond à ce nom. C'est une longue courroie. Le porteur lie son fardeau, — disons : un sac de farine — aux deux bouts de cette courroie, dont le centre forme ainsi une sorte d'anse. Cette anse, il la place sur le haut de sa tête, vers le front, et la charge repose sur ses reins. La charge ordinaire d'un porteur est de 100 kilogrammes, au moins.

cinq milles de Winisk... Le temps devient menaçant ; les nuages s'amoncellent.

A trois heures du matin, jeudi, il pleut ; mais déjà nous sommes en canot. A quatre heures, au tournant d'une pointe, nous apercevons la chapelle et les tentes indiennes. Aussitôt, chacun songe à faire un peu de toilette, et pour cause. Mes sauvages laissent reposer leurs avirons, pendant que savon et serviette passent de main en main. La toilette terminée, nous hissons notre drapeau du Sacré-Cœur et contournons la pointe.

Nous sommes immédiatement aperçus par un petit garçon, qui court de *wikwam* en *wikwam*, en criant : « La Robe-Noire, la Robe-Noire ! » En deux minutes, tous sont sur pied, sortent de leur tente et se réunissent devant la chapelle.

Nous abordons. Je débarque et donne une poignée de main à tout le monde. Et, quelques minutes avant six heures, la petite cloche de la chapelle, toute joyeuse, sonne, de son timbre argentin, l'heure de la Messe. Tous — hommes, femmes et enfants — s'empressent d'entrer dans la Maison du Bon Dieu.

La mission commence, immédiatement. Après la Messe, je leur donne la première instruction. Je leur parle de la grande grâce que le Bon Dieu leur octroie, en leur permettant de voir la Robe-Noire, encore une fois, au milieu d'eux ; et je leur explique pourquoi elle vient, pour eux, de si loin, etc...

§ II. — **Mission de Winisk.**

Selon la coutume, la mission dure cinq jours complets : c'est peu, mais ce seront des journées bien remplies. Le Missionnaire n'aura pas une minute de repos. Et je ne crois pas que les habitués de nos retraites fermées puissent y apporter plus de ferveur, d'entrain, de bonnes dispositions intérieures que ces braves cœurs de sauvages en mettent à bien faire leur mission.

Le Missionnaire est tout à eux, de quatre heures du matin jusqu'à onze heures du soir et minuit, et n'a que

tout juste le temps de prendre, à la dérobée, ses maigres repas. Mais eux aussi sont tout à leur Missionnaire : l'assistance est complète à chacun des cinq exercices quotidiens.

Et avec quelle religieuse attention ils écoutent la parole de Dieu ! Leurs yeux sont fixés sur le prêtre et semblent lui dire : « Parle, Robe-Noire, parle ; dis toujours. Oh ! que c'est beau, les choses de la prière ! »

Le premier jour, tous se confessent, afin de pouvoir faire la communion tous les jours, durant la mission. Au catéchisme, tous se croient enfants et viennent réciter les prières, écouter les enseignements du prêtre et chanter — tant que leurs cordes vocales peuvent résonner.

Un jour entier est réservé à l'exposition du Très Saint Sacrement. Notre divin Sauveur ne manquera pas, un instant, d'adorateurs pieux et simples — qui lui parleront avec naïveté, sans doute, mais aussi avec quelle pureté de cœur, quel amour franc et sincère ! Je fus tout spécialement touché de voir de tout petits garçons et de toutes petites filles qui, de leur propre mouvement, venaient réciter ce qu'ils savaient de prières et chanter ce qu'ils savaient de cantiques, devant le Dieu des petits et des humbles. Ceci montre bien le soin des parents à instruire leurs enfants.

Suivant l'usage, j'allai de *wikwam* en *wikwam*, faisant une visite assez prolongée à chaque famille. Ces braves chrétiens sont fiers de cette visite ; et je vous assure que le Missionnaire y fait beaucoup de bien. En dehors des exercices, tous aussi viennent, à tour de rôle, voir le Missionnaire, lui dire leurs peines, leurs craintes et leurs espérances. Et, quelqu'un aura-t-il à s'éloigner de la mission, il ne manquera jamais d'en avertir le Père, — ne devrait-il s'absenter que pour visiter ses rets, afin d'y trouver sa nourriture et celle de sa famille.

Pendant les temps libres, il y a travail manuel, en commun. Cette année, il s'agissait de faire disparaître les broussailles qui déparent la propriété de l'église.

Chacun donc y est avec sa hache. Les enfants portent à la rivière les branches coupées... Une autre année, ce seront les fossés qu'il faudra réparer et nettoyer, pour mieux assécher les alentours de la chapelle et rendre ainsi plus propres les abords de la Maison du Bon Dieu. Déjà, avant mon arrivée, une « corvée » avait amené de la forêt les pieux nécessaires à la construction de la palissade qui entoure le cimetière. Cette fois, ils avaient élevé une belle croix dans ce champ sacré, où les morts attendent en paix la résurrection : je la bénis, durant la mission...

Mais les cinq jours s'écoulent vite. Déjà mes deux hommes, remis de leurs fatigues, sont à préparer le retour. Aussitôt, un nuage de tristesse semble envelopper ces pauvres enfants des bois ; et c'est auprès de Jésus au Très Saint Sacrement qu'ils vont épancher leur cœur. Ils ne font plus qu'aller et venir entre la chapelle, où réside encore le divin Sauveur, et la sacristie où demeure le Père venu pour leur parler en son nom.

Le dernier soir, les hommes passent la veillée avec moi. Souvent, ils me disent :

— « Robe-Noire, reste donc avec nous. Nous pouvons te faire vivre ; tu ne manqueras ni de poisson ni de viande. Si tu savais comme c'est la mort, quand tu n'y es plus ! Nous serions si heureux, si tu étais là ! Et puis, tu sais, plusieurs se font vieux, et c'est long une année. Il en mourra, certainement, d'ici ton retour ; et mourir sans la Robe-Noire !... »

Que répondre à des paroles si touchantes ? Mes yeux, qui souvent se remplissent de larmes, leur montrent, cependant, combien je serais moi-même heureux de rester avec eux, et leur prouvent que la nécessité seule m'empêche de le faire... *La moisson est abondante, mais les moissonneurs sont trop peu nombreux !...*

Mardi matin, c'est le départ — les derniers conseils, les encouragements, les adieux. Tous sont en face de la chapelle, formant cercle autour de moi, les femmes d'un côté et les hommes de l'autre. Je leur touche la main. A ceux qui pleurent, je dis :

— « A l'année prochaine ! Nous nous reverrons !... »

Je ramène avec moi quelques enfants, que leurs parents envoient aux bonnes Sœurs Grises de la Mission d'Albany, pour leur faire donner un peu d'instruction et d'éducation. En tout, nous sommes neuf dans le canot, — ce qui, avec notre bagage, fait une forte charge.

Lentement, nous nous éloignons du rivage. Les Indiens nous suivent longtemps des yeux, pendant qu'un certain nombre, selon l'usage, nous adressent, comme dernier salut, la décharge de leurs armes à feu...

Au revoir, chers enfants des bois ! Rappelez-vous, souvent, les paroles de vérité de la Robe-Noire. Et daigne DIEU vous bénir et garder pour Lui-même vos âmes et vos cœurs !...

§ III. — **Retour à Attawapiskat.**

Quelque peu fatigué de ces cinq jours de travail sans relâche, je vais, maintenant,... changer la fatigue de place ; elle se répandra, désormais, dans tout mon corps.

Au retour, nous repassons par les mêmes endroits que pour l'aller ; mais le retour est un peu plus encourageant, puisque le chemin parcouru ne sera pas à refaire. Il nous faudra onze jours et une nuit pour arriver à Attawapiskat. Pendant les cinq premiers, nous franchissons la distance de Winisk au fameux petit ruisseau.

A peine sommes-nous partis de Winisk que le temps, triste depuis la veille, mêle ses larmes à celles de mes sauvages, et nous sommes obligés de camper de bonne heure. A ce premier campement, la nostalgie veut s'emparer du cœur de mes passagers. Je fais de mon mieux pour les encourager et les égayer.

Le lendemain matin, un soleil radieux rend la gaieté à chacun ; et nous reprenons notre course, au chant des cantiques. Mais, peu après, nous étions de nouveau attelés à la cordelle, et pour trois jours entiers.

Le dernier jour, la chaleur devint étouffante ; nous étions dans le défilé des rochers escarpés. Pas le moindre vent, et, entre le soleil ardent et la roche qui brûle,

nous sommes entre deux feux. Nous marchons, quand même, luttant contre cette chaleur et nous débattant contre les moustiques... A sept heures du soir, la chaleur est encore écrasante ; ici, en cette saison, le soleil ne se couche que vers les dix heures... Les hommes sont à bout de forces. Nous nous arrêtons. Mais comment dormir ?...

Qu'importe ?... Jeudi matin, dès quatre heures, nous sommes déjà à la cordelle... La fraîcheur du matin ne durera pas longtemps : le soleil, rouge vif, nous annonce une autre journée de grande chaleur. Sur le haut du jour, un de mes hommes tombe exténué. Serait-il frappé d'insolation ? Il faut lui faire place dans le canot. Heureusement, l'un de mes passagers, garçon de 15 ans, est assez fort pour tirer à la cordelle. Il s'adjoint à mon homme resté valide. Puis, les autres enfants, et moi aussi, nous avons notre tour.

Vers le soir, le temps se couvre. La pluie commence à tomber. Toute la nuit, il pleuvra, mais c'est une pluie chaude, sans vent. La température reste écrasante. Nous sommes neuf sous la tente. Malgré la fatigue, personne ne peut dormir. Des maringouins (moustiques) : s'il y en avait !... Et des poux !... Oh ! les poux ! En endurer dix, quinze, vingt : on peut s'y faire. Mais les sentir, en nombre indéfini, courir et vous piquer, de la tête aux pieds : c'est, vraiment, un petit martyre !...

Le matin, après une pareille nuit, mes hommes n'étaient pas très valeureux ; mais le temps est frais, et le vent « debout » abat les maringouins. C'est beaucoup mieux qu'hier. Vers neuf heures, après déjeuner, mes hommes se couchent, environ une heure, pour se reposer. Les deux grandes filles, que je ramène à l'école, se chargent de tout préparer. Et nous repartons.

Nous traversons le lac juste à temps ; car, à peine étions-nous de l'autre côté, qu'un grand vent s'élève, qui nous eût empêchés de poursuivre notre marche. Merci, mon Dieu !...

Le samedi soir, nous campons tout près du petit ruisseau ; et, le dimanche matin, nous avons la Messe. Tous communient. Nous avons besoin de sentir la pré-

sence du Dieu des forts, en ce moment où nous entrons dans ce terrible ruisseau, que nous devons remonter jusqu'au portage qui nous conduira à la Rivière Ekiwan.

Depuis notre passage, l'eau a baissé. Nous avançons, lentement, à petits coups d'avirons et, çà et là, en tirant sur les branches, perchées sur l'eau. Finalement, il nous faut débarquer, et les hommes seuls conduisent le canot. Pour nous, nous marchons, à travers les broussailles épaisses, dans l'eau et la vase et au milieu d'un vrai nuage de maringouins... A midi, la pluie recommence et nous force à camper...

Lundi matin, dès l'aurore, nous nous remettons en route. Et, enfin, à une heure de l'après-midi, nous sortons de ce ruisseau de misère. Alors, vite, les colliers : c'est le portage. Les deux hommes et le petit garçon sont au canot. Les autres enfants et moi nous nous chargeons du reste du bagage.

Nous arrivons au but, les premiers. Nous allumons le feu. Les hommes arrivent, ensuite, mais presque pas reconnaissables, à cause de la sueur qui leur coule sur la figure et des moustiques qui y sont écrasés. On rit, quand même.

Après le repas, on remonte en canot, pour traverser une série de petits lacs, qui se touchent l'un l'autre. Et, à cinq heures du soir, nous étions, enfin, sur les bords de la Rivière Ekiwan. Il ne nous reste plus que deux longues journées ; mais, comme nous descendons le courant, la fatigue sera minime.

Il est temps, car les enfants commencent à en avoir assez. Aussi, pour les reposer, je les fais dormir au fond du canot ; et, ensuite, pour les égayer, nous chantons — et les hommes, avec nous. Vraiment, nous donnons, parfois, de jolis petits concerts. Et les oiseaux, quoique rares en ces régions, nous répondent, à leur manière. S'il y a des moments pénibles, il y a aussi « de bons petits bouts », comme on dit.

Cette rivière, large parfois, avec ses belles îles toutes couvertes de beaux arbres, — avec ces levers et ces couchers de soleil, qui dorent l'horizon et dessinent sur

l'eau de si magnifiques tableaux, — avec ces rapides qui, à certains moments, faisant accélérer les palpitations du cœur, nous invitent à entonner le vieux refrain canadien : *Vole, mon cœur, vole,* — tout cela, quand on travaille pour le Bon Dieu, fait naître dans l'âme une joie bien douce. C'est le partage des enfants des bois et de leurs Missionnaires...

Enfin, nous sommes au dernier jour. Comme nous avons bon vent, les hommes décident de ne s'arrêter que vers onze heures, sur une île, où nous ferons un bon feu, en attendant la marée montante. Vers une heure, nous rembarquerons ; et vogue la galère !...

A cinq heures, quand la cloche de la chapelle sonne l'*Angelus* du matin, nous débarquons, enfin, à Attawapiskat, remerciant le Bon Dieu de nous avoir ramenés sains et saufs, tout en Lui demandant la faveur de retourner encore vers ces pauvres âmes abandonnées...

Voilà, mon Révérend Père, un bien pâle récit de mon voyage à Winisk. J'aurais pu y ajouter bien des détails sur la vie sauvage, la préparation des aliments, la tenue des tentes, etc. ; mais je préfère passer ces choses sous silence, me contentant de dire qu'il est difficile qu'un blanc s'en fasse une idée. Je les tais par délicatesse. Mais si ces sauvages sont malpropres, s'ils sont pauvres au delà de toute expression, leurs cœurs sont purs et riches de vertus, et leurs âmes, créées à l'image de Dieu, sont les temples du Saint-Esprit. Voilà pourquoi le Missionnaire les aime...

Édouard Meilleur, *O. M. I.*

Mgr Rhéaume, O. M. I.

Notre Saint-Père le Pape Pie XI, par décret de la Sacrée Congrégation Consistoriale, en date du 8 juin 1923, a pourvu l'Église cathédrale de Haileybury (Canada) d'un Pasteur, en la personne du R. P. Louis Rhéaume, de la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, — actuellement, Directeur du Grand Séminaire d'Ottawa.

Le nouvel Évêque sera sacré, le 18 octobre prochain, à Ottawa, par Sa Grandeur Mgr Joseph Émard, Archevêque de cette ville. *Ad permultos et faustissimos annos !*

VICARIATS D'AFRIQUE AUSTRALE

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines [1].

§. LXXXVIII. — Durban, Port-Elizabeth, Windhoek.

C'est donc le vendredi 22 septembre que nous avions quitté Durban. Notre voyage sur mer ne devait pas être long, pour cette fois.

Le lendemain, nous nous arrêtions, en mer, devant East-London, pour prendre des passagers et des marchandises. Comme cette ville n'a pas de quais, un petit *steamer* vint amener les voyageurs jusqu'auprès du grand navire, et une grue les monta sur notre pont dans un panier allongé, où huit ou dix personnes pouvaient tenir debout. C'était un spectacle curieux que de voir ces gens hissés à bord dans ce panier, d'où émergeaient seulement les têtes des grandes personnes et d'où partaient des cris de frayeur, quand le récipient se balançait, trop violemment, au-dessus des flots.

Le temps était affreux : brouillard maussade, pluie fine, vent impétueux. Le petit *steamer* et les cargos amarrés au navire étaient ballottés, d'une façon invraisemblable, et l'on croyait, à tout instant, les voir éclater en morceaux.

Le chargement des marchandises dura jusqu'à la nuit : ballots de peaux, bois, fer, etc. Nous comptions partir

(1) Voir *Missions*, N° 216 (Juin 1922), pp. 245-319, — N° 217 (Septembre 1922), pp. 508-691, — N° 218 (Décembre 1922), pp. 756-850, — et N° 219 (Mars 1923), pp. 26-174.

à deux heures, et, à sept, nous n'avions pas encore levé l'ancre.

Le matin du dimanche, nous étions, cependant, à l'heure fixée, dans la baie au fond de laquelle s'étage Port-Elizabeth.

Un petit *steamer* vint nous chercher. Cette fois, comme nous étions dans une baie, il n'était pas nécessaire de recourir à la grue et au panier. Nous descendîmes par un escalier accroché au flanc du grand bateau, et, quelques minutes après, nous accostions à l'estacade en bois de Port-Elizabeth.

Mgr Mac-Sherry, retenu par deux Messes à dire dans sa cathédrale, nous avait dépêché un petit-neveu de Mgr Devereux (le premier Évêque du Sud-Africain). Lui-même nous accueillit, à la porte de son évêché, avec son bon sourire et son empressement chaleureux.

Aussitôt, nous allons à la cathédrale et disons nos Messes. La cathédrale, bien plus petite que celle de Durban, est cependant jolie, très judicieusement ornée et du plus pur style gothique.

Les Pères nous reçoivent avec une grande cordialité, et nous apprécions, une fois de plus, auprès de Monseigneur et de ses prêtres, la belle hospitalité irlandaise...

L'après-midi, Mgr Mac-Sherry nous conduit à travers les couvents et œuvres de sa ville épiscopale : Dominicaines, Sœurs de Nazareth. Sœurs de l'Assomption, Frères Maristes. Partout, on se montre très honoré de la visite ; et l'accueil est déférent, empressé, cordial...

Le soir même, nous prenons le train pour Windhoek : il n'y a que deux trains par semaine, et il faut profiter de celui qui nous attend. Mgr de Port-Elizabeth s'occupe de tous les détails, — billets, bagages, etc. — ne voulant laisser à personne ce soin charitable, malgré ses soixante-dix ans, qu'il porte, d'ailleurs, allègrement et vigoureusement...

Lundi soir, changement de train à De Aar. Nous descendons chez les Sœurs de l'Assomption, dont nous avons vu un couvent à Port-Elizabeth et qui soupirent, depuis

de longues semaines, après un prêtre (trois morts successives ont décimé le clergé de ce Vicariat du Cap oriental). Monseigneur consent, aimablement, à devenir leur confesseur extraordinaire, — Mgr Mac-Sherry lui ayant conféré tous les pouvoirs, par télégramme.

Après quoi, plusieurs Catholiques de la localité, blancs et noirs, viennent présenter leurs hommages à l'illustre Visiteur, dont la renommée est venue jusqu'à De Aar. Et nous reprenons le chemin de fer...

Mardi matin, quand la lumière du jour nous permet de jouir du paysage, nous retrouvons les immenses étendues arides — que nous contemplions déjà depuis lundi, lorsque la ligne avait franchi les montées vers le plateau, après Port-Elizabeth. Il paraît que nous longeons l'Orange, depuis longtemps, — mais de très loin, car les collines qui bordent la ligne nous en cachent la vallée. C'est le *veld* nu et pierreux. Pas une âme.

Vers 11 heures, nous passons l'Orange — sur le plus grand pont du Sud-Africain : 898 mètres et demi.

Quelques minutes plus tard, nous nous arrêtons à Upington ; et, à notre grande surprise, nous voyons arriver vers nous un Missionnaire à grande barbe, qui se présente comme étant le R. P. Sollier, Oblat de Saint-François de Sales, en charge de ce district, situé dans le Vicariat du Fleuve-Orange (Mgr Simon, Évêque de Thaumacum). Il a entendu parler du passage de Monseigneur et vient le saluer, à son arrivée à Upington. Malheureusement, notre entretien ne peut durer qu'une demi-heure ; mais le Père prend note de la date du retour et se propose de faire voir à Monseigneur son église et ses paroissiens.

Nous nous enfonçons, ensuite, dans le désert du Kalahari : dunes de sable, interminablement. Nous passons à Nakop, la frontière de l'ancienne colonie allemande : pas de changement. Tout près, à Heirakabis, se trouve la résidence de Mgr Krolikowski, Préfet apostolique de toute la partie sud : c'est une grande ferme de 163.000 hectares, dit-on. Mais que sont des hectares pareils, dans un pays où il n'y a que des pierres et quelques touffes d'herbe dure et séchée ?

Par-ci par-là, une hutte ou deux ou, plutôt, de véritables cambuses, faites de morceaux de tôle appliqués sur des piquets. Les haltes sont souvent de simples poteaux. L'eau manque, absolument : tout à l'heure, nous avons passé la Rivière Molopo, un des affluents de l'Orange, laquelle n'a pas vu d'eau depuis 28 ans !

L'horizon est toujours le même : au loin, des collines, — tout près, des pierres, du sable, et quelques buissons épineux — rarement, des touffes d'une herbe dure. Et, sur tout cela, une sécheresse atroce. Ce sont, vraiment, des terres désolées et qui ne semblent pouvoir nourrir personne.

Cependant, les cartes annoncent des localités — que nous ne voyons pas. Près des haltes, il y a, quelquefois, des huttes. Les spécimens de la population de cette contrée ne sont guère engageants : ce sont, paraît-il, des Hottentots. Figures plates et obtuses, nez fortement élargis à la base, fronts bas, ils donnent l'impression d'une race inférieure à tout ce que nous avons vu jusqu'ici. Habillés misérablement ou pas du tout, ils vivent dans des taudis, dont nous pouvons nous figurer la saleté par la forme extérieure et le soin apporté dans la construction : quelques piquets, deux ou trois morceaux de bois en travers, et ils accrochent à cette charpente branlante des morceaux de tôle, de zinc plus ou moins ondulé, des fragments de boîtes à pétrole en fer-blanc, des chiffons, des restes de sacs, etc. Les habits qu'ils portent, quand ils en ont, sont en loques : ils ne sont pas gênés d'arborer des corsages déchirés et dont les trous laissent voir de véritables départements de peau noire, découpés comme sur les cartes géographiques, ni d'enfiler des chemises dont la partie inférieure a complètement disparu, sans que pour cela le haut soit intact... Et je ne dis rien de la couleur de ces habits, car elle ne rappelle en rien les couleurs primitives du linge et de l'étoffe et ne se rapproche d'aucune nuance connue, sauf de la couleur isabelle.

Nous passons, paraît-il, pendant la nuit, la seule portion intéressante de ce voyage à travers le sud : Seeheim et Keetmanshoop.

Quand le jour nous réveille, nous nous trouvons en présence d'un pays toujours plus plat et plus sec. Les cartes nous disent que nous sommes dans la vallée du *Great Fish River :* mais nous avouons ne pas avoir vu l'ombre d'une rivière, et l'on nous a dit que ce nom alléchant n'était plus que l'expression d'un souvenir très ancien.

Le sol est sablonneux, nu, brûlé par le soleil et desséché par le vent — qui soulève des tourbillons de poussière. Plus nous avançons, plus il semble que la désolation de cette terre déshéritée devient accablante. Rien : pas une touffe d'herbe, pas un buisson. Vers deux heures, quelques arbres ; puis, le désert recommence. Les haltes s'espacent : il y a de trente à cinquante kilomètres d'intervalle, sans une habitation, sans un champ.

Vers quatre heures, le vent devient plus violent et la poussière formidable. Le terrain, toujours sablonneux et de plus en plus aride en apparence, se couvre d'arbres, éparpillés comme en un verger. Ce sont des arbres qui ressemblent assez à nos arbres fruitiers, tordus et entremêlés de branchage fin mais, parfois, plus élevés que ne le sont nos pommiers. Le bois — autant que nous avons pu en juger par quelques unités, sciées à proximité de la ligne — est très foncé et semble fort dur.

La poussière est telle, que nous ne voyons plus que les arbres qui sont à cinq mètres de la voie ; et, pourtant, ils couvrent l'immense plaine, et la perspective, tout à l'heure, faisait penser à une forêt. La poussière pénètre partout : nous fermons hermétiquement le compartiment, et, une demi-heure plus tard, tous les objets sont blancs, et nous étouffons, au milieu d'une chaleur intense et sans air.

Fatigué de cette lourde et énervante oppression, je vais dans le couloir : si j'avale des kilogrammes de poussière, du moins aurai-je un peu d'air et même du vent, bien que tout soit clos. Le spectacle est féerique : le vent emporte des quantités de sable, qui volent en nuages blonds et viennent gicler sur les vitres du train.

Il se forme des dunes, et le sable fin se dépose en lignes

quasi parallèles, analogues à celles qu'on voit sur les plages sablonneuses : c'est aussi régulier, quoique moins ferme. Le vent dessine, avec la même netteté, et arrondit les croupes des talus, remplit les creux, égalise les plateaux, et couvre les obstacles, les troncs d'arbres qui gisent, les grosses pierres, les débris, d'un manteau blond continuellement remanié. Les arbres paraissent et disparaissent, tour à tour, suivant les vagues du vent, comme des fantômes maigres, qui résisteraient à la poussée, mais en perdant, à chaque instant, de leur consistance.

Pendant quatre heures, cette tempête continue à s'acharner contre notre train, qui file sans se déconcerter...

A Rehoboth, centre de ce qu'on appelle les «Bastards», peuple issu d'un croisement des Boers avec les Hottentots, le Père Joseph Kieger nous arrive, soudain. Bien que Rehoboth soit dans la Préfecture de Mgr Krolikowski, le Père était venu voir une famille catholique, sur la demande même du Missionnaire, Oblat de Saint-François de Sales, qui dessert ce district et qui habite à 505 kilomètres de Rehoboth.

Il est tout heureux de venir saluer, le premier, notre Révérendissime Père. C'est le doyen d'âge de la Préfecture, et il n'a, pourtant, que 54 ans. Il porte vénérablement une barbe rousse, semée de fils d'argent, et nous rappelle fort peu la physionomie de son cousin, le Père Aloys Kieger, que nous avons vu au Basutoland.

Le spectacle de la nature devient plus intéressant, et la tempête se calme avec le rapide crépuscule de ces régions. Le Père nous fait remarquer qu'il en est toujours ainsi, en ce pays : les nuits sont calmes, fraîches et réparatrices, si tourmentées qu'aient paru les heures de la journée.

Nous passons dans des tranchées très élevées, creusées en pleine montagne ; nous traversons même un petit tunnel. Malheureusement, il fait tout à fait noir, et nous ne verrons ces splendeurs qu'au retour, dans quarante jours.

Plus on approche de Windhoek, plus la région est

montagneuse et plus le train monte. Il est dix heures et demie, lorsque le Père nous fait voir les premières lueurs qui décèlent la présence de la ville.

§ LXXXIX. — Réception à Windhoek.

Dix minutes après, nous sommes en gare.

On nous prie de rester dans le compartiment, où les notables viennent saluer Monseigneur : d'abord Mgr Joseph Gotthardt, le Préfet apostolique, — en tenue de cérémonie, croix pectorale et *ferraiolo* violet, — puis ces Messieurs du Comité de réception, et le Maire.

Sur le quai, une foule aux rangs pressés. Nous ne pouvons passer facilement, et, avec les Pères, nous allons être un peu loin pour entendre les discours. Les Pères Hermann Meysing, Guillaume Schleipen, Henri Stoppelkamp et Hermann Buecking s'empressent et nous font un accueil fraternel et charmant.

Pendant ce temps, le Magistrat (Dr. A. Stark) prend la parole et offre à Monseigneur les souhaits de bienvenue des Catholiques allemands de Windhoek : il fait ressortir que les malheurs des temps et les difficultés de l'heure présente n'empêchent pas les Catholiques de sentir et d'apprécier l'honneur qui leur est fait et ne les empêcheront pas, non plus, de rendre à leur illustre hôte le séjour de la Colonie aussi agréable que possible.

Monseigneur remercie, en allemand, et félicite, en la personne du Dr. Stark, les Catholiques de Windhoek des sentiments qui viennent d'être exprimés et de leur dévouement pour les Pères.

Puis, Mr. J. O'Reilly parle au nom des Catholiques de langue anglaise. Il dit à Monseigneur la joie éprouvée par tous, à l'annonce de sa visite, et l'assure qu'il n'y a, à Windhoek, qu'un cœur et qu'une âme, sous la direction impartiale et paternelle des Oblats.

Monseigneur répond, en anglais, et fait des vœux pour que l'union persiste et s'accentue. Il en voit la garantie dans la déférence envers l'autorité religieuse...

Deux autos nous prennent alors et nous conduisent

à la Mission, où sonnent les cloches et qui est illuminée avec goût. Comme elle est sur une petite élévation, nous en apercevons de loin les lumières et même les drapeaux.

Les Sœurs Franciscaines de l'hôpital et les Sœurs de la Croix nous accueillent devant l'église, avec nos bons Frères François Oberlé, Charles Spiegel, Alaric Uken et François Brillowski.

Une prière devant le Saint Sacrement, et nous nous dirigeons vers le couvent des Pères. Encore une surprise : sous la véranda, près de l'entrée, le chœur masculin de la Mission fait éclater un *willkommen*, vigoureux et harmonieux à la fois, sous la direction du Père Stoppelkamp. Après la musique, nous admirons l'opportunité de l'inscription : *Dominus benedicat introitum et exitum tuum*, sur la porte d'entrée.

Il est minuit. La réception a été très digne et très affectueuse à la fois. Elle a son cachet spécial, et, si d'autres ont pu être plus retentissantes, on ne peut les estimer plus sincères que celle-ci, produite par des cœurs de fils...

Jeudi matin, réception par les élèves du pensionnat et de l'école supérieure, tous deux confiés, depuis peu, aux Sœurs de la Croix — que nous avons déjà vues, en Basutoland et au Transvaal. Les enfants saluent Monseigneur par des chants, un compliment et une pièce de vers, — le tout en allemand, bien entendu. Monseigneur répond gracieusement et, en rappelant qu'il est le grand-père de toute cette jeunesse, il la félicite de son application, de son attachement aux Pères et aux Sœurs.

Cette école est très florissante et est très estimée : il y a 105 élèves, dont 25 élèves catholiques. Les Sœurs sont ou coloniales, ou allemandes, ou suisses.

A midi, en rentrant à la maison, nous trouvons les Frères de Klein-Windhoek : FF. Pierre Meyer, Hubert Heinrichs, Joseph Kleist, Léonard Poschmann et Conrad Heckmann. Ils s'occupent, là-bas, d'une exploitation — que nous aurons l'occasion de revoir, lundi.

Au repas de famille, Mgr le Préfet souhaite la bienvenue au Supérieur Général. Il fait ressortir la détresse

de ses Missions, dont les ressources sont taries, par suite de la Guerre, et dont les dépenses n'ont fait qu'augmenter, par suite de la cherté de la vie. On s'ingénie, on souffre, on a des soucis... Et la venue du Père de la Famille est un rayon de soleil, au milieu de ces sombres perspectives. C'est dire si on l'attendait, avec impatience, et si l'heure enfin arrivée a fait battre les cœurs de joie et d'espérance. Cette visite sera-t-elle le signal de secours anxieusement attendus ? Il faut des hommes, il faut des ressources : que Dieu envoie les uns et les autres ! En attendant, bienvenue à notre très aimé Père !

Monseigneur répond, en disant que « plaie d'argent n'est pas mortelle » : si la détresse des Missions de Cimbébasie inquiète le cœur du Père, et à juste titre, elle ne lui fait pas craindre la mort des œuvres établies ici. Les beaux jours reviendront. Qu'en attendant Pères et Frères déploient leur zèle et s'exercent à la pratique des vertus religieuses : le reste viendra par surcroît...

L'après-midi est employée à la visite de l'hôpital, — dirigé, pour quelque temps encore, par les Sœurs Franciscaines, que doivent remplacer bientôt des Sœurs Bénédictines — puis à la visite de la ville, grâce à l'auto de M. Daniele Romano, Italien né en Argentine et fixé ici depuis dix-sept ans.

Windhoek est à 1.654 mètres d'altitude, entre des collines assez pittoresques : c'est une cité agréable, et les bâtiments, dignes de la capitale qu'elle était autrefois, sont tout à fait remarquables. La population était de 10.000, il y a deux ans, dont 4.000 blancs. Ces chiffres sont plutôt inférieurs à ceux d'aujourd'hui. On prévoit pour cette ville une grande prospérité dans l'avenir, si la dépression financière et commerciale d'aujourd'hui peut disparaître.

Les plantations d'arbres ont un peu diminué les effets désastreux des grands vents, et l'eau ne manque pas. Il y a même des sources thermales sulfureuses.

Le premier arrêt est pour le cimetière, où nous allons prier, sur la tombe du bon Frère Léopold Schaeffer, pour lui et tous les défunts de la Préfecture...

Le reste de la promenade nous permet de jouir des larges avenues et des beaux parcs de la ville et, enfin, du coup d'œil qu'elle offre d'une des hauteurs voisines...

Vendredi matin, visite au *kindergarten*, où les petits nous reçoivent avec leurs gentillesses, un peu intimidés d'abord, puis acclimatés par la bonté de Monseigneur et par ... les bonbons qu'il leur distribue.

Nous parcourons ensuite les deux bâtiments de l'école, qui possède, en surplus, deux annexes — bien nécessaires, à cause du développement de l'œuvre...

Le soir, réception à l'hôtel, appelé *Stadt Windhuk*. La salle est comble et, pourtant, elle paraît grande. La physionomie de l'assemblée est très sympathique : cependant, les catholiques ne sont pas les seuls. On y remarque le pasteur luthérien Katschke, le ministre anglican, et un bon nombre de protestants de diverses sectes.

La musique est fort bien exécutée par un orchestre choisi : huit violons, deux violoncelles, un harmonium et un piano. Les morceaux sont de la belle musique classique.

M. le Dr. Stark présente les hommages de la paroisse à l'hôte, qui est le Chef des Missionnaires de la Cimbébasie : c'est à lui qu'on doit l'envoi des Pères, les fondations, l'esprit de zèle et de travail des pionniers de l'Évangile, les renforts en hommes, l'appoint des directions pratiques, etc... A lui donc la reconnaissance des Catholiques de Windhoek et de la Colonie.

Mr. O'Reilly parle au nom des Catholiques de langue anglaise, comme l'autre jour. En sa qualité d'Irlandais, dit-il, il devrait avoir la tendance à se mettre dans le parti de l'opposition et n'avoir que des griefs vis-à-vis de l'autorité ; et, pourtant, il ne peut faire autrement que de reconnaître qu'il n'est pas possible de trouver de meilleurs prêtres que les Oblats de Windhoek. Accueillants et paternels envers tous, on les trouve chaque fois que l'on a besoin d'eux, et ils sont toujours prêts à se dévouer. Et quel esprit d'initiative ! Qu'on aille à Klein-Windhoek, par exemple : on a beau être d'une autre dénomination, on est contraint d'avouer que les Oblats ont

travaillé là d'une manière admirable et ont fait avancer l'agriculture dans le pays. Raison de plus pour accueillir, avec empressement et reconnaissance, celui qui est le Chef de tels Missionnaires et qui veut bien faire au Sud-Ouest l'honneur d'une visite. Le pays est bien sec : il est à sec d'eau, il est à sec d'argent. N'importe : c'est d'un cœur allègre que les habitants saluent celui qui vient à eux et lui souhaitent un cordial *welcome*.

Les fillettes de l'école nous donnent, ensuite, classe par classe, des spécimens de leurs évolutions et de leurs chants.

Le *Petit Chaperon Rouge*, délicieux mélodrame, à la musique tout à fait distinguée, nous tient, pendant une petite heure, sous le charme.

Un intervalle de dix minutes nous permet de lutter contre la chaleur torride de la salle : il faut remarquer que nous sommes au printemps, à l'époque correspondant au mois d'avril en Europe.

La seconde partie est confiée aux grandes personnes : chœurs d'hommes, orchestre. Parfait, en tous points.

Monseigneur termine la séance par des remerciements, en allemand et en anglais. Il parle des œuvres de Windhoek : l'hôpital si universellement estimé, l'école-pensionnat, le jardin d'enfants, les œuvres des Missions. Il souligne les heureux avantages de l'union et de la discipline et souhaite que la Préfecture connaisse, de plus en plus, la prospérité. La sécheresse finira bien, un jour, — celle de l'eau comme celle de l'argent...

§ XC. — **Visite à Doebra.**

Samedi matin, 30 septembre, M. Romano vient nous chercher pour Doebra. Il y a vingt kilomètres à faire, entre les montagnes, qui nous laissent une large plaine de sable. Peu, très peu d'herbe, beaucoup d'arbres, dont plusieurs commencent à reverdir : nous nous demandons où ils vont chercher ces tendres couleurs, qu'un ange semble avoir épandues sur leur branchage compliqué, et nous devons conclure que l'eau ne doit pas être bien loin sous terre.

Nous passons près d'un rocher, qui semble un promontoire de la colline voisine : on l'appelle « le rocher des larmes ». C'est là que, dans les premiers temps de la Colonie, lorsqu'il n'y avait pas de chemin de fer, se séparaient les voyageurs pour l'Europe et leurs parents restant à Windhoek. On comprend que ce rocher a dû être témoin de bien des larmes : cette séparation ne faisait que commencer une absence de dix à quinze mois...

Le rocher a des arêtes vives, tranchantes, inclinées, comme toutes les montagnes du voisinage, qui ont la cassure oblique. Il sue la tristesse, dirait-on, et la couleur sombre de ses pierres et l'obscurité de ses excavations ajoutent encore à la forme lugubre de ses contours.

Non loin de là, un singe s'enfuit sous les arbres ; plus loin, toute une nichée d'une espèce de fouines, puis des *guinea-fowls*, sortes de pintades. Il semble qu'il y ait, dans ces parages, une faune abondante. On nous dit que les antilopes ne manquent pas, dans les environs de la maison de Doebra ; et nous avions vu des autruches, avant d'arriver à Windhoek. Je ne veux pas oublier les pigeons ou tourterelles bleues, qui s'envolent à notre approche, à tout instant.

Le chemin est très sablonneux, mais passable. A partir de Brakwater, c'est autre chose. Nous nous écartons du chemin de piste suivi iusque-là, et il s'agit de trouver une route. Mgr le Préfet et *il Signor* Romano vont à la découverte. Bientôt, ils reviennent : ils ont trouvé. On passe, tant bien que mal, le lit d'une rivière, et nous voilà devant une clôture : c'est la ferme de Saint-Joseph de Doebra.

Mais le trajet qui reste à faire n'est pas commode. Il y a juste un sentier, et des ravins ! On descend, on remonte, on est secoué, projeté en l'air, à droite, à gauche. Pauvre automobile !

Enfin, nous abordons un endroit plus égal et nous touchons à la Mission.

La Mission se compose d'une maison d'habitation, bâtie par les Frères et pavée de briques en ciment. On voit que ce sont des hommes de métier. C'est simple et

bien fait. Il y a le fini, qui manque à bien des maisons de Missionnaires, au Basutoland — où il n'y a pas de Frères.

Deux chambres contiguës servent de chapelle.

La ferme a 5.000 hectares, environ, dont les deux tiers dans la montagne qui touche à la Mission. La partie que nous venons de traverser ne renferme que des arbres, dont les branches sèches sont seules utilisables pour la cuisine. En été, cependant, quinze jours de pluie suffisent pour y faire pousser une herbe haute et tendre, — là même où, actuellement, nous ne voyons qu'un sable brûlant.

La partie montagneuse garde mieux l'humidité ; et les bêtes y paissent, en ce moment. Il y a plus de 800 bêtes à cornes et de 800 chèvres ou moutons. Mais ces troupeaux n'ont pas de valeur marchande : un bœuf se vend, parfois, une livre *sterling*, — disons : 25 francs, avant la guerre, ou 58, aujourd'hui. Les petits agneaux noirs se vendent plus cher.

C'est ce qui fait baisser, énormément, la valeur de la ferme, — la ferme n'ayant de prix qu'en raison des troupeaux.

L'eau — tirée de terre au moyen d'un grand moulin à vent, ou *airmotor*, et amenée dans des abreuvoirs et des bassins — est ferrugineuse ; et les essais de jardin pour légumes n'ont jamais pu aboutir.

Il faut donc se borner à l'exploitation des bestiaux. Doebra fournit la viande aux deux Missions de Windhoek et, depuis quelque temps, à plusieurs autres ; à la viande il faut ajouter le lait, le beurre et le fromage. Précieux renfort pour des Missionnaires, qui ne peuvent vivre qu'en limitant, à l'extrême, leurs dépenses pécuniaires !

Sur la ferme, vivent des noirs, qui s'occupent des troupeaux. Il y a des Herreros et des Mamas.

Dans le *South-West Africa Protectorate*, un bon nombre de races noires sont représentées. Sur une superficie utilisable, cinquante fois plus étendue que le Basutoland, cette colonie renferme à peine 200.000 noirs, contre 500.000 et plus en Basutoland.

Et, malgré cela, il faudrait savoir bien des langues, pour arriver à les convertir.

La Préfecture de Cimbébasie — confiée à nos Pères Allemands et Alsaciens-Lorrains, en 1892 — compte, au moins, 160.000 indigènes :

a) des Hottentots, le long de la côte, et épars de-ci delà (le plus grand nombre reste dans la partie méridionale) ;

b) des Boschimans ou *Bushmen*, au nombre de 10.000 environ, dans les districts de Gobabis, Grootfontein, Outjo et dans la pointe Caprivi ;

c) des Damaras (16.000), aux mœurs assez patriarcales, dans le nord aussi ;

d) des Herreros, peuple nomade d'hommes forts, de haute stature et très fiers, autrefois nombreux (100.000) et puissants, belliqueux et remuants, aujourd'hui bien diminués (une vingtaine de mille), mais encore inquiets et ambitieux, dans le nord et, spécialement, dans le district de Windhoek ;

e) des Ovambos, les plus nombreux de tous (de 100 à 110 mille), tout à fait au nord, près de la frontière portugaise : ce sont ceux qui acceptent le plus sérieusement la Religion catholique et s'en imprègnent le plus profondément : l'avenir de la Préfecture est peut-être là ;

f) des Bechuanas, dans l'est (Epukiro et Aminuis) ;

g) et bien d'autres tribus encore, particulièrement près de l'Okawango, où se trouvent nos deux belles Missions d'Andara et de Njangana, au milieu de populations exclusivement païennes, sans concurrence protestante.

A cette liste, forcément incomplète, il faut ajouter un certain nombre de *Bastards* ou gens de sang mêlé. Leur organisation principale est à Rehoboth, où trois à quatre mille vivent sous la direction d'un « capitaine », assisté d'un conseil renouvelé, tous les cinq ans, par élection. Mais ceux-là descendent de Boers et de Hottentots, tandis que les autres n'ont pas, forcément, la même origine.

Les noirs, que nous trouvons sur la ferme de Doebra, sont des Herreros et des Namas. Les Namas sont des Cafres, cousins des Bechuanas, et leur langue s'appelle le *namaqua*, — d'où le nom de Namaqualand, donné aux régions situées au nord et au sud du Fleuve Orange, où ils vivent plus nombreux.

Les Namas sont malpropres et négligents. Leurs huttes sont sales et mal faites. Qu'on se figure quelques gros piquets, fichés en terre et réunis par des branches plus ou moins rectilignes : avec du sable et de la bouse de vache, on fait un mortier, qui garnit cette ossature très primitive. Il y a des trous, les joints sont béants, la bouse laisse un passage irrégulier entre la cloison et le sol : qu'importe ? Au bout de peu de temps, cet assemblage fragile se disloque, la porte compromet la solidité de l'édifice : qu'importe ?

Et ces portes ! Et ces toitures ! Je renonce à les décrire. Qu'il me suffise de montrer une hutte où le mortier de bouse et de sable a fini par tomber et d'essayer de dépeindre la réparation qu'on y a faite ; c'est le procédé employé pour les portes, fenêtres et toitures.

Nous arrivons devant la hutte : plus de bouse ici. A la place, des morceaux de tôle, de zinc, des fragments de boîtes en fer-blanc, des couvercles de chaudrons, des pans de vestes (portées par trois générations, peut-être), des débris de vieux sacs : ici, le fond d'une boîte à sardines bouche un trou et, là, un morceau de planche, qu'on déplace, fera l'office de fenêtre. Comment tout cela tient-il ? Et tout ce fer, cette tôle, tout cet attirail de misère est rouillé, sali, taché, bossué : de loin, on dirait une lèpre, qui ronge ce taudis, et, de près, on recule devant la saleté, qui envahit tout...

L'intérieur est très petit et encore plus malpropre. Les enfants grouillent dans l'ordure, les ustensiles sont couverts d'une couche repoussante, accumulée pendant des mois. Le lait est donné aux petits dans des conditions de propreté déplorables : outre la saleté des récipients, on laisse se promener dans le liquide la marque authentique qu'il provient réellement des chèvres du troupeau...

Les gens sont habillés de haillons : tout morceau d'étoffe est bon, du moment qu'il fait semblant de couvrir. Quant aux petits, ils se contentent, à partir de six ou sept ans, d'une ficelle qui retient un morceau d'étoffe, le minimum de la pudeur. Ils se roulent dans la poussière,

se maculent sans vergogne, s'égratignent aux pierres : essayez de vous figurer le résultat.

Nous allons chez les Herreros, qui ont leurs huttes un peu plus loin.

Les Herreros sont plus fiers et ne veulent pas se mêler aux Namas. Leurs habitations sont mieux bâties et plus propres. Elles sont constituées par une structure de bois plus solide et recouverte de haut en bas, suivant la forme des fourmilières un peu élancées, de mortier fait de terre et de bouse de vache. Il y a, généralement, un parvis bousillé ; le parquet l'est aussi. L'intérieur est très petit, mais bien tenu. Comme fenêtres, vous ne voyez que deux ouvertures, où passerait le poing d'un enfant, mais nettement percées et consolidées d'un rebord. Quand il vente, on bouche avec un chiffon.

On fait la cuisine, dehors, sur un morceau de fer-blanc. Le bois ne manque pas. La vaisselle, sans être irréprochable, est assez propre. Tout est relatif, par ici.

Les hommes sont assez bien habillés (du relatif encore), de défroques des blancs : on voit qu'ils ont cherché « à réparer des ans l'irréparable outrage » et qu'il y a eu astiquage en grand. Les femmes portent de longues jupes et des corsages serrés, qui leur font fine taille. Sur la tête, elles amassent des chiffons et les retiennent élevés, au moyen de deux pièces d'étoffes de diverses couleurs, dont elles nouent les extrémités, sur le haut du front. Le tout, bien serré et fermé par l'enveloppe, forme une sorte de mitre élancée, se terminant, en rond, à la partie supérieure.

Il paraît que leur ancien costume comportait une coiffure encore plus haute ; mais le corsage et la jupe, qui sont d'origine protestante, étaient remplacés par une grande peau qui constituait leur seul vêtement. Je ne sais l'effet qu'elles produisaient avec ce costume antique ; mais l'actuel — étant données la grande taille des Herreros, hommes et femmes, la « mitre », qui les allonge encore, et la fine taille du corsage — les fait ressembler à des guêpes. De plus, elles sont guindées et leur démarche est peu gracieuse...

Vers cinq heures, Salut, dans la microscopique chapelle, qui se bourre de natifs. On chante en herrero et en namaqua, à tour de rôle, pour ne pas faire de jaloux. Monseigneur, après un petit mot traduit par le Père Kieger en herrero (que tous comprennent), donne la Bénédiction papale.

Comme ils sont heureux, ces grands enfants du *veld !* Ce matin, quand nous sommes arrivés, ils avaient l'air un peu intimidés. Ils nous serraient la main et s'éloignaient, aussitôt, à quelques pas, en nous observant. Ce soir, la glace est rompue : ils entourent la voiturette, viennent baiser l'anneau de Monseigneur et ne se lassent pas de le contempler. Quand nous serons partis, ils vont se mettre à chanter à tue-tête, — comme, tout à l'heure, à la chapelle — et ils chanteront, jusqu'à une heure du matin, en répétant sans cesse :

— « C'était beau ! C'était très beau ! Nous avons vu Monseigneur ! Nous avons baisé son anneau ! Nous n'avions jamais rien vu d'aussi beau ! C'était beau ! C'était très beau ! Nous sommes heureux !... »

Comme on le voit, leur poésie n'est pas fort compliquée.

§ XCI. — **Dimanche à Windhoek.**

Dimanche 1er octobre, Messe Pontificale, à 9 heures.

Processionnellement, sortent du Couvent les enfants de chœur, croix en tête, — le Père Perbal, cérémoniaire, — Mgr Gotthardt, Préfet Apostolique, — les Pères Schleipen et Meysing, sous-diacre et diacre, — le Père Kieger, prêtre assistant, — et Mgr Dontenwill, avec la mitre et une crosse de bois doré, magnifique dans sa simplicité, qu'a faite hier le Frère Oberlé. Ce que c'est que d'avoir des Frères industrieux et adroits !

Monseigneur s'habille, au trône, devant une église bondée. Personne ne manque. A la tribune, le chœur est dirigé par le Père Stoppelkamp et renforcé par le Père Buecking.

C'est la première fois qu'un archevêque — qu'un évêque, peut-être — vient dans ces parages. L'assistance est

tout yeux, pour ne perdre aucun détail de ces cérémonies — si nouvelles pour elle. Le trône, avec fond en *beaver-board* sur lequel on a peint en grand les armes de Monseigneur, a un dais, en étoffe jaune, d'un goût parfait, retombant élégamment sur les côtés : il a été improvisé, ces jours-ci, sous la direction du Père Meysing.

Le sermon est donné, en allemand, par Mgr Gotthardt, du haut de la chaire. Il profite de cette belle assistance pour démontrer la nécessité de la religion : la saine raison la réclame, car elle ne peut prouver l'existence de Dieu sans conclure, logiquement, à l'obligation de relations entre la créature raisonnable et ce Dieu créateur, souverain Maître et rémunérateur ; — la société la réclame, car elle est appuyée par deux colonnes : le respect de l'autorité et celui du prochain et de ses biens ; or, la religion seule maintient intact ce double respect : l'histoire le prouve surabondamment ; — nous-mêmes, nous la réclamons, sinon toujours aux heures heureuses, du moins bien des fois dans le cours de notre vie, qui est plus souvent triste et tourmentée.

Après la Messe, Bénédiction papale *in forma solemni*.

Le soir, Salut : Monseigneur prêche en anglais, car ce sont les Catholiques de langue anglaise qui forment la majorité de l'assistance.

Il reprend le sujet traité par le Père Gotthardt et l'applique : la religion nous est offerte par l'Église, dispensatrice généreuse de la grâce divine. Si nous avons des convictions, si nous croyons à la fécondité de cette institution qui satisfait tant de besoins, il faut vivre nos convictions et recourir à cette source vivante. De là, les conséquences pratiques les plus nécessaires : vie sacramentelle, prière, etc...

Le Salut du Saint Sacrement est, ensuite, donné par Monseigneur lui-même, dans toute la pompe de la petite église, ornée comme elle ne l'a jamais été.

Nous voyons un des Catholiques les plus influents de Windhoek :

— « Quelle belle journée ! » dit-il. « Comme elle m'a rappelé tous mes souvenirs de mon enfance pieuse ! »

Tous sont enchantés, édifiés, améliorés. Cette journée aura fait un bien incalculable à Windhoek, à la population blanche, — en attendant le tour de la paroisse indigène, le 29 de ce mois.

§ XCII. — **Visite à Klein-Windhoek.**

Lundi matin, nous partons pour Klein-Windhoek, toujours sur le véhicule rapide du *Signor* Romano. En peu de temps, nous avions franchi les quatre kilomètres qui séparent Windhoek de sa campagne, située dans un cirque de montagnes de hauteur moyenne. La Mission est adossée à la pente nord de la montagne, qui ferme Klein-Windhoek vers le sud.

Elle est, tout entière, sur plan incliné, et la partie principale de sa production est la vigne.

La vigne du Fr. Heinrichs est célèbre. Elle compte 7.500 ceps, — plantés, arrosés, taillés, soignés, préservés avec amour par le bon Frère, qui a consacré une partie de sa vie à l'étude de la viticulture en ce pays tropical.

Je ne vous dirai pas toutes les expériences que cette vigne lui a coûtées, ni tous ses déboires, ni tous ses essais. Ce qui est certain, c'est que la vigne du Fr. Heinrichs fait l'admiration de toute la Colonie, que ses grappes deviennent parfois énormes (jusqu'à huit livres) et que le vin produit par cette vigne a obtenu le premier prix à l'Exposition de Windhoek.

Ce que suppose de travail, de réflexion, de recherche, d'observation, de calcul, d'intelligence et d'imagination un résultat aussi beau, dans un pays comme celui-ci, on peut essayer de le supposer : on ne le devinera jamais.

Le Frère a étudié l'eau, le terrain, les ceps différents, les soins et les temps relatifs à ces soins : rien ne lui est inconnu de ce qui touche à sa vigne. La terre contenant des éléments défectueux, qui produisent des nodosités dans les racines, il a eu la patience de s'enquérir, à droite et à gauche, et de faire des expériences, à longue portée, pour trouver l'origine du mal : seule l'arrête la considération de la cherté du remède.

L'eau qui arrive sur le terrain est thermale : nous en constatons la chaleur, en plongeant la main dans le conduit. C'est, paraît-il, une excellente chose, et toute providentielle pour cette région, que la chaleur humide apportée ainsi au pied de la vigne, à cette altitude.

Ici, au milieu du terrain, une ancienne chapelle wesleyenne — achetée, avec le jardin, il y a environ 25 ans. Deux ceps montent le long de la façade : l'un d'eux a 75 ans et donne encore cinquante kilogrammes de raisin.

De cette vigne, la gloire du Fr. Heinrichs, le Fr. Poschmann tire le vin.

Le Fr. Heinrichs est petit, vif ; ses yeux pétillent, et le sourire, qu'il cache à demi dans sa barbe, distille parfois l'ironie douce et gracieuse des couvents. Le Frère Poschmann, lui, est long, maigre, calme et mesuré ; son nez aquilin achève de donner à sa physionomie ce cachet ascétique et pieux, que deux yeux pleins de bonté et de dévouement orientent vers l'action.

Le Fr. Poschmann ne connaissait même pas le vin, lorsqu'il est entré en religion. Il est devenu un vigneron de premier ordre ; mais sa compétence s'arrête devant le domaine du Fr. Heinrichs, lequel ne produit que des raisins et ne s'occupe ni de les écraser ni de les travailler.

Le laboratoire du Fr. Poschmann est une cave, qu'il a su faire extrêmement fraîche, et où se trouvent le pressoir, les fûts, les bouteilles et tous les accessoires. Seul, l'alambic a sa place au milieu du jardin.

Des locaux du Fr. Poschmann partent, tous les ans, assez de bouteilles de vin blanc, pour que les Missionnaires de la Préfecture en aient pour dire leurs Messes et réjouir parfois, les jours de fête, la frugalité de la table commune. Il en a davantage, naturellement. Et le revenu de Klein-Windhoek — en vin blanc, vin rouge et *brandy* — constitue pour le Révérendissime Préfet un appoint sérieux.

Le vin blanc est le produit le plus parfait qui sorte de la cave du Fr. Poschmann : il est d'une pureté et d'une limpidité admirables, et le goût rappelle, dit-on, le vin du Rhin. Aussi le premier prix décerné au vin de Klein-

Windhoek couronne-t-il, à la fois, les mérites de celui qui a reçu les raisins et en a extrait le jus agréable, que nous avons pu apprécier, et les efforts de celui qui a veillé, avec une si maternelle sollicitude, à la formation des belles grappes de la vigne. Comme ce sont, tous deux, d'excellents religieux, ils répètent, souvent, la belle parole du saint Roi David : *Non nobis, Domine, sed nomini tuo da gloriam*, et celle de Saint Paul : Deus *autem incrementum dedit.*

A côté de la vigne, le Fr. Kleist possède un verger de 350 arbres, — citronniers, orangers, pêchers, etc. — et les Missions dénuées de jardin recourent, souvent, à cet habile jardinier.

Et quelle ressource, en cette région, que le citron versé abondamment sur la table, lors des intenses chaleurs de l'été !...

La maison, ancienne, en briques simplement séchées au soleil, est pauvre, mais admirablement entretenue. Tout y est propre, gai, élégant même. L'ingéniosité des Frères transforme en salon les quatre murs les plus misérables.

Deux chambres forment chapelle pour le Père, les Frères, les Sœurs Bénédictines, les enfants de l'école (enfants de couleur) et les quelques Catholiques de Klein-Windhoek qui sont de race blanche. Auprès de tout ce monde s'exerce le ministère du Père qui est chargé de diriger l'exploitation.

Quand nous aurons vu les cinq réservoirs pour l'eau, les *airmotors*, le moteur destiné à les remplacer lorsque le vent ne souffle pas, nous aurons fait le tour de la propriété, qui n'est pas très grande, mais dont pas un pouce n'est perdu.

Tout près de la maison, l'on construit, en ce moment, une nouvelle cave, — agrandissement nécessité par l'abondance de la récolte du raisin : le Fr. Heckmann dirige les travaux. La pierre vient du haut du terrain, les briques sont prises et séchées en bas ; c'est donc le minimum de dépense possible. A l'heure actuelle, Monseigneur le Préfet ne consentirait à aucune construction,

si utile fût-elle, sauf dans de pareilles conditions de bon marché.

Le Fr. Heckmann — maçon, entrepreneur, architecte même — est un colosse, mais qui donne l'impression d'un bon géant. Son sourire est aimable et rassurant, ses yeux ne reflètent que la douceur ; pour un peu, on dirait qu'il a l'air de vouloir se faire pardonner sa taille et son apparence formidable.

Le Fr. Heckmann n'appartient que temporairement à Klein-Windhoek. Il est à la disposition de Mgr le Préfet, pour toutes les Missions où quelque bâtisse est à construire. C'est la grande ressource de la Préfecture, pour faire sortir de terre les abris destinés à développer les exploitations ou à servir d'habitations aux Pères, Frères et Sœurs. On lui donne, souvent, comme aide le Fr. Uken (actuellement, à Windhoek), ouvrier solide et trapu, dont la résistance au travail paraît être sans limites.

Mentionnons encore, pour être complet, le Fr. Meyer, qui avance toujours en âge et cependant aide, activement, soit le Fr. Heinrichs, soit le Fr. Kleist, — tout en édifiant la communauté par sa modestie et son effacement volontaire.

C'est le Père Schleipen qui préside aux destinées de Klein-Windhoek. Grand et bien bâti, il s'intéresse activement, depuis une bonne dizaine d'années, à cette œuvre et y met tout son cœur. En ce moment, il dirige la Paroisse de Windhoek même, à cause de l'absence du Père Joseph Krein, parti en Amérique pour augmenter, un peu, les ressources de la Préfecture.

Il est remplacé ici par le Père Buecking, blessé de guerre et pas encore bien guéri. Son impatience de se livrer au ministère est mise à rude épreuve : cela ne l'empêche, pourtant, pas d'être gai et confiant, et, lorsque son franc sourire s'étale sur sa belle barbe de jais, on se prend à regretter que tant de vie ne puisse être employée encore au pressant travail des Missions indigènes. Mais le Père a un grand espoir au cœur : le Père Jean Gérard, qui a tant aimé les noirs, va venir à son aide. Une neuvaine est commencée, et, comme elle a pour but de pro-

curer aux pauvres noirs un vaillant et jeune Missionnaire, on pense que le saint Père Gérard agira...

Parlons un peu de la réception faite à Monseigneur. Aussitôt descendu de l'auto, il est salué par les enfants de l'école — qui lui chantent, successivement, deux ou trois morceaux de leur répertoire.

L'après-midi, Salut et Bénédiction papale. Les Pères Stoppelkamp et Meysing étaient venus se joindre à nous. Ils nous montrent, de l'autre côté de la vallée, la location indigène et la petite chapelle-école où ils exercent leur ministère, l'un pour les Herreros et l'autre pour les Namas.

Le Père Meysing est le deuxième conseiller de Monseigneur Gotthardt et le Missionnaire des Herreros de Windhoek, Klein-Windhoek et du district. Grand, distingué, actif et intelligent, il ajoute à ces fonctions celles de professeur à la « Haute École catholique » dont nous avons parlé.

Le Père Stoppelkamp est professeur, lui aussi, — ce qui ne l'arrête pas dans son ministère des Namas du district de Windhoek. Plutôt moyen de taille, il me rappelle tout à fait le Père Emmanuel Teunissen : il est, d'ailleurs, lui aussi, excellent musicien...

Nous rentrons, et nous nous occupons, dès ce soir, de nos bagages ; car, demain matin, il faudra partir, — à cinq heures, au plus tard.

A trois heures, en effet, nous commencions nos Messes. Et, à cinq heures, deux autos démarraient de la Mission, montées par notre Révérendissime Père, Mgr Gotthardt, le Père Stoppelkamp et le Père Perbal. Il fait encore obscur et très frais.

« — Bon voyage ! » nous crie le Père Meysing.

§ XCIII. — **Départ pour Epukiro.**

Jusqu'à six heures et demie, nous voyageons à travers les montagnes : chemins rocailleux et malaisés, secousses et détours, — rien de tout cela ne manque. Mais les horizons rachètent les petites incommodités de la course.

Dans l'aube sans cesse blanchissante, les contours des montagnes prennent des apparences de plus en plus nettes : d'abord sombres et plus gigantesques, elles se teintent de bleu et semblent se rapprocher de nous. Les arbres passent comme des fantômes ; bientôt, les montées et les descentes sont plus nues, les roches se montrent, cassées de frais, offrant dans leurs anfractuosités des teintes blanches et brillantes, dès que le soleil se laisse soupçonner au loin.

Obligés d'attendre la seconde auto, qui a eu deux pannes, nous assistons au lever de l'astre, dont le disque monte sur l'horizon embrasé, — d'abord rouge et large, comme un grand plateau d'or sortant du creuset, puis, bientôt, blanc et lumineux, à en devenir éblouissant. Le ciel change, lui aussi, d'aspect : la teinte rougeâtre — qui a présidé au lever, éclairé toute la plaine d'une lueur sinistre et envoyé jusqu'à nous ses reflets d'incendie — s'adoucit, très vite, et les rochers s'illuminent aux rayons d'or, les uns après les autres ; les ombres montent, comme si elles voulaient aider à l'œuvre de splendeur, en faisant mieux ressortir les éclatantes lumières qui nous arrivent et croissent continuellement. C'en est fait : le jour est là...

Après une longue attente, nous voyons, enfin, déboucher d'un col l'auto retardataire ; et nous repartons ensemble.

La montagne est loin derrière nous : c'est le *veld*, comme nous l'avons vu dans le sud de la Colonie, couvert de pierres et de buissons. Encore une heure de chemins montueux, dans un massif gracieux et pittoresque, où nous apercevons la ferme où vint se réfugier le Général Maritz, après la défaite des Boers. Il y a là des points de vue délicieux. Les vallées sont surplombées par des collines, plus ou moins abruptes, aux formes toujours différentes et imprévues.

Désormais, le *veld* reparaît, définitivement, nu, implacable. De quelque côté que se tournent nos regards, c'est l'immensité des arbres épineux, plus ou moins espacés, sur l'immensité du sable sans végétation, brûlé par le soleil.

Tantôt, c'est le sable lourd, dans lequel les roues de nos voitures s'enfoncent péniblement ; tantôt, un sable blanchâtre, que les autos soulèvent en nuages de poussière fine et qui pénètre par les narines, par la bouche, dans les yeux, les oreilles, les habits, et nous couvre d'une couche de farine terne et collante ; tantôt, c'est le sable rouge, très fin, lui aussi, et plus salissant encore.

Par endroits, les arbres sont plus compacts ; quelquefois aussi, surtout vers le soir et le lendemain, l'herbe paraît et va même jusqu'à couvrir le sol. Mais, le plus souvent, ce ne sont que des buissons épineux, petits ou grands (ceux-ci allant jusqu'à nous griffer, au passage, en pleine figure), et, de-ci de-là, des touffes d'herbe absolument séchée.

Après un arrêt dans une maison, en plein soleil, sur un emplacement sans aucun arbre, — pour attendre, encore une fois, la seconde voiture — nous faisons halte, à midi, sous un arbre dont le maigre feuillage commence à peine à pousser, vert et menu. Il forme rideau, car je ne puis appeler ombrage ce qu'il nous offre : nous en sommes, pourtant, fort satisfaits.

C'est là que nous allons prendre notre repas. La chaleur est intense, mais supportable, à cause de l'ombre et de la brise. L'ombre, si clairsemée qu'elle soit, produit une différence sensible dans la température ; mais plus considérable est l'adoucissement apporté par le vent.

Notre frugal repas est vite expédié. Un peu de repos, pour éviter de repartir dans la pleine chaleur ; et, bientôt, les chauffeurs cornent, pour nous rassembler.

Celui qui dirige le voyage se fait fort de nous conduire à Epukiro avant la nuit : nous consentons, sur sa parole, à ne pas nous arrêter en route.

Mais voilà qu'il se trompe de chemin : dans ce pays, il faut bien le dire, il n'y a ni routes nationales, ni même de chemins vicinaux, — ce ne sont que des pistes de wagons à bœufs. Quand il y a des bifurcations, il faut être extrêmement connaisseur pour s'y retrouver.

Au bout d'un certain temps, nous aboutissons à un endroit de la plaine surchauffée, où un blanc et quelques

noirs sont en train de forer un puits, à l'aide d'un moteur et d'une machine *ad hoc*. C'est la première préoccupation d'un fermier qui veut s'établir dans ces parages : trouver de l'eau, car rien à faire, sans eau, dans une contrée où il ne pleut presque jamais.

Nous lui demandons la route. Il nous montre une direction différente. Force nous est de rebrousser chemin, de reprendre la bifurcation et de nous engager ailleurs.

Nous rencontrons beaucoup de gibier : des lémures, sortes de petites bêtes ressemblant assez à des fouines, et qui se sauvent à notre approche, rasant le sol avec une vitesse extrême, leur queue fourrée formant panache, tantôt horizontalement, tantôt levée en l'air, suivant l'espèce, — des autruches, qui se mettent à courir lourdement, à moins que, se trouvant assez loin, elles ne nous regardent dédaigneusement passer, — des gazelles de plusieurs sortes, dont les bonds prodigieux sont d'une légèreté et d'une grâce parfaites, — deux chacals, qui s'enfuient, à fond de train, le cou tendu, — des antilopes, des pintades, et nombre d'autres volatiles, la plupart inconnus en Europe, — des singes, — et même Messire Jeannot, que nous vîmes détaler, à toute vitesse, alors qu'il faisait sa première promenade, non parmi le thym et le serpolet, ni le trèfle et la rosée, mais dans l'herbe sèche et le sable tiède déjà des rayons du soleil matinal...

Les autruches vont, généralement, deux ou trois ensemble : nous en avons vu jusqu'à neuf. Les singes étaient une bande. Les lémures sont légion. Certaines gazelles vont seules. L'une d'entre elles, fuyant d'abord, s'arrêta, dès que nous eûmes stoppé pour la contempler, s'accroupit sur le sol et se mit à regarder la grosse voiture d'un œil étonné, innocent : sa belle tête fine, surmontée de deux petites cornes, ne bougeait pas plus que si la bête eût été une statue. Elle attendait, calme et, pourtant, sur ses gardes. Quelqu'un sortit de l'auto, — sans desseins criminels, je vous assure. Immédiatement, les jambes nerveuses de la gazelle se détendirent, comme sous l'action d'un ressort secret, et, en deux bonds, elle avait déjà franchi une distance respectable. Un peu plus loin,

elle se retourna : la deuxième auto arrivait. Ce fut fini : l'animal disparut dans les buissons.

Les habitations sont très rares : dans l'après-midi, nous en voyons une, au milieu de terrains sablonneux et de *kraals* remplis de bestiaux. On nous montre le chemin que nous devons suivre : « Toujours à l'est ! »

Une heure plus tard, nous arrivons devant une clôture neuve, qui barre brusquement la piste : il faut, nécessairement, obliquer à droite, vers le sud. Nous longeons la clôture et voulons rejoindre la piste interrompue. Mal nous en prend : nous tombons sur des terrains très pénibles aux voitures et sans aucune trace. Là-bas, au loin, un moulin à vent dresse sa couronne de plaques de zinc, qui tourne au vent. Allons-y : il doit y avoir une maison tout près.

Déception : rien qu'un réservoir d'eau ! Cependant, nous apercevons un noir. Sur ses renseignements fort vagues, nous prenons un chemin de sable rouge et parvenons, à six heures et demie, en vue d'une ferme, que Mgr le Préfet reconnaît comme devant être celle d'un nommé Step. A la bonne heure : nous ne sommes plus très loin. Peut-être pourrons-nous encore atteindre Epukiro, ce soir. Tout au moins trouverons-nous à loger ici.

Step est absent. Madame nous reçoit et nous déclare que nous avons encore 100 kilomètres à faire ! Nous en avons déjà couvert 218, — au moins, 30 de plus qu'il ne fallait. Il n'y a qu'à loger dans cette ferme...

Les fermiers de ces pays sont très hospitaliers. Les distances sont telles qu'il est passé en coutume d'héberger, de nourrir les voyageurs, annoncés ou non, qui ont encore une longue course à fournir. Ceux-ci, d'ailleurs, ont déjà logé les Bénédictines d'Epukiro et se sont montrés, bien des fois, très aimables pour les Missionnaires.

C'est donc une affaire décidée. Nous acceptons une hospitalité si gracieusement offerte ; et nous nous installons, dans la fraîcheur du crépuscule, devant la maison, pour dire notre bréviaire.

Le soir, Step arrive ; et nous partageons le souper familial.

Monseigneur passera la nuit dans une chambre, Mgr Gotthard dans une autre ; les deux Pères iront loger dans une dépendance, où se trouve un local à peu près convenable. Tous, nous auront des lits.

Nous nous dirigeons vers les dépendances. Le lieu qui nous est échu est la chambre au grain. Il y a là des sacs de maïs ; et nos deux lits branlants s'offrent à nous, de chaque côté. Le mien va me scier le dos, toute la nuit, car il est arrangé de manière à laisser un bourrelet au milieu, n'étant composé que d'une couverture sur un treillis, — le tout reposant sur deux tréteaux. Il ne va pas falloir trop remuer la nuit, sinon...

A quatre heures, nous sommes debout. Après la célébration de la Messe et un petit déjeuner, nous repartons pour les derniers 100 kilomètres.

C'est ici, surtout, que nous trouvons du sable et que nous sommes copieusement couverts de poussière ! Le lever du soleil est loin d'être aussi poétique que le précédent. La plaine renferme moins d'arbres, beaucoup moins. En revanche, il y a un peu d'herbe.

Nous atteignons le cours de l'Epukiro ou, plutôt, ce qu'il est convenu d'appeler, par respect pour une ancienne tradition, le « lit de l'Epukiro ». Naturellement, ce lit ne sert plus à personne ; tout au moins peut-on affirmer que l'Epukiro ne s'en sert plus, et cela pour un bon motif.

Quelle sécheresse ! Quelle désolation, ajouterait-on, si l'on ne voyait que le gibier et les troupeaux abondent. Où tous ces animaux trouvent-ils de quoi manger et, surtout, de quoi boire ? Il est vrai qu'il y a des fermes, tous les trente ou quarante kilomètres. On dit que, non seulement les bestiaux, mais les animaux féroces (lions, tigres et léopards) viennent s'abreuver, la nuit, aux réservoirs destinés au bétail et que, quelquefois, ils emportent une pièce ou l'autre dans leurs griffes...

Enfin, Mgr Gotthardt nous montre le poteau qui indique le commencement de la propriété de la Mission. Il ajoute qu'elle a trente kilomètres de long sur dix de large. Mais j'imagine que l'on n'en est guère riche, de ce fait. Il n'y a que du sable, quelques pierres très cal-

caires, quelques touffes d'herbe sèche, et beaucoup de petits buissons aux longues épines blanches.

Il est vrai que, lorsqu'il a plu, tout cela reverdit, comme par enchantement. Mais que mangent, en attendant, les troupeaux que nous rencontrons ? Les vaches, les bœufs et, surtout, les veaux nous regardent d'un air ahuri, immobiles, puis soudain, comme nous leur arrivons dessus, détalent avec précipitation. Nous ne voyons pas trop ce qu'ils peuvent faire d'autre. Ils sont, probablement, en marche vers un coin mieux fourni et connu d'eux...

Voici des ânes. La Mission a commencé avec trois ânes : aujourd'hui, sans qu'on ait eu à s'en occuper, il y en a une soixantaine. Ils vont et viennent, broutent où ils peuvent et sont employés, quelquefois, à certains travaux, comme de tourner la *noria* de l'abreuvoir. Comme ils n'ont presque pas de valeur marchande et que leur chair n'est pas mangeable, on les laisse vivre... et se multiplier.

Finalement, nous apercevons un clocher. Nous allons droit dessus, — ce qui ne va pas sans peine, les autos enfonçant dans le sable, démesurément.

§ XCIV. — **Mission Bechuana d'Epukiro.**

Les cloches sonnent, à toute volée, pour annoncer l'arrivée du Prélat ; et nous parvenons, après bien des efforts, devant la maison du Père, — riante demeure, fraîchement peinte, avec les trois lettres O. M. I. se détachant, en noir, au-dessus de la porte. L'église est toute contiguë. Nous allons faire une prière et, ensuite, nous laver et nous brosser. Ce n'est pas un mince travail.

Pendant ce temps, les noirs se sont assemblés, devant la porte, dans le petit enclos qui précède la maison.

Monseigneur vient sur le seuil, et le Père François Watterott, Missionnaire d'Epukiro, le salue, au nom de la Mission, et lui présente ses enfants. Il est le fondateur d'Epukiro et les a tous baptisés. Il a donc bien le droit de dire : Mes enfants...

— « Je n'ai pas le nombre à vous présenter », ajoute-

t-il ; « ici, nous ne comptons pas par milliers, mais par centaines, — ils sont 220. Mais ce que je puis dire, c'est qu'ils sont fervents, attachés à la Mission, et qu'ils m'ont donné de nombreuses consolations. »

Il demande, ensuite, la bénédiction de Monseigneur.

— « Vous n'avez pu avoir la quantité », répond Monseigneur, « mais vous vous êtes appliqué à la qualité. C'est beaucoup : c'est l'essentiel. Je bénis vos enfants, et la Mission, et les Sœurs Bénédictines, qui sont venues de l'Est africain pour vous aider. Et je souhaite que l'accroissement du nombre vienne, un jour, augmenter vos consolations et vos joies. »

Puis tous défilent devant Monseigneur assis : le Père les présente, et ils baisent l'anneau pastoral.

Il y a peu d'hommes : les jeunes gens et les hommes sont employés au chemin de fer. Les trois années qui viennent de s'écouler ont été désastreuses pour ce pays, comme pour le reste du Sud-Africain. Les champs de maïs n'ont rien pu produire, la pluie n'ayant pas donné. De plus, l'herbe est trop sèche et trop rare, du fait de cette absence totale de pluie : tout le monde cherche à vendre le bétail, qu'on ne sait comment nourrir, — d'où baisse énorme des prix, puisque le meilleur bœuf (500 kg.) se vend, tout au plus, trois livres (75 fr., ou 170 de notre franc-papier actuel). Et dire que cela n'empêche pas la viande de se vendre très cher !

Ne pouvant plus faire vivre la famille du produit des champs, que l'on ensemence et où rien ne pousse, les hommes sont allés chercher de l'argent ailleurs : la ligne que l'on construit, en ce moment, de Windhoek à Gobabis, leur en offre, assez près (deux à trois cents kilomètres).

Ceux qui se présentent sont des vieux, généralement. Ils sont vêtus de défroques, comme au Bechuanaland. Un de ces malheureux a un pantalon dont plus des trois quarts ont disparu ; le reste tient par une espèce de miracle. Il n'est pas trop à plaindre, parce que les grands « jours », ménagés par la vétusté dans ces « socques » très spéciales, sont plutôt appréciables par la chaleur qui

règne ici : les courants d'air font du bien, et je vous prie de croire que l'air entre là-dedans, comme il veut.

Les femmes portent de longues jupes, comme chez les Herreros, et de simples corsages, que la chaleur (ou la pauvreté) change souvent en dentelle très ajourée. Quelques-unes ont laissé les attaches se relâcher : est-ce pour s'assurer la continuité des courants d'air sur la poitrine, ou les agrafes auraient-elles disparu, sans chance de retour ? La tête est entourée d'un pauvre turban. Elles portent leurs enfants sur le dos, à la manière de tous les noirs que nous avons vus en Afrique.

Les enfants sont nus : sauf, pour les garçons, une courroie de cuir, qui porte un fragment de peau de mouton un peu plus grand que la main, et, pour les filles, une bande d'étoffe, qui supporte, aussi par-devant, des lanières de cuir très fines et assez longues au milieu, — elles ajoutent, quelquefois, des cercles de cuivre et de perles, qui entourent les reins, et de petits colliers de perles grossières. A part ces minuscules vêtements, les enfants ne portent rien d'autre. Pourtant, à la fraîcheur du matin, ils se couvrent, parfois, d'une peau de mouton. Les enfants de chœur revêtent, naturellement, une soutanelle et un surplis pour servir à l'autel : leur habit ordinaire n'est, vraiment, pas liturgique...

Là-dessus, nous allons souffler un peu. Aussi bien, n'est-ce pas du luxe : nous comptons 316 kilomètres de voyage, dont 98 ce matin, et dans une poussière sans nom.

La maison d'Epukiro est assez vaste : neuf chambres, plus une aile pour la cuisine, la salle à manger et les Sœurs, une école et les dépendances. Le tout a été construit et meublé par le Père Watterott, fondateur de la Mission et son seul titulaire jusqu'ici. Le Père est maçon, menuisier, charpentier, forgeron, peintre, imprimeur, relieur, etc.

Toutes les bâtisses sont faites en briques sèches — peu solides, mais suffisantes. La façade seule est crépie et peinte, et l'on doit dire qu'elle a fort bon air. Les chambres sont très bien peintes et ornées de filets de couleur, du

meilleur effet. Le pavement est fait de pierres plates, irrégulières, trouvées sur le terrain de la Mission. La cour — située entre le bâtiment principal, l'aile et l'église — est plantée de poivriers. Elle est un peu chaude et, malheureusement, couverte d'une couche profonde de poussière — qu'il est impossible d'enlever, à cause du peu de consistance du terrain. Il y a des trottoirs en pierres plates, de la même provenance.

L'église est pavée de pierres calcaires, plus régulières, mais qui s'usent plus vite. Avec un fin connaisseur et ouvrier habile, comme est le Père WATTEROTT, elle ne pouvait manquer d'être bien ornée. La table de communion et l'autel sont en bois, façonnés et sculptés par le Père. L'autel, surtout, est très beau ; l'ornementation en est riche, du moins en apparence, — car, en réalité, les sculptures, représentant des sujets eucharistiques, sont taillées à même le bois, et sculptures, peintures et dorures ont été exécutées avec la plus stricte économie. Avec de tels moyens, l'effet produit est surprenant : on jurerait que cet autel et cette table de communion sortent des meilleurs ateliers.

L'une des deux cloches a été donnée à cette Mission par une personne de Remilly (Moselle), belle-sœur du Dr. Ernst, bien connu à Metz.

Malheureusement, le Père n'a pas encore pu faire de plafond. L'église est tout entière sous le zinc, dont les plaques sont chauffées, continuellement, par le soleil et font de ce beau sanctuaire un véritable fourneau.

En arrière de la Mission, l'école, dont l'aménagement n'est pas encore terminé.

La Mission est située, avec le village indigène, sur un renflement du sol. Il y a un bon nombre d'arbres, à droite. Il y en a encore, plus loin et sur le renflement d'en face.

Malheureusement encore, sur le terrain même de la Mission, on n'a trouvé que de l'eau salée, aussi inutilisable que l'eau de mer. C'est une preuve de plus que le Kalahari était, autrefois, une mer intérieure, dont il reste encore des étangs salés, en nombre sans cesse décroissant. Cette théorie n'est, d'ailleurs, qu'une théorie — émise

par des savants, qui prétendent avoir bien étudié la constitution de cette contrée.

Pour trouver de l'eau douce, il a fallu aller dans la dépression qui sépare les deux éminences ou renflements du sol, dont nous venons de parler. Comme elle est étroite, il n'a pas fallu aller bien loin. On apporte l'eau à la Mission.

Les deux puits creusés dans cette vallée donnent de l'eau, en abondance, pour le jardin et l'abreuvoir.

La présence de l'eau douce a facilité la constitution d'un jardin, qui produit froment, maïs et légumes, pour la nourriture du Père, du Frère et des quatre Sœurs. Des rigoles ont été aménagées, partout, et l'eau y est déversée, tous les jours.

Le puits principal est accompagné d'un moteur et d'une pompe centrifuge, qui peut donner 40 mètres cubes d'eau par heure. Le réservoir en contient près de 200 mètres cubes. Un autre puits est situé, au bout du jardin, en un endroit un peu plus élevé. Un âne actionne la *noria*, qui déverse l'eau dans l'abreuvoir et dans le champ de maïs.

Il y a des champs de maïs, pour la Mission et les indigènes ; mais, comme ils sont situés sur la hauteur, ils demeurent tributaires des pluies. Cela équivaut à dire que les années de sécheresse compromettent, absolument, les récoltes.

La Mission est située dans le Kalahari : c'est la dernière exploitation avant le désert proprement dit.

Elle a été fondée, il y a dix-neuf ou vingt ans, d'une manière assez originale.

Une tribu de Bechuanas vint de la région de Kuruman, à l'est de Kimberley, se fixer à Aminuis, dans la colonie allemande.

Le Gouvernement allemand demanda ou offrit aux Pères Oblats de s'occuper de ces pauvres gens. Une scission s'opéra dans la tribu, et la moitié vint se placer dans les parages de la Rivière Epukiro. Le Gouvernement offrit, alors, aux Pères de leur céder ce terrain, à raison d'un peu plus de douze sous l'hectare. Ainsi commença la Mission d'Epukiro.

Le Père Watterott, d'abord chargé d'Aminuis, vint fonder Epukiro. De son travail nous admirons les résultats matériels. Au spirituel, on pourra juger de son zèle, quand on saura qu'il a converti toute la tribu (aujourd'hui, 220 individus), — sauf un seul, le sorcier. Irréductible pour ce qui le concerne, cet homme a, pourtant, laissé baptiser toute sa famille. Son métier de sorcier n'a plus d'emploi : n'importe, il demeure fidèle à son paganisme et reste à l'écart.

Après avoir converti ses gens, le Père s'est appliqué à les former. Son travail consiste, maintenant, à faire de sa petite paroisse une communauté fervente, et, autant que nous avons pu le savoir et même en juger, il a réussi.

Certes, la Mission n'a pas grand avenir. Comme le Père le disait à Monseigneur, il ne peut compter par milliers, comme en certaines autres Missions. Il ne peut espérer que l'accroissement normal de la population de cette petite tribu. La stérilité du terrain ne pourrait nourrir des agglomérations plus importantes, puisque la sécheresse chasse déjà, pour un temps du moins, les bras les plus solides.

Mais n'est-ce pas une grande œuvre, et bien consolante, que celle de diriger ce petit troupeau, dont la ferveur et l'union fait penser aux chrétientés de la primitive Église ? N'est-ce pas un noble et précieux travail que celui de façonner ces âmes et de les conduire à une perfection toujours plus haute ?

C'est à quoi s'emploie le Père Watterott, qui connaît très bien la langue sechuana, et se sert des livres du Père Porte — lequel évangélise, à Taungs, des peuplades de la même nation...

A sept heures, les braves gens d'Epukiro sont réunis pour le Salut.

A tous ses autres talents, le Père joint celui de musicien. Il est à l'harmonium, accompagnant le chœur qu'il a formé. Quelques jeunes gens et jeunes filles forment la chorale ; et nous devons dire que nous n'avons encore entendu, dans aucune Mission indigène, une telle per-

fection de nuances et d'exécution dans le chant. Parfois, on répond de la nef, et, si les morceaux sont chantés avec trop de force, dans les passages où il faut appuyer, les *pianissimo* sont rendus avec une douceur qui laisse supposer à quelle beauté musicale arriverait ce peuple, s'il n'avait pas un goût invincible pour le chant crié de toute la force du gosier.

Leur piété dans la prière est bien édifiante. Ils ne se lassent pas de prier, de chanter et d'être à l'église. C'est bien la paroisse chrétienne, dont tout le bonheur se concentre dans le sanctuaire. Sur l'autel, le Père a peint deux cerfs venant boire à la fontaine jaillissante : cette image me fait faire le rapprochement inévitable entre l'allégorie sainte et la réalité consolante. Oui, ce peuple, autrefois infidèle, est venu à la fontaine des eaux éternelles : avidement, il boit, — c'est sa félicité sur cette terre ingrate, c'est son espérance pour l'autre vie. S'ils souffrent et peinent dans la vallée implacable, sèche, aride, obstinée à ne pas fournir le pain quotidien, — c'est leur vallée de larmes — ils savent qu'ils ont un refuge assuré auprès du Dieu qui réconforte et console. Et ils vont à Lui. Chaque fois que retentit la voix de la cloche, dans la belle flèche d'Epukiro, ils accourent tous, grands et petits. Soupirant après la parole vivante et la grâce qui nourrit et soutient leurs âmes, ils ne manquent aucune cérémonie, aucune prière : leur vie est là...

Epukiro est, vraiment, un petit paradis. Mgr le Préfet me disait, hier :

— « Jamais je n'aurais le courage d'enlever le Père à ses enfants. Il obéirait, parce qu'il est un bon religieux. Mais il en mourrait. »

Envoyé ici malade, il se maintient dans un état de santé robuste. Le climat est chaud, très chaud ; il est à la porte du désert, loin de toute communication ; la poste ne lui vient que très irrégulièrement, une fois par mois ou par trimestre ; presque jamais de visites, — une fois par an, peut-être. Que lui fait tout cela ? Il vit pour Dieu et ses enfants : il est heureux.

Il a, pour le seconder dans la partie matérielle, depuis

plusieurs années, le Fr. Jean Langehenke — dévoué, ardent au travail et rompu au climat, gai, surnaturel, etc. Si le Père Watterott, avec son visage maigre et doux encadré d'une barbe restée noire, rappelle un de ces apôtres formés par Saint Jean, le Disciple bien-aimé, le Fr. Langehenke met dans la petite communauté la note alerte et joviale. L'un semble une âme méditative, où domine la réflexion sérieuse et profonde ; l'autre est la bonne humeur simple, qui se dépense avec joie et consciencieusement...

On dit qu'une tribu de Herreros, placée à côté de la nouvelle ligne de Windhoek-Gobabis, et encerclée de toutes parts par les fermes des blancs, n'a plus assez de terrain pour ses pâturages et va être transférée dans une autre réserve à créer. Le bruit court qu'on lui assignerait un emplacement au delà d'Epukiro, plus avant dans le désert : cela constituerait un nouveau champ d'action au zèle du Missionnaire et pourrait accroître, avec le temps, sa petite communauté. Mais c'est un élément nouveau, race et langue différentes. Le Père ne pourrait-il pas dire, après quelques années : *Multiplicasti gentem, non magnificasti lætitiam ?*

Il est vrai que cet inconvénient n'arrêtera jamais un Oblat : puisqu'il y a des âmes à sauver, on peut être sûr qu'il tentera tout pour les sauver...

Jeudi matin, petite visite à l'école. Les enfants y sont dans leur « habit » ordinaire, — ce qui ne gêne ni la Sœur ni le mobilier de l'école : au moins ne déchireront-ils, aux clous des bancs, aucun vêtement coûteux. Les grandes filles sont mieux habillées, et quelques garçons arborent des culottes khaki d'un certain âge.

Le Père, sur l'invitation de Monseigneur, pose quelques questions sur la Confirmation : les réponses sont nettes et rapides, — on voit qu'ils savent leur matière. On les fait additionner, en allemand, soustraire, multiplier ; en séchuana, il n'y aurait pas moyen, car ils ne peuvent compter que jusqu'à dix, — aller plus loin est une affaire qui devient plus compliquée que le départ des Juifs d'Égypte vers la Terre Promise.

Monseigneur félicite les enfants et la Sœur des résultats obtenus : l'école promet...

Vendredi matin, premier Vendredi du mois, Communion générale à la Messe de Monseigneur : 62 indigènes s'approchent de la sainte Table. Si l'on se rappelle que la plus grande partie des hommes sont à plusieurs centaines de kilomètres, et qu'il y a un grand nombre d'enfants en bas âge ou incapables de communier encore, on sera obligé d'avouer que ce chiffre est significatif de la ferveur de ces braves gens.

Une heure après la Messe, les voici de retour pour la Confirmation — à laquelle dix-sept enfants vont prendre part.

Le peuple vient chercher Monseigneur, processionnellement, devant le presbytère ; suivent les confirmands, les enfants de chœur, les prêtres — et le Pontife, en chape, mitre et crosse (la crosse de bois faite par le Fr. Oberlé, à Windhoek).

Les cérémonies de la Confirmation semblent impressionner ces bons fidèles, qui n'ont jamais vu d'évêque.

Les confirmands (comme, d'ailleurs, tous les communiants de ce matin) sont convenablement habillés, — les garçonnets portant, généralement, veste et culotte de toile blanche ou khaki, reposant directement sur la peau : c'est l'habit du dimanche et des fêtes. Quand on porte cela, on ne bouge plus. C'est gênant pour des négrillons ; mais il faut se faire une raison, n'est-ce pas ?

Après la Confirmation, la Messe, chantée par Mgr le Préfet apostolique.

L'assistance est nombreuse : 140 personnes. On peut dire que tout le village est là, même les enfants à la mamelle. Le côté des dames est très pittoresque. Elles aussi ont leurs habits du dimanche, et plusieurs ont adopté la mode herrero des longues jupes : tailles minces, turban élevé droit au-dessus de la tête, quoique moins haut que chez les femmes herreros.

Mais ce qui est le plus intéressant à constater, c'est qu'il n'y a, pour ainsi dire, pas une femme qui ne tienne

un ou deux bébés, sans préjudice de ceux qui sont sur les bras ou sur le dos des fillettes, en avant.

Et tout ce petit monde, au bout de quelques minutes, commence un réel concert, qui fait concurrence à la chorale. Celui-ci ramage tout seul, les yeux en l'air, rêvant de je ne sais quelle pâtée de maïs, qui le comble d'une joie gourmande. Celle-là gazouille, en jouant avec la médaille de sa mère. Cet autre pousse des cris, pour attirer l'attention de sa grande sœur et lui montrer ce qui l'intéresse lui-même. Cette petite se plaint, gémit, pleure et, finalement, se met à hurler. D'autres s'assiéent sur les accoudoirs, le dos à l'autel, ou bien se roulent, à quatre pattes, sous les bancs, etc... C'est un spectacle inénarrable.

Les fillettes, excédées, apportent les bébés à leurs mamans, qui en ont déjà un ou deux. A leur tour, les mamans sortent de l'église, parce que tel ou tel crie par trop fort. L'une d'entre elles semble un peu en colère : elle se dirige vers la porte avec un enfant sur le bras et un autre à la main ; malgré son émotion, elle n'oublie pas de prendre de l'eau bénite ; mais, à peine est-elle sous le porche, que l'on entend retentir une claque formidable. Ici, cela ne prend pas de temps, il n'y a pas de langes à soulever.

Mais alors, la scène tourne au drame : le gosse la trouve mauvaise et se met à pousser des cris perçants — lesquels amènent une nouvelle claque. Décidément, le petit ne tient plus à une vie si amère : il hurle à en rendre l'âme ou à fendre les pierres, — et le drame se poursuit, toujours un peu plus loin.

A la fin de la Messe, la pauvre femme revient, mais, cette fois, la petite qu'elle tenait par la main a changé de couleur : elle est tout enfarinée par la poussière où elle s'est roulée avec délices, pendant que son frère exhalait sa douleur en cris furibonds.

On m'excusera de m'être livré à ces observations, durant la sainte Messe. C'était la première fois que je me trouvais placé au fond de l'église, pendant une cérémonie : et, franchement, le bénitier étant attaché au bord de mon banc, tout près de moi, je ne pouvais échapper à ce

spectacle incessant. C'était, pendant tout le temps, un va-et-vient, un mouvement, un bruit aux mille tons variés : après avoir lutté, je me suis résigné à n'être plus qu'un *reporter* qui enregistre.

Mais, ce qui était admirable durant ce manège, c'était la piété et le recueillement des mères. Bien qu'elles fussent obligées de donner à boire à leur progéniture pour la faire taire, ou qu'elles fussent agacées par les mouvements et les taquineries d'un ou de deux petits paquets de nerfs, on les voyait les yeux fixés sur l'autel et remuant les lèvres pour la prière. L'une d'elles avait posé sa petite fille sur l'accoudoir : la gamine lui prenait son turban, lui promenait ses mains sur la figure, lui tirait sa médaille, déboutonnait son corsage, etc.; et la mère ne bougeait pas, l'écartant seulement un peu, lorsqu'elle lui cachait la vue de l'autel et du célébrant.

Les enfants, placés en avant, sont, eux aussi, calmes et recueillis. Ennuyés, parfois, par leurs petits frères ou sœurs qu'on leur a donnés à porter, ils les conduisent dehors ou à leurs mères, pour s'adonner, plus tranquillement, à la prière.

Après la Messe, Monseigneur donne la Bénédiction papale, que tout le monde reçoit avec bonheur.

Les petits confirmands rentrent chez eux, — peut-être, pour se débarrasser de leurs vestons et culottes, qui doivent passablement les gêner et qu'ils saliraient, incontestablement, en peu de minutes.

Les petites filles viennent réclamer l'honneur d'aller chercher de l'eau fraîche au réservoir. Elles reviennent avec de grands seaux remplis, qu'elles portent déjà bien adroitement sur leurs têtes. Le Père Watterott nous dit que les femmes arrivent jusqu'au poids de quarante litres, portés de cette manière.

La chaleur augmente, avec le soleil qui monte dans le firmament. Ce qui distingue la chaleur de ces immenses déserts, c'est qu'elle est nette, franche, légère. Le soleil cuit, car ses rayons sont vifs et ardents et ne traversent aucun nuage ni buée. Pas d'humidité dans l'air : aussi ne connaît-on pas, par ici, la chaleur lourde de la côte du

Natal ou de nos régions européennes. Le soleil n'est jamais de plomb. L'ombre est toujours un soulagement, et l'on y jouit d'une fraîcheur appréciable ; car la différence de température est assez grande entre les endroits ombrés et ceux qui sont brûlés par le soleil. En hiver, elle est plus grande encore, comme nous avons pu nous en apercevoir au Basutoland.

Les nuits sont fraîches, en vertu du même principe. Et cette fraîcheur n'est jamais humide : c'est, plutôt, une absence de chaleur, un abaissement de la température. Cela explique qu'on puisse dormir, la fenêtre ouverte, ou que l'on puisse installer son lit en plein air, sous les vérandas ou même dans la cour, comme le font plusieurs fermiers. Nous avons vu parfois, dans les internats, des lits dressés sous les vérandas pour certains enfants, qui avaient pris cette habitude dans les fermes.

En été, pourtant, la chaleur peut devenir accablante, — au soleil, du moins. Mais on s'y habitue, paraît-il, et les coloniaux acclimatés saluent toujours avec joie la fin de l'hiver. Le Père Watterott nous dit que, dans cette région plutôt tropicale, le froid de l'hiver est assez sensible : il affirme même qu'il y a des gelées et que l'eau des cuvettes, dans les chambres, est parfois recouverte d'une couche de glace. Mais on n'y connaît pas la neige.

Nous allons visiter une ou deux huttes. C'est le même principe de construction que chez les Buchuanas de Taungs. Il n'en faudrait pas plus pour prouver la parenté d'origine entre cette tribu et celles du Bechuanaland, tellement ces huttes diffèrent de toutes les autres de cette contrée.

Un mur circulaire ou rectangulaire, formé de piquets, réunis par un mortier où la bouse de vache entre pour une grande part ; au-dessus, un toit de chaume dépassant les murs et soutenu par des piquets libres, pour former véranda ; devant, une clôture de roseaux et de piquets entrelacés.

La seule différence que nous constatons ici, en comparant ces demeures avec celles de Taungs, c'est l'absence de ces murs exclusivement en terre. Là-bas, on les con-

stitue avec la terre mouillée et façonnée, ce qui ne les empêche pas de tomber en poussière. Le sable d'Epukiro ne se prête pas à ces manipulations. Le mortier de bouse sert, simplement, à combler les vides laissés entre les piquets et branchages des parois.

Le tout est soigneusement fait. Si nous remarquions à Doebra une notable supériorité, chez les Herreros, dans la construction et l'aménagement de leurs huttes, il y en a une bien plus grande encore chez les Bechuanas sur les Herreros. Ces habitations sont spacieuses, assez fraîches, propres, ordonnées, et les inconvénients de la fumée ne s'y font pas ou presque pas sentir. Des fenêtres y sont pratiquées, assez larges et régulières. Les ustensiles sont minutieusement rangés, dans les coins, et les nattes repliées.

Une autre ressemblance avec les huttes du Bechuanaland, c'est le système des groupements d'habitations familiales. Quand une famille devient nombreuse, la même enceinte renferme trois ou quatre huttes, afin que les enfants plus grands puissent y vivre, commodément, sous la surveillance de leurs aînés. Dans une de ces huttes, nous trouvons quatre jeunes filles, occupées à broyer des feuilles de tabac, pour en faire de la prise. Elles passent doucement une pierre ronde sur le tabac, qui est étalé sur de grandes pierres plates, et, lentement, appuient, étalent, ramènent en tas, pressent de nouveau la précieuse poudre — qui devient toujours plus fine et couvre la pierre d'une jolie couleur brune, ambrée aux bords.

Les *kraals* des bestiaux sont comme tous ceux du Sud-Africain, chez les noirs. Les bêtes y rentrent d'elles-mêmes, le soir. On ne les garde jamais, durant le jour : la ferme ayant 30.000 hectares, ce serait trop d'ouvrage. De plus, il n'y a pas de danger que les animaux se sauvent : ils sont retenus ici par l'eau et par la sécurité.

Nulle part, ils ne trouveraient à boire ; et, s'ils se mettaient en tête de reprendre leur liberté, ils seraient dévorés par les lions, les tigres, les léopards et les chiens sauvages.

On se demandera, peut-être, ce que deviennent, au

point de vue religieux, les hommes employés au loin et les jeunes filles qui se placent comme servantes chez les blancs. Pour ce qui concerne cette tribu d'Epukiro, le Père déclare qu'il est très content de ses gens et les retrouve très bons au retour. Ils profitent même de la connaissance qu'ils font de noirs d'autres races pour leur parler de Dieu, de la Religion, etc.

Une jeune fille se trouvait un jour aux côtés de plusieurs Herreros protestants. Au moment de prendre son repas, elle fit un signe de croix et une prière.

— « Qu'est-ce que cela ? » lui demandent les Herreros.

— « Ma prière », répond-elle.

— « Mais pourquoi pries-tu et qui pries-tu, en ce moment ? »

— « Je prie Dieu, qui est présent partout, et je Le remercie de la nourriture qu'Il me donne tous les jours. »

Et elle ne s'en tient pas là : comme elle a la langue bien pendue, elle leur fait un petit cours de catéchisme sur la prière.

— « Eh bien ! » disent tristement les Herreros, « voilà de bien belles choses que notre ministre ne nous a jamais apprises. Il faudra que nous allions voir ton prêtre. »

Les hommes font, également, des prosélytes parmi les ouvriers.

Dans les environs de la ferme, les Bechuanas ne perdent jamais une occasion de parler de leur sainte Religion. Plusieurs fois, quand ils voyaient un *Bushman* (Boschiman) malade, ils lui parlaient du Ciel, faisaient venir le Père, et un certain nombre de ces malheureux parias doivent leur Paradis à la charité active des paroissiens d'Epukiro.

Vraiment, cette paroisse est une heureuse et fervente chrétienté. Quelle belle œuvre a faite là le prêtre catholique, et une telle œuvre ne vaut-elle pas la peine qu'on y consacre sa vie ?...

Le soir, après la Bénédiction du Très Saint Sacrement, à la lumière douce de la lune, les fidèles se réunissent devant l'église et demandent à revoir Monseigneur, une dernière fois.

Le Père Watterott prend la parole, en leur nom, et déclare à notre Révérendissime Père, avec une profonde émotion, que jamais Epukiro n'oubliera cette visite et la bonté du Père qui a voulu combler de joie ses enfants. Pauvres déshérités des biens de la terre, ils ne connaissent guère de joies : celle-ci ne s'effacera pas de leur mémoire. Longtemps ils en reparleront, longtemps ils s'efforceront de revivre quelques-unes de ces heures bénies, et toujours ils prieront pour celui qui leur est apparu dans la majesté du Pontificat et les a bénis au nom du Pape.

Monseigneur répond que, lui aussi, il est touché des marques d'affection de ces chers enfants du désert. Il leur demande de prier pour lui, pour la Congrégation des Oblats, afin qu'il ait toujours des prêtres à leur donner, et il leur indique, comme rendez-vous et moyen d'union, la sainte Messe de chaque jour : là, ni Pontife ni prêtre ni fidèles ne seront jamais séparés, et, se tenant toujours unis, ils se retrouveront, un jour, ensemble et se reconnaîtront au Ciel.

Puis, Monseigneur les bénit, et, lentement, ils se relèvent, comme alourdis par un regret : on dirait qu'ils ne peuvent se faire à l'idée de la séparation, qu'ils croyaient, vraiment, pouvoir garder parmi eux cet Évêque si aimable, si bon, si accueillant, si attirant. Lui les salue de la main, leur sourit : ils sont là, immobiles, remplis de peine et de stupeur. Ce n'est que lorsqu'il a disparu qu'ils se réveillent. La réalité leur est dure : ils ne peuvent terminer ainsi la journée, — non, ils ne s'habitueront jamais à la pensée de ne plus revoir leur « grand Père ». Les voilà qui font le tour de la maison et reviennent devant la façade, pour chanter encore, chanter quelque chose de chez eux, en sechuana, pour dire leur adieu à Monseigneur et le revoir encore une fois...

Pauvres gens, et belles âmes ! Simples et frustes, comme des fils de la nature la moins favorisée qui soit, vous avez, cependant, une richesse de sentiments, une délicatesse de cœur, une perfection et une noblesse de reconnaissance que bien des blancs ne possèderont jamais à un tel degré. Comme vous appréciez à sa valeur le

don du prêtre, le don qu'il vous fait de sa vie ! Comme vous savez souligner la bonté de l'auguste Visiteur qui est venu, malgré les fatigues d'un tel voyage, vous apporter la grâce de l'Esprit-Saint et le réconfort de sa présence et de son affection !...

Je vous le dis, en vérité : DIEU a caché ces choses aux civilisés, qui se croient sages et avancés, et Il les a révélées aux petits, à ceux que beaucoup appellent encore, dédaigneusement, des « sauvages »... Que ne sont-ils *bechuanas*, ceux qui poursuivent de leur haine le prêtre catholique, parce qu'il leur a fait du bien ou qu'il a essayé de leur en faire, en passant !...

Le lendemain matin, lever à trois heures. A cinq heures, nos Messes dites, nous partions.

§ XCV. — **Mission de Gobabis.**

Nous refaisons une partie du chemin de l'autre jour, vers l'ouest, afin d'éviter la piste qui va droit vers le sud, parce qu'elle est extrêmement sablonneuse.

Nous n'échapperons pas, pourtant, au sable et à la poussière ; et les voitures auront toutes les peines du monde à faire quelques tours de roues, dans les parties du chemin où la poussière est plus profonde.

Un vent frais nous donnera, du moins, l'avantage de ne pas sentir l'ardeur des rayons du soleil ; et même, qu'il soit permis de le dire, bien que cela paraisse incroyable pour une région tropicale, nous avons eu froid, de cinq à huit heures. Et, pourtant, nous étions enveloppés dans de grands et chauds manteaux...

A onze heures, nous arrivions à proximité de Gobabis. Le plateau, qui était, jusque-là, tout à fait pareil à ce qu'il est aux environs d'Epukiro, — sable, buissons épineux et quelques arbres, parfois de l'herbe sèche, des fermes tous les vingt kilomètres, des antilopes, des gazelles, des lièvres, des lémures, etc. — devient, tout à coup, pierreux et légèrement accidenté. C'est, paraît-il, la proximité d'une rivière, qui passe à Gobabis,

qui est cause de cette différence : ou bien, n'en est-elle pas plutôt le résultat ?

Ce qui est certain, c'est que nous y voyons de l'eau : c'est la première fois, depuis que nous sommes dans cette colonie. Il y en a, de-ci de-là, — par flaques ou par trous, c'est vrai — mais il y en a. Et, à côté de ces endroits exceptionnellement fortunés, aux portes du désert, les rives sont vertes comme dans nos prairies d'Europe ; et les bestiaux séjournent, avec complaisance, sur ce tendre gazon, dont on ne trouverait pas le pareil, en ce moment, à mille kilomètres...

Voici, enfin, Gobabis : quelques maisons blanches, une école du Gouvernement pour les enfants blancs, la magistrature (ou *magistracy*), des boutiques, enfin l'hôpital catholique, l'église et le presbytère.

Nous avions fait, ce matin, 124 kilomètres ; depuis Windhoek, cela en fait 440...

Gobabis est situé, exactement, au sud d'Epukiro. Les trois Missions d'Epukiro, de Gobabis et d'Aminuis sont placées sur la même ligne de longitude, tout à fait à l'est de la Préfecture, — respectivement à 21 degrés ½, 22 ½ et 23 ½ de latitude sud (chiffres approximatifs).

Gobabis est à 1.416 mètres d'altitude, soit 290 mètres plus bas que Windhoek. Elle est le siège d'une magistrature ; et sa population s'élève à un peu plus de 4.000 habitants, dont 400 blancs seulement.

La cloche sonne, et aussitôt accourent des noirs, des Namas, — et aussi des Bechuanas d'Aminuis, venus, avec le Père Albert Humpert, pour saluer le Visiteur, qui ne peut aller les voir. Il y a aussi quelques Herreros.

Nous leur serrons la main ; ils baisent l'anneau de Monseigneur ; et nous entrons dans l'église. La petite église de Gobabis est très convenable et plutôt élégante. L'autel, sans être aussi gracieux ni aussi orné que celui du Père Watterott à Epukiro, est, pourtant, au-dessus de l'ordinaire. Il a été fait, il y a sept ans, par un ouvrier catholique de la colonie.

On nous conduit à l'hôpital — construit, il y a un an, par le Fr. Heckmann. Le défaut de ressources a obligé

le R^me^ Père Préfet à supprimer une aile, dont les fondations étaient déjà faites : on attendra des jours meilleurs...

Trois fillettes viennent présenter des bouquets de fleurs à Monseigneur : chose étonnante, on nous dit que ce sont des protestantes.

Le Père Jean Dohren, seul actuellement à la Mission, — le Père Henri Jacobi venant de partir pour l'Europe — nous dit qu'il n'y a qu'une douzaine de catholiques blancs, à Gobabis, et que, dans tout le district, il n'y en a pas une centaine. Mais il compte plus de huit cents noirs, — ce qui porte le chiffre de la paroisse à près de mille fidèles. Le travail est important, à cause des distances qu'il faut parcourir, continuellement.

Vers quatre heures, réception : une vingtaine de blancs et autant d'enfants de même couleur viennent souhaiter à Monseigneur la bienvenue. On nous fait remarquer qu'il n'y a, dans tout ce nombre, que trois enfants catholiques et pas une seule grande personne. C'est alors l'hommage de la population civile, sans distinction de religion, au Visiteur qu'elle estime et à qui elle veut le dire.

Après échange de compliments et présentations individuelles, les noirs, qui sont dans le jardin, s'approchent et exécutent un chant, en namaqua. Il y a là environ cent personnes, — des Namas, des Herreros, des Bechuanas et même des Boschimans.

Trois Boschimans sont accroupis dans le coin du bâtiment, vêtus seulement d'une pièce de toile qui porte la crasse de plusieurs années et les déchirures innombrables de multiples voyages : leur visage est un peu simiesque, — front fuyant, yeux enfoncés, pommettes saillantes — mais le teint est moins noir que celui des autres indigènes (on l'appellerait, plutôt, terreux). Ils sont ou craintifs ou défiants, se tiennent à l'écart et ne profèrent aucune parole. J'essaie de leur sourire : ils répondent par un sourire d'une seconde à peine et, aussitôt, se renferment dans leur mutisme, — le regard figé, soit vers la terre, soit droit devant eux.

Pauvres parias ! Les voilà donc, les premiers occupants du Sud-Africain, les vrais possesseurs de ce sol si souvent disputé, les rois et maîtres de toutes ces contrées, lorsqu'il n'y avait encore personne pour les pourchasser ! Les voilà, les parias, que toutes les peuplades noires ont expulsés, tour à tour, de leurs refuges, que pas une ne s'abstient de mépriser, que les blancs placent au dernier degré de l'échelle humaine, tout en bas, près des singes, jusqu'à dire qu'il n'y a pas de conscience chez un Bushman ! Les voilà, les restes de ce peuple, autrefois si nombreux et que tant de guerres et de poursuites ont fini par exterminer, à peu près !

On dit qu'il en reste une dizaine de mille, et quelques-uns vont même jusqu'à parler de trente mille. Mais qu'en sait-on ? Les Boschimans échappent à tout recensement, vivant en nomades, se refusant à tout contrôle, en marge de la civilisation sud-africaine. Leur vie était la chasse : on la leur interdit, désormais, le permis étant fixé à des prix que le Boschiman n'atteindra jamais, — sait-il, seulement, qu'il y a de l'argent dans le monde ? S'il est attrapé à chasser, on le mène en prison. Il ne lui reste plus qu'à voler des bestiaux, — *sport* qu'il pratiquait déjà, par manière de représailles contre ceux qui le chassaient de montagne en montagne, de plateau en plateau...

Et qui dira l'état d'abrutissement religieux et moral où croupit ce peuple déshérité ? Et qui viendra le tirer de ces abîmes ?...

Nous avons vu comment les Bechuanas, formés par le Père Watterott, se penchaient, avec miséricorde, sur les âmes des Boschimans, pour leur ouvrir les perspectives du Ciel. Ce mouvement pourrait être généralisé. A qui ce rôle sublime d'éclairer des lumières de la Foi les dernières heures de ce peuple expirant ? Quel noble idéal offre, au cœur vaillant des jeunes Scolastiques Oblats, cette Préfecture — en apparence, si désolée ! Oui, la Cimbébasie est désertique, en la plus grande partie de son étendue : mais un pays n'est-il pas très riche et très beau pour l'Oblat, du moment qu'il contient

des âmes délaissées ? Et n'y a-t-il pas de quoi tenter son cœur d'apôtre, s'il voit, dans le fond de ces déserts, les hommes les plus abandonnés et les plus méprisés, peut-être, du monde entier ?

Debout, jeunes gens qu'inspire l'Esprit de Celui qui est allé aux lépreux ! Debout, jeunes disciples de Mgr de Mazenod, lui-même imprégné de la miséricorde du Maître ! Voilà ceux que vous montre le grand Évêque, le Père des Oblats : heureux êtes-vous, si l'on vous assigne cette partie du champ à défricher !

Mais, fermons cette parenthèse. Aussi bien, n'aurons-nous, peut-être, plus l'occasion de revenir sur les Boschimans...

Un peu en avant, sont les jeunes gens venus, avec le Père Humpert, d'Aminuis. On le sait, Aminuis est le siège d'une partie de cette tribu de Bechuanas, originaires de Kuruman, et dont l'autre moitié habite Epukiro. Le Père Humpert a là 300 catholiques, — c'est-à-dire, presque toute la tribu : il ne reste qu'une dizaine de vieux, irréductiblement attachés à leurs traditions ou superstitions.

Ils ont l'air très confiants et très ouverts, en présence du prêtre. La physionomie est calme et sereine, les yeux intelligents. Ils se sentent honorés de l'attention qu'on leur porte, et ils le montrent, volontiers, par leur large et bon sourire.

Les autres sont surtout des femmes et des enfants namas, les hommes étant encore au travail. Le costume est celui que nous avons décrit : jupes longues, tailles minces et coiffures très élevées, chez les femmes, et réduction de l'habillement au strict minimum, chez les enfants, — sauf pour ceux qui vont à l'école : les fillettes portent de longues robes blanches, analogues aux robes de nuit de nos enfants d'Europe, et les garçons s'habillent comme ils peuvent...

Le catéchiste lit un compliment, en allemand, où il remercie Monseigneur de leur avoir envoyé des prêtres ; et Monseigneur lui répond, avec prière de traduire, que c'est dans l'union autour du prêtre que se trouve le

salut de leur nation. Avec le prêtre, ils sont sûrs de ne point s'égarer : qu'ils lui obéissent donc, et DIEU les bénira...

Le soir, Salut. Monseigneur, entrant dans l'église, est salué par un *Sacerdos et Pontifex*, en plain-chant, exécuté par une chorale de jeunes voix — qui chantent aussi le *Benedictus* (Cantique de Zacharie). Je crois bien que Dom Pothier et Dom Mocquereau trouveraient quelque chose à redire aux nuances ; mais nous avons rarement entendu un chant aussi net, aussi juste, aussi bien scandé. Le chapelet est récité en namaqua : langue singulière, remplie de *clicks* ou claquements de la langue, contre le palais, contre les dents, sur le côté de la bouche, etc., — on la dit très difficile, et je le crois volontiers...

Dimanche matin, une centaine de communions, pour le moins. A la Messe de Monseigneur, assistaient non seulement les catholiques indigènes, mais un grand nombre de ces enfants protestants qui étaient venus hier à la réception : on dirait, vraiment, que Monseigneur les a conquis. Ils ne se contentent pas de venir à la Messe ; mais ils demeurent à la Mission, pour voir les cérémonies de la Confirmation et entendre la grand' Messe, chantée par Mgr GOTTHARDT. Ils se placent même, sans hésiter, dans la procession qui va chercher Monseigneur, et paraissent fort intéressés par les gestes et paroles du Pontife.

Les noirs ne le sont pas moins. Il faut voir comme ils ouvrent les yeux, sur le passage de Monseigneur ; on dirait qu'ils emplissent leur mémoire de la vision de cet Évêque, de sa crosse, de sa mitre, de ses ornements et de toute la pompe des fêtes de l'Église. C'est la première fois qu'ils assistent à ce spectacle, et l'on peut être sûr qu'ils ne l'oublieront jamais.

L'église est comble. Je reconnais des femmes indigènes, que nous avons rencontrées sur une ferme, hier, à 30 kilomètres d'ici. Elles désiraient vivement venir, mais elles ne savaient pas encore si elles obtiendraient la permission du fermier et demandaient à Mgr le Préfet d'intercéder en leur faveur.

Une petite quarantaine d'enfants et quelques grandes personnes reçoivent la Confirmation. Il y a trois enfants blancs, trois frères.

Le tout se termine par la Bénédiction papale, reçue avec recueillement et avidité par l'assistance, — même par les protestants. Les deux allocutions de Monseigneur sont traduites par le Révérendissime Préfet apostolique, qui fut quelque temps à Gobabis et y a appris le namaqua. Le Père Jacobi, qui s'occupe de cette Mission avec le Père Dohren, est en ce moment en Europe, comme nous l'avons déjà dit ; et tous les enfants entourent, après la Messe, le secrétaire de Monseigneur, le prenant pour un frère du Père Jacobi et se refusant à croire à ses dénégations énergiques.

Le ministère de Gobabis est assez fatigant : il faut constamment voyager sur les fermes où travaillent et résident les indigènes, — il en est à 150 et 160 kilomètres, dans certaines directions. Les fermiers reçoivent très bien le prêtre catholique et admirent son zèle...

Le Père Humpert, d'Aminuis, nous raconte que, près de sa Mission, se trouve une dépression assez importante, qui était autrefois un lac salé, vestige de l'ancienne « Mer Caspienne » de ces pays. Quand il pleut, le sel déposé dans le sable monte, attiré par l'eau, et, après la pluie, on peut le recueillir en grandes quantités. C'est une monnaie d'échange pour les indigènes de la contrée.

Chose étrange, à première vue : les puits que l'on creuse tout près de l'ancien lac donnent de l'eau douce, et ceux que l'on a essayé de faire sur les éminences voisines, de l'eau salée, comme à Epukiro...

A quatre heures, Salut. Tout le monde est encore là. Les enfants s'organisent en procession, pour aller chercher Monseigneur : ils ont des bannières et frétillent d'impatience, en attendant l'heure, — c'est pour eux une démonstration importante et unique.

La chorale, dirigée par le catéchiste noir, qui tient l'harmonium, a déjà donné sa mesure à la grand'Messe.

Elle se compose de jeunes gens, jeunes filles et jeunes femmes. Les voix sont très jeunes et font penser à des voix d'enfants. Par moments, le catéchiste abandonne l'harmonium et va au milieu de la nef, pour faire chanter le peuple en parties !

Deux enfants de chœur récitent le chapelet, et tout le peuple répond : *Tawetesi Mariase...* (Je vous salue, Marie...), *Anu Mariase...* (Sainte Marie...), etc.

Après la Bénédiction, Monseigneur bénit la maison des Sœurs (hôpital et maison de convalescence), ouverte depuis moins d'un an, et qui n'avait pas encore reçu de bénédiction.

Ainsi finit la journée, féconde en grâces de toutes sortes pour le Père, les Sœurs et ces bons fidèles — dont plusieurs étaient venus de si loin pour les recevoir.

Je ne veux pas oublier les belles paroles, dites au repas de famille par le Père Dohren, qui exprima, en termes émus, la joie ressentie par le Gobabis catholique en recevant le Père assez bon et courageux pour affronter un tel voyage, aux lisières du Kalahari, et bénir ses enfants. Il a pu se rendre compte des difficultés du ministère en une région si inculte et si peu habitée ; mais ce que ses fils peuvent lui affirmer, c'est qu'ils sont heureux et fiers de se dévouer dans de telles conditions, et uniquement pour la gloire de Dieu. Ils n'ont pas d'autre ambition que de sauver des âmes. C'est leur grande joie et leur récompense.

Monseigneur répond, en disant que, depuis longtemps, il savait combien les Pères de la Cimbébasie avaient à lutter, pour accomplir l'œuvre que la Congrégation leur avait confiée. Mais il a pu constater, *de visu*, que la réalité de leur courage est au-dessus de ce qu'il avait pu imaginer à leur sujet. La lutte est dure, et, ce qui la rend encore plus ardue, c'est qu'ils ne peuvent conquérir les âmes qu'une à une, lentement et âprement. Qu'ils sachent que la Congrégation a les yeux fixés sur eux, qu'elle bénit leurs efforts et entrevoit, de loin, le jour où les successeurs de ceux qui sont ici recueilleront

les fruits abondants de leurs sueurs. Il souhaite que les Pères puissent apercevoir quelque chose de ces belles récoltes dont ils auront jeté en terre la semence ; et, en attendant, il exprime la certitude qu'un jour Dieu les accueillera au Paradis des bons serviteurs : *Euge, serve bone et fidelis...*

Dans la soirée, les enfants indigènes reviennent saluer Monseigneur et chanter, en son honneur, deux morceaux. Et, le soir, une réception, au salon de l'hôpital, réunit les notables de l'endroit (tous protestants) et les Pères. Des discours sont échangés, et la soirée se déroule dans la plus franche cordialité...

§ XCVI. — **Retour à Windhoek.**

Lundi matin, départ à six heures. Le terrain est excessivement sablonneux. Les autos enfoncent continuellement. Après 25 kilomètres environ, nous arrivons en vue de la Nossop blanche, rivière absolument à sec, que nous allons longer, une bonne partie de la journée. Malheureusement, auprès d'un abreuvoir situé sur le bord de la rivière, et qu'alimente un puits peu profond, les piétinements des animaux ont effacé les traces des voitures : nous les perdons tout à fait, et nous voilà engagés dans les broussailles, les trous de lapins, les ravins, etc. Notre auto brave tous ces obstacles ; mais les épines se redressent et viennent, parfois, nous caresser jusque dans la voiture, au grand dommage de nos habits. Finalement, un Boer nous indique un chemin — que nous atteignons, après avoir roulé dans toutes les positions, même les plus inclinées, sur des talus impossibles.

La Nossop ne va pas sans affluents, aussi secs qu'elle-même. Ils (la rivière et ses affluents) ne semblent avoir que deux usages : le premier, qui devrait être le principal, consiste à charrier les eaux des grandes pluies, — quelques heures par an, parfois un jour, davantage lors des bonnes années pluvieuses — et le second, pour le reste de l'année (souvent, 364 jours), c'est de se remplir de

sable, ce qui abîme les véhicules et ennuie profondément les voyageurs.

Vers onze heures, un vent violent se lève et dégénère, bientôt, en tempête de poussière. La poussière : quel rôle important elle joue, en ce pays aride ! En ce moment, elle nous remplit les yeux, les oreilles, parfois la bouche ; elle couvre nos habits, nos bagages, nos voitures ; elle nous cache le paysage (nous n'y perdons guère, vraiment !) et finit par nous énerver copieusement.

A midi, nous nous arrêtons, sous quelques arbres, et faisons pique-nique. Les tartines, préparées par les dévouées Sœurs de Gobabis, sont saupoudrées, à tout instant, d'une fine poussière qui n'a rien de commun avec le sucre ni le sel ; et, lorsque nous arrivons au fond de nos gobelets de café noir (on avait oublié le sucre !), nous y trouvons une couche épaisse — qui n'a pas fondu, et pour cause... On rit, et l'on boit quand même, sauf l'assaisonnement, qui n'a rien d'appétissant.

Vers deux heures, nous repartons, dans le vent et la poussière. Peu après, nous nous trouvons en présence d'une quinzaine de collines, presque toutes en forme de cônes, posés sur le sable. Rien de plus bizarre que ces collines ; elles font penser à des gâteaux de pierre, sur lesquels on aurait fiché des cailloux anguleux et pointus, comme on met, parfois, sur des murailles d'enclos, des tessons de bouteilles, pour en interdire l'escalade.

La plaine de sable reprend, toujours identique : buissons épineux, sable, peu d'arbres. Voici, cependant, des bosquets, une sorte de parc sauvage : c'est la ferme d'Otjiahenena, propriété du Baron de Schmidt, chez lequel nous allons loger.

Le Baron de Schmidt est natif de Sarralbe (Moselle) et la Baronne, de Dieuze. Au logis, on sait l'allemand, mais on y parle le français, habituellement. Très honorés de recevoir un archevêque, les habitants d'Otjiahenena lui font une réception d'autant plus cordiale et empressée qu'ils connaissent, depuis longtemps, les Oblats, — le Baron ayant été baptisé par le R. P. Bach et la famille entière entretenant, depuis leur arrivée en ce pays, les

relations les plus amicales avec les Pères, qui s'arrêtent souvent à la ferme et y disent la Messe (1).

La soirée se passe en causeries intéressantes : le Baron nous apprend qu'il est un ancien élève de Saint-Clément de Metz, — où il a connu le Maréchal Foch (d'un peu loin : six ans de différence), les généraux Humbert, de Maud'huy et de Mitry, — puis, de Boulogne-sur-Mer, de Paris, où il fut condisciple et commensal du Comte Mastaï-Ferretti, neveu de Pie IX.

Mardi matin, nous disons nos Messes et repartons vers huit heures. Il nous faut passer la Nossop, cette fois, — ce qui n'est pas une mince affaire. Les fils du Baron ont posté des noirs sur la rive, pour pousser les autos, comme on doit le faire toujours. La nôtre fait la nique à l'équipe de secours et franchit seule cette large étendue de sable profond, où elle laisse deux sillons énormes.

Nous la repassons de même à Seeis ; et, bientôt, nous sommes en vue des montagnes de Windhoek, où nous retrouvons notre chemin d'il y a huit jours. Cette fois, nous en jouissons davantage : très pittoresque, ce chaos de montagnes blondes, tachetées de noir par les buissons secs et les petits arbres clairsemés.

Mais nous sommes impatients d'arriver. Les autos montent et descendent au galop de course ; et, à une heure moins vingt, nous arrivons à la Mission de Windhoek, après avoir fait, depuis Gobabis, un peu plus de 235 kilomètres.

Total de ce long voyage : 675 kilomètres. Pas de fatigue sensible, et, si ce n'eût été cette journée de lundi, randonnée parfaitement agréable...

Mercredi soir, nous nous apprêtons à repartir, — en chemin de fer, cette fois — pour visiter Usakos, Omaruru, Tsumeb, Grootfontein et Swakopmund. Comme il y a très peu de trains en ce pays (au maximum, deux par semaine, sur la grande ligne), le voyage doit être soigneu-

(1) Le R. P. Jacques Bach est mort, à Saint-Ulrich (Lorraine), le 12 juin 1908, à l'âge de 77 ans, dont 46 de vie religieuse. — Voir, plus loin, la Notice que nous lui consacrons.

sement réglé d'avance, et tous les départs repérés sur le Guide.

Pour cette même raison, nous n'avons pas le choix des heures ; et il nous faut commencer par reprendre à Windhoek le train qui nous a amenés, à minuit et demie, pour arriver à Usakos, le matin, après sept heures.

§ CXVII. — **Visite à Usakos.**

Le voyage de Windhoek à Usakos s'effectue donc la nuit ; et il est tout à fait jour, quand nous nous éveillons. La perspective qui s'offre alors à nos yeux est celle de la montagne qui domine Usakos. Il est temps de descendre.

A la gare, nous attendent le Père Florien Borsutzky et le Frère Théodore Sage, avec quelques personnes et cinq fillettes portant des bouquets. Il nous faut aller à pied à la Mission, distante d'un petit kilomètre : il n'y a pas d'autos ni de voitures dans la localité. Les habitants sont, presque tous, des ouvriers ou des employés du chemin de fer ; car Usakos est une bifurcation importante et, de plus, renferme les ateliers pour la réparation des machines.

La population blanche, qui était allemande avant la guerre, est devenue en majorité anglaise ou, mieux, de langue anglaise. Il y a deux locations, une de Damaras et une de Herreros.

La Mission nous apparaît, au loin, avec son clocher rhénan, dû au Frère Heckmann ; la maison est cachée par les arbres — du moins, en grande partie.

Nous allons, d'abord, dire nos Messes, dans la petite église — aux bancs de bois clair, aux peintures variées, au bel autel de style Renaissance — qui nous semble gaie et facilement ensoleillée. La maison possède, par devant, une fraîche véranda et compte assez de chambres pour recevoir des Sœurs, à cause de quoi séparation absolue a été faite entre le devant et l'arrière de l'habitation.

La propriété est de trois hectares, dont la moitié seulement peut être cultivée. On en a fait un jardin potager et fruitier. Quand je dis *on*, cela veut signifier, évidem-

ment, nos dévoués Frères convers, qui ont su transformer ce terrain, excessivement sablonneux, en vrai jardin des Hespérides.

Le moyen, — le seul, ici comme partout — c'est l'eau. On a donc creusé un puits, entre la maison et la partie cultivée, dans les pierres. On y a installé une *airmotor* ou moulin à vent ; et, comme l'on n'avait pas confiance dans la régularité de ses fonctions (et pour cause), on l'a flanqué d'un moteur à benzine, actionnant une pompe centrifuge. Le réservoir est très grand ; car ici, il faut, arroser trois fois plus qu'à Klein-Windhoek.

Comme partout, des canalisations à ciel ouvert ont été ménagées dans les allées du jardin ; et, grâce à des barrages successifs, chaque rectangle planté reçoit sa ration du précieux liquide, sans lequel cette charmante oasis ressemblerait au jardin de Gobabis — aujourd'hui, sans un brin de verdure.

216 orangers et mandariniers se partagent l'eau bienfaisante et donnent en échange au Père des fruits abondants. Cela, sans préjudice des légumes, que la Mission d'Usakos fournit, régulièrement, à l'hôpital de Swakopmund et à Windhoek.

Usakos est un mot indigène qui signifie « tenir les talons ». Il a été donné à cet endroit, parce qu'autrefois les animaux sauvages s'y réunissaient en si grand nombre pour y boire, qu'ils se serraient ou se tenaient les talons les uns des autres. Rien de plus éloquent que cette dénomination pittoresque : elle prouve, tout au moins, que jadis ce pays n'était pas aussi sec qu'il l'est maintenant. Mais Usakos a perdu ses immenses réservoirs naturels : les blancs ont creusé tant de puits et emprunté tant d'eau à la riante vallée, et, de plus, la sécheresse générale a dû affecter ce lieu comme les autres avec tant de persévérance, qu'il n'y a plus une goutte d'eau à la surface ; il faut aller la chercher sous terre — où elle coule encore abondamment, Dieu merci !

Le climat est sensiblement plus chaud qu'à Windhoek : d'ailleurs, Usakos, il ne faut pas l'oublier, n'est qu'à 873 mètres au-dessus de la mer, tandis que Windhoek est

à 1.654. Nous nous apercevons vite de l'ardeur des rayons du soleil ; et nous sommes impatients de rentrer à la maison, après la visite du jardin.

Le Père Borsutzky, naguère encore à Windhoek, n'est ici que depuis peu de temps. Il s'occupe des catholiques blancs de la localité, quelques Allemands et quelques Anglais, et des noirs. La location possède une école catholique, — petite bâtisse blanche, que nous avons pu voir, avant de descendre du train. Elle est tenue par le Père lui-même, aidé d'un instituteur indigène. Autrefois, il y avait deux Sœurs Franciscaines, qui dirigeaient l'école et un jardin d'enfants ; elles sont rentrées en Allemagne.

Le Frère Sage exploite le jardin, avec quelques indigènes. Il a aussi, près du réservoir, des ateliers (menuiserie, forge, etc.), nécessaires pour les objets dont on a constamment besoin, dans une Mission qui veut se suffire.

A cinq heures, réunion à l'église, où un jeune homme — fils de protestant mais élevé par une mère catholique, et qui a fini par triompher de la persécution paternelle et se libérer pour sauver sa foi — va recevoir le sacrement de Confirmation. Après lui, une femme protestante prononce son abjuration. Puis, le Salut solennel et la Bénédiction papale.

Le côté des indigènes était rempli ; celui des blancs, assez bien fourni. Le Père Borsutzky tenait l'harmonium, avec maîtrise.

Les assistants tiennent à saluer Monseigneur, après l'office, — particulièrement, le jeune confirmé et la convertie. Les noirs ont leur tour, naturellement ; et il faut avoir lu la satisfaction qui éclaire leur visage, pour comprendre tout le prix qu'ils attachaient à ces quelques mots échangés avec Monseigneur.

Aussitôt après leur départ, cinq minutes de pluie : la première de l'année ! Elle tombe à larges gouttes, mais le sol est à peine humecté : c'est si peu ! Le Père nous dit :

— « Vous voyez cet espace compris entre la maison et le jardin ; il n'y a là que du sable et des pierres ; c'est tout blanc de poussière... Eh bien ! s'il pleuvait, seu-

lement, pendant trois jours, nous aurions de l'herbe de trente centimètres de haut ! »

Souhaitons, souhaitons la pluie à cette terre si desséchée — et, en même temps, si complaisante, quand on lui donne de l'eau...

§ XCVIII. — **Mission de Tsumeb.**

Vendredi matin, nous partons pour Tsumeb.

La ligne que nous allons prendre a la largeur des petites lignes Decauville. Le train est une sorte de « train pour rire » : à l'intérieur, j'ai très facile de toucher les deux côtés en étendant les bras ; mes mains dépasseraient les portières. Le matériel est lamentable : tout cela date d'avant la guerre ; et, comme on a, paraît-il, l'intention de construire une voie plus large, on use les vieux wagons jusqu'à la corde. Nous en sommes à la corde.

La vitesse du train est en relation directe avec sa grandeur : trente heures pour 403 kilomètres ! Il faut dire, pourtant, que, ne se sentant pas le pouvoir de nous fournir des lits à notre grandeur, et ne se souciant pas de voyager, la nuit, avec les pieds des voyageurs passant à toutes les fenêtres, il refuse de rouler, sitôt la nuit venue. Et force nous sera, en conséquence, de descendre de ce wagon peu hospitalier et d'aller chercher un gîte quelque part. La perspective est plaisante !

En attendant, il roule à sa petite allure, notre « train pour rire ». Il roule, sans se presser, à travers les plaines sèches, les arbres sans feuilles mais riches d'épines, les buissons qui leur donnent la réplique, les pierres, et, au loin, les montagnes et collines qui dessinent leur silhouette sinueuse sur le ciel bleu clair.

Cependant, l'herbe se fait plus abondante : l'été, tout ceci doit être facilement verdoyant, — pourvu qu'il ait plu !

A Omaruru (eau amère), le R. P. Henri Jacobs vient nous saluer à la gare. Nous voudrions bien nous arrêter et visiter sa Mission. Mais il y a un gros obstacle : si nous prenons un jour, il nous en faut prendre trois. Notre

petit « train pour rire » est, non seulement traînard, mais capricieux. Il ne lui plaît pas de rouler tous les jours : si nous restons à Omaruru, il nous faudra attendre son confrère de lundi. Or, cela n'entre pas dans nos plans de demeurer aussi longtemps dans ces parages.

Il y a bien la Mission d'Okombahe, où le Père Léon Bachmann nous recevrait si volontiers ! Mais les moyens d'accès et les locaux ne s'y prêtent guère : c'est là-bas, dans la montagne...

Restons donc dans notre petit « train pour rire ». Aussi bien le bon Père Jacobs n'insiste pas ; il comprend la situation et, d'ailleurs, il aura tout le temps de voir Monseigneur, pendant la retraite, à la fin du mois...

A huit heures, nous arrivons à Otjiwarongo, lieu fatidique, où le « train pour rire » a déclaré qu'il s'arrêtait, se refusant, absolument, à continuer sa route à travers la nuit. Nous avons un gîte tout trouvé dans l'hôtel Bürger, — pas mal du tout, coquet même — à deux pas de la gare.

Autant que nous en pouvons juger, aux lueurs sombres de ce crépuscule très avancé, la localité semble se composer de deux hôtels, d'une boutique et, peut-être, de deux ou trois maisons perdues dans le noir. Naturellement, pas de *sky-scrapers* (gratte-ciel) : tout au rez-de-chaussée.

Les hôtels doivent bénir les caprices de notre petit « train pour rire » ; car, quatre fois par semaine, il déverse sur Otjiwarongo, qu'ils le veuillent ou ne le veuillent pas, les voyageurs imprudents qui ont eu le malheur de se confier à lui.

Je dois dire, pour être juste, que nulle hospitalité ne peut être aussi consolante que celle de M. et M^me^ Bürger, et que la nuit passée sous leur toit est aussi bonne que n'importe quelle nuit de France ou de Navarre, dans les hôtels si renommés de ces deux pays légendaires. Je ne parle pas du repas, ayant juré de ne pas entamer ce chapitre durant tout le voyage ; mais la réputation de M. et M^me^ Bürger m'oblige de dire qu'ils avaient compris quel hôte leur donnait, ce soir-là, le caprice du « train

pour rire ». Et la note ne fut pas majorée. Ah ! si Scapin avait été à Otjiwarongo !...

Le lendemain matin, nous avons le bonheur de pouvoir dire nos Messes. Et, à sept heures, notre train-joujou se décida, comme tout train qui se respecte, à partir, non sans faire échapper force vapeur, tout comme les vrais trains.

Plus on avance vers le nord, plus les arbres deviennent nombreux et pressés : c'est, parfois, comme un véritable verger. Et, partout, nous remarquons de grandes termitières pointues, s'élevant à deux et même trois mètres. Il y en a par milliers. Lorsque le terrain redevient calcaire, plus une seule.

A Otavi, la végétation commence à changer : les arbres et les plantes ne sont plus exclusivement des épines, mais l'herbe diminue. Le sol devient rocailleux, puis rocheux. Nous coupons deux montagnes par une tranchée toute blanche ; et, bientôt, en suivant d'interminables lacets, dans un sol de roches et de bas-fonds, nous abordons Tsumeb, terminus de la ligne.

Tsumeb doit son importance, sa notoriété et la faveur d'être desservi par le petit « train pour rire », à des mines de cuivre. La montagne qui domine la localité est remplie de ce précieux minerai, chargé de vert-de-gris. Et voilà pourquoi Tsumeb est né, a grandi, prospéré, etc.

A la gare, le Père Joseph Schulte, accompagné de quelques blancs, attend Monseigneur et le conduit vers un groupe de fillettes et de garçonnets en blanc, tous portant de petits bouquets. Plus loin, des noirs en masse. Une fillette débite à Monseigneur un compliment allemand, en vers. Monseigneur remercie, félicite, salue et passe...

Une automobile fleurie nous reçoit ; deux autres sont là, ainsi qu'un cabriolet, pour les enfants et les notables.

A un endroit donné, des branches de poivriers sont plantées en terre et aboutissent à un arc de triomphe — où je distingue une intention aimable de saluer l'hôte de Tsumeb.

Voici la rue principale : au moins cent mètres de largeur. Quelle ville que Tsumeb !

L'église catholique domine la situation. Figurez-vous un charmant édifice, tout frais, gracieux, entouré de verdure, et le clocher surmonté d'un toit original. Les arcades sont romanes, l'intérieur ne dément aucunement l'impression reçue du dehors, et les peintures répondent parfaitement au style de l'ensemble.

Devant le porche, une petite fanfare, de six pistons ou trombones, accueille Monseigneur par un court morceau. Puis, l'on entre avec les enfants, et Monseigneur bénit.

Voici le presbytère : petit, agréable, jardin riant et frais tout autour. On s'y logera.

Le Père Schulte a le sourire, il engage, il entraîne. Avec lui, on est tout de suite à l'aise. Il nous installe, sans que nous ayons le temps de nous en apercevoir. Et voilà ! Nous sommes à Tsumeb, capitale du cuivre en cette colonie, 1.289 mètres d'altitude ; nous y sommes, après une réception merveilleusement organisée, enlevée prestement et — j'allais ajouter — sans douleur. Mais nous ne sommes pas chez le dentiste !

Demain, il nous faudra prendre contact avec les différentes parties de la paroisse. Il y a des blancs ; mais il y a, surtout, au moins trois cents noirs. Malheureusement, la population indigène est par trop flottante, — les mineurs ne se fixant pas à Tsumeb, mais retournant au pays, après avoir ramassé une somme assez rondelette. Le Père a pu toucher un bon nombre d'Ovambos, qui deviennent de bons catholiques et vont servir d'auxiliaires précieux, quand on voudra implanter la Foi dans l'Ovamboland.

Avant de prendre notre repos, nous remarquons un feu devant l'école, et des gens assis autour, éclairés par les lueurs vacillantes de la flamme : ce sont des Herreros, venus de 70 kilomètres, pour voir le grand Archevêque, qui vient, pour la première fois, en Damaraland...

Dimanche matin, Monseigneur dit la Messe de communion pour la petite communauté blanche : une dizaine de communions.

Aussitôt après, suit la Messe chantée pour les indigènes, qui remplissent l'église et la débordent : 93 communions, dont près de 70 d'hommes et jeunes gens. Et tout ce monde chante à nous casser le tympan, avec un cœur qui semble vouloir passer tout entier dans la force de la voix...

Visite au Directeur de la mine, très favorable à la Mission.

A trois heures, office pour les indigènes. Une bonne dizaine font leur abjuration : ils étaient protestants, et le Père SCHULTE a un talent et, disons-le aussi, un goût particulier pour les conversions du protestantisme. Il faut entendre avec quel cœur il fait répéter à ses convertis la formule : — *Je déclare détester l'hérésie et sortir de l'Église de Luther ; et je veux entrer dans l'Église de* JÉSUS-*Christ, qui est l'Église catholique, la seule vraie Église fondée par* JÉSUS...

Les dix nouveaux catholiques se joignent, alors, aux autres adultes qui attendaient le sacrement de Confirmation ; et ils se présentent (une trentaine, environ) au Pontife, pour être oints de l'onction des forts. Remarquons que, sur les trente, il n'y a que six femmes : la forte proportion d'hommes provient de ce fait que beaucoup de mineurs sont célibataires et n'ont pas encore fondé de famille, — du moins, à Tsumeb.

Après le Salut, Bénédiction papale, comme d'habitude.

Mais les indigènes attendent leur moment : ce qu'ils désirent, maintenant, pour finir dignement la journée, c'est de pouvoir serrer la main de Monseigneur ou baiser son anneau pastoral.

Parmi les confirmands ou, mieux, les confirmés, qui se présentent tout joyeux, il en est trois ou quatre qui portent fièrement des chemises neuves, achetées pour la circonstance, et qui forment leur unique vêtement. Que voulez-vous ? Quand on n'a pas le moyen de se payer des complets *fashionables*, il faut bien s'arrêter là où la bourse s'arrête elle-même. Dommage que les appointements de ces braves Herreros ou Ovambos ne leur aient pas permis d'ajouter au moins un pantalon !...

Le catéchiste-instituteur Michael, qui les présente et les fait circuler, est tout pimpant dans un complet gris neuf. Entre le *chic* de ce beau noir et la chemise très usagée de quelques autres, il y a une gamme fort riche de différences, que l'imagination peut, aisément, descendre toute seule.

Les dames sont habillées comme partout, en ce pays : longues jupes, tailles fines, mitres de chiffons. Quelques-unes n'ont pu aller jusque-là et se tiennent à l'écart, comme honteuses de la brièveté de leurs haillons : ni coiffure, ni corsage pour cacher leurs bras, ni jupes pour se voiler les jambes...

Les petits sont ou habillés de défroques ou à peu près nus, comme ailleurs. Ce qui ne les empêche pas de gambader, — au contraire. Le vent, les mouvements désordonnés peuvent rendre illusoire la précaution élémentaire de l'informe morceau d'étoffe qu'ils portent au lieu de la feuille de vigne de nos premiers parents : ils n'en ont cure. Ah ! bien, oui ! Ils pensent à bien d'autres choses, mais pas à celle-là !

Quelques mineurs veulent être présentés à Monseigneur et lui offrent, comme souvenir de son passage, tout un lot de cristaux et fragments de minerai de cuivre, sortis de la mine de Tsumeb.

A six heures, Salut pour les blancs, suivi de la Bénédiction papale. Ils sont peu nombreux, mais paraissent pieux et convaincus...

Le Père a des consolations dans sa petite et grande paroisse. Ses Ovambos, surtout, sont très édifiants, après leur conversion. Lui, avec son activité dévorante, les travaille de son mieux, les entraîne, les galvanise, en fait des apôtres. Ils arrivent à devenir d'excellents chrétiens.

On me montrait, tout à l'heure, un pauvre petit enfant, né avec un bras seulement. Les parents, protestants, n'étaient pas enchantés de sa naissance. Quand ils le présentèrent pour le baptême à leur ministre noir, celui-ci le repoussa :

— « Est-ce qu'il y a une âme dans un corps estropié ? »

Les catholiques du voisinage, voyant que les parents

détestaient de plus en plus cet enfant, voulurent au moins le faire baptiser et le demandèrent, en manifestant cette intention.

La réponse fut claire :

— « Prenez-le, et que nous ne le voyions plus ! »

Une femme catholique l'adopta, l'enfant fut baptisé, et, aujourd'hui, il fait partie de la famille de cette femme — sur les bras de laquelle je viens de le voir...

Les visées du Père vont à l'Ovamboland et, particulièrement à la tribu des Oshindongas, où il compte de nombreux néophytes et où l'avenir nous donnera, sans doute, une florissante Mission. Pays fertile et très peuplé, l'Ovamboland donne de nombreux mineurs à Tsumeb. Malheureusement, la Mission protestante est implantée au cœur du pays...

Le grand obstacle à la conversion des Herreros et des Ovambos, c'est la question des mariages. On se marie facilement dans ces contrées. Le jeune homme verse dix ou quinze livres *sterling*, et il a une femme. Mais, si un autre offre ensuite vingt livres, il y a des chances que les parents, alléchés par la surenchère, ne reprennent leur fille pour la donner au nouvel acquéreur. Les prétextes seront faciles à trouver. On fera surgir un oncle, oublié lors du mariage : celui-ci réclamera un supplément de quatre ou cinq livres. Le marié protestera, mais on lui enlèvera sa femme...

De plus, les mariages protestants se font assez à la légère : comme ils rapportent chacun une petite somme au ministre, il n'y regarde guère de près, et il lui arrive de marier la même personne à deux hommes dans le courant d'un mois.

Allez vous tirer d'affaire dans cet *imbroglio* de mariages païens et protestants ! Allez déterminer lequel est valide !

Et il y a l'invincible préjugé des noirs, d'après lequel une femme ne vaut plus rien et peut être remplacée, qui n'est plus conforme à son idéal...

. . . . . .

Nous quittons, lundi, Tsumeb, la *ville des bains* ou, mieux, l'endroit où l'on se baigne, d'après la langue des

Boschimans, — aujourd'hui, la ville du travail et de l'activité, la seule localité de la colonie où il y ait, actuellement, un peu d'argent — le reste du pays étant dans le marasme, même les mines de diamants du sud (Lüderitz-Bucht). Le nom boschiman rappelle, éloquemment, les souvenirs des sources abondantes du lieu, et de l'eau, qui devait y couler sans cesse... Hélas ! aujourd'hui, c'est tout ce qu'il en reste : un nom, une ombre, *magni nominis umbra.*

Tout le pays se dessèche, progressivement : on dit que le niveau de l'eau descend, chaque année, de quinze à vingt centimètres, soit dans les puits, soit dans les réservoirs naturels qui ne sont pas encore desséchés, comme le grand lac salé appelé *Etosha-Pan*, beaucoup plus au nord...

Nous revoyons la grande avenue centrale de Tsumeb, qui est, d'ailleurs, plutôt une immense arène ou un champ de courses qu'une avenue. Elle est traversée, en son milieu, par un fossé, qui n'est ni large ni profond. Pourquoi ne le comble-t-on pas ? C'est que, chaque année, il sert à charrier l'eau des pluies. A ces moments-là, il est rempli, pendant une heure ou deux : on a largement le temps d'attendre, pour passer, que l'eau se soit écoulée...

La route, ou plutôt, la piste que nous devons suivre, est assez variée.

Première partie : nous roulons à travers un taillis d'épines assez épais. Les branches caressent violemment la voiture, et nous devons, constamment, nous rejeter vers le milieu, pour ne pas recevoir de ces soufflets, qui laissent plus de trace que les gifles maternelles.

Deuxième partie : nous sommes secoués, cahotés, lancés en l'air, par des pierres innombrables, pavé naturel de ce sol vraiment ingrat. La plupart dépassent le terrain de quinze ou vingt centimètres, et nous retombons, chaque fois, sur le sol, le pavé n'étant pas précisément aussi régulier que celui de nos villes européennes.

Troisième partie : nous enfonçons dans le sable, ou bien nous subissons les différences de niveau d'un terrain

raviné, depuis des années, par des pluies antiques ou par le déluge...

A part ces légères incommodités, la route est bonne, le paysage un peu plus varié que dans nos trajets habituels à travers ce pays. Nous longeons d'immenses champs — où le maïs pousse très bien, dans les bonnes années. Nous admirons des chapelets de montagnes, à côté desquelles nous devons passer. Nous effrayons des troupeaux de bœufs, voire même des ânes, qui nous lancent des regards chargés de reproches...

Et voici Grootfontein, après 65 kilomètres — que notre automobile a brillamment couverts en trois heures, nonobstant tous les cahots...

§ XCIX. — **Résidence de Grootfontein.**

Grootfontein est, d'abord, une location indigène, dont les huttes ont la prétention de reproduire, en petit, la forme de nos maisons ; mais les procédés des natifs sont bien toujours les mêmes, et la solidité de ces pauvres masures s'en ressent. La boue qui les recouvre se fendille, se recroqueville par plaques et finit par tomber, laissant à découvert les tiges ou branches très espacées qui constituent, à la fois, la charpente et les murs de la hutte.

Voici la Mission, une des plus pauvres de cette Préfecture.

La chapelle : deux chambres réunies entre elles, l'une formant le chœur et l'autre la nef. Il n'y a que les murs, blanchis à la chaux. Les bancs sont des bancs de jardin, empruntés à l'hôpital, en attendant qu'il en vienne... ou qu'il en pleuve. Les stations du chemin de la Croix sont des photogravures à bon marché. L'autel est taillé, *grosso modo*, dans le bois et peint de même, en deux couleurs (blanc et rouge), et petit... petit ! Si seulement ces lignes de peintures étaient droites !

Pas de sacristie : la chambre qu'on avait préparée, à cet effet, sert d'école aux petits indigènes.

Sur la porte du presbytère, une vingtaine de personnes nous attendent. Le R. P. Joseph Jaeger, ancien Mis-

sionnaire de Jersey, — où il travailla, quinze ans — reçoit Monseigneur avec une éloquence chaude et pompeuse. Il le présente à ces Messieurs et à ces Dames, venus pour l'accueillir à Grootfontein : c'est l'élite du lieu, — le directeur des mines, le magistrat, le notaire, l'avocat, etc..., — c'est la *nurse*, directrice de l'hôpital du Gouvernement et bienfaitrice de la Mission. Puis, ce sont les noirs, qui viennent, en tous costumes (généralement, sales et en lambeaux), saluer Monseigneur et lui serrer la main.

Le presbytère est à l'unisson du reste. Pauvre et nu, il ne contient guère que des meubles d'emprunt.

Il a une histoire, ce presbytère. C'était en 1908. On venait d'envoyer une caravane vers l'Okawango, tout au nord de la Colonie. C'était un immense voyage que celui-là, et qu'on n'entreprenait pas en dehors des saisons favorables : il y a, notamment, à traverser une très grande zone sans aucun puits, et il faut emporter assez d'eau, dans des outres, pour que bœufs et gens en aient à boire, pendant tout le temps où l'on n'en trouve pas. Malgré cela, il est bien difficile d'affronter ces cent vingt kilomètres, appelés le « pays de la soif », si l'on n'en connaît pas très bien les chemins : on risque de prolonger, dangereusement, le voyage et la disette d'eau.

Après une tentative, les voyageurs revinrent : ils avaient reculé, précisément, devant ce terrible « pays de la soif », n'y ayant trouvé aucune trace de route. C'eût été courir à la mort que de s'aventurer de la sorte. L'Okawango nous avait déjà coûté le Père Hermann Biegner — tombé, dans la fleur de sa jeunesse, en 1903.

La caravane se fixa donc à Grootfontein. C'étaient les Pères Aloys Lauer et Albert Humpert, les Frères Jean Langehenke et Georges Russ, — et un laïque, M. Kurz, désireux de faire des affaires dans l'Okawango. N'y ayant rien à faire, nos voyageurs reçurent l'ordre d'utiliser leurs loisirs en construisant la station de Grootfontein. Et voilà comment fut bâtie cette pauvre maison. On peut dire qu'elle est toute d'occasion.

La saison des pluies arrivée, la caravane repartit, un

peu modifiée : le Père François Krist était placé à sa tête, et le Père Humpert, ainsi que le Frère Russ, devaient demeurer à Grootfontein, pour constituer une autre caravane.

Les quatre voyageurs parvinrent, le 6 janvier, sur les bords de l'Okawango. Le Père Lauer et M. Kurz y restèrent, le Père Krist et le Frère Russ revinrent aussitôt : c'était une imprudence — qu'excusait, d'ailleurs, l'ignorance des dangers de ce pays. Les pluies continuelles emportèrent le pauvre Père Krist, et le Frère Russ revint seul à Grootfontein.

Quand au Père Lauer et à M. Kurz, — ignorants, eux aussi, des conditions climatériques des rives de l'Okawango — celui qui arriva, en avril suivant, à l'emplacement de leur résidence provisoire, ne trouva que deux cadavres (1)...

Nous reparlerons de cette Mission de l'Okawango — si belle et si coûteuse, à la fois. Mais Grootfontein rappelle trop ces souvenirs douloureux, pour que, en voyant l'œuvre des victimes très chères à nos cœurs, nous ne payions pas un tribut de reconnaissance à ceux qui ont espéré et souffert ici...

Le soir, Salut, dans la petite église, remplie de fidèles. Pas de chape. Pas d'ostensoir. Le Tabernacle ne possède qu'un minuscule ciboire, où entrent bien trente hosties : c'est ce ciboire qui sert pour les Bénédictions du Très Saint Sacrement. L'autel est si petit, que j'ai toujours peur de le voir se renverser, lorsque le prêtre y monte...

Les noirs récitent tout le chapelet, en cette langue namaqua si expressive et si hérissée de claquements de langue, — c'est bien la langue qui convient à ce pays épineux.

Après quoi, ils se préparent à recevoir le café, préparé pour la circonstance solennelle qui les a réunis. Il faut entendre le ramage qu'ils font, leurs cris, leurs appels

(1) Le P. Krist est mort, le 9 février 1909, à l'âge de 33 ans (dont 12 de vie religieuse), et le P. Lauer, vers le 29 mars de la même année, à l'âge de 32 ans (dont 11 de vie religieuse). *R. I. P.*

gutturaux ; il faut voir les bousculades de ces gamins nus, les bourrades que se donnent les hommes dans les dos et les côtes, le fouillis de bras et de jambes, de têtes et de coiffures, que forme cet assemblage d'affamés ou, tout au moins, d'avides qui paraissent affamés. C'est qu'il y a un gros morceau de pain à la clé. Alors, je comprends...

Parmi eux, ici, comme à Tsumeb, je remarque une demi-douzaine de Boschimans, — peut-être davantage, ici. Ils se tiennent un peu à l'écart, plus timides ou plus sauvages. On les reconnaît, sans peine, à leur teint plus jaunâtre et plus clair, à leur facies plus écrasé, à leur front plus fuyant : s'ils avaient les yeux bridés, on parierait pour une origine ou une parenté asiatique. Cependant, quand ils sont jeunes, ils ont l'air si doux ! Lorsque les rides creusent dans leur visage, déjà si marqué, de nombreux sillons très parallèles, cette douceur fait place à la ruse et à l'obséquiosité. Ils font penser, alors, aux chiens toujours battus et chassés, et qui regardent en dessous, guettant le moyen d'attraper, quand même, un morceau convoité.

La pitié et l'affection pour ces pauvres gens paraîssent tout indiquées ; et ils y sont si sensibles ! Leur regard exprime, si bien, la joie et la reconnaissance, quand on réussit à les faire approcher de Monseigneur, avec les Namas et les Herreros, quand on leur sourit, quand surtout on leur témoigne un intérêt effectif !...

Ils sont catholiques, ceux que nous avons vus dans nos Missions. Leur nombre est encore restreint, mais il y a là une preuve qu'on pourrait atteindre ce peuple comme les autres. Il suffirait de se plier, un peu, à leur vie nomade...

Mardi matin, à huit heures, Confirmation de trois petits blancs et de onze noirs — dont trois petits Boschimans. Puis, Messe de Communion : 28 personnes se sont approchées de la sainte Table, ce matin, — parmi elles, cinq blancs...

La Mission de Grootfontein est tout entière en dehors : elle compte, environ, quatre cents fidèles, éparpillés dans les fermes des blancs. Elle exige un ministère tout parti-

culier, un esprit d'organisation très prononcé, une endurance peu commune et, surtout, au moral, une ténacité capable de résister à tout. Le Père Jaeger, qui commence à peine, possède, en surplus, une grande piété et une parole communicative : l'une lui donnera le zèle qu'il faut pour se dépenser, mille fois, devant des auditoires restreints, et l'autre lui confère le don de convaincre et de multiplier son troupeau. L'important, pour l'instant, c'est d'apprendre la langue.

A cette occupation il joint le souci d'intéresser à sa Mission trop pauvre ses connaissances d'Europe — particulièrement, de Jersey et de France. Il écrit à droite, il écrit à gauche, il implore celui-ci, il supplie celui-là ; et je dois dire que, jusqu'ici, le succès n'a couronné ses efforts que très partiellement. Il a reçu deux catéchismes en images : c'est quelque chose, mais, en regard de ce qui manque à Grootfontein !... Les lecteurs de nos estimées *Revues* ne voudront-ils rien faire pour la Mission de Grootfontein ? Sainte Thérèse en est la Patronne aimée. Ce matin, en la priant à la Messe (nous sommes, précisément, dans l'octave de sa fête), je la suppliais de donner au Père Jaeger le secret de ses fondations multiples et toujours heureuses, — du moins, assez heureuses pour subsister sous les épreuves — et, en même temps, de susciter à cette petite Mission les bienfaiteurs et les ressources qui lui permettraient de porter haut le nom de sa céleste Protectrice...

Ce matin, lors des allocutions très courtes qui précédaient la Confirmation et la Bénédiction papale, quatre langues furent parlées dans la petite église : l'anglais, l'allemand, le namaqua et le herrero. On aurait pu y ajouter le boschiman, si ces gens n'avaient pas compris parfaitement le namaqua...

Une autre remarque concerne la pauvreté de plusieurs de ces malheureux. Il en est qui n'ont plus, pour se vêtir, que des lambeaux de sacs, qu'ils nouent sur une épaule et qui cachent, vaille que vaille, leur misérable nudité. Ce sont, surtout, les vieilles femmes qui en sont réduites à ce lamentable vêtement : ni jupes, ni corsages, rien

que des ficelles et des pièces de sacs qui s'en vont en charpie. Et c'est d'un sale ! Cela n'a plus ni couleur ni forme, et l'on ne voit presque pas de différence entre la peau ridée et chiffonnée de leur corps usé et ces loques qu'elles accumulent, désespérément, pour se voiler un peu.

Ce qui est comique, c'est de les voir chercher leur poche, — au singulier ou au pluriel. Au milieu de tous ces haillons, qu'elles portent en sautoir — comme le Président de la République française porte le cordon de la Légion d'honneur, — elles s'efforcent de retrouver la pièce qui doit contenir telle poche ; mais, comme les trous sont plus nombreux que les poches elles-mêmes, il s'ensuit un véritable combat entre la main qui cherche et la misère qui offre trop. Et les bibelots suspendus au cou, par-dessus les « habits », dansent une gigue gênante, — sans, toutefois, impatienter la chercheuse, qui prend, tranquillement, un trou après l'autre, jusqu'à ce qu'elle finisse par dénicher la cachette !

Les gamins n'ont pas à résoudre de problèmes aussi compliqués. Le Père Jaeger vient distribuer des bonbons : ils en prennent tant que leur main peut en contenir, et je vous assure que ce contenu n'y demeure pas longtemps. Des poignées sont jetées en l'air : ce sont, alors, de véritables luttes, où bras et jambes, torses et cuisses s'entremêlent, dans une salade noire du plus piquant effet. Un des lutteurs ne peut plus se dégager : il a ses deux jambes prises entre deux grands qui se disputent un bonbon — et ne veulent pas se lâcher, avant que le succès ait fixé le sort de la pièce disputée. Le malheureux crie, d'autant plus fort qu'une nouvelle poignée vient de prendre son essor vers une autre direction et qu'il n'a aucun intérêt dans la lutte à laquelle il est, malgré lui, si intimement mêlé. Enfin, le bonbon passe dans la bouche d'un des lutteurs ; et le pauvre prisonnier de se précipiter à la curée..., mais trop tard !...

Les Frères Gérard Havenith et Joseph Brodmann nous sont arrivés, hier soir, de Kokasib, après sept heures de wagon à bœufs.

Kokasib est une ferme achetée, en 1913, à bon compte, alors que les sources abondaient en cette région de Grootfontein, réputée pour être la plus favorisée de la Colonie. Malheureusement, le desséchement universel a touché Kokasib, peut-être, plus que toute autre ferme. Les sources ont tari ; et les deux Frères sont occupés, actuellement, à creuser des puits pour trouver de l'eau. Une ferme sans eau n'a plus de valeur et ne peut plus être d'aucune utilité pour son exploiteur.

Le puits qu'ils creusent, en ce moment, est arrivé à 32 mètres de profondeur, et la quantité d'eau n'est pas satisfaisante.

Le bon Frère Havenith, robuste et carré, au teint basané par le soleil d'Afrique, nous fait l'effet d'être la cheville ouvrière de cette ferme, où il n'y a pas de Père. Il est le plus ancien Frère de la Préfecture, étant arrivé avec les premiers Pères. Le Frère Brodmann a huit ans de moins (42), mais paraît presque aussi robuste, de cette force blonde, qui résiste aux ardeurs de tous les climats.

Kokasib est pauvre, encore plus pauvre que Grootfontein : on n'a pas eu le temps de *fignoler* l'installation de ceux qui s'y dépensent. La question de l'eau est primordiale. Si l'on ne finit par en trouver, en quantité suffisante, il faudra se résigner à laisser Kokasib entre les mains de celui qui voudra bien l'acquérir.

Mais on nous assure que l'eau peut y être trouvée : il suffit de continuer les travaux. En attendant, les Frères peinent et suent, avec la consolation d'une seule Messe par semaine, le lundi. Et, tous les jours, ils doivent se nourrir de viande, le manque d'eau interdisant la culture des légumes : alors, le menu se confine dans le lard, la saucisse, la viande de porc ou de bœuf...

Le chemin est excessivement pierreux et secoue la voiture, comme jamais Monseigneur n'a été secoué jusqu'ici : heureusement, le voyage est court (65 minutes)...

Je m'en voudrais d'oublier les remerciements de nos braves noirs de Grootfontein. L'un d'eux, un Nama trapu et aux traits fortement accusés sous la couche de jais de sa peau, prend la parole en allemand, d'abord, puis

traduit en namaqua et en herrero l'expression de la reconnaissance de tous envers notre Révérendissime Père. Il admire le courage qu'il a fallu, pour venir d'Europe en ce pays perdu, et se déclare très touché de la bonté de Monseigneur, qui a consenti à confirmer plusieurs d'entre eux et à leur communiquer la Bénédiction du Pape.

Monseigneur répond qu'il a été très édifié de la bonne tenue et de la piété des catholiques indigènes de la Mission de Grootfontein. Il leur souhaite de devenir plus nombreux, les exhorte au zèle et au bon exemple et leur demande de prier pour lui. — Ses paroles sont traduites en namaqua et en herrero. Les Boschimans semblent comprendre l'une ou l'autre de ces langues...

La chaleur plus intense de lundi nous faisait présager, vaguement, un changement de température. Il ne faut pas croire, cependant, que cette chaleur fût intolérable : les rayons du soleil chauffent « dur », comme disent les gens du peuple, ils brûlent même, et, pourtant, l'air est loin d'être lourd et étouffant, — comme il l'est, si souvent, lors des chauds étés européens. On respire à l'aise, et, lorsqu'on trouve un peu d'ombre, le soleil ne gêne plus et la chaleur devient ordinaire.

Le soir, pourtant, un orage se déclara, lointain d'abord, puis au-dessus de nous. De loin, nous voyions distinctement les éclairs en zigzags, à cause de la pureté de l'atmosphère, et même les trombes d'eau qui semblaient être la dissolution des gros nuages noirs de l'horizon. Avec l'orage, nous eûmes la pluie, pendant toute la première partie de la nuit.

Le lendemain, mardi, pour s'être déchaîné un peu plus tard, l'orage n'en fut pas moins violent : au contraire, les éclairs étaient plus aveuglants et le tonnerre plus formidable. Mais la pluie fut moins abondante...

§ C. — Voyage à Swakopmund.

Mercredi matin, nous prenions, à la gare de Grootfontein, le frère de notre petit « train pour rire » de l'autre jour. La ligne d'Usakos à Otavi, il faut le savoir, se divise,

en cet endroit, comme une fourche à deux dents : une branche va vers Tsumeb, l'autre vers Grootfontein.

Cependant, nous respecterons un peu plus ce train-ci, car le wagon qu'il nous offre est un peu plus large : en étendant les bras, il nous reste encore quelques millimètres pour atteindre les parois. Il faut être juste et reconnaître les mérites, au moins relatifs, des gens et des choses que l'on rencontre en voyage.

Nous traversons une région qui possède de nombreuses sources et dont, par conséquent, les fermes sont plus florissantes. Il y a un grand nombre de champs de maïs, à peine labourés, et qui s'étendent chacun sur des hectares, — cinq, six, dix parfois — et toujours à plat, entre les montagnes. Il va sans dire que les fermes de cette partie du pays sont mieux cotées et ont une valeur très appréciée.

Le soir, à Otjiwarongo, ce train — que nous avions juré de respecter et de ne pas appeler « train pour rire » — se met en tête de s'arrêter pour la nuit. Il n'est, pourtant, que 5 heures 45, et il fait encore grand jour : n'importe, il s'est mis quelque part dans la tête qu'il en avait assez, et, nous le sentons bien, il résisterait à toutes les prières et objurgations.

Aussi bien, s'il s'arrêtait plus loin, en plein désert, nous serions bien avancés ! Ici, du moins, nous sommes invités, et nous savons que nous serons bien reçus.

En effet, M. Bürger nous attend sur le quai — avec ses trois enfants, dont l'aînée tient à la main un bouquet, où il y a deux roses..., les seules de tout Otjiwarongo !

Madame nous offre l'hospitalité : nous sommes ses hôtes. Elle assiste à notre dîner et nous en fait les honneurs.

La nuit est entrecoupée par le va-et-vient de quelques voyageurs, qui n'ont pu se résigner à fêter, aussi placidement que nous, les fantaisies de notre petit train. A trois heures, nous nous levons pour dire nos Messes. Car le dernier coup de sifflet doit retentir à 5 heures 40 : ce train se montre inexorable, — le croiriez-vous ? — tout comme un grand express d'Europe. Où la prétention ne va-t-elle pas se nicher ?

Et nous refaisons, à rebours, les longs kilomètres que nous avons vus, il y a huit jours, — avec, comme spectacle, les épines, les pierres ou le sable, les termitières, quelques autruches et, au loin, les montagnes bleutées par la profondeur des couches d'air pur qui nous en séparent.

Aux gares, des indigènes, hommes et femmes, qui circulent, affairés, ou stationnent, indolents, en quête de distractions et de profits.

A Omaruru, nous revoyons le Père Jacobs, toujours aussi calme : il avait commandé une auto, pour nous permettre d'utiliser les vingt minutes d'arrêt de notre train, en visitant son église et sa Mission. L'auto ne vient pas. Nous scrutons l'horizon : — « Viendra ? Viendra pas ? » Finalement, nous nous décidons à rentrer dans notre compartiment, car on cuit sous les rayons du soleil.

Enfin, notre train, toujours sérieux, s'accroît, à Kalkfeld, d'une rame de wagons à bestiaux, et traîne lentement cette majestueuse enfilade de trente à quarante wagons : les montées sont un peu dures, mais il arrive, tout de même, à s'acquitter de sa charge, qui consiste à rouler sur les deux rails étroits. et, comme l'administration le connaît et n'a pas fixé pour le parcours des heures trop serrées, il finit par rattraper ses retards et arriver au terminus à peu près à l'heure.

Ce brave petit train ! Je me repens presque d'en avoir médit. Il a une gentille coutume, bien familiale : lorsque la dernière étape de jour approche, il s'arrête en pleine campagne, au grand étonnement des non-initiés. Alors, comme s'ils avaient entendu un signal, une demi-douzaine de noirs en descendent, avec précipitation, et se mettent à parcourir le *veld*, ramassant le bois mort, cassant des branches, des arbres entiers, et rapportant tout cela de leur mieux sur le train.

Les voyageurs ouvrent de grands yeux : on les ouvrirait à moins ! Est-ce qu'il n'y a plus de charbon pour alimenter la machine ? Ce serait tout de même fort, pour un train qui se paie déjà tant de fantaisies !

L'explication est plus simple : comme le train ne fonc-

tionne pas suivant les formules les plus modernes et comme, spécialement, il ne possède pas de freins Westinghouse, il emporte une douzaine d'indigènes qui sont chargés de serrer les freins des wagons de marchandises, de place en place, soit en avant, soit en arrière de nos compartiments. Le soir venu, comme ces braves gens ne peuvent envahir les hôtels, il leur faut se chauffer à la belle étoile. Et le bon petit train, compatissant et paterne, s'arrête. Et nos bons noirs de courir à la recherche du bois mort, chacun dans sa direction...

Nous trouvons, à Usakos, à l'heure fixée, le Père Borsutzky et le Frère Sage, qui transportent nos bagages dans le train de Swakopmund. Il faut dire que c'est un train de marchandises. On donne, aux voyageurs venus de Tsumeb et Grootfontein, la chance d'atteindre Swakopmund et Walvis Bay, en s'embarquant dans un unique wagon, perdu entre un chargement de bois et un wagon de bestiaux !

Nous pourrons dresser nos lits nous-mêmes, car il n'y a pas de *boys* comme dans les trains ordinaires. Ce sera, d'ailleurs, vite fait. Nous essaierons de dormir sur les banquettes, la supérieure se formant par le relèvement d'un dossier et formant comme un bac, où le corps est retenu par un rebord de quinze centimètres.

Je prends une valise pour me servir d'oreiller. Mgr Gotthardt, qui a pitié de notre pénurie, s'en va, quelques minutes, à la découverte et revient avec des accoudoirs de compartiment de seconde : on dormira très bien là-dessus. A onze heures, le train part : nous sommes déjà plongés dans le sommeil. Bonne chance !...

Tout à coup, les sons cuivrés d'une fanfare frappent nos oreilles. Un cri :

— « Nous sommes arrivés à Swakopmund ! »

— « Pas possible ! Déjà ? »...

On brique une allumette, on regarde une montre : cinq heures passées ! C'est, pourtant, vrai !

Sauter à bas de ses banquettes respectives, se lisser les cheveux avec trois doigts, la barbe avec deux autres, s'essuyer les yeux encore clignotants : c'est le devoir de tout

gentleman qui se respecte, lorsqu'il est brusquement tiré de son sommeil et qu'il entend, sur le quai de la gare, les accords d'une fanfare qui joue, obstinément, à son intention.

Le premier qui sort du compartiment aperçoit, dans la nuit à peine finissante, les Pères Georges Kalb, Damien Arnold et Joseph Filliung, le Frère Jean Bleses, quelques laïques, une trentaine d'indigènes et la fanfare — jouée par des noirs, très fiers, évidemment, de fêter des gens qui se réveillent tout juste.

D'ailleurs, les morceaux de musique les occupent. Comme ils se taisaient depuis un moment, on pouvait être impressionné par le silence du quai, l'immobilité de la nuit et l'absence de tout mouvement extérieur du côté du train. On éprouve, à ces instants-là, quelque chose d'analogue au froid qui saisit le spectateur, lorsque la scène est vide et que, visiblement, un acteur fait défaut... Alors, quelqu'un fait signe à la fanfare, et les morceaux de reprendre de plus belle.

Tout de même, la toilette de trois Messieurs, qui dormaient tout habillés, ne dure pas aussi longtemps que celle des dames. On finit par s'en apercevoir, et les présentations se font sur le quai, — autant, du moins, que l'on peut discerner les silhouettes.

Et la fanfare joue toujours. Bienheureuse fanfare !...

Nous sortons de la gare. On va nous mener en *trolley*.

Qu'est-ce qu'un *trolley* ? Par ici, un *trolley* est une plate-forme, montée sur quatre roues et qui, tirée par un ou deux chevaux, porte tout ce qu'on veut à travers Swakopmund, en suivant des rails de lignes Decauville. On y met des passagers, des ballots, du bois, des animaux, — n'importe quoi... Et cela roule... Tout le jour, on entend passer les *trolleys*. Chacun peut avoir le sien : il n'y a que les rails qui sont communs à tout le monde. Ici et là, on a disposé des voies de garage, pour éviter des collisions. C'est très gentil et fort pratique.

Nous allons donc rouler en *trolley*. Sur la plate-forme, on a disposé des tapis, puis, sur les tapis, des fauteuils et des chaises. Tout le monde pourra prendre place. Il y a même deux *trolleys*.

Et nous roulons à travers les rues obscures, sans rien voir. La seule chose qui nous frappe, c'est une espèce de pluie fine et continue, qui nous tombe sur les habits et le bout du nez. On nous explique : c'est le brouillard quotidien de Swakopmund. Tous les matins, avant que le soleil paraisse, la mer envoie sur la côte ce brouillard épais, qui se dissout en une sorte de pluie, tellement il est dense.

De vraie pluie — il n'y en a, presque jamais, ici. Le sol n'est que du sable, non seulement sur la côte, mais encore très loin vers l'intérieur. Pas d'eau, sauf ce brouillard, pas de fertilité, pas ou presque pas de culture. Le courant marin, qui passe auprès de ces rivages désolés, est un courant froid ; peut-être est-ce lui qui est la cause de ce brouillard très frais ; en tout cas, il empêche la côte ouest de l'Afrique du Sud de ressembler à la côte est — si riante et si riche.

On s'arrête devant l'église, — une espèce de façade assez ramassée, de style jésuite, autant qu'il est possible d'en juger à cette heure matinale. Monseigneur y récite une petite prière, et les Sœurs Bénédictines chantent l'*Ecce Sacerdos magnus*.

Puis, on reprend le *trolley*, pour débarquer de l'autre côté de la propriété, devant l'hôpital...

Après nos Messes, nous commençons à y voir plus clair. La Mission possède, ici, un hôpital pour les blancs, un sanatorium (séparé de l'hôpital par un jardin de plaisance), un presbytère et une église. De l'autre côté de la ligne, tout près de la Mission protestante, elle a un hôpital pour les noirs, une école et une église. Ces deux groupes de bâtiments et d'œuvres sont bien organisés, et chacun des deux forme un tout. Pour aller de l'un à l'autre, on utilise le *trolley*.

La fraîcheur de ce climat nous déconcerte un peu, d'abord, nous qui venons des plateaux brûlés par un implacable soleil. Le vent est froid ; on le sent porté par le courant marin, dont la présence stérilise toute la côte sud-africaine, du Cap à l'Angola. Ici, en arrière de Swakopmund, il y a une bande de plus de cent kilomètres

de largeur, le long du rivage, où rien ne pousse, tellement le sable salé et froid empêche la végétation. C'est le Namib, — le désert de Namib.

Swakopmund était une ville propère, avant la Guerre : elle comptait alors, paraît-il, 1.400 blancs et de 4 à 5.000 noirs. C'était le port de la Colonie allemande, et, pour le faire progresser, le Gouvernement n'avait rien négligé. Il avait, d'abord, jeté dans la mer deux digues successives en maçonnerie, la première ayant été enlevée par un orage ; puis, ces digues appelant le sable, il avait entrepris de lancer très loin un *wharf* ou quai, en fer, très puissant et capable de résister aux vagues les plus violentes. Le travail est demeuré inachevé ; les piles déjà construites sont là, les grues en dominent encore les deux extrémités, et la mer, les brises salines rongent lentement ce beau monument, symbole d'espérances brisées.

Aujourd'hui, comme il n'y a plus de trafic, plus de port, et que le sable ne peut rien produire, les noirs sont rentrés dans l'intérieur : il en reste, peut-être, quatre ou cinq cents, dit-on. Il y aurait plus de blancs, paraît-il : ceux qui étaient fixés ici, avant la Guerre, par le commerce et les professions libérales, ceux qui travaillent à Walvis Bay, et quelques autres, fonctionnaires et employés.

La rivale de Swakopmund, Walvis Bay, triomphe aujourd'hui. Pendant que le phare de Swakopmund, éteint, n'éclaire plus la plage déserte et les quais morts, Walvis Bay est devenue, par la volonté de l'Angleterre, le seul port du sud-ouest. La baie rend les débarquements et chargements plus faciles ; mais la ville est inhabitable, à cause de la *malaria*. Autant Swakopmund est sain, autant Walvis Bay l'est peu. Aussi beaucoup des employés du port viennent-ils résider à Swakopmund.

Cette question de la rivalité des deux ports et de l'avenir de la cité déchue préoccupe tous les esprits. Nous le constatons, le soir, lors de la réception, au *Strand Hotel*. Dans la grande salle de l'hôtel, était réuni tout Swakopmund. Brillante société, qui ne semble guère trahir l'agonie d'une ville. Le bourgmestre, le magistrat, le docteur, l'avocat, le pasteur luthérien et bien d'autres

sont là, réunis par cet événement — unique dans les annales de la ville.

Le premier, qui prend la parole, représente les Catholiques de la Mission. Il remercie les nombreux assistants, venus pour honorer le Chef et le Père de ceux qui ont évangélisé Swakopmund, depuis tant d'années. Il fait ressortir ce qu'a fait la Mission catholique pour la prospérité même matérielle de ce port, autrefois florissant, et déplore que la vie intense de Swakopmund ait été arrêtée. La cité va-t-elle mourir ? Telle est la question qu'il se pose. Il répond d'une manière optimiste et en donne les motifs. Nous nous abstiendrons de le suivre, sauf lorsqu'il affirme la nécessité de l'union entre la Mission catholique et les forces vives de l'endroit.

Un autre orateur présente l'hommage des citoyens en général. Lui aussi fait ressortir les mérites des Oblats et leurs créations remarquables en ce pays.

Un Catholique anglais de Walvis Bay présente les vœux de tous les Catholiques de cette langue.

La séance musicale et artistique est très intéressante, et les morceaux sont exécutés avec une rare maîtrise.

Monseigneur réplique, vers la fin, en remerciant les trois orateurs et en soulignant les conclusions optimistes qui ont été formulées. Il parle de confiance en l'avenir : Walvis Bay pourra être le port, parce qu'il n'en faut pas deux si près l'un de l'autre, mais Swakopmund sera la plage, la ville, le commerce, la prospérité et la santé. Il le souhaite, en signe de reconnaissance pour le parfait accueil de la population.

La danse va commencer : nous nous éclipsons, et le *trolley* nous ramène chez nous.

Toutes les rues de la ville sont sillonnées de lignes ferrées, et, vraiment, rien ne se véhicule autrement que sur ces plates-formes si commodes. Dès lors, il a été inutile de faire des travaux de voirie : on a laissé les rues telles qu'elles étaient ; un sable profond les couvre, interdisant le passage de toute voiture et même les promenades, pourtant inoffensives, des piétons. Pour les *trolleys*, ces petites voies, qui vont dans tous les sens et pénètrent

même dans les propriétés privées ; pour les promeneurs, des trottoirs de planches. Ingénieux et pratique à la fois...

§ CI. — Dimanche à Swakopmund.

Dimanche matin, à neuf heures et demie, Messe pontificale. On vient chercher Monseigneur en procession : les enfants de chœur, le R. P. Arnold, cérémoniaire, les Pères Filliung et Perbal, sous-diacre et diacre, et Mgr Gotthardt, prêtre assistant.

Le chœur est formé par les Sœurs Bénédictines, le Frère Bleses (organiste et chantre habituel) ayant cédé sa place à l'harmonium à l'une des Sœurs. Sous les auspices de Saint Benoît, ce ne pouvait être que très bien : nous avons une Messe en plain-chant, pieusement et artistement exécutée.

Mgr Gotthardt donne le sermon ; et, la Messe finie, notre Révérendissime Père bénit l'assistance, au nom du Saint-Père.

Aussitôt après, les Catholiques se réunissent, sous la véranda du sanatorium, pour lire les adresses de bienvenue, — l'une en allemand, l'autre en anglais. Toutes deux font état du grand zèle des Pères et reflètent la fierté de posséder des hommes de Dieu, qui unissent à une piété active et communicative un savoir-faire digne de tous éloges et une compréhension exceptionnelle des besoins de la population en ces contrées. De là, pour l'Église catholique, une situation hors pair en ce pays.

Monseigneur remercie et revient sur les souhaits qu'il a formulés, vendredi soir. Son plus ardent désir est de voir l'union se maintenir entre le clergé et les laïques, pour l'extension du règne de Jésus-Christ.

A trois heures et demie, départ pour la Mission indigène. Le *trolley* nous attend à la porte : il est garni de fleurs, et le cheval lui-même est orné de deux fleurs rouges auprès des oreilles. Nous prenons place et, bientôt, le *trolley* roule, à belle allure, à travers la dune.

Les deux Missions, la catholique et la protestante, se

dressent devant nous, côte à côte. Il y a du monde assemblé d'un côté comme de l'autre. On sonne les cloches des deux chapelles. Il paraît que le ministre, sachant qu'il devait y avoir office spécial chez nous, a placé son service à la même heure. Sans le savoir, il contribue au succès de notre cérémonie, car ses gens, intrigués de ce *trolley* fleuri qui s'avance au trot de notre brave cheval, demeurent sur le seuil du temple hérétique, hésitent, s'approchent, reculent, font encore quelques pas vers nous : ils semblent plus attirés par cette nouveauté catholique, et les belles choses qu'elle leur promet, que par le service monotone et très connu, offert chaque semaine par l'hérésie.

Au moment précis où nous descendons du *trolley*, l'orchestre, dirigé par Michel, un beau noir à la figure expressive et aux grands yeux qui se prêtent admirablement à la mimique, fait éclater ses accords de triomphe. Nous faisons, dans l'hôpital indigène, une entrée solennelle, aux sons de ces cuivres endiablés.

Quelques instants après, sort une procession comme les pauvres natifs n'en ont jamais vu : la croix en tête, six enfants de chœur, le Père Kalb, les Pères Filliung et Arnold en dalmatique de fête, et Mgr le Révérendissime Père en *mantellella* violette, avec la mitre d'or et la crosse, assisté de Mgr Gotthardt.

Du coup, les hérétiques sont vaincus : un groupe important finit par se détacher de leur parvis, malgré leur cloche, qui sonne à toute volée et qui se donne l'apparence de fêter notre Archevêque et de convier tout le monde à venir le voir. Les fervents du ministre protestent et objurguent les déserteurs :

— « Qu'allez-vous faire là-bas ? »

— « Nous allons voir le Grand Prêtre catholique : c'est si beau ! »

— « N'y allez pas ! Vous serez maudits par le ministre ! »

— « Pourquoi n'a-t-il pas de ces belles cérémonies ? »

— « Vous êtes des enfants curieux ! Un peu de *fla-fla* vous entraîne ! Voyez : nous restons fidèles, nous ! »

— « Bah ! qui sait ? Allons toujours !... »

Et le flot déferle vers notre petite église.

Monseigneur fait son entrée dans un sanctuaire déjà rempli. Avec les quelques Catholiques restés dehors, et les protestants qui affluent, il est trois fois trop petit. Je me glisse, comme je puis, sur le seuil, et suis obligé de m'arrêter, tellement tout est bondé.

L'harmonium est tenu par Hubert Christy, fils d'un Boer et d'une Nama, un jeune homme intelligent et dévoué au possible. Non seulement il exécute, à la perfection, les morceaux de musique, — et pour lui l'harmonium n'a plus de secrets — mais encore il compose, constamment, de nouveaux cantiques à plusieurs parties, en allemand, en namaqua, en herrero... Il les apprend à sa chorale, les fait répéter, aussi souvent qu'il faut pour arriver à une certaine perfection, et, le jour venu, les dirige à l'église avec une maîtrise qu'envieraient bien des prêtres de nos pays. Il est dessinateur, maître d'école, etc... J'avoue que je n'ai pu arriver à retenir la litanie de ses talents.

De fait, la partie musicale de la fête est tout à fait remarquable. La chorale est bien en main, — un peu bruyante, comme toutes les chorales indigènes, mais il faut partir de ce principe que les noirs n'estiment une musique que si elle fait beaucoup de bruit.

Monseigneur confère le sacrement de Confirmation à dix-neuf indigènes. Les protestants qui sont dans le fond ne perdent pas un geste ; on entend les souffles... Un bambin se met à hurler, pendant l'allocution : immédiatement, on fait signe à la maman de s'expulser, avec son noiraud trouble-fête. Jamais je n'ai vu pareil recueillement.

Le Salut et la Bénédiction papale se donnent, aussitôt après, devant la même silencieuse attention.

Il est à remarquer que les deux allocutions de Mgr le Révérendissime Père sont traduites, en herrero, par Mgr Gotthardt. Je ne voudrais pas blesser, outre mesure, la modestie de Mgr le Préfet. Mais il me laissera bien dire qu'il fait preuve d'une compétence extraordinaire pour le maniement des diverses langues de son Vicariat de

Missions : il sait l'anglais, puisque c'est de l'anglais que la traduction est faite, — il parle le français, avec aisance, — naturellement, il possède l'allemand et prêche « magistralement » (appréciation d'un connaisseur), — il s'exprime, sur-le-champ, en namaqua, ainsi que nous avons pu le constater, à Gobabis et autres lieux, — aujourd'hui, il traduit, au pied levé, de l'anglais en herrero, — et, si nous pouvions aller dans la région de l'Okawango, nous l'entendrions se mouvoir, à l'aise, dans les dialectes de ces tribus, qu'il a évangélisées et dont il a mis les Missions en pleine prospérité, après les avoir fondées toutes deux...

Comme nous sortons de l'église, Mgr Gotthardt remarque un groupe de femmes protestantes :

— « Vous étiez là ? » leur demande-t-il, malicieusement.

— « Oui, et, désormais, nous ne viendrons plus qu'à l'église catholique. »

— « Oh ! ce sont des paroles, comme vous en dites si souvent, et qui ne tiennent pas un jour. »

— « Non, non, c'est très sérieux : les protestants ne savent pas prier et honorer le Bon Dieu comme vous autres. »

— « Dans une semaine, vous aurez oublié tout cela, et vous retournerez au temple. »

— « Non, c'est bien décidé : nous allons nous faire inscrire, et nous viendrons, régulièrement, prier ici.»

Mgr Gotthardt nous confie que la grande force des ministres de l'erreur consiste dans la malédiction. Ils terrorisent, littéralement, ces pauvres gens, en les menaçant de la malédiction, s'ils ont le malheur de quitter l'hérésie pour le Catholicisme. Comme les noirs sont de grands enfants, — superstitieux, craintifs, irraisonnés, — ils s'effraient et demeurent fidèles à l'erreur, malgré eux. Que de fois nos Pères en ont entendu leur dire :

— « Je vois bien que votre Religion est plus vraie et qu'elle va au fond du cœur, pour nous rendre meilleurs ; mais le ministre nous maudirait. »

— « Il vous maudirait, soit ! Et après ? »

— « Oh ! nous ne voulons pas braver cette malédiction. Nous serions trop malheureux ! »

Et rien n'y fait.

Le Père Kalb dit, pourtant, qu'ici, à Swakopmund, cette malédiction a perdu quelque peu de son prestige et que plusieurs commencent à s'en moquer.

La cérémonie, à l'église, est suivie de la fête, dans le local de l'école.

Les chants sont, à peu près tous, de la composition de Hubert Christy. Décidément, c'est un trésor que cet homme !

Bien plus, les trois adresses — en allemand, en namaqua et en herrero — sont de lui : de lui encore, les dessins et ornementations dont le Père lui a laissé toute l'initiative. Il lui a fourni les photographies, qui font de ces adresses de véritables albums et que Christy a encadrées et fait valoir avec un sens artistique peu commun.

L'adresse en namaqua est lue par lui ; celle des Herreros, par son ami Émile Zemburuka, dit aussi Émile Kandji, maître d'école en chef, un beau grand Herrero, d'un teint du jais le plus sombre, organiste et musicien comme Hubert ; l'adresse en allemand, par un de leurs amis, jeune homme de sang mêlé, époux de la première chanteuse, elle-même très intelligente et fille de sang mêlé.

Vers la fin, Hubert offre à Monseigneur le recueil de tous les morceaux de musique composés par lui, à l'occasion de cette réception, et qui sont écrits en plusieurs parties, les paroles en namaqua et en herrero.

Monseigneur remercie, très chaleureusement, la petite chrétienté et les organisateurs de la fête. Il espère que tous se serreront toujours autour du Père, comme ils le font aujourd'hui, — n'ayant qu'un amour au cœur, celui de l'Église catholique, qui les a reçus dans son sein et les aime d'un cœur de mère. Il parlera au Pape de leur zèle et de leurs sentiments, et, en retour, il leur demande leurs prières, des nouvelles de temps à autre par le Père Kalb, et le bon exemple autour d'eux, pour faire connaître la force et la vertu de notre sainte Religion.

Les enfants se pressent, ensuite, autour de Monseigneur et des Pères, puis les grandes personnes, qui sont avides de saluer Mgr l'Archevêque et de serrer la main des

prêtres, — ils n'en ont jamais tant vu ! Les petits sont, comme partout, hardis et entreprenants : ils me semblent ici un tantinet plus osés que partout ailleurs. Cela n'est, d'ailleurs, pas pour déplaire, car la frayeur du prêtre n'est encore qu'un reste de paganisme ancien. Leurs mines intelligentes et leur vivacité frappent aussi, et davantage qu'en d'autres parties de la Colonie. Il en est dans cette bande qui promettent de devenir, plus tard, des catéchistes et instituteurs dignes de marcher sur les traces d'Hubert Christy et d'Émile Zemburuka.

Le soir, à huit heures, sermon de Monseigneur, en anglais. Monseigneur veut encourager les Catholiques de langue anglaise, qui sont le petit nombre et pourraient être tentés de laisser aller les pratiques de la Religion. Le nombre est un stimulant, mais jamais une raison fondamentale pour faire son devoir. Conséquemment, il faut aller à la source des grâces qui font le chrétien — aux Sacrements. C'est là que l'on reconnaît si la foi est agissante : lorsqu'elle éprouve le besoin de se renouveler, de se fortifier, c'est un signe qu'elle s'exerce et va jusqu'aux œuvres. Allez donc à l'Eucharistie, principalement ; confessez-vous, pour vous en rendre dignes, et vous resterez au cœur même de l'Église, qui vous a enfantés à la vie spirituelle et vous conduira dans la Vie éternelle.

Le Salut, chanté par les Sœurs Bénédictines, clôt cette réunion...

§ CII. — **Repos et... Départ.**

Lundi, visite au cimetière, où repose notre Père Muelhaus, qui était Missionnaire à Okombahe, et qui vint mourir, jeune encore, à Swakopmund (1). C'est une des victimes que la Préfecture a perdues, dans les premières années, et qu'elle compte, aujourd'hui, comme inter-

(1) Le P. Ignace Muelhaus est mort, le 21 novembre 1907, à l'âge de 31 ans (dont 10 de vie religieuse). — le P. Herman Biegner, le 16 avril 1903, à l'âge de 29 ans (dont 8 de vie religieuse), — et le P. François Jaeger, le 2 mars 1905, à l'âge de 30 ans (dont 9 de vie religieuse). *R. I. P.*

cesseurs auprès du Maître, avec les Pères Biegner, Krist et Lauer, de l'Okawango, le Père Jaeger, d'Aminuis, et plusieurs autres encore, tous fauchés dans la fleur ou la force de leur âge...

Nous passons à Swakopmund six jours délicieux. La température est généralement fraîche, même quand le soleil chauffe dur : la brise marine atténue continuellement la sécheresse du sol et l'ardeur des rayons tropicaux. Il n'y a exception que lorsque le vent souffle de l'est et arrive sur la côte, après avoir passé les immenses étendues de sable du Namib : il est, alors, très chaud, chargé de poussière et lourd d'aridité concentrée.

Les matinées sont un peu humides et les soirées très fraîches. A moins d'en avoir pris l'habitude, il paraît dangereux de dormir les fenêtres ouvertes.

La Mission allemande est dirigée par le R. P. Arnold, — en remplacement du R. P. Aloys Ziegenfuss, pour le moment en Europe. La Mission indigène est confiée au R. P. Kalb, ancien élève de Rome.

Les Frères Jacques Kipper et Jean Bleses s'occupent du matériel : jardinage, travaux manuels, menuiserie, etc. Les bouts minuscules de jardin, que l'on arrache au sable aride, ici et là, dans les recoins des bâtisses, doivent être protégés contre le vent d'est et la poussière aride par des toiles de sacs, tendus sur des piquets, depuis le sol jusqu'à un mètre et demi de hauteur, — sinon, tous les efforts seraient vains. On arrose souvent, le sable ne retenant pas l'eau.

Le Frère Kipper est un des doyens de la Préfecture : il a le calme des Lorrains habitués à lutter contre les difficultés et à ne s'émouvoir de rien. Le Frère Bleses, un grand « cuirassier », dégourdi et entreprenant, se multiplie de toutes parts ; il conduit le *trolley*, soigne le cheval, et, possédant un brevet assez rare, a le privilège d'assister le chirurgien aux opérations de l'hôpital, pour les hommes du moins.

Mercredi, nous allons à Walvis Bay, pour satisfaire Mr. Power, qui salua Monseigneur, le soir de la réception, au nom des Catholiques de cette localité.

C'est un tramway à moteur qui nous emporte sur la ligne du chemin de fer, qu'il emprunte lorsqu'elle est libre, environ deux fois par jour. En sortant de Swakopmund, que nous avons contourné par l'est, nous passons le Swakop.

Il ne faudrait pas se figurer que les rivières de ce pays coulent comme en Europe : nous l'avons déjà remarqué pour la Nossop, en venant de Gobabis à Windhoek. Ici, le Swakop suit la même règle : on y passerait, cent fois, qu'on ne soupçonnerait pas la présence d'une rivière. A peine y a-t-il une petite dépression d'un demi-mètre — pas même sensible, ni aux bords, ni dans le prétendu lit. La ligne la traverse, sans pont, à même le sol, à cinq mètres de son embouchure dans la mer.

Donc, pas la moindre goutte d'eau. Mais, à notre grande stupéfaction, nous constatons la présence de jardins de légumes, de maisonnettes, de haies, etc., — le tout installé, commodément, dans le lit même du Swakop. Voilà ce que c'est que de perdre sa place : on la fait prendre par des intrus. Les jardiniers trouvent de l'eau à quelques mètres, ce qui prouve, une fois de plus, que ces rivières extraordinaires, dans ce pays qui est le monde renversé, coulent, non pas dans leur lit, mais en dessous.

C'est, d'ailleurs, toute la verdure que nous verrons.

Quand arrive la saison des pluies, il est extrêmement rare que les eaux du Swakop parviennent jusqu'ici et dérangent les travaux des jardiniers qui approvisionnent la ville. En tout cas, le passage de l'eau étant alors de quelques heures, les dégâts sont vite réparés.

Après, c'est la dune. Tantôt haute, tantôt basse, elle est toujours blonde et aride, sans aucune végétation. Si, pourtant : il y a quelquefois, rarement, des touffes ou restants de touffes, dont on ne saurait dire si elles ont encore forme végétale. On fait des kilomètres, sans s'en apercevoir ; puis, il y en a une douzaine ; et, ensuite, plus rien.

Et le vent donne là-dedans, à son aise, déplaçant, continuellement, les atomes de sable et changeant, petit à petit, les contours des dunes...

Et nous roulons, à toute vitesse, dans ce décor blond, pendant cinquante minutes ! Et nous pourrions aller de même, sur la longueur des cinq mille kilomètres de côtes, de Capetown à Loanda, dans cette éternelle désolation gracieuse de sable doux... Merci : nous avons assez de nos 34 kilomètres !

A mi-chemin, une station : nous nous frottons les yeux. Pas possible ! Il y a des êtres vivants par ici ? Oui, une baraque en planches, avec l'inscription *Rand Rifles*, une quinzaine de huttes, qui réalisent le suprême inconfort de la pire misère, et... des poules ! Oui, des poules et un coq ! Ils picorent, — ma foi ! — avec assez de conviction, dans le sable nu, et ils font, absolument, comme s'ils trouvaient quelque chose, — comme les coqs et les poules de tous les pays... Décidément, je n'y comprends plus rien !

Il paraît que ces huttes sont celles des familles dont les hommes travaillent à Walvis Bay : il y en a un certain nombre ici et d'autres à Walvis même.

La baie est très grande ; mais, comme la côte est basse et que nous roulons tout à fait sur le bord, nous ne voyons, longtemps, que l'étendue monotone de l'eau. La pointe, qui forme et protège la baie, nous apparaît, enfin, très estompée par la brume lumineuse qui plane sur tout ce pays et que le soleil éclaire de ses fins rayons.

Walvis Bay n'est pas autre chose qu'un camp, composé de baraques plus ou moins grandes, en bois, — perchées, presque toutes, sur un système de pilotis. On pourrait passer, assez facilement, sous les maisons, entre les grosses colonnes de bois qui les soutiennent. Ce mode de construction a été adopté, en raison de la situation de Walvis Bay, un peu en dessous du niveau de la mer. Les grosses marées dépassent, parfois, le bord et viennent étendre dans la plaine une nappe d'eau qui submergerait les demeures des habitants.

Il y a quelques docks, les bureaux de la douane et de la gare (et je vous prie de croire qu'ils sont très peu somptueux !) et les habitations de quelques fonctionnaires. Y a-t-il 175 blancs ? C'est à peu près tout. Walvis Bay était encore moins que cela avant la Guerre, Swa-

kopmund détenant tout le commerce de la Colonie avec l'extérieur, ainsi que Lüderitz-Bucht pour le sud. Aujourd'hui, Swakopmund est tombé, et Walvis Bay grandit d'importance, de jour en jour : mais il n'a pas encore fait la toilette qui conviendrait à sa nouvelle fortune.

La raison pour laquelle Walvis Bay avait beaucoup moins d'importance, avant la Guerre, c'est que, comme chacun sait, elle constituait, dans la Colonie allemande, une petite enclave de sable improductif et que le port d'une enclave de sable ne peut que difficilement conquérir de l'importance. Swakopmund, situé tout auprès, drainait le commerce que Walvis Bay voit, aujourd'hui, passer tout entier dans ses bassins.

Si, à vrai dire, les bassins en question ne sont encore que l'eau de la baie, le trafic n'en est pas moins actif. Et, la baie étant plus abritée que la côte de Swakopmund et le commerce reprenant peu à peu, on voit que Walvis Bay est appelé à un brillant avenir.

On dit que le sol est humide et rend le séjour de ces lieux malsains. Une rivière devrait y passer, le Kuisib ; mais, comme toutes les rivières de ce pays, elle coule en dessous ; et puis, il lui est arrivé un malheur, qu'il faut que je raconte.

Le Kuisib se jetait, autrefois, dans la mer, juste au fond de la baie ; du moins, il y apportait les eaux des grandes pluies, quand l'été voulait bien lui en donner. C'était, alors, l'époque de sa splendeur. Voilà qu'un jour, profitant du sommeil de la rivière, — car le Kuisib dormait, pendant trois saisons de l'année sur quatre, même en ce temps éloigné — une dune vint s'établir, précisément, entre la baie et le cours habituel du fleuve, en perpendiculaire. Lorsque le Kuisib, selon la coutume, voulut amener à l'océan les flots descendus du ciel, il se trouva, soudainement, arrêté. Que faire ? Se suicider de désespoir ? Je ne sais à quel parti se détermina la pauvre rivière ; mais le fait est que, depuis lors, quand elle s'avise encore de charrier de l'eau, cette eau n'arrive jamais plus jusqu'à la baie, mais se perd dans les sables de la dune *fluvicide*...

Nous allons rendre visite à Mr. et Mrs. Power. Il y a, en tout, à Walvis Bay, sept catholiques parmi les blancs et une quarantaine chez les noirs. Lorsque Mr. Power nous mène voir le port, plusieurs de ceux-ci — Ovambos, Herreros, Namas, Soudanais même (de Sierra-Leone ou de Libéria) — viennent nous serrer la main et s'entretenir avec nous. Ils sont contents de voir des prêtres ; et leurs faces noires s'élargissent dans un beau sourire, lorsque nous leur manifestons notre sympathie.

Le Père Kalb, qui vient les visiter de temps à autre, voudrait bien bâtir ici une chapelle : mais... pas d'argent, pas de Suisse !...

Nous rentrons par un train de marchandises, auquel sont joints deux wagons pour voyageurs, et nous ne parvenons à Swakopmund qu'à la nuit...

Deux jours de suite, la pluie tombe à Swakopmund : chose inouïe, à cette saison ! Il pleut, ici, tous les sept ans environ, et encore n'est-ce qu'au plus fort de la saison des pluies, qui n'est pas encore arrivée. On trouve la chose absolument extraordinaire ; et le journal local du lendemain ne manque pas de la faire remarquer, en relatant qu'il a plu, un peu partout, dans la Colonie.

C'est un bon signe pour les territoires agricoles, si du moins cela continue. A Swakopmund, on accueille la pluie sans enthousiasme. La raison, que l'on nous confie tout bas, c'est que beaucoup économisent sur les toitures, se basant sur l'absence presque complète d'eau. Or, quand viennent des pluies comme celles-ci, il pleut dans les appartements mal couverts : c'est facile à comprendre. Et la Mission en est un peu là. Comme il n'y a pas la compensation des champs à fertiliser, les *Swakopmundiens* ne nourrissent pas d'affection exagérée pour les cataractes du ciel...

Il est temps de quitter cette plage hospitalière : Monseigneur y a trouvé un repos bien gagné après les randonnées de l'est et du nord, des sympathies empressées de la part de toute la population, et bien des consolations auprès des catholiques blancs et noirs de la double Mission.

Vendredi, à deux heures et demie, le *trolley* traditionnel nous emmène vers la gare. Un déploiement extraordinaire de monde couvre le quai. Des noirs, des blancs, des enfants, — bref, tout Swakopmund semble s'être donné rendez-vous, pour saluer, une dernière fois, l'auguste Visiteur.

Le Maire est présent et offre à Monseigneur ses souhaits de bon voyage... On y ajoute des bouquets, on s'incline à tour de rôle, on fait des compliments, — lorsque, tout à coup, retentit la fanfare qui nous accueillit, il y a une semaine. Ils sont là, nos braves musiciens indigènes, dirigés par Michel, — avec Hubert Christy, qui souffle dans un gros trombone. Deux, puis trois morceaux se succèdent. Et le train part. On acclame ; une Ovambo plus enthousiaste veut accompagner le train, en courant ; puis, sans transition, nous voilà tout seuls au milieu de l'immense Namib...

Durant six longues heures (112 kilomètres), le train monte, lentement, ce désert de sable. Ce n'est que vers le cinquantième kilomètre que nous commençons à remarquer, en abondance relative (de dix en dix mètres), de petits buissons d'une plante vénéneuse — appelée *milkbush* (buisson de lait), parce que ses tiges donnent un lait dangereux, lorsqu'on les coupe. On dirait de gros hérissons verts, accroupis sur le sable.

Vers le quatre-vingtième kilomètre, un arbre. Un autre, plusieurs minutes après. Mais toujours le sable, nu, stérile, — froid, le soir, et brûlant, sous le soleil.

Après Ebony, qui est à 111 kilomètres, on redescend : c'est une sorte de cuvette, au fond de laquelle se trouve Usakos. C'est ce qui explique pourquoi cette Mission est assez chaude. Mais il ne faut pas oublier que la cuvette en question est loin d'être régulière et qu'elle a, au moins, 80 kilomètres de largeur.

A Usakos, nous trouvons les Pères du nord, qui viennent à Windhoek pour la retraite, et, parmi eux, le R. P. Léon Bachmann, Missionnaire d'Okambahe, que nous n'avons pu aller voir chez lui.

C'est, d'ailleurs, la nuit. Nous ne verrons pas les mon-

tagnes, de Karibib à Otjihavera. Nous ne nous réveillerons que pour passer à Brakwater et arriver à Windhoek.

La tournée est finie. C'est notre dernière. Elle devait être assez pénible, — dans nos prévisions, du moins — mais, grâces en soient rendues à Dieu et à notre Mère Immaculée, elle a été considérablement facilitée par un temps favorable, une certaine fraîcheur, et une chance que nous ne pouvons attribuer qu'à une protection spéciale de la Providence.

Il ne nous reste plus que deux ou trois petites cérémonies, dans la réserve de Windhoek même, et la retraite.

§ CIII. — **Windhoek : Fête Indigène.**

Dimanche 29 octobre, magnifique journée. Pendant que nous arpentions le nord et l'ouest, pendant que nous faisions à Swakopmund une petite cure marine, les Pères Meysing et Stoppelkamp — aidés des Frères Brillowski, Spiegel et Oberlé — préparaient, à Windhoek, une des plus jolies fêtes que nous ayons vues en Afrique.

Dès nos Messes, l'automobile de l'excellent Signor Romano vient nous chercher, arborant toujours, sur son moteur, le petit drapeau aux armes de Mgr de Ptolémaïs.

Dix-sept cavaliers sont là, deux pour précéder la voiture et quinze pour l'escorter. Ces derniers ont revêtu, pour la plupart, de beaux habits et portent, en sautoir, une longue écharpe blanche, qui descend presque jusqu'à terre. Leurs grands chapeaux aux larges bords sont tout neufs, et le bord de droite est relevé contre la coiffe. Cet habillement donne à l'escorte un cachet très intéressant d'exotisme.

Lorsque nous sommes installés dans l'auto, le chef donne un signal et les quinze noirs sautent sur leurs montures, avec un ensemble aussi parfait que celui des soldats qui présentent les armes. Et l'on part...

Oh ! il n'y a que huit minutes de trajet : le temps de passer la rivière de Windhoek (qui ne coule même pas sous son lit), de grimper une première colline, puis une seconde, et nous voilà dans la location. Très grande et

très serrée, cette localité comprend, dit-on, environ 6.000 noirs. C'est un curieux spectacle que celui de ces milliers de huttes, presque toutes les mêmes, rapprochées les unes des autres, et qui suivent les ondulations de la colline en rangées presque régulières, — par endroits, on dirait un échiquier.

Mais, qu'elles ont l'air misérables ! Défense de couper du bois, dans les environs ; pas de troupeaux et, par conséquent, pas de bouse de vache. Vous ne savez pas ce que signifient ces deux choses-là, vous autres Européens ! Pas de bois, partant obligation de se contenter de charpentes de fortune ; pas de bouse de vache, donc impossibilité d'utiliser le sable, qui ne se lie pas avec de l'eau pure, — je vous prie de le croire. Il faut donc se résigner à construire ses huttes petitement, et vaille que vaille, et à les couvrir avec tous les morceaux de ferraille légère que l'on pourra trouver. Les grosses boîtes quadrangulaires — qui servent de réservoirs au pétrole, à la benzine, à la motorine, etc. — sont, spécialement, mises à contribution : on détache, soigneusement, les deux fonds et l'on déplie les quatre côtés, qui fournissent un morceau de tôle d'une jolie longueur.

Mais, qu'il en faut, de ces fragments de fer-blanc pour couvrir une hutte ! Et il ne suffit pas d'une épaisseur : le soleil aurait vite fait de chauffer cette surface métallique trop mince, et la hutte serait intenable.

On ne se fait pas une idée de l'aspect comique de ces demi-sphères, placées les unes à côté des autres, et toutes couvertes de ces morceaux multicolores, neufs et vieux, carrés et ronds, intacts ou entamés, dépassant irrégulièrement les uns sur les autres, la plupart mal attachés, les plaques rouillées voisinant avec celles qui sont encore éclatantes de blancheur, etc...

Et tout ce monde grouille, là-dedans, sur un espace de de quelques mètres carrés à peine...

En bas, avant d'arriver dans la location, se trouve l'école, avec une chambre pour le Père. Mais l'église est de l'autre côté ; et, pour y parvenir, il faut traverser la « rue principale », reconnaissable seulement à deux

rangées de pierres informes, placées de chaque côté des trois mètres qui sont alloués à la voirie indigène.

La cloche retentit là-bas, près de la chapelle, où attend toute une foule.

Le terrain est garni de drapeaux et d'oriflammes, qui flottent au vent, de toutes parts. La chapelle est précédée d'un arc de triomphe et d'une allée de verdure. Lorsque l'auto s'engage sous les fleurs, une fanfare indigène fait entendre ses accords : fifres, trombones, bugles, clairons, clarinettes, grosse caisse, etc., — c'est assez complet.

Mais on ne dira pas la Messe dans la chapelle, qui serait beaucoup trop petite. Les Pères et les Frères ont dressé une tente à droite, un autel sous la tente, et un trône pour Monseigneur. La décoration est de très bon goût : les plantes en font les principaux frais, avec des tentures claires, que le soleil relève encore de ses rayons joyeux. Les fidèles sont déjà rangés en un ordre parfait.

Monseigneur va se revêtir de la chape, prendre la mitre et la crosse, dans la chapelle, et la procession s'y forme : porte-croix et enfants de chœur, le R. P. Meysing, cérémoniaire, les RR. PP. Schulte et Bachmann, diacre et sous-diacre de Mgr Gotthardt (qui va chanter la Messe), les RR. PP. Kalb et Arnold, diacre et sous-diacre de Mgr Dontenwill, le R. P. Dohren, prêtre assistant, et les deux Prélats.

La fanfare et le chœur accompagnent la marche d'un chant rythmé, dirigé par le Père Stoppelkamp, maître de chapelle.

Pendant la grand'Messe, le chœur et, à certains moments, les fidèles exécutent des chants qui font honneur à la ténacité, au talent et au zèle du Père Stoppelkamp. La fanfare montre, elle aussi, son savoir-faire, dans des morceaux pieux et doux. Tout est parfait ; et les assistants suivent les cérémonies avec une avidité qui ne laisse perdre aucun geste, surtout lorsque Mgr l'Archevêque intervient dans la Messe solennelle.

L'occasion était trop belle, pour n'en pas profiter : de Doebra et de Klein-Windhoek sont venus un certain nombre de fidèles. Il y a aussi des premières Communions,

les trois Missions fournissant leur contingent à ce pieux bataillon, qui communie au premier rang.

187 communions sont distribuées en tout, dont 116 d'hommes et garçons. Tous les communiants sont bien habillés, — plusieurs des enfants ayant revêtu, pour la circonstance, de longues chemises blanches passées sur les guenilles habituelles : quoique les chemises semblent les gêner un tantinet, on leur trouve l'air gentil et assez gracieux. En faisant abstraction de certains petits détails, ne rappelleraient-ils pas, un peu, les jeunes gens de la primitive Église, les Éliacins des Catacombes ? En tout cas, ils ont l'air pieux et bien pénétrés de la solennité des mystères auxquels ils participent, aujourd'hui.

Les dames, on le voit, sont moins nombreuses : 35 pour 80 hommes. Elles ont le costume traditionnel, avec des couleurs plus voyantes et des mitres rembourrées, encore plus hautes que les jours ordinaires ; le soleil fait briller des violets très vifs, des pourpres chauds, des verts irritants, — c'est à vous arracher les yeux.

La Messe finie, Mgr Gotthardt reprend la *mantelletta* violette, et Mgr le Révérendissime Père s'approche de l'autel pour la Confirmation de 66 des assistants. Après la cérémonie, il prononce une allocution — que le R. P. Schulte traduit, énergiquement, en herrero et le R. P. Bachmann en namaqua. Puis il donne la Bénédiction papale ; et la procession retourne à la chapelle.

Mais nos braves gens ne seraient pas au comble de la joie, s'ils n'avaient pas le bonheur de voir et de saluer Monseigneur. Il revient donc en *mantelletta* et se place sur le trône : tous défilent devant lui, présentés par le R. P. Meysing, et lui baisent l'anneau pastoral. Puis, ils se répandent dans la foule et viennent serrer la main aux Pères, — à leurs Pères — avec une satisfaction visible. Comme ils sont heureux de la sympathie condescendante qu'on leur témoigne ! Comme ils sont ravis de cette fête, de la bonté de Monseigneur et des splendeurs qui viennent de passer sous leurs yeux ! Comme ils savourent les grâces reçues et se promettent de rester

toujours dociles à ces Pères, si dévoués pour le bien de leurs âmes !

C'est à ces moments-là que les Missionnaires goûtent la récompense des durs labeurs de plusieurs années, parfois. La Mission indigène de Windhoek compte, aujourd'hui, me dit le Père Meysing, plus de quatre cents catholiques : n'est-ce pas une belle espérance, pour une œuvre qui n'a pu être entreprise qu'en cachette et menée subrepticement, pendant bien des années ?...

Nous revenons avec le même cortège. Les cavaliers sont heureux de caracoler devant et derrière la voiture : c'est fièrement qu'ils soulèvent la poussière de la location, tout en semblant dire à leurs confrères protestants : — « Hein ? cela vous étonne ? Montrez donc un archevêque comme le nôtre, vous ! »

A quatre heures et demie, réédition du cortège : pas une écharpe ne manque. Le Salut du Très Saint Sacrement se donne dans la chapelle, quatre fois trop petite : la plupart des fidèles restent dehors.

La chapelle est une salle de grandeur moyenne, à la charpente très apparente, les maîtresses poutres de soutènement descendant jusqu'au pied des murs et coupant, obliquement, la vue sur les côtés. Le toit est en tôle ondulée, sans plafond : aussi y fait-il passablement chaud. Les murs sont ornés d'un filet de peinture très fin et très délicat. Le reste de la décoration est plutôt simple et même inexistant.

La Mission est encore très pauvre : terrain loué ici, terrain loué là-bas, où est l'école, et les prix de location mangent les sommes qui seraient disponibles, autrement, pour les œuvres. Ah ! si l'on pouvait acheter !

Sans parler de la charge d'une chapelle sur la location de Klein-Windhoek... C'est, parfois, lourd à porter, le poids d'une Mission !

La Bénédiction donnée, on se réunit à droite de l'église, où les indigènes, dûment au courant des moindres détails du programme (honneur aux deux organisateurs, les Pères Meysing et Stoppelkamp !), se rendent, sans qu'on

ait besoin de leur dire un mot. Ils nous y devancent, d'ailleurs.

Monseigneur a un siège préparé, sous la tente. Devant lui, viennent se placer quatre indigènes. Je ne résiste pas à la tentation de les décrire un peu.

Celui de droite est un noir courtaud, les yeux malins, les traits fortement accusés : c'est le catéchiste nama, qui va, tout à l'heure, lire une adresse. Il a l'air passablement futé, et je crois que le diable ne doit pas avoir beau jeu, quand il allonge les griffes vers ce rusé petit compère. Il a vu l'Allemagne, il y a une douzaine d'années ; on me dit même qu'il est passé à Liège et a été présenté dans notre Scolasticat, — pas, cependant, comme aspirant !

Auprès de lui, un grand sec, maigre, un ascète noir, à la pose un peu hiératique ; les traits sont fins, le regard un peu perdu ; il n'a pas l'air d'être ici. Il ne lira aucune adresse : c'est un capitaine ovambo, sorte de chef de village ou de tribu. Il ne sortira de son impassibilité que tout à l'heure, quand le lecteur d'une adresse parlera des Ovambos.

Au milieu, un *gentleman* noir, habillé comme nos meilleurs et nos plus élégants Messieurs de Paris ou de Londres : col, cravate, costume impeccable, avec... oui, même avec le pli du pantalon, sans lequel nos jeunes gens à la mode ne voudraient se présenter nulle part. Malheureusement, il a des lèvres énormes, lippues comme celles de trois nègres à la fois : il est natif du Togo, presque un Sénégalais. Il a fait ses études, sait lire, écrire, compter et même davantage, puisqu'il est comptable ou gratte-papier, quelque part.

A gauche, un grand Herrero, le plus grand de tous, comme les Herreros le sont, généralement. Mais, rien du géant. Une figure douce, — comme sa voix, d'ailleurs. C'est étonnant comme ces grands diables de Bantous vous ont des airs de tranche-montagne, quand on les voit de loin, et comme leurs traits reflètent la paix, le calme, la tranquillité et le désir de relations pacifiques, lorsqu'on les approche un peu ! Celui-ci est remarquable : des yeux d'une grande bonté, sombres mais un peu voilés,

et des traits qui n'ont rien de dur, de heurté, mais où tous les contours sont adoucis, comme par l'effet d'une nature puissamment bonne, qui aurait trempé et façonné le visage, pour le mettre à son diapason.

C'est lui qui commence, en herrero. Il parle pour les gens de sa nation et pour les Ovambos :

— « Notre vénéré, très honoré
et bien-aimé Père,

« Nous nous réjouissons et nous sommes très satisfaits, parce que tu nous as visités, toi qui es le très vénéré Seigneur Archevêque. Monseigneur, nous t'exprimons notre joie d'avoir été visités par toi, qui es l'envoyé de notre Saint-Père à Rome. Nous te prions, très honoré Père, d'accepter nos remerciements, qui viennent du cœur. En effet, tu as fait un très grand voyage, pour venir visiter tes pauvres brebis, dispersées dans les plaines arides de l'Afrique. A toi, notre grand et très aimé Pasteur, nous disons merci, parce que tu as fait cela de bon cœur, pour l'honneur du nom de Notre-Seigneur, pour sa gloire et l'exaltation de sa sainte Église. En tout cela, nous avons reconnu le très grand amour de notre Pasteur pour nous.

« Nous te comparons à nos ancêtres, qui étaient bergers de troupeaux nombreux. Le berger n'a pas de repos, qu'il n'ait trouvé des pâturages pour ses troupeaux. Toi, qui es le berger de sagesse, tu as fait de même : tu as entrepris le grand voyage, pardessus les grandes eaux, pour voir tes brebis, dans cette contrée. Aussi, honneur, gloire et louanges soient au seul Dieu vivant, qui t'a envoyé à nous, sous ses ailes protectrices : qu'Il t'accompagne jusqu'au bout de ton voyage !

« Maintenant, laisse-nous dire un mot pour ce qui nous regarde. Nous nous efforcerons, dans notre faiblesse, de nous soumettre aux lois de Dieu et d'obéir aux enseignements de nos prêtres, afin que ces derniers continuent à travailler, parmi nous, d'un cœur joyeux.

« Notre vénéré et très honoré Seigneur, tu as vu notre pays, maintenant, et, comme le bon berger, tu as examiné les pâturages ; tu as vu que les bergers sont peu nombreux et que, pourtant, ils gardent bien leurs brebis. Tu as aussi entendu qu'il y a deux grands pays qui n'ont point de vrais bergers, ce sont les Ovambos et les Boschimans. Quand Jésus, notre Sauveur, vit, un jour, les hommes dont parle Saint Matthieu, il eut pitié d'eux. Toi aussi, aie pitié de ces âmes, nous t'en supplions. Envoie des bergers dans ces contrées, afin que ces nations abandonnées arrivent, comme nous, au bonheur de la vraie Foi. Nous te les recommandons ; car ils sont dans les ténèbres, et personne ne leur a encore prêché la sainte doctrine catholique. Et nous, nous prierons Dieu pour que notre sainte Foi se répande de plus en plus. Nous demandons

ta bénédiction, et nous avons confiance qu'elle nous aidera à tenir nos promesses.

« Nous avons fini, maintenant, vénéré Seigneur. Veuille présenter nos faibles salutations à notre très Saint Père qui est à Rome. Parle-lui de notre fidélité et dis-lui que nous voulons vivre et mourir dans la sainte Religion catholique.

« Voilà, Père bien-aimé, les paroles que nous avons dites à toi. C'est assez ! »

Le catéchiste nama prend la parole, à son tour :

— « Aujourd'hui, nos cœurs sont remplis d'une grande joie, parce que nous pouvons voir, face à face, notre Père bien-aimé. Nous nous réjouissons de pouvoir t'exprimer, personnellement, notre gratitude, pour nous avoir envoyé des prêtres, qui nous ont annoncé la doctrine du salut.

« Il y a longtemps que nous nous réjouissions de te voir enfin. Le chemin jusqu'à nous est très long. Mais il ne t'a pas effrayé, pas plus que les orages de l'océan ; et tu as supporté, pour venir nous voir, le froid et les ardeurs du soleil.

« Et que sommes-nous ? Nous sommes les pauvres, à qui viennent les Pères Oblats, fidèles à leur devise : *Le Seigneur m'a envoyé évangéliser les pauvres*. C'est vers ces pauvres que tu es venu, Père vénéré, afin de les encourager et de les fortifier dans la bonne doctrine. Aussi nos prières monteront au Ciel, pour toi, vers Celui qui tient dans ses mains nos vies humaines. Mais toi aussi, grand homme de Dieu, renferme-nous dans tes prières, pour que nous soyons conduits dans l'éternel paradis.

« Nous voudrions bien te montrer notre reconnaissance, mais que pouvons-nous faire ? Nous n'avons ni or ni argent : nous sommes pauvres, et notre pays est nu et sec. Malgré cela, nous te donnerons quelque chose — notre cœur, plein de fidélité et d'amour pour notre sainte Religion. Et, quand tu seras rentré à Rome, porte à notre très Saint Père nos salutations, parties du fond de notre cœur, et dis-lui que nous avons juré de rester fidèles à l'Église catholique, dans la vie et dans la mort. Alors nous serons tous, chefs et croyants, devant le trône du Seigneur, dans la lumière de la gloire éternelle. »

Et le Togolais, avec une prononciation d'une netteté un peu emphatique, mais merveilleusement articulée, lit en allemand la traduction de cette dernière adresse.

D'une table, située à droite et sur laquelle un noir tenait un objet recouvert d'une serviette, on découvre un magnifique crucifix en marbre massif de Karibib, offert par ces pauvres et généreux fidèles, comme souvenir, à Monseigneur le Révérendissime Père.

Invitant les deux catéchistes nama et herrero à se placer auprès de lui, pour traduire ses paroles, Monseigneur remercie des sentiments exprimés et aussi du précieux souvenir qui lui est présenté : il le placera dans sa chambre, de manière à le conserver toujours sous ses yeux et à se rappeler, sans cesse, les excellents catholiques de la Mission de Windhoek. Il insiste sur les promesses faites par les orateurs : docilité aux prêtres, fidélité à l'Église. Et il demande à tous de travailler à la conversion de tous ceux qui sont dans les ténèbres ou dans l'erreur, par leurs efforts et, surtout, par leurs bons exemples. Il termine, en leur promettant ses prières et en acceptant les leurs. Puis, il bénit l'assistance, qui répond par des acclamations enthousiastes et des applaudissements prolongés, que la fanfare vient encore rendre plus solennels : c'est alors un délicieux vacarme...

Et le cortège se reforme, — cavaliers, autos, escorte — pendant que les cuivres continuent à faire monter les notes joyeuses et que les acclamations reprennent de plus belle, sous les yeux ébahis des protestants et, particulièrement, d'un ministre wesleyen noir, venu là en grande tenue, redingote et chapeau haut de forme...

Magnifique journée, en vérité, et dont le mérite revient aux deux Pères qui l'ont préparée, au prix d'un travail acharné, sans oublier les Frères convers, et les deux Sœurs Bénédictines de Klein-Windhoek, pour la partie qui les concerne, et les braves noirs, qui y avaient mis tout leur cœur...

Les Pères Meysing et Stoppelkamp ont bien des soucis avec cette Mission et celle de Klein-Windhoek. D'abord, les installations : une petite école, devant la location, et la pauvre chapelle, à l'autre extrémité. Et encore la première n'est-elle qu'une maisonnette louée ; et, tous les ans, il faut payer un prix onéreux, sans avoir l'espérance de posséder, un jour, les murs et le terrain. Que de choses il y aurait à faire, là, pour organiser la Mission d'une manière stable, si les ressources ne manquaient pas !

A Klein-Windhoek, ce n'est qu'une école-chapelle,

toute petite, très humble devant la Mission protestante — qui s'étale, un peu plus bas, et lance vers le ciel un orgueilleux clocher. Que l'on a mal au cœur, lorsqu'on voit cette disproportion entre nos œuvres et celles de l'erreur!

Les Pères voudraient aussi séparer leurs gens des païens et des protestants. Ils vivent, jusqu'à présent, au milieu des locations, dans ce tohu-bohu de huttes pitoyables et, surtout, dans une promiscuité qui nuit à leur persévérance. Ils sont arrivés à leur persuader de changer leur système d'habitation et de se fixer, à part, sur les limites des locations existantes. Mais il faut de l'argent pour réaliser ce projet. Les Pères leur ont conseillé d'économiser *penny* par *penny* : une caisse a été fondée pour constituer, à chaque famille, un capital — qu'elles seront heureuses de trouver, quand elles voudront bâtir de vraies maisons. Mais ce moment est loin, si l'on attend que leur épargne ait réussi à former la somme nécessaire pour payer la construction de ces modestes *homes*. Il faudrait pouvoir les aider, sans toucher à ce qui doit servir pour les chapelles et les écoles. C'est une œuvre de relèvement social de premier ordre ; et il faudrait avoir vu les taudis où croupissent parents et enfants, pêle-mêle avec les bêtes, dans la saleté, pour se rendre compte de l'extrême urgence qu'il y aurait à commencer cette œuvre.

Les indigènes des locations, travaillant en ville dans la journée, ne peuvent s'occuper de leur intérieur, comme ils le voudraient ; de plus, on ne leur donne qu'une place restreinte, pas de matériaux, comme nous l'avons déjà dit, et aucun secours pour s'assurer ce minimum de confortable qui s'appelle l'ordre et la propreté. Il est un fait remarquable et souvent remarqué : les Catholiques semblent s'élever à cette préoccupation, à mesure qu'ils se forment sous la direction des Pères, et ils souffrent doublement de leur impuissance... Qui voudra les aider ?

Nous l'avons dit : c'est une œuvre de relèvement social, mais c'est, encore plus, une œuvre de préservation morale. Lorsqu'ils habiteront à part, ils ne se mêleront plus autant aux protestants et aux païens, se conserveront davan-

tage dans la pureté des mœurs et se marieront plus facilement entre eux. Quel soulagement pour le prêtre, lorsque diminueront puis disparaîtront les mariages mixtes, plaie des indigènes de cette contrée ! Et honneur aux Catholiques d'Europe qui voudront contribuer à ce résultat, soit en aidant la Mission, soit en soutenant les paúvres noirs dans l'entreprise de la construction d'une cité catholique !...

Le soir même, ouverture de la retraite. Tous les Pères sont là, excepté ceux de l'Okawango et les Pères Henri Jacobi, Joseph Krein et Aloys Ziegenfuss, — le premier en Europe, le second en Amérique et le troisième sur le paquebot du retour — tous trois, d'ailleurs, ne voyageant que pour les intérêts de la Préfecture : le Père Jacobi va surveiller les travaux d'impression d'ouvrages en namaqua, et le Père Krein essaie d'intéresser les Catholiques américains aux œuvres de la pauvre Préfecture...

Il manque encore le Père Watterott, qui doit venir d'Epukiro, — huit à dix jours de trajet en voiture : on comprend que l'heure de l'arrivée ne puisse pas être calculée aussi juste que les horaires des trains. Il a dû avoir un accident.

§ CIV. — Statistiques et Conclusions.

Nous allons jeter un coup d'œil sur les œuvres de la Préfecture entière, en donnant les statistiques de l'année 1921.

La Mission blanche de Windhoek est confiée au Rév. P. Krein, premier conseiller du Préfet et Supérieur de la maison ; celle de Klein-Windhoek au R. P. Schleipen, qui gère les deux paroisses pendant l'absence du R. Père Krein. Il y a 277 catholiques, 1.800 confessions et plus de 9.000 communions. 16 religieuses s'y dévouent et 52 enfants fréquentent l'école (le double, aujourd'hui).

La Mission indigène de Windhoek et Klein-Windhoek est confiée aux Pères Meysing (pour les Herreros et Ovambos) et Stoppelkamp (pour les Namas). 443 catho-

liques, 42 catéchumènes, 2.118 confessions et 2.477 communions. Il y a trois écoles, avec près de cent enfants.

Les deux Missions ont compté, en 1921, 75 baptêmes.

Doebra est dirigé par le Père Kieger, cousin de celui que nous avons vu en Basutoland. C'est, surtout, une ferme — destinée au ravitaillement des maisons de Windhoek, Usakos et Swakopmund. Il y a, pourtant, une école, avec 21 enfants, une population de 64 catholiques et 7 catéchumènes (sur 100 habitants), 286 confessions et 549 communions.

Swakopmund a 110 catholiques blancs et 64 indigènes (chiffres bien augmentés, aujourd'hui), 10 catéchumènes, 15 baptêmes, plus de 900 confessions et de 2.000 communions. Les indigènes ont une école, avec 18 enfants, à cette époque. Les Pères Arnold (pour les blancs) et Kalb (pour les noirs) sont chargés de cette Mission, comme on l'a vu précédemment.

Usakos est sous la direction du Père Borsutzky. Il y avait, en 1921, 50 catholiques blancs et 35 noirs. Usakos avait beaucoup souffert de la Guerre ; mais la Mission indigène commence à renaître, sous l'active impulsion du Père Borsutzky, lequel ne ménage ni son temps ni sa peine. La statistique de 1921 ne donne pas les chiffres de l'administration des sacrements pour les noirs.

Okombahe, la Mission du Père Bachmann, est dans les montagnes, à l'ouest d'Omaruru et au nord d'Usakos. Le Père s'y dévoue, sans compter, au détriment de sa santé — qu'il ne soigne ni plus ni moins que le Curé d'Ars, étant son propre cuisinier et traitant son corps avec une indifférence qu'excuse son zèle ardent pour les âmes. Il a érigé une école, qui compte déjà 18 enfants. Okombahe possède 162 catholiques et 3 catéchumènes. Il y a eu, cette année, 215 confessions, 257 communions et 4 baptêmes. La Mission est entrée dans un développement consolant.

Omaruru a 114 catholiques blancs et 52 noirs, 13 baptêmes, 5 conversions, 224 confessions et 284 communions (ces deux derniers chiffres, pour les noirs seulement).

C'est le Père Jacobs qui est à la tête de cette Mission depuis quelques mois.

Grootfontein est une Mission qui a beaucoup souffert de la Guerre, à cause du manque de prêtre, pendant plusieurs années. Il y a 30 catholiques blancs et 200 noirs, éparpillés sur les fermes. Le Père Jaeger se met, de tout son cœur, à la réorganisation de cette Mission, qui redeviendra fort belle, d'ici peu de temps.

Aminuis est cette Mission de Bechuanas que nous n'avons pu visiter et qui est entre les mains du Père Humpert — depuis le départ du Père Joseph Filliung pour l'Europe, en mars dernier (1). Aminuis compte 316 catholiques et 4 catéchumènes, — soit presque toute la population. Il y a eu 2 conversions, 32 baptêmes et 1.238 confessions ; et l'école renferme 40 enfants. C'est, assurément, une belle Mission. Et le travail du Père Filliung a remporté là, comme celui du Père Watterott à Epukiro, une splendide victoire sur l'enfer : toute une tribu convertie au Catholicisme !

Epukiro, comme nous l'avons déjà dit, a 214 catholiques, 3 conversions, 19 baptêmes, 67 enfants à l'école, 1.349 confessions et 1.706 communions.

Gobabis, où travaillent les Pères Jacobi et Dohren, semblables tous deux aux patriarches de l'ancienne Loi, compte 808 catholiques indigènes et 50 catéchumènes, 28 conversions et 71 baptêmes, 1.540 confessions et, à peu près, autant de communions.

Kokasib est une ferme, comme Doebra. Il y a, pourtant, une quarantaine de catholiques et 25 catéchumènes, 3 conversions, 8 baptêmes, et 7 enfants dans la petite école. Le Père Joseph Koch vient de quitter cette Mission pour l'Okawango. Elle est desservie, chaque semaine, par le Père Jaeger.

Tsumeb, la Mission du Père Schulte, enregistre 92 catholiques blancs et 257 noirs, 16 enfants dans l'école

(1) Notons, en passant, que le Père Filliung est rentré, vers le 15 octobre, et que nous l'avons vu longuement, à Swakopmund, retour de Lorraine.

indigène, 53 conversions, 57 baptêmes, 2.365 confessions et 3.315 communions (ces deux derniers chiffres, pour les indigènes seulement). Il ne faut pas oublier que la Mission de Tsumeb est la plus jeune de la Préfecture et qu'elle ne date que de 1913.

Restent les deux Missions de l'Okawango, Njangana et Andara, — fondées, respectivement, en 1910 et 1913 et demeurées longtemps infructueuses, en apparence, comme il arrive chez les indigènes plongés, pendant des siècles, dans le paganisme et qui apprennent, pour la première fois, les vérités surnaturelles.

Njangana compte 37 catholiques, sur 2.000 habitants de la tribu, 6 conversions, 10 baptêmes, 110 confessions et 160 communions.

Andara enregistre 37 catholiques sur 2.500, 29 catéchumènes, 7 conversions, 16 baptêmes, 179 confessions et 261 communions.

Récapitulons. La Préfecture comptait, au 31 décembre 1921, 675 catholiques blancs, 2.727 indigènes (chiffre qui dépasse 3.000, aujourd'hui), 223 catéchumènes, 103 conversions, pendant l'année, et 320 baptêmes. Il y a, aujourd'hui, 29 religieuses, pour aider les Pères, et 14 catéchistes. Les 13 écoles indigènes comprennent près de 400 enfants. Les confessions s'élèvent (pour 4.000 catholiques) à plus de 16.000 et les communions à près de 30.000, par an.

Ces chiffres imposent des conclusions.

Celui qui les lirait superficiellement serait tenté de trouver que 21 prêtres, c'est trop pour 4.000 catholiques ; mais, si l'on a suivi avec assez d'attention les péripéties du voyage que nous venons de faire, on reconnaîtra que, vu la dispersion extrême de la population, ce nombre s'impose impérieusement. Et, si, en surplus, on confronte les noms des Missions citées avec une carte assez détaillée, on devra parvenir à la conclusion que ce n'est pas assez. Comme le disait Joannes, le catéchiste herrero de Windhoek, il est deux peuples qui ne sont pas touchés, les Ovambos et les Boschimans, sinon par leurs rares contacts avec les Missions : on n'est pas encore allé chez eux,

il n'y a pas de Missions sur leur territoire, et il reste des centaines de mille indigènes qui ne connaissent pas notre sainte Religion.

Une autre conclusion s'impose à qui réfléchit sur ces chiffres : le petit nombre des écoles. Il faudrait des Sœurs et... de l'argent. La dernière Mission fondée date de 1913 : depuis ce moment, plus rien. La Guerre a tari les ressources de la Préfecture, et ce n'est pas sur cette terre sèche et nue qu'elle en trouvera. Avec la meilleure volonté du monde, on ne pourrait faire un nouvel établissement sans ressources convenables. Le raisonnement est le même pour les écoles. Il faut des bâtiments, si modestes soient-ils ; il faut aussi des Sœurs.

Donc, des prêtres et des religieuses sont absolument nécessaires à ces Missions de Cimbébasie, si intéressantes et si pauvres. Des Frères convers, également, — les anciens s'épuisent, et l'âge arrive — pour bâtir, meubler les Missions, exploiter les fermes et, par leur travail, économiser des sommes énormes.

Car, ici comme dans toutes nos Missions d'Oblats, l'argent qui vient de la Propagation de la Foi, et de la charité des Catholiques d'Europe, est un trésor sacré. Les Pères et les Frères s'ingénient à se priver des choses considérées, ailleurs, comme nécessaires à la vie ou à les confectionner eux-mêmes. Klein-Windhoek produit du vin en abondance : les Missionnaires n'y goûtent qu'aux jours de fête et préfèrent voir ce vin leur revenir en ressources pour soutenir leurs chères Missions. Pour eux, ils boivent de l'eau, dans laquelle ils expriment, lors des grandes chaleurs, un peu de jus de citron (des citronniers de Klein-Windhoek et d'Usakos).

Dire les prodiges d'ingéniosité qu'il leur faut déployer, pour arriver à se procurer de l'étoffe bon marché pour leurs habits, à cette époque de vie chère, des objets pour les chapelles, du matériel de construction, etc., serait entrer dans trop de détails et deviendrait fastidieux. Mais on peut être sûr que les ressources destinées aux Missions sont, non seulement dûment employées, mais encore doublées par le travail des Pères et des Frères convers.

§ CV. — Histoire d'une Fondation.

Quand on jette un coup d'œil sur la carte de la Préfecture, on se rend compte que les Missions sont disposées en trois séries : — 1. les Missions qui touchent au chemin de fer ou peuvent assez facilement l'utiliser, et c'est le plus grand nombre ; — 2. les Missions de Gobabis, Aminuis et Epukiro, à l'est, vers le Kalahari ; — 3. les Missions de l'Okawango, tout à fait au nord-est.

Ces dernières sont, tout à fait, hors de communication habituelle avec le reste de la Préfecture. Les trois Pères et les trois Frères, qui vivent là-bas, font leur retraite annuelle entre eux ; et c'est très rarement, tous les deux ou trois ans, que l'un d'eux vient à Windhoek ou que de Windhoek on vient les voir. Tous les ans, pourtant, le chariot à bœufs vient jusqu'à Grootfontein chercher les lettres et les objets nécessaires à la Mission.

Dès la fondation de la Préfecture, on avait pensé à ces populations du nord. Le R. P. Aloys Schoch, de regrettée mémoire, qui était alors Préfet apostolique du Transvaal, avait été chargé par la Propagande de faire en ce pays un voyage d'excursion et de jeter les bases d'une Mission. Il entreprit ce voyage en chariot à bœufs, à travers le Kalahari, et arriva exténué à Windhoek.

Il travailla, comme il savait le faire, et s'attira la sympathie et l'admiration de tous ceux qui habitaient, alors, cette contrée. Aujourd'hui encore, on parle de lui avec émotion, — comme, d'ailleurs, au Transvaal et au Natal, où il fit ses premières armes.

Il ne s'effraya pas d'un voyage dans l'Ovamboland ; et il vit, à Ongandjera, un chef Ovambo, auquel il promit d'envoyer, l'année suivante, un Père — qu'il faudrait venir chercher à Outjo.

C'était en 1896.

Quoique Alsacien, le Père Schoch était très bien vu des autorités allemandes. Son successeur, le Père Bernard Herrmann, Alsacien aussi, jouit de la même faveur. Malgré cela, on ne pouvait obtenir de pouvoir s'occuper

des noirs : les Missionnaires catholiques avaient été appelés pour administrer, religieusement, les colons catholiques allemands, militaires ou civils, et il ne fallait pas sortir de là. D'ailleurs, les protestants veillaient : lorsque le Père Filliung, le premier compagnon du Père Herrmann, alla faire un voyage dans l'est, son retour fut accueilli par une bordée d'injures ; et toutes les feuilles protestantes vomirent des anathèmes contre les catholiques, parce qu'il s'était abouché avec des chefs noirs pour la fondation d'écoles et de Missions.

Le Père Herrmann reprit, alors, l'idée du Père Schoch et se tourna vers le nord, où les protestants n'étaient pas encore établis et ne pouvaient craindre la concurrence.

Il acheta trois chevaux et partit vers l'Ovamboland. Au Waterberg, il tomba malade de la fièvre noire. Il guérit et repartit, malgré les conseils de prudence qu'on lui prodiguait : pas de repos, quand l'avenir d'une Mission est en jeu ! A Outjo, deux chevaux périrent de la maladie des pluies et le troisième tomba malade. Impossibilité de s'en procurer d'autres ou de trouver un véhicule. Échec : il faut rentrer à Windhoek.

Ceci se passait en hiver 1897.

En mai 1899, le Père Herrmann achète un attelage et des bœufs, qu'il fait vacciner pour les prémunir contre la peste. Et il part. Malheureusement, tous les bœufs crèvent en route, — perte irréparable pour la pauvre Préfecture. Second échec.

Les Alsaciens sont tenaces : le Père Herrmann ne se tint pas pour battu.

A un prix énorme, il achète un nouvel attelage, et, en octobre 1900, il part de nouveau, accompagné, cette fois, du Père Augustin Nachtwey. A Otavifontein, la peste accable les bœufs, et presque tous périssent. Troisième échec : troisième retour à Windhoek, dans la tristesse de voir les âmes échapper.

Le Père Nachtwey, successeur du Père Herrmann (envoyé au Texas), repart vers l'Ovamboland, car il fallait tenir la promesse donnée au chef d'Ongandjera. A Omaruru, on lui annonce que la guerre vient d'éclater

chez les Ovambos et qu'il est souverainement imprudent de s'engager dans ce pays, au milieu des hostilités. Quatrième échec.

Sur ces entrefaites, on apprend que les protestants viennent d'obtenir du Gouvernement la concession des terrains que ce dernier avait concédés à la Mission catholique — et que la carence de celle-ci rendait libres.

Les voies de Dieu sont insondables : pourquoi la divine Providence avait-elle permis ces échecs successifs, qui se doublaient de pertes très sensibles pour les finances de la petite Préfecture ?

Un géologue catholique, le Dr. Guerber, revenait, à cette époque, d'un voyage dans le nord : il annonça au Père Préfet que le chef Himarua, dont la tribu est située à l'est de l'Ovamboland proprement dit, avait accueilli avec faveur la proposition, faite par lui, de recevoir les Missionnaires catholiques.

Comme cette nouvelle coïncidait avec son retour d'Omaruru et l'annonce de la fondation de la Mission protestante à Ongandjera, le Père Nachtwey résolut de changer l'orientation de ses efforts. On partirait donc vers l'Okawango.

Le 12 janvier 1903, les Pères Biegner, Filliung, Hermandung, les Frères Bast et Reinhardt partirent, avec une voiture chargée de 120 quintaux et tirée par vingt bœufs. Au bout de quelques heures, la voiture s'embourbe, et il faut la décharger du tiers des provisions.

Impossible de décrire tous les avatars de cette cinquième équipée. La voiture s'embourbait ; et il fallait faire, quatre fois, le trajet pour ne transporter, chaque fois, qu'une partie de son chargement ; la nuit, des scorpions assaillaient les dormeurs, qui devaient se réfugier sur le chariot ; le Père Biegner tombait malade ; vers le nord, il fallait se frayer un chemin à travers les broussailles et les arbres ; puis, le guide ne reconnaissait plus sa route...

Par comble, de toutes parts, on avertissait les Pères que le chef Himarua était un menteur, un voleur, et qu'il

avait abusé le Dr. Guerber. Le découragement se mit dans la caravane, mais le Père Biegner tint bon :

— « J'ai ordre d'aller trouver Himarua : j'irai trouver Himarua. »

On arriva, le 18 mars, après 65 jours de ce pénible voyage.

Himarua fit comme s'il ne savait rien, renia sa parole, puis, sur les instances du Père Biegner, la reconnut, mais en ajoutant qu'il n'avait jamais eu l'intention de tenir ses promesses. Il alla jusqu'à menacer de fusiller tous les Pères, s'ils ne partaient pas, immédiatement.

Une partie de la caravane se rendit chez un voisin, le chef Nampardi ; mais le Père Biegner, épuisé par les fatigues de ce long voyage, et abattu par l'insuccès de la tentative qu'il était chargé de faire aboutir, tombe malade — et meurt, le 16 avril. Les quatre autres sont attaqués par la fièvre, à leur tour. Les indigènes viennent voler les bœufs, les habits, les couvertures et les fusils, au milieu de la nuit, pendant que les malades gémissent sur leur dure couche.

On veut partir, en secouant la poussière de ses souliers sur cette tribu inhospitalière, et se réfugier chez Nampardi. Mais celui-ci envoie trois de ses hommes avertir les Pères qu'Himarua lui déclare la guerre, s'il les accueille chez lui. Il ne reste plus aux survivants qu'à rentrer à Windhoek.

Guide, conducteur, tous les abandonnent, en ricanant. Les bœufs refusent d'avancer. Un feu de forêt se déclare. La fièvre attaque, de nouveau, les quatre Missionnaires ; et le Père Hermandung reçoit l'Extrême-Onction. Les tigres et les chiens sauvages assaillent la caravane ; et c'est au prix de multiples souffrances que les voyageurs peuvent avancer un peu.

Arrivés dans le « pays sans eau », les bœufs, dévorés par la soif, brisent les courroies et les jougs et partent, affolés, à la recherche de l'eau. Les bœufs ne reviennent pas. Le Père Filliung va les chercher : trois jours d'attente dans la soif, un jour et deux nuits de marche, et il trouve 12 bœufs sur 20, et le Hottentot à la solde de la

caravane qui mangeait les huit autres, avec une joyeuse et nombreuse compagnie. Il croyait les blancs morts de soif en arrière et jugeait que les bœufs étaient à lui.

Il retrouve le Frère Reinhardt très malade ; le Père Hermandung et le Frère Bast pleurent de joie, en le voyant revenir avec de l'eau... Et l'on se remet en route, tous malades, mais pleins d'espérance dans l'issue du voyage, grâce à la pitié des Boschimans, qui donnent quelques provisions aux malheureux.

A Windhoek, le Frère Reinhardt rendit son âme à Dieu, à la fin d'août.

La guerre des Herreros vint interrompre ces héroïques tentatives pour atteindre les peuplades du nord...

En juin 1907, le Père Krist part pour Gobabis, où le rejoint le Père Lauer, et s'enfonce dans le Kalahari, pour atteindre l'Okawango par l'est. Ils voient le chef Libebe, que le Père Natchwey avait rencontré, en 1903. Libebe promet d'accueillir les Missionnaires et même d'envoyer les enfants à l'école. Le Père Krist et les conducteurs sont atteints de la fièvre ; de plus, comme ce n'était qu'un voyage d'information, il fallait rentrer. Libebe conseille aux Pères de s'en retourner par Grootfontein, pour éviter de passer sur le territoire du chef Bechuana du lac Ngami, Mathiba.

Cette sixième expédition dura cinq mois, et les Pères franchirent, en tout, 2.056 kilomètres, en char à bœufs.

La fondation était décidée. En août 1908, se trouvaient à Grootfontein les Pères Lauer et Humpert et les Frères Langehenke et Russ. J'ai déjà parlé de cette expédition : elle fut arrêtée par les broussailles et le fameux « pays de la soif ». Le passage de cette région doit se faire le plus vite possible, sinon il aboutit à une ruine complète ou à la mort des voyageurs.

On décida de remettre l'essai après la saison des pluies : c'était le huitième. Les Pères Krist et Lauer, le Frère Langehenke et M. Kurz partirent, en fin novembre, sous la pluie. Le « pays de la soif » n'était plus à craindre, mais on tombait de Charybde en Scylla. Tous les jours,

pendant cinq semaines, les voyageurs étaient trempés jusqu'aux os, une fois, deux fois ; jamais un coin de terre sèche pour reposer, le soir venu ; le chariot enfonçait dans le sable mouillé, dans la boue, dans de véritables marécages, parfois jusqu'à l'essieu, et les bœufs y pénétraient jusqu'aux hanches.

Le 6 janvier, on était à Andara, chez Libebe. Le Père Lauer et M. Kurz s'installent, pendant que le Père Krist et le Frère Langehenke retournent à Grootfontein. Le guide, qui était de taille respectable, avait, quelquefois, de l'eau jusqu'au cou ; l'attelage suivait à la nage, et le chariot était porté par le courant. Le pauvre Père Krist fut pris par la fièvre noire et mourut en chemin, le 14 février 1909, à 90 kilomètres de Grootfontein. On enroula son corps dans une couverture, et il fut enterré sur place, — comme le Père Biegner.

Le neuvième voyage fut confié au Père Gotthardt — aujourd'hui, Préfet. Il partit de Grootfontein, à la fin d'avril 1909, avec les Frères Langehenke et Russ. On se munit de moustiquaires, pour se préserver des piqûres de moustiques, qui apportent la fièvre noire, et de quinine, pour éviter la fièvre de l'Okawango.

En arrivant à Andara, la veille de la Pentecôte, les voyageurs trouvent morts le Père Lauer et M. Kurz. Les tombes étaient vieilles de deux mois. Avec le journal du Père, ils purent reconstituer les faits. Les deux compagnons étaient tombés malades, après le départ de la voiture : fatigués par le voyage, toujours mouillés, mal nourris, ignorants des précautions à prendre en ce pays inconnu, ils contractèrent, tous deux, la fièvre typhoïde. M. Kurz mourut, le premier, le 10 mars.

Le Père Lauer, resté seul, étendu sur son grabat, dévoré par la fièvre, vit arriver, au lieu d'infirmiers compatissants, des sauvages rapaces, qui se partageaient déjà ses dépouilles et menaçaient de l'expulser.

— *Hier, ils voulaient me prendre mon fusil,* écrivait-il, d'une main tremblante, sur son carnet... *Oh ! les cruels : ils ne peuvent pas attendre que je sois mort, et,*

pourtant, ils n'ont pas le courage de me tuer. Oh ! si la voiture venait seulement !

Et, le lendemain, 28 mars, on déchiffre, avec peine, ces mots :

— *Aujourd'hui, grande faibiesse.*

C'est tout. Le sacrifice de ce Missionnaire modeste et pieux s'est, sans doute, consommé ce jour-là, sans témoins, sans secours, sans consolations...

Le Père Gotthardt avait une tâche difficile à remplir : ménager Libebe, homme inconstant et surtout rapace. Les circonstances ne le secondèrent pas.

Il avait envoyé le Frère Langehenke à Grootfontein — avec trois jeunes gens, que le tracassier Libebe avait fini par lui accorder. La troisième nuit, deux lions attaquent la caravane, mettent en pièces un bœuf, en font fuir six autres : naturellement, on se défend, et l'on blesse un des jeunes gens de Libebe.

Plus moyen de continuer : le Frère revient avec son monde à Andara.

Mais le chef, madré compère, réclame un fusil et 200 francs, pour le blessé, et déclare que, dorénavant, il ne donnera plus personne.

Cette dernière goutte fait déborder le vase : dans l'impossibilité où il est de laisser partir un Frère seul, le Père Gotthardt décide de tout abandonner, provisoirement.

Au retour, il passa chez Njangana, toujours sur le fleuve, mais plus à l'ouest. Ce chef, qui avait demandé des Pères au Père Krist, renouvelle sa demande et offre quatre de ses gens, pour accompagner le Père jusqu'à Windhoek et le ramener.

Le Père Gotthardt avait eu le cœur pris par l'Okawango, durant son séjour de six semaines à Andara. C'est à lui que l'on doit les Missions actuelles, car les Supérieurs étaient découragés, l'entreprise ayant coûté neuf voyages, — et quels voyages ! — plus la vie de trois Pères et un Frère, sans aucun résultat.

Il insista tant et si bien, qu'il put résoudre l'autorité à consentir à un dixième voyage, pour mai 1910. Le

Père Gotthardt était accompagné du Père Bierfert et des trois Frères Rau, Russ et Heckmann. La tentative est mise sous le patronage du Sacré-Cœur, et la Mission à fonder demeurera sous ce vocable. Dans toute la Préfecture et, ajoutons-le, dans toute la Congrégation, émue par tant de ténacité et d'héroïsme, on prie pour le succès de cet essai décisif.

Inutile d'ajouter que tout alla bien, que la Mission du Sacré-Cœur de Njangana fut fondée, cette année même, et que Libebe, repentant, renvoya au Père tout ce qu'il avait volé au Père Lauer mourant.

La Mission de la Sainte-Famille d'Andara fut fondée, chez lui, en 1913...

Voilà, en quelques lignes bien froides, le récit de cette longue épopée de dix-sept ans — qui n'est, d'ailleurs, pas finie, puisque l'Ovamboland proprement dit n'est pas touché encore.

Les projets actuels sont de commencer, suivant les opportunités qui se présenteront, par une fondation à Kurinkuru, où se trouve la tombe du Père Biegner : elle rapprocherait les Missionnaires du pays des Ovambos. Ou bien on irait se fixer, en partant d'Outjo, vers le nord de l'Ovamboland, tout près de la frontière portugaise.

Que Dieu bénisse les nouveaux efforts des successeurs des Pères Herrmann et Nachtwey, en considération de la mort et des sacrifices des Pères Biegner, Krist et Lauer et du Frère Reinhardt !

Les voyages sont, d'ailleurs, grandement facilités, aujourd'hui, et l'on a l'expérience de ces contrées. C'est beaucoup...

§ CVI. — **Mission de l'Okawango.**

Voici comment se serait effectué notre voyage, si nous avions dû aller à l'Okawango.

On part de Grootfontein, terminus d'une des branches du petit train qui vient d'Usakos.

Il faut deux grands chars, traînés chacun par vingt bœufs, et qui vont à l'allure des chariots mérovingiens,

comme on peut le penser. C'est ainsi que, chaque année, un ou deux Frères de l'Okawango, avec des indigènes (on ne peut s'en passer), font le trajet, pour venir chercher à Grootfontein les objets nécessaires aux deux Missions.

On emporte avec soi des vivres : riz, farine, quelques fruits et de l'eau pour cuire les aliments. La viande est abondante sur la route, pourvu que l'on ait un fusil et que l'on sache s'en servir.

Pendant deux jours, on marche un petit train raisonnable, — le jour seulement, la nuit étant réservée au repos, bien nécessaire pour les bêtes et un peu pour les gens.

Il y a de l'herbe pour les bêtes — et de l'eau, par-ci par-là, tous les vingt ou trente kilomètres, parfois davantage, sous forme de sources ou de puits.

A Nuragas, quand on a fait 92 kilomètres, commence le « pays sans eau » : 120 kilomètres, sans une source ni une flaque d'eau. On marche, alors, deux jours et trois nuits, de cette manière : le jour, repos de 10 à 15 heures, à cause du soleil, mais, le reste du temps, marche aussi accélérée que possible ; la nuit, on marche trois heures, et l'on s'arrête une heure, puis on reprend.

L'objectif est de faire ce chemin le plus vite possible, tout en ménageant assez les pauvres bœufs, pour qu'ils puissent fournir le trajet complet.

Les bœufs sont bien à plaindre : pendant ces trois nuits et deux jours, ils n'ont pas une goutte d'eau. Le premier jour, ils se rattrapent sur l'herbe ; mais, le deuxième, ils n'ont même plus le goût d'y toucher.

On emporte de l'eau pour les hommes ; pour les bêtes, il en faudrait trop.

La marche n'est, d'ailleurs, pas facile ; il y a du sable, des dunes, qui constituent un sérieux obstacle à la marche. Voit-on une roue se casser ? Le séjour dans le « pays sans eau » en serait prolongé, et le moindre retard aurait toutes les proportions d'un désastre.

A Karokawisa, se trouve le premier puits : avec quelle joie gens et bêtes accueillent cette oasis ! Impossible

d'arrêter les bœufs qui vont, alors, s'abreuver : plusieurs fois, leur précipitation leur a coûté la vie.

Il reste 238 kilomètres à couvrir, mais il y a de l'herbe et de l'eau. Parfois, il faut creuser deux mètres pour voir sourdre le liquide, si bienfaisant dans ces contrées, mais on le trouve toujours. On suit, d'ailleurs, le cours de l'Omuramba, qui, à l'encontre des rivières du sud, coule de l'herbe et non du sable dans son lit : c'est un signe que, si l'eau est dessous, elle ne doit pas être bien loin en profondeur.

Le sol est, pourtant, sablonneux, mais plus fertile que dans le sud : presque partout, c'est la forêt, un peu plus espacée que chez nous, il est vrai, mais fort riche en espèces. Ajoutons que les arbres épineux ne sont plus les seuls, par ici : cela change, un peu, le voyageur.

Parfois, on arrive dans des plaines très herbues, où l'on arrête plus volontiers l'attelage, qui s'en donne à cœur joie.

Cette troisième partie dure dix jours : on va plus lentement, on ne marche pas la nuit, et, comme on doit se régler d'après les sources ou les trous d'eau, on est obligé de faire des étapes inégales.

Plus on approche de Njangana, plus les arbres deviennent beaux et d'essences normales, plus aussi la végétation est riche, — relativement, du moins, au reste de ce pays désolé.

Après quinze jours de voyage, et 450 kilomètres de chemin, nous voici à Njangana, au milieu d'une magnifique plaine verdoyante, avec des prairies, tout comme en Europe : la largeur en est de trois à quatre kilomètres, et les collines avoisinantes sont couvertes de forêts. Cependant, on reconnaît la présence de l'homme à des champs de maïs et de sorgho, qui interrompent souvent la forêt, sur les pentes et même le sommet : ces parties ont été défrichées, labourées et semées.

Dans la plaine, coule, oui, coule véritablement l'Okawango. Cette fois, nous sommes devant un vrai fleuve, qui n'a pas pris la fantaisie de se cacher sous son lit. Il est large, en moyenne, de 150 à 200 mètres et profond

de un à quatre. Il est très poissonneux ; mais les crocodiles et les hippopotames l'habitent aussi, — ce qui est moins intéressant.

Les rives sont nettement découpées, mais l'abondance des roseaux, qui bordent le fleuve, en masquent le dessin. Ce n'est qu'à l'époque des grandes pluies que l'Okawango se permet de dépasser les bords et d'inonder la plaine.

Le pays est habité par de nombreux animaux et par des hommes. On trouve, dans la forêt, pour peu qu'on se donne la peine de chercher (et même, parfois, sans le vouloir), des rhinocéros, des éléphants, des girafes, des élans, des zèbres, des antilopes (à cornes en forme de sabres), des hyènes, des lions, des tigres, — toute la lyre, quoi !

Dans la plaine, pullulent les lièvres, de petits kangourous et, un peu partout, dans le fleuve et les champs, des oies, des canards sauvages et, surtout,... des serpents de toute sorte.

Les villages des indigènes sont, généralement, sur la colline, auprès de leurs champs, ou bien dans les îles formées par le fleuve, à cause des lions. Ils ont peu de troupeaux, les Bechuanas du Lac Ngami les ayant ou volés ou exterminés : il faut du temps pour reconstituer le bétail. Mais ils se rattrapent sur l'agriculture, la pêche et la chasse.

Ces indigènes appartiennent à la race Bantoue, comme les Herreros, les Bechuanas, les Basutos et les Zoulous. Ceux d'Andara sont les Hambukushus ; ceux de Njangana, les Vadirikus ; plus loin, en suivant le fleuve vers sa source, c'est-à-dire vers l'ouest, on trouve les Vasambios, les Bunjas et les Ovakwangaris (ceux qui ont fait mourir le Père Biegner).

C'est surtout aux Ovambos qu'ils s'apparentent : ils ne sont pas aussi grands, mais ils sont plus forts que les Herreros. Leur langue a beaucoup d'affinités avec le herrero : comme lui, elle ne renferme pas de *clicks*, sauf dans quelques mots empruntés aux Boschimans.

Leur caractère est doux et pacifique, comme celui des Ovambos : on sent, pourtant, que cette douceur

doit comporter des exceptions ou bien doit être fort relative, si l'on se rappelle Himarua, Libebe et les souffrances des Pères Biegner et Lauer...

Allons jusqu'à Andara.

Le fleuve traverse une contrée montagneuse, se divise en plusieurs branches et franchit les rochers, en produisant un grand nombre de rapides et même de chutes. La dernière est appelée Popa Falls, et l'eau y tombe d'une hauteur de six mètres, sur une largeur d'un kilomètre. Sur une longueur de 50 kilomètres, les bords du fleuve sont rocheux, irréguliers, et le cours est parsemé d'îles et d'îlots nombreux. Le village d'Andara est sur une de ces îles ; et la Mission, sur la rive sud.

Les noirs cultivent, comme à Njangana, le maïs, le sorgho, le tabac et les fèves. Nos Missions y ajoutent le bananier, le papayer, l'ananas, le blé, les légumes, la pomme de terre, etc. Tout pousse très bien, — s'il pleut, abondamment, en janvier et février. Il pleut, d'ailleurs, beaucoup plus que dans le reste de la Colonie ; mais, comme il y a parfois des années sèches, les récoltes peuvent être compromises.

Le climat est très chaud ; cependant, comme les pluies arrivent en plein été, elles tempèrent, considérablement, les ardeurs de la saison. En hiver, il fait, quelquefois, assez froid.

Andara possède une petite chapelle provisoire, en briques. Le chef actuel est bien disposé, et la Mission donne, peut-être, plus d'espérances que Njangana.

Njangana a une église, mais en briques mal cuites. Depuis juin dernier, il s'y trouve quatre Sœurs Bénédictines, qui vont aider puissamment le Missionnaire. Malheureusement, les soucis matériels absorbent beaucoup de temps. En ce moment, ce sont les fourmis blanches qui finissent de dévorer le toit. Dans cette contrée, tous les toits sont en herbe et en roseaux : quel régal pour les fourmis ! On ne possède ni tuiles ni ardoises, et il faut bien se contenter de la couverture traditionnelle utilisée par les natifs.

Les Frères sont écrasés de travail, à cause des champs,

de l'irrigation, des bestiaux, etc... Mais ils se dévouent bien volontiers et renoncent généreusement à un repos, pourtant, bien gagné, sachant que Mgr Gotthardt n'a pas de personnel pour les remplacer.

Un autre souci des Missionnaires, c'est la population. Ah ! c'est bien le *Euntes ibant et flebant, mittentes semina sua !* Rien ne ressemble plus aux années stériles, en apparence, de nos Missions du Basutoland, de 1865 à 1900, que les années 1910-1922, dans les Missions de l'Okawango.

Les naturels de cette région sont très païens, très attachés à leurs coutumes, immoraux et indolents. Heureusement encore que la Mission catholique n'a pas à lutter contre des Missions protestantes ! C'en serait trop, et la bonne Providence n'envoie pas à ses fils tous les malheurs, à la fois.

Chaque tribu a un chef, qui est maître absolu dans son village. S'il consulte les anciens, c'est pour pérorer devant eux et les entendre émettre des avis favorables à sa décision ; les autres filent doux, car ils ont trop peur du chef pour oser le contredire. C'est le chef qui désigne les champs de chaque famille, juge les différends et empoche la majeure partie des amendes infligées aux perdants des procès.

Chez les Hambukushus, il fait même la pluie et le beau temps : du moins est-ce la croyance populaire, que le chef se garde bien de démentir. Quand arrive la saison des pluies, ses sujets lui apportent des offrandes, pour le rendre favorable et provoquer de bonnes et longues ondées. La sécheresse persiste-t-elle ? La foi tenace des braves gens n'est pas à court d'explications :

— « Ah ! quelque chose a peiné le chef ; il a un ressentiment contre nous... »

Et les offrandes redoublent. Et, ordinairement, la pluie finit par arriver : effet de la puissance et de la bonté du chef !

Leur religion est sommaire, comme celle de tous les Bantous :

Il y a un Être Suprême, qui a créé l'homme, en le fai-

sant descendre du ciel par une corde. Lui-même prenait ce chemin pour venir causer avec l'homme. On montre encore, sur la montagne Liwe (qui veut dire pierre, la Pierre par excellence), la trace de ses pieds.

En faisant descendre le premier homme et la première femme par la susdite corde, Dieu leur avait donné à chacun une corbeille, contenant les germes de tout ce qui devait être vivant.

La femme, en chemin pour se rendre dans le pays que Dieu leur avait indiqué pour y vivre (l'Okawango), ne put résister à la curiosité, si naturelle à son sexe sous toutes les latitudes : elle ouvrit sa corbeille. Aussitôt, les graines s'envolèrent, et, au contact du sol, devinrent les animaux sauvages et féroces, que l'homme n'a jamais pu domestiquer.

L'homme fut plus prudent. Arrivé sur les bords du fleuve, il fit une clôture, la ferma, soigneusement, et ouvrit sa corbeille : elle produisit tous les animaux apprivoisés.

Malheureusement, la brouille se mit entre le ménage terrestre et le Ciel. Dieu coupa la corde et se retira, majestueusement, chez lui : plus de relations, depuis ce temps, entre Dieu et l'homme. Dieu se désintéresse absolument de ce qui se passe sur terre, et l'homme n'a pas à s'occuper de Dieu...

On le voit, il n'y a pas mal de nos libres penseurs qui seraient dignes d'être mis sur le même pied que les naturels de l'Okawango.

Pour remplacer la religion, ils ont le culte des ancêtres. Eux, en effet, peuvent nous tracasser ou nous protéger, nous tourmenter ou nous favoriser. Aussi leur offre-t-on des sacrifices, lorsqu'on entreprend quoi que ce soit de sérieux : la chasse, la pêche en grand, un voyage, etc. La bière coule ; on leur donne du tabac ; on leur fait des prières. Et l'on se prive... de ceci ou de cela.

Par exemple, quand le chef va chasser l'hippopotame, pas un homme ne doit boire une goutte d'eau ni fumer sa pipe, le long du chemin. Quand le mari entreprend un voyage, la femme ne doit pas bouger de sa hutte. Hum ! quel sacrifice ! Et, s'il arrive malheur au mari,

personne ne lui ôtera de la tête que sa femme est allée voir quelqu'un ou quelqu'une, pendant son absence...

Max avait une femme légère, bavarde, curieuse comme dix femmes de Loth.

Un jour, les Missionnaires, qui avaient besoin d'un guide, songèrent à Max.

Le chef poussa les hauts cris :

— « Mais vous voulez donc vous faire tuer en route ? »

— « Nous faire tuer ? Pas le moins du monde ! Nous ne sommes pas venus dans ce pays pour nous faire tuer. Mais... au fait... est-ce que Max...? Pas possible ! Un si brave homme ! »

— « Il s'agit bien de Max ! C'est sa femme ! Pas moyen de se fier à sa femme ! »

— « Ah ! bah ! C'est Max que nous emmenons, et c'est de sa femme que dépend le succès du voyage ? C'est un peu fort ! »

Il n'y eut rien à faire. On aurait déplu, en choisissant Max. Et Max dut rester à la maison..., à cause de sa femme...

Et les présages ! Si vous allez en canot et qu'un serpent traverse le fleuve, devant vous, tout ira bien. Si vous rencontrez une tortue, en allant à la chasse, vous aurez, sûrement, la chance de tuer une grosse bête.

Tout cela est plus ou moins inoffensif. Mais les choses se gâtent, quand les présages deviennent des « sorts ».

Lorsque les vieillards tombent malades, personne ne s'émeut : c'est leur destin de disparaître. Mais, lorsque le mal atteint une jeunesse, les esprits sont, aussitôt, en éveil :

— « Qui a fait le coup ? Qui a jeté le sort ? »

On cherche, et, comme toujours, on soupçonne. Et celui qui est soupçonné doit avaler un poison. S'il s'en tire, il est innocent et peut s'en aller indemne ; s'il y reste, c'était lui le coupable, et sa punition est assurée par le poison lui-même...

Il faut avouer que c'est un peu expéditif.

Les natifs de l'Okawango, avons-nous dit, sont, surtout, cultivateurs. Mais le travail des champs est réservé

aux femmes. Les hommes ne s'abaissent pas à labourer, semer, récolter, etc. Eux, ils défrichent le terrain, coupent les arbres, enlèvent les racines et... s'en vont : le reste n'est plus leur affaire.

Ce sont eux aussi qui bâtissent les maisons. Ils plantent des piquets en terre et les plient, en demi-cercle, pour fixer en terre l'autre extrémité, à deux ou trois mètres, formant ainsi un arc de cercle, qui se répète, parallèlement, autant qu'on le désire. Sur cette voûte en berceau, ils attachent des nattes de roseaux tressés. C'est tout. On ferme devant et derrière, en laissant une porte.

Ces huttes peuvent avoir de quatre à huit mètres de profondeur, sur deux ou trois de largeur. Le parquet est en terre battue. La propreté qui règne en ces logis est très variable : en tout cas, elle reste en dessous du soin méticuleux que montrent les Bechuanas d'Epukiro dans l'entretien de leurs maisons...

Les formalités du mariage sont très simples : comme ils sont tous pauvres, l'acquisition d'une femme se fait moyennant une couverture, une hache, un outil, etc. La femme n'est pas cotée bien haut, sur les bords de l'Okawango !

La polygamie est fréquente. Plus on a de couvertures, de haches ou d'outils, plus on peut se procurer de femmes. Malheureusement, un grand désordre s'établit à l'ombre de ces coutumes grossières. Rarement, le mariage officiel s'accomplit, sans avoir été essayé pendant plusieurs années. La jeune fille a dix ans, à peine, qu'elle entre en ménage, — un ménage provisoire, il est vrai — mais, si les jeunes gens ne se séparent pas, ce n'est que plusieurs années après que l'on réclamera au jeune homme le prix de sa femme : alors, seulement, le mariage est officiel.

Il n'y a ni commerce ni monnaie, en ce pays : la seule richesse est dans les champs. Cependant, quelques jeunes gens commencent à descendre vers Grootfontein, pour aller travailler dans les mines de cet endroit et de Tsumeb. Ils rapportent chez eux de l'argent ou des objets, — l'argent n'ayant aucune valeur pour un peuple qui n'a pas de relations...

L'habillement de ces pauvres gens est tout ce qu'il y a de plus sommaire. Les enfants n'en portent aucun, — par économie, sans doute. Les hommes et les femmes ont un pagne, un simple pagne, attaché à une misérable ceinture. Les femmes y ajoutent un ornement auquel elles tiennent beaucoup, bien qu'il ne couvre rien : elles tressent leurs cheveux en un grand nombre de boucles, et y ajoutent des fibres de roseaux, de manière à faire pendre ces tresses artificielles, parfois, jusqu'au-dessous du jarret, en arrière. C'est solidement arrangé, cela tient, mais on ne dit pas si c'est beau et, surtout, si ce n'est pas gênant pour travailler...

Les Missions de Njangana et d'Andara progressent, lentement.

Il faut dire que les Oblats, fidèles à leurs habitudes de prudence, ne reçoivent, définitivement, un converti dans l'Église qu'après l'avoir longuement éprouvé...

Le premier converti de Njangana était le propre fils du chef, Clément Bambo.

La succession des chefs se fait par voie de descendance oblique, si l'on peut parler ainsi. Le chef mort, aucun de ses fils ne lui succède, mais le fils de sa sœur aînée, son neveu, ou, à défaut d'aînée, le fils de celle de ses sœurs qui est la plus âgée.

Or, Clément Bambo — qui avait déjà connu le Père Krist, lors de son voyage dans l'Okawango — jouissait d'une popularité telle, que son cousin, successeur éventuel de Njangana, redoutait sa rivalité. Clément était l'âme de la Mission : il avait reçu le Père, lui avait facilité l'installation et la construction des bâtisses et s'était montré si dévoué, si persévérant, si docile à l'influence du Christianisme, que le Père avait fini par le baptiser.

Ses vertus et sa charité pour tous en faisaient l'idole de la tribu, et plusieurs parlaient déjà d'une dérogation aux lois de succession traditionnelles.

Or, après un repas, Clément mourut, ainsi que deux de ses enfants, et sa femme ne survécut que grâce à un solide tempérament et à des soins empressés. Empoisonnement ?

Qui sait ? En tout cas, ce fut une perte énorme pour la Mission...

Le premier converti d'Andara fut Pierre Ndunda.

Pierre Ndunda est de la famille de Libebe. Dès le commencement, il se prit d'amitié pour le prêtre catholique. Il travaillait à la Mission, accompagnait le Père à la chasse, lui rendait une foule de services. Il finit par se faire inscrire comme catéchumène, avec tout un groupe de parents du chef.

Le catéchuménat parut trop long à la plupart : les défections se multipliaient, auxquelles les tracasseries des païens contribuaient, pour une large part. Seul, Nduda tint bon, pendant quelques mois, résistant aux persécutions sourdes de sa famille. Il finit même par ramener plusieurs fugitifs.

L'année 1916 fut très mauvaise pour les récoltes : la sécheresse amena la famine. Les Hambukushus partirent dans les forêts, afin de se sustenter, vaille que vaille, au moyen de fèves sauvages que produit, en abondance, un arbre de ces régions. Tous les dimanches, Ndunda revenait, avec sa famille, pour assister à la Messe, faisant vingt kilomètres, à pied, et souvent davantage.

Le chef se mit de la partie et fit honte à Ndunda de son entêtement : Pierre se retira du Père, qui resta seul.

Le Père répondit par une rupture systématique de toutes relations avec lui, une vraie rupture diplomatique. Quand il rencontrait Ndunda, il ne le saluait plus et laissait toutes ses avances sans réponse.

Le pauvre Pierre souffrait.

Au bout de deux mois, il n'y tint plus.

Prenant son cœur à deux mains, il vint à la Mission :

— « Père, pourquoi es-tu fâché contre moi ? »

— « Tu oses me le demander ? »

— « Mais oui, Père. »

— « A mon tour de te questionner : pourquoi as-tu été infidèle ? »

Ndunda baisse la tête, interdit.

— « Sache bien qu'à cause de ta désertion, je n'ai

plus rien de commun avec toi. Tu m'as fait trop de peine. Écoute-moi bien, Ndunda.

« Un jour, un paysan de mon pays trouva un serpent gelé. Il eut pitié de cette pauvre bête, qu'il ne connaissait pas : il la prit dans ses mains et la porta chez lui, près de son feu, pour la réchauffer. Le serpent se ranima bien vite. Mais quelle fut sa première action ? De se jeter sur son bienfaiteur et de lui faire une cruelle morsure. Que dis-tu de cela, Ndunda ?

« Je t'ai ramassé dans les ténèbres et la glace de ton paganisme ; je t'ai instruit, éclairé, réchauffé. Et tu m'as quitté, pour aller avec ceux qui détestent notre sainte Religion. Comme le serpent ingrat mordit son bienfaiteur, tu m'as fait une blessure au cœur, en plein cœur ! »

Ndunda fondit en larmes et partit.

Quelques semaines encore, il réfléchit. Puis, revenant chez le Père :

— « Fais de moi tout ce que tu veux », dit-il, « mais reprends-moi comme catéchumène. »

— « Très bien », dit le Père ; « mais il faut, d'abord, que tu fasses pénitence. Cinq dimanches de suite, tu resteras à genoux devant tout le monde, au milieu de la chapelle, pendant la Messe. Acceptes-tu ? »

— « Tout ce que tu voudras, Père. Je ne puis plus vivre comme cela. Mon cœur est comme mort. »

Et, tous les dimanches, pendant cinq semaines, l'assistance païenne, qui ne manquait jamais aucun des offices de la Mission, put contempler l'humilité de Pierre Ndunda, prosterné à terre et pleurant son infidélité.

A partir de ce moment, la foi et la piété de Ndunda furent indéracinables.

Pour éviter les tracasseries, il vint s'installer dans une île de l'Okawango, avec sa femme et ses enfants et quelques familles de ses parents, non loin de la Mission.

Son baptême fut célébré, le 10 janvier 1919, avec celui de dix autres Hambukushus.

C'était le premier bouquet de fleurs noires, offert à

Dieu par la Mission d'Andara : il avait fallu six ans de peines, de travaux et de patience pour arriver à les cueillir. Aujourd'hui, la petite famille chrétienne compte 37 membres, tous fidèles à la confession de chaque mois et à la communion du premier Vendredi et du premier Dimanche, ainsi que des jours de fête...

Les Missions de l'Okawango sont fondées sur le sacrifice et l'abnégation. Pour faire de telles œuvres, il faut des hommes comme les rêvait Mgr de Mazenod, « *prêts à consacrer au salut des âmes abandonnées leurs ressources, leurs talents, le repos de leur vie, leur vie elle-même ; prêts à combattre jusqu'à la mort...* »

Leur vie — les Pères Biegner, Lauer et Krist et le Frère Reinhardt l'ont donnée, généreusement, en l'offrant de bon cœur pour la réussite de l'œuvre très chère, dans une union admirable entre Pères et Frères, voués aux mêmes sacrifices.

Le repos de leur vie, tous, morts et survivants, l'ont offert dans un sacrifice de chaque jour et l'offrent encore dans une union complète, — sans distinction, Pères et Frères ensemble — et l'un de ceux qui sont là-haut disait, encore récemment :

— « Nous renonçons à demander des vacances, quoique nous soyons bien épuisés. Les Frères sont dans les mêmes sentiments ; et, tous, nous acceptons de porter notre Croix aussi longtemps qu'il le faudra. »

Honneur à ces Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ! La Congrégation avait besoin de tels hommes, pour accomplir de telles œuvres : c'est une bénédiction divine que, chaque fois qu'elle fait appel à ses Fils, pour de pareilles souffrances, elle les trouve et son appel est entendu ! Actions de grâces à Dieu, qui lui a donné cette suprême joie de sentir toujours vivant l'esprit inculqué par son Vénéré Fondateur !...

Mgr Gotthardt laisse parler ses souvenirs : c'est en l'interviewant que j'ai pu recueillir les éléments de cet exposé et reconstituer cette épopée apostolique, — hélas ! bien faiblement et imparfaitement...

§ CVII. — **Légendes de Cimbébasie.**

Il nous donne aussi sur les légendes de ces peuplades des détails suggestifs.

Voici, par exemple, la légende de la hyène et du renard.

Shimbungo, la hyène, et Mboawa, le renard, ne s'entendaient guère.

Chaque fois que Mboawa tuait un lapin ou étranglait une poule, Shimbungo survenait, chassait Mboawa et s'emparait, tout bonnement, de la proie, sans aucun remords de conscience.

Une telle désinvolture chiffonnait l'honnête Mboawa.

Un jour que la faim augmentait son ressentiment, comme il se promenait, tout pensif, au bord du fleuve, il vit un joli zèbre s'approcher de l'eau, pour se désaltérer.

Un crocodile, qui se laissait aller au fil de l'onde, aperçut ce zèbre et le trouva si beau, qu'il s'arrêta net, — ouvrant toute grande, d'admiration, sa profonde gueule richement dentée.

Le zèbre eut peur et recula de quelques pas.

— « Ne crains rien », lui dit le crocodile. « Laisse-moi te regarder. Que tu es beau ! Tu es si bien le genre de beauté que j'aime, que je veux t'épouser. Viens avec moi... »

Et il était parfaitement sincère, ce vieux caïman blasé, car il versa une larme.

Du coup, le zèbre s'enfuit, car sa mère lui avait appris à se défier des larmes des crocodiles.

L'amoureux se mit à sa poursuite, sous les yeux de Mboawa, décidément très amusé.

Malheureusement pour le caïman, les zèbres ont les jambes plus longues que les crocodiles :

— « Ne va pas si vite », hurlait, désespérément, le poursuivant, qui suait, soufflait, mourait de chaleur et de soif.

Mboawa riait, comme une petite folle.

— « C'est à payer sa place ! » s'écria-t-il.

Le pauvre crocodile s'arrêta, enfin, n'en pouvant plus. Il se coucha tout épuisé sous un arbre et se mit à souffler comme une forge.

Mboawa s'approcha, compatissant :

— « Mon pauvre gros », lui dit-il », tu n'as pas de chance ! »

— « Au... se... cours !... Je... meurs !... »

— « De quoi meurs-tu ? De rage, d'amour ou de soif ? »

— « De... soif !... Viens... à... mon... secours !... »

— « Une idée ! Je vois ce que c'est. Tu ne peux plus retourner à la rivière tout seul ? »

— « Non... »

— « Eh bien ! Je vais t'y faire porter. Seulement, il faut m'obéir. Reste là. Ne bouge plus. Fais le mort, quoi qu'il arrive. C'est entendu ? »

— « Oui », exhala, dans un souffle, le pauvre exténué.

Et voilà Mboawa, tout guilleret, frétillant de malice, à la recherche de sa peu gracieuse ennemie.

— « Shimbungo », lui dit-il, de l'air le plus innocent, « figure-toi que je viens de trouver un mets excellent. Mais il y en a trop pour moi seul. »

— « Entendu », se dit la hyène, en se léchant les lèvres d'avance.

— « Mais il sera bien convenu que nous partagerons ? »

— « Sans aucun doute, mon cher petit Mboawa. »

Mais, à part elle, la goulue Shimbungo se dit bien que le morceau serait tout entier pour elle.

— « Seulement », ajouta le renard », c'est un peu dur. Il faudra le porter à la rivière, pour le faire mollir un tantinet. »

— « Oh ! qu'est-ce que cela pour moi ? Allons vite, mon cher Mboawa. Où est-ce ? »

Et Mboawa de conduire Shimbungo, devenue son amie, et qui lui répétait tout le long du chemin :

— « Ah ! Mboawà, je t'ai trop longtemps méconnu. Tu es un bon ami, toi ! Désormais, nous partagerons toujours ensemble, n'est-ce pas ? »

— « Oui, ma chère Shimbungo », répondait Mboawa,

tout en riant sous cape. « Mais ne parle pas tant. Nous approchons. »

Les voilà sous l'arbre. Mboawa désigne à sa compagne le corps gisant :

— « Nourriture délicieuse, pourvu qu'elle soit trempée dans l'eau. Seulement, c'est un peu lourd : je te l'ai dit. Tu ne pourras pas me reprocher de t'avoir prise en traître. Prends le morceau sur ton dos, et va jusqu'à la rivière. »

Shimbungo s'exécute, non sans faire une petite grimace. Le crocodile ne bouge pas.

Mboawa suit, en chantant à gorge déployée.

— « Que chantes-tu ? » lui crie Shimbungo, qui faiblissait.

— « Je chante le bon régal que nous allons faire, ma mie. Allons ! un peu de patience : nous touchons au but. »

De fait, on arrivait au bord de l'eau. Shimbungo dépose son fardeau dans les flots.

« Oh ! pas là ! » s'écrie Mboawa, effrayé. « Ce n'est pas assez profond ! Le morceau va rester dans la vase, et il sentira mauvais. Non, non : va plus loin ! »

Shimbungo reprend le crocodile et s'avance. Au milieu du fleuve, elle s'arrête :

— « Est-ce bien, maintenant ? »

— « Oui, ma chère. Jette-le dans l'eau, devant toi, et prends garde que le courant ne l'emporte ! »

Le caïman, déjà ravigoté par le demi-bain qu'il avait pris sur le bord, se remet, tout à fait, au contact de son élément favori, se retourne, prestement, et se précipite sur la malheureuse Shimbungo, qu'il avale, sans même boire.

Et, sur la rive, Mboawa, l'honnête renard, gambadait de joie, en songeant que, désormais, il pourrait manger, à son aise, poules et lapins (1)...

---

(1) Profitons du petit espace qui nous est laissé, au bas de cette page, pour rappeler à nos vénérés lecteurs les noms des Pères Oblats qui ont gouverné la Préfecture de Cimbébasie, depuis que celle-ci nous a été confiée (1896) : — RR. PP. Aloys Schoch († 1898), Bernard Herrmann, Augustin Nachtwey, Eugène Klaeylé (Damien Arnold) et Joseph Gotthardt.

fraternel, qui réunit, une dernière fois, les Pères et les Frères, autour de leur « grand Chef », et où coule à flots l'eau citronneuse, dont les arbres tout proches ont fourni la fraîche saveur, si appréciée par cette chaleur...

La représentation aura lieu, au clair de la lune, devant la grotte de Lourdes, adossée à la montagne. Des lanternes vénitiennes courent, le long des rochers, comme des feux follets ; un grand rideau, tiré sur deux fortes poutres, cache la scène rustique ; on s'installe sur les chaises et les bancs de ce théâtre original, et l'on attend. Mais une inquiétude arrête les Sœurs : la lumière de la lune sera-t-elle assez forte ? Qu'à cela ne tienne ! M. Romano amène son auto, le place derrière les spectateurs et allume les deux phares : le problème est résolu.

La pièce est en vers, de la composition d'une Sœur de Klein-Windhoek même : c'est le *Martyre de Saint Tharcisius*, scène des Catacombes. La demi-obscurité qui règne ici sera donc de mise.

On commence par le chant du motet liturgique *Homo quidam*, exécuté en plain-chant, un peu en sourdine, avec une douceur triste, qui charme étrangement, à cette heure, dans ce cadre de montagnes et au milieu de cette paisible nuit.

Le rideau se lève. Le Pontife est debout et parle : « Qui va porter l'Eucharistie aux martyrs ? » Tharcisius se présente, plaide sa cause et reçoit le précieux dépôt...

O Sacrum convivium : encore la mélodie pure et angélique de ce beau chant de Solesmes, qui fait passer, en chacun des spectateurs, le frisson ému d'un cantique du Ciel. Il faut se rappeler que nous sommes chez des Bénédictines...

Le reste de la pièce se déroule suivant la trame du récit connu : les enfants sur le Forum, Tharcisius qui passe recueilli et refuse de se mêler aux jeux, l'assaut des petits forcenés, le martyre, l'arrivée du soldat chrétien qui emporte le corps menu et, désormais, si précieux.

Le dernier acte s'ouvre sur le chant de *In Paradisum*, devant le corps étendu et rigide du jeune martyr. Le

Pontife célèbre sa « naissance » à la vie des bienheureux, dans la gloire des palmes transfigurées. Et le tout se termine sur une apothéose, que les feux de Bengale illuminent de lueurs triomphales.

Ces petits métis jouent très bien et savent mettre de l'âme dans leur débit. Nous conseillons aux Pères de faire souvent représenter de ces mystères chrétiens dans leurs Missions : ils constituent de véritables prédications de la Foi catholique, et, partout où se trouvent des Sœurs, il sera plus ou moins facile de renouveler l'expérience...

Mardi matin, à la gare, nous trouvons les notabilités de la ville, le Maire, M. Stark, et nombre d'autres personnes désireuses de saluer, encore une fois, Monseigneur. Les adieux se font impressionnants ; et, lorsque le train passe à la hauteur de la Mission, voilà que, à notre grande surprise, nous apercevons les enfants de l'école et du pensionnat, perchés sur le talus, nous faisant des gestes d'adieux, avec leurs bras, et agitant des mouchoirs.

Les garçons de la Mission, eux-mêmes, se sont réunis près des dépendances et nous envoient leurs saluts. Et, finalement, tout s'efface dans le lointain...

§ CIX. — **Retour à Capetown.**

Nous repassons à travers les montagnes — que nous n'avons pu contempler, il y a quarante jours, à cause de l'obscurité. Elles sont vraiment pittoresques, avec leurs contours abrupts, leurs rochers sauvages et dénudés, leurs vallées profondes : mais, quelle différence, lorsqu'on se rappelle les pentes verdoyantes de Natal ! Ici, tout est sec et rude ; les seuls points verts sont formés par les buissons épineux, assez rares dans ces pierres qui remplissent tout, et encore la plupart sont-ils desséchés !

A Rehoboth, le R. P. Lipp, Alsacien, Oblat de Saint-François de Sales, vient saluer Monseigneur. Puis, ce sont les grandes étendues sablonneuses qui commencent : mais, là où sévissait, il y a quarante jours, la grande

fraternel, qui réunit, une dernière fois, les Pères et les Frères, autour de leur « grand Chef », et où coule à flots l'eau citronneuse, dont les arbres tout proches ont fourni la fraîche saveur, si appréciée par cette chaleur...

La représentation aura lieu, au clair de la lune, devant la grotte de Lourdes, adossée à la montagne. Des lanternes vénitiennes courent, le long des rochers, comme des feux follets ; un grand rideau, tiré sur deux fortes poutres, cache la scène rustique ; on s'installe sur les chaises et les bancs de ce théâtre original, et l'on attend. Mais une inquiétude arrête les Sœurs : la lumière de la lune sera-t-elle assez forte ? Qu'à cela ne tienne ! M. Romano amène son auto, le place derrière les spectateurs et allume les deux phares : le problème est résolu.

La pièce est en vers, de la composition d'une Sœur de Klein-Windhoek même : c'est le *Martyre de Saint Tharcisius*, scène des Catacombes. La demi-obscurité qui règne ici sera donc de mise.

On commence par le chant du motet liturgique *Homo quidam*, exécuté en plain-chant, un peu en sourdine, avec une douceur triste, qui charme étrangement, à cette heure, dans ce cadre de montagnes et au milieu de cette paisible nuit.

Le rideau se lève. Le Pontife est debout et parle : « Qui va porter l'Eucharistie aux martyrs ? » Tharcisius se présente, plaide sa cause et reçoit le précieux dépôt...

O Sacrum convivium : encore la mélodie pure et angélique de ce beau chant de Solesmes, qui fait passer, en chacun des spectateurs, le frisson ému d'un cantique du Ciel. Il faut se rappeler que nous sommes chez des Bénédictines...

Le reste de la pièce se déroule suivant la trame du récit connu : les enfants sur le Forum, Tharcisius qui passe recueilli et refuse de se mêler aux jeux, l'assaut des petits forcenés, le martyre, l'arrivée du soldat chrétien qui emporte le corps menu et, désormais, si précieux.

Le dernier acte s'ouvre sur le chant de *In Paradisum*, devant le corps étendu et rigide du jeune martyr. Le

Pontife célèbre sa « naissance » à la vie des bienheureux, dans la gloire des palmes transfigurées. Et le tout se termine sur une apothéose, que les feux de Bengale illuminent de lueurs triomphales.

Ces petits métis jouent très bien et savent mettre de l'âme dans leur débit. Nous conseillons aux Pères de faire souvent représenter de ces mystères chrétiens dans leurs Missions : ils constituent de véritables prédications de la Foi catholique, et, partout où se trouvent des Sœurs, il sera plus ou moins facile de renouveler l'expérience...

Mardi matin, à la gare, nous trouvons les notabilités de la ville, le Maire, M. Stark, et nombre d'autres personnes désireuses de saluer, encore une fois, Monseigneur. Les adieux se font impressionnants ; et, lorsque le train passe à la hauteur de la Mission, voilà que, à notre grande surprise, nous apercevons les enfants de l'école et du pensionnat, perchés sur le talus, nous faisant des gestes d'adieux, avec leurs bras, et agitant des mouchoirs.

Les garçons de la Mission, eux-mêmes, se sont réunis près des dépendances et nous envoient leurs saluts. Et, finalement, tout s'efface dans le lointain...

§ CIX. — **Retour à Capetown.**

Nous repassons à travers les montagnes — que nous n'avons pu contempler, il y a quarante jours, à cause de l'obscurité. Elles sont vraiment pittoresques, avec leurs contours abrupts, leurs rochers sauvages et dénudés, leurs vallées profondes : mais, quelle différence, lorsqu'on se rappelle les pentes verdoyantes de Natal ! Ici, tout est sec et rude ; les seuls points verts sont formés par les buissons épineux, assez rares dans ces pierres qui remplissent tout, et encore la plupart sont-ils desséchés !

A Rehoboth, le R. P. Lipp, Alsacien, Oblat de Saint-François de Sales, vient saluer Monseigneur. Puis, ce sont les grandes étendues sablonneuses qui commencent : mais, là où sévissait, il y a quarante jours, la grande

tempête de sable, nous traversons le grand calme du désert, chauffé par le soleil ardent.

A Upington, nous revoyons le R. P. Sollier, aussi Oblat de Saint-François de Sales, fidèle au rendez-vous donné, le mois dernier. Lorsque nous passons l'Orange, tout près de chez lui, nous voyons le fleuve rouler des flots bien plus abondants et boueux : il a plu dans les régions d'amont et les eaux flaves nous disent la joie des fermiers, heureux de voir leurs terres arides, enfin, pénétrées par les ondées du ciel...

A De Aar, nous disons nos Messes chez les Sœurs de l'Assomption, à la faveur d'un arrêt de deux heures. Puis nous prenons la ligne du Cap, sur laquelle nous devons passer notre troisième nuit.

Au réveil, changement complet de décor. Nous avons quitté les plateaux monotones et stériles, où, depuis De Aar, quelques fermes seulement jetaient une note de verdure. Les belles descentes, de Triangle à Worcester, nous les avons passées sans les voir, cette fois. Mais voici les champs, les bosquets, les fleurs, les vignes : c'est la vallée fertile, où la bonne terre rend abondamment, pour le travail qu'on lui donne, les récoltes et les fruits.

Dans les champs immenses, des faucheuses-lieuses coupent l'avoine et laissent tomber les gerbes de la première moisson. C'est novembre, à peine le seuil de l'hiver, et déjà le grain s'amoncelle sur les chaumes taillés un peu haut, les grappes se forment sur les ceps feuillus, les fleurs répandent partout leur parfum subtil et dont le train n'attrape, au passage, que de fugitives bouffées. Quelle belle nature ! Pas un coin qui ne soit utilisé : on se croirait en Europe, dans une de nos campagnes paysannes très cultivées et des plus productives.

Enfin, Capetown approche : les parcs succèdent aux champs, puis les cimetières, puis les fabriques, puis la gare... Au loin, la Baie de la Table, avec les grands *steamers*, qui se chargent et attendent les passagers.

C'est fini. Adieu, les grands voyages à travers le *veld !* Après huit jours de repos, au *Monastery*, — chez nos Sœurs de la Sainte-Famille, si dévouées, si hospi-

talières, — ce sera notre tour de prendre le bateau et de saluer, une dernière fois, l'Afrique.

Le lendemain, nous allons voir le vénérable Monseigneur Rooney,doyen des Évêques de l'Afrique du Sud, — les Frères Maristes, de Rondebosch, — et les Sœurs de Nazareth. A tous nous disons le bel accueil qui a été fait à notre Supérieur Général par tous les Catholiques de ce pays, et les bonnes impressions que nous emportons avec nous. Aux Frères, nous parlons des éminents services rendus par les Petits-Frères de Marie à Johannesburg, au Basutoland et à Pietermaritzburg ; aux Sœurs, nous parlons des belles œuvres qu'elles ont organisées à Kimberley, à Johannesburg et à Durban.

Ce tribut de reconnaissance payé aux couvents du Cap, il ne nous reste plus qu'à remercier la *Southern Cross*, journal catholique hebdomadaire de l'Afrique du Sud, à la fondation duquel les Oblats ont pris une part prépondérante et qui a largement ouvert ses colonnes aux récits du voyage de Monseigneur et des réceptions qui lui ont été faites de toutes parts. M. Morris, le zélé prêtre qui le dirige, vient lui-même présenter ses hommages à Monseigneur et nous facilite l'accomplissement de ce devoir. Nous avions vu, en avril, M. Colgan, son prédécesseur, qui avait déjà commencé à relater les divers incidents de la visite de Monseigneur.

Et le 17 s'avance. Déjà le *Balmoral Castle* est au quai, prêt à partir.

Mais il faut satisfaire ces Messieurs du Cap et les laïques catholiques. Ils veulent que Monseigneur garde un bon souvenir de Capetown : il ne sera pas dit qu'un archevêque catholique aura visité presque toute l'Afrique du Sud et sera passé inaperçu dans la capitale, avant son départ. Une réunion est organisée dans la salle de M. O'Rourke, le Curé du Sacré-Cœur, Somerset-Road, pour la soirée du 15...

La Salle Saint-Patrice est assez restreinte, mais le public se tasse, et, quand la voiture de Mr. Devitt nous amène devant le local, il est plein comme un œuf.

L'orchestre de violons et contrebasses joue le chant traditionnel *Faith of our Fathers ;* et Mr. Devitt présente à Monseigneur le *Welcome* (bienvenue) et le *Good-bye* (au revoir) de la Fédération catholique du Vicariat occidental et des Catholiques du Cap, en lui souhaitant un heureux voyage.

M. O'Rourke, Curé de la paroisse et un peu, je crois, Vicaire Général de Mgr Rooney, reprend ses salutations et souhaits au nom de l'Évêque, empêché par son âge et ses infirmités, et au nom du clergé, uni, par tant de liens fraternels, aux Oblats de Marie Immaculée. Bien que Mgr Dontenwill, dit-il, soit venu voir, surtout, ses Fils et ses Filles (les Oblats et les Sœurs de la Sainte-Famille), tous les Catholiques de l'Union s'intéressent au passage du premier archevêque qui ait visité le Sud-Africain.

Monseigneur répond ; et son discours, pétillant de traits d'esprit, émaillé de récits, est véritablement haché par les applaudissements. Il fait l'éloge de la contrée et avoue son envie d'y rester, — des habitants, qui l'ont partout accueilli avec tant de grâce et d'empressement, — des Oblats qui sont ses Fils, il est vrai, mais dont on lui a dit tant de bien qu'il est bien forcé d'en croire ce que ses yeux ont vu et ce que ses oreilles ont entendu. — enfin, du clergé, qui ne s'est pas montré moins empressé ni moins gracieux, à en juger par sa participation abondante à ce *meeting* et l'accueil aimable que la *Southern Cross* a bien voulu faire au récit des réceptions nombreuses qui lui ont été faites. Il avoue que ceux qui, en Europe, l'entendront parler du Sud-Africain, auront de la peine à ne pas traiter d'exagération ses propos élogieux — lesquels, pourtant, ne seront que l'exacte expression de la vérité.

Il termine, en exhortant les Catholiques du Cap à être, toujours, de fidèles « piliers » de l'Église et souhaite, tant à la Fédération catholique qu'à la *Southern Cross*, une prospérité sans cesse grandissante.

Parmi les prêtres présents à la séance se trouve Monseigneur Kolbe, l'apôtre des enfants dans l'Afrique du

Sud, le savant modeste et zélé, qui ne dédaigne pas de consacrer sa plume à la rédaction hebdomadaire du « Courrier des Petits » dans la *Southern Cross*, sous le pseudonyme très aimé d' « Uncle Joe ».

Monseigneur annonce qu'un câblogramme de Rome vient d'apporter la nouvelle de l'élévation de Mgr Kolbe, déjà Camérier de Sa Sainteté, au titre de Prélat Domestique. Une tempête d'applaudissements accueille cette communication, montrant de quelle popularité jouit ce digne prélat parmi les Catholiques du Cap.

Mgr Kolbe se lève et fait remarquer qu'il ne convient pas de mésestimer, même par modestie, les dons du Saint-Père. Il se réjouit de se rapprocher du Pape, parce que, dit-il, plus on monte, plus on se rapproche des petits. Notre-Seigneur est celui qui a dit : *Laissez venir à Moi les petits enfants.* Le Pape les aime et les bénit. Les archevêques, eux aussi, ont une prédilection pour les agneaux de leurs troupeaux. Pour lui, il se félicite de monter un peu plus vers ceux qu'il aime à nommer les « anges de l'Église de Dieu ».

— « Et puis », ajoute-t-il finement, devant les applaudissements qui saluent ses paroles, « il ne convient pas que j'attire à ma personne la lumière faite, ce soir, pour notre illustre Visiteur : laissez-moi rentrer dans mon obscurité. »

Et la musique reprend ses droits...

Charmante séance, en vérité, et qui montre bien la cohésion qui existe, dans l'Église du Sud-Afrique, entre les fidèles de tous les Vicariats... *Ecclesiam catholicam...*

§ CX. — D'Afrique en Europe

Nous nous embarquons au jour dit, 17 novembre. Les adieux à l'Afrique ne manquent pas de nous serrer le cœur. La reverra-t-on, cette belle et séduisante Afrique du Sud, incomparablement plus belle et séduisante par les attraits du champ des âmes que par les pittoresques splendeurs de son sol et l'immensité grisante de son *veld* ?

Quand nous sera-t-il donné d'admirer encore les contours heurtés et les pentes sauvages du Basutoland, les courbes gracieuses et vallonnées du Natal, les étendues uniformes du Transvaal, de l'Orange et du Bechuanaland, où le *farmer* goûte en paix le bonheur de ne jamais voir la fumée s'échapper du toit de son voisin, les plateaux désertiques et si épineux du Sud-Ouest, avec le sable brûlant, sur lequel courent les gazelles, les lémures, les singes et les autruches ? Quand pourrons-nous, à nouveau, toucher du doigt, et sur place, les progrès de ces splendides Missions et les résultats du travail des Fils de Mgr de Mazenod et des Filles du Bon Père Noailles ? Dieu seul le sait...

En attendant, le *Balmoral Castle* vire dans le port, s'élance dans le chenal et sort; magnifique et puissant, face à l'océan. Quelques minutes encore, nous admirons les contours si particuliers de la *Table Mountain*, que le brouillard nous cache très vite. C'est fini !...

Mauvais temps, les quatre premiers jours. La mer est agitée, le ciel couvert. On remarque bien des absences à table : ce mal étrange et pénible sévit déjà parmi nous, mais la profondeur discrète des flancs du navire cache, soigneusement, le secret des gémissements poussés par les pauvres victimes. Il est bien certain que les avantages reconnus de ce fait aux êtres aquatiques ne sont nullement proportionnés aux douleurs qu'inflige aux terriens ce mal sans pitié.

Vers le 22, le soleil reparaît. Mais la mer ne daignera pas se calmer : elle ressemble, continuellement, à un immense champ labouré, dont les sillons seraient en perpétuel mouvement.

La traversée, du Cap à Madère, n'offrant aucune distraction appréciable, les passagers s'organisent pour tuer le temps. On élit un comité, on crée une caisse, et en avant ! Pourtant, nous sommes peu nombreux : vingt en première, seize en seconde et, à peine, autant en troisième. Mais il y a des « lurons », et ceux-là se sont promis qu'on ne s'ennuierait pas, à bord du *Balmoral Castle*.

Le bateau est un des plus beaux de la Compagnie, — le premier, avant la construction du *Windsor Castle* et de l'*Arundel Castle*, lesquels datent de l'an dernier. Il est fort luxueux, grand, large, commode : la salle à manger, surtout, est de toute beauté...

Les fêtes et *sports* battent leur plein. Bien entendu, nous n'y participons que comme spectateurs. Comme c'est la seule distraction du bord, il va sans dire que nous n'en faisons pas fi. Mais nous avons d'autres occupations : la lecture, les réponses aux lettres, cartes et télégrammes arrivés au moment du départ, etc.

Nous avons le bonheur de dire la Messe, chaque matin, et y invitons un prêtre séculier de Port-Elizabeth, en route pour l'Irlande, sa patrie. Nous avons donc trois Messes, tous les jours.

Le dimanche, les Catholiques sont invités à y assister, dans le *lounge* de première. Comme lors de notre dernier voyage, ils sont bien peu nombreux : un pasteur anglican converti, le neveu d'un Jésuite, deux dames belges, un Italien, une *stewardess*, — et c'est, à peu près, tout.

Nous passons près de Dakar, vers dix heures du soir, le dimanche 26. Le phare luit sur la pointe du Cap-Vert : nous n'en verrons pas davantage, cette fois-ci...

Aux approches de Madère, mauvais temps, vent et pluie. On nous dit qu'il ne faut pas s'inquiéter, qu'à Madère il fait toujours beau, que les pronostics sont tous favorables, etc. De fait, on écrit fébrilement pour le courrier de Madère. Songez donc : la première occasion d'envoyer un mot au Sud-Africain ! Et l'on se prépare à faire une excursion soignée...

Le lendemain matin, au lieu d'arriver à sept heures en vue de l'île, le navire y paraît, péniblement, à neuf heures ; et nous ne voyons que des formes vagues perdues dans le brouillard, nous-mêmes étant sous la pluie. Bravement, le *Balmoral* jette l'ancre, mais remue tellement, dans la baie agitée, que le bateau de la poste ne peut même pas l'accoster. Personne ne descendra, cela est bien certain. D'ailleurs, le brouillard se fait toujours plus dense, et la pluie tombe de plus belle. Finalement,

au moyen d'une corde, le bateau nous envoie les journaux de Londres et la poste, et on lui rejette le sac contenant les lettres pour le Sud-Afrique, qu'un navire de la Compagnie prendra, lundi, en passant.

Et nous repartons, vers midi, fortement secoués par la mer, de plus en plus furieuse. Naturellement, il y a éclipse partielle de passagers.

Pourtant, le matin suivant, à la hauteur de Gibraltar, l'océan est plus calme ; et nous pouvons dire nos Messes, comme chaque jour. Puis, le baromètre monte, et la surface de l'eau, tout en restant agitée, n'oblige plus le *Balmoral* à tanguer.

Depuis Dakar, le *Radio Office* du bateau, en meilleure communication avec les stations de télégraphie sans fil, nous met au courant de la politique européenne, et nous reprenons ainsi contact avec le monde. Tous les matins, les passagers se pressent devant le tableau où le *typewriter* est venu afficher les nouvelles : cela remplace un peu le journal quotidien. Mais on se jette, avec plus d'ardeur, sur les journaux de Londres, arrivés à Madère, et qui délayent davantage. Nous apprenons par le « *Daily Telegraph* » du 20 (et nous sommes au 30) que Sa Sainteté Pie XI vient de nommer ses premiers cardinaux. Le journal parle de NN. SS. Bonzano, Locatelli, Reig, Touchet, Mundelein, Hayes, Charost, Tosi, Mori, Nasalli-Rocca et même du R. P. Ehrle — qui aurait refusé. Il nous faut attendre le débarquement, pour vérifier ces informations.

En approchant du Cap Finisterre, la mer se fait plus méchante : nous approchons du Golfe de Gascogne ou Baie de Biscaye, comme disent les Anglais, et l'on dit que ce passage est fort difficile pour les passagers sujets au mal de mer. Pourrons-nous dire la Messe, demain, premier Dimanche de l'Avent ? Demain nous le dira.

Les *sports* et jeux sont finis, depuis Madère. On les a clôturés par d'amusantes séances et une distribution de prix. Désormais, on commence les paquets : c'est la tradition.

La tempête de Madère a dégénéré, ensuite, en véritable

ouragan, qui a fait rage, surtout, dans l'archipel des Canaries. Nous l'avons échappé belle ; et, lorsque les journaux de Southampton nous ont donné ce détail, nous avons invoqué l'Étoile de la Mer, invoquée tous les jours par les Oblats et les Sœurs de la Sainte-Famille, pour le voyage de leur Père commun, et qui l'a si bien protégé.

En effet, à partir du Cap Finisterre, la mer s'est faite belle et calme, comme aux plus beaux jours de l'Océan Atlantique. Seulement, la température a baissé. On sent que nous avançons dans l'hémisphère nord et que nous approchons de l'hiver.

Jusqu'au bout, nous pouvons dire la sainte Messe : quelle faveur !

Les navires se font de plus en plus nombreux : par moments, nous avons la distraction d'en voir passer six, une fois même dix, non loin de notre *steamer*. C'est appréciable pour des voyageurs qui sont isolés de tout, depuis plus de quinze jours, au milieu des flots.

Nous sommes en avance : le *Balmoral* est dans la baie de Southampton, le dimanche soir, à dix heures. Vers minuit, il s'arrête et jette l'ancre. Il attendra le jour, pour paraître dans le port.

En effet, à huit heures, il accoste au quai.

C'est fini. Encore la formalité des passeports, et nous descendons. Ah ! mais, il y a la douane et l'examen des bagages — qui est assez long.

Comme nous ne sommes pas nombreux, le train peut se mettre en marche avant onze heures, et, à midi et demie, nous arrivons en gare de Waterloo (Londres).

§ CXI. — **Séjour à Londres**.

Le R. P. Provincial de la Province Britannique et le R. P. Supérieur de Kilburn nous attendent ; et, bientôt, nous arrivons chez nous...

Mais, qu'il est glacial, le premier contact avec la terre d'Europe ! Le brouillard de Londres s'est, pourtant, fait léger, aujourd'hui, et le froid s'est radouci ; cependant,

au sortir des chaleurs du printemps africain, il est un peu dur de retrouver, si vite, les rigueurs de notre décembre sans aménité.

Et ces maisons qui se pressent les unes sur les autres ! Et ces petits jardinets, grands comme des mouchoirs de poche ! Il va falloir oublier les grands espaces, les rues larges, les fermes immenses, les déserts à perte de vue et, surtout, le ciel éternellement bleu ! Elle est loin déjà, la belle Afrique, avec son atmosphère sèche, sa bonne chaleur saine et ses étendues ; et comme nous comprenons, à cette heure, l'enthousiasme du grand Cardinal Lavigerie, disant avec émotion que l'Afrique prenait le cœur de tous ceux qui l'avaient vue ! Nous comprenons mieux encore la nostalgie de nos Missionnaires de là-bas, qui s'ennuient, quand ils reviennent en Europe, et sont tout tristes, lorsque le soleil se cache, pendant deux jours, même au pays natal...

L'accueil de nos Pères de Londres est chaleureux : cela nous fait oublier le froid, — un peu, du moins.

Ils commencent par bouleverser notre programme et réclamer la présence de Monseigneur, pour dimanche prochain, dans leur grande église de Kilburn. Allons ! c'est entendu : notre Révérendissime Père se reposera, deux jours de plus, des fatigues du voyage sur mer, et nos Sœurs de Kilburn et de Feltham ne sont pas disposées à se plaindre de cet accroc à l'itinéraire fixé.

Ce sont toujours les Pères Wilkinson, Burke et Walshe qui se dévouent à Kilburn ; mais le Père Hughes, nommé Directeur de Cowyn Bay, a été remplacé par le Père Thomas Foley.

Les Pères de Tower Hill viennent saluer Monseigneur : ce sont les Pères John O'Rourke, nouveau Supérieur (en remplacement du Père Gorman, devenu Supérieur de Leeds), James Leech, de retour de l'armée, d'où il rapporte de nombreuses décorations et des souvenirs intéressants, — et Gaffney, que nous avions déjà vu, en mars...

Le départ de Londres est fixé au lundi 11. Séjour de dix jours à Paris...

Puis, départ pour la Ville éternelle le 21, pour y arriver le 22 décembre, afin de fêter, à Noël, le retour du Père de famille parmi les siens...

C'est à Londres que nous reprenons contact avec la vie de la Congrégation. Hélas ! les premières nouvelles nous apprennent la mort des Pères Patrice DUNNE, Pierre DOMMEAU et Ignace WATTEROTT, ainsi que du Frère Arthur McIVER. La mort du R. P. WATTEROTT, enlevé à 53 ans au Scolasticat de Hünfeld, est une grande perte pour la Congrégation. Son frère, le zélé Missionnaire des Bechuanas d'Epukiro, ne l'apprendra que dans deux ou trois mois...

Maison St-Pierre d'Aoste.

Les Pères Oblats de MARIE Immaculée nous ont quittés (25 novembre 1921), après un séjour de près de vingt ans dans notre Maison du Prieuré.

Chassés de France, en avril 1902, ils vinrent chercher un asile chez nous. Le clergé valdôtain fut heureux de mettre à leur disposition la maison destinée à ses vétérans. Les bons Pères y installèrent, bientôt, un noviciat qu'on aurait pu appeler international : Italiens, Français, Espagnols, Allemands, etc., vinrent y faire l'apprentissage de la vie religieuse. A plusieurs reprises, ils en firent aussi un lieu de villégiature pour les professeurs et étudiants de leur Maison de San-Giorgio.

Tous les Pères qui ont dirigé ou desservi la maison nous ont édifiés par leur vie religieuse, exemplaire à tous les points de vue, et par leur compétence dans la direction des travaux agricoles. Nous ne pouvons oublier ce qu'a fait le Père SESTIER, pour nous initier à l'agriculture rationnelle et à l'usage des machines agricoles modernes. Les Pères LÉVÊQUE, DUMAS, BLANCHET et LAURENT marchèrent sur ses traces, dans l'exploitation de la ferme du Prieuré.

Sollicités par les curés, les zélés Pères sortaient, souvent, exercer le ministère dans nombre de paroisses de la Vallée. Nous, à Saint-Pierre, nous avons été bien souvent enchantés par les discours, pleins de vie et d'éloquence, des Pères GUYONVERNIER, BESSON, BLANCHET, TRÈVES, etc.

Leur charité était bien connue des pauvres et des ouvriers de passage. Aucun ne frappa jamais en vain à leur porte. Au moment de partir, le R. P. LAURENT, économe, faisait remettre, au comité, pour les réparations à l'orgue de notre église, la belle somme de £ 400.

Ces bons Pères s'en sont allés, emportant l'affection et le regret de tous ceux qui les ont connus ici. Leur vie de prière et de travail a été pour nous une grande leçon — que nous ne devons pas oublier.

ÉCHOS DE ROME

IV. — Trois Actes Récents du Saint-Siège.

§ I. — Patron des Missionnaires [1].

Divus Leonardus a Portu Mauritio cælestis Patronus declaratur sacerdotum qui, in catholicis regionibus, ad sacras missiones populares incumbunt.

Pius PP. XI.

Ad Perpetuam Rei Memoriam. — Romani Pontifices, Nostri decessores, fidelibus peculiaria munera sive officia vitæ christianæ implentibus singulares cælestes Patronos adsignare consueverunt, quorum valido uterentur auxilio et sequerentur exempla, hujusmodi ad honorem illos e sanctis cælicolis eligentes, qui in iisdem muneribus et officiis, dum vitam mortalem agerent, maxime excelluissent.

Hoc ducti consilio, piis precibus annuendum existimavimus dilecti filii Bernardini Klumper, Fratrum Minorum Ministri generalis, qui, amplissimo etiam fretus suffragio Purpurati S. R. E. Principis Orestis Cardinalis Giorgi, Nos instanter rogavit ut Sanctum Leonardum a Portu Mauritio, Confessorem, Ordinis sui decus atque ornamentum, cælestem Patronum designare dignemur sacerdotum qui sacris popularibus missionibus, in regionibus catholicis, operam navant.

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Annus XV, Num. 5 (Maii 1923), pag. 196 : *Litteræ Apostolicæ* (III).

Et sane divus Leonardus, inter Fratres Minores cooptatus et sacerdotio auctus, impiger ac strenuus divini verbi præco, fere omnes Italiæ regiones et urbes sacris expeditionibus lustravit. Vir potens in opere et sermone, coram Deo et populo, atque electissimus in vinea Domini operarius, celeberrimis concionibus innumeras conversiones operatus est, efficacia verbi non minus quam sanctitate vitæ sordentes in vitiorum cæno homines ad pœnitentiam adducens (1).

Expedit ergo ut sacerdotes, qui christiano populo verbum facere student, tanti apostolici viri hæreant vestigiis ipsoque cælesti gaudeant Patrono.

Quamobrem, audito venerabili fratre Nostro Antonio S. R. E. Cardinali Vico, Episcopo Portuensi et Sanctæ Rufinæ, sacrorum Rituum Congregationi Præfecto, apostolica Nostra auctoritate, præsentium Litterarum vi, perpetuumque in modum, Sanctum Leonardum a Portu Mauritio, Confessorem, in cælestem apud Deum Patronum peculiarem sacerdotum, qui ad sacras populares missiones in regionibus ubicumque terrarum incumbunt, eligimus et constituimus.

Decernentes præsentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri et obtinere, illisque ad quos pertinent sive pertinere poterunt, nunc et in posterum, perpetuo suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc atque inane fieri, si quidquam secus, super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter vel ignoranter, attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 17a Martii, anno MCMXXIII, Pontificatûs Nostri secundo.

Petrus Card. Gasparri,
a Secretis Status.

(1) Saint Léonard — né, à Port-Maurice (Diocèse d'Albenga), le 20 décembre 1676 — est mort, à Rome, le 26 novembre 1751. Sa fête se célèbre le 26 novembre.

§ II. — Délégation au Sud-Africain [1].

Erigitur Apostolica Delegatio Africæ meridionalis.

PIUS PP. XI.

AD PERPETUAM REI MEMORIAM. — De more Romanorum Pontificum, decessorum Nostrorum, ex hac Petri cathedra, quam divinitus obtinemus, tamquam e sublimi specula, in omnes orbis christiani plagas, vel longo terrarum marisque tractu sejunctas ab hoc Romanæ Fidei centro, oculos mentis Nostræ convertimus, et quæ rei sacræ procurationi melius gerendæ faciant sollicito paternoque studio præstare maturamus. Jam vero, ut in plurimis meridionalis Africæ Missionibus christiani nominis propagationi atque unitati catholicæ disciplinæ aptiore jugiter ratione consultum sit, opportunum visum est consilium novam in illis regionibus — sicuti jam passim pro aliis locis, ad decus et tutamen Fidei catholicæ, fieri consuevit — apostolicam Delegationem constituere.

Quare, post deliberationem quam diligentem habuimus cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis, omnibusque rei momentis attente perpensis, motu proprio atque ex certa scientia et matura deliberatione Nostris, deque apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine, præsentium tenore, pro apostolica Nostra sollicitudine et paterno quem fovemus erga Missiones illas amore, Delegationem apostolicam in Africa meridionali erigimus atque constituimus (2).

Volumus autem ut hæc meridionalis Africæ Delegatio apostolica, per Nos constituta, ad quatuor regiones, nempe quæ vulgo appellantur *Cape*, *Orange*, *Natal* et *Transvaal*, nec non ad coloniam meridionalem occiduam olim Germanicam, *Basutoland* et *Bechuanaland* curas suas exten-

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Annus XV, Num. 2 (Februarii 1923), pag. 64 : *Litteræ Apostolicæ* (I).

(2) Par Bref Apostolique, du 2 décembre 1922, a été nommé premier Délégué apostolique de l'Afrique méridionale le R. Père Jourdain (Bernard) Gijlswijk, de l'Ordre des Frères-Prêcheurs.

dat. Missiones apostolicas igitur attinget quæ ibi nunc sunt, nempe Transvaalensem, Transvaalensem septentrionalem, Kimberliensem in Africa meridionali, Natalensem, Zambesiæ, de Zululand, de Mariannhill, de Swaziland, de Basutoland, Districtus centralem, orientalem et occidentalem Promontorii Bonæ-Spei, Orange fluminis, Magni Namaqualand et Cimbebasiensis inferioris, nec non omnes alias Missiones quæ in posterum in iisdem territoriis erigentur.

Hæc concedimus, decernentes præsentes Litteras Nostras firmas, validas et efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere, illisque ad quos spectant sive spectare poterunt, nunc et in posterum, amplissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri, si quidquam secus super his a quovis, auctoritate qualibet, sive scienter sive ignoranter, attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die VII Decembris anno MCMXII, Pontificatûs Nostri primo.

Petrus Card. Gasparri,
a Secretis Status.

§ III. — Préfecture du Swaziland [1].

Separato territorio a Vicariatu Apostolico Natalensi, erigitur Præfectura Apostolica de « Swaziland », in Africa meridionali.

Pius PP. XI.

Ad Futuram Rei Memoriam. — Quæ catholico nomini æternæque fidelium saluti bene, prospere ac feliciter eveniant, ea ut mature præstemus Nos admonet supremi

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Annus XV, Num. 5 (Maii 1923), pag. 201 : *Litteræ Apostolicæ* (VI).

apostolatûs officium quod, commissum Nobis divinitus, in terris obimus.

Hoc ducti consilio, ultro libenterque annuendum censuimus precibus oblatis Nobis a dilecto filio, hodierno Priore generali Ordinis Servorum Beatæ Mariæ Virginis, qui hæc quæ sequuntur Nobis exponenda curavit.

Sodales scilicet Ordinis sui, jam inde ab anno MDCCCCXIV, evangelizationis opus in orientali parte Vicariatûs apostolici Natalensis, in Africa meridionali, incepisse, sub jurisdictione illius Vicarii apostolici, et apprime in regione vulgo dicta *Swaziland;* nunc vero, quo majora Religionis incrementa in illo territorio facilius promoveantur, sibi in votis admodum esse ut prædicta Missio, curis suorum alumnorum concredita, in Præfecturam apostolicam per Nos erigatur.

Quare, collatis consiliis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis Propagandæ Fidei præpositis, omnibusque rei momentis attento ac sedulo studio perpensis, motu proprio atque ex certa scientia ac matura deliberatione Nostris, deque apostolicæ Nostræ auctoritatis plenitudine, præsentium Litterarum tenore, a Vicariatu apostolica Natalensi regionem de Swaziland subtrahimus sive dismembramus, eamdemque in Præfecturam apostolicam sub nomine de *Swaziland* erigimus.

Hanc autem novam Præfecturam apostolicam curis sacerdotum prædicti Ordinis Servorum B. M. Virginis committimus ; et statuimus ut eadem comprehendat totum territorium de *Swaziland* atque a sequentibus limitibus circumscibatur — nempe, ad orientem, a possesionibus Lusitanis et a *Tongoland;* ad meridiem, a Præfectura de *Zululand;* ad occidentem et ad septentrionem, a Vicariatu apostolico Transvaalensi (1).

Hæc mandamus, decernentes præsentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri et

(1) Par décret de la Sacrée Congrégation de la Propagande, du 27 avril 1923, a été nommé premier Préfet apostolique du Swaziland le R. P. Peregrinus Bellezze, de l'Ordre des Servites de Marie.

obtinere, illisque ad quos pertinent sive pertinere poterunt, nunc et in posterum, plenissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc et inane fieri si quidquam secus super his a quovis, auctoritate qualibet, scienter vel ignoranter, attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuslibet.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die XIX mensis Aprilis anno MDCMXXIII, Pontificatûs Nostri secundo.

Petrus Card. GASPARRI,
a Secretis Status.

V. — Jubilé Épiscopal de Monseigneur Dontenwill, S. G. [1].

§ IV. — Adresse de l'Administration.

Le 2 avril dernier, dans la soirée, la double communauté de l'Administration générale et du Scolasticat s'est réunie à la Salle des Exercices (Chapelle du Souvenir) de notre Maison de Rome. Le R. P. Servule Dozois, 1er Assistant général, s'est alors présenté devant Mgr notre Révérendissime Père et, au nom des vénérés membres de l'Administration, il a lu l'adresse suivante :

Monseigneur, — Le 23 avril 1922, il y avait 25 ans que le Vicaire de Jésus-Christ vous désignait pour entrer dans les rangs des successeurs des Apôtres. C'était, pour Votre Grandeur, le commencement d'une année jubilaire.

Le 22 août dernier ramenait le vingt-cinquième anniversaire du jour où le Sacrement, donnant suite au choix de l'auguste successeur de Saint Pierre à la tête de l'Église, vous élevait à la plénitude du sacerdoce et faisait de vous un collègue et un successeur des Douze.

Aujourd'hui, c'est la fin de l'année jubilaire.

(1) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), page 176.

Le plus beau jour, le jour culminant de cette année, — il faut l'admettre — c'était bien le 22 août.

Mais, à cette date, vos Fils de la Maison Générale, excepté votre heureux Secrétaire, ne pouvaient s'unir que par la pensée, par le cœur et la prière, et par... des lettres, aux actions de grâces qui, de votre cœur, montaient au Cœur de JÉSUS, source de tous les dons surnaturels dont cet anniversaire ravivait en vous le souvenir.

Grande a été notre joie, Monseigneur, d'apprendre que nos Frères d'Afrique — en leur propre nom, en notre nom aussi et, autant qu'ils le pouvaient, au nom de toute la Famille — avaient dignement célébré le grand jour et qu'il leur avait été même possible de donner à la fête un éclat extérieur qu'ici, à Rome, nous ne pouvons égaler. Car là-bas, en Afrique, l'action de la Congrégation — la vôtre, Monseigneur, puisque, depuis quinze ans, vous en êtes le Chef et le Père, l'inspirateur et le guide — est plus en évidence. C'est ce qui a permis à nos Frères « africains » d'associer, à votre jubilation et à la leur, à leurs hommages et à leurs vœux, plusieurs de vos collègues dans l'épiscopat, Oblats et autres, et des foules, emplissant des églises et des salles d'assemblées publiques.

Ils ont eu ce bonheur — nos chers Frères d'Afrique. Et je dis que, si une certaine envie pouvait être permise ou tolérée, nous de la Maison Générale, nous aurions été dans le cas, ce jour-là, de nous prévaloir de cette tolérance. Mais non : il n'y a qu'à les féliciter, ces chers « Africains », d'avoir si bien profité de la bonne chance qu'ils ont eue de vous avoir au milieu d'eux, ce jour-là, et à les remercier de nous avoir si bien représentés.

J'espère, du moins, qu'ils ont eu cette pensée fraternelle pour toute la Congrégation et, en particulier, pour nous de la Maison Générale. Car, enfin, ils ne se sont pas imaginé, ces chers amis, qu'ils étaient les seuls à vous aimer et qu'ils vous aimaient plus — eux qui ne vous voyaient qu'en passant — que nous, ici, qui sommes, tous les jours, les témoins édifiés de vos vertus et les objets les plus directs et les plus rapprochés de votre patiente et inépuisable bonté.

Le 22 août dernier, je le leur concède, ils ont représenté, auprès de Votre Paternité, toute la Famille ; et ils ont magnifiquement rempli leur rôle.

Mais nous aussi, — et il n'est pas nécessaire que nous énumérions nos titres — nous représentons la Famille entière. C'est notre fonction. Et, en cette occasion surtout, nous voulons, autant qu'il nous est possible, en remplir les obligations.

Jubilé, si je ne me trompe, signifie joie, réjouissance et aussi reconnaissance.

Durant cette année jubilaire, Monseigneur, vous vous êtes laissé aller à une douce joie, et votre cœur a débordé de reconnaissance.

Vous vous êtes réjoui. Et de quoi ? Des dons de Dieu. A qui allait votre reconnaissance ? A l'Auteur de ces dons.

Les manifestations de la bonté de Dieu à votre égard, Monseigneur, permettez que je les rappelle, — pour nous, à coup sûr, plus que pour vous :

D'abord, naissance dans un pays de foi entre tous — la douce et forte Alsace — et dans une famille de tous points digne de ce pays ;

Puis, instruction et éducation, cette dernière continuant celle de la famille, reçues dans un collège dirigé, à l'Université d'Ottawa, par des hommes de Dieu, voués à la vie apostolique et comprenant parfaitement leur tâche ;

Puis, vocation à la vie religieuse, au sacerdoce ordinaire, à la vie apostolique, à la plénitude du sacerdoce ;

Enfin, en qualité de Supérieur Général d'une Congrégation de Missionnaires, vous avez été appelé à former et à diriger des milliers d'apôtres.

Si on se réjouit du moindre cadeau offert par un ami, que dire de la joie qu'a dû ressentir votre cœur si bien fait, au souvenir de tant de trésors célestes accumulés sur votre tête ? Dieu seul, à coup sûr, — l'Ami qui vous a ainsi traité en favori — a pu s'en rendre un compte exact, en scrutant, comme seul Il pouvait le faire, ce qui se passait dans votre cœur.

Je ne dirai rien de votre reconnaissance, Monseigneur,

sinon, d'abord, qu'elle a été proportionnée à votre joie et aux faveurs reçues et, en second lieu, que ce sentiment, par sa nature plus encore que par son intensité, probablement, a dû être plus agréable, que votre joie si pure elle-même, à votre grand et divin Bienfaiteur.

Nous savons, Monseigneur, que vous auriez désiré garder pour vous et savourer tout seul les souvenirs et sentiments qu'a apportés à votre cœur cette année jubilaire. Ce désir, nous ne vous soupçonnons nullement, Monseigneur, de l'avoir conçu par un étroit égoïsme. Non. Mais les manifestations, occasionnées par le rappel des faveurs célestes reçues et des vertus pratiquées, les adresses, les banquets, l'intimité de ces fêtes, en un mot, tout cela met un peu à l'épreuve (dirai-je : à la torture ?) la modestie et l'humilité, vertus délicates et pudiques, chères aux hommes de Dieu, — tel que vous êtes, Monseigneur — et qui l'ont été également à l'Homme-Dieu lui-même.

Mais, Monseigneur, *sinite parvulos :* parmi les dons que vous avez reçus de Dieu, il en est un, moins éclatant que d'autres, peut-on penser, et qui, peut-être aussi, n'est pas une rose sans épines : c'est celui d'une large Paternité.

Or, le Sage l'a dit, la joie des parents est aussi celle de leurs enfants. Je n'ai pu trouver qu'il ait dit la même chose de la joie et du bonheur. Mais je ne veux pas douter que, s'il garde le silence sur ce point, c'est que la chose était trop évidente.

Comment vous bercer, alors, de l'espoir que nous, vos enfants, — qui sommes l'objet de tant d'affection et de tant de bonté de votre part, qui tirons tant de profit de l'activité de votre haute intelligence, de la sûreté de votre jugement et de l'exemple de vos vertus — nous, enfin, à qui vous consacrez toute votre vie, nous eussions pu rester indifférents et silencieux, pendant cette année de votre Jubilé épiscopal ?

Nous nous sommes donc réjouis avec vous et, en union avec vous, nous avons fait monter nos actions de grâces jusqu'au Cœur de Dieu. On vous l'a dit, de vive voix,

en Afrique, et on vous l'a écrit de partout, à l'occasion de l'anniversaire de votre consécration épiscopale. Et, nous ici, nous voulons terminer votre année jubilaire, en vous le répétant.

Monseigneur, j'ai fait allusion, il y a un instant, à la modestie qui vous aurait fait préférer le silence et le recueillement aux fêtes, aux manifestations, aux compliments. A ce sujet, je prends la liberté de vous faire observer que je n'ai rien dit de la manière dont vous avez usé des faveurs divines et que je vais terminer, sans y insister. Je ne mérite pas de reproche : j'ai été très sobre de compliments...

L'année jubilaire touche donc a sa fin : demain, elle sera du domaine du passé. Mais votre vie, elle, n'est pas finie, Monseigneur. Et — nos prières le demandent, nos cœurs l'exigent — elle est loin de toucher à son terme.

Cependant, Monseigneur, vous arrivez à l'âge qu'un prêtre illustre a appelé « l'époque de la vie montante ». Il est vrai que moi, qui vous connais depuis plus de 40 ans, je puis affirmer, à mes chers auditeurs d'aujourd'hui, que votre vie a toujours mérité ce qualificatif — qu'elle a toujours été montante, allant de progrès en progrès et de vertu en vertu.

Tout de même, Monseigneur, force nous est de constater que vous dépassez un peu la soixantaine. Mais nous allons demander à Dieu et à sa sainte Mère, par nos meilleures prières, avec la certitude d'être exaucés, de vous laisser monter encore, — dans votre vie religieuse, sacerdotale, épiscopale — pendant encore de nombreuses années.

Les années de notre vénéré Fondateur ? Cela pourrait être un minimum ; mais ce n'est pas assez. Il nous faut pour vous, Monseigneur, les années du P. Joseph Martin, du P. Damase Dandurand et d'autres — dont les noms m'échappent, — bref, les cent ans que votre Procureur *apud Sanctam Sedem* attend pour lui-même et que, si vous me permettez de le dire en passant, nous lui souhaitons bien sincèrement.

Après cela, Monseigneur, nous vous permettrons de

dire, comme le saint prêtre dont j'ai rappelé déjà un mot : « Jésus, il est temps de nous revoir ! »

En effet, Monseigneur, après la vie que vous menez, que vous aurez menée pendant tant d'années, — vie bénie de tant de grâces si bien mises à profit — vous le verrez, ce bon Jésus, et vous le verrez de bien près. Je ne dis pas, Monseigneur, que c'est ce que nous vous souhaitons, mais bien que c'est ce que nous vous annonçons.

En attendant ce moment, que nous voulons éloigné, ce coup d'œil rapide, jeté sur votre vie, et cette petite fête, qui commence, auront été pour nous une utile leçon et pour votre cœur, Monseigneur, — nous osons l'espérer — l'occasion de raviver et de savourer, encore une fois, votre joie jubilaire...

Mes Révérends Pères et mes bien chers Frères, la leçon — la voici. Noblesse oblige. Puisque nous avons un tel Père, il faut lui ressembler. Puisque Dieu l'aime tant, il faut que nous l'aimions, nous aussi, et que nous évitions tout ce qui pourrait le contrister. Puisque Dieu le veut si heureux, en cette vie et en l'autre, il faut que, nous aussi, nous contribuions à son bonheur.

Rien de plus facile : soyons de parfaits Oblats de Marie Immaculée ; et, j'en suis certain, il sera heureux et content — Monseigneur notre Très Révérend Père !...

§ V. — Souhaits du Scolasticat.

Après l'Administration, le Scolasticat international des Oblats de Marie Immaculée a, naturellement, tenu à offrir ses hommages et ses vœux à notre Révérendissime Père, à l'occasion de son Jubilé épiscopal. Nous sommes heureux de pouvoir également publier ici, *in extenso*, l'adresse présentée à Mgr le Supérieur Général, immédiatement après celle du R. P. Dozois, par le R. Père Auguste Estève, Supérieur de la Maison de Rome.

Monseigneur et bien-aimé Père. — L'année qui touche à sa fin a été, pour vous, Monseigneur, une année pleine de souvenirs et, pour toute la Congrégation, une année de joie et de reconnaissance.

Vous l'avez passée, en grande partie, loin du Centre

de la Famille, dans ce mystérieux continent africain, où beaucoup de vos Enfants travaillent et souffrent, depuis longtemps, pour étendre le règne de Jésus-Christ ; mais, malgré la distance qui nous séparait de vous, nos esprits et nos cœurs vous ont suivi, partout, durant votre long voyage.

Sans doute, nous aurions été très heureux de vous posséder au milieu de nous, au mois d'août dernier, pour pouvoir célébrer, plus joyeusement, la grande fête de votre Jubilé épiscopal.

Nous avons, cependant, renoncé sans peine à ce bonheur, pour le laisser à nos Frères de l'Afrique australe : ils méritaient, bien mieux que nous, cette consolation, — eux qui en ont si peu, du côté de la terre !

Nous savions, d'ailleurs, que, dans chacune de leurs Missions, ils mettraient tout en œuvre, pour honorer leur Père et le nôtre, et qu'ils y réussiraient, sans doute, mieux que nous n'aurions pu le faire nous-mêmes ; nous savions aussi que toutes ces fêtes, qui se renouvelaient à chaque étape de votre voyage, donneraient à notre sainte Religion et à notre chère Congrégation une gloire immense, aux yeux de toutes les populations confiées, là-bas, au zèle des Oblats. Quel réconfort n'aurez-vous pas ainsi apporté à l'âme du Missionnaire, quelle fierté au cœur des fidèles, et quels désirs de conversion à des milliers d'infidèles qui se sentiront, maintenant, plus attirés vers nous et vers notre Foi !

Nous n'étions donc aucunement jaloux ; nous jouissions, au contraire, de tout le bien qui s'opérait à votre passage, de tout le bonheur que vous apportiez à tous les Oblats d'Afrique, et de la joie que vous goûtiez vous-même, Monseigneur, à voir tant d'affection et d'attachement de la part de tous vos Enfants.

Cependant, il n'est pas besoin de vous dire, longuement, avec quelle allégresse nous avons salué votre retour parmi nous. Nous n'avons pas pu faire des démonstrations aussi grandioses que celles dont vous avez été l'objet dans la plupart des Missions africaines ; mais, en réalité, elles n'étaient pas nécessaires ici. Avec un père dont on con-

naît la bonté, et avec qui on se trouve parfaitement à l'aise, le cœur n'a pas besoin de grands mots ni de manifestations bruyantes ; il préfère à tout cela la douce tranquillité et la charmante intimité de la vie de famille.

C'est avec ces sentiments de respectueuse mais toute simple affection filiale que nous vous avons accueilli parmi nous, Monseigneur, et que nous continuons à traiter habituellement avec vous.

Cependant, en ces derniers jours de votre année jubilaire, et avant votre prochain départ pour la Visite canonique d'une autre partie de la Congrégation, nous sentons le besoin de vous faire entendre, d'une manière un peu plus solennelle que d'ordinaire, les accents de notre amour et de notre reconnaissance — accents que nous voudrions rendre si harmonieux, pour votre cœur, que vous puissiez les écouter avec plaisir, comme la note finale de ce cantique de louange que toute la Famille des Oblats a voulu chanter, cette année, à son digne et bien-aimé Père.

Déjà, le premier de vos Assistants généraux vous a exprimé les sentiments de l'Administration générale et de toute la Congrégation. La part qui m'incombe, en ce moment, est plus modeste, mais assez grande encore, puisque j'ai à vous présenter, Monseigneur, je ne dirai pas seulement les vœux, les souhaits, les prières, mais, mieux encore, le cœur du Scolasticat de Rome, qui vient, aujourd'hui plus que jamais, battre à l'unisson de votre cœur de Père.

Que votre cœur, Monseigneur, soit ici avec nous, nous le savons, nous le voyons, nous le goûtons. Nous savons avec quel amour vous avez suivi la marche de notre Scolasticat, depuis l'époque de votre première visite à Rome, à l'aube même de votre vie épiscopale, — avec quel amour vous avez ensuite travaillé pour lui, depuis le jour où vous êtes devenu le Père de toute la grande Famille que forment les Oblats, — avec quel amour vous l'avez maintenu, conservé, reconstitué de nos jours. Nous savons même combien vous l'avez excusé et défendu, en certaines circonstances, de telle sorte que, s'il vit

aujourd'hui, c'est grandement à vous qu'il le doit. Nous savons aussi combien vous vous intéressez à tout ce qui nous concerne : au maintien de nos santés, à nos succès dans les études, à nos progrès dans la vertu, à toute notre formation physique, intellectuelle, religieuse et apostolique.

Oui, Monseigneur, si vous êtes le Père de tous les Oblats, si vous êtes spécialement le Père de ceux qui se forment dans nos scolasticats et qui sont l'espoir de notre Congrégation, vous l'êtes, plus spécialement encore, de ceux qui se forment ici, au Scolasticat de Rome. Ils sont, vraiment, vos enfants de prédilection, ceux que vous voudriez voir les plus parfaits de tous, ceux sur lesquels vous comptez le plus pour le bien futur de notre très aimée Famille religieuse.

Nous nous plaisons, Monseigneur, à reconnaître et à proclamer votre douce et aimable paternité, car elle nous dit à merveille ce que vous êtes pour nous ; et puis, elle nous reflète si bien l'infiniment aimable Paternité de Dieu, qu'elle entraîne, tout spontanément, notre affection, notre reconnaissance, notre soumission, notre abandon entre vos mains. Parce que vous êtes si véritablement notre Père, de notre côté nous voulons être aussi véritablement vos enfants ; et, puisque nous sommes vos préférés, nous voulons être aussi les plus aimants, les plus soumis, les plus obéissants.

Voilà, Monseigneur, quelle est l'ambition immédiate de vos Enfants de Rome : être, entre vos mains, les instruments les plus dociles, maintenant et plus tard, — être entièrement les hommes de leurs supérieurs, sachant bien que c'est là le meilleur moyen d'être des hommes de Dieu.

Cette obéissance filiale et aimante, mais entière et absolue, nous vous la donnons maintenant, nous vous la promettons aussi pour plus tard ; et nous voudrions que le fruit de cette fête, qui nous groupe autour de vous, fût un accroissement de cet esprit de soumission qui, d'après nos saintes Règles, constitue le parfait Oblat et l'essence même de la vie religieuse.

L'Esprit-Saint a promis la prospérité et la stabilité aux familles où règnent le respect et l'amour des parents :

Honora patrem tuum et matrem tuam, ut sis longævus super terram. Si cela est vrai des familles temporelles, cela est plus vrai encore des familles spirituelles. Pourvu que, chez nous, l'autorité soit respectée, honorée et obéie, notre Congrégation peut regarder l'avenir avec assurance : sa longévité est certaine. Tant que ses membres seront parfaitement unis à son chef, elle formera un corps sain, plein de vie, débordant d'activité. Si l'obéissance règne parmi nous, notre Congrégation possédera une vie indestructible et une fécondité admirable.

C'est pour concourir, tout spécialement, à cette force, à cette vitalité de la Congrégation, que la Communauté du Scolasticat veut s'unir, toujours plus intimement, à vous, Monseigneur, qui êtes son premier Chef. C'est pour cela aussi que tous les Scolastiques de Rome se forment à la vraie et solide obéissance, pour être, partout et toujours, des modèles et des apôtres de la soumission due à l'autorité. Et ainsi, ils espèrent réjouir toujours votre cœur, être véritablement utiles à la Congrégation, arriver à la sainteté par la voie la plus sûre, et travailler efficacement au bien des âmes et à la gloire de Dieu.

Tel est, Monseigneur, le bouquet que vous présente, aujourd'hui, le Scolasticat de Rome, — bouquet composé de toutes les fleurs de l'affection la plus filiale et de la soumission la plus aimante. Ces belles fleurs, cependant, se faneraient bien vite dans nos cœurs, si elles n'étaient arrosées et vivifiées constamment par la rosée céleste de la grâce divine. Mais ce secours d'en haut, nous espérons l'obtenir, sans cesse, par l'intermédiaire de nos saints protecteurs : par l'intermédiaire du Sacré Cœur de Jésus, à qui toute la Congrégation est consacrée, depuis un demi-siècle, — par l'intermédiaire de Saint Joseph, Patron de l'Église universelle et, depuis quelque temps, Patron spécial de notre Congrégation, — par l'intermédiaire aussi de Saint Augustin, votre Patron, qui, pour cela, est certainement un peu notre Père à nous tous, — par l'intermédiaire de Mgr de Mazenod, qui intercède pour nous toujours du haut du ciel, et qui semble même présent ici-bas, parmi nous, par la précieuse relique

de son cœur, dont nous avons le bonheur d'être les gardiens, — mais nous comptons, d'une manière plus spéciale encore, sur le secours et la protection de notre bonne Mère, la Vierge Immaculée, qui est non seulement la Patronne et la Mère de notre Congrégation, mais aussi la titulaire, la Patronne spéciale de notre Scolasticat de Rome.

Que la divine Bonté nous accorde donc, par ces puissantes intercessions et aussi par vos prières, Monseigneur, de devenir de plus en plus vos Enfants aimants et soumis ! Mais qu'elle nous accorde aussi la joie de vous voir, longtemps encore, dans la plénitude de vos forces, diriger et gouverner notre chère Congrégation ! Si Dieu nous exauce, comme nous le désirerions, plusieurs d'entre nous se retrouveront ici encore autour de vous, dans vingt-cinq ans, pour célébrer votre prochain Jubilé épiscopal, en attendant l'éternel jubilé de la céleste patrie !

§ VI. — **Sermon de Fête.**

Le mardi 3 avril, — 26e anniversaire de la préconisation de S. G. Mgr notre Supérieur Général et dernier jour de son Jubilé épiscopal, — Monseigneur a bien voulu chanter la Messe pontificale, dans notre chapelle de la Via Vittorino da Feltre. Il était assisté du R. P. Belle, comme prêtre, et des RR. PP. Dubois et Estève, comme diacre et sous-diacre. Après l'évangile, nous eûmes le plaisir de pouvoir entendre le sermon suivant, prononcé par le R. P. Albert Perbal, Secrétaire particulier de Sa Grandeur.

> *Misericordia et veritas obviaverunt sibi, justitia et pax osculatæ sunt.* — La miséricorde et la vérité se sont rencontrées, la justice et la paix se sont embrassées (1).

Révérendissime Seigneur,
Mes Révérends Pères,
Mes bien chers Frères,

Dans l'ancienne Loi, Dieu gouvernait son peuple par Lui-même, lui donnant ses ordres au moyen de révéla-

(1) Ps. lxxxiv, 11.

tions et procédant encore par révélation toutes les fois que des changements importants s'imposaient.

Dans la Loi nouvelle, Il a déterminé, au contraire, que les hommes seraient régis par des hommes ; et, encore qu'Il reste le principe de toute hiérarchie, Il n'a voulu intervenir, normalement, dans le gouvernement de son Église que par l'invisible assistance qui empêche l'erreur.

Ses mandataires sont donc des hommes, revêtus d'une autorité divine : *Omnis pontifex ex hominibus assumptus* (1).

Ils servent d'intermédiaires entre Dieu et leurs frères : *Pontem facio*, dit la vieille étymologie, — *Pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad* Deum (2).

Et le Fondateur de l'Église Lui-même, Fils de Dieu, Verbe éternel, a voulu participer à notre chair et à notre sang : *Carni et sanguini similiter participavit* (3). *Similiter :* en vertu de cette même organisation.

Comme, en tout ceci, éclate la miséricorde de Dieu ! A relire l'immortelle Épître aux Hébreux, on comprend comment le Créateur offensé a su satisfaire, à la fois, sa justice et sa bonté : la justice exigeait une réparation pour l'insulte de l'homme, et la miséricorde, tout en constatant que l'humanité en était incapable, désirait, pourtant, lui en assurer le bénéfice. Elles se sont rencontrées dans la personne du Pontife éternel, Jésus-Christ, Dieu et Homme : *Unde debuit per omnia fratribus similari, ut repropitiaret delicta populi* (4).

La merveille se prolonge dans la création des Pontifes continuateurs : Pierre successeur de Pierre, les Évêques successeurs des Apôtres ! Ils sont choisis parmi les hommes et constitués intermédiaires entre Dieu et leurs peuples : d'abord, pour perpétuer le sacrifice expiatoire, *ut offerat dona et sacrificia pro peccatis*, — ensuite, pour s'apitoyer, comme Jésus, sur les misères de leurs enfants et y remédier efficacement, *qui condolere possit iis qui ignorant et errant* (5).

(1) Hebr., v, 1.
(2) *Id.*, v, 1.
(3) *Id.*, II, 14.
(4) *Id.*, II, 17.
(5) *Id.*, I, 2.

Touchant accord de la justice et de la miséricorde ! Invention divine, où la vérité ne perd aucun de ses droits et où s'apaise la rigueur des plus inexorables répressions ! Voilà l'Évêque, Chef et Père à la fois, le front enveloppé des reflets d'un Sinaï divin, le regard penché vers son peuple et lui offrant son cœur, comme le Christ au Calvaire...

Votre devise, Monseigneur, condense en deux mots ces grandes pensées : *Pax in veritate ! Pax :* elle nous parle de miséricorde pacifiante et douce, de bonté qui se donne et qui relève, d'amour qui rassemble et qui unit. *In veritate :* elle affirme les droits de la justice et rappelle que la paix ne doit jamais se conclure aux dépens des immortels principes divins.

Et voilà comment, Monseigneur, Votre Grandeur est entrée dans l'épiscopat, il y a vingt-cinq ans : celui de qui vous tenez l'onction des Pontifes pouvait vous transmettre la vaillance généreuse, la fermeté de doctrine, qui ont fait de lui un des plus glorieux lutteurs du Canada catholique et français (1).

Pour vous conduire à lui, vous aviez le Père très bon qui vous avait choisi et dont vous alliez soutenir les pas chancelants (2) et l'Évêque-Missionnaire, si modeste et si doux, qui, toujours à la seconde place, ne vécut jamais que pour le dévouement et le sacrifice (3).

L'assistance elle-même était un éloquent symbole d'union : la cérémonie réunissait, en effet, — autour de vous fils d'Alsace, de votre Consécrateur homme du Canada, de vos deux Assistants enfants de notre France — un vénérable Pontife américain de souche flamande, qui terminait alors, dans la retraite, sa vie de pur apostolat (4) ; un autre Évêque des États d'origine irlandaise, encore jeune alors, aujourd'hui avec vous seul survivant de cette fête (5) ; et le Coadjuteur, nouvellement sacré, de Mgr Grandin, dont nous connaissons tous la carrière si bien remplie (6).

(1) Mgr Adélard Langevin.
(2) Mgr Paul Durieu.
(3) Mgr Isidore Clut.
(4) Mgr Louis Lootens.
(5) Mgr Édouard O'Dea.
(6) Mgr Émile Legal.

C'était la première fois qu'un sacre d'Évêque avait lieu sur ces plages, pour nous si lointaines. C'était aussi la première fois qu'on voyait là-bas, réunis, sept Évêques et vingt-cinq prêtres catholiques. Joyeuse fête, tant pour le Pontife qui se donnait, dans le jeune élu, un précieux coadjuteur, que pour les fidèles, blancs et Indiens, accourus en foule, et qui voyaient en Monseigneur de Germanicopolis le Maître, le Gardien de la vérité, et le Père, le Promoteur de la paix !

I

Saint Thomas nous apprend que la fonction principale de l'Évêque est de représenter la Personne du Seigneur (1), et que ses pouvoirs lui sont donnés pour agir à la place du Christ et en son nom, *ut agat in persona Christi super corpus ejus mysticum* (2).

Or, disait Jésus : « Vous m'appelez Maître et Seigneur, et vous avez raison, parce que je le suis — *Vos vocatis Me Magister et Domine, et bene dicitis : sum etenim* (3). »

Magister, Maître : Celui qui enseigne et qui éclaire, Celui dont la parole ne meurt pas, portée qu'elle est par des disciples fervents aux générations attentives et dociles; Qui l'a été plus que Jésus, le Maître des âmes ?

Et, si l'Évêque a pour fonction principale de le représenter, si ses pouvoirs lui sont donnés pour agir au nom du Maître, il est bien Maître, à son tour, Docteur de vérité, Lumière des âmes croyantes !

De lui on attend tout ce qui est droit et clair, — la justice, la loyauté ; tout ce qui guide et rassure — la vérité éternelle, la parole de Dieu.

Et le peuple chrétien, lorsqu'il a trouvé un tel Maître, peut s'écrier, avec confiance : *Non sum turbatus, te Pastorem sequens* (4) !

L'Évêque est envoyé pour enseigner, *Euntes docete omnes gentes* (5), et il enseigne ; — pour évangéliser, *Non misit me Christus baptizare sed evangelizare* (6), et il

(1) Cfr. III, q. 85, a. 5.
(2) Cfr. III, q. 82, a. 1.
(3) Joan., XIII, 13.
(4) Jerem., XVII, 16.
(5) Matth., XXVIII, 19.
(6) I Cor., I, 17.

évangélise. Quand le ministère menace de l'absorber, il s'en dégage en déléguant, afin de ne pas abandonner la prédication de la parole éternelle : *Non est æquum nos derelinquere verbum* Dei *et ministrare mensis* (1).

Il est la lumière ardente et lumineuse : *Lucerna ardens et lucens* (2), — *lucerna splendens super candelabrum sanctum* (3).

Quelle lumière irradie nos fidèles, soumis à l'influence des Évêques et de l'Église, flambeau multiple et un, tout à la fois, dans la cohésion logique du corps apostolique et la force concentrée du dogme partout semblable !

Et quelle sécurité, quelle joie, quelle ivresse, « *quelle superbe* », ajoutait Louis Veuillot, « *quelle superbe d'être chrétiens !* » « *C'est* », disait un grand écrivain, « *l'apothéose terrestre de la pensée* (4) ». Tous ceux qui veulent marcher hors de cette lumière doivent se résigner à penser par à peu près, se condamner aux contradictions, aux doutes, aux recherches, épuisantes et vaines, pour trouver la vérité.

« *Les aperçus intéressants et même séduisants* », écrivait en 1911 un moderniste résolu, « *ne manquent pas chez nous. La vérité s'y rencontre ou s'y devine souvent. Y a-t-il, purement et simplement, la vérité ? Il y a, du moins, sa recherche passionnée, généreuse, émouvante à force d'être émue, un effort très louable vers la vérité...* »

Eh ! que nous font, à nous, ces passions généreuses, ces efforts émouvants et louables, quand nous pouvons obtenir, du magistère indéfectible de nos Évêques unis à l'Évêque des Évêques, la vérité une et non pas multiple, la vérité connue et pas seulement cherchée, la vérité sûre et stable dans sa splendeur, à la fois irrésistible et reposante, et non pas ces tâtonnements d'esprits isolés qui se fraient un chemin dans la pénombre ?

Non sum turbatus te Pastorem sequens !

Eratis enim sicut oves errantes, sed conversi estis nunc ad Pastorem et Episcopum animarum vestrarum (5).

(1) Act., vi, 2.
(2) Joan., v, 35.
(3) Eccli., xxvi, 22.
(4) Charles Maurras, *A. F.*
(5) I Petr., ii, 25.

Nous pouvons, vraiment, dire qu'en nous donnant, à nous fidèles, le magistère de l'Épiscopat, Dieu nous a ouvert son trésor le plus précieux, *aperuit thesaurum suum optimum, cælum* (1).

Ce trésor, New-Westminster et puis toute notre Famille religieuse le possèdent, depuis un quart de siècle.

Le Maître qui voulait faire de vous, Monseigneur, un Maître selon son Cœur, vous a dirigé, d'abord, vers cet artisan de vertu que tous aiment et vénèrent parmi nous, même sans l'avoir connu, et qui continue à infuser sa piété à des générations d'Oblats, dans l'onction d'une doctrine puisée aux sources les plus riches et les plus limpides, — le Père Prosper Boisramé ;

Puis, vers cet autre formateur, esprit solide et droit, clair et sage, énergique et, pourtant, très bon (malgré la glace d'apparences, peut-être volontaire), qui a façonné tant de belles intelligences, avec un savoir-faire et une profondeur dont nos Provinces canadiennes bénéficient encore aujourd'hui, — le Père Joseph Mangin.

Ne pourrait-on vous appliquer la réflexion de Saint Grégoire de Nazianze, à propos d'un autre Évêque ? *Sic porro educatus et institutus ut nunc quoque eos oporteret qui plebis antistites futuri sunt* (2).

L'enseignement, pendant une dizaine d'années, a contribué à parachever cette formation, assouplissant et adaptant un esprit déjà large et ouvert, donnant à l'œuvre la consécration de la méthode et de l'exercice.

En ces temps-là, le Diocèse de New-Westminster était gouverné par un Évêque qui a laissé, derrière lui, une organisation capable de sauver la race Indienne, si elle était intervenue un siècle plus tôt. Mgr Durieu voulut vous avoir près de lui, vous confier une de ses œuvres les plus difficiles et, bien vite, vous prendre pour son bras droit. Telle Visite canonique, en 1896 par exemple, très délicate par son objet, le décida tout à fait : de votre rapport, net et décisif, sans phrases, dégagé de tout ce qui alourdit et embrume la pensée, sortit pour lui la certitude

(1) Deuter., xxviii, 12. (2) S. Greg., Oratio xxi.

qu'il y avait là un maître, et il vous proposa pour l'Épiscopat.

Quand, après cette initiation, courte mais complète, au Pastorat, vous vîntes courber votre front devant le vaillant Archevêque de Saint-Boniface, celui-ci vous demanda : « *Interrogamus te, si omnem prudentiam tuam, quantum tua capax est natura, divinæ Scripturæ sensibus accommodare volueris* — Acceptez-vous de conformer votre jugement aux sens de l'Écriture ? » c'est avec fermeté que vous répondîtes : « Oui, je le veux, de tout mon cœur ! »

Et, quand il ajouta : « Voulez-vous obéir à la tradition catholique, aux décrets du Saint-Siège, à l'autorité de Pierre et de ses successeurs ? » ah ! nous savons avec quelle force intérieure vous proférâtes votre consentement : « Oui, je le veux, de tout mon cœur ! »

La sainte Écriture, en effet, vous le savez et le montrez à toute occasion, c'est l'origine et le fondement de notre doctrine catholique, la source de cette lumière que vous devez répandre, et vous auriez dit volontiers, ce jour-là comme aujourd'hui encore, avec le saint Concile de Nicée : *Substantia sacerdotii nostri sunt eloquia divinitus tradita.*

Elle est votre lecture quotidienne la plus familière : c'est le premier livre que vous emportez en voyage ; et, s'il est vrai que la bouche parle de l'abondance du cœur, je ne serai ni indiscret ni téméraire, en affirmant que votre cœur est plein des faits et des pensées de la sainte Écriture.

La Tradition et l'attachement au Siège apostolique complètent et consacrent la force de l'enseignement épiscopal. Être avec la Tradition, tenir avec le Pape, on peut dire que, pour un Évêque, c'est toute la raison de vivre. Que pourrait-il, en effet, pour enseigner la science du salut, *ad dandam scientiam salutis plebi* (1), s'il n'était appuyé sur l'admirable Tradition catholique et l'inébranlable roc du Siège romain ?

Rome, le Pape, la Chaire de Pierre : que de fois ne

(1) Luc., I, 77.

nous avez-vous pas rappelé ces amours très chères aux cœurs Oblats, et comme nous sentions que de tels sentiments étaient, chez vous, des plus vifs et des plus constants !

Et, s'il est vrai encore que l'exemple est une irrésistible force pour le bien, que n'avez-vous dû emprunter à celui qui fut notre premier Père et dont le cœur si grand et si droit allait toujours, promptement et spontanément, à la Tradition et au Pape, tellement l'y portaient, par une pente naturelle, la justesse de son esprit foncièrement romain et l'orientation de toute sa vie !

Et voilà pourquoi, nous, vos Oblats, tous vos Oblats, — après les fidèles de New-Westminster, qui regrettent encore leur perte de 1908 — nous avons raison de dire : *Magister et Domine !*

Cela est vrai, vrai à la lettre !

L'enseignement que nous recevons de vous — et qu'ont si bien compris les chrétiens de Colombie, pendant les dix premières années de votre épiscopat — n'est clair, lumineux et sûr, que parce qu'il répond aux Écritures et qu'il reflète pour nous la Tradition et la doctrine romaine la plus pure.

Nous avons confiance, parce que vous représentez, auprès de nous, la personne du Christ, dans sa parole évangélique et dans celle de son Vicaire, toutes deux fidèlement communiquées.

Nous avons confiance, parce que, portion minime du corps mystique de Jésus, nous recevons de vous une action émanée directement de Lui et que rien ne vient affaiblir ni diminuer.

Nous avons confiance, parce que — dédaignant ce que Saint Paul appelait *sublimitas sermonis, persuasibilia humanæ sapientiæ verba* (1), — nous savons, nous voyons, nous sommes sûrs que vous nous transmettez Dieu sans mélange !

Non sumus turbati, te Pastorem sequentes !

(1) I Cor., II, 1 & 4.

II

Les droits de la vérité sont immuables, imprescriptibles. Ceux de la miséricorde et de la paix, pour ne point contredire les premiers, sont aussi sacrés.

En Dieu, jamais de conflit : la miséricorde, dit Saint Thomas, ne contrarie pas, mais elle dépasse la justice. Étant un effet de l'amour, elle se rencontre dans toutes les œuvres divines, comme à leur racine, si bien que l'Angélique Docteur a pu dire que la Toute-Puissance se manifeste surtout par le pardon et la bonté (1).

A ceux qui, élevés à l'apogée du Sacrement de l'Ordre, au-dessus de toutes les créatures élues, dans l'onction qui consomme et perfectionne, comme a dit saint Denys, à ceux qui représentent Dieu plus que tout autre, est infusée une grâce spéciale, qui les rend participants de cette bonté suprême. *Nemo tam Pater* : après Dieu, personne n'est plus Père qu'un Évêque !

De plus, comme le Pontife résume en lui la multitude des priants, rassemblant en ses mains leurs hommages et leurs supplications à la Divinité, « engerbant », pour ainsi dire, leurs hymnes d'adoration et leurs cris plaintifs, accents émus de leurs besoins, — *pro hominibus constituitur in iis quæ sunt ad* Deum (2), — il doit se rapprocher d'eux, comme il se rapproche de Dieu, les comprendre, les vivre, s'identifier avec eux : *qui condolere possit iis qui ignorant et errant* (3).

Pour se rapprocher d'eux, il lui faut la condescendance, — pour les comprendre, l'intuition, — pour les vivre, l'intimité, — et, pour s'identifier avec eux, l'amour. Or, rien n'est condescendant, intuitif, intime et tendre comme la Paternité. Et c'est pour cela que l'Évêque est un Père...

C'est Saint Paul disant à Timothée : *Sectare caritatem, patientiam, mansuetudinem* (4), — à Tite : *Oportet Episcopum esse... hospitalem, benignum* (5), — aux Corin-

(1) Cfr. I, q. 21, 25.
(2) Hebr., v, 1.
(3) Hebr., v, 2.
(4) Tim., vi, 11.
(5) Tit., i, 8.

thiens : *Ero vobis in patrem, et vos eritis mihi in filios et filias* (1), — et aux Thessaloniciens : *Unumquemque vestrum sicut Pater filios suos deprecantes et consolantes* (2).

C'est Fénelon, dans son mot touchant : « *O Pasteurs, loin de vous tout cœur rétréci ! Élargissez, élargissez vos entrailles ; vous ne savez rien, si vous ne savez que commander. Soyez pères ! Ce n'est pas assez : soyez mères !* »

Saint Thomas nous donne de cette nécessité de l'Épiscopat une troisième raison, quand il étudie, après Saint Augustin, l'étymologie du mot Évêque. Les vocables qu'il emploie sont nombreux : *Superintendere, aliis providere, utilitati proximorum intendere, proximis prodesse...* N'est-ce pas là tout le programme de la paternité ? N'est-ce pas ce qu'entrevoyait déjà Jérémie, en parlant de la Loi nouvelle qui devait régir le monde : *Dabo vobis Pastores secundum cor meum* (3) ? Un cœur de Pasteur, un cœur d'Évêque, formé selon le Cœur de Dieu, n'est-ce pas le cœur toujours tendre et compatissant, le cœur vivant et palpitant d'un Père ?

Et si Notre-Seigneur, sondant la puissance d'amour du cœur de Pierre et y trouvant une immense profondeur de charité, l'a établi Père de tous les peuples, c'est à tous les Évêques consacrés qu'il fait passer le même examen d'amour, pour savoir si, aimant sa Personne sacrée, ils seront capables d'aimer son corps mystique et de devenir Pères du peuple chrétien.

Enfin, en constituant l'Évêque Époux d'une église, *proprius sponsus cujusque ecclesiæ*, Dieu lui impose d'aimer son Épouse et, en elle, tous ses enfants. C'est, semble-t-il, son premier devoir. Aussi un grand Évêque a pu dire : « L'amour, c'est ce qui fait le Pasteur (4). »

Mais ne paraît-il pas que nous nous écartons légèrement de notre sujet, en traitant simplement de l'amour ? Non, pourtant, puisque Saint Thomas nous dit que la miséricorde est un effet de l'amour et que la paix est un effet de la vertu et particulièrement du même amour (5). La

(1) II Cor., VI, 18.
(2) I Thess., II, 11.
(3) Jerem., III, 15.
(4) Card. Édouard Pie.
(5) Cfr. II-II, q. 28, 32 & 36.

paix, c'est le calme dans l'ordre, *tranquillitas ordinis :* l'ordre s'établit par la concorde entre les frères et par l'accord des inférieurs avec les supérieurs, dans l'obéissance et l'amour des uns, dans la miséricorde et l'amour des autres.

La paix : n'a-t-elle pas toujours été, Monseigneur, votre caractéristique ?

Vos condisciples d'Ottawa aiment à redire qu'ils n'ont jamais pu altérer le calme souriant du jeune Scolastique qui, destiné à gouverner un jour les hommes, savait déjà si bien se gouverner lui-même. Et, lorsque les responsabilités sont venues s'accumuler sur vos épaules, il a semblé au dehors qu'elles ne portaient rien de plus qu'à l'ordinaire, tellement l'ordre intérieur de l'âme empêchait ces nouveaux poids de rompre son équilibre naturel et surnaturel.

Mais le rôle d'un Évêque est bien plus étendu. Aidée singulièrement par la stabilité de cette paix personnelle, votre bonté, Monseigneur, en facilite puissamment le maintien dans le gouvernement des âmes, — *in pace illius erit pax vobis :* nous trouvons dans la vôtre les éléments de notre paix à nous (1).

Déjà vos élèves en avaient fait l'expérience ; les Indiens de Colombie la connurent à leur tour ; tous les fidèles en eurent leur part, qui était très grande, car l'affection d'un Père est telle que

Chacun en a sa part et tous l'ont tout entière...

Les catholiques de là-bas, et vos prêtres avec eux, redisent sans cesse, même après quinze ans d'absence, la peine que leur causa l'élection de 1908.

Vos prêtres..., oui, eux surtout ; car, on l'a dit, c'est peut-être davantage à la façon dont il traite ses prêtres que l'on reconnaît un bon Évêque. La condescendance, l'indulgence et la tendresse sont nécessaires auprès de tous ; mais les cœurs sacerdotaux en ont parfois un plus grand besoin. Et l'expérience prouve qu'ils sont plus

(1) Jerem., XXIX, 7.

durablement touchés si, à leur collaboration dévouée, à leur attachement plus intime, ils sentent répondre une affection vraie et perçoivent les battements sincères d'un cœur de Père.

Leurs confidences ont trahi quelques-uns de vos secrets, Monseigneur, et nous sommes autorisés par elles à vous appliquer ces mots de l'Apôtre, tellement vous les avez réalisés : *Quis infirmatur et ego non infirmor ? Quis scandalizatur et ego non uror* (1) ?

Ici encore, Monseigneur, vous aviez de qui tenir. Aujourd'hui surtout que vous occupez la place de notre vénéré et toujours regretté Fondateur, ne puisez-vous pas, à sa source même, le secret d'une bonté qui nous émouvra toujours ? Son cœur, nous a-t-on dit, était grand comme le monde, et, plus la Famille augmentait, plus il semblait s'élargir et se multiplier. Sa tendresse était inépuisable et paraissait puiser de nouvelles richesses dans les expansions continuelles par lesquelles il la communiquait.

Mais nous avions le chagrin de n'avoir connu ces trésors que par les récits de plus en plus lointains de ses premiers disciples. Permettez-nous de vous le dire, Monseigneur : vous nous la faites revivre et toucher du doigt.

La Famille a fait des progrès inespérés ; elle s'étend, aujourd'hui, dans le monde entier, et nous comptons par milliers ses Enfants, au lieu que Mgr de Mazenod n'a jamais eu que des centaines de Fils, — de son vivant, du moins. N'importe : votre cœur est assez grand pour répondre à l'affection de tous, — votre accueil, aussi paternel aux dignitaires qu'aux plus jeunes de vos enfants ; et, qu'il vienne des plages extrêmes du monde connu, qu'il émane du plus petit de nos Frères convers, d'un Novice ou même d'un Junioriste, l'appel d'un Oblat trouve toujours en son Père un écho de tendresse et d'amour.

Et voilà pourquoi, après les diocésains de New-Westminster, nous admirons jusqu'à quel point il est possible

(1) II Cor., xi, 29.

à un Père de rendre palpable la parole de Paul : *Græcis ac barbaris, sapientibus et insipientibus, omnibus debitor sum* (1), — de pacifier, d'envelopper de paix tout ceux que parvient à toucher un tel fleuve de bonté : *Facta est sicut flumen pax tua* (2), — de se faire tout à tous, aussi bien au milieu d'un Chapitre que parmi nos Scolastiques, nos Frères convers ou nos petits Junioristes, sans même faire exception pour ces pauvres noirs d'Afrique, qui s'extasiaient, hier encore, sur tant de condescendance et de bonté... *Sicut pater filios suos... Omnibus debitor...*

Dans une de ses lettres, qui est plutôt un acte historique de l'Église d'Hippone, votre grand Patron raconte une scène de la vie chrétienne d'alors, comme il s'en passait souvent dans les basiliques de l'époque (3).

A l'occasion d'un événement dont le récit m'entraînerait trop loin, le peuple entier fit à son Évêque aimé une ovation délicieuse :

Pendant que les lévites et les clercs chantaient à plusieurs reprises : *Exaudi, Christe : Augustino vita*, la foule s'écriait, dans la concision martelée des clameurs populaires : *Te Patrem, te Episcopum !*

La voix des prêtres reprenait, plus grave et plus lente : *Bene dignus, bene meritus ;* et la multitude, emportée par son enthousiasme délirant, reprenait, comme un refrain : *Exaudi, Christe : Augustino vita*, pour revenir, ensuite, à son cri le plus cher, tour à tour grondant comme les mugissements de vagues en furie, qui seraient venues déferler tout contre l'autel et le trône épiscopal, ou suppliant comme la prière de l'Océan, lorsque la tempête envoie les flots mourir sur la grève immobile : *Te Patrem, te Episcopum !...*

Permettez-nous, Monseigneur, de reprendre à notre compte les acclamations des enfants reconnaissants du grand Augustin. Permettez-nous d'appeler à notre aide, pour rendre nos voix plus fortes et nos accents plus agréables à Dieu, tous les Pontifes dont le souvenir

(1) Rom., I, 14. (2) Is., XLVIII, 18.
(3) Cfr. Epist., CCXIII.

domine cette Ville éternelle : Pierre, Paul et tant d'autres, qui dorment dans ses murs, — les martyrs chers aux Romains : Sébastien, Agnès, Cécile, — les saints qu'aima notre vénéré Fondateur, et ceux que vous invoquez vous-même plus volontiers, — Celle, surtout, qui est notre Mère et que nous chérissons tant ici, Celle que vous avez aimée au point de ne vouloir faire aucun bien en ce monde sans porter son nom et son drapeau immaculé, Celle que vous aimez toujours d'un amour filial et délicat et à laquelle vous avez voulu consacrer, plus étroitement, toute la Famille de ses Oblats : Marie !

Permettez-nous, forts de toutes ces forces réunies en nos cœurs de fils et d'Oblats, de faire monter, en ce jour, vers le Ciel le grand cri des fidèles et des apôtres d'Hippone :

Exaucez-nous, ô Christ ! Accordez longue vie à notre Père, Augustin ! Nous le voulons, de longues années encore, à notre tête, comme notre Père, comme notre Évêque !

Bene dignus, bene meritus !
Te Patrem, te Episcopum !
Exaudi, Christe : Augustino vita !
Ainsi soit-il.

VI. — L'Exposition des Missions au Vatican (1925).

§ I. — Lettre du Pape [1].

A notre cher Fils Guillaume Van Rossum, Cardinal-Prêtre de la S. E. R., Préfet de la S. C. de la Propagande.

Bien-aimé Fils,
Salut et Bénédiction apostolique.

Ayant souverainement à cœur, comme c'est Notre devoir, la propagation de la Foi dans le monde, Nous avons coutume de tourner Nos spéciales préoccupations

(1) Traduite du latin. Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Annus XV, Num. 5 (Maii 1923), pag. 222 : *Epistolæ* (XIII).

et Nos pensées vers tout ce qui concerne l'organisation et le développement des Missions catholiques.

De Nos intentions à cet égard — pour laisser de côté ce qui est de notoriété publique — vous pouvez, plus que quiconque, rendre témoignage, bien-aimé Fils ; car, plus d'une fois, en traitant avec vous de l'apostolat de l'Église de Dieu, Nous avons demandé votre avis sur la façon de promouvoir et de perfectionner l'œuvre missionnaire et de la rendre plus familière et plus chère aux bons catholiques.

Un moyen fort utile pour atteindre ce but, croyons-Nous, est celui dont Nous vous avons parlé : il s'agit de rassembler et d'exposer publiquement, en cette cité, Capitale du monde chrétien, tout ce qui est de nature à mettre en lumière la nature et l'action des Missions catholiques, les lieux où elles se déroulent et, en un mot, tout ce qui s'y rapporte.

Et, puisqu'il vous semble, à vous aussi, que cela pourra se faire avec la convenance et l'éclat nécessaires, Nous décrétons que, dans l'année sainte 1925, — durant laquelle, en cette auguste Cité, les fils dévoués de l'Église afflueront très nombreux, Nous l'espérons, en pieux pèlerinage — une « Exposition missionnaire » se tiendra en ce Palais du Vatican.

Nous vous confions la préparation de cette Exposition, connaissant bien votre prudence et votre ardente volonté. Il vous appartient donc, bien-aimé Fils, de vous occuper, dès maintenant, de l'important mandat qui vous est donné et de prendre toutes les décisions qui vous sembleront les plus opportunes pour conduire les choses à bon terme.

Vous vous consacrerez, Nous n'en doutons pas, à la réalisation de ce dessein avec votre empressement et votre zèle accoutumés ; car il s'agit de choses qui intéressent directement la gloire de Dieu, l'honneur de l'Église et l'utilité des Missions...

Que Fidèle de Sigmaringen, Protomartyr de la Congrégation de la Propagande, dont les fêtes centenaires se terminent aujourd'hui, assure, par sa protection, le plein accomplissement de Nos vœux.

En attendant, Nous vous accordons, bien-aimé Fils, et à tous ceux que vous voudrez choisir comme collaborateurs pour assurer le succès de cette entreprise, Nous vous accordons dans le Seigneur, avec effusion, la Bénédiction apostolique, présage des secours célestes et gage de Notre paternelle bienveillance.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, le 24 avril 1923, seconde année de Notre Pontificat.

PIE XI, Pape.

§ II. – Programme de l'Exposition.

La proposition du Saint-Père d'ouvrir, au Vatican, à l'occasion du prochain Jubilé de 1925, une Exposition mondiale des Missions a été accueillie, avec le plus grand enthousiasme, par les Révérends Supérieurs, Procureurs et Secrétaires des Ordres et Instituts missionnaires. Le Saint-Père en a témoigné beaucoup de satisfaction et a, sans plus tarder, donné ordre d'organiser l'Exposition.

I. — Pour préparer l'Exposition missionnaire, il importe, avant tout, que chaque Institut missionnaire choisisse un représentant compétent, actif, dévoué à la cause des Missions et qui se consacre tout entier au succès de l'Exposition. Ce représentant devra être dûment habilité à traiter, à cet effet, avec les Missions confiées à son Institut et aussi avec le Comité de l'Exposition. Son nom sera communiqué à la Sacrée Congrégation de la Propagande.

Ce représentant ou délégué se mettra, sans délai, en rapport avec les Vicaires et Préfets apostoliques, ainsi qu'avec les Supérieurs des Missions appartenant à l'Institut, auxquels, d'autre part, la Sacrée Congrégation s'adressera directement, pour leur suggérer de nommer également un délégué spécial dans chaque Mission.

Les Supérieurs des Instituts missionnaires feront savoir au Comité le plus tôt possible et, en tout cas, avant la fin du prochain mois d'octobre, — l'espace approximatif dont ils pensent avoir besoin, dans chaque section, pour leurs Missions respectives.

II. — Dans son plan général, l'Exposition sera, en effet, divisée en cinq sections, correspondant aux cinq parties du monde :

Europe, Asie, Afrique, Amérique et Océanie. Dans chaque section prendront place les diverses Missions, d'après les Instituts auxquels elles sont confiées et qui, on en a la confiance, rivaliseront d'un saint zèle pour le plein succès de l'Exposition.

Une Section centrale, de caractère scientifique, aura pour objet de mettre en lumière l'état actuel de l'évangélisation du monde, le progrès successif des Missions : là seront exposées des cartes géographiques, des diagrammes, des publications, etc...

Quant aux objets à exposer, la plus ample liberté est laissée aux Instituts missionnaires. Il convient, cependant, de rappeler que l'Exposition se propose de donner aux visiteurs une idée des différentes Missions et des aspects divers de l'activité missionnaire. On y admettra donc ce qui regarde le pays et son climat, le peuple et ses mœurs, le dégré de culture et de civilisation, le culte païen et le vrai culte, les moyens employés pour l'évangélisation, les difficultés surmontées et les fruits obtenus. On donnera la préférence à ce qui est spécial à chaque Mission, et l'on évitera la banalité de répliques inutiles.

On admettra, d'ailleurs, à l'Exposition les objets de mission qui se trouvent déjà en Europe.

On n'exclut pas l'idée de faire venir des indigènes pour les faire participer à l'Exposition ; mais, en ce cas, tout doit être étudié à temps et préparé d'accord avec les organisateurs de l'Exposition.

Les objets exposés resteront la propriété de ceux qui les présenteront. Des instructions seront données, en temps voulu, pour l'envoi de ces objets et la manière de les retirer.

On n'a pas cru devoir, au moins pour le moment, inviter les Instituts religieux féminins à concourir, séparément, à l'Exposition : mais chaque Institut s'occupera des religieuses qui sont, en quelque sorte, sous sa dépen-

dance ou qui travaillent dans les missions qui lui sont confiées.

III. — Les frais seront, évidemment, considérables. On y fera allusion dans une lettre qui sera, prochainement, adressée à tous les évêques du monde pour annoncer l'Exposition ; et l'on espère que les personnes qui le pourront ne manqueront pas d'y contribuer et de coopérer ainsi, d'une façon méritoire, au mouvement missionnaire.

Les fidèles et les âmes pieuses sont instamment sollicités de faire monter — vers le Christ Rédempteur et vers la Très Sainte Vierge, Reine des Missions — de ferventes prières, pour attirer, avec abondance, les bénédictions divines sur cette sainte entreprise.

§ III. — Nomination d'un Représentant.

L. J. C.

&

M. I.

Scolasticat de Hünfeld, 25 juin 1923.

Mon bien cher Père Trébaol,

Lorsque, le 10 mai dernier, je vous nommais, avec l'assentiment de mon Conseil, Représentant de la Congrégation pour l'Exposition universelle des Missions catholiques (au Vatican), j'entendais bien que cette nomination fût pour vous une charge plus qu'un honneur.

Mais je tiens à vous faciliter l'exercice de cette charge. Dites à nos vénérés chefs de Missions que je vous autorise à faire auprès d'eux toutes les démarches jugées utiles par les organisateurs de l'Exposition et profitables à la participation honorable de notre Famille religieuse.

Dites-leur que je leur demande, instamment, d'y faire bon accueil et de ne pas rendre trop ardue la tâche que je vous ai imposée.

Qu'ils nomment un Père chargé, chez eux, de vous seconder en toutes choses utiles, et que ce Père ait toute facilité pour répondre à vos désirs et exécuter les envois indiqués par le programme de l'Exposition.

S'il y a collaboration fraternelle de la part de tous nos Vicariats, je ne doute pas du succès de cette entreprise pour les œuvres de la Congrégation.

Je vous bénis, mon cher Père, en vous renouvelant l'assurance de mon paternel dévouement en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Aug. Dontenwill, *O. M. I.*

Nos Évêques O. M. I.

1. Sa Grandeur Mgr Augustin Dontenwill, *O. M. I.*, Archevêque de Ptolémaïs, Supérieur Général *O. M. I.*, 5, Via Vittorino da Feltre, Rome (2).
2. His Lordship the Right Rev. Michael Fallon, *O. M. I.*, Bishop of London. Bishop's House, London, Ont., Canada.
3. Sa Grandeur Mgr Louis Rhéaume, *O. M. I.*, Évêque de Haileybury, Évêché, New-Liskeard, Ont., Canada.
4. Sa Grandeur Mgr Émile Grouard, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de l'Athabaska, Évêché, Grouard, Alta., Canada.
5. Sa Grandeur Mgr Célestin Joussard, *O. M. I.*, Évêque titulaire d'Arcadiopolis, Catholic Mission, Fort Chipwayan, Alta., Canada.
6. Sa Grandeur Mgr Gabriel Breynat, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Mackenzie, Catholic Mission, Fort Smith, N. W. T., Canada.
7. Sa Grandeur Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Keewatin, Évêché, Le Pas, Man., Canada.
8. His Lordship the Right Rev. Émile Bunoz, *O. M. I.*, Vicar-apostolic of Yukon, Bishop's House, Prince-Rupert, B. C., Canada.
9. His Grace the Most Rev. Anthony Coudert, *O. M. I.*, Archbishop of Colombo, Archbishop's House, Borella, Colombo, Ceylon.
10. His Lordship the Right Rev. N..... N....., *O. M. I.*, Bishop of Jaffna, Bishop's House, Jaffna, Ceylon.
11. His Lordship the Right Rev. Henry Delalle, *O. M. I.*, Vicar-apostolic of Natal, Bishop's House, Durban, Natal, S. A.
12. His Lordship the Right Rev. Charles Cox, *O. M. I.*, Vicar-apostolic of Transvaal, Bishop's House, P. O. Box 32, Johannesburg, Transvaal, S. A.
13. His Lordship the Right Rev. N..... .. N....., *O. M. I.*, Vicar-apostolic of Kimberley, Bishop's House, Kimberley, Cape Province, S. A.
14. His Lordship the Right Rev. Jules Cénez, *O. M. I.*, Vicar-apostolic of Basutoland, Catholic Mission, Roma, via Maseru, Basutoland, S. A.
15. The Right Rev. Mgr. Joseph Gotthardt, *O. M. I.*, Prefect. apostolic of Cimbebasia, Catholic Mission, Windhoek, British Protectorate, S. W. A.

NOUVELLES ET VARIÉTÉS [1]

VII. — Les Missions du Pôle-Nord à Rome [2].

Dans la grande salle du Palais de la Chancellerie Apostolique, par l'initiative de l'Union Missionnaire du Clergé de Rome, le 3 mai, à l'occasion de l'anniversaire de la fondation de l'Œuvre de la Propagation de la Foi, a été donnée, par le R. P. Pierre Duchaussois, des Oblats de Marie Immaculée, une conférence sur les Missions du Pôle Nord.

Y assistaient les Éminentissimes Cardinaux Granito Pignatelli di Belmonte, van Rossum (Préfet de la Propagande), Billot, Fruhwirth, Ranuzzi de' Bianchi, Ragonesi et Laurenti (Préfet de la S. C. des Religieux), — les Archevêques NN. SS. Moretti et Zonghi, — les Évêques NN. SS. Brunault (de Nicolet), de La Porte, Janssens, de Rego Maia, Capotosti, etc., — le Secrétaire de l'Ambassade de France auprès du Saint-Siège, représentant Son Excellence M. Jonnart, Ambassadeur, — plusieurs membres du Conseil supérieur de la Propagation de la Foi, — le Commandeur Roncagli, Secrétaire de la Société Royale de Géographie, — plus une foule très nombreuse de prélats, de prêtres, de religieux, d'étudiants aux Universités Pontificales, de Messieurs et de Dames de la meilleure société romaine.

L'aspect de la vaste salle, complètement remplie par

(1) Voir *Missions*, 57e année, N° 219 (Mars 1923), pp. 190-220.

(2) Traduit de *L'Osservatore Romano*, LXIIIe Anno, N° 107. (10 Maggio 1923), pag. 2, col. 6 : *Le Missioni del Polo Nord.*

le public aux rangs pressés et débordant au delà des portes, était vraiment imposant.

Mgr Pierre Ercole, Secrétaire de l'Union Missionnaire du Clergé de Rome et Président, pour toute l'Italie, de l'Œuvre de la Sainte-Enfance, en quelques phrases bien senties et d'une inspiration élevée, présente à l'assemblée le R. P. Duchaussois, autrefois Professeur à l'Université catholique d'Ottawa (Canada), lettré distingué, lauréat de l'Académie Française et Missionnaire vaillant. Il termine son bref mais éloquent discours, en exprimant le vœu que les Missions des Régions glaciales soient dignement représentées à la grande Exposition des Missions, qui aura lieu, au Vatican, durant l'année 1925.

Accueilli par de vifs applaudissements, le R. P. Duchaussois prend la parole et, dès le début, conquiert entièrement la sympathie de l'auditoire. Les années qu'il a passées dans les glaces boréales, loin de refroidir son ardeur, ont aiguisé, ce semble, la vivacité de son esprit et donné une merveilleuse clarté à ses idées comme à ses expressions.

Impossible de résumer la magnifique conférence, vibrante d'expérience et de vie, faite de descriptions palpitantes, agrémentée d'intéressantes anecdotes, émaillée de considérations scientifiques, ethnographiques et historiques, — le tout exposé avec une verve intarissable, dans une simplicité pleine d'élégance, et illustrée de projections photographiques très nettes et profondément impressionnantes.

L'extrême désolation de ces parages, — les extraordinaires difficultés des voyages dans ces régions immenses, désertes et glacées, — les privations sans nombre supportées gaiement par des hommes nés dans les pays civilisés, accoutumés aux aises de la vie et auxquels, maintenant, manquent souvent les choses les plus nécessaires à l'existence, — les dangers mortels provenant de ceux des habitants qui, encore païens, voient des ennemis dans les Messagers de la Bonne Nouvelle, — les périls des bêtes féroces, etc., révèlent à tous les yeux l'incroyable héroïsme des Missionnaires, dans ces lointains Vicariats,

où s'immolent tant de victimes ignorées, mais où germent aussi tant de fleurs de vertus, si pures et si agréables à DIEU.

Pendant *deux heures*, l'orateur a su constamment captiver l'attention soutenue de ce public si cultivé, qui n'a cessé de l'écouter. Plus on l'entendait, et plus on voulait l'entendre. On était avide de ne pas perdre une seule de ses syllabes. Aussi, très souvent, des applaudissements nourris soulignaient les parties les plus saillantes et les plus émouvantes de la conférence.

La parole de l'orateur, pleine d'érudition et de zèle apostolique, illuminait les intelligences et, en même temps, échauffait les cœurs.

Tous ceux qui eurent le bonheur, très apprécié, d'entendre le R. P. DUCHAUSSOIS, sortirent du Palais de la Chancellerie Apostolique avec un double désir : l'entendre de nouveau et faire quelque chose pour les Missions...

Un si éclatant succès — que rarement les conférenciers obtiennent, dans ce milieu si distingué et qui, par suite, a tant de motifs de se montrer difficile — est le meilleur témoignage d'estime et de louange qui puisse être donné au R. P. DUCHAUSSOIS.

VIII. — Jubilé d'Oblation du R. P. Jean-Baptiste Lemius.

Cinquante ans de vie religieuse, c'est un cycle d'or que DIEU ne donne la grâce de parcourir qu'à un nombre restreint de ceux qui Lui consacrent leur vie. Cette grâce vient d'être accordée au R. P. Jean-Baptiste LEMIUS, *O. M. I.*

Le 15 mai dernier, ont, en effet, été célébrées, à Bordeaux, les cinquante années bien remplies de sa carrière de Missionnaire. Le caractère d'intimité familiale que

s'accordaient à réclamer, pour cette fête, et l'instant désir du Jubilaire et les circonstances actuelles, ne l'a pas empêchée d'être bien belle, bien pieuse, ni même d'être solennelle.

Entre tant d'autres, mélancoliques et fraîches pour la saison, la journée du 15 eut le privilège d'un soleil radieux et chaud. Chacun ne manqua pas d'y voir un sourire de la Madone de Mai, en faveur de son Oblat jubilaire.

Privés de leur résidence de Talence, depuis les jours sombres de la persécution, les Missionnaires Oblats se trouvaient n'avoir pas le local qui leur permît de se réunir pour fêter leur Frère. Une fois de plus, le 15 mai, l'hospitalière *Sainte-Famille*, Société sœur de celle des Oblats, leur a donc ouvert, largement, les portes d'une de ses maisons.

C'est dans la gracieuse chapelle des Sœurs de l'Espérance, au milieu d'un remarquable décor de vignes d'or parées de leurs grappes, que le R. P. Aimé Schauffler, délégué officiel du R. P. Provincial de la Province du Nord, célébra la Messe solennisée de rénovation des vœux.

Dans le sanctuaire, au fauteuil d'honneur, avait pris place le vénéré Jubilaire, entouré d'une quinzaine de Missionnaires Oblats. Il avait, à sa droite, le R. Père Édouard Gandar, — son Maître des novices d'il y a cinquante ans, à Notre-Dame de l'Osier — octogénaire demeuré merveilleusement jeune. Il y a plaisir à mettre en relief la présence d'un Maître des novices aux *noces d'or* d'un de ses Fils. Cette rareté, fort remarquée de tous, projeta sur la journée un rayon de particulière joie.

A la gauche du Jubilaire, se tenait son frère aîné, lui aussi Oblat de Marie, le R. P. *François*. Il avait, sans fatigue, couvert la longue étape Paris-Bordeaux, et il apparaissait si visiblement heureux d'épauler, à pareil jour, son illustre cadet !

Quelqu'un manquera à la fête, c'est l'autre R. P. Lemius, troisième Oblat, le Père *Joseph*. Les assistants le cherchent instinctivement du regard, mais en vain. Les graves devoirs de sa charge de Procureur près du Saint-

Siège l'ont retenu à Rome. Cette absence suscite d'unanimes regrets.

Dans la chapelle, l'assistance nombreuse est formée d'un groupe imposant de Sœurs de la Sainte-Famille. La *Bonne Mère* — rentrée de Rome, la veille au soir — est au premier rang. Puis, c'est le groupe des amis intimes ; ils sont là bien à leur place, en famille...

La Messe commence. A la tribune, un chœur de voix sonores entonne le beau cantique d'Oblation :

Sacrifice d'amour, holocauste sublime !...

Il sera continué, durant toute la Messe, interrompu seulement par un *O Salutaris*, après l'élévation.

Après l'évangile, le R. P. Schauffler, s'acquittant de son mandat, prend la parole ; mais, auparavant, il donne lecture d'un télégramme, arrivé de Rome. Voici le geste bénissant que le Pape trace sur le front du vénéré Jubilaire :

Saint-Père, avec félicitations et vœux paternels, envoie de cœur au R. P. Jean-Baptiste Lemius, *à l'occasion du cinquantième anniversaire de sa profession religieuse, la Bénédiction apostolique.*

Cardinal Gasparri.

Le R. P. Schauffler le dira, tout à l'heure, outre la Bénédiction papale, le Jubilaire avait reçu, d'autre part, celle de notre Révérendissime Père, Monseigneur le Supérieur Général — à ce moment-là, en cours de visite près de ses Oblats d'Angleterre et d'Irlande, mais présent de cœur à la cérémonie du Jubilé, comme il l'est dans le souvenir affectueux de tous ceux qui ont le bonheur d'y assister.

Puis, s'adressant au Jubilaire qu'il doit célébrer, l'orateur résume, à grands traits, sa belle carrière d'apôtre de la Très Sainte Vierge, dont il a gardé le célèbre Pèlerinage, à Pontmain, et d'apôtre du Sacré-Cœur de Montmartre, où il a été le Supérieur de la Basilique du Vœu national. C'était l'époque où la puissante voix du Père Lemius entraînait les foules des hommes de France, par cinquante et soixante mille, à Lourdes et à Rome.

Arrêtons-nous à ces indications générales. Sur nos

instances, et à l'intention de tous les Oblats, le R. Père Schauffler a, aimablement, consenti à nous communiquer le texte de son discours. Nous avons donc mieux à faire qu'à en donner un pâle commentaire. Les *Missions* remercient sincèrement l'auteur de son précieux envoi. Elles éprouvent une vraie joie à l'insérer intégralement. Outre qu'il a, tout naturellement, sa place dans nos archives de famille, ne fallait-il pas procurer à nos lecteurs le plaisir d'en goûter, à leur tour, l'éloquence et la délicatesse exquises ?

Mon Révérend Père,

Le Jubilé est d'institution divine. Le *Lévitique*, en effet, nous apprend que c'est Dieu Lui-même qui en a établi et réglé les joyeuses solennités. Parlant à Moïse, Il lui marque sa volonté que soit sanctifiée, d'une façon particulière, chaque cinquantième année, à partir de celle où son peuple entrerait dans la Terre promise : — *Le dixième jour du septième mois, tu feras retentir le son éclatant de la trompette et tu sanctifieras la cinquantième année. Ce sera pour vous un Jubilé ; il sera sacré pour vous. Chacun alors retournera dans sa propriété et sa famille* (1).

Si un peuple peut espérer célébrer des noces d'or ou de diamant, des centenaires et même des millénaires, ils sont rares, parmi les hommes, ceux-là qui ont la joie de célébrer le cinquantième anniversaire d'un événement mémorable, survenu à une époque de leur existence comptant déjà une vingtaine d'années.

Ce jour rare et joyeux est venu pour vous, mon Révérend Père, et, après une semaine de recueillement et de prière, durant laquelle les voix de Dieu ont retenti plus puissamment en votre âme, vous êtes préparé à le célébrer saintement.

Nous n'avons pas voulu vous laisser seul, en cette journée bénie. Les Oblats, vos Frères, et les Filles de la Sainte-Famille, nos Sœurs, se sont unis pour vous féliciter, chanter avec vous l'hymne de l'action de grâces et demander, en de ferventes prières, que les bénédictions divines descendent sur vous, avec une abondance telle, que votre jeunesse en soit renouvelée, comme celle de l'aigle : *Renovabitur ut aquilæ juventus tua.*

Nombreux sont ceux qui vous entourent, en ce moment, et prennent part à cette fête. Je vois là : celui qui vous a reçu au noviciat et vous a fait faire vos premiers pas dans la vie religieuse, le vénérable P. Gandar, — votre frère *François*, qui représente votre chère famille de la terre, laquelle, sur cinq enfants, en a donné quatre à Dieu, — vos Fils de Bordeaux, si heureux de vous témoigner, aujourd'hui, leur vénération, — les Religieuses de la

(1) *Levit.* xxv, 9-10.

Sainte-Famille, qui, par le fraternel accueil qu'elles nous font ici, ajoutent, à tant d'autres, ce témoignage de bienveillance et de délicate charité. La Bonne Mère — revenue, hier soir seulement, d'un long et fatigant voyage — a voulu, par sa présence, remercier celui qui a si magnifiquement chanté, deux années de suite, la merveilleuse apparition de Notre-Seigneur, venant bénir sa Famille naissante.

Je ne les vois pas, mais ils sont là, avec nous, votre sœur, la Mère Saint-Pierre, et le vaillant officier, votre frère Louis, tous deux retournés à DIEU, — le R. P. *Joseph*, retenu au loin par les graves devoirs de sa charge, — et tous ceux que, pendant ces cinquante années, vous avez ramenés à DIEU, — ceux que vous avez gardés à DIEU, à qui vous avez ouvert les portes du ciel, — ceux que, par votre parole enflammée, vous avez attirés à son Sacré Cœur, — tous ceux, enfin, à qui, dans les différents postes où la sainte obéissance vous a placé, pendant ce demi-siècle, vous avez fait tant de bien. Tous vous forment, ce matin, une couronne splendide, une glorieuse escorte, un triomphe de reconnaissance, et font qu'au ciel, comme dans cette chapelle si pieuse, on s'intéresse à cette fête, on célèbre ces cinquante années d'une vie toute dévouée à la gloire du Bon DIEU, dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée.

Il s'y intéresse, ce JÉSUS, que vous avez choisi pour votre partage, — que vous avez voulu posséder en plénitude, — à qui, au jour de votre oblation, vous avez juré de consacrer votre vie et qui, en retour, semble bien avoir pris votre cœur, pour le plonger dans son Cœur et l'embraser d'un feu ardent, débordant comme celui qui consumait le grand cœur de Paul et lui faisait dire : *Ah ! je ne sais rien et ne veux rien savoir que* JÉSUS *et* JÉSUS *crucifié*. A vous il fait dire : *Je ne sais rien que* JÉSUS *et son Cœur sacré*.

Ce Cœur aimable et bon, ce Cœur miséricordieux et tendre, ce Cœur riche et puissant, ce Cœur salut et joie de ceux qui vont à Lui : depuis de longues années, vous en parlez partout, vous Le montrez à tous, — j'allais dire : vous Le brandissez comme une arme de salut, comme un drapeau de gloire, — vous voudriez, non seulement Le placer comme un sceau sur les âmes, mais L'enfoncer, Le fixer dans les cœurs, afin qu'Il devienne, enfin, le Roi de tous les cœurs et que tous les cœurs forment comme l'autel immense, universel, sur lequel Il sera placé, adoré, servi et aimé.

Si, avant votre arrivée à Montmartre, vous aviez déjà saisi toute l'importance de cette bénie dévotion pour le salut de la France et des nations, on peut dire, cependant, que c'est là, surtout, que vous avez commencé de vous en faire l'apôtre ardent et convaincu, dans vos prédications, dans des livres plusieurs fois réédités, dans les Congrès eucharistiques, dans les pèlerinages, en France, à l'étranger, partout où la grande cause du Sacré-Cœur réclamait qu'une voix — chaude, puissante, convaincante — s'élevât, pour dire sa beauté, sa nécessité, ses droits.

Si — à cette heure où, dans un sacrifice renouvelé, vous vous

préparez à vous redonner, plus pleinement encore — vous descendez en votre âme, je crois bien que vous entendrez la même voix, qui parlait à Thomas, vous parler et vous dire ce mot heureux qui paie de tout : *Tu as bien parlé de Moi, mon fils !...*

Elle s'intéresse à cette fête, la chère, noble et douce Mère des Oblats, Marie Immaculée. Elle vous connaît depuis toujours et, dès vos plus jeunes années, vous avez fixé vos yeux sur son doux visage et placé votre cœur près de son Cœur maternel. Vous n'avez pas attendu votre oblation pour lui dire, avec élan :

A jamais Tu seras ma Mère,
O Toi dont un Dieu *fut l'Enfant...*

Notre-Dame de Buglose a reçu vos premiers témoignages de vénération et d'amour ; et c'est un de ses Missionnaires qui a éveillé, en votre âme d'enfant, les premiers désirs de vie apostolique ;

C'est aux pieds de *Notre-Dame de l'Osier* que, pendant un an, s'est affermie votre vocation d'Oblat. C'est devant elle que vous avez fait vos premiers serments de fidélité dans cette sainte Milice ;

Notre-Dame de Pontmain vous a vu, avec joie, venir chez Elle, pour diriger son pèlerinage déjà célèbre. Elle savait le zèle filial et généreux que vous mettriez à promouvoir son culte, à agrandir sa maison, à répandre son nom de Mère d'Espérance, à remplir pour Elle les cœurs de confiance et d'amour ;

Notre-Dame de Lourdes verra, grâce à vous, accourir, près du rocher béni qu'Elle a sanctifié et embelli de sa présence, des cinquante et soixante mille hommes de toutes les provinces de France, soulevés par vos pressants et puissants appels, se prosterner, recueillis, à ses pieds fleuris de roses, et remplir les échos de la montagne des enthousiastes acclamations de leur Foi catholique.

Elle doit, aujourd'hui, notre Mère Marie, — penchée sur vous, son fils très cher, son Oblat très aimé — vous donner en grâces tout ce que vous lui avez donné en joie et vous bénir d'une bénédiction de sainteté et de bonheur...

Il s'intéresse à cette fête, le vénéré Fondateur de notre Famille religieuse, le premier Oblat de Marie Immaculée, le grand Missionnaire de Provence — notre Père de Mazenod.

Il reconnaît en vous un Fils très fidèle et qui, depuis cinquante ans déjà, — lié par le serment que vous redirez, tout à l'heure (avec quelle émotion, je le devine) : *Je jure et je fais vœu, jusqu'à ma mort, de pauvreté, de chasteté et d'obéissance ; je jure et fais, pareillement, vœu de persévérer, jusqu'à ma mort, dans le saint Institut de la Société des Missionnaires Oblats de* Marie *Immaculée* — n'a cessé de donner l'exemple des vertus religieuses et, Victime deux fois de la violence des hommes, est resté totalement Oblat, envers et contre tout.

Il vous a vu, avec joie et fierté, infatigable Missionnaire, répandre la bonne parole sur tous les points de la France, en d'inou-

bliables missions, des retraites, des carêmes, des stations, des prédications de tout genre — qui se sont succédé, presque sans interruption, pendant quarante-cinq ans d'un travail fécond, en fruits de grâce pour les âmes et d'honneur pour notre Congrégation. Ce labeur, qui aurait pu remplir deux vies moins ardentes que la vôtre, vous laisse, grâce à DIEU, au début de ce nouveau cycle, la même vigueur, le même entrain qui vous jetaient, à cœur et à corps perdus, dans les œuvres apostoliques, il y a quarante-cinq ans.

Il sait ce que vous avez été, comme simple sujet, comme supérieur et comme provincial, cherchant le bien, voulant le bien et le voulant bien, — membre très actif dans les différents Chapitres où vous appelaient la confiance des Supérieurs Généraux ou le choix de vos Frères, — toujours égal ou supérieur à la mission que l'on vous confiait — et, par vos initiatives hardies, parfois, mais heureuses, toujours, ou par les sympathies généreuses que vous saviez susciter autour de vous, agrandissant, embellissant, défendant le bien de la Famille.

Il est là, soyez-en certain, notre Père, disant à JÉSUS et à MARIE : « C'est un de mes Fils bien-aimés, digne de vos complaisances. »

Vous en avez l'assurance en cette belle lettre de félicitations que vous envoyait, hier, son successeur, Monseigneur notre vénéré Père actuel, heureux de s'associer à vos joies par une bénédiction empreinte de la plus paternelle affection...

Ah ! mon Révérend Père, je sais bien qu'en rappelant, même très imparfaitement, toutes ces choses, qui sont votre histoire et votre vie, je blesse votre modestie et vous fais souffrir. Pardonnez-le-moi : je devais le faire.

Je le devais, pour essayer de rappeler que vous avez été, pendant cinquante ans, un bon, loyal et dévoué serviteur de notre Maître JÉSUS et de notre Mère MARIE, un généreux et fidèle Oblat, un vaillant apôtre ;

Je le devais aux désirs et à l'attente de ceux qui vous entourent ;

Je le devais à la mission qu'a bien voulu me confier le R. Père Provincial, que de graves devoirs retiennent loin d'une cérémonie à laquelle il eût été si heureux d'assister ;

Je le devais, enfin, pour expliquer que vous avez eu raison de céder aux aimables instances de vos Frères, en célébrant ce Jubilé — ces noces mystiques, suave anniversaire de l'union indissoluble que le Cœur de Jésus a contractée avec vous.

Daigne DIEU — tandis que, au pied de son autel, vous renouvellerez votre Oblation, tandis que retentiront, dans cette chapelle, les magnifiques paroles du cantique qui a salué votre premier sacrifice — daigne DIEU entendre notre ardente et reconnaissante prière, vous bénir *de rore cœli et de plenitudine terræ*, c'est-à-dire vous combler de ses abondantes grâces, qui rendront votre âme plus fervente, votre fidélité plus parfaite, plus fécondes les œuvres de votre zèle, plus heureux votre apostolat, et ajouter, à ces biens précieux, des jours nombreux et consolés, une floris-

sante santé, afin qu'après avoir eu la joie de célébrer vos noces d'or, comme quelques autres, vous puissiez célébrer vos noces de diamant! ...

Le récit d'une carrière longue et bien remplie présentait à l'orateur quelque difficulté. Comment se tenir en même temps dans de justes limites et demeurer assez complet ? Mais on voit avec quelle aisance a évité l'écueil le Missionnaire expert dans l'art de la parole qu'est le Père Schauffler.

Il a fait parler, pour ainsi dire, à sa place les faits et gestes d'un fécond apostolat de cinquante années ; et faits et gestes ont rendu bon témoignage de leur héros, en le montrant, sur les rangs de nos Missionnaires, au nombre des vaillants soldats dont les états de service honorent, à la fois, l'Église et la Congrégation...

L'allocution finie, les cérémonies de la Messe reprenaient leur cours.

A la communion, ce fut un émouvant spectacle de voir le vénéré Jubilaire, au front couronné d'une abondante chevelure de neige, s'avancer vers l'autel, un cierge à la main, et de l'entendre, de sa voix toujours forte et bien timbrée, redire à Notre-Seigneur, présent dans le saint ciboire, les mêmes serments sacrés que, il y a cinquante ans, il avait formulés dans l'enthousiasme de son ardente jeunesse.

Il y a cinquante ans, c'était le printemps qui s'offrait, avec tous les sourires de ses espérances ; et, maintenant, c'était l'automne qui s'avançait, chargé de ses riches et laborieuses moissons. Nous osons dire que c'était, maintenant, plus encore que jadis, un sujet de profonde édification d'entendre l'Oblat prononcer ses saints engagements de toutes les énergies de son âme, sans mélange de regret, et avec l'allégresse accrue de la longue expérience d'un demi-siècle. De tels exemples touchent, remuent et font beaucoup de bien.

A l'issue de la Messe, fut vigoureusement enlevé le cantique :

Je suis venu parmi vous, sur la terre,
Pour allumer le feu du saint amour...

Il rappelait, très à propos, que, toute sa vie, le Jubilaire a consacré son zèle à répandre, à travers la France et bien au delà, la dévotion au Sacré Cœur de Jésus...

A midi, les mêmes Oblats se trouvèrent réunis, pour les agapes, préparées et servies par des mains généreuses et délicates, dans une salle magnifiquement ornée.

Au dessert, les toasts s'échangèrent, ajoutant à la joie générale leur note gaie, leurs saillies humoristiques et toujours fraternelles...

Un Salut solennel du Très Saint Sacrement mit le couronnement à cette délicieuse journée.

L'ouverture s'en fit au chant du *Magnificat*. Puis, à son tour, le Jubilaire voulut bien prendre la parole.

Dans un entretien tout cordial, il rendit grâces à la divine Providence de s'être montrée, par un ensemble de circonstances délicatement groupées, si pleine de bonté et de prévenance à son égard, en ce jour.

Il remercia la Sainte-Famille d'avoir voulu, de si bonne grâce, être, à cette occasion de ses *noces d'or*, la main de la Providence et de l'avoir été, en effet, jusqu'à la munificence. Par elle, Dieu, fidèle à suivre ses voies, rattachait ainsi, providentiellement toujours, le présent au passé.

Car, c'est à Bordeaux, à la Sainte-Famille, près de la *Bonne Mère* Hardy-Moisan et de cette pléiade de Mères vénérées qui formaient son état-major, que le jeune séminariste Jean-Baptiste Lemius s'était senti appelé par Dieu à devenir Oblat de Marie Immaculée.

Les longs entretiens qu'il eut, alors, avec l'une des religieuses, sa sœur, la future Mère Saint-Pierre, qu'il était venu voir, et le récit de l'apparition miraculeuse de Notre-Seigneur, dans l'Eucharistie, accordée à la Sainte-Famille, le touchèrent vivement. Le dessein nettement conçu qu'il caressait d'entrer, dans un avenir prochain, dans un Ordre des plus austères en fut ébranlé ; et, bientôt, se firent jour dans son âme d'autres attraits, qui ne tardèrent pas à diriger, avec précision et force, ses aspirations vers la Société des Missionnaires Oblats

— unie par des liens très étroits à celle des Sœurs de la Sainte-Famille.

D'ailleurs, il revenait, souvent, prendre ses repas chez les Pères de la rue de Berry. Par une heureuse coïncidence, il s'y trouva en rapport avec le Très Révérend Père Fabre, Supérieur Général des Oblats et Directeur Général de la Sainte-Famille, de passage à Bordeaux. L'accueil des plus paternels, qu'il reçut de la part de cet éminent religieux, l'aida beaucoup à mûrir son projet et à fixer définitivement son choix. Les dernières ombres d'hésitations eurent vite fait de s'évanouir, au contact journalier des aumôniers, de la résidence de la rue de Berry, tous Oblats, — au nombre desquels se trouvait être, précisément à ce moment-là, et encore tout jeune prêtre, le futur Maître des novices de Notre-Dame de l'Osier, le pieux et bon Père Gandar.

Que la Providence a donc de délicatesse dans ses impénétrables desseins ! Elle faisait se rencontrer, aujourd'hui, au centre de la Sainte-Famille, le postulant d'hier et le Maître des novices de demain, préludant par là, avec un art tout divin, à la fête des *noces d'or* — où ils auraient à se retrouver à nouveau, tous deux, et au même centre, cinquante ans plus tard.

Le Père rappela plusieurs autres circonstances — toutes, particulièrement révélatrices des vues providentielles à son endroit. En évoquant ces souvenirs, il prononça des paroles où l'on sentait, dans une visible émotion, passer toute sa reconnaissance envers Dieu, envers la Congrégation, principalement pour les Pères Fabre et Gandar, et aussi, d'une manière toute spéciale, pour la *Bonne Mère*, successeur de la Mère Hardy-Moisan, et pour toute la Sainte-Famille.

Le Jubilaire termina son entretien par un pressant et impressionnant appel, adressé, tout d'abord, à ses Frères présents. Il venait, le matin, dans un acte de rénovation solennelle, de jurer d'être leur Frère fidèle jusqu'à la mort. Il leur demandait, maintenant, de l'aider de leurs charitables prières à remplir, jusqu'au bout, ses saints engagements. Il invitait, enfin, toute l'assistance

à se joindre à lui, pour remercier Dieu de tant d'années de grâces reçues et pour solliciter le couronnement de toutes — la grâce de la persévérance, jusqu'à la mort, dans sa sainte vocation.

Touchante requête finale à laquelle, tout de suite, fit écho le chant solennel du *Te Deum*, suivi du *Tantum ergo*.

De son ostensoir d'or, Notre-Seigneur, un instant après, enveloppait d'une commune bénédiction son Missionnaire Oblat et tous ceux qu'avaient rassemblés, autour de lui, les joies de son jubilé.

Le beau cantique :

Je l'ai juré : j'appartiens à Marie...

retentit, alors, en suprême protestation de filial amour envers la Très Sainte Vierge...

La fête était finie. En l'annonçant, les mâles accents de fidélité, traduits dans le cantique, achevaient de bien souligner le sens religieux, profond, attaché à la célébration d'un *Jubilé d'or*.

Le moment venu de se séparer, un mot était sur toutes les lèvres, rendant bien l'impression générale de la journée : le groupe des Oblats de Bordeaux vient d'avoir une belle fête de famille.

Ce mot, les *Missions* se plaisent à le transmettre à tous leurs lecteurs. Tous auront à cœur d'assurer, au Jubilaire du 15 mai 1923, le secours de leurs charitables prières ; tous feront leurs les souhaits, si fraternels, par lesquels terminait son discours le R. P. Schauffler.

Comme cinquante ans d'un laborieux et incessant apostolat laissent intacts, chez le Rév. Père Lemius, la vigueur et l'entrain, il faut y voir le gage précieux que vœux et prières seront pleinement comblés.

Pour sa gloire et le bien des âmes, veuille le Sacré-Cœur conserver à son vaillant apôtre la puissance de sa belle voix et le garder sur la brèche bien longtemps, bien longtemps encore !...

Joseph Tissier, *O. M. I.*

IX. — Une Cathédrale au Vicariat du Keewatin.

§ I. — Débuts d'une Mission.

Ce fut du temps de Mgr Norbert Provencher, résidant à Saint-Boniface, que parut au Pas, pour la première fois, un prêtre catholique — l'abbé Darveau, Canadien français.

Le maître d'école et catéchiste anglican, qui résidait déjà dans ce village, — jaloux de voir que les sauvages allaient, avec confiance et de préférence, au prêtre catholique — résolut de s'en défaire. Il fut décidé, secrètement, au départ du prêtre catholique, que, le printemps suivant, époque de son retour au Pas, des sauvages iraient l'attendre et le guetter, à la Baie des Canards, sur le Lac Winnipegosis, non loin de Pine-Creek.

C'est ce qui arriva, et, juste à cet endroit, un Indien, nommé Tchimikatch (courte jambe), tua M. Darveau, d'un coup de fusil. Il y avait deux coupables, — plus un enfant qui, plus tard, révéla le secret. En arrivant au Pas, pour rendre compte de leur mission au maître d'école protestant, ils dirent que le prêtre catholique s'était noyé.

Donc le premier missionnaire catholique du Pas mourut martyr, victime de son zèle.

Après lui, ce fut le Père Alexandre Taché, accompagné de M. Laflèche, qui passèrent au Pas, en 1846, mais sans s'y arrêter, en route pour l'Ile-à-la-Crosse, via Cumberland et la Rivière des Anglais — appelée Churchill et, en cris, Missinoysiy (la grande eau).

De 1846 à 1874, d'autres Missionnaires passèrent au Pas. Mgr Taché y passa, je crois, vers 1850, en traîneau à chiens, venant de l'Ile-à-la-Crosse, en compagnie de deux braves métis, Abraham Larivière et William Cook, en route pour Saint-Boniface, via Winnipegosis. Le Père Laurent LeGoff, le P. Alphonse Gasté, le P. Émile

Petitot et le P. Émile Grouard y passèrent aussi, mais sans s'y arrêter.

Ce ne fut qu'en 1875 que, le premier, je m'occupai des quelques Catholiques du Pas, disséminés au milieu de sept à huit cents Cris — en majorité, protestants. Il y avait deux ou trois familles d'origine canadienne-française : les Constant, les Dorion, les Marcellais. Les premiers, si longtemps sans prêtre, étaient devenus protestants. J'allais les voir, de temps en temps, campant chez eux et célébrant la Messe dans leur maison. En 1877, je chargeai le Père Mélasype Paquette de résider au Fort Cumberland, avec mission de visiter les gens du Pas et du Grand Rapide.

Ce dernier appelé ailleurs, le P. Pierre Lecoq, de résidence au Fort Cumberland, s'occupa des gens du Pas, y fit quelques conversions et y construisit la première chapelle et le premier autel de l'autre côté de la Saskatchewan, sur la rive nord.

Après le départ du P. Lecoq, je fus encore seul pour visiter, régulièrement, Le Pas.

J'étais là, en septembre 1887, quand y arriva le jeune P. Ovide Charlebois. Il vint au Cumberland, ensuite à ma mission du Lac Pélican, où je lui appris la langue sauvage, en l'initiant au ministère parmi les Cris.

Il fut mon aide et mon soutien sur tous les points de ce vaste district (du Fort Cumberland, du Pas et du Grand Rapide), sur tous les cours du Fleuve Churchill, et même au Fort Nelson. Il plaça un catéchiste à Le Pas, Jeremiah Constant, un converti du P. Lecoq.

Tels sont les commencements de cette Mission où réside, actuellement, Mgr Ovide Charlebois, devenu Vicaire apostolique du Keewatin, depuis 1911.

Étienne Bonnald, *O. M. I.*

§ II. — **Histoire de LePas.**

Quand, en 1887, au lendemain de son ordination sacerdotale, ses Supérieurs envoyèrent le Père Ovide Charlebois à Cumberland, Le Pas n'était qu'un petit

poste de quelques centaines d'âmes et le centre d'une mission anglicane.

L'avenir ne paraissait pas brillant, au point de vue catholique. Pourtant, c'était là que — de Cumberland, où, pendant seize ans, il vécut dans la solitude la plus absolue — le Père Charlebois devait, sans le soupçonner, préparer sa ville épiscopale. Au cours de ses visites aux rares catholiques du Pas, il bâtit sa future cathédrale. La chose était fort simple : il n'y avait qu'à équarrir quelques billots et les transporter, de Cumberland au Pas, sur un radeau, — le radeau devint le plancher et, tout autour, les billots firent les frais des murs.

Dieu avait sa maison : tout était prêt ! De quoi de plus pouvait avoir besoin un prêtre, fût-il évêque, qui, depuis seize ans, ne connaissait que les souffrances et les privations ?

Toutefois, ce n'est qu'après dix-huit longues années d'éloignement (1893 à 1911) qu'il reparut au Pas. C'était comme « Grand Priant » qu'il revenait au milieu de ses chères ouailles. Sacré évêque, le 30 novembre 1910, par un de ses frères en religion, — le grand Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Adélard Langevin, — il prenait, aussitôt, possession de l'immense vicariat qui lui était confié par le Chef suprême de l'Église.

Désormais, il avait pour domaine un coin de l'Ontario, la majeure partie du Manitoba, une moitié de la Saskatchewan et la portion est des Territoires du Nord-Ouest, — soit, à peu près, l'étendue de la Province de Québec. Cet immense Vicariat du Keewatin, qui n'a pour limite que le Pôle par le nord, était confié à la garde d'une poignée de Missionnaires Oblats et à un évêque de la même Famille — qui n'avait pas le sou !

Cet évêque arrivait au Pas, désormais sa ville épiscopale, pour retrouver ce qu'il avait quitté et tel qu'il l'avait quitté. Sa cathédrale était encore dépourvue de tabernacle, de ciboire, d'ostensoir, etc. Si bas en était le plafond que, durant la cérémonie d'intronisation, Sa Grandeur faillit enfoncer sa mitre outre mesure. Ce qui valait mieux, ce qui seul l'attendrissait jusqu'aux larmes,

c'était le groupe des catholiques qui se pressaient dans sa petite chapelle, attentifs à toutes les cérémonies.

Le Pas et ses environs ne comptaient, alors, que trois cents catholiques. Tout heureux de n'avoir pas même, comme le divin Maître, une pierre à lui pour reposer sa tête, l'évêque ne voulut pas, toutefois, se nourrir et coucher, trop longtemps, chez des voisins ; et personne ne le blâmera d'avoir ajouté à sa chapelle un abri de quatorze pieds carrés — où tout manquait, même les chaises, et qui ne s'honora pas moins, une année durant, des titres élogieux de salle à manger, de cuisine, de chambre à coucher, d'office, de dépôt, etc., tout ensemble.

Pour qui a vu Le Pas, en ces jours de 1911, et le revoit aujourd'hui, soufflant aux quatre coins du ciel la fumée de ses usines, cet ancien poste est à peine reconnaissable, tant la prospérité a voilé les derniers vestiges du passé.

Ce changement — il faut l'attribuer, largement, à l'influence du Missionnaire. L'activité du pasteur attira les bénédictions du ciel et ne fut pas étrangère aux faveurs du Gouvernement. Depuis que le chemin de fer atteint la Paroisse de Notre-Dame du Sacré-Cœur, Le Pas a pris le nom significatif de « cité ».

Sa population — jadis, de 600 âmes, avec les environs — est parvenue au chiffre de 1900 (blancs), sans compter les sauvages de la réserve. Sept cents sont catholiques ; et, bien qu'en pays manitobain et de majorité anglaise, les noms canadiens-français et les nombreuses familles y sont deux choses communes.

Le téléphone, la lumière électrique, l'aqueduc et même un poste de télégraphie sans fil, établi aux frais du Gouvernement, sont aussi connus des gens du Pas, — de même que le moulin à bois de Finger et le commerce très lucratif du poisson et des fourrures.

La ville compte quantité de logis, qui s'échelonnent le long des rues et des avenues.

Apercevez-vous ces quatre ou cinq édifices, aux dimensions plus étendues et de couleur blanche, qui dominent la ville et font cortège à la nouvelle cathédrale ? Nous voilà sur le terrain de la Religion.

Ici, c'est l'hôpital, où quinze Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe se dévouent, sans compter. Plus loin, c'est l'école, qui servit aussi d'église et d'évêché. Enfin, cette autre maison blanche, c'est la salle Guy, une salle paroissiale, qui aide à défrayer l'entretien de l'école.

Vous l'entendez : *qui aide à payer*, mais qui aide seulement. Il faut, du reste, rendre ce témoignage, cet hommage aux Catholiques du Pas, qu'ils ont tenu bon, malgré les persécutions, et que, forcés de payer une taxe pour une école que leur conscience réprouve, ils en paient, volontiers, une seconde pour leur école à eux — pour l'école catholique, où leurs enfants peuvent apprendre l'amour de Dieu et de la Religion, même si cela n'est pas au programme des protestants.

Nous ne voudrions pas, pourtant, mêler les Protestants du Pas avec ceux qui ont travaillé contre les Catholiques, dans la question des écoles de l'Ouest. Permettez, plutôt, qu'un trait vous dise le respect et l'estime qu'ils professent pour Sa Grandeur et pour ses auxiliaires. En 1918, sur leurs instances répétées, le Père Joseph Guy, *O. M. I.*, a dû accepter la charge d'échevin au Conseil de ville, et, chose inouïe, on a vu ce religieux siéger, seul catholique, au milieu de ces Anglais, tous protestants.

Mgr Charlebois a raison d'être fier du Pas. Tout y est changé, sauf le zèle toujours ardent de son pasteur et de ses aides. Malgré ses soixante ans, Sa Grandeur est toujours en courses. La visite de toutes ses Missions lui demande des sacrifices qu'il ne sait que taire ou qu'il raconte, parfois, en riant, — histoire d'ouvrir les cœurs et les bourses En 1913, il écrivait donc :

« En mes derniers voyages, j'ai parcouru trois cents milles en chemin de fer, — quatre-vingts milles en grosses voitures, par des chemins affreux, — deux mille milles en canots, — quarante à cinquante milles à pied, dans les portages à travers la forêt. J'ai couché soixante fois sur le sol, abrité par une tente de toile. J'ai visité quatorze Missions, de cent à six cents milles les unes des autres. »

A ces visites, ajoutons la desserte habituelle des Missions environnantes du Pas — celle de Barrows Junc-

tion, à cent cinquante-deux milles, et celle du Grand Rapide, à cent cinquante milles.

Nous aurions tort de taire le dévouement de ceux qui ont aidé Monseigneur dans ses travaux et qui n'ont jamais mesuré leurs efforts, — entre autres, les Pères François Fafard, Joseph Guy et Wilbrod Vézina, *Oblats de* Marie *Immaculée*, et, de plus, MM. les abbés Baud, Bellemare et Bigaouette, qui ont mis leur zèle au service de Mgr Charlebois, dans la desserte du Pas.

Mais il faut ajouter, au moins, une mention des quelque dix-neuf Pères Oblats et de quinze Frères de la même Congrégation qui travaillent, actuellement, au profit de l'immense domaine qu'est le Keewatin. Ils ne demandent pas d'être remplacés, mais ils appellent, de tout leur cœur, des compagnons et des successeurs — qui puissent continuer leur œuvre, quand la mort aura refroidi leurs membres et terminé leur long martyre. Les âmes apostoliques auront là un champ tout ouvert à l'héroïsme...

Paul Vanier, *O. M. I.*

§ III. — Bénédiction d'une Cathédrale [1].

Les paroissiens de Notre-Dame du Sacré-Cœur de Le Pas ont droit aux plus sincères félicitations pour la construction de leur église-cathédrale. Disons, dès maintenant, que c'est un beau monument, élevé à la gloire de Dieu et à la reconnaissance de leurs cœurs de catholiques.

De fait, cette paroisse ne date que de 1911 ; et, déjà, elle compte, outre cette magnifique cathédrale, un hôpital dirigé par les Sœurs Grises de Saint-Hyacinthe, — un orphelinat sous la direction des mêmes Sœurs, — un couvent où les bonnes Religieuses de la Présentation donnent une instruction soignée, — enfin, une salle paroissiale. C'est encore une preuve que l'union, cimentée par l'esprit de foi, crée des œuvres importantes et les maintient d'une façon étonnante...

(1) D'après le *Patriote de l'Ouest*, de Prince-Albert, Sask. (R. P. Achille Auclair, Directeur) : 12e année, N° 29 (20 septembre 1922), p. 1 : *La nouvelle Cathédrale du Pas*.

Mardi matin, 12 septembre 1922, vers les dix heures, un grand nombre de paroissiens s'étaient fait un devoir de se rendre à la gare, et, à dix heures, débarquaient sur le quai : Sa Grandeur Mgr Arthur Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface, — Sa Grandeur Mgr Olivier Mathieu, Archevêque de Régina, — Sa Grandeur Mgr Henri Prud'homme, Évêque de Prince-Albert, — Sa Grandeur Mgr Budka, Évêque des Ruthènes au Canada, — le R. P. Albert Naessens, *O. M. I.*, Procureur de la Province des Oblats, Edmonton, — le R. P. Martin Lajeunesse, *O. M. I.*, Curé de Big River, Sask., — MM. les abbés S. Caron, Chancelier du Diocèse de Prince-Albert, — J.-A. Charest, Secrétaire de Mgr l'Archevêque de Régina, — A. Perreault, Curé de Tisdale, — M. Paquette, Curé de Marcelin, — et F. Joly, Curé de Blaine Lake.

* * *

Dans l'après-midi, les enfants de l'école séparée, sous la direction de leurs dévouées maîtresses, donnèrent, en l'honneur des visiteurs, une réception des plus distinguées. Le sympathique Archevêque de Régina, avec la même bonté que le divin Maître au milieu des enfants d'Israël, répondit à ces chers élèves et leur donna des conseils propres à leur âge. Mgr Prud'homme fit de même, en langue anglaise, et Mgr Budka, en langue ruthène.

Le soir, à huit heures, les paroissiens répondirent, en très grand nombre, à l'invitation de leur dévoué Curé, le R. P. Wilbrod Vézina, *O. M. I.*, Vicaire général des Missions du Vicariat apostolique du Keewatin. Ce fut une cordiale réception.

D'abord, l'orchestre paroissial joua une très belle marche d'entrée. MM. Le Cueillerier et McLenah se firent, en français et en anglais, les interprètes de leurs compatriotes respectifs, pour souhaiter à tous les visiteurs une cordiale bienvenue et montrer — par l'église qu'ils ont bâtie, par l'hôpital et l'orphelinat qu'ils ont érigés, par le couvent et la salle publique qu'ils ont construits — leur foi, leur charité et leur union.

Sa Grandeur Mgr Mathieu répondit, en français. Il exprima sa joie, son bonheur, de se trouver à cette fête, pour prouver au digne Évêque de Le Pas, Mgr Charlebois, toute son admiration et sa sympathie ; puis il félicita les paroissiens d'avoir élevé un temple si beau et si digne :

« En élevant ce temple », leur dit-il, « vous avez prouvé votre esprit de foi ; et vous continuerez d'aimer votre église, parce qu'elle vous rappellera tant de souvenirs. Si l'on s'attache à la maison natale, l'on doit aussi s'attacher à la maison qui nous voit vivre et grandir à la vie de la grâce. Aimez votre église, — c'est la maison du Bon Dieu, — et vous y trouverez toujours la vérité, la paix et le bonheur. »

Sa Grandeur Mgr Béliveau s'exprima, en anglais, de la façon la plus délicate et la plus ferme. Il se dit heureux de se trouver là, pour bénir une église si belle. « C'est », dit-il, « un beau témoignage de l'union qui existe entre les paroissiens et leur premier pasteur. » Il avoua, cependant, qu'il ne s'attendait pas à trouver, dans cette région si éloignée, une église si splendide et des œuvres si prospères.

Pour féliciter les gens des sacrifices qu'ils font pour maintenir leur école paroissiale, comme l'aurait fait alors son regretté prédécesseur, Mgr Adélard Langevin, il revendiqua, avec une délicate énergie, les droits sacrés qu'ont les Canadiens français, de parler, de prier et de s'instruire « en français »...

A la fin de ces magnifiques discours, le R. P. Curé présenta des paroissiens aux archevêques et évêques. La soirée se termina par le chant « *O Canada* », avec accompagnement d'orchestre. Et, au sortir de l'église, un feu d'artifice fut lancé du haut du clocher. Les pièces pyrotechniques sillonnaient l'air en toute direction, éclataient et faisaient descendre une pluie de pierres précieuses.

* * *

Le lendemain, à neuf heures précises, la cloche annonça la grande cérémonie.

Une trentaine d'enfants, tous de rouge habillés, pré-

cédés par la croix, se dirigèrent jusqu'à l'entrée de la cathédrale ; et, là, Sa Grandeur Mgr l'Archevêque de Saint-Boniface, revêtu de ses ornements pontificaux, assisté du R. P. Naessens et de l'abbé Perreault, procéda à la cérémonie de la bénédiction de l'église.

Mgr Charlebois chanta la grand'Messe. Le R. Père Vézina faisait fonction de prêtre assistant, et les deux diacres d'honneur furent M. l'abbé Paquette et le R. Père Lajeunesse ; l'abbé Théoret agissait comme diacre d'office et le R. P. Napoléon Doyon comme sous-diacre ; l'abbé Sylvio Caron, Chancelier du Diocèse de Prince-Albert et de Saskatoon, dirigeait les cérémonies. Le chœur de la cathédrale rendit, avec beaucoup de succès, une messe en musique.

Mgr Béliveau prêcha, en français, et nous fit goûter, pendant vingt minutes, le sens, le symbolisme, la grandeur du temple chrétien :

« Si les Juifs étaient fiers d'avoir érigé le plus beau, le plus riche des temples, en l'honneur de Jéhovah, s'ils croyaient, avec raison, que Dieu habitait leur temple et qu'il convenait d'entourer de respect l'endroit où l'on conservait l'arche d'alliance, combien à plus forte raison devons-nous construire belle et grande et entourer de respect l'église où se trouve non pas l'image de Dieu, mais Dieu lui-même. »

Mgr Prud'homme parle de l'Église, non pas comme lieu de réunion, mais comme assemblée, société. L'Église est une société parfaite, parce que le Fondateur en est Dieu, qu'elle a reçu la vie de Dieu et qu'elle se maintient, en dépit des tempêtes et des persécutions, et qu'elle durera jusqu'à la fin des temps.

A l'issue de la grand'Messe, tous se rendirent à la salle paroissiale, artistement décorée, où un succulent dîner, bien préparé, fut servi par les dames de la paroisse.

A la fin du repas, Sa Grandeur Mgr Charlebois nous fit l'historique de son diocèse, ses débuts, ses revers, ses peines, ses succès et ses consolations.

Il dit publiquement la générosité du regretté Archevêque de Saint-Boniface, Mgr Langevin, et de son digne successeur, Mgr Béliveau. Il énuméra les travaux apos-

toliques des RR. PP. Fafard, Guy, Bellemare et remercia le R. P. Vézina, puis le zélé vicaire, M. l'abbé Marchand (1).

X. — Visite d'une Mission, Diocèse de Jaffna [2].

§ I. — Départ pour Poularkou...

Il y a environ trois mois que je suis dans ma nouvelle Mission...

Deux bons vieux m'arrivent et, sans préambule :

— « Père », disent-ils, « nous venons vous demander de venir chez nous, à Poularkoudiirouppou, pour la fête de la Conversion de Saint Paul. »

Poularkoudiirouppou ? Oui, il me semble bien avoir vu un nom pareil dans la liste des 14 églises que j'ai à desservir.

Je consulte mon *Status Animarum*, et je vois *Poularkoudiirouppou*, église dédiée à Saint Paul : population clairsemée. C'est vraiment peu ; et je me représente quelques huttes perdues, dans le désert de sable qui compose mon district. Mais, nombreux ou non, — ou, plutôt, précisément parce que peu nombreux — je ne peux refuser d'aller visiter ces pauvres gens, perdus dans les dunes.

Une visite, à l'occasion de leur fête patronale, et une autre, à l'occasion du devoir pascal, cela fera qu'ils verront le prêtre, chez eux, deux fois dans l'année. On ne peut pas dire qu'ils sont gâtés !...

— « Entendu, préparez la fête. Je serai là-bas, lundi soir (23 janvier). Venez me chercher à *Talaimannar*... »

Fidèle au rendez-vous, j'arrive, ayant avec moi autel portatif, ma natte comme lit de camp, etc., — tout un fourniment, quoi !

(1) Nous espérons pouvoir, dans notre prochain numéro, publier le texte du discours de S. G. Mgr Charlebois.

(2) Voir *Petites Annales de Marie Immaculée* (Paris), 28e année, N° 1 (janvier 1923), pp. 18-22.

Mais, à Talaimannar, personne pour me recevoir. La nuit est venue, nuit noire... Je sais bien que le fameux village de *Poularkoudiirouppou* est situé à environ un kilomètre et demi. Mais comment partir seul ? Pas de route, évidemment : rien que du sable mouvant, ensemencé de cactus épineux, qu'il ne fait pas bon approcher. Seul, je suis sûr de me perdre. Mieux vaut attendre. On m'a promis de venir ; on viendra bien ; donc, patience !...

Au bout d'un quart d'heure, environ, j'entends mon *boy* s'écrier :

— « Tiens : voilà le *Precenty !* » (Le precenty est comme qui dirait le vice-président de la communauté.)

Nous voilà sauvés.

Aussitôt, on appelle des *coolies*. L'un prend ma natte, l'autre mon autel portatif, un autre ma petite caisse à provisions, etc. Et la caravane part, éclairée par une lanterne de bicyclette que j'ai eu la bonne idée d'apporter avec moi.

Un enfant de 13 ou 14 ans ouvre la marche, alerte. Je tâche de le suivre ; car je n'ai pas encore l'habitude de courir dans le sable mouvant. Derrière moi, viennent les portefaix, clopin-clopant. Mon *boy* forme l'arrière-garde, veillant à ce que rien ne reste en panne.

Très intéressant — une promenade de nuit, dans les pays chauds ; mais, quand on marche dans le sable, il ne faut pas que ce soit trop long. Au bout de 500 mètres, l'enfant, qui montrait le chemin, ne portant qu'un petit sac à main, filait comme un lapin. Moi, par derrière, je commençais à suer et, derrière moi, les porteurs perdaient sensiblement du terrain.

§ II. — **Arrivée et « Neuvaine ».**

Enfin, on arrive à la hutte qui sert d'église.

Cela mérite-t-il vraiment le nom d'église ? Trois petits murs en terre, hauts de deux mètres, entourant l'autel en terre glaise, un toit de feuilles de cocotiers tressées, — et c'est tout !

A l'intérieur, quelques statues, hautes d'un pied, en

bois mal dégrossi et datant, probablement, de Saint François Xavier : ce n'est guère possible d'imaginer église plus pauvre.

Mais il se fait tard. Une petite prière à Saint Paul, pour lui demander de bénir mon court séjour ici : et, de suite, je fais le tour de l'église, pour voir où on m'a logé.

Dans un coin, j'aperçois une petite hutte carrée, haute d'un mètre et demi. Serait-ce là ? Je m'approche. Non : ce sera ce que nous appellerons la cuisine. J'espère trouver moins mal, et je continue ma ronde.

De fait, on m'a aménagé, toujours avec des feuilles de cocotiers, un petit appentis au nord de l'église : deux mètres de large, deux mètres de haut, trois mètres de long, — c'est un palais.

Pour la dimension, passons : on s'arrangera. Mais pourquoi l'avoir placé du côté nord ? Avec le vent froid qui souffle, je suis sûr d'avoir une crise de *malaria*, demain. J'appelle le *Mouppou* (le président) et le lui fais observer.

— « C'est que », dit-il, « du côté sud, le cimetière est tout près : nous croyions que le Père aurait eu peur !... »

Que dire de l'installation ? Rien ne peut en donner une idée plus vraie que de se représenter l'arrivée d'une troupe, en pleine nuit, dans un cantonnement inconnu. Tous les vétérans de la Grande Guerre comprendront.

On se débrouille. En un instant, le lit de camp est monté, les caisses sont ouvertes, une planche maintenue en équilibre devient la table. Dehors, la marmite au riz bout déjà ; et le modeste repas est prêt. Moins d'une heure après mon arrivée, j'étais installé — et j'avais pris mon souper, avec autant d'appétit, sinon avec autant de confort, que le Président de la République...

— « Y a-t-il des moustiques, dans le pays ? »

— « Pas des masses », me répond-on.

Cela veut dire, en bon français, qu'il y a des moustiques à foison. Mais la nuit avance. Je m'enroule dans ma couverture et essaye de m'endormir. La fatigue aidant, le sommeil vient vite.

Pendant la nuit, je suis réveillé par une sensation de

brûlure cuisante à la main gauche. J'ai été piqué à quatre endroits différents. Jamais moustique ne m'avait fait si grand mal. Dans un demi-sommeil, je gratte les points piqués ; la douleur se répand un peu dans tous les doigts et, en s'élargissant, devient supportable. Je me rendors de nouveau, — mais, cette fois, d'un sommeil agité.

Le matin, je me réveille, la tête lourde, mal à mon aise. Mon *boy* me demande :

— « Père, n'avez-vous pas dormi ? Vous avez gémi, toute la nuit. »

— « Moi ? Je ne me souviens de rien, sinon que j'ai été abominablement piqué par les moustiques. »

— « Sont-ce bien des moustiques qui vous ont piqué ainsi ? »

Au fait, je regarde, et je perçois très bien quatre gros points rouges, aux endroits qui me brûlaient cette nuit. Encore que ce ne soient point là, en effet, des traces de piqûres de moustiques, j'ai certainement été piqué par quelque mauvais insecte : mille-pattes, scorpion, araignée, — que sais-je ? Sur le moment, l'idée ne m'en était pas venue ; je n'avais pas allumé de chandelle. Dieu merci, la bête n'était pas trop dangereuse, puisque je m'en tirais à si bon compte. J'aimais encore mieux cela que d'avoir été mordu par les serpents, qui foisonnent, dans le pays, et circulent, librement, dans les huttes non closes...

La visite des Missionnaires aux petits postes éloignés comporte, généralement, deux jours. Au premier, on prend contact, on visite ses chrétiens, on inspecte les registres de l'école, et on dispose toutes choses pour les deux services religieux réglementaires dans l'occurrence — dont la solennité est proportionnée au nombre et au talent des artistes locaux.

La veille au soir, il y a, d'abord, ce que nous avons coutume d'appeler du nom étrange de « neuvaine », qui comprend le chapelet psalmodié par des chœurs alternatifs d'hommes et de femmes, une allocution du Père, vêpres de la Sainte Vierge, bénédiction du Saint Sacrement, dans les églises contenant la Sainte Réserve, pro-

cession et encensement solennel de la statue du saint, et enfin, pour terminer la cérémonie, aspersion du peuple avec l'eau bénite, — comme, en France, le dimanche avant la grand'Messe.

Rites étranges, sans doute, mais que nous avons reçus de nos prédécesseurs qui, eux-mêmes, les avaient reçus des premiers Missionnaires portugais du seizième siècle, et que personne n'oserait jamais violer ou tenter de réformer, car, dans nos pays d'Orient, la loi suprême c'est le *valâmai* — c'est-à-dire, la coutume.

Vers les neuf heures du soir donc, nous obéissons à la coutume : j'invite mes chrétiens à s'approcher des sacrements, je chante vêpres, je porte la statue de Saint Paul — un chef-d'œuvre de sculpture mastoc — en procession, et j'asperge d'eau bénite ma petite « congrégation ».

Mais tout cela n'est qu'une entrée en matière.

§ III. — Célébration du Vâsâppou.

Mes braves gens ont décidé de jouer, cette année, — avec l'aide des chrétiens d'une église voisine — la représentation de la *Conversion de Saint Paul*. C'est ce qu'ils appellent un *Vâsâppou*.

Le thème général de ces *Vâsâppous* n'est pas très varié. Trois catholiques, habillés des vêtements les plus riches qu'on puisse trouver, — en réalité, des loques, recouvertes de clinquant et de breloques en verre — arrivent sur la scène et saluent l'assistance. Trois païens les suivent, demandent le sujet de la réunion, et l'historique de la fête commence.

Le récit est chanté par l'un des acteurs, sur un ton uniforme, et répété, phrase par phrase, par une dizaine de chanteurs — cachés dans ce que nous appellerions les coulisses. Ici, comme la scène a toujours lieu en plein air, les coulisses sont, tout simplement, une haie de feuilles de palmiers.

Pour moi, je vous avoue, bien simplement, que je ne puis comprendre quel plaisir les auditeurs peuvent trouver dans ces psalmodies d'un nouveau genre, qui durent

toute la nuit. J'y reste bien une demi-heure, pour leur faire plaisir, mais, après cela, je m'en vais me reposer, tranquillement.

A *Poularkoudiirouppou* donc, le chant, commencé vers 10 heures du soir, dura toute la nuit. Au petit matin, on arrête la représentation, car les vêtements des acteurs ne sont pas faits pour être vus de jour. D'ailleurs, il faut penser au second service religieux de ma visite. Il est quatre heures et demie. On rentre chez soi pour se rafraîchir les yeux, car personne n'a fermé l'œil de la nuit.

A cinq heures, on est à la porte du Père. Il faut entendre les confessions...

La lessive est finie. Je commence la sainte Messe. J'abrège mon sermon, car mes paroissiens ont tous des yeux de poisson et baissent la tête, lamentablement. Ils reçoivent, cependant, avec foi le Pain qui fait les forts et vont, aussitôt après la Messe, faire un petit réveillon et se reposer. Mœurs orientales et tropicales, qui veulent qu'il n'y ait pas de fête, si le jour n'est pas transformé en nuit et la nuit en jour.

En allant dire la Messe, j'avais entendu, par hasard, une conversation qui ne m'était pas destinée :

— « Où en est-on du *Vâsâppou ?* » demandait l'un.

— « On en est arrivé, à peu près, à la moitié. »

— « Qu'à cela ne tienne », dit une voix conciliante, « ne dites rien au Père : nous continuerons, la nuit prochaine, après son départ. »

— « Et vive la joie, quand même ! ! ! »

J'ai dit qu'à *Poularkoudiirouppou* la population est très clairsemée. Mon prédécesseur, voyant que les hommes ne prenaient pas assez soin des affaires de l'église, a trouvé un moyen radical. Il a tout simplement nommé, parmi eux, tous les chefs comme pour une chrétienté de 2.000 âmes : *Mouppou*, président, — *Precenty*, vice-président, — *Mortagann*, majordome, — *Canaccapillai*, comptable, — et *Melingy*, bedeau et sacristain. Il arrive donc, un jour, à *Poularkoudiirouppou*, avec les feuilles de pouvoirs toutes préparées d'avance. Il n'y avait plus qu'à mettre les noms.

La charge de « majordome » a été combinée avec celle du « comptable », et nous avons, maintenant, cinq chefs pour administrer le reste de la population. Comme cela, ça doit marcher tout seul et droit !

Ah ! bien, oui ! J'en sais quelque chose. J'avais eu quelques difficultés pour venir ; mais, pour repartir ! Il fallait reporter mes bagages à une église voisine, à quatre kilomètres environ.

Vers trois heures du soir, quand tous mes bagages eurent été ficelés, on chercha les « chefs ». Disparus, comme par enchantement. Que voulez-vous ? Ils avaient été nommés « chefs » par le Père et ne voulaient rien savoir, quand le même Père les appelait pour un travail de *coolie*.

Au premier qu'on attrapait :

— « Viens porter le bagage du Père. »

— « Oui, j'y vais. »

Et, sitôt perdu de vue, il courait se cacher.

Enfin, vers six heures du soir, on finit par rejoindre le *Mouppou* lui-même, bonne pâte, de bonne volonté. C'était cruel de lui faire porter une caisse, pendant quatre kilomètres, dans des chemins pareils. Mais qu'y faire ? Après lui, son fils et un autre sont venus ; et nous avons pu, enfin, nous mettre en route et porter à d'autres centres de chrétiens, pauvres et grands enfants, les bienfaits de la Religion — à laquelle ils demeurent fidèles, malgré tout.

Ah ! si, plus nombreux, nous pouvions les visiter plus souvent !... Alfred Huctin, *O. M. I.*

XI. — Mission à Verulam, Vicariat du Natal.

Quand on parle de la Paroisse de Verulam, on ne veut pas dire un clocher autour duquel se pressent les rues d'un village catholique, ni même un bourg entouré, à

quelque distance, de hameaux divers. Le Père Curé de Verulam — avec son premier (et unique) vicaire, âgé de 70 ans — doit desservir un district long de 75 kilomètres, au moins, sur quatre ou cinq kilomètres de large.

C'est une bande de terres riches, où croît, serrée et abondante, la canne à sucre. Et, dans ce pays, afin de répondre aux exigences de la culture, se sont établies des usines — des « moulins », pour écraser la canne et pour en extraire le jus sucré, que l'on cristallise.

Chaque usine représente un petit centre, avec une population européenne, de langue anglaise, et une population mauritienne, de langue française, sans compter les très nombreux indigènes et les Indiens. Et chaque centre compte une population catholique — qui, à l'heure présente, est presque exclusivement de langue française. Et il a fallu construire des chapelles dans chaque centre, car les distances et les travaux continus, au temps de la moisson, rendraient impossibles l'assistance à la sainte Messe et le devoir pascal.

A mesure que l'on s'éloigne de Durban, l'on rencontre, successivement, les « églises » de Mount-Edgecombe, d'Ottawa, de Verulam, de Mount-Moreland, de la Mercy, du Tongaat, de Darnall et, bientôt, de Tinley-Manor (laquelle est en construction).

Le R. P. Jean Quinquis, à son retour du front, s'est fait grand bâtisseur devant le Seigneur et a doté ce district de chapelles, — pour la plupart, bâtisses temporaires, en fer galvanisé et en bois — le tout, sur solides fondations, à cause de l'impossibilité d'acheter du terrain (les grandes compagnies terriennes se refusant à en vendre) et de l'instabilité des populations. Seules, deux de ces chapelles sont de structure stable et permanente : ce sont les petites églises de Verulam et du Tongaat.

Il a voulu remplacer aussi l'habitation croulante et incommode qui l'abritait, — lui et son vénérable compagnon, le R. P. François Rousseau — depuis bientôt vingt ans. Il s'est fait architecte, entrepreneur et maçon : et un joli presbytère, commode et frais, qui fait l'admiration de tous, s'est élevé à Verulam. Sa Grandeur

Mgr le Supérieur Général s'y est arrêté quelques heures, lors de son voyage au Natal...

Il restait un autre travail à faire. Jamais retraite paroissiale ou mission n'avait pu y être donnée, jusqu'ici. Mais le temps propice paraissait, enfin, arrivé. L'ardeur mise dans la construction des chapelles semblait de bon augure. Pâques arrivait tôt, cette année, et laissait aux deux Pères de la Cathédrale, qui devaient se charger du travail de la Mission, un peu plus de loisir, avant le commencement de la coupe des cannes, qui ne commence qu'au 1er mai, — date à partir de laquelle il serait, d'ailleurs, inutile de vouloir donner là-bas les exercices de la mission, car, pendant des mois, l'usine n'arrête plus, ni jour ni nuit.

On décida que *Darnall* serait, d'abord, évangélisé ; et le R. P. Léon Sormany s'y rendit, après le quatrième dimanche de Carême, pour huit jours. Les fidèles — qui avaient embelli leur chapelle, à cette occasion — étaient prêts ; et, après deux jours, le feu prenait aux poudres. Ce fut le triomphe de la grâce. Bonne volonté générale, chants enlevants, communions nombreuses, retours : personne ne résista à l'appel, et le Père Curé vit, avec bonheur, tous les hommes et toutes les femmes de la localité, s'approcher des sacrements. La Liturgie était à la souffrance, le dimanche de la Passion, jour de clôture, mais les cœurs étaient à la joie...

La nouvelle que Darnall s'était rendu, sans exception, à l'appel de Dieu donna le branle-bas dans le reste du district. L'émulation s'en mêla, — sainte émulation, s'il en fut ! Chaque localité désirait avoir, à son crédit, le plus grand nombre total de présences aux Messes et aux sermons du soir, le plus grand nombre de communions, etc. Les fidèles se prêchèrent la mission. Aussi les trois semaines du 9 au 29 avril furent-elles un temps de fatigues, sans doute, mais de consolations aussi pour tous.

Du 9 au 15 avril, les RR. PP. Sormany et Gabriel Viallard prêchèrent à *Mount-Edgecombe* et *Ottawa*. Pour donner toute facilité aux fidèles, les Pères Mission-

naires alternaient, chaque jour. Dès cinq heures du matin, une auto les transportait de Verulam à Ottawa (4 kilomètres) et à Mount-Edgecombe (8 kilomètres), pour la Messe de cinq heures et demie, laquelle était suivie d'une instruction ; puis, à sept heures, Messe encore, avec instruction. Le soir, à sept heures et demie, chant de cantiques, sermon, Bénédiction du Très Saint Sacrement et avis.

Mount-Edgecombe déclencha, tout de suite. A Ottawa, par suite de différends qui dataient de plusieurs années, cela fut plus difficile, au début. On y craignait l'endurcissement de deux nombreuses familles ; mais les âmes du Purgatoire renversèrent les obstacles. Et, lorsque l'on fit le dénombrement, le lundi matin, le Père Curé put constater qu'à Mount-Edgecombe trois hommes avaient seuls refusé les sacrements (bien qu'ils fussent venus à la mission). Et Ottawa renouvelait la joie de Darnall, car pas une âme n'y manquait à l'appel.

Le 15 avril, dans l'après-midi, une croix de mission était plantée à Mount-Edgecombe. Le signe du salut s'élevait ainsi au bord de la route où, la veille, une procession de quelques milliers de païens hindous avait promené de hideuses idoles. Puisse le triomphe de la Croix n'être pas trop différé !...

Le 16 avril, au soir, les Pères Missionnaires recommençaient leur travail, — cette fois, à *Mount-Moreland* et à *La Mercy*. Ces deux localités sont séparées, l'une de l'autre, par des terrains très accidentés, qui demandaient une demi-heure de voiture. Même tactique que précédemment, sauf qu'une Messe seulement était dite et que les exercices du soir, à Mount-Moreland, commençaient plus tôt.

Ce fut à La Mercy que la grâce fut le moins appréciée. Non pas que le district soit mauvais ; mais, en comparaison avec les autres, ce fut moins bien, — neuf ou dix hommes résistèrent. A Mount-Moreland, un seul, par suite de son état « irrégulier », manqua à l'appel... Le 22 avril, la mission se terminait, en ces deux endroits.

Du 23 au 29 avril, il nous restait à évangéliser les deux

districts de *Verulam* et du *Tongaat*. La position changeait. Verulam se donne les airs d'une petite ville, coquettement assise sur le flanc de coteaux formant amphithéâtre. Les catholiques de l'endroit sont disséminés et n'ont pas la cohésion que donne une occupation commune. Quant au Tongaat, il demandait des prédications en anglais. Fiers de leur nouvelle église, qui domine le site où jadis le Napoléon zoulou avait un de ses principaux *kraals*, les catholiques, non seulement voulaient pour eux-mêmes le bienfait de l'instruction, mais désiraient mettre à la portée de leurs voisins protestants l'occasion d'entendre ce qu'enseigne l'Église catholique. De plus, les enfants, presque sans exception, ne parlent couramment que l'anglais. Il y avait donc, en ces deux endroits, un élément d'incertitude, au point de vue réussite.

Le Bon Dieu sut faire surmonter les obstacles. Verulam se montra fidèle à la voix du Seigneur ; et il semble bien que la totalité des catholiques de langue française s'approcha des sacrements. Au Tongaat, les instructions du matin et les avis du soir se donnèrent en français, et le sermon du soir, avec les cantiques, furent en anglais. Et ce fut Tongaat qui réussit à avoir le plus grand nombre de communions : le 29, à la Messe de clôture, 101 personnes, en comptant les enfants, étaient présentes, et 54 d'entre elles reçurent leur Dieu. Bien des retours y vinrent consoler les Missionnaires. A Verulam, la Messe de communion fut bien suivie ; et tous revinrent à la grand'Messe — que chanta notre vétéran, d'une voix qui démentait son âge.

Cependant, Ottawa n'était pas satisfait. On s'était démené, pendant la quinzaine. Celui-ci avait donné des briques, celui-là du ciment, un autre deux madriers de bois dur, un quatrième son travail, et un autre encore son argent ; et une magnifique croix se trouvait là, attendant qu'on la bénît.

Dans l'après-midi du dimanche 29, au milieu des acclamations, des chants de *Vive* Jésus, *vive sa Croix*..., après le chant de la préface *de Cruce* et la bénédiction, la procession se forme donc. Les hommes portent, fièrement,

la croix — qu'on fixe, ensuite, sur un piédestal de cinq marches, au bord de la grand'route.

Il n'y avait qu'à laisser parler son cœur. Les fidèles d'Ottawa et ceux de Verulam et de Mount-Edgecombe, accourus pour la cérémonie, étaient tout disposés à recevoir nos enseignements, même crucifiants pour la nature, et, espérons-le, à les mettre en pratique...

En résumé, sur une population de 550 personnes adultes, évangélisée pendant ces quatre semaines, de 15 à 20 (tout au plus) ont refusé de céder à la grâce ; on compte une centaine de retours, une demi-douzaine de mariages revalidés, près de 900 confessions et près de 1.500 communions. La Bonne Mère des Missionnaires a bien fait les choses. La Messe de *Requiem* — chantée pour tous les défunts de la paroisse et pour les parents, amis et connaissances des paroissiens — fut le meilleur des sermons dans chaque localité ; la consécration des enfants à la Très Sainte Vierge mit tout le monde en branle ; et les deux plantations de croix firent beaucoup d'impression...

Il n'est pas banal qu'une mission se prêche en français, au sud de l'Afrique ; et j'ai voulu en consigner le souvenir pour nos *Annales*. Ce n'est, du reste, qu'un des côtés de la vie de mission au Natal. Il faudrait vraiment, ici, le don des langues ! A la procession du Très Saint Sacrement, qui se déroule par les rues de Durban, à l'occasion de la Fête-Dieu, nous avons compté des fidèles de dix-huit (18) langues différentes ! C'est la variété dans l'unité (1) !...

Léon Sormany, *O. M. I.*

(1) L'actuel Vicariat apostolique du Natal — après qu'en ont été détachés le Vicariat de Mariannhill, la Préfecture du Zoululand et la Préfecture du Swaziland — comprend les quatre districts de Pietermaritzburg, de Durban, d'Oakford et de Ladysmith, avec 18 paroisses ou missions, pour un personnel de 39 Oblats (1 Évêque, 33 Pères, 2 Frères Scolastiques et 3 Frères convers).

XII. — Mission d'Emmaüs, au Vicariat du Basutoland [1].

Le Basutoland, colonie anglaise de l'Afrique australe, grand comme un vingtième de la France, a une population d'un demi-million d'habitants. La Mission des Pères Oblats a été séparée, en 1894, du Vicariat de Kimberley et érigée en Vicariat apostolique, par décret du 9 février 1909. On y compte 31.598 catholiques. Les Missionnaires y sont aidés par des Frères Maristes, des Sœurs de la Sainte-Famille (dont 37 religieuses indigènes), des Sœurs de la Sainte-Croix (de Menzingen) et 45 catéchistes indigènes.

Si vous voulez faire connaissance avec la Mission d'Emmaüs, prenez une carte du sud de l'Afrique, et vous verrez, au nord-ouest des montagnes du Drakensberg, une petite contrée appelée Basutoland — qu'on a surnommée « la Suisse du Sud africain ». A cause de ses montagnes escarpées, de ses vallées pittoresques, de son climat tempéré et salubre, elle mériterait entièrement ce nom, si ce n'était l'absence des forêts et des beaux lacs. Située vers le sud-ouest de ce pays, la Mission est adossée à l'un des contreforts de la chaîne du Drakensberg.

De là, la vue s'étend à l'ouest, le long de la vallée de Touaing jusqu'à la montagne de Kolo — ardemment convoitée par les juifs de toute sorte, à cause de ses diamants.

A 15 kilomètres, au sud-ouest, se trouve Thaba-Tsueu (le Mont Blanc), qui, avec les restes de son cratère et le cone central qui le domine, garde encore l'aspect mystérieux d'un volcan éteint.

Au sud, se rencontre le plateau de Matélilé et la montagne de même nom, sur les flancs de laquelle sont perchés de nombreux et gros villages indigènes.

Au nord-est, si on passe une petite colline, on entre dans la vallée de Ma-Macbane (la Mère aux Tourterelles).

(1) Extrait des *Missions Catholiques*, de Lyon : 55e année, N° 2796 (12/19 janvier 1923), pp. 13-16.

A 25 kilomètres, à l'est, coule le Makhaleng, qui doit son nom aux aloès qui ornaient, autrefois, les bords de cet affluent de l'Orange.

Enfin, au loin, à l'est, se trouve la rivière et la vallée du petit Orange.

C'est dans ces vallées et ces montagnes, sur un rayon variant de 15 à 50 et même 100 kilomètres, que s'exerce l'activité du Missionnaire d'Emmaüs.

* * *

La première église d'Emmaüs fut bâtie, en 1904, par le P. François LeBihan, un des premiers Oblats arrivés au sud de l'Afrique. Un jeune prêtre, que je devais remplacer bientôt après, l'aidait à desservir cette station.

Les débuts ne furent pas sans difficulté. Ce fut, d'abord, l'opposition de certains chefs païens. Puis, les protestants, déjà nombreux dans le pays, se mirent en campagne, colportant partout leurs vieilles rengaines contre le Catholicisme.

Enfin, quelques protestants et païens se concertèrent secrètement. On appela, dit-on, un sorcier qui, grâce à des herbes connues de lui seul et des formules cabalistiques, se chargerait de démolir la Mission. Le cheval du Missionnaire fut aspergé du remède préparé d'avance. Peu de temps après, — ô prodige ! — le jeune prêtre faisait une grave maladie, et le toit de l'église était emporté par un cyclone.

Qu'il y ait une relation entre les remèdes d'un sorcier et l'apparition d'un cyclone, la chose est pour vous, cher lecteur, un peu plus difficile à avaler qu'un poisson d'avril, mais, pour les Basutos, cela ne fait pas la moindre difficulté.

Quoi qu'il en soit, cet accident retarda, pour deux ans, le progrès de la Mission. Mais, lorsqu'une nouvelle chapelle fut bâtie et que la station devint résidence, les conversions affluèrent, de plus en plus nombreuses. Une école, confiée au dévouement des Sœurs de la Sainte-Croix, ne contribue pas peu à ce progrès. Presque dès le commen-

cement, les baptêmes dépassent la centaine, chaque année. Cette dernière année, j'en ai eu 300. Les catéchumènes atteignent, maintenant, le chiffre de 8 à 900.

* * *

Et cela, en dépit de l'opposition faite par le protestantisme et en dépit des procédés haineux de nos ennemis.

Car un d'entre eux, un ministre méthodiste indigène qui se donne le titre d'évêque, vint, une nuit, durant mon absence, piller ma pauvre habitation. Il dut faire, pour cela, un pèlerinage et une retraite aux prisons du Gouvernement. Cependant, il se tira plus ou moins d'affaire, en cherchant un alibi ; et, plutôt que de passer pour un voleur, il se prétendit coupable d'un méfait encore plus vilain, qui le fit renvoyer devant les tribunaux indigènes et condamner à une forte amende. Il faut ajouter qu'à quelque chose malheur est bon, car notre prétendu évêque, poursuivi par les sarcasmes de la population, dut s'exiler, et l'on fit à son embryon d'église un enterrement de première classe.

La propagande anticatholique faite par les ministres calvinistes est, sans doute, la principale difficulté que nous rencontrons en Basutoland. Étant arrivés trente ans avant nous, ils se hâtèrent de fonder des écoles, d'où sont sortis les centaines de catéchistes qu'ils ont lancés dans tous les coins du pays. Leur mot d'ordre n'est pas tant d'instruire la jeunesse ou de faire des convertis que d'empêcher l'Église catholique d'avoir des adeptes.

Heureusement, Dieu tire souvent le bien du mal, et les attaques dirigées contre nous ne servent qu'à faire rejaillir la vérité. Aussi peut-on dire (et le nombre des conversions le prouve) que la masse du peuple est bien disposée à notre égard.

* * *

Un autre ennemi du bien, parmi les noirs, c'est le sorcier ou médecin cafre. On le reconnaît à son bonnet en peau de singe, orné de quelques épines de porc-épic.

Il porte à son cou des amulettes ou des os divinatoires qui, jetés par terre, lui indiqueront, suivant leur position, si tel cheval disparu se trouve dans tel ou tel endroit, si tel malade est victime d'un sort jeté par un tel, etc...

Il a dans son sac, en peau de *nakeli* (sorte de putois), des racines ou remèdes pour guérir toutes les maladies et même pour en produire. Il vous donnera, moyennant argent comptant, des remèdes pour protéger votre maison contre les jeteurs de sorts et le tonnerre, des remèdes pour éloigner les oiseaux de votre champ de blé ou de sorgho, des remèdes pour faire la pluie ou le beau temps, des remèdes pour produire l'amour ou la haine, etc.

C'est ainsi qu'il entretient, aux dépens du Christianisme, les superstitions païennes. Cependant, le sorcier n'a pas ici la haine de la religion ; il agit par intérêt, parce que son métier le fait vivre, — c'est son gagne-pain.

Puisque nous parlons des ennemis du Missionnaire, il faut bien dire un mot du principal adversaire — le démon.

Il existe ici, dit-on, un petit homme trapu — et couvert de poils, comme un chien. Beaucoup de Basutos prétendent l'avoir vu ; c'est le *tokolosi*.

Il vient à eux, pendant la nuit, — rarement, en plein jour — se faisant, quelquefois, précéder de bruits étranges, Il les saisit à la gorge, s'assied sur leur poitrine, les menace, les frappe. S'ils sont catholiques, il leur commande de ne plus porter de médailles ni de chapelets, de ne plus venir à l'église. Quand le patient n'aime pas la compagnie de ce petit bonhomme, on appelle le sorcier, qui, avec le plus grand sérieux du monde, ordonne un certain nombre de prescriptions ridicules. Alors le *tokolosi* s'en va ou bien demeure, selon son bon plaisir.

Je n'ai pu encore obtenir de preuve évidente au sujet des faits et gestes de ce poilu-là. D'ailleurs, c'est à l'hystérie, maladie fréquente parmi la jeunesse du pays, qu'on doit attribuer la plupart de ces songes ou visions. Cependant, il est non seulement possible mais fort probable que certains faits attribués au *tokolosi* sont vraiment l'œuvre du démon.

Il serait aisé d'allonger ce chapitre, en racontant cer-

tains faits curieux qui sentent l'action diabolique. Mais qui dira, par contre, les vrais miracles de la grâce, miracles connus de Dieu seul, et que Notre-Seigneur se plaît à répandre sur cette contrée ? Qui connaîtra jamais les actes héroïques, les difficultés surmontées par quelques âmes pour obtenir la grâce de la conversion ? Objections, moqueries, menaces de la part des parents et amis, — pour les femmes, opposition formelle de la part de leur mari, — opposition encore plus obstinée, pour l'enfant, de la part de ses parents. Sans doute, il y a, parmi ces centaines de néophytes, un certain nombre de déchets ; mais les vrais apostats sont rares.

D'autre part, on ne peut qu'admirer ces nombreux chrétiens qui, pour venir à la sainte Messe et s'approcher de la sainte Table, font, régulièrement, de 15 à 20 kilomètres, à jeun. Nombreuses aussi sont les âmes qui, une fois sanctifiées par le Baptême, prennent en horreur le péché et gardent, sans défaillir, les lois de Dieu et de l'Église.

* * *

Pour montrer comment Dieu se manifeste, quelquefois, à ces païens qu'Il appelle à la lumière de la Foi, je citerai l'exemple de Maquoaeba — qui fut, plus tard, Josefa Koloti, un des premiers convertis de cette Mission.

Il était né dans un coin de la montagne, avait grandi dans le paganisme, lorsqu'il vit un jour, étant dans sa hutte, un livre ouvert surmonté d'une croix. Il eut l'impression qu'il lisait ce livre. La vision disparut et revint encore une fois.

Le sorcier qu'il consulta lui dit qu'il avait « l'esprit de la conversion ». Des protestants, auxquels il demanda s'il n'existait pas une Église qui honorât spécialement la Croix, lui répondirent que oui, mais que cette Église était mauvaise, déformée par de vieilles routines et que, d'ailleurs, elle n'existait pas en Basutoland.

Enfin, il apprit qu'il y avait, à 70 kilomètres de là, une Mission catholique, appelée Roma. Ne pouvant y aller lui-même, car il était maladif, il y envoya son frère.

Celui-ci vit à Roma le saint P. Gérard, qui l'exhorta et le renvoya au P. LeBihan, alors en charge de la Mission de Montolivet. Le jeune homme fit à pied les 90 kilomètres qui séparent Roma de Montolivet, fut reçu lui-même catéchumène, et revint chez lui, apportant à son frère une croix et un petit catéchisme.

Quelle joie ce fut pour notre Maquoaeba ! Il prit la croix, qu'il baisa affectueusement. Puis, saisissant le livre, il dit : « Oui, c'est bien ce livre-là que j'ai vu. » Et, l'ouvrant, il se mit à lire couramment, — lui qui, quelques jours auparavant, ne savait ni A ni B. Ce fut un émoi dans tout le pays. Le chef du district, étant parfaitement sûr que ce jeune homme n'avait jamais appris à lire, voulut lui-même constater le prodige.

Ce don que Dieu lui faisait, Maquoaeba ne le laissa pas infructueux. Lorsque je visitai cette contrée, deux ans plus tard, j'y trouvai plus de quarante chrétiens ou catéchumènes, auxquels il avait appris les prières et le catéchisme. Il vécut encore quelques années, édifiant tout le monde par sa douceur, son humilité, sa piété, récitant le rosaire en entier tous les jours, souvent deux ou trois fois par jour, venant à l'église assez régulièrement, malgré son état maladif et les 30 kilomètres qui le séparaient d'ici. Enfin, il rendit sa belle âme à Dieu, après avoir reçu les derniers sacrements.

* * *

On pourrait multiplier des traits de ce genre, tant il est vrai que Dieu, pour orner son Paradis, sait cueillir des fleurs de toutes couleurs, dans tous les pays, dans toutes les langues et toutes les nations. Mais, si des conversions aussi édifiantes sont une grande consolation pour le prêtre, il y a, néanmoins, une question qui devient une grosse source d'angoisse pour les Missions du Basutoland.

La plupart d'entre nous ont à leur charge de 2 à 4.000 chrétiens et catéchumènes, éparpillés sur un rayon variant entre 20 et 50 kilomètres et même davantage.

Pour empêcher que les brebis trop éloignées de l'église ne s'égarent et ne se perdent, il a fallu et il nous faut encore fonder des succursales, où l'on installe, à présent, des maîtres d'école indigènes, mais qui pourront devenir, plus tard, de vrais centres de Missions ou paroisses, lorsque nous aurons reçu du renfort.

Or, vous savez, cher lecteur, qu'une fondation ne se fait pas avec rien. Pour installer une pauvre petite église-école, il faut de l'argent, beaucoup d'argent, — au moins, un millier de francs. Cette somme paraîtra, sans doute, peu de chose à certaines personnes riches ; mais le bien qu'elles feraient, en prenant à leur charge une ou deux succursales, serait incalculable. Pour un petit sacrifice et une somme peu considérable, elles fourniraient à une multitude d'âmes le moyen de se convertir et de prier pour leurs bienfaiteurs. En même temps, elles donneraient à Notre-Seigneur un nouveau pied-à-terre, où notre divin Sauveur descendrait, à intervalles réguliers, par le saint Sacrifice de la Messe.

N'est-ce pas, cher lecteur, qu'il serait difficile de mieux employer son argent ?

François Laydevant, *O. M. I.*

Statistique 1921-1922 (Basutoland).

Évêque	1	Conversions du paganisme	2.578
Pères Oblats	20	Total des conversions	2.708
Frères Oblats	5	Baptêmes d'enfants	1.620
Frères Maristes	6	Baptêmes d'adultes protestants	69
Religieuses de la Ste-Famille :		Baptêmes d'adultes païens	2.759
a) européennes	34	Baptêmes en danger de mort	182
b) indigènes	34	Total des baptêmes	4.640
Religieuses de la Ste-Croix (européennes)	22	Mariages	276
Instituteurs noirs	148	Confessions	121.135
Catholiques	34.897	Communions	185.427
Catéchumènes	10.313	Extrêmes-Onctions	369
Grandes églises	17	Viatiques	298
Écoles	116	Sépultures	996
Enfants aux écoles	7.649	Confirmations	465
Conversions du protestantisme	130		

GALERIE DE FAMILLE

IV. — R. P. Jacques BACH, 1831-1908 (734) [1].

Le vénéré et saint Religieux, auquel nous consacrons ces lignes, naquit, en l'an 1831, le premier jour de mai, — comme si l'auguste Vierge eût voulu annoncer qu'Elle se réservait cet enfant.

Il appartenait, par sa naissance, au Diocèse de Metz, qui, de tous les diocèses du monde, a donné le plus d'Oblats à la Congrégation — jusqu'à ce jour, leur nombre est de cent quarante-quatre (144) ; Montréal et Quimper viennent ensuite (2).

La famille Bach était profondément chrétienne. Le père, homme d'une foi de roche, aimait, le dimanche, à aider Monsieur le Curé dans la préparation du saint Sacrifice ; et le recueillement, la piété, l'esprit surnaturel qui l'animaient, quand il se donnait à ces religieuses fonctions, frappaient tous les regards.

Bien généreusement, il donna trois de ses fils au Seigneur — l'aîné, Jacques, qui devint Oblat de Marie Immaculée, le second, qui entra dans l'Institut des Frères de Saint-Jean-Baptiste de la Salle, et un troisième, qui fit partie du clergé séculier.

Lorsque, jeune encore, le futur Missionnaire eut exprimé à sa famille le désir de se consacrer au Bon Dieu, on l'envoya faire ses études, préparatoires au sacerdoce,

(1) Notice due à la plume du R. P. Célestin Léglise, Supérieur de notre Maison de Metz.

(2) Voir, plus loin, p. 548 *(Documents à Consulter)*, le chapitre intitulé : *Les Oblats du Diocèse de Metz.*

au Collège diocésain de Bitsch — d'où sont sortis tant d'excellents prêtres et d'éminents religieux. Là, il eut, pour condisciples, celui qui devait succéder à Mgr Dupont des Loges sur le trône épiscopal de Metz, après avoir été son coadjuteur, Mgr Louis Fleck, le dernier évêque français durant les années de l'annexion, ainsi qu'un autre personnage non moins célèbre, Mgr Kurst, Protonotaire apostolique, qui fut, durant de longues années, le Vicaire général estimé et aimé de ces deux évêques.

Ordonné prêtre, en 1855, l'abbé Bach fut nommé Vicaire de Saaralbe, puis Curé de la Paroisse de Spichern.

Mais le désir d'une vie consacrée davantage au Seigneur, l'amour de la solitude qui fut constamment son attrait dominant, le besoin de se donner plus encore au recueillement et à la prière ne cessaient de le travailler. Un moment, il songea à entrer dans l'Ordre, sévère et retiré, des Chartreux. Le R. P. Donat Michaux, son compatriote, qu'il rencontra et dont il devint l'ami, lui fit connaître notre Congrégation, lui en dit l'esprit et les œuvres, et, bientôt, le jeune Curé de Spichern demandait et obtenait de son évêque l'autorisation de quitter sa paroisse, pour entrer au Noviciat de Nancy. Dieu avait ses vues.

De Nancy, qui fut sa première résidence, puis de Notre-Dame-de-Sion, il put, fréquemment, venir prêcher la parole de Dieu dans cette partie du Diocèse de Metz, dont la langue parlée était et est encore la langue allemande. Rares étaient, à cette époque, les missionnaires aptes à évangéliser ces paroisses ; aussi le Rév. P. Bach avait-il un ministère des plus absorbants.

Survinrent la Guerre de 1870, l'annexion de la Lorraine et, bientôt ensuite, le *Kulturkampf* et le départ des religieux. Quiconque n'était pas de nationalité lorraine ou allemande ne pouvait exercer le ministère ni prêcher, dans le pays.

En 1880, Mgr Dupont des Loges, recevant la visite du Maréchal de Manteuffel, homme aux idées larges et droites, lui exprima la grande peine que causait à son cœur

d'évêque ce manque d'apôtres et le mal qui en résultait pour la Religion et le besoin moral des populations. Il demanda d'être autorisé à faire venir, dans un lieu de pèlerinage abandonné complètement, depuis dix ans, quelques religieux Oblats qui, à la suite des décrets, allaient être expulsés de France. Le Maréchal promit à l'Évêque de s'employer de toute son autorité à obtenir cette faveur.

Quelques semaines plus tard, Mgr Dupont des Loges écrivait au R. P. Bach de venir s'entretenir avec lui, lui communiquait l'heureuse nouvelle et l'envoyait relever de ses ruines le sanctuaire du pèlerinage et la Maison de Saint-Ulrich et devenir l'apôtre du pays.

Comme toutes les œuvres de Dieu, les débuts furent pénibles. Tout était en ruines, tout à refaire, à édifier. La première nuit fut passée sur le plancher — sans lit et sans couverture. Aidé d'un excellent Frère convers, le Fr. Dreyer, le P. Bach aménagea, petit à petit, la résidence et reconstitua la chapelle — où les pèlerins accoururent de nouveau (1). En même temps, il donnait des missions : pas une paroisse du pays lorrain où il ne soit allé porter la parole de Dieu, dans le cours de sa longue existence apostolique.

Il n'était pas orateur, dans le sens complet du mot ; mais il prêchait avec force et simplicité, à la fois ; pas de style recherché, mais, en revanche, il prêchait l'Évangile et savait dire à ses auditeurs toutes les vérités qu'ils avaient besoin d'entendre, pour la réforme de leurs mœurs.

Où il excellait, c'était au confessionnal. « Où a passé le P. Bach », disait un curé, « on est sûr que les consciences ont été remises à neuf. » Dieu lui avait donné la patience pour passer, sans se plaindre aucunement, de longues heures au confessionnal, la lumière pour pénétrer les cœurs, la bonté pour leur inspirer confiance, et la fermeté pour ne pas transiger avec les principes...

(1) Voir la *Notice* du F. C. André Dreyer, 1844-1920, dans le N° 213 (juin 1921) des *Missions*, pp. 192-197.

Il fut un religieux, dans toute la vérité et l'ampleur du mot : religieux austère, rigide pour lui-même et même pour les autres, d'une inflexible régularité.

Fondateur de la Maison de Saint-Ulrich, il donna à cette maison un essor de régularité et de vie religieuse qui fait honneur à son premier Supérieur.

Amateur de la sainte pauvreté, — peut-être même, d'une façon trop extrême — il ne souffrait rien, dans la maison, qui sentît le superflu, le trop grand confortable. Tout y était simple : tout — oratoire, cellules, réfectoire, parloirs — portait le cachet de la pauvreté religieuse.

Observateur scrupuleux de nos saintes Règles, il demandait que l'on s'y conformât, du lever au coucher. Quoique vivant dans son pays natal, jamais (ou, du moins, presque jamais) il ne faisait visite aux siens ; et, quand il le faisait, c'était d'une manière passagère, sans y faire de séjour. Et comme il souffrait, quand il voyait certains abus, un trop grand esprit d'indépendance et d'immortification, vouloir faire irruption dans sa communauté, et comme il s'y opposait, — parfois même, avec une dureté qui n'était que l'expression d'un zèle essentiellement religieux !

Ces vertus et le zèle qu'il déploya, partout, pour le bien des âmes, lui valurent l'estime et la vénération de tout le diocèse...

L'âge l'ayant contraint à renoncer au ministère des missions, il fut envoyé, sur sa demande, au Noviciat de Saint-Gerlach — dont, après avoir été *socius* du R. Père Maître, il devint Supérieur, quand se fit la fondation de la Province Germanique.

Il n'y resta que quelques années. Il revint, une seconde fois, à Saint-Ulrich, — s'occupant de garder la maison, en l'absence des Pères, et d'entendre les confessions des pèlerins.

Mais, bientôt, la maladie lui retira ce ministère. Ses jambes se paralysèrent, progressivement.

Malgré lui, on célébra ses noces d'or sacerdotales. Sa grande modestie — car ce bon Religieux était un humble — eût voulu et exigeait même que tout se passât dans

le silence. Son ami, Mgr Karst, présida les fêtes ; ses frères, prêtre et religieux, y assistèrent, ainsi qu'une belle couronne d'amis et d'Oblats...

Peu après, le bon Père devint totalement impotent. Durant deux années, il ne put quitter sa cellule, — seul, ou presque, durant les longues heures du jour. La parole, petit à petit, lui fit également défaut. Mais jamais l'ombre d'une plainte ou d'un gémissement ne sortit de ses lèvres.

Il priait pour ses Frères absents et demandait à DIEU de bénir leur apostolat. Il n'avait, sur sa table, que son *Manuel de Prières* et un petit crucifix — qu'il baisait très souvent...

Subitement, le 21 juin, il fut pris d'une attaque. Il reçut les derniers Sacrements ; et, le 23, il rendit son âme au DIEU qu'il avait beaucoup aimé et si bien servi.

C'était la veille de la fête de Saint Jean-Baptiste, Précurseur de JÉSUS, — dans l'octave de la fête du Très Saint Sacrement, qu'il avait tant prêché, — et la veille aussi de la fête du Sacré-Cœur de JÉSUS.

Ses funérailles furent bien touchantes. De très nombreux prêtres y assistèrent. Les journaux de la contrée lui consacrèrent des articles élogieux — qui redisaient tout le bien qu'il avait su accomplir et mettaient en relief ses vertus et sa modestie.

Il repose à l'ombre de la chapelle de Saint-Ulrich, et sa mémoire reste en honneur dans le pays.

R. I. P.

V. — R. P. Joseph LeSTANC, 1830-1912 (816).

Le 4 mai 1912, est décédé, à l'Hôpital Sainte-Croix, de Calgary, Alberta (Canada), un vétéran des Missions de l'Ouest, le R. P. Joseph-Jean-Marie LeSTANC.

Malgré ses 82 ans, bientôt révolus, le vaillant Missionnaire avait conservé toute sa vigueur intellectuelle. Six

jours seulement avant sa mort, il adressait, de Midnapore, au R. P. Adrien Morice, un mémoire, rempli de détails historiques très importants sur les événements auxquels il a été mêlé, pendant sa longue carrière. Grâce à la bienveillance du possesseur de ces précieuses notes, nous sommes en mesure de retracer avec exactitude la trame de la vie du regretté défunt.

Joseph-Jean-Marie LeStanc naquit, le 19 août 1830, à Saint-Pierre-Quilbignon, département du Finistère, en France, et fit ses études à Saint-Pol-de-Léon, — à l'ombre du « clocher à jour » — de 1844 à 1850.

Il entra, ensuite, au Grand Séminaire de Quimper, où il étudia la théologie, de 1850 à 1853, et où il reçut les Ordres mineurs, ainsi que le sous-diaconat et le diaconat.

C'est alors qu'il résolut de se faire Oblat. Il entra au Noviciat de Notre-Dame-de-l'Osier ; et il y fit profession, le 1er novembre 1854. Il fut ordonné prêtre, à Marseille, le 3 mars suivant, par Mgr de Mazenod, Fondateur de la Congrégation.

Placé, d'abord, à Notre-Dame-de-la-Garde, il y demeura jusqu'au 25 juin 1855 — date de son départ pour la Rivière-Rouge, où il arriva, le 19 octobre, en compagnie de M. l'abbé J.-B. Thibault, Vicaire général du Diocèse de Saint-Boniface, qui, après 22 ans d'absence, était allé, pour la première fois, revoir son cher Canada, c'est-à-dire la Province de Québec, comme on l'appelait alors, avec vérité, puisque les Territoires du Nord-Ouest ne faisaient pas encore partie du Canada.

« A mon arrivée à Saint-Boniface », raconte le vénéré Missionnaire, « j'y fus charitablement accueilli par le bon M. Louis Laflèche, Vicaire général, et par l'excellent Père François Bermond.

« Mon premier ministère consistait à faire les catéchismes, les baptêmes, les enterrements et les mariages. J'allais, tous les deux dimanches, dire la Messe, à Saint-Norbert, chez le vieux M. Tourond.

« Le 22 août 1856, je vis Mgr Taché, pour la première fois. Il venait de l'Ile-à-la-Crosse, où il avait hiverné. Il

ne passa que peu de jours à Saint-Boniface et partit pour le Canada et la France.

M. Laflèche quitta la Rivière-Rouge, au commencement de juin 1856, et retourna dans son Diocèse des Trois-Rivières. Le P. Bermond fut rappelé en France, au printemps de 1857, et il me semble que M. Bourassa partit vers le même temps. Le P. Jean LeFloch et le Fr. Isidore Clut (plus tard, évêque) arrivèrent dans l'été de 1857. Mgr Taché fut de retour de son voyage, vers la Toussaint de 1857, et amena M. Gascon (devenu Oblat).

« En 1858, l'église de la paroisse de Saint-Norbert fut livrée au culte et j'y fus nommé premier curé. Une école y fut aussitôt construite et les Sœurs Laurent et Dandurand s'y rendirent, entre Noël et le Jour de l'An. Une école de garçons fut aussi ouverte au presbytère même.

« Dans l'été de 1860, Mgr Taché, voulant aller visiter les Missions du Nord, me rappela à Saint-Boniface, pour m'y laisser en charge et me remplaça, à Saint-Norbert, par le R. P. Charles Mestre.

« Le 14 décembre de cette année, l'évêché et la cathédrale furent incendiés. Mgr Taché revint de son long voyage, vers le 20 février suivant. Jugez de sa douleur !

« Le Mardi Saint, Sa Grandeur m'envoya au Lac Manitoba, en traîne à chiens, pour y faire faire les Pâques à des Métis et à des Sauvages sauteux. Je n'avais pour me tirer d'affaire que deux mots (*Kawin* et *Enh*) et un examen de conscience en sauteux, fait par Monseigneur. J'y fis faire les Pâques à plus de 50 personnes. Je restai là deux mois, et, lorsque je commençai à comprendre et à parler la langue de ces gens, il me fallut revenir à Saint-Boniface et y reprendre la charge de la paroisse et de l'évêché, pendant que Monseigneur allait quêter, en Canada et en France, pour relever ses ruines.

« Dans l'automne de 1861, Mgr Taché envoya du Canada un maçon et un architecte (Fournier et Bissonnette), pour tailler la pierre et préparer les ouvertures de la nouvelle cathédrale. Sa Grandeur envoya aussi le P. Richer pour m'aider. Il me semble que Monseigneur ne revint au pays qu'en 1862 ; et, dans l'automne, l'église

neuve étant à peu près finie, il fit la translation des restes de Mgr Provencher sous le chœur du côté de l'évangile.

« Tous les ans, Monseigneur m'envoyait en mission chez les Maskégons, en bas du Fort de Pierre (en haut de Selkirk). Nous avions là deux ou trois familles catholiques ; et j'allais, de temps en temps, passer quelques jours avec elles. J'ai baptisé là quelques rares Sauteux. J'ai aussi rencontré, à cet endroit, des Métis sauteux du Fort Alexandre, qui me supplièrent d'aller les voir. A mon retour à Saint-Boniface, je racontai cela à Monseigneur ; et Sa Grandeur me permit, volontiers, d'aller visiter cette place — où je trouvai environ 40 Métis sauteux catholiques et quelques Sauvages sauteux bien disposés.

« Au Fort Alexandre, j'appris qu'il y avait d'autres Métis catholiques au Fort Frances ; et, grâce à l'obligeance du bourgeois du district, M. Thomas Taylor, j'y allai deux fois, en 1868 et en 1869.

« En 1869, je me rendis même au Lac Seul, où je trouvai les meilleures dispositions parmi les Sauvages et où je fis une trentaine de baptêmes. Dieu sembla bénir mon voyage, qui avait été très pénible, en proportion des misères que j'avais eu à surmonter.

« Le R. P. Florent Vanderberghe, venu à Saint-Boniface, en qualité de Visiteur général, en 1862, me nomma Supérieur de la Maison vicariale ; et ce titre me resta jusqu'à mon départ de la Rivière-Rouge pour Qu'Appelle, le 8 septembre 1870. J'avais aussi le titre de premier Consulteur ordinaire et d'Admoniteur du Supérieur vicaire, — et ce titre me fut conservé dans le Diocèse de Saint-Albert.

« Je fus aussi chargé du Collège de Saint-Boniface, pendant deux ou trois ans, tout en étant Supérieur des Oblats.

« Nous avions quelques vacances à Noël ; et j'en profitais, pour visiter mes Maskégons, en bas du Fort de Pierre.

« En 1868 et en 1869, étant déchargé du Collège, j'obtins de Mgr Taché la permission d'hiverner au Fort

Alexandre, pour instruire les Métis qui s'y trouvaient et tenter un effort auprès des Sauteux de cette place. Tout cela rallumait, tranquillement, le feu du Catholicisme, presque éteint dans ces parages — autrefois évangélisés par M. l'abbé Belcourt, le P. Pierre Aubert et le P. Henri Faraud, mais abandonnés depuis une vingtaine d'années.

« Au printemps de 1869, je partis, avec deux jeunes gens (Joseph Bruyère, 17 ans, et Antoine Egashîg, 16 ans), pour le Lac la Pluie et le Lac Seul. C'est le plus pénible voyage que j'aie jamais fait ; mais les consolations furent bien grandes.

« Je fus de retour à Saint-Boniface, vers le mois d'août. Mgr Taché était parti pour le Concile du Vatican, sans me laisser un mot de direction et sans nommer un administrateur. Seulement, le P. Jean Tissot avait commission de me remettre toutes les clés et de me dire que j'étais chargé de tout...

« Les étrangers arrivaient, alors, nombreux du Canada. La nouvelle s'était répandue dans la colonie que la C^ie^ de la Baie d'Hudson avait vendu le pays au Canada ; et il se manifestait un malaise et un mécontentement général. Pour mettre le comble à la mesure, des arpenteurs, envoyés par le Gouvernement canadien, se montrèrent injustes et insolents envers les Métis. Des assemblées furent convoquées par Louis Riel ; et l'on fit défense aux arpenteurs de continuer leurs travaux, etc., etc.

« Mgr Taché revint de Rome, à la demande du Gouvernement canadien, et je partis pour Qu'Appelle. Quoique je ne fusse pas administrateur, les étrangers me croyaient revêtu de ce titre et me tenaient responsable de tout. Craignant donc que ma présence à Saint-Boniface ne causât des embarras à Monseigneur, je sollicitai la permission d'aller à Qu'Appelle, où le P. Jules Decorby était seul, depuis longtemps. Chemin faisant, je rencontrai un *picotté*, mourant sur le bord de la route. J'eus, tout juste, le temps de le confesser ; et il mourut, en me léguant sa maladie — qui me fit beaucoup souffrir, jusqu'à Qu'Appelle, où elle me quitta, subitement, vers trois

heures de l'après-midi, le deuxième jour après mon arrivée, vers le 1er octobre 1870.

« Le 4 octobre, mes gales n'étaient pas encore toutes tombées, lorsqu'un cavalier arriva de la Montagne du Bois (Saint-Ignace des Saules, Willow-Bunch), demandant un prêtre pour son frère mourant. Le P. Decorby voulut partir avec ce bon Métis, Charles Houle, mais je m'y opposai ; je tenais à y aller moi-même. Mes compagnons de voyage m'avaient appris qu'il y avait là un gros camp de Métis, dont le plus grand nombre n'avaient pas vu le prêtre, depuis des années. Le P. Decorby ne pouvait pas abandonner sa Mission, pour aller demeurer avec ces pauvres chasseurs, tandis que je pouvais, moi, au moins y passer l'hiver. Je partis donc, monté sur une mauvaise charrette, toute bardée de lanières de cuir et menaçant de s'effondrer en chemin, — ce qui arriva. Il me fallut alors faire 30 ou 40 milles à cheval. Oh ! que j'étais fatigué, à mon arrivée ! Pour comble de désolation, le malade était mort, le jour même de mon départ pour Qu'Appelle. Dès que la nouvelle de mon arrivée fut connue, les Métis arrivèrent de toutes parts et me conjurèrent de passer l'hiver avec eux. Il y avait là près de cent familles. En quelques jours, ma maison fut debout et terminée. Une bonne famille, celle de Joseph Poitras, prenait soin de moi. Avec ces bons Métis, quoique les buffalos fussent rares, cet hiver-là, je ne manquai de rien. Au printemps, ils me firent présent d'un *buggy* tout attelé, pour les accompagner à la chasse.

« Pendant les quatre années que je passai avec eux, je profitais, en juin et en juillet, d'une occasion où quelques familles de mon camp ou paroisse ambulante allaient à Qu'Appelle ou à Winnipeg, pour les y accompagner et jouir, durant un ou deux mois, de la vie de communauté. Ensuite, réconforté intérieurement et extérieurement, je retournais à la grande prairie rejoindre mes Bédouins chrétiens ; et j'y ramenais la joie et le bonheur. Oui, je puis le dire sans crainte, ma paroisse ambulante, composée d'environ deux cents familles, était la meilleure de l'Amérique. Mes Métis étaient seuls, et il n'y avait pas

de Blancs parmi eux. Tous les matins, j'avais une grande assistance à la Messe ; dans la journée, je faisais le catéchisme et l'école aux enfants ; et, le soir, tous ceux qui le pouvaient venaient à la prière. Durant ces quatre années, je fis près de trois cents baptêmes, — pour ne pas parler des autres ministères. Non seulement les Métis me fournissaient ma subsistance, mais, dans les bonnes années, je recevais — en argent, pelleteries, provisions ou chevaux — une valeur de sept cents à mille piastres... »

Nos lecteurs regretteront, comme nous, que ces notes se terminent ici. Elles nous peignent sur le vif la vie des Missionnaires d'autrefois et celle du vénérable défunt, dont nous retraçons la belle carrière.

De la Montagne de Bois, le P. LeStanc alla établir une Mission à Fort Pitt, et, en 1876, il devint curé de Battleford, Sask. De là, il passa dans ce qui forme, aujourd'hui, la Province de l'Alberta et y exerça le saint ministère, en divers endroits. Il s'était retiré, il y a environ un an, à l'hospice fondé par le R. P. Albert Lacombe, à Midnapore, près de Calgary.

Nous n'ajouterons pas de commentaires à ces notes biographiques, qui sont le plus beau panégyrique que l'on puisse faire de sa longue vie d'abnégation et de dévouement. Elles démontrent, éloquemment, qu'il fut un prêtre selon le cœur de Dieu, un religieux fervent et un apôtre infatigable...

Nous espérons que le regretté Missionnaire — qui s'est éteint à l'âge avancé de 82 ans, après en avoir consacré 57 au service de l'Église dans l'Ouest — jouit déjà, depuis longtemps, du lieu de rafraîchissement, de lumière et de paix !... *R. I. P.*

Indiens du Canada.

Voici le nombre, par provinces, des Indiens du Canada, d'après le dernier rapport du Gouvernement fédéral : — 1. Ontario, 26.411 ; 2. Colombie, 25.694 ; 3. Québec, 13.366 ; 4. Manitoba, 11.694 ; Saskatchewan, 10.646 ; 6. Alberta, 8.837 ; 7. Territoire du Nord-Ouest, 3.764 ; 8. Nouvelle-Écosse, 2.031 ; 9. Nouveau-Brunswick, 1.846 ; 10. Yukon, 1.528 ; 11. Ile du Prince-Edouard, 292 ; 12. Total, 105.998.

VI. — R. P. Joseph HIPPOLYTE, 1856-1919 (1068

La mort du P. Hippolyte peut être regardée comme la douloureuse disparition d'un vétéran ; car il était le dernier Missionnaire survivant du Diocèse de Jaffna qui rappelât les temps héroïques de Mgr Semeria et de Mgr Bonjean.

Joseph Hippolyte était issu d'une respectable famille Saïvite ; il vint au monde, à Jaffna, le 1er janvier 1856.

Tout jeune encore, il sollicita son admission à l'Orphelinat de Colombogan, nouvellement fondé ; et, peu après, sur sa demande instante, il y reçut le saint Baptême. Il s'y montra élève pieux et intelligent et donna. dès l'abord. les meilleures espérances.

Bientôt, il eut le généreux désir de consacrer sa vie, entièrement, au service de Dieu ; et Mgr Semeria, voulant favoriser son dessein, l'envoya au Juniorat de Notre-Dame-de-Lumière, en France, pour y recevoir son éducation ecclésiastique.

Lorsque Mgr Bonjean, qui avait succédé à Mgr Semeria, alla faire une visite à ce Juniorat, après sa consécration épiscopale, il eut le plaisir d'entendre, de la bouche du R. P. Supérieur, de vifs éloges du jeune Ceylanais, qui ne cessait de faire des progrès aussi bien dans la piété que dans la science. Le jeune plant, transporté sur une terre étrangère, s'y était développé et s'y épanouissait, de jour en jour.

Mais il fallut l'en retirer et le ramener au pays natal, à cause de la Guerre Franco-Prussienne de 1870. Le jeune Hippolyte finit ainsi ses études théologiques à Jaffna ; et il y fut ordonné prêtre, précocement, le 28 décembre 1878, comme il allait atteindre sa 23e année.

Mais, déjà, l'appel à la vie parfaite s'était fait sentir en lui ; aussi, cinq jours après son ordination, il entrait au Noviciat des Oblats de Marie.

Le 1er janvier 1880, il prononça ses vœux perpétuels.

Et il fut, aussitôt, envoyé comme auxiliaire à la Mission de Thettapalai, dans le district de Puttalam, — inaugurant ainsi une belle carrière apostolique, qui devait durer 39 ans, au service de DIEU et des âmes.

Au bout de trois ans, il eut fait ses preuves et, jugé capable de diriger une Mission, il fut placé à la tête de celle de Pesalai ; quatre ans plus tard, il fut chargé de celle de Mullaitivu.

Pendant quelques années, il eut, ensuite, la direction de l'Orphelinat de cette Mission. Puis, il passa dans la Mission de Mantotte (nord) et, successivement, dans plusieurs autres, selon les besoins et les circonstances. Partout, il donna les preuves d'un zèle tout surnaturel, uni au plus entier dévouement.

Cependant, après un long apostolat, ses forces commencèrent à décliner ; la *malaria* des pays malsains, où il avait prodigué son zèle, l'avait atteint assez gravement, opérant des ravages dans sa constitution. On dut donc lui procurer un poste moins fatigant ; et il fut nommé assistant du P. Directeur de l'Institut de Colombogan.

Après quelques années, croyant avoir acquis un regain de santé, il s'offrit généreusement, comme auxiliaire, pour la pénible Mission de Talaimannar, au commencement de 1919. Comme certains de ses confrères lui faisaient observer qu'il n'était pas prudent en s'offrant, malgré son âge et sa fatigue, pour le service d'une contrée si malsaine, il répondit :

— « Ma vie n'a été qu'une vie de souffrances ; je désire souffrir jusqu'à la fin. »

Pendant quelques mois, il s'adonna, avec le plus grand zèle, au soin de ses catholiques, malgré des attaques répétées de la fièvre pernicieuse, qui ne l'avait pas quitté. A aucun prix il ne voulait abandonner son poste, ayant la volonté la plus déterminée de mourir sur la brèche.

Un jour, cependant, une crise plus forte vint l'atteindre. Elle fut si violente, que le Supérieur de son district se rendit auprès de lui et, à force d'instances, lui persuada de se laisser conduire à Mannar. Là, grâce à des soins attentifs, le cher malade éprouva, rapidement, une amé-

lioration. Mais, le samedi 28 juin, il survint, tout à coup, un changement notable dans son état : ses forces disparurent complètement, et il ne fut que trop évident que la fin n'était pas loin.

Le P. Hippolyte demanda, alors, les derniers Sacrements et les reçut de la manière la plus édifiante. Jusqu'à la fin, il conserva sa connaissance et parut tout absorbé en Dieu et content de mourir, demandant que ses funérailles se fissent dans la plus grande simplicité.

Il sollicita la bénédiction papale ; et à peine l'avait-il reçue, qu'il rendit pieusement le dernier soupir, le 28 juin 1919, finissant, à 63 ans, une vie toute faite d'humilité et de dévouement.

R. I. P.

VII. — F. Sc. Joseph LAFARGE, 1870-1894 (392).

Le Fr. Joseph Lafarge naquit, à Vermines, Diocèse de Clermont-Ferrand, le 6 août 1870. Il entra au Noviciat de Notre-Dame-de-l'Osier, le 12 août 1889, et fit son oblation perpétuelle, au Scolasticat de Saint-François (Bleyerheide), le 15 août 1891.

Nous n'avons pas de détails sur ses jeunes années ; mais nous en possédons assez sur son séjour au juniorat, au noviciat et au scolasticat, pour nous intéresser et nous édifier. Des divers témoignages écrits, que nous ont fournis plusieurs Frères qui vécurent avec lui, il est permis d'établir que, dès la fin de son juniorat, le Frère Lafarge peut être cité comme un modèle.

Il arriva à Notre-Dame-de-Lumière, en novembre 1883, apportant avec lui cette légèreté de caractère qui est le partage si naturel de l'enfance ; mais, dès la deuxième année, il se produisit en lui un changement notable, et on put remarquer le travail sensible de la grâce dans son âme. Son maintien et sa démarche mar-

quèrent une gravité qui ne fit que se développer avec le temps. Il prenait part aux jeux, mais ne s'y attachait pas ; et on ne le voyait jamais se mêler de ces disputes, plus bruyantes que raisonnées, qui s'élèvent, si souvent, entre écoliers.

Il avait un goût remarquable pour les choses saintes. Ce qui se manifestait, davantage, en lui, c'était la dévotion à Saint Joseph, son Patron. Et cette dévotion ne fit que croître : il prit le saint Patriarche pour modèle, et on peut dire qu'il s'efforça, peu à peu, de l'imiter.

Les vertus auxquelles il s'adonna le plus, au noviciat et au scolasticat, furent la modestie, la charité, la régularité et l'obéissance.

Le Fr. Lafarge gardait ses yeux, avec le plus grand soin ; on aurait dit qu'il avait fait un pacte avec eux, comme le saint homme Job, et il en remplit toutes les conditions, avec une fidélité qui ne se démentit jamais. Il fut, à ce sujet, d'une sévérité qui peut s'appeler héroïque.

Sa charité pour Dieu se manifestait de mille manières, — par exemple, par sa tenue toujours respectueuse devant le Très Saint Sacrement, qui était l'indice de son amour profond pour Notre-Seigneur, car il aimait à aller, souvent, dans ses moments libres, se prosterner au pied du saint Tabernacle, et il disait, volontiers, qu'il comprenait que c'était là, pour les Missionnaires à l'étranger, la plus douce de toutes les consolations. Il parlait avec plaisir des mystères de Notre-Seigneur. Il faisait le signe de la croix avec une grande piété ; et on a pu dire qu'on ne le lui a jamais vu faire d'une manière machinale. Il avait un grand respect pour le sacerdoce et ne manquait jamais de saluer les prêtres qu'il rencontrait.

Sa charité pour ses frères n'était pas moins grande, et il savait se priver, lui-même, bien souvent, pour avoir le bonheur de leur faire plaisir ou de leur rendre service. Les traits que l'on pourrait citer, à ce sujet, abondent ; et ils peuvent se résumer dans ce mot, qu'on ne lui a jamais demandé un service, n'importe lequel, sans qu'il le rendît, — et, comme il savait un peu tout faire,

on lui en demandait beaucoup. En récréation, il avait un talent particulièrement admirable pour faire dévier les conversations, sans froisser personne, quand elles blessaient la charité ou amenaient des rivalités de nationalités.

Il avait le plus grand amour pour la Congrégation, parlant souvent de nos Pères qui sont au Ciel, — notamment, de la grande foi de notre vénéré Fondateur, qu'il invoquait, fréquemment, avec une confiance toute filiale. Ce fut un des moyens dont il se servit heureusement pour acquérir cet esprit de régularité, dont tous ceux qui l'ont connu ont admiré les exemples frappants. Il était bien difficile de le trouver en contravention avec quelque article de la Règle ; et il semblait évident que sa ligne de conduite était de tendre à réaliser le vrai Oblat — tel qu'il est dépeint dans la préface de nos saintes Règles. Il comprenait que la pratique de la Règle exige un grand renoncement à soi-même ; et il s'était tellement familiarisé avec les sacrifices de la vie religieuse qu'il s'en était fait comme une seconde nature. Aussi ses Frères étaient-ils unanimes à dire qu'il était édifiant de vivre avec lui, qu'il faisait bon en sa compagnie, — ce qu'on traduisait par ce mot familier : « Le Fr. Lafarge est un saint homme. »

Tout le monde fut étonné de sa maladie et de sa mort imprévue ; il était, sans doute, déjà mûr pour le ciel. On avait, cependant, dès le commencement de l'année 1892, remarqué chez lui quelques petits changements — indices certains d'un affaiblissement de sa santé. Les craintes ne furent, bientôt (hélas !), que trop fondées ; et, après une sérieuse consultation, il fut condamné à garder le repos le plus complet.

Au fait, pourtant, il ne fut gravement malade que pendant une dizaine de jours. Durant tout ce temps, il fut admirable par son calme, sa patience et sa soumission à la sainte volonté de Dieu. Il proférait, souvent, des invocations pieuses, baisait avec une grande ferveur sa croix d'oblation et les images de Notre-Seigneur ou de la Très Sainte Vierge, manifestant son bonheur de mourir

dans la vie religieuse. Le dernier jour, surtout, il donna les preuves de la plus tendre piété. Quelques moments avant sa mort, il leva la tête et les yeux au ciel, sa figure devint toute rayonnante et son regard exprimait une grande joie. Peu après, il rendit le dernier soupir. Cette journée suprême avait été si édifiante que tous ceux qui l'assistaient furent unanimes à dire : « Nous avons vu mourir un saint. »

C'était le 23 avril 1894. Le Fr. Lafarge n'avait pas encore 24 ans.

R. I. P.

VIII. — F. Sc. Patrice O'CONNOR, 1899-1919 (1035).

Victime du terrible fléau de l'influenza de 1918, le Fr. O'Connor était l'un des Frères les plus jeunes et les plus robustes du Scolasticat de Belmont (Stillorgan).

Patrick O'Connor vit le jour, à Lawrencetown, dans le Comté de Galway, en Irlande, le 18 mai 1899.

Élevé par des parents vertueux, il profita de leurs excellentes leçons et donna, de bonne heure, des marques d'une solide piété. Cette heureuse influence domestique — jointe aux bons exemples de son frère aîné, qui avait embrassé l'état ecclésiastique — servit à développer en lui les germes de la vocation sacerdotale.

Bientôt, ses parents eurent la joie de le voir entrer, à son tour, dans les rangs des lévites du sanctuaire, en prenant rang parmi les étudiants du Collège ecclésiastique de Ballinasloe. Il y montra une grande ardeur pour l'étude, en même temps qu'une application soutenue aux devoirs de la piété, si bien que ses Supérieurs, charmés de l'ensemble de ses bonnes dispositions, l'exhortèrent à s'engager dans le clergé séculier du Diocèse de Clonfert.

Mais Dieu avait d'autres desseins sur lui : Il voulait se l'attacher par les liens de la vie religieuse. Le jeune

Patrick ne tarda pas à recevoir d'en haut le désir de la vie apostolique et parfaite ; et, le 28 septembre 1916, l'âge de 17 ans, il frappait à la porte du Noviciat des Oblats, à Belmont-House (Stillorgan).

Dès le commencement, le Fr. O'Connor s'appliqua, sérieusement, à devenir un vrai religieux et un digne Oblat de Marie. Accoutumé à la vie des séminaires du clergé séculier, il trouvait un grand changement dans sa nouvelle existence ; mais il montra une bonne volonté constante pour en surmonter toutes les difficultés. Animé, naturellement, d'un grand désir de liberté et d'indépendance, il éprouvait une vraie difficulté pour se vaincre, et il devait faire de nombreux et méritoires sacrifices dans ce but. Mais il arriva, peu à peu, à s'assujétir à toutes les exigences de la Règle ; et la vue de ses efforts et de ses progrès continuels était un sujet d'édification pour ses Frères.

Cette lutte victorieuse contre lui-même fut d'autant plus méritoire, qu'il était encore dans la première jeunesse, — il n'était âgé que de 17 ans — et elle peut compter pour des vertus plus marquées et plus éclatantes, qui n'étaient pas encore de son âge. Nous aimons, cependant, à signaler en lui des qualités bien précieuses, — sa simplicité et sa franchise presque enfantines et sa tendre dévotion envers Marie.

S'il y avait en lui un trait caractéristique, c'était son ouverture de cœur, simple et loyale, qui le portait à agir toujours, avec ses Supérieurs et ses Frères, avec une grande droiture. Il jugeait, d'ailleurs, que tous avaient la même droiture d'intention que lui, et il ne supportait pas que l'on parlât mal des autres en sa présence, sachant toujours tout excuser. Et c'est pourquoi aussi on le trouvait toujours prêt à rendre service et à donner son assistance à quiconque en avait besoin.

Dans cette limpidité de son cœur, il était facile de lire la pureté et l'innocence de sa vie et de voir qu'il avait dû être étranger à ces faiblesses qui déparent tant d'existences — même vertueuses. On peut ajouter à ces qualités une générosité de caractère remarquable : il n'était pas

rare de le voir se dépouiller lui-même pour faire plaisir à ses confrères, et, quand on lui faisait quelque petite gentillesse, il savait la rendre au centuple.

Comme un vrai Oblat, le Fr. O'Connor professait la plus tendre dévotion envers la Très Sainte Vierge. Il recourait, comme naturellement, par le mouvement de son cœur, à sa maternelle protection, soit pour la bénir dans ses consolations et ses joies, soit pour demander son secours dans les moments de tentations et d'épreuves. Il ne manquait jamais la récitation du chapelet, et jamais aucune occupation, aucune fatigue, et moins encore aucun dégoût ne pouvaient lui servir d'excuse pour l'omettre. Il avait l'habitude de porter sur lui quelque petit opuscule sur la Sainte Vierge, où il aimait à s'inspirer fréquemment, et il est permis de croire qu'il se fût donné avec grand zèle à propager sa dévotion, si Dieu lui avait prêté vie.

Mais il était dans les desseins de Dieu de transplanter, prématurément, cette fleur naissante dans les jardins éternels. Le Fr. O'Connor, à l'expiration de son noviciat, avait fait ses premiers vœux, le 29 septembre 1917 ; puis, après une année de scolasticat, toujours à Belmont, il les avait renouvelés, le 29 septembre 1918, lorsqu'il fut atteint de l'épidémie régnante de l'influenza. Une pneumonie grave se déclara, presque aussitôt ; et, après une courte maladie d'une semaine, le cher Frère rendit le dernier soupir, faisant à Dieu le sacrifice de sa vie, avec cette simplicité et cette générosité qui avaient animé toute sa vie.

C'était le 3 novembre 1918 : le Fr. O'Connor n'avait que 19 ans. *R. I. P.*

Jubilé d'un Missionnaire.

Le 8 mars dernier, à la Cathédrale de Jaffna, le R. P. Antoine Larnaudie célébrait ses noces d'or sacerdotales. Le vénéré Jubilaire, né en 1844, dans le Diocèse de Cahors, a passé toute sa carrière de Missionnaire dans les pénibles Missions du Diocèse de Jaffna. Malgré ses 79 ans, il continue à exercer le saint ministère.

IX. — F. C. Gustave BOEMEKE, 1883-1919 (1069) [1].

Le Frère Gustave-Joseph Boemeke est né, à Hanovre, le 27 septembre 1883. Il avait à peine 17 ans, quand il quitta son pays natal, pour venir frapper à la porte du Noviciat de Saint-Gerlach. Reçu, en qualité de Frère convers, il y prit le saint habit, le 14 août 1900, et faisait ses premiers vœux, le 15 août de l'année suivante.

La première obédience l'envoya, en Belgique, dans notre Maison de Waereghem.

On venait de fonder ce Juniorat, dans des conditions assez précaires — qui nécessitaient le dévouement absolu de tous les membres de la petite communauté naissante. Le Frère en mit sa part, — sans compter et sans jamais dire : « C'est assez », — soutenu par le sentiment du devoir et la constatation des améliorations sans cesse réalisées sous ses yeux.

Le 15 août 1907, il eut la joie de prononcer ses vœux perpétuels, dans la nouvelle chapelle du Juniorat — agrandi et devenu prospère.

On avait, quelques jours auparavant, administré un de nos vétérans, qui avait connu notre saint Fondateur et avait vécu de son esprit, pendant les cinquante années de sa vie religieuse, — le vénéré Frère Jean-Baptiste Guinet (2). Le nouvel Oblat se rendit, après la cérémonie, auprès de son aîné, pour lui demander de prier pour sa persévérance.

— « Je ne puis rien demander de meilleur pour vous, mon Frère », répondit le malade. « Soyez le bon serviteur de la Famille ; vous ne comprendrez qu'à votre lit de mort la reconnaissance que vous lui devez. »

(1) La *Notice* du Fr. Boemeke nous a été gracieusement communiquée par le R. P. Antonin Guinet — actuellement, Provincial de la Province du Midi (Première de France).

(2) Voir, dans nos *Missions*, 55e année, N° 213 (juin 1921), pp. 172-189, la *Notice* du F. C. Jean Guinet, 1832-1907.

Le Frère Boemeke l'avait déjà compris ; mais, à partir de ce jour, il en accentua la démonstration. Les années se succédèrent, des charges multiples sollicitèrent son dévouement : il les remplit toutes, indifféremment, y apportant, dans le fond, le même don de lui-même et la même abnégation et, dans la forme, la même douceur et la même serviabilité.

Survint le mois d'août 1914 : la Guerre ! N'ayant pas voulu servir son pays, le Frère se trouva dans une situation délicate. Ne pouvant plus séjourner en Belgique, il partit pour la Hollande, avec le Frère Eugène Masson, et réussit à passer la frontière. Notre Maison d'Arnhem lui ouvrit ses portes. Mais il ne demeura que trois mois dans cet asile et partit pour Saint-Charles — où l'on avait besoin de remplacer le cuisinier mobilisé.

Deux ans après, en juillet 1917, il revenait à Arnhem — où des besognes doubles le rappelaient.

C'est là que devait sonner pour lui l'heure de la récompense. Une pneumonie le terrassa et l'emporta, en huit jours. Il vit venir la mort ; ses 38 ans ne s'en émurent pas ; paisiblement, il se prépara à paraître devant le Maître ; et, le 7 juillet 1919, entouré de ses Frères en religion, il s'endormit dans le Seigneur...

Son corps repose dans le cimetière de la ville d'Arnhem, et son âme — rencontrant, dans l'au delà, son Sauveur, qui l'attendait — dut entendre la parole de bénédiction : *Bon et fidèle serviteur, fidèle dans les petites choses, venez en posséder de plus grandes.*

R. I. P.

Université Catholique d'Ottawa.

Fondée, il y a 75 ans, par le R. P. Joseph Tabaret, sous l'inspiration de Mgr Eugène Guignes, premier Évêque d'Ottawa, l'Université Saint-Joseph prend, chaque année, une extension plus considérable. Parmi le personnel enseignant, on compte 40 Pères Oblats ; et le nombre des élèves, dans les divers cours, s'élève à 900. Tout dernièrement, à ses chaires de Philosophie et de Théologie, cette institution vient de joindre une Faculté de Pédagogie — pour la formation professionnelle des instituteurs canadiens-français d'Ontario.

DOCUMENTS A CONSULTER

I. — Les Oblats du Diocèse de Metz [1].

Le Diocèse de Metz (Lorraine) a, jusqu'à ce jour, fourni à notre Congrégation 95 Pères, 14 Scolastiques et 35 Coadjuteurs, — soit 144 sujets.

De ces 144 sujets, sont encore en vie 69 Pères, 14 Scolastiques et 24 Coadjuteurs, — soit 107 vivants.

Les défunts sont au nombre de 37 : 26 Pères, — Scolastique et 11 Coadjuteurs, — soit 37 défunts.

a) RR. PP. :

1. — 212	Clausset Pierre, Metz	1826–48–51.	L'Osier	† 1852.
2. — 253	Gobert Jean, Cutry	1824–49–53.	Leeds.	† 1900.
3. — 333	Burtin Nicolas, Metz	1828–52–52.	Québec	† 1902.
4. — 487	Charaux Victor, Metz	1833–59–60.	Le Bestin . . .	† 1910.
5. — 488	Vassereau Alfred, Phalsbourg	1837–59–63.	D. Marina. . .	† 1914.
6. — 500	Michaux Donat, Metz	1821–60–45.	S. Hélier . .	† 1894.
7. — 531	Gandar Édouard Flocourt	1839–61–64.		
8. — 559	Tissier Christophe, Loudrefing	1839–62–64.		
9. — 582	Bach Jacques, Achen.	1831–62–55.	S. Ulrich . . .	† 1908.
10. — 640	Jacot Charles, Metz	1829–64–63.	Autun.	† 1870.
11. — 652	Barillot Eugène, Metz.	1846–65–70.	Bar-le-Duc. . .	† 1904.

(1) Nous publierons, dans nos prochaines livraisons, les listes des Oblats des Diocèses de Montréal, Quimper, etc. Remercîments anticipés pour les renseignements qu'on voudra bien nous fournir, dans le but de nous aider à les rendre aussi exactes que possible.

12. — 663	Collignon Dominique, Argancy	1844–65–70.	Mackenzie	† 1891.
13. — 704	Michel Germain, Vitry-sur-Orne	1846–67–72.	S. Antonio	† 1901.
14. — 742	Keul Auguste, Metz	1848–69–74.		
15. — 803	Belner Félix, Foulquemont	1848–71–74.	Le Bestin	† 1913.
16. — 810	Fick Victor, Wolstroff	1845–72–72.	Jersey	† 1895.
17. — 841	Weber Michel, Fixem	1840–73–74.	Le Bestin	† 1912.
18. — 852	Belner Louis, Foulquemont	1850–74–77.	Montréal	† 1879.
19. — 881	Meyer Jean, Dieblingen	1850–75–79.	Durban	† 1918.
20. — 894	Georgin Charles, Verny	1854–75–79.	Arcachon	† 1883.
21. — 951	Nillès Nicolas, Kuntzig	1856–77–81.		
22. — 952	Mauss Augustin, Liederscheidt	1855–77–81.	Metz	† 1900.
23. — 1004	Dru Adolphe, Sarreguemines	1847–78–71.		
24. — 1007	Jeandel Alfred, Metz	1847–78–82.		
25. — 1034	Hein Nicolas, Alsting	1860–79–83.		
26. — 1054	Ravaux Nicolas, Kuntzig	1859–80–84.		
27. — 1092	Angel François, Guéblange	1858–81–83.		
28. — 1094	Isler Mathias, Oetting	1859–81–85.		
29. — 1221	Schauffler Aimé, Sarrebourg	1863–84–88.		
30. — 1320	Noel Eugène, Vittoncourt	1862–87–91.		
31. — 1391	Léglise Célestin, Hayange	1860–88–85.		
32. — 1424	Cénez Jules (Mgr), Hampont	1865–89–90.		
33. — 1427	Meyer Jean, Diehlingen	1865–89–92.	Essen	† 1905.
34. — 1428	Hector Joseph, Dieblingen	1866–89–93.		
35. — 1431	Hauersperger Joseph, Sarreguemines	1869–89–95.		
36. — 1527	Metzinger Jean, Spichern	1870–91–95.		
37. — 1564	Michels André, Alstingen	1867–92–96.		
38. — 1587	Thiry Jean, Saaraltdorf	1873–92–96.		
39. — 1588	Allmang Georges, Spichern	1873–92–96.		

40.	— 1602	Filliung Joseph, Helleringen (par H.-H.)	1868–92–96.		
41.	— 1642	Hagen Jean, Haut-Clocher	1869–93–97.		
42.	— 1647	Oswald Jean, Zittersdorf	1871–93–97.		
43.	— 1648	Chateau Jean, Wahl-Laning	1871–93–97.	Rome	† 1902.
44.	— 1651	Gabriel Léon, Réding (Grand Eich)	1873–93–97.		
45.	— 1652	Hesse Édouard, Haut-Clocher	1873–93–97.		
46.	— 1717	Bonichot Michel, Puttelange	1870–94–98.		
47.	— 1722	Penneratii Jean, Porcelette	1871–94–98.		
48.	— 1724	Kremer Michel, Nelling	1872–94–98.	Nelling	† 1908.
49.	— 1729	Schiang Jacques, Lanning	1872–94–98.		
50.	— 1735	Mauss Félix, Liederscheidt	1873–94–98.	Liège	† 1903.
51.	— 1794	Rohr Victor, Sarreguemines	1873–95–98.		
52.	— 1799	Wagner Jacques, Moussewiller (par Putt.)	1872–95–99.		
53.	— 1807	Hofer Joseph, Vernéville	1873–95–99.		
54.	— 1869	Weislinger Jean, Rouhling	1873–96–00.		
55.	— 1876	Grosse Louis, Réding (Grand Eich)	1874–96–00.		
56.	— 1950	Schmitt Aloys, Enchenberg	1874–97–01.		
57.	— 2003	Boyon Joseph, Petit-Tenquin	1875–98–02.		
58.	— 2011	Lauer Nicolas, Petit-Rederching	1877–98–02.	Andara	† 1909.
59.	— 2083	Belner Victor, Foulquemont	1877–99–03.		
60.	— 2163	Chateau Isidore, Wahl-Laning	1879–00–04.		
61.	— 2244	Dindinger Antoine, Heinrichsdorf	1879–01–05.		
62.	— 2343	Bour Pierre, Petit-Tenquin	1880–02–06.		
63.	— 2357	Martin Jean, Lixing (p. S.-A.)	1879–02–06.	Colombo	† 1922.
64.	— 2368	Filliung Alphonse, Helleringen (p. H.-H.)	1879–02–06.		
65.	— 2415	Meyer Conrad, Metzingen	1881–03–07.		
66.	— 2418	Dindinger Jean, Heinrichsdorf	1881–03–07.		
67.	— 2451	Chovan Charles, Metz	1880–03–07.		

68.	— 2511	Haas Jean, Gauveisdorf	1882–04–08.	
69.	— 2517	Thomas Lucien, Pierrevillers	1880–04–06.	
70.	— 2518	Mainville Joseph, Baumbiedersdorf	1881–04–08.	
71.	— 2565	Michel Jean, Lengelsheim	1882–05–09.	
72.	— 2568	Bour Nicolas, Petit-Tenquin	1883–05–09.	Engelport. . . † 1915.
73.	— 2659	Schwartz Joseph, Neunkirch (p. Sarr.)	1885–06–11.	
74.	— 2664	Closset Louis, Hellimer	1886–06–10.	
75.	— 2723	Roux Philippe, Bickenholz	1883–07–10.	
76.	— 2800	Roux Émile, Bickenholz	1886–08–12.	
77.	— 2804	Wiesmeyer François, Schorbach	1887–08–13.	
78.	— 2829	Lecleire Clément, Foulquemont	1876–08–01.	
79.	— 2878	Dubach Jules, Petit-Tenquin	1887–09–13.	
80.	— 2882	Eyl Jacques, Insweiler	1888–09–13.	
81.	— 2901	Mueller Louis, Achen	1887–09–13.	San-Remo. . . † 1913.
82.	— 2911	Simon Alphonse, Neunkirch (p. Sarr.)	1888–09–14.	
83.	— 2937	Boulanger Nicolas, Wittringen	1887–10–13.	
84.	— 2966	Andres Paul, Neunkirch	1888–10–14.	
85.	— 3080	Adam Ferdinand, Sarreguemines	1890–13–15.	
86.	— 3130	Mirgain Léon, Metz-Plantières	1890–14–16.	
87.	— 3132	Brunner Louis, Saint-Louis	1888–14–15.	
88.	— 3133	Gauthier Pierre, Dolving	1889–14–16.	
89.	— 3139	Thiel Joseph, Neunkirch (p. Sarr.)	1892–14–16.	
90.	— 3174	Kessler Jean, Wolferdingen	1891–15–20.	
91.	— 3351	Klein Louis, Spicheren	1893–20–21.	
92.	— 3352	Reslé Joseph, Sarreguemines	1895–20–21.	
93.	— 3353	Paul Jean, Singling	1893–20–23.	
94.	— 3397	Brabelet Marcel, Metz	1893–20–22.	
95.	— 3442	Lett Antoine, Oetting	1897–20–23.	

b) FF. SS.

96. —	Feuerstoss Guillaume, Sarreguemines	1897–22		
97. —	Kruchten Édouard, Forbach	1896–23.		
98. —	Hugo Charles, Louvigny	1900.		
99. —	Chirio Léon, Buhl	1897.		
100. —	Wiest Théodore, Réding (Petit-Eich)	1900.		
101. —	Hittinger Joseph, Etting	1899.		
102. —	Selmer Pierre, Dolving	1900.		
103. —	Pennerath Justin, Barst	1902.		
104. —	Zeiter Jacques, Carling	1899.		
105. —	Grosse Joseph, Langatte	1903.		
106. —	Schaff Nicolas, Bining	1896–23.		
107. —	Zeimet Ernest, Cheméry	1899.		
108. —	Schaller Alphonse, Neunkirch (p. Sarr.)	1899.		
109. —	Schaller Lucien,			

c) FF. CC.

110. — 849	Delange Jean, Cutting	1843–74.	Aoste	† 1904.
111. — 855	Orès Antoine, Férange	1844–74.	Jersey	† 1915.
112. — 936	Dreyer André, Racrange	1849–76.	Diano-Marina	† 1920.
113. — 1045	Ancel Julien, Guéblange	1846–80.	Mackenzie	† 1899.
114. — 1119	Isler Laurent, Cheméry	1855–82.	Jersey	† 1921.
115. — 1250 *b.*	Maugard Oscar, Guéblange	1851–85.	Sion	† 1915.
116. — 1251 *b.*	Antoine François, Hauconcourt	1843–85.		
117. — 1321	Richard Auguste, Ottange (Nonkeil)	1864–87.	Sion	† 1895.
118. — 1613	Kribs Joseph, Walscheid	1867–92.		
119. — 1684	Mueller François, Liederscheidt	1856–94.		

120.	— 1705	Krins Florent, Walscheid.	1868-94.		
121.	— 1782	Kleiner François, Cattenom	1866-95.		
122.	— 1791	Wack Pierre, Dieding	1870-95.		
123.	— 1901	Mathis Pierre, Neunkirchen (p. Bouz.).	1875-96.		
124.	— 1972 *b.*	Denner Joseph, Walscheid.	1874-97.		
125.	— 1990	Adam Nicolas, Etzlingen	1863-98.	Liège	† 1922.
126.	— 2050	Mathis Jean, Colmen	1875-99.		
127.	— 2118	Simon Nicolas, Waldhouse	1865-00.		
128.	— 2217	Mathis Michel, Colmen.	1879-01.		
129.	— 2296 *b.*	Kipper Jacques, Dieblingen.	1864-01.		
130.	— 2321 *b.*	Meyer Pierre, Metzingen.	1876-02.		
131.	— 2390	Masson Eugène, Harrancourt.	1870-03.		
132.	— 2401	Metzinger Jean, Spicheren.	1878-03.		
133.	— 2455	Koehren Charles, Sarrebourg.	1876-03.		
134.	— 2460	Liber Jean, Thionville.	1840-03.	Waereghem . .	† 1915.
135.	— 2526	Nicolas Joseph, Haut-Clocher.	1879-04.	Lac Esturgeon	† 1910.
136.	— 2822	Halter Félix, Walscheid.	1884-08.		
137.	— 2838	Welsch Auguste, Walscheid	1884-08.	Lac Esturgeon	† 1910.
138.	— 3042	Pfeiffer Jean, Helleringen (p. Fén.)	1882-12.		
139.	— 3043	Stef François, Hauconcourt.	1883-12.		
140.	— 3053	Gérard Joseph, Imling.	1877-12.		
141.	— 3115	Mertz Joseph, Thionville.	1884-14.	S. Ulrich . . .	† 1914.
142.	—	Droitcour Léon, Foulquemont	1899.		
143.	—	Hein Jean, Lixing.	1900.		
144.	—	Becker Jean, Niederviller (1).			

(1) Dans le Diocèse de Metz, les Oblats ont déjà trois maisons : Saint-Ulrich (1880), Metz (1919) et Augny (1925).

II. — Les Franco-Américains à Lowell, Massachusets [1].

Les Canadiens de Lowell. — Décentralisation paroissiale. — L'accroissement de la population fait naître quatre autres « congrégations », ou paroisses, dont deux desservies par les Pères Oblats et deux par des prêtres séculiers. — Écoles et églises s'appuient mutuellement, pour former de saines et fortes générations franco-américaines. — Esquisses biographiques des Religieux qui se sont succédé dans la colonie, depuis sa fondation. — Juste sujet d'admiration.

§ I. — Paroisses de Lowell.

Avec l'accroissement de la population franco-américaine de Middlesex, dans le rayon excentrique de Lowell, il devint nécessaire, en 1908, de fonder une nouvelle paroisse — qui prit le nom de Notre-Dame de Lourdes.

Le Père Joseph Campeau et le Père Joseph Lefebvre achetèrent, avec le consentement de l'Archevêque de Boston, une église méthodiste fermée au culte, le 6 août, et en firent un temple catholique.

La desserte de la nouvelle paroisse fut confiée au Père Michel Dubreuil, assisté du Père Victor Viaud. Né au diocèse de Lyon (France), en 1851, le Père Dubreuil avait été ordonné en 1876. Il dirigea la paroisse Saint-Joseph, du 5 septembre 1901 au 6 août 1908. Nommé Curé de Notre-Dame de Lourdes, à cette date, il mourut le 25 novembre 1912.

Le Père Viaud, son assistant, est né au Diocèse de Nantes, en 1873. Il fit son oblation en 1899 et fut ordonné en 1902. Arrivé, le 16 septembre 1903, à Lowell, il fut attaché à la Paroisse Saint-Joseph jusqu'au 6 août 1908, puis nommé Vicaire à Notre-Dame de Lourdes, Il fut, subséquemment, transféré à la Maison des Oblats, à Plattsburg, N. Y.

Le Père Léon Lamothe, curé actuel, est assisté des Pères Antoine Barette et Joseph Denis. Le premier est né, au Diocèse de Montréal, en 1875, et fut ordonné en 1910. Le second a vu le jour à Québec, en 1880 ; il fit son oblation en 1903 et fut ordonné en 1907, puis nommé Desservant de la Paroisse Saint-Joseph, le 1er septembre 1913 ; de là, il passa à Notre-Dame de Lourdes.

(1) Extrait du journal *La Presse*, de Montréal, 37e année, No 50, 31 décembre 1920, page 9A : *L'Évolution de la Race française dans l'Amérique septentrionale.*

La Paroisse Notre-Dame de Lourdes compte, environ, 750 familles franco-américaines. Elle possède une bonne école, fréquentée par plus de 400 enfants, sous la direction des Sœurs Grises.

Nous voyons, dans le *Guide Franco-Américain de la Nouvelle-Angleterre*, que les commencements de cette « congrégation », aujourd'hui florissante, furent, comme dans la plupart des paroisses, assez pénibles. En 1909, elle fit l'acquisition d'un terrain d'environ 4.000 pieds, sur lequel se trouvait une vieille forge, et le paya $3.600. Dès le mois de juin de l'année suivante, la forge disparaissait, pour faire place à l'humble mais gracieuse petite école que nous y voyons aujourd'hui. Pour cela, il a fallu débourser près de $4.000,00.

Jusqu'en 1911, les Pères occupaient une maison, qui n'appartenait pas à la paroisse. Le propriétaire ayant donné avis qu'il trouvait à la vendre, les paroissiens en firent l'acquisition et achetèrent l'immeuble voisin, — le tout, à raison de $5.000. Le presbytère a subi, depuis, des réparations considérables et est un ornement pour la paroisse.

Toutes ces transactions furent faites, sans que la dette augmentât d'un *cent*. Voilà pour le côté matériel.

Au point de vue religieux, Notre-Dame de Lourdes ne le cède plus, maintenant, à ses aînées.

En avril 1914, elle dotait les Sœurs Grises d'une confortable maison, à côté du presbytère, et elle possède suffisamment de terrain pour les besoins futurs...

La Paroisse Sainte-Marie, de South Lowell, fut détachée de celle de Saint-Joseph, en septembre 1906. Les RR. PP. Joseph Lefebvre, Joseph Campeau et Aquila Graton, *O. M. I.*, en furent les fondateurs. Une école de la Rue Woburn, achetée au prix de $5.000, fut aménagée de façon à servir aussi de chapelle.

Le Père Avila Amyot, ayant été nommé desservant de la « congrégation » nouvelle, célébra la première Messe, le dimanche 3 septembre, dans le petit temple — que le Père Lefebvre avait béni, quelques minutes auparavant.

Deux jours après, avait lieu l'ouverture de l'école, à l'étage supérieur de l'immeuble. M^lles^ Emma Crépeau et Juliette Roy en furent les premières institutrices.

La population a augmenté notablement, depuis l'établissement de la paroisse. Elle se composait d'une centaine de familles en 1916, et elle en comptait 500 au recensement de 1920. En plus des sociétés religieuses, elle en possède plusieurs autres — q s'occupent de mutualité et des divers intérêts sociaux et patr tiques de nos compatriotes...

La Paroisse Saint-Louis de France — fondée, en 1903, à West Centralville, bourg de Lowell — est sous la direction d'un prêtre séculier. Sa population comprend 1.200 familles ou 6.000 âmes.

Elle possède une magnifique église, qui fut construite, rue West 6th, sur un emplacement donné, gratuitement, par MM. Jac

ques Boisvert et John Beaulieu ; le Père Lefebvre en fit la bénédiction, le dimanche 7 février 1904. L'abbé Joseph Jacques, qui exerçait le ministère à Cochituate, ayant été nommé Curé de la nouvelle paroisse, entra officiellement en fonctions ce jour-là.

Une première école, bâtie sur la même rue, fut remplacée par une autre beaucoup plus spacieuse et pourvue de tout le confort moderne, rue Boisvert ; Mgr William O'Connell, alors Coadjuteur de l'Archevêque de Boston, en fit la bénédiction, le 15 mai 1907. Cette maison peut recevoir 1.000 enfants et est dirigée par les Sœurs de l'Assomption, de Nicolet. Les Religieuses ont leur couvent à côté de l'école, depuis 1909. Ces deux immeubles sont évalués à plus de $100.000.

L'abbé Jacques étant mort, en septembre 1913, fut remplacé par l'abbé Jean-Baptiste Labossière, d'Amesbury. Ce dernier est né à Sorel, Québec, le 12 mars 1864. Il fit ses études au Collège de Sainte-Marie de Monnoir, au Séminaire de Brighton (Mass.) et à l'Université de Washington. Ordonné, à Boston, par Mgr Williams, le 21 septembre 1889, il fut ensuite, successivement, Vicaire à Lynn, de 1889 à 1894, à Newburyport, de 1894 à 1903, puis il fonda la paroisse du Sacré-Cœur d'Amesbury — où il fit construire, outre l'église, une école, en 1903...

La cinquième paroisse franco-américaine de Lowell a pour siège Pawtucketville. L'abbé Jean Labossière, Curé de Saint-Louis de France, a été chargé par le Cardinal O'Connell de l'organiser. En attendant la construction d'une église, les cérémonies religieuses auront lieu à l'école de la IV[e] Avenue. La population franco-américaine du district de Pawtucketville faisait partie de la Paroisse Saint-Joseph.

§ II. — Vaillante Lignée d'Apôtres.

Ainsi que nous venons de l'exposer, en peu de mots, les Canadiens de Lowell doivent, surtout, aux Pères Oblats leur développement paroissial et leur conservation au point de vue ethnique.

Ils ne leur sont pas moins redevables de leurs progrès matériels ; car, sans l'influence tutélaire de ces bons Religieux, que la Providence semble avoir suscités, tout particulièrement, pour leur salut, ils auraient, bien vraisemblablement, été plus lents à s'organiser et à établir entre eux ces liens de cohésion, qui ont fait leur colonie forte, puissante et l'une des plus foncièrement attachées aux traditions de la race que l'on puisse rencontrer dans la République américaine.

Nous donnons, ci-après, la liste des Pères qui, outre ceux déjà nommés, ont résidé dans la Paroisse Saint-Joseph, depuis sa fondation, et les quelques notes biographiques que leur consacre *l'Album-Souvenir*, publié, en 1916, par les Oblats.

Nous avons vu que le Père Lucien Lagier fut le collaborateur du Père André Garin. Il vint à Lowell, en 1867, et mourut, au Canada, le 28 février 1874.

Le Père Christophe Phaneuf — né, au Diocèse de Saint-Hyacinthe, le 28 mars 1844 — arriva à Lowell en 1871 et mourut le 16 avril 1872. Sa dépouille repose au cimetière de Saint-Patrice.

Le Père Basile Dédebant naquit, le 9 juin 1835, en France. Il fit son oblation en 1858 et fut ordonné la même année. Il résida dans la Paroisse Saint-Joseph de Lowell, du 18 avril au 5 octobre 1874. Il est décédé, à Montréal, en 1884, et fut inhumé, à Lachine, le 10 septembre.

Le Père Aloïs Gladu arriva à Lowell, le 14 août 1875, pour remplacer le Père Joseph Fournier, qui était rappelé à Ottawa. Il fut, ensuite, transféré au Juniorat de la Sainte-Famille, à Saint-Boniface (Manitoba).

Le Père Charles Bournigal a desservi la paroisse, en 1886, et a demeuré aussi à Saint-Sauveur de Québec.

Le Père Louis Petit est né, à Sainte-Anne de Varennes (Québec), le 17 novembre 1853. Il fit son oblation le 8 septembre 1878. Il mourut, à Plattsburg, N. Y., le 23 avril 1898.

Le Père Joseph Pelletier est né en 1854 et fit son oblation en 1879. Il fut ordonné, en 1880, à Saint-Hyacinthe. Il résida à la Maison Saint-Joseph de Lowell, de 1883 au 20 août 1891. Il fut directeur du Juniorat des Oblats, à Buffalo, et Supérieur à Plattsburg, N. Y. Il fut ensuite transféré à San-Antonio, Texas.

Le Père Charles Lagier était neveu du Père Lucien Lagier. Il demeura dans la paroisse depuis 1883 jusqu'à 1885. Il résida aussi à Saint-Sauveur de Québec. Il retourna ensuite en France.

Le Père Athanase Marion est né, en 1867, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1878 et fut ordonné, à Montréal, en 1883. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, de 1896 au 15 juillet 1903. Il fut, ensuite, envoyé à Plattsburg.

Le Père Théodule Lavoie naquit, à Québec, en 1837. Il fit son oblation en 1862 et fut ordonné en 1864. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph de Lowell, en 1896, et fut, la même année, nommé Supérieur à Plattsburg. Il retourna au Canada, en 1903, et mourut au Noviciat de Lachine, le 26 octobre 1906.

Le Père Dioscoride Forget naquit, à Saint-Janvier, Comté de Terrebonne, en 1855. Il fit son oblation en 1880 et fut ordonné en 1881. Il arriva à Lowell en 1891 et remplaça le Père Pelletier. Il fut nommé Économe de Saint-Joseph et résida à Lowell jusqu'en 1896. Il fut, ensuite, envoyé en mission. C'est sous son administration que fut construite l'école des Frères et parachevée l'église Saint-Jean-Baptiste. Le monument Garin est son œuvre.

Le Père Pierre Dazé, qui avait fait son oblation en 1883, a desservi la paroisse en 1892. Il en partit pour Montréal. Il résida à Lowell en 1891 et en 1895, et mourut en 1910.

Le Père Joseph Émard est né, en 1864, au Diocèse de Montréal, et fit son oblation en 1883. Il résida en 1891 et partit pour Buffalo en 1897. Il retourna, ensuite, au Canada.

Le Père Charles Paquette est né en 1858. Il fit son oblation en 1881 et fut ordonné, en 1885, au Diocèse d'Ogdensburg. Il

arriva à Lowell, le 10 août 1889. De là il alla au Texas, au Nébraska et à Plattsburg, puis revint à Lowell en 1911.

Le Père Alphonse Nolin est né à Saint-Jean d'Iberville, Québec. Après son oblation et son ordination, il fit du professorat à l'Université d'Ottawa. Depuis, il s'est occupé de ministère paroissial et a prêché de nombreuses retraites, aux États-Unis et au Canada. Littérateur, poète, orateur sacré de belle envergure, le Père Nolin a fourni, jusqu'ici, une laborieuse et brillante carrière. Il a collaboré à plusieurs journaux et revues — où ses écrits, ses poésies surtout, ont été fort remarqués pour leur style finement ciselé et leur souffle inspiré. Le Père Nolin a remporté des succès éclatants dans la chaire. Doué d'une éloquence captivante, érudit et disert, parlant également bien l'anglais et le français, ses missions ont eu de splendides résultats. Il est, actuellement, attaché à la Paroisse Saint-Joseph.

Le Père Georges Marion est né en 1847. Il fit son oblation en 1868 et fut ordonné en 1871. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, du 1er mars 1918 au 1er décembre 1898. Il fut, ensuite, envoyé en missions en Saskatchewan.

Le Père Joïada Despatis naquit en 1856. Il desservit la paroisse de 1896 au 15 septembre 1898. Il quitta Lowell le 9 août 1900 et mourut, à Montréal, en 1905

Le Père Pierre Féat naquit au Diocèse de Quimper. Il fit son oblation en 1884 et fut ordonné en 1886. Il demeura à Lowell, de 1892 à 1896, et retourna en France.

Le Père Wilbrod Perron est né au Diocèse des Trois-Rivières, Québec, en 1861. Il fit son oblation en 1891 et fut ordonné en 1895. Il demeura d'abord à Saint-Sauveur de Québec, puis à Lowell, de 1897 au 6 avril 1903. Il mourut, à Québec, le 13 mai 1907.

Le Père Benjamin Desroches est né, au diocèse de Montréal, en 1859. Il fit son oblation en 1883 et fut ordonné en 1884. Il desservit, deux fois, la Paroisse Saint-Joseph de Lowell : la première fois, du 13 novembre 1899 au 26 août 1901, et la seconde, de 1904 au 30 août 1907. Il alla, ensuite, demeurer à Plattsburg.

Le Père Joseph Guillard fut Provincial aux États-Unis. Il demeura à la Maison Saint-Joseph, du 28 novembre 1898 à 1903. Il mourut le 31 mai 1904.

Le Père Jérôme Diss a desservi la paroisse, — par deux fois, — du mois d'avril 1900 au 4 octobre 1905. Il alla, ensuite, au Wisconsin et en revint en 1912. Il quitta la paroisse en 1913.

Le Père Louis Lewis est né, en 1885, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1887 et fut ordonné en 1891. Il prêcha un grand nombre de retraites au Canada et aux États-Unis. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, de 1901 à 1905. Il fut envoyé, ensuite, dans l'Ouest canadien.

Le Père Charles Boissonneault est né, en 1857, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1881 et fut ordonné en 1883. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, du 27 octobre 1899 au 1er juillet 1901. Il fut, ensuite, transféré au Cap de la Madeleine.

Le Père Édouard Émery est né, au Diocèse de Montréal, en 1851. Il fit son oblation en 1877 et fut ordonné en 1881. Il demeura à Lowell, en 1909 et 1910. Il fut Recteur de l'Université d'Ottawa, puis transféré dans l'Ouest.

Le Père Alfred Sirois est né, en 1867, à Rimouski. Il fit son oblation en 1890 et fut ordonné en 1894. Il desservit la paroisse, en 1898 et 1899.

Le Père Aquila Graton est né, en 1876, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1898 et fut ordonné en 1902. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, de 1903 à 1913, puis celle de Notre-Dame de Lourdes, pendant six mois, et revint à Saint-Joseph, le 23 août 1913.

Le Père Charles Audibert naquit, au Diocèse de Viviers, en 1871. Il desservit Saint-Joseph de Lowell, en 1911 et en 1914. Il mourut, en se rendant à une nouvelle obédience pour le Wisconsin, le 26 septembre 1914. Sa dépouille repose au cimetière de Tewksbury, Mass.

Le Père Guillaume Ouellette est né, au Diocèse d'Ogdensburg, en 1872. Il fit son oblation en 1901 et fut ordonné en 1903. Il a desservi la paroisse, du 30 août 1907 à 1912, et fut transféré à Plattsburg.

Le Père Arthur Bernèche est né, en 1868, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1891 et fut ordonné en 1893. Il desservit la paroisse, du 2 août1909 au 8 août 1911 et du 11 septembre 1913 au mois d'août 1915. Il fut envoyé, ensuite, à Ottawa.

Le Père Armand Baron est né, en 1871, au Diocèse de Nantes, France. Il fut ordonné en 1899 et arriva à Lowell, le 4 octobre 1905. Il rédige le *Bulletin paroissial* et est l'auteur de l'*Album-Souvenir* de 1916.

Le Père Antoine Barette est né, au Diocèse de Montréal, en 1875. Il fut ordonné en 1908. Il est Vicaire à Notre-Dame de Lourdes de Lowell.

Le Père Gustave Bernèche est né, au Diocèse de Montréal, en 1869. Il fit son oblation en 1889 et fut ordonné en 1892. Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, du 27 janvier 1910 au 24 mai 1911. Il fut, ensuite, envoyé en mission dans l'Ouest américain.

Le Père Julien Racette est né, au Diocèse de Boston, en 1880. Il fit son oblation, au Scolasticat d'Ottawa, en 1900, et fut ordonné en 1904. Il desservit la paroisse, de 1910 à 1913, et revint en octobre 1914, puis il fut nommé Curé de Sainte-Marie de South Lowell.

Le Père Joseph Blais est né, au Diocèse de Springfield, Mass., en 1884. Il fit son oblation en 1906 et fut ordonné en 1909. Il desservit la paroisse du 8 août 1911 à juin 1913.

Le Père Charles Denizot est né, au Diocèse de Nancy, France, en 1880. Il fit son oblation en 1902 et fut ordonné en 1903. Il arriva à Lowell le 21 août 1910.

Le Père Édouard Chaput est né, au Diocèse de Saint-Hyacinthe, en 1884. Il fit son oblation en 1906 et fut ordonné en 1910.

Il desservit la Paroisse Saint-Joseph, du mois d'août 1913 au mois de septembre 1914. Il fut, ensuite, envoyé en mission dans l'Ouest américain.

Le Père Joseph Denis est né, en 1880, à Québec. Il fit son oblation en 1903 et fut ordonné en 1907. Il arriva à Lowell, le 1er septembre 1913.

Le Père Joseph Bolduc est né, en 1886, au Diocèse de Montréal. Il fit son oblation en 1909 et fut ordonné en 1913. Il arriva à Lowell, en octobre 1914, et fut nommé Vicaire et Économe de la Maison Saint-Joseph.

§ III. — Sujet de Réjouissance.

Les survivants de cette intrépide phalange d'apôtres — qui ont donné le meilleur de leur âme et de leur énergie physique pour le bien-être spirituel et l'avancement social de nos compatriotes de Lowell — ont droit de se réjouir, aujourd'hui, des magnifiques résultats de leurs sacrifices et de leurs labeurs.

L'imposant édifice paroissial qu'ils ont édifié, les nombreuses œuvres de bienfaisance et de charité qu'ils ont fondées, les solides institutions scolaires qu'ils ont ouvertes aux milliers de petits Franco-Américains, qui y vont puiser une instruction imprégnée de sève française et se cuirasser pour affronter les luttes de la vie, en tenant haut et ferme l'étendard de nos traditions, sont autant de monuments qui proclament leur patriotisme, commandent la respectueuse admiration des autres races et jettent sur la nôtre un lustre du plus resplendissant éclat.

III. — Notre Bibliothèque O. M. I. : Auteurs et Ouvrages [1].

§ I. — Adam à Augier.

a) R. P. Ferdinand Adam :

1. *Unschuld : Ermahnungen und Erzaehlungen für Kinder.* Vol. in-12 (47 pp.). Strasbourg, 1921.

(1) Nous commençons, aujourd'hui, la publication du catalogue des ouvrages *O. M. I.* qui composent, dès maintenant, notre *Bibliothèque de Famille* à la Maison générale. Prière à ceux de nos lecteurs qui remarqueront l'absence, dans cette liste, de tels ou tels ouvrages composés par les nôtres, de vouloir bien

b) R. P. Georges Allmang :

2. *Lourdes* (1858-1908) : *Erscheinungen und Heilungen*. Vol. in-8 (56 pp.). Paderborn, 1908.
3. *Die heutige gebetsliche Lage der kath. Kirche in Frankreich*. Vol. in-8 (46 pp.). Paderborn, 1909.

c) R. P. Félix Anizan :

4. *Manuel diocésain de la Confrérie du Sacré-Cœur*. Vol. in-24 (128 pp.). Paris, 1903.
5. *Manuel des Associés de la Confrérie du Sacré-Cœur* (2e édition). Vol. in-18 (213 pp.). Paris, 1906.
6. *Vers Elle : Élévations à l'Immaculée* (4e-7e mille). Vol. in-12 (192 pp.). Paris, 1908.
7. *Vers Lui : Élévations au Sacré-Cœur* (1). Vol. in-12 (xxiii-388 pp.). Paris et Liège, 1909.
8. *Vers Lui : Élévations au Sacré-Cœur* (15e-20e mille). Vol. in-12 (432 pp.). Paris, 1909 (1).
9. *Élévations poétiques*. Vol. in-12 (viii-78 pp.). Paris et Namur, 1909.
10. *Gethsémani* (Récit en vers). Vol. in-12 (xxiii-89 pp.). Paris 1910.
11. *Qu'est-ce que le Sacré-Cœur ?* Vol. in-12 (lvi-128 pp.). Paris, 1911 (2).
12. *En Lui : Portrait de l'Ame dévouée au Sacré-Cœur*. Vol. in-12 (522 pp.). Paris, 1911 (3).
13. *Cœurs d'Apôtres*. Vol. in-12 (139 pp.). Paris, 1913.
14. *Les Hommes de France au Sacré-Cœur* (2e édition). Vol. in-12 (128 pp.). Paris et Verdun, 1913.
15. *La Communion réparatrice*. Vol. in-16 (24 pp.). Paris, 1913.
16. *Par Lui : Formation de l'Ame dévouée au Sacré-Cœur*. Vol. in-12 (405 pp.), Paris, 1914.
17. *Appel du Sacré-Cœur aux Petits*. Broch. in-16 (12 pp.). Paray-le-Monial, 1916.

---

faire leur possible pour nous les procurer. Il est essentiel que nous possédions, au Centre de la Famille, au moins un exemplaire de tout ce qui s'est publié, se publie ou se publiera concernant notre Congrégation, — à commencer, bien entendu, par les ouvrages de nos Pères eux-mêmes.

(1) Nous possédons également la traduction anglaise de cet ouvrage, par le R. P. Jean Fitzpatrick : — *Elevations to the Sacred Heart*. Vol. in-12 (xxii-264 pp.). Londres, 1911.

(2) Cet ouvrage existe aussi, chez nous, en langue italienne (traduction d'Antonio de Francesco) : — *Che Cosa è il Sacro Cuore ?* Vol in-12 (li-122 pp.). Lodi, 1912.

(3) Nous avons également pu nous procurer un exemplaire de ce même ouvrage en italien (traduction d'Antonio de Francesco) : — *In Lui : Ritratto dell' Anima devota al Sacro Cuore*. Vol. in-12 (488-xvi pp.). Lodi, 1912.

18. *Le Bréviaire de l'Apôtre.* Vol. in-24 (III-132 pp.). Paris, 1919.
19. *Les Enfants au Sacré-Cœur : Mes Communions.* Plaquette in-24 (46 pp.). Paray-le-Monial, 1920.
20. *Les Enfants au Sacré-Cœur : Mes visites à Jésus.* Plaquette in-24 (24 pp.). Paray-le-Monial, 1920.
21. *Les Enfants au Sacré-Cœur · Mon Chemin de Croix.* Plaquette in-24 (12 pp.). Paray-le-Monial, 1920.
22. *Mots d'ordre du Sacré-Cœur à ses Apôtres.* Vol. in-24 (99 pp.). Paray-le-Monial, 1923.
23. *Que faire ? Le Modèle des Persécutés.* Plaquette in-18 (16 pp.). Paray, *s. d.*

d) R. P. Eugène Aucheron :

24. *Onze Méditations, tirées des Ouvrages du P. Giroux.* Vol. in-24 (64 pp.). Liège, 1911.

e) R. P. Célestin Augier :

25. *Les deux Radicalismes* (Conférence). Vol. in-8° (20 pp.). Paris et Marseille. 1886.

§ II. — Bader à Burfin.

a) R. P. Ferdinand Bader :

26. *Entrée des Français à Ingwiller : Paroles de Bienvenue.* Plaquette in-16 (4 pp.). 1918.

b) R. P. Eugène Baffie :

27. *Esprit et Vertus du Missionnaire des Pauvres — C.-J.-E. de* Mazenod. Vol. in-12 (XIII-634 pp.). Paris, 1895 (1).
28. *L'Immaculée Conception et le Sacerdoce.* Vol. in-12 (112 pp.). Paris, 1904.
29. *Le Sacré-Cœur et le Sacerdoce, dans l'Évangile.* Vol. in-12 (130 pp.). Paris, 1905.
30. *Le Bon Père : Vertus et Direction spirituelle de l'Abbé P.-B. Noailles.* Vol. in-8° (VI-478 pp.). Paris, 1905 (2).
31. *Le premier Chapelain de Montmartre : Le Bon Père L.-A. Rey.* Vol in-12 (VII-374 pp.). Paris, 1913.
32. *La Congrégation des Sœurs de la Charité de Notre-Dame, d'Évron.* Broch. in-16 (39 pp.). Évron, 1918.
33. *Aperçu historique sur la Congrégation des Sœurs... d'Évron.* Vol. in-8° (XI-426 pp.). Paris, 1920.

---

(1) Se trouve également, dans notre Bibliothèque de Famille, la traduction anglaise de cet ouvrage, par le R. P. Thomas Dawson : — *Bishop de* Mazenod : *His inner Life and Virtues.* Vol. in-12 (XXVI-457 pp.). London, 1909.

(2) Le R. P. Jean Fitzpatrick a publié de cet ouvrage une traduction anglaise, que nous possédons : — *Virtues and spiritual Counsels of Father Noailles.* Vol. in-8° (485 pp.). Londres, 1908.

c) R. P. Henri Balgo :

34. *Judith — oder Heldenkraft und Heldentrost.* Vol. in-12 (64 pp.). Dülmen, 1915.
35. *Religion und Leben* (*Sieben Fastenpredigten*). Vol. in-12 (77 pp.). Dülmen, 1920.

d) R. P. Hilaire Balmès :

36. *Les Religieux à Vœux simples, d'après le Code* (3e mille). Vol. in-12 (xxiv-240 pp.). Lyon, 1921.

e) R. P. Isidore Belle :

37. *Acte général de Visite du Vicariat apostolique du Mackenzie.* Vol. in-8° (48 pp.). Rome, 1916.

f) R. P. Marcel Bernad :

38. *Guide pour gagner les Indulgences.* Vol. in-16 (148 pp.). Paris et Lyon, 1896.
39. *Monseigneur C.-J.-E. de* Mazenod, 1782-1861 (Album). Vol. in-4° (180 pp.). Bruxelles, 1913.
40. *Bibliographie des Oblats de Marie Immaculée : Écrits des Oblats* (1816-1915). Vol. in-8° (147 pp.). Liège, 1922.

g) R. P. Joseph Bernard :

41. *Le Très Révérend Père Auguste* Lavillardière. Vol. in-8° (117 pp.). Bar-le-Duc, 1908.

h) R. P. Jean Berne :

42. *Esquisse sur le Pèlerinage de Notre-Dame de l'Osier.* Vol. in-18 (160 pp.). Grenoble, 1874.
43. *Esquisse sur le Peterinage de Notre-Dame de l'Osier* (2e édition). Vol. in-18 (144 & 148 pp.). Grenoble, 1884.

i) R. P. Louis Berthelon :

44. *Notre-Dame de Pontmain.* Vol. in-8° (iv-285 pp.). Paris, 1891.

j) R. P. Xavier Bessières :

45. *Le Recrutement du Clergé, en Corse, à l'Heure actuelle.* Vol. in-8° (51 pp.). Bar-le-Duc, 1892.

k) R. P. Renaud Boernke :

46. *Missa « De Nativitate Domini » — Duo Voces, Organo comitante.* Broch. in-8° (35 pp.). Krugersdorp, *s. d.*
47. *Solemn Benediction — Quatuor Voces, Organo comitante.* Broch. in-8° (20 pp.). Krugersdorp, *s. d.*

l) R. P. Prosper Boisramé :

48. *Méditations, pour tous les Jours de l'Année, à l'usage des O. M. I.* 3 vol. in-12 (xii-540 & 615 & 572 pp.). Tours, 1887.

m) R. P. Auguste Bommenel :

49. *Guide sommaire de Rome, offert aux Pèlerins belges.* Vol. in-8° (18 pp.). Louvain, 1903 (1).
50. *Discours prononcé, à Liège, à l'occasion de la première Messe du R. P.* Pierlot. Plaquette in-8° (18 pp.). Liège, 1906.

n) Mgr Christophe Bonjean :

51. *Lettre à Son Exc. Monsieur de Freycinet.* Vol. in-8° (6 pp.). Paris, 1880.

o) R. P. Corentin LeBorgne :

52. *Souvenirs d'un Embusqué* (1917-1918). Vol. in-8° (47 pp.). Le Mans, 1920.

p) R. P. Charles Boury :

53. *Directorium Theologiam pastoralem complectens.* Vol. in-12 (III-366-XVI pp.). Jaffna, 1903.
54. *Directorium Theologiam pastoralem complectens, ad usum Missionariorum* (2e édition). Vol. in-12 (455 pp.). Bruges, 1921.

q) R. P. Joseph Burfin :

55. *Testament d'un Missionnaire de Campagne.* Vol. in-8° (63 pp.). Paris, 1894.

§ III. — Camper à Crosnier.

a) R. P. Joseph Camper :

56. *Épîtres et Évangiles, en sauteux.* Vol. in-16 (180 pp.). Québec, 1905.

b) R. P. Dominique Centurioni :

57. *Per una Professione religiosa* (Sermon). Vol. in-18 (32 pp.). Naples, 1915.

c) R. P. Guillaume Charlebois :

58. *Les Fêtes du Scolasticat d'Ottawa* (29-31 août 1910). Vol. in-8° (151 pp.). Québec, 1912.

d) Mgr Ovide Charlebois :

59. *Les Débuts d'un Évêque-Missionnaire.* Vol. in-16 (VI-102 pp.). Montréal, 1912.

---

(1) Nous possédons aussi la traduction flamande de cette plaquette : — *Praktische Reisgids voor Bedevaarders te Rome.* Vol. in-8° (19 pp.). Louvain, 1903.

e) R. P. Constant Chouvanel :

60. *A Grammar of the Sinhalese Language.* Vol. in-8° (xvi-232 pp.). Colombo, 1886.

f) R. P. Adolphe Chwala :

61. *Die praktische Durchführung der Kommunion.* Vol. in-12 (— pp.). Paderborn, 1910.
62. *Die Hausseelsorge und modernen Hilfsmittel.* Vol. in-12 (229 pp.). Dulmen, 1913.
63. *Drucksachen im Dienste der Seelsorge.* Vol. in-12 (222 pp.). Dulmen, 1914.

g) R. P. Joseph Classen :

64. Jesus *in uns* (P. Druzbidi). Vol. in-24 (xii-380 pp.). Dulmen, 1902.

h) R. P. Jean Conrard :

65. *Manuel du Pèlerin de Notre-Dame de Sion.* Vol. in-18 (216 pp.). Nancy, 1860.

i) R. P. Robert Cooke :

66. *Pictures of youthful Holiness.* Vol. in-18 (viii-115 pp.). London, 1872 (1).
67. *Catholic Memories of the Tower of London* (Fischer & More). Vol. in-8° (66 pp.). London, 1875.
68. *Sketches of the Life of Mgr de* Mazenod, etc. 2 vol. (xxv-400 & xii-419 pp.). London, 1879 & 1882.

j) R. P. Jean Corne :

69. *Le Mystère de Notre-Seigneur* Jésus-*Christ* (I) : *Le Verbe de* Dieu. Vol. in-8° (iv-436 pp.). Paris, 1891.
70. *Le Mystère de Notre-Seigneur* Jésus-*Christ* (II) : *Incarnation, Vie cachée.* Vol. in-8° (466 pp.). Paris, 1891.
71. *Le Mystère de Notre-Seigneur* Jésus-*Christ : Ministère évangélique de* Jésus. Vol. in-8° (512 pp.). Paris, 1891.
72. *Le Mystère de Notre-Seigneur* Jésus-*Christ : Le Sacrifice de* Jésus. Vol. in-8° (486 pp.). Paris, 1891.
73. *Le Mystère de Notre-Seigneur* Jésus-*Christ : La Gloire de* Jésus. Vol. in-8° (480 pp.). Paris, 1891.

k) R. P. Adolphe Coste :

74. *Le Missionnaire des Sauvages* (Drame en vers). Vol. in-16 (31 pp.). Marseille, 1904.

(1) Nous avons pu nous procurer, également, un exemplaire de la traduction française de cet ouvrage (par H. Gréard) : — *La Sainteté dans la Jeunesse.* Vol in-12 (188 pp.), 1876.

l) Mgr Antoine Coudert :

75. *Pastoral Letter on Vocations.* Vol. in-8° (25 pp.). Colombo, 1916.

m) Mgr Charles Cox :

76. *Retreat Conferences for Convents.* Vol. in-12 (VIII-303 pp.). London, 1898.
77. *Short Reading for Religious.* Vol. in-12 (VIII-264 pp.). London, 1911 & 1918.
78. *Daily Reflections for Christians.* 2 vol. in-12 (XIV-546 & X-552 pp.). London, 1914.
79. *Sweet Sacrament divine : Devotions for Communion.* Vol. in-24 (96 pp.). London, 1914.
80. *Catholic Prayer-Book : a Handbook of Devotions* (4e édition). Vol. in-24 (XVI-339-211 pp.). London, 1918.
81. *A Bishop's Letters to Boys and Girls.* Vol. in-24 (32 pp.). London, 1920.
82. *Retreat Conferences for Religious.* 2 vol. in-12 (VIII-307 & VIII-352 pp.). London, 1922.
83. *Visits to* Jesus *and* Mary. Vol. in-24 (136 pp.). London, *s. d.*

n) R. P. Jules Crosnier :

84. *Trois Demandes du Cœur de* Jésus *relatives à la sainte Communion.* Vol. in-24 (75 & 111 pp.). Paris, 1912 & 1913.
85. *Le Cœur de* Jésus *doit régner.* Vol. in-24 (VII-96 pp.). Paris, 1914.
86. *Messe réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur de* Jésus. Vol. in-16 (38 pp.). Paris, 1915.
87. *Nouvelle Messe réparatrice en l'honneur du Sacré-Cœur de* Jésus (21e mille). Vol. in-24 (16 pp.). Paris, 1920.

JHS

Nihil obstat.

Romæ, die 21a Novembris A.D. 1923.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 7733,12,23.

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

57e Année. N° 221. Septembre 1923.

CHRONIQUE DES PROVINCES

Rapport du Révérend Père Provincial d'Allemagne [1].

§ I. — **Pourquoi et Comment.**

Le dernier rapport général sur la Province d'Allemagne a été présenté au Chapitre Général de 1920. Il est temps, Monseigneur, de relater, dans une vue d'ensemble, l'histoire de cette portion de votre grande Famille, depuis le mois d'août 1920. La visite qu'après nombre d'années Votre Grandeur va, enfin, pouvoir faire, sous peu, à la plupart de nos maisons, m'en impose le devoir urgent et m'en donne une occasion propice.

(1) Rapport adressé, à la date du 1er mai 1923, à Monseigneur le Supérieur Général, par le R. P. Léonard Leyendecker, Provincial.

Les visites canoniques des maisons et résidences, régulièrement faites durant ce laps de temps, et les statistiques détaillées de leurs travaux, reçues de chacune d'elles, me fournissent des matériaux suffisants pour une relation fidèle.

Je vais parler de notre personnel, de nos maisons et résidences, de nos travaux, de notre vie religieuse et, enfin, de nos espoirs. Je ne toucherai guère les questions financières — notre souci le plus cruel, pourtant, et l'objet continuel de nos correspondances avec l'Administration générale.

§ II. — Pères et Frères.

Au moment du Chapitre, la Province comprenait 130 Pères, 96 Frères convers, 85 Frères scolastiques, 31 Novices scolastiques, 15 Novices convers et 160 Junioristes. En date du 1er mai 1923, nous comptons 127 Pères, 115 Frères convers, 98 Pères ou Frères scolastiques, 10 Novices scolastiques, 12 Novices convers, 8 Postulants convers et, environ, 90 Junioristes à Saint-Charles, 110 à Burlo et 20 à Obermedlingen.

Le Scolasticat nous a donné, depuis le Chapitre, 9 jeunes Pères ; 2 Pères sont morts (Ignace Watterott et Jean Eyerund), 3 ont passé à la Province d'Alsace-Lorraine (Joseph Hector, Georges Grosse et Antoine Dindinger), 4 ont été envoyés aux Missions (Auguste Kierdorf, Richard Lang, Joseph Jaeger et Herman Janssen) et 3 ont quitté la Congrégation. En outre, 2 jeunes Pères sont allés aux Missions (Herman Buecking et Guillaume Schwiete).

La Province a cédé encore 3 Frères convers à la Vice-Province de Pologne (Anastase Kwiczor, Louis Ryba et Jean Schiejka), 1 Frère à la Province d'Alsace-Lorraine (Charles Kleinmann) et 1 Frère aux Missions (Joseph Otrzonsek). Elle enverra, sous peu, le Frère convers Jean Kleemann au Sud-Ouest africain. Un Frère à vœux perpétuels et 5 à vœux temporaires ont quitté la Congrégation.

Le recrutement des Frères convers est devenu plus

difficile, depuis la guerre, — ce qui est dû, en bonne partie, au grand nombre de Congrégations religieuses établies depuis dans le pays, au besoin de la main-d'œuvre surtout dans la campagne, à la mentalité quelque peu changée chez bien des jeunes gens et à la nécessité, enfin, où se trouvent nombre de fils de famille de se sacrifier à leurs proches. Nous avons l'espoir que la fondation d'Obermedlingen nous ouvrira, cependant, une bonne source de vocations de Frères convers.

Nous avons envoyé 8 Pères ou Frères scolastiques à Rome. 3 ont été cédés aux œuvres de la Vice-Province de Pologne, 1 est mort pieusement (Joseph Schaan) et 8 ont quitté la Congrégation avant leur oblation perpétuelle. Restent 98 Frères scolastiques.

Le cours qui va commencer, cet automne, est assez réduit : Saint-Charles n'enverra, cette année-ci, pas de novices, vu que le temps des études est augmenté d'un an. Nous serons, avec sept et un tiers d'années de juniorat, encore en retard vis-à-vis des gymnases et petits séminaires, — comme aussi du plus grand nombre des religieux du pays, qui tiennent, en matière d'études, à rester au pas avec le clergé séculier. Nous espérons, toutefois, ne pas devoir interrompre le noviciat des Frères scolastiques : quelques étudiants de gymnase et quelques anciens Junioristes paraissent vouloir se présenter au noviciat.

Un de nos principaux soucis, par rapport au personnel, est l'état précaire des santés. Les grandes fatigues et les privations extraordinaires du temps de la guerre, le manque encore persistant d'une nourriture fortifiante : telles sont les causes de cet état sanitaire, qui exige beaucoup de ménagements en même temps que de grandes dépenses. Il en est ainsi, plus ou moins, chez tous, — Pères, Scolastiques, Frères convers, Novices et jusqu'aux Junioristes eux-mêmes, ceux surtout qui nous viennent des villes. Fatigue des nerfs ou du cœur, faiblesse générale et surtout de la poitrine ou de l'estomac, insomnies et, par suite, peu de force de résistance aux études ou aux travaux ou contre les intempéries : un

grand nombre des nôtres ont à se plaindre de l'une ou de l'autre de ces indispositions.

Sur nos 127 Pères, trois sont incapables de rendre des services bien que d'un âge relativement jeune, 8 ou 10 sont plus ou moins invalides et 18 à 20 sont vraiment faibles de santé. Sur les 13 Pères, qui finissent cette année leurs études, trois ont dû être envoyés dans d'autres maisons pour s'y reposer et, des dix autres, deux seulement ont été déclarés sains, *sine addito*, par le médecin du Scolasticat. Si je passais en revue la liste des autres Scolastiques et des Frères convers, le tableau ne serait guère plus consolant.

La conclusion que je me permets de tirer de ces considérations est que notre nombre actuel, inférieur à celui de 1920, est pratiquement bien au-dessous du chiffre requis et que, par suite, notre désir de recevoir du renfort, à la fin de cette année scolaire, est bien compréhensible. Nous avons la douce confiance que l'Administration en tiendra bien compte, — vu, surtout, le nombre et les besoins de nos divers établissements.

§ III. — Maisons et Résidences.

Je les nomme par ordre d'ancienneté :

1. Juniorat Saint-Charles : 13 Pères, 23 Frères convers et 90 Junioristes ;
2. Scolasticat de Hünfeld : 21 Pères (dont un malade et deux de passage), 98 Frères scolastiques, 27 Frères convers, 6 Novices et 5 Postulants convers ;
3. Engelport, Maison de Missionnaires : 13 Pères et 13 Frères convers ;
4. Engelport, Noviciat : 1 Père, 10 Novices scolastiques, 6 Novices convers et 3 Postulants convers ;
5. Saint-Nicolas, Maison de Missionnaires : 10 Pères et 8 Frères convers ;
6. Mayence, Maison de Missionnaires : 2 Pères ;
7. Warnsdorf, Maison de Missionnaires : 6 Pères ;
8. Neuss, Résidence : 3 Pères ;

9. Frischau, Maison curiale et de Missionnaires : 3 Pères et 3 Frères convers ;
10. Essen-Borbeck, Maison de Missionnaires : 9 Pères et 3 Frères convers ;
11. Cologne, Résidence : 3 Pères ;
12. Allerheiligenberg, Maison de Missionnaires : 4 Pères et 4 Frères convers ;
13. Aufhofen, Maison de Missionnaires : 3 Pères et 2 Frères convers ;
14. Gelsenkirchen, Maison de Missionnaires : 6 Pères et 3 Frères convers ;
15. Bingen, Maison de Missionnaires : 6 Pères et 3 Frères convers ;
16. Kronach, Résidence et Maison de Missionnaires : 4 Pères et 1 Frère convers ;
17. Essen-Borbeck, Résidence, pour Retraites fermées : 3 Pères ;
18. Burlo, Juniorat : 8 Pères et 20 Frères convers ;
19. Oberelchingen, Résidence, Maison curiale et de Missionnaires : 3 Pères et 2 Frères convers ;
20. Dresde, Résidence : 3 Pères.
21. Obermedlingen, Juniorat : 3 Pères, 2 Frères convers et 20 Junioristes.

Les fondations de Kronach, d'Essen-Borbeck (maison pour Retraites fermées), de Burlo, d'Oberelchingen et, en principe, celle d'un juniorat, dans le sud du pays, étaient déjà approuvées par l'Administration Générale, au temps du dernier Chapitre. Kronach a été ouvert le 22 décembre 1920, Essen-Borbeck le 1er mai 1921, Burlo le 2 octobre 1921, Oberelchingen le 9 octobre 1921, Dresde le 15 février 1922 (date de l'approbation de l'Ordinaire), Obermedlingen le 30 avril 1922 (date de l'arrivée des premiers Junioristes).

Une fondation à *Stettin* (Poméranie) va être ouverte, au mois de septembre de cette année. Ce sera notre seconde maison dans le pays de la *Diaspora*, en faveur d'abord des catholiques de l'endroit et de la province de Poméranie, mais aussi en vue de gagner de l'influence sur les populations non-catholiques, qui nous estimeront

à mesure qu'ils vont nous connaître. Le travail des Pères à Stettin-Züllchow, comme aussi celui des Pères de Dresde, revient en grande partie au paragraphe de la Règle : *De Missionibus in Partibus Infidelium et Acatholicorum.*

En plus et, probablement, avant la fondation de Stettin, viendra celle de *Tasswitz*, pays natal de Saint Clément Hofbauer, où Monseigneur de Brünn nous confiera la paroisse, avec diverses œuvres projetées pour son diocèse. La maison curiale est assez grande pour y loger une communauté de 5 ou 6 Pères, quand nous serons en nombre suffisant...

Je passe, maintenant, en revue nos diverses maisons, — en les groupant, selon leur caractère principal, en maisons de recrutement, de Missionnaires et d'œuvres diverses.

A. Maisons de Recrutement. — Nous devions en augmenter le nombre, comme tous les Ordres l'ont fait, depuis la fin de la guerre. Notre expansion sur tout le pays, le but de fournir dans un avenir prochain des Missionnaires à l'étranger et la nécessité de garder notre rang parmi les religieux du pays nous l'imposaient. Le voisinage de nombreux juniorats, le coût des voyages jusqu'en Hollande ou même à Burlo, — tout cela nous aurait condamnés à avoir moins de Junioristes et moins de Frères convers ou à n'avoir que des recrues d'une seule et même contrée.

Par suite, de plein accord avec l'Administration Générale, nous redoublons nos efforts pour obtenir un juniorat dans l'est de l'Allemagne (Silésie ou Duché de Glatz).

Ce sera, du reste, pour le moment, le meilleur moyen d'obtenir des junioristes de la République tchéco-slovaque, — soit du nord (contrée de Warnsdorf), soit du sud (pays de Frischau) — tandis que, pour les contrées de l'ouest de ladite République, le Juniorat d'Obermedlingen sera assez voisin. Une fondation de juniorat en Tchéco-Slovaquie serait, en ce moment, trop coû-

teuse, abstraction faite de la quasi-impossibilité de fonder un tel établissement avec des professeurs de nationalité allemande. On pourra préparer le projet, mais il ne deviendra exécutable que lorsque nous aurons des Pères de nationalité tchéco-slovaque.

Naturellement la fondation de ces divers Juniorats demande un personnel de plus en plus nombreux et diminue le nombre de nos Missionnaires. On peut dire, en toute vérité, que les professeurs et tous les Pères des Juniorats sont, en bonne partie, au service de nos Missions étrangères.

1. *Saint-Charles.* — Nous avons diminué, presque de moitié, le nombre de nos Junioristes. Notre espoir de voir suffire les récoltes des terres de Saint-Charles, pour la nourriture d'une communauté ainsi réduite, se réalise en partie, mais en partie seulement. L'aide de l'Administration Générale, dont Saint-Charles a su se passer pendant des années, et les dons de bienfaiteurs, dans le pays de Hollande et d'outre-mer, lui sont indispensables. Le Supérieur et l'Économe travaillent, sans relâche, dans ce sens, — plus souvent que leurs forces ou l'intérêt de l'intérieur de la maison ne le comporteraient. La maison a pu, néanmoins, se procurer lumière et force électrique : une dépense, mais aussi, somme toute, une économie.

Le nombre des Frères convers est moindre qu'avant la guerre, bien que plusieurs d'entre eux soient devenus vieux et infirmes et que le travail soit resté sensiblement le même.

Saint-Charles a à son actif, avant tout, le travail des professeurs, c'est-à-dire 32 classes de 3/4 d'heure chacune, par classe d'élèves et par semaine, et, en outre, deux retraites prêchées au dehors, 7 remplacements plus prolongés dans le ministère, 40 aides (avec confessional et sermon) dans diverses paroisses, et 45 instructions à des religieuses.

Espérons qu'avec le secours du ciel et des bienfaiteurs qu'il nous envoie, nous pourrons maintenir cette maison, berceau de notre Province.

2. *Burlo.* — Nous y avons, en ce moment, trois classes, avec 110 élèves environ. La Province a fait des efforts bien grands pour y faire les installations nécessaires. Dans le cours de cette année, les transformations de l'ancien couvent seront terminées, — au prix, toutefois, de sommes très élevées. L'an dernier, nous y avons construit l'immeuble pour les divers ateliers. La plupart des travaux, comme aussi l'achat des machines et des matériaux pour l'électricité, ont pu avoir lieu avant la hausse énorme des prix et des salaires.

Il serait, toutefois, nécessaire de construire encore une aile, contenant salle d'étude, salles de classes et de récréation, avec un dortoir au-dessus. Nous espérons bien obtenir le consentement de l'administrateur du Prince Salm-Salm ; mais les frais nous épouvantent, à juste titre. Et, cependant, cette construction s'impose de rigueur, si nous voulons donner au Juniorat le développement nécessaire. Nous espérons en la bonne Providence et les bontés aussi de nos Supérieurs majeurs.

A Burlo, nous avons à notre disposition une quarantaine d'arpents de terre, — entre autres, un vaste jardin. En outre, plus de 50 arpents de terre restent à défricher. Les Frères convers ont fait un bon commencement ; et nous espérons en tirer de bons résultats. Les services que nos Frères infatigables nous ont rendus, à Burlo, — soit dans les constructions, soit dans les autres travaux, si difficiles au commencement — méritent tout éloge. Puissent-ils voir avec nous, dans un avenir prochain, l'achèvement de l'œuvre et les beaux jours de Burlo !

Actif de Burlo : comme à Saint-Charles, 32 classes par cours et par semaine. En outre, service de l'église-rectorat : 3 Messes dominicales, avec une assistance totale de 800 à 950 personnes, et, en tout, 14.650 communions, sermon à toutes les Messes dominicales. De plus, 4 retraites pour jeunes filles, 2 retraites pour religieuses, 3 triduums, 3 aides prolongées et 20 aides avec sermon et confessionnal dans le saint ministère, 16 conférences pour ecclésiastiques et 20 discours dans les cercles.

3. *Obermedlingen.* — Nous y sommes encore à nos débuts. En dehors des classes et du travail de surveillance, plus considérable vis-à-vis des petits, nos Pères rendent service au curé, presque septuagénaire, en faisant neuf classes de catéchisme, par semaine, aux enfants de la paroisse.

Une trentaine d'arpents de bonne terre y sont à notre disposition ; et le nouveau Supérieur a commencé par bâtir des écuries pour nos chevaux de labour. Bien des travaux de première installation ont été déjà faits, mais il en reste encore bien d'autres à faire.

Si l'ancien Couvent des Dominicains d'avant la grande sécularisation était resté intact, nous aurions là un juniorat absolument complet. Malheureusement, une aile a disparu presque en entier, et une autre est diminuée et encore habitée par un maître d'école qui s'en sert comme maison d'école. Espérons qu'avec le temps nous arriverons à reconstruire cette aile et à procurer à la paroisse un autre local, comme école et habitation du maître d'école ; et, alors, rien ne manquera plus à notre Juniorat du sud.

Obermedlingen a une église magnifique — que nous aurons, avec le temps, à desservir, ainsi que l'église voisine d'Untermedlingen. Dès que la chose sera possible, nous ferions bien d'installer, à Obermedlingen, un noviciat pour Frères convers. Un grand nombre de nos Frères convers viennent de cette contrée. Leur nombre deviendrait bien plus considérable, si un noviciat se trouvait plus près d'eux. Il est facile de concevoir que la Maison d'Obermedlingen n'a encore rien à son actif, sauf les travaux ci-dessus cités.

4. *Engelport.* — Un des Pères de la Maison des Missionnaires remplit les fonctions de confesseur ordinaire et remplace le Maître des Novices en cas d'absence.

Le Noviciat est bien séparé, en tout, de la Maison des Missionnaires. Toutefois, la vie simultanée de deux communautés, dans un seul grand immeuble, ne saurait être sans difficultés et sans inconvénients. Mais, grâce à la bonne harmonie et à la bonne séparation des deux

communautés, on peut les laisser marcher chacune de son côté ; on se gêne le moins possible et on s'entr'aide de bien des manières.

Nous cherchons, depuis longtemps, un immeuble pour les Missionnaires. Nous espérions, un moment, avoir trouvé ce qu'il nous fallait ; mais les prix nous ont fait reculer. Pour le moment, un heureux hasard seul serait capable de résoudre la difficulté.

Le Maître des Novices a à son actif, depuis août 1920, 16 retraites pour religieux, 1 triduum, 18 conférences pour religieuses et 11 aides transitoires dans les paroisses. En outre, il se tient au service de l'église d'Engelport, les dimanches et jours de fêtes. La maison du Noviciat sert, chaque année, pendant deux semaines, aux retraites ecclésiastiques, prêchées par nos Pères:

5. *Hünfeld.* — Parmi les Pères qui s'y trouvent, quelques-uns y sont à titre de repos ou de convalescence : cela explique leur grand nombre. Dix Pères sont occupés à l'enseignement et trois sont chargés de la rédaction de notre Revue et du *Missionsverein.*

L'acquisition de la ferme de Molzbach nous est d'un grand avantage pour la nourriture de cette grande communauté ; mais elle apporte aussi à l'économe un tel surcroit de travail, que nous sommes obligés de lui donner, au plus tôt, un auxiliaire.

Le R. P. Robert Streit a enfin réussi à assurer la publication de son grand ouvrage : « *Bibliotheca Missionum* ». Le secours est venu, par l'intermédiaire du Directeur de la Société de Saint-François-Xavier (d'Aix-la-Chapelle), de divers pays : Hollande, Espagne, Italie et Suisse. Son Éminence le Cardinal Van Rossum, Préfet de la Propagande, a daigné écrire à l'auteur une lettre bien élogieuse et bien méritée.

Il serait bien long d'énumérer tous les projets, que nourrissent les Pères occupés à la rédaction, comme aussi les professeurs. La difficulté des temps empêche la réalisation du grand nombre de ces plans.

En dehors des 20 heures complètes de classe, par semaine et par cours (philosophie de première et de

seconde année, théologie de première année et des trois années consécutives), Hünfeld a à son actif, depuis août 1922 à fin 1922 : 1 mission de quinze jours, 2 missions de huit jours, 2 retours de mission, 1 retraite aux enfants, 1 triduum, 2 retraites ecclésiastiques, 39 retraites pour religieux, 10 retraites fermées pour séculiers, 2 carêmes, 9 aides prolongées et 350 aides transitoires dans le ministère.

Les trois Messes dominicales, dans la chapelle du Scolasticat, sont fréquentées par 550 à 600 personnes ; et une des Messes est accompagnée d'un sermon. Le nombre des communions se chiffre à 146.125.

On sait le deuil immense, où la mort du Père Ignace Watterot a plongé la communauté, au commencement de décembre 1922. Le R. P. Bernard Langer lui a succédé et fait valoir, au profit des Scolastiques, sa longue et riche expérience de missionnaire...

Pour finir cette partie du rapport, je dois dire un mot de reconnaissance pour les libéralités à notre égard des populations, — qui entourent nos maisons d'éducation — surtout à Hünfeld, Burlo et Obermedlingen. Ces braves gens voient nos besoins et nous donnent bien des vivres et de grand cœur. Sans cela, notre situation serait bien plus difficile encore...

B. Maisons de Missionnaires. — Le nombre des Pères occupés, plus exclusivement, aux missions, — travail principal de l'Oblat, — a dû être diminué, par suite des lacunes dans le personnel et du plus grand développement de nos maisons d'éducation.

Nos Missionnaires, à peu d'exceptions près, sont relativement jeunes. C'est un inconvénient : on pourrait, plus ou moins, perdre les traditions et les méthodes des premiers temps. Mais il n'y a rien à changer à cet état de choses. Du reste, nous savons que les plus jeunes sont libres de tout esprit d'innovation et veulent marcher sur les traces de leurs devanciers.

On soigne, dans la mesure du possible, les conférences à ce sujet ; et l'ouvrage du R. P. Kassiepe, qui est entre

les mains de tous les Pères de la Province, reste le guide expérimenté des Missionnaires. Il l'est pour tant d'autres religieux : il doit le rester, avant tout, pour les nôtres.

Nos maisons de Missionnaires ont toujours assez et, souvent, trop de travail. Les derniers évènements, sans doute, entravent le travail de quelques maisons, rendant les communications bien difficiles. C'est, quand même, moins le cas que nous ne le redoutions d'abord.

Les missions sont loin d'être rétribuées comme avant la guerre. Par suite, la plupart de nos maisons peuvent à peine se suffire, pour la nourriture et les vêtements. Les Pères sont heureux, quand, de temps en temps, ils peuvent prêcher dans les campagnes. Ils rentrent, alors, pourvus de provisions de vivres, qui sont une rémunération plus riche et plus pratique que nos papiers sans valeur.

Je passe en revue ces diverses maisons, par ordre d'ancienneté.

1. *Engelport.* — De 10 Missionnaires, en 1920, elle a dû descendre au nombre de 8, en 1922. Elle souffre, plus spécialement, des difficultés actuelles de communication. Ces communications sont, du reste, encore entravées quelquefois, en hiver, quand la Moselle charrie des glaçons et rend la traversée, à Treis, plus ou moins dangereuse. De plus, une autre difficulté, c'est la distance considérable de la maison à la gare de Carden.

Travaux, depuis août 1920 à fin 1922 : missions de quinze jours 20, missions de 8 à 10 jours 40, retours de mission 17, missions pour enfants 12, retraite pour enfants à la sortie de l'école 1, octaves 2, triduums 20, carêmes 2, retraites pour ecclésiastiques 2, retraites pour religieux 25, retraites fermées pour séculiers 6. Ont pris part aux travaux précités 114.130 personnes.

Nos Pères font, en outre, le ministère régulièrement dans une communauté de Sœurs à Kühr et chez les Frères à Ebernach, avec sermon dominical et nombre d'instructions supplémentaires. Ils ont fourni 30 aides plus prolongées et 344 transitoires dans les paroisses.

Le nombre des communions, dans l'Église d'Engelport, est de 5.527, pour l'année dernière.

2. *Saint-Nicolas.* — Le nombre des Missionnaires est descendu de 11, en 1920, à 7, en 1922. Il faudra, avant longtemps, en augmenter le nombre ; car le tour des grandes missions, qui commença en 1919, va reprendre sous peu.

Missions de quinze jours 49, missions de 8 à 10 jours 24, triduums 2, retours de mission 13, missions pour enfants 4, retraites pour séculiers 18, retraites pour enfants au sortir de l'école 2, octaves 23, triduums ordinaires 18, carêmes 2, retraites pour religieux 14, retraites fermées pour séculiers 17. Ont pris part aux travaux précités 192.169 personnes.

En outre, 2 Messes dominicales, avec sermons à chacune, dans l'église du couvent et, de même, 1 Messe dans la chapelle du château. Nombre des communions, dans ces deux endroits, 30.200. Aides prolongées dans le ministère 78, aides transitoires 308, — avec 347 sermons.

3. *Mayence.* — Le nombre des Pères a été réduit de 4 en 1920, à 3 en 1922 ; actuellement, ils ne sont plus que deux Pères. Le R. P. Joseph Farber a missionné, le plus souvent, avec d'autres maisons.

Il relate, pour le temps écoulé depuis le Chapitre jusqu'à fin 1922 : missions de quinze jours 10, missions de 8 à 10 jours 17, triduums de mission 3, retour de mission 1, missions pour enfants 7, retraites pour séculiers 10, retraites pour enfants sortant de l'école 6, octaves 2, retraites pour religieux 13, retraites fermées pour séculiers 3 ; en outre, aides prolongées dans les paroisses 7, transitoires 106, instructions séparées 36. Ont pris part aux travaux précités 36.000 personnes.

4. *Warnsdorf.* — Nombre des Missionnaires, 5. On a acheté la petite maison, qui suffit à loger 6 Pères et tiendra encore un certain nombre d'années. La dette sur l'église a diminué de beaucoup, grâce aussi et surtout au zèle des Pères, bien que l'église ne soit pas la propriété des Oblats. L'église nous reste, néanmoins,

parfaitement assurée, à cause surtout du manque de prêtres dans le pays.

Travaux de Warnsdorf : missions de quinze jours 4, missions de 8 à 10 jours 22, triduums de mission 22, retours de mission 17, retraites pour séculiers 4, retraites pour enfants sortant de l'école 6, triduums ordinaires 24, carêmes ou mois de Marie 4, retraites pour religieux 30, retraites fermées pour séculiers 17. Ont pris part aux travaux précités 51.330 personnes.

En outre, trois Messes dominicales et sermon, au Salut, tous les dimanches et jours de fête, dans notre église, où 29.000 communions environ ont été distribuées ; aides prolongées dans les paroisses 8, transitoires 211 ; enfin, 195 sermons ou discours séparés, plus 7 instructions pour prêtres à la récollection mensuelle.

5. *Frischau.* — C'est la maison où il y a eu le moins de changements, depuis août 1920. Du changement à venir il a été parlé plus haut.

Missions de 8 à 10 jours 5, retours de mission 2, retraite ecclésiastique 1. Ont pris part aux travaux précités 5.869 personnes.

Les Pères desservent la paroisse, qui a trois églises : 3 Messes dominicales, avec sermon à chacune, pour un total de 1.750 visiteurs, communions 43.500, 18 heures de catéchisme par semaine, 187 instructions ou discours séparés, et 2 aides prolongées dans le ministère, en remplacement du curé malade ou mort. Le Supérieur, enfin, donne l'instruction aux prêtres, à la récollection mensuelle.

Les trois Frères convers entretiennent plus de 7 hectares de bonne terre, qui assurent la nourriture de la communauté — laquelle, sous ce rapport, est une des mieux situées.

Le R. P. Charles Haim a rédigé, par ordre de l'Ordinaire, le livre de prières diocésain et retouché, en même temps, la partie des cantiques.

6. *Essen-Borbeck.* — Cette maison a été aussi diminuée, quant au nombre des Missionnaires : de 10, en 1920,

elle en est, fin 1922, à 7 seulement. A la reprise des missions, il lui faudra aussi du renfort.

La chapelle est devenue publique et a été transformée et peinte à nouveau. Un bienfaiteur anonyme lui a donné, fin 1922, quatre belles cloches.

Travaux : mission de 3 semaines 1, missions de quinze jours 24, missions de 8 à 10 jours 34, triduums de mission 7, missions pour enfants 7, retours de mission 21, retraites pour séculiers 54, retraites pour enfants sortant de l'école 20, octaves 8, triduums ordinaires 26, carêmes 3, retraites ecclésiastiques 2, retraites pour religieux 8, retraites fermées pour séculiers 7. Ont pris part aux travaux précités 163.729 personnes.

En outre, 2 Messes dominicales, avec sermon, dans la chapelle, pour 1.200 visiteurs, en tout ; 23.900 communions, depuis l'ouverture de la chapelle, fin juin 1921 ; aides prolongées dans le ministère 17, transitoires 140, et sermons ou discours détachés 84.

Enfin, les Pères desservent, à tour de rôle, un hôpital, tenu par les Sœurs de la Croix (de Liège), à Düsseldorf-Rath, et y ont donné 185 instructions.

7. *Allerheiligenberg.* — L'habitation ne répondait pas au site magnifique. Une bienfaitrice a rendu possibles des transformations considérables, qui sont en cours d'exécution. Les Pères sont au nombre de quatre ou cinq.

Travaux : missions de quinze jours 8, de 8 à 10 jours 24, triduum de mission 1, retours de mission 3, mission pour enfants 1, retraites pour séculiers 12, retraite pour enfants sortant de l'école 1, triduums ordinaires 2, retraites pour religieux 19. Ont pris part aux travaux précités 35.288 personnes.

A l'église, deux Messes dominicales, avec sermon ; environ 6.000 communions. L'assistance varie, selon la saison. Un certain nombre de pèlerinages au sanctuaire, qui est de plus en plus fréquenté. Aides prolongées dans le ministère 15, transitoires 314; discours détachés 19.

8. *Aufhofen.* — La maison a été transformée, d'après nos besoins, dès que la classe d'école a été logée ailleurs. Elle donne facilement asile à cinq Pères et deux Frères

convers. Le nombre des Pères a été de quatre, dont 2 et, un certain temps, 3 Missionnaires.

Missions de quinze jours 5, de 8 à 10 jours 34, triduums de mission 3, retour de mission 1, mission pour enfants 1, retraites pour séculiers 7, carême 1, retraite pour religieux 1. Y ont pris part 31.418 personnes.

Une ou deux Messes dominicales dans notre église, — qui, le dimanche, sert d'église paroissiale, — avec un sermon, à peu près tous les deux dimanches. Aides prolongées dans les paroisses 1, transitoires 66, avec 74 sermons. Le confessionnal, à l'église, est assez fréquenté.

9. *Gelsenkirchen.* — Nous y ouvrirons, dans le cours de l'année, une chapelle publique, — la seule église publique de religieux dans la grande ville. Nombre de bienfaiteurs y ont aidé et la Province n'y a rien contribué, — ce qui, d'ailleurs, a été stipulé, dès le commencement. La chapelle aura les dimensions, à peu près, de celle de Borbeck et sera très fréquentée, sans aucun doute. Le nombre des Pères, travaillant tous dans les missions, a varié entre 6 et 7.

Missions de quinze jours 21, de 8 à 10 jours 22, triduums de mission 8, retours de mission 12, missions pour enfants 9, retraites pour séculiers 45, retraites pour enfants sortant de l'école 12, octaves 4, triduums ordinaires 9, carêmes 4, retraites ecclésiastiques 2 et retraites pour religieux 8. Nombre des sermons, dans les travaux précités, 2.696.

Aides prolongées dans le ministère 23, transitoires 204 ; discours détachés 80.

10. *Bingen.* — Nous avons, à Saint-Rupert, une bien belle maison et y desservons une église plus belle encore. La fréquence des pèlerinages est moindre, en temps ordinaire, vu la hauteur de la montagne ; mais, durant l'octave de Saint Roch, l'affluence est très considérable. Le nombre des Missionnaires a été de cinq ; mais, depuis la mort du Père Jean Eyerund, ils ne sont plus que quatre.

Missions de trois semaines 1, de quinze jours 22, de

8 à 10 jours 22, triduums de mission 8, retours de mission 4, missions pour enfants 34, retraite pour séculiers 5, retraites pour enfants quittant l'école 2, octave 1, triduums ordinaires 3, carême 1, retraite ecclésiastique 1, retraites pour religieux 28, retraites fermées pour séculiers 7. Nombre des sermons, aux travaux précités, 2.450.

Dans l'église, 2 Messes, le dimanche, dont une avec sermon ; communions 16.044 ; assistance environ 400, en été. Aides transitoires dans le ministère 118, prolongées 4.

Service du couvent des Sœurs : 4 instructions par semaine pour les novices, 105 instructions générales.

Le Père Supérieur a donné encore 54 instructions au clergé, à l'occasion de la récollection mensuelle, et 23 discours détachés.

11. *Kronach.* — La résidence a toujours eu quatre Missionnaires ; ils s'occupent, à tour de rôle, de l'église qui nous y est confiée. Depuis un certain temps, nous avons dû assumer, en outre, le travail d'un des vicaires. Habitation pittoresque sur la hauteur, dans une aile de la forteresse, jusqu'au moment où l'ancien Couvent des Franciscains deviendra libre.

Missions de quinze jours 7, de 8 à 10 jours 42, triduums de mission 1, retours de mission 3, retraites pour séculiers 2, octave 1, carêmes 2, retraites pour religieux 3. Total des sermons, dans les travaux précités, 1.523 ; y ont pris part 47.153 personnes. A l'église, 1 Messe, avec sermon, tous les dimanches ; assistance, environ 400 ; communions 4.525 ; aides prolongées dans les paroisses 2, transitoires 58 ; discours détachés 26.

12. *Oberelchingen.* — Les Pères ont été généralement trois, dont un ou deux Missionnaires. L'un des Pères est curé. Pour faire refleurir l'ancien pèlerinage, on a dû, d'abord, organiser un bon chœur de chantres et soigner, de toutes manières, le service de l'église. Situation des plus belles.

Missions de huit jours 7, de quinze jours 1, triduum de mission 1, retour de mission 1, retraite pour séculiers 1,

retraite pour enfants à la sortie de l'école 1, triduum ordinaire 1, carême 1, retraite pour religieux 1, nombre des sermons 274. Y ont pris part 5.750 personnes.

Assistance de l'église, le dimanche, à la Messe, environ 500 ; communions 15.000 ; aides prolongées dans le ministère 1, transitoires 20 ; discours détachés 3.

Le curé a, naturellement, à faire le catéchisme aux enfants et dirige les cercles de la paroisse. Les Pères ont encore pris part à 14 missions, inscrites au registre d'autres maisons.

13. *Dresde.* — Il en est question, déjà plus haut, par rapport à la fondation. Mgr de Meissen nous a confié, pour un temps indéfini, une église improvisée à Dresden-Strehlen, avec Messe et sermon, le dimanche, et un certain nombre d'heures de catéchisme. L'assistance à la Messe progresse, lentement, à Strehlen et atteignait, fin 1922, 60 environ par dimanche.

Dans une petite chapelle de notre maison, deux Messes, le dimanche, avec sermon à chacune et une assistance totale de 100 personnes.

En outre, missions de quinze jours 3, de 8 à 10 jours 6, triduums de mission 5, retours de mission 4, retraites pour séculiers 2, retraites pour enfants à la sortie de l'école 4, octaves 2, triduums ordinaires 16, carêmes 2, retraites pour religieux 8, avec un total de sermons de 617. Y ont pris part, en tout, 17.590 personnes.

Depuis Pâques 1922, un Père faisait 17 heures de classe au gymnase diocésain, — travail remplacé, depuis, par le service de Strehlen, comme dit ci-dessus.

Aides prolongées dans le ministère 4, transitoires 40, discours d'apologétique et conférences pour personnes religieuses 136 ; instructions au clergé, à la récollection mensuelle, 4, plus 22 instructions pour nouveaux convertis et 4 préparations à la conversion.

C. Maisons d'Œuvres diverses. — Nous comptons, sous cette rubrique, 3 résidences :

1. *Neuss.* — Trois Pères, plus ou moins infirmes, y sont attachés, s'occupant de l'hôpital des Sœurs Augustines,

de l'hôpital de la ville et de la maison de prévoyance, pour jeunes filles, tenue à Neuss par les Filles de la Croix (de Liège).

Les Pères des hôpitaux binent, le dimanche ; tous ont une Messe avec sermon. A la maison de prévoyance, 6 heures d'instruction par semaine, sans compter les nombreux détails d'un tel travail.

On connaît le travail varié dans un hôpital. A l'hôpital des Sœurs, l'église est fréquentée par 500 personnes environ, le dimanche. Le Père y a entendu 14.663 confessions et distribué 50.500 communions, l'an dernier.

Les Pères de Neuss ont donné encore 5 retraites pour religieux et une retraite pour séculiers.

2. *Cologne.* — Trois Pères, tous plus ou moins infirmes, sont attachés à cette résidence. Ils s'occupent tous trois de maisons de prévoyance, dont une sous la direction des Filles de la Croix (de Liège) et deux sous celle des Sœurs du Bon-Pasteur.

Ils ont, en somme, 6 Messes dominicales, 17 instructions par semaine, un sermon par dimanche, 144.000 communions par an et, en tout, 38 retraites préparatoires à la confession, avec une somme de 218 instructions. Le confessionnal exige un grand travail, dans ces sortes d'établissements.

Malgré cette somme de travail et, surtout, les fatigues corporelles, le R. P. Albert Humpert continue à manier la plume, et les résultats sont des meilleurs.

3. *Essen-Borbeck.* — Ouverte le 1er mai 1921, on y a donné, jusqu'à fin 1922, 99 retraites fermées, auxquelles ont pris part 2.526 personnes. Les Pères de la résidence en ont prêché eux-mêmes 79 ; le reste a été donné par divers Pères de la Province.

En outre, les Pères ont donné 1 retraite pour religieux, 2 retraites pour séculiers (hors de la maison). Ils donnent une instruction aux Sœurs et servantes de la maison, tous les dimanches.

Aides prolongées dans les paroisses 10, transitoires 19 ; discours détachés 68 ; 3 cours de pédagogie, avec 16 discours. Ils ont coopéré à 4 missions, en cédant un prédi-

cateur. Ils ont, enfin, donné, durant quatre mois, 2 heures d'instruction à des nouveaux convertis et ont aidé, maintes fois, au confessionnal de la ville et ailleurs.

§ IV. — Résumé des Travaux.

C'est en grande hâte que j'écris ce rapport : je dois partir en voyage. Par suite, je n'ai pas trouvé le temps de le limer. Je vous en demande bien pardon, Monseigneur et Révérendissime Père, mais je tenais à ce que vous eussiez entre les mains, en venant nous voir, les documents nécessaires.

Il me reste, sous cette rubrique, à donner un résumé de nos principaux travaux. Le voici, — depuis commencement août 1920 à fin décembre 1922 :

Missions de trois semaines	2
Missions de quinze jours	175
Missions de 8 à 10 jours	364
Missions de trois jours	39
Retours de mission	101
Missions pour enfants	64
Retraites pour séculiers	165
Retraites pour enfants au sortir de l'école	57
Octaves	43
Triduums ordinaires	124
Carêmes ou mois de Marie	24
Retraites ecclésiastiques	10
Retraites pour religieux	195
Retraites fermées pour séculiers	148
Sermons dans les travaux précités	28.118
Aides prolongées dans les paroisses	227
Aides transitoires	2.369

§ V. — Notre vie religieuse.

C'est le premier soin du Provincial, comme des Supérieurs respectifs. Sans vouloir dire que ni les supérieurs ni les sujets ne méritent aucun reproche, je dois cependant louer, non seulement l'ardeur générale au tra-

vail attribué à chacun par l'obéissance, mais aussi l'esprit de charité et d'union qui règne parmi nous, l'attachement sincère à la Famille, le respect de l'autorité, qui n'a guère besoin de commander, et l'esprit de régularité.

Il est vrai que les longues absences, par suite des travaux extérieurs, ne permettent pas, dans les maisons des Missionnaires, une régularité continuelle. Mais, à peine rentré des missions et après avoir pris le repos nécessaire, on se remet à la Règle en tout, — bréviaire, conférences et études — sauf quelques ménagements, devenus nécessaires dans l'intérêt des santés.

Après la charité, je recommande, avant tout, la formation des jeunes Pères, soit à la prédication, soit à la manière de devenir bon Missionnaire, en restant bon Oblat. A Hünfeld, Supérieur et professeurs font leur possible pour poser les fondements de cette formation définitive.

A l'occasion de votre bonne visite, nous allons tous examiner notre conscience au sujet de nos devoirs ; et, si Votre Paternité trouve à redire à notre vie et à notre esprit, bien volontiers nous prendrons à cœur les remarques faites.

§ VI. — **Espoirs et... Conclusions.**

Je ne trouve plus le temps de développer ce point ; le dernier paragraphe a déjà souffert pour cette raison.

Je conclus, en disant que le Ciel bénira et réalisera tous nos espoirs, pour autant qu'ils sont dans l'esprit de notre vocation, si nous restons et devenons de plus en plus remplis de bonne volonté et du bon esprit religieux.

Daignez bénir, Monseigneur et Révérendissime Père, celui qui se dit de votre Paternité le très humble et obéissant serviteur, en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

Léonard Leyendecker, *O. M. I.*

VICARIAT DE POLOGNE

Le Printemps fleuri d'une nouvelle Province [1].

Depuis le 10 avril, jour où nous avons quitté la riante Italie, nous n'avons eu, à travers l'Irlande, l'Écosse, l'Angleterre, la Belgique, la Hollande et l'Allemagne, que très peu de sourires du ciel ; nous comptons sur nos doigts les après-midi ensoleillées, et nous nous prenons, parfois, à nous demander, très sérieusement, si, en cette année 1923, nous n'allons pas expier, cruellement, nos jouissances africaines de 1922 et la volupté que nous avons mise à boire les rayons d'un soleil perpétuel, sous un firmament du plus beau bleu.

C'est le mercredi 27 juin que nous prenons, à Dresde, l'express de Breslau, pour trouver là le R. P. Jan Kulawy, Supérieur de la Maison de Lubliniec, et, par lui, le train de Pologne.

On nous a beaucoup effrayés avec cette question du visa des passeports. Le Président de la Délégation polonaise de Dresde a déclaré que la frontière était fermée, depuis plusieurs jours. Sur des instances réitérées, il a, cependant, consenti à donner une recommandation très chaude pour le Consul polonais de Leipzig — qui a délivré le visa, moyennant la modique somme de 116.000 marks.

A Breslau, le R. P. Kulawy nous rassure :

— « Les seuls qui vous demanderont vos passeports », nous dit-il, « sont les Allemands ».

(1) Relation du R. P. Albert Perbal, au sujet de la Visite de Monseigneur notre Révérendissime Père Général à nos trois Maisons de Pologne (Lubliniec, Krobia et Markowice).

Et, de fait, nous ne les avons exhibés qu'une fois avant la frontière polonaise...

A Lubliniec, douaniers et cheminots s'écartent, respectueusement, sur le passage de Monseigneur, dont l'arrivée est annoncée, attendue, espérée. Nous passons avec lui, sans l'ombre d'une visite ni d'une réquisition quelconque, — le R. P. Kulawy, le R. P. Théophile Nandzik (qui était venu à notre rencontre, quelques gares plus loin) et moi. Le R. P. François ou mieux Franciszek Kowalski, Vicaire Provincial de Pologne, était sur le quai avec les PP. Franciszek Kosian et Stanislaw Baderski.

Deux voitures à quatre chevaux, de vrais carrosses, nous emmènent, sous les guirlandes de la route et les fleurs attachées aux arbres. Au milieu de la ville, un arc de triomphe, avec une inscription de bienvenue, et, devant, nos Junioristes en deux rangées doubles. L'admoniteur, Fr. Brzesina, s'approche de notre coupé, salue le Révérendissime Père Général, d'une voix bien timbrée, et, se retournant vers ses compagnons, entonne l'acclamation traditionnelle polonaise :

« *Niech zyje !* »

A trois reprises, les 120 Junioristes reprennent ce cri enthousiaste, qui répond à notre « Vive ! » français ; et nous les suivons, lentement, à travers les rues de la ville, pendant que la foule émue se prosterne, sur les trottoirs, pour recevoir la bénédiction du Pontife.

En approchant du parc où se cache la maison du Juniorat, nous entendons retentir, sous les grands arbres, les sons des cuivres d'une fanfare bien nourrie. Rien ne manque, décidément, à cette réception ; et c'est avec l'accompagnement de l'orchestre militaire que nous faisons connaissance, devant le majestueux perron et la façade imposante de notre Juniorat polonais, avec la communauté des Oblats de Lubliniec : — les Frères scolastiques professeurs Wilelm Rybak, Jan Cyrys, Kazimierz Josefowicz et Jan Hadryan, et les Frères coadjuteurs Jakoba Ciesielski, Jan Schroeder, Antoni Adamski, Ludwik Ryba, Wincenty Siejka et Feliks Lewicki.

La maison a déjà nombre d'années d'existence. Fondée pour un orphelinat protestant allemand, elle a dû être abandonnée par ses directeurs, lors de la cession de Lubliniec à la Pologne, après le plébiscite haut-silésien. Au milieu d'une quantité de complications administratives et diplomatiques, nos Pères Polonais de Krotoszyn, qui abritaient dans une petite maison louée leurs 45 Junioristes, réussirent à l'acquérir et, finalement, à l'occuper. L'histoire de cette fondation est une preuve de plus de la protection que la Vierge Immaculée se plaît à étendre sur ses Oblats en lutte contre le dénuement : le monde parle de « chances », et ici, très volontiers, il ajouterait le qualificatif « inouïes », mais nous préférons, par souci de vérité et surtout de reconnaissance, renvoyer à notre Mère et Protectrice tout le mérite de ces tractations, où l'habileté la plus consommée ne serait jamais parvenue à triompher.

La première année de Krotoszyn, ce Juniorat ne comptait que 30 Junioristes ; la seconde, 45 ; la troisième, qui est la première de Lubliniec, 120 ! Et l'on refuse, chaque année, une cinquantaine d'aspirants !...

Mais le soir tombe, et, peu à peu, la foule se retire. La fanfare reste et, pendant le repas, nous régale des plus beaux morceaux de son répertoire, couronnés par une « *Marseillaise* » et un « *Boze cos Polske* » fraternellement liés et que nous écoutons debout.

Le lendemain, 28 juillet, la voiture du comte Ballestrem, une 45 HP., nous conduit au célèbre Sanctuaire de Notre-Dame de Czenstochowa, le Lourdes polonais. Le R. P. Vicaire Provincial a exprimé le désir que la première démarche du Père de la Famille, en Pologne, fût un pèlerinage à la Vierge aimée des Polonais et qu'il consacrât la Province naissante à Celle qui est invoquée, chaque jour, dans les Litanies comme la Reine de la Pologne. Monseigneur ne pouvait qu'accéder, très volontiers, à ce désir qui coïncidait si bien avec le sien propre.

Czenstochowa est un nom formé de deux mots, qui signifient « qui se cache souvent » : en effet, les légères ondulations de terrain, qui entourent la petite colline

de la Madone, nous font apparaître et se cacher, tour à tour, le sanctuaire et sa flèche élancée. Une quarantaine de minutes suffisent à notre puissante voiture pour nous amener au pied du couvent et de la basilique...

Czenstochowa possède une image de la Vierge qu'on dit avoir été peinte par Saint Luc et apportée en ce pays par un de ces Rois de Pologne, qui unissaient, si souvent, à la bravoure des chevaliers la piété des saints. Autrefois, l'église et le couvent formaient une puissante forteresse ; et les lecteurs d'Henryk Sienkiewicz se souviennent de ce siège fameux, soutenu par les moines et une centaine de guerriers contre plus de 20.000 Suédois luthériens, et où se signalèrent le Prieur Kordecki et le Chevalier André Kmiecic, sauveurs de la place — après Dieu et Marie...

Les fossés subsistent encore, sur les deux tiers du pourtour ; mais les pentes extérieures en ont été adoucies et de nombreux passages pratiqués. L'entrée, précédée d'une large esplanade en pente douce, se présente sous la forme d'un grand portique, suivi de deux cours, qui mènent à la grande église.

Celle-ci, de style classique, est postérieure aux guerres de religion et au grand siège. Le dernière guerre l'a dépouillée d'une partie de ses cuivres et de tous ses tuyaux d'orgue ; mais on la restaure, en ce moment, et la voûte resplendit avec ses ors neufs et brillants...

Une foule de pèlerins occupe la nef. On se promène, en priant, on s'agenouille, on se prosterne ; mais la vogue reste à la vieille église, où se trouve l'image miraculeuse et vénérée. Là s'entassent les groupes, agenouillés et prosternés : nous voyons des hommes couchés, la face contre terre et les bras étendus en croix sur le sol, pendant qu'à l'autel de la Vierge se célèbre la sainte Messe. La prière est ardente et continue ; la foi pousse les pèlerins jusque sur la table de communion, tant les barrières sont insupportables aux âmes slaves qu'entraîne l'amour. Rien de plus émouvant que ces visages transfigurés par la confiance et la force des supplications : comme la prière supprime le corporel et fait jaillir l'esprit à travers

les traits même les plus communs ! Ce peuple est vraiment un peuple marial : si son histoire n'était pas là pour le prouver, je n'en voudrais d'autre témoignage que ces attitudes et ces transports, qui le jettent littéralement aux pieds de MARIE, pour le retenir au service de DIEU.

On nous fait la faveur de nous introduire dans le chœur, tout petit, presque sur l'autel : nous sommes ainsi tout proches de la Madone, et cette proximité nous impressionne au point que nous tombons instinctivement à genoux, à deux genoux, — tentés, nous aussi, de nous prosterner...

Et nous prions Notre-Dame de Czenstochowa, si puissante dans les siècles passés, de continuer à protéger notre chère Famille et son plus jeune rameau, la Province de Pologne. Qu'Elle multiplie ces vaillants Pères, si peu nombreux encore ; qu'Elle leur envoie de ces solides vocations polonaises, surgies du peuple le plus persévérant de l'Europe orientale dans la Foi catholique, fruit de la nation martyre pour l'amour de son DIEU ; qu'Elle fasse prospérer leurs audacieuses fondations, nées de la confiance en sa maternelle protection ; qu'Elle développe cette jeune Province au point de lui faire égaler, bien vite, les plus florissantes de la Congrégation et de l'appeler à l'évangélisation des pauvres en Pologne et, peut-être, en Russie schismatique !...

Nous allons ensuite faire notre chemin de croix autour des remparts.

Les murs sont conservés, du côté du couvent-forteresse, ainsi que le chemin de ronde, que l'on suit pour passer devant les stations, élevées sur les pentes qui remplacent, désormais, la partie extérieure des remparts et descendent dans le fossé à demi comblé. Il a fallu des piédestaux, parfois très importants, pour soutenir les beaux groupes de bronze ; et chacun de ces travaux, don d'une ville polonaise, représente un article d'art et une somme d'argent imposante.

Un des Pères Paulins, gardiens du couvent et du pèlerinage, nous conduit, ensuite, à travers les cloîtres

et les divers sanctuaires ; à la bibliothèque, il nous fait apposer nos signatures peu après celle du Maréchal Foch — qui, avec une délicatesse suprême, avait signé *Maréchal de Pologne*, titre qu'il venait de recevoir. Dans un splendide réfectoire, — demeuré tel qu'il était, quand y fut célébré le mariage de je ne sais plus quel Roi de Pologne, — nous partageons le repas des moines et entendons pieusement la lecture,... en polonais.

En passant sur une des terrasses du couvent, non loin de la statue de l'héroïque Prieur Kordecki, nous percevons des chants qui nous viennent du large : c'est un pèlerinage qui arrive. Bientôt, il est en vue : 1.200 personnes, la croix en tête et bannières déployées, chantent leur amour à Marie et leur joie d'arriver, enfin, auprès de son sanctuaire. Depuis le matin, de fort bonne heure, ces gens sont en marche, — beaucoup à jeun et pieds nus. Cinq, six, sept heures de trajet ne semblent avoir aucune influence sur leur dévotion ; et les cantiques s'envolent vers la flèche élancée de Czenstochowa, ardents et vigoureux comme au départ. Quel beau peuple !

Arrivés sur l'esplanade, qui précède les trois portes de l'antique forteresse, les pèlerins s'arrêtent et attendent : il faut qu'un Père Paulin vienne, avec la croix et l'eau bénite, pour les recevoir officiellement, leur souhaiter la bienvenue, au nom de la Reine de céans, et leur donner quelques conseils appropriés sur la manière de bien faire le pèlerinage à Czenstochowa. Ils entreront alors, processionnellement, à sa suite, dans la basilique, et se presseront, de longues heures, devant l'image vénérée, autour des confessionnaux, à la table sainte, etc.

Nous en avons rencontré , faisant leur chemin de croix avec un luxe de prières et de cantiques, de génuflexions et de prostrations, qui saisit le spectateur trop occidental. Un vieillard dirige les cérémonies, et tous le suivent, ponctuellement.

Les confessionnaux sont assiégés : on en voit de toutes parts dans les églises, dans les passages, les cloîtres, même en plein air.

Les communions sont tellement nombreuses que le

couvent construit, actuellement, un grand hall-chapelle, qui servira uniquement pour la distribution de la Sainte Eucharistie, et dont le pourtour sera occupé par une quantité extraordinaire de confessionnaux.

D'autres pèlerinages arrivent encore. L'air est rempli de chants ; des allées ombreuses surgissent des processions nouvelles, dont les accords s'entrecroisent avec les hymnes dolents du chemin de croix ; partout la prière, les accents de l'amour, la musique au service de la piété filiale. Et quoi d'étonnant ? Ne sont-ce pas des enfants qui viennent voir leur Mère ! Et quelle Mère ! Et quels enfants !

Comme la Vierge doit aimer sa Pologne ! Dire qu'elle lui est restée fidèle, après tant de souffrances ! MARIE ne devait-Elle pas à ses chers Polonais de leur rendre la liberté ? Y a-t-il au monde un peuple qui en soit plus digne par ses sentiments de délicatesse, par sa foi, par son courage ?

Et, bientôt, — dès que la situation économique aura retrouvé un peu plus de clarté, ou que les gens auront pris l'habitude ou le parti de se résigner aux chiffres fabuleux de dépenses que leur vaut l'administration socialiste des premières années de liberté, — Czenstochowa reverra les beaux jours d'autrefois. Car on nous fait remarquer que les spectacles que nous avons vus, en cette veille de la fête des Saints Apôtres Pierre et Paul, ne sont rien en comparaison de ce que nous aurions pu contempler, un dimanche ou un jour de grande solennité, et que, ces jours-là, ce n'est rien non plus au regard de jadis, quand le sanctuaire comptait plus d'un million de pèlerins par année...

Le lendemain 29 était le jour fixé pour la réception officielle de Monseigneur à Lubliniec.

A neuf heures, partirent de l'église paroissiale un cortège d'enfants de chœur, de jeunes filles en blanc, une fanfare et le clergé en ornements sacerdotaux, pour aller chercher Monseigneur au Juniorat. Sur le perron du bâtiment, le Maire souhaita, d'une voix vibrante, la bienvenue à l'illustre Visiteur ; et le Curé fit de même,

devant le portail de l'église. Une foule énorme était accourue sur le parcours ; et, lorsque tout ce monde voulut s'engouffrer dans le sanctuaire, il fut impossible à la plupart d'y pénétrer.

Après le chant de la Messe Pontificale, Monseigneur fut reconduit de même, au son de deux fanfares — dont l'une demeura, presque toute la journée, sous les fenêtres du Juniorat.

Le soir, séance musicale et artistique par les Juniores — dont la vivacité, l'esprit, la promptitude et l'aisance font ressortir les ressources du génie slave formé par l'éducation latine.

Monseigneur confère la tonsure à nos quatre Frères scolastiques si méritants et, le lendemain matin, les Ordres mineurs, — cette dernière cérémonie suivie de la Confirmation de 70 de nos enfants.

Puis, pour eux, ce sont les vacances. Il faut, absolument, qu'ils partent aujourd'hui ; car, à partir de demain, 1er juillet, les prix sont doublés, et cette hausse se chiffrerait par un surcroît de dépenses de plusieurs millions.

Encore une ovation à Monseigneur, — « *Niech zyje!* » — et les voilà partis, pour deux mois. Ils reviendront 140, au moins, car il n'y a pas de rhétorique, cette année, et cela signifie que personne n'ira au noviciat pour faire place aux nouveaux arrivants. Tous les jours, affluent des demandes, et c'est le cœur serré que les Pères se voient obligés d'en repousser le plus grand nombre...

L'effort fourni par cette jeune Province de neuf Pères, dont deux Missionnaires seulement, est déjà surhumain. Entretenir une œuvre comme celle de Lubliniec (120 enfants), au milieu de conditions monétaires désastreuses, demande un effort qui est bien au-dessus des possibilités ordinaires d'une Province en fondation. Pourtant, nos Pères de Pologne n'ont pas hésité ; et, si on les aidait, ils n'hésiteraient pas davantage à bâtir deux ailes de plus au Juniorat, — la chapelle, le réfectoire et les salles d'études étant déjà insuffisants, même pour

le nombre actuel. Soutenir un tel courage est une bonne œuvre ; permettre à ce pays, si riche en vocations, de fournir aux Oblats une forte branche, — leur assurer à eux-mêmes la consolation de travailler puissamment au relèvement de leur Patrie et à son épanouissement religieux, peut-être même de collaborer à la conversion de la Russie, où on les appelle déjà, — et, pour tout cela, intensifier et élargir le Juniorat, c'est l'œuvre des œuvres...

Dimanche, 1er juillet, nous allons à Piekar, le grand Sanctuaire marial silésien. Monseigneur y est invité à chanter une Messe Pontificale, en présence d'une affluence extraordinaire de pèlerins.

Pour y parvenir, il nous faut, sous peine de nous condamner à un tour incommode, passer et repasser la frontière, si bizarrement tracée entre les deux Silésies plébiscitaires : d'où quatre visites pour la douane et les passeports.

A notre arrivée, nous trouvons une ville noire de monde : c'est à peine si l'on peut s'y frayer un chemin. L'église, grand monument à deux flèches sveltes, est le centre de ce fourmillement de peuple. Au bas de l'escalier colossal, qui mène de la rue au portail, nous trouvons plusieurs de nos Junioristes de Piekar et des environs, rentrés depuis la veille dans leurs familles et accourus pour saluer le Chef de leur grande Famille : on voit qu'ils sont fiers d'être de petits Oblats, et plus d'un les envie, dans la foule, d'avoir le droit de se trouver à la première place.

Dans la cohue, on peut faire un peu de place : deux mètres carrés. Un notable, peut-être le Maire, souhaite la bienvenue à Monseigneur. A cause du bruit et de la multitude, il est obligé d'adopter le ton confidentiel et de parler brièvement.

Nous montons : une fanfare éclate. Mais il faut se presser. On passe au presbytère ou « *probosztwo* » ; et, bientôt, s'organise le cortège, — enfants de chœur, Enfants de Marie en blanc, fanfare, bannières, clergé. Sur la porte de l'église, dans un vaste vestibule, vraiment

digne d'une cathédrale, le premier Vicaire (remplaçant le Curé absent), salue Monseigneur, le premier Archevêque venu à Piekar depuis la liberté et même de mémoire d'homme.

L'immense vaisseau se remplit, en un clin d'œil. Pas une chaise, pas un banc : tout le monde est debout. Et le chant de cette foule, de ces 3.000 poitrines, monte, comme une mer mugissante, vers les voûtes et emporte, vers la statue de MARIE, l'hommage de la Silésie polonaise, puissant et grandiose à l'égal de celui de la grande Pologne à Czenstochowa.

Le Père KOSIAN, de Lubliniec, est en chaire : c'est un Oblat, qui ajoute la note filiale (et combien éloquente !) de la jeune Province aux accents houleux de tout à l'heure. La foule reprend ses droits, pendant la Messe : même l'attention intense — qu'elle porte aux cérémonies, si nouvelles, de la Messe Pontificale et qui fait déverser, jusque dans le chœur, les flots curieux des enfants poussés par la foule — ne l'empêche pas de s'en donner, à plein gosier, pour le chant des cantiques, si pieux et si enlevants, qui rappellent nos cantiques de France...

Après la Messe et le repas, nous allons visiter la seconde église, située sur un monticule, au centre d'une grande propriété, qui appartient au pèlerinage. Un des Curés de Piekar, il n'y a pas bien longtemps, a doté le sanctuaire primitif, trop petit, de cette sorte d'annexe et de plusieurs hectares de terre, qui sont plantés d'arbres et parsemés de 40 petites chapelles.

Quarante : est-ce possible ?

Oui, quarante. Tout est possible à la foi, à la générosité polonaise, — du moins, autrefois, quand n'existait pas ce marasme financier, qui déboussole tout :

Il y a les quatorze stations du chemin de la Croix, gracieuses chapelles, toutes différentes, munies de deux portes chacune, pour permettre le libre passage des pèlerins qui entrent et sortent ;

Il y a les quinze chapelles des mystères du Rosaire, tout à fait sur la lisière de ce grand enclos ;

Il y a la chapelle de Caïphe, celle d'Anne, celle de

Pilate, celle de Marie-Madeleine, celle de l'Assomption (où, le 14 août de chaque année, les jeunes filles de Piekar viennent apporter le corps de la Vierge, pour le reporter triomphalement, le lendemain, à l'église), etc., etc.

Et c'est grand ! Que de kilomètres à faire pour arriver à bout de tous ces pèlerinages ! Il faut monter, descendre, tourner un rocher, escalader une pente : ici, la grotte de l'Agonie vous attend, avec, à un jet de pierre, les trois Apôtres endormis, — plus haut, un énorme bas-relief, représentant Jésus insulté par les soldats de Caïphe et par les Juifs. On a dû protéger d'un grillage les personnages sculptés, à cause de la fureur des jeunes Polonais, qui commençaient, paraît-il, à venger effectivement leur bon Maître sur les visages de ses persécuteurs.

Partout, des chaires à prêcher, éparses dans le parc. On doit faire des sermons à tour de bras, dans ce bienheureux Piekar !

A l'extrémité est, on nous montre l'ancienne frontière russe, lorsque la pauvre Pologne était déchirée en trois tronçons et que les Polonais de Silésie n'avaient pas encore été rattachés à leurs frères des trois Polognes réunies.

Aussitôt rentrés, nous nous apprêtons au départ : on nous fera passer par Kattowice, Huta Krolewska et Bytom que les Allemands appellent Kattowitz, Koeningshuette et Beuthen. C'est le noyau de ce fameux territoire usinier et minier, si disputé naguère...

* * *

Lundi, nous partons pour Krobia, Maison Provinciale et futur Scolasticat de la Province. Comme les communications ferroviaires ne sont pas très commodes, il nous faudra nous arrêter à Ostrow. En chemin, notre train passe en territoire allemand : on nous verrouille dans notre wagon, pour toute la durée de ce trajet. C'est entendu : les Polonais font de même pour les voyageurs qui passent par Lubliniec et vont vers Bytom et Zabrze.

Ostrow est la patrie de Son Éminence le Card ina Edmond Dalbor, Archevêque actuel de Poznan et Primat de toute la Pologne. C'est là aussi que se trouve la fameuse prison où le Chancelier Bismark enferma le futur Cardinal Ledochowski ; on nous montre la fenêtre de sa cellule, tournée vers l'église paroissiale. Sur la place, des blocs de marbre : ce sont les morceaux du socle d'une statue de Bismarck ou d'un Guillaume, qui vont servir à un monument en l'honneur du grand Cardinal polonais, — la statue fera face à la prison et regardera la fenêtre d'où l'Archevêque a si souvent contemplé l'église d'Ostrow. Ironie des choses !...

Le lendemain, 3 juillet, Monseigneur est assailli, après sa Messe, en sortant de cette église, par une foule trop empressée : nous sommes obligés de jouer des coudes, pour le délivrer et le faire avancer. Dehors, sous la pluie, c'est la même ardeur à recevoir sa bénédiction et baiser son anneau : il a toutes les peines du monde à s'échapper...

L'après-midi, nous arrivons à Krobia.

Sur le quai de la gare, un arc de triomphe de verdure. Le chef de gare et trois notables nous arrêtent, quelques instants, — l'un d'eux (le pharmacien, nous a-t-on dit), pour lire, au fond de son chapeau, quelques lignes de bienvenue en français. C'est assez péniblement prononcé, mais si délicat et si touchant !

Une avenue de verdure et de fleurs nous indique où traverser les voies : les voyageurs du train en restent bouches bées, surtout lorsque les acclamations s'élèvent, — « *Niech zyje !* »

Devant la gare, une quarantaine de cavaliers, aux vestons rouges, — quelques-uns vêtus de longues redingotes, assez semblables à des soutanes, — et tous bottés, poussent, à leur tour, le « *Niech zyje !* » traditionnel et sautent sur leurs montures, pour encadrer le carrosse à quatre chevaux prêté par le Comte Czarnecki, pendant que celui de la Princesse Czartoryska, plus modeste, reçoit les bagages et la suite.

Dès qu'on approche de la ville, la route est bordée de branches de peuplier, de chêne, d'acacia, etc. En ville,

ce sera une haie continue : des guirlandes, partout. De 20 en 20 mètres, des arcs de triomphe, où chaque quartier s'est ingénié à faire mieux que le voisin. Les inscriptions dénotent un réel souci de se montrer à la hauteur de la situation ; — si beaucoup sont en polonais, on en trouve, pourtant, comme celles-ci : « Vive Monseigneur ! »... « Vivent les Oblats ! »

Sur la grand'place, un dais, le Curé en chape, avec un crucifix sur le bras, le Maire et une foule énorme, encore grossie de tous les curieux qui ont dévalé le long de la cavalcade.

Le Maire parle, quelques instants. Nous saisissons le mot *Witamy* qui veut dire « bienvenue ». Monseigneur répond en français ; et l'on se met en procession vers l'église.

Malgré sa vaste étendue, celle-ci ne peut contenir toute la foule. Le service d'ordre, assuré par les *boy-scouts*, garçons et filles, ne réussit pas à empêcher la pression et l'entassement. Pourtant, tout est respectueux.

Monseigneur monte sur le trône de Son Éminence, — car nous sommes, ici, dans la paroisse du Cardinal-Archevêque, propre Curé de Krobia (celui que nous avons appelé Curé n'en étant que l'administrateur), — et nous écoutons, en silence, les paroles de bienvenue adressées par le Curé-administrateur. La réponse de Monseigneur est traduite à la foule par le R. P. Kowalski. La bénédiction du prélat termine cette première cérémonie.

Les Pères (1) logent dans la résidence même du Cardinal — qui la leur a offerte, en attendant que leur maison à eux fût bâtie. Notre occupation, cette après-midi, sera précisément d'aller à Chumientki, hameau de Krobia, où se trouvent la propriété et la maison. C'est la commune qui a offert aux Pères le terrain (champs, parc, jardin) et la maison, — le tout acquis par elle, après le départ du dernier propriétaire, un Allemand, qui avait ouvert là une auberge : « *Zum deutschen Kaiser* ».

(1) Les PP. Franciszek Kowalski, Jan Pawolek et Pawel Kulawy, ainsi que les FF. Andrzej Drobczyk et Franciszek Kieruj.

La maison ne comportait qu'un rez-de-chaussée : les Pères viennent d'y ajouter deux étages et d'aménager le tout pour un petit scolasticat. On verra, plus tard, à l'agrandir, si les Scolastiques affluent.

Le lendemain 4, Messe Pontificale à Krobia, — à la suite de laquelle toute la paroisse nous conduit, processionnellement, à Chumientki, pour la bénédiction solennelle de la nouvelle maison. Nous sommes en semaine, — le beau temps vient, tout juste, de reparaître, — mais ces braves gens plantent là tous leurs travaux, pour témoigner aux Pères leur sympathie et pour escorter Monseigneur l'Archevêque de Ptolémaïs. Les *icones*, dirait-on en Russie, sont portées devant Monseigneur, qui est sous un dais ; un nombreux clergé l'entoure, — les Enfants de Marie en blanc, les *boy-scouts* des deux sexes faisant chaîne de chaque côté du clergé, les hommes en arrière, les femmes un peu partout, et tout ce monde chantant à qui mieux mieux... N'est-ce pas un spectacle de choix ?

Ah ! j'oubliais de mentionner huit charmantes fillettes, habillées de blanc et portant de petites corbeilles de fleurs : souvent, sur un geste de leur aînée, leur main droite plongeait dans la corbeille, et, avec un gracieux geste qui inclinait tout le corps et tendait le bras vers le Prélat, répandait les fleurs sur le sol où il allait passer. Une telle grâce, une aisance si parfaite, il semblerait que ce n'est possible qu'en Grèce, la patrie de l'art, ou en Provence, le pays de chez nous qui a le mieux hérité de l'harmonie grecque : et, pourtant, nous sommes en Pologne, chez des paysans. Aurions-nous encore tant de préjugés ?

A Chumientki, la foule se masse sur la pelouse, à l'arrière de la maison ; et le R. P. Jan Kulawy, Supérieur du Juniorat du Lubliniec, prend la parole. Il parle des Oblats, de leurs œuvres, des Missions qui leur sont confiées, de cette maison nouvelle et de sa destination future ; sa voix prend des accents émus et enflammés ; l'attention de l'auditoire est parfaite.

Monseigneur, ensuite, bénit solennellement la maison,

suivi du clergé. Le chant d'un cantique, comme les aiment les Polonais, puis les remerciements de Monseigneur et sa bénédiction clôturent cette cérémonie...

A Krobia, il ne restait plus qu'à donner la Confirmation aux enfants, — ce que Monseigneur fit, le lendemain, à 608 confirmands, parmi lesquels un certain nombre d'adultes...

* * *

Le 6, départ pour Markowice. A la gare, une vingtaine de cavaliers, pour escorter la voiture. Comme nous débarquons dans une grande ville, Inowroclaw (autrefois, appelée par les Allemands Hohensalza), il y a peu de démonstrations : le Curé de la ville, quelques Juniouristes en vacances et une réunion d'une centaine de personnes, devant la station. On se presse, pour avoir une bénédiction et baiser l'anneau de Monseigneur, puis on s'écarte, pour laisser passer la voiture et les cavaliers, — non sans avoir couvert de fleurs le carrosse principal. Dans la ville, on s'aperçoit vite que l'arrivée de Monseigneur est annoncée ; car l'empressement n'est pas ici de la surprise, et la curiosité suppose l'attente. De place en place, des bouquets sont lancés, — heureusement, sans blesser personne...

A Matwy, arrêt, adresse, fleurs...

Un peu plus loin, arc de triomphe, discours, bouquets...

Sur les limites de la paroisse, un groupe de fillettes vient souhaiter la bienvenue et présenter des fleurs...

A Krusza, de même ; et cette rubrique se répète, avec quelques variantes, sur plusieurs points de ces 11 kilomètres...

A Markowice, c'est le R. P. Jan Nawrat, en chape, et le crucifix sur le bras, qui présente à Monseigneur les hommages de sa paroisse ; et la procession se met en marche vers l'église, où elle reçoit la bénédiction de notre Révérendissime Père.

Malheureusement, il est indisposé et obligé de se retirer. Les confirmations, annoncées pour demain et dimanche, ne pourront avoir lieu.

Mais les gens viennent, quand même. Samedi, c'est déjà une foule, qui se presse autour des confessionnaux et du sanctuaire. On confesse partout, sur des fauteuils, en plein air, — ce qui donne à Markowice une physionomie de pèlerinage, dans le genre de Czenstochowa et de Piekar.

D'ailleurs, il l'est, en effet, — comme nous en aurons la preuve, demain dimanche : dès huit heures du matin, les paroisses du voisinage affluent, bannières et croix en tête. L'église est vite pleine, — ce qui n'empêche pas les pèlerinages plus tardifs de s'y enfoncer, après les autres, comme si cette foule était indéfiniment compressible.

C'est toute une affaire que de donner la sainte Communion dans ces conditions : la table sainte est assiégée, et, comme il est impossible d'en évacuer les abords, les personnes qui veulent communier sont obligées de jouer des coudes et d'augmenter, constamment, l'encombrement incroyable de l'église.

A 11 heures, sermon, mais en plein air, par le R. P. Jan Pawolek. Ce Père est, avec le R. P. Pawel Kulawy, le seul Missionnaire de la Province. Intrépide et gai, il est toujours sur la brèche et toujours content. On souhaite, pourtant, lui voir arriver des collaborateurs nouveaux, pour lui permettre de « tenir », sans être obligé de se tuer.

La multitude remplit le parvis, l'église, le cimetière et les alentours. Et il en sera ainsi, toute l'après-midi. Le soir seulement, n'espérant plus recevoir la Confirmation, ces braves gens s'en iront, non sans avoir prié pour la santé du Pontife.

Le mercredi suivant, Monseigneur put commencer les confirmations empêchées. Par petites fournées, les fidèles, grands et petits, revinrent à Markowice ; et, le dimanche, quand on clôtura la série, il y en avait eu 2.275.

Entre temps, visites dans les environs, particulièrement à Kruszwica, considéré comme le berceau de la Pologne : c'est de là, en effet, que partit le premier roi, pour se fixer à Gniezno. Église très ancienne, pour certaines parties du moins, qui sont nettement romanes,

— toutes les autres églises du pays étant de style rococo...

Lundi 16, nous partons pour Gniezno, où Mgr Laubitz, Vicaire général, reçoit très gracieusement Monseigneur et ne manque pas une occasion de souligner son estime pour les Pères Oblats...

De Gniezno, nous prenons le train pour Pozna, où Son Éminence le Cardinal Dalbor attend Monseigneur, ayant remis un voyage assez pressant pour le recevoir.

L'hospitalité nous est offerte au palais archiépiscopal, au milieu des souvenirs des grands archevêques-primats, dont nous admirons les portraits et qui nous regardent, gravement drapés dans leurs cappas rouges : les Stablewski, les Ledochowski, les Dunin, les Czartoryski, les Hosius, les deux Tarlo et tant d'autres, qui ont lutté, souffert et prié pour les fidèles de leurs deux diocèses de Gniezno et de Poznan.

Son Éminence — dont le visage très jeune s'éclaire, parfois, d'un aimable sourire — manifeste une vivacité, un entrain, une activité, mais surtout une délicatesse et une bonté qui nous mettent parfaitement à l'aise. Elle porte les Oblats dans son cœur : on le voit, on le sent. Lorsque nous faisons allusion à Krobia, le Cardinal rit de bon cœur :

— « Oui, les Oblats sont chez moi, et ils se sont installés comme chez eux. C'est bien ce que je voulais. »

Pour Markowice, Son Éminence devient catégorique :

— « J'y ai voulu les Oblats ; ils y ont déjà fait des merveilles, et j'ai confiance que l'avenir sera encore plus beau. »

Le lendemain, Elle nous donne Mgr Janasik, Président du Grand Séminaire, pour nous conduire à travers la ville. Nous ne manquerons rien : l'Hôtel de Ville moyenâgeux, la Cathédrale, l'ancien « Gesù », l'Église des Franciscains, — et, surtout, l'Imprimerie catholique dite Œuvre de Saint-Wojciech, unique en Pologne, analogue à notre Maison de la Bonne Presse de Paris, preuve évidente que, malgré tout ce qu'on a pu dire,

les Polonais possèdent des aptitudes d'organisation tout comme les autres peuples d'Europe...

Le soir de ce jour, après une promenade où Son Éminence voulut accompagner elle-même notre Révérendissime Père, nous prenions le train de Varsovie, espérant y trouver Son Éminence le Cardinal Alexandre Kakowski et le Nonce Apostolique.

Malheureusement, tous deux étaient absents, et nous n'eûmes la faveur que de rencontrer Mgr Stanislas Gall, Évêque d'Halicarnasse et Auxiliaire...

Nos Pères ont déjà pénétré dans cette partie de la Pologne ; et nous avons pu nous assurer de la bonne réputation dont ils y jouissent. Lorsque le développement de leurs œuvres les conduira dans ces parages, pour s'y établir, espérons que les sympathies actuelles se seront maintenues. Si, en ce moment, ils ne peuvent répondre encore aux invitations qui leur sont faites de se fixer dans ce qu'on appelle « la Pologne du Congrès », ils ont bien le désir de le faire, dès que les occasions se présenteront plus favorables et que le personnel leur fera moins défaut. Le Diocèse de Lodz (prononcez *Ououdj*) leur est particulièrement ouvert : ils trouveront là ces populations ouvrières que leur vénéré Fondateur leur avait désignées comme le but de leur apostolat : *Evangelizare pauperibus misit me...*

Rentrés à Markowice, nous y jouissons de quelques jours de repos, — jusqu'à la fête transférée du Mont Carmel, fête patronale (22 juillet).

La communauté est visiblement heureuse de posséder Monseigneur et de jouir de sa présence : les PP. Pawel Czakaj, Supérieur et Maître des Novices, et Jan Nawrat, *Socius*, Économe et Curé, ainsi que les FF. Anastasj Kwiczor, Franciszek Gardyan, Wiktor Wikarek et Pietr Smigiel, plus 7 Novices et 11 Postulants.

Affluence de peuple, confessions et communions en masse. Messe Pontificale, avec le concours de plusieurs prêtres des environs. Chants populaires, exécutés avec l'ardeur et la foi polonaises. Des hommes, des hommes en masse, — je dirais presque : plus d'hommes que de

femmes, — tellement ce peuple s'est bien maintenu, jusqu'ici, dans les pratiques d'une Religion qui semble constituer comme la substance de sa nationalité et de sa vie...

Et voilà notre séjour qui prend fin.

Nous quittons, le 24, ce pays, hospitalier entre tous à qui porte la soutane, où les prêtres sont aimés et vénérés comme en Irlande, et que DIEU bénit, enfin, après des siècles d'épreuves et d'affronts. Et nous traversons, à nouveau, ces plaines fertiles de la Cujavie et de la Posnanie — qu'on appelait, il y a quelques années encore, « le grenier de l'Allemagne », où les épis poussent drus et serrés, où la terre répond à l'effort, douce et généreuse, infatigable à donner, comme les cœurs des Polonais à aimer DIEU...

Lauréat de l'Académie.

L'Académie française avait couronné, en 1922, l'ouvrage du R. P. Pierre DUCHAUSSOIS : *Aux Glaces Polaires*. Elle vient, pour la deuxième fois, d'honorer la Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE Immaculée, en décernant le prix Montyon à l'ouvrage du R. P. Théophile ORTOLAN : *Cent Ans d'Apostolat dans les deux Hémisphères*.

Les lecteurs des *Missions* voudront partager notre joie et voir, avec nous, en ce verdict, une recommandation de lire — ou de relire, si déjà ils les ont lus — les magnifiques volumes du R. P. ORTOLAN. Magnifiques, ils le seraient déjà par leur forme et leur présentation en caractères elzéviriens impeccables, rehaussée de nombreuses et attrayantes gravures. Que dire de leur beauté littéraire et du souffle apostolique qui emporte le lecteur à travers des pages aussi pittoresques et captivantes que celles d'un roman, aussi profondément émouvantes que les récits de la primitive Église !

Ces volumes, dont chacun forme un tout en lui-même, atteindront probablement la demi-douzaine, lorsque sera complètement édité l'ouvrage qui a pour objet l'histoire entière de la Congrégation des Oblats. Le Tome I montre les œuvres d'Europe, de 1816, date de la fondation de la Congrégation, à 1861, année de la mort du vénéré Fondateur, Mgr de MAZENOD, Évêque de Marseille ; — le Tome II expose l'établissement et le développement des Missions étrangères confiées aux Oblats dans les cinq parties du monde, de 1841 à 1861 ; — le Tome III, qui sera bientôt sous presse, embrasse l'évolution des œuvres sur les deux hémisphères, pendant le long généralat du T. R. P. Joseph FABRE, deuxième Supérieur Général.

ÉCHOS DE ROME

VII. — Un Indult, — une Circulaire, — un Rescrit.

§ I. — Indult pour Missionnaires.

Indult permettant aux Missionnaires Oblats de Marie *Immaculée de donner, plusieurs fois, la Bénédiction apostolique, pendant les missions.*

Beatissime Pater,

Sacerdos Josephus Fabre, Superior Generalis Congregationis Missionariorum Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ, ad pedes Sanctitatis Vestræ humiliter provolutus, exponit quod — per Indultum S. Congregationis de Propaganda Fide, sub die 27 Februarii 1868 — Missionariis dictæ Congregationis facta est facultas impertiendi apostolicam Benedictionem, sub fine exercitiorum cujuscumque missionis, illis tamen fidelibus qui adstiterint memoratis exercitiis missionis saltem ultra medietatem.

Ad majus autem bonum procurandum vel ob angustiam ecclesiarum vel, potius, ob specialem utilitatem, in decursu sacrarum missionum, specialia etiam habentur exercitia peculiaribus fidelium cœtibus proportionata, — v. g. pro juvenibus, pro mulieribus, pro viris, etc., — qui, hujusmodi sibi propriis exercitiis per Communionem generalem absolutis, publicis concionibus ulterius intervenire non solent.

Petit autem Orator ut illis etiam fidelibus, qui, in varias parochiales sectiones distributi, solum exercitia

sibi propria tempore sacrarum missionum peragunt, possint Missionarii prædictæ Congregationis apostolicam Benedictionem impertiri, integra tamen conditione adsistendi ultra medietatem peculiaribus exercitiis memoratis.

Quod ut, etc.

Ex audientia SSmi, habita die 7ª Augusti 1892.

SSmus Dominus noster Leo, divina Providentia, PP. XIII, referente me infrascripto S. Congregationis de Propaganda Fide Secretario, benigne adnuere dignatus est pro gratia, juxta petita, servatis servandis.

Datum Romæ, ex ædibus dictæ S. Congregationis, die et anno ut supra.

L. † S. † Ignatius, Archiep. Tamiethen.,
Secretarius.

Protoc. N° 3399.

§ II. — Circulaire pour Alta-Sask.

Rome, le 6 avril 1923.

Aux Religieux Oblats de Marie Immaculée de la Province d'Alberta-Saskatchewan.

Nos bien chers Pères et Frères,

Lorsque votre Vicariat fut érigé en Province, il n'y a pas encore trois ans, et que le R. P. Vicaire fut désigné pour en porter la responsabilité comme Provincial, nous espérions, comme vous, qu'il pourrait vous assurer, pendant de longues années, le bienfait de son expérience et de sa bonté. La divine Providence en a disposé autrement : l'Administration générale et toute la Province sentent vivement la perte soudaine qu'elles viennent de faire en sa personne vénérée.

Pour tenir sa place, Nous avons nommé, avec l'assentiment de Notre Conseil, le R. P. François Blanchin.

Nous sommes sûr que vous reporterez sur lui l'affection que vous aviez vouée au cher P. Grandin — qui

le tenait, d'ailleurs, en haute estime et lui avait confié la direction du Scolasticat de votre Province.

Son Conseil sera composé comme suit :

R. P. André Daridon, 1er *Consulteur ord. et Admoniteur ;*
R. P. Albert Naessens, 2e *Consulteur ord. et Écon. prov. ;*
R. P. Adéodat Thérien, 1er *Consulteur extraordinaire ;*
R. P. Théodore Schweers, 2e *Consulteur extraordinaire.*

Recevez, Nos bien chers Pères et Frères, avec Notre paternelle bénédiction, la nouvelle assurance de Nos sentiments les plus affectueux et les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée,

† Augustin Dontenwill, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs, Sup. Gén. O. M. I.

§ III. - **Rescrit pour Transvaal** [1].

Lettres apostoliques, démembrant le Vicariat apostolique du Transvaal et érigeant la nouvelle Préfecture apostolique de Lydenburg. Celle-ci comprend les districts de Lydenburg, Barberton, Carolina, Middelburg, Bethel, Ermelo, Piet Retief, Wakkerstroom et Standerton. Elle est confiée aux Fils du Sacré Cœur de Jésus, *de nationalité allemande.*

Pius PP. XI.

Ad futuram rei memoriam. — In dissitis potissimum longo terrarum marisque spatio ab hoc catholici Nominis centro regionibus, ut facilior sternatur via ad christiani Nominis auspicatum incrementum, vigilio studio, pro supremo apostolatus divinitus Nobis commisso officio, consulere nitimur.

Jamvero ut, in Transvaalensi territorio, in Africa meridionali, majora fidei incrementa promoverentur,

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XV, N° 10 (1er Octobris 1923), page 492 : *Litteræ apostolicæ* (V) : *Dismembrato territorio e Vicariatu apostolico Transvaalensi, nova erigitur apostolica Præfectura de Lydenburg, in Africa meridionali.*

opportunum consilium Nobis visum est regionem quæ, ad orientem versus, Vicariatum apostolicum de Transvaal adhuc constituit, ab eodem dismembrare et in separatam Missionem erigere.

Quare, collatis consiliis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus, negotiis Propagandæ Fidei præpositis, motu proprio atque ex certa scientia ac matura deliberatione Nostris, deque apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine, præsentium tenore, statuimus ut a super enunciato Vicariatu apostolico de Transvaal sequentes districtus civiles — nempe, de *Lydenburg*, *Barberton*, *Carolina*, *Middelburg*, *Bethel*, *Ermelo*, *Piet Retief*, *Wakkerstroom et Standerton* — distrahantur sive separentur, atque inde nova apostolica Præfectura, sub nomine *Lydenburg*, erigatur, curis sacerdotum Instituti Filiorum Sacri Cordis Jesu, nationalitatis germanicæ, committenda.

Volumus, propterea, ut nova hæc Præfectura apostolica de Lydenburg limitetur : ad septentrionem, a Præfectura apostolica de Transvaal septentrionali, — ad orientem, a Lusitano territorio et a Præfectura apostolica de Swaziland, — ad meridiem, a Vicariatu apostolico Natalensi, a Præfectura apostolica de Zululand et a libero Statu de Orange.

Hæc statuimus, decernentes præsentes Litteras firmas, validas et efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri et obtinere, illisque, ad quos pertinent sive pertinere poterunt, nunc et in posterum jugiter suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc atque inane fieri si quidquam secus super his — a quovis, auctoritate qualibet, scienter sive ignoranter — attentari contigerit. Non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 12ª mensis Junii, anno MDCCCCXXIII, Pontificatus Nostri secundo.

P. Card. Gasparri,
a Secretis Status.

VIII. — Révérend Père Joseph LEMIUS, Procureur Général.

§ I. — **Quelques Renseignements biographiques.**

Le Supérieur Général des Missionnaires Oblats de Marie *Immaculée (5, Via Vittorino da Feltre, Rome-2) a la douleur de vous faire part de la grande perte que vient d'éprouver sa Congrégation, en la personne du*

Révérend Père Joseph LEMIUS, Procureur Général,

décédé inopinément, en France, le 2 septembre, dans sa 64e année. Veuillez vous souvenir de lui dans vos prières.

C'est en ces termes que Mgr notre Révérendissime Père a annoncé, aux Autorités romaines et aux amis de notre Famille religieuse, la douloureuse nouvelle qui nous a plongés dans le deuil, au début de ce mois de septembre.

Avant de communiquer à nos vénérés lecteurs quelques-unes des lettres de condoléances et d'affectueuse sympathie qui nous sont déjà parvenues, à l'occasion de la soudaine disparition de notre regretté Procureur Général près le Saint-Siège, nous croyons leur être agréables en donnant ici un rapide aperçu sur son *curriculum vitæ*.

Le R. P. Joseph Lemius, fils de François et d'Anne-Marie Béguery, naquit, à Montfort-en-Chalosse (Diocèse d'Aire), le 20 avril 1860.

Après avoir passé quelques années, d'abord, au Petit Séminaire et, puis, au Grand Séminaire d'Aire, l'abbé Lemius, déjà clerc minoré, entra au Noviciat des Oblats de Marie Immaculée, à Notre-Dame de l'Osier, le 18 mars 1881, et y fit son Oblation temporaire, le 19 mars de l'année suivante.

Quelques jours après (25 mars 1882), il arrivait à Rome, — où il devait passer désormais, pour ainsi dire, toute sa vie, soit comme étudiant ou comme répétiteur, soit comme Supérieur ou, surtout, comme Procureur.

Admis aux vœux perpétuels, le 3 avril 1883, il fut ordonné prêtre, le 28 septembre 1884, à Ponzano, où les Scolastiques de Rome allaient alors passer l'été ; puis, dès novembre suivant, il devenait Répétiteur. Le jeune Père était, dès lors. docteur en Philosophie, docteur en Théologie (de l'Académie de Saint-Thomas) et licencié en Droit Canon.

En décembre 1894, il était nommé Procureur Général près le Saint-Siège, en même temps que Supérieur du Scolasticat. Cette dernière charge, il la résigna, en novembre suivant ; mais, celle de Procureur Général, il l'a remplie, pendant près de 29 ans, avec un savoir-faire et un dévouement dont la Congrégation lui restera éternellement reconnaissante.

Entre temps, le R. P. Lemius recevait, de la part du Saint-Siège, des témoignages de confiance de plus en plus nombreux. Nous citerons, seulement, les suivants : nommé Qualificateur du Saint-Office, le 24 mai 1917, il était déjà Consulteur de la S. C. des Études depuis 1888, de la S. C. de la Propagande depuis le 7 juillet 1905, de la S. C. de l'Index depuis le 29 janvier 1913, de la S. C. des Rites depuis le 29 novembre 1914, et il est devenu, plus tard, Consulteur de la S. C. des Religieux (12 décembre 1922) et de la S. C. pour l'Église orientale (16 avril 1923), etc.

Ainsi qu'on l'a vu plus haut, c'est en France — au Château de Beauvoisin, par Chaussin, Jura — que le Rév. Père est mort, le 2 septembre courant, dans la 64e année de son âge, la 41e de son oblation et la 39e de son sacerdoce.

R. I. P.

§ II. — Condoléances des Cardinaux.

1. Lettre de Son Éminence le Cardinal Raphaël Merry del Val, ancien Secrétaire d'État, Secrétaire de la S. C. du Saint-Office, Archiprêtre de la Basilique Vaticane :

« Monseigneur, — Je suis vraiment consterné et profondément affligé, en apprenant le décès du cher et vénéré Père Joseph Lemius.

« Depuis de longues années, j'ai été constamment en rapports avec lui, et j'ai pu apprécier son grand talent, ses hautes vertus et les éminents services qu'il a rendus à l'Église et au Saint-Siège.

« Sa mort est une véritable perte pour l'Église ; et moi je vois disparaître un ami sincère et dévoué. Que la volonté de Dieu soit faite ! Mais ma douleur est profonde ; et je viens vous offrir l'expression sentie de mes plus vives condoléances.

« Je prie et prierai souvent pour la paix de cette âme d'élite ; et j'ai la douce conviction que Dieu lui accordera une place privilégiée parmi ses serviteurs les plus aimés.

« Veuillez agréer l'hommage de mes sentiments bien dévoués en Notre-Seigneur,

« R. Card. Merry del Val.

« Rieti, 8 septembre 1923. »

2. Lettre de Son Éminence le Cardinal Donat Sbarretti, Préfet de la S. C. du Concile (1) :

« Illustrissime et Révérendissime Monseigneur, — C'est avec une très vive douleur que j'ai appris la mort du Révme P. Joseph Lemius, pour qui je nourrissais une profonde estime et affection.

« J'exprime à Votre Seigneurie Révérendissime et à tous les PP. Oblats de Marie Immaculée mes condoléances les plus sincères pour cette perte irréparable d'un Religieux, qui, par sa haute intelligence et par ses vertus, était un honneur et une gloire pour votre Institut.

« Entre temps, je ne manquerai pas d'offrir mes suffrages pour l'âme bénie du cher défunt, spécialement au Saint Sacrifice de la Messe.

« Enfin, avec mes sentiments de considération distinguée, je m'affirme de Votre Seigneurie Révérendissime le dévoué frère,

« D. Card. Sbarretti.

« Montefranco, 8 septembre 1923. »

(1) Traduite de l'italien.

3. Lettre de Son Éminence le Cardinal Camille Laurenti, Préfet de la S. C. des Religieux (1) :

« Révérendissime Père, — Rentré justement à Rome, j'apprends, avec une extrême douleur, la mort du très cher Père Joseph Lemius, Procureur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

« Compagnon d'études du cher défunt, je connaissais toutes ses qualités extraordinaires d'esprit et de cœur, et j'appréciais grandement ses vertus religieuses.

« Je prends une part très vive au deuil de l'Institut, et je regrette la perte d'un excellent Consulteur de la Sacrée Congrégation (des Religieux) et un parfait ami. Je promets de prier pour lui.

« Votre tout dévoué, « C. Card. Laurenti. »

4. « Le Cardinal Bisleti, rentrant chez lui, après une vingtaine de jours d'absence, trouve dans son courrier la lettre par laquelle Votre Seigneurie Révérendissime lui annonce la nouvelle de la mort imprévue du Rév. Père Lemius.

« Votre Seigneurie sait par quels liens d'estime et d'affection l'auteur de ces lignes était uni au défunt et peut, dès lors, s'imaginer la douleur qu'il ressent d'être si rapidement privé de son ami.

« C'est une grande perte pour sa Congrégation, pour mon dicastère, pour la Curie romaine et pour ses amis. Je prierai pour lui. »

5. « Le Cardinal Vico a appris, avec un sentiment de la plus vive peine, la triste nouvelle de la mort inopinée du Révme Père Lemius.

« Le P. Lemius ne faisait pas seulement le plus grand honneur à sa propre Congrégation, mais il comptait aussi parmi les Consulteurs les plus appréciés de la Sacrée Congrégation des Rites.

« Aussi le Card. Vico offre-t-il ses plus vives condoléances à l'Illme et Révme P. Supérieur Général des Oblats et à tous les membres de son Institut. »

(1) Traduite de l'italien.

6. « Le Cardinal Pompilj, avec vive douleur, a appris la mort du bon P. Lemius et, tandis qu'il prie le Seigneur pour le repos de cette âme de choix, il présente à la bien méritante Congrégation des Oblats de Marie Immaculée ses plus vives condoléances. »

7. « Le Cardinal de Lai, avec ses plus vives condoléances. »

8. « Le Cardinal Giorgi offre ses plus vives condoléances. » (Gênes, 6 septembre 1923.)

9. « Le Cardinal Ehrle, avec ses sincères condoléances, promet ses suffrages. »

§ III. — Ste-Famille de Bordeaux.

J. M. J.

Bordeaux, le 3 septembre 1923.

Mes Chères Filles,

Je ne veux mettre aucun retard à vous associer au deuil qui frappe la Congrégation des RR. PP. Oblats et qui a dans notre Famille religieuse un douloureux contre-coup.

Un télégramme vient de m'annoncer la mort, probablement soudaine, du R. P. Joseph Lemius, au cours d'un séjour en France — où l'amenaient, chaque année, les mois d'été.

Ces séjours hors de Rome ne lui apportaient qu'un changement d'occupations. De fait, ces dernières semaines avaient été chargées d'importants travaux ; et il se préparait à en entreprendre d'autres, lorsque l'appel à l'éternelle récompense a marqué pour lui l'heure du repos.

Vous savez, mes chères Filles, quels témoignages du dévouement le plus effectif la Sainte-Famille a reçus de la part du R. P. Joseph Lemius, — dévouement d'ami véritable, qui lui fit prendre une part très active, il y a vingt ans, aux démarches que couronna l'approbation de nos Constitutions. Dès lors, il demeura un de nos meilleurs appuis, toujours disposé à nous aider, en toutes circonstances.

Il est juste que nos prières s'unissent pour lui exprimer notre sincère gratitude et procurent à son âme le soulagement dont elle peut avoir besoin.

A cette fin, mes chers Filles, je vous invite à faire célébrer trois fois le Saint Sacrifice de la Messe, dans toutes les communautés qui le pourront, et une fois dans celles qui n'auraient pas la possibilité de faire davantage. Ces dernières suppléeront aux deux autres Messes par une neuvaine de chemins de croix. Dans toutes nos maisons, le chemin de la croix se fera, pendant trois jours, et chaque Sœur offrira une neuvaine de Communions à la même intention.

Je vous renouvelle, mes chères Filles, l'assurance de mes sentiments maternels et dévoués, en J. M. J.

Votre bonne Mère,

Sœur Gonzague de Marie,

Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Famille.

IX. — L'Exposition des Missions au Vatican (1925) [1].

§ IV. — Circulaire aux Missions [2].

Illustrissime ac Reverendissime Domine,

Perjucundum mihi est tecum communicare quas SSmus D. N. Pius PP. XI nuper ad me dedit Litteras de *Missionaria*, quæ vulgo dicitur, *Expositione*, anno Jubilæi MDCCCCXXV, in Ædibus Vaticanis instituenda (3).

Hoc novum ac præclarum argumentum ardentis studii, quo Summus Pontifex omnium gentium evangelicam

(1) Voir *Missions*, N° 220 (juin 1923), pp. 480-485.

(2) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XV, N° 7 (5 Julii 1923), pag. 374 : — *Sacra Congregatio de Propaganda Fide, ad omnes Vicarios ac Præfectos apostolicos aliosque Missionum Moderatores, de Expositione Missionaria.*

(3) Cfr. *Missions*, N° 220 (juin 1923), p. 480 : *Lettre du Pape.*

eruditionem prosequitur, a cunctis quidem christifidelibus, sed in primis ab iis qui proxime ad Evangelii prædicationem adlaborant, summo gaudio excipietur. Procul enim dubio Expositio hæc, si quidem omnia pro optatis succedant, non solum singulari gloriæ futura est Ecclesiæ et Domino Nostro Jesu-Christo ; verum etiam novum impulsum et adjumentum Missionibus afferet, frequentissimos illos fideles, qui anno jubilari Romam undique convenient, immo et omnes ceteros, amore et efficienti studio in catholicas Missiones incendendo.

Tunc enim quasi in speculo atque in compendio totum opus missionarium Ecclesiæ contemplari licebit. Labores namque apparebunt, ærumnæ, certamina, zelus et fructus ex divini verbi prædicatione, — ostendetur quidquid Ecclesia ad exsequendum magnum Domini Nostri Jesu-Christi mandatum fecerit, — quomodo beneficia Redemptionis fratribus in tenebris et in umbra mortis sedentibus adlata fuerint : quæ sane omnia ad amorem et studium erga catholicas Missiones excitandum nata sunt.

Quum autem hi optatissimi pro sacris Missionibus effectus, uti facile patet, a felici ipsius Expositionis exitu dependeant, adjutricem operam hisce litteris a te expostulo.

Superiores quidem omnium Institutorum, quæ Missiones apostolicas obeunt, libentem et animosam cooperationem jam promiserunt. Quapropter eos nuper invitavi ut in hac Alma Urbe sodalem aliquem designent, — intelligentia, operositate ac studio erga Missiones enitentem, — cui, nomine Instituti, hoc opus demandetur, quique, sub directione Consilii, in ædibus hujus S. C. de Propaganda Fide constituti, de omnibus curam habeat.

Similiter Amplitudo Tua in ista Missione sacerdotem aliquem deputare studebit, et ipsum hujusmodi rerum capacem, qui, collatis viribus cum Instituti Agente Romano, omnia istic præparet et exsecutioni mandet.

Ut brevi dicam quid in hac re a te velim, scias valde desiderari ut in Expositione Vaticana Missionis tibi concreditæ viva quædam exhibeatur imago. Itaque ea quæ cæli clima, regionis naturam, vivendi rationem, populi

indolem, nativam culturam, falsorum deorum cultum ususque superstitiosos, difficultates etiam evangelicæ prædicationis, fructus ac successus, et in populi humanitatem influxum, mores quoque christianos eloquentiore, quo fieri possit, modo inlustrent, hæc omnia tua cura Romam mittantur. Non tamen illa quæ communia et trita sunt et ubique gentium inveniuntur, aut quæ forte incolæ, excultarum gentium artes imitati, protulerunt, sed ea quæ singularia et propria gentis istius sunt, ea quæ naturalem populi indolem demonstrent, ea denique omnia quæ Missionis tuæ germanam faciem referant atque invisentium oculis depingant.

Et hæc summatim dicta sint de selectione rerum exponendarum, de quibus cum Instituti tui Agente Romano ulteriora consilia conferre poteris.

Quod vero attinet ad rationem easdem res colligendi, præparandi ac Romam mittendi, opportunis declarationibus additis, maximi erit momenti ut *normas* in adjecto folio descriptas fideliter observes. Etenim, illis neglectis, res exhibitæ parvi vel etiam nihili æstimabuntur, et quæ apte illustratæ visentes omnes adtraxissent eosque utilibus notitiis erudivissent, declarationibus destitutæ forte negligentur ; illis vero regulis studiose servatis, res ostensæ pluris fient et felicem Expositionis successum maxime augebunt.

Velim insuper mittas exemplaria omnium in tua Missione typis editorum operum vel aliorum scriptorum, grammaticas dico et vocabularia linguarum indigenarum, catechismos, historias sacras, theologica commentaria librosque de historia regionis, de topographia, de ethnographia conscriptos : quæ omnia utilia erunt ad bibliothecam catholicarum Missionum Romæ constituendam.

Generatim res ceteræ, quæ expositæ fuerint, propriæ manebunt illorum qui eas miserint.

Expensæ ad hunc finem non exiguæ sane erunt ; sed optimam nutrio spem Missionem tuam parum vel nihil oneratum iri.

Interim Redemptoris Nostri Jesu-Christi et Beatæ

Virginis, Reginæ Missionum, opem implorandam cures, ita ut magnum illud pontificium inceptum divinæ gloriæ serviat, sanctam Matrem Ecclesiam exaltet et ad extensionem regni Dei in terris per veræ fidei dilatationem efficaciter conferat.

Fausta quæque tibi ominor atque a Domino adprecor.

Datum Romæ, ex ædibus S. C. de Propaganda Fide, die 3ª maii MDCCCCXXIII, in Festo Inventionis Sanctæ Crucis.

Amplitudini Tuæ addictissimus,

G. M. Card. van Rossum,
Præfectus.

† F. Marchetti-Selvaggiani,
Archiep. Seleucien.,
Secretarius.

§ V. — Normes à suivre.[1].

Choix des Objets.

1. Le but pratique, non moins recherché que les autres, dans l'Exposition des Missions, justifierait bien la présence d'objets se distinguant surtout par une beauté exceptionnelle ou, au contraire, par une forme grotesque particulièrement intéressante, de façon à ne pas négliger de satisfaire la légitime curiosité des visiteurs. On ne devrait pas, toutefois, employer à leur acquisition des sommes considérables.

2. Mais, le but sérieux et instructif restant toujours le principal, il faudrait recueillir, avant tout, les objets susceptibles de mettre en relief — dans la mesure la plus large possible — la vie réelle, même ordinaire et quotidienne, d'un peuple ou d'une tribu. Ce seront donc, surtout, les divers instruments du travail quotidien, l'outillage des différents métiers, de l'agriculture, des

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XV, N° 7 (5 Julii 1923), pag. 376 : — *Normæ, Epistolæ ad omnes Vicarios ac Præfectos apostolicos aliosque Missionum Moderatores adjectæ, de Expositione Missionaria.*

arts, des sciences, etc., ainsi que les produits correspondants, pour autant qu'ils font bien connaître les capacités techniques et intellectuelles des indigènes ; puis les armes, offensives comme défensives (bouclier, cuirasse, etc.) ; enfin, les différentes parties du costume et de la parure, les jeux, etc.

3. Pour les objets de plus grande dimension, — comme les maisons, bateaux, navires, etc. — on pourrait envoyer des fac-similés, reproduits, avec exactitude, par les indigènes eux-mêmes. On pourrait de même représenter, sous un modèle réduit et intéressant, les différentes façons de faire des habitants, dans les métiers, l'agriculture ou les jeux.

4. Une Exposition des Missions devrait faire connaître, tout particulièrement et d'une façon complète, les religions indigènes des peuples, — donc les statues ou images des dieux, démons, esprits, ancêtres, etc., les objets, vêtements ou distinctions spéciales employés dans le culte, les modèles des temples ou autres endroits du culte public ou privé.

5. Là où il serait trop difficile d'obtenir les objets eux-mêmes, une bonne photographie ou un dessin exact pourraient y suppléer, mais devraient alors être faits de façon à présenter, surtout, le côté ethnographique.

6. De nombreuses photographies, de format moyen, ou encore des dessins en couleur pourraient aussi rendre de grands services pour présenter les indigènes dans leurs costumes et parures, dans leurs travaux, leurs jeux et leurs fêtes.

7. Si, dans un territoire, il y a des formes notablement différentes d'un objet (outil, arme, maison, etc.), celles-ci devraient également être recueillies, puisqu'elles peuvent fournir des indices importants sur les émigrations des tribus, sur les différences de culture et les mélanges survenus au cours des âges. On pourrait n'envoyer qu'une des formes de l'objet en question, mais, dans une note explicative (voir paragraphe suivant), on voudrait bien, alors, en indiquer les variantes existant dans le même territoire.

Explications à donner.

1. Il faut dresser une liste exacte de tous les objets envoyés. Chaque objet doit y figurer avec un numéro identique à celui porté par l'objet lui-même. Au moins *une* copie exacte de cette liste doit être faite, qui resterait auprès de celui qui l'a composée ; de cette façon, il devient possible d'obtenir, le cas échéant, des renseignements complémentaires plus détaillés, si un objet se trouve être d'une importance spéciale. La liste elle-même devra être adressée par lettre recommandée au Président du Comité de l'Exposition, — Sa Grandeur Monseigneur Marchetti-Selvaggiani, Secrétaire de la Sacrée Congrégation de la Propagande, 48, Piazza di Spagna, Rome. Il serait à souhaiter qu'il y eût une autre copie de la liste accompagnant la collection elle-même.

2. Dans cette liste, les indications suivantes doivent être données pour chaque objet :

a) nom de l'objet, y compris celui en langue indigène ;

b) à quoi il sert et quel en est le mode d'emploi ;

c) endroit (tribu, ville, village) de sa provenance et confins du territoire où il est en usage ;

d) endroit de sa fabrication, s'il est différent de celui de la provenance ;

e) indiquer si l'objet en question se trouve dans le territoire fréquemment ou rarement et s'il est d'usage courant ou fabriqué *ad hoc*.

Plus ces indications sont exactes et détaillées, plus la valeur de toute la collection augmente. Une collection moindre, mais bien choisie et comportant des indications exactes et détaillées, serait d'une valeur beaucoup plus grande qu'une collection considérable dans laquelle tout cela ferait défaut.

3. Dans le cas où il existerait déjà des livres ou des articles bien faits sur le peuple ou la tribu en question, on peut les citer, mais de façon exacte, en indiquant le nom de l'auteur, le titre de l'ouvrage, l'endroit et l'année de la publication et à quelle page se trouve la référence. Tous les ouvrages ethnographiques et linguistiques

publiés par les Missionnaires eux-mêmes devraient être ajoutés, au moins par un exemplaire, à la collection.

4. En attachant à un objet le numéro qu'il porte sur la liste, il faut veiller à ce que ce numéro reste sûrement audit objet ; car, s'il se perd, tout le travail employé à dresser les listes et à recueillir des explications complémentaires serait vain, puisqu'on ne pourrait savoir quel est l'objet si minutieusement décrit. Le plus sûr serait d'inscrire le numéro sur l'objet lui-même, soit au moyen d'une couleur ou d'une teinture ineffaçable, soit en y collant fortement une étiquette à numéro. — Dans le cas où ladite étiquette serait seulement attachée, il faut bien prendre garde que le nœud ne se desserre ou que l'étiquette ne se perde ; il faut aussi utiliser du papier plus fort, afin qu'elle ne se déchire pas.

5. On demande d'écrire la liste très visiblement ; il serait préférable d'employer la machine à écrire.

Emballage des Objets.

1. Les objets d'une exécution plus fine et plus compliquée et, surtout, ceux qui comportent un grand nombre d'ornements délicats doivent être emballés, de préférence, dans une matière molle (laine ou autre).

2. Si les objets sont assez fragiles (poteries, objets de fine sculpture et ciselure, etc.), après les avoir enveloppés, comme il est dit ci-dessus, il faut les mettre dans de petites caisses spéciales et renfermer celle-ci, à leur tour, dans une caisse plus grande.

§ VI. — Circulaire aux Ordinaires [1].

Illustrissime ac Reverendissime Domine,

Pergratum mihi est, pro munere meo, Amplitudinem Tuam certiorem facere SSmum D. N. Pium PP. XI. litteris non ita pridem ad me datis, omnium catholi-

(1) Cfr. *Acta Apostolicæ Sedis*, Vol. XV, N° 7 (5 Julii 1923), pag. 372 : — *Sacra Congregatio de Propaganda Fide, ad omnes Ordinarios Catholicæ Ecclesiæ, de Expositione Missionaria in Urbe Anno Jubilari MDCCCCXXV instituenda.*

carum Missionum *Expositionem*, quam vocant, indixisse in Ædibus Vaticanis, anno jubilari proximo 1925, concinnandam.

Qua in re promovenda, Sanctitas Sua hoc intendit omnium christifidelium voluntates erga evangelicam prædicationem inter gentes excitare atque augere. Siquidem vel ab ipsis catholicis non satis cognoscuntur ea, quæ ad dilatandum regnum Dei in terris pertinent ; et, quum *ignoti nulla* sit *cupido* parumque nota vix adliciant animosque moveant, Evangelii præcones illa, quam merentur et qua tantopere indigent fidelium omnium conspirante prece et adjutrice opera, non fulciuntur. Sperat igitur Summus Pontifex futurum ut anno Jubilæi, cum ex omni regione frequentissimi Romam convenient fideles, uno quasi conspectu oculis objici possint quæ opera Ecclesia ubique terrarum ad magna Redemptionis beneficia omnibus hominibus communicanda aggrediatur, quas difficultates inveniat, quot labores sustineat palmasque reportet.

Profecto animum recreant cum magnificum Romani Pontificis inceptum, tum etiam prævisi inde percipiendi fructus Missionibus uberrimi. Fieri enim non potest quin christifideles, invisentes quæ Missionum omnium vivam quamdam referant imaginem, efficienti studio erga missionalia opera incendantur.

Quo vero optatum hunc finem felicius consequi liceat, Sacra hæc Congregatio Christiano Nomini propagando, cui propositum exsequendum a Summo Pontifice commissum fuit, memor Dominum Nostrum Jesum-Christum omnibus Apostolis eorumque successoribus Episcopis mandatum dedisse prædicandi gentibus Evangelium, tuoque confidens erga Missiones catholicas ardenti studio, opem adjutricem a te fidentissime expostulat.

Jam in ædibus hujus Sacræ Congregationis constitutum est *Consilium pro Expositione Missionaria*, quod totam exhibendarum præparationem dirigat.

Jam Instituta et Congregationes Religiosorum, quæ concreditas habent Missiones, efficientem operam se conlatura promiserunt.

Rogatur vero Amplitudo Tua ut tantum Pontificis inceptum benevolenti animo juves ac omni favore, commendatione, consilio et opera prosequaris.

Cum autem in diœcesi tibi commissa invenire forte liceat res ad Missiones spectantes, vel etiam libros, sive antiquos sive recentiores, de Missionibus conscriptos easve spectantes, aut etiam tabulas geographicas aliave hujusmodi, hæc omnia, quæ utilia forent ad Missiones catholicas inlustrandas, Romam, quatenus fieri possit, mittenda cures. Quem in finem velis aliquem, cui fidem habeas, indicare, qui de hisce cum supra memorato *Consilio pro Expositione* tractet (1). Sciat vero Amplitudo Tua res omnes, quæ expositæ fuerint, in dominio mansuras esse illorum qui eas miserint et fideliter restitutum iri.

Expensæ, quas Expositio præparanda et instruenda requiret, non exiguæ sane prævidentur ; verum spem habeo non defuturos esse, qui sibi honori ducant media necessaria ad hoc suppeditare atque hac etiam ratione Missiones fovere.

Reliquum est ut Amplitudinem Tuam rogem ut etiam a Deo opem implores implorandamque a tuis fidelibus cures, ut — divina benedictione et Beatæ Mariæ Virginis, Reginæ Missionum, protectione — omnia ex votis succedant ad laudem Dei Nostri, sanctæ Matris Ecclesiæ elationem et animarum a Jesu-Christo redemptarum salutem æternam.

Fausta quæque tibi a Domino ominans atque adprecans, Amplitudinis Tuæ me profiteor humillimum addictissimumque famulum,

G. M. Card. van Rossum,
Præfectum.

† F. Marchetti-Selvaggiani,
Archiep. Seleucien.,
Secretarius.

Romæ, ex ædibus Sacræ Congregationis de Propaganda Fide, die 3ª maii MDCCCCXXIII, in festo Inventionis Sanctæ Crucis.

(1) *Consilium pro Expositione Missionaria*, Palazzo di Propaganda, 48, Piazza di Spagna, Roma (VI).

NOUVELLES ET VARIÉTÉS [1]

XIII. — Visites des Provinces Britannique, Belge et Allemande [2].

En l'an de grâce 1923, c'est vers le Nord que notre Révérendissime Père va porter ses pas. La Province Britannique réclame, filialement, la consolation d'une Visite canonique ; la Province Allemande désire le passage du Père, qu'elle n'a pas vu depuis 1913 ; et le jeune Vicariat de Pologne a bien besoin que la bénédiction du Chef de la Famille ensoleille son berceau...

Le 3 avril, c'était, au Scolasticat Romain, la grande liesse jubilaire et les acclamations des enfants (les dernières), saluant les 25 ans d'épiscopat et les graves paroles de S. S. Pie XI. Et, le 10, c'était le départ, comme l'an dernier, pour de longs mois.

Les prémices des bénédictions du cher voyageur furent pour les petits de Jersey. Les pages qui ont paru dans les « *Petites Annales* » fournissent un document ému, qui renseignera les membres de la Famille sur les dispositions consolantes de ces chers Benjamins, mieux que ne le pourrait faire le chroniqueur habituel des déplacements de Monseigneur. Disons, seulement, que cette première réception inaugura parfaitement le voyage et nous mit d'emblée au diapason des impressions qui devaient se succéder jusqu'aux visites d'autres Junioristes, en septembre.

§ I. — Irlande et Angleterre.

Le 19 avril, on débarquait à Weymouth (Angleterre)... Et, le 20, on arrivait à Stillorgan, au milieu des parcs et des jardins, hautement clôturés, de la banlieue méridionale de Dublin...

Le 22, trois jeunes Pères irlandais — les PP. Edmond O'Toole, Thomas Haugh et Patrick Ryan — étaient

(1) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), pp. 190-226, et N° 220 (juin 1923), pp. 486-526.

(2) Relation de voyage du R. P. Albert Perbal, Secrétaire particulier de S. G. Mgr le Supérieur Général. Nos vénérés lecteurs connaissent déjà la partie de cet intéressant récit qui concerne notre *Vicariat de Pologne* (Voir, plus haut, pp. 588-606).

ordonnés par Mgr de Ptolémaïs, ainsi que deux diacres, les Frères James et Patrick Greene, et un certain nombre d'autres clercs, dans la jolie chapelle de Belmont, due aux initiatives et à l'influence du Père Ring.

Le Scolasticat lui-même commence à prendre belle allure, grâce à son aile nouvelle, qui lui fournit un splendide réfectoire, une salle d'études fort vaste et de grands dortoirs. Inutile de dire quelle bonne impression produit la communauté, si bien dirigée par les RR. PP. Joseph Danaher, Supérieur, Nicholas Treacy, James McCann, Richard Gleeson et Francis Foley. C'est avec peine que nous nous arrachons aux charmes de la vie commune, parmi ces aimables et fervents Scolastiques, pour nous rendre à Inchicore (Dublin) et, de là, vers l'Ouest, où se trouve le Noviciat...

A Limerick, nous sommes arrêtés par la cordialité hospitalière de Mgr Denis Hallinan (aujourd'hui, défunt) et qui peut être placé en première ligne parmi les amis de la Congrégation, en Irlande. Ce n'est que le soir du 25 que nous abordons Cahermoyle.

Qu'on se figure une vaste propriété, en prairies et bosquets, légèrement ondulée, comme si la verdure, trop lourde, la faisait ployer mollement par endroits, — au centre, qui est aussi le point culminant, le château d'un descendant des O'Brien Boru, anciens rois d'une partie de l'Irlande. Ce château est neuf : le dernier de la race l'a fait bâtir et en a sculpté lui-même tous les chapiteaux des colonnes que l'on voit achevés. Les colonnes sont toutes de marbre rouge ou vert tendre, — et il y en a ! C'est dire quelle impression fait ce beau castel à qui arrive pour trouver un Noviciat : cette demeure seigneuriale, en belles pierres, ces arcades romanes, ces colonnes superbes, ces chapiteaux historiés et tous différents, ce hall central, entouré d'un escalier monumental et de l'art le plus fin, cette profusion de balcons, d'arcatures, de colonnettes et de sculptures parlantes, ces salles à la fois claires et majestueuses, ces allées tracées de main de maître et parfaitement encadrées, mais qu'est-ce donc ?

L'histoire en est très simple : les fils des rois ont apostasié pour pouvoir conserver les prérogatives de leur famille devant la société anglaise, et le cœur du peuple irlandais, du brave peuple martyr et séculairement fidèle, s'est détaché, d'un seul coup, de ceux qui devaient le conduire au devoir et qui avaient dévié du droit chemin. Les O'Brien devinrent des satellites obscurs, mais riches, du conquérant oppresseur. Aussi, quand arriva le jour attendu, pendant des siècles, par la nation patiente et qu'enfin le Celte put se retrouver, à peu près, maître de la terre ancestrale, presque libre dans sa verte Erin, le fils des apostats eut peur : son château ne serait pas le premier que la fureur populaire mettrait en flammes. L'artiste fut, chez lui, plus fort que le propriétaire ; il voulut sauver, au moins, ces murs qu'il ne posséderait plus et qu'il avait ornés avec tant d'amour. Rapidement, il les vendit ; et les Oblats purent installer, à bon compte, dans une demeure princière, les petits Novices que Belmont-House ne suffisait plus à contenir.

Le R. P. Thomas Leahy, ancien Provincial et, aujourd'hui, Maître des Novices, fait à Monseigneur les honneurs de la maison — qu'il n'a pas eu de peine à conserver gracieuse et charmante. Il lui a même donné un charme et une grâce de plus. Chacun sait son culte tendre et filial pour la Vierge de Lourdes ; et nous aimons à l'apparenter avec ceux des nôtres qui sont connus, à Rome, pour être comme les chevaliers-servants par excellence de Marie Immaculée, dans une Famille qui ne compte pas d'autres membres que des enfants très aimants de la Mère du Ciel. Or, nous reconnaissons à la place d'honneur, dans la chapelle, une belle statue de Notre-Dame de Lourdes, toute de marbre blanc, d'une sculpture fine et presque aérienne et qui semble comme le joyau très pur de Celle pour qui cet écrin royal a dû être confectionné.

Après deux ou trois jours passés avec les Novices, nous reprenons la route de l'Est et nous arrêtons à Philipstown, — sous une pluie torrentielle : ah ! certes, nous ne sommes plus en Afrique !

Le Réformatoire de Philipstown (on dit, aujourd'hui, Daingean, en gaélique) paraît vide, en ce moment, avec ses 30 jeunes gens à peine, alors qu'il en a contenu 300. Les bons et dévoués Frères sont toujours là, témoins attristés de la crise que subit cette belle œuvre...

En repassant à Inchicore, nous allons visiter le Réformatoire de Glencree, dans les sauvages montagnes qui sont au sud de Dublin. Là encore sévit la crise : une cinquantaine de jeunes gens, au lieu de 200...

Un jour encore à Belmont-House, puis, le 5 dans la soirée, nous sommes à Inchicore, — pour permettre à Monseigneur de présider les offices du dimanche, dans l'église publique de nos Pères.

Inchicore est la grande Maison de Missionnaires de la Province. Plusieurs Pères desservent l'église, qui est fort fréquentée. Chapelle et maison sont, d'ailleurs, grandiosement construites et d'imposant aspect.

Dans l'après-midi, a lieu la première procession de mai, à laquelle participe tout Dublin, dans le parc des Oblats. Quiconque a vu cette manifestation de piété mariale, ne peut manquer d'en être ému, bien longtemps après, au seul souvenir qu'il en a gardé...

Il ne nous reste plus à voir que Belcamp (Raheny), — Belcamp-Hall, la propriété où tant d'Oblats ont trouvé asile, après les expulsions de 1880. Très belle, en vérité, surtout depuis que les arbres ont grandi, partout, et donné au parc cette physionomie uniforme, achevée, majestueuse, qui constitue l'un des avantages de cette résidence vraiment intéressante.

Depuis l'incendie de l'année dernière, le R. P. William O'Connor a remis à neuf les étages supérieurs ; la chapelle est un vrai bijou, chargé de décors et de souvenirs ; mais, ce qui fait la richesse du Juniorat, c'est la vive jeunesse qui y prend ses ébats. Trente-neuf seulement, cette année, à cause de la guerre de l'indépendance et des dernières convulsions de la lutte civile entre partisans de l'État libre et républicains.

A cause de la présence de Monseigneur, les congés donnent, à toute cette jeunesse, des occasions de s'ébattre :

les parties de *foot-ball* et de *cricket* se succèdent, permettant aux uns de recueillir des triomphes, tandis que les autres reçoivent des horions...

Le 10 mai, nous reprenons le bateau, pour nous arrêter, quelques heures, à Holyhead, afin d'y voir les RR. PP. Matthew Clarke et Andrew Coyle, et arriver, le soir, à Colwyn Bay, où les RR. PP. James Hughes et John Fitzpatrick nous reçoivent joyeusement...

De Colwyn Bay, nous nous dirigeons sur Liverpool, où le R. P. Benedict O'Brien, Supérieur, nous reçoit en grand gala. Le lendemain, a lieu, dans les rues de la Paroisse de Sainte-Croix, la plus curieuse et la plus émouvante procession que j'aie jamais contemplée.

Cela s'appelle la procession de la Reine de Mai.

Précédée d'une multitude de fillettes en blanc, environnée de charmants petits pages en justaucorps de velours, enrubannés et pomponnés, avec de jolies toques bleues ou rouges et des escarpins de couleurs pareilles, la traîne excessivement longue portée par deux autres pages, encore plus beaux que les premiers, la petite Reine de Mai, s'avance lentement, chaussée de souliers dorés et toute vêtue de blanc vaporeux, portant avec respect dans ses mains une superbe couronne de fleurs...

Dieu, que c'est joli ! Le cortège frissonne, d'un bout à l'autre, sous la pluie extrêmement fine qui tombe par instants ; les petits bras nus ont la chair de poule, mais les yeux pétillent d'aise et les cœurs battent de contentement. Pensez donc : quel honneur de figurer, en blanc, dans la procession de la Reine de Mai ! « Et dire que ma robe à moi, *Brigid*, est bien plus réussie que celle de cette affreuse *Kate*... Voyez : n'ai-je pas deux nœuds roses à la ceinture ? Sa mère n'a pas pensé à cela, et c'est fort bien fait pour elle, qui est toujours si fière !... »

Mais le plus pittoresque de la procession ne réside pas dans ce défilé, gracieux et fluet, des beautés enfantines de la paroisse. Voici les hommes des diverses associations, la poitrine barrée d'écharpes de couleurs variées, avec des inscriptions *ad hoc*. Et puis, deux calèches... Tiens, pour qui ? — Mais, pour les prêtres !

De fait, déjà Monseigneur monte dans la première, — avec le R. P. Joseph Scannell, Provincial, et le R. P. Supérieur. Nous nous hissons dans la seconde.

Les rues sont pavoisées : arcs de triomphe, guirlandes, inscriptions, fleurs encadrant les fenêtres, toutes les fenêtres, jusqu'au toit — d'où partent encore des banderoles... Quel spectacle ! Certaines rues sont tellement chargées, que nous paraissons passer sous des forêts de fleurs et de papier — rose, jaune, vert, rouge, etc. Les écussons ne manquent pas, et la plupart portent la harpe irlandaise. Les inscriptions nous disent, à chaque pas, quels sont les amours préférées de ces braves gens : l'Irlande et leurs prêtres. Que de fois nous avons lu cette devise : — « God *bless our Priests !* God *bless the Oblates !* »

Et, tout le long du parcours, les acclamations se succèdent, — chaudes et enthousiastes, — de la part du peuple amoncelé sur les trottoirs et qui attend, de rue en rue, le passage du cortège royal. Et ce ne sont pas seulement les bons ouvriers irlandais de la paroisse, les femmes en cheveux, mais encore les jeunes gens élégants, les jeunes filles à hauts talons et coiffures à la mode, — en un mot, tout un peuple qui se trouve uni dans un même élan de reconnaissance et d'affection pour les pasteurs de leurs âmes.

De temps à autre, Monseigneur recueille une ovation spéciale, mais le R. P. Scannell en récolte sa bonne part. Ancien Supérieur et Curé de Holy-Cross, il a laissé ici des souvenirs ineffaçables, — en tout cas, ineffacés. Il y a peu de temps qu'il a résigné sa charge, pour assumer celle de la Province : on sent le bien qu'il a dû faire, au milieu de ces braves gens, par la chaleur toute spontanée des cris et des applaudissements qui saluent son passage : — « *Hurrah ! Three cheers for Father* Scannell ! »...

Le 15, grande réunion des mères de famille. Rien ne peut donner l'idée de la cordialité qui règne entre les Pères et leurs gens, de l'influence que les premiers en tirent pour faire du bien et de la simplicité qui la leur a value. La communication entre le prêtre et les fidèles est aussi intime qu'elle peut l'être. Lui, représentant de

Dieu, rappelle surtout la bonté dans le prestige de l'autorité ; il est le « Père », comme dit l'Irlandais ; s'il commande, s'il défend, tous savent que c'est juste et que c'est bon ; il est affable, condescendant, familier, même jovial ; mais il est toujours le prêtre, celui qui tient entre ses mains, chaque matin, le Roi du monde. Aussi la familiarité n'entame jamais le respect...

Le 17, Rock-Ferry. Le bon Père Charles McManus se montre tout joyeux d'avoir fait passer la Mersey à Monseigneur et de le posséder chez lui.

Son église est la « perle du Nord », a dit Ruskin, — tout au moins, le chœur, qui est splendide de lignes.

A Rockferry aussi, procession de mai ; seulement, elle se déroule dans le jardin des Sœurs de la Sainte-Famille, attenant à l'église...

Le 22, nous sommes à Leith, — le port d'Edimburgh, en Écosse — où nous reçoit le R. P. Henry Lennon. L'église paroissiale de Sainte-Marie, Étoile de la Mer, occupe cinq Pères. Le dimanche, procession de mai, autour de l'église...

A Leeds, il ne nous est pas possible d'avoir une cérémonie de ce genre, car nous ne pouvons y passer un dimanche...

Nous poussons, le 31, jusqu'à Sicklinghall, chez le R. P. Nicholas Ryan ; non sans avoir donné un coup d'œil à la prestigieuse Cathédrale d'York...

Il nous reste Kilburn et Tower-Hill, à Londres. Ces deux maisons nous prennent les premiers jours de juin. Et, le 6, nous nous embarquons pour Ostende...

§ II. — Séjour en Belgique.

Le soir même, nous arrivons à Waereghem, ayant rencontré, à Gand, le R. P. Provincial de Belgique, lequel veut accompagner Monseigneur, comme le R. P. Scannell l'a fait, à travers toute sa Province.

Il vaut mieux renoncer à décrire la joie des 138 Junioristes de Waereghem, à l'arrivée de leur Père — si longtemps attendu. Comme à Jersey, nous trouvons l'esprit

inculqué par nos premiers Pères au premier Juniorat, — l'esprit de famille et l'esprit apostolique. Lumière, Sion, Pontmain se sont épanouis en Waereghem — qui fut, longtemps, franco-belgo-hollandais. Aujourd'hui que les petits aspirants à la vie religieuse trouvent, sous divers climats de leur patrie, des Juniorats renaissants, Waereghem ne se peuple que de jeunes Wallons, Flamands et Néerlandais — dont le nombre, on le voit, est, quand même, fort imposant.

Impressionnant est aussi leur talent artistique. Les chronogrammes, gentiment composés, abondent dans la maison, — les guirlandes foisonnent, — les écussons couvrent les murs, — une pièce de choix, hautement morale et supérieurement jouée, va nous montrer qu'on peut composer et représenter un drame émouvant sur un sujet aride en apparence : la vocation religieuse et sacerdotale. Et, quand nous irons au Noviciat, il semble que nous ne pourrons plus espérer y récolter des impressions nouvelles, — tellement les chers Junioristes semblent en avoir épuisé le cycle.

Mais quelle erreur ! Certes, le Noviciat de Nieuwenhove offre moins de ressources, puisqu'il ne compte qu'une demi-douzaine de Novices... Et, pourtant, le R. P. Charles Stubbe a fait ou fait faire des merveilles : l'art, l'intelligence, la mémoire, la musique et, surtout, le cœur, dans une entente parfaite, ont trouvé le moyen de réaliser beau et grand, sans copier le Juniorat. Voilà des Novices qui promettent !

De retour à Waereghem, il faut contenter la soif impérieuse de ces 138 petits ambitieux, qui veulent tous aller, un jour, chevaucher dans les plaines et les monts africains. (Tenez-vous bien, là bas, au Basutoland : 138 Missionnaires de renfort !) C'est entendu : on va leur parler de l'Afrique. Bien vite, on déniche quelques vues, on installe un appareil, et le conférencier entame allègrement son sujet, encouragé par ces 138 braves en herbe, qui braquent sur lui chacun deux yeux avides et un cœur vibrant. Il est tellement encouragé, qu'il parle, deux heures trois quarts, sans se rendre compte qu'il

dépasse la mesure et peut fatiguer ses petits auditeurs — dont, cependant, pas un seul n'a dormi...

Le 9, il faut partir. Une halte à Bruxelles-Anderlecht, Résidence provinciale...

Et nous voici à Liège, une heure plus tôt qu'on ne nous attendait. Surprise, émoi, branle-bas... On sonne la cloche, les cloches, toutes les sonneries : les escaliers tremblent, les Scolastiques dévalent et débouchent de partout, et, finalement, tous sont présents, dans le grand corridor, juste au moment où Monseigneur a fini son adoration à la chapelle.

On se présente : Nord, Midi, Est, Ouest, Belgique, Espagne, Pologne, — tout y passe. Monseigneur doit se sentir intensément Père, devant une communauté d'origines si dispersées et, pourtant, si unie...

Le lendemain, dimanche 10, ordination : 5 prêtres, — les Pères Jean Paul, Francis Chemin, Antoine Lett, Michel Lejeune et Jean Quéméneur, — puis un certain nombre de Scolastiques reçoivent des Ordres moins élevés...

Après quelques jours passés au sein de la jeune et vivante communauté, si heureuse de fêter le Père de la Famille, Monseigneur passe à Saint-Charles (Fauquemont).

§ III. — **Fauquemont, Burlo, Hünfeld.**

Nous arrivons à Saint-Charles, le 14 juin, accueillis par les manifestations de la joie la plus intense, — tant d'années ont passé, depuis la dernière visite ! Il y a deux ans, on avait failli posséder, au moins pour quelques heures, l'Hôte si impatiemment attendu : à la dernière minute, pour un défaut de formalité dans un passeport, le visa hollandais avait été refusé, et Monseigneur s'était vu forcé, à son vif regret, de laisser ses enfants dans la peine d'une attente déçue.

Mais, cette fois, pas d'erreur ni de déconvenue : notre Révérendissime Père est là, franchissant, une fois de plus, le seuil de cette vénérable maison, berceau de tant de vocations religieuses, source de tant d'énergies apos-

toliques. Hélas ! où donc s'en est allée sa prospérité d'antan ? Au lieu de 200 Junioristes, parfois davantage, que comptait le beau Saint-Charles d'avant la guerre, il y en a 90 à peine. La maison est toujours la même, l'église conserve son austère beauté, les cloîtres ont toujours cette grandeur simple et familiale qui prend l'âme ; mais les jeunes aspirants à la vie apostolique semblent avoir pris leur essor vers d'autres cieux.

Quelques-uns, du moins. Il reste, en effet, à Saint-Charles les plus grands, les petits ayant émigré à Burlo.

Cette diminution de vie va-t-elle s'accentuer ou s'arrêter enfin ? Tel est l'angoissant problème qui se pose : tous les amis de Saint-Charles (et ils sont nombreux) voudraient le voir résolu. Malgré les difficultés du change, il faut espérer, contre l'évidence même, que Saint-Charles pourra se soutenir : pépinière inépuisable — jusqu'ici, le « Carolinum » n'a-t-il pas envoyé, dans le monde entier, des arbres puissants qui abritent, sous leurs feuilles, les âmes désireuses de trouver la grâce de Dieu et qui portent des fruits abondants de vie éternelle ? — la Providence pourrait-elle laisser détruire cette riche pépinière, d'où Elle a tiré tant de ressources humaines pour la grande cause du salut des âmes, à laquelle Elle est si directement intéressée ?

Les Junioristes ne veulent pas que leur Père s'éloigne, sans s'être rendu compte des progrès qu'ils ont réalisés depuis la guerre : une séance musicale et artistique leur donnera l'occasion de déployer leurs talents très variés, et la représentation de la pièce du R. P. Paul Humpert, *Schawissant le Sorcier*, nous fournit un spécimen, d'une perfection rare, et des ressources de l'auteur en matière dramatique, et des qualités merveilleuses des acteurs, et, ne l'oublions pas, de l'art consommé qui a présidé à la confection des décors et à la mise en scène. Saint-Charles tient, certainement, le premier rang parmi nos Juniorats pour ce genre de séances : rien de plus remarquable que la possession d'eux-mêmes, chez les acteurs, le fini de leur jeu, le calme de leur diction et de leurs gestes, l'habile lenteur avec laquelle ils savent nous faire admirer

le décor de la scène et la mimique expressive qui souligne les silences comme les paroles, comme aussi le feu des colères ou l'envolée superbe des discours, la grandeur idéale du Missionnaire à la parole si convaincue, si émue, si touchante, si poignante, et, enfin, la spontanéité naïve des Indiens, les grands enfants des bois de l'Orégon...

Et puis, nous partons vers Burlo. Le R. P. Georges Schardt, ancien Supérieur de ce nouveau Juniorat et aujourd'hui Supérieur de Saint-Charles, nous accompagne.

Nous roulons, quelque temps, en territoire hollandais, puis passons l'illustre Venloo, pour obliquer, à quelques kilomètres plus au Nord, vers la frontière allemande, Goch et Wesel. De là, nous rejoignons la Westphalie et, bientôt, la gare de Borken...

Devant la station, attendent un grand nombre de cavaliers, près d'une trentaine, qui sautent sur leurs montures, dès que la voiture se met en marche. Dans la voiture prennent place Monseigneur, le R. P. Schardt et le R. P. Valentin Trunk, le jeune Supérieur de Burlo.

Il y a plus d'une heure de trajet : nos trente cavaliers s'échelonnent le long de la route et des deux côtés de la voiture, — mais, en avant, que voyons-nous ? Une soixantaine de cyclistes, qui pédalent vigoureusement, le guidon de leurs bicyclettes généralement orné de fleurs. Voilà qui est original ! Tous les paroissiens ont, décidément, voulu prendre part à la réception, — qui à cheval, qui à bicyclette.

Tout à coup, le cortège s'arrête : le Maire est là, qui demande, sur les limites de la commune, à présenter à Monseigneur les hommages des paroissiens de Burlo. Une harangue bien articulée, une réponse souriante, et nous nous remettons en marche.

Là-bas, un kilomètre avant la forêt, les arbres sont enguirlandés, fleuris, panachés, et une foule respectable stationne, dans laquelle on discerne des couleurs voyantes, — comme il arrive, d'ordinaire, lorsque domine l'élément féminin, sous toutes les latitudes. C'est la paroisse, nous dit le R. P. Trunk : le Curé en tête, elle vient au-devant

de l'illustre Visiteur, avec des délégations imposantes de toutes ses associations.

En effet, quand nous nous arrêtons, — et l'on va jusqu'à nous faire descendre de voiture (ainsi le veut le protocole) — nous sommes en face d'un dais doré, d'un prêtre en chape et d'une petite légion d'enfants de chœur, de fillettes en blanc, d'Enfants de Marie et de dames de maturités diverses.

Le R. P. Antoine Kaltenbach, sur un ton très oratoire, souhaite à Monseigneur la bienvenue, et je vous assure qu'on n'a pas envie de rire, tellement son sérieux, sa majesté et son éloquence impriment à toute la scène un caractère de réelle grandeur.

Monseigneur est en *mantelletta*, depuis Borken : on l'invite à se placer sous le dais, et la procession se met en marche. Il y a une fanfare, pour agrémenter le cortège, non pas pour faire aller au pas les chevaux et les bicyclettes mais, certainement, les piétons, qui sont nombreux. Je réclamerais volontiers la voiture, mais c'est défendu : le protocole, Messieurs !

On passe sous les voûtes de verdure de la grande forêt : la fraîcheur saisit un peu, les fillettes grelottent sous leurs minces robes blanches, et nous changerions volontiers de température avec les chevaux, dont la sueur blanchit le poil sous les harnais. Mais le protocole ne doit pas permettre ceci plus que le reste...

Au détour d'un chemin, des maisons forestières et, à droite, l'église et le couvent qui y est accolé. Nous y sommes. Le peuple s'engouffre dans le sanctuaire ; et nous suivons, avec les Junioristes — qui ont pris part, en bonne place, au défilé sylvestre que nous venons d'accomplir.

Le R. P. Kaltenbach monte en chaire et donne libre cours à son éloquence, — à la fois digne et populaire, dans sa forte simplicité. Il présente à ses ouailles l'Archevêque de Ptolémaïs et en profite pour souligner la catholicité des Pontifes de l'Église, en ajoutant quelques considérations apologétiques d'un vif intérêt.

Monseigneur bénit l'assistance ; et la réunion se dis-

perse, — pendant que nous entrons au couvent, pour saluer les Pères, Frères et Junioristes, dans un abandon familial qui fait fi de tout apparat.

Couvent et chapelle sont d'une ancienneté respectable, comme il a été dit déjà dans cette *Revue*. On s'efforce, en ce moment, de rafraîchir les parties délabrées et, surtout, de restituer à l'ensemble son cachet monacal, son unité surtout. Durant des siècles, cette demeure fut fragmentée et habitée par un grand nombre de familles — qui transformèrent, à leur guise, les logements qu'elles s'étaient taillés dans la bâtisse, aveuglant les grandes baies, changeant les cloîtres en appartements, abaissant ou élevant les fenêtres, etc.

Pour l'instant, les 105 Junioristes n'ont, pour toute salle à manger, qu'un cloître double, les deux parties se continuant à angle droit l'une l'autre, — comme chapelle, un long boyau du premier étage, — comme dortoirs, divers greniers... Trois logements sont en réparation ; un autre est encore habité par une habitante tenace.

La joie règne, quand même, parmi cette turbulente jeunesse : pour s'ébattre, elle a les profondeurs de la forêt, les grands arbres séculaires, les clairières lumineuses, — l'air pur emplit ses poumons, — le sol, sablonneux et doux, supporte les cabrioles et amortit les chutes, — de temps à autre, des travaux manuels variés brisent la monotonie des jours... Quoi de plus heureux qu'un Junioriste de Burlo ?

Ils vont nous le dire, dans une séance, dont chaque élément sera une affirmation de la plus franche gaîté. Il n'est pas jusqu'à ce morceau français, préparé par le R. P. Eugène Breitenstein et prononcé, sans faute, par deux quatrièmes, et cette pièce où un Brandebourgeois s'écroule de peur devant un faux spectre, qui ne nous fassent évaluer la provision de bonne humeur que tiennent en réserve ces Benjamins de la Province...

Le 21, — après une visite à la famille des Princes de Salm-Salm, à Anholt, auxquels la Congrégation doit Burlo, — passage à Münster, qui est une vieille cité bien intéressante, et, le 22, arrivée à Hünfeld, où les Scolas-

tiques et la nombreuse communauté se montrent si heureux de revoir Monseigneur, après dix années de séparation.

Sa Grandeur, accompagnée du R. P. Provincial, fait son entrée dans notre maison, ornée pour la solennité par des mains d'artistes au goût sûr. Partout, règnent la joie et le bonheur de voir le Père commun en bonne santé, après les fatigues des dernières visites en Afrique et en Angleterre.

Mais les plus importants de ces jours, si remplis de bénédictions pour le Scolasticat, furent le 24 et le 25 juin.

Le jour de la fête de Saint Jean-Baptiste, à la Messe pontificale solennelle, le Supérieur Général ordonna prêtres, dans la chapelle du Scolasticat, — laquelle est toujours trop petite pour de semblables circonstances — douze Oblats et un Franciscain (du Frauenberg de Fulda), tandis que dix-sept autres de nos Frères scolastiques reçurent les deux derniers Ordres mineurs.

Voici les noms des heureux nouveaux prêtres, qui, la plupart entourés de leurs parents, offrirent le lendemain leur premier Sacrifice, dans les églises de Hünfeld : Amand Seng, Leo Wiegand, Josef Kaemmerer, Moritz Quinkler, Wilhelm Grimberg, Johann Rommerskirchen, Heinrich Lambertz, Johann Hoff, Philipp Theisen, Julius Morgenschweis, August Meinecke et Franz Bausen.

Dans l'après-midi du 25, la chorale et l'orchestre de la maison se réunirent pour présenter, dans une soirée musicale, un bouquet de fête à nos hôtes.

Parmi ces derniers, nous devons spécialement nommer le R. P. Albert Perbal, Secrétaire particulier de Monseigneur, qui nous apporta les saluts de l'Afrique du Sud et nous dépeignit ce champ de mission sous des couleurs très chaudes, et le R. P. Pierre Duchaussois, ce peintre si habile de nos Missions glaciales, dont nos lecteurs ont déjà, maintes fois, rencontré le nom dans les pages de notre *Revue*. Celui-ci nous a, pendant son séjour, vivement intéressés par une magnifique conférence, illustrée de projections, sur le pays et les habitants de l'Extrême-Nord et sur les joies et les peines de nos Missionnaires de là-haut. Mentionnons aussi les Pères allemands Augustin Siebert, ancien Missionnaire de Ceylan, qui se dépense maintenant aux États-Unis, et Bernard Uberberg, Curé des immigrés allemands à Holdfast, dans l'Ouest Canadien.

Le R. P. Max Kassiepe, Assistant général, — qui était arrivé à Hünfeld depuis quelques semaines et était allé, jusqu'à Bebra, à la rencontre de Monseigneur. dut, à son grand regret, partir pour Hambourg, dès le vendredi 22 juin ; il s'y embarqua, quatre jours plus tard, à bord du *Resolute*, à destination des États-Unis (1).

(1) Cet entrefilet, interpolation du Rédacteur, est emprunté

Une courte visite à S. G. Mgr l'Évêque de Fulda, et puis, à la ferme du Scolasticat, une séance musicale du plus haut attrait, et nous repartons, bientôt, dans la direction de la Pologne...

Le 26, nous arrivons à Dresde, où le R. P. Henri Balgo est malade et le R. P. Ahlrich Ahlrichs absent. Le R. P. Henri Fromm est venu nous attendre, dans la magnifique gare de Leipzig, et nous conduit jusqu'à Dresde, dans la demeure exiguë des trois Pères de la résidence. Ici, tout est provisoire, le logement, la chapelle — qui n'est qu'une salle de la maison, contenant à peine sept ou huit personnes, et où l'on trouve moyen, le dimanche, d'en caser trente, en adjoignant un balcon et un corridor. On attend l'occasion de trouver mieux, pour organiser l'œuvre sur des bases plus viables...

Le lendemain 27, départ pour Breslau et arrivée à Lubliniec. Nos lecteurs connaissent déjà tous les détails de la visite de Monseigneur à nos œuvres de Pologne : inutile, par conséquent, d'y revenir ici.

XIV. — Fêtes de Notre-Dame de Sion [1].

N'était-il point téméraire d'organiser, pour le mois de septembre, si souvent pluvieux et froid en notre Lorraine, une quinzaine de fêtes en plein air ? La prudence humaine le pensait : aurait-on, durant cette longue série, un temps propice, et les foules se succéderaient-elles assez nombreuses, pendant ces quinze jours, sur le pla-

aux *Monatsblaetter der Oblaten der Unbefleckten Jungfrau Maria*, 30e année, N° 8/9 (août-septembre 1923), page 142 : *Kleine Nachrichten — St. Bonifatiuskloster, Hünfeld.*

(1) Compte rendu publié, d'abord, dans la « *Semaine Religieuse du Diocèse de Nancy et de Toul* » (N° 38, 22 septembre 1923, pp. 589-601) et, ensuite, reproduit dans le *Bulletin de Notre-Dame de Sion* (N° 13, septembre 1923, pp. 3-15).

teau, pour y chanter les gloires et les bienfaits de la Vierge, « Trésor du pays » ?

Mais la « Mère très bonne » a récompensé la foi et la confiance des Chapelains de Sion et écouté favorablement les prières que Monseigneur l'Évêque de Nancy et de Toul avait ordonné de réciter, à toutes les Messes célébrées dans le sanctuaire, *ad postulandam serenitatem*... Et « de l'antique Lorraine l'heureuse nation », comme disait le vieux cantique, — jeunes gens, soldats, séminaristes, jeunes filles, hommes mûrs, mères de famille, souvent avec leurs enfants, religieuses, vieillards, prêtres,... bref, tous les âges et toutes les conditions sociales — est accourue, pour acclamer sa « Souveraine Princesse », Notre-Dame de Sion, et faire, durant deux semaines, une garde d'honneur autour de son trône. Des indices certains permettent d'estimer le nombre total des pèlerins à plus de 46.000, peut-être même à 50.000. Des milliers de communions furent distribuées.

Trois personnes de Benney, dont l'une avait 81 ans, firent *à jeun* 16 kilomètres *à pied*, pour recevoir la sainte Eucharistie au sanctuaire. Un homme, dans la même intention, fit 30 kilomètres *à pied*, *à jeun*, et s'en retourna, également à pied, désireux de faire son pèlerinage complet. Un autre, renouvelant le geste du Duc René II, monta pieds nus la côte escarpée.

Jamais Sion ne vit des fêtes plus pieuses, plus fréquentées, mieux réussies. Le poète antique disait que « la fortune sourit à l'audacieux — *audaces fortuna juvat* ». Aux si dévoués et si aimés Chapelains de Notre-Dame de Sion, nous offrons nos congratulations. Avec eux et grâce à eux, il nous a été donné de constater, une fois de plus, que la Vierge puissante sourit à la confiance absolue que l'on met en sa bonté et en son crédit : en une suite de journées de chaud soleil et de brise délicieuse, elle a daigné montrer les charmes de son visage, — « *hilaritatem vultus sui* (1) », — et notre Lorraine catholique a prouvé qu'on peut compter sur elle.

(1) Postcommunion de la Messe pour demander le beau temps.

* * *

Splendides se déroulèrent donc ces solennités jubilaires. Mais leur préparation avait été longue, active et soigneuse.

La vieille église des Tiercelins — si gracieusement ornée de peintures et de fresques, sous la direction du R. P. Donat Michaux, le pourvoyeur de Notre-Dame, par l'artiste messin Hussenot — vit sa parure réparée ou rajeunie par l'habile pinceau de MM. Minoux et Mangin, de Ménil-en-Xaintois (Vosges), Merlin et Maître-Jean ; et la fée Électricité, conduite par M. Zœpffel, de Nancy, fit scintiller, autour de la Statue miraculeuse, une couronne de douze étoiles, alluma les candélabres de l'absidiole et du sanctuaire, dessina les nervures du chœur, éclaira les nefs jadis si sombres et fit valoir ces ors et ces peintures — dont, jusque-là, l'obscurité des voûtes et le halo des fenêtres laissaient à peine percevoir quelques détails et ne permettaient point d'apprécier le mérite.

Restaurations et installations n'allèrent pas sans de lourdes dépenses, aggravées encore par la nécessité qui s'imposa de réargenter la statue de la tour et par l'heureuse pensée que l'on eut de la faire briller, durant les soirées de la quinzaine, comme un phare dressé en plein ciel, au-dessus du plateau lorrain ; mais la générosité des fidèles ne démentit pas l'espoir des Chapelains.

Deux fresques, perdues par l'humidité, restaient à refaire : elles représentaient, au-dessus des stalles, du côté de l'épître, Isabelle de Lorraine et Ferry de Rumigny. Le R. P. Paul Huriet a, dès maintenant, la satisfaction de pouvoir les commander. C'est de bon augure, relativement aux autres améliorations qu'il médite, dans l'église et sur le plateau, pour la gloire de la Très Sainte Vierge et le profit des pèlerins.

Et un moulage de la Vierge du sanctuaire, exacte reproduction de la Statue vénérée, fut commandé à un artiste, pour être couronné chaque jour, avant la procession traditionnelle, par le Prélat qui présiderait la fête, du

précieux diadème qui fut placé, au nom du Souverain Pontife, le 10 septembre 1873, sur le front de Notre-Dame de Sion, par le Cardinal-Archevêque de Besançon, et pour être ensuite porté en triomphe, autour du plateau, en vue de l'immense étendue du pays lorrain.

Les Évêques de la province et un Évêque-Missionnaire Oblat de Marie Immaculée avaient accompagné S. E. le Cardinal Mathieu, pour cette cérémonie du Couronnement : Monseigneur l'Évêque de Nancy, de concert avec le R. P. Huriet, tint à ce que le Cinquantenaire de cette fête mémorable, encore que réparti en quinze journées, fût honoré de la présence des successeurs des prélats qui y avaient assisté et dont la mémoire se garde sur une fresque monumentale du sanctuaire. Il écrivit donc à NN. SS. Louis Humbrecht, Archevêque de Besançon, Alphonse Foucault, Évêque de Saint-Dié, Charles Ginisty, Évêque de Verdun, Jean Pelt, Évêque de Metz, Adolphe Manier, Évêque de Belley, originaire de Foug, et Charles Ruch, Évêque de Strasbourg, ancien Évêque de Nancy et de Toul. Tous répondirent avec empressement ; seul, Monseigneur Manier témoigna ses vifs regrets d'être retenu, en septembre, à Belley, par les retraites pastorales.

Monseigneur Augustin Dontenwill, ancien Archevêque de Vancouver, Archevêque titulaire de Ptolémaïs et Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée, agréa volontiers l'invitation qui lui fut adressée de représenter sa Congrégation — à laquelle Sion doit tant et qui est réclamée par les vœux unanimes des amis de la sainte Colline.

Se rappelant que S. É. le Cardinal Louis Dubois, Archevêque de Paris, avait été Évêque de Verdun et sachant qu'elle garde de notre province un bienveillant souvenir, Monseigneur de la Celle lui exprima le désir de la voir présider l'une des journées et lui dit la joyeuse fierté qu'en éprouveraient les Lorrains ; et Son Éminence se déclara très heureuse de se retrouver au milieu des chrétiennes populations de l'Est.

Monseigneur Georges Grente, l'éloquent Évêque du

Mans, — qui avait, l'an dernier, prêché à Mattaincourt le panégyrique de saint Pierre Fourier — voulut bien accepter de célébrer la Patronne de la Lorraine, au jour anniversaire de son Couronnement. Monseigneur Laurent Monnier, Évêque de Troyes, patrie de saint Epvre et de saint Aprône, successeur de saint Loup, qui est né à Toul, et Monseigneur Théophile Louvard, Évêque de Langres, successeur d'Achard qui donna à saint Gérard une relique de saint Gengoult et l'église du Saintois, eurent l'amabilité de se joindre aux Évêques de Lorraine, pour cette glorification de la « Mère très bonne ». Et Monseigneur Pierre Nommesch, Évêque de Luxembourg, ce grand ami de la France et de notre province, se fit une joie d'être convié à renouveler la démarche qu'il avait eu la délicate attention de faire, le 24 juin 1920, pour la « Fête de la Victoire », et d'apporter au pèlerinage de Notre-Dame de Sion le salut du pèlerinage de Notre-Dame de Luxembourg, « Consolatrice des affligés », qui est si fréquenté par les catholiques de la région de Longuyon et de Longwy.

C'était donc une couronne de douze évêques, que Monseigneur l'Évêque de Nancy avait entendu former autour de la Vierge « aux douze étoiles » ; pour que cet éclat de la pourpre se répandît sur toute la série des fêtes, chacun de ces prélats fut invité par lui à présider l'une des journées. Chaque pèlerinage régional éprouva ainsi la satisfaction d'avoir « son évêque » ; certains en possédèrent deux, trois et même quatre, car Monseigneur de la Celle, autant que le lui permirent les obligations de sa charge pastorale, élut résidence sur la sainte Montagne, et Monseigneur Dontenwill ne s'en arracha qu'avec peine, après douze jours de présence, bénissant Dieu du spectacle que lui offraient ces milliers de pèlerins qui se succédaient, chaque matin, tous aussi pieux, aussi dociles, aussi recueillis, — c'était, pour son cœur de père, un bonheur exquis, de constater le bien qu'avaient fait ses Fils, les Oblats de Marie Immaculée, au sanctuaire de Sion et aux paroisses lorraines.

Le Souverain Pontife, par l'intermédiaire du regretté Père Joseph Lemius, Procureur Général des Oblats, à Rome, avait daigné accorder, pour chacun des jours de la quinzaine, aux pèlerins de Sion, le précieux privilège de la Bénédiction papale.

Pour le bon ordre, suivant la tradition établie depuis plusieurs années, mais avec une amplitude plus grande, les journées de la quinzaine avaient été distribuées entre les régions tributaires de la « Souveraine Princesse de Lorraine » : Nancy, Toul, Metz, la Meuse, les Vosges, Strasbourg, le Saintois, l'archiprêtré de Lunéville, le pays de Pont-à-Mousson, le Portois et le Vermois, la vallée de la Seille, etc., etc... Pour chaque groupement, des directeurs avaient été établis, qui acceptèrent la tâche de promouvoir le recrutement et d'organiser des trains spéciaux. Cette tâche leur fut grandement facilitée et par le zèle actif de MM. les Curés, et par l'obligeance et la complaisance des inspecteurs et des agents de la Compagnie de l'Est, qu'on ne saurait trop remercier de leur aide et féliciter de leur dévouement, — qu'on en juge par ces chiffres : outre les trains ordinaires, la station de Praye-sous-Vaudémont reçut et vit repartir, durant cette laborieuse quinzaine, *dix-neuf* trains spéciaux ; *vingt-sept mille* billets y furent recueillis, et plusieurs milliers, dans ces foules, ne purent être rendus. Tout ce mouvement, disons-le à l'honneur des pèlerins, se fit avec beaucoup de discipline : le personnel de la Compagnie ne se fit pas faute de le déclarer, et la *Semaine religieuse du Diocèse de Nancy et de Toul* est heureuse de se faire son écho. Sans doute, il y eut quelques retards de trains, — c'était inévitable — mais les fidèles serviteurs de la Vierge les supportèrent avec patience, persuadés qu'un pèlerinage est d'autant plus béni qu'il est contrarié par l'épreuve.

Une Lettre pastorale de Monseigneur l'Évêque de Nancy et de Toul invita ses diocésains à monter à Sion ou à s'y faire représenter. De leur côté, NN. SS. les Évêques de Saint-Dié, de Verdun, de Strasbourg et de Metz, dans des Lettres pastorales, dans les *Semaines reli-*

gieuses ou *Bulletins ecclésiastiques* de leurs diocèses, adressèrent à leurs ouailles le même chaleureux appel et désignèrent des directeurs, pour l'organisation des trains spéciaux. La *Semaine religieuse de Nancy*, les *Bulletins paroissiaux lorrain* et *vosgien*, les *Croix de l'Est* et *de la Meuse*, le *Lorrain*, de Metz, les journaux catholiques de la région secondèrent l'effort du bulletin *Notre-Dame de Sion* — qui avait été créé tout exprès, par le R. P. Huriet, pour disposer à ces fêtes les esprits et les cœurs. Et la Librairie parisienne Letouzey et Ané eut la très opportune inspiration de publier, le premier de sa collection des « *Grands Pèlerinages de France* », une notice historique et descriptive de « *Notre-Dame de Sion, en Lorraine* », hommage d'un prêtre lorrain à la « Souveraine Princesse de Lorraine », à l'occasion du Cinquantenaire de son Couronnement. Tout ce travail était singulièrement aidé par la dévotion des Lorrains à leur « sainte Colline nationale » et à son béni sanctuaire, — dévotion qui n'a cessé de grandir à travers les âges et qui n'attendait que cette glorieuse circonstance pour s'affirmer joyeuse et ardente, confiante et reconnaissante.

A Nancy, cependant, à Épinal, Toul, Neufchâteau, Raon-l'Étape, Vézelise, Haroué, Baccarat, Bayon, Colombey, Liverdun, Dommartin-lès-Toul, au Petit Séminaire de Bosserville, etc., des doigts habiles brodaient des bannières armoriées, qui devaient prendre place dans l'église de Notre-Dame ou remplacer celles de 1873.

La nature, elle-même, semblait s'associer à la commune allégresse : elle avait conservé aux arbres de l'esplanade leur verte parure, — égayée, de-ci de-là, par quelques feuilles d'or — et les mirabelliers offraient en abondance leurs fruits succulents, spéciaux à notre contrée, aux féaux serviteurs de la Vierge, « Trésor du pays ». C'étaient, de tous points, des fêtes lorraines !

En vue d'assurer le bon fonctionnement de tous les services, — sacristie, chants, cérémonies, confessions ; vente des objets de piété ; renseignements ; soins de l'hospitalité ; police ; nettoyage du plateau, au soir de chaque journée, etc. — le R. P. Huriet avait fait appel

à des confrères, à des parents, à des amis. Chacun avait reçu des instructions précises. Chants : *Introït*, chants communs, cantiques. — offices du pèlerinage : Grand'-Messe et Sermon, le matin ; Couronnement de la Statue, Procession sur le chemin de ronde, *Magnificat*, Allocution, Bénédiction papale et Salut du Très Saint Sacrement, — Illumination de l'église, pendant la vénération des Reliques, à l' « Autel de la Victoire » : tout avait été strictement déterminé, rien n'avait été oublié ni laissé à l'arbitraire ou à l'inspiration du moment, et toutes les consignes furent ponctuellement observées. Les deux hôtels, eux aussi, avaient pris leurs précautions : aussi, durant ces quinze journées, malgré l'affluence, aucun incident regrettable ne se produisit. Et c'est justice à rendre au Lutrin groupé autour de l'harmonium, au Maître des cérémonies, aux séminaristes qui formèrent les chapelles des évêques, aux prêtres qui dirigèrent les processions, aux jeunes commissaires qui les secondèrent avec tant de tact et d'empressement, à M. le Curé et à M. le Maire de Saxon-Sion, de témoigner que jamais Sion n'offrit pareille succession de solennités mieux ordonnées.

Un certain nombre d'anciens élèves ou professeurs du Juniorat — entre autres, l'un des témoins du Couronnement, le R. P. Louis Dauphin, *O. M. I.*, Missionnaire aux Montagnes-Rocheuses — étaient revenus sur la Colline qui leur est demeurée si chère. Tous s'accordèrent, en évoquant les noms vénérés des RR. PP. Jean Conrard, Charles Brulé et Jules Falher, à remercier Dieu de retrouver le pèlerinage si prospère, le sanctuaire si fréquenté et la Madone tant aimée.

* * *

1. La série des fêtes commença le dimanche 2 septembre, sous la présidence de Monseigneur Dontenwill, avec 2.000 pèlerins, parmi lesquels se remarquaient un groupe imposant de Cheminots et de Métallurgistes catholiques, accompagné de 12 drapeaux, et la Fraternité de la Pa-

roisse Saint-Sébastien, de Nancy, conduite par son bien-aimé Pasteur.

Le R. P. Vigy, l'actif animateur de « l'Union catholique du Personnel des Chemins de Fer et de l'Union catholique des Métallurgistes », dans une éloquente allocution, ouvrit la préface des fêtes, en définissant ce qu'est le Couronnement d'une Statue vénérée.

Avant la procession, Monseigneur l'Archevêque de Ptolémaïs bénit le nouveau drapeau du groupe Saint-Joseph, de Nancy ; l'ancien devait rester, avec ses couleurs lorraines et sa locomotive, en ex-voto, au sanctuaire de Notre-Dame.

2. Le lundi 3, 800 *Messins*, accompagnés d'un millier d'autres Lorrains, montèrent, sous la conduite de leur Évêque, saluer, comme écrivit le *Lorrain*, « la bonne Duchesse de Lorraine ». Ils furent accueillis par Monseigneur l'Évêque de Nancy et par Monseigneur Dontenwill. Au cours de la Messe, qui fut chantée par M. le Chanoine Adam, Secrétaire général de l'Évêché de Metz, Monseigneur Pelt, dans une chaude homélie, rappela les souvenirs douloureux de 1873 et joyeux de 1920, et engagea ses auditeurs à offrir, à la Vierge de Sion, le triple diadème de leur gratitude, de leur fidélité et de leur confiance absolue.

Avant la procession, comme cela devait se pratiquer tous les jours, Monseigneur l'Évêque de Metz renouvela le geste de S. É. le Cardinal-Archevêque de Besançon, et déposa sur le front de la Statue de Notre-Dame de Sion la riche couronne de vermeil, sertie de pierres précieuses.

Au retour, fut donnée la Bénédiction papale. Puis, d'une voix vibrante, Monseigneur l'Évêque de Nancy remercia Monseigneur Pelt, salua les Messins et leur cria sa confiance : la France tiendra ses engagements sacrés, et Nancy et Metz resteront unis dans le culte de Notre-Dame de Sion, la Protectrice de notre Lorraine, notre petite et chère patrie.

3. Le mardi 4, on éprouva une déception : on se réjouissait d'acclamer l'Alsace et son Évêque, — et l'Alsace ne

vint qu'en tout petit nombre, et Monseigneur Ruch, à son profond regret, s'était vu empêché de revenir, ce jour-là, sur la sainte Colline — dont il gravit, tant de fois, les sentiers. Une erreur de la direction du pèlerinage et de fâcheux malentendus avaient contrarié l'exécution du projet.

On fut, néanmoins, 500 à la Messe, qui fut célébrée en plein air, et à la procession que présida Monseigneur l'Archevêque de Ptolémaïs. A l'évangile, le R. P. Huriet montra les relations qui se lièrent et les rapprochements qui existent entre les deux monts sacrés de l'Alsace et de la Lorraine, Sainte-Odile et Sion.

Et l'on fit fête à un groupe de prêtres alsaciens — qui, navrés du contre-temps, promirent de se faire les zélateurs de Notre-Dame de Sion et de provoquer, l'an prochain, avec les encouragements de Monseigneur l'Évêque de Strasbourg, un pèlerinage alsacien à la « Colline inspirée ». L'idée est excellente, et nous comptons bien qu'elle sera réalisée : ce sera un beau jour de plus pour notre sanctuaire.

4. Le mercredi 5 fut le jour de Nancy. Monseigneur l'Évêque s'était ménagé la joie paternelle de le présider, entouré de M. le Vicaire général Barbier, de plusieurs chanoines et curés de la cité. Devant un auditoire de plus de 2.000 pèlerins, M. le Chanoine Prévot, Secrétaire général de l'Évêché, évoqua, en termes émouvants, les épreuves et les gloires de Sion.

Monseigneur Dontenwill honora les offices de sa présence, et Monseigneur de la Celle bénit les bannières offertes par le Petit Séminaire, par les Paroisses de Liverdun, de Baccarat, de Vézelise et par les Frères de la Doctrine chrétienne ; la bannière promise par Nancy n'avait pu être terminée à temps.

Sa Grandeur prononça le mot de la fin, en félicitant les catholiques de sa ville épiscopale de ratifier le Couronnement de 1873 et en les exhortant à se montrer les dignes sujets de la céleste « Duchesse de Lorraine ».

5. Le jeudi 6 vit monter 1.200 pèlerins de la Meuse, 400 de Nancy et près de 300 de la direction de Mirecourt.

A la Messe, que chanta M. l'Archiprêtre de Bar-le-Duc, assista, avec NN. SS. de Nancy et de Ptolémaïs, Monseigneur l'Évêque de Verdun, entouré de MM. les Vicaires généraux, de Monseigneur Gattinois, Prélat de la Maison de Sa Sainteté et Curé de la Cathédrale de Verdun, de M. l'Archiprêtre de Commercy, de MM. les Doyens de Saint-Mihiel, de Ligny, de Vigneulles, etc.

Justement fier de la dévotion de ses diocésains envers Notre-Dame de Sion, Monseigneur Ginisty, en un saisissant raccourci historique, leur prouva, à eux qui ont tant pâti de l'horrible guerre, combien les épreuves du passé vaillamment supportées, grâce à la médiation de Marie, fortifient l'espoir d'un entier relèvement matériel, moral et religieux ; et il promit, en leur nom, l'envoi d'une bannière commémorative à notre sanctuaire national lorrain. Et Monseigneur l'Évêque de Nancy et de Toul, en remerciant Sa Grandeur et en félicitant les Meusiens, rappela, avec à-propos, les liens qui unissaient les Trois-Évêchés.

Un accident d'automobile, arrivé à la descente, assombrit la fin de cette belle et réconfortante journée. On pouvait craindre pour la vie des trois victimes. Elles sont heureusement hors de danger.

6. Le vendredi 7, la présence de nombreux élèves du Grand Séminaire donna aux offices, présidés par Monseigneur Dontenwill, une grande majesté liturgique.

Un certain nombre de prêtres, qui avaient assisté au Couronnement, et le pèlerinage du doyenné de *Colombey* portèrent l'effectif de la journée à environ 500 personnes.

M. le Chanoine Godefroy, Supérieur du Grand Séminaire, montra, dans un sermon fortement pensé, adressé surtout à ses confrères et à ses élèves, combien la dévotion à la Très Sainte Vierge contribue à l'acquisition de la sainteté sacerdotale.

7. Le samedi 8, Fête de la Nativité de Marie, avait été réservé au Saintois, dont l'église de Sion — *Ecclesia Seuntensis* — fut la mère-église. De 1.800 à 2.000 pèlerins étaient venus, conduits par leurs doyens, des cantons de Vézelise et de Haroué.

Monseigneur Henry, Protonotaire apostolique, Directeur général de l'*Œuvre de Saint-François de Sales*, s'inspirant de cette idée qu'en ce jour, sur la sainte Colline, se célébrait l'anniversaire d'une naissance et d'un couronnement, dicta, en des paroles d'une énergie tout apostolique, aux époux chrétiens leur devoir : puisse la France, grâce à leur esprit d'abnégation, posséder beaucoup de berceaux, d'où sortiront des serviteurs de Dieu qui, par leur fidélité à l'éducation sérieuse et forte qu'ils auront reçue, mériteront l'éternelle couronne !

Monseigneur Dontenwill, qui présidait, s'associa à ce vœu et bénit la belle bannière qu'offraient le Prince et la Princesse de Beauveau et leur Paroisse de Haroué.

8. Le dimanche 9, solennité de la Nativité de la Très Sainte Vierge et Fête patronale de Saxon-Sion, fut honoré de la présence de S. É. le Cardinal Dubois, Archevêque de Paris, accompagné de NN. SS. les Évêques de Nancy et de Ptolémaïs et de Monseigneur Mério, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Directeur général de l'*Œuvre de la Sainte-Enfance*.

Le R. P. Aimé Schauffler, *O. M. I.*, ancien Curé de Saxon-Sion, commenta, en termes élevés et délicats, le salut de l'Église à Marie, Reine et Mère, et remercia S. É. l'Archevêque de Paris d'être venu apporter, en quelque sorte, le tribut de la gratitude française à la Lorraine — qui, tant de fois, saigna pour la grande patrie.

10.000 personnes, au moins, se trouvaient réunies sur la Montagne sacrée. Aussi la procession se développa-t-elle en rangs serrés, formant, tout autour de la butte, une mouvante couronne — d'où fusaient, en une douce harmonie, se mêlant sans se confondre, des milliers d'*Ave, ave, Maria !*

M. Maurice Barrès, de l'Académie française, le fervent admirateur de la « *Colline inspirée* », prit part à cette marche triomphale, se pénétrant du merveilleux spectacle qu'offrait alors le plateau.

Au retour, avant de donner la Bénédiction papale, le Cardinal, très ému, félicita l'Évêque de Nancy et ses diocésains de la grande édification qu'ils lui avaient

ménagée et engagea fortement les catholiques lorrains à maintenir leurs traditions de foi, de pratique chrétienne et de piété envers la Mère de Dieu.

Puis, au moment de quitter l'estrade, du haut de laquelle était descendue la Bénédiction du Très Saint Sacrement, Son Éminence, d'une voix vibrante, suggéra des acclamations, et la foule les répéta, avec un ensemble émouvant. C'était la digne conclusion d'une radieuse journée !

9. Le lendemain, lundi 10, jour anniversaire du Couronnement, fut presque aussi radieux. Quatre trains spéciaux, organisés dans l'archiprêtré de Lunéville, et trois trains, partis de Nancy, avaient amené, avec les autres moyens de locomotion, environ 8.000 pèlerins.

C'était Monseigneur Grente, Évêque du Mans, qui devait présider l'assemblée et lui adresser la parole. Sur l'estrade, avec lui et avec Monseigneur l'Évêque de Nancy, avaient pris place NN. SS. l'Archevêque de Ptolémaïs et l'Évêque de Saint-Dié et Monseigneur Petit, Prélat de la Maison de Sa Sainteté, Curé de Saint-Joseph de Nancy. L'attente de l'auditoire ne fut point déçue. En un sermon d'une impeccable diction, l'éminent orateur traça une esquisse — historique, littéraire, poétique — des bienfaits qui excitent la reconnaissance et la confiance des Lorrains envers Notre-Dame de Sion, et il les exhorta puissamment à prier Marie et à écouter le conseil qu'Elle continue de donner, en parlant de son divin Fils : *Faites tout ce qu'Il vous dira.* Il y a, dans ces simples mots, tout un programme de vie chrétienne.

A la fin de la journée, Monseigneur l'Évêque de Nancy, après avoir exprimé à Monseigneur l'Évêque du Mans les sentiments de gratitude de ses diocésains, félicita l'arrondissement de Lunéville, le premier qui ait eu à Sion son pèlerinage régional, de la parfaite organisation de ses trains spéciaux, de sa piété et de sa discipline ; puis il commenta, pour le plus grand profit de l'assemblée, la suggestive collecte de l'office de Notre-Dame de Sion.

10. La série des grandes foules était commencée. Elle continua, avec 6.000 pèlerins, le mardi 11, jour tradi-

tionnel du pèlerinage vosgien. Monseigneur l'Évêque de Saint-Dié le présida, accompagné de M. le Vicaire général Thouvenot et de M. l'Archiprêtre de Neuchâteau, entouré de M. le Curé-Doyen de Bruyères et de plusieurs chanoines. M. l'Archiprêtre de Mirecourt chanta la Messe, à laquelle assistèrent NN. SS. de la Celle et Dontenwill. En Marie, Monseigneur Foucault, dans un paternel entretien, montra l'Étoile qui brille sur la mer agitée du monde et vers laquelle les Catholiques de France et de Lorraine n'ont jamais en vain levé les yeux ; et il exhorta ses auditeurs à redoubler de reconnaissance, de piété filiale et de confiance en Elle.

La clique et les trompettes du Patronage de Mirecourt saluèrent, à l'élévation, Jésus descendant sur l'autel ; et, à la fin de la Messe, Monseigneur Foucault bénit la bannière offerte par la ville de Neufchâteau, que présentait M. l'Archiprêtre et que portait un vénérable prêtre, originaire et habitant de cette cité, l'un des témoins du Couronnement. Autour de l'autel, durant la Messe, et de la statue, pendant la procession, six drapeaux de groupes de « Cheminots catholiques » — revenant de Mirecourt, où Monseigneur l'Évêque de Saint-Dié avait béni le drapeau du groupe Saint-Pierre-Fourier — faisaient chatoyer leurs vives couleurs et, surtout, admirer la foi de ceux qui les portaient.

Après la Bénédiction papale, Monseigneur l'Évêque de Nancy remercia Mgr Foucault, se félicita de constater l'union des deux diocèses, issus de la vieille Église de Toul, dans le culte de la Vierge de Sion, et demanda aux pères et aux mères, aux jeunes gens et aux jeunes filles de bien comprendre leur devoir et de le pratiquer courageusement.

11. Le mercredi 12, le pèlerinage qu'on avait pris, cette année, l'heureuse initiative d'organiser pour les régions de Bayon, de Dombasle et de Saint-Nicolas-du-Port et que présida Monseigneur l'Archevêque de Ptolémaïs, se fit avec beaucoup d'ordre et groupa sur la Colline plus de 3.000 fidèles. Un fervent Lorrain, le R. P. Edmond Louis, d'Arraye, Supérieur des Oblats,

à Lille, chanta la ferme espérance que doivent avoir ses compatriotes en la Vierge — « Trésor » des âmes, des familles et du pays — et appuya sa thèse par le rappel des faveurs dont notre petite patrie se sait redevable à Notre-Dame de Sion.

Détail à ne point négliger. A la table hospitalière que présidait Monseigneur le Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée, M. le Curé de Bayon porta un toast fort applaudi à cette chère Congrégation et souhaita son retour à Sion : il interprétait le vœu de toute la Lorraine et, en particulier, celui des pèlerins de la Butte sacrée !

La procession de ce jour fut le dernier office que put présider Monseigneur Dontenwill. Aussi sa chaleureuse recommandation de redescendre meilleurs, plus fermes dans la foi, plus dévots à Notre-Dame, plus résolus à mener une vie foncièrement chrétienne, peut-elle être considérée comme son adieu ou, plutôt, son « au revoir ». Les Lorrains lui resteront reconnaissants de toutes les marques de sympathie qu'il leur prodigua, durant cette semaine et demie de séjour sur leur chère Montagne.

12. Le lendemain, jeudi 13, le *Toulois* témoigna que la devise de sa vieille cité épiscopale n'est point lettre morte. Monseigneur l'Évêque de Luxembourg, qui présida l'assemblée de ce jour, forte de 4.000 pèlerins, put constater qu'il reste « pieux et fidèle » ; et Monseigneur de la Celle, présent à la fête, put arborer fièrement son titre d'Évêque de « Toul ». M. l'Archiprêtre de la Cathédrale de Toul, MM. les Doyens d'Onville et de Liverdun, avec leurs collaborateurs, avaient parfaitement organisé le pèlerinage, et tout se passa dans un ordre parfait.

A la Messe, Monseigneur Nommesch, après avoir rappelé sa visite à Sion, lors de la Fête de la Victoire, le 24 juin 1920, institua un parallèle émouvant entre les bienfaits que Marie, Notre-Dame de Sion, et Notre-Dame de Luxembourg, Consolatrice des affligés, a prodigués aux deux provinces voisines ; et il engagea ses auditeurs à mettre, sous la protection de la Vierge puissante, leur foi et leur vie chrétienne. Il eut, au cours de son allocution, un mot très aimable pour les élèves du Lycée de

Nancy qui, au printemps dernier, assistèrent aux fêtes de Notre-Dame de Luxembourg et qu'il félicita de leur religieuse tenue. Puis, à la fin de la Messe, les bannières de Toul, de Dommartin-lès-Toul, de Liverdun (qui porte une invocation à « Notre-Dame du Bel-Amour ») furent présentées à Sa Grandeur, pour qu'il leur donnât la bénédiction liturgique.

Avant le Salut de l'après-midi, Monseigneur l'Évêque de Nancy et de Toul remercia Monseigneur Nommesch de cette nouvelle preuve qu'il donnait de son amour envers la France et la Lorraine et de sa dévotion à Notre-Dame de Sion ; il félicita les Toulois de la fierté dont ils avaient rempli son cœur pastoral ; revenant sur l'une des pensées qu'avait exprimées Monseigneur de Luxembourg, il les exhorta à confier à la « Mère très bonne » leur résolution de vivre, désormais, en chrétiens plus pieux, plus fidèles et plus fervents.

13. Le vendredi 14, fête de l'Exaltation de la Sainte Croix, monta, pour la première fois, un pèlerinage des régions de Pont-à-Mousson et de Nomeny. Il avait été parfaitement organisé, sous la direction de M. le Doyen de Saint-Martin et de M. le Doyen de Nomeny. Un accident mit, malencontreusement, en retard d'une heure et demie le train spécial de Nomeny. On retarda la Messe, et les pèlerins de la Seille purent arriver avant la fin de l'office ; l'assistance monta alors à plus de 3.000.

Monseigneur l'Évêque de Troyes — qui présidait, vis-à-vis de Monseigneur l'Évêque de Nancy — leur adressa un mot de bienvenue, de sympathie et de réconfort, qui leur fit oublier les ennuis du voyage. Sa Grandeur, à l'évangile, après avoir évoqué le nom de Saint Epvre, originaire de son diocèse, et le souvenir d'une fête de la Nativité qu'un séjour à Vézelise lui valut de présider, au cours de la grande Guerre, recommanda, lui aussi, avec son autorité toute paternelle, la confiance en la Mère de Dieu, et insista surtout sur la reconnaissance — vertu trop rare, même chez les pieux serviteurs de Marie.

Après la procession, Monseigneur de la Celle lui dit la gratitude de tous. Il rappela aux gens de Pont-à-Mousson

et de Nomeny l'émotion qui étreignit son cœur, quand, dès son arrivée en Lorraine, il parcourut leurs régions dévastées, et la joie qu'il éprouve à constater — grâce à la bonne volonté, à l'union et à la ténacité de tous — le progrès de la reconstitution des villes, des villages et des exploitations industrielles et agricoles. Il les félicita, eux et leurs curés, de la consolation qu'ils lui donnent ; et il exprima le vœu qu'ils redescendissent, de la Montagne « d'où vient le secours », plus forts, plus décidés à mener de front la reconstitution matérielle et spirituelle de leurs paroisses.

14. Nul groupement n'avait été prévu pour le samedi 15, fête de Notre-Dame des Sept-Douleurs. On fut, pourtant, de 5 à 600, — parmi lesquels se remarquaient l'Orphelinat agricole de Haroué et une dizaine de conscrits de Goviller, qui avaient passé, la veille, la revision à Vézelise et qui avaient gardé leurs cocardes et leurs insignes.

Ceux-ci avaient accepté, de grand cœur, de porter la statue de la Vierge à la procession ; mais la pluie — qui, dès le matin, avait succédé au chaud soleil des autres journées de la quinzaine — ne permit pas de sortir, ni pour la Messe, ni pour les cérémonies de l'après-midi. Les offices — que présida Monseigneur Eugène Tisserant, Camérier secret de Sa Sainteté, *scriptor* et ancien collègue du Souverain Pontife à la Bibliothèque Vaticane, originaire de Nancy — en furent encore plus pieux et plus recueillis.

A la Messe, le R. P. François Sachot, *O. M. I.*, de Paris, en un sermon tout apostolique, commenta l'invocation : « Refuge des pécheurs, priez pour nous. » Et, après les Vêpres, le R. P. Huriet fit à son auditoire, très intéressé, l'histoire et la description de l'église rajeunie, resplendissante de lumières, d'ors et de peintures, enrichie de tant de bannières, aux armes des cités de Lorraine, qui la proclament ce que l'a faite la piété des siècles : le sanctuaire national des Lorrains.

15. Le ciel se rasséréna, vers le soir, et l'on put espérer que les cérémonies de clôture, le dimanche 16, sans être irradiées par un clair soleil, pourraient se dérouler par

un temps moins humide. Hélas ! la Providence voulut mieux faire apprécier la faveur dont on avait joui durant 13 jours : la pluie se remit à tomber, fine et persistante. Les 3.000 à 4.000 pèlerins, qui étaient montés à Sion, tinrent vaillamment tête à l'épreuve ; et, comme le leur dit spirituellement le R. P. Huriet, ils furent des pèlerins « bien trempés », plus encore au sens surnaturel qu'au sens obvie.

La Grand'Messe fut, néanmoins, chantée sur l'esplanade, et Monseigneur l'Archevêque de Besançon, accompagné de NN. SS. de Nancy et de Langres, voulut bien la présider ; mais, au moment où Monseigneur Louvard, dans un exorde très heureux, venait de dire que le meilleur moyen d'honorer Marie, c'est d'imiter ses vertus, comme avaient fait les saints, — en particulier, l'illustre Pèlerine de Sion, la Bienheureuse Marguerite de Lorraine, — la pluie, qui avait paru vouloir cesser, reprit de plus belle, et Sa Grandeur dut s'interrompre. On comptait que les nuages s'élèveraient, avant la fin de l'office, et permettraient d'ouïr le sermon : vaine attente ! Mais l'obligeante bonté de Monseigneur l'Évêque de Langres et son culte pour la sainte Princesse qu'il contribua tant à faire placer sur les autels, alors qu'il habitait Alençon, nous sont garants qu'il daignera revenir à Sion et y donner, sous un ciel plus clément, le panégyrique que tous se réjouissaient d'entendre. Cet espoir tempéra les regrets ; mais la déception fut cruelle.

L'après-midi menaça d'être comme la matinée. On fit, quand même, la procession, tout le long du plateau ; et c'était un spectacle peu banal et très édifiant que ces centaines de parapluies mouvants, sous lesquels s'étouffaient les strophes et les *Ave* du Cantique historique. Mais, vers le milieu du trajet, l'horizon s'éclaircit ; les uns après les autres, les parapluies se fermèrent, et l'office put se terminer, sans autre encombre, sur le plateau. Monseigneur le Métropolitain couronna la Madone, qu'on venait d'apporter de l'église. On chanta le *Magnificat !* Et Monseigneur l'Évêque de Nancy et de Toul, donnant libre carrière à l'allégresse de son cœur, proclama sa

reconnaissance au Seigneur et à Notre-Dame de Sion, qui lui avaient ménagé de telles joies, — à NN. SS. les Évêques, qui, avec tant de bienveillance, avaient accepté son invitation, — aux Oblats de Marie Immaculée et à leur vénéré Supérieur Général, aux Chapelains, qui, avec tant d'intelligence et de zèle, avaient préparé ces fêtes splendides, — à MM. les Curés et à ses diocésains, qui avaient mis tant d'ardeur à répondre à son appel et qui s'étaient succédé, si nombreux, si pieux et si dociles, sur la Colline sainte ; et il termina, en souhaitant que ces inoubliables solennités marquent un nouveau progrès de piété confiante et reconnaissante envers la Vierge, « Protectrice de la Lorraine », et un renouveau de vie chrétienne, chez les individus, dans les familles, dans les paroisses, — la nation des Gérard d'Alsace et des René II se montrera digne ainsi de sa « Duchesse » bien-aimée !

Ce vœu fut doublement fécondé et par la Bénédiction papale, que donna Monseigneur de Besançon, et par la Bénédiction du Très Saint Sacrement.

Le soir, le haut plateau reprit sa solitude et sa tranquillité. Mais, vers 7 heures, dans l'église illuminée, aux accords majestueux des trois cloches du sanctuaire, le R. P. Huriet, qui avait tout dirigé avec tant de compétence et de fermeté, — le R. P. Eugène Méline, Curé de Saxon-Sion, qui veilla et pourvut à tous les détails, — le R. P. Jean Weislinger, le si attentif économe, qui eut à supporter tous les soucis d'une hospitalité aussi cordiale que complexe, — et leurs dévoués collaborateurs et collaboratrices chantèrent, de tout cœur, le *Magnificat* et le *Te Deum*. Tous étaient brisés de fatigue ; ils prévoyaient tous les labeurs d'un lendemain de fêtes ; mais ils étaient heureux d'un succès qui avait, de beaucoup, dépassé leurs espérances, et ils remerciaient Dieu d'avoir vu le peuple lorrain ratifier, avec tant d'empressement, les gestes d'Isabelle de Vaudémont et de Charles IV de Lorraine et l'acte solennel du Souverain Pontife Pie IX, et acclamer Notre-Dame de Sion, « Souveraine Princesse de Lorraine ». Et ils ne doutaient point que cette grandiose quinzaine n'imprimât un nouvel élan

à la dévotion des Lorrains envers la « Mère très bonne », « Trésor du pays », et ne fît éclore, comme les fêtes du Couronnement, de nombreuses vocations sacerdotales et religieuses.

Nous partageons leur confiance et nous nous estimerions bien récompensé, si le présent compte rendu, quelque terne et incomplet soit-il, contribuait à ces résultats, si ardemment souhaités par Monseigneur l'Évêque.

Chanoine Eugène MARTIN.

XV. — Soixante-quinze Ans d'Apostolat : L'Université d'Ottawa [1].

« L'Église, qui a reçu mission d'enseigner, a soif de science », écrivait naguère Mgr Alexandre TACHÉ, *O. M. I.*, Archevêque de Saint-Boniface. « Elle veut, à tout prix, déchirer le voile d'ignorance dont le péché a enveloppé l'humanité coupable et préparer cette humanité à la puissance des splendeurs intellectuelles qui l'attendent auprès du DIEU de toute science. »

Aussi, de tout temps, l'Église de DIEU fut-elle une grande semeuse de lumière et de vérité. Durant de longs siècles, son clergé fut le seul maître d'école de l'Europe et, longtemps aussi, le seul qui eût vraiment le souci du savoir.

C'est l'Église qui, au moyen âge, peupla l'Europe d'écoles presbytérales et épiscopales, donnant ainsi naissance à notre enseignement primaire et secondaire. C'est encore à elle que le vieux monde est redevable de ces châteaux-forts de lumière, qui illustrèrent les plus beaux jours de son histoire : ses universités. Elle avait aussi créé l'enseignement supérieur.

Ce geste fécond, qui a parsemé la vieille Europe de

(1) Extrait du journal « *Le Droit* », d'Ottawa, XI[e] année, N° 221 (25 septembre 1923), page 3.

cathédrales, d'écoles et d'universités, la France l'a répété sur la terre canadienne, qui, à son tour, l'a perpétué, — comme en fait foi la belle floraison de collèges et de séminaires qu'abritent les flèches encore claires de nos jeunes cathédrales.

Il y aura demain (26 septembre 1923) 75 ans, l'Église-mère de Bytown, à peine émergée de la forêt vierge, répétait ce geste éducateur par le bras de son premier pasteur. En effet, le 26 septembre 1848, s'ouvrait, dans une modeste maison de bois à deux étages, sise dans les jardins de l'évêché, — « au chevet de la cathédrale », dit le vieux chroniqueur — un collège, destiné à assurer à la jeunesse catholique du nouveau diocèse les bienfaits d'un enseignement secondaire chrétien.

En voudra-t-on à un ancien élève de ce collège, qui se nomme aujourd'hui l'Université d'Ottawa, de ne pas laisser passer cet anniversaire, sans venir exprimer à son *Alma Mater* les sentiments de profonde admiration et de filiale affection, qui remplissent l'âme de tous ses enfants, et redire, une fois de plus, à ses vieux maîtres d'hier, avec une bien vive gratitude, qu'il leur doit le meilleur de son esprit et de son cœur ?

Nous permettra-t-on de motiver un peu nos sentiments, en esquissant, à grands traits, l'histoire de cette chère institution ?

Transportons-nous aux premiers jours du Diocèse de Bytown. Sous la vigoureuse impulsion de ce vaillant Oblat que fut Mgr Eugène Guigues, ses frères en religion, avec un inlassable dévouement, ont déjà porté aux quatre coins de cet immense territoire la bonne parole de l'Évangile. Les sauvages, jusqu'à la Baie d'Hudson, et les hommes de chantier possèdent leurs Missionnaires attitrés. De la ville et de divers postes, les Pères rayonnent, desservant les embryons de paroisses groupés autour d'une humble chapelle. Dans les groupements plus intenses, de jolies églises, dont quelques-unes subsistent encore de nos jours, commencent à surgir. En un mot, sous la poussée de ces apôtres, la sève religieuse circule à travers ce vaste organisme.

Restait l'éducation de la jeunesse ! C'est un problème dont l'Église ne se désintéresse jamais. Déjà, sur la demande du Père Pierre Telmon, les Sœurs Grises, essaimées de Montréal, ouvrent les premières écoles bilingues de tout l'Ontario. Un souci poursuit l'évêque : l'enseignement secondaire. Il faut, à tout prix, fournir à l'Église des prêtres instruits et pieux, à la patrie des citoyens en état de la servir, chrétiennement, dans tous les domaines de la vie publique : il faut un collège. Cette pensée hantait le dévoué pasteur dès avant son sacre, comme en témoigne sa correspondance d'alors. Mais, comment la réaliser ? Pour desservir un pays, grand comme trois Frances, il n'y a qu'une poignée de prêtres. Et, pourtant, l'œuvre s'impose ! Une seule ressource lui reste : la confier à sa Famille religieuse. Dans son grand cœur d'apôtre, Mgr de Mazenod entendit, une fois de plus, l'appel des âmes et accepta pour ses fils ce nouveau poste de dévouement. Ses Missionnaires devinrent donc professeurs.

Le vénéré Fondateur des Oblats ne ménagea rien pour faire de l'œuvre un succès : secours financiers, secours en hommes surtout. Le Collège de Bytown lui saura à jamais gré d'avoir donné à ses premiers ans un homme qui devait, par la puissance de son esprit et le zèle inlassable de son cœur, faire prospérer le jeune collège, à travers mille difficultés, en être l'âme, pendant plus de trente années, et laisser à sa mort une université florissante, établie dans un local spacieux, dotée d'un programme d'études vers lequel s'achemine, insensiblement, la pensée des éducateurs modernes les plus avertis, et d'un esprit de famille, fait de douceur et de fermeté, que n'oublient jamais les « anciens ».

J'ai nommé le vrai fondateur et le vrai Père de l'Université d'Ottawa : le Père Joseph Tabaret, Oblat de Marie Immaculée. Né à Saint-Marcellin, Isère (France), il entra, tout jeune homme, dans cette Congrégation de Missionnaires avec, fait assez étrange, un singulier attrait pour le sublime apostolat de l'enseignement.

— « Je n'ai qu'une inclination au cœur », disait-il à un

ami de collège : « trouver un coin où je pourrai me consacrer à l'éducation des enfants ».

Dieu avait ses vues. Le Fondateur des Oblats — qui connaissait ses généreuses aspirations et « remarquait que Dieu avait buriné en son âme les traits de la supériorité » — jeta les yeux sur lui pour l'œuvre projetée par Mgr Guigues. Le Fr. Tabaret reçut donc son obédience pour l'Amérique. C'est en 1850 qu'il aborda sur la terre canadienne. Ordonné prêtre par Mgr Guigues, il prenait, après deux années de ministère paroissial (en 1853), la direction du collège que s'étaient transmise successivement les Pères Édouard Chevalier, Joseph Mignaud, Joachim Allard et Augustin Gaudet.

On avait, cette année-là, délaissé la première maison de bois pour la belle bâtisse de pierre que Mgr Guigues avait fait ériger, à l'angle des rues Sussex et de l'Église (celle-ci, aujourd'hui, rue Guigues). A quelques changements près, cet édifice existe encore dans le même état.

Mais le local devint, bientôt, trop étroit pour le nombre grossissant des élèves. Aussi l'évêque se décida-t-il à bâtir un collège plus vaste, sur la côte des Sables, face à la rue Wilbrod. Le nouveau collège avait 84 pieds de long sur 40 pieds de large.

A cette première construction s'ajoutèrent : en 1863, l'aile droite, sur la rue Cumberland, — en 1875, l'aile gauche, sur la rue Waller, — en 1884, l'aile du centre. On exhaussa la vieille partie et l'aile gauche de deux étages. Une fois terminé, l'édifice comptait, en langage courant, cinq étages.

« On ne saurait se faire une idée des labeurs, soucis et sacrifices que supposent ces progrès — de jour en jour plus accentués. Lorsque le P. Tabaret en prit la direction, « il trouva le collège dans un état lamentable : point d'autres professeurs que des séminaristes, — presque point d'élèves, quinze pensionnaires et quarante externes, — encore moins d'argent ».

De septembre 1853 à août 1856, le Supérieur n'a eu, pour faire marcher son collège, que ce qu'il retirait des élèves. Cette modique somme suffisait, à peine, à payer

les gages d'une domestique, à faire face aux dépenses d'éclairage et de chauffage et à garnir la bibliothèque de quelques livres.

De fait, sur les 130 élèves que le collège comptait, en 1856, 40 y étaient élevés gratuitement et les autres payaient peu de chose.

Durant cette période pénible, le P. Tabaret ne se laissa point décourager. Privé de ressources, il se résigna à attendre et à souffrir ; privé de professeurs, il sut vaincre ses infirmités et se multiplier à l'impossible. Il fit tout dans le collège : classes et surveillance ; et souvent, le soir venu, il rentra dans sa chambre tellement épuisé, qu'il n'avait pas même la force de rester assis sur sa chaise. Un de ses collaborateurs d'alors écrit qu'il faisait, en effet, jusqu'à neuf heures de classe par jour, sans compter une partie de la surveillance et la direction des études et de la communauté.

Ce travail surhumain, plein de déboires et largement partagé par tous les Pères et professeurs, explique le succès d'une œuvre que nous admirons aujourd'hui.

Toutefois, cette pénible période, féconde en soucis d'ordre matériel, ne laissa pas d'être féconde dans la montée morale et intellectuelle de l'œuvre. En 1866, grâce aux efforts de Mgr Guigues et des Pères Guillaume Ryan et Joseph Lavoie, le Parlement octroyait au collège une charte très étendue, assurant ainsi le poste important de la Capitale du Canada à une institution catholique.

On peut dire que tout le temps qui s'écoula entre 1867 et 1873 fut consacré par le P. Tabaret à faire monter l'établissement du rang de collège à celui d'université. Le nombre des élèves s'élevait, la maison devenait de plus en plus stable, un corps professoral se formait et la réputation du collège s'établissait. C'est vers cette époque que le Supérieur produisit son hardi plan d'études, qui effraya bien plus dans le temps qu'il ne ferait de nos jours. L'avenir devait lui donner amplement raison contre tous ses opposants d'alors. Il en surveilla lui-même la mise en vigueur, en passant ses journées à aller d'une classe à l'autre, donnant à chacun des professeurs

les avis les plus appropriés. Une récente et savante apologie de ce système de simultanéité des lettres et des sciences, et la marche de toute la pédagogie contemporaine, nous dispensent de tout commentaire (1).

Les événements tendent, de plus en plus, à prouver combien le P. Tabaret avait vu juste et loin.

De son collège il sut faire une vraie famille. Il aimait les jeunes gens d'un profond et surnaturel amour — qu'il communiquait, sans peine, à tous ses collaborateurs. « Parler à la raison que l'on éclaire et au cœur que l'on émeut, se servir non seulement des exhortations publiques mais encore des entretiens privés et des rapports fréquents et habituels de la vie quotidienne, pour implanter un bon principe, pour faire naître un sentiment généreux, — tels étaient les avis qu'il répétait souvent à tous les Pères. » Les anciens sont là pour témoigner que cet esprit continue à régner à l'Université d'Ottawa.

On peut se faire une idée du magnifique travail accompli sous un tel maître. A sa mort, amèrement pleurée de tous, en même temps que ses enfants fixaient dans le bronze cette noble figure, le Pape Léon XIII (5 février 1889) daignait couronner son œuvre, en la ceignant du diadème d'Université catholique.

Le zèle des Pères Oblats se poursuivit, plus actif que jamais. Malgré un incendie, qui, en 1903, réduisit en cendre les édifices élevés au prix de cinquante années de sacrifices, — nonobstant des traverses particulièrement pénibles, — malgré une pénurie d'ouvriers qui double le travail de chacun, l'œuvre est aujourd'hui plus florissante que jamais.

Sur les ruines de 1903 s'est élevé, face à la rue Cumberland, le collège actuel. Le centre a été construit par le P. Édouard Émery et inauguré en 1905. L'aile de droite, sur la rue Laurier, a été érigée et occupée, en 1914, sous le régime du P. Bruno Roy. Enfin le P. François Marcotte, le Recteur actuel, a eu le bonheur de voir se

(1) Cfr. *Tradition et Évolution dans l'Enseignement classique*, par le R. P. Georges Simard.

terminer les travaux de l'aile centrale, entièrement occupée depuis cet automne. Certes, il reste beaucoup à faire ; mais, du moins, un désastre semblable à celui de 1904 n'est plus à craindre.

Les quelque 80 élèves de la première heure se sont multipliés jusqu'à atteindre le chiffre respectable de plus de 800.

Un cours commercial enseigne, d'une façon théorique et pratique, à ceux qui se destinent au commerce, la science des affaires.

Le cours classique, essentiellement bilingue, se bifurque en cours anglais et en cours français. Il se distingue, nous l'avons dit, par la simultanéité des lettres et des sciences, qui a le grand avantage de soulager le cours de philosophie d'un effrayant bagage et de graduer les matières d'une façon qui s'accorde mieux avec la philosophie du Stagyrite et les exigences de notre siècle.

La Faculté de Philosophie abreuve ses élèves de la plus pure doctrine de l'Angélique Docteur. En cela, elle ne fait que suivre la tradition constante des RR. PP. Oblats et les directions si précises des derniers Pontifes — auxquelles est venue s'ajouter la voix de notre vénéré Pontife glorieusement régnant.

C'est la même vigoureuse doctrine que l'Université dispense dans sa Faculté de Théologie, qui comprend le Grand Séminaire diocésain, attaché au collège depuis 1856, et le Scolasticat Saint-Joseph.

Nous sommes heureux de saluer la naissance de la nouvelle Faculté de Pédagogie, qui compte déjà, à ses premiers jours, une vingtaine de disciples. On sait le rôle qu'elle est appelée à jouer dans la cause de nos écoles. La haute valeur pédagogique de son personnel enseignant et la belle ordonnance de son programme d'études placent, d'emblée, la nouvelle école à la tête des institutions du genre dans la province. Nous demeurons persuadés que les résultats ne sauront démentir le ferme espoir et les vœux de tous.

Sur ces diverses Facultés sont venus se greffer : en 1911, le Pensionnat de la Congrégation Notre-Dame,

d'Ottawa, puis le Pensionnat Notre-Dame du Sacré-Cœur, — en 1916, le jeune et vaillant Collège des RR. PP. Jésuites, de Sudbury, — en 1917, l'Académie Youville, d'Ottawa, — en 1919, le Couvent de Notre-Dame du Rosaire, — en 1920, le Pensionnat Notre-Dame de Lourdes, — et enfin, en 1922, l'Académie Saint-Joseph (F. E. C.), de Hawkesbury (Ontario). Ces diverses institutions suivent les programmes de l'Université et y prennent les grades universitaires.

Quant à l'esprit qui règne à l'Université, il est, pardessus tout, catholique. C'est la volonté des fondateurs et du Saint-Siège. C'est aussi le meilleur et unique moyen de satisfaire les exigences de tous, sans préjudice pour les légitimes aspirations de chacun. Les Canadiens français, pour leur part, savent trop bien ce qu'ils doivent à l'Université pour lui ménager leurs encouragements.

Quels sont les résultats de ces trois quarts de siècle d'apostolat? Ceux-là seuls, qui saisissent pleinement l'influence profonde, dans les couches sociales, d'une maison d'éducation catholique, peuvent répondre que c'est un apostolat à répercussions indéfinies, qu'il serait téméraire de vouloir suivre à la trace. Toutefois, le fait qu'elle a déjà donné à l'Église de Dieu deux archevêques et six évêques, des prêtres séculiers et religieux, et à la société civile des chrétiens qui ont défendu la vérité dans les postes les plus élevés des différentes professions libérales, peut, sans doute, montrer un peu que son rôle n'aura pas été stérile.

Mais qu'on nous pardonne d'avoir déroulé, aussi longuement, l'histoire d'une maison qui nous est chère à tant de titres. Nous avons cru remplir un devoir de reconnaissance, en signalant ses travaux et en laissant soupçonner un peu du bien immense qu'elle a réalisé.

Depuis 75 ans, la Congrégation des Oblats emploie à cette œuvre le meilleur de ses troupes ; depuis 75 ans, ce bataillon d'élite, mais insuffisant par le nombre, est le seul à porter tout le poids du jour. Certes, il n'en a que plus de droits à notre sympathie.

Cette sympathie, nous, les anciens, ne la lui ménageons

pas : elle est un si puissant réconfort. Rendons-la efficace, surtout, — j'allais dire « organisée » — exprimant de la sorte tout haut le vœu que tous forment tout bas.

En cet anniversaire, que des circonstances nous empêchent de célébrer comme il conviendrait, c'est un devoir pour nous de faire monter vers DIEU nos actions de grâces pour un si glorieux passé et nos ardentes supplications pour l'avenir.

L'avenir ! Qu'il soit digne du passé, — qu'il accentue, de plus en plus, l'ascension de notre chère *Alma Mater*, — qu'il en fasse un château-fort de lumière et de vérité, en cette Capitale d'un pays où les ténèbres de l'erreur ont droit de cité, presque partout, — qu'il en fasse un atelier où l'on forge des âmes fortes pour les luttes de demain !

Et, pour que se perpétuent ces sublimes semailles, que le Maître fasse germer, en les cœurs des disciples actuels, cet attrait pour l'austère apostolat de l'éducation, qui les portera à renforcer les rangs de ce valeureux contingent d'apôtres !

Tels sont les vœux que nous osons formuler, comme gage de notre filial amour, en ce 75e anniversaire.

Nous les déposons, pour en assurer l'exécution, au pied du trône du DIEU de toute science — *Deus scientiarum Dominus.*

XVI. — Mgr Rhéaume, *O. M. I.*, Évêque d'Haileybury, Canada [1].

Mgr Louis RHÉAUME est né à Lévis, — la ville de son Éminence le Cardinal Bégin, du vénéré Mgr Bourget et de Mgr Hallé. C'est là, sur les falaises abruptes d'où l'on contemple l'incomparable panorama de Québec et de

(1) Cfr. « *L'Action Française* », de Montréal, vol. X, N° 4 (octobre 1923), page 204 : *Monseigneur Rhéaume.*

la côte de Beaupré, qu'il a appris à aimer Dieu et à épeler les syllabes françaises.

Il était peu âgé, quand ses excellents parents s'établirent à Montréal, près de l'église Saint-Pierre, desservie (alors, comme aujourd'hui) par les Pères Oblats. Il y rencontrait un bon Frère convers, vieux sacristain par goût autant que par état, qui exerça auprès de l'enfant l'office extraordinaire de conseiller spirituel.

Le disciple fut si docile aux conseils du mentor, qu'un jour il décida d'entreprendre les études classiques et vint frapper à la porte du Juniorat du Sacré-Cœur, — sorte de serre où les adolescents, qui se destinent au sacerdoce et à la vie religieuse, sont plantés et arrosés avec des soins infinis.

Le Juniorat du Sacré-Cœur est situé à proximité de l'Université, donc à Ottawa, la ville sainte des Oblats. Venus ici, au mois de janvier 1844, — quand Bytown comptait, à peine, deux à trois milliers de catholiques — les Oblats y ont suivi le mouvement de la population, érigeant la Cathédrale, la première église Saint-Joseph, la première église Sainte-Anne, l'église du Sacré-Cœur et l'église de la Sainte-Famille. Ils y maintiennent leur Scolasticat et le Séminaire diocésain ; et, depuis soixante-quinze ans, les générations de la ville se succèdent dans leur Collège. De ce groupement d'œuvres considérables et variées — juniorat, collège, séminaire, scolasticat, école de pédagogie, paroisses — s'élève une atmosphère que l'on peut appeler *oblate* et qui s'insinue, lentement mais sûrement, dans l'âme tendre des jeunes.

Les junioristes fréquentent les mêmes classes que les collégiens : ils ont les mêmes maîtres, le même outillage scolaire, le même programme que les seconds. Les uns et les autres apprennent les lettres anciennes, les mathématiques, les sciences d'observation et d'expérimentation, le français et l'anglais.

Or, c'est dans ce milieu moral et intellectuel que le jeune Louis Rhéaume arrivait en 1893. Il y étudia, pendant cinq ans, sous le supériorat du bon et saint Père Maxime Harnois. Puis il entra au Noviciat de Lachine

— alors dirigé par le Père Ernest Tourangeau. L'année d'épreuve terminée, le novice-profès fut envoyé à Rome, pour y parcourir les cycles de la philosophie et de la théologie, à l'Université grégorienne — où professaient, alors, les célèbres Pères Remer, Billot et Bucceroni, *S. J.*

De retour à Ottawa, en 1905, il est nommé professeur à l'Université. Il y enseigne, successivement, les mathématiques, la physique, la morale et le droit canonique. Ses élèves sont unanimes à vanter les qualités émérites du maître : excellence des méthodes, — autorité qui s'impose, sans effort, par le seul prestige du caractère, — don de rendre attrayante la matière enseignée, — prestige d'un jugement toujours juste, — et, ce qui n'est pas à dédaigner, une rare puissance de travail, servie par une santé indéfectible. Ceux qui ont vécu autour de lui savent à quelle heure tardive, plus proche du matin que du soir, s'éteignait la lumière de sa cellule — laquelle, à l'aube, se rallumait, régulièrement, avant cinq heures.

Lors d'un débat français sur les classiques, à Ottawa, l'un des orateurs développait cette pensée si vraie : — « On peut ne plus connaître un seul théorème de la géométrie, pas même la plus élémentaire ; on peut avoir perdu le souvenir de toutes les formules de l'algèbre ; et l'on peut, cependant, avoir tiré de grands profits de la formation scientifique, si l'on a appris à raisonner juste. »

Plus que toute autre chose, cette formation a donné, sans doute, à Mgr Rhéaume sa clarté et sa netteté d'esprit, qui lui fait savoir ce qu'il veut. Évêque, il veut être le vrai chef de son peuple, et voyez comme il le dit :

— « Il nous est confié par le Vicaire de Jésus-Christ et par Dieu — qui sont tout un dans la transmission des pouvoirs hiérarchiques de la sainte Église — un vaste territoire, embrassant trois régions quelque peu dissemblables d'aspect et de ressources, et où des fidèles parlant des langues différentes vivent sous la houlette de pasteurs venus de diocèses nombreux de la province de Québec, de l'Ontario et de la vieille France. Dans cette partie du pays, plus étendue que certains royaumes euro-

péens, avec des éléments si complexes, il Nous faut, Nous appuyant sur les bases solidement posées par Notre prédécesseur, il Nous faut continuer l'édification du Diocèse d'Haileybury.

« Aussi, Nos très chers Frères, est-ce Notre ferme détermination de veiller, avec soin et constance, sur vos œuvres paroissiales, sur la pureté de vos croyances, sur l'instruction religieuse et profane de vos enfants, sur votre avancement en toutes sortes de vertus et de grâces. C'est Notre désir et Notre vœu également sincères de contribuer au développement des richesses presque infinies de votre pays, de son sol arable, de ses pouvoirs hydrauliques, de ses terrains miniers, de ses forêts, moyennant, au besoin, l'amélioration de ses voies de communication... »

Mgr Rhéaume est aussi une volonté, qui veut avec ténacité et qui, une fois le but connu, y tend, sans éclat et sans bruit, mais courageusement, quels que soient les obstacles. Il l'a bien fait voir, pendant les six ans d'un rectorat traversé d'agitations nationales pénibles et douloureuses. En lui imposant cette charge, ses Supérieurs lui avaient-ils expressément recommandé, comme autrefois Saint Jean à l'Évêque de Philadelphie, de bien garder ce qu'on lui confiait ? Il se peut. En tout cas, lorsqu'il remit le sceptre du commandement, il put dire en toute vérité : J'ai gardé le dépôt.

Le départ de Mgr Rhéaume laisse un vide immense à l'Université d'Ottawa. Depuis 18 ans, il s'identifiait avec elle. A peine s'en éloignait-il, quelque quatre ou cinq jours, aux vacances d'été. Ses collègues se consolent d'une telle perte à la pensée que le nouveau suffragant d'Ottawa couvrira, de la grande puissance dont il est investi, le faisceau des œuvres qu'il a honorées, pendant trente ans, et qu'il aime de toute son âme d'éducateur, de prêtre et d'Oblat.

Dans le nord, où séjournera dorénavant Mgr Rhéaume, loin des œuvres qui lui furent chères, il trouvera de quoi soutenir son esprit de sacrifice dans les exemples de ses illustres prédécesseurs : Mgr Guigues, un Oblat comme

lui, le premier évêque à fouler le territoire du Témiscamingue, — Mgr Duhamel, le premier archevêque sorti de l'Université d'Ottawa, — Mgr Latulipe, « au règne duquel il n'a pas même manqué cette grandeur tragique que la croix projette sur tout ce qu'elle approche de près ».

Souhaitons à l'Évêque d'Haileybury des jours nombreux, remplis d'œuvres et de mérites, de consolations et de bonheur. Si la croix — qu'il porte maintenant en pleine poitrine, solidement suspendue au cou par une chaîne d'or — symbolise ce que Saint Augustin appelait, tristement, le « fardeau épiscopal », elle signifie aussi, et non moins éloquemment, la joie de procurer au Christ, par les sacrifices qu'elle impose, l'achèvement de son corps mystique.

Ad multos et faustissimos annos !...

* * *

XVII. — Confirmation à Iranaitivu, Diocèse de Jaffna [1].

§ 1. — Enseignement du Catéchisme.

— « Ainsi donc, Monseigneur, c'est réglé... Et je puis compter sur vous, le 23 janvier, pour la Confirmation dans l'Ile. Le Père Deslandes, vieux loup de mer, se charge volontiers de la manœuvre du bateau et de vous faire passer agréablement les heures monotones de la traversée, en vous donnant des détails sur les différents points de la côte... Il la connaît, ayant parcouru ces lieux, pendant 12 ans. »

— « C'est bien, mon fils. Certes, je n'ai pas le pied marin, mais, n'importe, je serai fidèle au rendez-vous :

(1) Extrait des « *Petites Annales de Marie Immaculée* » (Paris), 28e année, N° 4 (avril 1923), pp. 113-117.

je veux voir vos intéressants *Pariahs*. Ne sont-ils pas une partie de mon troupeau ? »

Le Missionnaire, content, s'embarquait, lui, le 2 janvier, abordant à l'Ile d'*Iranaitivu*, le soir même, et annonçait la grande nouvelle aux Pariahs !...

— « Dans trois semaines », leur dis-je, « notre Évêque vénéré sera dans l'Ile ! Que tout le monde soit fidèle à venir au catéchisme et aux instructions ! »

Il n'en fallait pas davantage, pour mettre ce peuple en liesse et en ardeur de se préparer au grand jour.

De l'Ile, j'envoyai des messages aux différents coins de la côte, où se trouvent des Pariahs disséminés, leur annonçant l'événement, afin que toute la tribu fût présente. Ils arrivèrent de partout, — de *Valaipadu*, de *Natchikuda*, de *Katolanputti*, de *Kourbutukki*, etc.

Il y avait de quoi faire pour instruire tout ce monde, grands et petits : prières, catéchismes, instructions, etc. Bref, au bout d'une semaine, ma gorge s'en ressentait, et je devenais aphone !... Pensez donc : deux heures de catéchisme le matin, autant le soir, et... quand on parle à des gens ayant l'oreille sourde et l'esprit obtus ! Jugez un peu...

Le Missionnaire se sert d'un beau grand catéchisme en images. Que pourrait-il faire, sans cela, pour retenir l'attention ?... Assis au frais, au grand air, sous un arbre ombrageux, il montre l'image, l'explique et interroge, pour voir si l'on a compris. Il est, quelquefois, déçu dans son attente ; car on réfléchit peu, et on a la mémoire courte, ou bien, trop empressé, on répond de travers :

— « Voyons, toi, Martin, — le grand, là-bas !... Tu vois : il n'y a qu'un seul Dieu, mais il y a trois Personnes, — le Père, le Fils et le Saint-Esprit. N'y en a-t-il pas une quatrième ?

— Oui, Père !

— Ah ! Et laquelle, s'il te plaît ?

— Le Diable, Père.

— Imbécile ! Tu ne réfléchis pas.

— Non, Père !

— Il n'y a que trois Personnes. As-tu compris ?

— Oui, Père !

— Le Diable est un ange déchu, qui est l'ennemi du Bon Dieu et le nôtre.

— Oui, Père !... »

Cela me faisait penser à cette vieille, que Mgr Joulain essayait, un jour, d'instruire : il en suait sang et eau !

— « D'abord, la Sainte Trinité : trois Personnes en un seul Dieu. Combien de Dieux ?...

— Trois !

— Mais non : il n'y a qu'un Dieu, — un seul arbre, trois branches. Tu vois ? Combien de Personnes ?

— Une Personne !

— Allons : il y a trois Personnes !... »

Et la vieille, qui s'impatientait, dit :

— « Après tout, cela m'est égal : c'est comme Monseigneur voudra !... »

Il faut bannir l'impatience et le découragement...

Après trois semaines de fatigues et de répétitions, tout mon monde, du plus petit au plus grand, se trouvait être — comment dirai-je ? — à la hauteur : décrassés, brossés, confessés, ils étaient prêts à recevoir le Sacrement de Confirmation.

§ II. — Description des Toilettes.

Le 23, au matin, deux petits canons, chargés jusqu'à la gueule, éclataient, aux premiers feux du soleil, et mettaient en fuite tous les oiseaux de l'Ile... Leur bruit assourdissant annonçait, en éveillant mes Pariahs, la visite de l'Évêque.

Les hommes s'occupaient du *pandal* — sorte de trône ou de reposoir, ayant, à Ceylan, sa place obligée dans toutes réceptions solennelles — et mettaient tout leur cœur à le rendre décent.

Des guirlandes de papier multicolores descendaient du haut d'un mât de cocagne et s'agitaient au souffle de la brise.

D'autres Pariahs préparaient le bateau d'abordage — deux canots, reliés l'un à l'autre, sur lesquels on avait mis des planches, pour en faire un radeau.

Vers deux heures de l'après-midi, la voile du bateau qui portait Sa Grandeur se dessinait dans le lointain, — tel un oiseau blanc. Un vent d'arrière soufflait, et le bateau grossissait à vue d'œil.

Dès qu'on l'a aperçu, tout le monde court se vêtir de ses plus beaux habits.— Ah! on peut en parler, de beaux habits dans l'Ile !... Il y a de la couleur,... des dentelles aussi !...

J'aperçois quelques mioches. Hier, ils avaient large comme la main de toile autour des reins, — moins que cela, parfois : aujourd'hui, les mamans les ont revêtus d'un pardessus qui leur descend jusqu'aux pieds. Mais, hélas ! point de chemise !...

Il y a quelques culottes, que je vois pour la première fois. D'où sont-elles sorties ? Certainement, point de chez le tailleur : elles sentent le mahométan. Les hommes ont, sur leurs épaules, la veste des *policemen*, sans les boutons de cuivre. Mes bateliers achètent ces frusques à Messieurs les agents de police ; et cela sert aux Pariahs, au temps de la rosée et des grands événements -- comme celui d'aujourd'hui.

Quant aux dames ! Je crois qu'on trouverait difficilement un peigne, dans toute l'Ile, — voyez les chevelures ! — et point de modistes. Des grains rouges, arrangés en chapelets, ornent leur cou ; et elles ont de la verroterie aux mains comme bracelets... Leur toile fait le tour d'une partie du corps, mais pas suffisamment, au gré d'un œil délicat !... Les vieilles, surtout, se demandent pourquoi elles seraient si méticuleuses !...

Tout ce monde attend, fiévreusement, au bord de la mer, et montre du doigt le grand cygne blanc, qui fend les flots et s'approche de l'Ile. Encore une demi-heure, un quart d'heure, puis la voile s'abaisse et l'ancre est jetée. Le radeau, formé des deux canots, aborde le grand voilier.

§ III. — Confirmation et... Retour.

Monseigneur descend et prend place sur cette curieuse nacelle, avec le Père Victor Deslandes, qui donne des

ordres pour tirer sur les cordes... Cinquante hommes pataugent dans l'eau, — criant *hélé, hélé !* — traînant le radeau vers la terre, cependant que les batteurs de tam-tam frappent, à coups redoublés, sur leurs instruments, dont le bruit se perd dans l'immensité.

Le radeau est au rivage. Sa Grandeur le quitte et gravit la montée qui l'amène au *pandal*, placé à 30 mètres de l'église. Tout le monde se prosterne, à plat ventre, en criant : *Andavare, andavare !*

Puis, c'est le silence, et le maître d'école lit les souhaits de bienvenue de la population... Monseigneur répond, disant combien il avait souhaité de les voir, eux les pauvres Pariahs, et qu'il était content de les savoir bons chrétiens.

L'allocution terminée, tout le monde se précipitait, pour toucher les pieds de Sa Grandeur ; et il fallut aux chefs user de la baguette pour prévenir un écrasement...

Le lendemain matin, après la Messe, Confirmation. L'église très basse, bondée à éclater, presque sans fenêtres, ne se prêtait guère à pareille fonction... Une odeur de chair, d'huile, de beurre rance flottait dans l'air. Avec un peu de patience et de mortification pour l'odorat, on arriva, pourtant, au bout de la cérémonie. Après, — ah ! après, — qu'il faisait bon respirer la brise de mer venant du large ! Des médailles furent distribuées aux confirmés. Toute la population en réclamait... Le stock était insuffisant.

Dans l'après-midi, Monseigneur bénissait et posait la première pierre des fondations de la nouvelle église, — la présente est une catacombe. Nous avons des pierres, la chaux, le sable sur place ; mais il faut du bois et de quoi payer le salaire des maçons ! Qui m'aidera pour cette bâtisse ?...

Le soir, vers 5 heures, Monseigneur alla visiter les huttes et bénir les habitants.

Elles sont à voir, ces maisons rustiques, toutes d'un même plan. Je n'invite personne à entrer !... Elles sont bâties en rond, un mètre de rayon ; et il ne faut pas être grand pour toucher le plafond, — malheur à ceux qui ont

le front haut ! Je bénis DIEU de m'avoir fait plutôt nain ; car, pour entrer, je n'ai à me casser ni les reins ni l'échine.

Monseigneur passe et bénit. La propreté des lieux n'est pas le défaut dominant, ici ! N'ayant pas autre chose, les Pariahs étendent leur voile de bateau, comme tapis, devant leurs huttes : Monseigneur marchant dessus, elle est doublement bénie.

N'importe : tous ces pauvres sont bien émus de voir la condescendance de leur évêque, et, voulant offrir un présent, ils apportent à Sa Grandeur un jeune bœuf...

La journée avait été bien remplie... Il fallut, le lendemain, de grand matin, songer au retour et réembarquer. Le vent contraire soufflait en tempête. En pareille circonstance, il faut en prendre son parti : tirer de longues bordées en mer, — se laisser ballotter, — se serrer la ceinture et faire un jeûne forcé, pour ne pas nourrir les poissons, — dormir, si l'on peut, et, si l'on ne peut pas, fermer les yeux.

Parti à 6 heures du matin, après de nombreux zigzags, le bateau touchait le port de Jaffna, le lendemain, à 2 heures de la nuit !...

Vingt heures de bateau : de quoi suffire à nous lester l'estomac. Décidément, l'aller valait mieux que le retour.

La tournée de confirmation était finie...

Adrien FAVRIL, *O. M. I.*.

XVIII. — Mission Saint-Pierre, Mount-Sergeant, Natal [1].

Tout d'abord, laissez-moi vous donner communication d'un changement survenu dans ma situation. J'ai dû quitter ma chère Mission Saint-Pierre — à laquelle

(1) Lettre du R. P. Joseph KÉRAUTRET, originaire du Diocèse de Saint-Brieuc (1890-1920-1920), au R. P. Léon HERMANT, Directeur du *Messager de Marie Immaculée*, à Anderlecht-Bruxelles (17 mai 1923).

déjà tant de liens me rattachaient ; mais *in cruce salus.* Il y a une quinzaine de jours, Monseigneur notre Révérendissime Vicaire Apostolique m'envoyait mon obédience pour Oakford, Mission du Sacré-Cœur, où je dois remplacer le Père Louis MATTHIEU — qui part, dans quelques jours, pour l'Europe, afin de refaire sa santé.

Me voilà donc, moi pauvre petit Missionnaire, lancé à la tête d'une Mission, pour une période de six mois, alors que je commence, à peine, à balbutier la langue des indigènes. Nouvelle preuve que la moisson est abondante et les ouvriers peu nombreux !...

C'est, du reste, un gros morceau pour un débutant. La Mission du Sacré-Cœur compte 2.000 catholiques environ, dispersés sur une assez grande étendue. Une soixantaine de familles sont établies sur le terrain de la Mission. Les Sœurs Dominicaines (une cinquantaine) dirigent, à Oakford, deux grands pensionnats, — l'un pour les filles blanches et l'autre pour les indigènes.

Nous sommes seulement à une heure et demie du chemin de fer de Durban...

Étant tout nouveau, je ne puis guère encore vous donner sur « ma Mission » de grands détails — du moins, de nature à vous intéresser. Venez donc faire une promenade à la Mission Saint-Pierre, Mount-Sergeant, où j'ai passé trois mois délicieux. Peut-être pourrez-vous y cueillir quelques fleurs, dont vous ferez un bouquet, que vous offrirez ensuite aux nombreux lecteurs de votre *Revue.*

Après avoir passé une année à Durban, — partageant mon temps entre ministère à la cathédrale et initiation à la langue zouloue — j'ai reçu de Monseigneur, en décembre 1922, l'obédience qui mettait le comble à mon bonheur : j'allais, enfin, être Missionnaire. — *Evangelizare pauperibus misit me...*

Depuis bien longtemps, le bon Père Jules L'HOTE — qui, pendant seize ans, a travaillé d'arrache-pied, à Saint-Pierre — demandait, avec instance, du secours, du renfort à Sa Grandeur. En octobre 1922, commençant une nouvelle église, il réitérait sa demande...

Aussi, quel débordement de joie, lorsque, le 17 décembre, il venait me souhaiter la bienvenue à la gare... Enfin, le jour tant désiré avait lui. Il ne serait plus seul, pour porter le pesant fardeau de son ministère : il avait un compagnon... Je crois que l'on se fait difficilement une idée, en Europe, du bonheur des anciens, quand un jeune ouvrier apostolique fait chez eux son apparition.

La Mission Saint-Pierre a commencé comme petit centre dépendant de la Mission d'Oakford, visité de temps en temps par le Missionnaire. En 1904, il y eut un prêtre de résidence ; et, en 1906, le Père L'Hote, arrivé depuis quelques mois en Afrique, en prenait la direction. Ce n'était, alors, que le grain de sénevé, qui, peu à peu, sous la douce influence de la rosée céleste, a grandi et est même devenu un arbre puissant, produisant de nombreux fruits de conversion, — à tel point que la petite chapelle primitive, devenant trop étroite, a dû être agrandie, à plusieurs reprises. Malgré cela, et grâce à Dieu, elle reste encore trop petite, d'où nécessité — à l'occasion des grandes fêtes de Noël, de Pâques, de la Pentecôte, etc. — de célébrer la sainte Messe à l'extérieur, quand le temps le permet.

Et je vous assure qu'il n'est pas facile de savoir à l'avance si la chose sera possible ou non, à cause des changements brusques de la température. Que de fois, le matin, un soleil radieux dore toute la campagne environnante, quand, soudain, les nuages s'amoncellent, et vivement se déchaîne un ouragan à tout casser... Cela dure peu de temps, mais c'est sérieux.

Aussi le Père L'Hote, avec toute l'énergie du Lorrain qui le caractérise si bien, s'est-il lancé dans la construction d'une église, qui sera digne de sa belle Mission Saint-Pierre. Il a adressé un vibrant appel à ses indigènes, qui, jusqu'ici, ont fait preuve d'une réelle bonne volonté : hommes, femmes, jeunes filles, etc., viennent, dans le courant de la semaine, à tour de rôle, remplir la tâche qui leur est assignée...

Par bonheur, le Père est avantageusement secondé

par notre dévoué Frère Charles Poirier, le grand bâtisseur d'églises au Natal. Depuis 32 ans, il s'y consacre, avec un courage et un zèle vraiment admirables !...

Mais il commence à blanchir sous le harnais !... Qui le remplacera, quand il viendra à disparaître ?... Dire que nous n'avons que trois Frères convers dans tout le Vicariat, alors qu'il en faudrait 40 ou même 50 !...

D'où nécessité pour le Missionnaire de s'occuper du matériel. Et, alors, son cœur de prêtre est navré de voir qu'au point de vue spirituel ses fidèles en souffrent... Que de fois il est empêché de visiter ses centres d'instruction, où les catéchumènes sont initiés aux vérités de notre sainte Religion, parce qu'il est retenu chez lui par tel ou tel travail manuel pressant, indispensable !...

Besoin de Frères convers ; mais besoin de ressources aussi. La construction d'une nouvelle église, chez nous, va en absorber beaucoup, de ces ressources. Peut-être se trouvera-t-il, sur votre terre catholique de la Belgique, des âmes missionnaires, qui ont à cœur l'extension du Royaume du Christ en ce monde.

Le Père L'Hote n'a pas limité son zèle et son activité au district du Nordsberg, — en vaillant pionnier, il a marché de l'avant. A trente milles de Saint-Pierre, dans un pays absolument impraticable, où le cavalier a mille peines à se frayer un chemin, par monts et par vaux, il avait rencontré quelques âmes de bonne volonté, qui avaient entendu parler de l'*Unkulunkulu* (Dieu) et désiraient embrasser la Religion catholique. Là aussi, c'était le grain de sénevé, qui — arrosé par la rosée féconde des sacrifices et des peines du brave Missionnaire — est devenu un arbre magnifique, donnant abri à beaucoup de personnes qui, jadis, étaient exposées à tous les vents du paganisme et de l'erreur.

C'est la Mission Sainte-Philomène, laquelle compte 500 catholiques environ. Il s'y trouve église, presbytère et école. Avant mon arrivée, le Père la visitait, régulièrement, tous les mois...

Une autre école a été construite, dernièrement, un peu plus loin, dans un endroit qui est en passe de devenir le

grand centre de ce district. On l'a appelé Sainte-Jeanne d'Arc.

Les écoles, où enseignent plusieurs filles indigènes, jouent, évidemment, un rôle capital dans nos Missions. C'est la formation de la future génération, c'est la guerre acharnée faite aux superstitions et coutumes païennes...

L'enfant, élevé dans une école catholique, dans une atmosphère imbibée de l'esprit chrétien, se transformera, peu à peu, et se laissera pénétrer par cette nouvelle vie. — Ici, encore, il y a souvent à batailler, pour que les enfants viennent régulièrement à l'école. Les difficultés proviennent, surtout, du côté des garçons. Dès que ces derniers peuvent gambader, on les oblige à garder le bétail, qui est la richesse de l'indigène ; et, une fois qu'ils ont grandi, beaucoup quittent le *kraal* pour la ville...

Le jeune homme doit, en effet, penser à son avenir. S'il veut se marier, il faudra qu'il donne, au père de la jeune fille, dix têtes de bétail : c'est le *lobola*. Or, afin de se procurer l'argent nécessaire pour l'achat du *lobola*, le jeune homme se mettra, pendant deux, trois ou quatre ans, au service des blancs, en ville... Malheureusement, ce séjour en ville et ce contact avec les blancs sont souvent bien funestes. Il part bon chrétien et, souvent, revient avec une foi chancelante, un amour bien refroidi pour Dieu et sa Religion.

Je dois dire que, pendant les trois mois passés tant à Saint-Pierre qu'à Sainte-Philomène, j'ai constaté, chez ces pauvres déshérités de la nature, de magnifiques exemples de foi sincère et vive. J'ai, surtout, été frappé par leur grande dévotion envers la sainte Eucharistie. Que de fois, durant mes tournées de visite dans les centres d'instruction, pareilles réflexions m'ont été faites :

— « Père, est-il possible que Jésus ait l'extrême obligeance de rester ainsi dans le Tabernacle, pauvre et souvent seul, pour être notre Ami, pour être notre nourriture ? Lui, il est Dieu, il est le Maître, — et il s'humilie ainsi ! »

J'ai connu plusieurs familles qui faisaient, chaque

dimanche, trois et quatre et même cinq heures de marche. à jeun, pour pouvoir s'approcher de la sainte Table. Et ces braves gens restaient jusqu'à 4 ou 5 heures de l'après-midi, sans prendre la moindre nourriture, — et cela pour JÉSUS Eucharistie !

Ils aiment aussi beaucoup à entendre parler du Sacré-Cœur. Ils y sont portés : cette dévotion leur fait mieux saisir cet amour infini de JÉSUS pour sa créature. L'*Apostolat de la Prière* existe à Saint-Pierre et à Sainte-Philomène. On y célèbre, avec beaucoup de dévotion, le premier Vendredi du mois : Messe, avec Exposition du Saint Sacrement, et Consécration au Sacré-Cœur. Depuis deux ans, la Fête du Sacré-Cœur est célébrée solennellement, avec Adoration du Très Saint Sacrement, toute la journée...

Pour les fêtes de Pâques, j'étais seul à Saint-Pierre, le Père L'HOTE étant parti à Sainte-Philomène. Certains de nos chrétiens, ceux qui vivent très loin de la Mission, étaient déjà arrivés, le Vendredi Saint ; d'autres arrivèrent, le Samedi Saint.

Le Dimanche de Pâques, mon église fut comble. D'abord, j'avais pensé avoir la Messe en plein air ; mais on me déconseilla de le faire, à cause de l'incertitude du temps. — Notre petite église, malgré sa grande pauvreté, était bien belle. Les chères Sœurs Dominicaines avaient orné l'autel avec un goût exquis.

Il y eut grand'Messe solennelle. Nos chers indigènes chantèrent la *Missa de Angelis*, avec un ensemble et une piété vraiment admirables. Puis, quel touchant spectacle que de voir cette foule — hommes, femmes et enfants — s'approcher de la sainte Table, avec un recueillement qui dénotait leur grand esprit de foi !

Beaucoup restèrent à la Mission, jusqu'au lundi de Pâques, après la Messe. Puis ils regagnèrent leurs *kaya* (maison), heureux et contents. Ils avaient eu le bonheur de recevoir JÉSUS dans leur cœur : ils étaient forts pour la lutte, — désormais, ils ne craignaient plus rien.

Ces grandes fêtes sont une source de bien grandes consolations pour le Missionnaire. Lui aussi y puise un

courage nouveau pour se relancer dans l'arène, pour le combat incessant contre l'Esprit mauvais...

Malgré les difficultés, malgré les épreuves, le bien se fait donc ; la bonne semence, jetée dans le sillon des âmes, ne reste pas infructueuse...

Tenez : voici le bilan, pour l'année 1922, de nos travaux dans le nouveau Vicariat du Natal :

Nombre des Catholiques	26.709
» des Catéchumènes	2.015
» des Prêtres	39
» des Frères (enseignants et convers)	16
» des Religieuses	494
» des Catéchistes	75
» des Écoles	60
» des Enfants dans les Écoles	4.967
» des Baptêmes d'Enfants	1.678
» des Baptêmes d'Adultes	905
» total des Baptêmes	2.583
» des Confessions	108.971
» des Communions	375.156
» des Mariages	230
» des Morts	469

Que l'année 1923 soit encore meilleure ! Pour cela, il faut que des âmes généreuses nous aident et par leurs prières et par leurs aumônes...

Excusez ces quelques lignes écrites au triple galop. Je tâcherai de faire un peu mieux, la prochaine fois. Je n'ai pas une minute à moi... Cette lettre, commencée à 10 heures du soir, je la termine à minuit. Et, demain, il faudra être debout à 4 heures ½ ; car, à 6 heures, je devrai être à cheval...

Priez beaucoup pour moi. Je ne vous oublie pas. Union *per Ipsum, in Ipso et cum Ipso !...*

Sans doute savez-vous qu'un Délégué apostolique, pour l'Afrique du Sud, a été nommé par le Saint-Siège, en décembre dernier. Il vient de débarquer au Cap... Avant longtemps, je pourrai, peut-être, vous donner quelques détails intéressants à son sujet.

Veuillez croire, mon bien-aimé Père, à mes sentiments bien affectueux en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

Joseph Kérautret, *O. M. I.*

GALERIE DE FAMILLE[1]

X. — R. P. César BRUISSAN, 1828-1899 (510).

C'est le Diocèse de Fréjus qui donna le Père Bruissan à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Né à Brignoles, le 13 avril 1828, le jeune Bruissan reçut, au saint baptême, les noms de Henri-César-Justin.

A dix-huit ans, il entrait au Petit Séminaire de sa ville natale. Il y resta quatre ans, — de 1843 à 1847.

En 1849, il va faire sa philosophie au Grand Séminaire de Marseille ; puis il revient à Fréjus, où il achève ses études de théologie et reçoit l'ordination sacerdotale, — aux Quatre-Temps de Noël, 18 décembre 1852.

Immédiatement après, son évêque le nommait Vicaire à Vidauban et, deux ans plus tard, à Lorgues.

En 1857, il est Aumônier des Ursulines de Brignoles.

Si nous n'avons aucun détail sur l'enfance et la jeunesse du cher défunt, pas plus que sur les premières années de sa vie de prêtre, nous l'avons assez connu, cependant, pour pouvoir dire que ce dut être une grande joie pour son cœur d'avoir à remplir un si pieux et si consolant ministère. Être le confident des secrets les plus intimes de ces âmes d'élite, le confident de leurs luttes et de leurs saintes austérités, de leurs ferveurs et de leurs joies aux pieds du Maître, — les voir passer, si visiblement heureuses, dans le grand silence du cloître, — les entendre prier si bien et gémir avec tant d'amour

(1) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), pp. 227-258, et N° 220 (juin 1923), pp. 527-547.

leurs plaintives psalmodies : tout cela devait mettre, en l'âme du bon abbé Bruissan, des désirs de vie plus parfaite.

Aussi le voyons-nous, après un an à peine d'aumônerie à Sainte-Ursule, le 6 mai 1858, frapper à la porte de notre Noviciat de Notre-Dame de l'Osier.

Est-ce qu'il ne trouva pas réalisés dans une perfection assez idéale ses rêves de très haute perfection ? Nul ne le sait. Mais le fait est qu'après quelques mois, il reprenait la route du Midi et se remettait au ministère paroissial.

Vicaire, d'abord, pendant trois ans, à Saint-Cyr, il est, ensuite, nommé Curé de La Farlède.

Tout le monde connaît l'indifférence religieuse des populations du Var. Le prêtre, en de tels pays, ne doit s'attendre à trouver chez ses paroissiens aucune consolation spirituelle. Le nouveau curé se résigna donc à ne rien attendre du côté des hommes. Mais il lui restait le Bon Dieu, son bréviaire, son chapelet, ses livres et... ses fleurs. Un peu avec ses fleurs, beaucoup avec ses livres, beaucoup plus encore avec le Bon Dieu et la prière, Monsieur Bruissan, comme il l'a raconté souvent, parvenait à se faire un paradis dans son petit presbytère.

Un paradis, — mais paradis relatif, comme tous les bonheurs d'ici-bas !

De son passage à Sainte-Ursule et à l'Osier il gardait, comme souvenirs obsédants, des goûts toujours plus prononcés de régularité pieuse et un amour toujours plus ardent de la vie parfaite, de la vie religieuse.

En 1874, il tente donc un nouvel essai, — cette fois, chez les Oratoriens.

Sur les trois années qu'il passa à Draguignan, parmi les Enfants de Saint-Philippe de Néri, nous n'avons rien à dire, faute de documents, sinon que ses prédications étaient toujours très soigneusement préparées : prédications de carêmes, de mois de Marie et de retraites. Ou, plutôt, nous avons autre chose à relater : c'est son désir persévérant de vie toujours plus unie à Dieu.

« *Oportet sapere* », disait l'Apôtre, « *sed sapere ad sobrietatem* ». Allons-nous dire que le cher Père sortait des limites de cette mystique sobriété ? Nous aurions mauvaise grâce à le laisser simplement entendre, puisque c'est chez nous qu'il revint chercher ce mieux qu'il avait demandé à l'Oratoire et qu'il avait eu — velléité d'un instant seulement — la pensée de demander aussi à la Congrégation du Très-Saint-Sacrement.

Après des démarches que d'autres trouvèrent plus que discrètes, après une autorisation plus que péniblement obtenue de ses Supérieurs, le Père Oratorien va donc redevenir — mais, cette fois, pour ne plus partir — Novice Oblat de Marie Immaculée.

C'est à Notre-Dame de l'Osier encore et le 15 juillet 1877 qu'eut lieu sa prise d'habit.

Dès le 18 du même mois, il écrit au T. R. P. Fabre, Supérieur Général, pour « *le remercier du grand sacrifice que fait l'Institut en l'acceptant, lui l'ouvrier de la onzième heure* ». Aux effusions de la joie et de la reconnaissance se mêle la mélancolie des souvenirs. En 1858, « *il était à la même place, et il l'a quittée. Vingt ans, il a tâtonné, cherchant sa voie ; et, pendant ce temps, les autres sont restés. Ils sont Missionnaires, ils sont Oblats, ils sèment le bon grain au delà des mers ou bien prêchent à nos sauvages de France.* »

Novice de cinquante ans, le Père Bruissan arrivait avec une très grande bonne volonté mais aussi (et personne ne s'en étonnera) avec ce qu'on appelle « des plis » tout formés et formés depuis longtemps, — plis gracieux, disons-le tout de suite, mais où la grâce n'était pas assez naturelle peut-être, et plis étudiés, avec une légère nuance d'affectation. Le Maître des Novices essaya bien d'y passer le fer. Il l'y passa et repassa, pendant toute l'année que dure un noviciat. Ce fut pour constater, une fois de plus, que les habitudes sont, chez nous, une seconde nature.

Par bonheur, le cher Novice rachetait ces ombres par des qualités très réelles. Bonté, piété, zèle, esprit de foi, amour de la Règle : voilà les noms très authen-

tiques dont se qualifiait sa vertu et dont le qualifiaient aussi les notes du Maître des Novices, — de ces notes il a été donné à notre discrétion de fouiller, pour un instant, les mystères. Les mêmes mystérieuses notes ajoutent que le compte rendu — présenté au Conseil des Supérieurs majeurs, avant l'admission aux vœux perpétuels — se terminait par cette ligne d'un rassurant prophétisme : « *Ses petits travers ne l'empêcheront pas de faire le bien.* »

Ils ne l'empêchèrent pas de faire le bien ; mais ils lui fournirent l'occasion de souffrir et de beaucoup souffrir.

Un an à peine a passé sur ses effusions de nouveau profès, — effusions où la note filiale, il l'avoue lui-même, ressemble quelque peu à la note enfantine — un an à peine, et déjà le voilà qui se laisse reprendre à ses rêves de très idéale perfection :

Il voudrait être dans la Province du Nord, bien loin de sa Provence et bien loin des siens, qui le relancent trop souvent. « *Il lui semble que l'éloignement serait profitable à son âme et donnerait un peu plus de calme à son cœur.* »

Il voudrait être dans un noviciat ou un scolasticat. « *Il y a tant de vigueur, tant de bonne volonté, dans ces jeunes poitrines, que, malgré soi, on se sent renaître à ce souffle vivifiant.* »

Il voudrait être aux Missions étrangères. « *Le ministère de la prédication est bien ingrat, en France* », écrit-il, pendant son Carême de 1880. « *Oh ! combien de fois je tourne des regards d'envie vers les François Xavier et les Pierre Claver de nos scolasticats, partant pour nos Missions lointaines ! Heureux jeunes gens !* »

Il voudrait être jeune. « *Mais je n'ai plus vingt ans* », ajoute sa plume désenchantée.

Eh ! non : il en a cinquante-trois sonnés, le pauvre Père !

Si ses jeunes Frères du noviciat étaient là pour les lire, ses lettres jaunies, où l'écriture tremble comme celle d'un vieillard, — s'ils les voyaient, les plaintes

et les désirs qu'expriment ces lettres, — ils n'oseraient plus redire leurs fraternelles malices d'autrefois, parce que maintenant elles seraient cruelles ; mais ils sentiraient, bien sûr, une sorte de respectueuse compatissance en face de cette douce âme de poète rêveur, qui voudrait ouvrir ses ailes et prendre son vol et qui reste là, impuissante, parce que les années les ont ébarbées, ces ailes, et qu'elles ne repoussent plus, quand elles ont subi l'atteinte de ces ciseaux-là...

Contre les désillusions de l'âge, le Père Bruissan s'armait d'une double cuirasse : sa belle humeur et la... perruque illustre — dont il savait nuancer la teinte, selon le rite et selon le milieu : pour la maison et les jours simples, elle était d'un châtain sans art et tirant quelque peu sur le roux, et, pour les sorties et les grandes fêtes, c'était un gris plus soigné et surtout plus vraisemblable...

L'année 1880 fut l'année sinistre de l'application des décrets. Faudra-t-il donc qu'il dise adieu au bonheur d'être Oblat, deux ans à peine après qu'il a commencé d'en expérimenter la douceur ? Le Père ne peut se faire à cette idée :

— « *J'ai bien pleuré* », écrit-il au T. R. P. Fabre, « *bien pleuré, à la sombre perspective de quitter l'Institut que j'aime tant... Les temps peuvent devenir plus mauvais ; mais, me séparer de vous, jamais ! Plutôt manger le pain de l'exil ! ...* »

Voilà comme le P. Bruissan était attaché à sa vocation. Que, pour certains détails secondaires, il ait un peu fait, dans sa vie, les deux parts dont parle certain malicieux moraliste et dont la première se passe à désirer la seconde, tandis que la seconde se passe à regretter la première, nous l'avons entrevu déjà et nous pourrons l'entrevoir encore. Mais, pour rester Oblat, il aurait renoncé à tout, — il aurait fait les plus pénibles voyages, — il aurait traversé les mers, — il aurait, sans crainte, entrepris « sa fuite en Égypte ».

Mais non, grâces à Dieu, on n'eut pas à aller si loin. « Sorti par la porte, on rentrait, bientôt, par la fenêtre » ;

et — vaillamment, comme la veille, mais avec un grain de prudence en plus — on reprenait le travail des prédications.

Le Père Bruissan fit comme tout le monde avait fait : à Aix d'abord, puis à Notre-Dame des Lumières...

C'est le vendredi, 17 novembre 1882, que le Père Bruissan arrivait à Lumières, muni de sa lettre d'obédience du R. P. Édouard Gandar, Provincial, et précédé de ses protestations filialement affectueuses à l'adresse du R. P. François Bonnefoy, Supérieur de la Maison.

— « *Je bénis la Providence* », disait cette épître, où l'âme pieuse du Père se fait voir dès la première ligne, « *je la bénis de me placer ainsi sous le patronage de la Très Sainte Vierge... J'aime bien Aix, je l'avoue ; mais je vais, très volontiers, partager votre vie et vos labeurs. Je ne regrette qu'une chose, c'est d'être bien novice dans le travail des missions...* »

Ce travail des missions, qui l'effrayait comme effraie l'inconnu, le cher Père le trouva si peu, que son âme d'apôtre était réduite bientôt à crier famine. C'est son *væ mihi, si non evangelizavero*, qu'il écrit, lui aussi, au T. R. P. Fabre :

« — *Il y a bien peu à faire dans le Vaucluse : sans doute, nous pouvons nous sanctifier au dedans, mais que nous travaillons donc peu au dehors ! C'est un nuage qui assombrit mon ciel, cette inaction forcée. Et* », ajoute-t-il, « *quand on a la santé et le désir d'utiliser les derniers feux de sa vie, les longs loisirs pèsent sur l'âme.* »

Les Supérieurs, se rendant à des désirs si légitimes et si filialement exprimés, envoyèrent le Père Bruissan à notre Maison du Calvaire.

C'était le 2 janvier 1884 qu'il recevait l'ordre de s'y rendre. Hélas ! pour avoir voulu fuir une croix, trop souvent on en rencontre une autre. Le passage du cher Père à Marseille fut laborieusement occupé : retraites de communautés et retraites de congrégations lui venaient en grand nombre, et ce genre d'apostolat correspondait parfaitement à ses goûts. Mais ses goûts, c'étaient encore et surtout le calme, la tranquillité, le silence

dont on a besoin, pour l'étude et la prière, — une fois rentré à la maison, après les courses apostoliques. La ruche bourdonnante des marmots de l'école voisine devint, bientôt, pour lui comme un vrai cauchemar. Et, de fait, avoir, du matin au soir et juste sous ses fenêtres, des centaines d'enfants qui épèlent, qui crient, qui sautent et qui jouent, — comme l'on joue et l on saute, comme l'on épèle et l'on crie à Marseille — aurait fatigué plus d'une âme moins méditative que la sienne. Aussi prend-il sa plus belle plume pour écrire au T. R. P. Général :

« — *Le bien m'était facile à faire ici : mais la* juxtaposition *d'une école de* 700 *enfants m'y rend le séjour intolérable...* »

Ami de la solitude, le P. Bruissan reçut donc, une seconde fois, à la fin d'octobre 1884, son obédience pour Notre-Dame des Lumières. Le Juniorat venait d'émigrer, à la suite des expulsions ; les portes de la chapelle étaient sous scellés. Plus de bruit ; mais le silence d'une Chartreuse — ou de l'ancienne Trappe que fut, autrefois, le pauvre couvent. Le nouvel arrivant croit avoir, enfin, découvert le vrai bonheur. Et, de suite, il chante sa joie :

— « *A Lumières* », dit-il, « *j'ai trouvé le calme, l'air, le soleil, un Supérieur qui est une vraie mère, des confrères animés d'un excellent esprit, tous les respects et la vénération pour la vieillesse, une régularité exemplaire. Que puis-je désirer de plus ?* »

Ce point d'interrogation final a bien un peu l'air d'une inquiétude : inquiétude de loisirs trop prolongés, inquiétude du manque de travaux apostoliques. Le bon Père comprend parfaitement qu'on lit entre les lignes ce que, de fait, il y a mis. Aussi s'empresse-t-il d'ajouter :

— « *Ce qui me rassure, c'est que l'étude, la prière et la règle sont là pour prendre mes heures... J'ai voulu cette situation : je l'accepte, telle quelle, de la main de* Dieu. Diligentibus Deum omnia cooperantur in bonum. »

Il ne faudrait pas croire, cependant, que ce fût alors le manque absolu de travaux apostoliques à Notre-Dame des Lumières. Du reste, le genre d'éloquence du

Père Bruissan était trop apprécié de ses Supérieurs et des paroisses qui l'avaient entendu, pour qu'il eût trop à craindre de souffrir personnellement de la disette, sous ce rapport. Aussi voyons-nous le *Codex historicus* lui marquer, en moyenne, une retraite par mois, avec un carême chaque année. Les Bouches-du-Rhône, les Alpes-Maritimes et son Var, toujours cher, venaient à la rescousse très charitablement, quand les enthousiasmes du Comtat semblaient se faire trop rares pour les prédications et les prédicateurs.

De novembre 1885 à mai 1889, le Père Bruissan, transféré à Aix, trouva, sans doute, une vie plus active. Là, missions et retraites abondaient. Le cher Père était fier de travailler à côté de l'orateur puissant qu'était le Père Louis Boeffard, Supérieur de « la Mission », à cette époque.

Sa correspondance d'alors note des prédications qui furent de vrais triomphes. Telle, cette mission de Cordes (Tarn), où — malgré les frayeurs trop bien fondées de l'Administration épiscopale et des prêtres voisins, trouvant tous l'heure inopportune pour de telles manifestations religieuses, malgré des oppositions toutes-puissantes, qui auraient dû tout briser, malgré les « polissons, les turbulents et leurs... pétards » — on eut toujours de splendides auditoires, dès la première semaine, auditoires nombreux et recueillis, tels qu'on n'en avait jamais vu, même pour Noël ni même pour Pâques.

L'Évêque d'Albi, Monseigneur Fonteneau, avait peur de faire sa première visite à cette paroisse, dont la réputation était plus que pitoyable. Il craignait la loge maçonnique et les « gamins ». L'occasion semblait tout indiquée, cependant. Il en profita, mais en se promettant bien de ne faire que passer.

Si court que fût ce passage, il suffit pour qu'on pût constater les heureux changements produits dans l'esprit de la population par l'ardente parole et les saints exemples du Père Bruissan et de son compagnon. Plus d'hostilité pour la Religion ni pour le prêtre, mais les marques du respect le plus profond : dans la rue, les

passants, au lieu d'insulter, s'agenouillent, implorant la bénédiction du Pontife, — dans l'église, c'est la foule pressée, la foule pieuse, la foule émue, — à la sainte Table, quasi déserte d'ordinaire, cinq cents femmes, que Monseigneur communie de sa main. « *Aussi* », ajoute la plume du P. Bruissan, « *Monseigneur, qui n'embrasse jamais ses prêtres, nous a-t-il donné l'accolade...* »

Ah ! le bon Père était heureux et fier : fier de telles approbations, soulignées de tendresses auxquelles il ne pouvait être indifférent, — fier d'aller de pair avec les athlètes, comme il dit, les athlètes que sont ses frères d'armes, — fier de passer, comme eux, de la chaire au confessionnal, du confessionnal à l'harmonium et de l'harmonium en chaire, pour revenir de la chaire au confessionnal et du confessionnal au chant des cantiques. Mouvement perpétuel, prédications ininterrompues : voilà la vie à Aix, à cette époque. Athlètes infatigables : voilà les noms très lourds que devaient porter les Oblats de « la Mission »...

Hélas ! Lui se sent de complexion beaucoup plus placidement mystique. De l'athlète il ne lui reste pas grand' chose, si tant est qu'il en eut jamais le tempérament. Malgré lui, sa pensée et son cœur reviennent, comme à leur centre, aux pieds de la Bonne Mère des Lumières, — à la solitude de son enclos fleuri, — aux charmes de la vallée qu'elle illumine de ses bénédictions, — à cette campagne aimée, — à ces sites admirables s'étageant, à droite et à gauche, du Ventoux au Luberon, de la plaine fertile de Caraillon au fin clocher de Bounieux pointant, tout là-haut, dans les riants levers du soleil de Provence.

Il revint donc où allaient sa pensée et son cœur. Ce fut aux beaux jours de mai 1889 qu'eut lieu cette troisième entrée à Lumières.

Chateaubriand a dit, quelque part : « Si j'avais encore la folie de croire au bonheur, je le chercherais dans l'habitude. »

A ceux qui ont connu le P. Bruissan, dans ses der-

nières années, la tentation viendrait facilement de penser que le cher Père l'avait faite sienne, cette parole du poète, et qu'il gardait obstinément, malgré les désenchantements d'une vie de soixante ans, la très douce folie de croire encore au bonheur. Comme autrefois, dans la solitude pieuse de son petit presbytère de la Farlède, il se remit au culte de l'habitude. La prière, les livres et les fleurs, — les fleurs, les livres et la prière : tel est le cercle dans lequel tournaient ses béatifiantes habitudes :

Habitude de ponctuelle régularité, d'abord. Il eût fallu les événements les plus graves, les fatigues les plus sérieuses, pour lui faire manquer un seul des exercices de la communauté ;

Habitude d'oraisons à lui, se surajoutant à toutes celles qui se font en commun : c'était l'office des Morts, intégralement récité chaque jour, c'étaient les prières des agonisants, dites fidèlement chaque matin, après l'action de grâces ;

Habitude de visites fréquentes à l'Autel de Notre-Dame, visites tout intimes, toutes ferventes, et qui, revenant toujours aux mêmes heures, étaient toujours de longueur égale, toujours marquées des mêmes attentions filiales pour la Bonne Mère : les fleurs rafraîchies, l'huile renouvelée dans les lampes, etc. ;

Habitude de propreté exquise et d'ordonnance parfaite dans sa cellule. Chaque matin, il passait à son cou le modeste tablier bleu de nos Frères convers : tout était balayé, frotté, ciré, dans son modeste paradis. Car, volontiers, il eût réédité les jeux de mots si pieux de Saint Bernard sur la cellule et le ciel comparés : *A celando cœlum et cella nomen habere videntur, et, quod celatur in cælis, hoc et in cellis... Vacare* Deo, *frui* Deo... ;

Habitude de travail, méthodiquement coupé mais uniformément le même toujours : tant pour l'Écriture Sainte, tant pour les lectures spirituelles, tant pour l'histoire ecclésiastique, tant pour l'histoire de France (d'Amédée Gabourd) qu'il lisait et relisait sans cesse ;

Habitude de délassements parfumés, dans le parterre mignon et la serre en miniature que les Supérieurs concédaient à son grand amour des fleurs ;

Habitude, enfin, de franche gaieté et de verve toute provençale, dont il assaisonnait les récréations de ses Frères. Oh ! comme il les racontait bien, les anecdotes ! Et comme on riait de bon cœur de ses complaisantes frayeurs, de ses cris et de ses sursauts, quand un petit tour fraternel lui était joué, — quand, par exemple, éclataient dans sa chaufferette les marrons que les loustics y avaient placés. Parmi ces rires et ces joyeusetés innocentes, la pensée du cher Père était toujours en haut. On a remarqué que jamais une récréation ne se passa, sans que, de façon ou d'autre, il rappelât le souvenir de la mort.

Très douce folie, disions-nous tout à l'heure. Non : très haute sagesse, qui lui fit donner, et non sans raison, dans l'intime de la Famille, le nom de bienheureux.

Bienheureux ! Il le fut, à Lumières, de la pieuse manière que nous avons essayé de dire ; puis il le fut encore, à Notre-Dame de Bon-Secours et à Nice — ses dernières étapes, avant la mort. Il le fut, mais avec une nuance, qui est celle des saints. Il commençait d'ajouter au *superabundo gaudio* de l'Apôtre le *tribulatione nostra* du martyr...

Le cher Père demeura, cinq ans, à Bon-Secours : de 1893 à 1898. Là, comme partout auparavant, il continua la vie d'édification, au dedans, et, au dehors, le zèle ardent et le bel entrain apostolique. Mais il était septuagénaire. Avec les années, les infirmités venaient. Le climat rude relativement et les longues courses dans la montagne lui devenaient excessivement pénibles. Il prit sa plume pour redemander le ciel de sa Provence :

— « *Il y a vingt ans* », écrivait-il à son ancien Maître des Novices devenu Assistant Général, « *il y a vingt ans, le* 16 *juillet* 1878, *je prononçais mes vœux. Que de larmes de joie et d'amour j'ai versées, ce jour-là !... J'étais si heureux !... J'aurais voulu mourir : j'étais si bien disposé !* »

Mais les larmes de joie sont passées. On en sent encore — très amères, celles-là — qui tombent de sa plume, quand, en griffonnant ses zigzags quasi illisibles, il ajoute :

— « *Les jours se suivent mais ne se ressemblent pas... J'avais cinquante ans, alors. Vous me disiez :* Vous êtes prêt pour l'apostolat : travaillez dix ans, et vous dédommagerez la Congrégation du sacrifice qu'elle fait en vous recevant à cet âge. *Il y a vingt ans que je travaille ; et je n'ai qu'un regret, c'est de n'être pas entré plus tôt.* »

Puis il indique un désir : son transfert à Nice. « *Il y aura là une température plus douce et, surtout, des chirurgiens pour le guérir* », espère-t-il, « *de certain accident occasionné par les efforts de la prédication ; il pourra, ensuite, se rendre utile à la chapelle des Pères.* »

Tels étaient ses espoirs. Mais — comme l'a écrit un de ses confrères de Nice, à qui nous devons les détails qu'on va lire sur ses derniers moments — le cher P. Bruissan n'est guère passé dans cette Maison que pour l'édifier.

« Le mal dont il souffrait était trop ancien. Il eût fallu l'enrayer, un an ou deux auparavant. Vers les premiers jours de décembre 1898, il subit l'opération tant désirée, mais qui devait être douloureuse, — oh ! combien !...

« Puis, ce furent trois longs mois d'immobilité presque complète dans son lit. Ce n'est que vers la fin de février qu'il put reprendre une certaine liberté de mouvement et se lever, quelques heures.

« Durant toute cette période si longue..., sa patience, son affabilité, sa délicatesse de cœur et d'âme ne se sont pas démenties, un instant. Il est resté ce qu'il avait été, toute sa vie : homme simple et candide, religieux parfait.

« Son calme et sa placidité étaient si surprenants, qu'ils excitaient — dans tous ceux qui l'approchaient : médecins, amis, frères en religion — une sainte envie. Les premiers ne cessaient de l'admirer, affirmant que, dans leur carrière déjà longue, jamais malade plus docile et plus résigné n'avait passé entre leurs mains.

« Il n'est que juste d'observer que Dieu avait doté

notre cher malade d'une très grande bonté et douceur naturelles ; mais il n'en est pas moins vrai que l'esprit de foi, l'esprit de sacrifice étaient les principales sources où s'alimentait cet abandon joyeux et résigné.

« Quelle charité exquise aussi ! Combien vive était sa gratitude pour les soins assidus que tous nous étions heureux de lui prodiguer ! Il ne se lassait pas de nous dire, ainsi qu'aux admirables Sœurs gardes-malades :

— « *Que vous êtes bons !... Comment vous payer de tant de sollicitude ?... Jamais mon cœur ne pourra assez vous témoigner cette reconnaissance que vous méritez si bien.* »

— « C'est facile, cependant, Père : offrez vos souffrances pour nous, pour cette Résidence de Nice dont les premiers pas sont si pénibles ! »

— « *Oh ! oui* », répondait-il. « *Et puis, là-haut, je prierai pour vous...* »

« Quand ses lèvres étaient impuissantes, un regard ou un signe disaient combien nos attentions le touchaient.

« Et sa piété, comme elle brillait d'un vif éclat, dans cette succession monotone de journées douloureuses — rendues plus amères encore par le contraste de ce gai soleil et de ces enivrants parfums qui venaient réjouir et embaumer sa pauvre cellule ! Il priait sans cesse. Ah ! il avait pratiqué l'article de nos saintes Règles : *Imprimis summopere studebunt jugiter coram* Deo *ambulare ejusque memoriam brevis sed ignitæ orationis jaculis in mentem suam revocare.* Les noms de Jésus, Marie, Joseph et de ses saints Patrons se pressaient sur ses lèvres : point n'était besoin de les lui rappeler.

« Et, quand il se sentit un peu plus vaillant, — ce ne fut jamais que par périodes très passagères — il égrenait pieusement son Rosaire et savourait lentement les admirables prières du Bréviaire, qu'il fallait presque lui arracher des mains pour prévenir une contention d'esprit dangereuse. Quel bonheur aussi de voir près de lui sa croix d'Oblat et son livre de Règles !... Mais, où sa ferveur se trahissait d'une manière plus touchante, plus vive aussi, c'était dans ses désirs de recevoir Jésus-Hostie. Nous le contentions aussi souvent que possible ;

jamais assez, à son gré. Une nuit, le voyant trop profondément assoupi, nous crûmes bon de le laisser reposer.

— « *Ah ! pourquoi* », disait-il, le lendemain, avec un accent de reproche dans la voix, « *pourquoi ne m'avez-vous pas réveillé ? Voilà une bonne visite de perdue.* »

« Une des journées les plus édifiantes fut celle de la réception des derniers sacrements. Mgr Albert Pascal, Vicaire apostolique de la Saskatchewan, alors de passage à Nice, — c'était vers la fin de décembre 1898 — voulut bien accepter de remplir ce devoir de charité fraternelle. Le cher malade avait sa lucidité parfaite. Monseigneur trouva, dans son cœur d'Oblat et de Missionnaire, des accents qui nous arrachèrent à tous des larmes très douces, — larmes qui coulèrent plus abondantes, lorsque le Père, se levant sur son séant, après les onctions saintes, serra avec effusion les mains de Monseigneur :

— « *Monseigneur, merci !... C'est le plus beau jour de ma vie !...* »

« Et sa voix s'éteignit dans un sanglot de joie reconnaissante.

« Ces émotions durent se renouveler, une seconde fois, à Saint-Jean-de-Dieu, près Marseille. Il fut, en effet, administré de nouveau dans cette pieuse maison — où nous l'avions transporté, sur décision formelle des docteurs. »

Durant les sept ou huit mois, qu'il passa dans cet hospice, le Père fut, comme à Nice, un modèle accompli de patience résignée et souriante...

Comme il avait vécu il est mort, le 18 octobre 1899, à 11 heures et demie du matin.

Ses Frères psalmodiaient, alors, l'office de Sexte, et lui chantait avec eux : *Defecit anima mea... Omnis consummationis vidi finem... Fac cum servo tuo secundum misericordiam tuam...*

Dieu l'entendait, et le pieux agonisant pouvait dire, avec le même psaume : *Hæreditate acquisivi...*

Et, en effet, après cette longue vie de soixante et onze ans de persévérantes recherches, après ces élans, sans cesse renouvelés, vers le meilleur, vers le plus

parfait, — de l'Aumônerie des Ursulines à la Cure de la Farlède, de l'Oratoire à la profession chez les Oblats, — il pouvait dire, enfin : « Je l'ai trouvée, la félicité souveraine, la félicité sans fin. Je l'ai trouvée et je ne la laisserai plus : *Hæreditate acquisivi...* »

Il était allé, comme disaient nos naïfs ancêtres, il était allé en saintes fleurs du Paradis, *in cælis* continuer *quod et in cellis.*

Il était, enfin et sans restriction, « le bienheureux... »

R. I. P.

XI. — R. P. Ernest LAMBOT, 1878-1923 (1180).

La mort du Père Ernest Lambot, survenue le 1er juin 1923, ne fut pas une surprise pour ses confrères Oblats de la Colombie-Anglaise : il y avait plusieurs années qu'il souffrait d'une maladie qui ne pardonne point. Mais pour tous elle fut une cause de peine sincère et de profonds regrets : il avait, durant sa carrière de Religieux missionnaire, montré un si bon esprit et fait preuve d'un dévouement si entier au service des âmes !

Ernest Lambot était Belge, — originaire de Petit-Fays, petite paroisse au sud de la province de Namur. Il naquit, le 6 décembre 1878, au sein d'une de ces familles patriarcales de modestes cultivateurs dans lesquelles les traditions de foi et de loyauté se sont, grâces à Dieu, maintenues absolument intactes.

Deux de ses frères se sont consacrés au Divin Maître dans la Compagnie de Jésus. Élève lui-même d'un collège tenu par les Jésuites, à Namur même, quel fut l'attrait particulier qui l'attira vers les Oblats ? Nous l'ignorons. Quoi qu'il en soit, au mois d'août 1896, Ernest Lambot frappait à la porte du Noviciat de Saint-Joseph du Bestin et, prenant le saint habit le 7 septembre suivant, devenait le premier Novice du Père Joseph Barbedette.

La première obédience qu'il reçut, après avoir prononcé ses vœux d'un an, le réjouit beaucoup, car elle l'envoyait à Rome, la ville des souvenirs et le centre du Catholicisme. Les sept années qu'il passa au Scolasticat (1897-1904) peuvent se résumer en ces deux mots : travail constant et piété de bon aloi.

Le Frère Lambot était un travailleur. De pair avec l'étude des sciences philosophiques et théologiques, il s'adonnait à l'étude des mathématiques et des langues orientales, — ainsi que des Catacombes romaines, qui n'eurent plus de secrets pour lui. Ces solides études furent dûment couronnées par les lauriers de docteur en philosophie et en théologie.

Les travaux manuels, non plus, ne lui déplurent jamais. Il avait appris, par lui-même, toutes sortes de petits métiers ; et, somme toute, il n'y réussissait pas trop mal. Au Bestin, il fut le mécanicien de son Père Maître. A Roviano, durant les vacances, on l'a vu, tour à tour, faire office de maçon, charpentier, couvreur, peintre, etc., etc., — tout, enfin, selon les besoins et les circonstances. En Colombie, il continua à se montrer mécanicien émérite : il voulait avoir le fin mot de toute nouvelle pièce de mécanisme. Il vissait et dévissait ses bicyclettes, — plus tard, son moteur électrique, — et, finalement, son automobile. D'aucuns, parmi ses compagnons, l'appelèrent « le Grand Dévisseur ».

Tous ceux qui ont connu le Père Lambot seront, je crois, unanimes à proclamer la bonté de son caractère. Un caractère heureux est un vrai charme dans une communauté ; les compagnons de notre Oblat trouvèrent en lui ce trésor. Un peu timide, peut-être, — extérieurement, du moins — il était gai, cependant, et plein d'une simple franchise faite d'entrain et d'abandon. Qu'il s'en tînt à ses idées, parfois, d'une façon plutôt opiniâtre, on ne pourrait le nier ; mais la bonté de son caractère prenait vite le dessus, et tout était pour le mieux.

Le Fr. Lambot, profès le 8 septembre 1898, eut le bonheur de franchir, à Rome même, les différents degrés

de la hiérarchie ecclésiastique, jusqu'au Sacerdoce inclusivement : tonsuré le 1er avril 1899, il fut promu aux Ordres mineurs le 15 avril 1900, au Sous-Diaconat le 6 avril 1901, au Diaconat le novembre 1901 et, enfin, à la Prêtrise le 29 mars 1902.

A la fin de son scolasticat, il reçut son obédience pour la Colombie-Britannique et arriva à New-Westminster, en septembre 1904. Pendant 19 ans, il devait s'y dépenser au service des âmes, sous la direction de la sainte obéissance. Durant ces années, le Père Lambot a occupé trois postes, seulement. Chargé, d'abord, de la direction du Collège Saint-Louis à New-Westminster (janvier 1905), il fut, ensuite, Missionnaire à Greenwood sur la frontière ou *Boundary* (8 janvier 1911) et, finalement, Directeur de la Mission Saint-Eugène à Cranbrook dans le Kootenay (15 mai 1912). Sa vie active n'a jeté, au dehors, presque aucun éclat ; elle a, pourtant, été grande et noble devant Dieu, riche en mérites à ses yeux et aux yeux de ses anges.

De 1905 à 1910, le Père Lambot, avons-nous dit, fut chargé du Collège Saint-Louis. Il lui fallait surveiller les études, les récréations, les promenades, les repas et les dortoirs. Il n'avait pour l'aider que le bon Frère Joseph Bétancourt ; car les deux professeurs laïques s'occupaient, exclusivement, de leurs classes respectives. Cette tâche de directeur était loin d'être une sinécure ; pourtant, son zèle ne s'en contentait pas, — il était, également, Aumônier de l'Orphelinat et, une fois par mois, il allait donner un sermon aux Italiens de Vancouver.

Après cinq ans de dévouement à New-Westminster, le Père fut envoyé par ses Supérieurs dans les Missions du *Boundary*. Il s'y occupa, surtout, de la desserte des paroisses de blancs à Grand-Forks et à Phœnix. Comme Missionnaire-curé, le Père Lambot a laissé de bons souvenirs partout où il est passé. Il ne fut, sans doute, pas un orateur ; il éprouvait même une certaine difficulté à parler en public ; mais ses instructions étaient substantielles et pratiques. Il aimait beaucoup à faire le caté-

chisme ; et ses élèves se rappellent encore les explications qu'il leur donnait de toute son âme.

En 1912, notre Oblat devient Missionnaire des sauvages dans le Kootenay et Directeur de la Résidence de Saint-Eugène. Son champ d'action était vaste, puisque les quatre réserves, où se trouvent les Indiens de la tribu des Kootenays, sont éloignées de plusieurs centaines de kilomètres les unes des autres. Ici encore, le Père a fait de son mieux pour le bien spirituel de ses ouailles. Une des preuves les plus convaincantes de cette assertion, c'est son ardeur à apprendre leur langue. Quelle tâche ardue ! Pourtant, après une persévérance admirable, il en était arrivé à parler correctement le *kootenay* et, à sa mort, l'Oblat studieux laissa un dictionnaire et un catéchisme en cette langue.

Une maladie d'estomac faillit, en 1916, emporter de ce monde le Père Lambot. Il eut à subir plusieurs opérations, à l'Hôpital Saint-Eugène de Cranbrook. A plusieurs reprises, on le crut perdu. Quelques jours se passèrent, et le Père quittait l'hôpital, où il avait été si bien soigné par les Sœurs de la Providence, et s'en retourna à Saint-Eugène, au milieu de ses Indiens.

Le bon Missionnaire ne réalisa pas, durant plusieurs années, la gravité de sa maladie. Les crises arrivaient et s'en allaient, et le Père Lambot se croyait de plus en plus fort. En 1919, il revit sa chère Belgique ; mais le voyage ne produisit aucun résultat pour l'amélioration de sa santé...

Comme un vrai soldat, le Père est mort, pour ainsi dire, les armes à la main. Au printemps de 1923, un ordre formel de ses Supérieurs l'appela à l'Hôpital Sainte-Marie, à New-Westminster. C'est là qu'après quelques semaines de souffrances, il remit à Dieu sa belle âme de prêtre et d'Oblat, le 1er juin 1923, à l'âge de 44 ans, dont 25 de vie religieuse et 21 de sacerdoce.

R. I. P.

XII. — R. P. Ovide VÉDRENNE, 1831-1889 (302).

Jean-Ovide Védrenne naquit à Sarlat, Diocèse de Périgueux, le 25 mars 1831, d'une honorable famille de négociants de cette ville.

Il eut le malheur de perdre sa mère, à l'âge le plus tendre. Son père, engagé dans les affaires et imbu des préjugés de l'époque, ne put s'occuper de l'éducation de ses enfants, avec la sollicitude désirable ; et le jeune Ovide grandit, n'ayant guère sous les yeux que les exemples d'indépendance et de laisser-aller que lui donnaient ses frères aînés.

Doué d'un caractère ardent et gai, d'une intelligence prompte et d'une heureuse mémoire, il fit, comme externe, de brillantes études au Collège de Sarlat. Mais les événements de 1848, auxquels il voulait avoir sa petite part, en compagnie des jeunes exaltés de son âge, le dégoûtèrent de ces études — qu'il ne termina pas.

S'étant compromis par ses idées avancées et traduites en actes, il eut à comparaître devant la justice et fut mis en prévention pour quelques jours. Le triomphe que lui ménagèrent les amis, à sa sortie de prison, ne fit que l'exalter : il aimait, plus tard, à raconter cet incident, qui avait aidé à enraciner davantage dans son esprit les idées républicaines. Cette disposition d'esprit ne le quitta plus : il vit avec joie l'avènement de la République, en 1870, et, malgré l'horreur et le dégoût que son intelligence éclairée de la foi lui faisait sentir à la vue des iniquités du temps présent, jamais il ne crut devoir désespérer des beaux jours d'une République, au beau pays de France...

Ovide, ne se sentant pas de dispositions pour le commerce et indépendant comme il l'était, ne pensait qu'à la carrière des armes. Il se prépara donc à entrer à l'École navale puis à Saint-Cyr, mais il ne put y réussir,

La liberté dont il jouissait, l'abondance d'argent envoyé par sa famille pour payer livres et trimestres, — et qu'il dépensait à tout autre chose avec ses amis, — son goût des aventures, etc., tout cela contribua à le détourner des études sérieuses, et il s'engagea dans un régiment de zouaves, à l'âge de 20 ans.

Zouave, il en eut les qualités et les défauts. En Kabylie, il combattit les Bédouins, avec autant d'ardeur qu'il en mettait à tracer ou niveler les routes, aux jours de paix. C'était une gloire d'aller au soleil, crâne dénudé, et de se faire noircir la peau ; et on se disait fils du Prophète, quand on ne pouvait se procurer, autrement, ce qu'on voulait. Il fit comme les autres. Il ne connut pas, cependant, le « sac à farine », — cette fosse réservée aux lâches qui brisaient leurs armes ou refusaient d'avancer...

Il était en Afrique depuis trois ans, quand éclata la guerre de Crimée : son régiment dut partir.

En Crimée, il resta, tout le temps de la guerre, exposé à la mort, dans les tranchées, la boue et la neige, sur les champs de bataille de Sébastopol, de Balaklava, d'Inkermann...

Un soir, il fut trouvé gisant, sans connaissance, sur le chemin. Il venait de toucher une somme importante, envoyée par ses parents : et quelqu'un l'avait filé, frappé par derrière, volé et laissé pour mort.

Le choléra décima son régiment, à la suite d'une reconnaissance, faite au loin et sous la pluie. Puis vinrent le typhus et le scorbut, qui le clouèrent lui-même sur un lit d'hôpital, à Constantinople. L'aumônier vint le voir ; mais il fut traité de vampire. La bonne Sœur, cependant, lui fit accepter une médaille — qu'il garda longtemps et qui fut, sans doute, un palladium. Et il se rétablit...

De retour en France, après un service de sept ans, il pensa, un moment, que sa carrière militaire était terminée. Il se fit, tour à tour, garçon de magasin et employé aux chemins de fer ; mais sa nature bouillante ne trouvait pas son compte à aligner des colis ou des

rayons de toile, — il lui fallait la vie des camps et le cliquetis des armes...

Il était, de nouveau, sous les drapeaux, quand éclata la guerre d'Italie. A Magenta et à Solferino, la mort fauche à ses côtés ; mais, chevalier sans peur, il va de l'avant, — s'apercevant à peine de deux coups de feu qui le blessent au petit doigt et aux flancs. Tombé, mais relevé aussitôt, il court à la victoire...

Son second temps de service fini, il rentre au foyer, — où son vieux père le reçoit à bras ouverts, aussi fier que s'il avait affaire à un Maréchal de France. Hélas ! ce fils, qui — par son éducation, son intelligence, sa bravoure — eût pu arriver aux meilleurs grades, s'était souvent fait dégrader pour son inconduite et ne pouvait étaler que des galons de sergent...

Mais une vie sédentaire au pays lui pèse. Il se rappelle le bivouac et l'odeur de la poudre : les victoires passées et futures sont l'objet de ses rêves. Mais la France compte ses lauriers : elle ne se bat plus. Que faire ? Un instant, le mirage du mystérieux pays de Chine brille à ses yeux : des démarches sont faites auprès du Gouvernement, mais elles n'aboutissent pas. Dieu se réservait cette âme pour le service du vrai Fils du Ciel.

Enfin, le *condottiere* Garibaldi fait parler de lui : les bandes révolutionnaires font des prouesses sous ce beau ciel d'Italie — qu'il connaît. Ovide ne sait ni pourquoi ni contre qui on se bat : qu'importe ? C'est un drapeau comme un autre ; l'idée de la grande république universelle se réveille en son âme. « J'irai », se dit-il. Et le voilà parti pour rejoindre Garibaldi. Mais Dieu l'attendait, chemin faisant.

A Marseille, — où il s'arrêta, quelque temps, pour jouir de son reste d'indépendance absolue — il mena grand train, si bien qu'il se trouva vite à bout de ressources. Il écrit à ses parents, demandant de l'argent — qui n'arrive pas. Il commence, alors, à réfléchir : *Fodere non valeo, mendicare erubesco...* Quelques jours, il promène une existence de dégoût, de désœuvré ; et mille

pensées noires traversent son esprit. « La fin sans doute eût été tragique », dit-il plus tard, « si DIEU, dans des vues miséricordieuses sur mon âme et sur nombre d'autres, n'eût mis sur mon chemin un de ses anges. »

Le digne abbé Casenave, Curé d'une paroisse de Marseille, le rencontre un jour. Une lumière se fait, soudain, dans son esprit : il doit une réparation à la robe noire qu'il insulta, dans son délire, au pays du Sultan. Confus de lui-même, il est changé : ce n'est plus le viveur d'autrefois, le galant guerrier, le zouave aux fières allures et ne croyant à rien, c'est un agneau docile aux conseils d'un pauvre pasteur d'âmes. « Ovide, Ovide, pourquoi me persécutes-tu ? Que vas-tu faire avec les ennemis de mon Christ ? » Et Ovide est bouleversé : il ne sait encore que répondre. Dans quelques jours, en pleine lumière, il dira : *Seigneur, que voulez-vous que je fasse ?* En attendant, il eut des conférences avec le bon prêtre et médita les oracles de l'*Imitation de Notre-Seigneur*...

Plus de doute : DIEU l'appelait. Et, sans retourner dans sa famille, il se livre au R. P. François BERMOND, Provincial du Midi, qui le dirige sur l'Osier. C'était en octobre 1866.

L'élu de la grâce — tombé, non à la renverse, à la façon de ceux qui résistent, mais la face contre terre, s'humiliant et adorant — ne cessera de répéter le *Quid retribuam*, qui le soutiendra dans les luttes de l'apostolat et sera son dernier chant, à l'heure suprême, sur la fin d'une vie religieuse immaculée.

Après une postulance de quelques jours, le cher Frère prit l'habit, le 31 octobre, et commença son noviciat. Le saint et regretté P. Joseph ROULLET était, alors, Maître des Novices ; et ceux-ci étaient une dizaine.

Mais, quelque forte que soit une résolution, quelque sage la main qui gouverne, quelque douce et bienveillante la société qui nous entoure, il faut bien avouer que la vie orageuse du monde et des camps ne prépare guère à la régularité, au silence, à la formation religieuse.

D'abord, le cher Frère eut à se rappeler son latin. Ce fut très pénible pour une cervelle de 36 ans, cuite au

soleil africain et malmenée par les fièvres. A l'office, son *Jube, Domine, miserere nobis* fit rire, plus d'une fois, la bande joyeuse. Au *Te Deum*, il voulait absolument au *Rege eos* substituer *Imperatore eos*, parce que, disait-il, « nous vivons sous l'Empire et non sous la Royauté ! » Qu'eût-ce été, si nous avions eu alors la République ?... La lecture des *Règles* se faisait à coups de dictionnaire. Et les rubriques, — science nouvelle pour un zouave ? Il les apprit, cependant, assez bien pour dire la sainte Messe et son bréviaire mieux qu'on n'eût pu s'y attendre ; et, quand, après 16 ans de mission, il eut, pour la première fois, à chanter une grand'Messe, les Indiens n'y virent que du bleu.

Les exercices du noviciat, uniformes dans leur variété, lui semblaient avoir quelque chose des exercices militaires. La matière et la fin différaient, mais rien ne l'étonnait plus, et il les fit de son mieux. La mortification corporelle trouva en lui un partisan d'autant plus chaleureux qu'il éprouvait le besoin d'expier et de refaire le nouvel homme.

Ses rapports avec les Novices étaient ceux d'un homme de bonne éducation et qui comprend sa position. La jeunesse turbulente, inconsciente, naïve mais intelligente, avait des égards pour ce vieux serviteur de la patrie, objet d'un travail extraordinaire de la grâce. Jamais on ne se permit d'allusions blessantes à des tâtonnements ou des ignorances qui paraissaient si naturels. Les Novices étaient trop raisonnables pour lui dire le *Tarde venisti* — que des écoliers adressaient, jadis, à un saint. Et lui-même, reconnaissant de ce respect et de ces déférences, contribuait à la joie, au sans-souci communs, par ses bons mots et la participation aux jeux. Il évita de blesser les oreilles pies de ses frères par le récit d'histoires plus ou moins saugrenues — qu'il se permit, plus tard, avec ses aînés ou ses cadets devenus grands et cuirassés contre les microbes de ce monde.

Ne comprenant pas qu'on se donnât à Dieu à demi, il jugea à leur valeur les recrues de saison qui gardaient,

au noviciat, les allures et les manières de faire et de dire d'un autre âge ou d'autres sphères : ces recrues ne persévéraient pas. Quant à lui, il répétait son *Quid retribuam* et se renouvelait dans ses bonnes résolutions.

Dieu, cependant, permit qu'une ombre se dessinât sur sa toile spirituelle et qu'elle y restât, tout le temps de son noviciat, pour l'éprouver et l'épurer. Il s'imagina que le bon Père Maître se défiait de lui et le prenait pour un franc-maçon à robe longue... Dans le temps, on parlait, en effet, d'essais de ce genre de la part de la bande infernale ; mais, si on fit allusion à une personnalité quelconque, personne ne songea viser notre bon Frère.

S'ouvrit-il de cette tentation au Père Maître ? Il est probable que non : l'épreuve n'eût pas duré. En tous cas, personne n'en sut rien, alors, et l'ombre noire fut supportée avec calme et force. Mais qu'on s'imagine le P. Védrenne, franc, tout d'une pièce, sans arrière-pensée, un vrai converti de la troisième heure, — comme l'ont bien prouvé ses 22 ans de vie religieuse — sous l'impression d'un tel cauchemar et se disant « *On ne me croit pas* », et nous serons en présence d'une vertu peu ordinaire... On comprendra, toutefois, que l'inscription de son nom aux registres de la secte, sous la rubrique de « louveteau », comme fils d'un père affilié, autorisât l'esprit de ténèbres à hanter cette âme -- qui lui échappait et qui, ayant toujours traité de niaiseries les simagrées des loges, n'avait jamais voulu leur appartenir.

Ainsi se passa, dans la solitude du Manrèze oblat, cette année d'épreuves — fortement supportées mais qui contrastaient tant avec celles éprouvées dans les camps et la vie mondaine. Le Dieu de sa première Communion s'était révélé à lui : une nièce aimée, pure et innocente colombe, s'était immolée pour le retour du prodigue, quand le tourbillon du monde l'agitait, et elle continuait par l'hymne de la reconnaissance à cimenter l'union d'amour qui unissait, à jamais, cette belle âme à son Dieu. Notre cher Frère avait épuisé la coupe des

plaisirs, mais rien n'égalait celle que lui servait la vie religieuse. Plus d'illusion possible : il ira jusqu'au bout.

Les vœux d'un an ne se faisaient pas, alors, après la première année de noviciat. En novembre 1867, le Novice fut dirigé sur le Scolasticat d'Autun.

Là, commencent des épreuves d'un nouveau genre. Les jeunes philosophes étudient San-Severino. Ce latin classique, difficile à comprendre dans les mots et dans ce qu'ils signifient, déroute le zouave du Bon Dieu : il ne trouve plus le temps de traduire et de s'inoculer la doctrine, — ce qui lui vaut de son professeur des compliments comme celui-ci :

— « Zouave, vous raisonnez comme une oreille d'âne ! »

Que faire ? On a pitié de lui : il travaille. Quand, sac au dos, il allait au feu, il n'était jamais le dernier, et il ne lui venait pas de ces faiblesses forçant à déboucler : un livre le fera-t-il reculer ? Non... Aussi suivit-il ce cours — qu'il aima, passionnément, et pour les beautés qu'il ne soupçonnait pas et pour les vérités qui satisfaisaient son intelligence...

Enfin, arriva le jour tant désiré de sa définitive consécration à Dieu. Après une retraite de huit jours, qui ne fut qu'un hymne d'amour et de reconnaissance, le 1er novembre 1868, d'un front serein et d'un cœur sincère, il prononça ses vœux — promesses d'éternel service au Roi des rois. Le divin Maître cimenta l'union de son Sang divin, lui donna sa croix, arme glorieuse et signe authentique d'une délégation, et le blanc scapulaire de sa divine Mère, qui protège mieux que la cuirasse.

Cette consécration à son Dieu sera éternelle. Deux ans passés à son service lui avaient révélé les douceurs du joug divin et que là seulement est le vrai bonheur. Vingt ans de mission, loin de la patrie, sous un ciel de feu et au milieu des privations, vingt ans de fidélité à Dieu prouveront assez la sincérité du sacrifice.

Une seconde année de scolasticat lui permit de commencer sa théologie. Ces matières étant plus attrayantes que celles de la philosophie ; et, l'habitude des études étant revenue, le cher Frère jouira davantage du beau

temps du scolasticat. Il satisfera ses maîtres et sera toujours le gai, respectueux, aimant compagnon. Sa piété se fortifiait, à l'exemple des fervents, et, les illusions généreuses revenant avec l'innocence, il pensait aux Missions étrangères...

Il reçut les Ordres mineurs, en 1869, et son obédience pour Ceylan, en septembre de cette même année.

Grande fut sa joie d'avoir ainsi l'occasion d'annoncer au loin le Nom du grand DIEU qu'il avait oublié jadis mais qu'il aimait maintenant et voulait voir aimer de tous.

— « Je réparerai », disait-il, « aux avant-postes de l'armée active du Bon DIEU, mes erreurs passées. DIEU aura pitié de moi, verra ma bonne volonté, et je le servirai comme je pourrai... Oui, mon DIEU, donnez-moi la grâce de vous servir, en mission, le temps que j'ai perdu, au service du monde. »

Sa prière fut exaucée, et ce sera sa consolation, à ses derniers moments...

Il fit une visite de quelques jours à sa famille, sur laquelle il fit d'autant meilleure impression qu'on l'avait vu, trois ans auparavant, Saul indompté, en partance pour rejoindre un impie *condottiere*. Et, le 29 novembre, en compagnie de deux de ses Frères, il disait un éternel adieu à la patrie.

La traversée se fit sans incident extraordinaire. Le 8 décembre, il vit — de l'œil de la foi, à travers l'espace — les magnifiques assises du fameux Concile du Vatican, qui s'ouvrait, et il aima davantage cette Église, toujours jeune, dont, en fidèle chevalier, il portait les couleurs.

Il se croisa en mer avec son bien-aimé Évêque et Père, Mgr BONJEAN, qui se rendait au Concile ; mais on ne se vit que par le cœur.

Enfin, le 20 décembre, il abordait à Pointe-de-Galles. Et, un mois plus tard, il était à Jaffna.

Il se mit, aussitôt, à l'étude des langues. Mais qu'on juge de l'effet, sur un cerveau de 40 ans, de ce tamoul aux phrases longues d'un arpent, dont les mots s'élident et s'enchevêtrent, sans ponctuation, ayant les complé-

ments en avant et les verbes en arrière, — langue cultivée, ayant des règles, bourrée de mots sanscrits, ayant des lettres plus baroques les unes que les autres et des sons à la prononciation desquels il faut se disloquer la mâchoire. Ce sera un dur apprentissage ; mais on en a tant vu et on a tant essayé de choses, qu'on arrivera bien à bout de celle-ci...

A cette gymnastique de l'intelligence et des muscles, le cher Frère avait à ajouter les études théologiques — dont le sérieux n'est guère favorisé par un climat de feu, l'âge avancé et un certain laisser-aller inévitable entre deux élèves et un maître qui a maintes occupations.

L'amour de Dieu et le désir de se rendre vite utile, à l'exemple des jeunes et des vieilles barbes qui arpentent déjà le terrain apostolique, font seuls surmonter les obstacles d'une telle formation : notre cher Frère ne manque pas de ces excitants.

En 1870, arrivèrent les nouvelles de la triste Guerre. Les premiers succès suivis bientôt de défaites continues, — la chute de l'Empire, — la Commune, — l'avènement de la République et de Thiers au pouvoir : tout cela se déroula, à ses yeux, comme un drame émouvant. Cet esprit, habitué à la victoire, ne pouvait se faire à la pensée de la défaite : aussi quelle fièvre de nouvelles et que de tristesses !... Mais, désormais, il voyait les choses à leur vrai point de vue : les définitions du Concile, celle surtout de la question vitale de l'infaillibilité papale, entretenaient, chez lui, l'enthousiasme religieux, qui laisse loin derrière lui les incidents de la politique...

Enfin, le 19 décembre 1871, il est, avec deux de ses Frères, ordonné prêtre, par Mgr Bonjean, à Jaffna. Le voilà arrivé au terme de ses désirs : désormais, il unira l'action à la prière, il touchera du doigt l'action de la grâce sur les âmes, la vue des pécheurs excitera sa pitié et son zèle ; mais, comprenant par lui-même que le coupable peut et doit se convertir, il souffrira davantage de son obstination. On l'enverra où on voudra : il ira partout. Certaines Missions, réputées difficiles et insalubres, lui seront fixées : pas un murmure ne s'échappera

de ses lèvres. Il saura, toutefois, ce qu'il aura à souffrir ; parfois même, au départ, il ne sera pas encore remis d'une fièvre. N'importe : il partira, quand même. Toutes nos Missions tamoules lui furent connues par le ministère qu'il y exerça ; et celles même en pays singhalais, il les vit en passant, et en remplaçant pour un temps le Missionnaire local, bien qu'il ne connût pas la langue singhalaise — dont l'étude eût été pour lui une surcharge dangereuse...

En 1873, il est envoyé à Putlam (130 milles de Jaffna). Son premier sermon, écrit sur papier rose, qu'il devait débiter en l'honneur de Saint Antoine de Padoue, devant une population un peu arriérée, ce sermon, dis-je, est devenu légendaire. Le cher Père vit les étoiles, à 10 heures du matin, oublia son texte, ne retrouva plus le papier rose, déposé sous ses yeux pour qu'il y pût recourir au besoin, et se retira avec le rare succès de n'avoir pas endormi son auditoire.

Il ne se découragea pas pour si peu. Grâce à une volonté de fer et à un travail inouï, il arriva à se dominer et à maîtriser assez la langue, pour pouvoir prêcher devant des auditoires choisis et en être compris : et, quand il lui arrivera encore d'oublier son sujet, il sourira, bénira son monde et retournera tranquillement à l'autel...

De Putlam il va à Mirussuvillu (18 milles au nord de Jaffna). Il y a affaire à une population de 2.000 âmes, dispersées entre 16 églises. Il s'y acharna à détruire la sorcellerie et les superstitions, auxquelles s'adonnaient quelques-uns de ses chrétiens ; il sut découvrir des abus de confiance et s'efforça d'isoler du troupeau les apostats qui avaient gardé de l'influence. C'est là qu'il fit connaissance avec le Gouverneur, Sir Gregory, qui visitait le pays. Ses allures martiales, son parler franc et imagé captivèrent l'illustre visiteur, qui se montra plein d'égards, promit de prendre en considération les améliorations sanitaires qu'il proposa, et garda de l'entrevue un si bon souvenir que, quelques années plus tard, de retour à Ceylan, après s'être retiré des affaires, il

demanda, à notre cher évêque, des nouvelles du zouave « du Pape » qui lui avait tant plu.,.

De là, le P. VÉDRENNE est dirigé sur Pessalai (Mannar ouest, 60 milles de Jaffna). Il y trouva 3.000 chrétiens et 14 églises. La majeure partie de ses gens sont Paravers, descendants des convertis de Saint François Xavier. Fiers de leur caste, peuple à tête dure, ils sont superstitieux et ne voient de remède au manque de poisson que dans la représentation de drames licencieux. Des argousins tentèrent de lui prouver la nécessité et l'utilité des superstitions. Tête du Missionnaire ! Jugez... Il lutta contre un usurier fameux, dont il prédit, à courte échéance, la dispersion des biens mal acquis, — ce qui arriva. Il était là, durant la terrible famine qui affligea l'Inde, en 1877 ; et sa Mission, étant le débarcadère des *coolies* de la côte, qui se rendent dans nos montagnes aux plantations de café, fut la première visitée par le choléra — qui, d'ailleurs, chaque année, y fait des victimes. Envers hommes et éléments, le cher Père opposa toujours un front serein, mais que de vertu et de force morale il lui fallait pour rester dans un tel milieu et vouloir y faire du bien ! Ce furent deux ans de mérites et de sacrifices...

En 1879, il est envoyé, comme aide, à Kurunegala, au centre de l'île, chez une population paisible et mêlée — mais où domine l'élément singhalais. Les espiègleries des enfants de l'orphelinat excitent sa bile, parfois, mais il a, pour se dérider, le voisinage d'un couvent de nos bonnes Sœurs...

De là, remontant 180 milles vers le nord, il se retrouve à Jaffna, où il aide ses Frères...

La fièvre chasse de Mullaitivu le Missionnaire résidant ; et le voilà, pour deux ans, chargé des 900 chrétiens dispersés dans les huit églises des côtes et des 500 autres dispersés dans les 15 églises de l'intérieur du Vanny. Lui-même n'était pas encore bien remis d'un accès de fièvre, quand il partit ; mais l'obéissance chanta victoire. Ce pays de mission, s'il en fut, — fameux par son insalubrité et la rudesse de ses habitants, qu'il

faut aller dénicher dans les bois, sur le bord des étangs, au milieu des rizières, — n'a rien d'attrayant pour la nature. Les jeunes imaginations trouveraient du beau dans ces sauvages horizons ; mais, à 50 ans, après 14 ans de la vie des camps et 12 ans de mission, il faut du courage et de la foi pour se plaire à pareille vie. Notre cher Père aimait à raconter ses aventures, les difficultés qu'il rencontra sur sa route ; et, comme il semblait amener la pluie sous son parasol, le Vanny lui en était reconnaissant et l'appelait « le *swami* qui fait pleuvoir »...

Enfin, la fièvre le pousse 60 milles au sud, sur Trincomalie. Là, il retrouve des soldats. Officiers et marins de l'Amirauté aiment à le voir : il est invité à des dîners, des drames, où tout se passe convenablement. Sa foi est si robuste, qu'il est pour tous un sujet d'édification...

De là, il remonte au nord : il fut à Valikamana-Est un an, chargé de 1.900 chrétiens et de neuf églises. Là, il sentit ses forces diminuer sensiblement. Son peuple — appauvri par des cyclones récents, par le manque d'eau, des procès et préjugés de caste — avait cet esprit étroit, tracassier, que donnent la misère et la lutte pour la vie. Le cher Père est accusé de n'être là que pour manger du riz, lui qui n'en mangeait pas un boisseau par an. La vue des chefs d'église, qui se disputaient entre eux parce que les uns réussissaient mieux que les autres à s'approprier les oripeaux de chapelles tombant en ruines, la vue d'injustices criantes, d'oppression du faible par le fort, de prétentions insoutenables, tout cela affecta beaucoup le pauvre Père, — et l'autorité se crut en droit de retirer le Missionnaire, pour un temps...

Kurunegala, à cette époque, développait son rayon d'action : les chapelles s'élevaient de-ci de-là, et le Missionnaire ne pouvait suffire à la tâche. Le Père Védrenne y revint, en février 1885, et y resta jusqu'en septembre 1887. Il y rendit tous les services possibles ; et, pour se rendre plus utile, il pensa apprendre le singhalais, — mais il dut y renoncer : ce n'était plus de son âge. Durant les fréquentes absences du Missionnaire, dont il aurait voulu avoir encore les jambes, il tint

ferme au poste. Sa compagnie fut recherchée des *gentlemen* anglais, auxquels il savait, en temps utile, dire de bonnes vérités. Longtemps après son départ, on s'informait de sa santé : « Comment va le zouave ? le capitaine ?... »

Plein d'admiration pour le ministère de zèle auprès des prisonniers condamnés à mort, il eût voulu savoir assez la langue pour les convertir, les accompagner à la potence, et là, « devant le monde, je les embrasserais pour leur montrer mon amour... » Oh ! oui, il aimait les âmes !...

A l'occasion du jubilé de la Reine Victoria, il parut dans les cérémonies publiques, avec ses décorations. Elles firent bon effet ; pas un Anglais n'en avait ; et l'un d'eux, qui n'était pas né lors de la Guerre d'Orient, exprima hautement sa jalousie de voir l'effigie de sa Reine briller sur une poitrine française. Le cher Père, qui ne cherchait pas la gloriole, croyait par là honorer le Gouvernement de son pays d'adoption ; quant à lui, il appelait ses médailles « sa batterie de cuisine »...

Cependant, en dépit du repos relatif dont il jouissait, il sentait diminuer ses forces. Il le dit à son compagnon, et une consultation fut décidée. En août 1887, un habile Docteur de Colombo l'examina, constata la pauvreté de sang, l'excitation extraordinaire du système nerveux : il commanda le repos absolu et un changement immédiat vers les côtes...

Le 30 septembre, il rentrait à Jaffna. Là et, suivant les saisons, dans différentes stations sanitaires de la presqu'île, il fut le compagnon assidu et dévoué du regretté P. Jean Smythe, qui se consumait dans une maladie de langueur...

A la mort de ce Père, il fut trouvé assez valide pour servir d'aide au Missionnaire de Batticaloa, à 150 milles de Jaffna. Là encore, il chercha à se rendre utile ; mais le fourreau était usé...

En mars 1888, il repassait à Kurunegala, où il resta un mois, pour remplacer le Missionnaire, qui devait s'absenter, et d'où il se rendit à Colombo voir un de

ses vieux amis contre-amiral, qui revenait des mers de Chine et lui donnait rendez-vous...

Enfin, l'appétit devint nul, plus de sommeil, la vue faiblissait, l'enflure des jambes augmentait : le dénouement était proche.

Le *steamer* le débarqua à Jaffna dans les premiers jours d'avril. Les docteurs, consultés, déclarèrent la maladie de cœur et l'hydropisie trop avancées pour entretenir l'espoir d'une guérison. Le cher Père en reçoit la nouvelle avec calme :

— « Un zouave », dit-il, « ne tremble pas devant la mort... J'ai servi le monde 22 ans, et il y en a 22 que j'ai commencé à servir DIEU, dans la vie religieuse... Je suis heureux de mourir : ma tâche est finie et mon heure venue... Je suis heureux de mourir..., et de mourir dans la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée... »

Il se prépara à recevoir les sacrements... Puis, laissant son cœur s'épanouir à la reconnaissance et à l'amour, il dit aux Pères qui l'assistaient :

— « Je chanterai éternellement les miséricordes du Seigneur... Que rendrai-je à DIEU pour tout ce qu'il a fait pour moi ! Il m'a tiré des dangers du monde... Que les voies de DIEU sont mystérieuses !... Si j'étais mort sur les champs de bataille, je n'eusse pas été préparé !... »

Sa patience et sa résignation à la volonté de DIEU furent admirables : il semblait oublier ses souffrances, pour consoler ses visiteurs. Dans son agonie, il répétait, avec foi et ferveur, les oraisons jaculatoires qui lui étaient suggérées...

Enfin, le 7 du beau mois de sa Mère Immaculée qu'il avait tant aimée et servie, à 2 heures du soir, le R. Père VÉDRENNE s'endormit paisiblement dans le Seigneur...

Le lendemain, une Messe de *Requiem* fut chantée, *corpore præsente*, et la multitude des fidèles prit part au deuil commun.

Dans la foule, on remarqua le Préfet de la province et sa dame, qui, marchant aux côtés du char funèbre, se faisaient honneur d'honorer de leur présence le « zouave du Pape »...

Au champ du repos, le cher Père sommeille aux côtés du regretté P. Patrice O'Flanagan — qui, jadis, au scolasticat, lui inspira le choix de la Mission de Ceylan et qui ne l'a précédé que de quatre mois dans la tombe...

Du jour où, frappé sur le chemin de la persécution par une grâce de choix, le R. Père Védrenne eut dit son *Domine, quid me vis facere ?* et qu'il sut qu'il devait servir notre chère Congrégation, il ne se démentit pas, un instant. Il ne connut pas ces découragements, ces retours, ces regrets d'une vie facile éprouvés par d'autres. Par générosité d'âme, il avait servi son pays ; mais il avait oublié son Dieu, et la vue du danger des batailles ne l'avait pas éclairé. Une série d'événements le conduisent à l'impossibilité de faire, humainement, quoi que ce soit ; et c'est au moment où il se dispose à quitter son pays, pour suivre les bandes indisciplinées d'un impie, que la Vierge Immaculée — qui avait protégé le berceau de son enfant, au jour de son Annonciation — veillait encore sur lui, du haut de son roc de la Garde, et lui obtenait de son divin Fils la grâce de la conversion. Un bon cœur ne pouvait oublier cela : aussi le cher Père revenait, sans cesse, à ce souvenir, dans ses joies et ses peines, et en éprouvait ce bien-être qui fait aller de l'avant.

Exemplaire dans sa vie religieuse, il était fidèle à ses exercices. Fidèle, également, aux ordres de ses Supérieurs pour la direction des Missions, il savait commander, parce qu'il savait obéir, et il exigeait l'obéissance de ses chrétiens...

Les Missions de Ceylan n'oublieront pas ce bon religieux, au zèle ardent, desservi moins par des actions d'éclat que par les vertus qui l'ont tenu, 20 ans, au poste du dévouement, malgré des difficultés extraordinaires.

Ses Frères, qu'il aimait et consolait dans leurs peines, se consolent de la perte, sur terre, de ce fidèle serviteur par l'espérance qu'ils comptent, au ciel, un protecteur de plus.

R. I. P.

DOCUMENTS A CONSULTER

IV. — Les Oblats du Diocèse de Quimper [1].

Le Diocèse de Quimper et de Léon (Bretagne) a, jusqu'à ce jour, fourni à notre Congrégation 99 Pères, 17 Scolastiques et 20 Coadjuteurs, — soit 136 sujets.

De ces 136 sujets, sont encore en vie 63 Pères, 14 Scolastiques et 16 Coadjuteurs, — soit 93 vivants.

Les défunts sont au nombre de 43 : 36 Pères, 3 Scolastiques et 4 Coadjuteurs, — soit 43 défunts.

a) RR. PP. :

1.	242	LeBescou Jean, Kerfeunteun	1824–49–49.	Jaffna. . . .	† 1867.
2.	243	Jolivet Charles (Mgr), Pont-l'Abbé	1826–49–49.	Durban . . .	† 1903.
3.	245	Grenier Ferdinand, Roscoff	1827–49–49.	Québec . . .	† 1903.
4.	313	Kéralum Pierre, Quimper	1817–51–52.	Mercedes . . .	† 1872.
5.	371	LeStang Joseph, Saint-Pierre-Quilbignon	1830–54–55.	Calgary . . .	† 1912.
6.	380	LeFloc'h Jean, Plogonnec	1823–54–55.	Québec . . .	† 1888.
7.	418	LeMoine Joseph, Plouvien	1833–56–58.	Lachine. . . .	† 1878.
8.	441	LeLons Jean, Locronan	1832–56–58.	Colombo. . . .	† 1904.
9.	442	Gigaud Léopold, Audierne	1834–57–57.	Diano-Marina .	† 1903
10.	445	Chalmet François, Lesneven	1832–58–56.	Paris	† 1918.
11.	451	LeBihan François, Saint-Thégonnec	1833–58–59.	Korokoro . . .	† 1916.
12.	455	LeCam Yves, Le Cloître	1833–58–59.	Colombo. . . .	† 1916.

(1) Voir *Missions*, N° 220 (Juin 1293), page 518 : *Les Oblats du Diocèse de Metz.*

13.	—	456	Salaün Gabriel, Guipronvel.	1834–58–60.	Jaffna. . . .	1868.
14.	—	470	Thévenon Joseph, Brest	1831–59–61.	Saint-Andelain.	† 1898.
15.	—	497	André Alexis, Guipavas	1833–60–61.	Calgary. . . .	† 1893.
16.	—	546	LeJacq Jean, Roscoff	1837–61–62.	New-Westminst.	† 1899.
17.	—	557	Guéguen Jean, Ploudalmézeau	1838–62–63.	Maniwaki . . .	† 1909.
18.	—	571	Desforêrts Gustave, Douarnenez	1823–62–64.	Jaffna. . . .	† 1876.
19.	—	581	Nédélec Jean, Berrien.	1834–62–59.	Mattawa . . .	† 1896.
20.	—	620	Bécam Jérôme, Morlaix.	1831–63–65.	Colombo. . . .	† 1868.
21.	—	626	Jaffrès Jean, Lampaul-Guimiliau.	1840–64–65.	Roma (Texas) .	† 1891.
22.	—	648	Camper Joseph, Morlaix	1842–65–66.	Fort-Alexandre.	1 1916.
23.	—	676	LeGoff Laurent, Landéda	1840–66–66.		
24.	—	717	Henry Émile, Plourin	1837–68–62.	Elgoïbar. . . .	† 1916.
25.	—	728	LeCunff Eugène, Recouvrance (Brest).	1843–68–68.		
26.	—	755	Cléac'h Joseph, Landéda	1828–69–52.	Angers	† 1896.
27.	—	756	Castel Joseph, Saint-Pol-de-Léon	1846–69–70.	Bordeaux . . .	† 1878.
28.	—	768	Simon François, Guimaëc.	1848–70–73.		
29.	—	866	Pouliquen Jean, Landerneau.	1848–74–73.	Hyères	† 1877.
30.	—	898	LeJeune Jean, Pleyber-Christ.	1853–75–79.		
31.	—	904	Nédélec Hyacinthe, Vieux-Marché (1).	1834–76–58.	Bordeaux . . .	† 1902.
32.	—	928	Berthelon Louis, Morlaix	1844–76–68.	Limoges. . . .	† 1896.
33.	—	932	Mérer Michel, Plouézoc'h	1851–76–78.	Edmonton. . .	† 1920.
34.	—	1030	LeJeune Louis, Pleyber-Christ	1857–79–83.		
35.	—	1106	Abhervé-Guéguen Jean, Lampaul-Guimiliau. . .	1856–82–82.		
36.	—	1129	Thévenon Charles, Brest	1862–82–86.		
37.	—	1136	Sergent Eugène, Trégunc	1859–82–82.		

(1) Le P. Nédélec, né dans le Diocèse de Saint-Brieuc, appartenait, par ses études et son ordination, au Diocèse de Quimper.

38.	— 1156	Coquil Louis, Plonévez-du-Faou.	1856-83-84.		
39.	— 1177	Rolland Ernest, Lambézellec.	1851-83-75.	Gethsémani . .	† 1914.
40.	— 1219	Boulic Pierre, Guipavas	1861-84-86.		
41.	1270	Gourlay Pierre, Quimperlé.	1863-86-88.		
42.	1310	Georget François, Pleyber-Christ.	1865-87-93.		
43.	1343	Féat Pierre, Plougasnou	1861-87-86.	Paris	† 1917.
44.	1385	Trévien Jérôme, Plouvorn	1858-88-82.		
45.	1389	Mao Alain, Plomodiern.	1865-88-89.		
46.	— 1391	Kéryvel Louis, Landévennec.	1867-88-91.	Nice	† 1898.
47.	1446	LeBorgne Corentin, Dinéault.	1863-89-88.		
48.	1502	LeBras, Casimir, Guiclan	1865-90-89.		
49.	1514	LeLouet Corentin, Quimper.	1870-91-95.		
50.	1755	LeJeune Yves, Pleyber-Christ.	1873-94-98.		
51.	1840	Riou Jacques, Bourg-Blanc.	1869-95-96.		
52.	1942	Conan Pierre, Lannion (1)	1872-97-96.		
53.	2039	Guenneugues François, Plouguin.	1877-98-02.		
54.	2052	Péran Hervé, Plounévez-Lochrist.	1868-99-92.		
55.	2074	Guilcher Martin, Ile-de-Sein.	1875-99-02.		
56.	2085	Millinen Joseph, Ile-de-Sein	1877-99-02.		
57.	2092	Bizien François, Saint-Pol-de-Léon	1878-99-03.		
58.	2114	Mérour Pierre, Cléden-Cap-Sizun	1875-99-00.		
59.	2115	Guitot Louis, Combrit.	1875-99-01.		
60.	2126	LeVern Louis, Landerneau.	1871-00-95.		
61.	2139	Tréraol Goulven, Plabennec	1875-00-00.		
62.	2147	Breton François, Pleyber-Christ.	1878-00-03.		

(1) Le R. P. Conan — né à Lannion, Diocèse de Saint-Brieuc — appartient réellement à Morlaix, Diocèse de Quimper ; c'est, du reste, dans ce dernier diocèse qu'il a fait ses études et reçu l'onction sacerdotale.

63.	— 2194	Costiou François, Locmaria-Plouzané	1878-00-02.		
64.	— 2198	Salaün Jean, Briec	1876-00-01.		
65.	— 2201	Quinquis Jean, Locmaria-Plouzané	1876-01-01.		
66.	— 2258	Croisier Ernest, Lampaul-Plouarzel	1876-01-02.	Zuydcoote. . .	† 1915.
67.	— 2289	Lagathu Joseph, Plougastel-Daoulas	1873-01-00.		
68.	— 2292	Laouénan Joseph, Recouvrance (Brest)	1879-01-05.		
69.	— 2308	Hautin René, Lambézellec	1877-01-05.		
70.	— 2309	Tanter Julien, Ploaré	1878-01-02.		
71.	— 2332	Thomas Jean, Brasparts	1877-02-04.	Quthing. . . .	† 1921.
72.	— 2360	L'Helgoualc'h Jean, Plomodiern	1874-02-98.		
73.	— 2365	Daridon André, Brest	1880-02-04.		
74.	— 2375	LeFranc René, Concarneau	1876-02-01.		
75.	— 2410	Messager Louis, Guimiliau	1882-03-06.		
76.	— 2457	Saccadas Yves, Gouézec	1879-03-04.		
77.	— 2474	Tymen Yves, Ergué-Armel	1879-03-07.		
78.	— 2477	Gourmelen Yves, Le Juch	1877-03-02.		
79.	— 2515	Cozanet Pierre, Morlaix	1881-04-05.		
80.	— 2593	Riou Louis, Plouvorn	1880-05-07.		
81.	— 2606	Collorec Corentin, Landudal	1881-05-07.		
82.	— 2610	LeGoc Maurice, Mellac	1881-05-07.		
83.	— 2636	Floc'h Yves, Lannilis	1883-06-07.		
84.	— 2675	Tanguy Alain, Ploujean	1882-06-07.		
85.	— 2682	Laurent Jean, Guiclan	1882-06-09.		
86.	— 2692	LeRoux Guillaume, Plomodiern	1885-06-10.	Bear Lake. . .	† 1915.
87.	— 2698	Kerbrat Claude, Plabennec	1880-06-06.		
88.	— 2705	Guéguen Pierre, Guengat	1882-07-10.		
89.	— 2711	Gérard Jules, Brest	1885-07-09.		
90.	— 2746	LeBris Joseph, Quimperlé	1885-07-08.		

91. — 2748	Péron Paul, Morlaix.	1884-07-10.		
92. — 2842	Cazuguel Germain, Landerneau.	1886-08-11.		
93. — 2865	Jaouen Victor, Morlaix.	1884-09-11.		
94. — 2905	Perrot Louis, Châteaulin.	1885-09-11.		
95. — 2912	Roudaut Charles, Plouguerneau.	1890-09-13.		
96. — 2943	Péron Louis, Saint-Pol-de-Léon.	1888-10-12.		
97. — 2944	Messager François, Saint-Cadou.	1889-10-14.	Touvent. . . .	† 1915.
98. — 2997	LeBas Guillaume, Plonévez-du-Faou.	1881-10-06.		
99. — 3435	Jeort Pierre, Plonévez-du-Faou.	1896-21-21.		

b) FF. SS.

100. — 375	Camper François, Josselin (1).	1835-54.	Montolivet. . .	† 1856.
101. — 832	Camper Albert, Morlaix.	1851-73.	Autun.	† 1874.
102. —	LeGac Gabriel, Plouzané	1872-98.	Liège.	† 1898.
103. — 3495	Quéméneur Jean, Milizac	1885-22-23.		
104. —	Guéguen Yves, Bolazec	1901.		
105. —	Jain Yves, Plonévez-Porzay.	1897.		
106. —	Kerléo Louis, Guimiliau.	1901.		
107. —	Hélouet Henri, Confors-Meilars.	1898.		
108. —	Riou François, Plouvorn	1897.		
109. —	Rozen Henri, Primelin.	1902.		
110. —	Théhony Laurent, Saint-Pierre-Quilbignon	1901.		
111. —	Lamandé Noël, Quimper	1903.		
112. —	Pennec Hervé, Quimper	1904.		

(1) Le Fr. François Camper n'est pas, comme ses deux frères Joseph (22) et Albert (101), originaire de Morlaix ; mais c'est là qu'il a été élevé et c'est aussi dans le Diocèse de Quimper qu'il a fait ses études secondaires (Saint-Pol-de-Léon) et commencé ses études théologiques (Quimper).

113. —		Volant Michel, Combrit	1905.		
114. —		Guéguen Victor, Beuzec-Conq.	1905.		
115. —		Kerboul Jean, Plouguin.	1901.		
116. —		Jaffrès Louis, Bodilis	1902.		
		c) FF. CC.			
117. —	1708	Moalic Jean, Guipavas.	1859–94.		
118. —	1857	LeRoux Joseph, Plougasnou	1870–96.		
119. —	1993	Pouliquen Jean, Ploudiry	1865–98.		
120. —		LeGac Jean, Le Drennec.	1870.	Winnipeg . . .	† 1901.
121. —	2259	Bréhier Yves, Plougonvelin	1863–01.	Plougonvelin. .	† 1917.
122. —		Cloatre Jean, Plounoguer.		Saint-Boniface	† 1907.
123. —	2296	Crenn François, Guiclan..	1877–01.		
124. —	2323	LeGall Yves, Guiclan	1877–02.		
125. —	2326	LeGall Christophe, Guiclan.	1879–02.		
126. —	2389 *b.*	Jézéquel Gabriel, Lambézellec	1867–03.		
127. —	2462	Crenn Louis, Guiclan	1879–03.		
128. —	2839	Prigent Yves, Taulé.	1873–08		
129. —	2859	Piolot Jean, Locmaria-Plouzané	1885–09.	Meaux	† 1914.
130. —	3035	Kérautret Derrien, Sizun	1882–12.		
131. —	3044	Huitric Hervé, Landudal.	1882–12.		
132. —	3164	Kériven Jean, Plouvorn.	1875–15.		
133. —	3290	Grall Jacques, Plounévez-Lochrist	1884–18.		
134. —	3298	Kérouanton François, Le Drennec	1879–19.		
135. —	3361	Pennamen Michel, Goulien	1896–20.		
136. —		Drézen Joseph, Penmarc'h.	1907.		

V. — État de l'Archidiocèse de Colombo, O. I.[1]

§ I. — Étendue et Population.

Étendue de l'Ile de Ceylan (en milles carrés)	. .	25.481.
Étendue de l'Archidiocèse	*id.* . .	4.448.
Population totale de Ceylan	*id.* . .	4.504.549.
Population de l'Archidiocèse	*id.* . .	1.739.028.
Population cath. de l'Archidiocèse	*id.* . .	265.299.
Population païenne de l'Archidioc.	*id.* . .	1.259.837.
Protestants dans toute l'Ile	*id.* . .	71.759.
Protestants dans l'Archidiocèse	*id.* . .	42.928.

§ II. — Clergé et Religieux.

Un Archevêque.
Prêtres européens, 77, dont 76 Oblats de Marie Immaculée.
Prêtres indigènes, 47, dont 29 Oblats de Marie Immaculée.
Grand-Séminaire, pour Colombo et Jaffna, 37 Étudiants, dont 7 Scolastiques et 14 Novices.
Petit-Séminaire, pour Colombo seulement, 50 Élèves.
Frères convers européens, 8.
Frères des Écoles chrétiennes : européens, 5, et indigènes, 22.
Frères Maristes européens, 7.
Frères Franciscains indigènes, 40.
Sœurs du Bon-Pasteur d'Angers (européennes), 51.
Sœurs de Saint-François Xavier (indigènes), 168.
Sœurs Franciscaines Missionnaires de Marie (européennes), 87.
Sœurs indigènes, 9.
Sœurs de la Sainte-Famille (européennes), 34.
Sœurs indigènes, 179.
Petites-Sœurs des Pauvres, 18 ; Vieillards, 200.

§ III. — Quelques Œuvres Spéciales.

Une École normale pour Garçons, 30, et deux pour Filles, 58.
Maîtres et Maîtresses (*laïques*) d'Écoles, 1.148.
Archidiocèse divisé en six Districts.
Nombre de Missions, 62.
Nombre d'Églises et Chapelles, 339.
Orphelinats, 8 ; Orphelins, 770.
Quatre Écoles secondaires pour Garçons et quatre pour Filles.
Une Maison d'Étudiants universitaires.

(1) Exactement, au 1er septembre 1923.

Un Pénitencier pour toute l'Ile, 282.
Deux Écoles industrielles pour Garçons, 359.
Six Écoles industrielles pour Filles, 508.
Deux Ouvroirs pour jeunes Filles, 286.
Un Hôpital tenu par les Sœurs Franciscaines, 700.
Une Léproserie tenue par les Sœurs Franciscaines, 527.
Deux Pharmacies tenues par les Sœurs Franciscaines.
Un Hôpital tenu par les Sœurs de la Sainte-Famille, 177.
L'Union catholique, dont le Centre est à Colombo.
Cercles catholiques, 14.
Œuvre de Saint-Vincent de Paul, 3.
Œuvre des Dames de Charité, 5.
Deux Imprimeries, en anglais et singhalais, où l'on imprime un Journal *anglais* et un Journal *singhalais*, — tous les deux semi-hebdomadaires, — plus deux Revues mensuelles, l'une en anglais « *The Messenger of the Sacred Heart* — Le Messager du Sacré-Cœur », et l'autre en singhalais.
Bibliothèques pour la diffusion de la bonne Presse, 25.

* * *

Le nombre de Chrétiens de l'Archidiocèse était en :

1883 :	1891 (1) :	1901 :	1911 :	1921 :
123.000	140.056	202.292	242.179	265.299.

VI. — Notre Bibliothèque O. M. I. : Derniers Ouvrages reçus [2].

§ I. — Mgr Grouard, *O. M. I.*

SOUVENIRS DE MES SOIXANTE ANS D'APOSTOLAT *dans l'Athabaska-Mackenzie*, par Mgr Émile Grouard, *O. M. I.*, Vicaire apostolique de l'Athabaska. Volume in-8°, de VIII-440 pages, avec nombreuses illustrations (10 francs ; *franco*, 11 fr. 70). « Œuvre apostolique de Marie Immaculée », 39, Quai Gailleton, Lyon (Rhône). 1923.

Sous ce titre, Mgr Grouard, le vénérable doyen de l'Épiscopat du Nord-Ouest, a bien voulu autoriser la publication, en volume,

(1) En 1883, Ceylan fut divisé en trois Vicariats apostoliques et, en 1893, en 5 Diocèses.

(2) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), pages 259-277 : *Notre Bibliothèque O. M. I.* — « Aux Glaces Polaires » *du R. P. Duchaussois.*

des mémoires qu'il avait écrits, au jour le jour, sur les soixante ans de son apostolat à travers les immenses régions glacées de l'Athabaska-Mackenzie.

Des récits de soixante ans, sur un tel théâtre et par une telle plume ! C'est en affirmer, tout de suite, l'intérêt prenant et palpitant.

Chargé d'ans et de mérites, le Vicaire apostolique de l'Athabaska est l'un des rares survivants de ces héroïques Missionnaires, qui préparèrent l'avenir du Catholicisme et de la civilisation dans l'Extrême-Nord.

Ce beau livre a toute l'autorité d'un haut témoignage, fidèle et vécu. Il est écrit sans apprêt ni artifice, au courant de la plume — ou, pourrait-on dire, de la conversation. Mais le talent inné de l'auteur et sa culture littéraire lui font parler une langue « digne d'un académicien », — comme on le lui disait, le jour où l'on fêta ses noces de diamant sacerdotales.

Il y a peu de pages d'histoire aussi éloquentes... Pas de roman qui attire et soutienne l'intérêt comme ces *Souvenirs*, émaillés de pittoresques descriptions, de fines peintures sur les mœurs indiennes, d'aventures périlleuses sur les grands lacs, dans les rapides et les tourmentes de neige, d'anecdotes amusantes, de mille traits héroïques... Et tout cela agrémenté par plus de 140 gravures, qui mettent, sous les yeux du lecteur, les principaux héros du récit, des vues de paysages polaires, des scènes vécues... Ajoutons encore deux cartes détaillées sur ces Missions.

Ce livre donnera, surtout, une grande leçon de vaillance et de courage. En écrivant ses *Mémoires*, le grand apôtre que fut Mgr Grouard n'a pas eu d'autre ambition que de faire aimer les âmes et de susciter des apôtres pour continuer l'évangélisation de l'Extrême-Nord.

Dans ce but, lisez et répandez les *Souvenirs de mes soixante ans d'apostolat dans l'Athabaska-Mackenzie*, — avec Préface de Mgr François Lavallée, Recteur de l'Université catholique de Lyon.

Table des matières : — Préface, par Mgr Lavallée ; I. De ma naissance à mon ordination (1840-1862) ; II. Départ pour la Rivière-Rouge et l'Athabaska (1862) ; III. Noviciat de Missionnaires, les Montagnais (1862-1863) ; IV. Débuts d'apostolat (1863) ; V. Mission de la Providence (1863-1864) ; VI. Création du Vicariat d'Athabaska-Mackenzie (1864-1866) ; VII. Tournée au Fort des Liards, sacre de Mgr Clut, installation des Sœurs Grises à la Providence (1866-1867) ; VIII. Progrès de la Mission du Fort des Liards, le Docteur Mackay (1868-1870) ; IX. Nouveaux voyages, tristes nouvelles de France, Mgr Clut au Yukon (1871-1873) ; X. Voyages en France (1874-1876) ; XI. A travers la Prairie, chez les Cris du Lac la Biche (1876-1883) ; XII. Au Fort Dunvegan et à la Grande Prairie, Castors et Métis iroquois (1883-1887) ; XIII. Visite des Missions du Mackenzie, Loucheux et Esquimaux (1888-1890) ; XIV. Chez les Mangeurs de Caribous,

ma consécration épiscopale, voyage *ad Limina* (1891-1892) ; XV. Retour au Lac Athabaska (1892-1893) ; XVI. Voyage à Saint-Boniface, visite canonique du R. P. Antoine, le *Saint-Alphonse* (1893-1895) ; XVII. Exploration épiscopale au Lac Poisson-Blanc, au Lac la Truite et au Lac Wabaska ; XVIII. Nouvelles courses apostoliques, Lac Esturgeon, Klondyke et États-Unis (1896-1898) ; XIX. Le traité du Gouvernement canadien avec les Indiens de l'Athabaska (1899) ; XX. Du Mackenzie au Yukon, division du Vicariat, Mgr Breynat (1900-1905) ; XXI. La Rivière la Paix et le Fond du Lac, Wabaska et la Grande Prairie (1905-1907) ; XXII. Progrès de la colonisation et de nos églises, la Guerre, Rome (1908-1920) ; Épilogue — Les Noces de diamant sacerdotales de Mgr Grouard ; Appendice I. La Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée et les Missions ; Appendice II. Tableau du Développement des Oblats de Marie Immaculée dans l'Amérique du Nord (1841-1922).

§ II. — R. P. Streit, *O. M. I.*

BIBLIOTHECA MISSIONUM — *Grundlegender und Allgemeiner Teil*, von H. P. Robert Streit, *O. M. I.* Volume in-4°, de xii-24*-877 pages. Verlag der Aschendorffsche Buchhandlung, Münster i.W. 1916.

Mon Révérend Père, — Vous avez eu la délicate bonté de me faire remettre, il y a peu de temps, le premier volume de votre Bibliotheca Missionum ; *et, en vous remerciant très sincèrement pour ce présent très agréable, je profite avec empressement de l'occasion, pour vous exposer mes pensées, concernant votre travail de vingt années.*

Certes, la Bibliotheca Missionum *n'a plus besoin d'éloges ; car elle s'est acquis, par sa valeur intrinsèque, le titre et les droits d'une œuvre « monumentale » ; et je ne doute nullement que les volumes, qui suivront prochainement, ne soient à la hauteur du premier. Il est, néanmoins, très utile de présenter au monde catholique cet ouvrage comme la réalisation d'une condition de première nécessité pour diriger et retenir dans la vraie voie le grand mouvement en faveur des Missions et les œuvres qui en découlent. Car la science des Missions doit être le terrain sûr et solide, sur lequel repose l'activité entière des Missionnaires et des Missions, ainsi que celle des Associations qui les organisent ou les soutiennent.*

Mais que serait la science des Missions elle-même, sans votre Bibliotheca Missionum ? *Puis donc que c'est notre ardent désir que cette science des Missions trouve toujours plus d'élèves et de maîtres, dans toutes les classes du peuple catholique, qu'elle se développe et se perfectionne sans discontinuer, par les études approfondies des hommes de la science, qu'elle ne soit surtout pas une doctrine nouvelle mais qu'elle s'appuie sur l'expérience de tant de siècles, — étant donné tout cela — vous pouvez deviner combien nous estimons votre travail et avec quelle joie nous avons appris que,*

grâce aux généreuses subventions de l'étranger, la publication des volumes suivants est assurée.

Mais la seule publication ne suffit pas : les fidèles eux-mêmes doivent aider à répandre l'ouvrage et à étendre son influence sur tous les pays et sur tout le mouvement des Missions. Sous ce rapport, « l'Institut international pour la Science des Missions » s'est acquis de grands mérites ; et, par la publication du premier volume, il s'est placé à un rang éminent, parmi les instituts scientifiques catholiques.

Votre travail démontre aussi la fausseté du reproche de ceux qui prétendent que, du côté catholique, on n'a rien fait, jusqu'à ces derniers temps, pour la science des Missions. Votre catalogue de huit cents pages, ne mentionnant que des ouvrages catholiques, est un témoignage irrécusable de la vérité du contraire.

Grande est donc ma joie de pouvoir vous féliciter de ce brillant succès : pareille est ma reconnaissance pour l'insigne service, rendu par vous, à tant de titres, aux Missions catholiques. Et, en demandant à Dieu *grâces et secours pour le résultat obtenu et pour les labeurs futurs, je vous bénis, vous-même et vos travaux, de tout mon cœur.*

G. M. Cardinal van Rossum.

Rome, Palais de la Propagande, 19 janvier 1923.

§ III. — R. P. Dawson, *O. M. I.*

MID SNOW AND ICE — *The Apostles of the North-West*, by the Rev. Pierre Duchaussois, *O. M. I.* (1). Volume in-8°, de 328 pages, avec 32 illustrations hors texte et une carte (10/6). Messrs. Burns, Oates & Washbourne, ltd., Publishers and Booksellers. 28, Orchard Street, London — W. 1. 1923.

« Ce livre raconte l'histoire des Missionnaires Oblats dans le Nord-Ouest canadien, depuis leur arrivée dans ce pays jusqu'au moment présent. C'est le récit d'une endurance intrépide en face de privations et de souffrances qu'il est à peine possible d'égaler et qui n'ont, certainement, jamais été dépassées, à aucune période de l'histoire. Les peintures émouvantes, que nous trouvons dans ce volume, de la vie parmi les neiges éternelles du Nord, des tribus indiennes et esquimaudes, en font un ouvrage aussi pas-

(1) *Mid Snow and Ice*, c'est la traduction anglaise de l'intéressant ouvrage *Aux Glaces Polaires*, du R. P. Duchaussois. Pour prouver qu'elle est faite de main de maître, en vrai *King's English*, il nous suffira de dire qu'elle est l'œuvre du R. P. Thomas Dawson, de Dublin, — ancien rédacteur (pendant une vingtaine d'années) du « *Missionary Record* » et auteur de plusieurs autres ouvrages ou traductions, — tels que *Mgr.* de Mazenod, *The Grey Nuns*, etc

sionnant que n'importe quel roman. Le livre est largement agrémenté de belles gravures, hors texte, des principaux acteurs de cette grande épopée et de plusieurs scènes de la vie sous les tentes indiennes et les *igloos* esquimauds (1). »

Table des Matières : — Introduction ; I. Explorateurs et trafiquants de fourrures ; II. *Da mihi animas* ; III. Le pays, la race, le consolateur ; IV. Les Denés : V. L'hiver dans l'Extrême-Nord ; VI. Le soleil de minuit ; VII. La lutte pour la vie ; VIII. L'heure de la Providence ; IX. L'Ile-à-la-Crosse, pépinière d'évêques ; X. Encore deux évêques ; XI. L'évêque de peine ; XII. Le Fort Chipewyan, les Montagnais : XIII. Fond-du-Lac, les Mangeurs-de-Caribou ; XIV. La Rivière la Paix, les Castors ; XV. Le Fort Résolution, les Couteaux-Jaunes ; XVI. Le Fort Smith, Couteaux-Jaunes et autres Indiens ; XVII. Le Fort Raë, les Plats-Côtés-de-Chiens ; XVIII. Le Mackenzie, la tribu des Esclaves ; XIX. Le Mackenzie, la tribu des Esclaves (*suite*) ; XX. Le Fort Norman, les Peaux-de-Lièvres ; XXI. Le Fort de Bonne-Espérance, les Peaux-de-Lièvres (*suite*) ; XXII. Le Delta du Mackenzie et les Loucheux ; XXIII. Les Enfants des Bois, les Indiens Cris ; XXIV. Aux Glaces polaires, les Esquimaux ; Appendice, les Oblats de Marie Immaculée.

(1) Traduit du « *Tablet* », de Londres, N° 4.357 (10/11/23), page 587 : — Lately published, *Mid Snow and Ice.*

Nihil obstat.

Romæ, die I[a] Januarii A.D. 1924.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. — 7733,4,24.

L. J. C. & M. I.

MISSIONS

DES

OBLATS

DE

MARIE IMMACULÉE

57e . No 222. Décembre 1923.

MAISONS DE FORMATION

Le Scolasticat du Sacré-Cœur à Liège [1].

Nous diviserons en trois périodes l'histoire du Scolasticat de Liège, — le premier, en date, de la Congrégation :

§ I. — Humbles Débuts (1817-1830) ;
§ II. — Temps modernes (1830-1880) ;
§ III. — Période contemporaine (1880-1923).

§ I. — Humbles Débuts (1817-1830).

En 1817, un an après la fondation de notre Société, apparaissent déjà les premiers Scolastiques : les FF. Courtès et Suzanne (2).

(1) Voir, dans les Nos 213 (pp. 80-100) et 215 (pp. 932) des *Missions*, le rapport (1912-1920) adressé par le R. P. Pierre Richard, Supérieur, à Monseigneur le Supérieur Général. — Comme toujours, sauf indication contraire, les renvois au bas des pages sont des N. D. R.

(2) Le P. Jean Courtès (1798-1818) est mort, à Aix-en-Provence, le 3 juin 1863, et le P. Marius Suzanne (1799-1818) est mort, à Marseille, le 31 janvier 1829.

D'autres aussi célèbres les suivent bientôt : les FF. Honorat, Martin et Guibert (1).

Notre bien-aimé Père aimait, parfois, à laisser le labeur évangélique, pour travailler à la formation de ces chères recrues — qui, par ailleurs, suivaient les cours au Grand Séminaire d'Aix.

Mais, en ces débuts, nous pouvons dire qu'il y a autant de scolasticats que de maisons ; car, vu le petit nombre de sujets, les Scolastiques doivent compléter le personnel des nouvelles communautés que l'on établit. Ainsi, le P. Courtès termine ses études à Notre-Dame du Laus (1820). D'autres sont au Calvaire, à Marseille. Le Père Guibert n'était que diacre, lorsqu'il fut envoyé à Nîmes, en 1825.

Cependant, Aix reste le centre principal, — jusqu'en 1827, sans doute ; car, en cette année, les Oblats prennent la direction du Grand Séminaire de Marseille, et il était tout naturel que les Scolastiques y suivissent les cours. Du reste, le P. Ortolan nous dit qu'en 1828, trois Séminaristes et trois Scolastiques prennent part à la soutenance publique des thèses philosophiques et théologiques (2). Néanmoins, il est peu probable que les Scolastiques habitassent le Séminaire ; et la maison du Calvaire dut les abriter, ainsi que les Novices, jusqu'à la fin de l'année 1830, où nous voyons les benjamins de la Famille s'acheminer, par petits groupes, vers la terre d'exil.

§ II. — Temps modernes (1830-1880) [3].

a) *Billens* (1830-1833).

Voilà donc nos Scolastiques en route pour la Suisse. Le Fr. Casimir Aubert se distingue par ses allures de

(1) Le P. Jean Honorat (1799-1819) est mort, à l'Osier, le 23 décembre 1862 ; le P. Joseph Martin (1803-1823) est mort, à Bon-Secours, le 10 septembre 1900 ; et le Card. Hippolyte Guibert (1802-1823) est mort, à Paris, le 8 juillet 1886.

(2) Cfr. *Les Oblats de Marie Immaculée, durant le premier Siècle de leur Existence*, Vol. 1er, Livre III. Chap. 1er, § II, p. 2.

(3) Billens (1830-1833), Marseille (1833-1854), Montolivet (1854-1862) et Autun (1862-1880).

parfait *gentleman*, — car, pour plus de sûreté, on a remisé la soutane.

L'arrivée à Billens a lieu le 14 octobre 1830. Ici, nous aurons un vrai Scolasticat. Auparavant, ou bien les Scolastiques étaient répartis en plusieurs maisons, ou bien, de 1827 à 1830, ils suivaient les cours au Grand Séminaire de Marseille, — tandis que Billens possède tous les Scolastiques et a ses professeurs à lui.

Le P. de Mazenod, dès les premiers jours, établit dans la maison une parfaite régularité, en même temps qu'il communique aux études une vigoureuse impulsion...

Mais, entre temps, le calme s'étant rétabli en France, les Scolastiques rentrent à Marseille, au mois de janvier 1833.

b) *Marseille* (1833-1854).

De 1833 à 1854, le Scolasticat se confond avec le Grand Séminaire de Marseille, quoique les deux communautés demeurent distinctes. Ce voisinage, outre l'émulation qu'il produisait quant à l'étude et à la piété, eut souvent le précieux avantage d'attirer des Séminaristes au Scolasticat : citons, en particulier, le T. R. P. Fabre qui, entré au Grand Séminaire en 1842, fut gagné à la Congrégation en 1844 (1).

Le P. Tempier dirigea le Séminaire et, en même temps, le Scolasticat de 1827 à 1854 (2).

Notons que, vers 1840, la philosophie est enseignée à l'Osier : le P. Rey y fit sa philosophie, en 1845 (3).

En 1843, un premier essaim de Scolastiques part de Marseille pour le Canada : ce sont les FF. Laverlochère et Brunet (4). L'année suivante, c'est le Fr. Ga-

(1) Le T. R. P. Joseph Fabre (1824-1845) est mort, à Royaumont, le 26 octobre 1892.

(2) Le R. P. François Tempier (1788-1818) est mort, à Paris, le 8 avril 1870.

(3) Le R. P. Achille Rey (1828-1845) est mort, à Liège, le 27 avril 1911. — Nos philosophes de l'Osier se rencontraient, assez souvent, avec les Scolastiques Dominicains de Parménide : et le célèbre P. Lacordaire fut, plusieurs fois, présent à leurs réunions.

(4) Le P. Nicolas Laverlochère (1812-1841) est mort, au Témiscaming, le 4 octobre 1884, et le P. Auguste Brunet (1816-1843), est mort, à Montréal, le 27 juin 1866.

RIN (1). Ces trois Frères inaugurèrent, sous la direction du futur Mgr ALLARD, le Scolasticat canadien (2).

Mais, depuis que la bannière des Oblats avait franchi les océans, les vocations croissaient de jour en jour.

Une tournée apostolique du Père Léonard, venu du Canada, en 1847, accentua encore ce mouvement (3) ; et l'on vit arriver à l'Osier, de tous les Séminaires de France, une phalange nombreuse de jeunes gens épris de l'apostolat lointain. Aussi fallut-il songer à donner à nos étudiants une maison à eux.

c) *Montolivet* (1854-1862).

Notre vénéré Fondateur aimait ses plus jeunes fils d'un amour de prédilection : il le prouva dans l'aménagement du beau Scolasticat qu'était Montolivet. Il est vrai que cette maison était aussi destinée à devenir ce qu'est, aujourd'hui, la Maison de Rome.

L'installation eut lieu le 20 octobre 1854. Le P. TEMPIER laissa le supériorat de Marseille pour prendre la direction du Scolasticat, tandis que le P. MOUCHETTE devint Modérateur des Oblats (4).

Saluons, en passant, les deux fleurs de sainteté que vit éclore Montolivet : le Fr. François CAMPER (1835-1854), mort le 19 janvier 1856, et le Fr. Auguste RICARD (1835-1853), mort le 14 mars suivant ...

Voici, maintenant, des jours sombres. Le 21 mai 1861, notre bien aimé Père s'en va recueillir la récompense du bon et fidèle serviteur ; et, bientôt après, récoltant l'ingratitude là où elle avait semé le dévouement le plus désintéressé, notre Famille se voit obligée de chercher un ciel plus clément... Adieu, Montolivet et sa blanche Madone !...

---

(1) Le P. André GARIN (1822-1842) est mort, à Lowell, le 16 février 1895.

(2) Mgr François ALLARD (1806-1838) est mort, à Rome, le 26 septembre 1889.

(3) Le R. P. Léonard BAYEUX (1796-1843) est mort, à Montréal, le 21 novembre 1865.

(4) Le R. P. Antoine MOUCHETTE (1828-1852) est mort, à Paris, le 10 octobre 1894.

d) *Autun* (1862-1880).

Moralement expulsés de Marseille, nous trouvons, en la personne de Mgr de Marguerie, un ami dévoué. Les Oblats se trouvaient à Autun depuis quatre ans, quand le Scolasticat s'y installa (14, Rue aux Rats).

Emplacement historique, aux souvenirs romains, Sainte Jeanne de Chantal y avait établi un monastère, qui y demeura jusqu'à la grande Révolution. A l'époque où nous sommes, la propriété est occupée par les Dames du Sacré-Cœur de M^me^ Barat (1). Les Dames du Sacré-Cœur, trouvant la maison peu pratique pour leur pensionnat, la mettent en vente.

Les PP. Tempier et Burfin s'en rendirent acquéreurs, le 15 juillet 1862, et l'aménagement commença aussitôt (2). Le Père Martinet s'y installe comme Supérieur, le 21 août (3) ; le 24, on y dit la Messe ; le 26, les Scolastiques y arrivent, par groupes de trois ; et, le 14 septembre, l'église est rendue au culte.

La retraite annuelle commence aussitôt ; et les cours reprennent, jusqu'en 1880, — avec une interruption, cependant, en 1870, provoquée par l'invasion garibaldienne.

Cette deuxième période voit la vie du Scolasticat prendre son caractère particulier, propre ; c'est celle que nous menons, aujourd'hui.

Pour les études, on puise aux sources les plus pures. Pour le dogme, le T. R. P. Fabre, n'étant que Supérieur du Grand Séminaire de Marseille, introduisit la *Summa Minuta* de Saint Thomas ; et, pour la morale, on se servit de la *Theologia Moralis* de Saint Alphonse de Liguori, parue dès 1824 (4).

(1) Il n'est pas étonnant que le Scolasticat d'Autun ait pris le nom de « Scolasticat du Sacré-Cœur ».

(2) Le P. Joseph Burfin (1809-1842) est mort, à Notre-Dame de l'Osier, le 23 février 1900.

(3) Le R. P. Aimé Martinet (1829-1848) est mort, à Bordeaux, le 11 décembre 1894.

(4) Mentionnons ici une faveur faite aux Scolastiques d'Autun : pour la Saint-Lazare et même en d'autres circonstances, ce sont eux qui font tous les frais des cérémonies à la Cathédrale.

En ce qui concerne la piété, on trouve déjà les divers mois de l'Enfant Jésus, de la Très Sainte Vierge, de Saint Joseph. Notons que c'est à Autun, en septembre 1865, que, sur l'ordre du T. R. P. Fabre, le *Salve Regina* est substitué au *Maria Mater Gratiæ* du soir, en souvenir de notre vénéré Fondateur...

Mais déjà l'orage grondait : l'année 1880 devait voir un nouvel exode du Scolasticat. En effet, l'exécution des décrets du 29 mars a lieu le 4 novembre ; et la jeune phalange est transplantée en terre d'Irlande. Le F. Sc. Marcel Bernad et le F. C. Jean Bourgarit tiennent la queue de la colonne en marche vers l'exil.

Suivons-les, pour entrer avec eux dans la troisième période de cette histoire.

§ III. — Période contemporaine (1880-1923) [1].

a) *Inchicore* (1880-1885).

Les Oblats occupaient la place depuis près de 24 ans. Inchicore était, alors, un faubourg de Dublin. Nos Pères, dit le *Codex* de 1880, y occupent une maison spacieuse, destinée à servir aux retraites, soit ecclésiastiques soit laïques. Dans les premières années, elle abrita un petit Juniorat et même un Scolasticat pour la Province d'Angleterre. Mais, en 1863, les Scolastiques anglais étaient envoyés à Autun. Ainsi, en 1880, Inchicore retrouvait une de ses premières destinations.

Pour éviter trop d'agitation dans le pays, on essaya de cacher l'arrivée des exilés. Un premier groupe avait réussi à passer inaperçu, lorsque la nouvelle se répandit : et le deuxième groupe, qui arriva le lundi 8 novembre, dans la nuit, fut, malgré l'heure tardive, escortée par une foule de plus de 4.000 personnes, à la lueur des flambeaux et au son des fanfares. C'était l'expression de l'hospitalité et de la jovialité irlandaises.

(1) Ici encore quatre résidences : Dublin-Inchicore (1880-1885), Raheny-Belcamp (1885-1888), Bleyerheide-Saint-François (1888-1891) et Liège (1891-1923)...

Le Scolasticat s'établit donc sous le même toit que les Missionnaires, — mais avec séparation complète, en tout et pour tout, des deux communautés. On suivit le règlement d'Autun, avec les modifications exigées par les circonstances ou les coutumes locales. On ne sortait qu'en *clergyman*, tous les exercices étaient retardés d'une heure (lever à 6 heures, coucher à 10 heures, etc.). On disait, chaque jour, toutes les petites Heures en commun. On prenait part aux offices de l'église, préludant à ce qui se fait à Liège. La Saint Patrice était solennisée entre toutes les fêtes, comme de juste. Pour la première fois, le 7 mars 1881, la Saint-Thomas eut sa Messe chantée, sa promenade et son Salut. En juin de la même année, on établit la Garde d'Honneur. En 1882, on commença à célébrer le mois du Sacré-Cœur, comme les trois autres cités plus haut.

Les ordinations ont, ordinairement, lieu à Inchicore même, faites par le Cardinal McCabe, qui se montre assez difficile pour les examens, — exigeant, d'abord, qu'on les passât à Dublin, puis s'en remettant au R. P. Gubbins, Provincial. Plus tard, pourtant, il se contenta des examens ordinaires.

En 1884-1885, on décide de faire deux années de philosophie. Pour la théologie, il y avait alors distinction entre le grand cours (3 ans), et le petit cours (théologie fondamentale, 1re année).

Voici, certes, un heureux effet de notre séjour en Irlande : pour se conformer aux usages du pays, on inaugure les vacances de Noël, en 1883.

Les Scolastiques ne sont, à cette époque, qu'une trentaine ; mais ne nous en étonnons pas, car le Scolasticat de Rome vient d'être fondé et, de plus, les philosophes sont dispersés, — ceux du Nord sont à Neerbeck, à 14 kilomètres de Maestricht (1), et ceux du Midi à Notre-Dame de Bon-Secours.

(1) D'après le R. P. Bernad, les philosophes de la Province ne restèrent à Neerbeck qu'un an ou deux, puis ils allèrent rejoindre le Scolasticat d'Inchicore — qui, sans doute, devait déjà abriter les philosophes irlandais et anglais.

b) *Raheny* (1885-1888).

Mais, à Inchicore, le séjour des Scolastiques gênait l'œuvre des retraites. Il fallait décamper. Mais on ne pouvait, tout de même, pas loger à la belle étoile... On dut craindre cette solution, car on fit intervenir Sainte Philomène — qui procura aux Scolastiques une propriété, tout simplement splendide, à cinq kilomètres de la mer.

En dépit de tous les châteaux en Espagne qu'on s'était forgés, la réalité dépassa toute attente. Belcamp-Hall (Raheny) -- car c'est là que nous sommes — est envahi par les Scolastiques, les 9 et 10 février 1885. C'est une propriété princière, de 40 hectares, ayant appartenu au Marquis de Lafayette... Pour récompenser Sainte Philomène de ses bons services, on lui érige une statue dans la maison, en août 1886.

Rien de nouveau pour les études, sauf l'apparition d'un journal, que l'on devait nommer « *L'Abeille* », mais qui, pour plus de gravité, reçoit le titre de « *Revue de Belcamp* ».

Les vacances, à Belcamp-Hall, ne sont pas ennuyeuses, — pas plus, du reste, que les récréations : bains de mer, jeux variés (boules, *cricket*, tennis et *foot-ball*), courses en bateau, parties de pêche, etc. Première apparition du théâtre : aux vacances de Noël 1885, il y a, tous les soirs, une séance récréative, — chants, déclamations, scénettes comiques, séances de la « Chambre des Députés », avec les divers partis politiques, les discours, les interruptions, etc...

c) *Bleyerheide* (1888-1891).

Mais, pour des raisons d'économie, force fut, bientôt, de laisser le paradis terrestre qu'était Belcamp. Et l'on partit de Dublin, le 26 septembre 1888, pour s'embarquer sur la Mer du Nord...

Et voici Anvers — que l'on quitte, aussitôt, pour la Hollande et même pour l'Allemagne, car la station de chemin de fer la plus rapprochée de Bleyerheide est une gare allemande : Hezogenrath. Le trajet avait duré 48 heures.

Nous voici donc à Bleyerheide, qui est un hameau de Kerkrade, canton du Limbourg-Hollandais. Nous y trouvons un couvent, que les Franciscains d'Allemagne, au temps du Kulturkampf, avaient construit comme scolasticat de refuge. La tempête passée, ils rentrèrent chez eux. Et leur Provincial, connu de notre P. Nicolas Ravaux, offrit son couvent, pour l'amour de Dieu, à la seule condition que nous l'entretiendrions ; au cas où ils en auraient besoin, ils nous avertiraient, six mois à l'avance.

Voici ce que le R. P. Bernad disait de Saint-François, dans un rapport de 1891 :

— « Parvenus au sommet de la colline qui porte le village de Bleyerheide, on nous montra — au milieu des prés et des champs d'avoine, un peu isolée des autres maisons, qui se cachaient derrière les haies d'aubépine — une grande construction, en briques grises, dont le toit nous semblait dépasser à peine les arbres fruitiers de la prairie environnante. C'était « Saint-François » ! Je me trompe fort, ou quelques-uns, à la vue de ce couvent au style sévère, détournèrent la tête et pensèrent à Belcamp. »

Si Saint-François n'était plus Belcamp, au moins y avait-il de la place : 80 Scolastiques auraient pu y avoir chacun leur cellule. Une magnifique église, ouverte au public, était attenante à la maison.

Les récréations et les vacances sont loin d'avoir les charmes de celles de Belcamp ; on y fait, cependant, du *foot-ball*, dans une prairie voisine, au grand ébahissement des braves paysans Hollandais.

On compte, à Saint-François, une moyenne de 45 à 50 Scolastiques. Mais ce nombre diminue, durant l'hiver 1889-90. La phtisie fait, alors, des ravages : six Scolastiques en meurent, et plusieurs autres doivent chercher un climat meilleur. Aussi est-ce à juste titre que le R. P. Bernad écrit :

— « Notre passage à Saint-François restera marqué du sceau de cette grande épreuve ; et, chaque fois que nous penserons à cette maison, elle nous apparaîtra voilée de crêpe — d'un crêpe noir... »

d) *Liège* (1891-1923).

Passons donc vite à Liège. Le Scolasticat semble y avoir trouvé son lieu propre ; en tous cas, durant ce premier siècle de son existence, il n'est pas resté longtemps dans un même endroit.

Voici, d'abord, quelques détails sur l'installation. Les PP. Franciscains eurent, soudain, besoin de leur couvent. Il fallut donc, de nouveau, se mettre en quête d'un logis. Comment fit-on la découverte du Casino ? Le rapport dit simplement :

— « Un immeuble fut trouvé, aux portes de Liège, immédiatement acheté et aménagé par les soins du R. P. Martinet. »

« A l'arrivée des Scolastiques », ajoute le rapport, « le grandiose Casino fut étonné, sans doute, et attristé de recevoir une jeunesse si cléricale, qui s'empressait de troubler sa longue solitude et de réveiller des échos trop longtemps endormis... »

Enfin, c'était un casino (1). Le rez-de-chaussée était divisé en trois parties, tel qu'il est aujourd'hui, sauf qu'on ajouta les parloirs dans le vestibule et l'abside dans la chapelle. Le grand corridor était, jadis, traversé par les plus somptueux équipages, qui déposaient, au pied de l'escalier d'honneur (à la place du réfectoire), les grands personnages, — tels que S. M. Léopold II, etc.

A l'étage unique, une seule grande salle, qui forme, maintenant, nos deux salles d'études et celle des exercices : salle la plus riche et la plus commode de Liège, elle a servi, tour à tour, de salle de spectacles, de salle de danse, et des réunions mondaines et même, à l'occasion, des agapes ecclésiastiques y ont lieu.

Tout le reste, qui s'élève au-dessus du 1er étage, fut ajouté par nous. Cela s'élève même un peu haut.

Le parc, lui aussi, subit des transformations. La plus importante, d'après le rapport, c'est l'ensevelissement d'un peuple de statues, au fond d'une cave, — où le

(1) Décidément, nous avons un faible pour les casinos et les châteaux : Dinant, LeBestin, Belcamp, etc.

froid et l'humidité auraient bientôt fait de les rappeler à la modestie, si ces dieux n'étaient de pierre. Seule Polymnie, Muse de la poésie lyrique, trouva grâce aux yeux du R. P. Favier, qui pensa qu'on pourrait y voir la Philosophie ou la Théologie en méditation (1).

A part la présence, en 1870, du P. Michaux, qui fut Aumônier des soldats français, internés à la Chartreuse, au nombre de 400 (il y en avait autant à la citadelle), et celle du P. Legrand, qui avait donné quelques sermons en ville, on ne parlait guère des Oblats à Liège (2). Cependant, M. Hilaire, révérend Curé de Saint-Rémacle, qui avait connu le P. Michaux, dont il gardait un bon souvenir, nous aida beaucoup, paraît-il, pour l'acquisition du casino. De son côté, l'Évêque, Mgr Doutreloup, nous reçut les bras et le cœur ouverts. Nous n'en étions pas moins des inconnus pour la ville de Liège. Aussi la curiosité publique ne tarda-t-elle pas à s'alarmer, tandis que les journaux libéraux regrettaient, un peu bruyamment, le Casino liégeois, profané par des religieux étrangers. Nous eûmes même des procès à soutenir, pour garder notre titre de propriétaires...

Mais revenons à Saint-François ; car, les travaux n'étant pas terminés à temps, les Scolastiques durent rester, quelques jours de plus, à Bleyerheide — que l'on quitta, par le train de midi, le 17 octobre 1891, pour arriver à Liège à 4 heures du soir. Nous avons ici, présentement, trois témoins de cette journée historique : les RR. PP. Marcel Bernad et Charles Thévenon et le Fr. Valentin Schaefer.

Parcourons, rapidement, l'histoire de nos trente années liégeoises.

Grâce à l'arrivée des philosophes de Notre-Dame de Bon-Secours, le nombre des Scolastiques monte, tout de suite, à 75. Et la vie reprend normale, — pieuse, régulière et studieuse. En 1905, on remplace San Severino

(1) Le R. P. Frédéric Favier (1855-1876) est mort, à Vitré (Rennes), le 10 septembre 1917.

(2) Le R. P. Donat Michaux (1821-1860) est mort, à Saint-Hélier (Jersey), le 24 juillet 1894.

par Lorenzelli, comme auteur de philosophie ; et Tanquerey apparaît en théologie, deuxième semestre de 1907. — En 1906, 1907 et 1908, on termine les études après cinq ans et demi ; les départs ont lieu en février.

Les vacances de Pâques font leur apparition, en 1893. Aux grandes vacances, on reste, plus d'une fois, à Liège. Parfois aussi, elles se passent à Saint-Charles ou même au Bestin, pour une partie au moins des Scolastiques ; on parle aussi de Charneux, près Val-Dieu, de Houpée, de Moresnet (1909) et, enfin (dès 1910), de la Panscherelle.

Quant aux événements extérieurs, n'en mentionnons que les principaux :

1. Jusqu'en 1897, les membres du clergé de la ville sont invités, en bon nombre, à la fête patronale du 8 décembre, qui est une grandissime fête ;

2. En 1892, ouverture d'une chapelle publique dans le salon ;

3. En 1895, on vote l'assistance des fidèles à la Messe de minuit ;

4. Le 17 septembre 1895, bénédiction de la première pierre de l'église Saint-Lambert, par Mgr Doutreloux ;

5. Le 12 septembre 1896, translation de la relique de Saint Lambert, à l'occasion de son XII^e^ centenaire ;

6. Le 17 avril suivant, bénédiction solennelle de l'église, par le R. P. Édouard GANDAR, Supérieur ;

7. Le 16 septembre de la même année 1897, consécration de l'église, par Mgr Doutreloux ;

8. Le 5 février 1899, bénédiction de la *Lambertine*, notre belle cloche Paccard ;

9. Le 15 mars 1906, inauguration des orgues ;

10. Le 19 septembre 1909, érection de la statue de Jeanne d'Arc, etc., etc...

En ses diverses pérégrinations, le Scolasticat avait perdu son nom d'Autun. Le 5 janvier 1909, il redevient Scolasticat du Sacré-Cœur : c'est que, depuis un mois, Liège est passé sous la direction du Provincial du Nord, — à cette époque, le R. P. Jean-Baptiste LEMIUS.

Les Supérieurs de Liège furent, successivement, les

RR. PP. Édouard Gandar (1891-1897), Marcel Bernad (1897-1905), Charles Thévenon (1905-1911), Ernest Neyroud (1911-1915), et Pierre Richard (1915-19—).

Les Scolastiques affluent à Liège : 100 en 1893, 103 en 1895, 113 en 1896. En 1897, le 20 juillet, les FF. Allemands nous quittent pour Hünfeld...

Mgr Gabriel Breynat est, jusqu'à ce jour, le seul évêque sorti de Liège. Il fut ordonné par Mgr Émile Grouard, le 22 février 1892, et partit, quelques jours après, pour le Mackenzie. Ce fut la première cérémonie de Départ de Missionnaires qui ait eu lieu ici.

Toutefois, si nous ne pouvons nous vanter d'avoir fourni beaucoup d'évêques, un grand nombre de nos anciens Scolastiques sont partis de Liège pour les Missions les plus — disons, ce qui est vrai — héroïques. Mentionnons, par exemple, parmi les défunts, les PP. LeBlanc, Rouvière, LeRoux, Frapsauce, etc. (1). Mais ce beau mouvement, déjà ralenti par les nouvelles persécutions de 1903, fut complètement arrêté par le cataclysme mondial de 1914 — qui ouvre, pour l'histoire du Scolasticat, une page des plus tragiques...

L'année scolaire de 1914 se termine avec 40 Scolastiques, qui s'en vont, à la Panscherelle, goûter les charmes et la douceur d'un repos bien gagné, — du moins, ils le croyaient !

Hélas ! Soudain, l'orage éclata, vraiment terrible. Dès le 2 août, trois Scolastiques rejoignent leur dépôt de mobilisation, suivis bientôt de cinq autres... et puis d'autres encore, Scolastiques et Frères convers.

Et aussitôt commence l'invasion, — qui devait durer plus de quatre ans. La Panscherelle est entièrement privée de toute communication avec Liège. Jours d'angoisses, jours sombres !...

---

(1) Le P. Armand LeBlanc (1884-1907) est mort, au Keewatin, le 21 septembre 1916 ; les PP. Jean Rouvière (1881-1903) et Guillaume LeRoux (1885-1906) ont été massacrés, chez les Esquimaux, entre le 30 octobre et le 2 novembre 1913 ; et le P. Joseph Frapsauce (1875-1897) est mort, au Lac de l'Ours (Mackenzie), le 24 octobre 1920.

Les Scolastiques restent au nombre de 18, dont 10 de la Province Britannique ; et il faut songer à commencer l'année, sinon à la finir, à la Panscherelle, — perspective peu gaie. Il y a deux professeurs, le R. P. Neyroud, Supérieur, et le P. Richard (1).

Heureusement, le 11 novembre, le R. P. Bernad, Provincial, arrive à l'improviste et annonce la rentrée à Liège. On quitta le trou de Bayau, le 17. Les vaches partirent les premières. Les Scolastiques portaient sur le dos tout ce qu'ils avaient de vêtements et firent ainsi, à pied, la route jusqu'à Fléron.

On rentra au Casino ; et la vie reprit, bien régulière. Les Scolastiques iront diminuant de plus en plus, et pour cause, tandis que les nouveaux prêtres — retenus à Liège par l'occupant, qui leur refuse les passeports nécessaires — s'essayeront au ministère dans plusieurs paroisses du diocèse, où ils remplissent les fonctions de vicaire.

En 1915, il y a 20 Scolastiques, — 18, à la fin de 1916, — 12 seulement, en 1917, — et, pour finir, en 1918, ils ne sont plus que 3, car on vient d'ouvrir ici-même, un noviciat pour les étudiants, philosophes ou théologiens, qui ne l'ont pas encore fait, ou pour de nouveaux belges qui s'annoncent. Le R. P. Abhervé fut appelé d'Anvers pour reprendre son ancienne charge de Maître des Novices, avec le P. Romestaing comme socius...

Disons un mot des circonstances douloureuses particulières qu'en plus des épreuves communes de l'invasion, Liège eut à subir.

C'est, le 21 mars 1915, la mort du R. P. Supérieur (le P. Ernest Neyroud), qui s'éteint doucement, après plusieurs mois de cruelles souffrances. Deuil douloureux, surtout à l'heure où la présence d'un Père est si nécessaire ! Le R. P. Richard — qui recueillera, un peu plus tard, le 31 décembre, la succession du R. P. Neyroud — est nommé, aussitôt, Modérateur des Oblats.

(1) Le R. P. Ernest Neyroud (1870-1889) est mort, à Liège, le 21 mars 1915.

Puis ce fut, en 1917, l'emprisonnement du R. P. Richard et du Fr. Fonder, arrêtés tous deux le 20 juillet, tandis que le P. LeBorgne réussissait à prendre la fuite. Et voilà, de nouveau, la chère communauté sans chef. La séparation dura cinq longs mois... Aussi fut-ce un véritable triomphe quand, le 24 décembre, ils rentrèrent au Casino. Ce fut, vraiment, un joyeux Noël.

Au milieu des peines, il y eut des joies. Outre les ordinations et les oblations perpétuelles, il y eut, par-dessus tout, le jubilé du 25 janvier 1916 (premier Centenaire de la Congrégation), qui donna lieu à une fête de famille. Évidemment, il est regrettable que Liège eût à fêter un tel jour dans des conditions si normalement malheureuses : la solennité dut être tout intime, — espérons que, pour 1926, les temps seront meilleurs...

Puis, ce fut l'immense joie de la résurrection. Petit à petit, le Scolasticat se repeupla. Hélas ! plusieurs ne devaient plus revenir : la Patrie avait eu leur sang. D'autres aussi avaient déserté. Mais les vides furent, bientôt, comblés. L'année scolaire commence avec un corps professoral merveilleusement reconstitué et 21 Scolastiques, dont 5 du nouveau Vicariat d'Alsace-Lorraine. Ce nombre ira croissant, tout le long de l'année ; et 1920-21 commence avec 30 Scolastiques et finit avec 33.

Il y aurait à parler des visites, durant cette année, des Évêques ou Pères Capitulants, qui viennent tâter le terrain ou jeter le filet pour trouver de futurs collaborateurs. Mais le temps nous manque : contentons-nous de mentionner celle de Mgr notre Rév^me^ Supérieur Général, le 9 juillet 1921. Ce bon Père n'avait pas vu ses enfants de Liège depuis sept ans, — et quelles années !... Aussi douce fut la réception et belles les fêtes qui l'accompagnèrent — ordinations, obédiences, etc.

Notons, pour terminer, l'arrivée à Liège, pour l'année 1921-1922, de nos Frères du Midi, d'Espagne et d'Italie, et, pour l'année 22-23, des Frères de notre jeune Province de Pologne, — ce qui rend au vieux Scolasticat son aspect cosmopolite des jours d'autrefois.

Après le récit — trop court, hélas ! — de ce premier siècle d'histoire et après les chiffres éloquents qui l'émaillent, est-il téméraire de dire, un peu comme autrefois les preux de Charlemagne le disaient des Francs : *Gesta Congregationis per Scholasterium Sacratissimi Cordis* Jesu ?

Louis Romestaing, *O. M. I.*

Province de Lowell.

Depuis février 1920, les Oblats de Marie Immaculée ont une Vice-Province Franco-Américaine, aux Etats-Unis, sous le vocable de notre glorieux Patron Saint Jean-Baptiste, avec Lowell pour centre d'affaires et le T. R. P. Eugène Turcotte comme Vice-Provincial.

Cette fondation franco-américaine constituait un pas en avant, au point de vue religieux et national. Elle vient de se compléter — c'est la nouvelle qui nous arrive — par l'érection de deux nouveaux établissements, dans le Diocèse de Manchester : l'un à Hudson, près de Nashua, N. H., pour un Noviciat, et l'autre à Colebrook, au nord du New-Hampshire, pour un Juniorat.

Le premier est sous la direction du R. P. Joseph Pelletier ; le R. P. Édouard Carrier a été nommé Directeur du Juniorat.

Le Noviciat est situé dans la municipalité de Hudson, N. H., à trois milles de Nashua et douze milles de Lowell, Mass., sur une magnifique ferme de 90 acres. Là se trouvent réunis, à la fois, les avantages de la ville et de la campagne.

Quant au Juniorat de Colebrook, c'est un ancien hôtel pour une centaine de pensionnaires. Il est situé dans un endroit idéal, sur le versant d'une des dernières collines des Montagnes-Blanches.

Dès maintenant, les Directeurs de ces deux maisons sont prêts à recevoir les demandes pour des sujets franco-américains et, en premier lieu, des sujets de la Nouvelle-Angleterre, — sujets se destinant à la prêtrise ou pour être frères convers.

Et l'on songe déjà à l'organisation d'un Scolasticat ou Grand Séminaire, où les jeunes étudiants, ayant passé par le Juniorat et le Noviciat, iront compléter leurs études de philosophie et de théologie.

A ces religieux, — que rien n'arrête, quand il s'agit d'étendre le royaume de Jésus-Christ et de faire chanter à la terre les grandeurs de la Vierge Immaculée — nous souhaitons succès et prospérité. Puissent ces institutions grandir et se développer, en formant des apôtres pour relever leurs devanciers dans les champs de l'apostolat ! « *L'Union* », *de Woonsocket.*

ÉCHOS DE ROME [1]

X. — Actes Pontificaux concernant nos Vicariats d'Afrique.

§ I. — Préfecture de Gariepe [2].

Letire apostolique, du 12 juin 1923, détachant quelques districts du Vicariat apostolique du Cap de Bonne-Espérance (Est) et du Vicariat apostolique de Kimberley, pour en former la nouvelle Préfecture apostolique de Gariepe — laquelle est confiée à l'Institut des Prêtres du Sacré-Cœur de Jésus (Saint-Quentin), de nationalité allemande.

Pius PP. XI,

Ad futuram rei memoriam. — Quo christiani Nominis propagationi æternæque saluti fidelium in finitimis territoriis Vicariatuum apostolicorum Promontorii Bonæ Spei districtûs orientalis et de Kimberley in Africa meridionali aptius prospiceretur, cum Nobis opportunum visum sit consilium novam ibi condere Missionem ac novos mittere apostolicos operarios, Nos — omnibus rei momentis sedulo studio perpensis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis propagandæ Fidei præpositis — hæc, quæ infra scripta sunt, decernenda existimavimus.

(1) Voir *Missions*, N° 221 (Septembre 1924), pp. 607-624 : *Échos de Rome.*

(2) Cfr. *Acta Apostolicae Sedis*, Vol. XV, Num. 10 (1ª Octobris 1923), p. 493 : — *Litterae Apostolicae* (VI) : *Nova Praefectura apostolica Gariepensis erigitur in Africa meridionali.*

Nimirum, motu proprio atque ex certa scientia et matura deliberatione Nostris deque apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine, præsentium vi, regionibus nonnullis a supradictis districtûs orientalis Promontorii Bonæ Spei et de Kimberley Vicariatibus apostolicis separatis, novam Præfecturam apostolicam *Gariepensem*, nuncupandam, erigimus, Instituti Presbyterorum a Sacro Cuore Jesu, nationalitatis germanicæ, sodalibus committendam.

Territorium vero novæ hujus Præfecturæ apostolicæ constitutum volumus a regione septentrionali Vicariatus apostolici Promontorii Bonæ Spei districtûs orientalis, cujus limites dentur a finibus meridionalibus sequentium octo districtuum civilium — nempe, de *Barkley-East*, *Woodhouse*, *Sterkstroom*, *Molteno*, *Steynsburg*, *Middelburg*, *Hanover* et *Richmond* — atque, insuper, a finitima regione Vicariatûs apostolici de Kimberley, ad meridiem sita cujusdam lineæ quæ efformatur a limitibus septentrionalibus districtûs civilis de *Fauresmith* usque ad flumen *Riet*, a cursu hujus fluminis usque dum in duas partes districtum de *Fauresmith* dividit, postea limites septentrionales districtuum de *Edimburg*, *Smithfield* et *Rouxville* ad confinia Vicariatûs apostolici de Basutoland.

Novæ Gariepensis Præfecturæ sint ergo hi limites : ad septentrionem, Vicariatus apostolicus de Kimberley, juxta descriptos fines, — ad orientem, Vicariatus apostolici de Basutoland et de Mariannhill, — ad meridiem, Vicariatus apostolicus Promontorii Bonæ Spei districtûs orientalis, juxta limites de quibus supra, — et, ad occidentem, Præfectura apostolica Promontorii Bonæ Spei districtûs centralis.

Hæc statuimus, decernentes præsentes Litteras firmas, validas et efficaces semper exstare et permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri et obtinere, illisque, ad quos pertinent sive pertinere poterunt, nunc et in posterum jugiter suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nuncat que inane fieri, si quidquam secus super his, a quovis, auctoritate

qualibet, scienter sive ignoranter, attentari contigerit, — non obstantibus contrariis quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 12ª mensis Junii, anno MDCCCCXXIII, Pontificatûs Nostri secundo.

P. Card. Gasparri, *a Secretis Statûs.*

§ II. — Vicariat d'Eshowe, Natal [1].

Par Lettre apostolique, du 11 décembre courant, la Préfecture du Zululand, confiée aux Bénédictins de Sainte-Odile, est agrandie des quatre districts de Mtunzini, Eshowe, Nkanshala et Ugutu, détachés du Natal, et est érigée en Vicariat, sous le nom de Vicariat apostolique d'Eshowe.

Pius PP. XI,

Ad futuram rei memoriam. — Quæ catholico Nomini æternæque fidelium saluti bene, prospere ac feliciter eveniant, ea ut mature præstemus Nos admonet supremi apostolatûs munus — quo in terris, licet immeriti, fungimur.

Jamvero, cum ad majorem Dei gloriam Fideique incrementum sit ut in ea Africæ meridionalis regione, ubi actualis Præfectura apostolica de Zululand exstat, curis alumnorum Congregationis Benedictinæ a Sancta Ottilia (in Bavaria) commissa, novus apostolicus Vicariatus erigatur, Nos — collatis consiliis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis Fidei præpositis, omnibusque perspectis rerum adjunctis — hæc, quæ infrascripta sunt, decernenda existimavimus.

Nimirum, ut aptius prospiciatur christiani Nominis propagationi, in evangelizandis præsertim aborigenis, motu proprio atque ex certa scientia et matura delibe-

(1) Au moment de corriger les épreuves de ce chapitre, nous trouvons le texte officiel de cette Lettre apostolique dans les *Acta Apostolicae Sedis*, Vol. XVI, Num. 2 (1ª Februarii 1924), p. 34 : — *Litterae Apostolicae* (II) : *Praefectura de Zululand, novis aucta finibus, in Vicariatum apostolicum, de Eshowe denominandum, erigitur.*

ratione Nostris, deque apostolicæ Nostræ potestatis plenitudine, præsentium vi, e finitimo Vicariatu apostolico Natalensi quatuor districtus — nempe, *Mtunzini*, *Eshowe*, *Nkanshala* et *Ugulu* — distrahimus sive separamus, eosque dictæ Præfecturæ seu Missioni de Zululand addimus. Eamdem autem de Zululand Præfecturam apostolicam, a novis limitibus (de quibus supra) constitutam, in Vicariatum apostolicam erigimus, illique nomen facimus de *Eshowe*.

Hæc volumus et mandamus, decernentes præsentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere, illisque, ad quos spectant sive spectare poterunt, nunc et in perpetuum amplissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc atque inane fieri, si quidquam secus, super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter vel ignoranter, attentare contigerit, — non obstantibus Nostra et Cancellariæ apostolicæ regula de jure quæsito non tollendo, aliisque apostolicis constitutionibus et ordinationibus, ceterisque, etiam specifica et individua mentione dignis, in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ, apud sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 11ª decembris, anno MDCCCCXXIII, Pontificatûs Nostri secundo.

P. Card. Gasparri, *a Secretis Statûs.*

§ III. — Préfecture de Kroonstad [1].

Lettre apostolique, du 26 *novembre* 1923, *déterminant la création de la Préfecture apostolique de Kroonstad, confiée à des religieux* (*den ationalité allemande*) *de*

(1) Au dernier moment, nous remarquons que cette Lettre apostolique vient d'être publiée dans les *Acta Apostolicae Sedis*, Vol. XVI, Num. 3 (1ª Martii 1924), p. 81 : — *Litterae Apostolicae* (I) : *Dismembrato territorio e Vicariatu apostolico de Kimberley, in Africa meridionali, erigitur Praefectura apostolica de Kroonstad.*

la Congrégation du Saint-Esprit. Cette Préfecture étendra sa juridiction sur une portion de territoire détachée du Vicariat apostolique de Kimberley (dans l'ancienne République du Fleuve Orange) — lequel continue à être régi par les Missionnaires Oblats de Marie *Immaculée.*

Pius PP. XI,

Ad futuram rei memoriam. — Quæ catholico Nomini æternæque fidelium saluti bene, prospere et feliciter eveniant, ea ut mature præstemus Nos admonet supremi apostolatûs officium — quo in terris divinitus fungimur.

Quare, ut uberes salutis fructus in apostolico Vicariato de Kimberley, in Africa meridionali, huc usque suscepti lætius augeantur in dies, opportunum visum est consilium ab ipso Vicariatu nonnullos civiles districtus distrahere atque inde separatam efformare Missionem.

Itaque, omnibus rei momentis attento ac sedulo studio perpensis cum VV. FF. NN. S. R. E. Cardinalibus negotiis propagandæ Fidei præpositis, apostolica Nostra auctoritate, præsentium tenore, e Vicariatu apostolico de Kimberley superenunciato — curis concredito Missionariorum Instituti Oblatorum Sanctissimæ et Immaculatæ Virginis Mariæ — decem districtus civiles, nempe *Kroonstad*, *Vredefort*, *Heilbron*, *Lindley*, *Senekal*, *Bethlehem*, *Ficksburg*, *Harrismith* et *Vrede*, dimidiamque partem civilium districtuum de *Hoopstad*, *Winburg* et *Ladybrand* distrahimus et separamus, atque inde novam Præfecturam apostolicam, de *Kroonstad* nuncupandam, effingimus, alumnorum (nationalitatis germanicæ) Instituti a Spiritu Sancto curis tradendam.

Novæ autem hujus apostolicæ Præfecturæ de Kroonstad limites sint sequentes : ad occidentem et ad septentrionem, cursus fluminis Val et Provincia civilis Transvaalensis, — ad orientem, Provincia civilis Natalensis et Vicariatus apostolicus de Basutoland, — ad meridiem, cursus fluminis Vet et linea quæ, ab hoc flumine incipiens, urbem de Marseilles tangit et a Maseru finem habet.

Hæc statuimus et mandamus, decernentes præsentes Litteras firmas, validas atque efficaces semper exstare ac permanere, suosque plenos atque integros effectus sortiri atque obtinere, illisque, ad quos spectant sive spectare poterunt, nunc et in posterum amplissime suffragari ; sicque rite judicandum esse ac definiendum, irritumque ex nunc atque inane fieri, si quidquam secus super his, a quovis, auctoritate qualibet, scienter vel ignoranter, attentari contigerit, — non obstantibus apostoliciis constitutionibus et ordinationibus, ceterisque, etiam specifica et individua mentione dignis, in contrarium facientibus quibuscumque.

Datum Romæ, apud Sanctum Petrum, sub anulo Piscatoris, die 26ª mensis novembris, anno MDCCCCXXIII, Pontificatûs Nostri secundo.

P. Card. GASPARRI, *a Secretis Statûs.*

XI. — Révérend Père Joseph LEMIUS, Procureur Général [1].

§ IV. — Jugement d'un Journaliste [2].

Voici quelques semaines, à Dijon, s'éteignait, presque subitement, dans la force de l'âge, un éminent et saint religieux : le R. P. Joseph LEMIUS, Procureur Général de la Congrégation des Oblats de MARIE Immaculée, frère de l'ancien Supérieur de Montmartre et d'un autre religieux de la même Compagnie.

De ceux qui le connurent et qui l'aimèrent nul ne me

(1) Voir *Missions*, N° 221 (Septembre 1923), pp. 611-616.

(2) Cet article — sorti du large cœur et de la plume si fine de M. François Veuillot, fils d'Eugène et neveu de Louis Veuillot — a déjà paru, d'abord, dans la *Libre Parole*, N° 11.296 (14-15 Octobre 1923), page 3, col. 3-4, et dans la *Croix*, de Paris, N° 12.452 (18 Octobre 1923), page 3, col. 5.

démentira, si j'affirme qu'un tel homme ne doit point quitter la vie, sans être accompagné d'un respectueux hommage, où l'on essayera de mettre en lumière, autant que faire se peut, ses admirables mérites et ses multiples bienfaits.

Le R. P. Joseph Lemius appartenait à l'élite de ces religieux qui, sans attirer l'attention du monde, rendent les plus importants services à l'Église, à leur Famille spirituelle et à leur patrie, à la société elle-même et aux âmes. De ces apôtres, à peine connus du public, il fut, certainement, de nos jours, un des plus actifs et des plus précieux.

Né dans le diocèse d'Aire, en 1860, il était entré chez les Oblats de Marie, en 1882, avait été ordonné prêtre, à Rome, en 1884, et, désormais, n'avait plus quitté la Ville Éternelle ; depuis 1894, il y dirigeait la Procure générale de sa Congrégation.

Il n'est guère de catholiques de France ayant séjourné ou passé à Rome, durant ces trente années, qui ne l'aient connu et, l'ayant connu, qui n'aient été conquis par le charme et la finesse de son esprit, par la bonté de son cœur, par la générosité de son obligeance. Avec un dévouement infatigable, encore rehaussé de bonne grâce, il mettait libéralement, au service de ses amis, tous les trésors d'une doctrine extrêmement sûre, d'un jugement très clair et très perspicace, d'une expérience avisée des hommes et des choses. Et, non content de les renseigner, de les avertir et de leur prêter un utile concours, il les séduisait par les ressources infinies d'une intelligence ouverte à toutes les formes de l'art et de la science.

L'Autorité pontificale eut bientôt discerné ces dons exceptionnels et cette puissance de travail. Le P. Joseph Lemius était devenu, tour à tour, Consulteur des Études, de la Propagande, de l'Index et des Rites (pour les Causes de Saints), puis Qualificateur du Saint-Office et Examinateur apostolique du Clergé. Benoît XV — qui l'estimait, comme l'avait apprécié Pie X — l'avait fait entrer dans l'officialité du Vicariat romain, et, tout

récemment encore, il venait d'être appelé à la Commission orientale.

Depuis longtemps, au surplus, sa science et sa clairvoyance théologiques l'avaient fait admettre à l'Académie de Saint-Thomas. Dans cette haute assemblée, il fut des premiers, non seulement à dénoncer avec énergie les périls du modernisme, mais encore à en démontrer lumineusement les erreurs. On peut affirmer que les deux importants travaux qu'il y présenta, dès avant l'Encyclique *Pascendi*, furent considérés, après coup, comme un préambule ou un commentaire anticipé du document pontifical.

Mais ce n'était pas seulement sur le terrain de la doctrine que le religieux Oblat jouissait de la confiance pontificale. A plusieurs reprises, et naguère encore, il fut chargé de missions et de consultations délicates, où, se révélant jurisconsulte expert en même temps que canoniste éprouvé, il put rendre service à la France aussi bien qu'à l'Église.

N'oublions pas que le P. Joseph Lemius cumulait ces travaux considérables avec la charge absorbante de Procureur Général d'une Congrégation religieuse. Or, les Oblats de Marie Immaculée — dont le généreux et fécond apostolat s'étend sur les deux mondes, les Oblats, qui eurent (hélas !), comme les autres Congrégations françaises, à subir, il y a vingt ans, de si rudes traverses — ont clairement attesté, par la confiance qu'ils maintinrent depuis 1894 à ce religieux, les éminents services qu'il ne cessa de leur rendre. Il en rendit même à bien d'autres Congrégations. Car celles-ci, connaissant l'expérience et le dévouement du P. Joseph Lemius, n'hésitaient pas à recourir à lui, dans les circonstances difficiles, et à laisser entre ses mains le soin de leurs intérêts. De quelques-unes même il rédigea, personnellement, les Constitutions ou les adapta, déjà écrites, au nouveau Droit Canon.

Et c'est au milieu de tels soucis et de tels travaux que le saint religieux — soutenu par une charité débordante, où les trésors d'un cœur affectueux et fidèle se

trouvaient encore enrichis par une haute vertu — prenait le temps de témoigner, effectivement, à ses amis la plus serviable et la plus cordiale obligeance !

Obligeance, qui allait beaucoup plus loin que les directions, les conseils et les appuis d'un théologien sûr ou d'un Romain expérimenté, — qui allait, souvent, jusqu'aux conseils et aux secours intérieurs. Ce n'est pas le lieu d'entrer dans ce domaine intime. Je dois, cependant, l'indiquer ici, parce que l'influence exercée sur les âmes par celui qui vient de mourir achève de découvrir la sienne. Elle était rayonnante de surnaturel ; à son contact, on se sentait une foi plus solide et plus énergique, un attachement plus indéfectible à l'Église et au Pape, une piété plus profonde et plus ferme.

J'ai dit, en commençant, que tous ceux qui connurent le P. Joseph Lemius considèrent comme un devoir de lui rendre hommage ; ils éprouvent aussi le besoin, tout en priant pour lui, d'invoquer déjà sa protection.

François Veuillot, Paris.

§ V. — Condoléances et Sympathies [1].

A. Archevêques et Évêques :

1. Sa Grandeur Mgr Jean Chesnelong, Archevêque de Sens :

« *Orthez, le 14 septembre 1923.*

« Cher et vénéré Père, — Monseigneur Gieure, chez qui j'ai passé la journée d'hier, m'a appris la mort de votre frère de Rome.

« J'en ai éprouvé un douloureux saisissement, car j'avais pour

(1) Nous avons déjà publié, sous le titre de *Condoléances des Cardinaux*, — voir *Missions*, N° 221 (Septembre 1923), pp. 612-615, — les lettres ou messages de sympathie qu'un grand nombre d'éminents Princes de l'Église nous ont fait l'honneur de nous adresser, à l'occasion de la mort du R. P. Lemius. A ces messages il faut ajouter celui que S. É. le Cardinal Janvier Granito Pignatelli di Belmonte, Évêque suburbicaire d'Albano, a bien voulu envoyer à Mgr le Supérieur Général et qui, malheureusement, nous avait échappé : — « Excellence Révérendissime, — J'ai été profondé-

lui une affection faite d'admiration, de confiance et de reconnaissance.

« Après avoir offert, tout à l'heure, le saint Sacrifice pour le repos de sa belle âme, je m'empresse de venir vous exprimer mes religieuses condoléances.

« Dans notre douleur commune, il nous est doux de penser que Dieu s'est plu à accorder la récompense qu'il méritait à celui qui fut un serviteur si remarquablement dévoué à l'Église et au Saint-Siège.

« J'ai la confiance que, du haut du Ciel, il nous protégera et nous obtiendra les lumières que nous trouvions dans ses conseils si appréciés.

« Veuillez agréer, cher et vénéré Père, avec mes sincères condoléances, l'expression de mon respectueux attachement.

† « Jean-Victor-Émile, *Archevêque de Sens.* »

2. Sa Grandeur Mgr Louis Humbrecht, Archevêque de Besançon :

« *Besançon, le 22 septembre 1923.*

« Mon bon Père, — J'ai appris, à Notre-Dame de Sion, la mort de votre frère, le Père *Joseph*. J'en suis peiné, plus que je ne puis le dire.

« Il fut pour moi un ami ; et je sais qu'il s'intéressa toujours vivement à mes pauvres travaux et qu'il partagea ma pensée sur beaucoup de choses.

« J'aurai, pour ce cher défunt, un souvenir spécial au saint Sacrifice, et je vous prie, mon bon Père, d'agréer l'assurance de mes religieuses condoléances et de mes dévoués sentiments.

† « Louis, *Archevêque de Besançon.* »

3. Sa Grandeur Mgr Joseph Émard, Archevêque d'Ottawa (Canada) :

« Pieuse sympathie décès Père Lemius.

† « Émard, *Archevêque* » (Câblogramme).

---

ment ému, en recevant la lettre de faire part de la mort du bien cher Père Lemius, nouvelle à laquelle je ne m'attendais nullement. Je Vous prie, Excellence, de recevoir mes condoléances, ainsi que l'assurance de mes pauvres prières pour le repos éternel et heureux de l'âme du cher défunt. Agréez, Excellence, les respectueux hommages de Votre bien dévoué serviteur,

† « G. Card. Granito di Belmonte. »

4. Sa Grandeur Mgr François Gieure, Évêque de Bayonne :

a) « *Bayonne, le 5 septembre 1923.*

« Mon cher Père, — Je rentre à Bayonne, et j'apprends, par votre lettre, l'affreuse nouvelle — que rien ne pouvait nous faire redouter.

« Je reste désolé et, sans retard, je viens vous dire que je partage votre peine et celle aussi de votre Congrégation — qui perd l'un de ses meilleurs sujets.

« Je prie, avec vous, pour cet ami bien cher. Il a bien travaillé pour l'Église. Il recevra, s'il ne l'a déjà reçue, la récompense du bon et fidèle serviteur.

« Veuillez croire, mon cher Père, à mes sentiments douloureusement affligés et à ma fidèle affection... »

b) « *Messanges, le 3 octobre 1923.*

« Mon cher Père et Ami, — J'arrive dans les Landes, pour me reposer un peu. Ces derniers mois ont été tout particulièrement laborieux. C'est pour cela que je n'ai pu vous dire que d'un mot ma surprise douloureuse et mon vif chagrin de la disparition de votre frère *Joseph*.

« Je suis sans détails. J'ai su, seulement, qu'il est mort à Dijon. Quand vous aurez un peu de loisir, dites-moi, je vous prie, comment lui, si fort et si plein de santé, — je l'en avais félicité, au mois de mai dernier, — a pu être enlevé si vite.

« Personnellement, je l'ai pleuré. Je sentais qu'il m'était attaché ; j'en avais eu la preuve, lorsqu'il vint prêcher notre retraite pastorale.

« Mais je déplore la perte aussi pour l'Église. Je sais les services qu'il a rendus. Je ne parle pas seulement de Pie X, qui l'avait, vous le savez, en grande affection et considération, Benoît XV me donna aussi, à plusieurs reprises, son témoignage plein d'estime pour le Père *Joseph*.

« Tout cela s'est effondré, en un instant. Rome me paraît bien vide, parce que, lorsque j'étais là, c'était lui surtout qui prenait mon temps et ma pensée.

« Croyez toujours, cher Père et ami, à ma fidèle amitié.

✝ « François-Marie, *Évêque de Bayonne.* »

5. Sa Grandeur Mgr Charles de Cormont, Évêque d'Aire et de Dax.

« *Dax, septembre 1923.*

« Mon cher Père Supérieur, — Je reçois votre lettre, à l'instant. Je suis bien peiné d'apprendre la douloureuse nouvelle que vous me donnez — la mort du Rév. Père *Joseph*, de Rome.

« Comme religieux d'un Ordre consacré à Marie Immaculée, il

a acquis de précieux mérites — qui, j'en ai la conviction, ont déjà trouvé leur récompense dans le Ciel.

« Je garde un bien bon souvenir de son amabilité... Je prononcerai, tout particulièrement, le nom de votre cher et vénéré frère au memento de ma Messe, dès demain matin.

« Je vous prie, mon cher Père, d'agréer mes sentiments de vive, affectueuse et douloureuse sympathie.

† « Marie-Charles, *Évêque d'Aire et de Dax.* »

6. Sa Grandeur Mgr Henri Delalle, *O. M. I.*, Évêque titulaire de Thugga et Vicaire apostolique du Natal :

« *Maritzburg, le 29 septembre 1923.*

« Monseigneur et vénéré Père, — Je viens d'apprendre, par les Sœurs de la Sainte-Famille, la triste nouvelle de la mort du cher P. Joseph Lemius, et je m'empresse de vous en exprimer ma profonde sympathie.

« C'est une grande perte pour notre chère Famille ; mais je suis sûr que c'est aussi un deuil personnel pour Votre Grandeur. Le cher défunt vous aimait et vous était profondément attaché ; et je sais combien il s'est trouvé heureux auprès de vous... Et, moi aussi, je perds en lui un ami...

« En priant pour le cher défunt, qui a si bien servi la Congrégation, je prierai pour Votre Grandeur — dont je reste le fils très dévoué en N.-S. et M.-I.,

† « Henri Delalle, *O. M. I.* »

7. Son Excellence Mgr Isaïe Papadopoulous, Évêque titulaire de Gratianopolis (du rite grec), Assesseur de la S. C. de l'Église orientale (1) :

« *Rome, le 6 septembre 1923.*

« Illustrissime et Révérendissime Seigneur, — La nouvelle de la mort du Rév^me^ Père Joseph Lemius m'a profondément affligé.

« En lui, cette S. Congrégation perd un Consulteur intelligent, sur lequel nous comptions beaucoup ; et les quelques *vœux*, qu'il avait déjà écrits, montrent que nos espérances n'étaient pas vaines... Daigne le Bon Dieu l'accueillir dans son paradis !

« En vous offrant, à Vous et au si méritant Institut des Oblats, mes plus vives condoléances, je profite de l'occasion pour me redire, avec des sentiments de haute estime, de Votre Seigneurie Illustrissime et Révérendissime le très dévoué serviteur,

† « Isaïe Papadopoulous, *Assesseur.* »

(1) Traduction de l'italien.

8. Sa Grandeur Mgr Augustin Simeone, Évêque d'Ajaccio (Corse) :

« *Ajaccio, le 10 septembre 1923.*

« Évêque Ajaccio, apprenant avec profonde douleur décès Père Lemius, prie Votre Grandeur agréer condoléances émues, avec prières, regrets et hommages.

† « Augustin. »

9. Mgr André Jullien, *S. S.*, Auditeur de Rote, 113, via Quattro Fontane, Rome :

« Présente ses très respectueux hommages à Sa Grandeur Monseigneur Dontenwill, en le priant de l'excuser de ne pouvoir se rendre, ce matin (29 novembre), au service pour le regretté Père Lemius. Il y est uni de cœur et de prières, en offrant de nouveau à Sa Grandeur ses plus religieuses condoléances. »

B. Congrégations de Religieuses :

1. La Bonne Mère Gonzague de Marie, Supérieure Générale des Sœurs de la Sainte-Famille, de Bordeaux :

a) *Télégramme* : — « Respectueuses condoléances, union de prières et regrets. »

b) *Lettre :* — « Monseigneur, — Quel coup de foudre a été, pour nous, la triste nouvelle qui nous parvenait, ce matin, et comme Votre Grandeur doit être particulièrement affligée de la disparition du bon Père Joseph Lemius !

« Déjà la dépêche — partie, dès ce matin, pour Nancy — vous aura dit, Monseigneur, combien filialement nous partagions ce sacrifice, qui nous atteint aussi bien directement.

« Le Père Lemius était un appui et un ami ; et nous ne comptons plus ses preuves de dévouement à la Sainte-Famille. C'est donc un devoir pour nous toutes de lui prouver notre reconnaissance par la prière : aussi une circulaire demandera-t-elle à la Famille ce tribut de notre religieuse gratitude (1)...

« En sollicitant votre paternelle bénédiction, je vous prie de daigner agréer l'hommage du très profond respect avec lequel j'ai l'honneur d'être de Votre Grandeur, Monseigneur, la très humble servante, — S[r] Gonzague de Marie. »

(1) Voir, dans notre précédent fascicule (*Missions*, N° 221, Septembre 1923, page 615), le texte de cette circulaire.

2. Le Très Révérende Mère Angèle de Notre-Dame, Prieure Générale des Ursulines de l'Union Romaine (22, Via Nomentana, Rome-27) :

a) *Note :* — « La Prieure Générale des Ursulines de l'Union Romaine et son Conseil envoient à la Révme Curie des Oblats de Marie Immaculée leurs plus vives condoléances pour la mort imprévue du Révme P. Joseph Lemius, auquel elles doivent une telle gratitude et pour lequel elles feront offrir des suffrages dans toutes les communautés de l'Union Romaine. Elles seront très reconnaissantes d'avoir quelques détails sur la mort du vénéré défunt. Hommages respectueux. »

b) *Circulaire* : — « Nous avons la douleur d'annoncer à nos Communautés la mort du Révérend Père Joseph Lemius, Procureur Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée, Consulteur des Études, de la Propagande, de l'Index et des Rites (pour les Causes des Saints), Qualificateur du Saint-Office, Examinateur apostolique du Clergé, Membre de l'Académie de Saint-Thomas, etc., décédé le 2 septembre, à l'âge de 63 ans.

« Promoteur dévoué de notre Union Romaine, il a partagé, avec la plus grande sollicitude, la présidence du premier Chapitre général, en 1900.

« Sa bienveillance et son zèle à l'égard de notre Union nous font un devoir de reconnaissance de lui appliquer, au plus tôt, les suffrages de la sainte Messe et de trois communions générales... — Mère Angèle de Notre-Dame, Prieure Générale. »

3. La Mère Marie du Bon-Secours, Supérieure Générale des Sœurs des Saints Noms de Jésus et de Marie, à Hochelaga, P. Q., Canada :

a) *Télégramme :* — « Sœurs Jésus et Marie d'Hochelaga, profondément affligées perte Père Lemius, offrent prières et sympathies. »

b) *Lettre :* — « Monseigneur, — Bien que déjà, par câblogramme, notre sympathie filiale vous ait été exprimée, à l'occasion de la mort du R. P. Joseph Lemius, je veux, de nouveau, vous la dire dans cette lettre. Nous la sentons bien plus vive encore, après le service funèbre chanté, pour le repos de son âme, dans notre chapelle, par le R. P. Joseph Dozois.

« A l'instar du vénéré Mgr Allard et des RR. PP. Cassien Augier et Charles Tatin, il a rendu à notre Congrégation, dans sa charge de Procureur auprès du Saint-Siège, les plus signalés services, depuis plus de vingt-huit ans. — Le lendemain de sa mort, un peu avant de connaître la triste nouvelle, nous recevions, écrite de sa main, une lettre, datée de Beauvoisin, dans

laquelle il nous mettait au courant de nos affaires auprès de la Sacrée Congrégation des Religieux...

« Monseigneur, votre chère Congrégation — qui nous a été une bienfaitrice, dès l'origine de la nôtre — nous a, toujours, continué ses bienfaits par la suite, surtout à Rome par la paternelle générosité des Supérieurs Généraux eux-mêmes, qui nous ont permis de profiter largement de la sagesse de leurs Procureurs auprès du Saint-Siège, ainsi que je le signalais au début de cette lettre. En assurant Votre Grandeur de notre profonde gratitude pour le passé, me permettrez-vous, Monseigneur, de solliciter le même bienfait pour l'avenir ? Cet avantage inappréciable, nous le comprenons, est une charge par le travail de surcroît qu'il demande ; mais nous tâcherons de le rendre le plus léger possible par notre bonne volonté et nos prières. Nous serions heureuses de le faire matériellement aussi, si Votre Grandeur voulait seulement nous en laisser la liberté...

« Vous renouvelant l'expression de ma profonde sympathie, pour vous-même et les Frères affligés du regretté Père Lemius, je vous prie d'agréer aussi mes hommages de respect ; et je demeure, Monseigneur, de Votre Grandeur la très reconnaissante fille en Jésus et Marie, — Sœur Marie du Bon-Secours, Supérieure Générale. »

4. La T. R. Mère C. Roimier, Supérieure Générale des Sœurs de la Charité de Notre-Dame, d'Évron (Mayenne) :

« Monseigneur, — Nous avions appris, dès lundi, la mort du bon R. P. Joseph Lemius, et j'avais l'intention de vous exprimer nos respectueuses et bien sincères condoléances. Je suis confuse d'avoir tardé à le faire, mais je vous suis bien reconnaissante d'avoir pensé à nous faire part de cette douloureuse épreuve.

« C'est un grand deuil et un coup bien pénible pour Votre chère Famille religieuse. Nous savons les services importants que le vénéré défunt rendait à l'Église et à sa Congrégation et, par suite, le vide immense qu'il va laisser. Aussi, Monseigneur, veuillez bien croire à notre religieuse et très respectueuse sympathie et compter sur nos prières, pour que le Bon Dieu vous adoucisse cette épreuve.

« Permettez-moi d'ajouter, Monseigneur, que nous pleurons, avec vous, le bon et vénéré Père *Joseph*. Depuis plus de vingt ans, il était notre Providence visible, s'occupant de nos intérêts avec un dévouement inlassable et continu ; et nous le considérons, à bon droit, comme l'un de nos plus insignes bienfaiteurs. Sa mort nous laisse bien affligées et nous est, à nous-mêmes, une véritable épreuve.

« Mais nous devons plus que des regrets au R. P. Lemius ; il a un droit très spécial aux prières de la Congrégation. Sans

retard, nous avons fait célébrer un Service et plusieurs Messes pour le repos de son âme ; et j'ai réclamé à son intention les suffrages dus à nos Sœurs défuntes. Ce n'est, d'ailleurs, qu'un bien faible témoignage de notre gratitude, car jamais nous ne pourrons payer notre dette à son endroit.

« Daignez agréer l'hommage du très profond respect avec lequel je suis, Monseigneur, votre très humble servante en N.-S., — Sœur C. Roimier, Supre Génle. »

5. La Rév. Mère Marie-Alphonse, Supérieure Générale des Sœurs de la Charité de l'Immaculée-Conception, au Couvent Saint-Vincent, Saint-John, Nouveau-Brunswick, Canada (1) :

« Monseigneur, — C'est avec une profonde douleur que nous avons appris la nouvelle de la mort de notre estimé et vénéré père et ami, le Rév. Père Lemius ; et nous offrons à Votre Grâce nos sincères sympathies, à l'occasion de la perte que subit votre Congrégation dans la disparition d'un religieux si capable et si saint.

« Votre Grandeur sait, sans doute, l'intérêt que portait à notre Institut le bon P. Lemius : plusieurs années durant, il a travaillé avec persévérance pour notre cause, à Rome, principalement par rapport à l'approbation finale de nos Constitutions... Pendant ces années, l'Institut a traversé bien des crises, et nous avons senti le besoin d'un directeur prudent et d'un sage conseiller. Le P. Lemius pour nous a été l'un et l'autre : il a été l'auxiliaire sage et dévoué de notre Protecteur, Son Éminence le Cardinal Sbarretti.

« En signe de reconnaissance envers notre bon Père, nous ne pouvons qu'unir nos prières aux vôtres, pour le repos de l'âme de cet ami dont le nom sera vénéré comme celui d'un bienfaiteur dans les Annales de notre Congrégation...

« Je demeure de Votre Grâce l'humble et respectueuse servante, — Mère M. Alphonse, Supre Génle. »

6. La T. R. Mère Marie-Angélique, Supérieure Générale des Religieuses de la Sainte-Union au Sacré-Cœur de Jésus, 2 Apldo, Cuesta San-Miguel, Guadalajara (Espagne) :

« Mon Très Révérend Père, — Nous avons éprouvé une peine profonde, en apprenant la mort du T. R. P. Lemius. Car, si c'est un deuil pour votre Congrégation d'avoir perdu un tel

(1) Traduit de l'anglais.

membre, nous pouvons dire avec raison que ce décès est aussi une rude épreuve pour nous.

« Ce bon Père, délégué par Rome pour s'occuper de nos affaires, en une certaine circonstance, a plaidé notre cause et, comme elle était juste, il a gagné notre procès.

« Nous pouvions compter sur l'appui de ce saint religieux ; et c'était une grande force pour nous et, surtout, pour moi placée à la tête de la Congrégation.

« Comme il était paternel et encourageant ! Dans sa lettre du 25 mai dernier, il me disait :

« *Ne craignez pas : c'est la vie de votre Congrégation que veut le Sacré-Cœur, — Il l'a prouvé jusqu'ici...*

« Nous avons fait célébrer une neuvaine de Messes à Bayonne et quelques-unes dans nos Missions, pour le repos de l'âme du Très Révérend Père. De plus, j'ai ordonné des prières spéciales à toutes nos Religieuses.

« Veuillez agréer, mon Très Révérend Père, l'expression de mes sentiments les plus respectueux, — Sœur M. Angélique, Supre Génle. »

7. La Rév. Mère M.-L. Dugas, Supérieure Générale des Sœurs de la Charité, dites « Sœurs Grises », à l'Hôpital Général, Montréal (Canada) :

« Monseigneur, — Les journaux nous annoncent la mort du Rév. Père Joseph Lemius, Procureur Général de votre Congrégation.

« Le poste important que remplissait ce regretté Père nous ferait seul supposer le vide que causera son départ, si déjà les services signalés et hautement appréciés qu'il a rendus à notre Communauté, depuis bientôt dix ans, ne nous faisaient comprendre davantage la perte douloureuse que vous venez de faire.

« Avec le reconnaissant souvenir que nous garderons de ce conseiller sûr et ami dévoué, je vous prie d'agréer, Monseigneur, l'hommage de notre respectueuse sympathie. Comme témoignage de gratitude, nous ferons chanter, ces jours-ci, dans notre chapelle, un Service solennel pour l'âme de ce vénéré Père.

« Le regretté Procureur avait encore, de nous, bon nombre de documents... Ces documents peuvent-ils, sans nuire, rester à la Procure, jusqu'à ce que nous ayons quelqu'un qui puisse s'en occuper pour nous ? Pour cette nouvelle faveur, j'offre à Votre Grandeur l'expression de ma reconnaissance.

« Veuillez bénir, Monseigneur, celle qui a l'honneur de se dire, avec un profond respect, de Votre Grandeur la très humble fille en Notre-Seigneur, — Sœur Marie L. O. Dugas, Supre Génle (1). »

(1) Nous avons, également, reçu le câblogramme suivant de la R. M. Supérieure des Sœurs Grises d'Ottawa : « Nous pleurons Père Lemius ; sympathies profondes. »

8. La Mère Marie-Clémence de Jésus, Supérieure des Filles du Cœur de Jésus, 34, Via dei Villini, à Rome :

« Mon Révérend Père, — Nous regrettons d'avoir su si en retard la grande perte que vient de faire votre sainte Congrégation, en la personne du Rév. Père Lemius...

« Nous estimions beaucoup le vénéré défunt, et notre Communauté a bien des obligations envers lui. Malgré ses occupations si importantes et si nombreuses, il savait trouver le temps de venir nous faire le sermon du premier Vendredi, lequel nous faisait toujours beaucoup de bien. Aussi nous offrirons des suffrages pour le repos de son âme ; et je vous prie, mon Révérend Père, d'agréer les religieuses condoléances de notre Très Révérende Mère Générale — qui est absente, en ce moment, et qui m'a chargée de vous les transmettre.

« En nous recommandant à vos fervents mémentos, veuillez agréer, mon Révérend Père, l'hommage du profond respect de votre humble servante en N.-S.. — Marie-Clémence de Jésus, F. d. C. d. J. »

9. La Supérieure et les Sœurs de l'Espérance, 10, Strada S. Teresa a Chiaia, Naples,

« offrent au R. P. Dozois leurs bien respectueuses et religieuses condoléances, pour la perte si douloureuse que la Congrégation des Révérends Pères Oblats vient de faire, en la personne du T. R. P. Joseph Lemius ; et elles unissent leurs pieux suffrages pour l'âme du très regretté défunt et pour toute la Famille — si éprouvée par cette mort prématurée. »

10. La Supérieure des Sœurs de Saint-Charles et sa Communauté, 21, Piazza della Sacrestia, Rome-15 :

« Sincères sentiments de condoléances et union de suffrages, en faveur du R. P. Lemius, tant regretté des personnes qui ont eu l'avantage de le connaître. »

11. La Supérieure et les Sœurs de l'Espérance, 71, Calle Baïlen, à Barcelone (Espagne) :

« Attristées douloureuse perte du Père *Joseph*, expriment filiales condoléances. »

12. La Supérieure des Sœurs de Charité, Dominicaines de la Présentation de la Sainte-Vierge, Villa de la Présentation, 11ª, Via Milazzo, Rome :

« Humbles et pieuses condoléances ; union de prières. »

C. Généraux et Procureurs (1) :

1. Le R. P. Joseph Castagnède, Procureur Général des Missionnaires de l'Immaculée-Conception, de Lourdes, 1252, Calle Larrea, à Buenos-Ayres (Argentine) :

« Monseigneur, — J'ai été bien douloureusement frappé, lorsque la poste m'a remis, à ma nouvelle résidence et après un long retard, la lettre de faire part de la mort du vénéré et très regretté P. Joseph Lemius.

« Je ne pouvais croire à sa disparition ; je le revoyais m'accueillant, à bras ouverts, encore au mois de janvier dernier ; je relisais sa dernière lettre, de juillet. Je cherchais, en vain, dans les chroniques romaines de la *Croix*, quelques détails sur la mort prématurée de ce vaillant serviteur de l'Église.

« Mais, surtout, je priais et faisais prier pour lui : tout de suite, j'ai célébré la sainte Messe pour le repos de son âme, et j'ai demandé à nos 50 enfants d'y communier à la même intention. Dans les prières de notre communauté, nous avons fait, pour le vénéré défunt, ce que nous faisons pour l'un des nôtres. Nous le devions ; car, depuis près de 40 ans, il a porté à notre modeste Institut un intérêt précieux, dès l'origine, mais plus profond et plus providentiellement efficace, à l'époque de nos épreuves et de nos tentatives de réorganisation — où il fut le bras droit du saint Pape Pie X et du Cardinal Vives, quand ils nous donnèrent l'ordre de reprendre toutes nos œuvres de recrutement.

« Ce que nous devions au R. P. Lemius, depuis la persécution, le T. R. P. Supérieur Général aimait à le redire, avec une vive gratitude ; et, quand, il y a un an, il est parti pour la République Argentine, il répéta : — « Pour les affaires à traiter à Rome, nous avons le bon P. Lemius ; je suis donc bien tranquille. »

« Nommé, bien malgré moi, Procureur auprès du Saint-Siège, mais, sur l'intervention de S. É. le Cardinal Billot, dispensé de résidence à Rome et suppléé par les bons offices du R. P. Procureur des Pères Oblats, ce m'était une joie de visiter, trop rarement, le vénéré P. Lemius, à Rome, et de continuer, par des lettres fréquentes, les conversations, si utiles pour moi et si paternelles de sa part, de mon séjour au Séminaire français. Du peu de bien que j'ai je suis redevable, en grande partie, à ses conseils et à son exemple.

« Pardonnez-moi, Monseigneur, de mêler tant de traits personnels à votre douleur, que je devine bien profonde. Que votre Grandeur daigne croire que nous continuerons de prier Marie Immaculée et pour le vénéré défunt et pour l'Ordre qu'il a si bien servi, — tout en acceptant de porter secours à notre Communauté en détresse.

(1) Plusieurs de ces messages sont traduits de l'italien.

« J'ose espérer, Monseigneur, que le successeur du regretté Père voudra bien, avec votre autorisation, nous continuer les services que nous rendit si utilement le R. P. LEMIUS, — services pour nous fort appréciables mais qui, je crois et j'y veillerai, ne peuvent absorber beaucoup d'heures de votre Procureur Général... »

2. Le T. R. P. Dom Marie-Augustin Delaroche, Supérieur Général des Chanoines réguliers de l'Immaculée-Conception, 21, Via Federico Torre, Rome (44),

« prie Monseigneur le Supérieur Général d'agréer ses plus vives et plus sincères condoléances pour la mort si inattendue du Très Rév. Père Joseph LEMIUS. Ce grand serviteur de DIEU et de l'Église était, pour la petite Famille des *C. R. I. C.*, un ami de toujours et un conseiller inappréciable. Tous les suffrages de l'Institut accompagneront sa sainte âme, qui s'en va chargée de tant de mérites et qui entraîne tant de regrets. »

3. Le P. Joseph-Antoine de Persiceto, Ministre Général,

« avec ses condoléances les plus senties »,

et le P. Procureur et Commissaire Général des Mineurs Capucins, 71, Via Boncompagni, Rome (25),

« en offrant ses très vives condoléances aux Missionnaires Oblats de MARIE, à l'occasion de la perte de leur illustre P. Procureur Général,

« leur promettent de se souvenir, particulièrement dans leurs prières, du cher défunt. »

4. Le P. Louis Susa, Procureur Général de l'Ordre des Frères Mineurs, 124, Via Merulana, Rome (24),

« présente ses profondes condoléances. »

5. Le P. Pierre Boetto, Procureur Général de la Compagnie de JÉSUS, 8, Via S. Nicolà da Tolentino, Rome,

« profondément attristé de la très grande perte, faite par l'excellente Congrégation des Missionnaires Oblats de MARIE, en la personne de leur si justement apprécié Rév^me^ Procureur Général (P. Joseph LEMIUS), présente ses condoléances les plus senties et les plus vives. Il promet les suffrages des Pères de la Compagnie de JÉSUS pour le repos éternel du regretté défunt. Et il offre ses religieux hommages au Rév^me^ P. Supérieur Général. »

6. Dom Placide Lugano, Abbé de Sainte-Marie-la-Neuve, Procureur Général des Bénédictins de Montolivet et Consulteur des SS. CC. des Religieux et des Études, 54, Piazza S. Maria Nova, Rome (2),

« avec ses condoléances très senties ».

7. Le P. Louis de Saint-Charles, Secrétaire Général des Passionnistes (Église SS.-Jean et Paul, à Rome),

« au nom du T. R. P. Général et du R. P. Procureur Généraux absents de Rome, envoie au Supérieur Général des Missionnaire, Oblats de Marie Immaculée les plus vives condoléances, à l'occasion de la mort imprévue du savant et pieux P. Lemius. »

8. Mgr François-Xavier Hertzog, Procureur Général de la Compagnie de Saint-Sulpice, 113, Via Quattro Fontane, à Rome :

« Monseigneur, — Permettez-moi de vous exprimer ma profonde et respectueuse sympathie dans votre deuil, par la mort du cher P. Lemius, mort qui a dû d'autant plus vous frapper qu'elle était plus imprévue. Le Bon Dieu vous a enlevé un collaborateur dévoué qui, depuis de bien longues années, travaillait avec ardeur pour votre chère Congrégation. Il a reçu sa récompense et est allé rejoindre, en paradis, tous les PP. Oblats qui s'y trouvent déjà... »

9. Dom Raymond Bazzichi, Abbé de Saint-Bernar daux Thermes et Procureur Général du Saint Ordre Cistercien (Congrégation d'Italie), 104, Piazza S. Bernardo, Rome,

« avec ses condoléances ».

10. Le P. Alphonse Lemieux, Vice-Procureur Général de la Congrégation du Très Saint Rédempteur, S. Alfonso, Via Merulana, à Rome (23) :

« Mon très Révérend et bien cher Père, — Je viens d'apprendre la triste nouvelle de la mort de votre T. R. P. Procureur Général. C'est une bien grande perte pour votre Congrégation. Je vous prie d'agréer mes plus sincères condoléances ; et j'unis mes prières aux vôtres pour le repos de l'âme de votre regretté confrère. »

11. Le P. Philippe Caterini, Procureur Général de l'Ordre des Frères Prêcheurs, 15, Via S.Vitale, Rome (15),

« avec ses hommages, envoie ses plus profondes condoléances et ses promesses de prières ».

12. Le P. Janvier Ricotti, Procureur Général des Barnabites, 6, Via dei Chiavari, à Rome,

« en union de prières, prend part à la grande douleur qui vient de frapper la méritante Congrégation des Oblats de Marie Immaculée par la mort du Père Joseph Lemius, Procureur Général et fidèle serviteur de la sainte Église dans les SS. Congrégations romaines. »

13. Le P. Philippe Maroto, Procureur Général des Missionnaires Fils du Cœur Immaculé de Marie, 9, Via delle Carceri, Rome (12),

« présente à l'Ill^me^ et Rév^me^ Supérieur Général et à toute la Curie généralice ses plus vives condoléances pour la mort inopinée du Rév^me^ P. Lemius. »

14. Le P. Louis Copéré, Procureur Général de la Société de Marie, 14^a^, Via Cernaia, Rome (30),

« retenu par une réunion de la Commission d'approbation des Instituts religieux, à laquelle il doit prendre une part active, regrette de n'être pas près de vous, Monseigneur, pour prier, ce matin (29 novembre), en faveur du très regretté Père Joseph Lemius — qu'il ne peut pas oublier. Il vous est, du moins, uni de tout cœur et demande à Votre Grandeur de vouloir bien excuser son absence forcée. »

15. Le P. Charles Maignen, Procureur Général des Frères de Saint-Vincent de Paul, 26, Via Palestro, à Rome,

« regrette vivement de s'être trouvé empêché d'assister au service pour le repos de l'âme du R. P. Lemius et prie Votre Grandeur de daigner agréer ses condoléances les plus respectueuses. »

16. Le P. Hubert Gebhard, Procureur Général de

la Compagnie de Marie et des Filles de la Sagesse, 44, Via Romagna, Rome (25),

« prie Sa Grandeur Mgr Dontenwill d'agréer ses respectueux hommages, avec ses plus vifs regrets d'être empêché, par une classe à la Propagande, d'assister au service funèbre pour le vénéré P. Lemius, dont il a appris la mort avec une douloureuse surprise, au retour d'une longue absence, et pour qui il n'a pas manqué de prier, de tout son cœur, et de faire prier la communauté de Rome. »

17. Le P. Jules Saubat, Procureur Général des Prêtres du Sacré-Cœur, de Bétharram, 528, Corso Umberto I, Rome (10),

« à peine arrivé à Rome, apprend la douloureuse nouvelle. Il vient, tout de suite, prier Son Excellence Mgr Dontenwill d'agréer l'expression de ses condoléances et de celles de la Résidence de Rome, pour la perte (qu'il devine bien *immense*) que vient de faire la grande Congrégation des Oblats de Marie Immaculée. Il l'assure, en même temps, des suffrages de tous en faveur de la belle et noble âme de celui qui n'est plus. »

18. Le P. Gabriel Mallet, Procureur Général de la Congrégation de Jésus et Marie (Eudistes), 3, Via S. Giovanni in Laterano, à Rome ; le Frère Stanislas Kostka, Procureur Général de l'Institut des Frères de Saint-Gabriel, 11, Via Po, Rome (34) ; le Frère Candidus, Procureur et Postulateur Général des Petits-Frères de Marie, 2[b], Via Montebello, Rome (21) ; etc., etc. (1).

(1) Nous croyons devoir arrêter là nos citations. Il nous serait facile de reproduire encore bien des lettres ou extraits de lettres, nous redisant les condoléances et les sympathies, d'ailleurs si touchantes, d'un grand nombre d'Oblats, de prêtres et de laïcs, — tels que les RR. PP. Servule Dozois, Édouard Gandar, Adolphe Munier, etc., MM. les Chanoines Lafarge (Dax), Froment (Mont-de-Marsan), Dessane (Toulouse), etc., MM. le Comte Negri, l'Avocat Barluzzi, le Professeur Cardahi, etc. Mais il faut nous borner ; ces vénérés personnages et tous nos autres correspondants voudront bien nous en excuser, — après avoir agréé nos plus respectueux et sincères remercîments pour la part si large qu'ils ont daigné prendre au grand deuil de notre Famille religieuse.

§ VI. — Circulaire de Monseigneur [1].

L. J. C. & M. I.

Rome, le 28 octobre 1923.

Nos Révérends Pères et bien chers Frères,

Le 3 septembre dernier, Nous vous annoncions la triste nouvelle du décès inopiné du Rév. Père Joseph Lemius, Notre Procureur auprès du Saint-Siège. Vous vous êtes filialement unis à la grande douleur que cette mort Nous a causée. Ceux parmi vous que Nous rencontrâmes, lors de Notre récent voyage, Nous ont exprimé oralement leurs vifs regrets. Un grand nombre Nous ont écrit pour Nous offrir leurs condoléances. Tous, vous vous êtes empressés de soulager, au plus tôt, par vos pieux suffrages, l'âme du cher disparu.

Au nom de la Congrégation et au nom de ses deux frères Oblats, profondément attristés, qui lui survivent, Nous vous disons Notre reconnaissance émue.

Aux témoignages de regret et aux suffrages des membres de la Famille sont venus s'ajouter, très nombreux, ceux du dehors.

La Sainte-Famille de Bordeaux Nous a donné une preuve touchante d'affection fraternelle par l'envoi, à toutes ses maisons, d'une circulaire, pour annoncer Notre deuil et demander des prières (2). La même charité Nous a été témoignée par les Ursulines de l'Union Romaine, dont le défunt a été le principal organisateur.

Les Supérieures des autres Congrégations religieuses — auxquelles le Rév. Père Lemius avait, pendant de longues années, servi d'intermédiaire entre elles et le Saint-Siège — se sont hâtées de Nous dire combien elles partageaient Notre peine.

Les hauts personnages du monde ecclésiastique, dont

(1) *Circulaire* N° 131.

(2) Cfr. *Missions*, N° 221 (Septembre 1923), page 615 : *Sainte-Famille de Bordeaux.*

nombre d'Éminentissimes Cardinaux, et les chefs des Dicastères, dans lesquels le défunt Père avait servi en qualité de Consulteur, Nous ont exprimé — soit de vive voix, soit par lettre — leurs condoléances. Tous déplorent la grande perte qu'a faite l'Église par la mort de celui qu'ils aimaient comme leur ami.

Parmi les laïques de marque, qui ont connu et regrettent le Père Lemius, un vaillant écrivain, héritier d'un grand nom dans le journalisme militant chrétien, dans un article ému, paru dans les colonnes d'un journal de Paris, a recommandé l'âme du vénéré défunt aux prières des catholiques de France.

En vérité, la disparition de notre cher Père a suscité d'unanimes et profonds regrets et des prières nombreuses pour le repos de son âme.

Pour Nous, qui l'avons connu de bien près, cette sympathie ne Nous étonne pas ; mais elle Nous console grandement et Nous inspire une sincère reconnaissance envers tous ceux qui Nous l'ont témoignée.

Pendant les 28 ans qu'il a représenté notre Congrégation auprès du Saint-Siège, il a été le conseiller avisé de l'Administration Générale et le vaillant défenseur de nos intérêts — si variés et si délicats.

D'autres, plus autorisés que Nous, ont répété, à l'envi, combien il a servi l'Église, en défendant sa doctrine intégrale par sa science philosophique et théologique, puisée dans les œuvres du Docteur Angélique. Nous nous rappelons encore, avec émotion, les paroles que le si regretté Pie X daigna Nous adresser, en 1908, après Notre élection. Nous étions admis, pour la première fois, en audience près de lui, et Nous lui avions exprimé les craintes que Nous inspiraient les responsabilités de la charge nouvelle placée sur Nos faibles épaules. Le saint Pontife nous dit alors :

— « Ayez confiance en Dieu, et puis rappelez-vous que vous avez près de vous, en la personne du Père Lemius, un appui sûr : c'est un homme d'une grande science, d'une vaste expérience et d'un dévouement à toute épreuve. »

Il Nous semble que ce jugement, tombé de si haut, résume les qualités de celui que Nous pleurons et Nous fait davantage regretter Notre perte.

Hélas ! quels que soient nos regrets, ils sontim puissants à le faire revivre. Il importe donc que Nous lui donnions un successeur dans les hautes fonctions qu'il remplissait, avec tant de zèle, pour le bien de notre Famille religieuse.

En conséquence, de l'avis de Nos Révérends Pères Assistants, Nous avons choisi, pour succéder au Rév. Père Joseph Lemius, en qualité de Procureur auprès du Saint-Siège, le Rév. Père Auguste Estève (1).

Nous avons discerné dans le Rév. Père Estève les qualités de science, de prudence et de dévouement qui doivent distinguer celui qui représente la Congrégation dans ses relations avec le Siège Apostolique.

Comme lauréat en Philosophie, en Théologie et en Droit Canonique de l'Université Grégorienne, il Nous donne toute garantie sous le rapport des connaissances requises dans la charge qui lui incombera désormais.

L'expérience qu'il a acquise et le dévouement dont il a fait preuve — dans les emplois qui lui ont été successivement confiés, soit comme Répétiteur à Rome et Professeur à Ottawa, soit comme Supérieur de notre Scolasticat International — le mettent à même de pouvoir servir efficacement la Congrégation dans la sphère plus élevée où il vient d'être placé.

Nous recommandons le cher Père à vos ferventes prières, afin que l'activité qu'il dépensera au service

(1) Le R. P. Auguste-Jean-Justin Estève est né, à Saint-Beauzély (Diocèse de Rodez), le 10 Mai 1880. Après avoir fait ses humanités au Juniorat de Notre-Dame des Lumières, il entra au Noviciat de Notre-Dame de l'Osier, le 1er Août 1896. Envoyé au Scolasticat de Rome, après ses vœux temporaires, il y fut admis à l'Oblation perpétuelle le 15 Août 1901, au Sous-Diaconat le 1er Novembre 1901, au Diaconat le 25 Juillet 1902 et à la Prêtrise le 16 Novembre 1902. Répétiteur puis Économe, au Scolasticat de Rome, à partir de 1904, le R. P. Estève devint, en 1910, Professeur au Grand Séminaire (Université) d'Ottawa. Il était Supérieur du Scolasticat de Rome, depuis 1920.

de la Famille soit fructueuse, sous l'abondante bénédiction du Dieu tout-puissant.

En finissant, Nous vous exhortons de supplier notre Mère Immaculée et Patronne bien-aimée de nous obtenir de son divin Fils, pour notre chère Congrégation, la continuation et l'accroissement de ses célestes faveurs.

Recevez, Nos bien chers Pères et Frères, avec Notre paternelle bénédiction, l'assurance de Nos sentiments les plus dévoués en Notre-Seigneur et Marie Immaculée.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Archevêque de Ptolémaïs, Sup. Gén. O. M. I.

XII. — L'Exposition des Missions au Vatican (1925) [1].

§ VII. — Extraits de Lettres.

A. Missions de Ceylan :

— « Bien cher Père, — J'ai reçu votre lettre du 19 mai dernier, au sujet des objets à préparer pour l'Exposition des Missions, à Rome, en 1925 », — *nous écrit S. G. Mgr Antoine* Coudert, *Archevêque de Colombo...*

« J'ai le plaisir de vous dire que nous préparerons quelque chose de bien et d'intéressant, au début de l'année prochaine, et nous vous le ferons parvenir, en temps voulu... »

— « ... Je ne manquerai pas de faire mon possible pour que le Vicariat de Ceylan soit convenablement représenté à l'Exposition universelle des Missions catholiques », *nous mande, d'autre part, le R. P. Narcisse* Lefrère, *Vicaire des Missions de Ceylan.*

(1) Voir *Missions*, N° 220 (Juin 1923), pp. 480-485, et N° 221 (Septembre 1923), pp. 616-624.

« Mgr l'Archevêque de Colombo, à qui j'en ai déjà parlé, s'intéresse beaucoup à cette Exposition et m'a dit qu'il ferait tout ce qui est en son pouvoir que pour l'envoi de Colombo soit digne de la réputation de ce diocèse. Et Jaffna ne voudra, sans doute, pas rester en arrière. Vous pouvez donc compter sur un envoi convenable (1)... »

B. Missions de l'Afrique :

— « Mon bien cher Père et Ami, — J'ai reçu vos circulaires et votre lettre du 26 juin », — *nous dit, à son tour, S. G. Mgr Henri* Delalle, *Vicaire apostolique du Natal...*

« Vous devez avoir déjà une jolie collection d'objets à exposer dans les souvenirs d'Afrique emportés par Mgr notre Révérendissime Père et le R. P. Perbal. Je ferai tout mon possible pour vous fournir ce qui peut vous aider à la compléter.

« Je nomme le P. Victor Belner comme correspondant pour le Natal. Ce ne sera pas facile : les braves Missionnaires ont trop à faire pour s'occuper volontiers de ce qu'ils appellent *side-shows*. Mais je les pousserai... »

— « Vos lettres et vos circulaires me sont parvenues au moment voulu », — *écrit, de son côté, S. G. Mgr Charles* Cox, *Vicaire apostolique du Transvaal et Administrateur apostolique de Kimberley,* — « et j'ai, immédiatement, nommé le R. P. Édouard Varrie comme votre correspondant...

« Il ne faut pas trop demander ni attendre de nos Pères, qui doivent chacun faire le travail de deux prêtres dans une grande paroisse... Vous comprendrez que, dans un pays nouveau où tout est à construire, notre situation est difficile et notre tâche ardue... »

— « ... Quand j'en aurai l'occasion », — *ajoute le R. P. Frédéric* Porte, *Vicaire des Missions du Sud-Africain,*

(1) Une lettre récente du R. P. Louis Guitot, Vicaire Général de Jaffna, nous annonce que c'est le R. P. Édouard Collin, du Collège Saint-Patrice, qui est nommé correspondant de ce diocèse pour l'Exposition des Missions.

— « je ferai tirer certains groupes d'indigènes, le Chef, les enfants des écoles, l'église, etc., et je vous enverrai toutes ces photographies, avec quelques objets intéressants, par le R. P. Varrie, qui vous adressera, de plus, une carte où seront marquées nos Missions... »

— « J'ai désigné le R. P. Henri Lebreton pour s'occuper ici de l'Exposition des Missions », — *c'est S. G. Mgr Jules* Cénez, *Vicaire apostolique du Basutoland, qui parle maintenant*, — « et le cher Père a déjà vu Griffith [le Grand Chef], pour lui demander un coup de main.

« De plus, aujourd'hui même, nous envoyons une circulaire à nos Pères au sujet de cette Exposition. Nous ferons tout notre possible, soyez-en sûr...

« En attendant, je vous envoie, comme vous le demandez, le peu que nous avons en fait de livres, — trois exemplaires de chacun... »

— « ... Pour moi », — *ajoute notre correspondant, le R. P. Henri* Lebreton, — « je compte pouvoir vous trouver une collection convenable de travaux manuels des enfants de nos écoles et de poteries indigènes ; et j'ai aussi demandé au Grand Chef de me procurer la collection (rare, désormais) des armes du pays... »

— « Notre vénéré Préfet, Mgr Joseph Gotthardt, visite, en ce moment, nos Missions de l'Okawango », — *nous annonçait, dernièrement, le R. P. Guillaume* Schleipen, *Directeur de la Mission de Klein-Windhoek.*

« Avant de partir, il a chargé le R. P. Herman Meysing de la préparation de l'Exposition universelle des Missions catholiques, en ce qui concerne la Préfecture apostolique de la Cimbébasie. Il est plein d'enthousiasme pour cette Exposition catholique... »

C. Missions du Canada :

— « Révérend et bien cher Père, — Je ne puis m'empêcher de vous envoyer mes meilleurs vœux, — « *nous écrit, très aimablement, le R. P. Jean-Baptiste* Beys, *Provincial du Manitoba*, — sachant que vous aurez, dans l'année qui va commencer, la responsabilité de notre Exposition des Missions.

« Il me serait agréable d'y contribuer, dans la mesure du possible ; mais j'aurais besoin que vous me guidiez un peu...

« Je viens de vous expédier, par petite vitesse, une malle contenant livres, photographies, cartes, habits, curiosités, souvenirs historiques, etc.

« Nous espérons que vous recevrez ces objets à temps ; et je serai heureux de recevoir des suggestions sur ce qui vous manque et ferai mon possible pour vous le procurer.

« Sous peu, s'il plaît à Dieu, je me propose, d'ailleurs, de vous faire un nouvel envoi de costumes, ustensiles, outils, etc...

« En attendant, que le Bon Dieu bénisse tous vos efforts et fasse de tout un grand succès !... »

— « Pour le moment », — *nous dit S. G. Mgr Ovide* Charlebois, *Vicaire apostolique du Keewatin*, — « je ne vois aucun de nos Pères, qui soit en position de se charger de la correspondance au sujet de l'Exposition qui voit avoir lieu, à Rome, en 1925. Je vais tout simplement m'en charger moi-même...

« J'ai déjà demandé au R. P. Turquetil de nous préparer quelque chose de bien sur les Esquimaux ; et je vais, ces jours-ci, envoyer une circulaire à tous mes Missionnaires, pour qu'ils se mettent à l'œuvre, chacun dans son coin. Il faut que le Keewatin fasse le plus et le mieux possible !... »

— « Je n'ai pu vous répondre plus tôt, au sujet de l'Exposition », — *vient de nous mander le R. P. Constant* Falher, *Vicaire Général du Vicariat de l'Athabaska*, — « Mgr Grouard voulant voir Mgr Breynat, à ce propos, pour avoir une entente avec lui...

« Je vais faire faire une carte du Vicariat, mesurant sept pieds sur six. Autour, comme chaque Mission y sera indiquée par un numéro, nous mettrons, encadrant ces numéros, des photographies se rapportant aux diverses Missions, autrefois et aujourd'hui, pour faire ainsi ressortir les progrès que nous avons faits.

« Puis, nous vous enverrons deux petits *steamers*, le

Saint-Alphonse et le *Saint-Charles*, — répliques des deux premiers bateaux à vapeur qui aient pénétré dans ce pays.

« Avec cela, j'aurai, s'il y a moyen, des échantillons du travail de nos gens, sauvages et métis...

« Mais il est une chose que j'aimerais à vous rappeler : c'est que, la plupart des curiosités que nous avons trouvées dans ce pays, nous les avons, depuis toujours, envoyées en Europe, — soit à Sion, soit à Hünfeld, soit ailleurs, — et je crois que vous avez, plus que nous, la facilité de vous les procurer (1)... »

— « Mes cordiales félicitations pour votre nomination comme Délégué à la Propagande, en vue de la préparation de l'Exposition mondiale des Missions catholiques à Rome », — *veut bien nous écrire S. G. Mgr Gabriel* Breynat, *Vicaire apostolique du Mackenzie.*

« Tout de suite, je me suis mis à l'œuvre, pour m'assurer les objets les plus intéressants ; et j'ai été assez heureux pour me procurer un beau *kayak* esquimau (2). Vous aurez, de plus, traîne à chiens, hutte en peaux, et costumes loucheux, esquimaux, peaux-de-lièvre, etc. !

« C'est le R. P. Alphonse Mansoz, de Fort Smith, qui est choisi pour être votre correspondant. Dès cette année, il vous fera un envoi assez considérable. Nous serons trop heureux de faire notre humble part pour l'honneur de notre chère Famille religieuse... »

— « Pour l'Exposition », — *écrit le R. P. Jean* Welch, *Vicaire des Missions de la Colombie-Britannique*, — « je ferai tout ce que je pourrai ; mais Mgr le Supérieur Général vous expliquera pourquoi notre contribution doit, nécessairement, être maigre et un peu insignifiante.

« Nous n'avons plus aucune relique des temps anciens. Depuis deux générations, nos Indiens ont tous été catholiques, et il y a des années que tout emblème de paganisme a disparu du milieu d'eux...

(1) Avis à nos vénérés Supérieurs de Juniorats, Noviciats et Scolasticats, etc. !

(2) Canot en peaux de phoques.

« Mais vous consulterez Mgr le Supérieur Général, qui connaît si bien ce vicariat ; je serai enchanté de savoir ce qu'il voudra bien nous suggérer de faire ; et je tâcherai de mettre à profit ses suggestions... »

— « Nous aussi », — *nous dit, enfin, S. G. Mgr Émile* Bunoz, *Vicaire apostolique du Yukon*, — « nous ferons notre possible pour faire à l'Exposition aussi bonne figure que possible. Je m'en occuperai personnellement...

« Je me demande si on pourrait vous envoyer des échantillons de mine ; nous en avons beaucoup.

« Nous vous enverrons des cartes, des photographies, des livres sauvages, etc., des fourrures, des têtes d'animaux, des ouvrages sauvages, etc... »

§ VIII. — **Formulaire pour Statistiques** [1].

A. Quelques renseignements préliminaires :

1. Nom de la Mission : . . . . . .
2. Chef de la Mission : . . . . . .
3. Adresse postale du Chef de la Mission : . . . . . .
4. Situation de la Mission à la date du . . . . . .
5. Population catholique : . . . . . .
6. Population hérétique ou schismatique : . . . . . .
7. Population musulmane ou païenne : . . . . . .
8. Combien de Chrétientés ou de Stations : . . . . . .
9. Combien de Districts englobant les Chrétientés: . . . . . .
10. Combien de Paroisses ou quasi-Paroisses érigées : . . . . . .
11. Combien de pieuses Associations de Fidèles : . . . . . .
12. Combien de Fidèles dans ces Associations pieuses : . . . . . .

(1) Nous empruntons ce questionnaire à l'*Exposé de l'État de la Mission que l'Ordinaire doit envoyer, chaque année, à S. É. le Cardinal Préfet de la Propagande*, — en l'adaptant au format de notre Revue et aux conditions spéciales des Missions de notre Congrégation et en laissant de côté la partie financière ou purement matérielle. Nous sera-t-il permis de demander à nos vénérés Chefs de Missions de vouloir bien, en se conformant à ce formulaire, nous fournir la statistique, aussi exacte et aussi complète que possible, de leurs Œuvres respectives, — dès l'été prochain, pour l'Exposition du Vatican et, vers la fin des années subséquentes, pour communication à la Propagande et publication dans les « Missions ».

B. Missionnaires et Auxiliaires :

13. Prêtres Oblats : . . . . . .
a) Européens : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
14. Frères coadjuteurs Oblats : . . . . . .
a) Européens : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
15. Autres prêtres (réguliers) : . . . . . .
a) Européens : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
16. Autres Prêtres séculiers : . . . . . .
a) Européens : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
17. Élèves du Sanctuaire : . . . . . .
a) Petit Séminaire : . . . . *b*) Juniorat : . . . . .
18. Séminaristes ou Scolastiques : . . . . . .
a) Grand Séminaire : . . . *b*) Scolastiques : . . . .
19. Frères (non Oblats) : . . . . . .
a) Européens : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
20. Religieuses : . . . . . .
a) Européennes : . . . . . *b*) Indigènes : . . . . .
21. Instituts et Congrégations : . . . . . .
a) Hommes : . . . . . *b*) Femmes : . . . . .
22. Catéchistes : . . . . . .
a) Hommes : . . . . . *b*) Femmes : . . . . .
23. Instituteurs et Institutrices : . . . . . .
a) Maîtres d'Écoles : . . . . *b*) Maîtresses d'Écoles : .
24. Baptiseurs et Baptiseuses : . . . . . .
a) Baptiseurs : . . . . . *b*) Baptiseuses : . . . . .

C. Éducation et Instruction :

25. Écoles d'instruction uniquement religieuse : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . . Combien d'Élèves : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien d'Élèves : . .
26. Écoles primaires pour Catholiques : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . . Combien d'Élèves : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien d'Élèves : . .
27. Écoles supérieures pour Catholiques : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . . Combien d'Élèves : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien d'Élèves : . .
28. Écoles professionnelles pour Catholiques : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . . Combien d'Élèves : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien d'Élèves : . .
29. Écoles mixtes : . . . . . .
a) Étudiants catholiques : . . . . . .
b) Étudiants non catholiques : . . . . . .

30. Collèges ordinaires : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . . Combien d'Élèves : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien d'Élèves : . .

D. Églises et Dépendances :

31. Églises publiques : . . . . . .
32. Chapelles de Communautés : . . . . . .
33. Chapelles sans Résidence : . . . . . .
34. Collèges de Catéchistes : . . . . . .
a) Hommes : . . . *b*) Femmes :. . . *c*) Total . . .
35. Catéchuménats : . . . . . .
a) Hommes : . . . *b*) Femmes :. . . *c*) Total : . .
36. Cimetières :. . . . . .
a) Bénits : . . . . . *b*) Non bénits : . . . .

E. Charité et Apostolat :

37. Hôpitaux : . . . . . .
a) Pour Hommes : . . . . Combien de Malades : . .
b) Pour Femmes : . . . . Combien de Malades : . .
38. Orphelinats : . . . . . .
a) Pour Garçons : . . . . Combien de Pupilles : . .
b) Pour Filles : . . . . . Combien de Pupilles : . .
39. Autres Établissements charitables : . . . . . .
a) Pour Hommes :. . Combien de Pensionnaires : . .
b) Pour Femmes :. . Combien de Pensionnaires : . .
40. Dispensaires ou Pharmacies : . . . . . .
a) Dispensaires : . . . . . Combien de Clients : . .
b) Pharmacies : . . . . . Combien de Clients : . .
41. Ateliers d'Imprimerie : . . . . . .
a) Ouvriers employés : . . . . . .
b) Livres édités : . . . . . .
42. Autres Industries de la Mission : . . . . . .
a) Établissements pour Hommes : . . Ouvriers : . .
b) Établissements pour Femmes : . . . Ouvrières : . .

F. Résultats du Ministère :

43. Prédications : . . . . . .
a) Missions prêchées aux Fidèles : . . . . . .
b) Missions prêchées aux Infidèles : . . . . . .
44. Conversions : . . . . . .
a) de l'Hérésie : . . . . . .
b) de l'Idolâtrie : . . . . . .
45. Baptêmes : . . . . . .
a) d'Adultes : . . . . . en danger de Mort : . .
b) d'Enfants de Chrétiens : . . . . . de Païens : . .

46. Confirmations : . . . . . .
a) Adultes : . . . . . .
b) Enfants : . . . . . .
47. Confessions : . . . . . .
a) de Précepte : . . . . . .
b) de Dévotion : . . . . . .
48. Communions : . . . . . .
a) Pascales : . . . . . .
b) de Dévotion : . . . . . .
49. Mariages : . . . . . .
a) Catholiques : . . . . . .
b) Mixtes : . . . . . .
50. Extrêmes-Onctions : . . . . . .
a) Hommes : . . . . . .
b) Femmes : . . . . . .
51. Décès : . . . . . .
a) Adultes : . . . . . .
b) Enfants : . . . . . .

§ IX. — Préparation de l'Exposition.

Le Comité d'Organisation de l'Exposition Missionnaire du Vatican adresse aux Supérieurs de Missions une circulaire, dans laquelle il a dressé une liste détaillée des objets de tous genres que les diverses Missions sont priées d'envoyer à Rome, en vue de cette Exposition.

De cette circulaire tous nos vénérés Chefs de Missions, ainsi que leurs délégués ou correspondants respectifs, recevront bientôt un exemplaire.

Mais, comme cette circulaire est rédigée en italien et que, par ailleurs, tous les membres de la Congrégation peuvent avoir intérêt à la connaître, nous croyons devoir en donner ici une traduction abrégée (1).

Le travail d'érection des pavillons de l'Exposition, dans l'une des cours et dans les jardins du Vatican, est déjà bien avancé ; et des arrangements ont été ou sont faits avec les diverses compagnies de chemins de fer ou de messageries maritimes pour le transport, à tarifs réduits jusqu'à Rome, des objets à exposer. On désire vivement que tous ces objets soient parvenus

(1) Voir, par ailleurs, ce que nous avons déjà publié — dans notre N° 221 (Septembre 1923), page 619 — sur les *Normes à suivre* dans la préparation de l'Exposition.

au Vatican pour le mois de septembre prochain, au plus tard.

Les objets à exposer seront divisés en deux grandes catégories : — *a*) les articles se rapportant aux divers pays de Missions et à leurs habitants, et *b*) les articles illustrant directement l'œuvre propre des Missions.

En ce qui concerne la première catégorie d'objets exposables, les Supérieurs de Missions feront bien de se mettre en relations avec les gouvernements de ces pays et avec les chefs des tribus parmi lesquelles ils travaillent, de façon à pouvoir leur emprunter les diverses collections d'objets de nature à illustrer la vie des habitants.

Parmi les objets de cette première catégorie, on désirerait, pour chaque pays de Mission, des cartes et des tableaux, des photographies et des croquis qui en fassent bien connaître la géographie, — des diagrammes qui en indiquent exactement le climat, — des collections des principaux types de minéraux, de végétaux et d'animaux qui s'y trouvent, — des photographies caractéristiques du ou des peuples qui l'habitent, — des collections de spécimens, de photographies et de modèles qui donnent une idée exacte des costumes, des maisons, des meubles, des ustensiles de cuisine, des outils agricoles, des armes, des instruments de musique, des travaux d'art, etc., ainsi que des objets ayant trait à la religion indigène...

Dans la seconde classe ou catégorie, — « l'œuvre des Missions » — ce qu'on désire, d'abord, ce sont des cartes détaillées de chaque district ou centre de Mission, montrant les stations, avec la date de leur fondation, — des tableaux ou statistiques, indiquant les progrès et l'état religieux actuel de chaque centre de Mission (livres, tableaux, etc., employés dans la Mission), — des publications, relatant l'histoire de la Mission, — des modèles, photographies et dessins, illustrant les établissements (églises, écoles, orphelinats, hôpitaux, etc.) et la vie de la Mission, — des portraits et des groupes des Missionnaires et de leurs fidèles, — enfin, divers

objets illustrant les activités religieuses, éducatrices et charitables de chaque Mission, etc.

Une « Salle des Martyrs » spéciale permettra de rassembler tout ce qui pourrait illustrer l'histoire du martyre des héros modernes dans le champ de l'apostolat, — avec des portraits, des reliques et d'autres souvenirs de ces soldats de la Foi...

En plus des photographies de chaque Mission et de ses œuvres, il serait fort à désirer que des *films* cinématographiques en soient pris qu'on puisse représenter à l'Exposition, — de même que des *records* phonographiques de la langue et de la musique des indigènes : tels que (*a*) le *Pater*, l'*Ave* et le *Credo* en langue du pays, (*b*) des spécimens de récits ou légendes populaires, (*c*) les chansons les plus connues, et (*d*) des airs joués sur les instruments de musique indigènes...

Inutile d'ajouter que, si les diverses Missions catholiques se conforment au programme ci-dessus, l'Exposition missionnaire du Vatican sera l'exhibition la plus complète en son genre qui ait jamais été entreprise et que, outre l'intérêt religieux qu'elle présentera, elle aura une haute valeur scientifique.

Tableau et Album.

Les Pères de la Province de Belgique viennent de composer — et de faire reproduire, par procédé phototypique — un *Tableau*, qui contient le portrait, le blason et la devise de tous les Prélats que notre Congrégation a fournis à l'Église.

Il mesure 0m60 × 0m50. Prix : 20 fr. belges. S'adresser au R. P. Économe de la Province de Belgique...

De plus, les mêmes Pères préparent un *Album*, complément indispensable du *Tableau* susmentionné.

Cet *Album* contiendra, outre le portrait et une courte notice biographique de nos Supérieurs Généraux, les portraits et les armoiries de chacun de nos Archevêques, Évêques et Vicaires apostoliques.

Le prix de l'*Album* — d'autant moins élevé que plus nombreux seront les souscripteurs — ne dépassera pas, en toute hypothèse, la somme de 20 fr. belges.

Envoyer, au plus tôt, sa souscription au R. P. Économe Provincial : Maison des Oblats, 71, rue Saint-Guidon, Anderlecht, Bruxelles (Belgique).

NOUVELLES ET VARIÉTÉS [1]

XIX. — La visite de Monseigneur à Jersey [2].

Le 18 avril dernier, durant son court séjour à Jersey, Mgr notre Révérendissime Père est allé visiter le Noviciat des Frères de l'Instruction Chrétienne, à Saint-Hélier (3).

La Communauté est réunie dans l'une des plus grandes salles de la maison — où, dit la chronique, « un modeste trône a pu être préparé pour notre auguste visiteur ».

Après une cantate, un Scolastique, prenant la parole au nom de tous, exprime à Sa Grandeur la joie que cause sa présence à Notre-Dame de Bon-Secours et les sentiments d'amitié et de reconnaissance que tous éprouvent pour la Congrégation qu'Elle dirige. Son discours rappelle, en effet, les nombreuses relations du Noviciat des Frères de Ploërmel avec les RR. PP. Oblats.

Monseigneur, — Me sera-t-il permis d'avouer que les visages épanouis qui vous entourent l'étaient moins, il y a quelques instants, en face du tableau noir, d'un théorème de mathématiques ou d'un chapitre de sciences ? L'on aura beau vanter à la jeunesse les charmes de l'étude, ceux que lui procurent d'agréables sur-

(1) Voir « *Missions* », N° 219 (mars 1923), pp. 190-226, — N° 220 (juin 1923), pp. 486-526, — et N° 221 (septembre 1923), pp. 625-681.

(2) Voir « *Missions* », N° 221 (septembre 1923), page 625 : *Visites des Provinces Britannique, Belge et Allemande.* — Le récit de la visite de Mgr le Supérieur Général au Noviciat des Frères de Ploërmel est emprunté à « *L'Écho des Missions des Frères de l'Instruction Chrétienne* », N° 56 (juillet 1923), pp. 382-384 : *Œuvres de l'Institut, — Jersey : Noviciat Notre-Dame de Bon-Secours.*

(3) L'Institut des Frères de l'Instruction Chrétienne a été fondé, en 1817, à Ploërmel (Diocèse de Vannes), par le Vén. Jean-Marie de La Mennais (8 septembre 1780-26 décembre 1860).

prises, comme celle d'aujourd'hui, auront toujours une incomparable valeur à ses yeux. Que notre joie soit donc le témoignage éloquent de notre gratitude envers la Providence, qui nous a ménagé un si délicieux répit ! Qu'elle soit aussi, pour Votre Grandeur, une preuve sensible de notre reconnaissance pour son aimable visite au Noviciat de Bon-Secours !

Malgré les occupations multiples qui absorbent les instants de votre court séjour à Jersey, vous avez daigné, Monseigneur, nous accorder le précieux réconfort de vos encouragements et de votre bénédiction. Tant de délicatesse et de bonté ne pouvait manquer de toucher nos cœurs. Aussi verrons-nous se fortifier encore les liens de sympathie et de véritable amitié qui unissent le Noviciat de l'Immaculée-Conception aux Révérends Pères Oblats, depuis douze ans.

C'est, en effet, un souvenir toujours cher à nos aînés, Monseigneur, que celui d'avoir été dirigés, dans les voies de la perfection religieuse, par les Fils de Monseigneur de Mazenod.

Ce fut, en 1911, le bon Père Henri Raffier — qui, après trois ans de dévoués services au Noviciat, s'en vit séparé par l'invasion de la Belgique, en 1914.

La Providence, toutefois, lui avait donné un successeur dans la personne du R. P. Victor Lelièvre, que *Saint-Mary's House* eut le bonheur de posséder, plusieurs semaines, avant son retour au Canada. Ah ! tous les cœurs n'étaient-ils pas brûlants d'amour, lorsque cet apôtre au zèle de feu proclamait, avec éloquence, les tendresses du Sacré-Cœur de Jésus ?

Qu'il nous eût été bien agréable aussi de conserver, plus longtemps, cet apôtre à la parole ardente qu'était le R. P. Constant LeVacon ! Hélas, nos prières ne purent lui rendre la santé.

Le souvenir de ces bons Pères, Monseigneur, est demeuré bien vivant dans les cœurs, comme celui de tant de vos Fils qui prodiguèrent à nos Supérieurs et à nos Frères, au cours des retraites annuelles, les trésors de leur charité et de leur zèle.

Que Votre Grandeur nous permette de rappeler encore combien le Noviciat apprécia vivement l'honneur de posséder, plusieurs jours, sous son toit, l'aimable Évêque de Durban — Monseigneur Henri Delalle. Jamais visite n'y causa plus de joie !

Vous ne serez donc pas surpris, Monseigneur, que nous ayons été heureux de savoir à Jersey les Révérends Pères Oblats. Pour nous, le présent y continue le passé ; car nous les voyons, comme autrefois, toujours empressés à nous procurer le secours de leur ministère.

C'est ainsi que, grâce au bienveillant concours du R. P. Joseph Mainville, nos dimanches et nos fêtes religieuses revêtent une solennité que nous ne connaissons pas en Angleterre.

Qu'il nous est particulièrement doux — le souvenir ému que nous conservons de la sympathie des Révérends Pères du Juniorat Saint-Joseph et de l'Église Saint-Thomas, dans l'épreuve qui nous visita, en février dernier, lorsque le Bon Dieu rappela, subi-

tement, à Lui notre vénérable aumônier. Ils envisagèrent alors et acceptèrent joyeusement la nécessité d'un surcroît de travail pour nous assurer, à Bon-Secours, le service religieux. L'adversité fut toujours l'épreuve de l'amitié. Celle des Révérends Pères nous était déjà bien chère ; ils ont acquis un droit de plus à notre gratitude.

Aussi sommes-nous ravis, Monseigneur, de leur en donner, aujourd'hui, la preuve en unissant nos prières aux leurs pour le Père qu'ils vénèrent et qu'ils aiment. Dieu daigne multiplier les vaillants Missionnaires de la généreuse Milice dont vous êtes l'auguste Chef ! Qu'Il soit Lui-même leur soutien dans les fatigues de l'apostolat, et qu'Il fasse fructifier en abondance la bonne semence qu'ils répandent, avec générosité, sous tous les climats ! Enfin, Monseigneur, nous Le prierons, avec ferveur, de vous conserver, de longues années encore, à leur filiale affection.

En retour, Monseigneur, veuillez nous accorder votre bénédiction. Elle mettra le comble à notre bonheur et à notre gratitude pour votre aimable et honorable visite.

« Monseigneur Dontenwill, se montrant très aimable », — ajoute, en terminant, le chroniqueur — « nous entretient ensuite, avec une grande simplicité, de notre formation religieuse, de la nécessité des écoles catholiques et de saints éducateurs pour les diriger. Enfin, avant de nous donner sa bénédiction, il nous accorde une promenade. Au lieu de passer l'après-midi, penchés sur nos livres, nous irons donc respirer l'air vivifiant de la grève. »

XX. — Mgr Rhéaume, *O. M. I.*, Évêque de Haileybury [1].

§ I. — Diocèse de Haileybury [2].

A. État du diocèse :

Le Diocèse de Haileybury, que Sa Grandeur Mgr Rhéaume est appelé à diriger, a été érigé, le 31 décem-

(1) Voir *Missions*, N° 221 (septembre 1923), pp. 666-670 : *Mgr Rhéaume, O. M. I., Évêque d'Haileybury, Canada.*

(2) Cfr. « *Le Droit* », d'Ottawa, XI^e année, N° 241 (18 octobre 1923), page 7, col. 3 : *Le Sacre du 2^e Évêque de Haileybury.*

bre 1915, par Sa Sainteté Benoît XV. Le même jour, Mgr Élie-Anicet Latulipe était élu premier Évêque de Haileybury. Le 14 décembre 1922, cet apôtre, épuisé de fatigue, rendait à Dieu son âme — cruellement éprouvée par le grand désastre du mois d'octobre 1922.

Lorsqu'en 1908 cet évêque-missionnaire fondait le Vicariat apostolique de Haileybury, il trouva, dans cette immense région presque déserte, 18 prêtres, 5 paroisses, 20 dessertes, 3 couvents, un hôpital et 20.000 catholiques à peine.

Mais Dieu avait ses desseins, et l'apôtre avait entendu la voix du Maître qui l'appelait à l'œuvre féconde — l'évangélisation.

Le regretté Mgr Latulipe laissait, en mourant, après une vie d'un fécond apostolat, un diocèse agrandi — qui, malgré les grandes épreuves, remplissait encore d'espoirs le cœur de tous les apôtres de la Foi.

Le Diocèse de Haileybury a doublé sa population catholique et compte, aujourd'hui, plus de 50.333 fidèles. La population canadienne-française compte pour la grande majorité — soit, 44.000. On y trouve aussi 4.050 catholiques de langue anglaise. De plus, on y compte 1.700 sauvages.

Il y a aujourd'hui, dans le diocèse, 66 prêtres, 46 paroisses, 50 dessertes, 15 couvents, 4 hôpitaux, 4 orphelinats, 1 académie de garçons, 1 noviciat et 4 pensionnats.

B. Passé et Présent :

	1908	1923
Population	20.000	50.333
Prêtres	18	66
Paroisses	5	46
Dessertes	20	50
Couvents, etc.	4	29

Les progrès matériels, comme les progrès spirituels, de cette région furent, en effet, très rapides. Le prêtre évangélisateur accompagnait toujours, dans la région de colonisation, le défricheur qui faisait sa conquête pacifique

dans la forêt. Des paroisses se formaient, rapidement, à l'ombre du clocher.

Au moment où Mgr Latulipe acceptait la charge de continuer le travail d'organisation religieuse, la population totale comptait 35.219 âmes — dont, environ, 15.000 protestants. Il y avait dix-sept missionnaires canadiens-français et un prêtre de langue anglaise.

A part un tronçon de chemin de fer, près du Lac Témiscamingue, il n'y avait aucune autre communication que les rivières et les lacs, en été, et la raquette, en hiver.

Le nouvel évêque s'accommoda vite à la vie rude du missionnaire ; et ce fut avec une ardeur nouvelle qu'il se mit à la besogne si pénible de fondateur d'un diocèse dans un pays neuf.

Son travail a porté des fruits, et voilà que — dans ce territoire, considéré, il y a quatorze ans, bon, tout au plus, pour la chasse et le commerce du bois — s'élèvent de belles et riches paroisses, des hôpitaux et des maisons d'éducation. On y a trouvé des terres d'une fertilité étonnante. C'est le pays de colonisation par excellence, et bientôt le Témiscamingue sera le grenier de l'Ontario.

C. Terre de Promesses.

Dans un discours prononcé naguère à Cochrane, Sir Wilfrid Laurier se disait tout fier de contempler de ses yeux cette région prospère :

— « Vous voyez que je ne suis pas un jeune homme ; eh bien, j'espère venir à Cochrane, dans dix ans, visiter une ville qui rivalisera en beauté avec celles du Saint-Laurent et des Grands Lacs. L'homme qui viendra par ici, dans quelques années, verra un Canada continu de la Vallée du Saint-Laurent à celle de la Rivière Rouge, alors que les gens de Québec donneront la main à ceux de Winnipeg par une suite d'établissements dans un nouvel Ontario et un nouveau Québec. Quand je retournerai dans la Vallée du Saint-Laurent, je serai fier de dire que nous avons, dans cette grande vallée de la Baie d'Hudson, la plus magnifique partie du pays. »

Le Diocèse de Haileybury est situé, en partie, dans

la Province d'Ontario et, en partie, dans la Province de Québec. Il est borné, au nord, par le cinquantième degré de latitude (Ontario) et la Rivière de la Grande Baleine (Québec) ; à l'est, par le soixante-douzième degré de longitude ; au sud, par le quarante-septième degré de latitude ; à l'ouest, par une ligne partant du Canton Strathcona et se rendant au Canton Dunmore, entre les districts de Sudbury et Témiscamingue.

§ II. — Mgr Rhéaume, *O. M. I.* [1].

Mgr Louis Rhéaume est né, à Lévis, le 21 novembre 1873, en la fête de la Présentation de la Bienheureuse Vierge Marie.

Après avoir reçu de ses bons parents l'exemple et la leçon d'une vie chrétienne, le jeune Rhéaume entra au Juniorat du Sacré-Cœur, à Ottawa, — où il compléta, en 1898, ses études classiques. Il fut admis, la même année, à Lachine, dans la Communauté des Oblats de Marie Immaculée.

Deux ans plus tard, il prononçait ses vœux, à Rome, où ses Supérieurs l'avaient envoyé faire ses études théologiques. Il y eut comme professeurs Son Éminence le Cardinal Louis Billot, Jésuite, qui enseignait la théologie dogmatique à l'Université Grégorienne, et les RR. PP. Remer et Bucceroni, Jésuites. En 1902, il recevait de l'Université Grégorienne son doctorat en philosophie.

Le 2 avril 1904, il était ordonné prêtre par Mgr Raffaelo Virili, Évêque de Troade. En 1905, le R. P. Rhéaume était nommé professeur à l'Université d'Ottawa. Huit ans plus tard, ses Supérieurs l'appelaient à la direction du Grand Séminaire. En 1915, il devenait Recteur de l'Université d'Ottawa. Il dirigea cette institution pendant cinq ans et de nouveau, en 1920, il devenait Directeur du Grand Séminaire.

---

(1) Voir, dans notre précédent fascicule (N°221, septembre 1923, page 666) l'article intitulé : *Mgr Rhéaume, O. M. I., Évêque d'Haileybury, Canada.*

Monseigneur Rhéaume a été, surtout, un grand éducateur. Il fut Recteur de l'Université d'Ottawa et, deux fois, Directeur au Grand Séminaire. Pendant 18 ans, il professa à l'Université les sciences et les hautes mathématiques. Son enseignement fut, surtout, un exemple : il formait une jeunesse suivant son cœur d'apôtre, et tous ses anciens élèves ont gardé du Père Rhéaume un profond souvenir.

Au Grand Séminaire, où le Père Rhéaume formait les lévites, il a professé la morale et le droit canon. Ce qui a caractérisé, par-dessus tout, sa vie professorale, ce fut son esprit de discipline, d'ordre et de travail. A la tribune du professeur, il était pour l'élève un exemple constant du devoir à accomplir chaque jour. Et c'est par là qu'il a donné à son enseignement le sens chrétien le plus élevé.

Le 18 juin dernier, les fidèles du Diocèse de Haileybury apprenaient, avec joie, que le Saint-Père avait désigné le R. P. Louis Rhéaume pour succéder, sur le trône épiscopal de ce diocèse, au regretté Mgr Latulipe.

AD MULTOS ANNOS !

§ III. — Impressions d'un Journaliste [1].

La consécration d'un évêque est toujours une cérémonie imposante et impressionnante. Seule, l'Église catholique sait joindre tant de beauté et de piété à tant de solennité.

La cérémonie de ce matin a revêtu un caractère exceptionnel de grandeur et de magnificence. Au milieu de la joie qui inonde tous les cœurs, à la pensée que l'Église canadienne compte un nouvel évêque et que ce nouvel évêque appartient à la grande Famille religieuse qui, dès 1844, recevait la desserte des Missions sauvages sur tout le territoire compris entre Saint-Maurice et

(1) Emprunté au « *Droit* », d'Ottawa, XI[e] année, N° 241 (18 octobre 1923), page 3, col. 1[re] : *S. G. Mgr* Rhéaume, *O. M. I.* (Signé : Charles Gautier).

l'Outaouais jusqu'à la Baie d'Hudson, l'esprit ne peut écarter le souvenir des tragiques épreuves qui, à plusieurs reprises, ont buriné, sur l'immense corps du Diocèse d'Haileybury, l'empreinte de la Croix.

S. G. Mgr Rhéaume, *O. M. I.*, — après avoir consacré une vie de dévouement obscur à l'éducation de la jeunesse étudiante et à la formation sacerdotale de futurs prêtres, — s'est levé, à l'appel du Maître, et est parti vers un diocèse où la fureur des éléments a annihilé, en quelques heures, la cathédrale, la demeure et la ville épiscopales, toutes les œuvres de charité et d'éducation que la sollicitude de Mgr Latulipe avait élevées pour le bien de son peuple. Lorsqu'ils se dispersèrent vers les quatre coins du monde, pour porter la parole de Dieu aux nations païennes, les premiers Apôtres n'étaient pas plus dénués. Comme eux, Mgr Rhéaume n'a guère où reposer sa tête.

Une œuvre colossale l'attend, que seuls les élus de Dieu peuvent entreprendre et mener à bonne fin. Mgr Latulipe, premier Évêque du Diocèse de Haileybury, est mort à la tâche et de douleur. Mgr Rhéaume continuera son œuvre.

Or, on sait ce que signifie la poursuite de l'apostolat dans ces immenses régions de l'Abitibi et des deux Témiscamingue (québecois et ontarien), la création de nouvelles paroisses dans les régions de colonisation, la fondation d'hôpitaux, d'écoles et de couvents, etc.

Dans ces régions avancées, — où les distances sont énormes, les moyens de communication primitifs et les ouvriers de la vigne peu nombreux — l'évêque est, non seulement le guide spirituel de ses ouailles, mais aussi le promoteur et l'organisateur des œuvres de bien-être économique et social, l'excitateur des énergies. Il doit, tout en travaillant au salut des âmes, aider au développement et à l'exploitation des richesses agricoles, minières, hydrauliques et forestières, et veiller au bien-être moral et matériel du colon.

La tâche a de l'envergure ; elle n'est pas au-dessus des capacités du nouvel évêque. Ceux qui l'ont connu,

intimement, reconnaissent au deuxième Évêque de Haileybury une intelligence lucide, une volonté de fer et une capacité de travail étonnante. Il est, de plus, d'une piété exemplaire et aime la justice.

Un de ses Frères en religion disait de lui, dernièrement :

— « Je l'ai connu, depuis les années de collège, au Juniorat du Sacré-Cœur d'Ottawa. C'était notre modèle ; c'était déjà l'homme de caractère, ferme, franc et loyal, irrépréhensible de tous points, digne de l'absolue confiance de ses maîtres comme de tous ses condisciples ; c'était l'homme du devoir, du dévouement et de l'abnégation, aimé et vénéré de tous. On sentait que cette âme forte, cet esprit clair, ce cœur généreux étaient capables de grandes choses et de faire honneur à tous les devoirs, dans les plus hautes comme dans les plus humbles fonctions. Sa carrière l'a bien démontré.

« Quand une profonde vie surnaturelle vient s'ajouter à tant de belles qualités, l'instrument de Dieu est complet. Heureux le diocèse qui aura à sa tête un tel chef ! Nous nous réjouissons avec tous ceux qui ont bénéficié de sa sage direction, avec toute l'Église canadienne, qui saluera en sa personne un évêque selon le cœur de Dieu, un pasteur et un chef. »

Nous aussi, nous nous réjouissons de l'honneur qui retombe, aujourd'hui, sur Mgr Rhéaume, sur la Communauté religieuse à laquelle il appartient et sur le diocèse dont il devient le premier pasteur.

Dans les circonstances difficiles et aux périodes critiques, l'Église choisit ses chefs avec une perspicacité remarquable. Sous ce rapport, les nouvelles Églises canadiennes — surtout, dans les postes catholiques les plus reculés — ont, toujours, été privilégiées. Nous en avons, aujourd'hui, une nouvelle preuve.

Nous souhaitons que Mgr Rhéaume reçoive, de ses collaborateurs et de ses fidèles, l'accueil et l'appui qu'il mérite, et que, soutenu par la grâce divine, il étende le règne de Dieu dans son diocèse et mène à bonne fin toutes les œuvres qu'il entreprendra. *Ad multos et faustissimos annos !...*

§ IV. — Récit du Sacre.

Sa Grandeur Mgr Louis Rhéaume, *O. M. I.* — que Sa Sainteté Pie XI a appelé, le 8 juin dernier, à succéder au regretté Mgr Élie Latulipe sur le Siège épiscopal de Haileybury — a reçu, le 18 octobre, en la Basilique d'Ottawa, l'onction sainte de la plénitude du sacerdoce des mains de Sa Grandeur Mgr l'Archevêque Joseph Émard, assisté de NN. SS. David Scollard, de Saut-Sainte-Marie, et Joseph Limoges, de Mont-Laurier (1).

L'éclat de ces cérémonies de grande solennité liturgique était rehaussé par la présence d'un grand nombre d'archevêques, d'évêques, de prélats et de prêtres de plusieurs diocèses d'Ontario, de Québec, de l'Ouest et des États-Unis.

On remarquait aussi, parmi les fidèles, le père de Sa Grandeur, M. Édouard Rhéaume, vénérable vieillard de plus de 80 ans. Il avait à ses côtés le Lieutenant-Gouverneur de la Province de Québec, l'Hon. L.-P. Brodeur, l'Hon. Cyrille Délage, l'Hon. Sénateur Thomas Chapais, l'Hon. Henri Mercier et plusieurs autres personnalités.

La basilique était remplie d'une foule de prêtres, de

(1) Depuis l'érection du Diocèse de Bytown (plus tard, Ottawa), en 1848, il y a eu, à la Basilique d'Ottawa, quatre sacres d'évêques et deux intronisations d'archevêques.

Ces dernières ont été celles de NN. SS. Charles Gauthier et Joseph Émard. Quant aux consécrations épiscopales, elles ont été celles de :

a) Mgr Eugène Guigues, *O. M. I.*, premier Évêque d'Ottawa, qui a été sacré, le 30 juillet 1848, par Mgr Gaulin, de Kingston, assisté de Mgr Bourget, de Montréal, et de Mgr Phelan, de Kingston ;

b) Mgr Thomas Duhamel, deuxième Évêque d'Ottawa, sacré, le 28 octobre 1874, par Mgr Lynch, de Toronto, assisté de Mgr Langevin, de Rimouski, et de Mgr Racine, de Sherbrooke ;

c) Mgr François Brunet, premier Évêque de Mont-Laurier, sacré le 28 octobre 1913, par Mgr Gauthier, d'Ottawa ; et

d) Mgr Louis Rhéaume, *O. M. I.*, deuxième Évêque de Haileybury, sacré, le 18 octobre 1923, par Mgr Émard, d'Ottawa, assisté de Mgr Scollard, de Sault-Sainte-Marie, et de Mgr Limoges, de Mont-Laurier.

religieux et de fidèles. Un grand nombre de citoyens de Haileybury et des principales villes du Diocèse de Sa Grandeur assistaient, également, à la cérémonie.

Le sermon français est donné par S. G. Mgr Raymond Rouleau, *O. P.*, l'éloquent Évêque de Valleyfield. Sa Grandeur parle de la perfection spirituelle et de la perfection épiscopale. Il dit aussi l'œuvre épiscopale : L'épiscopat, dit l'orateur, est un doctorat et une maîtrise.

M. le chanoine Kavanagh, du Chapitre d'Ottawa, prononce ensuite le sermon en anglais...

« Recevez le Saint-Esprit », dit Sa Grandeur Monseigneur Émard, en imposant les mains sur la tête de l'élu. Et celui-ci, incliné devant l'Archevêque d'Ottawa, est élevé, avec pompe, à la dignité épiscopale et reçoit du Très-Haut la plénitude du sacerdoce.

Le consécrateur entonne, alors, le cantique de l'action de grâces ; et la foule réunie fait monter au ciel, dans une prière fervente, sa reconnaissance au Très-Haut.

Le nouvel évêque, conduit par NN. SS. Scollard et Limoges, bénit ensuite le peuple, à qui il donne sa première bénédiction épiscopale.

Quand la foule a terminé son cantique d'action de grâces, Sa Grandeur Monseigneur Émard entonne l'antienne suivante :

Que votre main s'affermisse ; que votre droit s'élève et soit glorifié ; que la justice et la sagesse fassent l'ornement de votre siège.

Le nouvel évêque reçoit alors le baiser de paix de Sa Grandeur Monseigneur Émard, des deux évêques assistants et de tous ceux qui sont au chœur.

Accompagné du consécrateur et de tous les évêques présents, Sa Grandeur Mgr Rhéaume sort de la Basilique, suivi de tout le clergé. La foule des fidèles, inclinés avec respect, reçoit de nouveau de Sa Grandeur la Bénédiction apostolique.

§ V. — Quelques-uns des Assistants.

L'éclat des cérémonies du sacre de Sa Grandeur Mgr Louis Rhéaume, *O. M. I.*, a été rehaussé par la présence

de deux archevêques, dix évêques, onze représentants d'évêques et un grand nombre de dignitaires ecclésiastiques et religieux.

Étaient présents :

Sa Grandeur Mgr Michel-Joseph Spratt, Archevêque de Kingston ;

Sa Grandeur Mgr Georges Gauthier, Archevêque de Torona, Coadjuteur *c. f. s.* du Diocèse de Montréal ;

S. G. Mgr Joseph-Simon Brunault, Évêque de Nicolet ;

S. G. Mgr David-Joseph Scollard, Évêque du Sault-Sainte-Marie ;

S. G. Mgr Michael-Joseph O'Brien, Évêque de Peterborough ;

S. G. Mgr Joseph-Guillaume Forbes, Évêque de Joliette ;

S. G. Mgr Joseph-Romuald Léonard, Évêque de Rimouski ;

S. G. Mgr Félix Couturier, *O. P.*, Évêque d'Alexandria ;

S. G. Mgr Joseph-Eugène Limoges, Évêque de Mont-Laurier ;

S. G. Mgr Raymond-Marie Rouleau, *O. P.*, Évêque de Valleyfield ;

S. G. Mgr Joseph Hallé, Évêque de Pétrée, Vicaire apostolique de l'Ontario-Nord ;

S. G. Mgr Alphonse-Osias Gagnon, Évêque de Spigaz, Évêque auxiliaire de Sherbrooke, représentant de S. G. Mgr Paul Larocque, Évêque de Sherbrooke ;

Mgr Joseph-Louis Grivetti, *P. D.*, Secrétaire officiel de la Délégation apostolique, Ottawa ;

Mgr F. Z. Decelles, Vicaire capitulaire du Diocèse de Saint-Hyacinthe ;

M. le Chan. Laberge, représentant S. É. le Cardinal Bégin ;

Mgr F. A. Dugas, *P. A.*, *V. G.*, représentant de S. G. Mgr Arthur Béliveau, Archevêque de Saint-Boniface ;

Mgr Jules Massicotte, *P. D.*, Vice-Chancelier, représentant de S. G. Mgr François-Xavier Cloutier, Évêque des Trois-Rivières ;

Le R. P. Joseph Guy, *O. M. I.*, Université d'Ottawa,

représentant de S. G. Mgr Gabriel-Joseph Breynat, *O. M. I.*, Évêque d'Adramyte, Vicaire apostolique du Mackenzie ;

M. l'abbé J. A. Gagnon, Directeur des Œuvres sociales du Diocèse de Prince-Albert, Saskatchewan, représentant de S. G. Mgr Joseph-Henri Prud'homme, Évêque de Prince-Albert et Saskatoon ;

Mgr Léon-Napoléon Campeau, *P. A.*, *V. G.*, *V. F.*, Archevêché d'Ottawa ;

Mgr J. Dorais, *P. A.*, *V. G.*, Valleyfield, P. Q. ;

Mgr Philias Garand, *V. G.*, Diocèse d'Ogdensburg, N. Y. ;

Mgr George Corbett, *P. D.*, *V. G.*, Alexandria, Ontario ;

Mgr Zéphyrin Lorrain, *V. G.*, Pembroke, Ontario ;

Mgr Joseph-Onésime Routhier, Archevêché d'Ottawa ;

Mgr C. N. Gariépy, *P. A.*, Recteur de l'Université Laval, Québec ;

Mgr John T. Kidd, Président du Séminaire Saint-Augustin, Toronto ;

Mgr Célestia Lemieux, *P. D.*, Directeur des Séminaristes, Collège de Lévis, P. Q. ;

Mgr J. H. Bouffard, *P. D.*, Curé de Saint-Malo, P. Q. ;

Mgr Eugène Geoffroy, *P. D.*, Curé de Lorrainville, P. Q. ;

Mgr J. H. Dubuc, *P. D.*, Curé de l'église Saint-Jean-Baptiste, Montréal ;

Mgr Alphonse Dupuis, *P. D.*, Secrétaire, Haileybury, Ontario ;

Mgr Joseph Lebeau, *C. S.*, Chancelier de l'Archevêché d'Ottawa ;

M. le Chanoine Joseph-Avila Roch, Supérieur du Séminaire des Missions-Étrangères, Montréal ;

Le R. P. Joseph Dozois, *O. M. I.*, représentant du R. P. Provincial des Oblats, retenu à l'hôpital ;

Le R. P. Victor Jodoin, *O. M. I.*, Vice-Provincial, Montréal, P. Q. ;

Le R. P. Eugène Turcotte, *O. M. I.*, Vice-Provincial, Lowell, Mass. ;

Le R. P. Prisque Magnan, *O. M. I.*, représentant du R. P. Jean Beys, *O. M. I.*, Provincial du Manitoba ;

Le R. P. Médéric Magnan, *O. M. I.*, Supérieur de Saint-Sauveur, P. Q. ;

Le R. P. Joseph Francœur, *O. M. I.*, représentant du R. P. Uldéric Robert, *O. M. I.*, Supérieur du Cap-de-la-Madeleine, P. Q. ;

Le R. P. Pierre Bernier, *O. M. I.*, Supérieur de Ville-Marie ;

Le R. P. Léon Binet, *O. M. I.*, Maniwaki, P. Q. ;

Le R. P. Jean Lévesque, *O. M. I.*, Kapuskasing, Ontario ;

Le R. P. Isidore Évain, *O. M. I.*, Saint-Sauveur, Québec ;

Le R. P. Jean Boyer, *O. M. I.*, Missionnaire colonisateur ;

Le R. P. Omer Plourde, *O. M. I.*, Gérant du *West Canada Publishing C°* ; etc., etc., etc.

§ VI. — Paroles de l'Évêque [1].

Actions de grâces à ma Famille religieuse ! Aujourd'hui que je vais quitter la maison de l'Oblat, malgré ma fatigue et malgré tant d'émotions qui m'accablent, je veux redire, encore une fois, le nom de la Congrégation des Oblats de la Très Sainte et Immaculée Vierge Marie, lequel est le nom d'une Mère.

Vous apprendrai-je combien je lui suis redevable ? C'est ma douce joie que Dieu ait voulu faire passer par ses mains tous les biens qu'Il me destinait. Placé par la Providence dans une condition qui ne m'offrait pas les ressources d'une éducation savante, ce fut la Congrégation qui me prit entre ses bras — *suscepit alendum*. Et, sans nul mérite de ma part, elle dirigea mes pas et elle accrut ses bienfaits de telle sorte, que

(1) Extrait du discours prononcé par S. G. Mgr Rhéaume, le 18 octobre 1924, au banquet donné à l'Université d'Ottawa, à l'occasion de son sacre.

bientôt le monde put être étonné des faveurs qui vinrent me chercher. Jeune homme, elle me fit trouver des maîtres, soit à l'ombre de l'une de ses églises, soit dans les écoles, justement célèbres, où elle m'envoya. Puis elle m'accepta dans son sein et me fit si promptement monter tous les degrés du sanctuaire, que je suis évêque.

Pardonnez-moi, si j'expose ainsi, avec confiance, ce que j'ai reçu de la Congrégation des Oblats : ce ne sont pas mes titres ni mes mérites, ce sont ses grâces et ses bienfaits que j'énumère.

Congrégation aimée, vous avez pris ma main droite et vous m'avez conduit, selon votre bon plaisir : *Tenuisti manum dexteram meam, et in voluntate tua deduxisti me.* Hélas ! si j'ajoute qu'en me laissant diriger je me suis, soudainement, trouvé sur le chemin de l'élévation et de la gloire, — *et cum gloria suscepisti me* — c'est ici que, pour la première fois, je me plaindrai de votre maternelle direction. Jusqu'alors, vous aviez essuyé mes pleurs ; aujourd'hui, vous les faites couler ; et, vous qui aviez adouci pour moi tant de douleurs, vous m'en avez préparé une à laquelle je n'ai encore pu me résigner. Mais je sais que vos Fils — mes Frères — continueront à prier pour moi : c'est mon espérance, c'est ma confiance, c'est ma certitude, c'est ma force...

Merci à mon cher Juniorat du Sacré-Cœur, qui a guidé mes premiers pas ! Toujours, il m'a témoigné la plus grande affection ; et je me suis, souvent, demandé si on ne m'aimait pas un peu trop dans cette maison.

Merci à l'Université d'Ottawa ! Je ne saurais trop vous dire, Révérend Père Recteur, et vous, mes Révérends Pères, combien je suis touché des nombreuses marques d'attachement que vous m'avez données, durant les années que j'ai passées dans cette maison religieuse, — surtout, ces derniers jours, qui, pour moi, ont été, à la fois, si pénibles et si consolants. Le souvenir ne s'en effacera point de mon cœur : il y vivra, à jamais. Recevez-en l'assurance, avec mes remerciements.

Merci au R. P. Provincial, qui, après m'avoir aidé à porter la croix de cuivre du Missionnaire, m'a imposé

cette croix d'or, — ce qui est déjà précieux — mais qui aurait été si heureux d'en multiplier le prix, en la présentant lui-même. Il est avec nous, de pensée et de cœur ; il s'est uni à nous, par la prière, dans sa chambre de l'Hôtel-Dieu de Montréal. Le R. P. Recteur, son *alter ego*, voudra bien se charger d'exprimer au Révérend Père tous les vœux que nous adressons au Ciel pour le rétablissement d'une santé si précieuse à la Congrégation des Oblats et à plusieurs diocèses.

XXI. — L'Ouest Canadien et les Évêques Oblats.

Il y a un siècle, l'Ouest canadien — dont nous voulons retracer ici, à grands traits, les origines chrétiennes — était, à peu près, inexploré. De nombreuses tribus indiennes habitaient seules, concurremment avec quelques compagnies de traiteurs, ces territoires, grands comme l'Europe, livrés à toutes les superstitions et à toutes les turpitudes du paganisme.

Dans ces régions lointaines, mystérieuses, inconnues, aucun vestige de la vraie Religion, aucune trace de l'Évangile, mais les ténèbres, l'ignorance, la mort. C'était l'immense plaine couverte d'ossements desséchés qu'aperçut, dans sa vision, le Prophète Ézéchiel.

Or, voici que, sur ces ossements sans vie, s'est levé tout un peuple, « une grande armée — l'armée de la maison d'Israël ». En trois quarts de siècle, quinze diocèses et vicariats apostoliques se sont constitués : une Église est debout, que presque rien ne distingue plus des Églises-mères du continent.

Et cette merveille, ce miracle de rajeunissement et de régénération, dans les conditions les plus pénibles, ce sont quinze évêques qui l'ont réalisé, à la tête d'une poignée de missionnaires héroïques — tous, à quelques exceptions près, Oblats de Marie Immaculée et Fils du

saint Évêque de Marseille, Charles-Joseph-Eugène de Mazenod. En cinquante ans, ces pionniers de l'Évangile — plus tenaces que La Vérandrye, plus intrépides que Joliet et Cavelier de la Salle — avaient franchi les Montagnes Rocheuses, traversé les monotones prairies de l'Ouest, monté vers l'Alaska et atteint les rives de l'Océan Glacial.

Par eux, vingt peuplades ont vu se lever sur leurs ténèbres la grande Lumière du Christ. Et Assiniboines, Montagnais, Sauteux, Pieds-Noirs, Cris, Gens-du-Sang, Esquimaux et d'autres lui doivent l'inappréciable bienfait de la Foi !

Parmi les évêques fondateurs de ces chrétientés, — comme le furent, en Afrique et dans les Gaules, en Bretagne et en Germanie, les Boniface, les Augustin, les Cyprien, les Irénée, etc. — il y a des martyrs et des saints.

Il en est que l'Église a trouvés dignes d'assumer les lourdes responsabilités de l'épiscopat, à peine descendus de l'autel de leur sacerdoce. Ils ont protesté. Mais le Christ commandait. Leur front s'est, alors, courbé sous la main bénissante du consécrateur ; et leur vie a montré qu'ils étaient dignes du sublime appel. Tous ils furent de grands pontifes, parce qu'ils furent hommes de grand caractère et de grande foi.

Chez ces pasteurs de peuples barbares, il s'est rencontré des hommes d'État, des savants, des organisateurs de génie ; tous furent des saints et d'intrépides propagateurs de la vérité, — *forma gregis ex animo.* Souvent, en ramenant leurs ouailles du paganisme à la civilisation, ils eurent à les défendre contre la civilisation. Ce ne fut pas, certes, le moindre de leurs combats. Ils réussirent, pourtant, à vaincre la civilisation.

Tous ils ont travaillé de leurs mains. La glèbe ingrate a bu leurs sueurs, — parfois, leur sang. Comme les Pontifes de l'Église primitive et, plus encore, comme l'Apôtre Saint Paul ou comme l'Ouvrier de Nazareth, ils n'ont pas dédaigné, pour vivre, de s'abaisser aux plus rustiques travaux. Tour à tour, ils furent bâtisseurs,

maçons, pêcheurs, architectes, jardiniers, édifiant — avec l'édifice spirituel, dans la splendeur invisible des âmes — l'édifice matériel, qui abrite et protège les corps.

Marcheurs infatigables, ils ont ensanglanté leurs pieds aux ronces de la forêt, aux cailloux des montagnes, dans la neige tranchante et glacée de ces hivers hyperboréens ; toujours las, jamais harassés ; brûlés le jour, gelant la nuit ; dévorés de vermine ou d'insectes et supportant, héroïquement, insectes et vermine ; passant, dans une seule course à travers leurs domaines immenses, par la rigueur successive de tous les climats — depuis les chaleurs brûlantes des étés du sud, jusqu'aux frimas perpétuels des régions arctiques.

Quelle qu'en ait été l'étendue, leurs sacrifices n'eurent pas toujours, cependant, l'immédiate récompense de l'héroïsme. Dieu aime, parfois, à appesantir la croix sur l'épaule de ses serviteurs et à prolonger, pour sa gloire, l'épreuve des âmes expiatrices qui se sont offertes comme caution des peuples à racheter. Quelques-uns durent gémir, de longues années, avant de pouvoir verser l'eau du Baptême sur un seul front d'adulte converti.

D'autres se sont épuisés à la tâche ; et — comme ces chefs d'armée blessés à mort, qui veulent, jusqu'à la fin, mener la bataille et forcer la victoire — ils ont continué, par un prodige d'incroyable tenacité, à parcourir leurs diocèses sans limites, à subir toutes les privations, les risques et, souvent, les réalités des naufrages, les vicissitudes des climats, la puanteur repoussante des *wigwams*, les incongruités d'une nourriture que notre civilisation raffinée répugne même à entendre nommer.

Vraiment, quand le courage disparaît autour de soi, quand les vertus les plus mâles sombrent dans le sensualisme et la mollesse, quand les caractères rapetissent et que les fronts baissent, il fait bon contempler un peu ces âmes fortes, appuyées sur la croix, ces volontés puissantes, ces hommes dont l'exemple ou l'attitude est une perpétuelle et vivante leçon d'énergie.

Non, l'Église n'est pas morte, ni à la veille de mourir !

* * *

Suivons ces hommes de Dieu dans leurs pérégrinations. Nous les verrons élever, comme pièce par pièce, cette admirable Église de l'Ouest canadien — dont l'avenir montrera, sans doute, les plus prodigieux développements.

C'est une véritable conquête, une marche en avant de la Croix, que rien n'interrompt. Elle part de la Rivière Ottawa et, après soixante-quinze ans, fait halte au Pacifique et à l'Océan Glacial, après avoir trouvé, dans la nature, les limites d'un zèle qui, en lui-même, n'en avait pas.

Le premier de ces évêques colonisateurs et pionniers, Mgr Eugène Guigues, traverse l'Atlantique, en 1844, — trois années après l'arrivée des premiers Oblats dans le pays. Fondateur du Diocèse d'Ottawa, il laisse, à sa mort, soixante-sept églises et cent quarante-huit chapelles, pour attester l'étendue de ses travaux...

Cette même année, Mgr Norbert Provencher, sentant son isolement profond, demande de la Rivière-Rouge du secours au Bas-Canada : il veut, pour enraciner son œuvre, des religieux. On lui envoie, pour tout secours, un Novice Oblat, presqu'un enfant, le jeune Frère Alexandre Taché. Mgr Provencher est, d'abord, déçu.

Mais il reviendra de sa déception. L'enfant qu'on lui donne est un enfant de promesse, un type de la race. Petit-fils de Madeleine de Verchères, de la Vérandrye, — qui s'acheminait, cent ans auparavant, vers les Rocheuses — il franchit lui-même, presque seul, en canot, la distance énorme qui sépare Lachine de la Rivière-Rouge.

Ce jeune religieux, dont avait désespéré son évêque, après six années du plus épuisant et du plus fructueux des ministères, l'Église devait l'élever, à l'âge de vingt-sept ans, à la dignité épiscopale.

Pendant quarante-cinq ans, il desservira, presque seul, un diocèse grand comme l'Europe, qui va de la Rivière-

Rouge à l'Océan Pacifique, de la frontière américaine au cercle polaire.

Pendant près d'un demi-siècle, ce prélat, au zèle infatigable, sera sur toutes les brèches, accomplissant tous les métiers et toutes les tâches, — écrivain, pasteur et pontife, homme de science, homme d'État et, surtout, homme de Dieu...

En 1895, Mgr Adélard Langevin lui succède. Ame toute en hauteur, impitoyablement droite, à l'activité prodigieuse et à l'éloquence hardie, ennemi des finesses tortueuses de la politique, il sera, pendant vingt ans, le digne continuateur de Mgr Taché, réalisant, dans la défense énergique des droits de ses diocésains contre les attaques des races et partis, le *Depositum custodi* de ses armes épiscopales...

Sur les instances de Mgr Taché, incapable de subvenir aux besoins de son diocèse, Rome en avait détaché, en 1862, le Vicariat apostolique d'Athabaska-Mackenzie, dont Mgr Henri Faraud fut titulaire, — avec Mgr Isidore Clut comme coadjuteur puis premier successeur, en 1890, et Mgr Émile Grouard comme second successeur, en 1902...

A cette dernière date, le Vicariat apostolique se scinda encore en deux autres Vicariats : celui d'Athabaska, dont Mgr Grouard prend la direction, assisté de Mgr Célestin Joussard, et celui du Mackenzie, que dirige Mgr Gabriel Breynat.

Qu'on se rappelle le rigoureux climat de ces régions, qui s'étendent du nord de l'Alberta et de la Saskatchewan au delà du Grand Lac des Esclaves, leurs dimensions très étendues, malgré la nouvelle division, la pénurie des moyens de transport, l'absence de main-d'œuvre, et l'on pourra concevoir un peu l'héroïsme de ces intrépides marcheurs, faisant parfois des visites de malades à cent et deux cents milles et des tournées pastorales d'un an et de deux ans.

Le vétéran, presque autant dire le phénomène de ces Missions, est aujourd'hui un vénérable octogénaire : Mgr Grouard. Docteur en philosophie, docteur en théo-

logie, docteur en médecine, licencié en loi, écrivain souple et orateur de talent, il continue, en dépit de ses quatre-vingt-quatre ans, — après avoir construit, de sa hache et de ses mains, bateau à vapeur, moulin à vent, maisons d'écoles, calvaires, églises et chapelles.

Prématurément épuisé par d'excessives fatigues, Mgr Breynat continue la même œuvre au Mackenzie...

Un an après la formation du Vicariat d'Athabaska-Mackenzie, se détache, en 1863, le Vicariat de New-Westminster — dont Mgr Louis d'Herbomez assume, le premier, la direction.

Mgr Paul Durieu lui succédera, en 1875, et, en 1897, Mgr Augustin Dontenwill — aujourd'hui, résidant à Rome et Supérieur Général des Oblats de Marie Immaculée.

Ces évêques avaient tout à créer : ils créèrent tout. Déployant un esprit d'organisation, une fermeté et une endurance inconcevables, Mgr Durieu, énergiquement secondé par son coadjuteur, réussit à continuer là — presque sans ouvriers, sans outillage, sans moyens humains — ces admirables réserves de la Colombie, qu'on a comparées, non sans justesse, aux réductions du Paraguay...

En 1871, est érigé le Diocèse de Saint-Albert, avec Mgr Vital Grandin pour premier titulaire, — auquel succède Mgr Émile Legal, devenu, en 1912, Archevêque d'Edmonton.

Attachantes figures que celles de ces deux prélats !... Plus que toute autre, leur vie révèle la main paternelle de la Providence, qui s'est plu à dérouter en elles « la sagesse des sages et la science des savants ».

D'abord postulant aux Missions-Étrangères (de Paris), d'où le fait renvoyer sa santé chancelante, le jeune Vital Grandin est condamné, par la Faculté, pour tuberculose pulmonaire. Quelque peu rétabli, il entre chez les Oblats, se dirige vers l'Amérique, dans les Missions de l'Ouest, où, après quatre ans de travail et fatigue, l'obéissance l'appelle à assumer le lourd fardeau de l'épiscopat. Il est âgé de 29 ans.

Aussitôt, il se rend en France auprès de son Supérieur ; et, désirant avant tout rester Oblat, convaincu aussi de sa faiblesse, il supplie, en pleurant, qu'on écarte de ses épaules la charge redoutable dont on vient de l'investir.

Le Fondateur et Supérieur Général, le vénérable Évêque de Marseille, très ému, l'agenouille à ses pieds, puis, le pressant sur son cœur :

— « Mon fils, tu seras évêque : je le veux ! »...

Le jeune prélat fait peindre pour ses armes un roseau penché vers la Croix (avec la devise : *Infirma mundi elegit* Deus), retourne à ses chers indigènes, et, après trente ans du plus crucifiant des ministères, — si fortement mis en relief par Louis Veuillot, dans la page intitulée : *L'Évêque pouilleux*, — il meurt, en donnant des témoignages non équivoques d'une grande sainteté. — Sa cause de béatification est ouverte au Diocèse d'Edmonton.

Celui qui devait être son successeur, Mgr Legal, homme de surnaturel et de doctrine, s'obstine à demeurer, quatorze ans, auprès de ses Indiens, pour qui l'heure de la grâce n'a pas encore sonné. A plus d'une reprise, Mgr Grandin veut l'en rappeler. Invariablement, il répond ;

— « Pour mériter la rédemption de ces âmes, il faut, sans doute, que plusieurs générations de Missionnaires se sacrifient, inutilement, dans l'obscurité. Je veux être de ceux-là... Laissez-moi mourir parmi eux !... »

Il est occupé à creuser des tombes pour des Indiens de sa tribu, victimes du choléra, quand lui arrive la nouvelle de sa nomination à l'Évêché de Saint-Albert...

S'acheminant sur les traces des mineurs de Dawson et des régions aurifères de l'Extrême-Ouest, le P. Émile Bunoz parvient jusqu'à l'Alaska, et, en 1908, se voit nommer Préfet apostolique du Yukon...

A peu près à la même date (1910), Mgr Ovide Charlebois est appelé à la charge de Vicaire apostolique du Keewatin. C'est sous son épiscopat qu'a été inaugurée la Mission, hardie autant qu'héroïque, de Ches-

terfield Inlet, chez les Esquimaux de la Baie d'Hudson...

Tel est le bilan succinct de ces grands travaux apostoliques, dans la formation de l'Église de l'Ouest, et l'histoire abrégée des quinze évêques Oblats qui l'ont édifiée.

* * *

Quatre-vingts ans se sont écoulés depuis l'arrivée du premier de ces grands Missionnaires. A peine trois quarts de siècle : et déjà l'Église de l'Ouest est florissante.

Des quinze prélats, onze sont morts à la tâche, écrasés de travaux et de mérites, épuisés de fatigues, après avoir essuyé — durant un long épiscopat, dont le plus court compte vingt-deux ans — tous les genres de misères et de difficultés.

Tous ils ont souffert « la faim, la soif, la nudité » ; ils ont été privés de tout, n'ayant parfois ni feu ni lieu ; ils se sont fatigués à travailler de leurs propres mains ; maudits, ils ont béni ; calomniés, ils ont prié pour leurs calomniateurs ; « ils ont été considérés comme le rebut des hommes et la balayure du monde », « opprimés de toute manière mais non écrasés, dans la détresse mais non dans le désespoir, portant toujours avec eux dans leur corps la mort du Christ, afin que la vie du Christ fût aussi manifestée dans leur corps ».

Ils passent... Quelques années encore et leurs traces disparaîtront, sous l'envahissement de la civilisation et sous le bruit des œuvres de leurs successeurs. Des générations nouvelles viendront s'asseoir aux foyers qu'ils ont rassemblés et bénis, prier sous la croix qu'ils plantèrent, réchauffer leurs âmes auprès des tabernacles qu'ils auront construits, sans même songer aux créateurs de ce poème glorieux et fort, aux obscurs artisans de cette œuvre immortelle, à ces géants de la foi — dont Pie IX disait « qu'ils ont tout le mérite du martyre, sans en avoir la poésie et la gloire » !

Dans leur humilité profonde, ces faiseurs de peuples

ont, peut-être, ignoré qu'ils avaient posé sur le roc de l'Évangile les solides assises d'une nation chrétienne.

Que le Christ récompense, dans la paix éternelle, ces constructeurs de la Cité de Dieu ! Et puisse, de ce coin de la patrie, monter incessamment l'hommage de la gratitude vers ces hommes qui ont su être de grands patriotes, loin des dignités, des titres, de l'or et des applaudissements de la foule : *In memoria æterna erit justus, et ab auditione mala non timebit !*

Paul Lavallée, *O. M. I.*

XXII. — Centenaire de Naissance d'un Évêque Oblat.

§ I. — Témoignages des Historiens [1].

L'histoire du développement de l'Église catholique et de l'expansion de la race française, dans les vastes solitudes des plaines de l'Ouest canadien, est intimement liée à celle de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Cet Ordre religieux, jeune d'un siècle seulement, a trouvé — dans la sainteté de son Fondateur, dans l'empressement à répondre à l'appel d'un apostolat héroïque, dans un esprit d'entreprise et d'audace qui parut parfois imprudent mais qui fut toujours vainqueur — le secret d'une merveilleuse expansion.

Mgr de Mazenod avait-il rêvé semblable développement ? Son humilité de Fondateur fut, sans doute, blessée ; mais il ne mit pas d'obstacle aux progrès que la Providence imposait à la Congrégation qu'il avait

(1) Emprunté au journal « *Le Droit* », d'Ottawa, XI[e] année, N° 168 (23 juillet 1923), page 1, col. 1 : *Le Centenaire de Mgr* Taché, *O. M. I.*

créée, puisque déjà, de son vivant, ses Fils spirituels prêchaient l'Évangile aux pauvres sur plusieurs continents.

Pour le Canada et, en particulier, pour la partie ouest de notre pays, la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée fut une pépinière de missionnaires et d'évêques. De nos jours encore, toute une armée se dispute les gloires de l'apostolat catholique dans les régions les plus éloignées de la civilisation. D'autres sont morts, après avoir accompli une œuvre de géants. C'est de l'un d'eux, l'un des plus grands, que nous voulons entretenir, quelques instants, nos lecteurs, — en ce jour du 23 juillet 1923, qui marque le centième anniversaire de la naissance de S. G. Mgr Alexandre Taché, *O. M. I.*

Il y a quelque temps, le R. P. Rodrigue Villeneuve, *O. M. I.*, esquissait la figure de cet évêque, qui fut l'une des plus pures gloires de l'Église catholique et de la nationalité canadienne-française :

— « *Car il fut grand* », écrivait-il, « *grand du meilleur de notre sang, grand des plus hautes dignités et des plus sublimes vertus que notre foi admire, grand par l'esprit,* — « la plus claire intelligence, peut-être, qui pensa jamais dans un cerveau canadien-français », *disait-on l'autre soir* (1) — *grand par le caractère, grand par ses travaux et ses peines, conquérant pacifique de ce qui est, maintenant, un empire ouvert à la religion et envahi par les peuples ; il fut, en un mot, l'une des vies les plus fécondes que notre siècle ait connues.* »

Ce témoignage, rendu à l'Archevêque de Saint-Boniface par l'un de ses Frères en religion, n'est pas exagéré. Il n'est pas, non plus, isolé. D'autres personnages ont été frappés d'admiration à la vue de l'œuvre immense accomplie par cet évêque Oblat, descendant des Hébert, des Boucherville et des La Vérendrye.

Mgr Ireland, Archevêque de Saint-Paul, disait — lors de la bénédiction de la Cathédrale de Saint-Boniface, le 4 octobre 1908 — que, durant sa longue carrière épis-

(1) Paroles du R. P. Louis Lalande, *S. J.*

copale, il avait rencontré trois génies : Léon XIII, Gladstone et Mgr Taché.

Dom Benoît, historiographe de Mgr Taché, écrit, dans l'avant-propos de son attachante biographie :

— « *La vie de Mgr* Taché *résume cinquante années d'un immense progrès, pour la religion catholique et pour l'influence française, dans une région grande comme huit ou neuf fois la France. Au XIX^e^ siècle, bien peu de prélats ont autant contribué à l'avancement du royaume de* Dieu *sur la terre ; aucun Français, croyons-nous, n'a autant servi l'expansion de la langue française et de la vie française dans le monde.* »

Mgr Adélard Langevin, *O. M. I.*, ce digne successeur des Provencher et des Taché, disait de ce dernier qu'il fut « *un facteur puissant dans l'établissement et le développement du Canada central et l'une des plus pures gloires de notre bien-aimé Canada, surtout du Canada catholique et français* ».

Élevé par une pieuse mère et un oncle chrétien, dans des demeures qui avaient été les sanctuaires « des plus pures et des plus mâles vertus », dans des lieux embaumés « des suaves odeurs du dévouement et de l'héroïsme », Mgr Taché avait reçu une forte éducation morale et intellectuelle. Il mit ses dons du cœur et les talents de son intelligence au service de Dieu, dans des circonstances héroïques ; c'est pourquoi son œuvre fut grande.

— « *Qu'on ne se figure point en Mgr* Taché », écrit le R. P. Villeneuve, « *un simple et pauvre évêque de sauvages. Il le fut, certes, comme les plus magnanimes. Mais il fut autre chose aussi. Politique aux vues aussi fermes que larges, pacificateur sage et loyal, poussant avec autant de force que de prudence l'organisation et la colonisation des territoires, défenseur irréductible des droits de l'Église et de la patrie, intrépide apôtre surtout de l'école catholique, outrageusement attaquée puis abattue par l'orangisme et l'étroitesse des gouvernants, sa carrière est celle des plus grands pontifes que nous ayons eus ; elle s'apparente à la carrière des plus illustres évêques de l'antiquité chré-*

tienne. Et l'on pourrait bien ajouter le charme de l'orateur, le style remarquable de l'écrivain, la force du polémiste, l'érudition du savant et la prudence de l'administrateur, pour marquer à la hâte quelques-uns des caractères qui le signalent à l'admiration de ses compatriotes et qui méritent que son nom passe à l'histoire et ses vertus à la postérité. »

S. G. Mgr Béliveau, qui continue la glorieuse phalange des Archevêques de Saint-Boniface, vient d'écrire au sujet de Mgr Taché :

— « *Lorsque les devoirs de sa charge épiscopale l'obligent à traiter les questions les plus épineuses, d'engager et de soutenir les polémiques les plus vives sur les questions les plus difficiles de la politique, du droit, de l'histoire et de la théologie, toujours il a étonné ses contemporains, ses intimes eux-mêmes, par la sûreté de sa doctrine et l'étendue de son érudition.* »

Il serait téméraire d'énumérer, dans les limites d'un article de journal, les principaux événements de quarante-quatre années d'épiscopat. Les témoignages que nous avons cités marquent assez quelles furent la grandeur et l'importance de cette vie d'évêque-missionnaire. Ils doivent engager la jeunesse, et tous ceux qui ont l'amour et le respect du passé, à lire la vie de celui qui créa — dans les affres de l'apostolat, de la pauvreté et de la souffrance — ces innombrables foyers de catholicisme et de vie française que sont les paroisses de l'Ouest canadien, et qui le fit en dépit d'obstacles presque surhumains.

Charles Gauthier, *Rédacteur.*

§ II. — **Hommage du Successeur** [1].

Arthur Béliveau, par la grâce de Dieu *et du Siège apostolique, Archevêque de Saint-Boniface, au clergé, séculier et régulier, aux communautés religieuses et à tous*

(1) Cette *Lettre pastorale* a paru, d'abord, dans les *Cloches de Saint-Boniface,* vol. XXII, N° 7 (juillet 1923), pp. 121-130.

les fidèles du Diocèse de Saint-Boniface, Salut et Bénédiction en Notre-Seigneur.

Nos Très Chers Frères,

Il y aura cent ans, le 23 juillet de cette année (1923), que naquit, à la Rivière-du-Loup (aujourd'hui, Fraserville), dans la Province de Québec, celui qui devait devenir l'un des plus célèbres de cette illustre phalange d'apôtres qui ont évangélisé l'Ouest canadien. Les souvenirs qu'évoque ce centenaire sont trop glorieux pour le Siège épiscopal de Saint-Boniface et trop féconds en leçons d'édification, pour que le titulaire actuel laisse passer inaperçue une date si mémorable.

Après avoir terminé ses études classiques au Séminaire de Saint-Hyacinthe et sa théologie au Grand Séminaire de Saint-Sulpice à Montréal, le jeune Taché entra, à vingt et un ans, dans la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

A peine avait-il commencé son noviciat, qu'il s'offrait à Dieu pour les Missions sauvages des « Pays d'En Haut », afin d'obtenir la guérison de sa mère dangereusement malade. Ses biographes nous rapportent qu'il fit, alors, cette prière toute pleine de piété filiale et d'esprit apostolique :

— « *Pour la guérison de ma mère, ô mon* Dieu, *je me donne aux sauvages de l'Ouest ; guérissez ma mère, et acceptez-moi, malgré mes faiblesses, pour aller annoncer l'Évangile aux brebis perdues de la Rivière-Rouge.* »

Ceci se passait en 1844. L'année suivante, le généreux jeune homme se mettait en route vers l'Ouest.

Depuis plus d'un quart de siècle, une douzaine de Missionnaires, sortis des rangs du clergé séculier de la vieille Province de Québec, avaient travaillé à l'évangélisation des Peaux-Rouges de cette partie du pays. Mais, malgré des efforts considérables, la lumière de l'Évangile était lente à dissiper les ténèbres de l'idolâtrie. Le champ qui s'offrait au zèle du jeune apôtre et de ses compagnons était encore tout hérissé des difficultés inséparables des débuts de nouvelles fondations chez les infidèles.

Parti, le 24 juin 1845, de Montréal, le jeune Taché arrivait, le 23 août suivant, en face de la Cathédrale actuelle de Saint-Boniface. Ordonné prêtre, peu après, par Mgr Provencher, il eut vite fait de se rendre maître des dialectes sauvages les plus nécessaires à son apostolat et de se plier aux multiples exigences de la vie de missionnaire au milieu des Indiens et des Métis. Ses grandes qualités naturelles et ses rares vertus le mirent vite en évidence, si bien qu'en 1850 Mgr Provencher demanda, à Rome, et obtint d'avoir cet Oblat de vingt-six ans pour coadjuteur avec future succession. Le 23 novembre de l'année suivante, le Père Taché était sacré, à Viviers (en France), par Mgr Eugène de Mazenod, Évêque de Marseille, Fondateur et Supérieur de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée.

Sa remarquable carrière prit fin le 22 juin 1894...

Nous ne songeons pas à résumer la vie de Mgr Taché, dans les quelques pages d'une lettre pastorale ; nous ne lui rendrions pas justice. D'autres ont écrit des volumes, où sont relatés les faits les plus saillants de son histoire. Ils ont mis en vive lumière la sainteté de sa vie, l'éclat de ses vertus apostoliques, la sagesse de son administration et ses grandes qualités de cœur et d'esprit. Nous nous bornerons à certaines considérations d'une portée pratique plus immédiate et plus appropriée à nos besoins.

Ce que nous voudrions noter, d'abord, c'est l'esprit apostolique du grand archevêque. Le R. P. Janvier, *O. P.*, a fait de l'apôtre le portrait suivant :

— « Il appartient à l'apôtre de répandre l'Évangile dans son exactitude et sa pureté. Il n'a droit ni de le réformer, ni de le changer, ni d'y ajouter, ni d'en rien retrancher, ni d'y mêler soit ses idées personnelles soit les idées de son siècle, de sa caste ou de son parti. Il faut que l'apôtre soit l'instrument sur lequel le Verbe éternel s'exprime lui-même — libre, puissant, austère et doux. Être apôtre, c'est donc enseigner la divine vérité, c'est aussi combattre l'erreur contraire à l'Évangile, d'où que vienne cette erreur et quel que soit son nom.

Dénoncer les vains systèmes qui se disputent les esprits, les faux prophètes qui abusent de la crédulité, les démons transformés en anges de lumière, pousser le cri d'alarme, dès que retentissent les négations impies ou les propositions injurieuses pour la foi ou pour les mœurs, confondre tour à tour les ennemis de la raison et ses courtisans, — que sais-je ? — veiller, afin que le serpent du mensonge, se cachant sous les fleurs de la rhétorique, sous l'emphase de l'éloquence, sous l'appareil du savoir ou sous les découvertes de l'érudition, ne distille pas son venin dans les âmes : voilà encore la tâche de l'apôtre. La contradiction et la souffrance attendent quiconque s'en acquittera consciencieusement (1) ».

Mgr Taché nous semble avoir rempli ce programme. Il a estimé la vérité et la justice au-dessus de toute chose. C'est pour faire connaître et aimer l'une et l'autre qu'il s'est héroïquement offert à Dieu, méprisant les espoirs humains, pour venir dans ces lointaines régions. Il a fait ce sacrifice, sans se faire illusion sur ce qu'il contenait de crucifiant pour sa nature tendrement aimante. Voici en quels termes il décrivait, plus tard, l'émotion profonde qui s'empara de tout son être, au moment où il croyait se séparer pour jamais de sa mère et de son pays :

— « *Nous arrivions à l'une des sources du Saint-Laurent ; nous allions laisser le grand fleuve sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau, pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes, de mes sentiments les plus affectueux. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils — pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. Je savais que, toute préoccupée du bonheur de ce fils, elle écoutait jusqu'aux*

(1) Cfr. R. P. Janvier, *Carême* de 1920.

moindres murmures du Nord-Ouest, jusqu'au moindre bruit de la vague, comme pour y découvrir l'écho de sa voix, demandant une prière, promettant un souvenir. J'exprime ce sentiment, parce que, depuis vingt ans, le souvenir de l'émotion qu'il m'a causée permet de mieux apprécier le généreux dévouement de ceux qui vouent ici leur existence au salut de leurs semblables (1). »

Son zèle ne se démentit jamais. Ce qui nous étonne paraissait peu de chose aux fiers pionniers de ces temps héroïques.

Il leur semblait relativement facile de faire en canot d'écorce le voyage de Montréal à la Rivière-Rouge. On choisissait pour cela la saison d'été. Si on souffrait un peu des moustiques et de la chaleur, on était, par contre, protégé contre les rigueurs du froid. Et puis, le secours des guides aux bras vigoureux, le concours du vent et la gaîté des voyageurs simplifiaient bien des difficultés.

Ce qui déconcerte notre imagination, c'est de nous représenter ces hérauts de l'Évangile voyageant, en hiver, par des régions inhabitées, à travers lacs et forêts, en traîne à chiens ou à la raquette, supportant le poids de toutes les intempéries et couchant à la belle étoile, des semaines entières.

Bien souvent, Mgr Taché a fait l'expérience de ces voyages, qui semblaient exiger une endurance plus qu'humaine. On dirait que, dominé par les pensées apostoliques qui l'animaient, il n'ait pas alors senti tout ce qu'il y avait de pénible dans ces expéditions. Le récit qu'il en fait dans ses *Vingt Années de Missions* est à relire.

Mgr Taché acceptait, de bon cœur, l'héroïsme dans l'apostolat. Il fit plus : il poussa le zèle jusqu'à s'y attacher et à l'aimer. Il écrivit, un jour, de concert avec son compagnon, — le Père qui devait être, plus tard, Mgr Henri Faraud, — au R. P. Pierre Aubert, Provincial des Oblats en Canada, qui croyait devoir rappeler ses

(1) Cfr. Mgr Taché, *Vingt Années de Missions*, page 25.

religieux des Missions lointaines du Diocèse de Saint-Boniface :

— « *Mon Révérend Père, — La nouvelle que contient votre lettre nous afflige mais ne nous décourage pas. Nous savons que vous avez à cœur nos Missions, et nous ne pouvons supporter l'idée d'abandonner nos chers néophytes, nos nombreux catéchumènes. Nous espérons qu'il vous sera toujours possible de nous procurer du pain d'autel et du vin pour le saint Sacrifice. A part cette source de consolation et de force, nous ne vous demandons qu'une chose — la permission de continuer nos Missions. Les poissons des lacs suffiront à notre existence et les dépouilles des bêtes fauves à notre vêtement. De grâce, ne nous rappelez pas.* »

On ne peut reprocher à ceux qui ont écrit ces choses d'avoir recherché leurs intérêts propres pour négliger ceux de Jésus-Christ. Ce langage n'était pas celui de la présomption qu'inspire, parfois, l'inexpérience du jeune âge ; c'était celui de la confiance en Dieu, à la vue du succès de leurs travaux apostoliques.

Mgr Taché aimait à célébrer la vertu de la parole évangélique et l'effet des sacrements dans l'âme simple des rudes enfants des bois. La grâce était, à ses yeux, le grand agent qui transformait les sauvages païens en fervents chrétiens.

— « *En effet* », écrivait-il sur le déclin de sa vie, « *comment, sans cette mission divine, comprendre l'effet produit par un Missionnaire au milieu d'un peuple grossier et barbare ? La croix sur la poitrine, le bréviaire à la main et la vérité sur les lèvres, il parle de* Dieu. *Tous sentent qu'il n'est pas un homme ordinaire ; il ne veut point flatter, et il captive ; il demande des sacrifices, et la grâce les facilite ; il commande, il défend, on ne le connaît point, et on lui obéit. Souvent il ignore, plus souvent encore il ne fait que balbutier l'idiome dans lequel il explique des vérités au-dessus de la raison, même éclairée, et il semble que les mystères perdent de leur obscurité et que ces intelligences incultes y voient plus clair que celles qui sont favorisées de tous les raffinements de la science. Pour*

croire à la divinité de la Foi, il suffit de voir un pauvre Missionnaire au milieu de ses pauvres sauvages (1). »

Loin de s'attribuer le succès de son ministère, il en renvoyait toute la gloire à DIEU, parce que, dans sa vie, la prière précédait et accompagnait tous ses efforts.

L'apostolat est de tous les temps et de tous les lieux. La civilisation et ce que l'on appelle le progrès moderne ont profondément modifié les conditions de ce pays. Les peuples évangélisés avec tant de zèle ont cédé la place à d'autres ; mais, maintenant comme il y a soixante-quinze ans, l'esprit apostolique est nécessaire aux prêtres, aux religieux et aux laïques. Les païens à convertir ne sont plus nombreux, mais la lutte est transportée sur un autre champ d'action. Si elle comporte moins de souffrances physiques, elle ne manque pas d'angoisses ; et l'enjeu est, peut-être, plus considérable qu'il n'était, il y a trois quarts de siècle. La foi des catholiques venus d'Europe, depuis vingt-cinq ans, pour s'établir parmi nous, est systématiquement minée par ceux qui désirent en faire n'importe quoi, pourvu qu'ils ne restent pas catholiques. L'esprit chrétien lui-même est de plus en plus compromis, dans le reste de la population, par notre régime d'écoles neutres — qui jettent, chaque année, au sein de notre société des milliers d'incroyants. L'esprit matérialiste et la passion de la jouissance nous débordent. Pour endiguer pareils courants, il faudrait une légion d'apôtres. Nous n'oublions pas le dévouement de ceux qui font, actuellement, l'œuvre de DIEU dans ce pays ; mais la tâche qui incombe est si grande et si compliquée par les nationalités et le rite ! Un plus grand nombre d'ouvriers apostoliques des deux sexes sont nécessaires, pour sauver les âmes en danger de se perdre. Plus que jamais, peut-être, l'esprit d'apostolat est requis de ceux qui se consacrent au salut des âmes dans l'Ouest canadien.

Le zèle apostolique est non moins nécessaire à ceux qui se livrent à l'enseignement, qu'ils soient religieux ou laïques. La jeunesse est l'enjeu de la lutte entre le

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 58.

bien et le mal. Enlever à la jeunesse tout idéal chrétien, — bien plus, lui enlever toute idée chrétienne — tel est le but (sinon avoué, au moins évident) des efforts des méchants ; et ils ont de grandes forces à leur service. Quel zèle ne faut-il pas aux maîtres et maîtresses d'école pour faire leur devoir et ne pas trahir les droits des parents et l'âme des enfants.

Daigne Mgr Taché nous obtenir, à tous, le zèle apostolique qu'il pratiqua, si parfaitement, dans l'immense champ de ses labeurs !...

Considérons maintenant, brièvement, l'activité intellectuelle et l'amour du travail qui ont été, chez ce grand évêque, inséparables de son esprit apostolique. Sa vie nous offre un magnifique exemple de l'amour que doit avoir tout chrétien du travail intellectuel et manuel.

On pourrait peut-être, à la rigueur, attribuer à ses talents naturels l'éloquence qui a fait de lui l'un des orateurs sacrés les plus goûtés du pays. Mais comment expliquer, autrement que par son activité incessante et son application constante au travail, le fait que ce jeune homme — séparé de tout foyer de vie intellectuelle, à l'âge de vingt-deux ans — ait pu devenir, à l'âge mûr, cette fine intelligence, ornée et enrichie des sciences les plus variées et d'une érudition qui étonne ses contemporains.

— « *Ce nomade a tout lu* », écrit l'Hon. Juge Prendergast, « *ce voyageur a tout étudié. Il connaît tous les livres et toutes les découvertes. Il se sert de l'astrolabe ; il mesure les cours d'eau. Il a été professeur de mathématiques et a écrit, entre deux missions, une étude sur les méridiennes... Il parle culture et construction, développe ses théories sur les ciments et les bois. Il cause de chimie et de médecine, d'hypnotisme et d'électricité ; et c'est bien tant mieux, si la science n'a pas tort. Tout ce qu'il sait, il ne le sait pas à la manière des autres. En tout, et même dans le domaine scientifique, ce ne sont pas des aperçus, de simples connaissances, des opinions qu'il exprime ; ce sont des convictions, assises sur le granit le plus ferme. Ceux qui les ont ébranlées sont rares comme son exceptionnel mérite.* »

En fait de science, ce Missionnaire, qui semble passer le plus grand nombre de ses journées en des courses interminables, trouve le moyen de faire une étude sur la flore et la faune de l'Ouest. Il se rend maître des différents dialectes en usage dans son vaste diocèse, à mesure que l'exige le besoin d'entrer en contact intime avec les âmes qu'il est chargé d'éclairer et de réchauffer. Lorsque les devoirs de sa charge épiscopale l'obligent à traiter des questions les plus épineuses, d'engager et de soutenir les polémiques les plus vives sur les questions les plus difficiles de la politique, du droit, de l'histoire et de la théologie, toujours il a étonné ses contemporains, ses intimes eux-mêmes, par la sûreté de sa doctrine et l'étendue de son érudition. On se demandait quand et comment il avait pu acquérir des connaissances aussi vastes et aussi universelles. L'explication, c'est qu'il sut développer, par un travail constant, les dispositions exceptionnelles qu'il avait reçues de Dieu.

Un autre de ses intimes, l'Hon. Juge Prud'homme, a dit de lui :

— « *Mgr* Taché *était d'une initiative incessante. On sentait l'effort attentif et persévérant d'une main laborieuse et énergique. Il était d'une activité extraordinaire....* »

Cette activité de Mgr Taché, dans la sphère intellectuelle, fut plus qu'ordinaire. Ce n'est pas à dire, cependant, qu'il méprisait les sphères plus humbles des travaux manuels. Pour le bien de ses Missions et leur développement, il sut se faire laboureur, fermier et bûcheron :

— « *On peut être un saint prêtre et un parfait religieux, sans ces aptitudes ; cependant, pour être ici un Missionnaire accompli, il faut joindre ce talent à l'amour de sa perfection et au zèle pour le salut des âmes.* (1) »

Il se livrait à ces travaux manuels par nécessité et par devoir plus que par goût.

— « *On s'étonne que nous ne volions pas plus haut dans les sphères intellectuelles et scientifiques ; on trouve que*

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 74.

nous n'écrivons pas assez, que même nous ne composons pas assez en langues indigènes. Avant de jeter un blâme trop sévère sur ceux qui usent leur vie dans les plus rudes travaux, de grâce que l'on considère ce que nous avons de suspendu aux ailes de nos intelligences, et l'on verra qu'il ne leur est pas facile de prendre l'essor. La main qui, tout le jour, a manié la hache, la pioche, etc., n'est pas propre à orner la pensée qu'elle décrit du brillant entourage des formes et des tournures élégantes, sans lequel on ne peut se flatter d'être lu. Un travail de mercenaire n'ôte pas au cœur de son dévouement, de son abnégation, de ses généreuses aspirations ; mais ce travail tue l'imagination et condamne la pensée au positif, qui l'exclut, nécessairement, des cercles littéraires (1). »

On voit que, naturellement, Mgr Taché eût préféré la vie intellectuelle aux travaux manuels ; et, pourtant, avec quel entrain et quel esprit jovial il sait se soumettre aux dures nécessités que lui imposent les circonstances dans lesquelles il se trouve ! Ceux qui sont, parfois, tentés de se croire insuffisamment logés, nourris et servis trouveront profit à relire les quelques lignes suivantes :

— « *J'ai un palais archiépiscopal aussi qualifié pour cet emploi que je le suis pour le mien. Le dit palais a vingt pieds de long, vingt pieds de large et sept pieds de haut ; il est enduit de terre. Cette terre n'est point imperméable, en sorte que la pluie, le vent et les autres misères atmosphériques y ont libre accès. Deux châssis, de six verres chacun, éclairent l'appartement principal ; deux morceaux de parchemin font les autres frais du système luminaire. Dans ce palais, où tout peut paraître petit, tout au contraire est empreint d'un caractère de grandeur. Ainsi, mon secrétaire est évêque, mon valet de chambre est évêque, et mon cuisinier lui-même est aussi, quelquefois, évêque. Ces illustres employés ont tous de nombreux défauts ; néanmoins, leur attachement à ma personne me les rend chers et me les fait même regarder avec complaisance. Quand ils paraissent fatigués de leurs emplois res-*

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 82.

pectifs, je les mets tous sur le chemin, en me joignant à eux, et je m'efforce de faire diversion à leur ennui (1). »

Nous voulons laisser prêtres, religieux et laïques sous l'impression de cette dernière page. Les prêtres y trouveront un encouragement dans l'abnégation que demande la position d'un certain nombre d'entre eux, les religieux y puiseront un renouveau de zèle apostolique, et les laïques un remède contre les désirs immodérés de confort qui poussent un certain nombre à déserter le sol natal — en quête d'une vie plus facile, qu'ils ne trouveront pas ailleurs.

N'aurons-nous pas le courage de tenir contre certaines difficultés réelles, mais légères en comparaison de celles des pionniers de ce pays ? Ils nous ont ouvert le chemin de l'Ouest ; il serait honteux pour nous de faillir à la tâche. Ces pays de l'Ouest sont, sûrement, appelés à jouer un rôle considérable dans l'histoire ecclésiastique et civile du Canada ; la patrie aussi bien que la sainte Église comptent sur nous. Allons-nous donner la preuve que nous sommes des enfants dégénérés ? La gloire de nos pères serait-elle trop lourde pour les épaules de leurs descendants ?...

Nous eussions préféré faire les fêtes du centenaire à la date précise de l'anniversaire de naissance de Mgr Taché, il y a cent ans ; mais juillet est peu favorable aux fêtes, à cause du vide de nos institutions et de l'époque des vacances du personnel. Nous remettrons donc ces fêtes à l'automne ; ce sera encore l'année jubilaire.

Sera la présente lettre pastorale lue et publiée, au prône de toutes les églises paroissiales et autres où l'on fait l'office public, le premier dimanche après sa réception.

Donné à Saint-Boniface, sous notre seing, le sceau du diocèse et le contre-seing de notre chancelier, le six juillet mil neuf cent vingt-trois.

† Arthur, *Archevêque de Saint-Boniface.*
J. A. Sabourin, *chancelier.*

(1) Cfr. *Vingt Années de Missions*, page 66.

§ III. — Jugement d'un Écrivain [1].

Au Manitoba français et catholique, l'on fête, en ce moment, le centenaire de la naissance de Mgr Taché. La fête eût dû émouvoir tout le Canada français. Mgr Taché fut, pendant sa vie, le plus grand homme de l'Ouest ; il restera l'un des plus glorieux fils de la patrie canadienne-française.

L'homme avait de la race. Par son père, il remontait jusqu'à Louis Jolliet, le découvreur du Mississipi, et, plus haut encore, jusqu'à Louis Hébert, le premier laboureur de la Nouvelle-France. Par sa mère, Louise-Henriette de la Broquerie, il tenait le sang des Boucher, de Boucherville ; et, dans les lignes collatérales de sa famille, je compte la vénérable Madame d'Youville et l'explorateur du Nord-Ouest — Varennes de la Vérendrye.

Dès l'âge de neuf ans, l'enfant venait habiter — avec son oncle et sa mère, devenue veuve — le manoir Sabrevois. Souvent, au bord du fleuve, la pensée de l'adolescent erra le long de cette grande route qui avait emporté, vers les pays épiques, tant de ses illustres ancêtres.

Au manoir où l'enveloppa l'affection de sa mère, femme d'un haut esprit et d'une foi plus haute encore, il retrouva, avec le souvenir de son noble aïeul, le fondateur de Boucherville, celui du Père Marquette, jadis l'un des hôtes de la maison.

Ce dernier, — plus que les autres peut-être, mais avec tous les souvenirs du manoir — agit fortement sur l'esprit du jeune homme. Il écrira lui-même, plus tard :

— « *Qui sait si la prière de Marquette n'a pas été pour quelque chose dans l'appel qui m'a invité à marcher sur ses traces, en allant évangéliser les sauvages de l'Extrême-Ouest ?... Enfant, je me suis amusé en ce lieu tout embaumé des suaves odeurs du dévouement et de l'héroïsme ; et, au milieu de ces jeux, de ces amusements, une pensée grave m'a attiré, une voix éloquente, comme celle d'un monument, m'a indiqué la route à suivre, et je suis parti.* »

---

(1) Extrait de « *L'Action Française* », de Montréal, vol. X, N° 4 (octobre 1923), pp. 211-223 : *Monseigneur* Taché.

Des influences de la race et de l'histoire — que développèrent, tout d'abord, une éducation toute maternelle, puis celle de vrais maîtres, au Séminaire de Saint-Hyacinthe — sortit, à vingt ans, un jeune homme d'une rare complexion spirituelle. Nature fine, élégante, il tient, de sa belle lignée française, un esprit d'une distinction charmante — qui brille, d'abord, par la grâce plus que par la force. Sa conversation, le style de ses lettres ont le trait, l'enjouement perpétuel. Et, pourtant, cette élégance naturelle n'empêche pas, chez lui, la vigueur. Quand le désert de l'Ouest, avec sa solitude et ses vastes horizons, auront fini de le former, il fera voir une noble intelligence, capable de tous les aperçus, habituée aux plus hauts vols. Aucun problème religieux ou politique de l'époque n'a laissé inactif l'esprit de cet homme, qui passa les meilleures années de sa vie à courir les prairies et les fleuves de glace, dans la compagnie des Indiens. Son œuvre de publiciste ne formerait pas moins de dix volumes ; entre deux courses, il écrit une dissertation sur les méridiennes ; et son *Esquisse sur le Nord-Ouest de l'Amérique* restera, au jugement d'un critique, « le recueil le plus complet et le plus exact de renseignements hydrographiques, ethnologiques, botaniques et zoologiques sur cette vaste région, qui ait jamais été publié dans notre langue (1) ».

Le même contraste, le même équilibre inattendu apparaîtra dans les qualités morales de l'homme. Ce que l'on aperçoit, d'abord, en lui, c'est une sensibilité facile à l'émotion, prompte aux larmes. Des larmes, il en verse sur chaque lettre de sa mère, au simple souvenir du vieux manoir, à la vue des clochers de sa ville, qu'il retrouve après une absence. Il faut lire, dans *Vingt Années de Missions*, cette page où le jeune Missionnaire — sur le point de quitter, pour la première fois, les eaux qui se déversent dans le Saint-Laurent — raconte l'émotion qui le saisit :

— « *Nous arrivons à l'une des sources du Saint-Laurent ;*

(1) Cfr. H. de Lamothe, *Cinq Mois chez les Français d'Amérique.*

nous allions laisser le grand fleuve, sur les bords duquel la Providence a placé mon berceau, sur les eaux duquel j'eus la première pensée de me faire Missionnaire de la Rivière-Rouge. Je bus de cette eau, pour la dernière fois ; j'y mêlai quelques larmes et lui confiai quelques-unes de mes pensées les plus intimes. Il me semblait que quelques gouttes de cette onde limpide, après avoir traversé la chaîne de nos grands lacs, iraient battre la plage près de laquelle une mère bien-aimée priait pour son fils, — pour qu'il fût un bon Oblat, un saint Missionnaire. »

Mais voici que ce tendre sera, en même temps, le rude apôtre des régions glacées, le héros à la volonté de fer — qu'un entêtement sublime fera courir, vingt fois, au-devant de la mort. Pendant vingt-cinq ans, dans la mêlée des hommes, il sera le lutteur de la justice, l'athlète indomptable ; et, de plain-pied, par le relief de son caractère, il prend place parmi les plus fiers évêques de la tradition chrétienne.

* * *

Tel était bien, dans la vérité de son âme, le jeune séminariste qui, en l'année 1844, entrait, l'un des premiers de son pays, dans la Congrégation des Oblats et, presque aussitôt, s'offrait généreusement pour les Missions du Nord-Ouest.

C'était le moment où, à l'appel de Mgr Provencher, la Compagnie des Oblats, arrivée d'hier dans notre pays, s'en allait déployer, dans l'immense Nord, la vigueur de son jeune héroïsme. Les nouveaux Missionnaires vont reprendre, au delà du Lac Supérieur, les routes apostoliques, abandonnées depuis cent ans ; à travers ces prairies, à peine entrevues par leurs précurseurs de la Nouvelle-France, ils se jettent de l'avant, aussi intrépides que les coureurs de fleuves de jadis. Partout où ils apprennent qu'une tribu d'Indiens a planté ses tentes ou vient errer près d'un poste de traite, ils y volent.

Et voici que, dans l'immense steppe américaine, sillonnée jusqu'alors par les seules caravanes de la Compagnie de la Baie d'Hudson, l'on vit cheminer ce nou-

veau traiteur, qui ne cherchait que des âmes à baptiser et, pour les joindre, s'enfonçait, plus loin que tous les blancs, sous les latitudes polaires. Spectacle plein de majesté, qui nous reporte à nos temps héroïques !

Une seule œuvre, dans notre histoire, est comparable, peut-être, à celle des Oblats dans le Nord-Ouest : celle des Jésuites dans l'ancienne Nouvelle-France. Et, s'il fallait, entre les deux œuvres, marquer une préférence, nous ne savons vraiment si la première n'emporterait pas les plus hauts suffrages. Dans l'une et l'autre de ces entreprises apostoliques, le champ à parcourir est aussi vaste. Mais combien les privations des Missionnaires de la région boréale nous semblent plus rudes ! Les Oblats n'auront pas, comme les Jésuites, une phalange d'aussi grands martyrs. Mais ces hommes — qui, pour rejoindre une petite tribu, s'en vont en plein hiver, les raquettes aux pieds, à travers la vaste solitude, dorment sous la voûte du ciel, ensevelis dans la neige, par des froids de 40° ou de 50° au-dessous de zéro, et vont ainsi, pendant plus de deux mois, faisant des courses de 200 et de 300 milles — ces hommes ne seront-ils pas appelés justement, par Pie IX, « les martyrs du froid » ? Puis, les races qu'ils évangélisent, ce ne sont plus, comme autrefois, des races fières et nombreuses, d'une vigueur intacte, et qui laissent entrevoir l'avenir d'une chrétienté. Pauvres débris de races moribondes, il n'y a d'espérance en elles que celle d'une brève et dernière moisson d'âmes. A vrai dire, les funérailles des vieux peuples aborigènes allaient commencer ; elles allaient se faire, au milieu de l'indifférence générale. Seule, l'Église voulut être là, pour tempérer cette mélancolique tragédie. Et ce sera l'honneur des Oblats de Marie d'avoir été choisis par Dieu pour illuminer d'espoir l'agonie des races indiennes et planter une croix sur cette grande tombe.

* * *

Alexandre-Antonin Taché avait tout juste vingt et un ans, n'était que novice et sous-diacre, lorsqu'il fut

adjoint au Père Pierre Aubert — qui montait, le premier, à Saint-Boniface. A peine arrivé dans l'Ouest et fait prêtre, le jeune Missionnaire inaugurera lui-même l'œuvre de sa Communauté.

Dès 1847, nous le trouvons à l'Ile-à-la-Crosse, à plus de 300 lieues de Saint-Boniface, d'où il rayonne presque au Lac Caribou, qui est à 100 lieues de l'Ile-à-la-Crosse, et jusqu'au Lac Athabaska, qui est à 130 lieues.

Devenu évêque, quatre ans plus tard, il reprendra les mêmes courses et les poussera plus loin, n'ayant reçu plus de dignité que pour donner plus de dévouement.

Plusieurs fois, dans la solitude implacable, il vient près de mourir de fatigues ou de faim. N'importe, pendant vingt ans, jusqu'au jour où Rome lui accordera un coadjuteur, il restera « cet étrange voyageur, couvert de poil de frimas, qui, tout à l'heure, fera sa maigre soupe d'herbe et de neige fondue et qui, le soir, dormira à la belle étoile », sans perdre jamais, au milieu de ces incroyables misères, son courage et son enjouement.

Il écrit à sa mère : — « *Une couverte, une hache, une chaudière, une paire de raquettes et quelques livres de viande sèche ou de pémikan : voilà tout l'attirail de nos voyageurs... Avec cela, on parcourt le monde septentrional, souvent un peu fatigué, quelquefois glacé, mais toujours de bonne humeur.* »

Tant d'héroïsme devait produire des fruits. Et c'est bien les plus grandes floraisons de l'Église que rappelle cette poussée soudaine de croix et de clochers, qui surgissent, à vue d'œil, sur tous les points de la plaine occidentale, dans le bassin du Mackenzie et jusqu'aux approches du pôle. Là, dans ces régions, — où n'erraient, l'hiver, que les clartés des aurores boréales — une brillante lumière, celle des symboles de la Rédemption, éclairait enfin la grande nuit. Chaque croix est un jalon, qui signale l'avance des conquérants et marque le suprême effort où s'est tendue leur volonté. Sous l'impulsion vigoureuse du chef, tout s'organise et tout progresse. Sur les pas des premiers Missionnaires, d'autres sont venus ; ils sont, maintenant, une légion qui vont

par toutes les routes. L'Église procède là comme partout ailleurs : auprès des clochers, s'élèvent des écoles puis des hospices ; dès les premières heures, de petites religieuses se sont trouvées, assez intrépides pour suivre les hommes de Dieu. Avec l'année 1871, Saint-Boniface va devenir le siège d'une province ecclésiastique ; un évêché suffragant est établi à Saint-Albert, un vicariat apostolique dans la Colombie britannique et un autre dans l'Athabaska-Mackenzie. Ainsi se dessine, en ses lignes fortes et amples, le cadre vaste où, demain, n'aura plus qu'à se déployer l'Église de l'Ouest.

Et comment ne pas songer, avec une fierté légitime, que l'activité d'un homme a suffi à cette tâche et que cet homme fut l'un des nôtres ?

* * *

Les Missions, les fondations d'églises furent l'œuvre principale de Mgr Taché ; elles n'ont, pourtant, pas absorbé son activité. Entré dans la carrière épiscopale à vingt-huit ans, les plus grands événements de la Rivière-Rouge ont traversé sa vie. Et, comme à tous les évêques qui régissent vraiment leur peuple, le rôle de chef lui échut naturellement.

Mgr Taché ne vit pas venir, sans émoi, l'entrée de la Rivière-Rouge et des territoires dans la Confédération canadienne. Si les perspectives de l'annexion s'illuminaient de grands espoirs, l'union fédérative avec l'Est — c'était aussi le déversement des immigrants dans la prairie, et c'était la fin du désert occidental et de son bienfaisant isolement. Mais, surtout, que vaudraient les nouvelles institutions politiques ? Les droits de la race française et ceux de l'Église serait-ils suffisamment sauvegardés ?

Sur ce point, les motifs d'inquiétude ne manquaient pas à l'Évêque de Saint-Boniface. Dix ans avant le fait accompli, des folliculaires ontariens — obéissant, en apparence, à un mot d'ordre — s'employaient déjà à dénigrer les Métis français et les institutions scolaires

de la Rivière-Rouge. Ces campagnes de presse déguisaient mal les convoitises de spoliateurs qui flairaient de beaux domaines à prendre, à la seule condition d'en bousculer les propriétaires. L'Évêque de Saint-Boniface vit, très nettement, dès le début, qu'on en voulait à l'existence même d'un peuple, à la survivance d'une race catholique. A peine arpenteurs et ingénieurs canadiens ont-ils mis le pied dans l'Ouest, suivis de quelques immigrants d'Ontario, qu'ils s'y comportent comme en pays conquis. On parle, ouvertement, d'expulser les Métis de leurs anciennes possessions, témoigne Mgr Taché, ou de les retenir, tout au plus, pour conduire les charrettes qui vont amener les nouveaux colons (1).

Mgr Taché ne croyait point que sa qualité d'évêque lui interdît le patriotisme ni que la charité envers les autres races le dispensât de défendre le droit, parce que ce droit était celui de ses frères. Avec une insistance émouvante, il avertit, aussitôt, les autorités canadiennes des malheurs qui se préparent ; les ministres canadiens-français sont suppliés de ne pas laisser périr, dans l'Ouest, l'œuvre des pionniers de leur race. Peine perdue. Les ministres ne veulent rien entendre ; l'un d'eux, Georges-Étienne Cartier, répond à l'évêque avec une suffisance qui ne se défend pas de l'impolitesse. On sait le reste et l'enchaînement dramatique des événements : l'arrivée provocatrice de Mc-Dougall à la Rivière-Rouge, la prise d'armes des Métis, la proclamation du gouvernement provisoire, les premiers chocs des deux groupes, le rappel à l'ordre des autorités canadiennes par le gouvernement impérial, et l'Évêque de Saint-Boniface rappelé du Concile du Vatican par les ministres d'Ottawa.

Mgr Taché, accouru en toute hâte, accepta le rôle de conciliateur que lui confiait un gouvernement aux abois. Il accepta à une condition expresse et qui s'imposait d'elle-même : celle d'une amnistie complète pour toutes les personnes impliquées dans les troubles. Que la prudence du conciliateur ne fût-elle égale à son désintéressement !

(1) Cfr. Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 13.

— « *J'avouerai ingénûment* », écrira-t-il, plus tard, « *que j'étais trop peu homme d'État pour croire que la parole des hommes d'État ne signifie rien, quand elle n'est pas sur le papier.* »

La promesse faite à Mgr Taché fut réitérée, solennellement, aux délégués officiels du gouvernement provisoire. Au reste, l'amnistie n'était plus seulement une mesure de justice ; quand Riel, à l'appel de ses plus fanatiques ennemis, eut repris le commandement des Métis et sauvé l'Ouest du coup de main des Féniens, l'amnistie devint une question de gratitude et de simple dignité.

Mais il y a, évidemment, une humanité qui est au-dessous de ces sentiments. Le péril aussitôt passé, les clameurs ontariennes s'élevèrent, plus violentes que jamais, contre « les chefs du troupeau de buffles ». A la vérité, on ne sait plus que penser d'un acharnement si effroyable contre une poignée d'hommes devenus inoffensifs. Le fanatisme devenait du sadisme.

— « *Les jeunes officiers de l'armée impériale* », a écrit Mgr Taché, « *ne se consolaient point d'avoir perdu, par la faute de l'évêque, l'occasion de tremper la pointe de leur épée dans du sang de métis et d'orner leur boutonnière d'un ruban aux couleurs du Nord-Ouest* (1). »

Devant cette levée de haines, les politiques fédéraux prirent peur. Selon l'habitude prise par eux, depuis 1867, la peur fut décorée du nom de prudence, et l'amnistie fut ajournée. L'Évêque de Saint-Boniface ressentit, vivement, ce coup droit porté à son honneur de gentilhomme. Il ne crut point que, pour tirer quelques politiciens d'embarras, il dût porter devant le public le soupçon d'avoir trompé son peuple. Il se défendit.

Ce fut une belle lutte, mais bien inégale, entre l'évêque de noble race — que le sentiment de l'honneur et que la passion du droit élevaient au-dessus de lui-même — et les petits politiques d'Ottawa, habitués à ne rien faire que les yeux sur Toronto et redoutant moins de se désho-

(1) Cfr. Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 266.

norer que d'oser jusqu'au courage. Pressés dans leurs derniers retranchements, ces politiques iront jusqu'à nier les promesses solennelles faites au négociateur de la paix ainsi qu'aux délégués de la Rivière-Rouge. Devant ce nouveau coup, l'évêque ne fléchit pas. Entrevues, lettres — il publie tout, et le public est constitué juge de sa loyauté. A certaines heures, il ne se défend pas d'un accès de dégoût :

— « *Quelle triste chose que d'avoir à traiter avec les politiciens !* » s'écriera-t-il.

Mais son énergie se relève, aussitôt. Voyages, écrits, discours — il n'épargne rien pour sauver la justice. Avec la haute supériorité que lui donne la conscience de son droit, il tance, sans ménagements, les ministres apeurés :

— « *Vous êtes Canadien-français* », écrit-il à l'honorable Fournier : « *il me semble que nous ne devons pas avoir cessé d'être quelque chose dans notre pays. De grâce, prouvez-le-nous donc !* »

Hélas, on le sait : la peur l'emporta. L'amnistie ne fut accordée que tardivement, avec des restrictions qui abandonnaient au fanatisme les principales victimes. Le Québec avait trop attendu, pour faire tête aux clameurs de l'Ontario ; les ministres canadiens-français avaient trop appris à ne pas craindre leurs compatriotes, pour choisir de rester dignes.

* * *

Par malheur, et comme il arrive toujours, le pays allait solder la rançon de ces faiblesses. Il n'est pas arbitraire de penser que la révolte des Métis de 1885, que l'odieuse loi des écoles de 1890 et l'agitation qui suivit eurent leur cause lointaine dans l'injuste refus de l'amnistie. Le fanatisme savait, désormais, combien il était facile de faire trembler le pouvoir fédéral et ce que valait la puissance de ce dernier pour la protection des minorités. Dans un dernier effort, il résolut de mener à bout la besogne qu'il avait dû laisser inachevée en 1870.

En ce temps-là, il avait voulu, en propres termes, éliminer de l'Ouest l'élément français et catholique. Vingt ans plus tard, il prétendit consommer son œuvre, par la suppression des écoles catholiques et l'abolition de l'usage officiel de la langue française.

Ces lois de 1890 sont le suprême coup de force dans l'histoire canadienne, depuis la Confédération. La mise en pièces d'une loi fédérale et impériale qui datait, à peine, de vingt ans et la répudiation d'un traité conclu dans des circonstances qui paraissaient le rendre inviolable et dont plusieurs signataires vivaient encore, — tout cela signifiait un mépris effroyable du droit. Puis, quelle amère et concluante épreuve contre la fragile unité d'un pays où ne se trouvait point assez d'esprit public pour empêcher ce coup de force ou le réparer !

Selon les prévisions humaines, ce pouvait être, pour Mgr Taché, la ruine totale de l'œuvre de sa vie. Ses travaux et ses sacrifices, ceux de ses frères les Missionnaires, les ouvreurs de chemins dans la sauvagerie, — rien de tout cela, devant les nouveaux venus, ne donnait à sa race le droit de vivre. Dans l'œuvre des écoles catholiques, il avait placé ses plus fermes espérances d'évêque pour le maintien de la foi.

— « *Pourquoi ne le dirais-je pas ?* » écrivait-il alors. « *La cause de l'enseignement chrétien, dans le Manitoba et le Nord-Ouest, était l'objet de mes aspirations et de ma vie, depuis 45 ans. C'est à cette cause sacrée que j'avais voué toutes les énergies et les ressources dont je pouvais disposer.* »

Et voilà qu'un simple décret ruinait, sans façon, ce travail d'un demi-siècle.

Le vieillard de Saint-Boniface dut boire, avant de mourir, cette suprême amertume. Fatigué, malade, il fait voir, néanmoins, que son grand âge n'a pas abattu sa mâle énergie. Il est là pour diriger les premières batailles, pour soutenir les quatre premières années de la lutte. Il assiste aux rares victoires et aux nombreuses défaites. Miné par le chagrin, il reste, pourtant, sur la brèche. Sans doute, il relit, parfois, pour garder tout

son courage, l'exhortation pathétique que lui adresse, des Trois-Rivières, son ancien compagnon de l'Ile-à-la-Crosse, le vénérable Mgr Laflèche :

— « Courage, cher Seigneur, travaillons à couronner nos cheveux blancs par une lutte qui soit un encouragement à ceux qui viendront après nous. »

Jusqu'à la fin, le grand et le premier « blessé de l'Ouest » reste le champion de l'intègre justice. Pour lui, « une question n'est réglée que si elle est réglée selon le droit et l'équité ». Le simple soupçon d'avoir sacrifié quelques parcelles de son dépôt arrache au vieux lutteur des cris de lion blessé :

— « *Ma conscience (et ce tribunal est, pour moi, de haute instance)* », dira-t-il, fièrement, « *ne me reproche pas ce dont vous m'accusez... Un demi-siècle de vie de Missionnaire a, sans doute, amoindri mes facultés, sans pourtant les éteindre ; refroidi mon cœur, sans le glacer ; mais il laisse à ma volonté assez d'énergie pour proclamer, hautement, que je n'ai jamais consenti et ne consentirai jamais à un compromis qui serait une bassesse, à des concessions qui seraient des faiblesses* » (1).

Il mourut à la peine, le 22 juin 1894. Dieu lui épargna les dernières épreuves, les dernières trahisons des politiques où allaient figurer, de nouveau, ceux même de sa race et de sa foi.

* * *

Il mourait vaincu, mais grand. Défenseur d'une race, défenseur de l'avenir religieux d'immenses provinces, il fut l'homme qui livra les plus beaux combats de son temps.

Il a fait le Manitoba français ; il l'a fait, en le sauvant de la guerre civile et, peut-être, de l'anéantissement, en 1870 ; il l'a fait, en y appelant des colons canadiens-français et une élite de jeunes chefs ; il l'a fait, en sau-

(1) Cfr. Dom Benoit, *Vie de Mgr Taché*, t. II, p. 791.

vant tout l'Ouest d'une conquête américaine (1). Dans la Cathédrale de Saint-Boniface, Mgr Ireland lui rendra, plus tard, cet hommage mérité :

— « Si, aujourd'hui, le drapeau du Canada et de l'Angleterre flotte sur le Nord-Ouest, Alexandre Taché est le seul homme à qui en revient l'honneur. »

Par lui encore, notre race s'est établie, solidement, sur quelques points des territoires qu'elle garde comme des foyers impérissables d'expansion catholique et française. Et qui pourra dire jusqu'à quel point ses protestations véhémentes, en faveur du droit, les appels de ce vieillard, blanchi dans les travaux des Missions, et sa fierté d'évêque et de Français ont préparé, au milieu de nous, le réveil de 1900 ?

Pour la gloire apostolique de notre jeune peuple, il fut, au témoignage de son biographe, « l'un des plus grands fondateurs d'églises au dix-neuvième siècle ». Il a fondé, comme fondaient, jadis, les grands Français — qui taillaient leurs œuvres à la mesure du continent. Dans un pays où les politiques verraient clair, l'on aurait compris, depuis longtemps, que la plus grande œuvre accomplie dans l'Ouest fut la prise de possession du pays par cet homme d'Église — qui, avant l'invasion des immigrants, avait allumé partout les flambeaux de la plus haute civilisation.

Lionel Groulx, *Prêtre.*

(1) Une tradition, plus ou moins accréditée, voudrait qu'en créant le Manitoba, Sir Georges-Étienne Cartier eût nourri cette grande pensée politique de fonder là-bas une nouvelle Province de Québec. Est-ce de l'histoire ou de la pure légende ? Ceux qui auront lu la *Vie de Mgr Taché*, par Dom Benoit, opteront sûrement pour la légende. Ni avant, ni pendant, ni après l'entrée du Manitoba dans la Confédération, l'homme d'État canadien-français ne paraît s'être, le moindrement, soucié de l'avenir de sa race dans les nouveaux territoires. Son rôle fut d'accueillir, avec sa suffisance dédaigneuse, les graves avertissements de Mgr Taché et d'être faible avec tout le monde dans l'affaire de l'amnistie. Si le rôle de Sir Georges fut autre, nous ne demandons pas mieux que de lui rendre justice. Mais il faudra démontrer que ce rôle fut autre.

XXIII. -- Mgr Ovide Charlebois à Chesterfield Inlet.

Les Missionnaires Oblats de Marie Immaculée ont, les premiers, pris contact avec les Esquimaux, sur quatre étendues des terres arctiques américaines (1) : en 1860, à l'embouchure du Fleuve Mackenzie, — en 1873, sur la côte nord de l'Alaska et jusque dans la Mer de Behring, — en 1911, depuis le nord du Grand Lac de l'Ours jusqu'au Golfe du Couronnement et dans l'Ile Victoria, — enfin, en 1912, du Lac Caribou à Chesterfield Inlet.

On sait déjà que, depuis plus d'un demi-siècle, les Oblats sont les seuls semeurs de la Foi dans les glaces polaires du Canada.

La Mission de Chesterfield Inlet, à cause de l'héroïsme incomparable de ses Missionnaires, a mérité d'être qualifiée « le plus beau chef-d'œuvre de la Foi catholique au XX^e^ siècle ».

Dès 1868, le Père Alphonse Gasté partit du Lac Caribou et tenta une rencontre avec les Esquimaux du nord-ouest de la Mer d'Hudson. Vain effort !

Trente-deux ans plus tard, le Père Arsène Turquetil arrivait au Lac Caribou. Le futur « Apôtre polaire », héritier des saints désirs du Père Gasté, travailla douze ans avant d'atteindre les Esquimaux.

En 1912, il arrivait à Chesterfield Inlet, ayant pris la route par mer, — Montréal, Golfe St-Laurent, Atlantique : soit 3.000 milles en brise-glace, — accompagné du Père Armand LeBlanc, qui mourut, en 1916, tué avant l'âge par les privations et les souffrances.

Le 4 juillet 1917, douze catéchumènes, prémices de la nation esquimaude, étaient baptisés.

Tour à tour, le Frère convers Prime Girard (à trois reprises, depuis 1916) et le Père Paul Pioget (1918) prêtèrent main-forte au Père Turquetil, pendant que ce dernier restait constamment attaché à cette Mission, qu'il avait fondée.

En 1921, le Père Emmanuel Duplain et le Frère scolastique Lionel Ducharme, tous deux Canadiens-français (2), sortis du Scolasticat Saint-Joseph d'Ottawa, débarquèrent à Chesterfield.

Mgr Ovide Charlebois, *O. M. I.*, Vicaire apostolique du Keewatin, dont dépend cette Mission, est allé, cette année (1923),

(1) Ajoutons qu'en 1875 le R. P. Zacharie Lacasse, *O. M. I.*, était aussi Missionnaire chez les Esquimaux du Labrador.

(2) Les Pères Leblanc et Pioget, comme le Père Turquetil, sont d'origine française.

ordonner le jeune Père Ducharme, sur le théâtre même de son dévouement.

C'est le journal de ce dernier voyage qui nous est raconté dans les pages suivantes, où on pourra voir le développement de la fondation du Père Turquetil, après onze ans de labeurs héroïques. Les cœurs en seront émus ; les bourses aussi pourraient, peut-être, se délier un peu...

1. Samedi, 14 juillet.

Depuis quelques années déjà, je désirais visiter la Mission des Esquimaux de Chesterfield Inlet, au nord de la Baie d'Hudson. L'hiver dernier, cette expédition fut, enfin, décidée. Dès que la chose fut connue, je reçus de nombreuses sympathies et l'assurance de beaucoup de prières de la part des amis. Toutes les dispositions furent prises. L'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson m'offrit une place gratuite sur son bateau, le « *Nascopie* ».

Les adieux se firent de part et d'autre ; et, ce matin, à 6 heures, je prenais place sur le bateau, en compagnie du Frère Prime Girard, *O. M. I.* Le bon Monsieur Labrèche, toujours si obligeant, m'avait fait le plaisir de venir me conduire au quai dans son magnifique auto. Pendant mon séjour à Montréal, il avait daigné mettre à ma disposition cette même voiture. Il faut ajouter que j'en avais largement profité, sinon abusé. Ah ! s'il savait combien je lui en suis reconnaissant !

Mon frère *Guillaume* avait bien voulu laisser ses chers Novices, et lui aussi était sur le quai, pour me faire ses adieux et m'offrir ses souhaits de bon voyage.

Monsieur Ducharme, père du Frère scolastique Lionel Ducharme, actuellement Missionnaire à Chesterfield Inlet, était également là, pour nous confier les dernières marques d'affection — qu'il destinait à son cher fils. Il ajoutait, avec des yeux roulant dans des larmes comprimées :

— « Oh ! si j'en avais les moyens, j'embarquerais avec vous ! Il me serait si doux de revoir mon bien-aimé *Lionel*... »

Enfin, les attaches sont enlevées ; deux remorqueurs

s'attellent à chaque bout de notre bateau et nous entraînent dans le courant du fleuve.

Bientôt, on voit défiler les édifices de la Métropole, ainsi que les églises d'Hochelaga, de Maisonneuve et de la Longue-Pointe. Dans chacune d'elles, notre cœur salue le Dieu Eucharistique et Lui demande une bénédiction pour le long voyage en perspective. En même temps, il adresse un adieu aux amis et un merci sincère aux bienfaiteurs...

Le « *Nascopie* », une fois lancé, descend majestueusement notre toujours splendide et cher fleuve Saint-Laurent.

Le temps est calme ; le soleil est brillant ; mais une fumée épaisse nous dérobe, en partie, les beautés des deux rives.

Chacun, après avoir examiné le bateau et avoir casé ses pénates dans sa cabine, sort, en s'écriant :

— « Oh ! que c'est beau ! Voyez donc ces jolis villages, ces magnifiques églises, ces paysages enchanteurs ! »

On s'extasie ainsi devant Boucherville, Varennes, Verchères, etc. La journée se passe, sur le pont, en contemplation et exclamations.

En face du Cap-de-la-Madeleine, on salue intérieurement la bonne Vierge du Sanctuaire et on la sollicite de nous prendre sous sa protection. Dans le jardin du presbytère, le bon Frère François Pelletier agite son mouchoir et nous envoie un salut tout fraternel. Nous lui répondons de tout cœur, heureux d'apercevoir un Oblat.

10 heures du soir. — Nous sommes en face de Québec. L'illumination est féerique : on aimerait à y passer la nuit en admiration. Mais une minute seulement de halte. Un petit bateau nous accoste ; un pilote québecois monte, et celui de Montréal descend ; puis, de nouveau, en route. Adieu, cher Québec !...

Le pont se vide, les cabines se remplissent. Une prière fervente s'échappe de notre cœur, ainsi qu'un « *In manus tuas commendo spiritum meum* — Je remets mon âme entre vos mains. » Puis un doux sommeil vient faire oublier les émotions et les impressions de la journée.

2. Dimanche, 15 juillet.

Dès 4 heures, ce matin, mon compagnon et moi sommes debout. En cinq minutes, mon autel portatif est dressé sur une boîte, dans le réfectoire ; et la Messe commence, pendant que tout le monde dort... Pas un seul autre catholique dans l'équipage.

Mon bonheur est grand de pouvoir dire la Messe sur le bateau. J'en remercie le bon Dieu, et je prie qu'il en soit ainsi tout le long du voyage.

La mer est calme ; mais un brouillard épais nous cache les côtes et nous condamne à nous laisser percer les oreilles par le son strident de la sirène... Tout le monde est de bonne humeur ; car pas encore de mal de mer.

Vers 4 heures du soir, le soleil disperse le brouillard et nous laisse voir la ville de Rimouski : on aperçoit la cathédrale, le séminaire et les autres édifices religieux. On envoie un acte d'amour au Dieu du Tabernacle ; car, ce sera, peut-être, la dernière église que nous verrons.

Bientôt, apparaît la Pointe-aux-Pères. Un joli bateau se détache du bord et s'approche du nôtre, pour prendre notre pilote québecois, sans le remplacer ; à l'avenir, nos propres pilotes seront laissés à eux-mêmes.

Nous saluons quelques bons Canadiens — qui, en retour, nous souhaitent bon voyage. Les dernières habitations canadiennes disparaissent, et nous sommes lancés dans la grande mer.

3. Lundi, 16 juillet.

Fête de Notre-Dame du Mont-Carmel ; date du pèlerinage à Notre-Dame-de-Lourdes de Saint-Laurent. Mon esprit et mon cœur se portent vers ce lieu béni, et je m'unis aux milliers de pèlerins qui honorent, en ce moment, notre bonne Mère du Ciel... J'ai été plus qu'heureux de pouvoir dire la Messe, ce matin.

La mer n'est pas très agitée. Aucune indisposition. Tout le monde est de bonne humeur. Le Frère Girard met de la gaieté dans tous les coins. Il est l'ami de tous.

Dans la soirée, nous apercevons, de loin, l'Ile d'Anticosti ; et nous continuons notre marche vers le détroit de Belle-Isle.

4. Mardi, 17 juillet.

Pas encore de mal de mer : *Deo gratias !* Nous sentons que l'on prie beaucoup pour nous. La mer est assez agitée, cependant. Tout va pour le mieux. J'ai dit la Messe, ce matin, pour la troisième fois. Comme je suis content et heureux !

Ce soir, un radio est installé dans le réfectoire ; et nous assistons aux concerts de New-York et des principales villes des États-Unis. C'est merveilleux !

Il y a 36 ans, ce matin, que le saint Mgr Grandin me conférait la prêtrise, dans la chapelle du Scolasticat Saint-Joseph, à Ottawa. Cet anniversaire me rappelle bien des souvenirs. « *Quid retribuam Domino pro omnibus quæ retribuit mihi ?* — Que rendrai-je au Seigneur pour toutes les grâces qu'Il m'a accordées ? » C'est le sentiment qui domine mon âme, en ce jour.

5. Mercredi, 18 juillet.

La nuit dernière a été troublée par la sirène, qui n'a cessé de se faire entendre. C'est que le brouillard est très épais. Le bateau a même été obligé d'interrompre sa marche, pendant quelques heures.

Cet après-midi, le temps s'éclaircit ; on aperçoit, d'un côté, la terre du Labrador et, de l'autre, celle de Belle-Isle. Le détroit est rempli de banquises. On les compte par centaines : le spectacle est magnifique. Quelques-unes lancent leur pic à plus de deux cents pieds en dehors de l'eau. On dirait d'immenses pains de Savoie.

Le soleil est couché, quand nous sortons du détroit pour entrer dans l'immensité. Toute terre disparaît. On marche sur le pont, — en contemplant, en méditant et en priant. Le cœur se souvient des parents, des amis et des bienfaiteurs... Les concerts de New-York servent à nous endormir.

6. Jeudi, 19 juillet.

Gros vent du sud. Le bateau plonge et replonge. Il y a plus qu'il ne faut pour le mal de mer ; cependant, à ma grande satisfaction, je suis très bien. J'ai dit la Messe, ce matin, et j'ai pris trois bons repas. J'ai joui du spectacle de la mer ; et je me suis récréé, comme tous les autres qui n'étaient pas malades. C'est merveilleux, presque miraculeux. J'attribue ie tout aux prières des amis. Ma reconnaissance est des plus vives. Oui, merci du cœur à tous ceux qui prient pour moi !

Le temps est chargé de brouillard, pas de soleil ; il faut se revêtir du paletot, pour résister sur le pont. L'équipage est, quand même, de bonne humeur. Tous se montrent gentils et polis pour nous.

Le brouillard a empêché, ce soir, les voix de New-York d'arriver jusqu'à nous. Nous avons remplacé le concert par une bonne partie de cartes... Il nous reste à nous recommander à Dieu et à reposer en paix.

7. Samedi, 21 juillet.

Rien de particulier, pour la journée d'hier. Le bateau a pu maintenir sa vitesse, car le brouillard n'était pas très épais.

Ce matin, tout le monde s'est levé, le sourire aux lèvres. C'est que le soleil était beau et brillant. Nous ne l'avions pas vu depuis si longtemps. La mer était presque calme et permit aux malades du mal de mer de sortir sur le pont... J'étais fier de me compter au nombre de ceux qui étaient sortis tous les jours et qui n'avaient pas perdu un repas.

Vers 9 heures, une belle grosse baleine est venue se montrer tout près du bateau. Nous avons pu la voir et admirer son volume... Peu après, nous avons rencontré des glaces flottantes. En ce moment, nous en sommes entourés.

Mais le bateau, dans sa fierté tout anglaise, semble s'en moquer. Il se fraie un chemin à travers ces énormes morceaux de glace, semblant dire : « Reculez-vous, c'est

moi qui passe ! » Ceux qui paraissent résister se font fendre ou enfoncer au fond de l'eau. Le choc produit un bruit semblable à celui du tonnerre. C'est beau, c'est grandiose ; mais le cœur se sent petit et craintif, « car, si ce fier bateau venait à céder, que deviendrions-nous ? » On éprouve le besoin d'invoquer la Mère du Missionnaire, l'Étoile de la mer.

Un phoque vient de se montrer sur un gros glaçon. Il nous a salués et n'a pas donné le temps aux amateurs de chasse de prendre leur carabine. Il a disparu dans la profondeur des eaux.

10 heures du soir. — Nous sommes sortis de la glace. La mer est libre et calme. Je puis encore écrire à la lumière du soleil. Nous dépassons le 58e degré de latitude. Il n'y a presque plus de nuit... Bonsoir à JÉSUS et à MARIE, ainsi qu'aux amis éloignés !

8. DIMANCHE, 22 JUILLET.

Neuvième jour depuis notre départ de Montréal. Pas une Messe omise, pas un repas manqué, pas une minute de mal de mer ! Que désirer de plus ?... Aussi sommes-nous plus que satisfaits. Nos actions de grâces sont nombreuses et ferventes.

Notre seule épreuve, c'est la glace. Elle devient de plus en plus compacte. Parfois, il semble impossible de la vaincre. Mais rien ne résiste à notre bateau. Il réussit à passer. Seulement, il avance bien lentement : à peine deux ou trois milles à l'heure. Nous devions arriver à Burwell hier soir et nous ne pourrons y parvenir avant demain.

Nous n'avons pas à nous plaindre, cependant, car le Capitaine Bernier, parti huit jours avant nous de Montréal, est, actuellement, trois jours en arrière. C'est ce que nous annonce la télégraphie sans fil.

9 heures de la nuit. — Le soleil disparaît dans la mer. Le spectacle est magnifique. Tout le monde est, dehors, en admiration. L'on fait la remarque que, pour voir quelque chose de beau, il faut venir dans le nord.

Nous sommes en face du Cap Chily. La glace nous

entoure et nous presse. Le « *Nascopie* » ne se décourage pas. Il fonce et se fraie un chemin, mais de peine et de misère. Il n'avance plus guère que deux à trois milles à l'heure. Il nous faut pratiquer la vertu de patience. Ce sera le sujet de méditation pour demain matin.

9. Lundi, 23 juillet.

Beau lever du soleil, à 2 heures et demie, ce matin. Pas de vent et temps clair, mais quelle glace ! Pendant la nuit, les capitaines, épuisés, ont abandonné la lutte. Durant plus de quatre heures, le bateau a été à la merci des glaces. En ce moment, il est à l'œuvre, mais quelles secousses, quelles vibrations, quel bruit !

Nous longeons les Iles Button. Des rochers escarpés, et sans végétation aucune, en forment les rives.

Une heure de l'après-midi. — Nous voilà à l'ancre, dans une petite baie, à quelques arpents du rivage : c'est Burwell. Il y a ici un magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson et une mission morave. Le bateau n'est pas encore arrêté, que des Esquimaux sont déjà accourus, en sautant d'un bloc de glace à l'autre. Ce sont les premiers que nous rencontrons. Ils font une bonne impression. Ils sont d'une stature petite, à la figure ronde et intelligente, et d'un teint cuivré comme celui des Cris et des Montagnais. Ils ont certaines allures de gens civilisés, que leur ont données les missionnaires allemands.

Ces missionnaires s'occupent, simultanément, de religion et de traite de fourrures. Ils enseignent la religion de Luther. Le ministre a sa famille avec lui et n'est censé ne rester que trois ans dans ces parages. Un autre vient, alors, le remplacer. Il ne se donne pas la peine d'apprendre l'esquimau : il prêche par interprète. En guise de jardin, il a deux couches chaudes, dans lesquelles il cultive des radis et de la laitue. Pour cela, il fait venir de la terre d'Allemagne, dans un bateau qui vient alimenter leurs missions tous les ans, n'ayant pas pu en trouver suffisamment ici.

Il y a peu d'Esquimaux qui fréquentent ce poste, — pas même une centaine...

Bonne nuit aux chers absents ! Il fait très beau... A demain !

10. Mardi, 24 juillet.

Quelle accalmie parfaite ! Quel radieux soleil ! Tout le monde se sent attiré de son lit. Aussi, de bonne heure, on entend : — « *Good morning ! Good morning ! Nice morning ! Lovely morning !...* »

On allait lever l'ancre, lorsqu'on s'aperçut qu'un des grands esquifs du bateau avait été emporté par la glace, pendant la nuit. Le retrouver et le remettre en place causa un retard de six heures...

Enfin, nous voilà, de nouveau, en route. Nous entrons dans le Détroit d'Hudson, qui a 50 milles de large. Il est entièrement rempli de glaçons flottants, en rangs serrés. Notre brise-glace avance, quand même, — mais avec quelle lenteur !

On pense aux siens ; on s'ennuie même. Pour leur prouver qu'ils ne sont pas oubliés, même au milieu des glaces du nord, je viens de leur envoyer un marconigramme. Ils seront heureux d'apprendre que nous n'avons pas eu encore le mal de mer et que tout va pour le mieux.

8 heures du soir. — « Un ours blanc, un ours blanc ! » crie-t-on par tout le bateau. La partie de cartes est vite interrompue. Les uns courent à leur longue-vue, les autres à leur carabine. Tous se précipitent sur les ponts... En effet, un bel ours blanc se promène sur les glaçons flottants. La fusillade commence. Mais l'animal se contente de regarder en arrière et se sauve, — tantôt, à la nage et, tantôt, sur la glace.

Tiens ! Le voilà blessé à la patte ! Il fuit, quand même. Les balles pleuvent. Son dos se rougit de sang. Il fuit toujours : il plonge et replonge. L'excitation est au comble.

Enfin, une balle lui perce la tête. Pauvre bête ! Elle flotte, et l'eau est rougie de son sang. Le bateau s'approche ; et, au moyen d'un palan, il est halé sur le pont.

Chacun se calme et admire la belle proie. Le docteur en fait l'examen. Un malin lui demande s'il peut dire de quoi il est mort...

10 heures. — Le calme s'est fait sur le bateau. Chacun se prépare à se mettre au lit. Plus d'un va rêver aux ours blancs... Plus de glace sur notre route ; le bateau est lancé à toute vitesse. Pour moi, cela vaut mieux que l'ours blanc, car j'ai hâte d'arriver à Chesterfield.

11. Mercredi, 25 juillet.

Bon gros vent de l'est ; pas de glace. Le « *Nascopie* » en profite pour nous montrer sa vitesse. Tout le monde est à la gaieté, bien que les nuages pleurent et nous arrosent de leurs larmes.

Le Frère Girard déploie son talent d'artiste, en nous imprimant de jolies photographies. Il est devenu l'ami de tout le personnel du bateau. Pour moi il est un excellent compagnon ; ses services me sont précieux.

Parmi l'équipage, se trouvent cinq beaux et robustes jeunes hommes, venant directement de l'Écosse. Ils ont signé des contrats d'engagement avec l'honorable Compagnie de la Baie d'Hudson. Leur fonction sera d'aider à se procurer les pelleteries des Esquimaux. En les voyant, je suis pris de pitié pour eux. Je me dis : — « Voilà ! ces braves gens ont quitté leur patrie, leur père, leur mère, leurs frères et leurs sœurs, tout ce qu'ils avaient de plus cher, pour venir dans ce pays de glace éternelle, loin de toute civilisation, au milieu d'un peuple sauvage et barbare, exposés à toutes sortes de privations et de souffrances, à la mort même ; et, cela, dans quel but ? En vue, seulement, d'un maigre salaire et pour accumuler quelques viles peaux de fourrures, — voilà tout ! Et dire que beaucoup de nos jeunes gens canadiens n'osent faire les mêmes sacrifices pour sauver des âmes et mériter la belle récompense du ciel. Est-ce croyable que l'on refuse de faire pour le salut des âmes ce que l'on fait, si généreusement, pour l'amour de si misérables peaux de bêtes! Il y a là de quoi réfléchir... Ces marchands de pelleteries nous font, parfois, rougir de honte. »

12. Jeudi, 26 juillet.

« Tous les jours se suivent, mais ne se ressemblent pas. » Hier, nous allions à toute vapeur et, aujourd'hui, nous avançons à peine. C'est que nous sommes entourés de glaçons épais. Le bateau exerce ses fonctions de bélier, mais pas toujours avec succès. La glace mesure encore 8 à 10 pieds d'épaisseur. Quel pays !...

10 heures du soir. — Voici que nous sommes arrêtés par la glace. Impossible d'avancer. Cela va donner au capitaine la chance de dormir. Bonne nuit !...

13. Vendredi, 27 juillet.

4 heures du soir. — Encore à la même place. Malgré la bonne volonté du capitaine, il n'y a pas eu de possibilité d'aller de l'avant. La glace est encore intacte. Elle n'a pas été brisée par le vent. De plus, la nuit dernière, il a gelé au point de couvrir l'eau d'un pouce de nouvelle glace.

Quand pourrons-nous sortir d'ici ?... Le Bon Dieu le sait. C'est peu encourageant ! Quel pays ! Personne n'est découragé, malgré tout. La bonne humeur est sur toutes les figures.

14. Samedi, 28 juillet.

4 heures du soir. — Encore à la même place. Patience, patience !... Nous n'avons pas le mal de mer, mais nous ressentons le mal du pays. Le temps nous semble long et nous porte à penser aux amis ; c'est un soulagement pour le cœur.

Il pleut, depuis ce matin. Peut-être que ce doux temps va amollir la glace et nous permettre d'avancer. Qu'il en soit ainsi !

10 heures du soir. — Mon désir est exaucé. La glace a perdu de sa résistance, et nous voilà en route. Ça ne va pas vite. Tout de même, nous changeons de place : c'est une petite consolation.

Le vent du sud nous amène un gros nuage de fumée noire ; c'est signe qu'il y a de gros feux par chez nous.

Qui sait si ce n'est pas Le Pas ? J'espère que non. Une certaine inquiétude reste, quand même... A demain : bonne nuit !

15. Dimanche, 29 juillet.

La nuit dernière, nous sommes arrivés, non sans peine et misère, à Wolstenhlonne. Il y a là un magasin de la Compagnie de la Baie d'Hudson qui est situé au fond d'une petite baie, formée par deux immenses rochers.

A 11 heures, nous étions de nouveau en route, mais encore dans la glace et à petite vitesse. Heureusement qu'il fait une journée idéale... Nous venons de saluer un autre ours blanc. Il a su éviter nos balles et s'enfuir...

Le soleil se couche. Il est 9 heures et demie. Nous naviguons encore à travers les glaçons. Il semble qu'il n'y aura pas de fin... J'ai la consolation de dire la Messe tous les matins. Cela fait oublier bien des ennuis...

16. Lundi, 30 juillet.

Deo gratias ! La glace est disparue, depuis la nuit dernière. Le « *Nascopie* », tout en faisant un bruit sourd, nous fait avancer à toute vitesse... Accalmie complète. C'est magnifique ! Tout le monde est joyeux et content. Je reconnais, une fois de plus, l'efficacité de la prière des amis. Qu'ils en soient, mille fois, remerciés !

Ce matin, nous avons salué, de loin, les Iles de Coats, au nord, et l'Ile de Mansfield, au sud. Ce soir, nous sommes lancés dans la vraie Baie d'Hudson, dans la direction de Chesterfield Inlet.

Nous nous rapprochons du pôle magnétique ; car l'aiguille du compas ne reste plus en place. Elle va à droite et à gauche, régulièrement. Il s'ensuit que le bateau est obligé d'aller en zigzag, afin de pouvoir aller droit. Chose curieuse !

17. Mardi, 31 juillet.

Bonne nouvelle ! Au déjeuner, le capitaine annonça que, ce soir, nous serions à Chesterfield. Est-ce bien vrai ?... Ce soir à Chesterfield !... Que je suis content!

Il pleut, mais la mer est tout à fait calme. C'est agréable.

10 heures du soir. — Voilà une nouvelle preuve que l'homme propose et que DIEU dispose. Ce matin, nous étions bien sûrs de voir Chesterfield ce soir ; cependant, nous en sommes encore loin. C'est qu'un épais brouillard est survenu et qu'il nous tient à l'ancre, depuis l'après-dîner. Il nous tarde beaucoup, néanmoins, de voir nos chers Missionnaires. Espérons que nous aurons ce bonheur, demain...

18. MERCREDI, 1er AOUT.

A Chesterfield Inlet... La nuit dernière, on entendit lever l'ancre et le bateau se mettre en marche. Dès 3 heures, j'étais debout pour dire ma Messe.

Bientôt, j'entrevis la terre et, à sept heures, on vint me dire : « Voyez-vous le village de Chesterfield ? » Mon cœur battit de joie. Je me sentis content, heureux. D'un autre côté, mon âme était obsédée par la crainte : « S'il fallait que le Frère DUCHARME ne fût pas là ! », car, au dernier courrier d'hiver, on nous avait laissés dans une cruelle incertitude sur son sort : on craignait qu'il n'eût péri de froid et de faim dans un voyage.

Le bateau jeta l'ancre devant le village, qui se compose des quatre maisons de la Compagnie de la Baie d'Hudson, des deux maisons de la gendarmerie à cheval, de celle de la Mission et de plusieurs tentes.

Avec ma longue-vue, je scrutais les abords de la Mission. J'apercevais les Pères TURQUETIL et DUPLAIN qui allaient et venaient ; mais pas de Frère DUCHARME. De plus, le drapeau n'apparaissait pas au-dessus de la Mission. « C'est signe de deuil », me dis-je : « c'en est fait ; le cher Frère n'est plus ! » Je me sentis envahir par la peine et la douleur. Je faisais des actes de résignation ; mais, malgré moi, le cœur me gonflait et mes larmes coulaient.

Finalement, un petit bateau à voile se détacha du rivage et s'approcha de nous. Toujours les Pères TURQUETIL et DUPLAIN, mais nul indice du Frère. Quel

moment d'angoisse pour moi !... Heureusement, il fut de courte durée : car, il était bien là dans la barque. Sa petite taille nous le faisait prendre pour un Esquimau. Quelle joie, lorsque nous reconnûmes sa face ouverte et joyeuse ! Mon cœur sortit du pressoir, et le bonheur fut complet.

Quelle chaleureuse accolade fraternelle ! Quelles actions de grâces je rendis au Bon Dieu ! Il me semble que je ne L'avais jamais trouvé si bon qu'à ce moment-là...

Il pleuvait à verse ; le vent augmentait en violence, et la marée baissait. Il n'y avait pas de temps à perdre. Vite dans la petite embarcation ! Et la voile nous entraîna vers le rivage.

Par malheur, l'eau avait trop baissé : la chaloupe échoua, à plus de cent verges de la terre sèche. Les Esquimaux se mirent à l'eau. Le Père Duplain, en brave, en fit autant. Il transporta le Frère Ducharme sur son dos. Un Esquimau rendit le même service au Père Turquetil et au Frère Girard.

Je restai seul... Après quelques hésitations, je me décidai à suivre l'exemple des autres. J'embarquai sur le dos du Père Duplain, avec la perspective de me voir culbuter dans la vase avant d'arriver. Heureusement, tout alla pour le mieux : je fus déposé, tout doucement, sur le roc, — après avoir été ballotté sur les eaux de la mer, pendant dix-huit jours... Malgré sa solidité, il me semblait que le roc cédait sous mes pieds, tant la pluie devenait torrentielle.

Cinq minutes après, nous étions, à genoux, au pied de l'autel. Quelles actions de grâces s'échappèrent de nos cœurs ! Voyage rapide : 18 jours seulement, au lieu de 30, pas le moindre mal de mer, bonheur de dire la Messe tous les matins, sans y manquer un seul jour, joie de retrouver mes trois Missionnaires en bonne santé. C'était plus qu'il ne fallait pour faire déborder mon cœur de la reconnaissance la plus sincère...

Me voilà donc à Chesterfield Inlet. Il me semble que c'est une illusion. C'est, pourtant, la réalisation d'un beau rêve. Je jouis de la présence de mes trois Mission-

naires, après une absence de deux ans. La conversation est fort animée. Les questions pleuvent. On a hâte d'avoir des nouvelles des parents, des amis, des bienfaiteurs, des Oblats... Les réponses ne se font pas attendre. Le Frère Girard vient à mon secours : ce n'est pas peu dire. On sait s'il a une langue agile et déliée !...

Ce soir, à 5 heures, réception officielle. La chapelle était, littéralement, pleine d'Esquimaux, tant infidèles que chrétiens. En leur présence, le Père Turquetil m'adressa quelques mots de bienvenue, qu'il traduisit en leur langue.

Alors, s'approcha le vieux Joseph Tauni. Il me lut, à son tour, une adresse composée et écrite par lui en caractères esquimaux. Il était ému, la voix lui tremblait. Il exprima sa joie de voir le « Grand Priant ». Il avoua qu'il avait été un sorcier et un conjureur, mais que, depuis, il a écouté la parole de la « Robe Noire » et qu'il a été le premier à se donner à Jésus. Maintenant, il est heureux et désire que tous ceux de sa nation le suivent.

J'ai été touché de ces paroles. J'ai été aussi très édifié de la tenue de ce bon vieux, pendant les prières et les instructions. Il tient, continuellement, les mains jointes et les yeux levés au ciel. On le croirait en extase.

Le R. P. Turquetil leur traduisait ma réponse. Presque tous branlaient la tête, en signe d'approbation. Quelques-uns disaient à haute voix : « *Ima, ima !* — C'est cela, c'est cela ! » Ils font la même chose, pendant les instructions, paraît-il. C'est encourageant pour le prédicateur... La Bénédiction du Très Saint Sacrement termina la cérémonie...

Ce soir, la pluie continue à verse, le vent est déchaîné ; impossible même d'aller de terre au bateau, qui est, là-bas, à l'ancre. Si nous étions arrivés une heure plus tard, je n'aurais pas pu débarquer. Comme le Bon Dieu a bien disposé toute chose ! Qu'il en soit loué !

19. Jeudi, 2 aout.

10 heures du soir. — La tempête fait rage, pluie torrentielle, vent de 45 milles à l'heure : impossible de sortir.

La maison tremble à nous faire peur. On n'a pas encore commencé à décharger le bateau, à cause de la tempête : deux jours de plus à passer ici ! Tant mieux pour moi !

Ce matin, par un privilège spécial du Saint-Père, j'ai pu conférer au Frère Ducharme les deux Ordres du sous-diaconat et du diaconat. La chapelle était comble d'Esquimaux attentifs et comme saisis d'émotion, à la vue des cérémonies, qui leur avaient été expliquées par le R. P. Turquetil. C'était beau et édifiant de les voir. J'aurais aimé savoir ce qu'ils pensaient dans leur intérieur...

Le reste de la journée s'est passé dans l'intimité fraternelle. Nous avons tant de choses à nous dire. L'« *Ecce quam bonum et quam jucundum habitare fratres in unum* — Comme il est bon et délicieux à des frères d'habiter ensemble ! » s'est réalisé, dans cette journée.

20. Vendredi, 3 aout.

C'est, aujourd'hui, le grand jour pour notre Frère Ducharme. Ce matin, il a atteint le but auquel il aspirait depuis son enfance. Au pied de l'autel, il a reçu la dignité et les pouvoirs du Prêtre. Il est devenu un autre Jésus. Son cœur a débordé de joie et de bonheur. Cependant, l'absence de son cher père et de ses proches parents a été, pour lui, un sacrifice bien sensible. Il lui aurait été si doux de leur distribuer ses premières bénédictions !... Pour se consoler, il envoya son bon Ange les leur porter, pendant qu'il répandait lui-même ses bénédictions sur la tête de ses chers Esquimaux — qui sont venus, les uns après les autres, s'agenouiller, tout émus, sous sa main bénissante. Ce fut, quand même, pour lui une consolation de bénir ces pauvres Esquimaux à qui il va consacrer sa vie sacerdotale.

La cérémonie fut simple et modeste mais bien touchante. Les Esquimaux étaient on ne peut plus attentifs. Monsieur Mondy, inspecteur de la gendarmerie à cheval, avait tenu à être présent, avec sa femme. Cette ordination sera mémorable dans nos annales : car elle est la première qui ait eu lieu dans ce pays des Esquimaux.

Il est probable qu'un tel événement ne se répétera pas, avant bien des années.

Quant à moi, j'éprouvais un vrai bonheur d'avoir ordonné ce jeune Oblat, dans de telles circonstances : ce fut comme une prise de possession de cette région, qui est encore dominée par le paganisme. De plus, il me semble que l'exemple donné par ce jeune et dévoué Missionnaire portera ses fruits. L'abandon de ses chers parents, de ses chers amis, l'éloignement de sa bien-aimée Province de Québec, l'acceptation d'une vie d'isolement, de sacrifices, d'abnégation et de souffrances de toutes sortes, — tout cela, sous l'influence de la grâce divine, touchera le cœur de certains bons jeunes Canadiens, qui se diront : « Moi aussi, je veux être Missionnaire chez les Esquimaux ; moi aussi, je veux aller convertir ces pauvres Indiens, je veux aller mériter le ciel pour eux et pour moi. » J'aurai, alors, le bonheur de voir se multiplier le nombre de mes Missionnaires. Il m'en faudrait, au moins, trois autres d'ici à deux ou trois ans, afin de me permettre de fonder trois autres Missions où un bon nombre d'Esquimaux se montrent bien disposés et désirent les bienfaits de notre sainte Religion. Quels seront les braves qui lèveront la main et s'écrieront : « Moi, moi ! Je suis prêt » ?...

Au dîner, la modeste table du Missionnaire annonçait un jour de fête. Elle était recouverte de mets nouveaux et inconnus dans ces régions artiques : des beignés canadiens, des gâteaux de toutes sortes, des tartes, des oranges, etc. C'étaient, vraiment, des extras. N'est-ce pas, en effet, une fête extraordinaire ?... Mais d'où venaient toutes ces douceurs ? Je charge les bonnes dames de Lachine de répondre. Elles en savent le secret. A elles, nos remerciements les plus sincères. Leur acte de charité a dû être bien agréable au Cœur de Jésus, car il a fait plaisir à ses Missionnaires des Esquimaux.

Cet après-midi, à 3 heures, autre grande joie pour mon cœur d'évêque. La chapelle était de nouveau remplie. Il s'agissait d'une cérémonie non moins touchante que celle du matin. Onze adultes et dix enfants étaient placés,

en rang, devant l'autel. Tous avaient, auparavant, signé, de leur main ou de la main de leurs parents, un acte affirmant qu'ils désiraient le baptême et qu'ils étaient fermement résolus à persévérer dans leur détermination. Chose remarquable : presque tous ont pu écrire leur nom, sans hésiter, en caractères esquimaux. Jamais de ma vie, je ne m'étais vu en présence d'un si grand nombre de païens à baptiser. Mon bonheur était grand.

Pendant la cérémonie, le R. P. Turquetil m'interprétait et donnait, en plus, la signification de chaque rite. Je fus étonné de voir combien chacun, même de jeunes enfants de six à sept ans, répondait aux questions avec foi et assurance. Tous présentèrent le front, comme avec joie, pour recevoir l'eau régénératrice ! J'étais ému et heureux : « Quel bienfait », me disais-je, « pour ces pauvres Indiens ! » De suppôts du démon, ils devenaient enfants de Dieu et frères de Jésus-Christ. Leur extérieur restait sale, rebutant et grossier, mais leur âme devenait pure, belle et agréable à Dieu. Peut-on imaginer une plus précieuse transformation !

Après la grâce divine, c'était le résultat du dévouement et des sacrifices sans nombre des Missionnaires. C'était le fruit de la mort du bon Père LeBlanc et du zèle sans égal des Pères Turquetil, Pioget, Duplain, Ducharme et du Frère Girard. Quelle consolation pour chacun d'eux, et quel encouragement pour ceux qui restent encore à la tâche !

La cérémonie se termina par le mariage des adultes déjà engagés à une compagne. Quelques-uns avaient même fait le sacrifice d'une seconde compagne, pour mériter le mariage chrétien.

Tous se retirèrent contents et heureux, excepté certains païens qui n'avaient pas été admis au baptême, faute d'instruction suffisante. Quelques-uns même pleuraient, tant ils en étaient peinés. Ils reçurent, d'ailleurs, l'assurance que, bientôt, ils auraient le même bonheur...

La tempête n'est pas encore calmée ; la pluie et le vent semblent ne pas vouloir cesser. Je m'en réjouis ; mais, d'un autre côté, j'ai pitié de ces pauvres Esquimaux, qui

sont dans de misérables tentes de toile et sans aucun feu. De plus, plusieurs souffrent d'un sérieux mal de gorge, qui est à l'état d'épidémie. Ils sont réellement dignes de compassion.

21. Samedi, 4 aout.

La journée a été prise par les choses intimes et par celles qui regardent les intérêts de cette Mission...

La nuit dernière, la tempête a cessé. On a pu commencer à décharger le bateau. C'est-à-dire qu'il faut se préparer à partir, après-demain.

N'importe, grâce à la tempête voulue par Dieu, j'aurai pu passer ici cinq jours, — au lieu de deux, selon qu'il était prévu : c'est encore le résultat des prières des amis.

22. Dimanche, 5 aout.

Ce matin, à 10 heures, je chantai une Messe pontificale, assisté des Pères Duplain et Ducharme comme diacre et sous-diacre et du Frère Girard comme maître des cérémonies. Le R. P. Turquetil était à l'harmonium et faisait chanter ses Esquimaux. Trois petits garçons, en soutane rouge, étaient porte-insignes ; et il faut ajouter qu'ils se sont très bien acquittés de leurs fonctions. Leurs parents étaient fiers de les voir porter la crosse, la mitre, etc.

C'était tout un événement. Pensez-y : une Messe pontificale, dans ce petit coin touchant au pôle nord ! Combien de belles paroisses, dans les pays civilisés, qui n'ont jamais vu de Messe pontificale !...

Cet après-midi, j'ai baptisé trois autres femmes et deux enfants. Ce qui porte à 26 le nombre des baptêmes que j'ai conférés. 25 avaient été baptisés depuis le début de la Mission. Là-dessus, 10 sont morts. Il reste donc 41 chrétiens vivants, tant adultes qu'enfants.

Ce qui donne espoir et encourage, c'est de constater qu'il y a un vrai mouvement vers la conversion. Je ne serais pas surpris que, l'été prochain, le nombre des baptisés atteignît le chiffre de 100 et, peut-être, davan-

tage. Un grand nombre ont demandé à être baptisés ; mais le R. P. Turquetil, voulant faire de la bonne besogne, les éprouve et les instruit, comme il faut, avant d'acquiescer à leur désir.

Je suis sous l'impression que le succès de cette Mission est, maintenant, assuré. Le courage invincible du R. P. Turquetil aura eu raison contre tout. Il a raison de se réjouir et, en même temps, de remercier Dieu, qui a béni ses efforts.

Après la cérémonie du Baptême, je donnai la Confirmation à 19 chrétiens. La Bénédiction du Très Saint Sacrement suivit ; et ce fut le complément de ma visite. On nous avait déjà avertis d'être prêts pour le retour, dès 9 heures, le lendemain...

Avant de partir, quelques mots sur nos œuvres de Chesterfield Inlet :

a) *La Mission.* — Elle consiste en une petite salle d'entrée, une cuisine et une pièce plus vaste qui sert de résidence et aussi de chapelle. Quand deux portes s'ouvrent et laissent voir l'autel, c'est la chapelle et, lorsque ces portes sont fermées, c'est la résidence.

Notre-Seigneur fait réellement pitié, en arrière de ces portes. Rien ne ressemble plus à une prison. Quelle bonté de sa part ! Il sait, cependant, que nous ne Le traitons pas ainsi par mépris. Il sait, parfaitement, que notre désir serait de Lui procurer un local plus convenable.

b) *Le pays.* — On ne peut rien imaginer de plus pauvre et de plus triste. Des pierres amoncelées les unes sur les autres, des rochers dénudés et unis, avec, ici et là, de petits espaces où pousse un peu de mousse : voilà tout. Pas le moindre arbuste, pas la moindre feuille.

On dirait le pays maudit de Dieu et destiné à Caïn et à ses descendants.

c) *Cimetière.* — Ici, on n'enterre pas les morts, puisqu'il n'y a pas de terre, mais on les « enroche ». Le cadavre est roulé dans une peau de caribou, sans cercueil, et déposé sur le rocher nu. On le couvre de pierres pour empêcher les renards de le dévorer. Mais, souvent, on ne bouche pas suffisamment toutes les issues. Alors, ces

petites bêtes viennent se repaître de la chair humaine. J'ai vu la tombe d'une femme, morte l'hiver dernier, et on n'y voyait que le crâne nu, la chair ayant été mangée.

Sur les tombeaux des infidèles, on voit du tabac, des pipes, des habits, de la nourriture, etc. Ce sont les parents qui apportent ces objets, croyant que leurs défunts pourraient en avoir besoin. Nos chrétiens ont déjà renoncé à cette coutume païenne. Cette coutume est bien, quand même, une preuve qu'ils croient à l'immortalité de l'âme.

d) *Esquimaux.* — L'Esquimau diffère des autres Indiens, les Cris et les Montagnais, par sa taille. Il est très court, tandis que les premiers sont grands. Le teint, les yeux et les cheveux sont, à peu près, les mêmes. Pour l'intelligence, je suis porté à croire que l'Esquimau l'emporte de beaucoup. Mais il est bien inférieur, sous le rapport de la propreté. Il est difficile d'égaler sa malpropreté.

La femme porte son enfant, continuellement, sur son dos, dans une espèce de capuchon. De ce capuchon elle le fait passer, facilement, en avant, par-dessous son bras, quand il faut l'allaiter. Presque jamais cet enfant ne laisse entendre un pleur. Il est là, cependant, sans le moindre vêtement ; et sa mère sort ainsi par n'importe quelle température. C'est pour l'habituer au froid. Il fait pitié, quand même.

En été, l'Esquimau vit sous une tente faite de toile, quand il peut s'en procurer, ou de peau de caribou. En hiver, il remplace sa tente par une hutte en neige, qu'on appelle *iglo*. N'ayant pas de combustible pour faire du feu, il lui faut endurer le froid et manger sa nourriture tout à fait crue. Il ne semble pas s'en plaindre, quand même, car il a été élevé comme cela et ne connaît pas mieux.

e) *Climat.* — On dit que l'hiver dure depuis le commencement de septembre jusqu'à la fin de mai, pour se prolonger, parfois, jusqu'en juin. Pendant les mois de décembre, janvier, février et mars, le thermomètre descend souvent à 50 et 60 degrés, au-dessous de zéro, — et même davantage, parfois.

f) *Épisode.* — C'est par une telle température que le Père Ducharme entreprit, l'hiver dernier, un long voyage, pour aller chercher de la viande de caribou, que les Esquimaux avaient laissée en cache.

En route, ayant aperçu des pistes fraîches de caribou, ses compagnons proposèrent d'aller à leur poursuite. Ils s'écartèrent de leur route, — un jour, deux jours, trois jours, — sans pouvoir atteindre leur proie. Alors, la nourriture commença à manquer. Les chiens tombaient de faiblesse, les uns après les autres.

Nos Indiens finirent, de peine et de misère, par revenir à leur cache de viande. Mais, par malheur, les allumettes manquèrent. Ils ne purent allumer une espèce de mousse, qu'ils recueillirent sous la neige, pour réchauffer l'*iglo*.

C'est alors que le Père se gela les pieds. Il serait, probablement, mort de froid, sans le secours providentiel que lui apporta le commis de la Compagnie de la Baie d'Hudson de Baker Lake. Il en a été quitte pour perdre deux orteils. Mais sa longue absence a causé une grande inquiétude aux Pères de Chesterfield et aussi à nous-mêmes.

23. Lundi, 6 aout.

Sur le « *Nascopie* »... La nuit dernière, les Pères ont sacrifié leur sommeil, pour compléter leur correspondance. Ce matin, aux premières heures, les Messes se disent ; et, le déjeuner achevé, tous ensemble, nous venons au bateau dans une petite embarcation. C'est la séparation qui se prépare. Encore quelques conversations intimes ; puis, le sifflet annonce le départ. Le cœur tout ému, nous nous donnons une dernière accolade...

Et je reste seul sur le bateau ; car le Frère Girard retourne, lui aussi, à la Mission avec les Pères. C'est que ses services sont requis ici, pour permettre aux Pères de voyager et d'étendre leur ministère aux postes environnants. Je vais regretter sa bonne compagnie, pour le retour. Il s'est montré si bon et si aimable, en venant. Ses services m'ont été très précieux. C'est dû à lui, si le voyage m'a été si agréable. Je lui en suis reconnaissant.

De bon cœur, il a accepté de rester dans ce pays, où la vie est remplie de tant de sacrifices et de misères. Il donne une nouvelle preuve de son esprit apostolique...

L'ancre est levée, et le bateau s'élance. De loin, nous échangeons quelques signes d'adieu, et Chesterfield disparaît...

Seul dans ma cabine, mon cœur se gonfle, et des larmes coulent. Il m'est si pénible d'abandonner mes Missionnaires dans un tel pays. Je me console, en les confiant au Sacré Cœur de JÉSUS et à Celui de sa sainte Mère.

Je reviens, très satisfait de ma visite. Il me semble qu'avec le secours de la grâce de DIEU, j'ai pu faire du bien, tant aux Missionnaires qu'aux Esquimaux. J'ai pu aussi me rendre mieux compte de la situation. J'emporte la conviction qu'il faudra fonder trois autres Missions, le plus tôt possible : une à la Pointe-aux-Esquimaux, une autre à Baker Lake et la troisième à Repulse Bay. On dit que le ministre protestant du Fort Churchill a déjà l'intention d'aller se fixer à la Pointe-aux-Esquimaux, à 140 milles de Churchill. Il ne faut pas qu'il nous devance. Pour cela, nous devrons fonder là une nouvelle Mission, dès l'été prochain.

Cela va demander une somme d'argent assez ronde. Tout coûte si cher, surtout rendu par ici ; mais, n'importe, la Providence ne fera pas défaut. J'ai appris à compter sur elle. Les amis sauront bien la seconder de leurs aumônes...

Cet après-midi, la vague a été plus forte que d'habitude. Il s'ensuivit un commencement de mal de mer, qui m'a quelque peu indisposé... Mais, déjà, je me sens mieux, puisque je puis écrire. Au revoir, à demain !

24. MARDI, 7 AOUT.

Temps beau et calme. Le « *Nascopie* » file 12 milles à l'heure. Nous espérons voir le Fort Churchill, ce soir. Mon esprit est encore à Chesterfield...

9 heures du soir. — Nous voilà à l'ancre dans le port de Churchill, depuis une heure.

Le « *Schooner* », bateau à voiles et à gazoline, venu de

York Factory, nous attend. Il a subi la dernière tempête, au large, sur la mer. Peu s'en est fallu qu'il ne périt. A bord, se trouvent l'évêque anglais et son archidiacre. Il vient, lui aussi, visiter son ministre, qui réside ici, à Churchill. Il a pour fidèles quelques Indiens montagnais... Bonne nuit !

25. Mercredi, 8 aout.

L'équipage a passé la nuit debout. Il a transporté les marchandises du « *Nascopie* » sur le « *Schooner* ». Ce dernier vient de partir avec une grosse cargaison, pour ravitailler le magasin de la Pointe-aux-Esquimaux, à 140 milles. Il me faudra attendre ici son retour : car c'est lui qui me transportera à York Factory. Ainsi, patience pour quatre ou cinq jours...

L'évêque anglais est allé à la Pointe-aux-Esquimaux. Cela me confirme dans la pensée qu'ils ont l'idée d'y établir une mission. Il va s'agir, pour nous, de ne pas rester en arrière.

L'équipage du « *Nascopie* » est occupé, à la marée haute, à décharger l'approvisionnement des divers postes de traite des environs.

26. Jeudi, 9 aout.

Cet après-midi, je suis allé visiter les ruines du Fort du Prince de Galles. Ce fort a été construit, en 1733, par les Anglais. La construction en a duré 40 ans. En 1783, l'Amiral français La Pérouse s'en empara, dans l'espace de 40 minutes. Depuis, il a été abandonné. Il mesure 200 pieds carrés, environ. Ses murs sont de 25 pieds de hauteur et de 10 d'épaisseur, solidement construits avec d'énormes pierres de granit. On voit à l'intérieur, gisant sur le sol, une douzaine d'immenses canons. De loin, on dirait le Colisée de Rome !

27. Vendredi, 10 aout.

A notre grande surprise, le « *Schooner* » nous est arrivé, ce midi. Nous ne l'attendions que demain. Il a fait un voyage rapide : tant mieux !

Je vais pouvoir laisser le « *Nascopie* », demain matin, et me diriger vers York Factory. Je me réjouis de prendre la direction de mon cher Le Pas.

28. Samedi, 11 aout.

Selon mes prévisions, nous avons laissé Churchill, ce matin, à 6 heures, après avoir dit adieu à l'équipage du « *Nascopie* », qui en a encore pour une journée à décharger, avant de reprendre sa route vers la Baie James.

Le temps est magnifique, bien que nous soyons trois *clergymen* à bord ; le capitaine en est tout étonné ; car il est bien convaincu qu'il doit y avoir tempête, quand il se trouve quelques missionnaires sur le bateau...

Le soleil se couche, magnifique. Il nous promet encore une belle journée pour demain. Tant mieux ! Plus de crainte du mal de mer !...

29. Dimanche, 12 août.

J'ai pu dire ma Messe, dans ma cabine. J'en suis ravi, car je craignais de ne pas pouvoir célébrer. Que Dieu en soit loué !

Magnifique matinée. Beau soleil et accalmie complète... Nous sommes à l'ancre, en face du Fort York. Nous attendons la marée montante pour aborder. Dans une couple d'heures, nous serons sur la terre ferme...

Deo Gratias ! Depuis 11 heures, ce matin, je suis installé dans une bonne chambre, dans une maison de la Compagnie de la Baie d'Hudson. Le monsieur en charge du poste est de toute bonté pour moi. Je ne serai pas à plaindre, en attendant le moment de partir.

Ce Fort d'York ou York Factory est un des plus anciens postes de la Compagnie. Il a plus de deux cents ans d'existence ; aussi les édifices tombent-ils en ruines.

L'église anglicane possède des verrières, qui ont été données par Franklin, lors de son expédition, en 1789. C'est la seule chose qui la rende remarquable ; car elle tombe de vétusté.

On voit encore plusieurs canons et un grand nombre de boulets laissés, lors des luttes entre Anglais et Français... Tout est historique, ici.

30. Lundi, 13 aout.

Hier, à peine étions-nous débarqués, qu'il s'éleva un vent furieux, qui n'a pas encore cessé, et il a plu toute la journée !...

L'histoire de Chesterfield se répète ici, avec cette différence que je suis seul et que le temps me paraît bien long. A Chesterfield, je jouissais de la compagnie de mes Missionnaires, et les heures passaient trop vite.

Mais je ne manque pas de livres de lecture, car la bibliothèque du poste, qui contient quelques centaines de volumes, est à ma disposition. Je trouve là de vieux bouquins très intéressants et très précieux.

31. Mardi, 14 aout.

La pluie a cessé, mais le vent continue. Pas encore d'espoir de partir aujourd'hui. La résignation et la patience : voilà les deux grandes vertus essentielles, dans ce pays.

La température n'est pas chaude : il faut faire du feu dans les maisons. Le climat est, cependant, moins rigoureux ici qu'à Chesterfield et à Churchill. On voit de la végétation : du foin, des saules et de petites épinettes, de deux à trois pouces de diamètre. On ne peut, néanmoins, y cultiver la pomme de terre ni aucun légume. A un pied de profondeur, le sol reste gelé, tout l'été. On dit avoir creusé, à plus de 60 pieds, et avoir trouvé la terre durcie par la gelée.

Ce pays n'est pas recommandable aux colons, comme on le voit.

32. Mercredi, 15 aout.

Fête de l'Assomption. J'ai pu dire la Messe de cette belle fête, ce matin, dans ma chambre. J'avais pour assistance les bons Anges du Ciel et pour servant mon Ange Gardien. Il n'y a eu ni chant ni musique, mais c'était pieux et recueilli. Ce fut un de ces moments qui se sentent mieux qu'ils ne s'expriment... Tiens : on crie que tout est prêt pour le départ.

2 heures du soir. — A peine avions-nous fait six milles, que nous voilà « dégradés » par le vent, — juste à la fameuse pointe où j'ai perdu mon anneau, il y a sept ans. C'est vraiment une méchante pointe. Je la baptiserais volontiers la « Pointe du Malheur », car elle rend malheureux tous ceux qui y passent. Cela vient de ce qu'elle est exposée à la marée et au vent de la mer. Pour le moment, c'est le baissant, et il n'y reste que du limon.

Il faut attendre, six heures, le retour du montant ; et, si alors le vent souffle encore avec violence, les vagues seront trop fortes pour nous permettre de naviguer sur un petit canot. Nous serons exposés à rester ici encore jusqu'à la marée suivante. Prenons patience, et espérons mieux...

33. Jeudi, 16 aout.

Nous n'avons pas pu profiter de la marée de la nuit dernière : le vent était trop fort. A 10 heures, ce matin, l'eau étant devenue navigable, nous avons levé le camp, malgré le vent et les grosses vagues. Mais les deux hommes seuls ont pu embarquer. Je fus condamné à marcher sur la grève, dans la boue et les hautes herbes, — sans compter les petits cours d'eau qu'il fallait traverser à gué. J'ai parcouru ainsi 15 bons milles. Il ne faut pas me demander si je suis fatigué, ce soir.

Nous sommes campés juste en face du fameux Port Nelson, où devra être le terminus du chemin de fer de la Baie d'Hudson. La Rivière Nelson nous sépare des travaux qui ont déjà été faits. Elle a environ trois milles de largeur, à cet endroit... A demain : je suis trop fatigué.

34. Vendredi, 17 aout.

En canot. Nous avons dit adieu à la mer, ce matin. Je l'ai remerciée des services rendus ; mais je l'ai quittée sans regret. On se sent plus à l'aise sur nos rivières et nos lacs de l'intérieur.

Nous remontons, actuellement, la Rivière Nelson. Le courant est très rapide. Nous ne pouvons le remonter

à l'aviron. Il nous faut nous servir d'une longue corde — que l'un des hommes tire, en marchant sur la grève, pendant que l'autre conduit le canot dans le courant, à une certaine distance du bord. C'est lent et fatigant pour celui qui est attelé et marche à travers les pierres, les broussailles et, souvent, dans l'eau jusqu'aux genoux. La journée commence, cependant, à 5 heures et finit à 7 heures du soir. Nos Indiens supportent cette fatigue, sans se plaindre ni perdre leur bonne humeur.

Ma tâche est plus facile : elle consiste à rester assis dans un petit espace de trois pieds carrés, les reins appuyés sur la traverse du canot. Je me trouverais heureux, si les jambes et le dos ne faisaient pas entendre tant de gémissements. Pour me faire oublier leurs lamentations, je prie, je lis et j'écris.

De temps en temps, de petites averses nous arrivent sur la tête. J'en profite pour me blottir en rond sous la toile, et il m'arrive de rêver que je suis dans un beau lit de plume !...

A l'heure des repas, un feu est allumé sur le rivage. On y fait du thé, on fait bouillir du lièvre avec un peu de lard, et le tout est dégusté, — les convives étant assis sur l'herbe ou sur une pierre.

35. Samedi, 18 aout.

Au campement. Rien de particulier. Nous avons continué à monter la rivière, de la même manière.

A l'une de ses pointes, nous avons fait la rencontre d'un beau renard noir, qui faisait sa marche matinale sur le bord de l'eau. Il s'arrêta à peu de distance, nous examina et nous salua gracieusement, avant de s'enfuir dans la forêt, ignorant qu'il portait sur le dos une jolie fourrure valant de cinq à six cents piastres. Peut-être que, l'hiver prochain, quelque chasseur aura la bonne fortune de le prendre dans son piège. Il nous aurait été facile de l'abattre d'un coup de fusil, mais, à cette saison, sa peau n'aurait eu aucune valeur.

En ce moment, je suis assis sur ma boîte-chapelle. En

arrière, est dressée ma petite tente, où je dormirai et où, demain matin, j'aurai le bonheur de dire la Messe.

En avant, pétille un bon feu. Tout près, se trouvent mes deux hommes. L'un est à pétrir de la pâte dans sa poêle. Il va l'ajuster sur le bout d'un bois pointu, qu'il plantera près du feu. Dans quelques minutes, il y aura là une bonne galette à manger. L'autre s'occupe à écorcher un lièvre, qu'il fera rôtir de la même manière que la galette. Bientôt, je serai convié au festin... Bonsoir !...

36. Dimanche, 19 aout.

De nouveau, en canot ; gros vent et nombreuses averses. Le Bon Dieu nous a fait payer la gourmandise de notre festin d'hier soir.

Vers minuit, au plus profond du sommeil, j'entendis crier : « Au feu, au feu ! » Je bondis. Une partie de la forêt était en flammes, et notre tente était menacée. Un vent violent avait dispersé les cendres rouges de notre feu d'hier soir et avait causé cet incendie. Nous n'avions qu'une petite chaudière de deux *gallons* pour transporter l'eau d'un étang. Nous n'avons pas perdu courage, quand même. Nous avons lutté et lutté. Finalement, nous avons réussi à maîtriser les flammes.

Alors, j'envoyai mes hommes se coucher, vu qu'ils étaient très fatigués, et je passai le reste de la nuit à transporter de l'eau pour éteindre les restes du feu, qui avait pris dans la terre noire. La tâche fut dure et fatigante. J'ai réussi, quand même, à empêcher un grand feu de forêt. J'ai dit la Messe, ce matin, en action de grâces. Et j'ai compensé le sommeil perdu par un bon somme, dans mon petit coin de canot.

Tout serait déjà oublié, sans mes doigts — qui sont tout au vif, pour avoir gratté dans la terre afin de découvrir le feu. Heureusement que, dans quelques jours, ils auront fait peau neuve, et tout sera parfait.

37. Lundi, 20 aout.

Me voilà dans une chambre, mais pas tout à fait épiscopale. N'importe, c'est une chambre : il y a une chaise,

une espèce de table et un lit — dans lequel a couché un vieux garçon, depuis quelques mois. On peut s'imaginer quel lit. Je suis l'hôte de M. Clemons, traiteur de pelleteries au Rapide de la Chaudière. Je suis arrivé ici, ce midi. Mes deux Indiens sont déjà partis, pour retourner à York Factory ; il me faudra attendre ici, une journée ou deux, avant de pouvoir aller plus loin.

Le Rapide de la Chaudière est le terminus actuel du chemin de fer de la Baie d'Hudson. Il y a 332 milles d'ici à Le Pas, — et 90 à Port Nelson, futur terminus du même chemin de fer. Les rails sont posés jusqu'ici, à partir de Le Pas, mais le train s'arrête à 116 milles d'ici.

Il me faudra parcourir cette distance sur un petit char à gazoline — qui doit arriver, demain ou après-demain. Encore de la patience et de la résignation ! Il me tarde, cependant, d'arriver chez moi.

38. Mardi, 21 aout.

La journée s'est passée à attendre. J'en ai profité pour aller visiter le pont qui a été construit au-dessus du Rapide de la Chaudière. Quelle magnifique structure ! Quelle masse d'acier ! Quelle somme d'argent cela représente ! Quel dommage qu'un tel pont soit là, sans aucune utilité ! C'est ce que tout le monde dit et répète. Il faut espérer que le Gouvernement songera bientôt à continuer cette voie ferrée jusqu'à la Baie d'Hudson.

Enfin, notre petit char nous arrive. Je pourrai donc continuer ma route demain. Deo *gratias !...*

Comme le reste de mon voyage aura peu d'intérêt, je me permets de terminer ici ce récit. Il a été écrit dans le but de mettre mes amis et mes bienfaiteurs au courant des faits de ce voyage, auquel tous se sont fort intéressés. Puissé-je, par là, leur témoigner quelque peu l'affection que je leur porte et la reconnaissance que je leur conserve ! Nous aurons encore à compter sur leurs bienfaits ; car les nouvelles Missions à fonder chez les Esquimaux nécessiteront des dépenses assez considérables. En attendant, nos prières vont monter vers le ciel, pour attirer sur eux les plus précieuses bénédictions.

† Ovide Charlebois, *O. M. I.*

XXIV. — Jubilé Épiscopal de Mgr Antoine Coudert.

La voix la plus autorisée appelait, dernièrement, les Missions de l'Archidiocèse de Colombo et celles du Diocèse de Jaffna (l'un de ses suffragants), dans l'Ile de Ceylan, les *Missions modèles de l'Asie.*

Ces Missions, exclusivement confiées à la Congrégation des Missionnaires Oblats de Marie Immaculée, depuis 1847, viennent de vivre leur journée la plus glorieuse, le 27 novembre 1923, par les fêtes du vingt-cinquième anniversaire de la consécration épiscopale de Sa Grandeur Monseigneur Antoine Coudert, Archevêque de Colombo.

L'Ile de Ceylan, dont l'Orient est si fier, a justement été appelée la *Perle des Indes* ou mieux, encore, la *Perle de l'Océan Indien.* Les Oblats la regardent, depuis longtemps, comme la *Perle de leurs Missions.* Coïncidence merveilleuse : lorsque Mgr Boyer, Évêque de Clermont-Ferrand, qui venait d'ordonner diacre l'abbé Antoine Coudert, à Noël 1885, répondit aux vœux de son jeune grand séminariste, en le laissant partir, il écrivit à la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée :

— « Je vous envoie la *Perle de notre Auvergne.* »

C'était un autre fils de l'Auvergne, — bien digne, lui aussi, par l'intelligence, la vaillance, la sainteté de vie, d'appartenir à la patrie de Vercingétorix, de Pascal, de Saint Grégoire de Tours et de Massillon, — Mgr Christophe Bonjean, alors Archevêque de Colombo, qui avait enflammé l'âme apostolique de l'abbé Coudert. Il avait, dans une lecture spirituelle, faite au Grand Séminaire de Clermont, exposé l'immense besoin de Missionnaires, dont souffraient les compactes et si intéressantes peuplades de Ceylan, et il avait démontré, surtout, qu'il ne voulait que de vrais Missionnaires, c'est-à-dire des saints, « capables de se clouer sur la croix de la vie uniforme,

sans repos, et de marcher, tous les jours, au martyre, sans enthousiasme ». Ce fut, toujours, l'attrait du sacrifice qui peupla les pépinières des Congrégations de Missionnaires... Un autre séminariste de Clermont se laissa séduire : c'était l'abbé François Bougarel — aujourd'hui encore, sous les armes, au Diocèse de Colombo.

L'abbé Coudert dit un adieu, qui devait être éternel, à son père et à sa mère, résidant encore à la maison où il était né, le 19 mars 1861, au village de Montel, dans la pittoresque Limagne ; et, avec son condisciple et l'abbé Germain Griaux, du Diocèse de Poitiers, il s'embarqua sur le bateau qui reconduisait à Colombo l'Archevêque-Missionnaire.

On rapporte qu'au sortir de la Mer Rouge, un soir où le soleil mourant embrasait, comme d'une lueur mystique, le vaste Océan Indien, pays du rêve et de l'avenir, Mgr Bonjean — plaçant, en même temps, ses mains consacrées sur les épaules de l'abbé Coudert et de l'abbé Griaux, occupés comme lui à se rassasier du spectacle oriental — se laissa aller à dire, tout haut, sa pensée :

— « J'emmène avec moi deux des futures colonnes de l'Église de Ceylan... »

Le R. P. Griaux, *O. M. I.*, est, aujourd'hui, Vicaire Général de Colombo.

Plus d'une fois, de jeunes abbés, et de jeunes Frères novices ou scolastiques déjà reçus dans la Congrégation, furent envoyés, avant la fin de leurs cours, à Ceylan. Nous permettra-t-on de remarquer que tous ces jeunes gens — acclimatés, de meilleure heure, à la vie qu'ils devaient mener ; formés, sur place, par les vétérans de l'apostolat ; nantis, également, de fortes études philosophiques, théologiques, canoniques et ascétiques, sous la direction d'éminents professeurs de notre Grand Séminaire-Scolasticat de là-bas — sont devenus des Missionnaires magnifiques ?

La Congrégation, bonne Mère, n'oublie pas, non plus, les droits de la piété filiale et ne tarde pas à leur ménager l'occasion de porter, à leur famille d'Europe, les bénédictions de leur jeunesse sacerdotale. Plusieurs, cepen-

dant, refusèrent de quitter le poste, même pour ces vacances. Le Bon Dieu versa, d'un autre côté, sur les bien-aimés de là-bas les fruits de ce sacrifice sublime...

Débarqué, le 8 mars 1886, le Frère Coudert, dont les études étaient achevées, reçut l'onction sacerdotale, dans la Cathédrale Sainte-Lucie, à Colombo, des mains de Mgr Bonjean.

Le 16 avril 1887, il achevait l'année de son noviciat et prononçait ses vœux perpétuels de religieux.

Recevant, le même jour, son « obédience » pour la Mission de *Grand-Pass*, où il devait remplacer le Père Ilari, il s'y rendit aussitôt. Au bout de quelques semaines, une attaque de fièvre le terrassa. Il voulut marcher, quand même. La fièvre s'aggrava à un tel point, qu'il se trouva en très grave danger de mort. C'est à la Très Sainte Vierge qu'il attribua sa guérison, que plusieurs considérèrent comme miraculeuse.

Revenu à la santé, le Père Coudert remit *Grand-Pass* au Père Bougarel et porta les énergies de sa puissante constitution, unies à celles de son dévouement apostolique, sur un espace de 50 milles (80 kilomètres), compris entre les ports de Colombo et de Galle, où jamais un prêtre catholique, de mémoire d'indigène du moins, n'avait porté l'Évangile. Il y avait là de rares fidèles, convertis ailleurs et disséminés parmi les foules païennes. Le Père Coudert, menant la vie nomade des Missionnaires des régions polaires, les rechercha, les catéchisa, les sanctifia. En même temps, il prêchait partout et convertissait. Cette Mission, appelée *Ambalangoda*, et dont il fut le fondateur, il la dédia à l'Immaculée Conception. Son inlassable et *patiente course* apostolique, — *per patientiam curramus*, disait-il, — en accomplissant le conseil de Mgr Bonjean, qui l'avait envoyé, y dura de 1888 à 1893.

* * *

Le 12 avril 1893, le R. P. Charles Collin — Administrateur du Diocèse, depuis la mort de Mgr Bonjean,

survenue en août 1892 — recevait, à titre de Curé de la Cathédrale, le Père COUDERT, qu'il avait choisi.

Mgr André MÉLIZAN, successeur de Mgr BONJEAN, le confirma dans cette charge. Mais, le 18 janvier 1898, il l'envoyait prendre la direction de *Wennappuwa*, autre centre catholique important, et s'acquitter des fonctions de Supérieur des Oblats du district de *Chilaw*.

Ce ne fut pas pour longtemps. Car, le 28 juin de la même année (1898), le Père COUDERT était nommé Évêque de Balanée et Coadjuteur, avec future succession, de Mgr MÉLIZAN, Archevêque de Colombo.

Mgr COUDERT fut sacré, par Mgr MÉLIZAN, le 30 novembre 1898, fête de l'Apôtre Saint André, dans la Cathédrale Sainte-Lucie...

Et c'est dans la même cathédrale — mais combien transformée, depuis 25 ans, de par les soins du vénéré Jubilaire — que commencèrent, par la grand'Messe du 27 novembre 1923, les fêtes dont nous parlons ici.

A cette Messe pontificale assistaient les Évêques de Kandy, de Trincomalie et de Quilon, les Administrateurs, *sede vacante*, de Jaffna et de Galle, un nombre imposant de missionnaires Oblats et de prêtres indigènes, et une foule innombrable de Ceylanais.

Depuis l'*Angelus* du soir du 26, les cloches des innombrables églises du Diocèse de Colombo avaient carillonné la joie de tous. Le R. P. John LANIGAN, *O. M. I.*, de Colombo, prononça un éloquent sermon. La plupart des fidèles communièrent à la Messe pontificale.

Les autorités de l'État et de la Ville étaient aussi présentes.

Il manquait à cette solennité un personnage, toutefois, dont les regrets, écrits de Rome, où il était retenu, marquent dans quelle estime il tient l'Archevêque de Colombo : c'était Son Exc. Mgr Pierre Pisani, Délégué apostolique des Indes Orientales :

— « ... *Je viens exprimer à Votre Grandeur mon admiration et ma reconnaissance pour tout ce que vous avez accompli, durant les vingt-cinq années d'un épiscopat glorieux devant* DIEU *et devant les hommes, et vous dire,*

en même temps, tout mon regret de ne pouvoir être personnellement présent aux fêtes de votre jubilé, si cordialement préparées par vos fidèles, en union avec votre clergé. Permettez-moi cette exclamation : cet honneur est vraiment bienvenu et mérité ! Je le fais avec la légitime satisfaction de quelqu'un qui connaît celui qui est honoré et ceux qui l'honorent... »

Au-dessus de cet éloge, un seul pouvait se placer. Il est venu. C'est le Souverain Pontife, Vicaire de Jésus-Christ, qui parle :

A Notre Vénérable Frère, Antoine Coudert, Archevêque de Colombo,

PIE XI, PAPE.

Vénérable Frère, salut et bénédiction apostolique.

Selon la coutume établie par les Pontifes Romains, nos prédécesseurs, Nous prenons soin de confier des titres extraordinaires et très honorifiques aux Évêques qui montrent un grand exemple de sincère attachement à la Chaire de Saint Pierre, un zèle infatigable pour l'œuvre de la propagation de la Foi et d'éminentes qualités d'esprit et de cœur.

D'après une élogieuse recommandation du Cardinal Préfet de la Propagande, Nous avons compris que, vu les nombreuses années pendant lesquelles, Vénérable Frère, vous avez gouverné l'Archidiocèse de Colombo, — en récoltant, dans les champs du Seigneur, une abondante moisson — vous méritiez, pleinement, d'être mis au rang de ces Évêques. C'est pourquoi, afin de vous donner une récompense dont vous êtes digne, Nous avons décidé de vous lier encore plus étroitement à la Chaire du Prince des Apôtres. En vertu de Notre autorité, Nous vous admettons, Vénérable Frère, dans l'Ordre des Patriarches, Archevêques et Évêques assistants au Trône Pontifical, et, avec joie, Nous vous conférons tous les honneurs et privilège attachés à cette dignité. Nous vous élevons, en même temps, au noble rang de Comte et vous octroyons tous les droits et privilèges qui relèvent de ce titre, pour le présent et pour l'avenir.

Pour vous faciliter toute chose et pour votre bien spirituel, Nous vous accordons :

1° *Le privilège de l'oratoire privé, de manière que vous puissiez célébrer la Messe dans les maisons de votre diocèse ou de tout autre qui a le privilège apostolique de l'oratoire, et dans lequel vous n'auriez pas reçu l'hospitalité, — car, si vous l'avez reçue, vous en avez, par le fait même, tous les droits ;*

2° *Le pouvoir de faire célébrer une Messe en votre présence, spécialement en action de grâces après la vôtre, n'allant pas à l'encontre du privilège semblable accordé à d'autres en vertu d'un même indult.*

Les personnes de votre entourage et de votre maison, assistant à ces Messes, rempliront le précepte ecclésiastique, pour tous les jours de fêtes.

Nous vous donnons aussi le droit de porter les vêtements de soie des Prélats et d'avoir la préséance réservée, dans les Chapelles Pontificales, aux Évêques et Assistants à Notre Trône.

Et Nous ordonnons qu'une mention de la dignité qui vous est conférée soit inscrite dans le registre de l'ordre des Évêques assistants au Trône Pontifical, et déclarons que ce document est et devra subsister, quelles que soient les constitutions et ordonnances apostoliques, même celles qui exigent une mention ou dérogation spéciale et individuelle, et toutes autres choses contraires.

Donné à Rome, près Saint-Pierre, sous l'anneau du Pêcheur, le troisième jour du mois d'août 1923, *dans la deuxième année de Notre Pontificat.*

Pierre Card. GASPARRI,
Secrétaire d'État (1).

* * *

Deux louanges descendent de ces témoignages de Rome et montent des témoignages multipliés sur les lèvres du clergé et des fidèles de Ceylan, le jour du Jubilé, vers la couronne du grand Archevêque : Sa Grandeur Monseigneur COUDERT a été un apôtre incomparablement zélé et un administrateur de premier ordre :

(1) Nous espérons pouvoir publier le texte latin, officiel, de cette Lettre apostolique, dans l'une de nos prochaines livraisons.

Apôtre, il a converti et poussé toujours plus loin les conquêtes de la Croix, en parcourant sans cesse son diocèse ;

Administrateur, il a organisé les forces de ses Missionnaires, dirigé leurs entreprises, et fait fructifier les réserves matérielles, qu'il sut attirer à Colombo des diverses veines de la charité chrétienne. Il créa ce qu'il fallait, il délaissa l'inutile, et il établit les bases de son diocèse sur des fondements impérissables.

Parmi ses créations, il conviendrait de citer toutes les églises auxquelles il a donné la vie, depuis 25 ans, — soit pendant les sept ans où il fut le bras droit de Mgr Mélizan, soit depuis dix-huit ans qu'il a hérité de son siège archiépiscopal. Il faudrait montrer le Collège Saint-Joseph, avec son millier d'élèves, celui de Saint-Benoît, de nombreux autres établissements, comme les Couvents de Bambalapitiya, de Sainte-Brigitte, de Saint-Antoine, l'Hospice des Petites-Sœurs des Pauvres, — en attendant ce Couvent du Bon-Pasteur, dont Sa Grandeur a entrepris l'œuvre, à l'occasion de son jubilé. Mais, avant tout, il faudrait montrer ces deux blancs chefs-d'œuvre qui, parmi les palmiers de Colombo, émerveillent les visiteurs et dont Sa Grandeur traça elle-même les plans et mena à terme la coûteuse et difficile exécution : les grand et petit Séminaires, où un nombreux clergé indigène reçoit, actuellement, la formation sacerdotale.

Par-dessus tout Mgr Coudert mit la cause de l'éducation. Il a prononcé — en réponse à l'adresse jubilaire du R. P. Maurice LeGoc, *O. M. I.*, Recteur du Collège Saint-Joseph, sur les droits de la famille, de l'enfant et de l'Église, primant tous ceux de l'État — un discours tel, que, par sa solidité, sa clarté et l'évidence de son argumentation, il mériterait d'être tenu pour la charte même de l'éducation. Ce discours, qui enregistrait un triomphe de la cause catholique, n'était que le dernier acte, d'ailleurs, d'une ardente bataille engagée par l'évêque contre certains détenteurs des pouvoirs publics de Ceylan, qui voulaient laïciser, à leur façon, les écoles publiques et attribuer, en outre, à ces seules écoles gouvernementales

toutes les contributions versées par les catholiques eux-mêmes. L'heure était grave. L'Archevêque de Colombo le comprit ; et, négligeant les avertissements d'une prudence libérale qu'on voulait lui donner et n'écoutant que la rigueur de son devoir, il parla, il menaça, il fit retentir toute l'Ile de sa grande voix ferme, et, comme Athanase et Chrysostome, il déclara que les transgresseurs des lois divines trouveraient les routes barrées et qu'ils ne passeraient pas. Et l'opposition capitula. La vérité avait triomphé.

On a déjà vu, par les statistiques que nous avons publiées tout dernièrement (1), ce que fut le progrès accompli pendant ce premier quart de siècle de l'épiscopat de Sa Grandeur, — progrès que, dans ses paternelles réponses aux adresses qu'on lui présenta de toutes parts, il ne manqua pas, très humblement, d'attribuer au zèle et au savoir-faire de son clergé, des religieuses et des frères enseignants, ainsi que des laïques dévoués de son diocèse.

Nous ne pouvons mieux faire, pour finir, que de reprendre quelques-unes des paroles du R. P. Griaux, félicitant le Chef de l'Église de Ceylan. Le R. P. Griaux est l'actuel successeur du T. R. P. Isidore Belle, *O. M. I.*, — que S. G. Mgr Coudert avait confirmé dans sa charge de premier Vicaire Général, à la mort de Mgr Mélizan, et que le Chapitre Général de la Congrégation des Oblats de Marie Immaculée porta ensuite au poste, qu'il occupe encore, d'Assistant Général, résidant à Rome :

— « ... On ne peut s'étonner, Monseigneur », dit le R. P. Griaux, « que votre clergé soit si dévoué à la gloire de Dieu et au salut des âmes, quand son premier Pasteur lui montre un si noble exemple de tant de vertus. L'unique préoccupation de tous vos instants n'est-elle pas, en effet, de trouver les meilleurs moyens de propager le règne de Jésus-Christ dans votre diocèse, d'instruire plus profondément les fidèles et de les porter aux hauteurs de la vie surnaturelle : de fortifier les âmes chancelantes et de ramener au bercail les égarés, de préparer de fortes familles chrétiennes, en procurant aux enfants une instruction religieuse

(1) Voir *Missions*, N° 221 (septembre 1923), page 721 : *Documents à consulter — État de l'Archidiocèse de Colombo, O. I.*

solide, enfin, comme véritable Oblat de Marie Immaculée, de secourir, par tous les moyens, les chers pauvres du divin Maître, — *Evangelizare pauperibus misit me ?* Voilà le programme du jour de votre consécration. Voilà le programme que, pendant vingt-cinq ans, tous vos efforts ont voulu réaliser, en développant les œuvres de vos illustres prédécesseurs et en créant celles qui répondaient à des besoins nouveaux.

« Ces œuvres, Monseigneur, vous avez été en mesure de les mener à bien, grâces, en particulier, à votre stricte économie et à votre sage administration des revenus du diocèse. Si ma mémoire est fidèle, c'est le premier ministre d'Henri IV, Sully, qui disait à son roi : « Sire, je suis prêt à vider les coffres de l'État, s'il est question de votre gloire et du bien de la nation ; mais je m'oppose à la moindre dépense qui n'aurait aucun de ces buts. » Et Louis XII se plaisait à dire : « J'aime mieux voir mon peuple rire de mon économie que pleurer sur mes prodigalités. » Ne fut-ce pas aussi la pratique de Votre Grandeur ? Qu'il soit question de la gloire de Dieu et du salut des âmes, vous n'hésitez pas devant les plus lourds sacrifices. Mais, qu'il s'agisse de choses sans importance ou de simple agrément, vous devenez l'intendant parcimonieux. Les résultats de cette administration avisée sont manifestes, aujourd'hui...

« Vous m'avez souvent dit — pour mon édification de Vicaire Général, je n'en doute pas — que ce qui rend un général illustre, ce qui lui donne la victoire et lui assigne sa place dans l'histoire, c'est le génie de tirer le plus possible de ses troupes et de faire son profit de toute situation où il se trouve lui-même placé. Ce génie, Monseigneur, vous l'avez déployé, en combattant l'ennemi juré de Dieu, l'ennemi sans repos du salut des âmes. Vous avez su obtenir le maximum d'efforts des troupes vaillantes qui combattent sous votre commandement... »

S. G. Mgr Coudert prit comme devise, à sa consécration : *In vinculis caritatis — Dans les liens de la charité.* Les splendeurs de son Jubilé lui ont prouvé qu'il avait, en effet, réuni sa belle Église entière dans l'amour de son cœur et que — malgré les soucis, malgré les épreuves de toutes sortes, malgré celle de la guerre, en particulier, qui le priva de 30 Missionnaires, malgré l'indigence continuelle, malgré les efforts de Satan et du monde — il peut se dire qu'il a fait aimer partout le Dieu qui est Charité.

Que Dieu lui donne vie, et que l'aube de ses noces d'or resplendisse sur une nation entièrement gagnée à Notre-Seigneur Jésus-Christ. *Ad multos annos !...*

O. M. I.

GALERIE DE FAMILLE[1]

XIII. — R. P. Augustin MAUSS, 1855-1900 (516).

Celui à qui nous consacrons ces lignes, naquit le 29 juin 1855, — fit ses vœux perpétuels, le 15 août 1877, — fut ordonné prêtre, le 25 mars 1881, — et mourut, le 23 janvier 1900, à l'âge de 45 ans, dans la 23e année de sa vie religieuse.

Augustin Mauss vint au monde dans le petit village de Liederscheid (Diocèse de Metz), — localité située dans la partie montagneuse de la Lorraine, éloignée des communications, mais où la foi était vivace, les familles patriarcales, les traditions religieuses bien conservées et mises en pratique.

Sa famille d'origine sut payer à Dieu son tribut. Une des nièces du Rév. Père Mauss se fit religieuse ; deux de ses neveux exercent le saint ministère, l'un au Diocèse de Nancy et l'autre au Diocèse de Metz ; un troisième marche sur les traces de son oncle et est, en ce moment, Missionnaire à Ceylan ; enfin, son cousin, le Père Mauss, est mort professeur à notre Scolasticat de Liège.

Le futur Oblat fut toujours d'une santé débile, et c'est avec certaine difficulté qu'il put continuer et achever ses études. Il les commença au Collège de Bitsch — qui était et qui est resté une pépinière de prêtres et de religieux. Ceux qui le connurent, à cette époque, rendent unanimement, à son sujet, le témoignage qu'il fut toujours, durant ses années de collège, non pas un élève

(1) Voir *Missions*, N° 219 (mars 1923), pp. 227-258, — N° 220 (juin 1923), pp. 527-547, — et N° 221 (septembre 1923), pp. 682-714.

brillant, mais un modèle de régularité, de piété et de candeur.

C'est au Juniorat de Notre-Dame de Sion qu'il alla terminer ses humanités. De là, il passa au Noviciat de Nancy — qui était, alors, sous la direction du R P. Gustave Simonin. Puis, après son oblation, il se rendit au Scolasticat d'Autun, où il fit ses vœux perpétuels.

Il dut interrompre ses études ecclésiastiques, à cause de la délicatesse de sa santé, et fut envoyé à la Maison de Saint-Ulrich — qui se fondait, à cette époque, et où il devait trouver une tranquille solitude et l'air pur de la campagne et des bois, lesquels, en effet, lui furent propices.

Le personnel de la Maison de Saint-Ulrich se composait des Pères Jacques Bach et Adolphe Dru, — qui venaient d'y arriver, il y avait quelques mois à peine. C'est sous leur direction que le Fr. Mauss compléta ses études théologiques.

Au moment voulu, il se rendit à Metz recevoir le diaconat des mains d'un saint évêque, Mgr Dupont des Loges ; et, quelques mois plus tard, Mgr Lachat, Évêque de Lucerne et de Bâle, lui conférait le sacerdoce. C'était le 25 mars 1881.

Le Père Mauss devint, alors, missionnaire avec les Pères ci-dessus nommés ; et il fut une des pierres angulaires de notre Maison de Saint-Ulrich — laquelle eut, dans la suite, tant de prospérité et devint un centre remarquable de vie apostolique. Il le fut par sa parfaite régularité religieuse et l'apostolat très intense qu'il exerça autour de lui.

Rares étaient, à cette époque, en Lorraine, les ouvriers évangéliques et, partant, continus et intenses les travaux de mission. Durant les 18 années de sa carrière apostolique, le Père Mauss fut, constamment, sur la brèche.

Il était entré dans la lice, sans retard et sans réserve, — prêchant, dès le commencement, missions, adorations et retraites (religieuses et autres), etc. Entouré, d'ailleurs, de sympathie et de confiance, il prodiguait à ses audi-

toires son âme (dans les deux langues), aussi bien que sa santé et sa vie.

Le Père Mauss était, surtout, l'ami de l'enfance et de la jeunesse. Le bien qu'il fit dans les collèges et petits séminaires est incalculable : nombreuses sont les vocations religieuses et sacerdotales qu'il suscita, et nombreux les enfants qu'il dirigea vers nos juniorats. Il avait sur le jeune homme un réel ascendant. Le supérieur d'un collège le redemanda sept fois, avouant que son passage dans son établissement était toujours des plus salutaires.

Dieu l'avait doué d'une physionomie attirante, — d'une voix claire, forte et sympathique, — d'un débit naturel et ardent ; et l'on sentait en lui l'apôtre qui veut aire du bien et gagner les âmes à Dieu.

Il portait ce même zèle au confessionnal, où il achevait l'œuvre commencée en chaire ; il se donnait à ce pénible ministère avec une exacte régularité, quelque matinales ou tardives que fussent les heures du confessionnal, donnant toujours à ses pénitents tout le temps voulu pour recevoir, dans les meilleures dispositions, ce sacrement salutaire.

Le Père Mauss fut, constamment, un religieux exemplaire. Au noviciat, au scolasticat et, plus tard, durant les 18 années qu'il passa à Saint-Ulrich, il demeura rigoureusement fidèle aux prescriptions de la Règle. La veille de sa mort, on lui offrait une statuette : « J'ai fait vœu de pauvreté », dit-il : « je ne puis l'accepter ». Prêtre selon le cœur de Dieu, il passait la plus grande partie de l'année en mission, sans se plaindre jamais de la surcharge de travail. Il partait heureux d'aller faire le bien ; il revenait, également, heureux de goûter les charmes religieux de sa solitude de Saint-Ulrich, de retrouver ses confrères, la vie régulière et sa communauté ; et il se délassait, alors, dans l'ornementation de la chapelle et la culture des fleurs qui servaient à orner le sanctuaire.

La vie apostolique avait rendu au Père Mauss une santé meilleure d'aspect, mais non en réalité. Sous des apparences de force, se cachaient bien des infirmités ;

et un mal, qui l'avait miné longtemps, finit par l'emporter soudainement.

Aux environs de Noël 1899, après avoir érigé la crèche dans la chapelle de la communauté, avec le goût qui lui était particulier, il était parti pour Metz, afin d'y prêcher une retraite. Jamais, certainement, il n'avait quitté la maison avec autant de gaîté et de bonheur ; et il ne devait plus la revoir ! Que les desseins de la Providence sont impénétrables ! Après avoir donné sa retraite, il fut pris, subitement, à l'autel, d'un malaise indéfinissable : il eut peine à achever le saint Sacrifice.

Cependant, comme la maladie semblait devoir se continuer, son Supérieur le fit conduire chez les bonnes Sœurs de l'Espérance. Mais il y fut peu de temps : le mal empira, et la mort s'approcha bien vite.

Il la vit venir sans aucune peur : son âme était prête, et il accueillit la terrible visiteuse avec calme, joie et sérénité, à l'édification de tous.

On lui annonça la visite de son Supérieur :

— « Je m'en réjouis », dit-il ; « mais, s'il me fallait faire le sacrifice de ne pas le voir, je le ferai pour l'amour du Bon Dieu. »

Et, comme celui-ci, accouru à son chevet, dès qu'il eut appris la gravité de la maladie, lui demandait quelles étaient ses dernières recommandations :

— « Je suis heureux », répondit-il, « de mourir dans les engagements de la vie religieuse... Recommandez à mes frères et à mes amis de devenir des saints... »

Il expira, dans la matinée du 23 janvier 1900, ayant à ses côtés deux de ses Frères en religion et un de ses anciens professeurs de collège, — celui-ci curé, alors, de l'une des plus importantes paroisses de la Ville de Metz. Cette Maison de l'Espérance, où il rendit le dernier soupir, devait être acquise, vingt ans plus tard, par les RR. PP. Oblats, qui l'occupent actuellement.

Comme le bon soldat, le P. Mauss tombait sur la brèche, et on pouvait lui appliquer les paroles de Saint Paul aux Philippiens : *Il a travaillé jusqu'à exposer sa vie pour l'œuvre de* Jésus-*Christ.*

Ses funérailles, à Metz, furent très belles : les curés de toutes les paroisses de la ville y assistèrent, l'évêché s'y fit représenter, et toutes les maisons religieuses y envoyèrent une délégation. Le corps fut, ensuite, conduit à Saint-Ulrich, où plus de quarante prêtres vinrent s'unir à ses Frères en religion pour lui rendre les derniers devoirs.

R. I. P.

XIV. — R. P. Camille LAPORTE, 1856-1900 (521).

Le R. P. Laporte, mort à 43 ans, est tombé sur la brèche, comme un bon soldat du Christ, dans tout l'épanouissement de son talent, victime de son dévouement aux œuvres qui lui étaient confiées. Il n'y a pas, en effet, le moindre doute que la maladie de la moelle épinière, qui l'a emporté, fut causée par un excès de travail.

Tour à tour professeur, vicaire, économe, curé, prédicateur, missionnaire dans les chantiers, il a exercé, avec succès, tous les ministères. Et, cependant, ce n'était pas encore assez pour satisfaire sa soif de dévouement : il voulut être en plus orfèvre, architecte, mécanicien, menuisier, voire même inventeur.

Aussi ne faut-il pas s'étonner si sa carrière, bien que trop courte, a été si féconde et si, aujourd'hui, nous rencontrons ses traces, un peu partout, dans la Province du Canada. Mais ce qui est bien plus digne de remarque, c'est que, malgré l'incontestable solidité des monuments en bois, en pierre ou en fer qu'il a semés sur son passage, nulle part il n'a laissé d'empreintes plus profondes que dans le cœur de ceux qui ont profité de son apostolat.

Camille Laporte naquit, le 26 août 1856, à Saint-Paul-de-Joliette, Diocèse de Montréal. Son père étant mort prématurément, sa mère dut s'imposer les plus

durs sacrifices pour pouvoir maintenir jusqu'à sept de ses fils, qui fréquentaient l'école en même temps. Dieu la récompensa d'un tel dévouement, en se choisissant dans sa famille trois prêtres et une religieuse.

Le jeune Camille fit ses études classiques au Collège de l'Assomption et y fut, au témoignage de son Supérieur, un écolier modèle et l'un des premiers de sa classe...

Le 10 novembre 1878, il prit le saint habit, au Noviciat de Lachine, à l'âge de 22 ans. D'après les notes de son Maître des Novices, il eut, pendant tout son noviciat, une conduite régulière et édifiante : sérieux à la chapelle et à l'étude, il savait être gai en récréation et en promenade, — toujours franc et sans dol et semblant avoir pour devise : *Per vias rectas.*

Il alla, ensuite, faire sa théologie au Scolasticat d'Ottawa, — « où il passa sans bruit », dit son Supérieur, « toujours content, toujours régulier, n'ayant d'autre préoccupation, semblait-il, que de faire des heureux autour de lui ». Son bon caractère, en effet, uni à ses talents multiples et à son savoir-faire, ne tarda pas à l'accréditer comme le conseiller et l'arbitre de tous les Scolastiques.

C'était pendant les vacances, surtout, que cette influence quasi-paternelle du Fr. Laporte se manifestait le mieux. Il était le boute-en-train et le charme des promenades ; il se faisait l'âme des concerts improvisés par sa belle voix, — et personne n'avait voix plus belle, plus juste, plus harmonieuse que la sienne. Il se prêta même de si bon cœur aux désirs de ses Frères, que sa gorge finit par en être affectée, et il dut laisser croître sa barbe pour protéger ses cordes vocales.

Il fit son oblation, le 11 novembre 1880, et fut ordonné prêtre, le 23 mai 1883.

Après son ordination, il fit un stage de quelques mois à Saint-Sauveur de Québec et fut, ensuite, nommé économe et directeur de la maîtrise à Saint-Pierre de Montréal. Les Pères de cette communauté purent lui rendre le témoignage que, dans la gestion de l'économat, il montrait à leur égard un cœur charitable ; mais ce furent, surtout,

les petits garçons du quartier qui bénéficièrent de sa charité débordante.

Pris d'une immense pitié pour les enfants abandonnés, non seulement il les recevait à bras ouverts, quand ils se présentaient d'eux-mêmes, mais encore il allait les chercher dans les fonds de cour et sur les places publiques. Puis, quand il leur avait obtenu, de la part des Conférences de Saint-Vincent de Paul, des vêtements chauds et convenables, il leur donnait lui-même les fournitures de classe et les admettait avec joie dans sa chère maîtrise.

Cependant, le local fut bientôt rempli jusqu'à déborder. Alors, n'écoutant que les impulsions de son grand cœur, il prit une résolution qui paraissait téméraire et presque héroïque, — celle de bâtir une nouvelle école. La Providence récompensa sa charité pleine de confiance ; après avoir surmonté des difficultés sans nombre, il arriva à bâtir un édifice imposant, très bien proportionné et aménagé suivant toutes les exigences du progrès moderne. Il en confia les classes aux Frères Maristes, tandis qu'il en gardait lui-même la direction spirituelle. Est-il étonnant qu'il soit ainsi devenu l'idole des enfants, qui le regardaient comme le plus tendre et le plus généreux des Pères ?

Cependant, les beaux succès du P. Laporte auprès des enfants de Saint-Pierre décidèrent ses Supérieurs à donner à sa charité un théâtre plus vaste, en lui confiant, à l'Université d'Ottawa, le département des petits. Sans doute, c'était ouvrir un plus vaste champ à son apostolat ; mais quel grand sacrifice ce fut, pour lui, de s'arracher à la chère petite famille qu'il couvait de son amour, depuis quatre ans ! Mais son esprit religieux lui inspira assez d'abnégation pour faire ce renoncement, et il se rendit à son nouveau poste, en juillet 1888.

Ce changement de milieu ne fut pas favorable au zèle du P. Laporte. A Saint-Pierre, les enfants lui devaient tout, et il régnait sur eux comme le père le plus aimé ; à Ottawa, ils ne lui devaient rien et, pour ces espiègles, il n'avait d'autre auréole que sa grande barbe. Sa méthode de gouvernement, qui faisait des merveilles à la

maîtrise, n'était pas adaptée à l'esprit tout différent de l'Université. Aussi n'y eut-il que des déboires et vit-il, avec plaisir, arriver la fin de l'année scolaire — qui lui apportait son changement.

On lui confia, alors, une charge difficile et délicate — celle de bâtir un juniorat, avec le concours du Frère Charles Tremblay, au Lac Saint-Jean de la Pointe-Bleue. Si cette région n'était pas au bout du monde, elle se trouvait, pourtant, en ce temps-là, en pleine sauvagerie Avec une énergie indomptable, le P. Laporte se mit à l'œuvre ; et, au bout de trois ans, en donnant les preuves du plus admirable dévouement, il y avait élevé une grande bâtisse.

Ce dévouement fut hautement apprécié par l'Autorité provinciale, qui le nomma, au mois d'octobre 1892, Supérieur de la maison de Maniwaki. Ce fut sa dernière étape, mais les sept années qu'il y passa devaient être, de beaucoup, les plus laborieuses et les plus fécondes de sa trop courte vie.

Celui qui a vu Maniwaki, avant 1892, et y retourne, aujourd'hui, ne pourra jamais comprendre comment une pareille transformation a pu s'opérer dans un si court espace de temps. Quand on constate comment tout a été nettoyé, refondu, remis en place, — à l'église, dans la maison des Pères, dans les dépendances de la ferme et dans les alentours, — quand on examine, une à une, les créations nouvelles, on songe, involontairement, aux métamorphoses merveilleuses opérées par la baguette magique des sorciers. La baguette magique, ce fut le génie d'administration du P. Laporte, soutenu par une activité inlassable et un dévouement sans bornes.

Il donna encore une autre preuve de son génie, par une œuvre qui paraissait à peu près irréalisable, en ces temps-là : la construction d'un pont sur la Gâtineau. Le besoin s'en faisait vivement sentir, pour atteindre le village et l'église, les pauvres habitants des rives opposées n'ayant à leur service que le vilain bac d'un passeur, souvent en déroute et qu'il fallait payer. Le P. Laporte se mit à la besogne, avec un courage surhu-

main, — renouvelant les prouesses des évêques, bâtisseurs de ponts, du moyen âge. Il en dressa lui-même les plans, fit sanctionner l'entreprise par l'Autorité légale, obtint les souscriptions des municipalités riveraines, et, le 28 septembre 1897, il livrait au public émerveillé un superbe pont de fer, de 600 pieds de longueur, où carrosses et piétons pouvaient passer, gaiement et sans frais. Mgr l'Archevêque d'Ottawa voulut lui donner le témoignage de sa haute satisfaction : il vint en faire la bénédiction solennelle, accompagné d'un nombreux clergé, — tandis que les fidèles présentaient au P. Laporte un riche cadeau et que l'un des notables de l'endroit lui faisait la lecture de l'adresse la plus élogieuse pour ses vertus apostoliques et ses talents hors ligne d'ingénieur et d'architecte.

Cependant, le P. Laporte avait encore dans le cœur le désir d'une œuvre d'une portée plus haute et d'une exécution tout aussi difficile : il voulait doter Maniwaki d'une belle école. Des rivalités interminables divisant les esprits depuis longtemps, il arriva à faire accepter sa médiation ; et, au printemps de 1898, il jeta les fondements d'un vaste édifice à trois étages et à deux corps de logis, formant un T énorme. Pendant les quinze mois que durèrent les travaux, le vaillant ouvrier du Bon Dieu ne se donna pas un instant de repos. Non seulement il dirigeait et surveillait la construction, mais il y travaillait souvent lui-même, comme le dernier des mercenaires.

Mais les forces humaines ont une limite. Le P. Laporte les excéda par un travail opiniâtre, et sa santé se mit à décliner visiblement. Divers accidents survinrent, qui lui causèrent, en outre, des émotions intenses, — si bien qu'un jour il tomba à la renverse, sans connaissance ; et il dut prendre le lit.

Sa forte constitution sembla, bientôt, triompher du mal. Et, dès qu'il se sentit un peu mieux, il voulut s'occuper de l'organisation d'un *bazar*, qui avait été lancé au profit de son école.

Il s'y épuisa, et on finit par le persuader d'aller prendre, à Montréal, le repos qui lui était rigoureusement nécessaire.

Une amélioration se produisit dans son état, au bout de peu de temps. — Il écrivait, tout joyeux, qu'il pouvait dormir, une heure ou deux, chaque nuit. Et, un beau matin, il arriva à Maniwaki, pour reprendre son collier.

Hélas ! l'illusion ne fut pas de longue durée. Le 26 novembre, une rechute très grave l'obligea à repartir pour Montréal. Un spécialiste, dont il suivit le traitement, le déclara, peu après, absolument incurable et le consigna à l'Hôtel-Dieu — où le vénéré malade savait bien qu'il n'entrait que pour y mourir.

Le 21 février 1900, en effet, la terrible maladie avait fait son œuvre : le P. Laporte, après avoir reçu, très pieusement, tous les secours de notre sainte Religion, rendait sa belle âme à Dieu.

La nouvelle de la mort du P. Laporte produisit, partout où on l'avait connu et aimé, d'abord, un sentiment de stupeur et, puis, une affliction et des regrets universels. Protestants et catholiques pleurèrent, ensemble, la perte de celui qu'ils pouvaient bien appeler le Père et le vrai Fondateur de Maniwaki. Le cher défunt eut des funérailles très touchantes, à Saint-Pierre de Montréal, où son souvenir était encore si vivant, et sa dépouille mortelle fut confiée au cimetière du Noviciat de Lachine.

Le P. Laporte avait, comme caractéristique morale, une droiture innée et une loyauté naturelle de caractère qui lui faisaient repousser l'hypocrisie, la fatuité, l'affèterie et même l'exagération dans la pratique de certaines vertus. Il eut toujours un souverain mépris pour les mondanités, les intrigues, la politique, la courtisanerie et, en un mot, pour tout ce qui dénote une âme sans noblesse et sans profondeur.

Sans être doué d'une intelligence absolument supérieure, il était remarquable par l'étonnante variété de ses talents. En théologie, sa doctrine était sûre, son coup d'œil juste, ses décisions recherchées. En chaire, ses instructions étaient toujours intéressantes, et, quand il avait le temps de les bien préparer, elles fourmillaient d'aperçus nouveaux et d'idées originales. A l'atelier ou sur le chantier, rien ne l'embarrassait : tous les métiers

lui étaient familiers. En mécanique, il était un artiste, et quelques-unes de ses inventions passeront à la postérité. Enfin, dans le commerce ordinaire de la vie, le P. Laporte étonnait tout le monde par la culture et la finesse de son esprit. C'était vraiment un phénomène d'entendre ce chevalier du marteau, citer, fort à propos, Horace et Virgile ou le bon La Fontaine et faire les reparties et les boutades les plus spirituelles.

Mais c'était, surtout, un grand cœur ; tous les Pères ou Frères, qui ont eu le plaisir de vivre à ses côtés, en témoignent à l'envi. Une bonté à la fois tendre, que toute infortune émouvait et attirait, et inlassable, qui ne se fatiguait jamais de se dévouer pour secourir, — ce fut le grand ressort de sa vie et le secret de son dévouement sans mesure.

A ce portrait moral du P. Laporte est-il nécessaire d'ajouter l'exposé de ses vertus sacerdotales et religieuses ? Quand un Oblat de Marie n'a jamais, comme lui, bronché d'un pas, — quand il n'a jamais ni rien demandé ni rien refusé, — quand il n'a eu d'autre ambition que de faire son devoir, — quand il n'a connu d'autres joies que celles de la communauté, — quand il a travaillé sans trêve, toute sa vie, et qu'il est mort à la tâche, est-il nécessaire d'ajouter qu'il fut un vrai enfant de la Famille et un prêtre selon le cœur de Dieu ? D'ailleurs, il avait une vue si nette de ses obligations et une manière si simple et si honnête d'y ajuster sa volonté, que nous serions bien en peine de dire dans quel genre de vertus il a excellé. D'un caractère naturellement peu expansif, il n'avait pas l'habitude de confier à tout venant les secrets de sa vie intérieure, et il n'a jamais songé à enregistrer, dans un journal intime, ni les bonnes résolutions qu'il a pu prendre ni les consolations dont il a pu être favorisé. L'épitaphe qu'il conviendrait de graver sur sa tombe serait celle du Général de Sonis : *Miles Christi*, ou encore celle que lui attribuait son Maître des Novices : *Per vias rectas.*

R. I. P.

XV. — R. P. Ambroise OILLIC, 1861-1913 (839).

Le R. P. Oillic ne fut rien moins qu'un bon prédicateur ; mais cela ne l'a pas empêché d'être un vrai apôtre, et il a laissé les souvenirs les plus édifiants parmi les populations ceylanaises qu'il a évangélisées.

Ambroise-François-Marie Oillic naquit, le 18 septembre 1861, à Nivillac, Diocèse de Vannes. Il fit ses études au Petit Séminaire de Sainte-Anne d'Auray et entra, ensuite, au Grand Séminaire de Vannes, où il reçut la Tonsure et les Ordres mineurs.

En 1885, répondant à l'appel émouvant que Mgr Bonjean faisait dans divers diocèses de France, il se présenta à lui, avec l'abbé Félix Le Texier, pour le suivre dans ses Missions lointaines (1). Et, quand le vaillant évêque demanda au chef du diocèse l'autorisation de les emmener avec lui, il eut la consolation de recevoir cette réponse si élogieuse :

— « Vous m'enlevez là deux des meilleurs sujets du diocèse. »

Après avoir fait son noviciat à Saint-Gerlach, le Frère Oillic s'embarqua pour Ceylan, en 1887. Placé, aussitôt, au Grand Séminaire de Colombo, pour y finir ses études théologiques, il y fit son oblation perpétuelle, le 19 mars 1888 et, peu après, y reçut l'onction sacerdotale.

Sa première obédience fut pour Weligampitiya. Il s'y trouvait seul, jeune, inexpérimenté, en charge d'une population catholique de quatre à cinq mille âmes, ignorant à ce point la langue qu'il était obligé de se servir du dictionnaire pour demander ses aliments. Mais il fut loin de se décourager, et il commença à donner là des preuves marquantes des fortes vertus qui le distinguèrent toujours et de plus en plus — la force d'âme, l'énergie

(1) Le R. P. Félix LeTexier — né, à Noyal-Pontivy (Vannes), le 20 novembre 1865 — est mort, à Colombo, le 19 décembre 1906.

de volonté, la piété sérieuse et la confiance illimitée dans la Providence. Il déploya, aussitôt, le plus grand zèle, à la construction d'une église dédiée à Sainte Anne, avec toute sa dévotion pour la Patronne de sa chère Bretagne. On commença aussi à y remarquer toute la ténacité de sa tête de Breton, dans le courage et la constance dont il fit preuve dans l'érection de deux écoles. Il eut à subir les luttes les plus opiniâtres contre le Directeur de l'Instruction publique, les maîtres des écoles protestantes et même contre certains mauvais catholiques de sa paroisse — qui voulurent passer au Protestantisme et en vinrent même aux voies de fait contre lui. Il eut raison de tout et dota sa Mission de deux belles écoles, qui en ont fait l'une des Missions les plus florissantes du diocèse.

Ces luttes si dures ne firent que lui gagner, de plus en plus, les cœurs de ses paroissiens ; il sut s'attacher aussi celui des enfants de ses écoles, par le dévouement et les soins les plus maternels, à tel point que ceux-ci l'appelaient toujours « la bonne Mère ».

Les succès remarquables qu'il remporta dans cette première Mission et, plus tard, dans toutes celles qui lui furent confiées ne doivent pas seulement être attribuées à son énergie de Breton et à sa force d'âme de jeune Missionnaire. Ils étaient dus, sans doute, pour une large part, à son grand esprit de prière et à sa dévotion extraordinaire à Saint Joseph. Il avait toujours soin de soutenir les œuvres de son apostolat par les prières les plus ferventes et les plus répétées, les confiant toutes, avec une foi admirable, au saint Protecteur de l'Église.

La seconde Mission qui lui fut confiée fut celle de Middelewitta. Elle était des plus pénibles à desservir, car elle comptait sept églises, recueillant chacune à peine une centaine de catholiques, disséminés au milieu des bouddistes. Les moyens de communication étaient très difficiles, et, pour comble de malheur, le P. Oillic était affligé d'une hernie qu'il avait contactée dans les rudes travaux de sa première Mission. Mais rien ne put arrêter son zèle. Il se donna tout entier à l'évangélisation

de ses nouveaux paroissiens, les ramena à la ferveur, opéra nombre de conversions et mena à bonne fin la construction de trois églises et de trois écoles.

On est en droit de se demander comment le P. Oillic put arriver à se procurer les ressources nécessaires pour la construction des nombreuses églises et écoles qu'il érigea. Il ne sollicita jamais aucun secours en dehors de sa Mission ; du reste, il n'avait pas un tempérament de quêteur, et il était trop timide pour tendre la main. De plus, ses chrétiens étaient, généralement, pauvres et incapables de donner beaucoup à la fois. Outre sa confiance illimitée en la Providence et sa dévotion très confiante à Saint Joseph, le secret de son succès résidait dans le dévouement sans bornes qu'il apportait à ces œuvres. On le voyait s'y livrer avec une telle conviction et une telle ardeur, que les plus indifférents et les plus lâches étaient touchés, et chacun voulait lui donner le secours de sa pauvre bourse ou de son travail.

Et c'est aussi ce qui explique son emprise profonde sur les âmes ; car, nous l'avons dit, il n'était pas *prédicateur*. Sa nervosité l'empêchait de prêcher devant un confrère ; pour lui couper la parole, il suffisait que quelqu'un arrivât pendant qu'il parlait ; et il ressentait, toujours, les émotions physiques les plus douloureuses, avant chacun de ses sermons. Aussi n'a-t-il jamais accepté de prêcher en dehors de sa Mission, — disant, du reste, avec une vraie humilité, que n'importe qui prêcherait mieux que lui. Et, pourtant, les fidèles étaient remués, émus, gagnés par ce prédicateur mal habile ; et un grand Chef disait :

— « Quand le P. Oillic parle, il *pleure*, et il nous fait tous *pleurer*. »

C'est qu'il avait la vraie éloquence, celle du cœur jointe à la sainteté de la vie, comme tant de saints convertisseurs — comme le B. Curé d'Ars, dont il lisait souvent les paroles de feu et les saintes maximes.

Cependant, sa santé était gravement altérée par la dureté de son labeur apostolique. On jugea à propos de le transférer à Kalamulla, dont le climat était réputé

plus salubre. Là, il sut, en peu de temps, se concilier l'estime et l'affection de ces populations — qui, pourtant, étaient loin d'être sympathiques. Des œuvres nombreuses, matérielles et morales, réclamaient ses soins ; il s'y adonna avec un tel zèle, que bientôt ses forces le trahirent.

Un repos complet, sous le climat sec du nord, lui fut alors assuré et lui procura bientôt une amélioration notable. N'écoutant que son zèle, il demanda à se remettre au travail ; et il fut placé à Burullapitiya, en plein pays bouddhiste. C'était le genre d'apostolat qui avait ses préférences ; aussi le vit-on se livrer à son travail apostolique avec l'ardeur du missionnaire le plus vigoureux, ajoutant toujours le soutien matériel à l'œuvre spirituelle, se livrant au labeur écrasant de la construction des églises et des écoles et obtenant, en toutes choses, les plus étonnants succès. Il accomplit toutes ces œuvres, malgré les attaques incessantes de la maladie — qui l'obligèrent à prendre, de temps en temps, un court repos et lui procurèrent même des crises très graves. Mais, le danger pressant conjuré, dès qu'il pouvait se tenir debout, il retournait à ses occupations, avec une indomptable énergie.

Mais ses forces étaient tellement épuisées, qu'il parut évident qu'un *miracle* seul pouvait le rétablir. Ce miracle, il demanda, avec sa grande foi, à aller l'implorer aux pieds de Notre-Dame de Lourdes ; on put lui procurer ainsi, en France, une année d'un repos si bien mérité.

Il ne plus pas à la divine Vierge des Pyrénées de lui accorder le miracle sollicité avec tant de piété,; et, quand il revint à Ceylan, on vit bientôt que, malgré sa joie et son enthousiasme, il n'avait que les apparences de la santé.

On lui confia, quand même, le poste de Haldanduwana, au milieu de populations bouddhistes. C'était là son genre d'apostolat préféré, comme il a été déjà remarqué, et il fit des efforts vraiment surhumains pour évangéliser ses nouveaux paroissiens ; mais la maladie ne lui laissait presque pas de répit, et bientôt elle eut raison de sa volonté de fer et le terrassa complètement.

Mais il ne cessa de travailler que lorsqu'il fut littéralement à terre ; on dut le transporter en automobile au chef-lieu du district puis à Colombo. Pendant le court espace de temps qu'il vécut encore, il se fit admirer par ce grand esprit de foi, qui était le mobile de toutes ses actions, — sa vive piété, qui faisait, de son attitude à l'autel et à l'église, une prédication vivante, — sa profonde humilité et sa charité cordiale, qui étaient devenues proverbiales parmi ses Frères et étaient si bien payées de retour, qu'il est permis de dire qu'on n'en entendit jamais aucun parler mal du P. Oillic.

Ces derniers moments furent très édifiants. Il reçut, avec une grande piété, les derniers sacrements, demanda pardon de la peine qu'il avait pu faire aux autres, — ajoutant, avec une naïveté touchante :

— « Pourtant, il me semble que j'ai toujours bien aimé mes Frères ! »

Et il rendit sa belle âme à Dieu, le 19 mai 1913, à l'âge de 52 ans.

Il avait pleinement tenu la résolution prise au jour de son Ordination sacerdotale et que nous déposons pieusement sur sa tombe :

— « *Je veux sacrifier ma vie pour l'amour de* Jésus-*Christ, l'édification de l'Église et le salut du prochain, puis, plein de confiance en* Dieu, *m'élancer dans la lice et combattre, jusqu'à mon dernier souffle, pour sa plus grande gloire.* »

R. I. P.

XVI. — F. Sc. Amédée FERNANDEZ, 1887-1911 (793) [1].

« Je ne sais quelle nature est la mienne », disait, un jour, à son Maître des Novices un jeune aspirant à la

(1) Cette Notice est due à la plume du R. P. Alfred Pavillet.

vie religieuse. « Jusqu'ici, la souffrance physique n'a pas encore eu de prise sur moi. Quant à la souffrance morale, par où entrerait-elle dans la vie d'un Junioriste ? Je me demande comment je m'arrangerai avec le Bon Dieu, s'il faut avoir trempé ses lèvres au calice amer de la Passion pour être reconnu digne disciple de Jésus-Christ. »

Le voilà bien, peint par lui-même, celui qui fait l'objet de ces pages, le Frère Jaime-Amadeo Fernandez : tempérament sanguin, caractère tout d'une pièce, — sur le visage, une gaieté franche et même bruyante, — et, au cœur, la générosité jusqu'à la soif du sacrifice.

Cette confession, dans sa naïve sincérité, ressemblait trop à une prière, pour n'avoir pas eu son écho du côté du ciel. La Providence, qui veille sur ses élus avec la sollicitude d'une mère, lui ménagera le moyen de compléter, par ses souffrances personnelles, ce qui manque à celles du Christ Jésus pour son Corps mystique qui est l'Église, et d'apporter sa part de coopération à l'œuvre rédemptrice de la Passion du Sauveur.

Comme le laisse entrevoir le candide aveu échappé de ses lèvres dans la ferveur du noviciat, Jaime-Amadeo Fernandez avait du sang de soldat dans les veines.

Son père, actuellement en retraite avec le grade de capitaine de réserve, avait gagné — successivement, à la pointe de l'épée, pendant les dernières guerres civiles qui ensanglantèrent l'Espagne — tous les grades, depuis celui de simple *cabo* (caporal) jusqu'à celui de *primer teniente* (lieutenant). Avec sa modeste solde, pendant qu'il était en activité de service, puis avec sa pension de retraite, il éleva chrétiennement une famille de cinq enfants — dont Amadeo était le quatrième.

En garnison à Reus, en Catalogne, quand le futur Oblat vint au monde, nous le trouvons, ensuite, de service à Aranjuez, ancienne résidence royale, à 50 kilomètres de Madrid, lorsqu'un prêtre zélé de la localité découvre chez cet enfant le germe de la vocation religieuse. Grâce à l'entremise active et efficace de la Supérieure du *colegio* (pensionnat) que la Sainte-Famille

possède dans cette petite ville, Amadeo, alors âgé de 13 ans, fut admis au Juniorat d'Urnieta. Il y fit son entrée en mars 1901.

Il y fut, bien vite, au milieu de ses jeunes condisciples, ce qu'il resta toujours — une figure en relief. Avec son visage épanoui, il portait partout la gaieté et l'entrain. Son esprit d'initiative, son désir de rendre service et sa docilité de bonne humeur le signalaient, en général, à l'attention de ses maîtres — dans ces mille petites circonstances de la vie pratique, où l'on est heureux de rencontrer un cœur généreux et une main pas trop inexpérimentée. D'ailleurs, les succès dont il voyait souvent couronnées ses initiatives, ces essais en miniature de la vie de missionnaire, étaient de nature à l'encourager dans cette voie. Qui aurait pu lui en savoir mauvais gré ? Ajoutons, cependant, qu'il ne trouvait pas, au même degré, ce genre d'encouragement dans ses études ; son ardeur, toutefois, ne s'y démentit jamais...

Le noviciat fut la continuation et le perfectionnement du juniorat. C'était, du reste, la même atmosphère. Horizon, local, maîtres et confrères : rien n'était changé, hormis le règlement.

Sa gaieté naturelle n'y perdit rien ; sa docilité et sa charité y gagnèrent de nouveaux accroissements, au milieu des occasions quotidiennes qu'il y rencontrait d'en multiplier les actes. Sa piété, où dominait la dévotion envers la Très Sainte Vierge, revêtit, de plus en plus, le caractère du zèle pour le salut des âmes. Les pauvres sauvages de nos Missions lointaines avaient ses préférences.

C'est dans ces dispositions qu'il fit ses premiers vœux, le 14 septembre 1907, en la fête de l'Exaltation de la Sainte Croix.

Parti, quelques jours après, pour le Scolasticat de Liège, il n'eut pas de peine à s'y conquérir l'affection de ses Supérieurs et de ses Frères. Tous ceux qui l'y ont connu pourraient souscrire à ce portrait que voici, tracé par un de ses confrères.

— « *Religieux excellent, nature ardente, il aimait à*

prendre part et à s'exercer à tout ce qui lui paraissait digne d'un missionnaire ; confrère intéressant, on ne pouvait le connaître sans l'aimer. »

Dès les premiers jours, il se livra à l'étude avec l'ardeur spéciale de son tempérament, — ardeur quelquefois excessive et imprudente, au dire de ceux qui l'ont vu à l'œuvre.

A ce genre d'imprudence, qui n'était que l'excès d'une qualité, il en ajouta d'autres — légitimées, à ses yeux, par une intention des plus droites. Voulant s'aguerrir, en vue des prochains sacrifices dont la vie du missionnaire est semée, il demandait à prendre part à toutes les promenades à longue haleine ; et, dans les jours les plus rigoureux de l'hiver, il poussait jusqu'à la témérité sa résistance contre le froid. Ces imprudences lui valurent les premiers germes d'une maladie contre laquelle il se croyait immunisé par sa robuste constitution.

Il venait, visiblement, de mettre le pied dans l'âpre sentier de la souffrance pour n'en plus sortir. C'était vers la fin de sa première année de scolasticat.

Sur ces entrefaites, il s'était lié, irrévocablement, à Dieu et à la Congrégation par son Oblation perpétuelle, faite le 29 septembre 1908, — époque à laquelle il fut, également, promu à la Tonsure.

Quand une voix amie l'avertit du danger, qu'il se dissimulait à lui-même, il était trop tard. La tuberculose avait, non seulement pris possession de cette forte constitution, mais encore elle y avait fait des ravages irréparables. Après quelque temps de soins infructueux, les médecins ne virent d'autre espoir de guérison que dans le chaud soleil de Castille et l'air natal.

En février 1910, il arrivait donc dans sa famille, établie dans la banlieue de Madrid, avec de grandes espérances au cœur. Hélas, les déceptions n'en devaient être que plus amères ! Ni le climat ni les soins maternels ne suffirent à amener l'amélioration attendue. A trois reprises, d'abondantes hémorragies le mirent à deux doigts de la mort. Mais, au grand étonnement des médecins eux-mêmes, sa robuste constitution lui permit

d'échapper au danger. Ce qui n'empêcha, d'ailleurs, pas la fièvre sourde de faire, petit à petit, son œuvre de destruction.

Puis, à la douleur physique, continuelle et très sensible, la Providence permit que vinssent s'ajouter des souffrances intimes encore inconnues du jeune religieux. On eût dit que c'était la réponse du ciel à sa prière de fervent novice : la croix étendait son ombre sanctifiante sur tout son être.

Il l'accepta et la porta, généreusement, jusqu'à la fin, — à la grande édification de sa famille et de tous ceux qui l'approchèrent.

Du reste, les visites régulières et fréquentes des Pères de la Maison de Madrid étaient un baume pour ses souffrances (1). Et comme il aimait à en manifester, publiquement, sa reconnaissance attendrie !

Cette préoccupation de gratitude le suivit, d'ailleurs, jusqu'à son dernier moment, tant à l'égard de ses Frères en religion qu'envers les bonnes Sœurs de l'Espérance — qui joignirent, à ceux de sa mère, leurs soins dévoués et désintéressés.

Ce fut pour les Pères une douce satisfaction de le munir, une dernière fois, du saint Viatique, quelques heures avant son départ de ce monde. Et ce fut pour le moribond, en pleine possession de lui-même, une sensible consolation de renouveler, en leur présence, ses vœux de religion et l'acceptation généreuse du dernier sacrifice — dont la proximité ne laissait aucun doute à personne.

C'était dans la nuit du 1er au 2 juin 1911. A l'aurore du premier Vendredi du mois consacré au Sacré-Cœur, il goûtait combien il est doux et rassurant de remettre son âme entre les mains de Celui qui lui offre comme asile son divin Cœur — l'Océan infini de la miséricorde !...

R. I. P.

(1) Cette Maison, dont la fondation remonte au 21 novembre 1882, est située au n° 40, Calle Diego de Leon, Madrid-6.

XVII. — F. Sc. Laurent DOYLE, 1894-1917 (—).

Né, à Straboe, Comté de Carlow, en Irlande, le 14 février 1894, Lawrence Doyle fit ses premières études chez les Frères de Saint-Patrice. Ce fut grâce aux bons enseignements qu'il y reçut, en même temps qu'aux pieux exemples de ses vertueux parents, qu'il conçut le désir de se consacrer à Dieu.

A l'âge de dix-sept ans, il se présenta au Juniorat des Oblats, à Belcamp-Hall (Raheny). Et, pendant le séjour de deux ans qu'il y fit, il donna les meilleures promesses d'un brillant avenir, laissant voir, aux yeux de ses Supérieurs, les germes des vertus qui devaient éclore, prochainement, dans son âme. Son trait caractéristique fut un esprit d'application sérieuse à chacun de ses devoirs.

Il revêtit le saint habit, au Noviciat de Belmont-House (Stillorgan), le 30 septembre 1913. Ce fut là que son esprit surnaturel se développa, avec rapidité, et se montra, bientôt, dans son complet épanouissement. Il s'appliqua, dès le commencement, à se pénétrer des principes de la vie religieuse, à se dépouiller de lui-même, pour faire vivre Jésus-Christ en lui, apportant à cette œuvre, qui est l'essence de la vie surnaturelle, le sérieux qu'il mettait dans toutes ses occupations.

Son exactitude à observer la Règle fut frappante, même pour les yeux les moins observateurs ; l'appel de la cloche était, vraiment, pour lui la voix de Dieu. Il aimait, surtout, à obéir à cette voix, quand elle l'invitait à la prière ; et, alors, son esprit de recueillement était si profond, son application à converser avec le Ciel était si soutenue, qu'on était édifié de le voir agenouillé devant le Très Saint Sacrement ou une statue de la Très Sainte Vierge.

Personne n'ignore combien il est facile de transgresser les lois de la charité dans les mille détails, parfois bien

pénibles, de la vie de communauté. Le Fr. Doyle, cependant, était animé d'un si grand esprit de charité, qu'il se montrait toujours prêt à supporter les défauts de ses Frères, comme à excuser leurs faiblesses, et on ne se rappelle pas l'avoir jamais entendu critiquer ses Supérieurs ou parler mal des autres.

Il possédait aussi une humilité vraie et de bon aloi, qui le portait à se considérer comme le moindre de ses Frères ; dans les travaux manuels, notamment, on le voyait se porter de préférence vers ceux qui étaient les plus durs ou les plus humiliants pour la nature.

Sa dévotion envers la Très Sainte Vierge était profonde ; et, s'il est vrai qu'elle est la caractéristique du véritable Oblat de Marie, on peut dire que nul ne fut plus Oblat que le Fr. Doyle. Il fut l'un des premiers, à Belmont, à mettre en pratique les conseils du Bienheureux Grignon de Montfort pour obtenir la vraie dévotion à Marie, et il manifestait, visiblement, son esprit d'union avec cette divine Mère. Il aimait à prier, longuement, devant son autel, — spécialement, lors de ses fêtes — et il ne laissait guère passer de jours sans réciter son Rosaire en entier.

Le Fr. Doyle fit ses premiers vœux, le 7 octobre 1914, et commença, ensuite, sa théologie à Belmont même. Pendant les deux ans et demi de son scolasticat, il ne perdit rien de sa ferveur de novice, — comme cela arrive si souvent. Son goût pour les choses spirituelles ne fit, au contraire, que s'accroître ; et, si les études lui laissaient moins de temps pour prier, on put dire que la régularité de sa vie fut une prière perpétuelle.

Cependant, il plut à la Providence d'envoyer à notre fervent Scolastique une maladie grave, qui vint, bientôt, mettre fin à une vie si édifiante. Doué d'un tempérament robuste, le Fr. Doyle avait toute raison de croire qu'il surmonterait son mal ; mais, bientôt, celui-ci devint si grave, qu'on dut l'avertir de l'imminence du danger de mort. Sa résignation à la volonté de Dieu fut, alors, si parfaite, qu'il ne fut plus possible, même aux plus sceptiques, de douter de la ferveur de son âme.

Malgré la frustration de ses ardents désirs, qui le portaient vers le sacerdoce et la vie apostolique, il ne laissa jamais échapper de ses lèvres la moindre parole de plainte ; et il ne cessa jamais de paraître heureux et content aux regards de ceux de ses Frères qui venaient le visiter.

A l'approche de ses derniers moments, il eut le bonheur de faire ses vœux perpétuels *in articulo mortis*, le 14 mai 1914, goûtant ainsi la douce consolation qu'il allait mourir religieux parfait, irrévocablement consacré à Dieu.

Il reçut les derniers sacrements et toutes les assistances spirituelles des mourants, avec un esprit de foi édifiant, et termina sa vie par un grand sacrifice où se révéla toute la générosité de son âme.

Sa mère avait été appelée à son chevet d'agonie, mais elle n'arrivait pas. Pendant les longues journées d'attente, les forces du cher malade déclinaient de plus en plus, et il demandait souvent si elle n'était pas encore là. On lui suggéra, alors, de faire le grand sacrifice de la revoir, avant de mourir, en union avec les douleurs de la Très Sainte Vierge, lors de la mort de son divin Fils. Il acquiesça, aussitôt, de plein cœur, à cette pieuse exhortation ; et, peu après, il rendit le dernier soupir.

C'était le 21 mai. Le Fr. Doyle n'avait encore que 23 ans.

R. I. P.

XVIII. — F. C. Vital HUARD, 1867-1896 (433) [1].

Né à Carelles (Mayenne), le 15 novembre 1867, notre regretté Frère Vital-Michel-Constant Huard appartenait à une famille de fermiers. C'est dire ce qu'était la vie

(1) Cette Notice a été composée par le P. Pierre Brullard, ancien Chapelain de Pontmain, mort, à Lowell (États-Unis), le 25 janvier 1912.

de ses parents et ce que fut son éducation et le milieu dans lequel s'écoulèrent ses premières années.

Carelles est une paroisse chrétienne. Quelle que soit la distance, quel que soit l'état des chemins, en hiver surtout, tous les habitants vont à la Messe, le dimanche, et sont fidèles à tous leurs devoirs. La prière en commun est conservée, comme le legs le plus précieux des aïeux ; le chapelet est récité à haute voix ; les statues et les images de la Bienheureuse Vierge et des saints se trouvent dans ces humbles demeures — isolées les unes des autres dans la campagne.

Rude est le labeur, frugal le régime, étroit le logement et borné l'horizon ; mais la foi est fortement enracinée dans les âmes, la religion est en honneur, la morale n'est pas violée et les enfants sont élevés dans la crainte du Seigneur.

Notre futur Oblat était jeune encore, quand ses parents quittèrent leur ferme de Carelles, pour en louer une autre, dans une autre paroisse presque limitrophe — La Darée. Le pasteur qui la dirigeait, M. l'abbé Lévêque, prépara notre futur Frère à sa première Communion. Laissons ce vénérable et zélé pasteur nous rappeler ses souvenirs sur son enfant — qu'il regrette avec nous.

« Vital », nous a-t-il dit, « écoutait, avec une grande attention, mes leçons et était mécontent, quand l'étourderie de l'un de ses camarades venait m'interrompre. Il était sérieux et intelligent ; mais, atteint d'un commencement de surdité et doué d'une mémoire ingrate, il fut obligé de n'apprendre par cœur que le petit catéchisme. Ce qui était su n'était jamais oublié. Il aimait à répondre aux explications ; mais souvent, tout en comprenant, il ne trouvait pas ou ne se rappelait pas les mots nécessaires à exprimer sa pensée. Sa première Communion fut excellente ; et je suis convaincu qu'en ce jour Notre-Seigneur a trouvé en lui un cœur bien disposé. »

Après les Communions, il fallut se mettre au travail. Deux frères aînés aidaient leurs parents pour l'exploitation des terres ; le troisième n'avait pas assez d'ou-

vrage pour gagner sa vie ; et les bouches inutiles, pas plus que dans les villes assiégées, ne sont pas aimées à la campagne. C'était bien aussi l'opinion de Vital Huard. Devenu domestique, il se mit à l'œuvre avec courage. Sa note caractéristique se résumait déjà en un mot : c'était un travailleur.

— « Nous voulions l'arrêter », nous disait sa mère, « mais nous ne pouvions y réussir. »

Déjà, à cause peut-être de ce labeur excessif pour son tempérament, les germes de la maladie de poitrine, qui devait l'emporter, exerçaient leurs premiers ravages.

M. le Curé de La Dorée a bien voulu nous raconter comment le jeune homme entra dans notre Congrégation.

— « Quoique Vital m'eût toujours édifié par sa piété, je n'avais jamais eu la pensée de lui parler de vocation religieuse. Je fus donc assez surpris, quand, un jour, il vint me trouver et me dit :

— « *Monsieur le Curé, je veux étudier pour devenir prêtre.* »

— « Mais, mon cher ami, lui répondis-je, tu n'y songes pas : tu n'as pas même pu apprendre le grand catéchisme, tu n'entends que d'une oreille, et tu n'es plus un enfant pour étudier ; comment pourrais-tu réussir ?

— « *Il y a longtemps*, répondit Vital, *que cette idée me poursuit :* Dieu *m'aidera.* »

« Je ne voulus pas le décourager.

— « Eh bien, un médecin examinera ton oreille ; et, s'il peut la guérir, nous réfléchirons tous les deux et nous verrons ce que nous avons à faire.

« Le médecin fut consulté, examina l'oreille et, non seulement déclara qu'elle n'entendrait jamais, mais affirma que l'autre était menacée. Il fallut se résigner ; ce fut avec peine que le jeune homme renonça à son rêve.

— « Console-toi, lui dis-je, le Bon Dieu se contentera de ta bonne volonté. Tu peux, d'ailleurs, te consacrer à Lui comme religieux.

« J'expliquai alors à mon paroissien ce qu'était un Frère convers, et j'ajoutai :

— « Pontmain n'est pas loin. Le R. P. Rey, Provincial, va bientôt venir : je te présenterai et je te recommanderai... »

Ce qui fut dit fut fait : le nouveau postulant reçut le plus paternel accueil et prit le chemin du Noviciat de Notre-Dame de Sion.

Nous désirerions donner quelques détails sur les débuts de cette vie religieuse ; mais les renseignements nous manquent. Il nous a été affirmé que le R. P. Charles Brulé, Supérieur de la Maison de Notre-Dame de Sion, avait toujours été satisfait de la piété, du travail et du bon esprit du jeune Frère convers et l'avait beaucoup regretté. A la lettre que nous écrivions pour avoir des informations plus certaines, le Révérend Père nous répondait : « C'est très vrai. » Ce témoignage est pour notre Frère le plus bel éloge...

Sur son séjour à Talence, nous n'avons entendu que cette réflexion :

— « Le Frère Huard était bien bon de se tuer : il travaillait le double des autres, quand personne ne l'y obligeait... »

L'air du pays natal fut jugé plus favorable pour sa santé, qui donnait des inquiétudes ; et, le 13 novembre 1894, il arrivait à Pontmain et était chargé des chambres.

L'hiver fut rude. Le Frère fut admirable de dévouement. Sa grande préoccupation était la crainte de nous voir manquer de bois et d'huile. Que de fois nous l'avons rencontré dans les escaliers, courbé sous une lourde charge mais heureux de rendre service ! Pour accélérer son travail, il s'était fabriqué, avec une vieille caisse, une espèce de hotte qu'il portait, pleine de bois, sur ses épaules. Souvent, on lui disait de se ménager ; il répondait par un sourire et paraissait surpris. Plus le feu flambait dans les cheminées, plus il était satisfait.

Le feu flamba si bien, que l'incendie dévora notre maison, le 21 février 1895. Le Juniorat était licencié, et les Pères furent moins nombreux. Le Frère Huard dut s'éloigner...

A Saint-Andelain comme à Angers, où il ne fit que passer, le mal fit de grands progrès, et les forces déclinèrent : la phtisie rongeait les poumons.

Il eut la consolation de prononcer ses vœux perpétuels, le 15 août 1895 ; et, le 26 novembre suivant, il revenait près de Notre-Dame de Pontmain, pour se préparer à la mort.

Voici le témoignage que lui a rendu son Directeur, le R. P. Jean Bruant :

— « Je n'ai connu ce cher Frère que pendant sept mois. Jour par jour, j'ai sans cesse constaté qu'il était scrupuleusement observateur de la Règle, dur pour lui même, et travailleur infatigable et consciencieux.

« La seule imperfection que je lui ai connue était de s'indigner, lorsqu'il croyait remarquer de la nonchalance parmi les autres Frères. Il avait tant à cœur le bon usage du temps, et il était si naturellement dévoué et oublieux de lui-même, que son étonnement se manifestait, quelquefois, à la vue des faiblesses de ses Frères et qu'il les accusait de manquer de foi et de charité. »

Ajoutons, pour dire la vérité, que le bon Frère se montrait un peu susceptible et, pendant sa maladie, fut assez exigeant.

D'une nature portée au scrupule, il ne voyait pas sans terreur la mort approcher : quitter la vie à vingt-neuf ans est un grand sacrifice, et la crainte des jugements de Dieu effrayait cette âme — qui avait, cependant, de puissants motifs pour avoir confiance. Plusieurs fois, ne pouvant respirer que difficilement, il crut que sa dernière heure était arrivée ; et alors, par son agitation et ses cris, il réveillait toute la maison et appelait un confesseur. Mais, docile aux paroles qui lui étaient adressées, il embrassait sa croix d'oblation et se calmait bientôt.

Le 24 janvier 1896, en présence de toute la communauté, il recevait les derniers sacrements, avec une grande piété. Plusieurs fois, pendant les jours qui suivirent, nous crûmes que tout était fini : les crises se passaient, puis d'autres plus fortes survenaient, et la mort arrivait à grands pas.

Notre cher malade ne se faisait pas d'illusion. Le 8 février, à 8 heures du soir, nous étions tous agenouillés autour de son lit : l'agonie avait commencé, sans lui enlever sa connaissance. Le R. P. Supérieur récita les dernières prières. Plusieurs fois, le malade saisit la main d'un Frère, en lui disant :

— « Est-ce pour bientôt ? »

Plusieurs fois aussi, il demanda de jeter de l'eau bénite sur son lit, et il devenait plus calme. Il demanda pardon aux Frères qui l'avaient soigné et ne cessait de baiser son crucifix — sa force et sa consolation.

Une dernière fois, il demanda à un Père, qui priait près de lui :

— « Est-ce pour bientôt ? »

— « Oui », lui fut-il répondu.

Il inclina alors la tête, pour se soumettre à la volonté divine, pria avec plus de ferveur ; et, un peu avant minuit, il rendit son âme à Dieu, en prononçant le Nom béni du Sauveur... *Bienheureux ceux qui meurent dans le Seigneur !...*

Quelques mois après, nous avions l'occasion de faire une visite à la famille de notre cher défunt. Ses parents avaient un désir à manifester. Ils s'étonnaient que le nom de leur enfant ne fût pas encore gravé sur la croix qui protégeait sa tombe, quand on pouvait lire les noms des Pères qui l'avaient précédé dans le caveau de notre communauté.

Nous ne pûmes que les prier de prendre patience : le petit travail avait été commandé et ne tarderait, sans doute, pas à être exécuté.

La Congrégation aime tous ses enfants et ne sépare pas, dans la tombe, ceux qui ont été honorés du sacerdoce et ceux qui, dans un rang plus modeste, se sont dévoués à son service... Et, de fait, aujourd'hui, au cimetière de Pontmain, le visiteur peut lire, sur une croix en fer, après le nom de l'illustre Missionnaire, le R. P. Joseph Montfort, celui du Frère Vital Huard.

R. I. P.

MUTATIONS AU PERSONNEL

I. — Oblations des Années 1922 et 1923.

§ I. — Année 1922 (62).

3482	Rau Nicolas (F. C.)	Burlo.	17 février 1922.
3483	Morgenschweis Antoine (F. C.). . . .	Engelport.	»
3484	Becker Charles	Hünfeld.	»
3485	Dion Antonio (F. C.).	San-Antonio.	»
3486	Cabana Jean-Baptiste	Edmonton.	19 mars 1922.
3487	Caron Arthur.	Ottawa	»
3488	Saint-Denis Henri.	Ottawa	»
3489	Valois Joseph.	Edmonton.	»
3490	Comeau Charles	Edmonton.	»
3491	Décarie Joseph.	Ottawa	»
3492	Chênevert Simon.	Ottawa	»
3493	Deschatelets Léo.	Ottawa	»
3494	Sauvé Avila (F. C.)	Ville-La-Salle	25 mars 1922.
3495	Quéméneur Jean-Louis.	Liège.	»
3496	Payreder Aloys (F. C.)	Oberelchingen	29 mars 1922.
3497	Bayer Eugène (F. C.)	Metz	13 mai 1922.
3498	Breault Alphonse.	Ottawa	25 mai 1922.
3499	Létourneau Émilien.	Ottawa	»

3500	Dupont Armand	Ottawa	25 mai 1922.
3501	Latour Conrad	Ottawa	»
3502	Ameye Octave	Liège	4 juin 1922.
3503	Savoie Élie	Edmonton	24 juin 1922.
3504	Connolly Édouard	Washington	28 juin 1922.
3505	Laillé Auguste	Liège	26 juillet 1922.
3506	Routhier Henri	Rome	15 août 1922.
3507	Feuerstoss Guillaume	Rome	»
3508	Hébert Lucien	Edmonton	8 septembre 1922.
3509	Ryan Patrice	Castroville	»
3510	O'Connell Jean	Castroville	»
3511	Desrochers Georges	Edmonton	»
3512	Morissette Donat	Washington	»
3513	Diez Nicolas	Castroville	»
3514	Connors Jacques	Washington	»
3515	Sheehan Alban	Washington	»
3516	Costello Charles	Washington	»
3517	Donnelly Jean	Washington	»
3518	Mongeau Gérard	Castroville	»
3519	Scheffer Philippe	Ottawa	»
3520	Hurley Thomas	Washington	»
3521	Caldwell Guillaume	Castroville	24 septembre 1922.
3522	D'Anjou Joseph (F. C.)	Providence	29 septembre 1922.
3523	Lejeune Michel	Liège	»
3524	Demazy Paul	Liège	»
3525	Brackelaire Jacques	Rome	»
3526	Dessy Louis	Liège	»
3527	Buckley Jean	Stillorgan	»

3528	Kelly Richard	Stillorgan	29 septembre 1922.
3529	Brown Augustin	Stillorgan	»
3530	Cormican Robert	Stillorgan	»
3531	Fafard Wilfrid	Edmonton	7 octobre 1922.
3532	McGouran Patrice	Stillorgan	9 octobre 1922.
3533	Fernando Pierre	Colombo	1er novembre 1922.
3534	Dabrera Zacharie	Colombo	»
3535	Roche Martin	Colombo	»
3536	Kelly Brian	Washington	13 novembre 1922.
3537	Langlais Cyrille (F. C.)	Ville-La-Salle	8 décembre 1922.
3538	Doré Dolor (F. C.)	Ville-La-Salle	»
3539	McIntyre Patrice (F. C.)	Cahermoyle	25 décembre 1922.
3540	Brohan Julien	Liège	»
3541	Bausen François-Xavier	Hünfeld	»
3542	Quinkler Maurice	Hünfeld	»
3543	Hoff Jean	Hünfeld	»

§ II. — Année 1923 (76).

1	De Maria Vincent	Rome	25 janvier 1923.
2	Servel Edmond	Aix	25 janvier 1923.
3	Fox Jacques (F. C.)	Belmont	2 février 1923.
4	Steinmetz Joseph (F. C.)	Burlo	17 février 1923.
5	Purcell Edmond (F. C.)	New-Westminster	»
6	Anderson Bernard (F. C.)	New-Westminster	»
7	Martinez Jacques (F. C.)	Urnieta	»
8	Cyrys Jean	Lubliniec	»
9	Kruchten Édouard	Liège	»

10	Morgenschweis Aloys	Hünfeld	17 février 1923.
11	Beauséjour Roméo	Ottawa	»
12	Le Voguer René	Liège	12 mars 1923.
13	Bamdé Désiré	Liège	»
14	Latreille Henri (F. C.)	Providence	13 mars 1923.
15	Sylla Gauthier	Hünfeld	25 mars 1923.
16	Descoteaux Philippe (F. C.)	Ville-La-Salle	28 avril 1923.
17	Le Dortz Jean (F. C.)	Sainte-Foy (Lyon)	3 mai 1923.
18	Holloman Guillaume (F. C.)	William's Lake	6 mai 1923.
19	Helfrich Jean	Hünfeld	11 mai 1923.
20	Gietzen Hubert	Hünfeld	»
21	Hain Rodolphe	Rome	13 mai 1923.
22	Schaff Nicolas	Rome	»
23	Garry Louis	Aix	23 mai 1923.
24	Jutras Louis	Ottawa	24 mai 1923.
25	Birch Joseph	Edmonton	21 juin 1923.
26	Lorenz Frédéric	Hünfeld	25 juillet 1923.
27	Veltges Guillaume	Hünfeld	15 août 1923.
28	Schoenen Mathias	Hünfeld	»
29	Rueth Augustin	Burlo	»
30	Heinkel Georges	Hünfeld	»
31	Méthé Jean-Baptiste	Rome	»
32	Reyer Théodore	Saint-Nicolas	»
33	Trimborn François	Hünfeld	»
34	Jæger Arnold	Hünfeld	»
35	Spiegel Robert	Hünfeld	»
36	Jakob Charles	Hünfeld	»
37	Oelrich Henri	Hünfeld	»

38	Werner André	Hünfeld	15 août 1923.
39	Stumpp Joseph	Hünfeld	»
40	Schaefer Guillaume	Hünfeld	»
41	Raskop Pierre	Engelport	»
42	Baensch François	Dresde	»
43	Schepers Paul	Hünfeld	»
44	Huettel Adam	Hünfeld	»
45	Deutz François	Hünfeld	»
46	Zeimet Ernest	Hünfeld	»
47	Wiegand Othon	Hünfeld	»
48	Willenbrink Bernard	Hünfeld	»
49	Kelz Henri	Hünfeld	»
50	Dangel François	Hünfeld	»
51	Hock Aloys	Rome	»
52	Wilkowski Bruno	Hünfeld	»
53	Lauth Charles	Hünfeld	»
54	Piédalue Wilfrid	Rome	»
55	Caron Dominat	Ottawa	8 septembre 1923.
56	Chartrand Albert	Ottawa	»
57	Arratibel Joseph	Castroville	»
58	Varona Séverin	Castroville	»
59	Chevalier Albert	Rome	»
60	Schneider Joseph	Hünfeld	14 septembre 1923.
61	Thomas Émile	Liège	30 septembre 1923.
62	Barondeau Jean	Liège	»
63	Hugo Charles	Liège	»
64	Chirio Léon	Liège	28 octobre 1923.
65	O'Connell Martin (F. C.)	Stillorgan	1er novembre 1923.

66	Lusby Charles.	Stillorgan	1er novembre 1923.
67	Sutherland François	Stillorgan	»
68	O'Connor François.	Stillorgan	»
69	McCusker André	Stillorgan	»
70	Kenny Édouard.	Stillorgan	»
71	Ryan Jean	Stillorgan	»
72	McGrath Thomas	Stillorgan	»
73	Bormacher Pierre	Hünfeld.	»
74	Kneip Adam (F. C.).	Saint-Charles.	8 décembre 1923.
75	Davidson Russel (F. C.)	Ville-La-Salle	»
76	Ayala Clémentin	Castroville.	» (1).

II. — Liste des Obédiences données en 1923.

a) Maison Générale, Rome.

1.	3 février	R. P. Paul Baille.	de la 1re Province de France.
2.	25 mars	F. C. Jean Pollet.	du Vicariat d'Athabaska.

b) Première Province Française.

3.	30 juin.	R. P. Edmond Servel.	de la Maison d'Aix (Études).

(1) Manquent les feuilles d'Oblation des FF. CC. Vary, Kwiczor et Bouron, et des FF. Sc. McLean, Kerrigan, Carter, Kelleher, Maria, Fernando, Sebastian, Nalliah, Nicholas, Peter, Pieris, Jesuthasan, Augustine, Jubinville, Gauthier, Puchniak, Jansen et Schachtel.

4.	30 juillet.	R. P. Charles RENAULT.	de la 2e Province de France.
5.	12 décembre	R. P. Adolphe MUNIER.	de la 2e Province de France.

c) **Deuxième Province Française.**

6.	20 avril	R. P. Désiré BAMDÉ	du Scolasticat de Liège.

d) **Province du Canada.**

7.	28 juin.	R. P. Paul GERMAIN.	du Scolasticat d'Ottawa.
8.	»	R. P. Armand BOUCHER	» »
9.	»	R. P. Rosario LECLERC.	» »
10.	»	R. P. Louis PELLETIER.	» »
11.	»	R. P. Arthur NORMAND.	» »
12.	»	R. P. Émile ALLIE.	» »
13.	»	R. P. Philippe POIRIER.	» »
14.	»	R. P. Roméo BEAUSÉJOUR . . .	» »
15.	»	R. P. Edmond LEMIEUX. . . .	» »

e) **Province Britannique.**

16.	26 juillet.	R. P. Patrice RYAN	du Scolasticat de Stillorgan.
17.	»	R. P. Edmond O'TOOLE	» »

f) **Première Province Américaine.**

18.	23 juin.	R. P. Jean SAMMON	du Scolasticat de Washington.
19.	»	R. P. Vincent DORAN	» »
20.	»	R. P. Léon CHAMBERS	» »
21.	»	R. P. Jean KENNEDY	» »
22.	»	R. P. Gérald KENEALY.	» »

g) **Province d'Allemagne.**

23.	30 juin.	R. P. Charles LENZEN	du Scolasticat de Hünfeld.
24.	»	R. P. Bertrand MAYS	» »
25.	»	R. P. Pierre SCHIEVENHOEVEL. .	» »
26.	»	R. P. Jean DASBACH.	» »
27.	»	R. P. Laurent SPELLERBERG . .	» »
28.	»	R. P. Paul KŒTHE.	» »
29.	»	R. P. Charles ACKERMANN . . .	» »
30.	»	R. P. Jean DAHL	» »
31.	»	R. P. Charles RŒHR	» »
32.	»	R. P. Paul SCHULTE	» »
33.	»	R. P. Jean RHEIDT	» »
34.	»	R. P. Adam KRAUS	du Scolasticat de Rome.
35.	»	R. P. Antoine WISSKIRCHEN . .	» »
36.	17 novembre	R. P. Charles KACL	de la Province du Manitoba.

h) **Deuxième Province Américaine.**

37.	5 mai.	R. P. Walter ARNOLD	du Scolasticat de Castroville.
38.	»	R. P. Émilien DIEZ	» »
39.	»	R. P. Hughes FINNEGAN	» »
40.	»	R. P. Siméon MOZOS.	» »
41.	26 juillet.	R. P. Julien THOMAS.	du Vicariat du Keewatin.

i) **Province du Manitoba.**

42.	6 juillet.	R. P. Émile TWARDOCHLEB. . .	du Scolasticat d'Edmonton.
43.	14 octobre	F. C. Adolphe GAUTHIER	du Vicariat du Keewatin.
44.	12 novembre	R. P. Jean CZUJAK	du Scolasticat d'Edmonton.

45.	17 novembre	R. P. Richard LANG.	du Vicariat du Mackenzie.
46.	28 décembre	R. P. Étienne BONNALD	du Vicariat du Keewatin.
47.	»	R. P. Wilbrod VÉZINA	» »
		j) **Province d'Alsace-Lorraine.**	
48.	25 janvier	R. P. Marcel BRABELET	du Scolasticat de Liège.
49.	13 février	F. C. Eugène MASSON	de la Province de Belgique.
50.	6 juin.	F. C. François STEF	du Vicariat du Sud-Africain.
		k) **Province d'Alberta-Saskatchewan.**	
51.	6 juillet.	R. P. Alphonse SIMON	du Scolasticat d'Edmonton.
52.	»	R. P. Léon BARTLEY.	» »
53.	»	R. P. James SULLIVAN.	» »
54.	13 juillet.	R. P. Guillaume BRABENDER . .	du Vicariat de la Colombie.
		l) **Vice-Province de Lowell.**	
55.	23 juin.	R. P. Émile BOLDUC.	du Scolasticat de Washington.
56.	»	R. P. Arthur SAINT-CYR	» »
57.	»	R. P. Donat MORISSETTE. . . .	» »
58.	13 octobre	R. P. Joseph PAILLÉ.	de la Province d'Alta-Sask.
59.	»	R. P. François GIRARD.	» »
60.	»	R. P. Dosithée LAFERRIÈRE. . .	du Vicariat de l'Athabaska.
		m) **Vicariat de Colombie.**	
61.	6 juillet.	R. P. Floyd TEDROW.	du Scolasticat d'Edmonton.
62.	11 novembre	R. P. Joseph MORIARTY	de la 1re Province des États-Unis.
		n) **Vicariat du Natal.**	
63.	30 juin.	R. P. René LEVOGUER.	du Scolasticat de Liège.

o) **Vicariat du Sud-Africain.**

64.	18 août	R. P. Eugène KLAEYLÉ	de la Province d'Alsace-Lorraine.

p) **Vicariat du Basutoland.**

65.	28 juin.	R. P. Gérard MARTIN	du Scolasticat d'Ottawa.

q) **Vicariat de Cimbébasie.**

66.	4 janvier	F. C. Jean KLEEMAN.	de la Province d'Allemagne.
67.	30 juin.	R. P. Othon FUHRMANN	du Scolasticat de Hünfeld.
68.	»	R. P. Grégoire WEILHOFER . . .	de la Province d'Allemagne.

r) **Vicariat d'Australie.**

69.	26 juillet.	R. P. Thomas HAUGH	du Scolasticat de Stillorgan.

s) **Vicariat du Yukon.**

70.	6 juillet.	R. P. Marcel CHARTIEZ.	du Scolasticat d'Edmonton.
71.	11 novembre	F. C. Bernard ANDERSON. . . .	du Vicariat de la Colombie-Brit

t) **Vicariat du Keewatin.**

72.	14 octobre	R. P. Lionel DUCHARME	du Scolasticat d'Ottawa.
73.	14 octobre	F. C. Prime GIRARD	de la Province du Manitoba.
74.	17 octobre	F. C. Conrad SAMSON	de la Province du Canada.
75.	28 décembre	R. P. Elzéar PAQUETTE.	de la Province du Canada.

u) **Vicariat de Pologne.**

76.	28 mai.	R. P. Guillaume CARDUCK . . .	de la Province d'Allemagne.

III. — Nécrologe de l'Année 1923 (24 Décès).

1170.	F. C. Brillowski François	1874–1916.	12 / 1,	Dœbra (Cimbébasie).
1171.	Mgr. Brault Jules	1867–1889–1890 . .	20 / 1,	Jaffna (Ceylan).
1172.	F. C. Sexton Jacques	1855–1897.	25 / 1,	Buffalo (États-Unis).
1173.	R. P. Trouin Louis	1827–1864–1856 . .	6 / 2,	San-Giorgio (Midi).
1174.	R. P. McRory Jean	1859–1888–1891 . .	9 / 2,	Tewksbury (États-Unis).
1175.	R. P. Grandin Henri	1853–1875–1875 . .	16 / 2,	Paris (Alta-Sask.).
1176.	F. C. Quigley Edmond	1844–1873.	2 / 4,	Philipstown (Irlande).
1177.	R. P. LeDoussal Louis	1835–1877–1860 . .	25 / 3,	Nativité (Athabaska).
1178.	F. Sc. Neavyn Jean.	1900 (*Oblat. temp.*).	11 / 4,	Stillorgan (Irlande).
1179.	R. P. Barrett Robert.	1840–1861–1870 . .	16 / 4,	Tewksbury (États-Unis).
1180.	R. P. de Chambeuil Alfred. . . .	1853–1879–1880 . .	14 / 5,	Nativité (Athabaska).
1181.	R. P. Lambot Ernest	1878–1898–1902 . .	1 / 6,	Cranbrook (Colombie).
1182.	F. C. Ciesielski Édouard	1866–1899.	14 / 6,	Markowice (Pologne).
1183.	F. C. Kuhn Romain.	1882–1908.	23 / 6,	Aufhofen (Allemagne).
1184.	F. C. Faivre Eugène.	1840–1883.	3 / 7,	Waereghem (Belgique).
1185.	R. P. Chounavel Constant. . . .	1825–1850–1852 . .	23 / 8,	Colombo (Ceylan).
1186.	R. P. Lemius Joseph.	1860–1883–1884 . .	2 / 9,	Chaussin (Rome).
1187.	R. P. Revenant Léon	1878–1899–1903 . .	8 / 9,	L'Osier (Midi).
1188.	R. P. Seulen Robert	1874–1895–1899 . .	22 / 9,	Engelport (Allemagne).
1189.	R. P. Ashauer Guillaume	1885–1909–1918 . .	12 / 10,	Hünfeld (Allemagne).
1190.	R. P. Bernard Clovis	1857–1882–1882 . .	17 / 10,	Marseille (Nord).
1191.	F. C. Fuhrmann Othon	1889–1920.	13 / 11,	Allenheiligenberg (Allem.).
1192.	R. P. Guillet Didace	1853–1877–1880 . .	16 / 12,	Winnipeg (Manitoba).
1193.	R. P. Saby Jacques	1867–1890–1894 . .	21 / 12,	Durban (Natal).

TABLE DES MATIÈRES

Sommaire des Numéros 219 à 222.

§ I. — Numéro 219 (Mars).

Pages :

1. Province du Manitoba :

I. *Mission du Fort Alexandre, Man.* (1865) 1

§ I. Bâtiments et Dépendances 1
§ II. Directeurs et Auxiliaires 6
§ III. École et Mission 10

II. *Mission-École de Camperville, Man.* (1892) . . . 14

§ I. Historique et Personnel 14
§ II. Œuvres et Résultats 15
§ III. Difficultés et Espérances 18

III. *École Saint-Antoine, Kenora, Ont.* (1897) 19

§ I. Écoles et Réserves 19
§ II. Histoire et Difficultés 21
§ III. Projets et Espoirs (1) 23

2 Vicariats d'Afrique Australe :

Visite canonique de nos Œuvres africaines 26

§ LXI. Dundee, au Natal 26
§ LXII. Mission de Ladysmith 29
§ LXIII. Visite à Estcourt 32
§ LXIV. Arrivée à Durban 40
§ LXV. Mariannhill et Bellair 52
§ LXVI. Banquet et Discours 55
§ LXVII. Écoles de Durban 59
§ LXVIII. L'Église du Bluff 62
§ LXIX. Réunions et Visites 68
§ LXX. Jubilé de Monseigneur 70
§ LXXI. Nazareth-House et Maris-Stella . . 80
§ LXXII. Verulam et Dépendances 82

(1) Solemnitas Immaculatæ Conceptionis 25

Pages :

§ LXXIII. Arrêt à Oakford 87
§ LXXIV. Journée de Greyville 91
§ LXXV. Tous en Retraite 97
§ LXXVI. Mission Ste-Croix d'Entabeni. . . 99
§ LXXVII. Visite d'un « Kraal » 110
§ LXXVIII. Mission de Maritzburg 118
§ LXXIX. Visite à Howick 126
§ LXXX. Journée des Paroisses 129
§ LXXXI. Journée des Écoles 133
§ LXXXII. Mission St-Pierre, Montebello . . 139
§ LXXXIII. Visite à Greytown 155
§ LXXXIV. Maritzburg à Durban 156
§ LXXXV. Œuvres et Ouvriers 160
§ LXXXVI. Passé et Avenir 170
§ LXXXVII. Adieux au Natal (1) 173

3. Échos de Rome :

I. *Jubilé Épiscopal de Mgr* Dontenwill, *S. G.* 175
§ I. Lettre du Pape 175
§ II. Traduction du Précédent 177
§ III. Propagande et Oblats 180

II. *Lettre Circulaire du Révérendissime Père Général* 181

III. *Le « Manuel Homilétique » du R. P.* Kassiepe . . 185
§ I. Précieuse Approbation Pontificale 185
§ II. Approbation du Protecteur 186
§ III. « *Commentarium pro Religiosis* » . . . 188

4. Nouvelles et Variétés :

I. *Conférences sur Ceylan, « Perle des Indes »* . . . 190

II. *Une Journée des Missions à Lille* 192

III. *La Tournée d'Hiver d'un Jeune Missionnaire* . . 195
§ I. Préparatifs et Voyage 195
§ II. Mission Indienne d'Openaga. 202
§ III. Retour à Attawapiscat 207

IV. *Mission Saint-Joseph, Fort Résolution, N. W. T.* 212
§ I. 26 décembre 1921 212
§ II. 31 mai 1922 214
§ III. Années 1921-1922 216

V. *Sainte Mort du R. P. Henri* Grandin 218

VI. *Mgr Jules* Brault, *Évêque de Jaffna* (2) 223

(1) « *Ordo* » de 1924 174
(2) Missionnaire des Pauvres 226

Pages :

5. Galerie de Famille :

I. *Mgr Adélard* Langevin, 1855-1915 (897) 227

II. *R. P. Ernest* Tourangeau, 1866-1922 (1146) . . 237

III. *F. Sc. Ernest* Dufour, 1899-1922 (1153) (1). . . 241

6. Notre Bibliothèque *O. M. I.* :

« *Aux Glaces Polaires* », *du R. P. Duchaussois* 259

§ I. Quelques Approbations Épiscopales . . . 259
§ II. Quelques Articles Importants 263
§ III. Autres Entrefilets Intéressants. . . . 275

§ II. — Numéro 220 (Juin).

7. Province du Canada :

I. *Le Canada comme Pays de Missions* 279

II. *Les Oblats de* Marie *en Canada* 287

III. *Une Mission Indienne à Winisk, Ontario* 291

§ I. D'Attawapiscat à Winisk 292
§ II. Mission de Winisk 301
§ III. Retour à Attawapiscat (2) 304

8. Vicariats d'Afrique Australe :

Visite Canonique de nos Œuvres Africaines 308

§ LXXXVIII. Durban, Port-Elizabeth, Wind. 308
§ LXXXIX. Réception à Windhoek 314
§ XC. Visite à Doebra 318
§ XCI. Dimanche à Windhoek 324
§ XCII. Visite à Klein-Windhoek 326
§ XCIII. Départ pour Epukiro 330
§ XCIV. Mission Bechuana d'Epukiro . . . 336
§ XCV. Mission de Gobabis 351
§ XCVI. Retour à Windhoek 359
§ XCVII. Visite à Usakos 362
§ XCVIII. Mission de Tsumeb 365
§ XCIX. Résidence de Grootfontein 373
§ C. Voyage à Swakopmund 380
§ CI. Dimanche à Swakopmund 388
§ CII. Repos et... Départ 393
§ CIII. Windhoek : Fête Indigène 400

(1) Trésor de Famille 258
(2) Mgr Rhéaume, *O. M. I.* 307

Pages :

§ CIV. Statistiques et Conclusions 410
§ CV. Histoire d'une Fondation 415
§ CVI. Mission de l'Okawango 422
§ CVII. Légendes de Cimbébasie 435
§ CVIII. Retraite, Séance, Adieux 438
§ CIX. Retour à Capetown 441
§ CX. D'Afrique en Europe 445
§ CXI. Séjour à Londres (1) 449

9. Échos de Rome :

IV. *Trois Actes récents du Saint-Siège* 452

§ I. Patron des Missionnaires 452
§ II. Délégation au Sud-Africain 454
§ III. Préfecture du Swaziland 455

V. *Jubilé Épiscopal de Mgr* Dontenwill, *S. G.* . 457

§ IV. Adresse de l'Administration 457
§ V. Souhaits du Scolasticat 462
§ VI. Sermon de Fête 467

VI. *L'Exposition des Missions au Vatican* (1925) . . 480

§ I. Lettre du Pape 480
§ II. Programme de l'Exposition 482
§ III. Nomination d'un Représentant (2) . . 484

10. Nouvelles et Variétés :

VII. *Les Missions du Pôle Nord à Rome* 486

VIII. *Jubilé d'Oblation du R. P. Jean-Bapt.* Lemius . 488

IX. *Une Cathédrale au Vicariat du Keewatin* 499

§ I. Débuts d'une Mission 499
§ II. Histoire de LePas 500
§ III. Bénédiction d'une Cathédrale 504

X. *Visite d'une Mission, Diocèse de Jaffna* 508

§ I. Départ pour Poularkou... 508
§ II. Arrivée et « Neuvaine » 509
§ III. Célébration du *Vâsâppou*. 512

XI. *Mission à Verulam, Vicariat du Natal* 514

XII. *Mission d'Emmaüs, au Vicariat du Basutoland* (3) 520

(1) Maison Saint-Pierre d'Aoste 451
(2) Nos Évêques *O. M. I.* 485
(3) Statistique 1921-1922 (Basutoland) 526

Pages :

11. Galerie de Famille :

IV. *R. P. Jacques* Bach, 1831-1908 (734) 527

V. *R. P. Joseph* LeStang, 1830-1912 (816) (1) . . . 531

VI. *R. P. Joseph* Hippolyte, 1856-1919 (1068) . . . 538

VII. *F. Sc. Joseph* Lafarge, 1870-1894 (392) . . . 540

VIII. F. *Sc. Patrice* O'Connor, 1899-1919 (1035) (2) . . 543

IX. *F. C. Gustave* Boemeke, 1833-1919 (1069) (3) . . 546

12. Documents a Consulter :

I. *Les Oblats du Diocèse de Metz* 548

II. *Les Franco-Américains à Lowell, Massachusets* . 554

§ I. Paroisses de Lowell 554
§ II. Vaillante Lignée d'Apôtres 556
§ III. Sujet de Réjouissance 560

III. *Notre Bibliothèque O. M. I. : Auteurs et Ouvrages* . 560

§ I. Adam à Augier 560
§ II. Bader à Burfin 562
§ III. Camper à Crosnier 564

§ III. — Numéro 221 (Septembre).

13. Chronique des Provinces :

Rapport du Révérend Père Provincial d'Allemagne . . 567

§ I. Pourquoi et Comment 567
§ II. Pères et Frères 568
§ III. Maisons et Résidences 570
§ IV. Résumé des Travaux 586
§ V. Notre Vie religieuse 586
§ VI. Espoirs et... Conclusion 587

14. Vicariat de Pologne :

Le Printemps fleuri d'une nouvelle Province (4) . . . 588

---

(1) Indiens du Canada 537
(2) Jubilé d'un Missionnaire 545
(3) Université Catholique d'Ottawa 547
(4) Lauréat de l'Académie 606

Pages :

15. Échos de Rome :

VII. *Un Indult, — une Circulaire, — un Rescrit* . . . 607

§ I. Indult pour Missionnaires 607
§ II. Circulaire pour Alta-Sask. 608
§ III. Rescrit pour Transvaal 609

VIII. *Rév. Père Joseph* Lemius, *Procureur Général* . . 611

§ I. Quelques Renseignements biographiques. 611
§ II. Condoléances des Cardinaux 612
§ III. Ste-Famille de Bordeaux. 615

IX. *L'Exposition des Missions au Vatican* (1925) . . 616

§ IV. Circulaire aux Missions 616
§ V. Normes à suivre 619
§ VI. Circulaire aux Ordinaires. 622

16. Nouvelles et Variétés :

XIII. *Visites des Provinces Britannique, Belge et Allemande* 625

§ I. Irlande et Angleterre 625
§ II. Séjour en Belgique. 631
§ III. Fauquemont, Burlo, Hünfeld 633

XIV. *Fêtes de Notre-Dame de Sion* 639

XV. *Soixante-quinze Ans d'Apostolat : L'Université d'Ottawa.* 658

XVI. *Mgr* Rhéaume, *O. M. I., Év. d'Haileybury, Can.* 666

XVII. *Confirmation à Iranaitivu, Diocèse de Jaffna* . . 670

§ I. Enseignement du Catéchisme 670
§ II. Description des Toilettes 672
§ III. Confirmation et... Retour. 673

XVIII. *Mission Saint-Pierre, Mount-Sergeant, Natal* . . 675

17. Galerie de Famille :

X. *R. P. César* Bruissan, 1828-1899 (510) 682

XI. *R. P. Ernest* Lambot, 1878-1923 (1180) 696

XII. *R. P. Ovide* Védrenne, 1831-1889 (302) 700

18. Documents a Consulter :

IV. *Les Oblats du Diocèse de Quimper* 715

Pages.

V. *État de l'Archidiocèse de Colombo, I. O.* 721

§ I. Étendue et Population 721
§ II. Clergé et Religieux 721
§ III. Quelques Œuvres spéciales 721

VI. *Notre Bibliothèque O. M. I. : Derniers Ouvrages reçus.* 722

§ I. Mgr Grouard, *O. M. I.* 722
§ II. R. P. Streit, *O. M. I.* 724
§ III. R. P. Dawson, *O. M. I.* 725

§ IV. — Numéro 222 (Décembre).

19. Maisons de Formation :

Le Scolasticat du Sacré-Cœur à Liège 727

§ I. Humbles Débuts (1817-1830) 727
§ II. Temps modernes (1830-1880) 728
§ III. Période contemporaine (1880-1923 (1) . 732

20. Échos de Rome :

X. *Actes Pontificaux conc. nos Vicariats d'Afrique.* . 743

§ I. Préfecture de Gariepe 743
§ II. Vicariat d'Eshowe, Natal 745
§ III. Préfecture de Kroonstad 746

XI. *Rév. Père Joseph* Lemius, *Procureur Général* . . 748

§ IV. Jugement d'un Journaliste 748
§ V. Condoléances et Sympathies 751
§ VI. Circulaire de Monseigneur 766

XII. *L'Exposition des Missions au Vatican* (1925) . . 769

§ VII. Extraits de Lettres 769
§ VIII. Formulaire pour Statistiques 774
§ IX. Préparation de l'Exposition (2). . . . 777

21. Nouvelles et Variétés :

XIX. *La Visite de Monseigneur à Jersey* 780

XX. *Mgr* Rhéaume, *O. M. I., Évêque de Haileybury* . 782

§ I. Diocèse de Haileybury 782
§ II. Mgr Rhéaume, *O. M. I.* 785

(1) Province de Lowell 743
(2) Tableau et Album. 779

Pages

§ III. Impressions d'un Journaliste 786
§ IV. Récit du Sacre 789
§ V. Quelques-uns des Assistants 790
§ VI. Paroles de l'Évêque 793

XXI. *L'Ouest Canadien et les Évêques Oblats* 795

XXII. *Centenaire de Naissance d'un Évêque Oblat.* . . . 803

§ I. Témoignages des Historiens 803
§ II. Hommage du Successeur 806
§ III. Jugement d'un Écrivain 817

XXIII. *Mgr Ovide* Charlebois *à Chesterfield Inlet* . . . 829

XXIV. *Jubilé Épiscopal de Mgr Antoine* Coudert . . . 859

22. Galerie de Famille :

XIII. *R. P. Augustin* Mauss, 1885-1900 (516) 868

XIV. *R. P. Camille* Laporte, 1856-1900 (521) 872

XV. *R. P. Ambroise* Oillic, 1861-1913 (839) 879

XVI. *F. Sc. Amédée* Fernandez, 1887-1911 (793) . . . 883

XVII. *F. Sc. Laurent* Doyle, 1894-1917 (—) 888

XVIII. *F. C. Vital* Huard, 1867-1896 (433) 890

23. Mutations au Personnel :

I. *Oblations des Années* 1922 *et* 1923 896

§ I. Année 1922 (62) 896
§ II. Année 1923 (76) 898

II. *Liste des Obédiences données en* 1922 901

III. *Nécrologe de l'Année* 1923 (24 *décès*) 906

24. Table des Matières :

Sommaire des Numéros 219 *à* 222. 907

§ I. Numéro 219 (Mars) 907
§ II. Numéro 220 (Juin) 909
§ III. Numéro 221 (Septembre) 911
§ IV. Numéro 222 (Décembre) 913

Nihil obstat.

Romæ, die 1ª Aprilis A.D. 1924.

† Aug. Dontenwill, *O. M. I.*,
Arch. Ptol., Sup. Gen.

Publié avec la permission de l'Autorité ecclésiastique.

Bar-le-Duc. — Impr. Saint-Paul. —8194 ,6,24.

Author Missions de la Congrégation des Mission- 294897
Title naires oblats de Marie Immaculée, 57, 1923
P
Relig.
M

DATE.

NAME OF BORROWER.

University of Toront
Library

DO NOT
REMOVE
THE
CARD
FROM
THIS
POCKET

Acme Library Card Pocket
Under Pat. "Ref. Index File"
Made by LIBRARY BUREAU